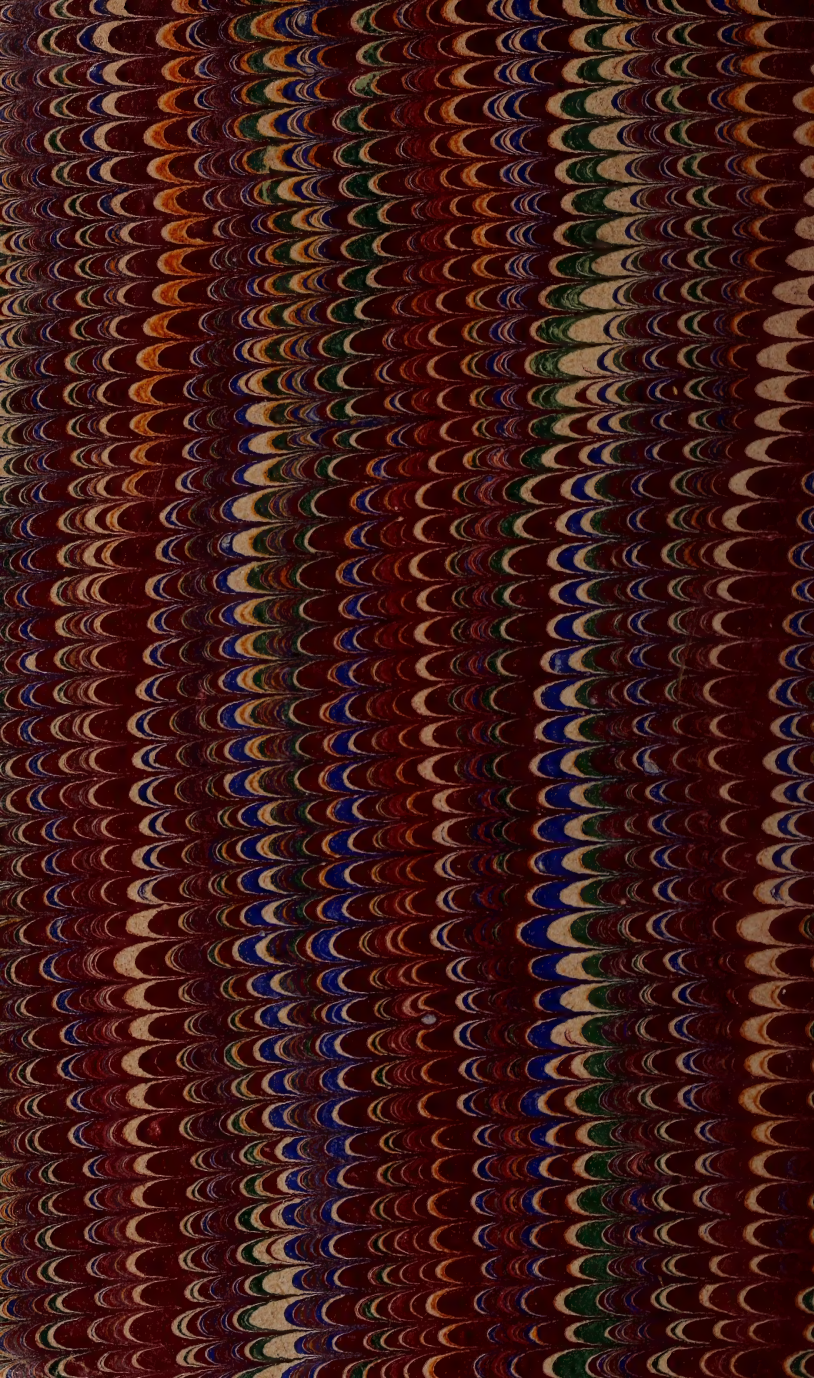
3 1761 09941323 9



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE PIGAULT-LEBRUN.

TOME XVII.

L'ÉGOISME.

LE BEAU-PÈRE ET LE GENDRE.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N° 24.

LF
P62B

OEUVRES

COMPLÈTES

DE PIGAULT-LEBRUN.

Guillaume Charles Antoine Pigault de l'Épinoy. called

TOME DIX-SEPTIÈME.

A PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES OEUVRES DE M. PICARD ET DE M. ALEX. DUVAL,

PALAIS-ROYAL, N° 51, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS.

1824.

421590
6.4.44

L'ÉGOÏSME,

OU

NOUS LE SOMMES TOUS.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.

« Vous êtes un égoïste. — J'aime à croire le con-
« traire. — Au reste, tous les hommes le sont.
« L'expression est forte. — Elle est juste. — Ah!
« je suis égoïste, moi? — Hé! sans doute. — J'ai
« passé les deux tiers de ma vie à servir mon pays.
« — A vous occuper de vous. Né avec de la for-
« tune, vous avez ambitionné des places.—Je les ai
« méritées.—Afin de les obtenir.—Je les ai rem-
« plies avec désintéressement. — Parce que vous
« n'aviez besoin de rien. Mais il vous fallait de la
« considération, des honneurs, des gens à protégé-
« ger, des inférieurs à brusquer. — Je n'ai jamais
« brusqué que ceux qui n'ont pas fait leur devoir.
« — Vous seul avez été leur juge, et vous avez
« toujours jugé d'après vos dispositions du moment.

« Ne pas adopter aveuglément toutes vos idées;
« ne pas exécuter à la minute celle que vous avez
« le moins réfléchie; oser discuter avec vous; es-
« sayer de vous ramener à une manière de voir
« plus saine, sont à vos yeux des torts que vous
« ne pardonnez pas, parce qu'ils blessent votre
« orgueil. Vous avez aussi des supérieurs, et vous
« en parlez avec légèreté, pour faire disparaître
« les distances. Un enfant brûle d'atteindre un
« fruit au-dessus de sa portée; il monte sur des
« échasses, et il se croit grandi : vous êtes cet en-
« fant-là. — J'ai des faiblesses, sans doute; mais
« j'ai, par devers moi, des actions, dont je peux
« m'honorer. — Lesquelles? — J'ai épousé une
« femme pauvre... — Vous aviez des biens consi-
« dérables. — Pour relever une famille illustre...
« — Dont le crédit vous était nécessaire. — J'ai
« doté une nièce... — Qu'il fallait éloigner, parce
« qu'elle déplaisait à madame, et que les tracas-
« series de ménage vous fatiguent. — J'ai fondé
« des établissemens utiles. — Pour vous entendre
« louer par le public, et lire votre éloge dans les
« journaux. — Mais vous empoisonnez tout. — Je
« n'empoisonne rien : j'apprécie les choses à leur
« juste valeur. Oui, mon cher ami, tous les hom-
« mes sont égoïstes, et chacun l'est à sa manière.
« On colore d'un vernis, plus ou moins épais,
« plus ou moins brillant, un penchant naturel,
« qu'on blâme ouvertement dans ceux qui contra-
« rient notre marche, et qu'on excuse dans l'indi-

« vidu dont on n'attend ni bien, ni mal. L'amour-
« propre, ou l'amour de soi, est permis et encou-
« ragé, parce qu'il conduit, dit-on, à faire de
« grandes choses. Quelle différence y a-t-il de cet
« amour de soi à l'égoïsme? une nuance presque
« imperceptible. Pour qui fait-on de grandes cho-
« ses? pourquoi s'expose-t-on à se faire tuer pour
« des querelles, auxquelles on est tout à fait
« étranger? Parce qu'on est dévoré de passions
« sourdes, qu'on veut satisfaire, à quelque prix
« que ce soit; que ces passions sont tellement vio-
« lentes, qu'elles l'emportent sur l'amour de la vie,
« le premier sentiment de l'instinct animal. Et ce-
« lui qu'elles subjuguent, qu'elles entraînent, est
« animé de l'amour du bien public? Prétendez-vous
« me prouver cela? Il cède à l'amour de soi; il ne
« voit que la faveur et les graces; que les jouis-
« sances, qui l'attendent au bout de la carrière.
« Les bonnes gens le décorent des titres les plus
« pompeux : moi, je l'appelle égoïste, parce que
« c'en est un. Je le répète, mon cher monsieur,
« tous les hommes sont égoïstes. J'avoue que je
« le suis; les autres le nient; voilà toute la dif-
« férence. »

Ainsi parlaient M. de Versac et le comte d'Alaire. Le premier est un homme de cinquante ans, à qui de longs travaux ont fait une réputation, que le comte d'Alaire seul ose lui contester. D'Alaire avoue hautement que jamais il n'a rien fait que pour lui, et personne ne le hait, parce qu'on

sait que le nom n'est rien à la chose; que l'homme qui s'occupe exclusivement de lui, sans nuire à personne, fait nécessairement du bien à quelqu'un, lorsque le sien se lie à celui d'un autre, ce qui arrive fréquemment. Ce genre d'égoïsme ne vaut-il pas une prétendue philantropie, qu'on affecte pour se faire bénir partout, excepté chez soi : les juges les plus éclairés, les moins corruptibles d'un chef de famille sont sa femme et ses enfans.

Versac et d'Alaire vivaient fort bien ensemble, quoiqu'ils fussent toujours divisés d'opinion. D'Alaire aimait la discussion, parce que très-souvent il avait l'avantage sur Versac. Si son adversaire avait eu une certaine supériorité d'esprit et de lumières, il s'en serait éloigné, et il le lui déclarait avec sa franchise ordinaire. L'amitié, lui disait-il, cette divine amitié, si chantée en vers et en prose, n'est qu'une liaison, qui fait toujours une dupe. Lisez, observez, réfléchissez, et vous verrez partout qu'un des deux amis est, plus ou moins, victime de l'autre. Ils restent cependant unis, parce que celui à qui l'amitié est utile, n'a aucun motif de rompre, et que l'autre a contracté l'habitude de céder. Il est subjugué au point de ne plus sentir le poids de sa chaîne. Il en est dédommagé par des soins, des égards, des attentions, des prévenances, qui l'attachent parce qu'il n'est pas sûr de trouver les mêmes avantages ailleurs. Il n'est pas bien; mais il craint d'être mal, et il se tient où il est : c'est un égoïste.

Vous croyez donc, répondait Versac, que je n'aurais pas la force de m'éloigner de vous, si je croyais devoir le faire? Je vous en défie, répliquait d'Alaire. Qu'êtes-vous dans le monde? un être constamment loué, applaudi, enivré, fatigué d'encens, excédé d'entendre dire et de répéter sans cesse les mêmes choses; un être toujours hors de la nature. Forcé de redevenir homme, à certains intervalles, ce n'est que près de moi que vous vous retrouvez. Je vous dépouille, pour quelques instans, de ce fastueux et triste étalage, qui ne séduit que ceux qui n'en connaissent pas le vide et l'ennui. Je vous fais oublier l'insipide et monotone langage de la flagornerie. Je vous contrarie, je vous gronde; je vous dis quelquefois des vérités dures, qui vous sont rarement utiles; mais enfin je vous rends à vous-même, et vous m'en savez intérieurement trop bon gré, pour que jamais vous puissiez sérieusement penser à rompre avec moi.

Le lecteur ne sait pas encore ce qui a amené ces longues et profondes discussions; je m'empresse de le lui apprendre : je ne veux pas lui donner d'humeur, en commençant mon livre. Peut-être n'en aura-t-il que trop, quand il arrivera à la fin.

Versac était entré chez d'Alaire, paré d'un large cordon rouge, et le cœur couvert d'un soleil de paillettes d'or. « Je ne vois pas grand mal, lui avait « dit d'Alaire, à ce que vous portiez ce qui n'est

« quelquefois que le licou de la bêtise. Vous res-
« semblez à cet enfant qui court avec ardeur après
« un papillon revêtu des plus brillantes couleurs,
« et qui ne s'en soucie plus quand il s'en est saisi.
« Dans un mois, vous ne verrez plus qu'une aune
« de ruban dans ce qui vous rend si fier aujour-
« d'hui. Ce que je ne vous pardonne pas, c'est d'a-
« voir rusé, intrigué, manœuvré pour enlever à un
« soldat, blanchi sous le poids des armes et des
« ans, un hochet qui eût charmé ses derniers jours.
« — Que n'a-t-il été aussi heureux ou aussi adroit
« que moi? Qu'importe d'ailleurs à la société que
« cet homme s'éloigne triste ou gai? » La réplique était simple, et d'Alaire ne la fit pas attendre. C'est le mot qui commence cet ouvrage : *Vous êtes un égoïste.*

CHAPITRE II.

Que ferai-je de ces deux hommes-là?

Le titre de ce chapitre rend assez bien l'espèce d'anxiété où je me trouve. Ce n'est pas la première fois que je me suis dit, en attachant quelques feuilles de papier ensemble : Que vais-je faire? Je commence, n'importe comment; je vais; quelques faits se lient; une action forte ou faible, bonne ou mauvaise s'engage; j'arrive à un dénoûment, prévu ou non; le livre est lancé; on le lit, puisqu'on le critique, et moi je me repose.

Si cette manière n'est pas la meilleure, elle est au moins la plus commode. Je m'en trouve trop bien pour en changer. D'ailleurs, ce n'est pas après avoir mis, pendant quarante ans, du noir sur du blanc, qu'on s'avise de chercher le mieux possible. Allons, avançons, aux risques et périls des oisifs qui voudront nous lire.

On ne manque pas de se montrer en public le jour, où, pour la première fois, on s'est passé un cordon rouge au cou. Versac était allé à l'Opéra, et vous prévoyez bien qu'il n'avait pas négligé les précautions d'usage. Ses gens avaient quitté la livrée, et s'étaient partagé le parquet. Quelques protégés, beaucoup de ceux qui espéraient l'être, étaient dispersés dans la salle. Dès que Versac parut, un murmure flatteur se fit entendre, et ceux qui n'avaient encore que des espérances, murmuraient plus haut que les autres : ils voulaient se faire remarquer du patron.

Versac n'était pas connu de toute la France, et de bonnes gens se demandaient à qui s'adressaient ces marques d'approbation. Je vais vous le dire, répondit, assez haut, un petit homme sec, au teint hâve, aux sourcils rapprochés, au nez saillant, à la bouche rentrante, à l'habit râpé, et qui avait les deux mains appuyées sur une vieille canne, que ses ancêtres lui avaient transmise. Cet homme-là aimait le plaisir qui ne lui coûtait rien, par la raison toute simple qu'il ne pouvait l'acheter. La femme de chambre d'une danseuse

lui avait donné un billet de parquet, pour applaudir un pas de deux, et il se trouvait précisément sous la loge dont Versac occupait le devant.

« Ce personnage que vous voyez là, dit le petit homme, oblige beaucoup de gens qui n'ont « besoin de rien, parce qu'ils sont répandus dans « le grand monde, et qu'ils étayent une réputation « de philantropie, qui chancelle quelquefois, et « que le protecteur s'est acquise, on ne sait trop « comment. Ils se gardent bien de dire que cet « homme est dur, ingrat, injuste même à l'égard « de ceux qu'il ne craint pas. J'ai servi trente ans « dans les bureaux de son administration, et j'ai « été renvoyé, parce que ma place convenait au « frère d'une petite fille pour laquelle il a des « bontés. On le félicite assez directement sur la « décoration qu'il vient d'obtenir, et celui qui l'a- « vait méritée est mort aujourd'hui du chagrin « d'avoir été écarté. »

Versac n'avait pas perdu un mot, et l'intention du petit homme était de se faire clairement entendre : on a nécessairement de l'humeur, quand on a perdu un emploi, dont on tenait l'existence, et il est bien difficile de ne pas se venger, quand on en trouve l'occasion.

Ce que venait de dire Moufflard passa de bouche en bouche, et bientôt des murmures d'improbation couvrirent ceux qui flattaient si agréablement l'oreille de Versac. Il ne pardonnait la con-

tradiction qu'à d'Alaire. Il était vif, emporté, et déja il pâlissait de colère. Cependant nous n'étions plus au bon temps, où un grand écrasait l'homme du peuple qui osait le juger, et il faut imposer silence, de quelque manière que ce soit, à un censeur d'autant plus dangereux qu'il est véridique. Versac prit tout à coup un air affable, et fit signe à Moufflard. Moufflard ne savait s'il devait se rendre à l'invitation de Versac : la loi le protégeait ; mais on l'élude quelquefois. Un second signe, un sourire de bienveillance encouragent le petit homme. Il se lève, il traverse le parquet, au grand mécontentement de ceux qu'il dérange. Il sort, il gagne l'escalier des premières, il arrive à la loge de monseigneur.

« Dites-moi, monsieur, pourquoi, depuis trois « jours, vous n'avez point paru dans les bureaux ? « — Parbleu, monseigneur, vous m'en avez chassé. « — Chassé ! ah, mon ami !... je ne retrouve pas « votre nom. — Moufflard, pour vous servir, mon- « seigneur. — Moufflard, c'est bien cela ; un an- « cien employé... — Trente ans de service. — Et « vous avez pu croire que je vous aie destitué ! — « Je ne vois pas comment j'en aurais pu douter. « — Vous n'avez donc pas reçu votre nouvelle « commission ? — Ma nouvelle commission ! quoi, « monseigneur, vous auriez eu la bonté... — En « vérité, rien ne finit dans ce bureau du person- « nel. Oui, mon cher, j'ai nommé à votre petite « place un jeune homme qui donne de grandes

« espérances, et je vous ai fait monter à un em-
« ploi de mille écus. — Ah! monseigneur, com-
« ment reconnaître... — En continuant de vous
« conduire, comme vous l'avez fait jusqu'ici. Pas-
« sez demain à deux heures au bureau des expé-
« ditions. Allez, Moufflard, allez. »

Moufflard se retire à reculons, en faisant des révérences jusqu'à terre. La porte de la loge est à peine fermée, qu'il se relève et se caresse le menton; son air est rayonnant; il traverse d'un pied léger ces corridors dans lesquels il s'était traîné quelques minutes auparavant. Il rentre au parquet, il saute sur une banquette; il s'appuie sur une épaule; il fait tomber un chapeau; il froisse, du genou, une omoplate. On tempête, on le maudit; il va toujours, il n'entend rien, il a une place de mille écus.

Il a retrouvé celle qu'il occupait au parquet. Le rideau n'est pas levé encore, et il se livre aux idées les plus riantes. « Il faut avouer, dit-il à ses voi-
« sins, que les hommes sont bien injustes! J'ai osé
« blâmer la conduite de monseigneur, et il vient
« de me prouver qu'il est le père de ses employés.
« — Quoi! votre emploi... — Il m'en a donné un
« qui double mes appointemens, et je l'ignorais!...
« et il a eu la bonté de me le dire en personne!
« Oh! je lui suis dévoué pour la vie. — Je vous fais
« mon compliment, relativement à vous; mais ce
« cordon rouge... — Ce cordon rouge, ce cordon
« rouge?... Ne faut-il pas que le chef d'une admi-

« nistration militaire soit décoré? Doit-on, un jour « d'audience, être obligé de demander à l'huissier « qui de ces messieurs est monseigneur? Et mon- « seigneur pouvait-il prévoir que son concurrent « prendrait la chose à cœur au point de se laisser « mourir? C'était un imbécile, que cet homme-là. « N'y aurait-il pas eu une promotion nouvelle « dans six mois, dans un an? Tout vient à point « à qui sait attendre. »

L'ouverture commence, et les conversations finissent. Ce que venait de dire Moufflard avait été entendu de ceux qui l'entouraient, et n'avait persuadé personne : on sait assez quel changement apporte, dans la manière de voir, une grace inattendue. On cessa de s'occuper de monseigneur et de Moufflard.

Le petit homme avait imaginé faire un coup de maître, en s'efforçant de rétablir une réputation qu'il avait si vivement attaquée, et il avait parlé à haute voix : il fallait bien que monseigneur le crût reconnaissant. Cette marche est connue, et pourtant elle pouvait le conduire, plus tard, de mille écus à quatre mille francs. Encore un égoïste.

Un homme, dont la fortune est inopinément doublée, se soucie fort peu de roulades et d'entrechats. L'audace du tyran, les larmes d'une princesse opprimée, sont des balivernes indignes de l'occuper : Moufflard était tout entier à l'emploi qu'il fera de ses mille écus. Il descendra du sixième au second; il aura une feuillette de vin dans sa

cave, une petite bonne, qui fera un peu de tout, et, dès le lendemain, il achètera un habit neuf à crédit. Il ne pense pas à la place qu'on lui a donnée; il ne se demande pas s'il pourra la remplir : il n'en voit que les émolumens.

Ah! coquin, se disait Versac, tu m'as forcé à te faire du bien! va, je t'en punirai à la première occasion.

« Monsieur, dit le lendemain Versac, à un chef « de division, vous m'avez fait commettre une in- « justice. — Moi, monseigneur! — Vous m'avez fait « destituer Moufflard. — Votre excellence voulait « placer M. Mauret; elle m'a demandé quel était « l'imbécile qu'on pouvait renvoyer. — Je n'ai pas « dit un mot de cela, monsieur; vous entendez « toujours mal. D'ailleurs Moufflard est loin d'être « un sot : je sais qu'il connaît les hommes. — Mais « les choses, monseigneur? — Et puis il a trente « ans de service. — Je vous l'ai dit, monseigneur. « — Non, monsieur; si je l'avais su, Moufflard se- « rait resté dans mes bureaux. Au reste, il est in- « utile de discuter là-dessus. Vous m'avez fait faire « le mal, il faut que vous le répariez. — Ordonnez, « monseigneur. — Je veux qu'à deux heures Mouf- « flard ait la commission d'une place de mille écus. « — Monseigneur, il n'y en a pas de vacante. — « Créez-en une, monsieur. — En vérité, monsei- « gneur, je ne sais... — Hé! monsieur, vous trou- « vez des difficultés à tout. Dites-moi, s'il vous « plaît, pourquoi j'ai des chefs de divisions? Est-ce

« pour tout voir, tout faire par moi-même, pour « entrer dans les moindres détails? Allez, et faites « ce que je vous demande. »

Une heure après, le chef de division rentra et présenta une commission à la signature. « Ah! « voyons cela, dit Versac... Inspecteur des four- « nitures des bureaux. J'aime assez ce titre-là. Et « quelles seront les fonctions de cet inspecteur? « — Monseigneur, il tiendra note des règles, ca- « nifs et grattoirs qui seront distribués aux em- « ployés; ils n'en recevront de neufs que sur le « bon de l'inspecteur, et ils n'obtiendront ce bon « qu'en lui présentant le manche de l'instrument « cassé. — Comment donc, monsieur, ne m'avez- « vous pas proposé plus tôt de créer cette place-là? « Elle est vraiment nécessaire. Quoi! un employé « pouvait mettre son canif dans sa poche, et en « demander un le lendemain! je ne m'étonne pas « si les frais de bureaux sont si considérables. De « l'ordre, monsieur, de l'ordre, jusque dans les « moindres parties, entendez-vous?... Ah! vous « ajouterez aux attributions de l'inspecteur, qu'il « sera chargé de la distribution du papier et des « plumes, et qu'on en justifiera l'emploi, en lui « présentant toutes les minutes : je ne veux pas « que les femmes de mes employés fassent des « papillotes avec du papier blanc. Et ne m'avoir « pas encore parlé de cela! c'est inconcevable. « Savez-vous, monsieur, qu'il résultera, de la

« création de cette place, une économie réelle « pour le trésor? »

Monsieur le chef de division était né plaisant; mais il était convenu qu'un subordonné ne peut rire en présence de son supérieur, que lorsqu'il y est autorisé par l'exemple : or, monseigneur gardait un sérieux imperturbable. Le chef de division se retourne, pour étouffer un éclat prêt à lui échapper, et il marche sur la pate du sapajou de son excellence. Le sapajou jette un cri, saute sur la cheminée et renverse la pendule. Le chef de division s'enfuit; l'huissier du cabinet accourt au bruit de la chute et de la fracture; le sapajou, effrayé, donne de la tête dans un carreau de vitre et le brise; il file le long du balcon, grimpe au haut d'un treillage, et en quatre sauts il est sur le toit. Monseigneur ordonne à l'huissier de le suivre et de le ramener.

Le sapajou avait pris le chemin le plus court. Un homme en habit noir complet, poudré à blanc, décoré de l'ordre argenté de l'antichambre, ne pouvait sauter comme lui. Il eût été très-inconvenable, d'ailleurs, de compromettre la dignité du costume. L'huissier prend gravement sa route par le grand escalier. Il arrive au grenier, et passe avec précaution la tête à travers une lucarne. Tout être aime la liberté. Le sapajou, enchanté d'avoir recouvré la sienne, faisait, sur le toit, mille gentillesses, qui arrêtaient les passans. L'huissier lui représente que ce qu'il fait est

très-joli, mais que monseigneur est inquiet, et qu'il convient qu'il rentre. Le sapajou répond par une gambade au discours très-sensé de l'huissier. L'huissier le menace des yeux et de la main, le sapajou lui fait la grimace. L'huissier, accoutumé aux marques de déférence que lui prodiguent ceux qui sollicitent l'honneur de dire à son excellence un mot, qu'elle oubliera, quand ils seront sortis, l'huissier se croit un personnage, et trouve la grimace du sapajou déplacée, impertinente. Il lui lance un morceau de plâtre, qui se trouve sous sa main. Le sapajou accepte le défi, et le combat s'engage. Des débris d'ardoises volent au nez et aux oreilles de l'huissier, qui trouve convenable de mettre sa tête à l'abri des coups. Il la rentre, et descend aussi gravement qu'il est monté, en secouant légèrement de la main, la poussière dont ses épaules sont chargées.

Monseigneur, à qui rien ne doit résister, est indigné que le sapajou soit resté sur le toit. Il apprend à l'huissier que ses fonctions sont susceptibles de varier, selon les circonstances, et que dans celle-ci, il ne doit pas balancer à exposer un bras ou une jambe. L'huissier n'est pas persuadé : il se soucie très-peu de son excellence et de son sapajou; mais il a contracté l'habitude de l'oisiveté, et il tient à sa place. Il sort du cabinet de monseigneur, et il descend, avec l'espoir de trouver, en bas, quelqu'un qui fera ce qu'il n'a

pu faire en haut. La cour, la rue sont obstruées par la valetaille de l'hôtel et une foule de curieux. L'huissier prend la parole, et sa figure solennelle commande le silence. On apprend que le sapajou appartient à son excellence, et qu'une récompense *honnête* est destinée à qui le ramènera.

Le sapajou de monseigneur ne peut être un sapajou comme un autre. On admire celui-ci dans la proportion de la dignité du maître, et un pauvre diable, qui sollicitait une place de garçon de bureau, lui ôte respectueusement son chapeau : l'excellence pouvait l'apercevoir à travers ses croisées, et concevoir des dispositions favorables pour l'être qui lui est dévoué jusque dans la personne de son sapajou.

Moufflard attendait avec impatience que deux heures sonnassent. Le marteau de l'horloge lui communique une activité nouvelle. Il trotte, il court, il arrive, il s'étonne, il interroge, il a trouvé l'occasion précieuse de justifier les bontés de monseigneur. Il fend la presse, il s'élance. Il n'a pas encore son habit neuf; il ne craint pas de gâter celui qu'il porte, et en quatre secondes il est sur le toit. Les applaudissemens, les *bravo*, qui lui sont prodigués de la rue, l'encouragent; il avance, et le sapajou recule. Moufflard pressent que de toit en toit il peut aller jusqu'au bout de la rue, et cette manière de voyager n'est pas agréable pour quelqu'un qui n'y est pas acccoutumé. Mais que ne fait-on pas avec de l'imagina-

tion, j'allais dire avec du génie? Moufflard a dans sa poche le petit pain et la pomme de rainette, destinés à lui faire attendre son modeste dîner. Il ne perd pas de temps à pérorer, comme les héros d'Homère et l'huissier. Il tire sa rainette de sa poche; il la fait voir au sapajou; il le caresse de la voix et du geste. Le sapajou s'approche, recule, avance encore; la gourmandise étouffe enfin l'amour de la liberté. La rainette de Moufflard est croquée; mais il tient le sapajou sous son bras. Les applaudissemens redoublent, et il rentre triomphant par cette même lucarne, théâtre de la fuite honteuse de l'huissier.

Le sapajou, qui n'a plus rien à croquer, regrette le grand air, et prétend se remettre en jouissance de ses droits naturels. Moufflard résiste; le sapajou mord, égratigne. Semblable à ce jeune Spartiate qui se laissa déchirer le ventre par un renard, Moufflard périra plutôt que de ne pas réintégrer le sapajou dans le cabinet de son excellence. Il court, il arrive à la porte du sanctuaire; l'huissier l'a prévenu, et se présente pour recueillir le fruit de la victoire qu'il n'a pas remportée. *Sic vos, non vobis...*

Moufflard presse le sapajou de ses deux bras, et jure qu'on lui arrachera la vie avant de le lui enlever. L'huissier insiste; Moufflard se défend avec les pieds, ne pouvant mieux faire. L'huissier, macéré dans certain endroit sensible, s'emporte, tempête; ses vociférations parviennent jusqu'au

tympan de monseigneur. L'excellence ouvre la porte; le sang, qui couvre la figure de Moufflard, atteste ses exploits. Le vainqueur présente humblement le vaincu. Monseigneur prend son sapajou, le caresse en rentrant dans son cabinet, et en referme la porte, sans daigner adresser un mot à Moufflard. N'est-il pas, en effet, trop heureux d'avoir reçu quelques égratignures pour l'homme à qui il doit tant?

Ah! pensait Moufflard, monseigneur ne m'a pas remercié, parce qu'il était tout entier au plaisir de revoir son sapajou; mais il ne caressera plus ce charmant petit animal, sans penser à ce qu'il m'en a coûté pour le rendre à sa tendresse, et ma fortune est assurée.

Il court au bureau du personnel, et il se présente avec la fierté d'un héros sortant du champ de bataille. On l'entoure, on l'interroge; on sait bientôt qu'il ne lui manque qu'un poète épique pour transmettre son nom à la dernière postérité. On lui remet sa commission; on le comble d'éloges, parce qu'on le croit au mieux dans l'esprit du patron, et un sot, qui a du crédit, est à ménager comme un autre.

Le garçon du marchand papetier venait d'apporter quelques fournitures. Il apprend que son excellence a créé un inspecteur de canifs et de grattoirs; il sort avec Moufflard et lui demande son adresse. Moufflard ne prévoit pas ce qu'on en veut faire; mais il n'a pas le temps de faire

des questions. Il indique le café, qui est au bas de la maison, dont il occupe le comble : il ne recevra personne chez lui avant que d'être descendu au second étage. Il se hâte d'entrer chez le suisse de l'hôtel. On lui prodigue l'eau fraîche; on lui présente une serviette sale; il se met en état de paraître sans être suivi d'une meute de polissons.

Il était six heures du soir; le tailleur avait apporté l'habit complet, payable à tant par mois. Moufflard s'en était paré, et il était descendu au café d'un air important. Il était du nombre de ceux qui n'entrent dans ces sortes de maisons que pour y lire les journaux, voir jouer aux dominos et aux dames, et qui, de loin en loin, se font servir un verre d'eau. Rien de tout cela ne se paie, et il en résulte, pour cette espèce d'habitués, une économie journalière de bois et de chandelle. Ce sont de mauvaises pratiques pour la limonadière; mais il faut bien que les oisifs indigens trouvent un asile. D'ailleurs, il en est qui ne manquent pas d'esprit; qui savent monter la conversation sur un ton intéressant; qui se font écouter, autour de qui on fait cercle, et qui attirent quelques consommateurs. Le garçon a l'ordre de donner à ceux-ci le morceau de sucre avec le verre d'eau.

Moufflard n'était pas né orateur; cependant il n'était pas sans imagination. Son changement de situation lui avait monté la tête, et il faisait l'éloge

de monseigneur avec enthousiasme, et avec la confiante audace que donne un habit neuf. Il racontait comment il avait remis, dans les bras de son excellence, le fugitif sapajou; et cinq à six bandelettes de taffetas d'Angleterre, appliquées sur différentes parties de sa figure, attestaient la vérité des faits. On l'écoutait avec attention, avec déférence même, lorsqu'un homme entra, d'un air affable et riant. Il portait ses yeux autour de lui, et ses regards semblaient dire : Où donc est monsieur l'inspecteur de canifs et de grattoirs? Il le reconnut bientôt aux emplâtres qui couvraient ses honorables blessures; il le salua poliment, lui prit la main, et le tira à l'écart. C'était le fournisseur des bureaux de son excellence.

Quand on veut traiter une matière délicate, on prend ordinairement un détour pour arriver au but. « Monsieur a-t-il pris son café? demande « le marchand de papier à Moufflard. — Jusqu'à « présent, monsieur, je n'en ai pris qu'aux quatre « grandes fêtes de l'année. — Vous en prendrez « aujourd'hui, monsieur, et il dépend de vous « d'en prendre tous les jours. Garçon, deux demi- « tasses et deux petits verres. — Mais à qui ai-je « l'honneur de parler? — A un homme qui ne « s'occupe qu'à faire prospérer son commerce, « par tous les moyens honnêtes qui sont à sa « disposition, et qui sera flatté d'ajouter à votre « bien-être. C'est moi qui vends tous les objets « qu'on vient de soumettre à votre inspection.

« — Ah, monsieur, je suis fort aise... — Il est « reconnu que les employés passent la moitié du « temps au bureau, à lire la gazette, à déjeuner, « et à tailler des plumes. C'est leur rendre service « que chercher à prolonger la taille des plumes et « le grattage d'une faute ou d'un pâté; et comme « il faut obliger le prochain, surtout quand on y « trouve son compte, nous leur donnerons des « instrumens, qui couperont peu, mais qui ne « coûteront que six sols et que je ferai payer « vingt. Comme il faut encore que tout le monde « vive, je vous mets d'un tiers dans mes bénéfi- « ces, et cela pourra monter à soixante francs par « mois. — En vérité! — Faites-moi le plaisir de « recevoir le premier mois d'avance. — Monsieur... « Ah çà! il est convenu que vous trouverez bon « tout ce que je fournirai. — Si cependant on crie « trop fort?... — Des employés se plaindre de ne « pas travailler! cela ne s'est jamais vu. Et puis, « ils sont intéressés à me ménager : je leur donne « à chacun, au premier jour de l'an, un almanach « doré sur tranche. — Mais le travail souffrira... « — Qu'est-ce que cela fait? qu'est-ce que cela « fait? On créera vingt ou trente emplois de plus; « vingt ou trente pères de famille seront placés, « et j'aurai fait notre bien particulier et le bien « public à la fois. Oh! je ne suis pas égoïste, moi. « — Ma foi, monsieur, je n'ai rien à répondre à « d'aussi bonnes raisons. » Et Moufflard met ses soixante francs dans sa poche.

CHAPITRE III.

Revenons au comte d'Alaire.

Que faisait-il, pendant que Versac était à l'Opéra? Il sortait de table et il s'ennuyait : c'est ce qui arrive assez ordinairement aux vieux célibataires. D'Alaire avait eu pendant long-temps des idées de mariage, et il les avait combattues. Si je me marie, disait-il, je m'engagerai à faire le bonheur de ma femme; elle sera exigeante, elles le sont toutes. Il faudra que je lui sacrifie ma vie entière, et je suis bien aise de vivre pour moi : je suis égoïste.

L'amour s'était, une fois ou deux, glissé dans son cœur, et il avait résisté. Cette dame si jolie, pensait-il, qui m'accueille, qui m'attire, donnerait de la vanité à tout autre. Mais que me prouverait sa faiblesse? Qu'elle a le goût du plaisir, et qu'elle a cru que je lui conviens mieux qu'un autre. Que son espoir soit déçu, elle me quittera; que je sois l'homme qu'elle cherchait, elle me quittera encore, parce que l'amour s'use d'un côté pour gagner d'un autre. Et puis son mari s'aime passionnément en elle. Que cette intrigue perce, il sera malheureux; si je causais le malheur de quelqu'un, je ne dormirais pas tranquille, et j'aime à dormir d'un bon somme.

De projets en projets, de raisonnemens en rai-

sonnemens, d'Alaire était arrivé à sa cinquantième année. Il pensait alors qu'il était trop tard pour revenir aux agréables chimères qu'il avait caressées pendant sa jeunesse. Il avait dîné. Il s'ennuyait, comme je vous le disais tout à l'heure; il avait pris son Plutarque, et il passait d'un homme célèbre à un autre : ces prétendus grands hommes, disait-il, n'ont rien fait que pour eux; ils ont obtenu des honneurs pendant leur vie, et ils sont morts avec la certitude que la postérité s'occuperait d'eux. Moi, je ne vois dans tout cela qu'une ressource contre l'ennui, et je m'embarrasse fort peu de ces messieurs-là.

Cependant d'Alaire continuait de lire, et, sans s'en apercevoir, il souriait à tel trait de grandeur ou d'héroïsme. Se surprenait-il, applaudissant malgré lui à Thémistocle, à Aristide, il jetait le livre, le reprenait après avoir fait un tour ou deux dans son salon; et fatigué de le jeter et de le reprendre, il sonne et ordonne qu'on mette ses chevaux.

Il descend, et croit remarquer que son cocher n'est pas d'aplomb sur son siége. « Malheureux! « ce n'est donc pas pour me servir que tu es entré « chez moi; c'est pour y gagner de quoi te griser, « tu ne t'occupes que de toi : tu es un égoïste. « Va te coucher, maraud. Si je sortais, mon car- « rosse te passerait sur le corps, et je n'entends « pas avoir d'être souffrant chez moi. Le specta-

« cle de la douleur m'afflige, et je ne veux com-
« patir aux peines de personne. »

D'Alaire allait remonter, et probablement reprendre son Plutarque. Son suisse querellait une jeune personne éplorée, qui voulait absolument parler à monsieur le comte. « Pourquoi empêcher « mademoiselle de m'approcher ? — Monsieur le « comte a fait défendre la porte. — Oui; mais je « suis ici, et c'est à moi d'éloigner ou de recevoir « cette jeune personne. Imaginez-vous, parce que « je vous ai donné le baudrier, que vous soyez « établi gouverneur de ma maison, et que per- « sonne ne me verra que sous votre bon plaisir ? « D'ailleurs, quel usage faites-vous de cette au- « torité supposée ? Vous avez l'ambition de mar- « quer; vous voulez être un personnage, n'im- « porte à quel prix. Vous affligez un enfant qui « n'a peut-être que trop de sujets de chagrin. « Vous voyez ses larmes sans émotion. Vous êtes « un égoïste. Montez, mademoiselle, montez.

« Un égoïste ! un égoïste ! répétait le cocher en « bredouillant; qu'est-ce que cela veut dire, papa « Sturmer ? — Cela veut dire... cela veut dire... « ma foi, je n'en sais rien. — Est-ce un compli- « ment ? est-ce une injure ? — Une injure ! cela « ne se peut pas. Monsieur répète à chaque in- « stant, qu'il est égoïste aussi, et on ne se dit pas « de sottises à soi-même. — D'ailleurs, monsieur « fait tant de bien ! — C'est vrai, c'est très-vrai. —

« C'est donc un compliment que monsieur nous « a fait. — Nous ne pouvons plus en douter. — « Cependant il paraissait mécontent de nous. — « Bah! ne gronde-t-il pas sans cesse? — C'est en- « core vrai, et il a voulu adoucir ce que ses pre- « mières paroles ont eu de dur, en finissant par « un mot propre à nous les faire oublier. — Je « continuerai donc de boire, pour le bien de mon « marchand de vin. — Moi, je serai toujours ferme « pour l'honneur de ma livrée, et pour donner « une haute idée de monsieur le comte. »

D'Alaire a conduit la jeune personne à son appartement; il lui a avancé un fauteuil d'un air affable; il s'est assis à côté d'elle. « Ne vous flattez « pas, lui dit-il, que je prenne à vous le moindre « intérêt. Que m'importe que vous souffriez ou « non? mais je pense que j'aurai du plaisir à sé- « cher vos larmes, et j'en tarirai la source. Parlez, « mademoiselle. Qu'avez-vous? que puis-je pour « vous? »

Le lecteur n'a pas oublié un certain Mauret, à qui son excellence a donné l'emploi que Moufflard exerçait depuis trente ans. Il se souvient que la place d'inspecteur de canifs et de grattoirs est due à la confidence que Moufflard a faite au public de l'Opéra, des amours clandestins de monseigneur. La jeune personne est la sœur de Mauret.

Les premières phrases de d'Alaire avaient glacé Julie. Ses derniers mots lui rendirent de la force

et de l'espérance. Elle tourna, vers l'homme qu'elle implorait, un grand œil bleu, d'une douceur, d'une expression!... « Mon enfant, ne me « regardez pas ainsi. Parlez, vous direz moins; « mais je pourrai écouter sans distraction. Baissez « donc les yeux, mademoiselle, et parlez. — Mon- « sieur le comte... monsieur les comte... monsieur « le comte... — Hé! je sais bien que je suis comte, « comte sans comté, sans priviléges. Monsieur le « comte aujourd'hui, ne veut pas dire beaucoup « plus que M. Thomas, ou M. Guillaume : aussi « ne suis-je pas enorgueilli de mon titre. Cepen- « dant, je suis bien aise d'être homme de qualité; « cela me tire de la foule, et commande les égards « des gens superficiels à qui j'ai affaire. Ce que « je dis, mademoiselle, cesserait de vous étonner, « si vous saviez que j'ai le vice essentiel de l'es- « pèce humaine. — Un vice, monsieur le comte, « vous? — Oui, moi, mademoiselle, moi, comme « un autre, comme vous, sans doute... Vos lar- « mes redoublent... Pardon, pardon, ma chère « enfant. Je vous ai dit une vérité dure; votre « douleur m'afflige moi-même, et je ne veux pas « m'affliger. Parlez donc, je vous en supplie, ban- « nissons ces tristes pensées. »

Julie ne comprenait rien à ce mélange de dureté et de bienveillance. On lui avait vanté le cœur de d'Alaire, et elle commençait à se repentir d'avoir fait une démarche qui n'avait servi encore qu'à l'humilier. Cependant elle croyait n'a-

voir rien de plus à redouter, et elle commença à s'expliquer, au risque d'être souvent interrompue. « — Monsieur le comte, j'ai perdu mon père « bien jeune. — Je ne peux vous le rendre. — Ce « fut pour moi le plus grand des malheurs. — « Ah! j'entends; votre père était bon; vous aviez « en lui un ami vrai, un guide, et voilà pourquoi « vous le regrettez. — Je l'aimais par reconnais- « sance... — C'est-à-dire par le souvenir de ce qu'il « a fait pour vous, et par l'espoir qu'il ferait da- « vantage. — Monsieur, vous calomniez mon cœur. « — Mademoiselle, de grands mots ne m'en im- « posent pas; mais finissons. En quelles mains « vous a laissée votre père? — J'ai une mère, « monsieur le comte... — Vous soupirez. Cette « mère ne vous est pas aussi chère que l'était « votre père. — Je la respecte, monsieur. — Et « vous ne l'aimez pas, parce qu'elle a quelques « torts graves envers vous. — Ah, monsieur!... « monsieur... — Levez-vous, mademoiselle. Je ne « souffrirai pas que vous restiez dans cette atti- « tude humiliante. — Monsieur, sauvez-moi l'hon- « neur et la vie. »

D'Alaire la relève, la replace dans son fauteuil, se tait, et prête une oreille attentive. « Le valet « de chambre d'un grand seigneur est venu chez « nous, il y a quelques jours. Son maître, a-t-il dit, « m'a vue à une représentation de *la Fille d'hon-* « *neur*... — Ah! vous allez au spectacle! les jeunes « filles aiment à voir des *Nanine*, des *Paméla* :

« cela donne des espérances flatteuses. Enfin, vous « aviez un billet pour entendre *la Fille d'hon-* « *neur.* — Heureux billet! il m'a éclairé sur le « danger qui me menace. — Bon, bon. Revenez, « s'il vous plaît. Le maître du valet de chambre « vous a vue au spectacle. — J'étais pourtant bien « haut. — Ma fille, le vice a l'œil perçant. — Cet « homme a fait des offres brillantes à ma mère... « — Qui les a acceptées? — Hélas! monsieur... « Il a promis une place à mon frère... — Et à vous, « mon enfant? — Tout ce que je voudrais. — Vous « êtes née sans doute dans une classe indigente. « — Je suis ouvrière en dentelles. — Et vous êtes « sans protecteur : le lâche n'outrage jamais que « lorsqu'il peut le faire impunément. Poursuivez.

« — Cet émissaire est sorti, et ma mère a essayé « de me persuader. — Qu'avez-vous répondu? — « Que je préfère ma réputation à l'éclat des riches- « ses. — Cela signifie que vous trouvez à suivre « la sagesse, plus de satisfaction que vous en pro- « cureraient l'or et les diamans. On est fier, d'ail- « leurs, d'avoir résisté à la séduction. On s'est « élevé à ses propres yeux, et on se laisse aller « au plaisir de s'honorer soi-même. — Celui-là est « bien légitime, monsieur. — Je n'en disconviens « pas, mon enfant; mais ce n'en est pas moins de « l'égoïsme. Enfin? — Enfin, monsieur, ma résis- « tance, mes prières, mes pleurs ont été inutiles, « et ce soir, on doit, on veut... il faut... — On « tentera, on voudra vainement. Vous n'irez pas...

« Et où veut-on vous conduire? — Monseigneur « doit venir déguisé... Ah! c'est un monseigneur! « ils sont plaisans ces seigneurs, qui ne savent « rien respecter! Son nom, s'il vous plaît? — On « le dit votre ami; on assure que vous pouvez « tout sur son esprit, et voilà pourquoi je suis « venue me réfugier près de vous. — C'est Versac, « c'est Versac! Il y a trois jours que je n'ai eu le « plaisir de le gronder. Oh! quelle scène je vais « lui faire! quelle bonne nuit je passerai! Mais « pourquoi, mademoiselle, avez-vous préféré un « ami de Versac à tout autre? — Je suis déter- « minée à ne pas céder; mais mon frère a une « place dont il avait le plus grand besoin, et vous « seul, m'a-t-on dit, pouvez tout concilier. — Ah! « du calcul! et vous aimez ce frère? — Bien ten- « drement. — J'entends : vous vous aimez en lui. « Qu'on vienne me dire que l'égoïsme n'est pas « le vice commun à l'espèce humaine, lorsque la « candeur et l'innocence en sont entachées!

D'Alaire se lève et sonne. « Faites venir madame « Bernard. » Madame Bernard est sa femme de charge. « Madame, je vous confie mademoiselle. « Logez-la avec vous; qu'elle soit traitée avec les « égards dus au malheur. Allez et félicitez-vous de « ce que les bienséances m'obligent à vous sacrifier « la moitié d'une jouissance. Ah! dites à Julien de « m'aller chercher un fiacre. »

Madame Bernard était une femme bien née, que de longs malheurs avaient réduite à solliciter

une place quelconque. On avait parlé d'elle à d'Alaire, qui l'avait prise sans savoir à quoi il l'occuperait, et qui ne la rencontrait jamais dans ses appartemens, sans se dire avec complaisance : C'est moi qui ai éloigné d'elle la misère, et les humiliations qui l'accompagnent.

La femme de charge mourut. Il donna sa place à madame Bernard, et il se disait encore : Elle ne rougira plus de devoir son bien-être à la pitié ; elle gagnera ce que je lui donnerai ; elle sera heureuse, et ma jouissance sera plus vive et plus pure.

Madame Bernard avait reçu une éducation qui interdit les questions indiscrètes. Mais elle n'avait jamais eu de passion dominante ; elle vivait dans la retraite ; elle avait quarante-cinq ans, et, tôt ou tard, il faut payer le tribut au malin. Elle était devenue curieuse à l'excès, et la manière dont Julie était entrée à l'hôtel ; l'intérêt honnête, mais pressant, que le comte paraissait prendre à la jeune personne, lui promettaient une conversation longue et piquante. Elle sut bientôt ce que d'Alaire n'avait pas voulu apprendre, ce dont peut-être il n'avait pas pensé à s'informer. M. Mauret était capitaine de cavalerie, et fut tué à la bataille de Wagram. Il laissa une jeune veuve et deux enfans en bas âge, dépourvus de ressources. Madame Mauret avait été jolie, et à force de questions et d'interprétations, madame Bernard put croire que la délicatesse n'avait pas toujours dirigé

la mère de Julie dans le choix des moyens d'existence. La sagesse de la jeune personne l'étonna et lui inspira un attachement sincère. Jusqu'alors elle avait suffi à tout. Elle s'aperçut, pour la première fois, qu'il était indispensable d'attacher à la lingerie, une ouvrière adroite, laborieuse et sûre. Elle y conduisit Julie, et en deux heures de temps, elles formèrent un tas énorme de linge, qui avait quelque besoin d'être réparé.

Ces dispositions préliminaires terminées, madame Bernard revint à son goût dominant, et releva la conversation. Il était assez naturel que Julie se fît expliquer la contradiction continuelle qu'elle avait remarquée dans le comte, et comment on peut allier, à l'extrême bonté, la bizarrerie et même la dureté des expressions. « Que « cela ne vous inquiète pas, ma chère amie, lui « dit madame Bernard; laissez passer les mots et « arrêtez-vous aux choses. Tout homme a sa ma- « nie; celle du comte est de se persuader, de tâ- « cher de faire croire à tout le monde que l'é- « goïsme est le levier qui remue le genre humain. « Depuis que je le connais, il n'a rien fait que la « vertu ne puisse avouer, et il repousse avec opi- « niâtreté le titre d'homme vertueux. Sans cesse il « pratique le bien, et son cœur est toujours sec « et froid. C'est un malheur pour lui, sans doute; « plaignons-le d'avoir adopté un semblable sys- « tème; mais gardez-vous de le combattre, si, par « hasard, il vous développe quelques-unes des

« idées qu'il a adoptées à ce sujet. Attribuez aussi « à l'amour de vous le peu de bien que vous « pourrez faire chez lui, et vous parviendrez en « peu de temps à la plus haute faveur.

« Du moment où je suis entrée ici, il m'a mar- « qué de la considération et de la confiance. J'ai « souffert de la constance avec laquelle il cherche « à se dégrader à ses propres yeux. Je me suis per- « mis quelques représentations; j'ai voulu prouver « que l'homme de bien s'élève, et que sa propre « estime est la juste récompense d'un bienfait. Il « a rompu toute relation avec moi, et ne m'a plus « parlé que de la conduite de sa maison. Je ne « peux revenir sur ce que j'ai dit; mais l'avis que « je vous donne peut vous être très-utile : pro- « fitez-en. »

Revenons à Versac, que nous avons perdu de vue depuis quelque temps. Moufflard avait cru faire un coup de maître en lui rendant son sapajou, et Versac était révolté de l'idée de devoir quelque chose à un homme qu'il détestait. La réparation tardive que Moufflard lui avait faite à l'Opéra, n'avait pas effacé de son esprit la sortie virulente qui l'avait précédée. Et il faut, se disait-il, que je doive un service à ce misérable! Il a prétendu me forcer à la reconnaissance! Il paiera cher cet attentat; je n'attends que l'occasion; elle se présentera sans doute.

Pendant que le comte roulait modestement dans son fiacre, le valet de chambre de Versac vint

lui annoncer l'évasion de Julie. Oh! alors sa fureur n'eut plus de bornes. Il oublia Moufflard pour maudire une petite imbécille, qui n'avait pas assez d'élévation dans l'ame pour sortir de sa misère, et bénir la main respectable qui voulait l'en tirer. Son premier mouvement fut de chasser Mauret, et de faire enfermer sa mère et sa sœur. Il sentit aussitôt les difficultés qui s'opposaient à ce plan de vengeance. Chasser, sans motifs qu'on puisse avouer, un jeune homme, en faveur de qui on s'est permis, trois jours auparavant, de commettre une injustice criante! Exercer envers ces femmes une autorité arbitraire, qu'un simple mémoire dévoilera, que l'autorité supérieure ne manquera pas de punir! « Heureux temps! s'écria-« t-il avec douleur, où les ministres subjuguaient « non-seulement les peuples, mais les rois! Heu-« reux temps, qu'êtes-vous devenu? »

On annonça d'Alaire, et Versac reprit aussitôt un air ouvert, affable et riant. C'est un masque qu'il prend et quitte à volonté. « Ah! vous voilà, « mon cher comte! — Votre cher comte a de l'hu-« meur, beaucoup d'humeur. — Et contre qui? — « Et parbleu, contre vous. — Cela vous arrive « souvent. — Et vous n'en êtes pas plus sage. « Qu'est-ce, s'il vous plaît, qu'une petite Julie « Mauret?... — Oh! j'y suis, j'y suis. Vous savez « que je suis philantrope. — Il y a long-temps « que vous le dites. — Je cherche le mérite dans « l'obscurité. — C'est admirable. — La famille

« Mauret est honnête et même estimable. — Qui « vous l'a dit? — Mon valet de chambre. — La « belle autorité! — J'ai placé le fils dans mes bu- « reaux. — A la bonne heure. — J'ai fait une pen- « sion à la mère. — Voilà de l'argent bien placé! « — Je comptais même aller ce soir visiter ces « bonnes gens. — Et vous n'irez pas. — Pourquoi? « — Parce que celle pour qui la philantropie fai- « sait tant, a jugé à propos de s'éloigner de son « domicile. — Vous savez cela, cher comte? — Le « cher comte sait tout, et voici ce que vous ne « savez pas. La petite Mauret est chez moi, et il « n'est pas de puissance qui parvienne à l'en ar- « racher. — Elle est chez vous! — Je ne la con- « nais pas; mais j'ai trouvé du plaisir à la recevoir, « à la protéger; et je n'ai rien fait que pour moi, « entendez-vous : je l'avoue, je le proclame, je ne « suis pas philantrope, moi. — Elle est chez « vous! Je ne reviens pas de mon étonnement. « — Rien de plus simple cependant, et de plus « facile à expliquer. La petite Mauret est sage; sa « mère est une infâme, et vous un libertin. — Mo- « dérez vos expressions, je vous en prie, mon- « sieur. — Soyez décent dans votre conduite, et « les expressions seront ce qu'elles doivent être. « — L'amour, monsieur le comte... — L'amour, « l'amour! Un amoureux de cinquante ans, qui « ne peut se vaincre! Un amoureux qui est loin « d'être beau, et qui prétend, à quelque prix que « ce soit, que la jeunesse et les graces lui cèdent!

« Un amoureux, qui se dégrade jusqu'à consentir « à devoir son triomphe à l'or! — Monsieur le « comte, la patience a ses bornes. — Et qui en a « plus besoin que moi? Croyez-vous qu'il ne me « soit pas pénible d'avoir à rougir de vos égare- « mens? Mon devoir n'est-il pas de mettre votre « cœur à nu, et de vous effrayer de l'aspect re- « poussant qu'il présente? Vous, chargé d'une « grande administration, vous abusez de l'in- « fluence de votre place et de celle des richesses « pour corrompre un enfant, dont la résistance « est la satire sanglante de vos désordres. Vous « mettez votre réputation à la merci d'un valet « que vous pouvez chasser, qui peût vous quitter « demain, et vous perdre dans l'opinion publi- « que, qui est la sauve-garde d'un homme d'état. « Et je le souffrirais! Je m'entendrais dire que je « suis l'ami d'un homme sans mœurs, d'un homme « méchant! Je passerais pour un être sans dis- « cernement! Non, monsieur le philantrope, je « m'aime trop pour cela, et je vous empêcherai « de vous déshonorer. — Vous aviez bien raison « de me dire l'autre jour, qu'en amitié il y a tou- « jours une dupe. Je vous déclare, monsieur, que « je suis las d'être la vôtre. — Moi je le suis d'avoir « toujours à gronder. — Hé bien, monsieur, vous « pouvez vous en dispenser à l'avenir. — Vous « voulez rompre, je vous prends au mot. La sa- « tisfaction de valoir mieux que vous est trop « achetée par le spectacle continuel de fautes plus

« ou moins avilissantes. Vous ne me reverrez plus.
« Mais livré à vous-même, vous arriverez à grands
« pas au précipice que creusent vos propres mains.
« Vous m'invoquerez alors, et je ne vous écouterai
« pas. Adieu, monsieur. »

D'Alaire remonte dans son fiacre. Je fais un peu de bien, pensait-il, et je n'ai aucun mérite à cela : il faut que j'en fasse; c'est en moi un penchant naturel, insurmontable. Mais une jouissance uniforme cesse bientôt d'en être une. Nous éprouvons tous le besoin de la variété, et celui de gronder Versac est, pour moi, d'une indispensable nécessité. Il a voulu rompre!... oh! il me reviendra... oui, oui, il me reviendra... et... ma foi, je le recevrai. Je l'ai avoué publiquement pour mon ami, et sa chute me ferait tort dans le monde. D'ailleurs je lui suis sincèrement attaché.

En satisfaisant un de mes goûts dominans, je lui ai dit de fort bonnes choses. Massillon n'aurait pas mieux parlé. J'ai vraiment de l'esprit, et j'en suis bien aise : c'est un moyen de plus de jouir, et par conséquent d'être heureux.

D'Alaire rentre chez lui, et madame Bernard se présente. « Je ne vous ai pas fait appeler, ma-
« dame; que me voulez-vous? — Je viens, mon-
« sieur le comte, prendre vos ordres à l'égard de
« mademoiselle Julie. — Je vous les ai donnés. —
« Elle ne peut toujours rester chez moi, et vous
« n'avez probablement pas l'intention de la ren-
« voyer à sa mère. — J'en suis incapable. Mais

« pourquoi ne resterait-elle pas avec vous? —
« Sans titre, sans qualité dans votre maison? vou-
« lez-vous qu'on pense?... — Quoi! finissez. —
« Que vous avez des vues sur elle, et que j'ai la
« faiblese de les seconder. — J'entends; vos re-
« présentations sont dictées par la crainte de vous
« compromettre. Toujours l'égoïsme! Il faut donc,
« pour satisfaire le vôtre, que je renvoie cette
« enfant, que je la jette au milieu des dangers
« auxquels j'ai eu tant de plaisir à la soustraire?
« — Hé non, monsieur le comte, non. — Que
« faut-il donc? parlez.

« — Les ouvrières que j'ai en ville sont négli-
« gentes et souvent maladroites. Le linge de mon-
« sieur le comte n'est pas en bon état.— J'entends
« encore: vous vous ennuyez d'être seule, et vous
« voulez avoir une compagne. Attachez cette pe-
« tite fille à ma lingerie, j'y consens. — Oh! mon-
« sieur le comte, que vous êtes généreux! que
« vous êtes bon! — Non, madame, je ne suis pas
« généreux, je ne suis pas bon; mais si je veux
« que Julie me doive sa vertu et son repos, il
« faut bien que je lui donne des moyens d'exis-
« tence. Vous réglerez son traitement. Laissez-
« moi. »

CHAPITRE IV.

Encore de la philantropie.

Vous sentez bien que ce n'était pas l'amour qui avait dirigé Versac. Un homme riche et puissant voit, au spectacle, une jeune personne séduisante; la place qu'elle y occupe, des vêtemens simples annoncent l'extrême médiocrité. Le sang s'allume, l'imagination se monte, et on ne doute pas de la facilité du succès. On a un valet de chambre propre à tout; on le charge de conduire l'intrigue. Les difficultés existent, on veut absolument les surmonter. On fait briller l'or, on double, on triple les offres. On a tout prévu, tout préparé; on s'est assuré de tout, excepté de la jeune personne. Elle fuit; l'argent donné est perdu. Le dépit, la colère remplacent les douces illusions. Les remontrances dures, mais sensées d'un ami, font naître l'humiliation, et la crainte de l'avenir. On ne s'occupe que de se garantir des suites de démarches coupables et inconsidérées.

Versac est retombé dans son fauteuil; sa tête est appuyée sur sa main; il rêve profondément. D'Alaire est un impertinent, pensait-il; mais il a raison, je me suis mis dans la dépendance de mon valet de chambre. Cet homme peut parler étant à mon service, et si je le congédie, je com-

promets nécessairement une réputation qui m'a coûté tant de soins et de temps. Tout se lie dans le monde; c'est par la conduite privée de l'homme en place qu'on juge de ce qu'il vaut comme homme d'état. Il faut absolument dérober au public la connaissance de ce qui s'est passé entre moi et la famille Mauret... En dérober la connaissance! tout transpire, tout perce; on ajoute, on envenime; point de demi-mesures, elles sont toujours nuisibles. Je publierai ce que j'ai fait, je colorerai ma conduite du vernis de la philantropie. Prévenir la malignité, c'est la réduire au silence.

Un homme de mon rang ne peut agir par lui-même dans la circonstance dont il s'agit, et j'ai besoin d'un agent sûr, qui tienne à moi par l'impossibilité de trouver ailleurs ce qu'il perdrait ici; qui s'engage par des complaisances qu'on ne révèle jamais, et qui mettent dans l'impuissance de rétrograder; un de mes commis, par exemple... Hé, je ne les connais pas. Je pourrais m'adresser à quelqu'un de ces gens à principes, que tout effraie et révolte... Ce coquin de Moufflard, qui, dans une demi-heure de temps, m'a mis en pièces et m'a réhabilité, est peut-être l'homme qu'il me faut. Je le hais; mais j'ai besoin de lui, et je le persuaderai aisément qu'il est au mieux avec moi. Je ne le crois pas fin... C'est encore un bien; je le dirigerai; il agira sans savoir ce qu'il hasarde; j'en ferai mon séide.

Versac fait appeler Moufflard. Il prend avec lui cet air caressant, ce ton de bienveillance, à l'aide desquels les grands subjuguent si facilement leurs inférieurs. Il descend jusqu'à dire quelques mots sur les écorchures dont on voit encore les traces; Moufflard est dans l'ivresse. A propos du sapajou, on parle de la famille Mauret. Une particularité en amène une autre; Moufflard se croit convaincu que monseigneur ne fait que du bien; que le voile du mystère couvre ses actes de bienfaisance. Cependant son excellence laisse deviner qu'elle ne craint pas un peu de publicité; qu'elle est la récompense due à l'homme bienfaisant, un encouragement à mieux faire; et le mot *journal* s'est échappé.

Quel est le journaliste qui ne s'empresse de louer un grand, surtout quand il le croit digne d'éloges? Le lendemain on lisait partout : Monseigneur se délasse de ses importans travaux, en prêtant une main secourable à l'honnête indigence. Il a placé dans ses bureaux le fils de M. Mauret, capitaine de cavalerie, tué à la bataille de Wagram; il a fait, de ses propres fonds, une pension de quinze cents francs à la veuve pour l'aider à élever sa fille, jeune personne intéressante, et le paragraphe était orné de réflexions philantropiques, de développemens plus ou moins flatteurs.

Le surlendemain, on lisait dans les *Petites-Affiches :* Un homme de trente ans, un autre de

quarante, un troisième de quarante-cinq, l'un ayant un peu de bien, l'autre étant sans fortune, et celui-là très-actif, tous doués d'intelligence, et connus par leur moralité, offrent leur main à mademoiselle Mauret. On se fera connaître dès qu'elle aura donné son adresse.

D'Alaire lisait les journaux. Il était frappé, chaque jour, par quelques traits d'égoïsme; il en prenait note, et il avait déja la matière de six volumes *in-quarto*, qu'il comptait bien faire paraître un jour. Il se mit en colère, en lisant les articles dont je viens de parler. Il s'écria que Versac joignait l'hypocrisie à la dépravation, et qu'il était trop heureux d'avoir rompu avec lui. Un moment après, il regrettait de ne pouvoir lui faire une nouvelle scène sur ces paragraphes mensongers, dont, indirectement au moins, il devait être l'auteur.

L'article des *Petites-Affiches* lui fit d'abord froncer le sourcil. « Voilà les hommes, dit-il, et « on prétend que je ne les connais pas! » Tout à coup il part d'un éclat de rire, ce qui lui arrive très-rarement. Il se met à son secrétaire, écrit quatre lignes, fait entrer un laquais et l'envoie porter aux *Petites-Affiches* ce qu'il vient d'écrire.

Il a placé, parmi les subalternes de sa maison, une grosse fille de dix-huit à vingt ans, mal bâtie, aux habitudes agrestes, à l'air hébêté. Il mande madame Bernard. « Vous avez à la cuisine une lai- « deron... — Belle, ou laide, monsieur le comte,

« vous m'avez ordonné de la prendre. — Je ne « m'en repends pas, et ce n'est pas là ce dont il « s'agit. Après demain, à midi, vous l'habillerez en « bourgeoise qui a de l'aisance. — Marguerite ! — « Oui, Marguerite, et vous l'enverrez ici. — Mar- « guerite en demoiselle ! y pensez-vous, mon- « sieur le comte ? — Faites ce que je vous de- « mande. — Il y aura de quoi mourir de rire. — « Hé bien ! vous rirez tant que cela vous convien- « dra. Allez. »

Versac, satisfait des journalistes, et croyant avoir couvert la verité d'un voile impénétrable, était monté en carrosse et allait, d'hôtel en hôtel, recevoir le tribut de louanges qu'il avait si bien méritées. Partout on le félicitait, on vantait sa philantropie. On applaudissait au choix du prince, justifié par des talens éminens et la pratique des vertus privées. Versac jouait l'embarras, la modestie. Ah ! mon Dieu, disait-il, il y a peut-être des gens qui empoisonneront ce que je viens de faire : la petite Mauret est, dit-on, très-jolie. Je vous jure cependant que je ne lui ai jamais parlé.

Il arrive chez une dame, célèbre par la beauté qu'elle n'a plus, par l'amabilité qu'elle a conservée, et surtout par l'influence qu'elle exerce sur tout ce qui prétend à l'esprit. Elle aime à persuader qu'elle est bien avec les grands, et quelquefois elle protège avec succès. Il était naturel que monseigneur fût accueilli dans cette maison

de la manière la plus flatteuse, la plus distinguée. Aux éloges les plus délicats, succéda l'invitation de rester à dîner. On promettait à son excellence des convives plus aimables les uns que les autres, quelques jolies femmes, et la manière franche, avec laquelle Versac accepta, parut causer le plus sensible plaisir.

Madame de Lessart avait, comme toutes les femmes, l'esprit du moment. Elles ne diffèrent entre elles que par la manière, plus ou moins adroite de l'appliquer. M. Dutour avait été jeune, et madame de Lessart lui avait prouvé qu'il était très-aimable. Il le parut beaucoup moins après quelques années, et cela est tout simple. Cependant on n'oublie jamais entièrement un homme pour qui on a eu des bontés, lorsque le nombre des heureux est borné, et madame de Lessart avait été plusieurs fois utile à Dutour. Il est à peu près reconnu que le moyen le plus sûr d'arriver rapidement à la fortune, est d'obtenir une *fourniture*. Celle de cent mille aunes de drap blanc allait être donnée. Déja les concurrens avaient déposé leurs soumissions. Le bien de l'état exigeait que celui qui demanderait moins obtînt la préférence. Mais on connaît les effets d'une protection puissante, et il n'est pas auprès des grands, et même des petits, de recommandation plus sûre que celle d'une très-jolie femme. Dutour avait spéculé, en épousant la sienne, non sur la dot effective, mais sur les fournitures qu'il lui *devrait*, et, sous ce

rapport, elle lui avait apporté des biens considérables. Ils dînaient, ce jour-là, chez madame de Lessart, qui avait déja essayé son crédit; elle ambitionnait de nouveaux droits au titre de protectrice. Dutour, d'ailleurs, s'était toujours très-bien conduit avec elle. En se donnant de la consistance dans le monde, elle s'acquittait avec un ancien ami. Ainsi, de la considération de plus, et de la reconnaissance de moins à jouer ou à sentir, ce qui fatigue toujours un peu, tels étaient les motifs qui avaient déterminé madame de Lessart à presser l'excellence d'accepter son dîner. D'Alaire, instruit des détails, n'aurait pas manqué de crier à l'égoïsme. Je laisse au lecteur à juger s'il aurait eu tort, ou raison.

On présenta à monseigneur tous ceux qui entraient avec la plus scrupuleuse exactitude. Il salua le plus grand nombre, avec une froideur qu'il croyait être de la dignité, et une parcimonie de paroles, que le vulgaire prend souvent pour de la profondeur, ou la préoccupation que doivent donner les grandes affaires. Il fit un certain accueil à deux ou trois poètes, parce qu'il est beau d'encourager les arts, qu'il est flatteur de jouer le *Mécène*, et surtout de s'en voir donner le nom. Un poète, accueilli par monseigneur, ne pouvait manquer de lui adresser une épître sur la philantropie, et c'est ce que voulait monseigneur. D'Alaire, d'Alaire, où étiez-vous?

On allait se me tre à table. Madame de Lessart

s'empara de Versac; elle fait briller les charmes de son esprit; elle subjugue, elle entraîne. Un sourire, qui n'a rien d'étudié, lui fait connaître que le moment est favorable, et elle ne le laisse pas échapper. Elle parle, à demi-voix, des cent mille aunes de drap, de Dutour, dont Versac a déja oublié le nom, et de sa probité, dont on se soucie peu. Versac répond, très-haut, qu'il sera enchanté de faire quelque chose qui soit agréable à madame de Lessart; il convient que l'amour des hommes est sa passion dominante; la bienfaisance, son penchant le plus doux; mais que la sévère équité est la règle de sa conduite; que son attachement à ses devoirs fait disparaître toute considération personnelle, et que l'intérêt de l'état doit être la règle unique qui dirige un homme en place.

Madame de Lessart est piquée; mais elle applaudit à de si beaux sentimens. On lui annonce qu'elle est servie. Versac a le coup d'œil sûr. Il présente la main à madame Dutour; il promène, à la ronde, un regard bienveillant; il s'assied avec une noble aisance; place la jolie femme près de lui, et laisse à madame de Lessart la liberté d'arranger les autres, selon les goûts et les convenances.

Un homme, placé à côté d'une femme qu'il ne connaît pas, qui n'est ni jeune ni vieille, ni laide ni jolie, ne sait que lui dire, et dîne : c'est, en effet, ce qu'il y a de mieux à faire, quand on est

à table. L'imagination de Versac ne pouvait être stérile auprès de madame Dutour. Il fut aimable; il crut l'être, au moins, parce que les plus jolis yeux du monde souriaient au moindre mot qui lui échappait. La conversation prit bientôt une tournure semi-sentimentale, et les plus jolis yeux du monde s'animaient et paraissaient tendres tour à tour. On ne se dit rien de positif; mais on sentit qu'on était d'accord. Ce que c'est que l'usage du grand monde!

Un de messieurs les poètes avait préparé, le matin, un *impromptu* pour madame de Lessart. Tout homme, quel qu'il soit, paie son dîner. Celui qui n'est bon à rien, n'est invité que parce qu'il est riche. Il rend le dîner reçu; il le paie plus cher qu'un autre, et cela est juste.

Le poète n'avait à substituer, dans ses vers, que le nom de Versac à celui de Lessart. Même mesure, même redondance; j'allais dire, presque même rime.

Au dessert, la maîtresse de l'hôtel adresse une invocation aux Muses. Deux chansonniers paient leur tribut. L'homme à l'impromptu assure qu'il n'a rien de prêt; on le prie, on le presse; il lève les yeux au plafond, il réfléchit; on attend un de ces jolis *riens* qui coûtent peu à l'homme qui a l'habitude d'écrire. Dix, quinze, vingt, trente vers s'échappent, et sont savourés par Versac. On applaudit; on proteste que personne n'improvise avec cette facilité et cette grace. Il est constant

que c'est bien un impromptu qu'on vient d'entendre : l'auteur ne savait certainement pas qu'il aurait l'honneur de dîner avec son excellence.

On passe au salon. Versac serre, d'une manière expressive, la main du poète ; il le proclame homme de génie ; il le prie de lui envoyer ses vers. Tout le monde est content.

Dutour a de l'expérience. Il ne doute pas que la fourniture des cent mille aunes de drap ne soit à lui, et, en homme qui sait vivre, il se retire sans bruit.

Il faut faire quelque chose pour arriver à minuit ; on joue ; on gagne de l'or, dont on peut se passer ; on perd celui dont on avait besoin. Les têtes se montent ; joueurs et parieurs sont tout à ce qu'ils font.

Versac et madame Dutour ne jouaient pas. La petite femme, rassurée, en apparence, par l'absence de son mari, se livre davantage. Une proposition positive lui fait baisser les yeux ; et, dans certains cas, baisser les yeux c'est répondre. La réplique de monseigneur est attendue avec impatience ; la promesse de la fourniture est faite ; on est, de part et d'autre, au comble de ses vœux ; on se lève, on disparaît, la voiture vole.

Le lendemain matin, madame de Lessart reçoit un billet de son excellence. Il s'est fait présenter les soumissions des divers fournisseurs. M. Dutour est celui qui offre de livrer au prix le plus modéré. Il a joint à sa soumission, des échantil-

lons d'une qualité satisfaisante. Le préférer à ses concurrens, c'est faire, à la fois, un acte de justice et d'une philantropie éclairée.

Madame de Lessart, plus franche que Versac, publiait avec orgueil les services qu'elle rendait. Elle courut dans vingt maisons, faire lire son billet; elle s'arrêta long-temps chez Dutour; elle croyait lui apprendre quelque chose de nouveau. Pauvre femme! elle lui adressa les plus belles choses du monde sur la probité et même sur la délicatesse; elle lui fit sentir l'obligation où il était de justifier les bontés qu'elle avait pour lui, en tenant rigoureusement les conditions auxquelles il s'était soumis. Dutour protestait de son désintéressement; il avait été guidé, plutôt par le désir d'être utile, que par l'appât du gain. Sa petite femme riait, et de l'air important de madame de Lessart, et des contes que lui faisait son mari. Elle avait aussi son genre d'orgueil, et, en se regardant avec complaisance dans une glace, elle se disait : Une figure comme celle-là n'a pas besoin de protection; il suffit de se montrer.

Versac disait, de son côté : Dutour est un fripon; il est impossible qu'il fournisse d'après ses échantillons; mais sa femme est si jolie! et puis cent mille écus de plus au *budget* couvriront cela.

CHAPITRE V.

Je crois qu'il sera varié.

Il était midi. Madame Bernard se présenta, poussant devant elle Marguerite, et riant aux éclats. Marguerite ne ressemblait pas mal à un fagot habillé, et d'Alaire eut de la peine à conserver son air sérieux. Mais quand il se crut maître de lui, il tança vertement sa femme de charge. « Croyez-vous, madame, que mes gens doivent « être l'objet de vos railleries? Que trouvez-vous « de si plaisant dans cette fille? Elle est gênée « dans des habits qu'elle n'a pas l'habitude de « porter; cela est tout simple, et vous le savez « comme moi. Que signifient ces ris immodérés? « Ils sont l'expression de l'orgueil; ils tendent à « faire sentir à Marguerite l'abjection de la place « qu'elle occupe, et votre supériorité. Vous en ac- « cablez, sans ménagement, une pauvre servante. « Que vous importe son humiliation, pourvu que « vous jouissiez? Vous êtes une égoïste.

« — Mais, monsieur le comte, vous m'avez per- « mis, avant-hier, de rire autant que je le vou- « drais. — Oui, madame, mais entre nous; et « certes je n'ai pas entendu vous autoriser à of- « fenser personne. Ma bonne Marguerite, mets- « toi dans ce fauteuil. — Moi, monsieur le comte! « — Pourquoi hésites-tu, puisque je t'y invite et

« que je le veux? Je ne ressemble pas à madame « Bernard, et je te retrouve sous des habits qui te « vont assez mal, il faut que j'en convienne. Tu « as un très-mince emploi, tu le remplis bien; tu « vaux qui que ce soit ici. Assieds-toi, te dis-je, « et sois parfaitement à ton aise. »

Madame Bernard, piquée au vif, sortit du plan qu'elle avait suivi jusqu'alors. « Si j'osais parler, « dit-elle à d'Alaire. — Parlez, madame, parlez.— « Ma franchise, peut-être... — Ne me déplaira pas. « — Eh bien! monsieur le comte, je viens d'avoir « un tort assez grave, je l'avoue. Je vous ai indis- « posé, et vous trouvez quelque satisfaction à ven- « ger Marguerite d'une offense qui n'était pas ré- « fléchie. Vous vous élevez à vos propres yeux, « en protégeant le faible contre le fort. Vous êtes « très-content de vous en ce moment. — C'est « cela, madame, c'est cela. Vous commencez à « connaître le cœur humain. Si vous aviez tou- « jours vu et pensé ainsi, je ne vous aurais pas « donné d'emploi dans ma maison; je vous aurais « approchée de moi; nous aurions raisonné phi- « losophie ensemble. Votre tournure d'esprit me « plaisait; vos grands mots, substitués à des cho- « ses évidentes, m'ont inspiré de l'éloignement. « — Je vous entends, monsieur le comte: vous « avez des momens d'un vide difficile à supporter. « — Cela est vrai. — Vous éprouvez souvent le « besoin d'avoir quelqu'un qui ne vous impose « aucune contrainte, et qui cependant puisse vous

« entendre et vous répondre. — Je l'avoue, ma-
« dame, j'en conviens. Vous conviendrez aussi
« que vous brûlez d'être la préférée.—Mais, mon-
« sieur le comte, je m'occupe un peu de moi. —
« Oh! un peu! beaucoup. — Beaucoup, soit. — A
« la bonne heure. J'aime qu'on s'exprime ainsi.
« Vous désirez être mieux, et cela doit être : je
« recherche les jouissances qui ne laissent après
« elles ni craintes ni regrets, et, dans ce moment,
« chacun de nous ne s'occupe que de lui.

« Madame, vous choisirez, parmi mes domes-
« tiques, un homme digne de quelque confiance;
« vous le chargerez des détails, et vous vous bor-
« nerez à le surveiller. Vous ferez les honneurs de
« ma maison et de ma table, et nous compterons
« tous les mois. A commencer d'aujourd'hui, vous
« ferez mettre deux couverts. — De tels arrange-
« mens, monsieur le comte, me plaisent beaucoup.
« — Je le crois. — Et je ferai des efforts soutenus
« pour justifier vos bontés. — Pour conserver le
« bien-être que je vous assure. — Je le pensais,
« monsieur le comte. — Pourquoi ne pas le dire?
« Je n'exige de vous que de la franchise; mais je la
« veux entière et sans réserve. — Nous voilà par-
« faitement d'accord. Mais Julie... — Qu'en feron-
« nous? — On ne peut la laisser à elle-même...—
« Au milieu de domestiques sans délicatesse, peut-
« être sans honnêteté. — En supposant que vous
« voulussiez en faire votre femme de charge, son
« extrême jeunesse ne commanderait ni le respect

« ni la confiance. — Ma chère madame Bernard,
« voilà qui est embarrassant... Hé! que diable,
« madame, vous n'avez d'abord pensé qu'à vous,
« et vous voyez... — Monsieur le comte n'a pas
« été plus prévoyant.—Vous avez raison. Ne pour-
« rait-on pas trouver une pension chez d'honnêtes
« gens?... Non, non, cette mère est une vile in-
« trigante, et il faut à Julie un asile, où le vice et
« l'or ne puissent pénétrer, une protection élevée,
« contre laquelle on n'ose rien entreprendre. —
« Sous ces rapports, elle ne peut être ailleurs aussi
« en sûreté qu'ici. — Sans doute; mais, comme
« vous l'avez dit vous-même, à quel titre l'y gar-
« der? »

On annonce à d'Alaire une dame, qui désire le voir, et qui ne se nomme pas. Il ordonne qu'on la fasse entrer. La dame se présente.

« Les *Petites-Affiches* m'ont appris, dit-elle,
« qu'un homme, qui jouit de la meilleure répu-
« tation, méconnaît les lois naturelles et civiles,
« au point de favoriser l'évasion d'une jeune per-
« sonne, et de la soustraire à l'autorité maternelle.
« —Ah! vous êtes madame Mauret.—Et je viens,
« monsieur le comte, revendiquer mes droits. —
« Vos droits! ils sont perdus, par l'abus que vous
« en avez fait. — Monsieur prétendrait-il retenir
« ma fille chez lui? — La retenir! elle est venue se
« jeter dans mes bras, et je l'ai accueillie, per-
« suadé qu'elle ne peut être nulle part aussi mal
« que chez vous. — Ainsi, monsieur, vous avouez

« le rapt, et vous y persistez. — Malheureuse! il « vous sied bien de tenir ce langage, vous, qui, « sans pudeur, avez vendu cette enfant, et qui « jouissez, sans remords, du prix que vous avez « mis à sa vertu! — Vous m'insultez, monsieur; « vous oubliez que vous êtes chez vous. — Je vous « dis la vérité; je la dis à tout le monde, parce « que cela me convient. — Il est inutile de pro- « longer une discussion, qui deviendrait orageuse. « Je me retire, en déclarant à monsieur que je « vais le traduire devant les tribunaux. — J'y pa- « raîtrai, madame, et j'y mettrai votre infamie au « grand jour. — Vous n'y paraîtrez pas, monsieur. « — Et la raison, s'il vous plaît? — Je jette le « masque, et je vais m'expliquer franchement. — « Vous êtes l'ami de M. de Versac. — Je ne le suis « plus. — Vous l'avez été; il interviendrait néces- « sairement au procès, et vous ne voulez pas le « dégrader dans l'opinion publique. — Il est trop « vrai! je serais malheureux du mal que je ferais « à cet homme-là. Finissons. Vous voulez me for- « cer à transiger : combien vous faut-il pour signer « une renonciation, en bonne forme, à tous vos « droits sur Julie? — Trente mille francs. — Trente « mille francs! — La somme aujourd'hui, ou l'as- « signation demain. — Voilà bien de l'égoïsme! « Celui-ci est affreux, épouvantable! le mien, du « moins, est utile quelquefois. »

Le comte se met à son secrétaire, rugissant de fureur. Marguerite est stupéfaite. Madame Ber-

nard regarde madame Mauret d'un air indigné et menaçant. Cette femme seule est calme. Le domestique, qui l'a introduite, rentre, et paraît attendre des ordres. D'Alaire lui demande ce qu'il veut. « Faut-il chasser cette femme par la porte « ou par la fenêtre? — De quel droit vous établis- « sez-vous réparateur des torts qu'on a envers « moi? Vous croyez gagner beaucoup en me per- « suadant de votre attachement, de votre zèle! « mais comment avez-vous l'audace d'écouter de « l'antichambre?—Quand on parle très-haut, mon- « sieur le comte, j'entends, sans avoir écouté. — « En voilà assez. Portez cette lettre à mon notaire. « Madame, demain vous irez signer, et vous pren- « drez, en échange de votre signature, l'argent « que vous me volez. Sortez, et que je ne vous « revoie jamais.

« Hé bien, ma chère madame Bernard, sommes- « nous des gens à systèmes? Votre opinion sur le « cœur humain ne se vérifie-t-elle pas à chaque « instant? Trente mille francs! c'est un peu cher. « Il faudra les regagner par des économies. Nous « passerons l'été dans ma terre de Basse-Bretagne. « — Vous allez vous imposer des privations. — « Sans doute. — Mais elles seront compensées par « l'idée toujours renaissante de ce que vous doit « Julie. — C'est cela, c'est cela. Mais que feron- « nous de cette enfant? — Elle n'a plus de parens; « vous seul lui restez au monde. Ne peut-elle être « chez vous comme une pupille dans la maison de

« son tuteur? — Mais ce tuteur n'a que cinquante « ans; Julie est charmante; André a tout entendu; « mon notaire va savoir que je tire cette jeune « personne des mains de sa mère, tranchons le « mot, que je l'ai achetée. De là les interprétations, les conjectures, les propos. — Hé! monsieur le comte, tenez-vous plus à votre réputation qu'à la sûreté de Julie? Ce serait porter l'égoïsme trop loin. — Je tiens beaucoup, sans « doute, à ma réputation; mais celle de Julie n'y « est-elle pas désormais attachée, et n'est-elle pas « détruite si je suis soupçonné? La réputation de « cette enfant est le seul bien qu'elle possède; je « dois le lui conserver. — Partout où vous la mettrez, ne vous serait-il pas facile de lui faire des « visites clandestines? Manquera-t-on de le supposer? — Bah! quand je serai à cent lieues d'elle... « — Ne sait-on pas avec quelle rapidité l'opulence « franchit les distances? La calomnie est active, « et ne verra, dans votre éloignement de la capitale, qu'un moyen de plus de cacher vos démarches. — Allons, allons, vous n'aimez pas la « campagne. — Que je l'aime ou non, je suis persuadée que, pour persévérer à lever tant d'obstacles, il faut que vous ayez un grand plaisir « à faire ce que le vulgaire appelle du bien. — En « voilà assez, madame; en voilà assez. Chassons « ces tristes idées : la mélancolie ne me vaut rien. « Faites servir aujourd'hui Julie dans votre appartement, et demain nous verrons. »

Un bruit sourd paraît venir de l'antichambre. D'Alaire, madame Bernard et Marguerite prêtent l'oreille. « Ma note était déposée aux *Petites-Affi-* « *ches* avant les vôtres : j'entrerai le premier. — « J'ai payé le double du prix ordinaire, pour que « mon article parût le lendemain : je passerai avant « vous. — Je suis cousin d'un des compositeurs, « et je suis annoncé en tête de la colonne des de- « mandes : bien certainement, vous ne vous pré- « senterez qu'après moi. Voilà mes originaux, dit « le comte. » Il ouvre les deux battans, et, pour terminer la contestation, il invite les trois messieurs à entrer de front.

L'aigreur, qui commençait à naître, se calme aussitôt. A l'aspect de monsieur le comte, ces messieurs deviennent très-polis; leur ton est plein d'aménité; leur regard sollicite la bienveillance. Marguerite se lève, fait une révérence gauche, et retombe sur son fauteuil. Madame Bernard n'a pas exigé d'elle autre chose : c'est là tout ce qu'elle pouvait apprendre. D'Alaire est obligé de faire des efforts pour conserver la dignité du rôle qu'il va jouer. Madame Bernard cherche et trouve une phrase qui la met à son aise, et elle rit de tout son cœur.

Nos trois messieurs s'arquent le dos en allongeant le cou vers Marguerite. Ils se tournent ensuite du côté du comte, et l'un d'eux, qui croit apparemment avoir plus d'esprit que les autres, prend la parole, et demande avec des inflexions

mielleuses, si mademoiselle est la jeune personne qu'il désire si vivement de saluer. Le comte répond affirmativement. Une tête se baisse, pendant qu'une autre se relève, pour se baisser de nouveau. Les révérences se succèdent sans interruption. Marguerite, qui n'est pas accoutumée à ces marques de respect, ne sait que penser de ce qu'elle voit. « Hé bien! messieurs, dit le comte, « comment la trouvez-vous? — Charmante, ado- « rable. — En vérité? — D'honneur.

« — Ah çà! vous ne pouvez l'épouser tous les « trois. — Le hasard nous a rendus rivaux, mon- « sieur le comte; que le hasard décide et fasse un « heureux. — Et si aucun de vous ne convient à « mademoiselle? — Certainement il ne me conve- « nont pas. J'aime Jérôme, moi. » Jérôme est le commissionnaire de l'hôtel. Ce langage agreste paraît déplacé dans la bouche d'une demoiselle, fille d'un capitaine de cavalerie. Nos épouseurs secouent les oreilles. Cependant l'orateur ne se démonte pas : il sait que la prudence veut qu'on ne précipite jamais son jugement. Il reprend la parole. « Nous avons un rival aimé, monsieur le « comte! Ah! quel malheur pour nous! Pourquoi, « mademoiselle, avoir donné votre adresse, puis- « que votre cœur est prévenu en faveur d'un au- « tre? cela est fâcheux, cruel, désespérant! — « Hé non, messieurs! hé non! vous ne vous dés- « espérerez pas; vous ferez mieux : vous serez « aimables, empressés; vous tâcherez de supplan-

« ter M. Jérôme, qui, entre nous, n'est pas un « homme d'un mérite extraordinaire. — Qu'est-ce « qu'ous dites donc, monsieur le comte? Ous sa- « vez ben qu'mon Jérôme porte trois cents sur « ses crochets, comme je porte une plume. — « Des crochets? — Qu'entends-je! — Qu'est-ce que « cela veut dire? »

D'Alaire avait, plusieurs fois, fait signe à Marguerite de se taire. Mais on lui parlait mariage avec un autre que Jérôme; on avait attaqué la réputation colossale du commissionnaire. Quelle fille peut se posséder en pareille circonstance? Celle-ci s'était levée et marchait à pas allongés dans le salon. Elle se tordait les bras, se meurtrissait les mains à force de se les serrer, et elle répétait sans cesse : « Oui, monsieur le comte, « oui, trois cents sur ses crochets. »

Nos épouseurs ne savaient plus où ils en étaient, ni quelle contenance ils devaient prendre. L'orateur jugea convenable de faire sentir au moins qu'il n'était pas dupe de ce qui se passait. « Ceci, « monsieur le comte, ressemble beaucoup à une « mystification, et sans la haute idée que j'ai de « votre caractère... — Oui, messieurs, oui, c'est « une mystification. Celle-ci, du moins, est assez « innocente; mais vous en aviez préparé une à « mademoiselle Mauret, qui pouvait avoir les plus « sérieuses conséquences, et je ne fais que suivre « le mauvais exemple que vous m'avez donné. — « Monsieur le comte, je n'entends pas trop... —

« Ah! vous n'entendez pas. Je vais m'expliquer.
« Vous apprenez, par la voie des journaux, que
« M. de Versac protége fortement une famille,
« dont une demoiselle, jeune et intéressante, fait
« partie. Vous êtes sûrs qu'une place avantageuse
« sera la dot qu'elle apportera à son mari, et cette
« persuasion devient la règle de votre conduite.
« Vous entrez chez moi; je vous présente à ma
« fille de cuisine; la protection de monseigneur
« embellit une figure repoussante, et Marguerite
« vous paraît charmante, adorable. Vous êtes
« désespérés de ce que son cœur n'est pas libre,
« parce que la place convoitée vous échappe. Pour
« de l'argent, vous épouseriez une guenon, et
« vous avez cela de commun avec bien d'autres.
« Regardez celle-ci, regardez-la, vous dis-je. L'em-
« ploi obtenu, cette malheureuse serait trahie,
« maltraitée, délaissée. Vous êtes des égoïstes.

« Oui, messieurs, mademoiselle Mauret est ici.
« Elle est jolie, très-jolie, et vous ne la verrez
« pas : vous n'êtes pas dignes de l'approcher. Le
« souffle impur du vil intérêt ne corrompra pas
« l'air qu'elle respire.

« Je viens de vous donner une leçon, qui peut
« vous être utile. Tâchez d'en profiter. Adieu,
« messieurs. Laissez-moi.

« Madame Bernard, ils se retirent, honteux,
« confus, sans articuler un mot. Je suis bien aise
« d'être comte : à la faveur d'un titre, assez insi-
« gnifiant, je me permets de dire des vérités, dont

« peut-être on ne profitera pas. Ces gens-là au-
« raient envoyé, par-delà les monts, celui qu'ils
« considèrent comme leur égal. Ils se taisent de-
« vant moi, et ils n'en savent pas trop la raison,
« ni moi non plus. — Oh! monsieur le comte, les
« préjugés, l'habitude, l'exemple... — Vous avez
« raison. Où un mouton passe, les autres passe-
« ront, et, vanité à part, nous ne ressemblons pas
« à la gent moutonnière. »

Marguerite ne pouvait apprécier la juste valeur d'un mot. Mais elle avait fort bien compris qu'on parlait de sa figure d'une manière très-désavantageuse. L'éducation est à une femme ce que la culture est à une plante : elle la perfectionne, sans en changer la nature, et Marguerite, sans se rendre compte de rien, avait tout l'amour-propre de son sexe. Elle n'avait osé répondre à d'Alaire. Un dépit violent, fortement concentré, perce enfin, de quelque manière que ce soit. Marguerite sanglotait dans un coin.

« Tu pleures, ma bonne Marguerite! j'ai des
« torts envers toi. En voulant prouver à ces gens-
« là qu'ils ne sont que de misérables égoïstes, je
« l'ai été moi-même. Je t'ai sacrifiée à la jouissance
« du moment. Je réparerai ma faute. Tu dis que
« Jérôme t'aime? — Oui, monsieur le comte. —
« Tu en es sûre? — Oui, monsieur le comte. —
« Hé bien, tu l'épouseras. — Ah, monsieur le
« comte! — S'il devient infidèle, ce ne sera pas la
« faute de ta figure, car tu n'as rien à perdre, et

« si tu changes en vieillissant, ce ne peut être en « mal... Encore de l'égoïsme!... La maudite vanité « de prouver à cette fille que je ne me suis pas « trompé dans le jugement que j'ai porté d'elle « tout à l'heure... Oh! les hommes! les hom- « mes... Madame Bernard, je veux que ce mariage « se fasse sans délai. Vous donnerez deux cents « francs à Marguerite, et autant à Jérôme, pour « acheter des habits de noces. Ils vivront à l'hô- « tel, et s'il vient des enfans, ils s'élèveront ici. « Va, Marguerite, va reprendre tes habits, que « je me reproche de t'avoir fait quitter. » Il lui donne une petite tape sur chaque joue; il lui sourit avec bonté, et Marguerite sort, en riant d'un œil, en pleurant de l'autre, et elle court chercher Jérôme de tous les côtés.

« Je me suis mal conduit, madame Bernard. — « J'en conviens, monsieur le comte. Mais vous « savez si bien sécher les larmes que vous faites « couler!—Parbleu, c'est bien la moindre chose!... « Ah! il me vient une idée! nous étions, tout à « l'heure, irrésolus, embarrassés sur le parti que « nous prendrons à l'égard de Julie. J'ai prononcé « que je déciderai demain. Vaniteux! aurai-je de- « main plus de lumières qu'aujourd'hui? Si nous « consultions cette jeune personne, elle nous « donnerait peut-être quelque notion; elle indi- « querait du moins ce qui peut lui être agréable. « Passons à la lingerie. »

Madame Bernard suit monsieur le comte. Ils

arrivent, ils entrent. « Julien, que faites-vous ici? « — Monsieur le comte... monsieur le comte... — « Monsieur le comte vous demande ce que vous « faites là. — Je causais avec mademoiselle. — In- « solent! vous causez avec elle! vous causez d'aussi « près! Julie, je suis mécontent de vous. Cet homme « prend des libertés qui ne lui conviennent pas, « et vous le souffrez! — Monsieur le comte, je ne « suis rien chez vous; je ne peux rien empêcher. « — Est-ce la première fois que cet homme entre « ici? — C'est la seconde, monsieur le comte. — « Et vous ignorez cela, madame Bernard! — Mon- « sieur le comte ne m'a pas chargée de veiller sur « mademoiselle. — Veillez-y, madame; veillez-y; « C'est un dépôt sacré que je vous confie, et dont « vous me répondrez. Défendez à mes gens de ja- « mais paraître ici, à peine d'être aussitôt congé- « diés. Julien, cette défense vous regarde parti- « culièrement. Sortez.

« Vous n'êtes rien chez moi, mademoiselle! « Vous ne pouvez rien empêcher! Vous m'accusez « d'imprévoyance, et je mérite le reproche. — Je « vous accuse, monsieur le comte, vous, que je « ne connais encore que par vos bienfaits! — « Des bienfaits, des bienfaits! Toujours de grands « mots! Je ne suis pas bienfaisant, mademoiselle; « je ne fais rien que pour moi, je vous l'ai déja « dit... Vous n'êtes rien chez moi! Vous y serez « quelque chose; je vous y mettrai dans une po- « sition qui commandera le respect. J'aime mieux

« qu'on me soupçonne d'être sensible, que d'en-
« tendre dire que je ne vous ai recueillie que par
« ostentation, et que je vous laisse confondue
« avec mes gens, exposée à tous les écueils de
« votre âge. J'aurai pour moi le plaisir d'avoir fait
« le bien, et je m'élèverai au-dessus de la calom-
« nie. Madame Bernard, vous ferez mettre trois
« couverts. Vous logerez mademoiselle dans le
« petit appartement de l'entresol; vous ferez con-
« damner la porte qui donne sur le grand es-
« calier. Mademoiselle passera chez vous pour
« arriver chez elle. Je n'y pourrai entrer, sans
« que vous le sachiez, ou plutôt, je n'y entrerai
« jamais. — Mon bienfaiteur, mon père!... vous
« unissez la délicatesse aux plus généreux procé-
« dés. — Ta, ta, ta!... En voilà assez, mademoi-
« selle. Madame Bernard, passons chez vous, et
« terminons ces petits arrangemens.

« Conçoit-on ces trois impertinens? Avoir l'au-
« dace de prétendre à la main de Julie. D'une
« fille... Ne trouvez-vous pas que je prends le seul
« parti qui puisse la soustraire aux importunités,
« aux poursuites de gens trop au-dessous d'elle?
« — D'après cet aperçu, monsieur le comte, vous
« ne pouvez, je le répète, la mettre ailleurs que
« chez vous. — Je le sens. — La conduire à la
« campagne, serait plus dangereux que la garder
« ici. — Je le crois. On supposerait que je ne
« m'éloigne de Paris, qu'afin de vivre exclusive-
« ment pour elle. On dirait, on répéterait partout

« que je viole toutes les bienséances. — Que vous « êtes jaloux de cette enfant. — Oui, oui, on dirait « tout cela, ma chère madame Bernard. Nous res- « terons ici. — Où on pourra tout voir, tout ap- « précier. — Sans doute : ma conduite sera sans « cesse à découvert.

« Mais comment retrouver ici les trente mille « francs que je dois donner demain? — Oh, cela « n'est pas très-difficile. Les chaleurs s'appro- « chent; les spectacles vont être désagréables, et « vous avez une loge aux trois grands théâtres. — « Vous avez raison. Je remettrai mes loges. — « Vous devez, à beaucoup d'exercice, une santé « robuste, et certain air de fraîcheur. — Mon co- « cher, d'ailleurs, est un ivrogne... Vous lui direz « de vendre les chevaux et de rester ici jusqu'à « ce qu'il trouve une bonne place. — Vous don- « nez, toutes les semaines, un très-grand dîner, « où vous ne vous amusez pas du tout. — Je ne « les donne que pour sacrifier à l'usage. Suppri- « mons-les. Nous dînerons tous les trois, sans « façon, sans contrainte. Une gaieté décente fera « le charme de nos repas. — Ces suppressions « sont plus que suffisantes pour vous faire re- « trouver vos trente mille francs en peu de mois. « Vous remonterez ensuite votre maison... — Ou « je ne la remonterai pas : nous verrons... Ces « retranchemens-là feront parler; ils feront parler, « ma chère madame Bernard. — Hé! que vous « importe, monsieur le comte? N'êtes-vous plus

« cet égoïste qui voit le genre humain comme s'il « n'était pas ; qui ne veut que sa propre estime, « et qui est parfaitement heureux, lorsqu'il est « content de lui? — Je le suis, je le suis sans « doute. Je suis incapable de changer d'opinion. « — Tout est donc arrêté comme vous venez de « le dire? — Soit, madame Bernard. Mais dans « les réflexions que vous venez de faire, dans les « conseils que vous m'avez donnés, n'avez-vous « pas été poussée par quelques motifs particuliers? « — Cela est inévitable, monsieur le comte. La « satisfaction d'exercer un certain ascendant sur « un homme de mérite, de m'élever à mes pro- « pres yeux par le bien que je le porte à faire... « — Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela. En me « déterminant à rompre avec le monde... — Je « vous deviens nécessaire; mon importance s'ac- « croît chaque jour; je suis enfin votre premier « ministre. — Je vous sais très-bon gré de cet « aveu. Il est pour moi une nouvelle preuve de « votre franchise; mais vous n'auriez rien gagné « à vous taire : je vous avais pénétrée. »

CHAPITRE VI.

La brochure.

Tout a son terme dans ce monde. Ce principe s'applique également à l'homme puissant et à l'homme obscur, au riche et au pauvre : il semble

que la fortune se plaise à punir ses favoris des bienfaits qu'elle a répandus sur eux au hasard, et à dédommager le malheureux qu'elle accable, par le spectacle de grandes catastrophes. Laissons, pour un moment, ces idées, très-philosophiques, sans doute; n'anticipons pas sur les événemens; avançons sans rien précipiter, sans rien brusquer.

Il est à Paris une foule de gens qui n'ont rien à faire; qui ne sont pas assez riches pour s'étourdir sur leur existence par des plaisirs bruyans; qui ont assez d'aisance pour ne pas s'inquiéter du lendemain, et qui n'ont à s'occuper, en se levant, que de la manière dont ils useront la journée. Plusieurs de ces messieurs sont curieux, par caractère ou par malignité; actifs par le besoin de se satisfaire. Ils sont partout, où la simplicité de leur costume leur permet de s'introduire; ils écoutent tout, recueillent tout, méditent sur tout, et se plaisent à raconter, parce qu'ils se croient quelque chose, quand ils obtiennent les applaudissemens, et même un sourire du petit cercle qui se forme autour d'eux au Luxembourg, ou sous une allée des Tuileries.

Un de ces nouvellistes connaissait certaines particularités de la vie publique, et même de la vie privée de Versac. Quel plaisir de se dédommager de son infériorité, en écrasant un grand personnage! C'est comme si on se disait : les graces sont répandues sans choix et sans discernement. Si elles tombaient sur moi, on n'aurait pas à me

reprocher les fautes graves dont j'entretiens mon auditoire. Je vaux donc réellement mieux que monsieur celui-ci, que monseigneur celui-là. On se dit cela bien bas; mais enfin on se le dit.

Un des auditeurs a remporté, au collége, un prix d'amplification française. Il n'a plus douté de sa vocation, et il a consacré sa vie aux Muses. Voulez-vous connaître la mesure de son talent? regardez sa perruque, que le temps a jaunie; son habit, qui s'éclaircit au coude; sa chemise, qui était blanche le dimanche précédent.

Ce nourrisson du Pinde n'admet aucune de ces considérations, ne connaît ni ces ménagemens, ni ces bienséances qui, au défaut de vertus, étayent encore l'ordre social. C'est au génie qu'il appartient de faire justice des abus d'autorité, de la bassesse des grands. Voilà ce qu'on dit très-haut; voici ce qu'on pense en secret : j'ai le sujet d'une brochure bien maligne, bien méchante, et qui, par conséquent, piquera la curiosité publique. Je la vendrai ce que je voudrai; j'en vendrai par milliers, et je vivrai un an du produit de mon talent. Je mettrai de la circonspection, de la prudence dans la distribution de mon ouvrage; mais que risqué-je, après tout, si je suis connu? un procès en calomnie? Je défie qu'on me fasse payer les frais. On m'emprisonnera? il faudra qu'on me nourrisse. J'ai toujours avec moi mon écritoire de poche, et qu'importe que j'écrive dans un coin ou dans un autre?

Notre homme se retire dans son galetas, et en vingt-quatre heures sa brochure est terminée. Elle n'offre ni esprit de conduite, ni liaison dans les raisonnemens, ni choix dans les expressions. Elle déchire un grand, voilà tout. Mais cela suffit à tant de lecteurs!

Le logement qu'a quitté Moufflard, est habité par un pauvre diable qui ne possède au monde qu'une presse portative, qu'il démonte, qu'il met dans un sac, et qu'il emporte sur son épaule, quand il est forcé de changer de domicile. Il imprime la chanson satirique ou licencieuse, le pamphlet insolent ou calomniateur, tous ces écrits qui circulent dans l'ombre, et que craignent d'avouer les auteurs les plus déhontés. Il est connu de tous les écrivassiers, et c'est à lui que s'adresse l'auteur de la brochure dont je viens de parler. Le traité est bientôt conclu. On partagera les bénéfices, sous la seule condition que l'auteur aidera l'imprimeur à faire gémir la presse.

A mesure qu'on tire, la maîtresse de l'imprimeur, qui mange du pain noir pendant la semaine, et qui est battue le dimanche, en revenant de la guinguette, ploie et broche. On a escamoté, dans un cabinet littéraire, l'almanach des vingt-cinq mille adresses. On le compulse, on examine; on juge quels sont ceux qui, par la nature de leurs fonctions, ou leur caractère connu, sont, ou doivent être en opposition avec Versac. On rédige une liste, et la brocheuse, et l'imprimeur,

et l'auteur partagent entre eux les quartiers de Paris, et on commence à colporter la brochure.

On y relève, d'un ton tantôt plaisant, tantôt amer, toutes les fautes de Versac. On a fouillé dans les secrets de son intérieur; on a interprété ses moindres actions, ses paroles les plus insignifiantes; on a pénétré jusque dans sa pensée. La petite Mauret, madame Dutour sont le sujet de deux épisodes piquans. L'ouvrage a un succès décidé, non d'estime, mais de vogue. On se l'arrache; on l'a toujours en poche, pour le faire lire à ceux qui n'ont pu se le procurer encore. Un homme qui se disait dévoué à Versac, lui en envoie douze exemplaires.

Il est facile d'imaginer les transports, la fureur de l'excellence. Ils n'étaient comparables qu'à la soif de vengeance qui la dévorait. Mais sur qui tomberont les coups, et comment trouver le coupable? S'adresser à la police, serait paraître attacher de l'importance à un libelle, qu'il est de la dignité d'un homme de bien de mépriser.

Moufflard, malgré son ambition, n'avait pu descendre que d'un étage. L'imprimeur avait fixé sa presse sur d'épais paillassons, qui n'étouffaient pas tellement le bruit, qu'on ne pût se douter dessous de ce qui se faisait dessus. Moufflard savait donc qu'un imprimeur, non avoué, occupait son ancien logement; mais il n'avait donné aucune suite à cette première idée : la conduite du voisin ne l'intéressait en rien.

Mais le voisin et ses associés avaient, malgré leur extrême circonspection, laissé tomber un de leurs exemplaires sur les degrés. Malheureusement pour eux, il avait été relevé et lu par Moufflard. Jugez de sa joie! Il pourra peut-être donner à monseigneur une preuve nouvelle de sa reconnaissance et de son dévouement. Il n'a plus de repos. Le jour, la nuit, il est à la porte de l'imprimeur; il a l'oreille au trou de la serrure, et en quarante-huit heures il sait tout ce qu'il lui importe de connaître.

Il court, il arrive à la porte du cabinet de monseigneur. Il prie l'huissier de l'annoncer. L'huissier répond que son excellence a de l'humeur, beaucoup d'humeur, et ne reçoit personne. Moufflard insiste; il a, dit-il, quelque chose d'important à communiquer. L'huissier se rend; il entre, et le reconnaissant, l'officieux Moufflard entend très-distinctement le refus de l'admettre. Il saisit le sens de quelques expressions qui l'auraient vivement blessé dans toute autre circonstance; mais son excellence a de l'humeur; elle se fût exhalée sur un autre comme sur lui. Il ne peut donc raisonnablement se choquer de ce qu'il a entendu.

Il écrit qu'il connaît l'auteur et l'imprimeur de la brochure injurieuse, calomnieuse, qui circule dans le monde. L'huissier refuse de remettre le papier; Moufflard le glisse par-dessous la porte, et la porte s'ouvre quelques secondes après.

Monseigneur regarde l'huissier d'un air sévère. « Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que c'est Mouf-« flard qui désire me parler? — Je l'ai dit à son « excellence. — Vous le croyez; il n'en est rien. « Entrez, Moufflard, entrez. »

La porte se referme. Versac invite Moufflard à prendre un siége. S'asseoir en présence de monseigneur! c'est un honneur qui ne s'accorde qu'à très-peu de personnes, et dont Moufflard se croit indigne. Monseigneur le pousse doucement vers un fauteuil; il se place à côté de lui; il lui sourit avec une bienveillance marquée; il l'interroge; il va connaître ses ennemis; le plaisir et la colère brillent à la fois dans ses yeux.

Il est cruel, pour quelqu'un qui ne fait que du bien aux hommes, d'être ainsi calomnié. La philantropie la plus soutenue ne peut cependant laisser cette atrocité impunie : ce serait encourager le reptile à répandre de nouveau son venin. Telles sont les réflexions que monseigneur communique à Moufflard, et Moufflard en admire la justesse et la précision. A quel parti s'arrêtera-t-on? Recourir aux tribunaux serait ajouter à la publicité d'un écrit affreux. Ce serait fournir de l'aliment à la curiosité impertinente, à l'envie, toujours active. Il est des personnes, d'ailleurs, dont la considération peut être altérée par les expressions, souvent plus qu'indiscrètes, que se permettent messieurs les avocats.

Moufflard rend hommage à la sagacité de mon-

seigneur; mais il n'ouvre aucun avis, et monseigneur voudrait avoir l'air de se rendre, et ne rien ordonner. Un joli bambou est appuyé contre son fauteuil; il le pousse légèrement du coude, le bambou tombe et roule à ses pieds. Moufflard se hâte de le relever; il le balance dans sa main. « Je regrette, dit-il, qu'il soit si léger. — Vous « penseriez, Moufflard!... — Que ce devrait être « la propre canne de monseigneur... — Des voies « de fait, Moufflard! — Il faut écraser le reptile; « pour l'empêcher de répandre son venin. — Ce « parti serait le plus sûr, le plus court. Cependant, « mon cher Moufflard... cependant... » Monseigneur fait encore quelques objections; elles sont faibles; le son de sa voix est plus faible encore, et son air est encourageant. Rien de tout cela n'échappe à Moufflard. Il parle, il presse, et persuadé qu'il a pénétré monseigneur, il combat les petits mots qu'on lui oppose encore. On est d'accord sur le fait principal : il ne reste que les détails à régler.

Moufflard ne se pique pas d'être brave, il en convient; mais fût-il un héros, que fera-t-il contre trois? Le *qu'il mourût* est fort bon au théâtre, et n'a pas fait beaucoup d'imitateurs. Versac met une bourse de cinquante louis dans la main de Moufflard; il la lui serre avec affection, et le congédie, en lui disant : « Vous ne reparaîtrez dans « les bureaux que lorsque vous aurez dépensé « cet argent-là avec vos amis. »

A qui Moufflard s'adressera-t-il pour l'exécution du coup de main qu'il doit diriger? Il y a du danger à faire certaines propositions à des gens incapables de les accepter. Moufflard, dans la détresse, n'avait pu être difficile sur le choix de ses liaisons; mais sa mémoire ne lui rappelait personne qui eût les épaules carrées, les membres musculeux, et surtout la probité de Bartholo : tout juste ce qu'il en faut pour n'être pas pendu.

Il fallait encore que ceux qui seraient disposés à le servir, voulussent bien gagner peu en s'exposant beaucoup, car il était clair qu'il lui devait rester au moins vingt-cinq louis sur les cinquante qu'il avait reçus de Versac. Moufflard était vraiment embarrassé. Cependant, quel honneur d'être admis à venger son excellence! quelle satisfaction d'obtenir la préférence sur tant de gens, qui auraient couru au-devant d'une semblable mission! que de faveurs vont pleuvoir sur l'agent, le confident intime de monseigneur!

La mauvaise humeur de son excellence était un peu calmée par la certitude d'être bientôt vengé. Mais l'humeur eût-elle existé encore dans toute sa violence, il n'en eût pas moins fallu recevoir les employés supérieurs, et avoir l'air de se mêler un peu de son administration. Il restait cependant encore assez d'acrimonie, pour que messieurs les chefs de bureaux ne fussent pas accueillis d'une manière bien encourageante.

« Qu'est-ce que ces états, messieurs? sur quel

« papier sont-ils faits? quels sont les brouillons « qui écrivent ainsi? — Depuis que monseigneur « a jugé à propos de créer un inspecteur de cette « partie, nous n'avons pas de meilleur papier, les « plumes sont détestables, les canifs sont de « plomb, et saint Omer lui-même ne pourrait « écrire lisiblement avec de pareils instrumens. »

Monseigneur se pince les lèvres, et prend à l'instant son parti. Moufflard ne doit reparaître qu'après avoir châtié des insolens; il peut n'être pas heureux dans son entreprise, et s'il se fait des affaires avec la justice, il ne doit être qu'un misérable, déja chassé des bureaux pour cause de malversation. « Je me suis laissé aller, dit Versac, « à un sentiment d'humanité, de compassion, en- « vers un infortuné qui avait servi long-temps « dans mes bureaux; j'avais d'ailleurs été volon- « tairement injuste envers lui, et je me plais à « réparer mes torts. Mais la bienveillance, la phi- « lantropie même ont des bornes, et je serais cou- « pable, si l'amour que je porte aux hommes « allait jusqu'à nuire au bien du service. D'après « les pièces que j'ai sous les yeux, il est clair que « l'inspecteur et le marchand papetier sont deux « fripons. Je supprime le premier; j'entends qu'on « change le second, et qu'on réduise ses mémoires « de moitié. S'il résiste, qu'on le traduise devant « les tribunaux. »

Monseigneur croit avoir quelque chose de très-particulier à dire à madame Dutour, et il est une

époque de la vie où on ne choisit pas ses momens. Il se hâte de congédier ses subordonnés; il demande sa voiture; il part.

D'Alaire dînait tranquillement entre madame Bernard et Julie. Il regardait souvent la jeune personne; il l'interrogeait; elle lui répondait avec décence et une sorte d'enjouement. Elle paraissait avoir de l'esprit naturel, et le seul défaut que lui trouvât le comte, était de croire à la vertu dédésintéressée, et de ne reconnaître d'égoïsme que dans les cœurs dépravés. Julie n'avait pas oublié les conseils de madame Bernard, mais elle ne pouvait prendre sur elle de masquer ses sentimens. Elle les trouvait consolateurs, et par conséquent nécessaires; elle était d'ailleurs incapable de dissimuler, surtout avec son bienfaiteur. Ah! pensait d'Alaire, elle ne connaît pas encore les hommes; l'expérience lui apprendra à les juger; mais on ne peut raisonnablement exiger d'un enfant de cet âge la pénétration et le jugement que donnent les années. Et puis, si nous avions tous trois la même façon de penser, la conversation tomberait à chaque instant. Un peu de contradiction la ranime, l'alimente et la rend piquante et variée.

Pour moi, ajoutait-il, je ne dînerai jamais ici sans avoir sous les yeux les heureux que j'ai faits, sans jouir de ce tableau; et la satisfaction de l'ame influe singulièrement sur la digestion. Telle est certainement la plus forte des raisons qui

m'ont fait admettre à ma table Julie et madame Bernard.

En effet, que me restait-il de ces dîners si chers, si longs, si ennuyeux? Un vide insupportable. Je les donnais par pure ostentation, et ici tout est jouissance. Voilà du moins de l'égoïsme sagement calculé.

Vous savez que madame Bernard est curieuse, et je vous apprends que le suisse de l'hôtel est nouvelliste. Il a entendu parler de la trop célèbre brochure; il s'en est procuré un exemplaire. Madame Bernard est parvenue au plus haut degré de crédit et d'influence; les gens de monsieur le comte doivent saisir les moindres occasions de lui faire leur cour, et le suisse s'était hâté de lui présenter la brochure. Madame Bernard savait que d'Alaire et Versac étaient brouillés; qu'en général l'homme le plus modéré n'est pas fâché d'entendre médire de celui avec qui il est mal, et elle s'empresse de rendre au comte les marques de déférence qu'elle a reçues de son suisse. Pendant que d'Alaire réfléchit, elle tire le pamphlet de son sac, et le place devant lui.

Il sort enfin de sa rêverie, et jette les yeux sur cet écrit. Il le compulse; il rougit, il pâlit, et à chaque instant il s'écrie : Le malheureux! combien il doit souffrir! Julie voit que le comte souffre lui-même. Elle n'ose lui parler; mais l'intérêt le plus touchant se peint dans ses yeux. D'Alaire se lève brusquement; il lui tourne le

dos, fait quelques tours dans sa salle à manger, et dit entre ses dents : « Je ne serais pas en paix « avec moi-même, si je n'allais le consoler. » Il sort, il monte dans le premier fiacre qui se présente, et il se fait conduire chez Versac.

Versac n'est pas rentré encore, et d'Alaire se décide à l'attendre chez madame. Il la trouve dans le plus déplorable état. Il ne peut, sans indiscrétion, rester auprès d'elle; il se retire; il fait appeler la femme de chambre de confiance; il l'interroge avec ce ton pénétré, qui exclut tout soupçon de curiosité. Les malheureux aiment à parler de leurs peines, et cette femme était trop attachée à sa maîtresse pour ne pas partager les chagrins qui la consumaient. D'Alaire apprend que Versac joint à l'abandon le plus complet, des procédés durs, humilians, et que, par un raffinement de cruauté, il exige que le calme soit sur le front de sa femme, et le sourire sur ses lèvres, lorsqu'elle reçoit quelqu'un. Victime dévouée, elle dévorait ses larmes, quand elle ne pouvait les répandre dans le sein de celle qui en versait avec elle. La misérable brochure lui a porté le dernier coup; l'infortunée aime encore l'ingrat, qui fait le tourment de sa vie. Elle a fait acheter, à un très-haut prix, le manuscrit et ce qui restait de l'édition, et l'infâme auteur en fait colporter une seconde.

D'Alaire est furieux. Il s'emporte; il ne se possède plus. Il maudit les hommes; il s'écrie que la

vertu n'est qu'un mot, ses apparences un masque; que le visage hideux du méchant s'en couvre pour cacher sa difformité, et tromper avec impudence. Il rentre chez madame de Versac. Il lui conseille de quitter son mari, de plaider en séparation; il lui offre sa maison pour asile. Madame de Versac lui répond qu'elle n'ajoutera pas au déshonneur qui commence à peser sur son mari; qu'il ne lui restera qu'elle, si un jour le malheur l'accable, et qu'elle restera à la place que lui assigne son devoir. Le devoir! le devoir, reprend d'Alaire avec exaspération! vous voulez vous montrer plus noble, plus grande que votre mari. Vous avez l'égoïsme de l'orgueil.

Une telle inculpation écrase, désespère madame de Versac; ses pleurs coulent en abondance. D'Alaire tombe à ses genoux; il lui demande pardon; il mêle ses larmes aux siennes. Madame de Versac lui tend la main, le regarde avec douceur, et le prie de se retirer.

D'Alaire se rend. La confidente, l'amie de madame de Versac, juge qu'il ne peut paraître dans l'état où il est, et elle le conduit chez elle. Un secrétaire est ouvert : le comte prend une plume et écrit à Versac une lettre fulminante. Il lui rappelle toutes ses fautes; il les lui reproche avec amertume, avec colère, avec mépris. Il lui déclare que s'il ne change de conduite à l'égard de sa femme, ses procédés odieux ne seront pas couverts plus long-temps du voile d'une fausse phi-

lantropie; que lui d'Alaire, qui n'a jamais écrit, fera aussi une brochure, et qu'il y mettra son nom.

Il se lève; il ouvre une croisée; il respire le grand air. Il adresse quelques mots à la femme de chambre, et il n'est pas du tout à ce qu'elle lui répond. « Allons, dit-il, allons chercher un « peu de calme auprès de Julie; il n'en est plus « ici pour moi. »

Une femme de chambre, qui a quelque adresse, ne se charge pas de remettre à monsieur une lettre qui peut exciter son ressentiment. Alexandrine dépose sur la cheminée du salon la mercuriale du comte, et s'il plaît à monsieur de faire une enquête, la main officieuse qui sert madame ne sera pas connue.

Versac rentre : c'est l'heure du dîner. Il demande pourquoi madame ne vient pas recevoir ses convives? On lui répond qu'elle est indisposée. « Qu'elle vienne, dit-il à Alexandrine. — Ma- « dame peut à peine se soutenir. — Qu'elle vienne; « je le veux. » Cette femme est sans doute dans les secrets de sa maîtresse : il est inutile qu'il prenne son masque devant elle.

Il se promenait dans son salon, en pensant à madame Dutour. Elle est jolie, à la bonne heure, pensait-il; mais elle a des caprices, et elle devient exigeante. Elle veut des soins, des assiduités, et presque des égards. Tout cela me fatigue. Une femme ne doit être pour moi qu'un être dépen-

dant et soumis... Que vois-je? l'écriture de d'Alaire! il se repent d'avoir rompu avec moi; il cherche à amener un rapprochement. J'ai reconquis ma liberté; j'y tiens; je ne le verrai plus. Lisons, cependant.

La figure de Versac se décompose; ses passions habituelles se développent; mais bientôt il réfléchit; il sonne : « Faites venir Alexandrine.

« J'étais très-préoccupé quand vous m'avez « parlé tout à l'heure. Je crois maintenant vous « avoir entendu dire que madame ne se porte « pas bien. — Elle a le plus grand besoin de re- « pos. — Qu'elle en prenne. Je recevrai seul.

« Le maudit homme, avec sa vertu qu'il ap- « pelle de l'égoïsme! Combien il est fort des fai- « blesses des autres, celui à qui on n'en peut « reprocher aucune! Dans un moment d'enthou- « siasme, d'Alaire peut exécuter ses menaces. Je « surmonterai ma répugnance; j'irai chez lui, et « je me conduirai selon les dispositions dans les- « quelles je le trouverai. »

Le dîner fut triste. Versac, continuellement rêveur et distrait, n'avait, fort heureusement pour lui, aucun de ces personnages qui commandent les procédés, et que, par conséquent, un maître de maison est, en quelque sorte, obligé d'amuser. Il ne traitait, ce jour-là, que des mangeurs, et cette espèce de gens montent toujours leur physionomie sur celle de l'Amphytrion. On parla très-peu, et en revanche on consomma beau-

coup. On avait à peine quitté la table, que les convives s'échappèrent les uns après les autres : c'est ce que désirait Versac.

Il arrive chez d'Alaire. « Que me voulez-vous, « monsieur? — Je viens m'expliquer sur certaines « choses... — Je sais tout; ainsi les explications « sont inutiles. Si vous venez ici pour avouer « franchement des fautes qui m'indignent, si vous « voulez sincèrement les réparer, je peux me sou- « venir encore que je fus votre ami. — Je veux « vous prouver que, si un orgueil déplacé m'a « rendu indocile à vos avis; si je me suis éloigné « de vous dans un moment d'humeur que je me « suis reproché, je ne suis pas indigne de votre « indulgence. — C'est la première fois que vous « me tenez ce langage. La crainte, au reste, rend « capable de tout. — Je conviens que je redoute « votre influence sur l'opinion publique. Mais j'ai « résolu de tout faire pour reconquérir votre es- « time. — Je vous préviens que vous ne m'abuse- « rez pas avec des mots. — Quelle preuve voulez- « vous de ma sincérité?

« — Vous avez près de Blois une terre qui « rapporte vingt mille livres de rente. — Hé bien? « — La maison de maître est jolie. — Après? — « Le site est pittoresque. — Enfin? — Vous aban- « donnerez ce bien à madame de Versac. Elle « pourra s'y retirer. Elle prendra avec elle ceux « de ses gens qui lui conviennent, et, quelque « chose qui arrive, jamais vous n'irez troubler

« son repos. — Est-ce tout? — Consentez-vous à « ce que je vous demande? — Je m'y engage sur « ma parole d'honneur. — Une promesse verbale « ne me suffit pas. — Que voulez-vous de plus? « — Passons dans mon cabinet. Vous y signerez « l'abandon de ce bien et une séparation volon- « taire. — Signer! monsieur, signer! vous donner « un titre contre moi! — Vous savez que je suis « incapable d'en abuser. — Je le crois... Je le sais... « cependant... — Votre signature à l'instant, où je « vais commencer ma brochure. — Vous auriez le « courage de me diffamer! — J'aurai toujours ce- « lui de défendre l'opprimé contre l'oppresseur, « quel qu'il soit. »

Versac était bien sûr de la délicatesse, des procédés du comte; mais il lui répugnait de s'engager, et surtout de ployer devant les circonstances. Cependant il connaît le rigorisme de d'Alaire; il sait qu'il ne transige jamais avec ce qu'il croit être son devoir; il est capable de le sacrifier à la tranquillité de madame de Versac. Une mauvaise brochure a amusé la malignité, sans la convaincre, peut-être : un écrit du comte fixerait irrévocablement l'opinion, et le perdrait sans retour. Il suit d'Alaire dans son cabinet.

Ah! pensait celui-ci, en rédigeant un acte assez irrégulier, mais qui n'était pas trop mal conçu pour un homme de qualité, ah! pensait-il, une fois au moins tu feras une action philantropique. Tu ne manqueras pas de t'en vanter, et tu te tai-

ras sur les motifs. N'importe; le bien sera fait, et c'est tout ce que je désire. Versac signe, bien malgré lui, avec des regrets bien vifs; mais enfin il a signé.

D'Alaire serre soigneusement le traité qui vient d'être conclu. « Je vous jure, dit-il à Versac, par « tout ce qui peut lier un homme d'honneur, que « cet écrit ne sortira point de là, tant que vous « tiendrez vos engagemens. — Ma femme même « n'en aura pas connaissance? — Non, si vous « vous conduisez avec douceur à son égard jus- « qu'à ce qu'elle s'éloigne; si vous employez des « formes et quelque adresse pour l'engager à par- « tir. Vous seriez humilié, si elle connaissait les « droits que je viens de lui donner sur vous, et « je ne mettrai pas dans une position humiliante « celui qui vient de faire un acte de probité. » Versac se jette dans ses bras, le presse contre son sein, et peut-être était-il sincère en ce moment. Il se croyait au moins très-heureux que la discrétion du comte ménageât son orgueil. Il prend congé de lui; il se retire.

Allons, se dit le comte, j'ai assuré le bien-être, le repos, l'indépendance de madame de Versac, et je suis rentré dans tous mes droits auprès de son mari. Je pourrai encore le voir et le gronder tous les jours! Que de jouissances je viens de me procurer à la fois!... Je pourrais y ajouter, en faisant connaître à cette femme le service important que je viens de lui rendre... Non, non; ce

serait prétendre à de la reconnaissance, dégrader par conséquent le bienfait, et manquer ouvertement à ce que j'ai promis à Versac. Tout restera concentré dans le fond de mon cœur, et les plaisirs que m'assure cette journée ne seront troublés par aucun nuage. Il faut convenir que l'égoïsme, bien entendu, est vraiment une belle chose!

CHAPITRE VII.

Les voies de fait ont toujours de tristes suites.

C'est une terrible chose qu'un orage à Paris. Des torrens d'eau tombent des toits, et mouillent, jusqu'à la peau, la beauté et la laideur, l'enfance, l'âge mûr et la vieillesse. Les ruisseaux se grossissent, et on ne peut échapper aux gouttières, qu'en se mettant jusqu'à mi-jambes dans une eau noire et infecte. Un parapluie vous prend par une oreille; vous vous retournez, et vous recevez un soufflet de la planche de passage à un sol, que porte sur son épaule l'entrepreneur du moment. Vous tempêtez, vous jurez même, ce qui est fort mal; des *gare*, *gare*, répétés vous font oublier la planche et le porteur. Vous vous collez contre le mur, et le chien danois, qui court devant le carrosse menaçant, étourdi, et du tonnerre, et des mouvemens rapides et incertains des malheureux piétons, vient passer entre vos

jambes, et vous jette le derrière dans un cuveau, que la ménagère a mis à sa porte pour recevoir l'eau de la pluie. L'homme opulent, qui se fait traîner, tremble pour la couverture du siége et pour sa livrée. Il ne s'occupe ni des culbutes, ni des chapeaux de gaze, ni du bonnet surmonté du bouquet de roses, ni du bas blanc à jour, qui sont devenus méconnaissables. La marchande de modes seule rit, de son comptoir, du désastre général. Elle calcule déja ce qu'il pourra lui rapporter.

Moufflard ne craint ni pour sa livrée, ni pour ses chevaux; mais il a son habit neuf. Il est dix heures du soir, et l'obscurité ajoute au tumulte et aux embarras. Il se jette dans une allée, et il ferme la porte sur lui : quinze à vingt personnes auraient pu se réfugier là, le presser, et M. Moufflard aime ses aises. Que lui importe que les autres se mouillent, pourvu qu'il soit à couvert? N'est-ce pas encore là de l'égoïsme?

Il se promène dans cette allée, en long et non en large, attendant que le ciel voulût bien s'éclaircir. Il pensait à la difficulté de trouver des gens disposés à venger monseigneur. Il récapitulait les démarches indirectes qu'il avait déja faites pour arriver à son but. Il voulait en faire de plus positives, pourvu cependant qu'elles ne l'exposassent pas au traitement qu'il réservait à l'auteur, à l'imprimeur et à la brocheuse du libelle.

Il est tiré de sa méditation par deux individus

qui descendent du haut de la maison, et qui parlent à voix basse. Moufflard n'est pas brave, vous le savez. Rien n'annonce un danger réel; cependant il retient son haleine et prête une oreille attentive.

« Depuis trois jours, n'avoir *fait* qu'une taba-
« tière de buis! disait l'un. Tâchons de profiter du
« désordre causé par l'orage, disait l'autre. » Moufflard tremble d'être dépouillé dans l'allée même où il s'est si soigneusement enfermé. Il cherche le pêne de la serrure; les ténèbres et son trouble l'empêchent de le trouver. Les deux causeurs s'approchent; l'allée est étroite; Moufflard ne peut les éviter. Tout à coup une main tombe d'à-plomb sur son épaule, et il entend crier : *qui vive?* « Mes-
« sieurs, c'est un pauvre homme qui s'est mis ici
« à l'abri de la pluie. — Sais-tu dans quelle rue tu
« es? — Dans la rue de la Mortellerie. — Connais-
« tu le numéro de la maison? — Non, messieurs.
« — Que tu le connaisses ou non, peu importe;
« nous ne demeurons pas ici. Voyons ce que tu
« as sur toi. — Hé, messieurs, vous exposerez-
« vous à aller aux galères pour un misérable mou-
« choir? — Un soldat s'expose bien à se faire tuer
« pour six sous. — Sa profession est honorable.
« — La nôtre est lucrative : il y a compensation
« partout. Allons, ne fais pas le raisonneur, et vide
« tes poches. — En vérité, messieurs, je n'ai que
« mon mouchoir, et, si vous voulez vous entendre
« avec moi, je vous ferai gagner vingt-cinq louis.

« — Quand? — Peut-être ce soir. — Hé bien, en-
« tendons-nous. Mais pas de subterfuges; tu n'y
« gagnerais rien. — Je suis de bonne foi, mes-
« sieurs. D'ailleurs j'honore l'industrie partout où
« je la trouve, surtout quand elle peut m'être
« utile. »

Moufflard parle alors longuement et complaisamment de monseigneur, de la protection immédiate qu'il lui accorde, et que chaque jour il s'efforce de justifier. Monseigneur est l'ami des hommes; c'est le philantrope le plus ardent, le plus pur de Paris, mais en même temps le plus équitable. Il ne peut se dispenser de faire périr sous le bâton des insolens qui tendent, par d'infâmes calomnies, à lui ôter l'estime et la confiance du prince, à priver la France d'un administrateur plein de zèle et de lumières, et qui consacre tous ses momens au bien de la patrie. La reconnaissance est une des vertus de monseigneur; et si, en le servant, on était reconnu, exposé à certains désagrémens, sa haute et puissante protection étoufferait l'affaire.

Tout cela est bien beau, bien séduisant; mais les coquins sont rusés, et ils doivent l'être : ils ne peuvent opposer à la force que la prévoyance et l'adresse. « Nous ferais-tu cette longue histoire
« uniquement pour sauver ton mouchoir? — J'ai
« deux louis dans mon gousset de montre, je vais
« vous les donner pour arrhes du marché. —
« Donne. — Les voici. — Et la montre? — Je ne

« la porte jamais le soir. — Voilà de la prudence. « Venez chez moi; je vous donnerai dix autres « louis d'avance, et je vous ferai connaître les « drôles dont vous aurez l'honneur de venger son « excellence. — Aller chez toi! tu veux nous faire « arrêter. — Quand on s'expose à l'être pour une « tabatière de buis, on peut hasarder quelque « chose pour avoir cent écus. — Pas mal rai- « sonné. — D'ailleurs, je ne vous quitterai pas « d'une seconde. — Et si tu jettes un cri, nous « t'étranglons. — J'y consens. »

Messieurs les associés bravent la pluie qui tombe encore. *Auri sacra fames!* Moufflard ouvre la marche. Les deux coquins le suivent et l'observent. Il prend son chemin en ligne droite, écartant des coudes les obstacles qui se présentent; il ne cherche qu'à avancer. Il arrive devant le corps-de-garde du Port-au-Blé; ceux qui l'observent redoublent d'attention. Il n'a pas seulement tourné la tête en passant devant le factionnaire. Ce trait inspire de la confiance, et, pendant que l'un suit Moufflard pas à pas, l'autre s'éloigne, revient, s'éloigne encore. Il heurte, il est heurté; il presse, on le presse à son tour, et il n'a pas ses mains dans ses poches.

On est à la porte de la maison qu'habite Moufflard. Nos filous le placent entre eux, et lui enjoignent de garder le plus rigoureux silence. On monte; on gagne le logement de Moufflard. Il ouvre sa porte; il la referme sur lui et ces mes-

sieurs; un briquet phosphorique donne aussitôt de la lumière. Moufflard, fidèle à ses engagemens, tire dix louis de son secrétaire de bois de noyer, et les remet à ces messieurs. Il n'a fait qu'entr'ouvrir le petit tiroir, et l'œil perçant des deux drôles en a mesuré le contenu.

Celui qui, dans la marche, a marqué tant d'activité, lui présente trois montres, et le prie, d'un ton ferme, de lui prêter quinze louis sur ces effets. Moufflard hésite. « Monsieur, lui dit-on très-« poliment, vous honorez l'industrie partout où « vous la trouvez. Cela est très-louable, sans doute, « mais n'est pas suffisant : il faut encore l'encou-« rager. Quinze louis, s'il vous plaît, ou nous nous « retirons avec ce que vous venez de nous don-« ner. — Mais, messieurs... — Mais ce que nous « vous demandons n'est qu'un prêt, et nous vous « laissons des gages. — Et, dans un moment, vous « allez me demander autre chose. — Nous vous « donnons notre parole d'honneur de ne plus « rien exiger, que lorsque notre expédition sera « convenablement terminée. — Oh ! votre parole « d'honneur !... — Chacun a le sien, monsieur. Le « nôtre consiste à ne jamais violer la promesse « faite à ceux avec qui nous avons des rapports « d'intérêt. » Moufflard est toujours incertain; il ne répond plus; il réfléchit. On met un terme à ses irrésolutions. On ouvre le petit tiroir; on y prend quinze louis, pas un de plus, mais aussi pas un de moins; on y met les trois montres, on

ferme le secrétaire, et on remet la clef à Moufflard, en lui faisant une révérence, accompagnée d'un sourire tout à fait aimable.

On ne s'occupe plus que de l'objet essentiel, dont les incidens que je viens de détailler ne sont que des accessoires. Les exécuteurs des vengeances reçoivent de Moufflard les renseignemens les plus étendus et les plus clairs, et on se décide à agir à l'instant. Il est vraisemblable que les associés d'en haut ont été retenus chez eux par l'orage, et la première chose qu'il y ait à faire est de se procurer les instrumens du supplice qu'on veut infliger; on reconnaîtra ensuite les trois visages. On va acheter, chez la fruitière du coin, deux manches à balai qu'on fait scier à la longueur convenable, et on remonte chez Moufflard.

Il a son rat de cave. On l'allume, et on se présente chez l'imprimeur comme si on venait d'un autre quartier de Paris. On est libraire de province. On a entendu parler avec éloge de la fameuse brochure, et on veut la faire connaître à Lyon et à Bordeaux. On prend, on paye une vingtaine d'exemplaires; on se laisse conduire par la brocheuse, qui déja se disposait à sortir, jusqu'à l'étage au-dessous. On descend dans la rue, pour éloigner toute espèce de soupçon; on éteint le rat de cave; on remonte à tâtons chez Moufflard; on lui demande le remboursement de quarante francs de frais, qui ne doivent pas être pris sur les bénéfices. Moufflard trouve la demande fon-

dée ; il paye, et nos drôles vont s'embusquer dans une allée voisine.

Bientôt un bruit effrayant se fait entendre. Des cris aigus semblent partir de tous les côtés. Le tonnerre recommence à gronder; un déluge d'eau semble couvrir la superbe Lutèce. Les plaintes, les clameurs, d'épouvantables juremens, tout concourt à rendre cette nuit horrible.

Moufflard met la tête à la fenêtre. Les boutiques sont fermées, et la triste et pâle lueur des économiques réverbères ne laisse entrevoir qu'un ciel en feu, qui se reflète dans de sales ruisseaux, transformés de nouveau en torrens. Si Moufflard ne distingue pas les objets, il entend les coups qui tombent comme la grêle. La voix paillarde de la brocheuse lui chatouille agréablement le tympan. Il est clair qu'on venge monseigneur.

Oh! quel chapitre que celui de la contrariété! Qu'il est varié, étendu! Quel homme ne ferait pas des in-folios, s'il écrivait tout ce qu'il a éprouvé en ce genre? N'interrompons pas notre récit par des réflexions philosophiques, qui seraient ici de vrais hors-d'œuvre. Le beau n'est beau qu'autant qu'il est à sa place.

Il y a toujours dans les rues de Paris des gens qu'on paye à l'année, pour n'avoir jamais d'affaires personnelles, et se mêler sans cesse de celles d'autrui. Une patrouille était entrée dans cette rue, par un bout, tandis qu'une seconde se glissait par l'autre extrémité. L'ancien guet à pied

reculait quelquefois, dit-on, devant les batailleurs et l'orage. Notre ville est gardée maintenant par des gens qui ne craignent rien. Quel malheur pour la petite société, qui est en guerre continuelle avec la grande!

Les deux patrouilles s'avancent au pas de charge, et bientôt les battans et les battus vont se trouver entre deux feux. Comment cette scène finira-t-elle? C'est ce que veulent savoir les commères, les badauds et les polissons du quartier. C'était un lundi : les commères se déchaussent, mettent sagement sous un bras les bas qui doivent faire la semaine, et, leur jupon sur la tête, elles se jettent dans la mêlée. Les hommes, qui ne craignent pas d'ajouter un demi-pouce de crotte à celle qui couvre déja leur pantalon, ne pensent qu'à jouer un rôle, et à seconder la force armée. On est toujours brave, quand on est vingt contre deux, et qu'on est secondé par dix auxiliaires qui arrivent, la baïonnette au bout du fusil et le sabre au côté.

Quel peintre a des pinceaux assez hardis, assez vigoureux pour rendre un pareil tableau? Où êtes-vous, divin Horace, et vous, cygne harmonieux de Mantoue? Pour moi, humble prosateur, je vais continuer mon récit tout simplement, sans prétentions. L'imagination du lecteur enrichira les faibles images que je vais lui présenter.

Sexe charmant, dont les contours moelleux, les formes enchanteresses, les graces entraînantes

devraient désarmer les mains les plus barbares, est-il donc vrai que vous n'êtes rien, et que tant d'avantages précieux disparaissent devant les passions haineuses, et surtout devant la cupidité? La brocheuse, que sa faiblesse même devait rendre respectable, a succombé la première. Elle est étendue dans un large ruisseau, et elle tourne ses yeux, à demi fermés, vers le ciel, qui ne la venge pas. Une vieille hotte défoncée, que roulent les flots, passe, s'arrête dans les jambes de l'infortunée, et une commère lui en fait un oreiller. L'occiput et les omoplates de l'auteur et de l'imprimeur ont résisté quelque temps à la violence des coups; mais enfin ils chancèlent, ils tombent, et on se dispose à les achever, en leur répétant à demi-voix : C'est de la part de monseigneur de Versac.

L'impassible chiffonnier est étranger à tout ce qui se passe. Sa lanterne d'une main, le dos courbé, les yeux fixés à terre, et son crochet en avant, il ramasse vingt, trente, cinquante, soixante brochures dispersées. Il croit avoir fait sa fortune.

Tout à coup on n'entend plus qu'un cri : Arrête! arrête! arrête! Ce cri fatal pour les filous, et même pour les amans qui courent la nuit les aventures, ce cri a frappé nos deux drôles. Ils lâchent leurs victimes, et ne pensent plus qu'à se mettre en sûreté.

La police veut que les allées soient fermées à

onze heures. Mais quelle autorité peut se faire rigoureusement obéir, quand ses ordonnances sont en opposition avec les intérêts particuliers? Tant de gens veulent trouver, à toute heure, leur porte, ou celle de leur voisine ouverte! gens peu amis de l'ordre, peu délicats sans doute; mais ils sont nombreux, et la plupart ne craint pas les commissaires, parce qu'il n'y a dans le grenier qu'un grabat, devant lequel les doigts crochus de la chicane sont forcés de s'allonger. Or, une main allongée ne peut rien saisir. Mais la prison? Pourquoi la redouter, puisqu'on y trouve du pain à meilleur compte que chez le boulanger, et de l'eau comme sur les bords sablonneux de la Seine? On y est d'ailleurs à l'abri des pluies d'orage.

C'est dans une de ces allées que se sont tapis nos deux coquins. On les a vus entrer; on les suit, on se précipite, on croit les tenir. M. le caporal, qui doit donner l'exemple à sa troupe, avance, tête baissée, comme s'il était encore à Austerlitz. Mais la valeur n'est pas toujours heureuse. Ses jambes s'embarrassent dans celles des drôles, qui sont couchés à ses pieds. Il perd l'équilibre, il trébuche, il tombe, l'estomac sur la première marche de l'escalier, et le front sur la seconde. Nos filous se glissent sur les coudes et les genoux; ils tâchent de gagner la porte. Ils prennent, les uns après les autres, et par l'enfourchure, les soldats de l'escouade. D'un tour

de reins, ils les jettent derrière eux sur le caporal. Ils se relèvent; ils tombent à grands coups de bâton sur les amateurs qui obstruent l'entrée de la maison, et qui se dispersent devant eux, comme la poussière sous le souffle de Borée. Une autre allée se présente; nos coquins s'élancent; la crainte leur donne des ailes; ils franchissent des escaliers que, dans le calme des passions, ils n'eussent peut-être pas trouvés. Ils sont sur le toit, et on ne sait encore où les chercher.

Un chat et sa compagne, couple modeste, qui avait la louable habitude de se soustraire à tous les regards, jouissait là en paix des droits de la nature. Malheureusement pour eux, ils se trouvaient sur le passage des fuyards. Un vigoureux coup de bâton leur brise les reins à tous deux. Ils roulent sur la pente du toit, et tombent dans la hotte du chiffonnier. Le chiffonnier, qui n'était pas préparé au choc, tombe le nez dans le ruisseau, se relève, regarde dans sa hotte, et bénit le ciel qui y a fait pleuvoir la manne.

Nous sommes tous bien aises de savoir d'où et comment nous est venu un bien inespéré. Le chiffonnier élève sa lanterne, il regarde attentivement, et il croit entrevoir, contre une cheminée nouvellement recrépie, quelque chose de noir, qui a du mouvement. Il fait part à une commère de ce qu'il a remarqué, et en cinq à six secondes, on n'entend plus qu'un cri : Les voilà! les voilà!

M. le caporal et ses gens, qui auraient défié une compagnie en rase campagne, sont indignés d'être les jouets de deux malheureux. Ils prennent la lanterne du chiffonnier, ils montent, ils sortent par trois ou quatre lucarnes à la fois. Le combat va s'engager sur un terrain plus redoutable encore que l'ennemi.

Le vacarme affreux qui régnait dans toutes les parties de la rue, s'était fait entendre au loin. D'autres patrouilles étaient accourues; un poste, tout entier, venait de se présenter. On gagne le toit de la maison voisine, et on coupe la retraite à nos fripons.

Là, on charge les armes, aussi bien qu'on peut le faire, quand on n'est pas d'à-plomb sur ses pieds. On leur notifie que s'ils ne se rendent, on va faire feu sur eux. Il ne leur reste plus qu'à choisir entre mourir ou céder. Le choix ne pouvait être douteux.

D'ailleurs, bâtonner les gens n'est pas un crime qui entraîne la peine capitale. Et puis la haute magistrature sera portée à l'indulgence pour ceux qui ont châtié des libellistes, capables d'attaquer, tour à tour, les personnages les plus respectables de l'état. Enfin, il est sans doute dans les principes de monseigneur de ne pas abandonner ceux qui se sont exposés pour lui. Les réflexions sont rapides, quand on est sur les toits, menacé d'en descendre par le chemin qu'ont pris la chatte trop sensible, et son malheureux amant.

Ces idées furent plutôt senties que détaillées, et elles amenèrent la soumission entière, absolue des délinquans.

Ils descendent avec humilité. Ils répondent, par des regards supplians, aux bourrades, qui tombent sur eux dans le premier moment, ce qui est contre les principes : mais

Qui peut arrêter l'abus de la victoire ?

Moufflard n'a pas quitté sa croisée. Il voit bourrer, prendre, garrotter, entraîner ses agens. Me voilà, se dit-il, dispensé de leur donner dix louis de plus. Or, dix et vingt-cinq que j'ai encore là, me font bien trente-cinq louis de bénéfice, sans que je me sois compromis, et la besogne a été loyalement faite. On les mène en prison; c'est tout simple, et qu'est-ce que cela me fait à moi ? Qu'ils s'arrangent. Je vais me coucher, et en me levant, j'irai rendre compte de tout à monseigneur.

On prétend, mais je n'en sais rien, que des prévenus passent quelquefois huit jours et plus en prison, sans être interrogés. Ceux-ci le furent à l'instant même. Ce n'est pas qu'un juge enquêteur se fût levé, par égard pour eux. Mais une affaire d'une toute autre importance avait occupé un magistrat jusqu'à deux heures du matin. Le premier sommeil, si difficile à surmonter, se dissipe à mesure que le lever du soleil approche,

et le juge aima mieux faire connaître de suite nos deux fripons que de revenir le lendemain.

Le délit fut prouvé par trente témoins, qui n'avaient suivi les détenus que par curiosité, mais qui furent enchantés d'être comptés pour quelque chose. Un porteur d'eau, admis à parler, n'importe comment, à un juge, se croit fort au-dessus de ses camarades, qui ne vont jamais au-delà de la cuisine. Il les dédaigne ; il ne voit plus que lui : l'égoïsme est de tous les états. On a déposé que la brocheuse est moulue de coups. L'auteur a le bras droit cassé, et le juge ne laisse pas échapper l'occasion de faire remarquer à l'auditoire qu'il est une justice cachée, mais sûre, qui, dans mille circonstances, punit le crime sur la partie qui a péché. Il était convaincu, depuis quelques jours, de la vérité de cette assertion : une petite blanchisseuse était l'instrument dont cette justice cachée avait jugé à propos de se servir. L'imprimeur s'est tiré de ce mauvais pas avec trois dents cassées, deux côtes enfoncées et un œil arraché, que le chirurgien de l'arrondissement s'occupe alors à replacer proprement dans son orbite.

Interrogés sur les motifs qui les ont portés à de telles violences, les accusés déclarent ne pas connaître ceux sur qui ils les ont exercées. « Point « d'effet sans cause! s'écrie le magistrat. Si la haine « ou le vol n'ont pas dirigé les coups, une main « secrète a armé vos bras. Quelle est-elle? »

Il n'y a pas de coterie qui n'ait son bel esprit, et, au besoin, son orateur : celui qui était entré en pourparler avec Moufflard, lorsqu'il marchandait les coups, crut, pour l'intérêt commun, devoir prendre la parole. Il répond au juge qu'il est prêt à tout déclarer; mais qu'il est des noms qu'on ne doit jamais compromettre, et qu'il ne parlera que lorsque la foule sera retirée. Deux motifs avaient dicté cette réponse. Le premier était d'inspirer de la bienveillance au juge, par de la franchise et de la docilité; le second, de se retrancher derrière un grand personnage, dont, très-probablement, on craindrait de faire mention au procès.

Vous savez qu'on s'est assuré des mains de ces messieurs, au moment où on s'est saisi de leurs personnes. Un tête à tête n'a donc rien d'effrayant pour le juge, et il fait retirer les témoins. L'orateur reprend la parole. Il s'étend sur la brochure, sur l'audace de son auteur, sur les calomnies qu'elle renferme, et, après quelques mouvemens oratoires, qui eussent été d'un certain effet à la Halle, il finit en disant que lui et son camarade ont été les agens de monseigneur de Versac.

Le juge réplique : il loue, avec complaisance, la philantropie bien connue de l'excellence; il en cite des traits irrécusables; mais un sourire imperceptible annonce qu'il n'est pas convaincu de ce qu'il a avancé : la vérité perce tôt ou tard; Tartuffe ne trompait qu'Orgon. Le magistrat ter-

mine l'éloge, qu'on doit à quiconque est élevé... jusqu'à ce qu'il descende, en demandant à l'accusé la preuve de ce qu'il avance.

L'accusé n'en peut donner aucune. Mais il atteste qu'un petit monsieur, qui demeure dans telle rue et à tel numéro, en donnera sans doute, parce que c'est lui qui a dirigé l'expédition, et qui a payé les coups. L'inculpation n'était pas généreuse; mais, dans cette position critique, le *primo mihi* devait prévaloir. En parlant de nos coquins, Moufflard avait dit : que m'importe? ils répétaient à leur tour ce mot, que pensent tant de prétendus honnêtes gens, qui n'osent encore le proférer tout haut. Cela viendra peut-être.

Le juge ordonne qu'un commissaire de police se rendra de suite au domicile de Moufflard; qu'il l'interrogera; qu'il visitera ses papiers, et qu'il se conduira d'après les circonstances. Il fait mettre nos fripons sous les verroux, et il rentre à son domicile, une heure avant celle où l'ouvrier laborieux sort de chez lui.

Le commissaire désigné s'était marié la veille. Il jouissait des douceurs d'un repos que peut-être il avait mérité. Obligé de céder à un ordre supérieur, il se lève, en murmurant; mais enfin il se lève. Un commissaire, qui a de l'humeur, est doublement redoutable. Celui-ci prend trois ou quatre hommes au premier corps-de-garde. Il va frapper à la maison où repose Moufflard, très-dé-

cidé à se venger d'avoir été interrompu dans des fonctions, bien autrement agréables que celles qu'il va remplir en ce moment.

Moufflard, étendu dans un assez bon lit, rêvait protection, faveurs, fortune. Monseigneur lui souriait, lui prenait la main, l'invitait à dîner, lui promettait une division. S'il est vrai que le bonheur est fils de l'imagination, Moufflard était complètement heureux. Il ne l'était qu'en songe, à la vérité; mais c'était l'être au moins pour un moment. Eh! ne rêvons-nous pas, tout éveillés, un bonheur auquel nous savons que nous ne parviendrons jamais? Un importun nous parle; l'illusion se dissipe, et notre imagination nous rend au sentiment des maux auxquels elle venait de nous soustraire. Oh! c'est une belle chose que l'imagination!

Moufflard s'éveille en sursaut, au bruit des coups qui vont faire voler sa porte en éclats. Ce n'est plus le favori de Plutus, qui répond et qui ouvre d'après des sommations réitérées. C'est un pauvre diable, en chemise, qui ne sait encore ce qu'on lui veut, et que terrifie déja l'aïr rébarbatif du commissaire.

Le commissaire s'est emparé de la chambre. Il tire, de sa poche, l'écritoire et le papier marqué, qui font pâlir jusqu'à l'innocence; il interroge, il interpelle, il écrit, tout à la fois : il n'a pas de temps à perdre. Moufflard sait bien qu'on ne le condamnera pas sur la simple déposition de deux

drôles, qui ne peuvent administrer contre lui aucune espèce de preuve. Il se rassure, prend un ton ingénu, joue l'étonnement, et proteste qu'il ne sait ce qu'on veut lui dire. Le commissaire lui déclare qu'il va visiter ses papiers. Moufflard sait encore qu'on ne trouvera pas une ligne qui puisse être défavorablement interprétée; il livre la clé de son secrétaire.

« Qu'est-ce que ceci? qu'est-ce que ceci, s'il « vous plaît? Trois montres dans ce secrétaire, et « une quatrième à la cheminée! Êtes-vous horlo- « ger?—Monsieur... monsieur...—Répondez. Êtes- « vous horloger? — Monsieur... — Oui, ou non. « Êtes-vous horloger? — Non, monsieur. — Pour- « quoi quatre montres? — Monsieur... je... j'aime « les bijoux.—Ah! vous aimez les bijoux! où avez- « vous acheté ceux-ci? — Monsieur... monsieur... « — Vous ne pouvez pas dire où vous les avez « achetés? Vous êtes un filou; en prison. — Je « vous jure, monsieur... »

Le commissaire n'écoute plus rien. Il termine son procès-verbal en quatre lignes; il donne à peine à Moufflard le temps de mettre son argent dans sa poche; il le conduit à la Force; il l'écroue, et rentre chez lui assez tôt pour procurer un réveil agréable à la beauté qui lui a consacré sa vie.

C'est un bon homme que ce commissaire, disait Moufflard, en s'arrangeant sur un grabat, qui doit lui coûter deux francs par nuit. Il s'imagine que je croupirai ici. Au point du jour, j'é-

cris à monseigneur, et deux heures après je suis en liberté.

Le soleil éclaire à peine, non la chambre où Moufflard est enfermé, il ne pénètre jamais là, mais le haut du toit qu'entrevoit le captif de sa lucarne grillée, et déja il a demandé trois fois ce qu'il faut pour écrire. Jaloux de se faire valoir, il entre dans tous les détails qui peuvent faire apprécier sa pénétration, sa prévoyance, son esprit de conduite. Il finit en exprimant le désir le plus vif d'aller, en personne, offrir à monseigneur l'hommage de son respect. Il promet douze francs au porte-clés, si dans une heure on lui rapporte un reçu de sa lettre. Le guichetier répond que là promettre n'est rien ; que tout s'y paie d'avance. Moufflard donne les douze francs, et, selon l'usage, le geôlier en chef est consulté sur ce qu'on doit faire de la lettre. Selon l'usage, le geôlier va consulter le commissaire qui a écroué Moufflard, et, de main en main, l'épître tombe dans celles du juge enquêteur. Un juge enquêteur est revêtu d'un pouvoir discrétionnaire, dont les bornes ne sont pas très-précisément déterminées : celui-ci ouvre la lettre.

Il ne lui paraît pas vraisemblable que Moufflard osât écrire ainsi, s'il ne s'était conduit d'après des instructions positives. Cependant, fidèle observateur de l'axiome : Il faut ménager les gens en place... tant qu'ils y sont, il monte dans un fiacre, et se fait annoncer chez monseigneur.

Monseigneur jouait avec son sapajou, en écoutant un rapport que lui lisait un chef de division; il dit ensuite quelques mots à son maître d'hôtel. Il parcourut l'article *Paris* de deux ou trois journaux, et, ne sachant plus que faire, il fit introduire le magistrat qui, depuis une heure, se promettait bien de faire faire antichambre à son tour, si jamais il devenait chancelier.

Le juge débute par des protestations de dévoûment et de respect : il prouve l'un et l'autre, en présentant à monseigneur une lettre, évidemment remplie de faussetés, qui n'a pu être écrite que dans un moment de délire, et sur laquelle cependant il vient prendre les ordres de son excellence. L'excellence lit la lettre d'un air dédaigneux. « Ce « Moufflard, dit-il au juge, est un fripon que j'ai « chassé, il y a trois jours, de mes bureaux, pour « cause de malversation. — Un commissaire de po- « lice m'a dit, ce matin, l'avoir arrêté, nanti de « quatre montres, dont il n'a pu justifier l'acqui- « sition légitime. — Vous sentez, monsieur, que « les allégations d'un coquin ne sauraient m'at- « teindre. — Non, monseigneur.

« Que peut contre le roc une vague animée?
« Hercule tomba-t-il sous l'effort du Pygmée?
« L'Olympe voit en paix fumer le mont Etna.

« — Monsieur, vous êtes un homme de mérite. « Faites-moi le plaisir de venir dîner avec moi. »

Allons, allons, se disait le juge, en sortant, il

est clair que Moufflard n'a pu penser à faire bâtonner l'auteur d'une brochure qui ne le regarde en rien. Que lui importe qu'on dise du bien ou du mal du patron? Où aurait-il pris, d'ailleurs, l'argent qu'il a donné aux battans? Monseigneur, au contraire, a un intérêt très-réel à nier les ordres que je crois qu'il a donnés. Son invitation, très-prompte, faite d'un ton très-aimable, à un simple magistrat, ne signifie-t-elle pas qu'il désire, qu'il espère être ménagé dans les débats? Ma foi, je prendrai son dîner, et je le ménagerai : j'ai un neveu, sergent dans la légion de la Loire. Je peux avouer un neveu officier; mais un sergent! Le procès de Moufflard lui vaudra la sous-lieutenance. Ce juge-là n'est pas un égoïste, hem?

Les journaux annoncèrent tous que le protecteur, l'ami, le père de ses employés avait été obligé de renvoyer de ses bureaux le nommé Moufflard, pour cause d'infidélité, et de collusion avec un fournisseur. Le délit et la punition n'étaient rendus publics que pour l'exemple, et pour dispenser l'excellence d'avoir désormais à sévir contre des subordonnés qu'elle porte dans son sein.

Quoi que puisse dire Moufflard à l'audience, il sera clair qu'il n'agit que par esprit de récrimination. Il ne produira aucun effet sur des auditeurs déja prévenus contre lui.

On n'a pas pensé encore à instruire les détenus dans l'art d'employer utilement le temps en pri-

son. Les uns sifflent, les autres chantent, ceux-là s'enivrent, ceux-ci cherchent des moyens plus sûrs de voler les passans, quand ils seront remis en liberté. Moufflard, oisif comme les autres, mais pouvant se procurer quelques adoucissemens, lisait exactement les journaux. L'article dont je viens de parler, le mit en fureur. « Ce n'est pas « assez, s'écria-t-il, de ne pas me faire mettre en « liberté; il m'ôte ma place, au moment même « où il sait que je ne m'occupe qu'à le servir! Les « hommes sont des ingrats, des perfides, des... » Hé, mon ami Moufflard, ne vous échauffez pas. Ouvrez le bon La Fontaine : vous y verrez ce qu'on gagne à tirer les marrons du feu.

Le procès ne fut pas long. Les deux filous rejetèrent constamment sur Moufflard le guet-apens que dame Justice leur reprochait; mais, comme dame Justice n'a pas égard aux mauvaises excuses, qu'elle juge sur les faits; qu'il était constant que l'auteur, l'imprimeur et la brocheuse avaient été fortement bâtonnés, et que les blessures étaient graves, les délinquans furent condamnés à un an de prison.

Moufflard ne cessait de parler de monseigneur, ni monsieur le président de le ramener aux trois montres. Ces montres avaient été réclamées et reconnues par ceux à qui on les avait escamotées. Moufflard avait été trouvé nanti; voleur ou recéleur, il était certainement coupable. Le jury le déclara atteint et convaincu. On lui notifia qu'il

expierait, aux galères, le crime qu'il n'avait pas commis; et voilà, quelquefois, comment on rend la justice.

Le juge enquêteur avait cessé d'être quelque chose, du moment où les débats avaient commencé. Il ne pouvait plus être utile à monseigneur, et son neveu resta sergent. Le juge avait ce qu'on appelle des amis. Piqué de la conduite de Versac, il leur parla, à l'oreille, de la part directe que très-vraisemblablement l'excellence avait prise au châtiment infligé à l'auteur et aux colporteurs de la brochure. Ces amis avaient aussi des amis, à qui ils parlèrent à l'oreille; et d'oreille en oreille, la réputation de Versac s'ébranlait, et il ne s'en doutait pas.

CHAPITRE VIII.

Madame de Versac et Julie.

Versac avait rempli, avec exactitude, les conditions du traité, que lui avait dictées son ami : le mot brochure faisait sur lui l'effet que produit l'eau sur un hydrophobe, et une brochure de d'Alaire l'eût en effet perdu sans retour. Madame de Versac ne comprenait rien à son changement de situation; mais elle vivait tranquille auprès de Blois, avec sa fidèle Alexandrine et un vieux domestique, qui était à la fois son cuisinier, son cocher et son jardinier-fleuriste. Les dames de

Blois devaient embellir sa solitude, et lui faire une cour assidue. Madame de Versac avait peu de vanité; elle en avait cependant, et ces hommages, auxquels elle n'était pas accoutumée, la flattaient singulièrement.

Si elle avait eu l'expérience de d'Alaire, elle aurait pensé que c'était la femme d'un homme en place, et non Émilie d'Anglure, qu'on fêtait, qu'on caressait. Émilie d'Anglure ne s'interrogeait pas directement sur le plus ou le moins de mérite qui lui donnait des courtisans, sur les vues particulières, qui pouvaient les diriger. Elle jouissait, sans se demander compte de rien. Alexandrine jouissait, de son côté, des marques de déférence que lui accordaient les femmes de chambre provinciales; les cochers cédaient toujours le pas au maître Jacques de madame de Versac; tout le monde était content.

Mais ce chien d'égoïsme cesse-t-il jamais d'être prévoyant, actif, entreprenant? Parmi les femmes qui composaient le cercle d'Émilie, on aurait vainement cherché celle d'un homme de robe, d'un négociant, d'un financier. C'était celle d'un chevalier de Saint-Louis qui voulait une pension, à laquelle il n'avait que des droits équivoques; c'était la mère d'un jeune gentilhomme, à qui il fallait une sous-lieutenance, et qui ne savait pas encore sur quelle épaule se porte un fusil; c'était l'épouse d'un officier, qui avait perdu une jambe, par suite d'une chute faite à la chasse, et à qui on

devait une retraite; c'était une demoiselle, très-éprise d'un capitaine, à qui ses parens ne la voulaient donner que lorsqu'il serait chef d'escadron; c'était, c'était... Que sais-je, moi?

Vous sentez bien qu'aux premières visites, ces dames ne s'occupèrent que du soin de paraître aimables : il faut d'abord disposer favorablement ceux qui dispensent les graces, quand on veut leur en demander? Le métier de solliciteur a sa tactique, comme un autre. Bientôt vinrent des insinuations, un peu indirectes, à la vérité. Aux insinuations succédèrent des mots jetés çà et là, mais dont le sens était facile à saisir. Enfin les demandes, directes, positives, furent présentées par écrit, et chaque supplique était recommandée à la bienveillance, à la haute protection de madame.

Alexandrine avait aussi son petit cercle dans sa chambre. On y jouait à différens jeux, et les sirops de groseille et d'orgeat de madame circulaient avec une certaine abondance. On causait quelquefois, et jamais Alexandrine ne manquait de s'emparer de la conversation. On l'écoutait avec un intérêt prononcé; on se récriait souvent sur sa grande facilité, sur la variété de ses récits, et Alexandrine ne se doutait pas qu'on payait en éloges les sirops de sa maîtresse. Le cœur humain est le même partout et dans toutes les classes. Il est un instinct d'intérêt personnel que l'éducation masque, et que rien ne peut étouffer.

Un beau jour, ou un beau soir, Alexandrine,

exaltée par la louange, céda au désir d'en mériter de plus flatteuses, et voulut s'essayer dans le genre pathétique. Toujours très-réservée sur ce qui avait rapport à sa maîtresse, elle se laissa entraîner. Elle parla de l'attachement romanesque de madame de Versac pour tous ses devoirs; des torts graves de son mari; de leur séparation, ménagée, elle ne savait par qui, mais à laquelle monseigneur n'aurait jamais consenti, s'il n'y eût été forcé : il lui fallait une victime. Les mouchoirs rouges et bleus sortirent des sacs de serge verte et amaranthe. Alexandrine eut le plaisir de voir couler des larmes que son éloquence avait réellement arrachées. Mais plus l'effet en avait été fort, et plus les impressions devaient être durables. Elles n'étaient pas éteintes, lorsqu'on rentra dans les murs de Blois, et les femmes ont, disent-elles, un cœur, une imagination expansive que rien ne peut arrêter : c'est un torrent qui rompt toutes les digues qu'on lui oppose. Le soir même, toutes ces dames surent ce que des soubrettes avaient appris au château, et le lendemain, toute la ville répétait que madame de Versac n'était qu'une femme maltraitée, abandonnée, exilée par son mari. On parut d'abord s'attendrir sur son sort; c'est l'usage. Mais bientôt ce fut Émilie d'Anglure qu'on jugea. On convenait qu'elle avait été jolie; mais elle ne l'était plus. Sa taille était désagréable, et par conséquent elle avait un maintien gauche. Elle n'était pas sans

esprit; mais sa conversation avait quelque chose de sec, de froid, qui inspirait de l'éloignement, et on s'éloigna en effet. Émilie se trouva seule avec Alexandrine, et elle en fut étonnée. Elle ignorait qu'on ne se soumet pas, sans motifs, à faire deux lieues tous les jours, et qu'à Blois, comme ailleurs, on n'est mu que par l'intérêt personnel.

Cependant cette Émilie, qu'on jugeait rigoureusement pour n'avoir plus de soins inutiles à lui rendre, était une femme estimable. La solitude, à laquelle on l'abandonnait, lui permit de développer des talens et des qualités. Oubliée du petit grand monde de la ville, elle reçut bientôt les bénédictions des paysans, qui se pressaient sur ses pas. Elle avouait, avec attendrissement, n'avoir jamais connu ces jouissances pures, les seules désirables, les seules dignes d'un être pensant.

D'Alaire lui aurait dit : Vous avez reçu avec ivresse des hommages vides de sens, parce qu'ils flattaient votre vanité. Ennuyée de votre isolement, vous vous êtes tournée vers vos villageois, et vous leur faites du bien, parce qu'il faut faire quelque chose. Cessez de répandre des bienfaits, abandonnez ces paysans, ils vous délaisseront, comme ces dames vous ont quittée, du moment où elles ont été convaincues que vous ne pouvez rien pour elles. Il n'y a que de l'égoïsme dans ce monde.

A propos d'égoïsme et de d'Alaire, retournons à Paris. Que pense, que dit, que fait cet homme, qui ne veut pas entendre le mot vertu, et dont la vie n'est qu'une suite de bonnes actions?

Il regardait comme son ouvrage le repos dont jouissait madame de Versac. Il écoutait le langage égoïste qu'affectait madame Bernard, et il lui souriait de loin en loin. Il donnait toute son attention à Julie, quoiqu'elle eût la sotte manie de voir en lui un homme de bien. La contradiction ne l'irritait plus, quand cette jolie bouche en était l'organe. Quelquefois il sentait sa faiblesse; il rougissait, se levait, faisait deux tours, et venait se rasseoir près de la jeune personne. Il passait avec elle la plus grande partie du jour. Il ne s'apercevait plus des privations auxquelles il s'était soumis pour la sauver. Il était aussi heureux que notre pauvre organisation le comporte.

Ne croyez pas qu'il passât le temps à dire à Julie de ces niaiseries qui plaisent tant aux femmes superficielles. Il s'était d'abord aperçu que madame Mauret avait donné beaucoup plus de soins à la beauté de sa fille qu'à la culture de son jugement et de son esprit. Julie était encore l'enfant de la nature. Elle ne savait rien, et par conséquent elle n'avait pas d'idées fausses à rectifier. Il faut purger un champ des herbes parasites avant de chercher à le fertiliser. Le cœur de Julie était disposé à recevoir les impressions heureuses qu'on voudrait lui communiquer, et d'Alaire se fit son précepteur.

Il n'était pas savant, et il n'aurait cédé à personne le plaisir d'instruire sa pupille. Quand elle était rentrée chez elle, il préparait sa leçon du lendemain. Il croyait la voir, lui parler encore, quand il s'occupait d'elle. Le matin, il attendait, avec impatience, le moment où les convenances permettaient à l'aimable enfant de paraître. Madame Bernard était toujours présente. D'Alaire l'avait ordonné ainsi; il le voulait sincèrement.

On se mettait à une petite table ronde. Les petites tables ont cet avantage qu'on y est près les uns des autres. Un déjeuner, dont la cordialité et une gaieté décente faisaient les honneurs, commençait la journée. L'étude venait ensuite, et on s'occupait d'abord de la grammaire française. Le comte était persuadé que les livres sont faits pour les maîtres, et il ne cherchait pas les plus volumineux. Les plus petits, selon lui, sont les plus clairs, et il faut bien se garder de faire lire à un élève ce qu'il ne peut comprendre. Il lisait, deux fois, trois fois, une règle à Julie. Il lui dictait une phrase, dans laquelle se trouvait l'application de cette règle. Il ne s'attachait qu'au mot qui s'y rapportait, et il se taisait sur les autres fautes : il savait que Julie les corrigerait d'elle-même, à mesure que d'autres règles les lui feraient connaître. Cette méthode fait honneur à l'esprit d'un homme de qualité. Elle en ferait même à un maître de profession.

D'Alaire croyait encore que l'étude de la géo-

graphie n'est qu'une nomenclature, difficile à retenir, et tout-à-fait insignifiante, quand on ne l'applique pas à son véritable objet. Une carte, à côté du livre, sur laquelle Julie aurait promené son doigt, ne lui paraissait pas suffisante; il y joignait l'histoire. Il pensait qu'un trait historique a l'avantage d'amuser l'élève en l'instruisant, et grave dans sa mémoire le nom et la situation du lieu où l'événement s'est passé. Ainsi Julie apprenait à la fois la grammaire, la géographie et l'histoire. Étonnée de ses progrès, pleine de reconnaissance envers son bienfaiteur, elle exprimait quelquefois ses sentimens avec une franchise, une candeur, un abandon qui avaient bien quelques dangers pour son instituteur. D'Alaire retirait vivement sa main, que caressait celle de Julie; il se tournait précipitamment, pour ne pas voir ses grands yeux bleus, dont l'expression l'effrayait. Il causait un moment avec madame Bernard, et il revenait s'exposer à de nouveaux périls.

Il n'avait pas négligé les arts agréables; mais il n'était ni peintre, ni musicien, ni danseur. Il avait été obligé de prendre des maîtres; mais lui et madame Bernard assistaient aux leçons. Il avait établi cette règle. Il l'avait rendue obligatoire, invariable.

Dans les intervalles d'un exercice à l'autre, on montait dans un fiacre, on allait au bois de Boulogne ou de Vincennes. D'Alaire avait dans sa

poche un volume de botanique ou d'histoire naturelle. Madame Bernard portait son grand sac de taffetas vert. Elle y recevait telle plante que la jeune personne avait cueillie; tel insecte ailé qu'elle avait pris à la course. Tout lui paraissait plaisir dans ces promenades, et elle rentrait à l'hôtel, sachant toujours quelque chose de plus que lorsqu'elle en était sortie.

Quelquefois on faisait mettre le dîner dans le fiacre. Après avoir bien couru, on s'asseyait à l'ombre d'un vieux chêne. Les viandes étaient froides, le vin était chaud; on eût été très-fâché de dîner ainsi tous les jours; mais on sortait de ses habitudes, et la nouveauté a du charme pour tous les âges. D'Alaire trouvait ces petites parties fort agréables.

Quelquefois aussi on se permettait le spectacle. L'instituteur était difficile sur le choix des pièces : *La Femme juge et partie*, *le Mariage de Figaro*, *le petit Chaperon rouge*, etc., etc., étaient rayés de son répertoire. Julie n'entendait sur la scène que ce que le comte aurait pu lui dire lui-même. On n'était pas foulé à ces représentations-là; mais Julie n'en connaissait pas d'autres, et

On ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas.

En s'amusant, elle se formait le goût, elle apprenait à connaître le monde, et c'est ce que d'Alaire voulait.

Mais le monde était-il bien connu de lui? avait-

il pu supposer qu'on se tairait en le voyant vendre ses chevaux, mettre son carrosse sous la remise, supprimer ses dîners, rompre enfin avec ceux qu'il voyait tous les jours? Un changement aussi prompt qu'extraordinaire, a nécessairement une cause du plus haut intérêt, et pique singulièrement la curiosité.

On avait pour le comte la considération que commandaient ses qualités, et la raison en est simple : l'homme de bien est utile à la société, et la société est intéressée à multiplier de tels êtres; elle les élève à leurs propres yeux; elle les décore de titres imposans. Ce sont des encouragemens propres à faire de nouveaux prosélytes, c'est-à-dire des gens disposés à établir leur bonheur sur celui des autres. Tout cela est très-bon en soi; mais voilà ce que le comte veut à toute force appeler égoïsme, du côté de la société et du sien. Que puis-je faire à cela?

Cependant la considération était tombée dans la proportion de la nullité à laquelle on supposait que d'Alaire s'était réduit. Les gens curieux, et il y en a beaucoup, cherchaient à savoir ce qui se passait dans l'intérieur de son hôtel. Un domestique fait aisément parler un camarade. Ces gens-là sont toujours disposés à se dédommager de leur infériorité, en dénigrant leurs maîtres. On dit bientôt dans tous les cercles que d'Alaire était passionnément amoureux d'une petite fille qu'il avait achetée trente mille francs à

sa mère; qu'il l'aimait au point de passer sa vie entière avec elle; qu'il en était jaloux jusqu'à ne pas souffrir qu'elle sortît sans lui de son hôtel; qu'il avait réformé son train pour la couvrir de diamans, dont il ne lui permettait de se parer que pour lui et chez lui. On convenait en riant que le comte était réellement devenu égoïste, et on ne le désigna plus que par cette qualification, qu'il ambitionnait depuis si long-temps. Versac n'osait pas détromper le public; mais il aimait à voir descendre tout ce qui valait mieux que lui.

D'Alaire, fort de sa conscience, de la pureté de ses intentions, du bien qu'il faisait chaque jour, n'avait pas réfléchi un moment à ce qu'on pouvait dire et penser de lui dans le monde. Il se couchait après avoir bien rempli sa journée; il se levait après avoir dormi du sommeil le plus tranquille, et il se disait : Combien je suis heureux du bonheur de cette enfant, de celui que je lui prépare! Je fais plus que lui avoir donné le jour; je la rends respectable, et j'ajoute à sa beauté ce que l'instruction et les talens ont de charmes. Elle n'a pas encore d'expérience; elle nomme ce que je fais pour elle bonté, générosité, vertu. Je ne dispute pas sur l'acception des mots avec une enfant. Mais si elle était tombée en d'autres mains, qu'on la comblât de bienfaits, qu'on l'aimât comme moi, avec le désintéressement le plus absolu, prendrais-je la moindre part à sa félicité? Non, sans doute. Ici, au contraire,

le sourire paraît-il sur ses lèvres? c'est moi qui l'y ramène; son cœur sensible s'épanche-t-il dans le mien? j'entends l'expression des sentimens que j'ai fait naître. Je me complais, je m'admire dans mon ouvrage. Donc je suis un égoïste.

Un homme de cinquante ans n'est pas jeune. Mais ces entretiens de toutes les journées, ces épanchemens d'un cœur sensible, ces regards, expression de la vive, de la tendre reconnaissance, ne sont-ils dangereux que pour la jeunesse?

On était dans les beaux jours de l'année. On avait dîné, et le soleil était sur son déclin. On tenait le siècle de Louis XIV. Cet ouvrage où Voltaire a tout peint en grand, jusqu'aux faiblesses du monarque, dont le style séduit, entraîne, jetait Julie dans une sorte d'enchantement. Le jour lui manquait, et elle ne pouvait se détacher du livre. D'Alaire lisait avec elle, et pour lire quelque temps encore, il avait fallu se placer contre une croisée. L'embrasure était étroite, les épaules se touchaient. La tête du comte était immobile; celle de Julie s'en approchait, s'en éloignait, s'approchait de plus près encore; une haleine pure et fraîche se confondait quelquefois avec celle du comte. Julie était calme, d'Alaire était troublé; il ferme le livre. Julie lui arrête la main, et celle de l'aimable enfant est, je ne sais comment, fixée dans celle d'Alaire; son trouble augmente, et peut-être il commence à être partagé.

D'Alaire a encore la force de penser, et même de réfléchir. Il repousse cette main qu'il pressait avec délire; il s'élance, il fuit à l'extrémité de son salon; il s'arrête, accablé, anéanti. J'ai manqué de respect envers l'innocence, se disait-il avec amertume. J'ai eu, un moment, le désir, la volonté même d'en triompher!... Qui, moi! j'abuserais de tous les avantages que me donnent sur Julie ma position et les circonstances! Je la replongerais dans l'abîme dont je l'ai tirée! Je ne serais plus qu'un misérable séducteur! J'ai pu avouer hautement tous les actes d'égoïsme que j'ai faits; mais celui-ci!...

Madame Bernard travaillait à quelques pas des acteurs de cette scène. Elle n'avait rien vu. Elle ne se doutait pas de la violence des sensations qui agitaient le comte; elle ne remarquait pas Julie, rêveuse et pensive, tenant machinalement ce livre dont elle avait cessé de s'occuper. Julie n'était pas dans son état ordinaire. Elle s'interrogeait sur ce qu'elle éprouvait; elle ne pouvait s'en rendre compte.

Madame Bernard fait venir des bougies, qu'elle aurait pu demander plus tôt. L'éclair précède le domestique qui les porte. Le tonnerre gronde; la violence du coup effraie madame Bernard et Julie. La bonne dame ferme les yeux, et les couvre de son mouchoir. Julie cherche un asile auprès d'elle, et l'être dont elle sollicite l'appui a besoin lui-même d'être encouragé. Un second

coup, plus fort que le premier, ajoute à la frayeur, trouble toutes les idées, égare le jugement. Julie est dans les bras du comte; sa tête repose mollement sur son épaule; sa joue touche la sienne; elle ne sent, elle ne voit plus rien. « O vertu! « s'écrie le comte, ne m'abandonnez pas! » Cette exclamation rend Julie à elle-même. « Vous re- « connaissez donc enfin qu'elle existe cette vertu, « dont vous êtes la touchante image. » Julie est heureuse, pendant quelques secondes, du retour que d'Alaire vient de faire sur lui-même; mais elle ne soupçonne pas ce qui a pu porter le comte à proférer ce mot, qu'il a constamment rejeté. Le ciel est en feu; les coups de tonnerre se succèdent avec une rapidité qui ébranle d'Alaire lui-même. Julie n'est plus dans ses bras; c'est elle qui l'enlace, qui le presse dans les siens. D'Alaire va succomber; un coup épouvantable arrache un nouveau cri à Julie : « O mon père, secourez- « moi! — Ton père! ton père!... ce mot nous « sauve l'un et l'autre... Votre père... Oui, Julie, « je le suis, je veux l'être, je le serai. » Il prend sa fille; il la porte sur un divan; il l'y dépose; il la laisse; il fuit dans son appartement; il s'y enferme; il tombe dans un fauteuil, tourmenté, accablé de remords.

La confusion, la violence de ses idées ne lui permettent de s'arrêter à aucune. Il est coupable; voilà tout ce qu'il sent, tout ce qu'il peut juger. La lumière argentine de la lune pénètre à travers

ses rideaux. « Le ciel est pur, dit-il; Julie a cessé de souffrir, et moi... moi...! » Les premiers rayons du soleil frappent ses yeux, et il est encore dans son fauteuil. La fraîcheur du matin calme ses sens et sa tête. Il peut réfléchir avec un certain calme aux périls passés et aux dangers à venir. « Il faut « fuir, dit-il, il le faut; il faut m'éloigner d'elle... « m'en éloigner!... »

Il combat et le penchant qui l'entraîne, et le seul moyen de le surmonter. A peine a-t-il pris une résolution, qu'elle est détruite par une autre. « Tout pour Julie, tout pour elle! s'écria-t-il enfin. « Elle restera pure, et moi je souffrirai.

« Ces souffrances mêmes seront-elles sans dou- « ceurs? Ne serai-je pas fier de ma victoire? Ne « me réconciliera-t-elle pas avec moi? Dans cette « circonstance encore, mon égoïsme obtiendra « les éloges de quiconque pourra l'apprécier. »

Il va éveiller son valet de chambre; il le fait lever. Il lui ordonne de faire une malle à la hâte, et de l'attacher derrière sa chaise de poste. Pendant que ces dispositions s'exécutent, il écrit à madame Bernard qu'une affaire importante, inattendue, l'appelle dans ses terres de Basse-Bretagne. Il lui laisse tous ses pouvoirs pour diriger sa maison. Il finit en lui disant que son absence ne sera pas longue, et en lui recommandant Julie avec le plus vif, le plus tendre intérêt.

Il ne peut se refuser au plaisir de parler encore à l'aimable enfant dont il va s'éloigner. Il

écrit, il déchire; il écrit encore... Cette seconde lettre est en morceaux. « Ce n'est pas ainsi, dit-il, « que doit s'exprimer un père. Julie ne lira que « ce que j'ai écrit à madame Bernard. Cela suffira « pour lui prouver qu'elle est toujours présente « à ma pensée. » Il envoie chercher des chevaux; il monte en voiture; il part; et tout repose encore dans l'hôtel.

L'émotion que Julie avait éprouvée la veille n'avait été que passagère, et ne pouvait troubler son repos. Elle dormait du sommeil de l'innocence : ce sommeil-là ajoute un charme de plus à la beauté. Madame Bernard avait l'habitude de se lever de bonne heure. Elle donnait à tout un coup d'œil rapide et sûr. Elle rassemblait les domestiques; elle prescrivait à chacun ce qu'il ferait dans la journée; elle donnait une heure à ses petites affaires personnelles, et elle se présentait au déjeuner.

L'ordre devait être un peu interverti ce jour-là. Elle est à peine sortie de chez elle, qu'on lui remet la lettre du comte. Elle ne conçoit pas qu'il ait quelque chose à lui écrire. Une crainte vague l'agite; elle regarde, elle tourne, elle retourne cette lettre; elle rompt le cachet. Il est entraîné, se dit-elle, par une affaire importante, inattendue, dont il ne m'a pas parlé hier soir, et qu'il n'a pu connaître cette nuit. Il y a là-dessous quelque chose d'extraordinaire. Vous savez que madame Bernard aime à causer.

Elle rentre chez elle; elle passe dans la chambre de Julie. Elle se livre un moment au plaisir de contempler ce mélange heureux de lis et de roses, ce calme parfait de l'ame, qui se peint dans chaque trait. Après avoir rendu un hommage sincère à ce petit chef-d'œuvre de la nature, elle cède à l'habitude dominante; elle éveille Julie, s'assied sur le pied de son lit, lui remet la lettre du comte, et ne lui dit qu'un mot : il est parti. Mais de quels développemens ce mot est susceptible! à combien de conjectures il donnera lieu! quelle source intarissable de caquetage va naître de ce mot-là!

Julie lisait en se frottant les yeux. Elle s'arrêtait à la fin de chaque phrase. Elle marquait son étonnement; elle demandait à madame Bernard l'explication de ce qu'elle ne comprenait pas, et madame Bernard parlait, parlait... pour ne rien dire du tout. Julie arriva enfin à ces recommandations, si fortes et si douces, si tendres et si paternelles à la fois. Ses grands yeux bleus se remplirent de larmes d'attendrissement et de reconnaissance. Elle étudiait toutes les expressions qui se rapportaient à elle; elle les méditait; elle n'entendait plus madame Bernard.

Elle relut cette lettre tout entière. « Oui, dit-« elle, il y a quelque chose d'extraordinaire. — « D'incompréhensible. — Monsieur le comte se « fût expliqué sur la nature de cette affaire, si « elle lui était avantageuse. — Il sait quelle part

« nous prenons à ce qu'il lui arrive d'heureux. —
« Il se tait : donc il est affligé. — Ma chère ma-
« dame Bernard, il faut lui écrire. — Sans doute.
« — Lui offrir nos consolations. — Nos soins,
« mon enfant. Je n'aime pas la campagne, mais je
« serais bien aise de voir sa terre de Basse-Bre-
« tagne. Vous écrirez, Julie. J'ai quelques talens;
« mais j'ai toujours négligé le style épistolaire. —
« Hé, madame ! n'est-ce pas avec son cœur qu'on
« écrit à ceux qu'on aime ? — A la bonne heure;
« mais à votre âge, les idées sont plus abondan-
« tes, plus fraîches, plus aimables. Vous écrirez,
« vous écrirez, et pour que vous ne vous en-
« nuyiez pas, je vous conterai une histoire pen-
« dant que vous laisserez courir votre plume. »

Madame Bernard va demander le déjeuner : certains chagrins, de convention peut-être, ne font pas négliger les choses essentielles. Julie s'habille lentement. Elle s'arrête à chaque instant; à chaque instant elle relit les dernières lignes de la lettre du comte, et de nouvelles larmes s'échappent de ses yeux. Elle passe dans cet appartement où chaque jour d'Alaire l'attendait, qu'il vivifiait par sa présence. Elle en fait tristement le tour. « Il n'y est plus, dit-elle, en soupirant. » Elle retrouve ce livre qu'ils tenaient ensemble la veille. Elle le prend, l'ouvre et soupire encore. Elle le remet sur la table en disant : « Ne le lirai-
« je plus avec lui ? »

Julie mange peu et garde le silence. Madame

Bernard mange bien, quoiqu'elle parle beaucoup : il est des gens qui savent tout concilier. Julie regardait autour d'elle; elle semblait dire : Où est-il? Les yeux de madame Bernard se portaient de son assiette aux plats, et des plats à son assiette. De temps en temps elle revenait sur le départ précipité du comte; sur les raisons qui avaient pu le déterminer; sur le besoin qu'il devait éprouver d'épancher son cœur dans celui de quelqu'un qui pût l'entendre et lui répondre; sur le désir qu'elle avait de visiter la terre de Basse-Bretagne. Elle ajoutait que l'air de la campagne leur ferait le plus grand bien à toutes deux. N'y a-t-il pas dans tout cela une petite teinte d'égoïsme?

Julie était très-attentive, quand madame Bernard parlait du comte. Elle croyait aussi que l'air de la campagne, de la Basse-Bretagne surtout, lui serait bon. Mais elle ne répondait que par ces mots, pleins de sens : Si monsieur le comte voulait nous avoir près de lui, sa lettre vous le dirait.

Tout finit, et madame Bernard se décida à quitter la table. Le comte n'avait pas défendu qu'on lui écrivît, et Julie se mit à son secrétaire. N'est-ce pas avec son cœur, a-t-elle dit, qu'on écrit à ceux qu'on aime? Son cœur seul parla dans une lettre de quatre grandes pages, qui furent remplies d'un seul jet. Ce que l'attachement a de plus sincère et de plus vif; ce que la recon-

naissance a de plus touchant; des plaintes tendres et douces du secret qu'avait gardé le comte sur son départ, animaient cette feuille de papier, une heure avant inerte et sans vie, maintenant riche d'expressions et de sentimens.

Pendant que Julie écrivait, madame Bernard, toujours fidèle à sa parole, contait des histoires. L'être fortement préoccupé est tout à ce qu'il fait. Julie n'a pas eu de distractions; sa lettre est charmante. Quel bien et quel mal à la fois elle doit faire au bon, au généreux, au trop sensible d'Alaire !

Julie errait dans cet appartement, où elle semblait chercher ce qu'elle n'y pouvait plus rencontrer. Elle regardait tous les meubles; elle s'arrêtait devant ceux dont s'était servi le comte. Elle s'en approchait; elle les touchait; elle croyait y trouver encore quelque chose du protecteur chéri à qui elle devait tout. Fatiguée de sa situation, elle essayait de s'y soustraire; elle voulait travailler; son aiguille s'arrêtait malgré elle. Elle jetait son ouvrage; elle allait, elle venait, irrésolue, et toujours péniblement affectée. Un de ces cahiers sur lesquels d'Alaire écrivait les leçons qu'il préparait de la veille, se rencontre sous sa main. Elle s'en saisit; elle le porte sur son cœur, sur ses lèvres : elle a reconquis quelque chose de son ami. Elle se jette dans un fauteuil; elle pose le cahier sur ses genoux; elle l'ouvre; elle le lit, elle le relit. Sa mémoire fidèle lui rappelle les propres termes

dont d'Alaire s'est servi, en lui développant tel ou tel précepte; elle entend les inflexions de sa voix; ses traits se présentent à son imagination exaltée; elle tressaille de plaisir.

L'amitié, la reconnaissance amènent-elles de semblables sensations, ou celles-ci sont-elles nées d'un sentiment plus tendre? D'Alaire a cinquante ans, et Julie est encore aux portes de la vie. Mais quand elle est entrée chez le comte, elle n'avait pas senti battre son cœur, et il était le seul homme avec qui elle fût en relation de travaux, de jeux, de plaisirs. D'Alaire avait toujours été sage, et il n'avait rien perdu encore de sa santé, ni même de sa vigueur. Sa figure, noble et belle, était animée par la vivacité de son esprit; la bonté, active et prévenante, s'y peignait sans cesse, surtout quand il était auprès de Julie. Est-il impossible de plaire et d'être aimé, quand on réunit tout ce qui flatte et attire un bon cœur? L'abandon de Julie pendant l'orage, celui qui règne dans la lettre qu'elle vient d'écrire, semblent prouver qu'elle ne s'est pas interrogée sur ses véritables sentimens. Peut-être aussi n'éprouve-t-elle que cette affection qui tient de près à l'amour, mais à cet amour calme, pur, innocent, auquel une jeune fille se laisse aller, parce qu'il ne fait naître ni scrupules, ni crainte. Attendons encore avant de prononcer. Quelque incident nouveau éclairera Julie. Elle ne sait pas dissimuler, et nous lirons dans le fond de son cœur.

CHAPITRE IX.

D'Alaire.

On doit se calmer à cinquante ans, puisqu'on se calme à vingt-cinq. D'Alaire était parti, assailli de réflexions, plus ou moins poignantes. Bercé sur les ressorts de sa voiture, il céda bientôt au besoin qu'il n'avait pu satisfaire la nuit précédente. Il dormit d'un sommeil profond, et il s'éveilla à Orléans.

A son réveil, il se trouva bien, très-bien. Il retrouvait au fond de son cœur l'image de sa trop dangereuse pupille; mais le prestige, que les sens ajoutent aux charmes de la jeunesse et de la beauté, était entièrement dissipé. Il jugea, avec la présomption naturelle à tous les hommes, que quinze jours de séparation suffiraient pour le rendre maître de lui. Il pensa que la dissipation accélérerait sa victoire. Il décida en conséquence qu'il s'arrêterait à Blois, et qu'il passerait un jour ou deux chez madame de Versac. Il prévoyait que ce qu'il verrait, ce qu'il entendrait serait absolument étranger à Julie, et que les occupations qu'il se créerait en Basse-Bretagne, acheveraient le grand ouvrage que déja commençait sa raison.

Émilie le reçut, non comme quelqu'un à qui on a de grandes obligations : elle ignorait ce qu'elle lui devait. Elle l'accueillit avec cordialité, parce

qu'il lui avait donné des marques du plus haut intérêt. Elle n'était pas fâchée, d'ailleurs, qu'il rompît, pour quelques momens, l'uniformité de la vie qu'elle menait dans sa terre.

Elle possédait quelques talens aimables, je vous l'ai dit; d'Alaire avait des lumières et de l'érudition. Elle avait quelques livres choisis, et d'Alaire aimait les arts et la lecture. Ces deux êtres-là se convenaient à merveille. Cependant les heures ne fuyaient pas pour lui, comme celles qu'il avait si bien, ou si dangereusement employées à Paris. Ces paysans, qui allaient et venaient, dont les yeux, les gestes, les moindres mouvemens exprimaient l'attachement et la reconnaissance, ne le tiraient pas toujours de ses fatigantes rêveries, parce qu'il ne voyait que le sec égoïsme dans la bienfaitrice et dans les obligés. Une comète parut très à propos pour le détacher de la terre. Elle l'enleva dans l'espace; elle réveilla cette soif de s'instruire, qui presque toujours annonce du génie. Il court à Blois; il y trouve un opticien et un télescope passables. Il revient lire, avec Émilie, un traité d'astronomie, et ils passent une partie de la nuit à voir, d'un peu plus près, ce corps, en apparence, vagabond dans l'espace, sur lequel son livre ne lui apprend rien de positif, et par conséquent rien de satisfaisant. Il remarque que l'auteur est un égoïste, qui a voulu, qui a cru se faire un nom aux dépens de qui il appartiendrait, en donnant des

conjectures pour des vérités. Il croit gagner beaucoup dans l'opinion d'Émilie, en attaquant, en renversant un système qui, comme tous les autres, a son côté faible. Émilie lui faisait remarquer qu'il substituait des hypothèses à des doutes, et des raisonnemens à des probabilités. Il se frappait le front, et il s'écriait de la meilleure foi du monde qu'il était tout aussi égoïste que l'auteur qu'il combattait. L'exclamation faisait rire Émilie. D'Alaire finissait par rire avec elle. On laissait le livre pour parler de la comète d'après soi. Émilie voulait avoir aussi son petit système, et assez souvent ils parlaient tous les deux à la fois. C'était le moyen de ne pas s'entendre, et pendant ces discussions très-animées, la comète suivait paisiblement sa route elliptique.

D'Alaire n'avait qu'un moment pénible dans toute la journée : c'était celui du coucher. Dès qu'il était renfermé dans sa chambre, il oubliait l'astronomie; il redescendait sur la terre. Un soupir s'échappait, et vous prévoyez facilement qui l'arrachait, à qui il était adressé. Ces songes heureux, qui ajoutent à la douceur du sommeil, s'éloignaient de son lit. Il rêvait Julie; il s'élançait vers elle; l'inexorable vertu l'arrêtait.

Au bout de deux jours, la comète avait perdu le mérite de la nouveauté, si puissant sur tous les hommes. On l'avait lorgnée, jusqu'à se fatiguer la vue; on en avait parlé jusqu'à satiété, et à mesure que le comte s'éloignait du ciel, il se

rapprochait de Julie. L'absence la rendait plus belle, plus séduisante; les souvenirs se réveillaient avec force; d'Alaire est trop près d'elle encore. Il croit qu'un intervalle de quelques lieues de plus affaiblira l'image qui le poursuit. Il prend congé d'Émilie; il remonte dans sa chaise; il est parti.

La nuit le surprend à Angers. Il s'arrête; il descend dans une auberge, où logeait l'état-major de la légion qui était en garnison dans cette ville. Les chambres les plus logeables étaient occupées. D'Alaire pensait à se faire conduire ailleurs; mais son valet de chambre l'a nommé, et le colonel avait dîné chez le comte, lorsqu'il se conformait aux usages, et que le sacrifice de trente mille francs ne l'avait pas forcé à réduire sa dépense.

Le colonel s'estima heureux de revoir un homme pour qui il avait la plus sincère estime. Il alla le recevoir au bas de l'escalier; il le conduisit dans son appartement, et le pria de le partager avec lui. Le comte n'était pas insensible aux témoignages de considération dont il se sentait digne, et il ne manquait pas d'attribuer à l'égoïsme la satisfaction intérieure qu'il éprouvait. Il accepta franchement la proposition du colonel.

Il n'avait pas dîné. Il se fit servir, et comme on ne soupe plus, le colonel n'eut rien de mieux à faire que de lui parler de ce qu'il croyait pouvoir l'intéresser : tout le monde aujourd'hui se

mêle de politique. C'est un champ vaste où on trouve toujours à glaner. D'Alaire interrompit le colonel dès les premiers mots. « Ces sortes de « conversations, lui dit-il, sont toujours dange- « reuses. Elles échauffent les têtes, quand on est « du même avis; elles fomentent des haines quand « on pense diversement. L'homme sage peut dé- « sirer telle ou telle loi. En l'attendant, il se sou- « met à celles qui existent, et il s'occupe de ses « affaires. Vouloir régler celles de l'état, c'est pres- « que toujours déranger les siennes; c'est au moins « s'agiter sans résultat. Parlons de votre régiment. « Est-il discipliné? Vos soldats se mêlent-ils d'au- « tre chose que d'obéir? »

Parler de plaire à une coquette, de plaisirs clandestins à une prude, d'éloquence à un avocat, d'or à un avare, de détails militaires à un colonel, est le moyen le plus infaillible d'amener des dissertations interminables. M. de Verneuil passait rapidement d'un objet à un autre. Cependant il commençait seulement à parler d'une tactique nouvelle, dont il était l'auteur, lorsque d'Alaire se leva de table. Il était tout simple que cet ouvrage devînt un jour le livre classique de l'armée française. Encore un égoïste, pensait d'Alaire. Il ne doit pas être plus savant que ses devanciers, qui ont épuisé cette matière. Mais on a dit : Les mémoires du chevalier Folard, la tactique de Guibert, et il faut absolument qu'on dise : La tactique de Verneuil, qui ne vaudra pas mieux que les autres.

Verneuil convient que pour exécuter ses manœuvres, il faudra une extrême agilité. Mais on semble l'avoir prévu : sa légion est habillée d'un petit drap léger, clair comme de la dentelle. Il convient encore que ce drap a bien quelque inconvénient pour l'hiver; mais tout est changé : on ne fera certainement plus la guerre dans cette saison, et le soldat a de bons poêles dans les casernes.

Ce drap léger, clair comme de la dentelle, a fixé l'attention du comte. Jusqu'ici, il s'est borné à écouter. Il prend la parole, il interroge; il entre dans les moindres détails. Chaque réponse de Verneuil ajoute à son anxiété. Il veut voir ce drap : le colonel en envoie chercher une pièce.

D'Alaire ne conçoit pas qu'on ait pu recevoir une semblable fourniture, et il ne peut s'empêcher d'en marquer son étonnement. Verneuil lui dit à l'oreille, qu'il compte être incessamment maréchal des camps, et qu'il n'a pu s'exposer à déplaire à M. de Versac. « Déplaît-on à un homme « en place en l'éclairant? — Vous ne savez donc « pas que le fournisseur a une femme très-jolie, « et qu'elle a tout arrangé avec son excellence? « Le soldat n'est-il pas toujours dupe par un mo- « tif, ou par un autre? — Mais votre devoir, mon- « sieur le colonel?... — Mais mon avancement, mon- « sieur le comte? »

D'Alaire ne réplique pas un mot. Il prend son chapeau; il appelle son valet de chambre; il sort.

Hé bien, j'ai tort aux yeux de certaines gens, pensait-il, quand je dis, quand je répète, quand je soutiens que l'égoïsme est le levier qui remue le monde. « Félix, je vais m'asseoir sur ce banc « de pierre. Allez me chercher une auberge; vous « m'y conduirez, et vous irez prendre mes effets « dans celle d'où nous sortons. Je n'y veux pas « remettre le pied. »

Quel homme bizarre que ce comte! disait le colonel; il n'a aucun usage du monde. Je ne m'étonne plus qu'on ne le porte à aucune place.

Quel homme que Versac! disait le comte, pendant que Félix courait. Je n'ai pas voulu l'accuser devant l'ambitieux et léger colonel : plus il s'approche du précipice, et plus je dois le ménager; assez d'autres l'accableront, quand il s'y sera précipité.

D'Alaire, établi dans sa nouvelle auberge, se fait donner ce qu'il faut pour écrire, et il passe le reste de la nuit la plume à la main. Ce n'est plus cet homme ardent, qui s'enflamme pour des fautes qui ne se commettent que trop fréquemment dans un certain monde; c'est un être sensible, qui tremble pour quelqu'un qu'il a sincèrement aimé et qu'il rougit d'aimer encore. « Le « colonel Verneuil s'est tû, disait-il à Versac, parce « qu'il a besoin de vous. Mais tous les colonels de « France n'espèrent pas devenir maréchaux de « camp à la première promotion. Ils voudront « mériter de l'être, en remplissant leurs devoirs

« dans toute leur étendue. L'égoïsme leur soufflera « que contribuer à vous perdre, c'est plaire à « votre successeur. Un orage affreux gronde sur « votre tête; tâchez de le détourner, et sachez « que lorsque l'honneur est perdu, la vie n'est « plus qu'un fardeau. »

Pour gagner quelques heures sur la malle, d'Alaire donne son paquet à Félix. Il le renvoie à Paris; il lui ordonne de courir, à crever les chevaux, et de ne s'arrêter qu'à la porte de Versac. Le jour commençait à poindre. Il se jette dans sa chaise de poste; il part, avec un postillon en courrier.

Je me suis modéré, pensait-il, en écrivant à ce malheureux; je me suis servi d'expressions qui ne peuvent pas le blesser; je suis content de moi. Combien je serai heureux, s'il ne succombe pas dans cette circonstance, s'il veut sincèrement devenir homme de bien, et si, désormais, il suit mes conseils! Je pourrai me dire : Sa conservation, son existence publique sont mon ouvrage. Quelles nuits douces je devrai encore à l'égoïsme! En se livrant à cette suite de réflexions, d'Alaire s'endort d'un sommeil paisible, et il ne s'éveille que lorsque sa chaise s'arrête devant la grille de son château.

Que fera-t-il, dans une maison immense, seul, sans avoir un domestique pour le servir? Telle fut sa première idée, quand il descendit de sa voiture. Une trentaine de coups de fusil partent de la cour d'honneur, et en font naître une foule

d'autres. Les villageois, rangés en haie, ont leurs chapeaux en l'air, et crient : Vive monsieur le comte ! vive notre père ! De jolies paysannes, vêtues de blanc, parées de rubans de toutes les couleurs, portent des corbeilles de fleurs et viennent les offrir avec de petites révérences bien gauches, mais si expressives ! Le régisseur de la terre a fait un compliment en prose rimée, qu'il débite avec emphase ; sa grosse femme est auprès de lui, le papier à la main, disposée à secourir sa mémoire infidèle. D'Alaire ne voit que le côté touchant du tableau. Une larme s'échappe, malgré lui, et vient mouiller sa paupière. Il répéta bas, bien bas, ce vers si connu :

Ces tributs sont bien doux, quand ils sont mérités.

En effet, on ne connaissait dans le village ni la paresse, ni la misère. Le régisseur avait reçu, depuis des années, l'ordre de ne rien donner à l'homme en état de travailler ; mais de trouver de l'occupation pour celui qui en manquait, et qui voulait soutenir sa famille par un travail que son objet rend toujours honorable. De petites avances étaient faites au cultivateur intelligent, à qui il ne manquait qu'un peu d'argent pour tirer un parti avantageux d'une terre ingrate. Dans les mauvaises années, et la très-sainte Providence nous en donne trop, les fermiers du château obtenaient du temps pour payer, et on distribuait aux petits ménages du blé et des légumes secs.

Les jeunes gens se mariaient, parce qu'ils étaient sans inquiétude sur l'avenir. Ils justifiaient l'axiome de Jean-Jacques : Partout où un homme et une femme peuvent vivre commodément, il se fait un mariage. On apprend que monsieur le comte est arrivé sans domestique, et chacun s'empresse de s'offrir; chacun sollicite l'honneur d'être préféré. Ceux qu'il choisit sont dans une espèce d'enchantement; les autres se consolent en pensant qu'ils méritaient cet honneur, comme ceux que le comte n'a pu prendre qu'au hasard.

En arrivant, il avait donné beaucoup à la sensibilité : on avait surpris, subjugué son cœur. Il revint bientôt à son triste système. J'ai fait du bien à ces gens-là, se disait-il; ils espèrent que je leur en ferai encore : voilà la source de l'attachement qu'ils me marquent, et ils ne s'en doutent pas. Ils croient vraiment m'aimer; ne détruisons pas leur illusion : elle me procurera encore des jouissances.

Mais comment a-t-on su qu'il arrivait dans sa terre? Il est parti de Paris inopinément, et il n'a pas écrit de Blois à son régisseur. Il fait venir cet homme; il l'interroge. Le régisseur lui remet une lettre de Paris. « Il est clair, dit-il, que cette lettre « n'a été adressée ici que parce qu'on a su que « monsieur le comte y venait. Nous ignorions le « moment de son arrivée; mais chaque jour la « moitié des habitans se tenait prête à le recevoir. »

D'Alaire porte les yeux sur l'adresse, et son

cœur a tressailli; il passe dans une chambre voisine; il s'y enferme; il brise le cachet. « C'est en « vain que j'ai voulu lui échapper, s'écria-t-il; elle « me poursuit jusqu'ici. » Il lit, il soupire, il pose la lettre, il la reprend. Il continue de lire, il distingue à peine les caractères; il n'est plus maître de lui. « C'est l'innocence, c'est la candeur qui « s'expriment avec le charme qui leur est propre; « mais quel abandon, quel sentiment se peignent « à chaque mot! Quel trouble ils portent dans « mon sein! Je ne peux m'abuser plus long-temps : « ce ne sont pas mes sens seuls que j'ai combattus « à Paris. J'aime, j'idolâtre Julie; il faut la possé- « der, ou souffrir sans relâche. Elle est sans ex- « périence : elle aura cédé sans avoir prévu sa dé- « faite... Infâme, qu'as-tu pensé, qu'as-tu dit? Elle « croit à ta vertu, elle est sans défiance, et tu « veux t'armer de sa faiblesse! Lâche, tu n'oses « résister à ton cœur. Tu veux que du moment où « tu auras immolé ta victime, tous tes jours soient « empoisonnés par les remords! Vil égoïste, tu « aurais peut-être repoussé la laideur; mais quand « Julie s'est présentée chez toi, sa jeunesse, sa « beauté, ses graces t'ont frappé. Tu formais déja, « sans t'en rendre compte, le coupable projet au- « quel tu viens de t'arrêter... Et tu as osé adresser « à Versac des reproches cruels au sujet de cette « enfant! Avait-il contracté envers elle les obliga- « tions de la sainte hospitalité? Avait-il surpris sa « confiance par des soins qu'elle dût croire désin-

« téressés? Se l'était-il attachée par la force des « bienfaits? Attaquée ouvertement, elle a pu se « défendre; mais toi, tu as employé contre elle « ce que la séduction a de plus puissant, de plus « délié. Relis sa lettre, malheureux; pèses-en les « expressions, et frissonne. L'amour s'est aussi in- « sinué dans ce cœur pur, et ses tourmens à venir « seront ton ouvrage...

« Mais quoi! n'est-il pas un moyen légitime « d'être heureux? L'offre de ma main ne comble- « rait-elle pas tous les vœux de Julie?... Ah! l'hor- « rible conduite de sa mère ne rejaillirait-elle pas « sur moi? Me résignerai-je à partager son oppro- « bre?... Julie a toujours été sage, et l'infamie de « sa mère ne saurait l'atteindre... Mais le monde?... « Est-il juste?... Hé, qu'importe? serai-je arrêté « par la crainte du blâme, moi qui ne m'occupe « que de mes jouissances personnelles? Non, je « serai heureux, autant qu'il est donné à l'homme « de l'être, et Julie partagera mon bonheur.

« Ton bonheur? Insensé! Elle est à son aurore, « et tu es sur ton déclin. Ne te flatte point : elle « ne connaît que toi, et tu as réuni toutes ses af- « fections; mais elle ne peut tenir à toi que par « les sentimens qui subjuguent les belles ames. « Elle se trompe elle-même sur ce qu'elle croit « éprouver. Ses yeux, son cœur s'ouvriront un « jour; elle te jugera et elle connaîtra un vain- « queur. Si elle succombe, tu périras de douleur. « Si elle résiste, elle sera malheureuse. Le spec-

« tacle de ses combats, de ses tourmens, la froi-
« deur involontaire qu'elle te marquera, te ren-
« dront la vie insupportable.

« Hé bien! ne démens pas cinquante ans d'une
« conduite irréprochable, et conserve ta propre
« estime. Non, Julie, jamais tu ne m'appartiendras,
« mais tu seras respectée; j'en fais le serment, et
« si je ne peux me vaincre, je me mettrai dans
« l'impossibilité de le violer.

« Un suicide, parce qu'une fille est charmante,
« parce que j'ai un cœur; arme-toi contre lui; ne lui
« pardonne rien; oppose-lui sans cesse ta raison;
« présente-lui le miroir de l'austère, de l'inexora-
« ble vérité, et tu le réduiras au silence. Combien
« tu seras fier de ta victoire! combien tu t'applau-
« diras d'avoir surmonté le plus puissant, le plus
« doux des penchans, d'avoir conservé Julie digne
« encore des vœux d'un honnête homme! L'effort
« est sublime, sans doute; et c'est alors que l'é-
« goïsme peut se confondre avec la vertu. »

D'Alaire, vous le voyez, était en proie à ce que les remords, l'espérance ont de plus cruel et de plus doux. Faible, irrésolu, il revient toujours avec fermeté aux principes dictés par l'honneur. Il tombe enfin dans cet accablement profond, qui succède toujours à des sensations violentes et prolongées. Cet accablement même est pour lui une espèce de repos.

Il en est tiré par le son des musettes et d'un aigre violon. Il se lève péniblement; il se traîne

à une croisée... Une table est dressée dans la cour. Elle est surmontée d'un dais formé de guirlandes de fleurs. Un grand fauteuil, fraîchement rempaillé, est placé sur une estrade que le charron a préparée sans bruit. Tous les habitans du village sont rassemblés. Ils attendent le moment d'offrir au comte leur pain, leur vin et ce qu'ils ont trouvé de plus délicat.

Une sensation nouvelle dissipe, pour un moment du moins, celles qui affectaient si douloureusement d'Alaire. La gaieté franche qui anime ces bonnes gens lui arrache un sourire. Il sent que se placer au milieu d'eux, est le prix le plus flatteur qu'il puisse accorder à leurs soins. Il sort, il se présente, et à l'instant la table est servie. Il remarque qu'il n'y a qu'un couvert, et il fait un signe à son régisseur. Il passe dans les rangs; il présente avec bienveillance la main à quelques vieillards; il les invite à partager avec lui le banquet offert par l'amitié. Il demande, il prie, il ordonne qu'on enlève l'estrade. «Vous m'avez nommé « votre père, leur dit-il; un père ne se distingue « de ses enfans que par l'affection qu'il leur porte. » A ces mots des acclamations générales frappent les airs. Le comte s'abandonne sans réserve à sa sensibilité. Il oublie tout-à-fait l'égoïsme.

Des femmes âgées, ravies de l'honneur que reçoivent leurs maris, s'approchent d'eux peu à peu, s'appuient sur le dos de leur chaise, et comblent d'Alaire de bénédictions. Il se hâte de réparer un

oubli involontaire, et les bonnes femmes ont le plaisir de choquer de leurs verres celui de l'homme bienfaisant, à qui elles doivent le repos de leurs vieux jours.

La jeunesse se pressait autour de la table d'un peu trop près quelquefois. Un signe impératif des vieillards l'éloignait. « Laissez-les, laissez-les s'ap-« procher, disait d'Alaire avec Henri IV; ils sont « affamés de me voir. »

Au repas le plus touchant et le plus gai succéda un bal champêtre. D'Alaire rentra chez lui calme et heureux. « Ah! dit-il, Julie n'est plus à crain-« dre, quand je suis au milieu de ces braves gens. « C'est un asile que je chercherai souvent. » Cependant il n'osa pas relire la lettre dangereuse; il osa moins encore y répondre. Il ordonna à son régisseur d'écrire à madame Bernard qu'il était arrivé sans accident.

On servait le comte autant par attachement que par devoir. Félix ne s'était pas arrêté un moment. Il était arrivé à la porte de Versac, brisé, moulu. Après avoir remis son paquet, il avait envoyé chercher un fiacre, s'était fait porter dans la voiture et conduire à l'hôtel d'Alaire.

Son cocher et le suisse suffisent à peine pour le descendre du carrosse, pour lui aider à monter l'escalier. Julien rentrait. Il s'arrête, il s'étonne; les apparences l'égarent. « M. Félix est à « moitié mort! s'écrie-t-il en courant, et il re-« vient seul! monsieur le comte n'est plus! » Ce

cri passe de l'antichambre au salon. Julie s'élance; elle vole; elle est dans la chambre de Félix. Madame Bernard la suit lentement, prudemment; elle arrive enfin. Félix est accablé de questions, auxquelles il n'a ni le temps ni la force de répondre. Madame Bernard prononce qu'il faut d'abord le mettre au lit; lui préparer en toute hâte une rôtie au vin, et qu'ensuite on pourra se parler et s'entendre. Elle emmène Julie, tourmentée, anéantie par l'horreur des tableaux que son imagination lui présente. La chaise de poste du comte renversée, traînée, brisée par les chevaux; l'être le meilleur, le plus aimable, sanglant, défiguré, expirant peut-être!... des voleurs lui arrachant, pour un peu d'or, la vie la plus utile, la plus précieuse!... elle ne sait à quelle idée s'arrêter; toutes sont cruelles, épouvantables. Elle sonne, elle sort en même temps; elle appelle Julien, qui ne peut lui répondre; elle retourne à la porte de la chambre de Félix; les bienséances disparaissent; le comte est tout pour elle; elle ne voit plus que lui dans l'univers. Elle a la main sur le loquet; ses genoux ploient sous elle; elle tombe devant cette porte qu'elle n'a pu ouvrir. Madame Bernard, haletant, affaiblie, la relève, la soutient, la ramène une seconde fois, et se laisse aller sur une ottomane, où elles restent fixées par l'épuisement, l'inquiétude et la douleur.

Le comte n'avait pensé qu'à Versac, lorsqu'il avait envoyé Félix à Paris. Il n'avait pu prévoir,

d'ailleurs, ce qui se passait alors à l'hôtel. En admettant que Félix arrivât excédé de fatigue, il aurait au moins conservé la faculté de se faire entendre; et cela aurait paru suffisant à d'Alaire pour que ces dames ne conçussent aucune espèce d'alarmes. Mais le cœur est si prompt, si habile à se créer des chimères analogues à ses sensations du moment! il croit si facilement ce qu'il redoute! il se livre avec tant de charme aux séductions de l'espérance! Qui de nous n'a pas éprouvé ces transitions subites et les moins raisonnées de l'espoir à la crainte, et de la crainte à l'espoir?

Félix ne peut se tourner dans son lit; mais la rôtie au vin l'a ranimé. Julien vient annoncer que monsieur le courrier est en état de répondre aux questions qu'on voudra lui faire. A l'instant Julie retrouve ses forces qu'elle croyait anéanties. C'est elle qui soutient à son tour, qui conduit madame Bernard. On s'assied près du lit de Félix; on l'accable de nouveau d'une foule de questions. Un valet de chambre est presque un homme du monde; et Félix connaît son Grétry. « Mesdames, « dit-il, avec un sourire qui aurait rassuré des « êtres moins prévenus :

En Huronie
Chacun parle à son tour.

Madame Bernard trouva la citation déplacée, impertinente. « Qu'a de commun, dit-elle, la Hu- « ronie avec monsieur le comte? Au fait, s'il vous

« plaît, monsieur Félix. Où l'avez-vous laissé? s'é-
« crie Julie; dans quel état était-il? que vous a-t-il
« chargé de nous dire? — Mademoiselle, j'ai laissé
« monsieur le comte à Angers. Il paraissait très-
« préoccupé; mais il jouissait d'une santé parfaite,
« et il ne m'a chargé d'aucune mission pour vous. »

La dernière partie de cette réponse n'avait rien de flatteur pour Julie. Mais il n'était rien arrivé de fâcheux à d'Alaire; Félix l'assurait avec cette tranquillité, ce ton de bonne foi si propres à persuader. Quand le cœur sera tout-à-fait rassuré, l'amour-propre reprendra ses droits. Toute femme en a, sans doute, et quelque chose disait intérieurement à Julie que le sien n'était pas mal fondé.

La conversation se régularise enfin, et, comme en Huronie, chacun parle à son tour. Félix entra dans certains détails que vous connaissez. Le vrai motif de la fuite de d'Alaire, les justes inquiétudes que lui cause Versac sont ignorés de monsieur le courrier. Après s'être fait répéter dix fois les mêmes choses, ces dames se retirent, et vont, dans un petit cabinet bien reculé, commenter les réponses de Félix.

Il demeure constant qu'une affaire de la plus haute importance a forcé le comte à partir inopinément. On répète à ce sujet ce qu'on a dit au moment de son départ, sur la nature de cette affaire. Elle doit être d'un genre affligeant, puisqu'il l'a cachée aux deux personnes qu'il admettait seules dans son intimité, et à qui il craint de faire

partager sa peine. Il a reçu, à Angers, des nouvelles fâcheuses, puisqu'il a passé la nuit à écrire, et qu'il a fait partir Félix en toute hâte. Enfin cette affaire est effrayante pour ceux qui s'intéressent sincèrement au comte, puisqu'elle lui a fait oublier les procédés que prescrivent les plus simples bienséances. Sans son extrême préoccupation, aurait-il oublié d'écrire, ou de faire dire un mot à madame Bernard, qui a toute sa confiance; à Julie, à qui il porte la tendresse d'un père? Cette dernière réflexion est dictée par l'amour-propre blessé, qui cherche toujours à cicatriser ses blessures. Mais on tire de cette préoccupation des conséquences qu'on croit très-naturelles. Une forte tension d'esprit affecte à la fin le moral, et on sait quelle influence le moral exerce sur le physique. D'après cela, il est clair que le comte est malade, et on lui doit des soins et des consolations. Vous n'avez pas oublié que madame Bernard a une envie démesurée de voir la terre de Basse-Bretagne. Vous pressentez que Julie cherche à échapper au vide insupportable qui l'environne. La Normandie, la Bretagne, la Provence lui sont indifférentes; mais elle brûle de se réunir à son ami.

Les prétextes les plus plausibles de départ sont trouvés : le résultat de la conférence n'est plus douteux pour vous. Madame Bernard veut attendre au lendemain, parce qu'elle entend composer deux malles de ce qu'elle a de plus beau : on aime à briller partout, même au village. Julie,

parée de sa jeunesse et de ses graces, ne répond aux observations de madame Bernard, qu'en entassant dans un sac de nuit ce qui se trouve sous sa main; elle ne sait ce qu'elle y a mis, n'importe. Il est plein; elle a serré et noué les cordons. Assise sur ce sac, ses bras rondelets croisés sur sa poitrine, elle demande flegmatiquement à madame Bernard si elle est prête. Madame Bernard lui répond par un éclat de rire. Julie insiste; madame Bernard se fâche. « J'ai cent louis, madame; « il y a une calèche sous les remises, et je pars « avec Félix. — Avec Félix, Julie! — Oui, madame. « Je le mettrai dans la voiture : c'est une attention « que je dois à monsieur le comte. Il est malade, « et il ne peut se passer de son valet de cham- « bre. — Mais, Julie, Félix est un jeune homme. « — Jeune ou vieux, qu'importe? — Les conve- « nances... — Les convenances sont très-respecta- « bles, sans doute. Mais monsieur le comte est « malade, et tout disparaît devant cette idée-là. « — Cruel enfant, donnez-moi du moins trois « heures. — Trois heures, madame, pour faire vos « malles seules, n'est-il pas vrai? Je vais appeler « Marguerite; nous vous aiderons toutes les deux, « et voilà deux heures de gagnées. Ne perdons pas « un moment. Ouvrez vos armoires... Marguerite... « Marguerite... Julien, André... Ma bonne Mar- « guerite, travaillons fort, et prestement. Julien, « vous fermerez ces malles; vous les attacherez, « avec André, derrière et devant la calèche... —

« Devant, mademoiselle! Cela ne se peut pas. — « Vous en mettrez une dans la voiture, s'il le faut. « Allez dire à Félix de s'habiller, nous le prenons « avec nous. — Mais, mademoiselle, vous ne tien- « drez pas trois dans la calèche, si vous y mettez « une malle. — Je m'asseoirai dessus. Plus d'obser- « vations, Julien, elles seraient inutiles... Ah! des « chevaux de poste, de suite, à l'instant, à la mi- « nute.

« Prenez donc garde, Marguerite! criait madame « Bernard; vous froissez ma robe de crêpe... Ju- « lie, vous écrasez les plumes de mon chapeau. » Julie n'entend rien; elle bourre malles et cartons. Une enfant, douce et timide, prend tout à coup un ascendant irrésistible sur tout ce qui l'entoure; elle dirige tout; elle communique à tout la vie et le mouvement. Madame Bernard gronde; mais elle cède. Marguerite, Julien, André ont une activité qu'ils ne s'étaient pas encore connue. Félix comptait sur vingt-quatre heures de repos. Il se lève en murmurant, et pourtant il se lève. Y a-t-il, en effet, des êtres qui soient nés pour commander aux autres, ou l'empire de la beauté est-il tel que rien n'y puisse résister?

Les deux malles sont placées derrière la calèche; les cartons sont fixés sur l'impériale. On entend le hennissement des chevaux, le fouet des postillons. Julie entraîne, porte madame Bernard. On est en voiture; la porte cochère crie sur ses gonds; on est parti; on brûle le pavé.

CHAPITRE X.

Le Procès.

Tous les colonels de France ne prétendent pas à être faits maréchaux de camp à la première promotion, a écrit le comte à Versac. Vingt de ces messieurs avaient ouvert les ballots de drap, et n'avaient eu besoin que d'un coup d'œil pour en juger la qualité. La fourniture avait été renvoyée directement à l'excellence, avec des observations, plus ou moins justes, plus ou moins véhémentes. Le philantrope Versac n'avait pas eu besoin des conseils du comte pour prendre un parti. Il était las de la femme ; il ne devait plus de ménagemens au mari. Il manda le fournisseur, et pour éviter les explications particulières, il rassembla les membres du conseil, au moment où Dutour allait se présenter.

Dutour entra avec cet air aisé qui annonce une sécurité parfaite. La sévérité, qui régnait sur la figure de monseigneur, formait un contraste plaisant, pour qui était au courant de cette intrigue, et messieurs les membres du conseil savaient à peu près à quoi s'en tenir là-dessus. Ils s'attendaient à une scène, dont ils se promettaient de rire avec leurs amis, puisque l'usage veut qu'on ne rie point quand on traite d'affaires d'état.

Versac fait déployer les échantillons et les piè-

ces. Il invite Dutour à les comparer. Dutour ne daigne pas y regarder. Il répond, assez cavalièrement, qu'il sait fort bien que la conformité n'est pas de la plus grande exactitude. « J'aime les « hommes, lui dit Versac, on le sait ; mais on sait « aussi que les intérêts de l'état font taire en moi « les affections du cœur. Vous ferez, monsieur, « une nouvelle fourniture, ou vous rendrez ce que « vous avez reçu sur celle-ci, et vous paierez une « indemnité pour le retard que vous avez causé « à l'équipement des troupes. » Dutour prend familièrement la main de monseigneur, et le tire à l'écart. « Je ne paierai rien, lui dit-il, parce que « je vous ai prêté ma femme, et que je ne prête « jamais qu'à de hauts intérêts. —Vous dites, mon- « sieur... — Je dis que je me défendrai, si vous « m'attaquez, et les tribunaux et le public pro- « nonceront. — Vous oseriez, monsieur ?... — Il « s'agit d'un million et demi, et j'ose tout en pa- « reille circonstance. » Dutour prend son chapeau, salue légèrement, et se retire.

Versac avait toujours cru que l'extrême impudence ne convient pas à de simples particuliers, et celle de Dutour l'étonna. Cependant le gant était jeté, il l'avait été en plein conseil : comment rétrograder? Toujours maître de lui, Versac discuta l'affaire avec un sang-froid apparent, et il consulta ces messieurs sur le parti qu'il convenait de prendre. Ces messieurs n'avaient rien entendu ; mais ils avaient étudié les mouvemens et le jeu

de physionomie des deux interlocuteurs. Les procédés, très-lestes, de Dutour, et ce qu'ils avaient remarqué, les avaient confirmés dans l'opinion qu'ils s'étaient faite des relations, un peu trop intimes de la séduisante petite femme avec monseigneur. Il est des subordonnés qui se font un malin plaisir d'embarrasser leur chef, de lui susciter des tracasseries, quand ils peuvent le faire impunément. Ils se dédommagent ainsi des marques de déférence que leur position les oblige à prodiguer. Le conseil prononça donc à l'unanimité que Dutour serait attaqué juridiquement, s'il refusait d'obtempérer à ce que venait de lui prescrire monseigneur, et qu'on ne lui accorderait que vingt-quatre heures pour se déterminer.

Versac, resté seul, réfléchit profondément à la position critique où son inconsidération l'avait jeté. D'Alaire a raison, pensait-il; je n'en conviendrai jamais, mais je suis un égoïste. Cette petite femme m'a plu, et je n'ai cherché que ma satisfaction personnelle dans une affaire qui peut avoir des suites très-sérieuses... Mais est-il bien sûr que Dutour ait l'impudence... Hé, ne venons-nous pas de voir un marchand, qui, sans motif d'intérêt pécuniaire, a publié en pleine audience, à la face de tout Paris, ce que tant de maris cachent soigneusement ? Il s'agit ici de quinze cent mille francs, et pour les sauver, Dutour pourra très-bien faire ce que le marchand a fait pour rien... J'aurais dû lui parler en tête à tête, le voir

venir, et me conduire d'après ses dispositions. Je l'ai fait comparaître devant le conseil, et je ne peux me dispenser de suivre la décision que j'ai été forcé de provoquer. Maudite imprudence!

« Madame, dit Dutour à sa femme, M. de Ver-
« sac est un ingrat. Croiriez-vous qu'oubliant ce
« que vous avez fait pour lui, il veut me faire
« perdre une somme énorme, me ruiner, m'écra-
« ser? Je me défendrai, parbleu, et vous m'ai-
« derez à le réduire au silence. Ouvrez votre se-
« crétaire, s'il vous plaît? — Mon secrétaire, mon-
« sieur! — Oui, j'y trouverai, sans doute, quelques
« billets, bien clairs, bien positifs. — Hé, pour-
« quoi aurais-je gardé cela? Vous savez que je
« n'ai eu en vue que votre fortune. — Madame,
« on garde, par amour-propre, ce dont le cœur
« ne fait aucun cas. Ouvrez votre secrétaire, vous
« dis-je. — Mais, monsieur... — Aimez-vous mieux
« que je fasse sauter la serrure? »

La petite femme disait la vérité, en protestant qu'elle n'avait jamais aimé Versac. Mais elle s'était quelquefois permis, pour elle-même, ce qu'elle avait accordé à l'excellence, pour une paire de girandoles, que son mari lui avait promise, et qu'il lui avait religieusement donnée. Les billets de Versac n'étaient pas les seuls que recélât le secrétaire. Mais placée dans l'alternative de l'ouvrir, ou de le voir forcé, elle se décida pour le parti le plus doux.

Dutour savait vivre. Il ne donna pas la plus

légère attention à ce qui ne venait pas de Versac; mais il mit de côté tous ses billets, et sans dire un mot à sa femme, il les lut, les médita, et nota les phrases dont on pouvait tirer des conséquences positives. Versac n'avait rien prévu de ce qui arrivait. Mais il n'avait jamais eu d'amour pour la petite femme, et il ne s'était pas amusé à lui faire des phrases. Aucun de ces billets n'était signé; cependant ils étaient tous de sa main. On n'y trouvait pas un mot qui eût un rapport direct à la chose principale; mais l'excellence se permettait le tutoiement, et bien des gens croient cette liberté très-significative.

Dutour copie littéralement ceux de ces billets qu'il juge devoir produire l'impression la plus forte. Il en adresse le duplicata à Versac, avec ces mots seulement : Votre philantropie, qui s'étend sur tout ce que vous approchez, n'est pas encore assez connue. Je la ferai paraître dans le jour le plus avantageux.

« Il faut avouer, s'écria Versac, après avoir ou-
« vert le paquet, que ce drôle-là est opiniâtre. La
« réputation de sa femme; le ridicule dont il va
« se couvrir, rien ne l'arrête. Il ne voit que lui, et
« il ne se voit que dans sa caisse. C'est un égoïste...
« Réfléchissons encore, et voyons jusqu'à quel
« point étaient fondées les inquiétudes auxquelles
« je me suis livré, après avoir rompu le conseil.
« Que signifient définitivement ces billets? On en
« conclura que j'ai été bien avec madame Dutour?

« Un homme en place peut-il avoir des distrac-
« tions ; et l'activité de mes poursuites contre le
« mari, ne prouvera-t-elle pas évidemment que
« cette liaison était sans conséquence ? Enfin si
« ces billets suffisent pour éclairer le public, je
« n'y vois pas un mot qui autorise les juges à pro-
« noncer contre moi... Ah ! le tutoiement !... Bah !
« la convention n'a-t-elle pas décrété qu'un ne
« fait pas deux ? C'est le seul de ses décrets qui
« m'ait paru raisonnable, et je m'y suis toujours
« conformé. N'est-il pas ridicule de parler au plu-
« riel, quand on s'adresse à un seul individu ? Le
« tutoiement n'est pas généralement reçu, j'en
« conviens. Mais chacun a ses habitudes, et voilà
« la mienne. Que répondra-t-on à cela ? »

Dès le lendemain les assignations se croisent. Versac est sommé de finir le paiement de la fourniture ; Dutour est sommé de reprendre son drap et d'en livrer qui soit conforme à ses échantillons. L'un occupe une grande place et l'autre est riche ; l'attention générale va se fixer sur eux. Les avocats les plus célèbres publieront des mémoires qu'on s'arrachera. Les gens du peuple se feront froisser les côtes, pour savourer l'énergie, la clarté, la douceur qui découleront de ces bouches éloquentes. On cherchera à lire, dans les yeux des juges, de quel côté penchera la balance de Thémis ; et comme l'égalité règne dans son temple, les belles dames, les messieurs d'un certain rang, se glisseront dans le parquet,

s'y asseoiront commodément, et souriront avec finesse à des traits qu'ils n'entendront pas toujours.

Le rédacteur des causes célèbres est dans son coin; le sténographe est dans le sien. L'imprimeur attend, à la porte, le bulletin du jour; les crieurs de rues assiégent la sienne, impatiens d'entendre gémir la presse, et de vendre deux sols ce qui leur coûte deux liards. Peu leur importe qui gagne son procès, ou le perd : ils vivent de scandale et de bruit; il leur en faut. Ce sont des égoïstes.

Dutour avait réfléchi de son côté sur l'interprétation qu'un tribunal donnerait aux billets que Versac avait adressés à madame. Il n'y trouvait, définitivement, de significatif que le tutoiement, et des juges veulent des preuves positives, comme l'avait fort bien senti Versac. Le fournisseur n'avait donc voulu qu'effrayer l'excellence, et l'amener à payer elle-même ce qu'elle était si fondée à lui demander.

L'avocat pensait tout différemment, et il avait ses raisons. Les amateurs n'accourent pas pour entendre plaider sur une question de droit. Mais un épisode galant, adroitement, éloquemment traité, attire la foule et fait la réputation de l'orateur. La femme est perdue; le mari est bafoué; mais les causes abondent chez l'avocat; et voilà ce qu'il veut. C'est un égoïste.

Celui-ci représenta à Dutour qu'il perdrait iné-

vitablement le fond de l'affaire; qu'un homme raisonnable ne perd pas quinze cent mille francs, qu'il peut conserver; que le seul moyen à prendre pour cela était d'attaquer Versac en séduction; que le tutoiement, appuyé d'expressions tendres, telles que *ma tendre amie*, *mon petit ange*, lui paraissait une preuve sans réplique; que les dédommagemens accordés sont toujours dans la proportion de la fortune des parties, et que la femme d'un fournisseur doit valoir deux millions.

Dutour tremblait à la seule idée de perdre ce qu'on lui demandait. Il pouvait, en suivant les conseils de son avocat, gagner cinq cent mille francs nets sur cette affaire. Il hésitait cependant: il reste toujours au fond du cœur un sentiment de pudeur que la cupidité éteint difficilement. « Hé « bien, lui dit l'avocat, qu'est-ce au fond que le « scandale que vous redoutez? Tout Paris ne sait-il « pas que messieurs tels, tels, tels, tels, tels, et « tels sont dans le même cas que vous? Oh! il y « en a beaucoup cette année. On en parle dans « les salons, aux spectacles, dans les promenades. « Que vous importe, après tout, qu'on dise, dans « une salle du palais, ce qu'on a dit, sans doute, « mille fois dans tous nos cercles? Gagnez votre « procès, donnez à dîner, et vous serez encore « un homme charmant. »

Dutour, homme assez superficiel, finit par trouver ces argumens sans réplique, et il fut ar-

rêté qu'on publierait qu'ainsi que messieurs tels, tels et tels, il était...

Versac ne fut point étonné de se voir attaqué en dédommagemens, pour avoir été au mieux avec une jolie dame : il y était préparé par ce que lui avait dit le mari dans un coin de la salle du conseil. Mais la somme demandée lui parut si ridiculement forte, qu'il commença par en rire aux éclats. Cependant les jugemens des hommes sont tellement incertains, qu'il crut nécessaire de se préparer à une vigoureuse et utile défense. Il eut une longue conférence avec son avocat, qui aimait le scandale, tout autant que celui de Dutour. « La demande de votre adversaire, lui dit-il, « est révoltante. Si vous êtes condamné, ce qui « me paraît plus qu'invraisemblable, il faut l'être « à payer peu, et surtout il est essentiel de mettre « les rieurs de notre côté. Nous remonterons à la « naissance du fournisseur et de sa femme. Nous « saurons par quels moyens ils sont parvenus à « une fortune aussi scandaleuse. Un mémoire, « imprimé avec profusion, bien mordant et bien « gai, fera de cette affaire un amusement de salon, « et le lecteur se range toujours du parti de celui « qui le fait rire. »

La seule difficulté qui se présentât alors était de trouver des agens propres à obtenir les renseignemens désirés. L'avocat ne connaissait personne qui pût convenir, et Moufflard était aux galères. Mais le besoin stimule singulièrement

l'imagination, et Versac conçut un projet qui lui parut le plus heureux et le plus beau de tous ceux qu'il avait formés jusqu'alors.

Il fait venir son valet de chambre. « Milon, « j'aime les hommes, vous le savez. Vous me ser- « vez depuis long-temps, et je me reproche de « ne m'être pas plus tôt occupé de votre fortune. « — Monseigneur est bien bon. — Vous connaissez « Claudine? — La femme de chambre de madame « Dutour? — Fille sage, jolie, active, intelligente. » Versac n'a fait que l'entrevoir. « Vous entendez « très-bien l'office : vous serez un bon limonadier. « Je vous marie à Claudine, et je vous donne « vingt mille francs pour vous établir. — Ah! « monseigneur!... — Mais j'attache deux condi- « tions à cet acte de ma munificence. — Ordon- « nez, monseigneur. — Vous remplirez person- « nellement la première. Pour cela, vous vous « lierez avec le valet de chambre de Dutour, avec « les gens de ceux qui fréquentent sa maison; « vous découvrirez d'anciennes connaissances que « peut-être il dédaigne de voir à présent. Vous « saurez ce qu'étaient son père et sa mère, et ce « que lui-même a fait jusqu'à l'âge de trente ans. « — Cela ne sera pas difficile à savoir : je suis « adroit. — Je le sais. Voici ma seconde condition : « Claudine trouvera la clé du secrétaire de sa « maîtresse. Elle y prendra toutes les lettres, tous « les billets qui s'y trouveront, et elle les appor- « tera ici. Elle ne pourra rentrer chez son maître,

« après s'être permis ce tour d'escamotage; mais « je lui donnerai aussitôt, à l'instant même, la « somme que je vous promets. Vous la conduirez « où vous voudrez, et vous vous marierez, quand « vous le pourrez. Allez, Milon, et surtout ne « perdez pas de temps. »

Milon ne croyait pas trop à la sagesse d'une fille que vantait monseigneur. Mais il pensait que tous les jours on épouse des veuves dont on n'a pas connu les maris, et que celle-ci, avec un bon café, était un parti très-sortable. Il se mit aussitôt en mesure de s'assurer l'une et l'autre.

On ne pense pas à tout. Versac n'avait pas réfléchi que les copies de ses billets, transcrits par Dutour, annonçaient que les originaux n'étaient plus à la disposition de sa femme. Tranquille sur l'avenir et sur la discrétion de son valet de chambre, qu'il venait d'acheter, il fut se délasser de ses travaux importans auprès d'une jeune dame, dont l'amant *aimé* allait avoir un régiment qui appartenait de droit à vingt concurrens plus anciens que lui.

Sous un certain rapport, Claudine n'était pas plus scrupuleuse que Milon. Elle avait ébauché cinq à six mariages, et elle ne comprenait pas qu'avec une figure comme la sienne, on ne fît que des ingrats. Elle conçut une certaine estime pour Milon, qui s'annonçait d'une manière morale, rassurante et agréable à la fois. C'est lui qui, par anticipation, faisait déja résonner à son oreille

l'harmonieux cliquetis des vingt mille francs; c'est à lui qu'elle allait devoir le retour de son indépendance et la satisfaction de commander à son tour. Ces avantages rendaient le valet de chambre fort intéressant; et, en le dépouillant de l'auréole dorée, dont il se montrait environné, il serait resté encore très-joli garçon.

Cependant la sensible, l'ambitieuse Claudine n'avait pas étendu ses habitudes ou ses faiblesses jusqu'à ouvrir furtivement des secrétaires qui ne lui appartenaient pas. Son ame timorée s'effrayait de l'idée d'abuser à ce point des facilités que lui donnait la négligence de sa maîtresse. La tendre éloquence de Milon l'entraînait quelquefois et ne la persuadait point. Elle prenait la clé; elle allait au secrétaire; elle s'arrêtait, elle reculait; elle remettait la clé où elle venait de la prendre. Claudine était, à certains égards, une fort honnête fille.

Milon avait employé en recherches, sur l'origine de Dutour et les causes premières de sa fortune, tous les momens qu'il ne passait pas auprès de Claudine. En peu de jours il avait acquis des renseignemens aussi positifs que satisfaisans. En 1792, Dutour était garçon perruquier. Un employé à la suite des armées, très-satisfait de la légèreté de sa main et de son coup de peigne, lui proposa de faire une campagne avec lui. Dutour accepta la proposition, et en voyant des gens, qui ne valaient pas mieux que lui, faire

des fortunes rapides, il crut pouvoir, sans témérité, s'occuper aussi de la sienne. Il commença de très-bas, selon l'usage. Mais chaque jour il montait d'un degré. On lui reconnut de l'activité et de l'intelligence, et bientôt il fut admis à faire des soumissions pour son compte.

Ah! mon petit monsieur, pensait Versac, vous avez couru les rues de Paris, le sac à poudre sous le bras, et aujourd'hui vous faites l'important! Vous mettez à deux millions les bontés de votre petite femme? Oh! combien il en faudra déduire, quand nous serons en présence des juges!

Vous sentez que Milon était un homme précieux, charmant. Cependant les billets doux ne venaient pas, et le jour où on devait appeler la cause n'était pas éloigné.

L'avocat brochait un mémoire qui devait écraser Dutour. Il employait en homme habile les matériaux que Milon lui fournissait; il n'avait plus à parler que des billets, et fatigué de les attendre, n'espérant plus qu'on parvînt à les soustraire, il traita cette matière sur les copies que lui communiquait monseigneur. L'ouvrage s'imprimait secrètement, et on ne devait le faire circuler qu'à la première audience, pour ne pas donner à l'avocat adverse le temps et les moyens de préparer sa réplique.

Milon se consumait en vains efforts pour mettre un terme aux irrésolutions de Claudine. La veille

du jour critique, il était à ses genoux; il lui montrait sa fortune perdue, la nécessité de vieillir dans l'état de domesticité. Il se levait, faisait quelques tours dans la chambre, se donnait des graces, et semblait dire : Voyez à quel homme vous renoncez. Pensez à l'étendue du sacrifice que vous faites à une fausse délicatesse. Réfléchissez bien, Claudine, vous m'aimez et je pars; vous ne me verrez plus. Il peignait ensuite l'aisance et les douceurs de la vie qu'elle pouvait mener avec lui. Les plaisirs dispendieux ne seraient pas fréquens, sans doute; mais on pourrait les goûter quelquefois; et quelle satisfaction pour elle, de se trouver en loge à côté de sa maîtresse; de l'éclipser, malgré l'éclat de ses diamans; de ramener sur elle seule toute l'attention de cet essaim d'adorateurs que madame Dutour semble avoir irrévocablement attachés à son char, et de se venger ainsi de ses tracasseries et de ses dédains! Claudine était attentive; elle souriait à la variété de ses tableaux. Son amour-propre jouissait de l'abaissement de sa maîtresse, du dépit qu'elle en éprouverait. L'adroit Milon frappe le grand coup : il lui montre le portrait de madame Dutour, embellie de ce que la toilette la plus recherchée a ajouté à la nature. « Voilà, lui dit-il, « comme vous serez mise quand vous irez à l'O- « péra. » Claudine ne peut plus résister. La clé est appliquée à la serrure; Claudine détourne la tête; mais le secrétaire s'ouvre; Milon se saisit

de tous les papiers qu'il renferme; il en fait un paquet, le met sous un bras, prend Claudine sous l'autre, saute avec elle dans un cabriolet de place qui l'attendait à la porte et la conduit dans le cabinet de monseigneur.

A l'aspect de ces papiers, monseigneur pousse un cri de joie... O instabilité des choses humaines! dans cette quantité de billets, Versac n'en trouve pas un des siens. Il crie, il s'emporte; il déclare que Milon n'ayant pas rempli ses engagemens, il est dispensé de tenir les siens. Claudine rougit, pâlit, chancelle. Comment ne pas se trouver mal quand on fait une mauvaise action, qu'on en voit le prix échapper de ses mains, surtout quand on perd l'espérance d'effacer sa maîtresse à l'Opéra? Milon ne se démonte pas. Il prend quelques-uns de ces billets; il les examine. « Hé, « monseigneur, s'écria-t-il, ceux-ci valent les vô- « tres! En voilà de dix personnes différentes; « plusieurs sont signés; tous portent l'adresse de « madame Dutour, et prouvent qu'elle est l'amie « de tout le monde; c'est mettre son mari dans « l'impossibilité de vous demander au-delà de la « mince rétribution qu'on accorde à ces beautés « faciles qui se rencontrent partout. » Versac cède à la solidité de ce raisonnement; il paie le prix convenu. Milon emporte les billets de banque et Claudine; ils sortent à l'instant de Paris, et vont se cacher... je ne sais où.

Le jour qui doit porter la lumière sur ces

grands intérêts, vient de jaillir du sein de l'éternité. Ce que les hommes ont de plus redoutable et de plus utile à la fois, les ministres de Thémis sont rassemblés. Les cliens de ceux qui invoquent leur justice inondent le péristyle, le parvis et jusqu'au sanctuaire du temple. En langue vulgaire enfin, l'audience va commencer.

Le mémoire de Versac est distribué à *Messieurs* d'abord, ensuite à l'auditoire impatient. On a eu soin d'en couper les feuillets pour la facilité et l'agrément des amateurs. Un rire silencieux, mais malin, commençait à se communiquer de proche en proche, lorsque la cause fut appelée.

Les échantillons du soumissionnaire et une pièce du drap fourni sont développés sous les yeux de monsieur le président. L'avocat de Versac prouve en quatre phrases, que la fourniture est défectueuse, et qu'elle doit être faite en drap de bonne qualité; qu'à la vérité Dutour perdra quinze cent mille francs, mais qu'il les perdra par sa faute; et que, tout considéré, un garçon perruquier, à qui il restera un million, n'aura pas à se plaindre de la fortune. A ce trait inattendu, *Messieurs* se pincent les lèvres, pour ne pas rire, et l'auditoire éclate; ce qui est très-inconvenant.

Le défenseur de Dutour se voit complètement battu sur cette partie de l'affaire, et il faut lui rendre justice, il l'avait prévu. Il plaida cepen-

dant... comme on plaide une mauvaise cause, et il eut le mérite d'être court. Il fut condamné, c'est tout simple; mais il se prépara à prendre une revanche éclatante. Il se jeta avec énergie, avec de longs développemens, dans la question incidente, et c'est ici qu'il fit admirer son prodigieux talent. Il discuta, il commenta chaque mot des billets de Versac. Il prouva que le décret de la convention, sur le tutoiement, décret dont on arguait dans le mémoire de l'excellence, n'était qu'un moyen ridicule et puéril. Il soutenait qu'un homme bien né, qu'un homme qui occupe une grande place ne tutoie que sa maîtresse et ses valets. Il protesta au tribunal que jamais monseigneur n'avait tutoyé en public madame Dutour, ni aucune femme; ce qu'il offrait de prouver par témoins. Donc, ce langage intime, employé seulement dans une correspondance, qui ne devait point paraître au grand jour; ces mots: *Ma tendre amie, mon petit ange*, qu'on n'adresse qu'à une femme avec qui on est au mieux, démontraient, d'une part, on en convient en gémissant, la faiblesse de madame Dutour, mais, de l'autre, prouvaient aussi la séduction d'une femme, jusqu'alors irréprochable. « Qu'importe, « s'écria l'avocat, que ma partie ait manié le pei- « gne et le rasoir? C'est un époux, un époux « malheureux, outragé dans ce qu'il avait de plus « cher, que je défends ici, et tout le monde sait « que les grands seigneurs doivent payer leurs

« plaisirs dans la proportion de leur rang et de « leur fortune. Je crois donc ne pas sortir des « bornes de la modération, en concluant contre « monseigneur en deux millions de dommages-« intérêts. »

L'avocat de Versac ne s'attacha pas plus à prouver l'innocence du style de son client, que son adversaire n'avait cherché à défendre la qualité du drap fourni par Dutour. « Mais en admettant, « s'écria-t-il d'une voix de stentor, que vos billets « signifient quelque chose de positif, en voici « d'autres qui réduiront les dommages et intérêts « à une pièce de vingt francs. »

A une pièce de vingt francs! répétaient mentalement les juges; à une pièce de vingt francs! murmuraient les spectateurs. L'étonnement, la stupéfaction sont inexprimables. L'avocat de Dutour ouvre la bouche d'une grandeur démesurée et se démet la mâchoire. Il perd la parole, au moment où il va demander le mot de l'énigme.

Trois jeunes gens de qualité, qui ne joignaient pas encore la prudence au goût du plaisir, avaient signé des lettres de quatre pages, où la chaleur de la reconnaissance n'est égalée que par la force du sentiment. L'avocat de Versac les lit à haute voix. Il en lit d'autres, sans signatures, mais auxquelles les premières donnent une sorte d'authenticité. Un charitable confrère de l'avocat de Dutour lui remet la mâchoire, en lui appliquant un vigoureux coup de poing sous le menton, et dès

que celui-ci peut articuler, il nie que les signatures soient véritables. Le tribunal ordonne que monsieur le marquis, monsieur le comte et monsieur le baron seront assignés aux fins de déclarer s'ils sont, ou non, les auteurs des lettres qu'on vient de lire. L'avocat de Versac finit en déclarant que l'époux d'une femme irréprochable, l'époux malheureux, outragé dans ce qu'il avait de plus cher, doit cependant être débouté de sa demande, puisqu'il est démontré que monseigneur n'a joui que

> ..... De l'honneur singulier
> D'être le successeur de l'univers entier.

La suite de cette affaire est remise à la huitaine.

Versac fait imprimer un mémoire supplémentaire, et le scandale est au comble. On ne parle plus que de madame Dutour, et de ses quinze à vingt amans. Elle est réduite à se cacher, et son mari est au désespoir... au sujet de ses quinze cent mille francs. Il court chez monsieur le marquis, chez monsieur le comte, et chez monsieur le baron. Il leur représente qu'ils peuvent sauver la réputation de sa femme, en niant leurs signatures, et qu'alors il attaquera Versac comme faussaire et calomniateur.

Monsieur le marquis, monsieur le comte et monsieur le baron ont acquis beaucoup d'usage du monde. Ils savent à merveille qu'on ne doit

rien à une femme qu'on n'aime plus, et que la publicité de ses lettres donne à un joli homme une vogue prodigieuse. Ces messieurs pensaient fermement que les femmes veulent être trompées et qu'un scélérat aimable obtient la préférence sur le mérite modeste. Quand on débute dans la carrière de la galanterie par certaines liaisons, on marche d'erreur en erreur, et de faute en faute, parce qu'on suit une route si battue et si facile, qu'on ne daigne pas même s'informer s'il en existe une autre.

Nos jeunes gens ne virent donc, dans la reconnaissance de leurs signatures, qu'un moyen de s'assurer de nouveaux succès, et ils protestèrent à Dutour qu'ils avoueraient leurs lettres, et tout ce que le président jugerait à propos de leur demander. J'espère que le lecteur ne me contestera pas l'égoïsme de ces messieurs.

Le pauvre mari, atterré, écrasé de toutes les manières, fut réduit à porter au greffe son désistement de l'action intentée pour fait de séduction. Qu'avait-il de mieux à faire? Condamné déja à renouveler sa fourniture, se fera-t-il condamner encore aux frais de l'affaire incidente, que monsieur le marquis, monsieur le comte et monsieur le baron lui feront perdre indubitablement? Dutour, d'ailleurs, évite soigneusement le scandale, qui ne doit rien lui rapporter. Il se décide donc à s'abaisser devant l'adversaire, que la veille il

bravait avec audace. Il demande du temps à l'excellence, et l'excellence répond en lui faisant signifier le jugement relatif à l'affaire du drap.

Dutour a contracté, pour sa première fourniture, des engagemens qui ne sont pas remplis encore; on le sait; il ne trouve pas de crédit pour la seconde, et on ne réalise pas pour quinze cent mille francs de valeurs en un jour. L'ami des hommes gémit de la nécessité d'envoyer Dutour à Sainte-Pélagie; mais son attachement à ses devoirs l'emporte, cette fois encore, sur sa sensibilité, et Dutour est sous les verroux. Excellente leçon à méditer par ceux qui aiment à piller l'État, par les maris trop commodes, et par les femmes trop faciles.

Ainsi que le malheur, les succès ont leur terme.

Nous avons vu, jusqu'ici, la fortune favoriser Versac, et la force des circonstances lui assurer des succès, que la prudence n'avait pas préparés. Cependant on n'avait pas oublié la brochure scandaleuse. L'épisode de madame Dutour venait d'être vérifié en pleine audience, et si ce fait était vrai, pourquoi les autres ne le seraient-ils pas? On revenait sur ce que le juge instructeur avait répandu partout au sujet des coups de bâton que Moufflard avait fait administrer. Aurait-il eu l'audace d'inculper monseigneur dans cette affaire, s'il n'avait réellement reçu une de ces missions qu'on ne donne jamais par écrit, parce qu'on veut

pouvoir désavouer son agent? On se demandait comment la correspondance secrète de madame Dutour était tombée dans les mains de Versac. Sans doute cette femme n'avait pas fourni des armes contre elle, et la perfidie seule avait pu mettre ces lettres à la disposition de l'excellence. Des officiers, éloignés du grade auquel leur ancienneté leur donnait des droits, écoutaient tout, relevaient tout, aggravaient tout. Ils publiaient une liste des jeunes gens qu'on leur avait préférés, et, à côté de chaque nom, paraissait celui d'une jolie femme qui avait payé le brevet de son amant.

Le public est un vieil enfant, toujours adoptant les extrêmes, et brisant aujourd'hui le joujou qui faisait hier ses délices. Tous les yeux étaient tournés sur Versac, et partout on le déchirait avec acharnement. Les choses étaient portées au point que ses obligés même n'osaient plus le défendre.

Il est un lieu élevé, inaccessible au commun des mortels, où la vérité pénètre difficilement, mais où elle arrive enfin. Là, un accueil bienveillant et gracieux est la récompense du zèle, de l'intelligence, de l'intégrité. Un air froid, un regard sévère y annoncent toujours une disgrace. Versac, obligé de s'y présenter fréquemment, y parut après le méprisable succès qu'il venait d'obtenir au Palais, et il en sortit accablé, anéanti.

CHAPITRE XI.

Où l'amour s'arrêtera-t-il?

Nous avons laissé d'Alaire dans son vaste et triste château. Il ne tenait réellement à ses villageois, que par le bien qu'il leur faisait, et on ne peut en faire tous les jours, à toutes les heures. Il avait un genre d'esprit trop élevé, pour que la conversation de ces bonnes gens pût l'intéresser. Son régisseur entendait fort bien sa partie; mais il ne savait que cela. D'ailleurs il était toujours occupé. Sa grosse femme, très-experte dans tout ce qui est éducation de basse-cour, passait les soirées à conter des histoires de sorciers et de revenans, à sa servante, que souvent la peur empêchait de dormir. D'Alaire avait laissé sa bibliothèque à Paris. Il était donc seul, absolument seul avec le souvenir et l'image de Julie.

Il s'était accoutumé à regarder la lettre dangereuse, ensuite à la tenir dans ses mains. Il avait fini par la relire; il la relisait tous les jours, et le trait cruel s'enfonçait plus avant dans son cœur. Céder quelque chose à l'amour, c'est se mettre dans la nécessité d'accorder davantage. D'Alaire écrivait à madame Bernard : il n'aurait pas osé écrire à Julie. Il ne s'apercevait pas que ses lettres étaient des volumes, et que tout se rapportait à sa trop aimable pupille. Il ne s'apercevait pas da-

vantage qu'il écrivait tous les jours. Ces lettres allaient à Paris, et madame Bernard et Julie n'y étaient plus.

Un homme du mérite de d'Alaire n'est pas long-temps ignoré. Ses idées d'égoïsme jetaient sur son caractère une teinte d'originalité. Il inspirait un vif intérêt, et il piquait en même temps la curiosité. A une lieue de son château, était une très-modeste habitation, dont le propriétaire, officier retiré depuis trente ans, vivant avec un fils, dont il s'était séparé avec douleur, et que les événemens déplorables qui ont affligé la France avaient ramené dans ses bras. Le jeune Duval avait vingt-cinq ans. Grand, bien fait, d'une figure entraînante, officier d'artillerie d'un mérite distingué, réduit, comme tant d'autres, à la demi-solde, il attendait, auprès de son vieux père, le moment où on lui permettrait de servir encore son pays.

L'arrivée du comte était un événement dans le canton. Duval avait déja entendu parler des qualités et de la manie de d'Alaire. Il désirait le voir, se lier avec lui, et se soustraire à l'uniformité de la vie qu'il menait. Il fallait un prétexte pour se présenter au château. Duval le chercha pendant deux ou trois jours. Il finit par une chose toute simple, et qu'il aurait pu trouver plus tôt. Il emplit une petite caisse de livres bien choisis. Il y joignit une lettre obligeante et respectueuse à la fois. Il chargea du tout la vieille gouvernante et l'âne de la maison.

On peut juger de la tournure d'esprit et du caractère d'un homme, par les ouvrages qui composent sa bibliothèque. Les livres qu'envoyait Duval donnèrent de lui une idée avantageuse. Sa lettre n'avait rien de recherché. Le style en était facile et agréable. D'Alaire pensa que ce jeune homme devait parler comme il écrivait, et il répondit à sa lettre en l'invitant à dîner. Pouvait-il faire moins? Duval lui disait qu'étant parti de Paris sans ses équipages, il était très-probablement sans livres; que la lecture est le délassement d'un homme raisonnable, et qu'il croyait remplir un devoir de voisin, en le priant de se servir de ce qu'il avait trouvé de mieux sur ses tablettes. Le jeune homme ne demandait pas la permission de se présenter : c'eût été mettre un prix au service qu'il rendait. Le comte avait apprécié sa discrétion, et il l'avait récompensée.

L'extérieur de l'officier ajouta à l'opinion que d'Alaire avait conçue de lui. Le premier moment fut donné aux complimens d'usage. La conversation s'engagea ensuite. Duval souriait quelquefois des idées systématiques du comte; mais il se garda bien de les combattre : il voulait plaire; d'ailleurs, faire du bien avec la manie de répéter, à chaque instant, qu'on ne fait rien que pour soi, lui paraissait une chose louable, puisqu'au ridicule près, elle était toujours utile. Il répondait avec réserve; mais sa modestie n'ôtait rien à la justesse, à la force, ou à la fraîcheur de ses pensées. On se mit

à table, très-content l'un de l'autre; on la quitta en éprouvant le besoin de se revoir.

Le comte voulut reconduire son jeune hôte. Il désirait faire connaissance avec monsieur son père. Il se reprochait de n'avoir pas été le saluer plus tôt; mais il ignorait qu'il fût son voisin. Duval était flatté qu'on honorât son père. Cependant la politesse exigeait qu'il opposât quelque résistance à l'empressement que marquait d'Alaire. « Vous « m'impatientez, lui dit notre égoïste. Vous voyez « que je suis seul; vous devez en conclure que je « m'ennuie souvent. Souvent je suis tourmenté « d'idées affligeantes, d'un mal auquel il n'y a pas « de remède. Vous m'arracherez à moi-même; je « vous devrai des distractions agréables et néces- « saires. Vous voyez bien que je ne m'occupe que « de moi. Ainsi pas de remercîmens, plus de ré- « sistance, et partons. »

Le vieux Duval travaillait à son jardin. Son front chauve et élevé; ses yeux, qui avaient encore de la vivacité, et dans lesquels se peignait la paix de l'ame; une coupe de figure régulière et noble; une vieillesse exempte d'infirmités; tout en lui contribuait à inspirer de la vénération. Il s'appuya sur sa bêche, à l'aspect de l'étranger qui accompagnait son fils. L'air de bonté et de franchise du comte lui arracha un souris. Il s'avança vers lui, et lui présenta cordialement la main avant de le connaître. C'est ainsi que les anciens pratiquaient l'hospitalité. La soirée fut agréable pour

tous, et on se promit de se réunir le lendemain.

C'était toujours à l'heure du coucher que d'Alaire retrouvait son cœur. Il croyait s'examiner sévèrement, et il prononçait qu'à l'expiration de la quinzaine, il pourrait retourner à Paris sans danger. D'Alaire de bonne foi eût dit : Je me suis promis de vivre quinze jours loin d'elle; je tiendrai cet engagement; mais il m'est impossible de prolonger mon séjour ici. Il faut que je la revoie.

Le lendemain, le comte accepta le modeste dîner de messieurs Duval. Ils n'eurent pas la pitoyable vanité de dissiper, en un jour, la subsistance d'une semaine. Le repas, conforme à leurs moyens, dut tout son prix à la cordialité, qui en fit les honneurs, et à la gaieté décente qui le releva. D'Alaire était piqué de ne pas trouver encore d'égoïsme dans ses hôtes; il se consolait en pensant que le vice inhérent à l'humanité ne tarderait pas à percer, et surtout en jouissant de cette douce égalité dont on parle quelquefois dans les salons, mais qui n'y pénètre jamais.

On était au dessert. Le raisin de la tonnelle du vieux Duval, le laitage apprêté par la vieille gouvernante, étaient fêtés tour à tour, lorsque le régisseur entra, haletant, couvert de sueur et de poussière. Il annonce l'arrivée au château de deux dames, qu'il ne connaît pas, et qui cependant ont fait porter à l'antichambre leurs malles et leurs cartons. « Une femme âgée! s'écrie d'Alaire, « et une jeune demoiselle, répond le régisseur;

« mais jolie! oh, jolie! » A qui devait appartenir le premier moment? Est-ce à la réflexion ou à l'amour? Un soupir d'allégement s'échappa du cœur de d'Alaire; sa figure s'anima; la joie se peignit sur ses lèvres, dans ses yeux, sur son front. Impatient de retourner au château; incapable de donner à ses hôtes le spectacle d'un homme subjugué par un sentiment que son âge semblait proscrire, il se contraignit. Mais il prit son café bouillant, afin de gagner quelques minutes; il débita ensuite quelques phrases vides de sens; ses yeux étaient sans cesse tournés vers le chemin sur lequel s'élançait déja son cœur. Il sentait que les bienséances ne lui permettaient pas de quitter les Duval immédiatement à l'issue du dîner; il leur proposa de les accompagner. Il voulait faire voir au bon père son parc et ses jardins; il voulait lui offrir quelques fleurs rares, dont il ornerait son petit parterre; il voulait... Que ne voulait-il pas? Il était tout simple de dire : Deux dames sont descendues chez moi; permettez que j'aille les recevoir. Mais l'amour est si gauche, quand il veut se cacher!

Le comte avait trouvé, la veille, sa promenade un peu longue, et il était venu dans sa chaise de poste, où il n'y avait de place que pour lui. Mais avant que de se mettre à table, il avait remarqué, sous un hangar, couvert en chaume, un petit char à bancs, dans lequel la famille Duval se promenait probablement le dimanche, tirée par

un cheval de fermier. Il dit un mot, et le cheval est mis à la modeste voiture.

Le comte veut, exige que le papa Duval monte dans sa chaise de poste. Il sait, dit-il, ce qu'on doit d'égards et de ménagemens à la vieillesse. Il se place dans le char à bancs, avec le jeune homme et son régisseur. Encore de l'égoïsme! pensait-il; ce n'est point par déférence que j'ai mis le vieillard dans ma voiture. J'ai voulu voir de plus loin mon château, y deviner l'objet enchanteur qu'il recèle. En effet, il s'efforçait de percer l'horizon; il maudissait les arbres qui lui dérobaient encore l'antique demeure de ses pères, ces arbres dont, la veille, il avait béni l'ombrage. Il distingue enfin les cheminées les plus élevées; les toits, dorés des rayons du soleil couchant, lui fatiguent les yeux, et il ne les en détache que lorsqu'il peut voir les croisées; il les observe toutes; il semble les interroger, et leur dire : où est-elle?

On approche; la cour, la grille se développent. Deux femmes sont assises sous le péristyle; elles ont reconnu la chaise du comte; la plus jeune s'élance. C'est l'hirondelle, rasant le sol avec la rapidité de l'éclair. A peine elle a touché le marchepied, et ses bras ont enlacé le vieux Duval, étonné de se sentir presser sur le cœur d'un petit chef-d'œuvre de la nature. D'Alaire, hors de lui, ne réfléchit plus. Il oublie que pour égaler la légèreté d'Atalante, il faut être au moins jeune comme

elle. Il se donne à peine le temps d'arrêter le cheval. Il saute, un pied porte à faux; le meilleur des hommes tombe sur le chemin; un cri s'échappe. Julie reconnaît cette voix et son erreur; elle vole vers son ami. A genoux devant lui, dans la poussière, elle déchausse le pied foulé. Déja le gonflement se manifeste, et Julie jette un cri à son tour. Elle invoque le secours du jeune Duval et du régisseur : le comte ne peut marcher; il faut le porter au château.

L'accident a eu lieu près de la grille. Félix et quelques paysans se présentent aussitôt. Julie ne veut confier à personne la tête de son bienfaiteur. C'est elle qui la soutient de ses mains blanches et fraîches. Elle verse des larmes d'attendrissement et de peine; elles tombent, brûlantes, sur les joues de d'Alaire.

On le transporte dans sa chambre. La triste Julie sent ce qu'exige la bienséance, et elle lui cède à regret. Elle se retire dans un cabinet qui touche à cette chambre. Si elle ne peut voir l'homme qui lui est si cher, du moins elle entendra cette voix qui parle toujours à son cœur. Il est des momens où elle est sincèrement fâchée d'être jeune, où elle envie les prérogatives que l'âge donne à madame Bernard.

En effet, madame Bernard est restée près du comte. Elle et la femme du régisseur disposent tout ce qui est nécessaire au pansement, en attendant le médecin, le chirurgien et l'apothicaire

du bourg voisin, qu'on est allé chercher : ce grand homme est tout à la fois. M. Duval et Félix déshabillent le comte et le mettent dans son lit. Les mouvemens de trois personnes ne peuvent être parfaitement d'accord. Le pied malade reçoit des secousses ; il est quelquefois poussé en sens contraires. Le comte a du caractère ; mais il n'a pu étouffer quelques plaintes que lui a arrachées la douleur. Rien ne peut échapper à Julie inquiète et attentive ; elle accourt. Son bienfaiteur est couché ; la décence permet qu'elle reste auprès de lui. Elle traîne un lourd et gothique fauteuil contre le lit de douleurs. Elle s'assied ; elle prend la main du comte, elle la serre entre les siennes. Elle ne lui adresse pas un mot ; mais ses yeux ont une expression ! D'Alaire ne peut la soutenir ; il détourne la tête.

Julie croit qu'il désapprouve son départ de Paris, qu'il n'a point autorisé. Elle lui répète ce que madame Bernard et elle avaient pensé et s'étaient dit à cet égard. Elle craint d'avoir déplu, et elle exprime cette crainte avec une naïveté, une candeur et un charme !... Le son de sa voix est si touchant et si doux !... Le comte ne peut résister plus long-temps à l'enchanteresse qui attaque à la fois son cœur et sa raison. Il reporte ses yeux sur ces yeux charmans, qu'il redoute et qu'il adore. « Me pardonnez-vous, lui dit-elle ? — « Puissé-je me pardonner de même ! »

Messieurs Duval étaient témoins de cette scène,

qu'ils ne comprenaient pas entièrement. D'Alaire sentit la nécessité de leur présenter Julie sous le jour le plus favorable. « Messieurs, leur dit-il, « vous voyez ma fille adoptive. J'ai pour elle les « sentimens du père le plus tendre, et je suis payé « du plus sincère retour. » Julie s'aperçoit enfin qu'elle n'est pas seule avec le comte. « Oui, mes- « sieurs, dit-elle, voilà mon père, un père adoré. « Je vous remercie des soins que vous lui avez « prodigués. Désormais je veillerai sur lui. Ma ten- « dresse, ma reconnaissance, la piété filiale m'en « imposent la loi, et il est des devoirs si doux à « remplir ! » Elle avait cessé de parler et le jeune Duval écoutait encore.

L'homme qui réunit trois professions et qui croit les bien connaître toutes, le docteur par excellence se présente enfin, et il faut que Julie se retire de nouveau. Elle retrouve son cabinet, cette cloison où déja elle a fixé son oreille. Elle entend l'arrêt que prononce avec solennité l'Esculape du canton.

Le pied froissé sera pansé deux fois par jour, ce qui nécessitera deux visites, et les visites se payent, cela est juste. Les chaleurs sont excessives et le lit est échauffant. En conséquence, monsieur le comte prendra des boissons rafraîchissantes, qui seront variées, pour prévenir le dégoût. Monsieur le docteur fournira les objets convenables à la confection des tisanes, et cela est encore de toute justice : on est apothicaire pour quelque chose.

L'oracle, interrogé sur le temps qui doit probablement s'écouler, du moment de la chute à celui de la guérison radicale, répond qu'une entorse bien traitée peut être résolue en trois semaines; mais que pour ne pas se flatter, il est sage de compter sur quarante jours. Madame Bernard prononce que monsieur le comte manquant de beaucoup de choses nécessaires ou agréables, il convient qu'il fasse venir sa maison. D'Alaire ne peut plus éviter Julie : « Le sort en est jeté, dit-« il à madame Bernard. Faites ce que vous juge-« rez à propos. »

Le malade peut être vu, et Julie rentre dans sa chambre. Elle a marqué sa place auprès de son lit, et d'Alaire n'a pas la force de l'en éloigner. Madame Bernard règle, arrange tout. Un démon, ennemi du repos de Félix, le condamne à remonter à cheval. Pendant qu'il s'y dispose, le jeune Duval écrit sous la dictée de madame Bernard, l'état des choses qui seront immédiatement transportées de Paris au château. « Et vous, mademoi-« selle, dit la bonne dame à Julie, ne demandez-« vous rien? — J'ai un sac de nuit. — Un sac de « nuit, un sac de nuit! et qu'y a-t-il dans ce sac? « — Je l'ignore, madame. — Quel enfant! » Madame Bernard fait apporter le sac. On en tire deux chemises, la dernière robe que le comte a donnée à Julie, un petit nécessaire qu'il lui a offert le jour de sa fête, le volume du siècle de Louis XIV, et les cahiers de leçons. Julie croyait

avoir pris tout cela au hasard : sa main avait été servie par son cœur.

Madame Bernard rit à l'aspect du contenu du sac, et elle lève les épaules. « Julie, dit le comte, « vous manquez de tout. — Je ne manque de rien, « répond-elle, en lui serrant la main. » Ils se taisent tous les deux. Madame Bernard connaît le mobilier de la jeune personne comme elle connaît le sien. Le jeune Duval reprend la plume; il écrit encore, et il disait bien bas : Elle n'a pas besoin de parure.

Il était tard. MM. Duval s'étaient retirés, et madame Bernard pensa à distribuer les logemens. Julie s'écria qu'elle prenait le cabinet voisin. « Non, mademoiselle, dit madame Bernard. Mon- « sieur le comte peut avoir besoin de quelque « chose pendant la nuit, et vous êtes délicate. — « Je suis très-forte, madame. — D'ailleurs il n'est « pas dans les convenances... — Quoi? que je « rende à mon père amour pour amour? » Amour pour amour! Ce mot a retenti jusqu'au fond du cœur de d'Alaire. Il adresse à Julie un regard suppliant. « Ah! lui dit-il à demi-voix, laissez-moi « du moins le repos de la nuit. » Julie le regarde à son tour; elle semble lui demander l'explication de ce qu'il vient de dire. Le comte l'attire doucement à lui. « Julie, je vous adore : tremblez « et pour vous et pour moi. » Julie se tait; elle se recueille. « Je viens d'interroger mon cœur, dit- « elle à l'oreille du comte. Je ne peux m'abuser

« plus long-temps : ce ne sont pas l'amitié et la « reconnaissance qui y règnent. — Julie, qu'allez-« vous ajouter? — Rien, vous m'avez entendue. « Mais pourquoi tremblerais-je, mon ami?

« Allons, mademoiselle, allons, il est temps « qu'un malade repose. Ce que vous dites à mon-« sieur le comte doit être fort intéressant, mais le « sommeil lui vaudra mieux encore. » En parlant ainsi, madame Bernard a pris une bougie, et Julie se laisse conduire. Vous prévoyez que la bonne dame Bernard s'est logée dans le cabinet. Elle dépose la sensible pupille dans la chambre la plus voisine; elle en prend la clé, revient souhaiter le bonsoir au comte, et va se remettre de la fatigue du voyage et de celle de la soirée.

Mais pourquoi a-t-elle enfermé Julie? Elle n'a rien entendu de ce que se sont dit ces êtres si intéressans; ses yeux ne sont pas ouverts encore sur la nature de leurs sentimens. Elle est peureuse; le château est vaste, et il est presque désert. Madame Bernard n'a donc pris qu'une précaution qu'elle a crue nécessaire à la sûreté de Julie.

Julie était préoccupée au point de ne s'être pas aperçue de ce qu'avait fait madame Bernard. Laissez-moi du moins le repos de la nuit, lui avait dit le comte. Voilà ce qui l'enchaînait dans cette chambre. La porte fût restée ouverte, que la docile et aimable enfant n'eût pas pensé à en franchir le seuil. Elle ne pensait pas non plus à repo-

ser. Elle venait de lire dans son cœur, de se livrer à l'amour, d'en faire le timide aveu. La vierge pudique, qui aime pour la première fois, trouve difficilement le sommeil; mais le doux sentiment qui l'agite, qui fait palpiter son sein, est pour elle le premier des biens.

Elle répétait sans cesse : Julie, je vous adore; tremblez et pour vous et pour moi. Je vous adore! Que ce mot était doux à son oreille! avec quelles délices elle l'entendait résonner au fond de son jeune cœur! Mais pourquoi mon ami veut-il que je tremble pour lui et pour moi? J'ai dû trembler sans doute, quand M. de Versac a dévoilé ses odieux projets. Mais si la vertu n'est pas un vain mot, si elle existe quelque part, le cœur de mon ami doit être son sanctuaire. Non, je ne le craindrai jamais.

Il m'adore!... Quelle suite de biens ce sentiment m'annonce et me promet!... Julie, Julie, oublies-tu ce que tu es et ce que tu dois à ton bienfaiteur? Le voir, lui parler, être avec lui à tous les instans du jour; lui répéter sans cesse que tu l'aimes; l'entendre te répondre que tu es payée du plus tendre retour, n'est-ce pas le bonheur suprême? Désirerais-tu quelque chose de plus, si le comte était ton époux? Il ne le sera pas; il ne le sera jamais, n'est-il pas vrai, Julie? Tu te le promets à toi-même.

Le sommeil fuyait aussi les yeux de d'Alaire. Madame Bernard seule reposait dans ce château.

Amour pour amour! répétait-il de son côté... Ah! ce n'est pas de l'amour filial qu'elle a entendu parler : elle a, dit-elle, interrogé son cœur, et la reconnaissance n'y occupe que la seconde place... Ah! j'avais lu dans ce cœur trop sensible avant que de m'éloigner de Paris. Qu'ai-je gagné en la fuyant? Ce que l'honneur, la prudence m'avaient dicté vient de tourner contre moi. Elle est ici, et je ne peux m'éloigner d'elle. L'aveu de mes sentimens m'est échappé; elle sera forte de ma faiblesse; je n'aurai plus un moment de repos, et je finirai par succomber.

Succomber! Elle m'aime, elle me l'a déclaré. Cet amour mutuel peut être la source d'un bonheur inaltérable. Cet amour!... L'amour de Julie!... tu l'as déja jugé. Pourquoi revenir sur ce qu'a prononcé ta raison? Elle ne connaît que toi encore. La nature, l'impérieuse nature imprime dans tous les cœurs le besoin d'aimer, et celui de Julie ne pouvait être qu'à toi. Mais sois juste, tu ne peux le conserver. La jeunesse, l'amabilité te disputeront ce cœur, d'où dépend désormais le bonheur de ta vie. Pour qui se prononcera enfin un enfant incapable de dissimuler, et qui, à chaque instant, te laissera pressentir la plus cruelle des infortunes? Quels reproches seras-tu fondé à lui faire, toi qui devais être sage et pour elle et pour toi? Quel changement apporteront à ton sort de tendres plaintes, qui deviendront importunes, quand tu cesseras d'être aimé,

et qui feront succéder l'éloignement à l'indifférence? Voilà ce que tu t'es dit cent fois, et ce que tu dois te répéter sans cesse. Qui sait encore si Julie s'est rendu un compte fidèle de ce qu'elle éprouve? N'a-t-elle pu s'abuser sur ses propres sentimens? L'éclat d'un nom, une grande fortune, la considération qu'on attache à ces choses-là, ce qu'on appelle les agrémens de la vie, l'égoïsme enfin n'est-il pas la source de ces sensations, qu'elle couvre, de bonne foi, du voile respectable d'un amour pur et désintéressé? Non, Julie, non, nous ne pouvons être l'un à l'autre. Son amour passera; le mien durera autant que ma vie. Je serai malheureux; mais du moins je n'aurai pas à rougir des égaremens d'une épouse; chaque jour n'ajoutera pas à mes maux.

MM. Duval, en retournant chez eux, avaient fait aussi leurs réflexions. Au premier coup d'œil, disait le père, j'ai jugé monsieur le comte. Les égards, les respects qu'on lui marque ont confirmé ce jugement. « Et comme il est aimé, mon « père! Tous les cœurs semblent voler au-devant « du sien. — Veut-on connaître, mon fils, l'usage « que l'homme opulent fait de sa fortune? qu'on « observe ceux qui sont dans sa dépendance. — « Ah! mon père, il n'est pas un être dans ce vil- « lage qui ne soit disposé à tout faire pour le « comte. Cette jeune demoiselle surtout... l'avez- « vous remarquée? — Sans doute. On n'aime plus « à mon âge; mais l'aspect d'une jolie femme est

« encore agréable. — Jolie, mon père! elle est « charmante. Avez-vous rencontré dans le monde « une figure aussi séduisante et aussi modeste à la « fois? Et quelle taille! quelle grace! quel attrait « dans tous ses mouvemens! A peine est-elle ha- « billée; ce qu'elle porte a été froissé dans la voi- « ture qui l'a amenée, et il me semble que la toi- « lette la plus brillante ne l'embellirait pas. — « Charles! — Mon père! — Je t'entends; mais « réfléchis. Cette jeune personne est la fille adop- « tive du comte. Il n'est pas marié; elle sera peut- « être son unique héritière; elle sera riche au « moins. Qu'as-tu à lui offrir? — De la jeunesse, « une conduite irréprochable, et, j'ose le dire, « une valeur qui n'est pas contestée. — Mon ami, « tu ne connais pas encore les hommes. — Je les « connais, mon père, et je suis sûr que le comte « ne leur ressemble pas. »

Le vieux Duval est effrayé de l'effet que l'aimable enfant a produit sur son fils. Il réfléchissait, et le jeune homme gardait le silence : vous savez ce qui occupait sa tête et son cœur. « Mon « fils, mon ami, lui dit son père, une première « impression se dissipe facilement. Tu te perdrais « en multipliant tes visites au château. Charles, « n'afflige pas ton vieux père. Qu'il n'ait pas, en « fermant les yeux, le spectacle de ta peine. Pro- « mets-moi, mon ami, de ne pas retourner au « château. — Le comte nous a accueillis; il nous « a même marqué de l'amitié. Il est souffrant;

« nous lui devons des soins. Comment nous dis-
« penser de ce qu'exigent une amitié naissante,
« le voisinage et même la simple politesse? — J'i-
« rai au château, mon fils, j'irai tous les jours.—
« Ah! mon père, votre affection ne me suffit plus.
« Par grace, ne m'imposez pas un douloureux sa-
« crifice. »

Le lendemain, à la pointe du jour, Charles était à la grille du château. Julie ne s'était pas couchée, et elle attendait avec impatience que madame Bernard vînt lui rendre la liberté. Elle avait ouvert ses croisées; et elle allait de l'une à l'autre, respirant l'air pur du matin, et hâtant de ses vœux la marche du soleil, que lui dérobaient encore les collines qui bornaient l'horizon. Elle aperçoit Charles. Bon jeune homme, se disait-elle; il aime déja mon ami comme... Ah! comme l'aiment tous ceux qui le connaissent.

Un garçon jardinier traversait la cour, sa bêche sur l'épaule, sa gourde pendante à son côté, et la chansonnette à la bouche. Julie l'appelle. « Mon « ami, sonnez à la porte du régisseur. Je présume « qu'il a les clés de la grille et du château. Vous « le prierez d'ouvrir, et d'introduire monsieur. » Le son de la voix argentine ne s'est pas arrêté à l'oreille de Charles. Un doux frémissement a agité tout son être. Il ne trouve pas un mot. Il répond par une profonde révérence.

Le régisseur gronde, murmure : « Faut-il, parce « que monsieur le comte s'est donné une entorse,

« que ses gens ne dorment pas? » En murmurant, il s'habille, et il va ouvrir à Charles, qui compte les pas qui le rapprochent de la dangereuse Julie. Il entre au château, il ouvre la chambre du comte, et déja madame Bernard est auprès de lui. « Ne me blâmez pas, mon jeune voisin, dit « d'Alaire, je n'ai rien exigé. Je désirais, au con- « traire, que madame se reposât pendant quel- « ques heures de plus. Elle veut qu'on dise dans « le village qu'elle me sacrifie tout, jusqu'au som- « meil; et vous arrivez fort à propos pour répan- « dre la chose. — Oui, monsieur, oui, elle se « répandra, et cela me fera beaucoup d'honneur « dans l'esprit de nos villageois. — Et vous, mon « jeune ami, qui vous oblige à vous lever si ma- « tin? — Je me trouve bien auprès de vous, mon- « sieur le comte, et votre indisposition m'autorise « à devancer l'heure où l'usage permet qu'on se « présente. — Ah! c'est pour vous que vous êtes « ici? Vous êtes égoïste, j'en étais sûr; vous en « convenez franchement, et c'est une qualité de « plus. » Charles n'est pas maladroit. Il a caressé l'idée favorite du comte. Il veut s'insinuer dans son esprit, et lui plaire sous tous les rapports.

« Quel bruit entends-je là-haut? demande ma- « dame Bernard. — Sans doute, répond Charles, « mademoiselle Julie est impatiente de savoir com- « ment monsieur le comte a passé la nuit. — Ou- « vrez-lui donc, madame, ouvrez-lui donc, re- « prend d'Alaire. »

Madame Bernard trotte, autant qu'elle peut trotter. Elle ouvre, elle entre. « Que vois-je, ma-« demoiselle? Ce lit est dans l'état où je l'ai laissé « hier. N'est-ce pas assez que monsieur le comte « soit malade? Voulez-vous le devenir aussi? Puis-« je vous soigner tous les deux? » Julie n'a pas entendu un mot de ce qu'on vient de lui dire. Madame Bernard parlait encore, et l'aimable enfant était déja dans son grand fauteuil à roulettes; elle tenait la main du comte; elle la pressait de ses lèvres. Elle ne voyait pas Charles; et que lui importait ce qu'il pouvait penser? Il n'était pour elle qu'un homme dans le monde, et elle était auprès de lui.

« Grondez-la bien, dit madame Bernard, en « rentrant. Croiriez-vous, si je ne vous l'assurais, « qu'elle ne s'est pas couchée? » D'Alaire paya le dévouement de Julie d'un de ces regards où l'amour se peint si bien, et que l'amour seul sait bien entendre. Il ne chercha pas d'égoïsme dans la conduite présente de l'adorable enfant : il était si heureux de la trouver parfaite! Il était si loin de pouvoir réfléchir!... Le malheureux reviendra à son système. Il ne faut qu'un mot pour l'y rappeler.

Duval, invité à partager le déjeuner, ne laissa pas échapper l'occasion qui s'offrait de faire sa cour au comte. Le vin du régisseur n'était pas bon; madame Bernard en avait fait la remarque, et d'Alaire n'en avait pas d'autre. La table était

à peine éloignée de son lit, et Charles était disparu. Madame Bernard avait de la prévoyance. Une entorse n'exige pas de régime, et un bon déjeuner n'empêche pas qu'on dîne bien. La bonne dame était allée dans le village. Elle ne comptait pas y trouver rien de recherché, mais il y a de la volatille partout, et madame Bernard aimait beaucoup le chapon au gros sel.

D'Alaire était donc seul avec Julie : c'est ce qu'il désirait et ce qu'il craignait à la fois. Il avait pris ce ton réservé qui semble repousser certaines idées. Julie ne s'attachait pas au ton; c'est le cœur qu'elle cherchait. Sans art, sans finesse, elle sentait que celui de d'Alaire était à elle tout entier. D'ailleurs, il le lui avait dit, et doutons-nous jamais de ce qui fait notre bonheur? Julie jouissait du sien avec l'ivresse que fait toujours naître une première inclination. Ses caresses étaient pures comme son ame; mais ces innocentes caresses se succédaient sans interruption. La froideur apparente du comte disparaissait malgré lui. Tous les feux de l'amour circulaient dans ses veines; il ne savait plus où il s'arrêterait, et il n'avait pas la force d'éloigner Julie. Raison, prudence, délicatesse, tout cédait à un sentiment insurmontable, victorieux, inhérent à sa vie... qui était sa vie elle-même.

Le fauteuil de Julie était passé du pied à la tête du lit. Un de ses bras enlace le cou du comte; une de ses mains presse la sienne. Les haleines

se confondent; des soupirs de feu s'exhalent d'un cœur pour se perdre dans l'autre. Des mots entrecoupés et vides de sens peignent le délire et l'abandon. Les lèvres vont se toucher; l'innocence sera flétrie... « Je triompherai une seconde fois! « s'écrie le comte. Ce sacrifice est le plus fort « que l'humanité puisse faire; je suis plus qu'un « homme en ce moment; je le sens et n'en suis « pas fier : c'est à vous seule, Julie, que je m'im- « mole. Sortez de cette chambre. L'air qu'on y « respire est empoisonné. Sortez à l'instant, ou « c'en est fait de vous. »

Julie interdite, frappée de ces derniers mots, se lève, et, debout devant le lit du comte, elle en attend l'explication. « Julie, nous nous aimons de « l'amour le plus tendre, et nous ne pouvons être « époux. — C'est ce que j'ai pensé, mon ami. « — Ne croyez pas que de vains préjugés m'arrê- « tent. — Oh! je vous rends justice : la morale « n'est pas un préjugé. — Non, Julie, non, vous « ne me pénétrez pas. Les fautes sont personnel- « les : vous ne devez pas être punie de celles de « votre mère. — Je croyais, mon ami, qu'il est des « taches qui s'étendent au loin, qui ne s'effacent « jamais. — Pensez aux égards, au respect que je « vous ai toujours marqués, et vous reconnaîtrez « votre erreur. Julie, il fallait que vous fussiez la « plus estimable, comme la plus séduisante des « créatures, pour subjuguer, asservir ce cœur qui « n'existe plus que pour vous. — Je vous en-

« tends, mon ami. Un mariage disproportionné, « la crainte du blâme... — Ah! Julie, je ne crains « que vous. — Par grace, expliquez-vous, mon « ami. — Je vais parler. Je vous affligerai, Julie; « mais entre deux êtres tels que nous, il ne peut « exister de secret, ni même de réserve... Éloi- « gnez-vous un peu, je vous en supplie... encore, « Julie... encore. Ah! j'ai besoin de rappeler toute « ma raison.

« Julie, j'atteste l'honneur que, lorsque je vous « ai reçue chez moi, je n'ai cédé qu'à l'intérêt « que m'a toujours inspiré le malheur. Je n'ai rien « prévu, par conséquent, je n'ai rien redouté. Plus « tard, l'orgueil, fils de l'égoïsme, m'a persuadé « que jamais vous ne seriez dangereuse pour moi, « et, pendant des mois entiers, l'amour s'est caché « sous le voile de l'amitié. La main de l'inexora- « ble vérité l'a déchiré enfin. Vous lisez comme « moi dans mon cœur, et, à cet égard, je n'ai « rien à ajouter.

« Mais, Julie, avez-vous bien lu dans le vôtre? « Je suis l'homme que vous préférez; je n'en sau- « rais douter sans vous faire outrage, sans vous « ôter vos droits à mon estime. Mais regardez- « moi. Dans quelques années, les rides sillonne- « ront mon front; ces yeux qui vous disent amour « aujourd'hui s'éteindront; ce cœur lui-même se « glacera, et vous serez encore au printemps de « la vie. — Mon ami, la vertu vieillit-elle jamais? « — Je ne suis pas vertueux, Julie; gardez-vous

« de le croire. Je ne combats mon amour que « parce que je sens qu'il ferait plus tard le mal- « heur de ma vie. — Ah! si votre félicité dépend « de moi... — Vous allez me faire des sermens, et « vous les ferez de bonne foi. Votre âge est celui « des illusions, et le temps les dissipe toutes. Que « deviendrez-vous, que deviendrai-je, quand votre « amour sera éteint? — Cela est impossible. — « Vous combattrez sans doute; mais la nature « sera plus forte que vous. Vous gémirez de votre « défaite, et vous ne serez pas moins vaincue. — « Mon ami, mon digne, mon inappréciable ami, « vos préventions vous égarent. Vous supposez « d'ailleurs que nous soyons époux, et je jure « que je renonce à votre main; que je borne tous « mes vœux à vous aimer, à vous plaire, à n'être « pour vous que ce que j'ai été jusqu'ici. — Quoi, « Julie! votre imagination ne s'est pas lancée dans « l'avenir! Un nom, de l'opulence, de la consi- « dération... — Moi! monsieur le comte, je me « serais arrêtée un instant à ces choses-là! Ne « dégradez pas Julie dans votre propre opinion. « Je me suis dit souvent : Si je tenais à une famille « illustre, si la fortune m'avait comblée de ses « dons, et qu'il ne fût rien, avec quel plaisir, « quelle ivresse je l'élèverais jusqu'à moi! — Julie, « pensez-vous à ce que vous dites, à ce que vous « semblez m'indiquer, me prescrire? — Je n'in- « dique, je ne prescris rien, puisque j'ai juré de « n'être jamais à vous. — Hé bien, Julie, si vous

« vous respectez comme je vous respecte; si vous « voulez conserver votre vertu; si vous ne voulez « pas que je sois tourmenté de remords, il faut... « il faut... — Que faut-il, monsieur le comte? — « Oh! que ce mot est cruel à prononcer... Il « faut... — Achevez. — Il faut nous séparer.

« Vous pleurez, Julie!... Ah! cachez-moi vos « larmes... cachez-les-moi, Julie. Elles m'ôtent « toute ma fermeté; je vais être faible comme « vous. » Madame Bernard rentra : il était temps. Mais ce soir, demain, après demain?...

« Que vois-je? dit-elle; Julie pleure; monsieur « le comte est accablé. — Madame Bernard, un « mot m'est échappé, un mot bien dur... — Pro- « noncé sans intention? — Vous vous trompez. « J'étais sûr de l'effet qu'il produirait, et je l'ai « proféré. » Vingt questions se présentèrent à l'imagination de madame Bernard. Elle aurait donné le chapon qu'elle rapportait pour connaître ce mot. Le respect l'arrêta. Mais elle se promit bien de joindre la jeune personne pendant la journée, et elle compta sur la facilité naturelle à son âge.

Cependant il fallait qu'elle dît, ou qu'elle fît quelque chose. Elle prit un feston et fut s'établir dans le fauteuil à roulettes, d'où Julie n'osait plus s'approcher. « Monsieur le comte, dit tout bas la « vieille dame, j'ai une bonne nouvelle à vous « apprendre. — Je ne peux rien apprendre de « satisfaisant. — Pardonnez-moi, pardonnez-moi.

« Vous aimez Julie. — Oh! beaucoup. — Et vous « n'avez pas observé le jeune Duval? — Qu'avez-« vous remarqué? — A chaque instant il trouve « un prétexte nouveau pour venir ici, et ce n'est « pas vous qu'il y cherche. — Quoi, madame! « vous pensez?... — C'est un égoïste, monsieur le « comte. — Je le crois comme vous. — Julie a « produit sur le beau jeune homme la plus forte « impression. Je ne l'ai pas perdu de vue une « minute; son amour naissant se décèle jusque « dans la moindre chose. Il paraît très-aimable; « Julie est charmante : le joli couple que ce se-« rait! Une modique dot assurerait ce mariage. »

Madame Bernard eût pu parler un quart d'heure encore, sans que d'Alaire pensât à l'interrompre. Assailli par une foule de réflexions, il cherchait en vain à classer ses idées. La jalousie s'était d'abord insinuée dans son cœur, et l'avait cruellement froissé. Il s'était applaudi ensuite de la résolution qu'il avait prise de n'être jamais à Julie. Je serais désespéré, pensait-il, qu'elle aimât ce jeune homme; mais si elle était ma femme, je mourrais de douleur. Il se rappelait ensuite les qualités, les agrémens extérieurs de Charles. Elle l'aimera, elle l'aimera, se disait-il, et elle nous rendra justice à tous deux. Tantôt il ne suivait que l'impulsion de son cœur; il voulait fuir avec Julie et la dérober à tous les yeux. Il ne voyait ensuite, dans une telle démarche, qu'une injustice criante, qu'un acte d'autorité et d'égoïsme.

L'attacher exclusivement à mon sort et refuser d'assurer le sien; me cacher avec elle, et armer la calomnie contre l'innocence; perdre sa réputation, uniquement pour l'empêcher d'aimer un homme qu'elle doit me préférer sous tous les rapports, puisqu'elle n'a pas d'ambition, ce serait une indignité, une infamie! je resterai. Je verrai l'amour de Charles, le tendre retour, dont il sera payé tôt ou tard, et je me tairai. C'est moi qui dois faire le sacrifice de mon cœur; seul je dois être puni de mon imprudence. « Madame Ber-« nard, attachez ce miroir au pied de mon lit. » Quand mon cœur se soulèvera contre ma raison, je me regarderai, et je sentirai combien il est ridicule d'aimer à mon âge.

Charles parut, et s'annonça avec timidité : il venait de déposer un panier de vin vieux à l'office, et il ne savait comment son petit présent serait reçu. Il balbutia quelques mots, que le comte entendit à peine : il observait Julie. Les yeux de l'aimable enfant s'étaient reportés sur le parquet, d'où elle les avait levés machinalement lorsque Charles était entré. Absorbée aussi dans ses réflexions, elle ne voyait rien de ce qui se passait autour d'elle. Madame Bernard aimait les bonnes choses; d'Alaire n'avait rien répondu au projet de mariage qu'elle lui avait communiqué. Elle avait pris son silence pour un acquiescement à ses vues. Elle se chargea des remercîmens d'usage, et elle mêla aux choses qu'elle adressa à

Charles de ces mots encourageans qui ne disent rien de positif, mais que saisit toujours, et qu'interprète à son avantage un jeune homme qui aime tendrement, et qui a besoin d'espérances.

Le dîner ne fut pas gai. Charles ne savait comment concilier ce que lui avait dit madame Bernard avec l'air plus que réservé du comte, et les distractions continuelles de Julie. Il devint rêveur à son tour. Madame Bernard mangeait et parlait pour tous.

Cet état d'anxiété et de contrainte ne pouvait durer. Il fallait nécessairement que quelqu'un rompît le silence, et quand on sort d'une situation pénible et forcée, on ne raisonne pas ce qu'on dit. Le secret de trois cœurs est prêt à s'échapper avec énergie, avec franchise, et cet aveu ajoutera à ce que chacun souffre en particulier... Le régisseur apporte un énorme paquet; il est timbré de la ville capitale d'un état voisin, et il est adressé au comte. D'Alaire se félicite de pouvoir dire quelque chose qui soit étranger à son amour et à Julie, et qui tire trois êtres souffrans de la position gauche où ils se trouvent. Il s'empresse de rompre le cachet.

Il lit, et des exclamations de mépris et de colère interrompent à chaque instant sa lecture. « Cet égoïsme est épouvantable! s'écrie-t-il enfin; « ce crime ne se consommera pas : je pars ce soir « pour Paris. — Mon ami, et votre pied? — Julie, « il s'agit de la vie de cent mille hommes : je dois

« compter la mienne pour rien. — Mais, mon « ami... — Vos réflexions, votre résistance sont « inutiles. Qu'on m'habille et qu'on m'aille cher- « cher des chevaux de poste, je le veux. — Mon- « sieur le comte laisse-t-il ici mademoiselle Mau- « ret? — Oui, monsieur, et vous sentez que les « bienséances exigent que vous suspendiez vos « visites pendant mon absence. — Sera-t-elle lon- « gue, mon ami? — Je ne m'arrêterai que deux « heures à Paris. — Et vous voulez partir seul, « dans l'état où vous êtes? Si j'osais vous pro- « poser... — De m'accompagner? Julie, cela ne se « peut pas, parce que cela ne doit pas être. — Si « du moins madame Bernard... — Il n'y a pas de « place dans ma chaise. D'ailleurs, je ne vous « laisserai pas seule ici. — Monsieur le comte? — « Monsieur? — Permettez-moi de courir devant « votre voiture, et de vous donner les secours « dont vous aurez besoin. — Monsieur, j'accepte « votre offre avec reconnaissance. Allez vous pré- « parer. » Pour la première fois, Julie regarde Charles; elle le regarde avec bienveillance; elle lui sourit; elle le remercie avec cette effusion d'ame que produit le sentiment d'un service signalé.

CHAPITRE XII.

La catastrophe.

D'Alaire avait dit : Je le veux. Il ne prononçait ce mot que dans les plus graves circonstances; on le savait, et alors personne n'osait le contredire. Les dames se retirèrent donc, et le régisseur et le jardinier entreprirent de faire sa toilette. La douleur du pied était toujours très-vive, et les deux valets de chambre n'étaient pas très-adroits. Le docteur entra pendant qu'on chaussait le comte, et les grimaces que faisait le malade amenèrent un discours très-méthodique sur l'indocilité qu'on oppose tous les jours aux talens des médecins les plus distingués.

Mais quand celui-ci sut que d'Alaire partait pour Paris, il laissa ses périodes, il perdit l'aplomb et la gravité qui constituaient la plus grande partie de son mérite, et il s'écria que monsieur le comte s'exposait à perdre la jambe. « Hé bien, « monsieur, je la perdrai. — J'espère, au moins, « monsieur le comte, que vous déclarerez haute- « ment que je vous avais consigné chez vous pour « six semaines. — Je vous en donnerai un certificat « authentique. — Ce n'est pas le tout, monsieur le « comte. Je n'abandonne jamais mes malades. J'ai « une carriole dont les roues sont toutes neuves. « Je vous accompagnerai; je vous panserai quand

« vous en aurez besoin. — Vous n'abandonnez ja-
« mais vos malades, dites-vous, et vous allez dé-
« laisser tous ceux que vous avez dans le canton,
« et dont plusieurs, peut-être, ont besoin des se-
« cours les plus pressans? — Oh! je leur ordon-
« nerai de m'attendre. — Il n'est pas difficile de
« deviner le motif qui vous détermine : vous êtes
« un égoïste. »

D'Alaire ordonna à son régisseur de payer les visites que le docteur lui avait faites, et il pria l'égoïste de se retirer. « Le vilain homme! s'écria-
« t-il. Il abandonnerait des malheureux dépourvus
« de moyens pécuniaires, pour courir, sur la route
« de Paris, après cent louis que je lui aurais don-
« nés! Et je ne connais pas les hommes, et je les
« juge trop rigoureusement! *Primo mihi*, *primo*
« *mihi;* voilà la devise du genre humain!

« Qu'on s'informe s'il y a des malades dans le
« village; qu'on leur donne du bouillon et du vin.
« Cela leur fera plus de bien que les drogues que
« leur vend, à tort et à travers, le docteur-méde-
« cin, chirurgien et apothicaire. »

Madame Bernard et Julie étaient dans le jardin. La bonne dame n'avait pas oublié les larmes que la jeune personne avait répandues devant elle. Elle grillait d'en connaître la cause. Elle aurait bien voulu savoir aussi comment on comptait mettre cent mille hommes à mort, et comment monsieur le comte leur sauverait la vie. Julie savait très-bien, malgré son innocence et sa can-

deur, qu'il est au moins inutile de se confier à ceux qui ne peuvent nous soulager, surtout quand ils sont causeurs. Pour se rendre impénétrable, elle répondait aux questions multipliées de madame Bernard, par d'autres questions tout-à-fait étrangères à ce qu'elle voulait savoir. Madame Bernard se dépitait, et répétait : « Vous pleuriez, « Julie, et on ne pleure pas sans sujet. — Croyez-« vous, madame, que monsieur le comte puisse « faire ce voyage sans danger? — Ce n'est pas de « cela que je vous parle, mademoiselle. Vous cher-« chez à détourner mon attention. Vous n'avez « pas toujours été si réservée. — J'ai pu vous par-« ler de ce qui me concernait personnellement. « Aujourd'hui je suis dépositaire du secret de mon-« sieur le comte, et je dois le renfermer dans mon « sein. — Le secret du comte! Le comte a un se-« cret, et je l'ignore! Et vous le savez, et il vous « a coûté des larmes! — Madame, remplir ses de-« voirs, aimer ses bienfaiteurs, leur être utile « quand on le peut et qu'ils le désirent, voilà à « quoi on doit borner son ambition et ses jouis-« sances. — Borner son ambition et ses jouissan-« ces! Mademoiselle prétend me faire la leçon! — « Non, en vérité, ma chère madame Bernard. Mais « vous me pressez; il faut que je vous réponde « quelque chose, et ce que je viens de vous dire « est ce que j'ai trouvé de mieux. »

Charles est prêt à monter à cheval, et il vient avertir ces dames que le comte les attend. « Je

« m'éloignerais de vous avec les plus vifs regrets, « mademoiselle, dit-il à Julie, si je n'étais assez « heureux pour prouver à monsieur le comte mon « affection et mon dévouement. — Je suis persua- « dée, monsieur, que sa reconnaissance est égale « à la mienne. — Pardonnez, mademoiselle, si « j'ose me flatter de quelque espoir : madame m'a « adressé des mots, dont peut-être elle n'a pas « raisonné l'importance, et qui, cependant, m'ont « rendu heureux un moment.—Sachez, monsieur, « que je ne parle jamais au hasard, et que j'ai « toujours l'intention de me faire entendre. — « Alors, madame, mes espérances m'ôtent tout le « mérite du service que je vais rendre à monsieur « le comte. — Je ne vous entends plus, monsieur, « reprend Julie incertaine et inquiète. — Permet- « tez, mademoiselle, qu'après mon départ, ma- « dame soit mon interprète auprès de vous.—Ma- « dame Bernard, que signifie ce que monsieur « vient de dire? — Mon enfant, vous avez votre « secret; j'ai le mien. Nous les échangerons, ou « je garderai le silence. »

Tout était prêt. On porte le comte dans sa voiture. Julie l'embrasse tendrement. « N'oubliez pas, « lui dit-elle tout bas, que ma vie est attachée à « la vôtre. » Il s'éloigne, précédé de Charles, qui a adressé à Julie un dernier adieu et un dernier regard. Elle ne l'a pas entendu; elle ne l'a pas vu. Que pouvait-elle voir qui ne fût pas d'Alaire? Elle prend le bras de madame Bernard : elle avait

besoin d'un appui. Elle s'enferme avec elle, et elle veut en vain retenir ses pleurs. « Ils partent, « lui dit-elle, que pourrais-je vous cacher? Ma- « dame, bannissons toute espèce de défiance. Vous « avez quelque chose à m'apprendre, et je sens « mon cœur prêt à s'ouvrir à l'amitié. — Enfin, « vous devenez traitable, ma jeune amie. Allons, « parlons, parlons. »

On se passe aisément de confident, lorsqu'on est près de ce qu'on aime. Si quelque importun arrête ces doux épanchemens, qui sont toujours les mêmes, et qui paraissent toujours nouveaux, on se voit au moins; il reste encore, ce langage de tous les temps et de tous les lieux, ce langage moins étendu que l'autre, mais bien autrement expressif : quand les yeux disent amour, dans quel idiome le dirait-on comme eux?

Toujours un jeune cœur s'abandonne aux plus délicieuses sensations; il s'y livre avec sécurité; il ne voit dans l'avenir qu'une suite de jouissances sans cesse variées. Mais qu'un événement inattendu le sépare inopinément de cet autre cœur, qui est la moitié de sa vie, ce pauvre petit cœur, qui ne vivait que hors de lui, est forcé de se replier sur lui-même. Il est comprimé; il souffre; il cherche à reprendre sa première expansion, et ne trouvant plus l'amour, il invoque les consolations de l'amitié. Julie était déja affligée, quand le comte annonça son départ pour Paris. Ce mot terrible *il faut nous séparer*, était toujours pré-

sent à sa pensée et à son oreille. Quelquefois elle croyait que le comte avait pressé l'exécution de l'arrêt fatal; quelquefois elle le jugeait incapable d'employer un détour, dont il n'avait pas besoin, et qui ne pouvait s'accorder avec la franchise et la noblesse de son caractère.

Il était parti : la douleur oppressait sa poitrine; ses larmes tombaient sur son cœur. Il fallait leur rendre un libre cours; les verser dans un sein compatissant : parler de ce qu'on souffre, c'est déja se soulager. Madame Bernard était la seule qui pût entendre Julie et lui répondre. Il n'y avait pas ici de préférence qui dût flatter l'amour-propre de la bonne dame; mais elle allait causer, se mêler des affaires des autres, avancer peut-être le mariage qu'elle avait projeté. Quelle journée pour elle!

Rien ne peut rendre son étonnement, sa stupéfaction, quand elle sut que Julie et le comte s'aimaient. Le comte amoureux à son âge! Julie partageant cet amour! Voilà de ces choses qu'on ne devine jamais, et qu'on a peine à croire, lors même qu'elles sont constatées. Combattre l'inclination de Julie, est le moyen le plus sûr de lui déplaire. Laisser entrevoir un dénoûment désiré, et qui, après tout, n'est pas impossible, c'est captiver sa bienveillance. Un mari âgé est toujours faible, et Julie, devenue comtesse, aura nécessairement la haute-main dans la maison. Le bien-être de madame Bernard dépendra uniquement

d'elle. Il est donc d'une nécessité absolue de paraître voir, sentir comme Julie, et de contribuer à la rendre heureuse. Encore de l'égoïsme.

Vous pensez bien que la délicatesse seule éloignait de l'imagination de Julie l'idée d'un mariage qu'elle souhaitait si vivement. Madame Bernard n'eut pas de peine à lui persuader que s'il était dans les convenances qu'elle résistât aux instances que le comte lui adresserait tôt ou tard, il était naturel qu'elle ne s'opposât formellement à rien de ce qu'il voudrait, de ce qu'il ordonnerait enfin. « Mais, ma chère amie, il y aurait de « la ruse dans la conduite que vous me conseillez « de tenir, et je ne sais pas feindre. D'ailleurs, le « comte veut que nous nous séparions... que nous « nous séparions!—Mademoiselle, il n'en aura pas « la force.—Vous le croyez.—Je vous en réponds. » Mademoiselle, a dit madame Bernard. Elle a quitté le langage familier; déja elle marque des égards à Julie; elle veut la gagner de toutes les manières; elle commence l'exécution d'un plan conçu à la minute, et qui n'en est pas moins adroit.

« Vous me devez, reprend Julie, une confidence « en retour de la mienne. — Mademoiselle, je ne « l'ai pas oublié. Il s'agit du beau jeune homme... « — Qui donc? — M. Charles. — Ah! je n'y pen- « sais plus. — Qu'en ferons-nous, à présent? — « Vous vous êtes, en effet, servie avec lui d'expres- « sions que je n'ai pas comprises.—Mais que vous « expliquez maintenant. Il vous aime avec une

« extrême tendresse. — J'en suis fâchée, et je ne « peux rien pour lui. — Je comptais amener mon- « sieur le comte à vous doter, à faire ce mariage. « Mais les considérations qui me déterminaient s'é- « vanouissent devant un amour d'une tout autre « importance. »

Madame Bernard était trop fine pour apprendre à Julie que d'Alaire connaissait les sentimens de Charles. C'eût été l'inquiéter inutilement : il était hors de toute vraisemblance que le comte fût assez maître de son cœur pour se sacrifier volontairement, et la bonne dame comptait bien développer en lui cette confiance en Julie que combattaient encore sa raison et son jugement. Des insinuations présentées avec simplicité; des éloges indirects de la demoiselle; des réflexions sur ses rares qualités, sur son aversion pour les plaisirs bruyans, sur son goût pour la retraite, devaient finir par persuader un homme, qui sans doute ne demandait qu'à l'être.

Madame Bernard ne confiait pas à Julie les petits détours qu'elle se proposait de prendre pour arriver au succès. A chaque instant elle gagnait quelque chose sur sa confiance. Elle écoutait la jeune personne avec une complaisance qui n'avait plus de bornes. Elle faisait valoir le désintéressement, l'austère probité, l'amabilité du comte. Elle louait les agrémens extérieurs dont la nature ne l'avait pas dépouillé encore. Julie l'écoutait avec ivresse; elle regrettait de ne l'avoir bien

connue que si tard; elle se félicitait de lui avoir dévoilé son cœur. Errantes dans les jardins, dans le parc, elles ne parlaient qu'amour et avenir. Les heures s'écoulaient avec rapidité... pour Julie.

Le sang de madame Bernard était singulièrement refroidi. Les belles choses que lui disait Julie ne l'empêchaient pas de voir les objets devant lesquels elle passait. Elle s'arrêta auprès de la calèche qui les avait amenées, et elle la fit remarquer à la jeune personne. Elle avait encore un but : elle connaissait tous les recoins du château, et le dernier arbre des jardins. Elle s'ennuyait dans ce magnifique désert. Elle désirait revoir Paris, y reprendre ses habitudes, et paraître, aux yeux du comte, n'avoir cédé qu'aux désirs de mademoiselle Mauret.

A l'aspect de la calèche, Julie parut sortir d'un songe. « Ah, mon Dieu! s'écria-t-elle, nous au-« rions pu partir avec lui!—Mais dans ce moment « de surprise, de trouble, de désordre, était-il « possible de penser à tout?—Oui, nous pouvions « partir avec lui. Peut-être est-il temps encore de « le suivre, de le joindre. — Sans doute, made-« moiselle... Mais monsieur le comte ne doit rester « que deux heures à Paris.—Et si la fatigue ajoute « au mal qu'il avait déja. — Cela est présumable. « — Oh! elle y ajoutera, ma bonne amie. Des che-« vaux, des chevaux. — Mais si nous rencontrons « Félix et ses fourgons? — Nous les ferons rétro-« grader.—Mais si monsieur le comte trouve mau-

« vais... — Oh! je prends tout sur moi. Des che-
« vaux, des chevaux. »

Le mouvement de la voiture avait en effet singulièrement fatigué le pied de d'Alaire, qui n'avait pas plus pensé à la calèche que Julie et madame Bernard. Il avait été obligé de s'arrêter à Amboise, et d'y prendre une berline, dans laquelle il pût être à peu près couché. Le beau, l'intéressant, le sensible Charles l'avait pressé de s'y arrêter. Le comte avait répondu à ses instances qu'il fallait sauver cent mille hommes, et qu'il voulait continuer sa route. Le bon jeune homme avait cédé, et il s'était placé sur le siége du cocher, pour être, à chaque instant, aux ordres du comte.

Ils rencontrèrent, à une lieue d'Orléans, Félix et une file de voitures chargées de manière à meubler six maisons et autant de caves. « Il faut « renvoyer tout cela à Paris, dit le comte à Char-« les. Je pressens que de long-temps je ne pour-« rai retourner à ma terre. Nous arrêterons une « heure à Orléans. Vous voudrez bien écrire à « madame Bernard de partir à l'instant avec ma-« demoiselle Mauret, et de venir me retrouver. »

Charles était d'un empressement, d'une exactitude qui auraient singulièrement plu à d'Alaire, sans la confidence que lui avait faite madame Bernard. Semblable aux publicistes du jour, il ramenait tout à son système; il trouvait le moyen d'y tout attacher. Charles, pensait-il, était pré-

venu qu'il ne verrait pas Julie pendant mon absence. En m'accompagnant, son motif essentiel est de se mettre mieux à chaque instant dans mon esprit, de tirer ainsi le parti le plus avantageux de sa séparation forcée d'avec l'objet de son amour. Le *primo mihi* le dirige. Mais du moins, dans cette circonstance, ce mot ne fait de mal à personne, et tout être tend au bonheur par une impulsion irrésistible.

Ah! sans mon fol amour, sans l'inconcevable retour dont il est payé, je ne sais ce que j'aurais fait en faveur de ce jeune homme... Il est constant que je ne peux épouser cette fille adorée; je ne le dois pas; je ne le veux pas. Mais l'avoir sans cesse auprès de moi; entendre à chaque instant du jour les expressions naïves de sa tendresse; recevoir des caresses, aussi dangereuses qu'innocentes, c'est ce que la vertu idéale même ne pourrait soutenir. Je me séparerai de Julie, je l'ai dit et je le ferai. Mais quel asile lui donnerai-je? J'ai épuisé avec madame Bernard tous les raisonnemens, toutes les conjectures à ce sujet... La marier est le seul parti qu'il conviénne de prendre. Le mariage est un lien respectable; ce sera une barrière de plus que j'aurais élevée entre elle et moi... La marier!... Cette idée est cruelle!... Égoïste, tu balances, tu veux la voir, continuer de l'aimer, de lui plaire, et la perdre sans retour. Peut-être même auras-tu la lâcheté de t'applaudir de ton infâme triomphe...

D'Alaire, n'étouffe pas en un instant la voix de ta conscience, de cette conscience qui jusqu'à présent a applaudi à toutes tes actions. Sois encore en paix avec elle... Ah! cette pensée m'ennoblit à mes propres yeux; elle m'élève au-dessus de moi. Charles épousera Julie.... Mais y consentira-t-elle?... Je lui rappellerai mon âge. Je lui ferai remarquer les qualités, les agrémens de ce jeune homme, à qui elle n'a encore accordé qu'une attention fugitive... je... je...

On cite, on vante la continence de Scipion. Scipion n'était pas amoureux de sa captive; il n'en était pas aimé, et pour posséder l'objet de son amour, d'Alaire n'a qu'à le vouloir.

Mais quel est ce paquet, dont la lecture l'a si vivement agité? Que va-t-il faire à Paris?

Le marquis d'Arancourt, jeune, ardent, impétueux et brave, était entré au service à l'âge où on ne doute de rien. Disposé à se faire tuer à la première occasion, il n'avait pas cru qu'il fût nécessaire d'être tacticien pour braver un coup de canon. Versac l'avait trouvé colonel, entendant assez mal les manœuvres, mais ayant ces qualités brillantes et chevaleresques qui plaisent généralement, et particulièrement aux femmes. Aucune n'avait eu à se plaindre de lui, parce qu'il portait la probité jusqu'au rigorisme. Il s'était prononcé à cet égard en entrant dans le monde, et il avait soutenu le caractère qu'il s'était donné.

La voix publique, qui n'est pas toujours juste, le portait aux plus hauts emplois, et l'opinion finit par tout entraîner. Versac, qui ne faisait rien qui ne fût calculé, l'avait fait maréchal de camp, puis lieutenant-général, pour se populariser. Une ambassade importante et difficile était vacante. La probité et la noble franchise de d'Arancourt furent ses seuls protecteurs : on le nomma.

Vous n'avez pas oublié, peut-être, que les fautes, les erreurs, les écarts multipliés de Versac étaient connus enfin dans ce palais où la vérité pénètre si difficilement; qu'il en était sorti, menacé d'une disgrace éclatante, accablé, anéanti. Il avait prévu ce moment fâcheux, et il avait embrouillé les affaires de son administration de manière à ce que personne n'osât le remplacer. Il pouvait être renvoyé cependant, et il sentit qu'une violente crise politique pouvait seule le maintenir, en le rendant nécessaire. Il regardait d'Arancourt comme son ouvrage, et il lui écrivit avec la confiance qu'on a ordinairement dans sa créature.

La cour où résidait le marquis, élevait des prétentions qu'un esprit conciliateur et sage pouvait seul modérer, et Versac enjoignait à son protégé de leur opposer la roideur et même l'insolence; d'amener une rupture ouverte et prompte, et pour prix de sa docilité, il lui promettait le commandement de l'armée française.

Une proposition de cette nature devait blesser d'Arancourt : elle le révolta. Il envoya à d'Alaire la lettre de Versac. Elle était en chiffres, selon l'usage, et le marquis y avait joint une clé propre à en rendre l'intelligence facile. Il disait, dans une lettre particulière, adressée au comte, qu'il ne se sentait nullement propre au commandement d'une armée; mais qu'eût-il les talens du général le plus distingué, il étoufferait les brandons de la guerre au lieu de les allumer. Il ajoutait qu'il s'adressait à d'Alaire, parce qu'il ne connaissait pas un plus honnête homme; qu'il le laissait le maître de faire de la lettre de Versac l'usage qu'il jugerait le plus utile au bien public, et qu'il ne le désavouerait dans aucune circonstance.

Il n'était plus question ici de ces actions hasardées, folles et scandaleuses qui ne nuisent qu'à celui qui se les permet, ni de ces actes arbitraires qui ne portent que sur quelques individus, et qui ne troublent pas l'ordre public, parce que les lois peuvent les réprimer. Il s'agissait d'étouffer l'étincelle qui pourrait embraser l'Europe. C'est l'imminence du danger, le désir d'y soustraire sa patrie qui avaient allumé le sang du comte, et qui lui avaient fait oublier le soin de sa conservation.

Il pensait cependant, en courant la poste, que peut-être d'Arancourt ne refusait le commandement d'une armée, que parce qu'il sentait son

incapacité, et que l'égoïsme ne lui permettait pas de s'exposer à être battu. Au surplus, disait-il, c'est un égoïste comme moi, et en rapportant tout à lui, il vient de faire une bonne action.

En réfléchissant, en se parlant à lui-même, en causant avec Charles, d'Alaire s'étourdissait sur des douleurs qui augmentaient sensiblement. Il les sentit enfin, sans interruption et dans toute leur force. Il jugea, en entrant à Paris, qu'il devait descendre chez Versac, et qu'après la grande explication, il prendrait le parti qui lui paraîtrait le plus prudent et le plus facile à exécuter.

Il donne ses ordres, et Charles dirige les postillons. On arrête à la porte de monseigneur. D'Alaire essaie de faire quelques mouvemens; des douleurs aiguës l'arrêtent. « Faites venir, dit-il « à Charles, quelques domestiques de M. de Ver- « sac. Qu'on m'enlève de cette berline et qu'on « me porte dans son cabinet. »

Le nom du comte met tout en mouvement. Versac, lui-même, va au-devant de lui, jusqu'à son antichambre. Il ne conçoit rien à ce qu'il voit; mais d'Alaire est toujours redoutable pour lui, et il lui fait un accueil qui peut paraître affectueux à qui ne connaît pas le cœur sec et froid de l'excellence.

« Point de vaines démonstrations, lui dit le « comte. Passons dans votre cabinet. » On y arrive lentement, péniblement. Charles ne sait pas ce qui amène d'Alaire à Paris. Il n'a pas jugé à

propos de l'en instruire; il ne doit donc rien entendre de la conférence qui va avoir lieu, et il s'arrête dans la pièce qui touche au cabinet.

Le comte prend la parole. « Les conseils d'une « amitié, qui n'existe plus, n'ont produit sur vous « aucun effet. Les réflexions, les raisonnemens, « les prières, les menaces mêmes que m'a sou- « vent dictés un reste d'attachement, ont été inu- « tiles. Je ne répéterai rien de ce que j'ai pensé « et dit jusqu'à présent. Je viens à l'objet de mon « voyage.

« Vous tenez à une grande place que vous ne « savez pas remplir, et pour la conserver, vous « êtes prêt à tout sacrifier. La voix de la patrie, « le cri du devoir, rien ne peut vous contenir. Le « monde s'écroulerait, vous ne vous en aperce- « vriez pas, si vous restiez debout. Ce que l'é- « goïste a de plus abject et de plus atroce à la « fois, est ce qui vous distingue, et ce qui vous « marquerait du sceau d'une éternelle réproba- « tion, si je n'étais là pour vous arrêter. — Vous « m'aviez promis de me faire grace de toute es- « pèce de préambule, et de venir de suite au fait. « — M'y voici.

« Vous êtes probablement menacé d'une dis- « grace que vous voulez prévenir, en suscitant « des dissensions que vous présumez devoir vous « rendre nécessaire. Vous avez chargé le marquis « d'Arancourt de souffler le feu de la discorde, et « vous lui avez promis, pour prix de ce service,

« le droit affreux, quand il n'est pas utile, de « faire couler des flots de sang. — En vérité, mon- « sieur le comte, je ne sais ce que vous voulez « me dire. — Ne niez pas; repentez-vous, si vous « en êtes capable, et faites ce que je vais vous « prescrire. — Je crois, monsieur le comte, que « la douleur, l'excès de la fatigue... — Ont altéré « mes facultés morales? N'est-ce pas là ce que « vous voulez dire? Vous me faites pitié. Appre- « nez, monsieur, que le marquis m'a envoyé vos « chiffres et la clé qui les rend intelligibles. — « Vous avez ma lettre! — Elle est là, dans mon « porte-feuille — Rendez-la-moi. — Le dois-je? — « Rendez-la-moi, vous dis-je. »

Versac se voit à la discrétion d'un homme qui ne souffrira pas l'exécution d'un crime qu'il peut prévenir. Sa tête se monte, s'enflamme. Des mouvemens convulsifs, la contraction de tous ses nerfs annoncent un dessein violent. D'Alaire le pénètre, et il appelle Charles à haute voix. L'altération de son organe alarme le jeune homme; il se précipite dans le cabinet.

« Charles, placez-vous entre monsieur et moi, « et jurez sur l'honneur de ne pas révéler un mot « de ce que vous allez entendre. — Je le jure, « monsieur le comte. — Versac, je voulais vous « épargner la honte d'avoir un témoin de cette « explication orageuse. C'est vous qui m'avez forcé « à faire entrer monsieur. Revenons.

« Cette lettre est timbrée de votre cabinet par-

« ticulier, et elle porte votre signature; la recon-
« naissez-vous? — Je la reconnais. — Je la déchi-
« rerais, si tous les ambassadeurs pensaient comme
« M. d'Arancourt, et votre coupable projet s'a-
« néantirait avec elle. Mais si je la supprime,
« vous resterez ce que vous êtes, et l'homme puis-
« sant trouve toujours des complices. Écrivez vo-
« tre démission à l'instant, à la minute. — Ma
« démission! Jamais. — Écrivez-la dans les formes
« que je vais vous dicter : elle sera positive, et
« c'est tout ce que je demande. »

Versac veut s'élancer sur cette lettre qui va lui être fatale; Charles l'arrête d'un bras vigoureux. Versac lève la main sur le jeune homme; il le menace d'un affront que l'honneur ne pardonne jamais. « Charles, dit d'Alaire avec calme, aidez-
« moi à éloigner de votre pays les fléaux de la
« guerre : vous vous occuperez de vous après.
« M. de Versac, passez à votre bureau et écrivez.
« — Je n'y consentirai pas; je n'y peux consentir.
« J'ai dérangé ma fortune; mon rang soutient
« mon crédit, et les émolumens de ma place me
« sont nécessaires. — Écrivez; je vous l'ordonne
« pour la dernière fois... Vous résistez encore?
« Je vais me faire conduire au château; je deman-
« derai une audience; je l'obtiendrai, et je mettrai
« cette lettre sous les yeux du prince. Pensez-y
« bien, monsieur, cette démarche peut vous con-
« duire à l'échafaud. »

Versac, exalté par les passions violentes et hai-

neuses, tombe tout à coup dans un accablement absolu. Ce n'est plus qu'un faible enfant, qui cède à toutes les impressions qu'on veut lui communiquer. Il se traîne à son secrétaire; il écrit sous la dictée du comte; il signe, et il reste anéanti dans son fauteuil.

« Quand votre démission sera acceptée, lui dit « le comte, je vous remettrai les pièces que j'ai « reçues de M. d'Arancourt : je vous en donne « ma parole d'honneur, et vous savez que je suis « incapable d'y manquer. Charles, prenez ce porte-« feuille, dont vous me répondez. Il est ici plus « en sûreté dans vos mains que dans les miennes. « faites-moi enlever de ce cabinet, et retirons-« nous. »

D'Alaire n'était plus soutenu par l'idée de servir son pays. Son imagination était calmée, et ses yeux se portèrent enfin sur ce pied dont il ne s'était pas occupé encore. Il vit, il sentit que les secours les plus prompts étaient indispensables. Cependant, en rentrant chez lui, il écrivit au capitaine des gardes de service. Il mit sous enveloppe la démission de Versac et sa lettre. Il pria Charles d'aller de suite porter le paquet au château, et de faire tout ce qu'il serait en lui pour le mettre dans les mains de l'officier-général à qui il était adressé.

Charles vole à la voix du comte. Il arrive sous le péristyle; il veut monter; on l'arrête; il insiste, il nomme d'Alaire, il croit que les portes vont

s'ouvrir. Les factionnaires sont des Suisses qui n'entendent pas le français. Un garde-du-corps passe par hasard. Charles lui parle, et le prie de le conduire à son capitaine. « De la part du comte « d'Alaire, lui dit le garde? N'est-ce pas cet ori- « ginal qui a la manie de passer pour égoïste, et « que la voix publique a surnommé le plus hon- « nête homme de France? — Et qui l'est en effet, « monsieur. » Le garde remonte; le maréchal des logis de service descend, et il introduit Charles dans les premiers appartemens. Le capitaine se présente; Charles lui remet le paquet. Monsieur le duc l'ouvre et le lit. « Assurez l'honnête homme, « dit-il à Charles, que je me fais un devoir de le « seconder. Dans un moment, la démission de « M. de Versac sera présentée au prince, et je « crois qu'elle sera acceptée. »

Charles revient, enchanté du succès de sa démarche. Il croit n'avoir que des félicitations à adresser au comte... Des chirurgiens, des instrumens, des domestiques affligés, d'Alaire tranquille et résigné, tel est le spectacle qui frappe le jeune homme. Une opération cruelle est devenue nécessaire, et la main la plus adroite ne peut que l'abréger. Charles, tourmenté, hors de lui, tombe à genoux devant le lit de douleurs; il couvre de larmes sincères une main qu'il presse tendrement entre les siennes : il ne sait pas encore que c'est celle d'un rival aimé.

Pas un cri, pas une plainte n'échappe au comte.

Les appareils placés, il dit à Charles : « J'ai beau-
« coup souffert; mais la cause de mes douleurs
« m'honore et me les fait oublier. On m'appelle
« l'honnête homme, dites-vous? Ce titre est le
« premier de tous pour un égoïste tel que moi. »

Charles ne croyait pas que l'opération que venait de subir d'Alaire pût avoir d'autres suites que de le retenir au lit. Tranquille à cet égard, il se reporta sur le passé et se lança dans l'avenir. Julie, ses charmes, sa candeur, sa modestie se peignaient à son imagination enchantée. Il se laissa aller à l'espoir que madame Bernard semblait avoir voulu faire naître dans son cœur. Vingt fois il retint l'aveu de ses sentimens. Il pensa que solliciter la main de Julie, au moment même où il avait fait beaucoup pour le comte, ce serait rappeler ses services, et y mettre le plus haut prix. Cependant l'image de la fille adorée ranimait ce cœur que d'autres soins avaient rempli. Un souvenir déchirant anéantit à son tour l'ivresse à laquelle notre jeune homme venait de s'abandonner : le geste menaçant de Versac se retraça à sa mémoire. Charles était assis; sa tête était appuyée sur ses deux mains; il la soulevait de temps en temps, et regardait son épée, jetée dans un coin de la chambre de d'Alaire. Il se levait; il marchait à grands pas; il venait reprendre sa position, pour se lever et se rasseoir encore. Le comte suivait tous ses mouvemens.

« Charles, lui dit-il, un point d'honneur bizarre

« et cruel vous occupe en ce moment. Je sais ce « que vous croyez devoir à un préjugé barbare, « et je discuterais avec vous, si l'écart de M. de « Versac avait eu d'autre témoin que moi. Il sera « couvert d'un secret inviolable. — M. de Versac « s'en souviendra. Il va rentrer dans la classe des « simples citoyens; je le rencontrerai peut-être « dans le monde. Voulez-vous, monsieur le comte, « que je sois obligé de baisser les yeux devant lui, « que je supporte le mépris d'un homme que « vous avez cessé d'estimer? — Charles, je suis « content de la conduite que vous avez tenue de- « puis que je vous connais. Ne perdez rien de « l'estime que vous m'avez inspirée. — Je ne ferai « rien que pour la conserver. — Renoncez donc « à votre projet. — Monsieur le comte, je suis « attaché à un corps respectable, et chacun de « mes camarades a le droit de me demander « compte de ma conduite. — On ne saurait parler « de ce dont on n'a pas d'idée, et je vous répète « que l'affront que vous a fait Versac restera caché. « Un affront! Il est des hommes qui ne peuvent « offenser personne : ce sont ceux que poursui- « vent la haine et le mépris publics. Versac, d'ail- « leurs, attaqué par moi dans son ambition, dans « sa fortune, exaspéré au point de vouloir arra- « cher de mes mains la lettre de M. d'Arancourt, « n'avait plus sa tête à lui, et n'a pas conservé le « souvenir de ce qu'il a fait et dit dans ce mo- « ment critique. — Je sens, monsieur le comte,

« que je ne peux vous gagner par des raisonne-
« mens. Je n'ai à vous opposer qu'un usage, que
« la raison condamne, mais auquel un officier de
« vingt-cinq ans ne se soustrait jamais avec im-
« punité. — Étrange aveuglement! Thémistocle,
« outragé, dit au furieux qui a levé la main sur
« lui : Frappe, mais écoute, et Thémistocle vous
« valait bien, monsieur. — Thémistocle, de nos
« jours, ne répondrait qu'avec son épée. — Hé
« bien, monsieur, si quelqu'un ici doit s'exposer,
« c'est celui seul qui a amené sur vous la menace
« dont vous voulez vous venger. C'est moi qui
« vous ai appelé dans ce cabinet, dont la discré-
« tion vous avait éloigné. C'est moi qui provo-
« querai Versac. Écrivez un cartel, monsieur; je le
« signerai. Que Versac se rende ici. Je me ferai
« porter dans un fauteuil, et le pistolet terminera
« l'affaire. — Vous, monsieur le comte, vous bat-
« tre pour moi, qui vous sacrifierais mille vies, si
« je les avais! Pensez-vous à ce que vous me pro-
« posez? — Charles, mon jeune ami, vous êtes
« brave, et peut-être êtes-vous adroit. Cependant
« vous pouvez succomber, et vous êtes fils uni-
« que. Vous êtes l'appui et le charme de la vieil-
« lesse de votre père. Vous exposerez-vous à em-
« poisonner ses dernières années, ou à l'entraîner
« au tombeau avec vous? — Monsieur le comte,
« par grace, ménagez mon cœur; n'ajoutez pas à
« l'horreur de ma situation, et laissez-moi faire
« ce que la société exige de moi, ce qu'elle con-

« sidère comme un devoir. — Je n'ai plus qu'un « moyen pour vous arrêter, et je vais l'employer. « Charles, vous aimez Julie, et peut-être un jour « parviendrez-vous à lui plaire. Renoncez à votre « projet, et je consens que vous sollicitiez sa main, « que vous cherchiez à l'obtenir d'elle-même. Je « suis le dernier rejeton d'une famille qui occupe « des pages dans l'histoire. Une femme accomplie, « la fortune des d'Alaire peuvent être à vous. Vous « n'avez qu'un mot à dire : me le refuserez-vous? « — Julie!... Julie!... Mon père!... Julie!... Ah! « monsieur, vous m'attaquez avec trop d'avanta- « ges. Comment résister à tant de moyens de sé- « duction! — Vous vous rendez? — Monsieur le « comte!... Monsieur le comte!... Julie!... Mon « père!... Julie!... — Vous vous rendez?... —... Je « ne le puis, je ne le puis. »

On entend le bruit d'une voiture qui entre dans la cour. C'est madame Bernard, c'est Julie qu'on annonce. D'Alaire est tout entier au plaisir de revoir l'aimable enfant. Il oublie Charles et Versac.

Julie n'avait pu recevoir la lettre de rappel que le comte lui avait fait écrire en route. Elle n'était pas sans inquiétude sur la manière dont elle serait reçue : elle ignorait encore que l'amour pardonne toujours, les fautes surtout qui prouvent sa vivacité. Mais tout s'efface devant les intérêts d'une haute importance. Elle apprend, en descendant de voiture, que le comte a subi une opération longue et douloureuse. Elle s'oublie, pour ne s'occuper

que de lui. Elle est dans ses bras, et d'Alaire, rendu par sa présence à toute la force d'un sentiment victorieux, se repent déja des promesses qu'il a faites à Charles.

Mais où est ce jeune homme? Le comte le cherche des yeux, et ne le trouve plus. Son épée a disparu avec lui. D'Alaire voudrait voler sur ses pas : il est réduit à envoyer après lui des domestiques, qui vraisemblablement ne pourront le trouver, ou qui n'auront pas assez d'ascendant sur lui pour le ramener à l'hôtel. Il a fait tout ce qu'il était en lui pour prévenir un malheur. Cette pensée le satisfait, et ne le console pas.

Ah! pensait-il, cet homme que je croyais un sage, ne balance pas à se dégrader jusqu'à n'être qu'un spadassin! Les regrets cuisans et prolongés qu'il sait que j'éprouverai s'il est malheureux, l'image d'un père affligé, désespéré; celle du bien le plus précieux pour son cœur, rien n'a pu vaincre son orgueil blessé; il lui sacrifie tout, jusqu'à sa vie : c'est un égoïste.

CHAPITRE XIII.

Suite du précédent.

Ainsi que l'avait prévu le capitaine des gardes, la démission de Versac avait eté acceptée à l'instant. Il paraît qu'enfin sa conduite avait été rigoureusement examinée; qu'on pensait à se défaire

de lui, et que déja on avait choisi son successeur. Ce qui rend cette opinion vraisemblable, c'est que, dans la journée même, le porte-feuille fut donné au marquis d'Aranville, officier instruit, ami de l'ordre, équitable autant que sévère.

La chute inopinée d'un grand ressemble à un de ces orages d'été, qui éclate au moment où on y pense le moins, et qui, dans un instant, frappe tous les yeux et toutes les oreilles. Le bruit de la retraite de Versac se répandit dans la capitale, avec la rapidité de l'éclair. Un mouvement de joie se manifesta partout. Ceux mêmes qui étaient étrangers à l'administration de la ci-devant excellence se félicitaient mutuellement. Ses flatteurs l'avaient abandonné, et, pour détourner d'eux l'attention publique, et cacher ce que leur conduite avait eu de répréhensible et de bas, ils étaient les premiers à dénigrer le malheureux. On entendait, aux coins des rues, dans les carrefours, sur les places, ces gens qui tirent parti de tout, et qui criaient *la grande nouvelle* jusque sous les croisées de Versac. Dans cette feuille, l'ironie se joignait à la vérité. L'ami des hommes, y disait-on, a fait enfin un acte de philantropie qui n'est pas équivoque : il vient de quitter, par attachement au bien général, une place qu'il a trop long-temps occupée.

Déja le marquis d'Aranville était établi à l'hôtel. Versac en était sorti, chargé des imprécations d'un peuple qui ne connaît que les partis extrê-

mes. Il était allé se cacher dans une petite maison écartée, où certaines femmes allaient payer les emplois qu'elles obtenaient de monseigneur. Il s'y croyait en sûreté. Des officiers mécontens l'avaient suivi, et se disputaient le prétendu avantage de se mesurer le premier avec lui, lorsque Charles parut.

Les créanciers, aussi actifs au moins que les duellistes, assiégeaient la porte de leur côté. Versac n'avait, pour les éloigner de lui, que quelques domestiques, qui n'attendaient que le paiement de leurs gages, pour le quitter à leur tour. Cette disposition des esprits était loin du dévouement dont ces gens s'étaient parés, dans la proportion de l'or que l'excellence laissait tomber sur eux. En se voyant ainsi méprisé, attaqué, et seul contre tous, il se rappela le mot d'un courtisan de Louis XIV (1), et il permit que les portes s'ouvrissent.

Un capitaine lui reprocha d'avoir fait monter au grade de chef de bataillon des officiers moins anciens que lui, parce que sa femme avait refusé certaines conditions, auxquelles tant d'autres s'étaient soumises. L'officier demandait réparation de l'injustice qu'il avait éprouvée, et de la proposition insolente faite à son épouse. Il réclamait la

(1) Il faut tenir le pot d. c. à un m^tre^. tant qu'il est en place, et le lui vider sur la tête quand il n'y est plus.

primauté sur ceux qui avaient, comme lui, des affronts à venger, parce qu'il était le plus ancien capitaine de l'armée, et qu'il avait été offensé peu de jours après la nomination de Versac. Ses concurrens s'efforçaient de faire valoir leurs droits, et tous briguaient l'honneur de verser un sang dont ils étaient également altérés.

« Messieurs, leur dit un créancier, c'est sans « doute une très-belle chose que le point d'hon- « neur; mais des mémoires à arrêter sont bien « aussi de quelque importance. Je vous déclare, « au nom de ces messieurs, qui ont fourni comme « moi, et qui ne sont pas payés, parce que mon- « sieur ne payait personne, quand il était en « place; je vous déclare, dis-je, que vous ne vous « battrez que quand nous aurons fini avec notre « débiteur. Vous le tuerez après, si vous le jugez « convenable, et nous n'y mettrons aucun empê- « chement, parce que les immeubles du défunt « assureront nos créances. »

Nos officiers répondaient à cette harangue, que des opérations mercantiles sont nécessairement subordonnées au motif respectable qui leur mettait les armes à la main. Cependant les mémoires paraissent au grand jour, et les écritoires de poche sont tirées. Chacun presse Versac de signer; le plus ancien capitaine de l'armée a mis flamberge au vent, et interpelle son ennemi de se défendre. Versac ne sait à qui entendre; il sait moins encore ce qu'il fait. Quelle tête conserve-

rait ses facultés dans une pareille circonstance?

Les duellistes et les fournisseurs parlaient tous à la fois, et soutenaient, avec vivacité, ce qu'ils appellent la légitimité de leurs titres. Or, trente personnes, animées par un intérêt pressant, se font entendre à une certaine distance. Le poste, qui veillait, deux jours auparavant, à la sûreté des beautés fragiles qui venaient s'immoler aux goûts de monseigneur, arriva en toute hâte, et pénétra, sans formalités, dans cette maison, sur les murs de laquelle il n'osait lever les yeux.

Le sergent, à qui son bout de galon donnait une certaine vanité, déclara cependant que la complication de cette affaire ne lui permettait pas de prononcer, et il envoya chercher le commissaire de police. Le commissaire décida qu'on ne peut forcer un homme à arrêter des mémoires, qu'on ne lui donne pas le temps d'examiner; et que le faire battre dix à douze fois de suite est plutôt un guet-apens qu'une affaire vidée selon les règles établies. Il termina en disant que pour mettre M. de Versac à l'abri de la rapacité des uns et des violences des autres, il allait le conduire à la préfecture de police.

Versac se récria sur l'indécence de la proposition. « Certainement, lui dit le commissaire, je ne « vous l'eusse pas faite hier. Aujourd'hui vous êtes « un homme déchu, l'objet de l'animosité géné- « rale, et vous devez vous estimer trop heureux « que je mette en sûreté votre fortune et votre

« personne. Ne m'obligez pas à employer la force, « et suivez-moi. »

Il est des gens avides des plaisirs qui ne coûtent rien, et qui, par conséquent, ne laissent échapper aucune occasion de s'amuser. A peine Versac fut-il sorti de sa petite maison, que les amateurs, qui s'étaient rassemblés dans la rue, brisèrent toutes les vitres. La garde escortait la ci-devant excellence, et personne ne s'opposant à ce genre de divertissement, ils pénétrèrent dans l'intérieur, et jetèrent les meubles par les fenêtres. Les domestiques, qui connaissaient le secrétaire où Versac avait déposé son or, firent sauter la serrure pour se payer. Versac, malgré son trouble extrême, avait mis sa bourse dans sa poche, et il avait eu raison : on n'est pas bien, dit-on, à la préfecture de police quand on a de l'argent; on y est fort mal quand on n'en a pas.

On insinua à Versac que ce qu'il avait de mieux à faire était de prendre un passe-port, sous un nom supposé, de partir de nuit, et de sortir de France. Versac était un mauvais sujet, dans toute l'acception du mot; mais ce n'était pas un lâche. Il fut blessé de l'idée de fuir les ennemis qu'il s'était faits. On lui représenta encore qu'en supposant qu'il tuât monsieur le plus ancien capitaine de l'armée, douze à quinze autres étaient là, prêts à le remplacer, et qu'on ne gagne pas douze à quinze parties de suite. Versac répondit qu'il voulait que sa mort lui fît plus d'honneur que sa vie,

et que certainement il ne reculerait pas. On fit pour lui ce qu'il refusait de faire. On lui expédia un passe-port sous le nom de M. Julien; on lui trouva une chaise de poste; on envoya chercher des chevaux, et, au moment où, de gré ou de force, on allait le mettre dans sa voiture, on se souvint qu'il avait des créanciers, probablement un peu fripons, mais qui ne devaient pas perdre ce qu'il leur était légitimement dû. On envoya chercher le plus honnête des notaires, à qui Versac signa une procuration générale. Le notaire devait débrouiller ses affaires, et lui adresser des fonds en Angleterre, si toutefois il pouvait lui rester quelque chose quand ses dettes seraient payées.

Qui donc portait un dépositaire de l'autorité à s'intéresser aussi fortement en faveur de Versac? On ne l'estimait, on ne le regrettait pas en qualité d'administrateur; comme particulier, il n'inspirait aucune bienveillance. Mais il avait occupé une grande place, et on ne voulait pas que les Français s'habituassent à demander raison de leur conduite à ceux qui les avaient foulés, lorsqu'ils étaient puissans. L'égoïsme se couvre ici des apparences de la sensibilité.

Monsieur le plus ancien capitaine de l'armée était opiniâtre. Il avait entendu dire au commissaire de police qu'il allait conduire Versac à la préfecture. Il savait qu'on n'avait aucune raison de l'y garder, et il présuma qu'on chercherait à assurer sa fuite. En conséquence de ce calcul, il

s'était planté à la porte de la préfecture, décidé à attendre son homme pendant vingt-quatre heures, s'il le fallait. Mais comme il faut nourrir le corps, pour soutenir ce qu'on appelle l'énergie de l'ame, il allait, de quatre heures en quatre heures, se restaurer au cabaret très-voisin, dont la porte et les croisées sont disposées de manière à ce que rien de ce qui sort de la préfecture puisse échapper à un œil actif et persévérant.

La voiture avait frappé monsieur le capitaine. Il pénétra tout-à-fait alors le plan qu'on avait adopté, et il alla à la poste, demander un bidet, pour courir devant la chaise qui allait partir de la préfecture. On n'entendit pas d'abord ce qu'il voulait dire, et sa longue épée, ses grandes moustaches, et ses guêtres de drap noir, parurent assez extraordinaires pour la circonstance. Un agent subalterne vint aussi demander des chevaux, d'un air mystérieux, et on commença à s'entendre. La femme du maître de poste revenait de l'Opéra, dont le tapage vaut mieux que celui des écuries. Sa curiosité fut piquée de ce qu'elle voyait, de ce qu'elle entendait, et de ce qu'on ne lui disait pas. Elle fit quelques questions, et monsieur le capitaine la tira à l'écart. « Vous savez, madame, ce « qui est arrivé à M. de Versac. — Hé, qui ne le « sait pas? — Le peuple veut le mettre en pièces. « — En vérité? — On cherche à pourvoir à sa sû- « reté. — J'en suis bien aise. — Moi, j'ai juré de « ne pas le quitter, et je partirai avec lui. — Mon-

« sieur, voilà un beau dévouement; mais je ne « souffrirai pas que vous couriez la poste en guê- « tres de drap. Nicolas, donnez des bottes fortes « à monsieur. Il faut absolument sauver M. de Ver- « sac. Ce qu'on lui reproche le plus amèrement « est d'avoir trop aimé les femmes, et ce péché-là « est si excusable! — Ces bottes me vont à mer- « veille. Si Nicolas voulait troquer mon habit uni- « forme et mes épaulettes contre une vieille veste « de postillon, il me ferait plaisir. — Très-volon- « tiers, monsieur l'officier. Je troquerai même, si « vous le voulez, mon fouet contre votre épée.— « Non pas, non pas, Nicolas. J'ai pris cette épée « pour protéger M. de Versac jusqu'au lieu de sa « destination, et là, je verrai à quoi elle me ser- « vira. »

Voilà monsieur le capitaine travesti en postillon. Il n'a plus rien à craindre de ceux qui sont placés, de loin en loin, pour demander les passeports des voyageurs, et qu'on paie comme s'ils étaient utiles. Versac, voulant lui échapper, devait naturellement payer ses frais de poste, et la modique fortune du capitaine lui rendait cette manière de voyager aussi nécessaire que commode.

Pauvre capitaine! que de peines il s'est données! combien il s'en donnera encore, parce qu'on a fait à sa femme une proposition, dont les maris ne savent jamais rien, quand elle est agréable à la beauté à qui on l'adresse! Cette dame s'était

bien gardée de parler de celle que lui avait faite un jeune et beau sous-lieutenant de la légion.

Encore un départ! encore un voyage. On ne trouve que cela dans ce petit livre-ci. Est-ce ma faute à moi si mes personnages ont un esprit inquiet et remuant? Ne sait-on pas que ces gens-là ne peuvent rester en place?

Monsieur le capitaine a enfourché son bidet, et il trotte en avant des chevaux qui vont prendre la voiture et l'excellence éclipsée. A minuit, on fait descendre Versac, on le met en chaise, on lui souhaite un bon voyage; on lui serre affectueusement la main, et on est enchanté d'être débarrassé de lui.

Le mot d'ordre est donné : c'est la route de Calais qu'on va suivre, et monsieur le capitaine sait qu'il doit passer par Saint-Denis. Il essaie de faire galopper son cheval; il croit lui enfoncer ses éperons dans le ventre, et le bidet continue à trottiller modestement. Le capitaine, étonné de l'impassibilité de l'animal, porte la main au bas de ses bottes. Il reconnaît que l'une est désarmée, et que l'éperon de l'autre a perdu sa molette : il paraît que Nicolas n'a pas donné ce qu'il avait de meilleur. Mais le capitaine a l'esprit inventif, et son épée lui sert à tout. Il en piquote les flancs de son bidet, qui part comme le vent, et il arrive à Saint-Denis avant que Versac soit à la Chapelle. Le cheval, animal d'habitude, porte son capitaine au milieu des écuries, et, à la lueur faible et va-

cillante d'une lanterne à vitraux de corne, ses camarades les postillons l'entourent, le pressent, étonnés de sa figure hétéroclite, inquiets du mouvement de rotation de son épée flamboyante! Des chevaux! des chevaux! criait monsieur le capitaine. A ces mots, l'attention générale se porta sur le sien, qui perdait son sang de tous les côtés. Au lieu d'obéir à monsieur le courrier, on trouve à propos d'aller éveiller le maître de poste.

Le maître de poste arrive, en sabots, en chemise volante, et en bonnet de coton, fixé sur sa tête vénérable par un large ruban citron. Il interroge le capitaine, qui ne répond qu'en criant : des chevaux! des chevaux! Le maître de poste fait un signe; on profite d'un moment où la redoutable épée est immobile; on saisit le capitaine par les jambes, et on le met à terre. Ce procédé lui remue le sang, et il va donner tête baissée sur les mauvais plaisans qui lui rient au nez. Il ne conçoit rien à la roideur de ses membres, qui lui permet à peine de marcher : c'est la première fois de sa vie qu'il est monté à cheval. Il pressent qu'à la seconde poste il lui sera impossible de faire un mouvement, et il faut être agile et souple pour parer la quarte et la tierce, riposter d'un coup de seconde, et tuer son homme avec grace. Il s'aperçoit, d'ailleurs, que sa culotte de drap blanc est déchirée à l'enfourchure. Quelques lieues faites encore de la même manière, et il ne lui en restera rien. Or, il serait fort désagréable pour lui

de faire son entrée à Calais dans l'équipage d'un soldat écossais.

Sa redoutable épée tient à une distance respectueuse l'homme au ruban citron. Mais son bidet, victime d'une hémorragie, vient de tomber sur la litière, et il faut que quelqu'un le paie. On demande de l'argent au capitaine; il en refuse, et les postillons se disposent à arranger cette affaire la fourche à la main.

Le capitaine connaissait la fameuse retraite de Moreau, qui depuis... et il jugea qu'il était temps d'en faire une, qui fixât pour jamais sa réputation. Des harnais, des traits, des longes étaient accrochés près de lui. Il s'en saisit; il les jette à ses adversaires. Leurs jambes s'embarrassent; l'un tombe sur le nez, l'autre sur la partie opposée, et pendant qu'ils sont occupés à se dépétrer de leurs entraves, le capitaine file; il est sur le grand chemin; il se tapit dans un fossé.

La chaise de poste arrive. On notifie à Versac qu'il doit cent écus pour un bidet que son courrier à crevé. Il ne savait pas qu'il eût un courrier, et il n'entendait pas être responsable de ses sottises. Les commissaires de police sont d'une grande ressource, la nuit comme le jour. Celui de l'endroit, à moitié endormi, entendant à peine ce qu'on lui disait, prononça contre l'étranger, en faveur de son concitoyen au ruban citron, et cela devait être : il voyait le concitoyen tous les

jours; il dînait souvent chez lui, et il était vraisemblable qu'il ne reverrait jamais un passant qui ne voulait que continuer son chemin. Encore un égoïste.

J'ai fait souvent de ces actes arbitraires-là, pensait Versac. J'aimais beaucoup le despotisme, quand je pouvais l'exercer. Je le hais maintenant qu'il pèse sur moi. Mais je suis dans une position à ployer à mon tour. Ployons, payons, et il paya.

Le maître de poste, qui gagnait quarante pour cent sur son bidet, combla le voyageur de politesses : c'est encore l'usage. Il ordonna à haute voix qu'on mît à sa chaise les meilleurs chevaux de ses écuries, et tout le monde sait que cet ordre-là ne signifie rien du tout. Les chevaux, comme les postillons, marchent à leur tour. Mais quand on a pillé un homme, il faut le dédommager par quelque chose : c'est encore un calcul de l'égoïsme.

Le capitaine épiait, du fond de son fossé, le moment où la chaise de poste passerait. Le bruit du fouet, des roues, des pieds de chevaux frappe enfin son oreille attentive. Il se lève, il se traîne, il saisit, au passage, les ressorts de derrière de la voiture; il grimpe et il se place dos à dos de celui qu'il brûle de voir en face. Le point d'honneur l'avait fait aller fort au-delà de ses forces, et le besoin de repos se faisait vivement sentir. Mais s'il s'endort derrière une chaise de poste, il peut

tomber le nez en avant, et pendant qu'il s'éveillera, qu'il se relèvera, qu'il se frottera, Versac lui échappera, et cœtera, et cœtera.

Un homme, qui est revenu de Moscou, ne doit être embarrassé de rien. Celui-ci met son épée sous sa veste de postillon, qu'il boutonne soigneusement, et avec le ceinturon, il s'attache aux ressorts de la chaise. Certain, à présent, que Versac n'avancera pas sans lui, il se laisse aller aux douceurs d'un sommeil, souvent interrompu par les cahots et l'incommodité de la position. Ce dernier désagrément devient plus sensible à chaque minute. La planche sur laquelle le capitaine est assis achève les macérations commencées par la selle du bidet de poste de Paris. Notre héros s'éveille tout-à-fait, et il réfléchit sur ce qu'il doit faire dans la conjoncture pénible où il se trouve.

Il convient d'abord, avec lui-même, qu'il était fort inutile qu'il allât jusqu'à Calais, parce qu'on peut tuer un homme partout. Il jugea avec sagacité qu'il trouverait moins d'importuns ou de curieux à la première poste de village que dans une ville de guerre, et il arrêta dans son conseil, très-privé, qu'au prochain relai, il inviterait M. de de Versac à descendre.

Ce plan arrêté, il porta ses yeux vers le ciel, qui déja commençait à prendre une légère teinte d'azur. Les étoiles disparaissaient les unes après les autres. Le côté du levant était en feu, et an-

nonçait un jour brillant : ils étaient tous tels pour le capitaine, quand ils éclairaient sa valeur; mais il ne pouvait plus décemment voyager en très-humble serviteur d'un homme quel qu'il fût, et surtout de celui que la fortune avait enfin rendu son égal.

La chaise arrête, et il descend. Il se présente à la portière, le nez au vent, l'œil enflammé, la moustache allant et venant, selon les diverses impressions que lui communiquaient les muscles agités de son visage. Versac, très-profondément affecté, ne put s'empêcher de rire en voyant cette figure. « Je sens à merveille, lui dit le capitaine, « que je dois avoir l'air très-plaisant, fagoté « comme je le suis; mais ce n'est pas de cela dont « il est question. Reconnaissez en moi le plus an- « cien capitaine de l'armée, qui déja vous a de- « mandé raison à Paris des offenses et des torts « que vous lui avez faits; qui vous a suivi jus- « qu'ici, et qui vous suivrait au bout du monde « pour obtenir la satisfaction que vous lui devez. « Descendez, s'il vous plaît, et allons nous aligner « derrière cette meule de blé. »

Versac payait ses postillons à trois francs par poste. En conséquence, celui qui l'avait amené et celui qui allait le reprendre, trouvèrent très-impertinente et très-déplacée la proposition du plus ancien capitaine de l'armée, dont le costume, d'ailleurs, ne commandait pas le respect. Ils regardèrent Versac d'un air qui voulait dire :

Faut-il vous débarrasser de cet homme-là, et deux fouets de poste, maniés par des mains exercées, rendraient inutile la meilleure épée de France. Pour six francs, ils les auraient tournés contre Versac : chacun est égoïste à sa manière.

« Respectez ce brave homme », leur dit Versac, en mettant le pied à terre. Il prend le capitaine sous le bras et le tire à l'écart. « Vous me suivez « depuis Paris, m'avez-vous dit, monsieur, et je « ne vous en avais pas prié. Il vous a plu de crever « un cheval qu'on m'a fait payer, et vous battre « avec moi, avant de m'avoir rendu mon argent, « c'est vouloir tuer son homme pour se dispenser « d'acquitter une dette. — Combien avez-vous « payé le cheval ? — Cent écus. — Je n'ai que dix « louis dans ma poche, mais voilà une montre, « qui m'en a coûté quinze : faites-moi le plaisir « de la prendre, et marchons. — Gardez votre « montre, monsieur. Votre procédé me fait con- « naître à quel point les passions nous égarent, « et le malheur seul pouvait me l'apprendre. J'ai « été injuste envers vous et envers beaucoup d'au- « tres. Je m'en repens sincèrement, mais trop « tard. — Point d'excuse ; je n'en reçois pas. — « Je ne prétends pas vous en faire ; mais je veux « que vous me connaissiez, et si je succombe, « vous me rendrez la justice que je mérite de « vous aujourd'hui. Il n'y a plus qu'une difficulté « à lever : vous me proposez l'épée et je n'en ai « pas ; mais on a mis des pistolets dans ma voi-

« ture, et si cette arme vous est agréable... — « Toutes les armes me sont égales. »

Versac va prendre les siennes; il rejoint le capitaine; ils gagnent un petit bois. « Je suis l'of- « fensé, dit l'officier, et j'ai le droit de tirer le « premier. — Monsieur, usez-en. — Mais je rou- « girais que tout ne fût pas égal entre nous. Le « hasard va décider. » Versac s'en défend; le capitaine insiste; une pièce d'or est jetée en l'air. Versac tire et manque son adversaire. Le capitaine riposte, Versac tombe.

Son ennemi n'est plus cet homme altéré de vengeance et de sang. Son honneur est satisfait; c'est un vainqueur sensible et généreux. Il se précipite sur le vaincu; il cherche à étancher le sang qui coule de la plaie. Il a perdu son mouchoir en courant la poste; il jette au loin sa méchante veste; il déchire sa chemise; il met le premier appareil.

L'explosion a attiré tous ceux qui étaient dans la maison de poste. Le capitaine leur dispute la satisfaction de secourir le malheureux blessé. Il rompt, il arrache des branches de jeunes arbres; il en fait une espèce de brancard; il y fait placer doucement celui à qui peut-être il a donné la mort. On le porte à la maison; on le dépose sur un lit. La course de la nuit a inspiré au capitaine un véritable éloignement pour le cheval; mais il ne veut s'en rapporter à personne du soin de chercher un chirurgien habile. Il monte le pre-

mier bidet qui se présente et il court à Chantilly.

Il souffre horriblement; il fait des grimaces épouvantables; cela peut-il être autrement? Les macérations dont je vous ai parlé, sont devenues des écorchures profondes. Il n'a plus de chemise, et la précipitation avec laquelle il s'est dégagé de sa veste, en a fait sauter plusieurs boutons. Ce reste de vêtement voltige au gré de l'air, et c'est un homme à peu près nu de la tête à la ceinture, qui court la poste, et qui entre à Chantilly au milieu des huées et des ricanemens des polissons du faubourg.

La gendarmerie, qui a, ou qui s'arroge le droit de se mêler de tout, veut savoir quel est l'original qui voyage dans un tel équipage. On lui crie d'arrêter, et cependant on se range, parce qu'il galope toujours. Il cherche des yeux, à droite et à gauche, un tableau qui lui indique un chirurgien, et il n'en voit pas. *A bon vin point d'enseigne*, dit un vieux proverbe : par orgueil, j'allais dire par égoïsme, les chirurgiens n'en ont plus. Il est pourtant des circonstances, comme celle-ci, par exemple, où il serait très-utile de savoir où les trouver.

Le bidet arrive à la poste et ne veut pas aller plus loin. Le capitaine bataille avec lui; l'opiniâtre animal paraît cloué sur le pavé. Là, son cavalier est accosté par messieurs les gendarmes, qui lui demandent qui il est, d'un ton qui serait déplacé même à l'égard d'un vagabond. « Ventre-

« bleu, je suis le plus ancien capitaine de l'armée. « Je viens de blesser grièvement M. de Versac, et « je veux enlever un bon chirurgien, si toutefois « il y en a un ici. »

Un gendarme croit reconnaître cette voix. Il s'approche et regarde le capitaine sous le nez. Il ôte son chapeau, prend un air, un ton de respect, et s'écrie : « Comment, mon brave capi- « taine, c'est vous! c'est vous qui êtes dans ce « dénûment absolu! Tout ce que je possède est « à votre service. — Je ne demande qu'un chi- « rurgien. — Je vais en amener un. »

Aussitôt le bruit se répand dans la ville que celui qu'on a si mal jugé, est un de nos meilleurs officiers, et qu'à deux lieues de là, il a donné un très-joli coup de pistolet à M. de Versac. Où Versac ne s'était-il pas fait des ennemis? et dans une ville comme Chantilly, cinq à six mécontens sont parens ou amis de tous les habitans. On se groupe, on se parle dans les rues; la rumeur devient générale. Dans un moment, la chambre où le capitaine s'est retiré, pendant que son gendarme court pour lui, s'emplit de gens qui le nomment le vengeur de leur fils, de leur neveu, de leur cousin. Dans toute autre circonstance, l'égoïsme ne l'eût envisagé que pour le berner : ici, l'un lui offre des chemises, l'autre un habit; celui-ci de l'argent, celui-là quelques bouteilles de vin vieux. Il ne sait auquel entendre, ou plutôt il n'écoute personne. Il crie qu'il ne peut plus

tenir assis ni debout, et qu'il lui faut une voiture, dans laquelle il se couchera sur le chirurgien qu'on va lui amener. Un gros fermier, qui a apporté du blé au marché, lui propose de mettre sur son chariot des cerceaux et une toile, et dedans cinq à six bottes de paille fraîche.

Le capitaine prend le fermier au mot : il est décidé que cet homme-là voyagera toujours d'une façon extraordinaire. Le chirurgien, le linge, les vêtemens, le chariot arrivent tout à la fois. Le capitaine y fait mettre quatre chevaux de poste, et le blessé ayant le plus pressant besoin de secours, il ne s'occupe plus de rien de ce qui se passe autour de lui. Il se fait porter sur la paille fraîche, toujours dans sa veste sans boutons, et il invite le chirurgien à s'asseoir ou à se coucher près de lui.

Bien qu'il fût expéditif, ses dispositions avaient pris un certain temps, et quelques jeunes gens, plus souples et plus agiles que lui, avaient pris des bidets, et allaient, ventre à terre, voir cet homme, naguère si redoutable pour eux, aujourd'hui exemple frappant des vicissitudes humaines.

En arrivant près de Versac, le capitaine le trouve assailli par cette jeunesse turbulente et irréfléchie. On accablait le malheureux de reproches mérités, mais cruels. Le capitaine retrouve des forces et toute son énergie. « Je n'ai jamais « connu d'ennemi, dit-il, que lorsqu'il était de- « bout et les armes à la main. Retirez-vous, mes-

« sieurs, je vous y invite; et si vous résistez, je « me déclare le défenseur de celui que vous ou- « tragez. »

La mauvaise humeur de ces messieurs était exhalée; la raison pouvait se faire entendre, et Versac dut à son vainqueur la retraite de ceux qui avaient ajouté à ses maux. « Mon ami, mon « seul ami, lui dit-il, je sens, depuis deux jours, « qu'un grand n'est qu'un homme, et un homme « bien misérable, quand le souvenir de toute sa « vie ne lui donne que des regrets. J'ai eu des « places, des honneurs, une grande fortune, j'ai « épuisé toutes les jouissances, et jamais je n'ai « connu le bonheur. J'ai eu la folle vanité de « vouloir passer pour philantrope, et l'égoïsme « seul a été le seul mobile de toutes mes actions. « Je réparerai, autant que cela me sera possible, « le mal que j'ai fait aux autres : il ne me reste « que ce moyen de me réconcilier avec moi. »

Le chirurgien s'approche; il l'examine, il sonde la blessure; il la panse. Il tire à part le capitaine, et lui déclare que le malade n'a pas deux jours à vivre. « Un homme qui s'est battu comme lui, « dit le capitaine, ne craint pas la mort. Pour- « suivi, d'ailleurs, par une multitude mécontente « ou offensée, finir est un bien pour lui. Il a vécu « comme un sot; j'espère qu'il mourra comme « un sage. »

Il revient au lit de Versac. Il lui parle de la vie avec cette indifférence habituelle à celui qui a

cent fois exposé la sienne sur le champ de bataille. Il lui fait voir, dans notre dernier moment, la fin des maux qui, plus ou moins, nous accablent tous. Il lui annonce enfin, avec des marques d'une sensibilité prononcée, qu'il va cesser de souffrir, et que le repos éternel commencera pour lui.

Nous avons une aversion insurmontable pour notre destruction. L'ame la plus forte s'ébranle à l'aspect de la mort. Versac frémit, et le capitaine, qui l'avait blessé mortellement, qui venait de parler en philosophe, lui donna des consolations. Mélange inconcevable de férocité et de bonté! Le cœur humain réunit donc tous les extrêmes? et en cinq minutes le même individu offre à l'observateur deux êtres différens. Que peut-on en conclure? Que l'homme passionné cesse d'être lui, et qu'une secousse étrangère à ce qui l'affecte fortement peut le ramener aux sentimens de la nature. Vouloir remonter plus haut, c'est se jeter dans la métaphysique, science systématique, conjecturale, et par conséquent absurde.

Versac, revenu de sa première terreur, récapitula les principales actions de sa vie. « Ah! dit-il « au capitaine, parmi les personnes qui ont à se « plaindre de moi, celle que j'ai le plus maltraitée « est une épouse qui m'aimait, et dont j'ai mé- « connu les qualités. J'ai fait peser sur elle un « joug insupportable, et cette idée empoisonne

« mes derniers momens. Je lui ai assuré par va-
« nité un douaire considérable; ainsi elle vivra
« dans l'aisance. Mais cela ne me suffit pas : je
« veux lui demander pardon. Je la connais; elle
« l'accordera à ma mémoire. Capitaine, faites-vous
« donner ce qu'il faut pour écrire. Je vais vous
« dicter. »

Toutes les illusions étaient dissipées; le repentir seul restait. La lettre de Versac était déchirante. Elle tira des larmes au capitaine. Bien! bien! disait-il de temps en temps, réparer ainsi ses torts, c'est s'élever au-dessus d'eux.

« Le comte d'Alaire était mon ami, et j'ai mé-
« prisé ses conseils. Des fautes, plus ou moins
« graves, l'ont éloigné de moi, et il m'a ôté son
« estime. Qu'il sache au moins le cas que j'en fais
« aujourd'hui, et qu'un souvenir de bienveillance
« soit le prix de mes regrets. — Quel est ce d'A-
« laire? N'est-ce pas lui qu'on nomme le plus
« honnête homme de France? — C'est lui-même.
« — Vous avez eu tort de vous brouiller avec lui.
« — Ah! si je l'avais écouté, je n'aurais perdu
« ni mon rang ni la vie. — Pardonnez-moi de
« vous l'avoir ôtée. » Le bon capitaine s'approche du lit, prend la main de Versac, et la baise avec affection. « Vous avez rempli, lui dit l'infortuné,
« le devoir d'un homme de cœur : pardonnez-
« vous, comme je vous pardonne, et écrivez à
« d'Alaire. »

Cette lettre, moins poignante que la première,

était faite pour émouvoir, pour toucher l'homme dont le cœur s'ouvrait si facilement aux sentimens doux. « Corbleu! dit le capitaine, qu'il est « fâcheux que vous n'ayez pas pensé tout cela il « y a trente ans! Mais reposez-vous. Votre chi- « rurgien vous a défendu de parler, et il y a une « heure que nous causons. »

Versac sommeilla pendant quelques instans, et le capitaine s'aperçut enfin que son costume était plus qu'incomplet. Il fut chercher ce qu'on avait mis dans le chariot. Il y trouva de bonnes chemises, un habit trop court et trop étroit, et une redingote du gendarme devenu si traitable et si officieux à la voix de son capitaine. La redingote, qui avait quelque chose de militaire, devait avoir la préférence, et l'obtint. Si le brave homme ne put se vêtir décemment, il se couvrit au moins, et c'était quelque chose.

La nuit approchait. Le capitaine, excédé de fatigue, déclara qu'il la passerait auprès de Versac. Le maître de poste-aubergiste lui adjoignit une fille de soixante ans, couturière, sage-femme et repasseuse : c'est ce qu'on avait trouvé de mieux dans le village. Le chirurgien se retira dans une chambre voisine, après avoir prié le capitaine de l'éveiller, si sa présence devenait nécessaire.

Vers le matin, le blessé parut s'affaiblir beaucoup, et le chirurgien déclara que le moment critique approchait. Versac tendit la main au ca-

pitaine et lui dit : « J'ai mille louis environ dans « un tiroir de cette commode. C'est tout ce qu'il « me reste de ma splendeur passée. Mon ami, « vous paierez tout ce qu'il sera dû, et je vous « prie d'accepter ce qui demeurera entre vos « mains. — Monsieur, avant notre combat, j'ai pu « trouver plaisant de courir la poste à vos frais; « mais certainement je ne recevrai pas le prix « des services que je vous ai rendus depuis ce « moment : j'en perdrais le mérite et la satisfac- « tion. — Hé bien, mon ami, vous compterez « avec madame de Versac. Prenez au moins cette « montre. — Elle est trop riche, monsieur. — « Gardez-la par amitié pour moi, et les brillans « qui l'environnent ne seront pour vous d'aucune « valeur. — Je l'accepte, et je vous jure que dans « quelque position que je me trouve, je ne m'en « séparerai jamais. »

Les approches de la mort se manifestèrent, pendant la matinée, d'une manière effrayante. Vers midi, Versac expira avec fermeté, et il obtint l'estime du capitaine.

Ainsi cet homme si puissant, si redouté, que ses flatteurs environnaient d'encens, au-devant duquel volaient tous les plaisirs, périt misérablement dans une maison de poste de village, assisté et plaint seulement de celui qu'il a forcé, par ses injustices, à lui ôter la vie. Quelle leçon pour les grands, qui abusent de leur puissance!

Le capitaine pensait que les morts n'ont be-

soin de rien; mais que la dernière marque d'attachement qu'on peut leur donner est de leur rendre des honneurs funèbres, proportionnés au rang qu'ils ont tenu dans le monde. Tout-à-fait étranger à ce genre de cérémonies, il manda le maître de poste, le pria de lui donner des conseils, et surtout de se charger des détails, parce qu'il n'était pas encore en état de marcher. On arrêta que les autorités du lieu seraient invitées : elles se composaient du maire et du garde-champêtre. On devait demander au curé ses plus beaux ornemens, et la convocation de trois ou quatre paysans, qui, le dimanche, mettaient un surplis sale sur leur veste grise, pour aller chanter au lutrin. M. de Versac n'ayant pas jugé à propos de se décorer d'un cordon rouge, pour voyager incognito, le capitaine prononça que son épée, qui valait tous les cordons du monde, parerait le cercueil. Le cortége devait être terminé par la garde nationale du lieu, et comme on faisait la moisson, on publia au son de la caisse, dont une des peaux était crevée, que chaque garde présent recevrait un écu de cent sous. Le capitaine pensait qu'il est inutile de casser la tête aux vivans pour honorer les morts : cependant, d'après les représentations du maître de poste, il consentit que la cloche fêlée du village sonnât à toute volée.

Tout cela n'avait rien de bien brillant. Mais les ordonnateurs de la pompe funèbre, malgré leur bonne volonté, ne pouvaient faire mieux.

Le chirurgien et la sage-femme avaient été présens aux dernières dispositions de Versac, ainsi le capitaine disposa, sans opposition, de ce qu'il laissait. Il paya noblement l'artiste qui n'avait pas guéri le blessé, la sage-femme qui lui avait présenté quelques bouillons, et le maître de poste-aubergiste. Tout semblait aller à merveille, lorsqu'une petite difficulté, que le capitaine n'avait pas prévue, l'arrêta pendant quelques momens.

Monsieur le curé se présenta avec l'air doux et modeste qui convient à sa profession. Il débuta par des révérences, qui ennuyèrent le capitaine, et il finit par lui déclarer que le défunt, n'ayant pas invoqué les secours de l'église, ne pouvait être considéré comme catholique romain, et qu'en conséquence il n'était pas possible de l'inhumer en terre sainte. « Les secours de l'église! « En terre sainte! Ne savez-vous pas, monsieur le « curé, qu'il est écrit : Confessez-vous les uns aux « autres? Hé bien, M. de Versac s'est confessé à « moi. — Cela ne suffit pas, monsieur. — Non, « monsieur? Ah! vous croyez peut-être que je « vais criailler, donner du scandale? Vous n'aurez « pas ce petit plaisir-là. Finissons. Voulez-vous « enterrer M. de Versac? — Je ne le puis, mon- « sieur. — Hé bien, monsieur, moi, je l'enter- « rerai. »

Le capitaine fait rentrer le maître de poste, et lui demande un coin de terre. Le maître de poste, qui trouve l'occasion de passer pour un esprit

fort, en désigne un sous des arbres attenans à sa maison. Il croit qu'il sera bon de donner deux cents francs, pour les pauvres, au maire du village, afin de n'éprouver aucune opposition; il parle ensuite d'une pierre qui sert de table dans son jardin, et qu'on peut transformer en tombe. Le capitaine acquiesce à tout, et saisit vivement cette dernière idée. Il convient de prix pour les deux objets; il prend son écritoire et se traîne dans le jardin. Il écrit sur la pierre : *Ci gît qui a connu trop tard le néant des grandeurs.* Le maître de poste lui fait observer que son épitaphe ne durera pas. « Les villes les plus célèbres ont disparu « de la surface de la terre, lui dit le capitaine; les « tombeaux doivent disparaître aussi, et, ma foi, « celui-ci durera tant qu'il pourra. »

Le curé n'ignorait rien des préparatifs qui se faisaient à la poste. Il eut un moment l'envie d'intriguer. Mais il pensa que des hommes à qui on a promis, pour une heure de présence, cinq francs par tête, voudraient les gagner; que des pauvres, qui attendent deux cents francs, ne consentiraient pas à les perdre, et que l'argent étant le plus puissant des moyens de séduction, ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de se tenir tranquille.

La cérémonie se passa donc paisiblement, assez solennellement, et se termina par quarante à cinquante coups de fusils rouillés.

Le capitaine ne pensa plus qu'à reprendre le

chemin de la capitale. Il traita d'une carriole avec le maître de poste, toujours très-obligeant, quand on le payait bien, et il se mit en route, ayant le sac d'or de Versac entre les jambes, et sa longue épée dessus. Elle semblait dire aux passans : Ne touchez pas là, ou morbleu!...

On m'a assuré que le lendemain, la tombe était en éclats, et que le mort avait quitté son domicile. Les vieilles femmes ne manquèrent pas de dire que le diable avait emporté le huguenot. Les jeunes gens leur rirent au nez, et un malin du village disait à l'oreille de tout le monde, que le bedeau, les chantres et le sonneur n'avaient pas reçu cinq francs pour boire, et qu'il ne faut pas encourager les profanes à enterrer leurs morts eux-mêmes, quand ils ont affaire à un curé récalcitrant.

CHAPITRE XIV.

L'Amour et la Raison.

Charles avait fait tout ce qu'il avait pu pour avoir satisfaction de l'offense qu'il avait reçue de Versac. Convaincu qu'il n'avait rien à se reprocher à cet égard, il était rentré chez d'Alaire. Le comte ne lui dissimula pas le mécontentement que lui avait causé sa démarche. « J'avais attaché, « lui dit-il, le prix le plus doux à votre docilité. « Vous avez repoussé les vœux de votre cœur

« pour vous livrer à cet instinct de férocité que « l'erreur a décoré d'un nom qui n'abuse pas les « hommes raisonnables : je ne vous dois plus rien; « je retire ma parole. Mais, dites-moi, monsieur, « êtes-vous vengé? Cet homme, déja si malheu- « reux, est-il tombé sous vos coups? — L'autorité « l'a soustrait aux poursuites de ceux qui voulaient « s'armer contre lui. — L'autorité s'est conduite « avec sagesse. »

Ne semble-t-il pas que le comte n'ait cherché qu'un prétexte pour revenir sur la résolution d'élever entre Julie et lui une barrière insurmontable? L'accusera-t-on de versatilité dans sa manière de voir et de sentir? Ses opinions, ses principes sont les mêmes; mais tout disparaît devant ces regards si pénétrans et si doux; rien ne résiste à cet organe enchanteur que l'expansion d'une ame pure rend plus séduisant encore. Quel homme aurait alors le courage de repousser des caresses d'autant plus entraînantes que c'est l'innocence qui les prodigue? Est-ce, au moins, dans de semblables momens qu'on peut vouloir sincèrement s'arracher à ce qu'on aime? Or, ces scènes ravissantes et pénibles à la fois pour le comte, s'étaient renouvelées pendant l'absence de Charles. Madame Bernard avait, en s'éloignant à dessein, favorisé ce délire du cœur, qui nous laisse sans force et sans jugement. Elle comptait profiter d'une heure de faiblesse, pour anéantir les préventions, les craintes de d'Alaire, et en obtenir

la promesse positive de son bonheur et de celui de Julie.

Mais Julie est incapable de feindre, elle l'a déclaré. Sa vertu naïve ne peut rien souffrir de ce qui lui est étranger. C'est Julie, à son tour, qui s'éloigne du comte, qui fuit à l'extrémité de l'appartement, qui se reconnaît indigne de celui qu'elle aime plus que sa vie. « Une amie indis-« crète m'a séduite un moment, et comment pou-« vais-je lui résister, lorsqu'elle me montrait, « dans l'éloignement, le dernier terme de la fé-« licité? Mais j'ai senti, je sens plus que jamais « que je me suis dégradée, quand j'ai approuvé, « par mon silence, un plan qui tendait à vous « surprendre, à vous faire agir directement contre « une résolution que vous avez prise dans votre « sagesse, et que même j'ai, pendant un temps, « adoptée comme vous. J'y reviens, mon ami. « Souffrons l'un et l'autre, puisque vous jugez « que cela doit être ainsi. »

Julie rappela alors, avec confusion, l'entretien qu'elle avait eu avec madame Bernard dans les jardins du château de Basse-Bretagne. Elle s'accusa encore d'avoir prêté l'oreille aux insinuations de son amie. Elle supplia le comte de leur pardonner à toutes deux. « Ah! s'écrie d'Alaire, si « cet aveu n'est pas une suite du plan dont vous « me parlez; s'il est possible que l'égoïsme ne vous « dirige pas en ce moment, vous êtes la femme la « plus étonnante, la plus accomplie qui ait jamais

« existé !... Que faire? que résoudre ?... Amour ! « invincible amour, est-ce toi seul qu'il faut « écouter ? »

Madame Bernard rentre. Elle fixe le comte et Julie; elle croit la circonstance favorable. Elle vient de lier quelques idées philosophiques pour combattre ce qu'on appelle l'inégalité des conditions; pour prouver que l'amour se cache encore sous les rides naissantes; que lui seul fait le bonheur de la vie, et que la raison même veut que nous lui cédions. Elle comptait faire preuve d'érudition, en citant Anacréon et ses cheveux blancs cachés sous les couronnes de roses dont la beauté chargeait son front : le comte ne lui donna pas le temps de faire briller son élocution.

« Madame, lui dit-il, vous avez fait une grande « faute, en persuadant à mademoiselle de s'unir « à vous contre moi. Je vous la reprocherais avec « amertume, si elle n'avait ajouté à mon admira- « tion pour cette créature céleste. Oui, madame, « vous m'avez fait connaître que, si la vertu existe « réellement, Julie est sa vivante image. »

Cette manière de voir mettait madame Bernard tout-à-fait à son aise, et elle fut loin de trouver mauvais que la jeune personne ait révélé leur secret. Obligée de renoncer au discours qu'elle avait préparé, elle dit beaucoup de choses qui manquaient de liaison, mais que le comte écoutait avec complaisance, parce qu'elles s'accordaient avec ses sentimens. Elle se résuma enfin,

et elle conclut en déclarant que d'Alaire ne pouvait faire mieux que de donner sa main à Julie.

« Madame, reprit le comte, vous n'êtes plus « dans l'âge de la candeur. Vous êtes depuis long- « temps dans celui des calculs, et l'égoïsme est « calculateur, convenez-en. Mademoiselle, vous « devant son rang, sa fortune, sera reconnais- « sante. Elle vous fera jouir du sort le plus « agréable. — J'avoue, monsieur le comte, que « j'ai pensé à cela; mais je me suis arrêtée parti- « culièrement à l'idée de vous voir heureux, d'être « fière un jour d'avoir contribué à votre bonheur. « Ce genre d'égoïsme, au moins, n'est pas indigne « de vous. »

Julie était tremblante; ses yeux étaient baissés, elle désirait, et elle craignait que le comte parlât. Telle était la position des trois personnages, lorsque Charles reparut. Julie fut surprise et blessée de ce que d'Alaire venait de dire au beau jeune homme. Madame Bernard lui avait fait connaître le sentiment qu'elle avait inspiré à Charles, et il était clair que le comte avait cru pouvoir disposer d'elle sans sa participation. « Je vous dois tout, « lui dit-elle, monsieur, et ma reconnaissance est « sans bornes. Disposez de ma vie, elle vous ap- « partient; mais ne l'empoisonnez pas, en me con- « traignant à former des nœuds que mon cœur « repousse. Il est à vous tout entier, et quand on « aime une fois, n'est-ce pas pour toujours?

« Qu'entends-je! s'écria Charles; quoi, made-

« moiselle, vous aimez monsieur le comte? — Et « je suis payée du plus tendre retour. — Quoi, « madame Bernard, vous m'avez trompé! — Pas « du tout, monsieur. J'ignorais que monsieur le « comte et Julie s'aimassent, et votre union avec « mademoiselle me paraissait convenable et facile.

« C'est à vous, M. Charles, reprit Julie, que se « rapportait ce mot cruel : Il faut nous séparer. « Sans cesse il a résonné à mon oreille; sans cesse « il a déchiré mon cœur. Au nom de Dieu, mon- « sieur, ne soyez pas mon persécuteur. Je peux « vous accorder mon amitié; je vous l'offre; ne « faites pas naître en moi un sentiment opposé.

« Monsieur le comte, dit le jeune homme avec « hauteur, vous me permettiez d'espérer, et vous « me cachiez un amour qui détruit toutes mes es- « pérances! Cette conduite est-elle à l'abri de re- « proches? Je vous respecte trop pour vous en « adresser. Descendez en vous-même et jugez- « vous... Ah, mon père! mon père! je vous ai dé- « laissé pour ne suivre que l'impulsion d'un aveu- « gle amour. Je ne vous ai pas donné un moment « depuis que je me suis éloigné de vous! Ah! vous « êtes trop vengé! »

Il est facile de sentir quels efforts Charles avait faits pour se servir d'expressions convenables. Il était exaspéré, et pourtant il se possédait encore. Il craignit de perdre l'empire qu'il avait conservé sur lui, il se disposa à se retirer.

« Jeune homme, arrêtez, lui dit d'Alaire, et en-

« tendez ma justification. Vous prendrez ensuite « le parti que vous jugerez convenable. Avez-vous « pu croire que j'aie pensé à vous tromper, à me « jouer de votre crédulité? Comment Julie, qui « doit me connaître mieux que vous, m'a-t-elle « supposé l'intention de vouloir forcer son choix?

« Monsieur, j'ai fait ce que j'ai pu pour vous « empêcher de céder au despotisme d'une opinion « fondée sur l'erreur. J'ai peu raisonné, parce que « vous ne vouliez pas m'entendre; et j'ai parlé à « votre cœur. Le souvenir de votre père vous a « ému sans vous persuader. J'ai appelé l'amour à « mon aide. Je vous ai promis ma fortune et la « main de mademoiselle, si vous parveniez à l'ob- « tenir d'elle, à vous obtenir de vous, vous enten- « dez, Julie. Y a-t-il rien de tyrannique dans mon « procédé?

« Je pensais, et je crois encore, quand je con- « sulte ma raison, que ce mariage est convenable. « Si cette idée m'effraie quelquefois, elle prend « des forces nouvelles lorsque le délire du cœur « est calmé.

« Vous me reprochez, monsieur, de vous avoir « caché mon amour? Il existait avant que je vous « connusse. Tout ce que je pouvais faire pour vous « était de le combattre. Je l'ai fait, je le ferai en- « core. Mais il n'est pas en ma puissance de l'é- « teindre.

« Vous en parler, quand j'ai conditionnellement « permis que vous déclarassiez le vôtre à made-

« moiselle, c'eût été vous tourmenter sans néces-
« sité; vous faire connaître la violence, l'étendue
« du sacrifice que je faisais au désir aussi ardent
« que sincère de vous conserver; vous imposer le
« fardeau de la reconnaissance, et jamais je n'ai
« cherché à l'inspirer, parce que je ne fais rien
« que pour moi.

« Julie, Charles, je viens de vous développer
« mes sentimens avec la plus scrupuleuse exacti-
« tude; condamnez-moi maintenant, si vous le
« pouvez. »

Charles ne répondit que par une profonde inclination. Julie, qui voulait l'éloigner d'elle, répéta l'aveu de sa vive tendresse pour le comte, ses protestations de n'aimer jamais que lui, et de n'être à personne, puisqu'elle ne pouvait lui appartenir. Cependant elle regardait le jeune homme en dessous, et quelque chose lui disait qu'il devait plaire à toute femme dont le cœur ne serait pas prévenu pour un autre.

Comment madame Bernard a-t-elle pu garder le silence aussi long-temps? Est-ce discrétion, ou absence d'idées? Ce n'est ni l'un ni l'autre. Elle a voulu entendre tout le monde, afin de pouvoir prendre ses avantages.

Elle sent que Charles, dont elle a encouragé la tendresse, ne lui reproche rien, parce qu'elle n'est qu'un personnage secondaire, et, dans cette circonstance, comme dans toutes les autres, elle cherche à jouer un rôle marquant.

Elle protesta au jeune homme qu'elle avait cru le cœur de mademoiselle Mauret parfaitement libre, et que lui réunissant tout ce qui intéresse, tout ce qui peut plaire, il était naturel qu'elle pensât qu'il ne lui serait pas difficile de se faire aimer, n'y d'amener un homme du caractère de monsieur le comte à assurer le bonheur de sa fille adoptive. Elle voulut ensuite achever la justification du comte, et lui faire oublier ce qu'elle avait dit de flatteur à Charles : personne n'aime à entendre louer son rival, heureux ou non. La bonne dame savait cela à merveille.

Elle prononça que d'Alaire ne pouvait donner de preuves plus positives de la pureté, du désintéressement de son amour qu'en désirant que Julie s'unît à un homme qu'il croyait lui convenir. Mais elle ajoutait que lorsqu'on a été au-delà des forces ordinaires, et du dévouement possible; lorsque les plus nobles efforts ont été sans succès, il est naturel de faire un retour sur soi-même, de céder à son cœur, et aux vœux ardens de l'objet aimé.

Toutes ces belles choses-là n'étaient propres qu'à détruire les plus chères espérances de Charles; à le confirmer dans la persuasion que son malheur était sans remède. Ce qui venait de se passer le mettait dans une position gauche, et son air était aussi gauche que sa position. Il le sentit bientôt, et il pensait sérieusement au parti qu'il avait à prendre, lorsque le chirurgien se présenta.

Depuis quelques jours, en pansant le pied du comte, il avait un air incertain, inquiet, qui sans doute eût frappé Julie, si elle eût été présente aux pansemens. Ce jour-là, d'Alaire fut tiré de sa sécurité habituelle par une exclamation qui échappa à son chirurgien. Il en demanda l'explication; on lui en donna une évasive. Ce n'est pas un homme tel que lui qu'on pouvait abuser. « Si « vous persistez à vous taire, monsieur, je me « croirai menacé de perdre la jambe. — Éloignez « cette idée, monsieur le comte; elle n'a aucun « fondement. Mais puisque vous exigez que je « m'explique clairement, j'ai lieu de craindre que « les mouvemens de ce pied ne soient jamais bien « libres. — C'est-à-dire que je serai boiteux. — « Mais... monsieur... — Parlez, je vous en prie. « — Si monsieur veut consulter quelques-uns de « mes confrères... — Votre talent est reconnu. Je « vous ai donné ma confiance; je n'appellerai per- « sonne, et je suis résigné. Allons, je serai boi- « teux. Oh! combien on aurait coupé de jambes, « si j'avais voulu ménager ce pied-là!

« Julie, dit le comte à la jeune personne qui « rentrait, je vous ai sérieusement parlé de mon « âge, des infirmités de la vieillesse, des désagré- « mens qui les accompagnent, pour une femme « jeune, sensible, et attachée à ses devoirs. Ma « charmante amie, vous ne savez pas tout encore : « il est décidé que je serai boiteux. » Si le comte avait parlé d'un autre que lui avec cette liberté

d'esprit, sans laquelle il n'est pas de véritable gaieté, il aurait pu ajouter que Vulcain était boiteux aussi, et rappeler certaine aventure écrite en si beaux vers que tout le monde les sait par cœur.

« Julie, continua d'Alaire, cessons de nous flat-« ter. Je me rends justice; rendez-la-moi aussi. « Voyez M. Duval, examinez-le avec quelque at-« tention, et vous conviendrez peut-être qu'il est « l'époux qu'il vous faut. »

Charles était sensible aux procédés du comte. Il ne doutait pas de sa sincérité, lorsque, pour me servir de l'expression de d'Alaire, le délire du cœur était calmé. Il sentait en même temps qu'il ne fallait qu'un mot, un regard, un sourire de Julie pour le faire renaître, et il pressentait qu'à la première occasion, sans la chercher, sans intention prononcée, Julie reprendrait tout son empire.

La jeune personne répondit au comte d'une manière réservée, mais ferme. En rendant justice au mérite de Charles, elle prononça que rien ne la ferait changer de résolution. « Que m'importe, « après tout, dit-elle, que vous marchiez diffici-« lement? je vous soutiendrai, mon ami, je vous « serai utile, et ce sera pour moi une jouissance « de plus. »

D'Alaire pensa qu'il serait inconvenant d'insister davantage, parce que les refus répétés de Julie ne pouvaient être que très-pénibles pour

Charles : voilà le prétexte du silence qu'il résolut de garder à l'avenir sur le mariage des deux jeunes gens. Mais il se disait bien bas qu'il avait fait tout ce que la probité, la délicatesse même lui avaient prescrit ; qu'il éprouvait à chaque instant que se séparer de Julie était un effort au-delà de ses forces. Il s'étourdissait sur les dangers qu'il avait prévus, et il répétait avec un charme, une complaisance inexprimables ces derniers mots : je vous soutiendrai, mon ami, et ce sera pour moi une jouissance de plus.

Charles, incertain, irrésolu, se trouvait déplacé chez le comte. Il n'avait pas le courage de s'éloigner, et il sentait qu'il ne pouvait rester plus long-temps : ce qu'il peut arriver de pis à un homme qui ne sait pas plaire, c'est de se rendre importun. De l'indifférence à l'éloignement, à une sorte d'aversion même, il n'y a qu'un pas à franchir. Un domestique qui annonça M. Duval père, changea la position du jeune homme, et mit un terme à l'embarras qui gagnait les autres personnages.

Les impressions différentes qui avaient dominé Charles jusqu'alors, se dissipèrent tout à coup. Il revint à l'idée d'un père affligé de l'éloignement de son fils, et disposé sans doute à en marquer son mécontentement. Il se précipita au-devant de lui, l'embrassa tendrement, avant qu'il ait pu dire un mot, lui demanda pardon et l'entraîna dans la chambre du comte : il s'attendait à une

explosion, et il croyait que la présence de personnes dignes d'égards en modérerait la violence.

Quelle fut sa surprise, lorsque son père s'exprima avec cette douce candeur qui tient aux mœurs patriarcales; qu'il peignit avec vérité, mais sans exagération, ce que les inquiétudes les plus fondées lui avaient fait souffrir! Pas un mot de reproche ne sortit de la bouche du vieillard. Il ne parlait que de ses peines, et il n'en accusait personne. Charles était confondu.

Le vieux Duval parla ensuite de l'amour de son fils. Il avait pressenti que cette inclination ferait son malheur. Il pria le comte d'excuser, dans un jeune homme, des espérances auxquelles l'inexpérience avait pu s'abandonner. Il finit en proposant avec ménagement à Charles de retourner avec lui dans son humble demeure, et d'y chercher un bonheur relatif à leur position.

D'Alaire céda à la nécessité de remplir, jusqu'au dernier moment, le devoir qu'il s'était ouvertement imposé. Il assura le vieillard que les prétentions de son fils ne lui avaient point paru déplacées; qu'il avait fait au contraire tout ce qu'il avait dépendu de lui pour assurer son bonheur; qu'il voudrait encore y contribuer; mais que mademoiselle Mauret ayant opposé à ses vues une résistance invincible, il ne fallait plus penser à ce mariage-là.

Cet effort de la raison de d'Alaire sera-t-il le dernier? s'abandonnera-t-il sans réserve à un

amour que peut-être il n'a déja plus la volonté sincère de combattre?

De quel fardeau la jeune personne et lui se sentirent dégagés, lorsque le vieux Duval emmena son fils, affligé, mais docile et repentant! « Est-il bien vrai, dit le comte à Julie, vous me « soutiendrez, ma jeune amie, et ce sera pour « vous une jouissance de plus? »

Fallait-il en dire plus pour ramener une de ces scènes, jusqu'alors si redoutées par le comte, et qui à la fin doivent imposer silence au jugement, et anéantir pour jamais les résolutions les plus sages et le plus fortement prononcées? La réponse de Julie fut entraînante et pouvait être décisive, lorsqu'on annonça monsieur le plus ancien capitaine de l'armée, qui, disait-on, avait des choses de la plus haute importance à communiquer à monsieur le comte.

Monsieur le capitaine, malgré son originalité, ne manquait pas d'usage du monde. Il savait que ce n'est pas dans une vieille redingote de gendarme qu'on doit se présenter, quand on veut être accueilli, même par le plus honnête homme de France, qui probablement paie, comme un autre, son tribut à la mode et à l'usage. En conséquence, monsieur le capitaine avait passé à son logement, et s'était mis de manière à pouvoir entrer partout.

« Que me voulez-vous? lui dit le comte d'un « ton affable. — J'ai saisi avec empressement,

« monsieur, l'occasion qui s'est offerte à moi de « vous voir et de vous saluer. Il semble qu'en « s'approchant de vous, on doive devenir meil- « leur. » D'Alaire ne put s'empêcher de sourire. Mais il reprit aussitôt son air sérieux, en pensant que ce sourire était un effet involontaire de la vanité satisfaite, qui tient de si près à l'égoïsme. Il répéta la question qu'il avait faite au capitaine. « Je vous apporte, monsieur, répondit le brave « homme, une lettre et de l'or. — Une lettre? de « qui? — De quelqu'un qui n'en écrira plus. — « Ah, ah! Et cet or? — C'est le reste d'une opu- « lence peu méritée et pour jamais anéantie. — « Lisons cette lettre.

« Ah, mon Dieu! Versac mourant! — Il est « mort. — Il est mort, dites-vous! En êtes-vous « bien sûr? — Oh! très-sûr : c'est moi qui l'ai tué. « — Vous, monsieur, vous, qui lui avez rendu, « à ses derniers momens, des services essentiels? « Vous, qu'il nomme le seul ami qui lui reste? — « J'ai dû le combattre : vaincu, je lui devais tout. « — Et il est mort repentant! Et il a regretté d'a- « voir perdu mon amitié et mon estime! — Vous « lui rendriez l'une et l'autre, si vous l'aviez vu « mourir. — J'ai été forcé de l'abandonner; je ne « l'ai jamais haï. La haine, d'ailleurs, ne doit pas « suivre un infortuné jusque dans son tombeau. « Je le plains d'avoir mal vécu. Mais puisqu'il a « réparé, autant qu'il l'a pu, les erreurs de sa vie, « je le regrette sincèrement, et je lui rends les

« sentimens qui m'avaient attaché à lui... Il est « mort! et c'est vous, monsieur... — Oui, c'est « moi, et vingt autres se fussent présentés, si « j'avais été le malheureux. Ainsi vous voyez que « tout est pour le mieux. »

D'Alaire donna quelques larmes à la mémoire de l'infortuné. Julie n'entendait jamais prononcer le nom de Versac sans frissonner. Cependant l'aspect de l'homme qui s'était couvert de son sang, la glaça, et elle sortit, en chancelant, d'une chambre d'où la repoussait un sentiment d'horreur.

« Et cet or, monsieur? — Il était à moi, M. de « Versac me l'avait donné. J'ai su qu'il laisse une « veuve, intéressante par de longues infortunes : « ceci lui appartient. Chargez-vous, monsieur, de « le lui faire parvenir. Joignez-y cette lettre, et « espérons que madame de Versac pardonnera « comme vous. — Homme cruel, et respectable « cependant... — Je ne suis venu ici ni pour re- « cevoir des éloges, ni pour justifier ma conduite. « Chargé d'une mission, que l'honneur rendait « sacrée pour moi, je l'ai remplie, et je me re- « tire. — Un moment, par grace, monsieur... — « Il ne suffit pas de penser aux morts; il faut « aussi s'occuper de soi. Je suis le plus ancien ca- « pitaine de l'armée, et je vais demander au suc- « cesseur de M. de Versac une justice que votre « ami m'a constamment refusée. Adieu, mon- « sieur. »

La lettre adressée à madame de Versac n'était pas cachetée : d'Alaire crut pouvoir la lire. « Oh! « oui, s'écria-t-il, elle pardonnera, elle pardon- « nera. Mais son mari devait, dit-il, des sommes « considérables, et mon état ne me permet pas « de me mettre à la tête de ses affaires! pauvre « femme!... Mais quel homme que ce capitaine! « oh! je le recommanderai à M. d'Aranville.

« Madame Bernard, ouvrez mon secrétaire. Ap- « portez-moi les papiers qui sont dans le tiroir « d'en-haut, à gauche... à gauche, vous dis-je... « en haut... bien, c'est cela. »

Il trouve la lettre en chiffres, adressée à M. d'Arancourt; la lettre que le marquis lui écrivait en lui envoyant la première. « Qu'il ne reste « plus de traces, dit-il, de cette coupable intrigue. « Sauvons l'honneur, du moins, puisque tout le « reste est perdu sans retour. » Et il met les deux lettres en morceaux.

Il fait appeler Julie. « Revenez, mon aimable « amie, et aidez-moi à être utile à madame de « Versac. Écrivez-lui tout ce que vous avez en- « tendu de la bouche du capitaine. Exprimez-vous « avec ces ménagemens qu'un cœur sensible con- « naît si bien. Donnez-lui des consolations, et « assurez-la que je lui suis tout dévoué, et qu'elle « peut compter sur moi. Son mari lui a écrit de « la manière la plus touchante. Je la connais : « cette lettre lui fera oublier bien des choses.

« Nous ne la lui enverrons cependant que lorsque « la secousse inévitable sera calmée, et qu'elle « pourra la lire avec quelque attention. »

Julie laissa courir sa plume. Elle écrivait avec son cœur : avait-elle besoin de réfléchir? D'Alaire lut et relut sa lettre. Il jouissait, il admirait. L'art n'est pour rien ici, pensait-il, et cette lettre est parfaite. L'éducation développe l'esprit; elle n'en donne pas.

Quelques jours avant, quelques semaines peut-être, il n'eût pas manqué de dire à Julie : Votre plume a été guidée par la vanité, par le désir de faire mieux qu'un autre. Vous êtes égoïste jusque dans les momens les plus fâcheux. Il ne cherche plus, dans celle qu'il aime, que des qualités et des talens.

Cette lettre, les réflexions qu'elle a produites, l'auraient ramené à l'amour dans toute autre circonstance. Mais il avait aimé Versac. Sa mort déplorable avait ranimé un sentiment mal éteint. Son cœur était froissé; Julie s'affligeait de sa peine; on ne parla que de Versac et de sa malheureuse épouse.

L'esprit, rendu à toute sa liberté, agit avec une action soutenue. Une idée succédait à une autre pour se lier avec elle; un plan de conduite fut arrêté entre le comte et son amie. Félix reçut l'ordre de courir le monde, de savoir ce que devait Versac, et à qui il devait : il suffisait de con-

naître quelques-uns des principaux créanciers, pour découvrir promptement les autres.

Le notaire du comte était celui de Versac : il devait être dépositaire des titres de propriété. Il se présenta sur un billet que Félix avait été chargé de lui remettre. Voilà de l'occupation pour le reste de la journée. Elle se termina heureusement. Le chirurgien donna au malade la permission de se lever le lendemain.

Le capitaine logeait dans une chambre garnie, selon l'usage de ces messieurs. Il avait encore beaucoup de peine à s'asseoir, et ses grimaces frappèrent un habitant de Blois, qu'il avait pour voisin, qui venait de terminer ses affaires, et qui allait monter en voiture pour retourner chez lui. Des grimaces ont une cause, et les curieux veulent tout savoir. Le capitaine n'avait pas de motifs pour se taire, et une heure après l'arrivée du bon bourgeois, toute la ville savait ce que je viens de vous raconter.

La fermière de madame de Versac était allée au marché. Elle apprit bientôt la nouvelle qui circulait de bouche en bouche. Elle se hâta, en rentrant chez elle, de l'apprendre à son mari. Le mari, homme prudent, crut n'en devoir parler qu'au domestique de madame. Celui-ci glissa le mot à l'oreille d'Alexandrine, la femme de chambre de confiance.

Alexandrine croyait que le veuvage doit paraître

très-doux, quand on n'a perdu qu'un mari exigeant, hautain, dur et quelquefois brutal. Elle voulut avoir le mérite d'annoncer la première à madame qu'elle avait recouvré sa liberté.

Alexandrine avait de la pénétration : madame de Versac éprouva un sentiment pénible en apprenant le triste événement; une femme sage n'oublie jamais entièrement le seul homme à qui, de bonne foi, elle a donné son cœur. Mais celui d'Émilie avait beaucoup souffert; elle n'avait pas reçu encore la lettre de son époux mourant, et sa douleur ne l'empêcha pas de s'occuper de son avenir.

Elle se décida à partir aussitôt pour Paris. Elle rendait justice à d'Alaire avant que les assurances de son dévouement lui fussent parvenues, et c'est lui qu'elle voulait voir et consulter.

Si quelque chose peut flatter un homme de bien, c'est l'impulsion irrésistible qui pousse vers lui ceux que poursuit l'infortune; c'est la confiance absolue que commande sa réputation.

Félix avait rempli, sans peine, la mission dont il avait été chargé. Il lui avait suffi d'entrer dans un café, pour savoir que Versac devait un million à un homme, qui n'était ni banquier, ni marchand, mais qui lui prêtait, à de gros intérêts, vingt, trente, quarante mille francs, quand il en avait besoin, et ce besoin-là se renouvelle souvent lorsqu'on a cinquante ans, et qu'on ne veut pas trouver de cruelles.

Le valet de chambre apprit, au foyer des Variétés, le nom d'un joaillier à qui il était dû cinq cent mille francs. On sait que les dames aiment beaucoup les bijoux... quand ils ne sont pas chers.

M. Félix, qui aimait à se donner des airs, alla prendre un sorbet au café de la Rotonde. Là, il trouva la dernière classe des créanciers, ceux qui voulaient que leurs mémoires fussent arrêtés avant que monsieur le premier capitaine de l'armée ait la satisfaction de passer son épée au travers du corps de leur débiteur. Ces messieurs parlaient de leurs affaires avec chaleur, et la bouche se dessèche enfin. Ils avaient soin de l'humecter de ce que la limonadière pouvait leur faire servir de plus délicat : il est permis de faire banqueroute; il ne l'est pas de se refuser les aisances de la vie.

Félix jugea à propos de parler du plus honnête homme de France, et de l'intérêt qu'il portait à la mémoire de Versac. Aussitôt vingt adresses sont tirées, lui sont présentées, et on le prie de donner en échange celle du plus honnête homme de France : on est persuadé qu'un homme de ce caractère-là doit être d'avis qu'il faut payer ses dettes.

Fier des découvertes qu'il doit un peu au hasard, et qu'il ne manque pas d'attribuer à son intelligence, Félix rentre triomphant à l'hôtel. Où l'orgueil va-t-il se placer? et, vous le savez, l'orgueil est fils de l'égoïsme. Le notaire avait

évalué à deux millions la fortune de Versac. D'après le rapport du valet de chambre, les dettes allaient au-delà. On sentait qu'on pourrait obtenir quelque réduction; mais il était clair que Versac ne se soutenait plus qu'avec les émolumens de sa place, lorsqu'il fut obligé de donner sa démission.

Il n'avait pas été possible de donner un moment à l'amour. Julie en soupirait; le comte croyait s'en applaudir. Madame Bernard s'était endormie, à force d'entendre parler d'affaires. On se sépara enfin avec la volonté, un peu forcée peut-être, de s'occuper sérieusement le lendemain des choses qu'on n'avait pu que préparer dans la journée.

Le lendemain, le cœur si sensible de Julie fut réduit encore à se replier sur lui-même : Madame de Versac se fit annoncer de grand matin, et on ne se soucie pas de confier son secret à tout le monde. Le maintien de l'intéressante veuve, l'expression de sa figure étaient ceux d'une femme décente, mais qui ne peut éprouver de regrets bien cuisans. Le comte pensa qu'il pouvait, sans imprudence, lui remettre la dernière lettre de son mari.

En la lisant, elle oublia les justes sujets de plainte qu'elle avait reçus de lui. Elle ne vit plus qu'un homme humilié, malheureux, repentant, qui la suppliait de cesser de le haïr. Sa sensibilité, qu'elle avait crue éteinte pendant des années, reprit toute son expansion. Elle donna des larmes

sincères à la mort tragique de son mari. Telle est donc la puissance du repentir! Il fait tout oublier, même à ses victimes. Le comte ne disait pas un mot à madame de Versac. Il tenait sa main; il la pressait avec affection; il était content d'elle.

Le jour suivant, les visites se succédèrent sans interruption. C'étaient des personnes qui aimaient le comte, qui avaient pour lui une sorte de vénération, et qui venaient le féliciter de ce qu'enfin il pouvait quitter son lit; c'était le notaire qui allait de chez lui à son hôtel, et de l'hôtel à son étude; c'étaient les créanciers convoqués en assemblée générale.

On commença par ne pas s'entendre, parce que les mémoires parurent exorbitans au comte, et que les créanciers ne voulaient rien rabattre de leurs prétentions. « Messieurs, leur dit le comte, « il est fort aisé de produire des mémoires; il ne « l'est pas autant de prouver la légitimité des « créances. — Monsieur, voilà nos livres. Vous « savez qu'ils sont reconnus par le tribunal, jus- « qu'à inscription en faux. — Prenez garde, mes- « sieurs, que l'avidité, que l'égoïsme ne vous en- « traînent trop loin. Quinze mille francs à un « marchand parfumeur! C'est plus que m'a coûté « le mien pendant toute ma vie. — Les intérêts, « monsieur? et les intérêts des intérêts? — Calcul « usuraire, monsieur. J'ai d'ailleurs un moyen cer- « tain de vous arrêter : le contrat de mariage de

« madame lui assure un douaire de trente mille « francs de revenu.

« — C'est déja trop qu'on reproche à mon mari « des injustices, que rien ne peut réparer. Je dois, « je veux faire tout ce qui est en ma puissance « pour rétablir sa réputation. Je renonce à mes « avantages. — Hé! comment vivrez-vous, ma- « dame? — Je vivrai mal, monsieur le comte; « mais je serai en paix avec ma conscience.

« Ah! s'écria d'Alaire, est-ce là un genre d'é- « goïsme, est-ce de la vertu? Monsieur le comte, « répondit doucement madame de Versac, la triste « conviction que l'égoïsme régit le monde, rétrécit « le cœur et le dessèche. La vertu ne fût-elle « qu'une chimère, il est utile, il est consolant « d'y croire. » Julie se leva, et fut embrasser Émilie.

« Allons, allons, reprit le comte, un peu dé- « concerté, chacun a son opinion, et je ne pré- « tends contraindre celle de personne. Si la vertu « existe, il est constant, madame, que vous vous « proposez de faire ce qu'elle prescrit de plus « rigoureux. Vous allez donc vous dépouiller en- « tièrement? — Je dois ce sacrifice à la dernière « lettre de mon mari. Je serai pauvre, mais igno- « rée, et le malheur peut être supportable, quand « l'humiliation ne vient pas l'aggraver. — Voilà la « femme qu'il a méconnue! qu'il n'a pas craint de « rendre malheureuse! Le misérable! — Monsieur « le comte, il est mort repentant, et vous parlez

« devant sa veuve. — Non, madame, vous ne « sentirez pas les atteintes de la misère. Je l'éloi- « gnerai de vous. Il m'a aussi demandé pardon; « et si quelque chose de nous survit à notre des- « truction, il saura que j'ai reporté sur sa veuve « l'amitié que j'avais pour lui. Vous pleurez, Julie! « — Ah! monsieur le comte, laissez couler ces lar- « mes : elles sont d'admiration et d'attendrisse- « ment. Celles-là ne font jamais de mal. »

Les sensations fortes se communiquent rapidement. Ces créanciers, si avides, furent étonnés de se sentir émus. Ils se regardaient; ils semblaient s'interroger. « Je réduis mon mémoire à « moitié, s'écria le parfumeur. » Et ce mot passa de bouche en bouche. « Ah! monsieur le comte, « dit Julie, ce n'est pas là de l'égoïsme; c'est un « retour à la vertu, et c'est la vôtre qui l'a pro- « duit. »

Le notaire profita de ce moment en homme habile. Tout fut réglé en moins de deux heures, et la terre de Blois resta libre de tout engagement à madame de Versac. Ce que tous les procureurs de France n'eussent pu obtenir, fut accordé spontanément au dévouement d'une veuve, à la grandeur d'ame de d'Alaire, aux larmes d'une petite fille.

CHAPITRE XV.

Un mariage.

Madame de Versac devait passer quelques jours encore auprès du comte. Le comte écrivait souvent et toujours avec l'intention d'être utile. Il faisait valoir les longs services de monsieur le plus ancien capitaine de l'armée, et il en demandait le prix. Il louait le mérite modeste de Charles; il parlait de ses talens, de sa bravoure, de sa conduite militaire et privée. Il exprimait le désir de le voir rentrer dans les cadres de l'armée. Madame de Versac et Julie travaillaient et causaient. Leurs cœurs étaient faits pour s'entendre, et une douce intimité s'établit promptement entre elles.

Cependant Émilie n'était pas toujours au salon; madame Bernard était souvent occupée dans l'intérieur de l'hôtel; la contention d'esprit que donnent des affaires graves était dissipée, et le besoin d'aimer se faisait sentir avec une force nouvelle. On ne raisonnait, on ne calculait rien; mais on ne pensait pas à se défendre. On s'approchait, les siéges se touchaient, sans qu'on s'en soit, pour ainsi dire, aperçu; le mot d'amour n'était pas prononcé encore, mais les yeux le disaient, et depuis long-temps le comte et Julie entendaient parfaitement ce langage. Le comte était toujours réservé; Julie, toujours franche et naïve, devait

se livrer la première à ces doux épanchemens, dont elle avait été privée pendant quelques jours, et qui faisaient le charme de sa vie. Elle parlait, et le comte se sentait entraîné.

Était-il possible qu'ils s'arrêtassent au point qu'avait marqué la raison du comte, et au-delà duquel Julie ne devinait rien? L'expérience ne lui avait pas appris que l'amour avance dans la proportion de ce qu'on lui accorde, sans jamais perdre de ses avantages, sans jamais rétrograder. Ce délire, cette ivresse des sens, auxquels ils avaient plusieurs fois échappé, se reproduisit avec violence; un baiser fut donné et reçu.

Le comte s'effraya, se repentit pour la troisième fois. Julie comprit alors ce que lui avait dit et répété son ami. Une nouvelle existence commença pour elle; mais la boîte de Pandore s'ouvrit, et la présence du danger frappa fortement son imagination. Il lui fallait cette épreuve pour qu'elle eût une idée positive de la pudeur, et des combats qui seuls peuvent la conserver.

Plus d'abandon, plus de ces traits de candeur qui ravissaient le comte et le désolaient à la fois. Julie, triste et pensive, éloignait, évitait ces entretiens particuliers que jusqu'alors elle avait cherchés avec tant d'empressement. D'Alaire avait espéré de jouir d'un peu de repos : le sien était anéanti pour jamais. Il n'en est pas pour qui aime comme lui, et qui, comme lui, a des reproches à se faire. Il s'affligeait d'une faiblesse impardon-

nable à un homme de son âge, d'une faiblesse qui lui avait fait perdre de l'estime de Julie, et qui avait produit cette réserve, accablante pour lui, et sans doute pénible pour elle.

Cet état d'alarmes continuelles, de défiance réciproque était insoutenable, et le comte résolut d'en sortir. Il s'ouvrit à madame de Versac, il lui dévoila son cœur. Il lui peignit la position cruelle où son imprudence avait mis Julie; la gêne, la contrainte qui altéreraient la pureté des jours qui allaient succéder à des jours si long-temps heureux, et il la pria de l'aider de ses conseils.

Madame de Versac réfléchit long-temps. Elle répondit et par un seul mot : « Elle est bien jeune. « — Hé, je le sais, madame; mais elle est accom- « plie. — Vous le croyez? — Des épreuves multi- « pliées m'en ont convaincu. — Monsieur le comte, « j'ai remarqué que souvent on demande des con- « seils quand déja on est déterminé. — Je ne le « suis pas, madame, j'ai même déclaré à Julie « qu'il fallait nous séparer, et je le voulais de « bonne foi. — Mais vous ne le voulez plus, vous « ne le pouvez plus. — J'avoue que les efforts « les plus violens pourront à peine amener une « séparation que je crains plus que la mort. — « Monsieur le comte, je vous plains. — Est-ce là « tout ce que vous avez à me dire?

« — Mon digne ami, si je flattais votre pen- « chant, nous serions bientôt d'accord. Je le com- « bats, au contraire, et déja votre ton n'est plus

« celui que vous aviez avec moi hier, ce matin, il « y a une heure. — Quoi, madame, vous pour- « riez croire... — J'ai blessé votre cœur, monsieur « le comte, et cela ne se pardonne point. Mais « souvenez-vous que vous m'avez imposé un de- « voir pénible, et que je devais le remplir : je l'ai « fait. »

Madame Bernard, au contraire, suivait avec persévérance le plan qu'elle s'était tracé. C'est elle que le comte cherchait, avec qui il se plaisait à s'entretenir, quand l'amour l'emportait sur la raison. A chaque instant elle était mieux dans son esprit, parce quelle ne lui disait rien qui ne tendît à l'attacher plus fortement à Julie. Madame de Versac était négligée. Elle sentit qu'elle gênait, et elle se disposa à retourner à Blois.

Tout se sait enfin, et les circonstances qui avaient amené la démission de M. de Versac, percèrent et se répandirent dans le public. Quel champ pour certains journalistes! De grandes fautes d'un côté! De l'autre, une suite d'actions plus ou moins louables! mais il faut des ombres au tableau; d'Alaire est homme de qualité et son éloge ne peut être complet. On rappelle, avec beaucoup de ménagemens, une petite demoiselle sauvée, par le comte, de la corruption du siècle, mais vivant avec lui sous le même toit: on sait qu'un journal doit tribut au malin, et il faut être juste, cette dette-là est toujours fidèlement acquittée. Les insinuations étaient tournées de ma-

nière à ce qu'on ne pût être attaqué en calomnie. On terminait l'article en reproduisant une vérité, devenue triviale à force d'être répétée : il est fâcheux que la nature ne produise rien de parfait. Mais heureux l'homme qui, dans le cours d'une longue vie, n'a qu'une imprudence à se reprocher !

On ne peut vivre, à présent, sans être abonné à un journal au moins, et d'Alaire avait le sien. L'article dont je viens de parler, lui causa la plus vive émotion, l'indigna, le révolta. « On n'attaque « pas directement la vertu! s'écria-t-il ; mais l'ima- « gination du lecteur ajoutera aux traits piquants « du journaliste. Julie est perdue de réputation, « si je n'adopte le seul moyen qui peut rappeler « sur elle la considération des honnêtes gens... « Julie perdue... et perdue par moi!... Madame de « Versac, ne jugez-vous pas que je dois réparer « le tort, bien involontaire, que j'ai fait à cet être « angélique ? — Au moins, monsieur le comte, « vous aurez une excuse.

« — Une excuse! une excuse! je n'en cherche « pas ; je n'en ai pas besoin. Ne suis-je pas le « maître de mes actions ? — Sans doute, monsieur « le comte ; mais un homme, comme vous, est en « évidence. Le public le juge, et le jugement est « sans appel. — La partie saine du public dira que « j'ai rempli un devoir sacré, un devoir auquel « nulle considération ne pouvait me soustraire. « — Cette partie saine du public ne verra ici qu'une

« affaire d'amour, ou plutôt une faiblesse. — « Vous m'impatientez, madame! que m'importe, « après tout, qu'on me blâme ou qu'on me loue? « Je serai content de moi, et c'est tout ce que je « veux: je suis égoïste. — Je croyais que Julie « vous avait détaché de cette chimère. — Elle « seule peut être exempte de ce vice-là. — C'est « bien flatteur pour elle. — Mais vous-même, « madame, à quelle impulsion cédez-vous en ce « moment? A la vanité d'opposer à l'amour l'im- « puissante raison, et de la faire triompher. »

Madame de Versac se tut; d'Alaire s'éloigna d'elle en répétant: Julie perdue et perdue par moi! il rencontre madame Bernard. Il lui lit l'article du journal; il lui fait part du projet qu'il a fait naître et des objections de madame de Versac. « Madame de Versac attaque, monsieur le comte, « un sentiment que bientôt elle ne pourra plus in- « spirer. Elle le blâme, parce qu'elle voudrait ne « trouver que des cœurs froids comme le sien. « C'est une égoïste. — Je le lui ai dit, madame « Bernard. — Mademoiselle Mauret est charmante. « — Elle est pleine de qualités et de talens. — « Elle a pour vous la plus extrême tendresse; « vous l'adorez : sacrifierez-vous le bonheur de « l'un et de l'autre à de vaines considérations? On « vous peint le public comme quelque chose de « bien redoutable! Quand on a la certitude d'avoir « fait une action louable, d'avoir rempli un de- « voir, on laisse dire la critique; on la réduit au

« silence, en lui opposant une longue suite de « jours heureux; on lui échappe même, en ne « vivant que pour soi, et en se renfermant dans « l'intérieur de sa maison. — Je ne vous connais- « sais pas encore, ma chère madame Bernard; « mais je vous apprécie maintenant: ce que vous « venez de dire est dicté par la raison et le juge- « ment. Je croyais que madame de Versac avait « de l'affection pour Julie; je me suis trompé : « c'est vous qui l'aimez véritablement. »

Julie plaisait beaucoup à madame de Versac. Mais cette sensation du moment ne pouvait balancer ce qu'elle devait au comte. Elle craignait de le voir livré à de tardifs et inutiles regrets; elle pensait enfin ce qu'il avait dit et répété lui-même, quand il avait encore la force de raisonner. Elle s'était exprimée avec la plus grande modération. Cependant elle avait déplu, et le comte s'était éloigné d'elle. Elle ne chercha plus à le revoir, que pour lui faire entendre les derniers accens de sa reconnaissance. Elle partit, sans que d'Alaire ait fait, pour la retenir, ces instances que l'usage commande, quand elles ne sont pas dictées par l'amitié.

Il est évident que d'Alaire aimait au point de ne plus chercher qu'un prétexte qui l'autorisât à franchir les bornes qu'il s'était prescrites. La seule personne qui pût le ramener à l'idée d'un mariage disproportionné venait de s'éloigner. Il restait

avec son cœur, Julie et madame Bernard. Il n'est pas difficile de prévoir comment ceci finira.

Le comte perdra-t-il dans l'esprit du lecteur, parce qu'il n'est pas maître de lui auprès d'une fille charmante dont il est aimé, et qu'il voit à tous les momens du jour? Cette faiblesse effacera-t-elle le souvenir de mille bonnes actions dont il a embelli son existence? Qui de nous, dans la position où il se trouve, répondrait d'être plus fort que lui? Supposons-le insensible, et voyons, d'après son caractère connu, ce qu'il ferait dans la circonstance actuelle.

Il verrait nécessairement dans Julie une femme devenue malheureusement célèbre, et il n'imputerait qu'à lui cette triste célébrité. Il ne pourrait plus proposer à un homme estimable la main de la jeune personne. Il ne s'est pas borné à éviter le mal; il a toujours cherché l'occasion de faire le bien. Aurait-il balancé à proposer à Julie une réparation nécessaire, et la seule qu'il pût lui offrir? Je l'ignore. Mais j'invite ceux qui le connaissent mieux que moi à réfléchir et à prononcer.

Fort du départ de madame de Versac, et de l'assentiment de Madame Bernard, il avait cherché Julie, qui ne savait rien encore. « Notre sort « est décidé, lui dit-il, et c'est un journal qui l'a « fixé. On vous accuse, on me condamne. On ne « nous tient aucun compte des combats multipliés « que nous avons soutenus; on ne croit pas que

« vous ayez pu conserver votre vertu ; on insinue « enfin que vous êtes ma maîtresse. Le trait est « lancé ; il est public ; vous n'avez plus de répu- « tation. Le mariage seul peut vous faire remon- « ter au rang des femmes considérées ; je vous « offre ma main, et tout vous fait une loi de l'ac- « cepter.

« Il y a quelques mois, vous m'avez opposé « des scrupules dictés par la délicatesse. Votre « façon de penser était louable alors ; elle doit « changer avec les circonstances. Julie, soyez à « moi. »

Julie écoutait le comte, en lisant cet article, qui réellement changeait sa situation. L'intimité dans laquelle elle vivait avec d'Alaire, avait fait enfin disparaître les distances ; elle sentait son cœur disposé à céder sans efforts à une douce nécessité. Mais la possession de l'homme qu'elle préférait à tout, un grand nom, des richesses, de la considération, ce passage rapide d'une existence précaire à tout ce qui peut embellir la vie, à ce qui la rend précieuse, se réunissait pour étourdir une jeune fille, qui croyait à peine ce qu'elle venait d'entendre. Julie n'était plus à elle ; des sentimens tumultueux l'agitaient. « Mon ami, « laissez-moi respirer et me reconnaître. Je ne « pourrai lier deux idées, tant que vous serez « près de moi. Laissez-moi, je vous en supplie. « Dans un quart d'heure j'irai vous retrouver. »

Restée seule, elle se calma par degrés. Elle

avait senti l'excès de son bonheur : elle put l'envisager dans toute son étendue, l'examiner dans les moindres détails. Elle regretta alors que le comte fît tout pour elle. Elle aurait voulu avoir un trône à partager avec lui, non qu'elle fût humiliée de ses bienfaits, l'amour ennoblit tout; mais pour qu'il ne pût douter de la force, de la sincérité des sentimens qui la dirigeaient en sa faveur. « Julie, soyez à moi, répétait-elle par in-« tervalles. Ah! j'étais à vous; je ne pouvais être « qu'à vous; je vais vous appartenir sans réserve « et pour jamais. »

Elle retourne auprès du comte. « Mon ami, « madame Bernard a prévu ce qui arrive. Elle « m'a tracé un plan de conduite que je n'ai pas « approuvé, et que je ne suivrai pas. Non, je « n'opposerai pas une résistance stimulée à des « offres qui comblent tous mes vœux. J'accepte « votre main avec les transports de l'amour et de « la reconnaissance. Puissiez-vous me voir toujours « telle que vous me voyez aujourd'hui! Puissé-je « répandre sur vous le bonheur dont vos vertus « vous rendent si digne! — Ah! Julie, ma vertu! « — Mon ami, mon cher, mon respectable ami, « je veux honorer mon époux, et l'égoïsme a tou-« jours excité mon mépris. Permettez-moi de met-« tre une seule condition au consentement que « je vous donne avec une joie si pure : c'est que « ce mot affligeant ne sera plus prononcé ici. On « vous nomme le plus honnête homme de France.

« Ah! mon ami, que je sois fière, que je jouisse « d'un titre que vous méritez si bien. Me le pro- « mettez-vous? — Hé, dépend-il de moi de vous « rien refuser? »

Ainsi cette jeune fille, qui a puissamment contribué à ramener à l'équité des créanciers fripons, corrige un homme respectable d'une manie qui n'est que ridicule, mais qui nuit au développement du plus noble caractère. Ah! si la beauté savait jusqu'où peut aller son empire! Si elle avait l'ambition de ne l'exercer que pour rendre meilleurs ceux qui s'y soumettent si facilement!... Mais... mais...

A l'instant tout changea de face dans l'hôtel. Un bonheur calme, une douce sécurité succédèrent aux anxiétés, aux combats que la raison livrait sans cesse à l'amour. On ne s'occupa plus que des dispositions convenables pour amener ce jour tant désiré, et qu'on aurait voulu pouvoir avancer.

La fortune de d'Alaire était augmentée de ses économies. La somme qu'il avait en caisse était beaucoup plus forte que celle qu'avait exigée madame Mauret, et il est si doux de combler de biens l'objet qu'on adore! Le comte donna ses ordres pour que sa maison fût mise sur un pied plus brillant que jamais. Des ouvrières de tout genre furent appelées autour de Julie, et se chargèrent de l'embellir... si cela était possible.

Chaque jour on lui présentait quelque chose

de nouveau. « Ah! dit-elle au comte, vous m'avez « trouvée bien, en Basse-Bretagne, dans mes ha- « bits de voyage; et certes, ils n'étaient pas re- « cherchés. — Ma tendre amie, je ne prétends pas « vous parer, vous n'en avez pas besoin. Mais vous « allez tenir un rang dans le monde; il faut vous « mettre comme celles dont vous serez l'égale. — « Quoi! mon ami, cesserons-nous de vivre pour « nous? Sacrifierons-nous à l'usage des momens qui « pourraient être si doux? — Julie, croyez-vous « que l'amour n'ait jamais besoin de repos? Après « un intervalle de quelques heures, on se retrouve « heureux d'être ensemble, plus empressés, plus « tendres que jamais. — Mon ami, quand j'allais « avec vous étudier la nature dans les bois; quand « je recevais ici vos leçons; quand nous faisions « ensemble des lectures agréables ou utiles; quand « l'amour naissant se couvrait encore chez vous « des apparences de la simple amitié, les jours cou- « laient avec rapidité. Heureuse de voir, de vous « parler, de vous entendre, je ne désirais rien. Et « maintenant que les transports les plus doux, les « épanchemens les plus vifs vont embellir notre « vie, nous nous occuperions d'un monde qui « nous est étranger, à qui nous sommes indiffé- « rens! Ah! mon ami, l'amour, toujours l'amour, « rien que l'amour! — Hé bien, ma charmante « amie, ayez ce qu'il vous faut pour être comme « toutes les femmes, et faites-en l'usage qu'il vous « plaira. »

L'amour désintéressé de Julie ne la rendait pas absolument insensible au fini, à l'éclat de certaines choses. Une robe richement brodée, un élégant voile d'Angleterre avaient attiré ses regards. Elle avait daigné les examiner, leur sourire, et les ranger elle-même dans ses cartons. Elle avait serré dans son secrétaire un fort joli écrin; et quand elle était seule, ce qui arrivait rarement, elle essayait ses boucles d'oreilles, son collier; elle convenait avec elle-même que l'art ne dépare pas la nature.

Elle accompagnait, sans trop de résistance, son amant au spectacle, et il n'y allait que pour lui procurer une soirée agréable. Elle lui disait, de la meilleure foi du monde : Mon ami, j'aime ces scènes d'amour, quoiqu'il n'y aït dans tout cela que de l'esprit, et peu de sentiment. Mais cet amour, fait à froid, me porte à me replier sur moi-même, et j'ajoute, à ce qu'a dit l'auteur, ce qu'il n'a pu dire, parce qu'il ne l'a pas senti.

Le comte trouvait sa charmante future disposée à devenir une femme comme une autre... estimable sans doute; et il s'en félicitait, parce qu'il savait bien qu'aucun genre d'ivresse n'est durable, et qu'il ne pouvait, à son âge, occuper exclusivement Julie : combien de jeunes maris, convaincus de toute l'étendue de leur mérite, ont été dupes de l'opinion opposée! D'Alaire sentait donc qu'il faudrait à sa divine petite femme des plaisirs honnêtes, et il cherchait à lui en donner le goût.

La boîte grillée de la municipalité voisine offrait aux regards des amateurs oisifs l'affiche qui portait le nom du comte et de Julie. La nouvelle de son mariage ne se répandit pas aussi promptement que s'il eût été affiché à la Chaussée-d'Antin; le comte tenait à ce qu'il avait reçu de ses pères, et il continuait d'habiter ce faubourg Saint-Germain, jadis si brillant, aujourd'hui si modeste. Mais il y a dans le faubourg Saint-Germain des gens qui passent quelquefois la rivière; des jeunes femmes surtout, dédaignant le jardin pittoresque du Luxembourg, aimant à humer la poussière de l'allée à la mode des magnifiques et uniformes Tuileries. Il faut que des femmes causent, et si on ne forme pas là de liaisons, on y fait *des connaissances de chaises*, avec qui on parle de choses indifférentes.

La première qui, sans manquer de donner un coup d'œil à chacun des hommes qui passaient devant elle, annonça le mariage du comte, fixa l'attention des dames placées à sa droite et à sa gauche. Celles-ci avaient aussi leurs voisines, et la nouvelle courut le long des deux lignes. On parlait de l'âge du comte, de l'extrême jeunesse de Julie; on citait l'article du journal. On voulait deviner le motif qui avait pu déterminer un homme tel que d'Alaire; et comme il n'y a pas de sorciers depuis qu'on n'y croit plus, on attribuait cette union à des causes imaginaires. Les jeunes gens prononçaient hautement que Julie ne pouvait être

mue que par des raisons d'intérêt. Les hommes âgés décidaient que mademoiselle Mauret n'était pas de ces filles superficielles qui ne s'attachent qu'aux agrémens extérieurs, et que les qualités bien connues du comte justifiaient son choix. Les femmes se disaient à l'oreille qu'une jeune personne fait bien de se marier, quand elle trouve un parti avantageux, quel que soit, d'ailleurs, l'homme qu'elle épouse, parce que plus tard...

D'Alaire était très-connu, et, d'après ces dispositions opposées, on les regardait différemment, Julie et lui, quand on les rencontrait dans des lieux ouverts au public. Un étourdi heurta légèrement la jeune demoiselle, uniquement pour dire au comte : « Ah! monsieur, je vous demande par-« don; je crains d'avoir fait mal à mademoiselle « votre fille. Monsieur n'est pas mon père, lui ré-« pondit sèchement Julie. C'est l'homme le plus « respectable que je connaisse, et une plaisanterie « déplacée ne lui fera rien perdre dans mon opi-« nion. Allons, murmurait le jeune homme en s'é-« loignant, cette fille a un goût décidé pour les « vieillards boîteux. »

Personne n'eût osé se permettre d'insulter directement d'Alaire : il eût trouvé autant de vengeurs que de témoins. Mais la raillerie est née en France, et quelques scènes du même genre le firent revenir sur le projet de produire Julie dans le grand monde. Julie, de son côté, ne concevait point qu'on n'approuvât pas hautement son choix.

Mais quand le comte lui proposait de sortir, seulement pour ne pas se mettre en contradiction avec lui-même, elle lui répondait d'une voix angélique : Mon ami, nous sommes si bien ici! Ah! se disait tout bas le comte, puisse-t-elle toujours penser ainsi!

La presse avait gémi. Une multitude de billets annonçant le mariage était distribuée à tout ce qu'il y avait de grand et de recommandable à Paris. En échange du sien, M. d'Aranville adressa celui-ci à d'Alaire :

« Je vous félicite sur votre mariage, que sans doute vous avez réfléchi. Permettez-moi de vous faire mon présent de noces : c'est celui que j'ai jugé le plus digne de vous. J'ai nommé chef de bureau le frère de la future comtesse. C'est un excellent sujet, dont peut-être vous ne vous êtes pas assez occupé; mais l'amour fait oublier bien des choses. Monsieur le plus ancien capitaine de l'armée est chef de bataillon, et M. Duval est remis en activité dans un régiment d'artillerie légère, qui est en garnison à Vincennes. »

Non, non, disait le comte, l'amour ne fait pas tout oublier. Mais Mauret, élevé par sa mère, pouvait en avoir adopté les penchans. C'est un bon sujet? La maison de sa sœur sera la sienne. Je n'ai pas oublié Charles et le capitaine. Ils sont placés; j'en suis fort aise. Certainement ce n'est pas à mon égoïsme réel ou supposé que M. d'Aranville a entendu accorder quelque chose, Julie

a raison : la vertu existe, et il est encore des hommes qui se plaisent à l'honorer.

Le jour si long-temps désiré, si impatiemment attendu, parut enfin. Julie avait demandé que la cérémonie se fît de grand matin et sans éclat. Inébranlable dans sa manière de juger, comme dans ses sentimens, elle ne craignait pas les plaisanteries qui auraient porté sur elle. Mais elle voulait épargner à son ami des saillies dont il eût été difficile qu'il ne se fît pas l'application : il est une sorte d'instinct intérieur qui ne nous trompe jamais, auquel l'amour-propre peut imposer silence, et que Julie redoutait. Cette journée devait être tout entière au bonheur pour son époux, comme pour elle.

Madame Bernard fut tirée de l'espèce d'oubli où elle languissait depuis quelque temps. Chargée de représenter une mère déchue de tous ses droits, elle était parée, à six heures du matin, de ce qu'elle avait de plus riche. Julie se présenta en simple robe blanche, et n'étant distinguée des autres que par le bouquet virginal, auquel elle avait conservé tant de droits. Les roses du plaisir coloraient ses joues, et la pudeur tempérait l'éclat de ses yeux charmans. Elle n'a qu'une idée vague des droits que son ami va acquérir sur elle ; elle frémit, elle ne sait pourquoi, et cependant elle est heureuse : c'est l'innocence aimante qui se dévoue sur l'autel de l'hymen.

Qu'ils sont beaux les premiers jours qui suivent

une union que deux cœurs avaient formée d'avance! On n'est plus soi; on s'est identifié avec l'objet qu'on adore; on ne pense, on ne respire, on ne vit qu'en lui et par lui. Tout est sensation, ivresse, délire. Le sommeil ne ferme des yeux humides de volupté, que pour préparer le réveil de l'amour. État délicieux, divin, pourquoi n'êtes-vous pas éternel?

CHAPITRE XVI.

On n'avait pas reçu de visites, parce qu'on voulait être tout-à-fait chez soi. On n'en avait pas rendu, parce qu'on craignait de perdre des heures qu'embellissait l'amour. Cette singularité avait été remarquée, blâmée, et le public, qui juge toujours d'après les apparences, avait prononcé que d'Alaire était jaloux: comment ne pas l'être à cinquante ans? On ignorait cela à l'hôtel. Un mois s'était écoulé, et les jours étaient encore les mêmes. Madame Bernard et Mauret avaient seuls le droit de rompre des tête à tête qui ne semblaient jamais assez longs, et dont on ne cessait d'invoquer le retour. Après le second mois, on n'était pas très-fâché que des tiers se présentassent. A la fin du troisième, on les désirait quelquefois. On n'en convenait pas, même avec son cœur; mais les prétextes, bien innocens sans doute, paraissaient naître d'eux-mêmes, et on ne croyait pas les avoir cherchés.

Plus tard, Mauret parut sérieux, et madame Bernard fatigante. Julie commença à ouvrir ses tiroirs. La robe brodée et son écrin fixèrent de nouveau son attention. Le comte allait passer une heure dans son cabinet.

Un jour Julie appela sa femme de chambre. « Thérèse, monsieur le comte m'a comblée de « présens, et j'ai négligé de m'en parer. Il ne « m'en a pas fait de reproches; mais peut-être « est-il mécontent que j'attache aussi peu d'impor- « tance à toutes ces jolies choses. Thérèse, habil- « lez-moi. »

L'heure du dîner a sonné. La comtesse paraît dans la plus éclatante parure. D'Alaire s'enivre du plaisir de la contempler. « La nature est bien belle « sans doute, dit-il à sa femme; mais il est con- « stant que l'art la relève. Je n'ai pu le croire, « Julie, qu'en vous voyant parée de ce qu'il a « produit de plus élégant, de plus recherché. — « Ah! mon ami, ce n'est que pour vous que je « veux être belle. »

Un journal parlait avec éloge de *Jeanne d'Arc*, et de son auteur. « Les plaisirs du théâtre sont « bien superficiels, dit le comte. — Sans doute. « Cependant ce sujet est national, la versification « est harmonieuse et brillante. Cette tragédie peut « intéresser un homme raisonnable. Vous aimez « beaucoup Racine, convenez-en, mon ami; mais « vous le savez par cœur, et il faut varier ses « jouissances. Et puis si on veut n'être pas remar-

« qué, il y a des loges grillées. A propos, mon « cher comte, vous ne connaissez pas encore votre « nouveau carrosse; vous n'avez pas essayé vos « chevaux. » La femme la plus sage se pare-t-elle pour n'être vue de personne? Je vous le demande: soyez de bonne foi.

Le comte donne ses ordres. Madame Bernard s'habille, et le cocher se félicite d'entrer enfin en fonctions. Julie ne dissimule pas le plaisir qu'elle aura à voir une pièce patriotique. Le comte convient que de tels sujets peuvent être utiles, pourvu qu'ils ne causent pas d'exaltation.

Vous n'avez pas oublié que le comte avait, il y a un an, une loge à tous les spectacles; qu'il y conduisait quelquefois Julie, dans les premiers temps où il l'avait reçue chez lui. Les plaisanteries dont je vous ai parlé, lui avaient inspiré un éloignement assez prononcé pour tous les lieux publics. Mais Julie avait parlé, et ses moindres désirs étaient des lois. Et puis, répétait-il, il y a des loges grillées pour ceux qui ne veulent pas être remarqués.

Cacher, derrière une grille, une toilette recherchée, une figure qu'on sait être séduisante, est au-dessus, peut-être, de ce que peut une femme. Julie, sans doute, ne voulait être belle que pour son mari; mais n'est-il pas doux d'entendre, autour de soi, un murmure d'admiration. En jouir, n'est-il pas un plaisir innocent? Je ne sais comment la chose arriva; mais le store partit, la grille

tomba, et le public reconnut le comte, baisant tendrement la main de sa femme. Il est constant que, pendant qu'on baise une main, il est difficile de voir ce que fait l'autre.

Le genre de la loge; la chute de la grille, qu'on croyait être un effet du hasard, étaient bien propres à confirmer le jugement qu'on avait déja porté sur la jalousie prétendue du comte. Non, d'Alaire n'est pas jaloux : il est convaincu que sa femme ne vit que pour lui. Mais qui peut échapper à des interprétations, plus ou moins malignes? On jasait dans toutes les loges, d'où on pouvait voir les nouveaux époux. Les femmes cherchaient des imperfections à Julie, et il était difficile d'en trouver. Les hommes enviaient le bonheur du comte, et décidaient qu'il ne pouvait être durable. Le tout était décoché avec cette réserve d'expression, cette aimable ambiguité qui distinguent la bonne compagnie.

Charles était au spectacle, et il avait tout ce qui fait remarquer un jeune homme. De fort jolis yeux se portaient sur lui à la dérobée, et y revenaient avec un plaisir nouveau, jusqu'au moment où la comtesse fixa l'attention générale. Oh! alors Charles fut oublié. Serait-il vrai que l'esprit de critique soit naturel aux femmes; qu'il devient leur penchant habituel, dominant, et qu'il impose quelquefois silence à des sensations auxquelles il est si doux de se livrer? Ou bien les femmes rapportent-elles tout à l'amour, et ne

cherchent-elles des défauts dans les autres femmes, que pour se rassurer contre la légèreté qu'elles croient si naturelle aux hommes, et qu'elles redoutent toujours dans un amant aimé?

Les murmures que Charles entendit autour de lui, le fixèrent sur cette loge où était celle qu'il avait si tendrement aimée, et qu'il aimait encore, autant qu'on peut le faire, quand on n'a plus d'espérance. Il fut frappé de l'éclat de Julie, de l'air de bonheur répandu dans toute la personne du comte. Il laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et il soupira.

Il n'ignorait point la part qu'avait eue d'Alaire à son rappel au service. Il avait eu l'idée de l'aller saluer en arrivant à Paris; mais il avait pensé à ce qu'il souffrirait en revoyant un rival trop heureux. Il s'était décidé à écrire une lettre de remercîmens : il avait prévu qu'il recevrait une réponse, peut-être une invitation de revenir à l'hôtel. Une correspondance de ce genre aurait ranimé des souvenirs cruels, que sa raison ne pouvait éteindre, mais que le temps devait affaiblir. Revoir Julie, c'était se perdre volontairement et sans retour. Il était allé cacher à Vincennes des sentimens auxquels il ne se dérobait que par une application soutenue à l'étude de sa profession, et l'accomplissement rigoureux de ses moindres devoirs.

Son colonel distinguait les hommes de mérite, et Charles était de toutes ses fêtes. Il avait donné

un dîner splendide, et Charles se dérobant à la joie bruyante, au jeu, aux conversations oiseuses, était venu s'enfermer dans une loge, d'où, pendant long-temps, il n'avait rien vu de ce qui l'entourait.

Sa tête se releva. Ses yeux se fixèrent enfin sur la loge du comte; il ne pouvait plus les en détacher. Le comte le reconnut, et le salua de la main, avec cet air de bienveillance qui lui conciliait tous les cœurs. Charles, honteux de s'être laissé prévenir, se lève, traverse rapidement le corridor, arrive, et ne trouve pas un mot quand il est auprès de Julie. Le comte voit son embarras, et y ajoute d'abord, en voulant le faire cesser. « Vous « avez lu, monsieur, l'article du journal qui a dé- « cidé mon mariage? — Oui, monsieur, et vous « avez fait ce que vous prescrivaient à la fois la « délicatesse et votre cœur. »

D'Alaire, après avoir justifié sa conduite, trouva encore quelques phrases qui ne signifiaient pas grand'chose, mais qui marquaient un intérêt assez réel en faveur de Charles, pour le mettre tout-à-fait à son aise : le comte du moins le croyait ainsi. Julie pensa que les convenances exigeaient qu'elle fît une sorte d'accueil à celui qui l'estimait assez pour lui avoir offert sa main. On ne parle pas à un homme, sans le regarder au moins quelquefois. Julie convint avec elle-même que celui-ci était fort bien, et que si elle n'avait pas été toute au comte, elle aurait pu être à lui.

Charles n'était plus qu'à ce que lui disait Julie. Cependant il lui répondait de travers; il ne savait ce qu'il disait, parce que le seul sujet dont il aurait voulu parler, lui était interdit désormais.

Son trouble n'échappa point à d'Alaire. Le comte avait pensé d'abord à l'engager à revenir à l'hôtel. Il réfléchit modestement que le spectacle de sa félicité ajouterait aux peines de son malheureux rival, et l'invitation expira sur ses lèvres. Charles, fatigué de la situation pénible où il était, sortit de la loge, et se retira dans la sienne. On joua les trois actes des *Fausses Confidences*, sans qu'il en entendît un mot.

Profondément recueilli, il jugea, avec beaucoup de raison, que la comtesse était sacrée pour lui; et que d'ailleurs des hommages adressés à un cœur fortement prévenu pour un autre seraient nécessairement rejetés. Il prit la ferme résolution d'éviter Julie, et de retourner le lendemain de bonne heure à Vincennes. Cependant, sans intention, par hasard, par instinct peut-être, il se trouva sous le péristyle lorsqu'on appela les gens de madame la comtesse. Il ne put se refuser au plaisir de lui offrir la main quand la portière du carrosse s'ouvrit : c'était, d'ailleurs, la dernière jouissance qu'il dût se permettre.

C'est toujours dans la solitude, la nuit surtout, que l'amour agit avec tout son empire. Charles, rentré chez lui, sentit le poison circuler dans ses veines avec une nouvelle activité. Il se rappela

le passé; il s'occupa du présent; il souleva d'une main timide un coin du voile qui couvre l'avenir. Le public a raison, pensait-il, le comte est jaloux, puisqu'il ne m'a pas engagé à le voir, moi, à qui il marquait, il y a quelques mois, tant de bienveillance, et qui, peut être, l'ai méritée... Cependant il m'a encouragé de la manière la plus aimable à me présenter dans sa loge. Cette démarche ne dit-elle pas tout, et ne suis-je pas autorisé, obligé même à y répondre par une marque de déférence et de politesse? Non, non, je n'irai pas à l'hôtel, et qu'y ferais-je? J'y verrais une femme qui ne m'aime pas, qui ne m'aimera jamais, que j'adore, et dont la présence ajouterait à mes maux... Non, je n'irai pas à l'hôtel. Je n'irais pas, dût Julie m'écouter favorablement. Je n'entreprendrai pas de ruiner son bonheur et celui de son époux. On voit que Charles n'était pas de ces hommes qui se font de l'amour un jeu, et de la séduction un plaisir. C'était un fort honnête homme que Charles.

Cependant, le lendemain, sans s'en apercevoir, il s'habilla avec plus de soin qu'à l'ordinaire. Il avait décidé qu'il retournerait à Vincennes; mais les bienséances lui permettaient-elles de partir sans prendre congé de son colonel? Or, on ne se présente chez un officier supérieur qu'en grande tenue. Le colonel demeurait à la Chaussée d'Antin; Charles logeait rue Montmartre; il prit le boulevard : c'était tout simple. Il s'arrêta au pas-

sage du Panorama pour lire les affiches. quoiqu'il ne dût pas aller au spectacle le soir : on n est pas fâché de préjuger à quel théâtre se portera la foule. Hélas ! l'affiche à laquelle il a dû le bonheur ou le malheur de revoir Julie, est déja remplacée par une autre. Ainsi passe, disait-il, le plaisir fugitif. Le mal reste, aggravé par de cruels souvenirs. Le mal lui-même s'use enfin, mais trop tard. Qu'est-ce donc que la vie ?

Quand on fait des réflexions philosophiques et qu'on rêve profondément, on est distrait de tout ce qui n'est pas l'objet qui nous occupe. Charles avait traversé le passage du Panorama, du théâtre Feydeau, la rue Vivienne; il était au Palais-Royal. Toujours rêvassant, il laissa derrière lui le Pont-Royal, il entra dans la rue Saint-Dominique. Il faut avouer qu'il n'avait pas pris le chemin le plus court pour aller à la Chaussée-d'Antin.

Sans idée positive, sans volonté déterminée, sa main s'est portée sur le marteau d'une porte cochère. Le cordon est tiré, et il s'aperçoit qu'il a frappé à la porte du comte. Que faire, quand on a frappé à une porte, et qu'elle s'est ouverte? Il n'y a qu'un parti à prendre : c'est d'entrer, et c'est ce que fit Charles.

Il demande d'une voix douce et timide si monsieur le comte est visible. Il désire presque qu'on lui réponde que non. On lui répond qu'oui. Que faire encore ? monter.

Le premier délire qui suit un mariage d'inclination réciproque était un peu calmé; mais nos époux étaient encore inséparables. Les momens de vide, dirai-je d'ennui, faisaient désirer un peu de dissipation. Mais les plaisirs intérieurs, extérieurs étaient toujours un bien de communauté. D'après cela, qui était reçu de monsieur était sûr de l'être de madame.

L'amour peut faire un sot d'un homme d'esprit : nous en avons eu la preuve hier à la Comédie française; mais cet état ne dure pas. Charles, après une révérence assez gauche, quelques phrases un peu décousues, se remit par degrés, monta la conversation sur un ton qui devait convenir au comte, et traita les objets dont on s'entretenait avec une supériorité marquée. Cherchait-il sérieusement à plaire à la comtesse? Voulait-il simplement lui faire regretter de n'avoir pas été juste à son égard? C'est ce que je ne peux vous dire. Je vous assure seulement que Charles s'était volontairement monté la tête; qu'il était décidé à briller, et que le succès couronnait ses efforts. Cependant des distractions assez fréquentes le ramenaient à une femme trop dangereuse; mais ces écarts étaient courts. Il revenait, par un détour, par une heureuse transition, au sujet qu'on traitait, et il fixait de nouveau l'attention.

Depuis trois ou quatre mois, d'Alaire ne parlait qu'amour. La comtesse possédait tout le charme de cette langue; mais le vocabulaire n'en est pas

très-étendu, et on revient toujours à ceci : Je vous aime, je vous adore; je ne peux aimer que vous. Ces répétitions pouvaient paraître fastidieuses à un homme de cinquante ans, d'un esprit droit, d'un jugement sain et d'une raison exercée. Julie ne savait que ce que le comte lui avait appris : rien de nouveau, pour l'un et l'autre, ne pouvait varier la conversation. Le comte s'abandonnait à l'agrément d'un entretien qui rompait l'uniformité d'une vie très-heureuse sans doute. Mais diversité est la devise de la nature. Tout change, parce que tout doit changer, et rien ne peut nous soustraire à la rigueur d'une loi malheureusement générale.

En se laissant aller au plaisir d'entendre Charles, d'Alaire se souvenait quelquefois que l'homme qui l'intéressait était amoureux de sa femme. Mais Charles est un homme d'honneur, et le cœur de Julie est invariablement à son époux. Un homme d'honneur! Charles en a sans doute. Mais il aime; il est aimable, beau et bien fait. Le cœur de la comtesse est tout à son mari : cela est incontestable. Cependant elle applaudissait à un trait heureux, à une idée piquante ou aimable. Elle trouva enfin que l'uniforme de M. Duval était avantageux, et qu'il le portait à merveille. Observation fort innocente, je vous le jure; mais qui ne plaît pas à tous les maris. Le comte se pinça les lèvres, et fit un tour ou deux dans le salon.

On avertit madame qu'elle était servie. Les

domestiques sont si gauches! Ils ne savent rien deviner. Il fallait engager Charles à rester, ou le laisser sortir, ce qui eût été contre les règles de la plus simple politesse. C'était rompre brusquement avec lui, et il n'était pas dans les principes du comte de rien précipiter. L'invitation fut faite sans empressement, comme sans froideur. L'usage permettait à Charles d'accepter ou de refuser. Son cœur lui disait de rester, et il écouta son cœur.

La comtesse fit les honneurs du dîner avec une amabilité, une gaieté, une grace qu'elle n'attachait pas à toutes ses actions. Le comte s'en aperçut, et des réflexions sérieuses commencèrent à naître. La conversation devint languissante. Charles regarda la pendule : il y avait quatre heures qu'il était chez d'Alaire. Il crut qu'il était temps de le laisser libre. Il se retira à regret; mais enfin il sortit.

Julie n'avait plus d'objet de comparaison. L'aimable distraction que Charles lui avait procurée n'existait plus que dans sa mémoire, et il y a un intervalle immense entre la jouissance et le souvenir. Elle se disait, bien bas, à la vérité, que le beau jeune homme devrait les venir voir quelquefois. Mais sans réflexion, sans efforts, elle redevint cette femme aimante, toujours sûre de charmer son mari. Le comte se reprocha alors de s'être livré à des idées qui n'avaient aucune espèce de fondement, et qui n'étaient propres qu'à troubler son repos.

Le grand air avait rafraîchi la tête et le cœur de Charles. Il se souvint qu'il devait être rendu à Vincennes de très-bonne heure. Il conçut des inquiétudes sur les suites que pouvait avoir une absence beaucoup trop prolongée, et il se jeta dans la première voiture qui se présenta à lui.

En arrivant à Vincennes, il apprit qu'on avait fait le matin l'exercice du canon. C'était la première fois qu'il manquait à son devoir, et il avait sept ans de service. Il s'en fut droit chez le major; il s'accusa, et demanda quelle peine lui était infligée. « Si tous les officiers vous ressemblaient, « lui dit le major, je me bornerais à de simples « remontrances. Mais je dois un exemple au main- « tien de la discipline, et vous garderez les arrêts « pendant quinze jours. »

On n'a rien à faire quand on est aux arrêts, et Charles écrivit au comte le récit de sa mésaventure. Il n'eût osé écrire à madame : c'eût été violer toutes les bienséances. Mais pourquoi écrit-il, quand rien ne l'y oblige? Il sait, et je vous l'ai dit, que la comtesse ne quitte jamais son mari, et que sa lettre sera lue en commun. Elle est tournée de manière à ajouter à l'intérêt qu'il inspire, et qui ne lui est pas échappé. Prenez garde, monsieur l'homme d'honneur, vous commencez à vous écarter du sentier, difficile à la vérité, que vous a tracé la sagesse.

« Ne trouvez-vous pas, mon ami, que M. Duval « écrit comme un ange? — Il écrit très-bien. Mais

« je ne vois pas à quel propos il m'adresse cette « longue lettre. — Vous l'avez accueilli ; il vous « devait des remercîmens. Il n'a pu vous les faire « de vive voix, puisqu'il est aux arrêts : il était « tout simple qu'il écrivît. » Le comte n'avait rien à répondre à cela ; mais il trouva que madame pouvait s'occuper moins de Charles. Un sourire, une caresse de la femme charmante ramenaient la confiance et la sécurité.

« Nous sommes des ingrats, dit la comtesse, « quelques jours après. — Comment cela, ma « chère amie ? — Vous souvenez-vous de ce temps « où vous me cachiez dans un fiacre, enveloppée « dans une petite robe blanche ; où vous teniez « sous le bras un volume de botanique, d'histoire « naturelle ; où nous courions après l'insecte ailé « que recevait le grand sac vert de madame Ber- « nard ? Nous nous reposions sous ce gros chêne, « dont le pied est couvert de mousse. Un repas « frugal, que l'appétit nous faisait trouver déli- « cieux, réparait nos forces épuisées. Votre main « effleurait la mienne et portait déja dans mon « cœur le trouble et le plaisir. — Hé bien, ma « chère amie ? — Hé bien, nous n'avons pas pensé « à aller voir ce bois où ont commencé pour nous « l'amour et le bonheur. Mon ami, allons-y faire « un pèlerinage. Répétons-y ces scènes dont le « souvenir m'est si précieux. Faisons des libations « aux driades de Vincennes. — Allons en faire à « celles de Boulogne. — Oh ! mon ami, le bois de

« Boulogne est aride, dépouillé. — J'en conviens,
« Julie; mais là, du moins, nous ne serons ex-
« posés à aucun inconvénient. — Hé, mon ami,
« qu'aurions-nous à craindre à Vincennes? —
« Vous ne le sentez pas. — Éclairez-moi, je vous
« en supplie. — Charles est en garnison à Vin-
« cennes. — Il est aux arrêts. — Mais, en allant,
« en revenant, nous pouvons le voir à sa croisée.
« — Je n'en serais pas fâchée. — Réfléchissez donc,
« Julie. Sans doute vous n'avez pas de raisons pour
« éviter Charles; vous n'en avez pas non plus pour
« le chercher. — Mais, mon ami, je ne le cherche
« pas. — Il pourrait le croire, parce qu'il aime
« encore, et que l'espérance n'abandonne jamais
« l'amour. Ne sentez-vous pas, Julie, quel tort
« vous ferait, dans l'esprit de Charles lui-même,
« une démarche qui pourtant n'aurait rien de ré-
« préhensible, mais qu'il ne manquerait pas de
« rapporter à lui? — Il aurait grand tort, mon
« ami. — Peut-être, Julie. Pourquoi revenir, après
« quatre mois de mariage, à des jeux qui sans
« doute avaient des charmes alors, mais qui au-
« jourd'hui seraient insignifians? Pourquoi d'ail-
« leurs préférer le bois de Vincennes à ceux de
« Boulogne et de Romainville, où nous avons
« aussi fait des libations? Voilà des questions qui
« se présenteront naturellement à l'imagination
« de Charles, et auxquelles répondront son cœur
« et sa vanité. Et moi, Julie, moi, dont vous ne
« vous occupez pas en ce moment, quel rôle

« jouerais-je dans ceci? Un ridicule, que s'est « donné volontairement un mari, ne s'efface ja- « mais. Il en est même qu'il ne peut s'attribuer, « et qui s'oublient très-difficilement. — Mais, mon « ami, vous prenez ma proposition d'une manière « bien sérieuse. — Ma chère amie, il est des choses « que votre inexpérience ne vous permet pas de « prévoir. Le public n'est pas rigoriste sur les « mœurs. Cependant une démarche inconsidérée « fixe son attention, et il ne revient jamais sur ce « qu'il a prononcé. Ma Julie, si douce, si belle, « si aimante, mais si jeune, ne se laissera-t-elle « pas guider par son ami? »

Julie réfléchit un moment. Elle jeta ses bras au cou du comte, et elle lui dit de ce ton qui pénétrait toujours son cœur : Mon ami, allons dîner au bois de Boulogne.

D'Alaire fut touché de ce prompt retour à la raison. Il combla sa jeune épouse de marques de bonté et de tendresse. Son extrême docilité l'avait rassuré sur l'avenir, cependant il crut devoir écrire à Charles :

« Vous avez aimé tendrement la comtesse, monsieur, et vraisemblablement votre amour n'est pas éteint. Vous avez oublié chez moi les heures et votre devoir; cela suffit pour me faire juger l'état de votre cœur. Je ne vous suppose pas d'intentions, parce que je veux continuer à vous estimer et à vous aimer. Mais j'attends de votre délicatesse la cessation absolue de vos visites. Les

continuer, serait compromettre la comtesse, et je ne pourrais vous voir chez moi qu'avec un déplaisir très-prononcé.

« Cependant je ne suis pas injuste : je sais que nos sentimens, comme nos opinions, sont indépendans de notre volonté; et si jamais je peux vous être utile, attendez tout de mon amitié. »

Ah! disait Charles, après avoir lu cette lettre, c'est chez le comte que mon amour a pris naissance; c'est lui-même qui l'a encouragé. Il m'a promis la main de Julie à une condition que je n'ai pas remplie volontairement, je l'avoue. Mais enfin je ne me suis pas mesuré avec M. de Versac. Le comte a reçu de moi des services, qu'un ami vrai pouvait seul lui rendre, et aujourd'hui il me bannit de sa maison. Les hommes sont ingrats, perfides!

Quatre lignes, insérées dans un journal, lui servent de prétexte pour anéantir des raisons de prévoyance et de sagesse, pour céder à l'impulsion de son cœur, et il n'a pas daigné penser au coup mortel qu'il me portait! Il s'est bien jugé : c'est un égoïste.

Il m'éloigne de chez lui... Hé! puis-je l'en blâmer? Ne sent-il pas que l'amour que lui porte Julie est tout entier dans une tête exaltée par l'admiration et la reconnaissance; qu'un jeune cœur peut seul en attirer, en fixer un autre, et que mes assiduités auprès de sa femme feraient trois malheureux?

Je serai assez grand, assez généreux pour m'imposer un sacrifice qu'il était inutile de me prescrire. Non, je ne verrai plus la comtesse.

Il est aisé de faire des projets. Mais l'exécution... Ce pauvre Charles!

Quinze jours passent comme autre chose. C'était dimanche, et la grosse gaieté se disposait à célébrer la fête de Saint-Cloud. Julie ne connaissait point ce parc charmant. Elle n'avait pas vu jouer les eaux de Versailles : celles de Saint-Cloud devaient lui paraître admirables. Elle en avait dit un mot, et le bon d'Alaire s'empressait de satisfaire ses moindres désirs, je vous l'ai déja dit.

Ils arrivent sous cette grande et magnifique allée que borde la rivière. La foule des amateurs, leur activité, les plaisirs un peu enfantins, mais variés, qui s'offrent de toutes parts, étonnent Julie, et piquent sa curiosité. Elle veut tout voir, tout entendre depuis ce chanteur qu'accompagne l'orgue de Barbarie, jusqu'au buffet surchargé des restaurateurs. Polichinelle et le danseur de corde ne lui paraissent pas indignes d'elle. Le raisonnable, le grave d'Alaire est entraîné jusque dans les sentiers sinueux que l'art a tracés le long du flanc de la montagne. Julie ne peut être jalouse d'aucune femme. Elle ne les voit que pour les éviter et suivre son chemin.

Cependant, au détour d'une allée solitaire et étroite, une femme jeune, jolie et élégante, appuyée nonchalamment sur le bras d'un jeune

homme très-remarquable, oblige Julie et le comte à se ranger. Un obstacle, quel qu'il soit, impatiente toujours un peu, et par conséquent fixe l'attention. La dame est inconnue; mais celui qui l'accompagne?... Vous ne devinez pas? Oh! que si; oh! que si.

Julie devient rouge et belle comme la pêche que couvre encore son duvet. Un léger frémissement court de veine en veine. Il est senti par le comte, qui tenait le bras de sa femme et qui caressait sa main. Charles rougit de son côté, fait une profonde révérence, et passe.

A quelques pas de là, un autre jeune homme se présente. « N'avez-vous pas vu, demanda-t-il à « d'Alaire, une jeune dame que promène un offi- « cier? — M. Duval? — Vous le connaissez? C'est « un homme plein de mérite. Il me paraît, mon- « sieur, reprend Julie, que vous le connaissez « aussi. — Je suis son colonel. — Et c'est madame « votre épouse qu'il conduit? — Précisément, ma- « demoiselle. — Vous les trouverez à trente pas, « derrière ces marronniers. »

Ah! pensait Julie, c'est la femme de son colonel! qu'importe? N'a-t-elle pas des yeux et un cœur? Julie ne disait plus : Quand on aime une fois, n'est-ce pas pour la vie? Elle ne peut le voir sans éprouver un trouble marqué, se disait le comte. Combien étaient sages les réflexions qui, pendant quelque temps, m'ont empêché de m'unir à elle! Combien étaient justes les obser-

vations de madame de Versac! Pourquoi ne m'y suis-je pas rendu!

Un mari et une femme qui se promènent avec de telles dispositions d'esprit, ne s'amusent pas beaucoup. Cependant on ne peut rompre brusquement à midi une partie faite pour toute la journée. Mais comment usera-t-on le temps?

On reste une heure à table, et c'est toujours cela de passé. Et puis, on est dispensé de parler, quand on mange, et c'est encore un avantage, quand on veut être à ses pensées. Le comte propose de déjeuner. Julie accepte avec empressement, et elle veut conduire son mari chez le brillant restaurateur qui est au bas de la grande avenue : la femme d'un colonel déjeune aussi, et ce doit être à la meilleure auberge. Le comte dit, avec une certaine fermeté, que le restaurateur du coin ne sait à qui entendre, et qu'il veut aller à Sèvres. Julie soupire et se laisse mener.

Charles était de bien bonne foi, quand il s'était promis de ne plus paraître chez la comtesse. Mais il venait de la revoir. Sa rougeur avait rendu de nouvelles forces à l'amour; elle avait ranimé, peut-être, des espérances auxquelles il est si facile et si doux de se livrer. Sur un prétexte, bon ou mauvais, Charles a remis la jeune dame à son colonel. Il se jette hors des routes battues; il suit celle que tiennent d'Alaire et Julie, caché par le taillis ou des rochers. Il ne voit pas; mais

il écoute, et il entend. Il sait qu'on va déjeuner à Sèvres.

Il retourne sur ses pas; il rejoint le colonel, et il a, dit-il, un appétit dévorant. Le colonel et sa femme se trouvent disposés à le seconder. Mais qu'y aura-t-il de passable à Saint-Cloud? On n'y fait bien que les matelotes; mais elles seront d'hier, et

Un ragoût réchauffé ne valut jamais rien.

Il n'y a personne à Sèvres, et il sera facile de faire la matelote sous ses yeux.

Toute Française, à ce que j'imagine,
Sait bien ou mal faire un peu de cuisine.

La jeune dame assure que personne ne fait une matelote comme elle. Le colonel et Charles protestent qu'un mets, apprêté par une jolie main, doit en avoir la délicatesse. On prend le chemin de Sèvres, et Charles règle la marche : il faut qu'il observe le comte et Julie, pour n'arriver ni trop tôt, ni trop tard, et les suivre dans l'auberge où ils sont entrés. La meilleure des matelotes, mangée où ils ne seraient pas, n'aurait aucun prix à ses yeux.

« Connaissez-vous le comte d'Alaire? dit Charles « au colonel. — J'en ai beaucoup entendu parler, et « toujours d'une manière avantageuse. — Le voilà « devant nous. Il entre dans cette auberge avec

« sa femme. — Sa femme! je l'ai prise pour sa « fille. Je l'ai appelée mademoiselle. Le comte « n'aura pas été flatté de ma méprise. Mais pou- « vais-je deviner le mari d'un enfant dans un « homme de son âge? Au reste, je serai bien aise « de le voir, de l'entendre. Entrons à son auberge. » C'est ce que voulait Charles.

Il était bien difficile, qu'en allant et venant, les domestiques ne laissassent pas quelque porte ouverte, et un coup d'œil furtif est un larcin bien innocent. Ainsi raisonnait Charles. Les choses s'arrangèrent mieux qu'il ne l'espérait.

Le colonel avait trente ans, de la naissance, de la fortune, et avec ces avantages-là on se permet bien des choses. Il entre; il va de chambre en chambre. Il trouve la comtesse seule dans un petit salon, où il y avait deux tables. Il salue respectueusement la jeune dame, et se met à la table qu'elle n'occupe pas. Sa femme et Charles montent. Des révérences sont prodiguées de part et d'autre. Des révérences veulent dire quelque chose, et dispensent de parler ceux qui sont embarrassés : Julie et Charles ne proférèrent pas un mot. Ils se regardaient, et ce langage en vaut un autre.

Que faisait le comte, pendant qu'on s'emparait de la moitié de sa chambre? Il donnait ses ordres au chef de cuisine. Il remonte, suivi d'une fille qui porte le premier plat qu'il a choisi. A l'aspect, très-imprévu, de Charles, il est frappé d'étonne-

ment et presque de stupeur. A quoi va-t-il se résoudre? Faire porter son déjeuner dans une autre chambre, serait se couvrir d'un ridicule ineffaçable. Il le sent et se résigne.

Charles sent, de son côté, combien il serait inconvenant de paraître braver le comte. Il parle du hasard qui les a réunis au même endroit. Il rappelle le projet de matelote; il invite le colonel et sa femme à descendre.

D'Alaire et Julie se mettent à table. Ils mangent, ou font semblant de manger : c'est ce qu'ils pouvaient faire de mieux.

On trouve très-peu de choses à Sèvres le jour de la fête de Saint-Cloud. Il n'y avait pas un goujon en bas, et le comte avait arrêté ce qu'il avait trouvé de mieux. Le colonel est à son aise avec tout le monde. Il propose à d'Alaire de partager son déjeuner et la dépense. Il lui dit, du ton le plus honnête, qu'il se félicite de pouvoir faire connaissance avec un homme dont l'éloge est dans toutes les bouches. Au fond, il était assez égal au comte que Charles fût à une table ou à l'autre. Il se rendit de bonne grace à la proposition du colonel.

Charles eut la discrétion de se placer aussi loin de la comtesse que le permettait une table de six couverts, et je crois qu'intérieurement d'Alaire lui sut gré de cette réserve.

Pendant que les uns déjeunent et causent, que les autres réfléchissent, le temps se brouille. Une

pluie fine commence à tomber, et la fille de service prononce qu'elle durera pendant le reste de la journée. Il n'est plus possible de se promener. Que faire?

Le colonel, sa femme et Charles sont venus bourgeoisement par la galiote, et comptent la prendre pour retourner à Paris : madame aime beaucoup le grand air. Mais la galiote est à Saint-Cloud, et il n'y a pas une voiture de place à Sèvres.

Julien avait suivi ses maîtres à une distance respectueuse. Il crut ne pouvoir mieux faire que d'aller chercher le carrosse du comte, et l'élégant équipage parut sous les croisées pendant qu'on se consultait. Comment laisser dans l'embarras des personnes avec qui on a déjeuné? Il faut paraître au moins vouloir les en tirer. D'Alaire propose, assez faiblement, au colonel de le reconduire, et le colonel le prend au mot.

D'Alaire avait beaucoup marché, et pendant qu'il était à table, sa jambe malade s'était roidie au point qu'il put à peine traverser le salon. « Ah! « mon ami, lui dit Julie, j'ai abusé de votre com- « plaisance. Vous êtes excessivement fatigué, et « vous boitez beaucoup. » Ah! pensa le comte, avec amertume, elle s'aperçoit que je suis boiteux! Elle ne m'aime plus.

On monte en voiture. Charles se trouve placé vis-à-vis de la comtesse. Leurs genoux se touchent; leur trouble ne peut être égalé que par

celui du comte. Il souffre horriblement. La nuit étend ses voiles; Charles, hors de lui, ose chercher une main, qu'on retire précipitamment; mais les genoux restent immobiles. D'Alaire ne voit rien; mais il craint tout, il suppose tout, et son supplice augmente à chaque instant.

Il rentre à l'hôtel, et le sommeil fuit loin de lui. Que le hasard, se dit-il, ou des conventions secrètes aient disposé les événemens de cette journée, il est temps de prévenir des désordres que j'ai prévus, et dont l'idée n'a pu m'arrêter. Malheureuse faiblesse! les jours d'illusion sont écoulés; une épouvantable réalité leur succède.

Il sonne, il fait venir Félix; il fait éveiller les femmes de Julie. Il donne des ordres précis, positifs. Il entend, il veut qu'on les exécute à l'instant.

Il a recommandé qu'on ne troublât pas le repos de la comtesse. Quand Julie s'éveille, elle apprend que tous ses effets sont emballés, à l'exception de ce qui se trouve dans sa chambre à coucher. Elle voit, dans la cour, une berline attelée. Elle passe dans l'appartement du comte. Elle est timide, embarrassée, et cependant elle lui demande ce que signifient ces dispositions. « Ma« dame, je m'aperçois, depuis quelques jours, que « l'air de Paris et de ses environs ne vous convient « plus. Il est temps, d'ailleurs, de finir votre édu« cation : nous allons voyager. — Voyager, mon« sieur le comte! Où me conduisez-vous? — Sous

« le plus beau ciel de l'univers. Nous commence-« rons par visiter l'Italie. Soyez prête à monter en « voiture dans une heure. » Malheureux d'Alaire, il y a des Charles partout.

Julie ne répond pas un mot, et que peut-elle dire? Elle n'est pas coupable; mais elle n'est plus en paix avec elle-même.

MORALITÉ.

Grands de la terre, écrivez en lettres d'un pied dans votre cabinet :

Plus on est élevé, plus la chute est terrible.

Jeunes filles, sachez que vous n'aimerez véritablement que ce qui est jeune comme vous.

Vieillards, apprenez à vous rendre justice.

FIN DE L'ÉGOISME.

LE BEAU-PÈRE
ET LE GENDRE,
OU
PIGAULT-LEBRUN
ET VICTOR AUGIER.

AVERTISSEMENT.

Les Muses sont très-sensibles; elles sont même très-communicatives. Elles vont au-devant de l'adolescent, qui mérite leurs faveurs, de quelque nation qu'il soit, et quelque partie du globe qu'il habite.

Un poète charmant, mais qui avait quelquefois des idées bizarres, a dit :

> Et ce n'est qu'à Paris que se font les bons vers.

Il est constant qu'on en fait plus de bons à Paris qu'ailleurs, et la raison en est simple : le jeune néophyte, qui se voue au culte d'Apollon, est poussé, par une force irrésistible, vers la capitale, où l'attendent la renommée, l'académie, et où il croit trouver la fortune... Mais, hélas!... pourquoi les Muses sont-elles restées filles? c'est parce qu'elles sont pauvres.

Quoi qu'il en soit, on fait en province de jolis vers, de très-jolis vers. Ce sont les délassemens des travaux utiles, auxquels se livrent des hommes qui raisonnent, et qui sont persuadés que la fumée n'a rien de bien substantiel.

Au mois de septembre dernier (1821), mon gendre, M. Victor Augier, avocat à Valence, est venu à Paris.

Il avait, en porte-feuille, des pièces, dont je ne dois pas dire ce que je pense. J'en avais aussi quelques-unes. Nous avons cédé au désir d'ajouter une alliance nouvelle à celle du sang et d'une amitié sincère. Nous avons uni, confondu nos œuvres, et c'est ce recueil que nous offrons au public.

NOTE DE L'ÉDITEUR — Les morceaux de prose contenus dans ce Recueil sont de M. Pigault-le-Brun. Les pièces de vers sont de M. Victor Augier.

LE BEAU-PÈRE

ET

LE GENDRE.

PREMIÈRE PARTIE.

LA GUERRE AUX MOTS.

L'homme isolé s'aperçut promptement qu'il était moins fort qu'un loup. Il chercha un second, pour se défendre contre l'animal carnassier. Voilà l'origine des sociétés.

L'homme solitaire était réduit à l'instinct. Deux hommes réunis ont commencé à avoir des idées, et il leur a fallu des mots pour les rendre. Voilà l'origine des langues.

Les langues, grossières d'abord comme les choses qu'elles exprimaient, se sont étendues et perfectionnées, dans la proportion des progrès de la civilisation. Quand la mollesse et le luxe n'amènent pas la ruine de l'ordre social, la langue,

portée au degré de perfection dont elle était susceptible, commence à dégénérer, parce que rien dans la nature, pas même notre moral, ne peut s'arrêter, et que ce qui a crû doit nécessairement décroître. Ainsi le latin du Bas-Empire n'était plus le latin de Cicéron.

Notre langue parut fixée sous la plume élégante de Racine. Mais l'observateur s'aperçut bientôt qu'elle perdait de sa pureté. Elle se corrompit aussi lentement qu'elle s'était perfectionnée. Mais aujourd'hui, il suffit de lire, pendant huit jours, pour se convaincre que si nous entendons encore Racine, nous n'écrivons plus dans sa langue.

Non-seulement nous l'avons gâtée; mais l'acception des mots a changé dans beaucoup de cas. Le peuple dit une sottise, on en rit. Le peuple la répète, on ne rit plus. L'oreille se familiarise avec les fautes, et l'entendement les adopte, vaincu par la force de l'habitude. Ainsi tout se communique, de proche en proche, et toujours par le peuple, dont l'influence occulte finit par tout entraîner.

J'ai noté quelques-uns de ces mots, dont le sens est changé. J'en ai noté d'autres, dont l'application est devenue tellement générale, que souvent elle a besoin d'explication. Il en est qui font naître des réflexions philosophiques; plusieurs ne sont que plaisans; presque tous sont enfans de la vanité. Si j'avais voulu étendre mes recherches, j'aurais de quoi faire un volume.

Je vais essayer de développer et de prouver mon assertion par des exemples.

On écrit aujourd'hui *entouré* de dangers, de privations, de gloire, de plaisirs, d'ignominie. L'écrivain veut dire que telle ou telle personne a beaucoup de tout cela. Mais l'écrivain s'est-il exprimé correctement? On peut être *entouré* de dangers, si on a pénétré au centre d'un bataillon ennemi, sans avoir vu les premiers soldats qui formaient le cercle, et sans avoir été arrêté par eux, ce qui est assez difficile. On peut encore être entouré de dangers, si, en se précipitant au milieu de récifs ou de rochers, on a fait passer sa barque sur le premier, sans en soupçonner l'existence. Mais ces deux cas sont très-rares. Ils doivent être précisés, et ne sont pas susceptibles d'être rendus par une expression générale, et vague par conséquent. Un bon soldat brave le danger, se précipite au-devant des coups. On peut dire, dans certains cas, qu'il a été entouré d'ennemis et non de dangers, car, qu'il dépose son fusil, il n'a rien à craindre, puisqu'il est prisonnier, et qu'on ne court pas de dangers en prison, à moins cependant que le bâtiment croûle, et dans cette circonstance encore, mon soldat ne serait pas *entouré* de dangers. Tout le péril serait dans la pierre qui tomberait perpendiculairement sur sa tête, qui l'écraserait, et qui, très-certainement, ne l'*entourerait* pas.

Les anciens personnifiaient tout ce qui présen-

tait des idées riantes ou voluptueuses, des images riches ou gracieuses. Ainsi on peut dire, en vers surtout, qu'un être fortuné est entouré de plaisirs. Mais de privations, mais d'ignorance? Cet *entourage*-là me paraît un peu forcé. La misère produit les privations; l'indigent les supporte toutes; l'inconduite y expose. Le criminel est chargé d'ignominie; elle l'accable s'il a des remords; mais qu'il en soit entouré! voilà ce que je ne peux entendre.

Et la gloire! la personnifiez-vous? elle entraîne un homme courageux; elle couronne un héros. Elle ne l'*entoure* pas, par la raison qu'un être ne peut en entourer un autre. Il est, de toute nécessité, devant, derrière, ou à côté de lui. Ne personnifiez-vous pas la gloire? Ce n'est plus qu'un être abstrait, incapable d'aucune action.

J'entre dans un salon. Je salue tout le monde, parce que je sais vivre. Pendant le cours de mes révérences, une figure inconnue a fixé mon attention. Je demande, à demi-voix, à quelqu'un, que je connais assez particulièrement : « Quel est « monsieur? — C'est un *artiste*. — Ah! c'est un « peintre, peut-être? — Non. — Un sculpteur? — « Non. — Un comédien? — Non. — Hé, que diable « est-il donc? — C'est un chanteur. — Que ne le « disiez-vous de suite! Tout homme qui exerce un « art, avec succès, est un artiste, sans doute. Mais

« cet art a son nom, et celui qui le cultive doit le « prendre, du moins pour la clarté du langage. Si « un huissier, un procureur, un président passent « devant moi, et que je vous demande qui ils sont, « me répondrez-vous : ce sont des gens de robe? « Je serai bien instruit, n'est-il pas vrai? Une mi- « sérable vanité fait supprimer les noms propres, « et le simple compositeur de romances veut être « artiste comme Grétry et Méhul. »

Je ne m'étendrai pas sur le mot *conséquent*, dont le sens est changé pour les deux tiers des Français. Une marchande me disait l'autre jour : « Monsieur, l'économie, l'ordre et l'activité, pro- « duisent seuls une fortune *conséquente*. — Ma- « dame, lui répondis-je, votre observation est *con- « sidérable*. »

Nos aïeux avaient des *magasins*, où ils retiraient leurs marchandises en tonneaux, ou sous toile et sous cordes. Ils avaient des boutiques pour leur vente de détail. Mais, ô faiblesse humaine! bientôt on n'a plus voulu de boutique, et aujourd'hui on voit le mot *magasin* inscrit, en grosses lettres, sur la porte d'un réduit, qui a six pieds en carré, et qui contient pour vingt-cinq louis de valeurs.

Ce n'est pas tout. Les marchands, qui prétendaient n'avoir plus de boutique, ne dédaignaient

pas d'écrire leur nom sur leur porte. Aujourd'hui les noms disparaissent de dessus les *magasins*, dont les propriétaires ont une certaine dose de vanité. Il résulte quelquefois de là des idiotismes assez plaisans. Allez dans la rue Richelieu : arrêtez-vous au n° 95; vous lirez : *Magasin de toiles, breveté de S. A. S. monseigneur le duc d'Orléans.* C'est le magasin qui est breveté!

Les jeunes seigneurs du siècle de Louis XIV allaient au cabaret. Ce mot désignait alors un endroit, où on faisait bonne chère, et où on trouvait de bon vin. Bientôt la qualification de cabaretier a paru ignoble aux plus riches de ces messieurs, et ils ont pris celle de traiteur. Le mal gagne toujours, de proche en proche, et quand tous ont été traiteurs, on a vu paraître des restaurateurs, et plus tard des *restaurans*. Ce mot, qui est adjectif, ne veut rien dire du tout dans le cas dont il s'agit.

Parcourez tout Paris. Vous trouverez, dans chaque rue, sept à huit cabarets, à l'usage des classes inférieures du peuple, car il faut que tout le monde boive. Mais vous lirez partout : *Marchand de vin*, *Cave d'un tel*, *Commerce de vin d'un tel*. Un étranger ne sait d'abord comment classer ce genre de commerce. Mais un chapeau gris sur la tête d'un homme carré; une hotte sur le dos d'une grosse et courte femme, le mettent

bientôt au courant, et il s'écrie, avec le roi Salomon, en levant les épaules : Vanité des vanités! tout est vanité!

Le suicide est l'action par laquelle un homme s'ôte la vie. Ce mot se compose de deux mots latins *se occidere*. Qui donc a imaginé le premier de faire, du substantif suicide, le verbe *se suicider*, qui ne peut pas exister, parce que le pronom personnel *se* s'y trouverait deux fois répété. C'est comme si l'on disait : homicider un homme. Qu'un ignorant trouve plus beau de dire *un tel s'est suicidé*, que de dire un tel s'est noyé, ou s'est jeté par la fenêtre, je le conçois. Mais que dans un journal, qui distribue à son gré la gloire littéraire, le rédacteur de l'article *Paris* ne manque jamais d'écrire : Guillaume ou Antoine *s'est suicidé* (ce qui ne nous instruit pas du genre de mort qu'il lui a plu de choisir), il me semble qu'on peut trouver dans ce barbarisme de quoi se fâcher, ou de quoi rire. Rions plutôt : le rire est toujours bon à quelque chose. Rions de celui qui s'érige en juge suprême de tout, et qui ne sait ce qu'il dit.

Du temps de Racine, on disait : Faire connaissance avec quelqu'un; on s'applaudissait d'avoir fait connaissance avec un homme estimable. A

présent, presque tout le monde dit : Je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance. Je passe le mot *enchanté*, à une époque où on a la manie des superlatifs. Mais que veut dire *votre connaissance?* Isolons ces deux mots, et ils seront vides de sens. Donc la locution est vicieuse.

Je me promène dans la rue de Tournon, et j'arrive à la principale entrée du Luxembourg. Je trouve écrit, en lettres d'or, sur le fronton : *Palais de la chambre des Pairs*. Qui donc a pu faire ce pléonasme doré? Palais de la chambre! Il est certain que la chambre est dans le palais. Mais écrirai-je sur ma porte : Maison du logement de Pigault-Lebrun? Pour écrire en français, il fallait mettre : Palais des Pairs de France, ou de la Pairie, ou, plus simplement encore, Chambre des Pairs. Mais Palais de la chambre! et en lettres d'or! en vérité, c'est un peu violent.

Nos plus aimables poètes ont chanté *le baiser*. La faculté de le donner, de le recevoir, est une des précieuses faveurs que la nature ait accordées à l'homme. Le baiser est le doux interprète de l'amitié et de l'amour, de l'affection maternelle et filiale; il est, sur la main, une marque de respect. A mesure qu'on est devenu plus rigoriste sur les mots, et moins peut-être sur les choses, on a

donné au verbe *baiser* une extension, qui ne permet plus de l'employer dans la bonne compagnie. Mais il a fallu le remplacer par quelque chose.

Dans le bon temps de la langue, *embrasser* une dame signifiait l'envelopper, l'étreindre dans ses bras, ce qui n'est pas décent du tout. Aujourd'hui, on propose très-sérieusement à une demoiselle de l'embrasser, et on ne se doute pas que la proposition est impertinente. La demoiselle ne s'en doute pas davantage. Ses principes ne lui permettent pas de laisser embrasser ses joues ou son front, ce qui est assez difficile, et elle répond d'un air timide : Monsieur, *embrassez* ma main. Cela n'est pas possible; mais elle a évité le mot *baiser*.

Librairie est un mot générique ou collectif, qui désigne la confection et la vente de toute espèce de livres. Tous les libraires étaient, il y a quelques années, soumis à un directeur-général de la librairie, et la librairie de France se composait de toutes les boutiques de libraires connus. Aujourd'hui il y a une *librairie* dans chaque rue. On ne lit plus sur la porte de M. Thomas : Thomas, libraire; mais, Librairie de Thomas. Cette niaiserie ne l'élève pas du tout. A l'exiguïté de sa boutique, on sent bien qu'elle est loin d'être le dépôt de la librairie de France. Il n'est pas même sûr qu'on y trouve le livre, très-commun, dont

on a besoin. M. Thomas, en dépit de son enseigne, n'est qu'un petit libraire.

Rose. Le premier qui a comparé à une *rose* une jeune, jolie et fraîche personne; qui a rapproché son haleine, pure et suave, du parfum de cette fleur; qui l'a proclamée une rose sans épines, était sans doute un homme d'esprit. Celui qui a répété une idée heureuse était un plagiaire. Comment nommer la multitude de gens qui voient partout des roses demi-closes, des roses à peine écloses, des roses fraîchement écloses? Des éloges prodigués n'auraient rien de flatteur, si on les prenait pour ce qu'ils valent. Mais la flatterie s'insinue si doucement! elle caresse, elle berce si mollement le cœur et l'imagination! Toutes nos dames ont la bonté de vouloir bien être des *roses.*

Il existait autrefois un almanach intitulé : État *Militaire* de France. Le mot militaire est collectif, comme le mot librairie, comme le mot artiste. On veut à toute force le rendre personnel. La petite couturière se gardera bien de vous dire que son frère, ou son amant est soldat, ou dragon. Elle vous dira, en pinçant les lèvres, que le monsieur est *militaire.* On sent bien ce que cela signifie. Mais le mot n'en change pas moins d'acception, parce que la petite a de la vanité.

J'ai long-temps entendu dire : Monsieur un tel a un état brillant; monsieur celui-ci exerce une profession honorable; monsieur celui-là a choisi une profession lucrative; maître un tel vit fort bien de son métier. Aujourd'hui, il n'y a plus de métier, ni même de profession. Le cordonnier et le porteur d'eau parlent de leur *état*, avec une aisance, un naturel à vous confondre, et si les mains noires de l'un et la bretelle de l'autre ne vous apprenaient quel est leur *état*, vous ne sauriez à qui vous avez affaire.

J'ai eu un maître d'escrime, un maître de danse, un régent de sixième et de rhétorique. Messieurs les régens ont trouvé plus beau de se nommer professeurs, et professer, je le crois, signifie moins que régir : n'importe. Ils ont donné l'éveil aux *maîtres* de tous les genres, et bientôt il n'y a plus eu que des professeurs. Le professeur, en fait d'escrime, ne se doute pas que maître vient du latin *magister*, qui signifie trois fois plus grand que... que qui?... ma foi, je n'en sais rien. Trois fois plus que grand que l'écolier, peut-être. Mais si nos professeurs, qui ne savent pas le français, apprenaient un peu de latin, ils pourraient bien revenir, par orgueil, à leur ancienne qualification. Les avocats l'ont soigneusement conservée. Les rusés!

Un honnête homme peut n'être pas un homme honnête; un brave homme n'est pas toujours un homme brave; un bon homme est souvent loin d'être bon. L'éloge ou le ridicule dépend uniquement de la manière dont l'adjectif est placé, et ici, je le confesse, je ne peux m'en prendre à personne. Ce mauvais jeu de mots tient exclusivement à la pauvreté de la langue.

Un homme se présenta dans un cercle, au moment où on se levait pour aller au spectacle. « Monsieur, lui demanda-t-on, que donne-t-on ce « soir à tel théâtre? — Madame, on donne... on « donne *Relâche*.—Ah, ah, ah! on donne *relâche!* « c'est comme si vous disiez : On donne rien. Le « mot n'a pas le sens commun; mais il est plai- « sant. » Ah! le mot est plaisant, pensèrent certains messieurs, plus riches du fonds des autres que du leur : nous ne l'oublierons pas. On donne rien, on donne relâche... En effet, c'est charmant! Le mot courut le monde. Il n'y eut plus sur les affiches : *Relâche* au théâtre; et quand vous voudrez en prendre la peine, vous lirez sur celle de la Comédie Française : Aujourd'hui les Comédiens français ordinaires du roi donneront *Relâche*.

Un homme prodigue est celui qui jette son argent par la fenêtre. L'homme *libéral* est presque

la même chose que l'homme généreux : l'un et l'autre donnent avec un certain discernement. Le mot *patriote*, bien ou mal appliqué, désigne quelqu'un qui aime sa patrie. Cependant le patriotisme de 1793 a laissé des souvenirs assez amers, et en 1814 on a voulu donner un nom nouveau à une chose ancienne comme le monde. Le mot manquait; on en a dénaturé un. Aujourd'hui, tout patriote est *libéral*, qu'il puisse exercer ou non la libéralité.

Sans doute Hercule était *nerveux*, car il était fort, et c'est dans les nerfs que réside la force. On a dit long-temps nerveux pour désigner un homme robuste. Le mot *nerveux* eût été déplacé et ridicule, si on l'eût appliqué à un sexe, dont la rondeur des formes, et la douce mollesse ont tant d'attraits pour nous. Eh! bien, ce mot n'est plus usité qu'à l'égard des femmes. Mais n'en concluez pas que, dans cette dernière acception, une dame nerveuse soit une Clorinde. Une dame nerveuse ne monte pas à cheval, armée de toutes pièces. Elle passe sa vie sur son divan, entre son médecin et un flacon d'éther. Cette dame, enfin, a les nerfs irritables et irrités. Cette définition de son état est claire et intelligible; mais nous jugeons à propos de n'être plus ni l'un ni l'autre.

Une *demoiselle* était autrefois la fille d'un homme titré, ou d'un gentilhomme. L'urbanité a fait depuis accorder cette qualification à la fille d'un homme justement considéré. L'enfant d'un artisan, d'un journalier, de tout être attaché aux classes inférieures de la société, était tout simplement une fille, et ne s'en trouvait pas offensé.

On s'est avisé, je ne sais pourquoi, d'appeler de ce nom des êtres dégradés, avec qui une fille qui prétend à l'estime rougirait d'avoir le moindre rapport. Or, comme nous voulons tous être estimés, lors même que nous ne le méritons pas trop, personne ne veut plus être fille; il n'y a en France que des *demoiselles*.

« Quand j'étais *demoiselle*, disait l'autre jour « une jeune femme, j'avais bien de la peine à « vivre; mais j'ai épousé un homme qui a un bon « *état*, et je suis à mon aise. » Qu'était donc cette demoiselle? Quel est l'*état* du mari, qui l'a mise dans l'aisance? Elle était ravaudeuse, et son mari est charbonnier.

Si j'avais le caractère de Jérémie, je m'écrierais : Confusion de la confusion! désolation de la désolation! Disciple de Démocrite et d'Épicure, moi je ris de tout, et je m'en trouve bien.

Je ne m'arrêterai plus que sur un mot; mais l'abus de celui-ci est terrible, épouvantable. Je crains, en le relevant, de troubler des fêtes, de

paralyser des danseuses, de faire finir des dîners comme le festin des Lapythes, de susciter enfin une guerre civile. Parlerai-je, ou garderai-je un silence prudent? Si je me tais, je préviendrai peut-être bien des maux; mais je trahirai les intérêts d'un sexe à qui je dois la vie et le bonheur de bien des années. La reconnaissance, un dévouement sans bornes, l'emportent sur la prudence. Je vais parler.

La *coquette* est, à l'extérieur, une femme charmante, et elle a le regard d'une femme sensible. Aucune personne de son sexe ne possède, comme elle, le talent de faire valoir ses moindres avantages. Toute entière au moment, son visage exprime toujours ce qu'elle a résolu le matin de lui faire dire, et ce visage-là parle avec une grace entraînante. La coquette joint nécessairement à tout cela beaucoup d'esprit et d'adresse; mais tant d'agrémens ne sont pour elle que des armes perfides; son cœur est flétri, ou plutôt n'a jamais été accessible qu'à l'orgueil et à la cruauté. Tout son bonheur consiste à captiver des hommes, qu'elle ne veut, qu'elle ne peut pas aimer. Elle ne néglige rien pour les attirer dans ses lacs, et des avances indirectes sont sa dernière ressource. Les a-t-elle soumis? Des chaînes de rose se changent en fers pesans, qu'ils ne peuvent plus rompre. Les ris et les jeux font place aux soucis, et quelquefois aux plus cuisans chagrins. Plus ces victimes souffrent, et plus la coquette jouit, sem-

blable à Satan, qui, dit-on, insulte au malheur de ceux qu'il a entraînés dans l'abîme. Quelle femme, ou quel être infernal viens-je de dépeindre! Puissiez-vous, mes chers lecteurs, ne jamais tomber en de semblables mains!

Une jeune fille est à l'aurore de sa vie; tout se peint en beau à ses yeux étonnés; la nature semble ne se parer que pour elle; chaque instant lui ménage une jouissance nouvelle. Bientôt, cependant, il lui manque quelque chose; elle soupire, et ne sait pourquoi; ses yeux s'ouvrent enfin. Son secret lui est révélé par les tendres regards d'un jouvenceau, qui brûle, comme elle, de connaître ce qu'est la vie. Lise a perdu sa naïveté première; elle s'examine, et la simplicité de sa mise l'effraie. Chaque jour, elle ajoute quelque chose à son ajustement, et chaque fleur, dont elle décore son front virginal, lui donne une grace nouvelle. Ce changement est remarqué, et on murmure, tout bas d'abord, que Lise devient coquette. Lise serait coupable, parce qu'elle veut plaire à l'homme à qui il lui serait si doux de consacrer sa vie entière! Étrange abus d'un mot, qui porte toujours avec lui quelque chose d'odieux.

Cependant les deux familles s'entendent; Alfred et Lise sont unis. Heureux, l'un et l'autre, autant qu'on peut l'être, ils veulent perpétuer leur bonheur. Alfred redouble d'empressemens et d'égards; Lise, vive et enjouée, passe à sa toi-

lette quelques momens de plus, et la cruelle épithète lui est donnée, sans ménagement, et presque à haute voix. Comment Alfred interprétera-t-il ce mot, si jamais il frappe son oreille, et s'il entend notre bon et déja vieux français? Hé! que fait Lise, messieurs, qui ressemble au manége d'une coquette? Elle veut être chérie de son époux; le fixer auprès d'elle, par son amabilité, par le soin qu'elle prend de sa personne. Quoi de plus innocent! Et cependant, sans en avoir l'intention, sans s'en douter même, on avilit une femme, qui conserve tous ses droits à l'estime et au respect. D'où vient cela? Je l'ai déja dit : de l'abus d'un mot.

Souvenons-nous qu'une coquette est une femme méprisable, haïssable même, et disons : Mademoiselle, madame une telle aime la toilette, elle a le goût de la parure; mais épargnons-lui une expression outrageante.

J'ai fait ce que j'ai pu pour justifier le titre de cette bagatelle. Je n'ai pas, sans doute, la prétention de faire revivre la langue de Racine. Mais si mes observations paraissent fondées au lecteur, s'il a daigné s'y arrêter un moment, je suis trop payé de quelques heures de travail.

POÉSIES DIVERSES.

L'ABBAYE,

OU

SOUVENIRS D'INNOCENCE ET D'AMOUR.

ÉLÉGIE.

Si le plaisir est une rose,
Le souvenir en est l'odeur.

Sur ces bords que l'Hérault parcourt, fuit et regrette,
Dans un vallon, qu'entoure un immense rocher,
S'élevait autrefois une sainte retraite,
Dont le crime et l'amour n'osaient point approcher.
Aussi pures qu'un jour d'enfance,
C'est là que, blanches de candeur,
De chastes filles du Seigneur
Coulaient leur tranquille existence,
Dans la prière et le bonheur.
Rien ne troublait la paix de ce lieu solitaire;
L'Hérault avec lenteur roulait sur ses cailloux;
Le vent, sans murmurer, traversait la bruyère,
Et du chantre de l'air les sons étaient plus doux.
Le pâtre quelquefois, de sa flûte rustique,

Y faisait retentir l'écho du mont voisin,
Et quelquefois aussi d'une romance antique
Le voyageur, charmé, répétait le refrain.
Le temple, non loin de la roche,
S'élevait, entouré d'un silence profond.
Des marronniers touffus en défendaient l'approche
Aux noirs ouragans du vallon.
Là, reposaient, sous l'humble pierre,
Que foulait l'obscur villageois,
Les restes oubliés d'une race guerrière
Alliée au sang de nos rois.
Les siècles ont voilé leur gloire:
Rangs, dignités, inscriptions,
Périssables distinctions,
Tout a fui, jusqu'à leur mémoire.

Retrace à mon esprit tes plaisirs innocens,
Age heureux, où le cœur s'élance dans la vie.
Descends sur mon ame attendrie,
Souvenir de mes premiers ans.
Rappelle-moi l'azur de la saison nouvelle;
Rappelle-moi ces jours, consacrés au bonheur,
Où de la cloche solennelle
La voix nous attirait au temple du Seigneur.
Dans la simplicité de nos mœurs virginales,
Il m'en souvient, si l'un de nous
Écartait le rideau jaloux,
Qui voilait à nos yeux la troupe des vestales,
On se prêtait la place tour à tour,
On comptait leur nombre et leurs charmes;
On les comptait, et le cœur, sans alarmes,
Admirait la beauté, sans connaître l'amour.

Que j'aime ta paix enfantine,
Age écoulé, printemps du cœur!
L'herbe des champs est une fleur,
Et cette fleur n'a point d'épine.
Combien il nous plaisait ce ruisseau, dont les bords
S'ombrageaient, à la fois, d'émail et de verdure!
Autour de nous, dans la nature,
Comme tout était jeune alors!

Mais hélas! fleur des champs dans un jour est fanée:
Fleur d'innocence passe aussi rapidement.
Bientôt ces plaisirs purs, dont l'heure fortunée
Ne nous avait jamais appelés vainement,
S'offrirent, sans attraits, à notre ame étonnée;
Le vallon s'attrista. Nous sentions, chaque année,
L'air qu'on y respirait devenir plus brûlant.
L'airain, précurseur de la fête,
Ne nous parlait plus du Seigneur.
Un trouble, un désir vague, une flamme secrète
Faisaient palpiter notre cœur.
Tremblans, nous approchions de ces grilles fatales;
Tremblans, nous soulevions le voile trop discret;
Mais on ne comptait plus les charmes des vestales:
Notre œil brûlant les dévorait.

J'avais seize printemps. Tous les feux du jeune âge
Me consumaient. Un jour, pendant l'office saint,
A travers le voile incertain
Mes regards s'ouvrent un passage.
J'aperçois... Dieux! quels traits! quelle céleste image!
Elle est là... là toujours... Elle embrase mon sein.

Hélas! ce seul instant décida de ma vie.

J'oubliai le repos, je perdis la candeur,
Et quand on m'arracha de la grille chérie,
L'amour avait déja remplacé le bonheur.
Triste et seul, au milieu de la troupe folâtre,
Je marchai lentement vers la plaine des jeux;
Mais ces jeux innocens, dont j'étais idolâtre,
N'eurent plus de prix à mes yeux.

D'un pied léger, suivant la trace
Du daim qui fuit le trait mortel,
Je gravis sur le mont, et d'un regard j'embrasse
L'asile des vierges du ciel.
L'air me semble plus pur, la nature est plus belle;
Tout vient de se parer des charmes de l'amour;
Le zéphyr caressant m'apporte, sur son aile,
Le parfum de la fleur nouvelle,
Et d'un chant plus moelleux la tendre Philomèle
Frappe les échos d'alentour.
C'est ici, dis-je, avec ivresse,
C'est ici que de ma jeunesse
Les heureux jours s'écouleront!
J'y viendrai devancer l'aurore,
Et souvent de la nuit encore
Les ombres m'y retrouveront.
Sous ces tilleuls épais, la Vestale adorée
Du soleil brûlant fuit l'ardeur;
Sous ces tilleuls épais, d'une belle soirée
Elle vient goûter la fraîcheur.
Son regard sur ce roc sauvage
Plus d'une fois s'est arrêté.
C'est d'ici qu'elle a vu s'élancer le nuage
Qui porte dans ses flancs la foudre de l'été.

Aussi doux que le bonheur même,
Ce rêve de bonheur m'enivrait, quand soudain
Je découvre dans le lointain,
Parmi ses chastes sœurs, la Vestale que j'aime.
Elle me voit aussi. Fixé sur le rocher,
Son regard curieux cherche à me reconnaître;
Mais las! elle me prend peut-être
Pour le pâtre ou le daim léger!
O vierge! quand ton cœur saura-t-il me répondre?
Quand cesseras-tu de confondre
Ton amant avec le berger?

Un long temps s'écoula dans cette heureuse vie.
L'espoir et le repos embellissaient mes ans;
Mais le jour arriva... Sophie! ô ma Sophie!
Avions-nous mérité de si cruels tourmens?
Pour adoucir les maux que l'absence nous cause,
Rappelons-nous du moins nos instans de bonheur:
Si le plaisir est une rose,
Le souvenir en est l'odeur.
Oui, par le souvenir, de ton premier sourire
Je crois goûter encor les célestes douceurs;
Son magique pouvoir, de nos jeunes ardeurs,
Me rend presque tout le délire.
Je venais, le matin, m'asseoir sur le rocher,
Et ton œil, plus perçant que l'œil de ta compagne,
Ne me confondait plus avec le daim léger
Ou le pâtre de la montagne.
Ton cœur était instruit: des signaux amoureux
Tu connaissais déja l'éloquence muette.
Ton voile, par les vents balancé sur ta tête,
Répondait à l'écho qui te portait mes vœux,

Et la nature entière était notre interprète.

Il n'est plus de bonheur si pur,
Il n'en est plus ma bien-aimée.
Le ciel a perdu son azur;
La nature est inanimée;
Le printemps n'a plus de beau jour;
La fleur nouvelle est inodore;
A mes yeux tout se décolore:
Je ne retrouve plus l'amour!

Te souvient-il encor de ces nuits d'épouvante,
De ces orages ténébreux,
Où la foudre, grondant sur le mont caverneux,
Couvrait, de sa voix menaçante,
L'airain religieux qu'une foule tremblante
Agitait pour calmer la colère des cieux?
Du tonnerre et des vents nos cœurs bravaient la rage.
Plus tranquille que l'univers,
Quand tu m'apparaissais au milieu de l'orage,
Le flambeau de l'amour, sur le rocher sauvage,
S'allumait au feu des éclairs.

Écartez de ces nuits terribles
Le souvenir sombre et touchant,
Nuits de printemps, nuits si paisibles,
Qui fuyez trop rapidement.
J'appelais le sommeil sur ta couche chérie;
Je commandais au vent du soir
De te porter, ô ma Sophie!
Tous les parfums de la prairie,
Et mon amour, et mon espoir.

Amour déçu, vaine espérance !
Pour fuir l'échafaud ou les fers,
Loin du berceau de mon enfance,
J'avais compté quatorze hivers.
Bientôt, une plus douce aurore
Succède à ces jours désastreux.
Vallon riant, plaine des jeux,
Je pourrai donc vous voir encore !
Je verrai ces arbres touffus,
Ces bords, depuis long-temps perdus,
Je les verrai, moment d'ivresse !
Comme leur aspect enchanteur
Aux jours heureux de la jeunesse
Va faire remonter mon cœur !

Je pars : l'espérance est mon guide.
Après une course rapide,
J'aperçois la cime du mont.
Au gré de mon impatience,
Mon coursier s'anime, s'élance ;
Je suis déja dans le vallon.
Dieux ! quel affreux tableau se déroule à ma vue !
Les bosquets sont détruits, le temple est renversé ;
Partout, dans la vallée, où je l'avais connue,
La faux du néant a passé.
Je monte, en soupirant, sur la roche escarpée ;
Je traîne autour de moi des regards abattus ;
L'espérance s'enfuit, et mon ame trompée
Se brise au souvenir des temps qui ne sont plus.

Vous qui, dans un affreux délire,
Attaquant la postérité,

Vous faites un jeu de détruire
Ce que le temps a respecté,
Barbares, que le ciel fit naître
Pour le malheur de l'avenir
Puissiez-vous ne jamais connaître
La douce émotion d'un tendre souvenir!

Échappée à tous les orages,
Ma Sophie, oh! si quelque jour
Tu revoyais ces lieux sauvages,
Où rien ne rappelle l'amour,
De ces lieux, jadis pleins de charmes,
Tu t'éloignerais tristement,
Et tu laisserais quelques larmes
Sur les débris du monument.

LA GRACE.

STANCES

A MADAME DE ROUSSILLAC.

Vois-tu, dans le bosquet, cette rose incertaine,
Qui n'étant plus bouton, n'est point encore fleur?
Vois-tu de ce cristal la jeune souveraine,
Qui ne peut, de ses eaux, voiler que sa pudeur?

Telle, à nos yeux charmés, se présente la Grace.
Fille de l'enjoûment et de la volupté,
Elle règne à Paphos, dans l'Olympe, au Parnasse;
Embellit la laideur, et pare la beauté.

Sur son front, au hasard, flotte sa chevelure.
D'un voile transparent elle couvre ses traits.
Toujours simple, toujours fidèle à la nature,
Elle meurt dès que l'art veut orner ses attraits.

MES DOUTES

Sur la probité de CIRCÉ, *chienne célèbre, auteur d'un nouveau recueil de pensées, publié par M. le baron* DE STASSART.

Depuis quand d'une enchanteresse
Minerve a-t-elle pris le nom ?
Depuis quand l'esprit, la raison,
Les graces, le tact, la finesse,
Tout ce qu'enfin l'humaine espèce
A de grand, de noble et de bon,
Va-t-il se loger dans la tête
D'une chienne, et d'une levrette ?
Cette levrette est de bon ton,
J'en conviens; mais je la soupçonne,
Entre nous, d'être un peu friponne.
Les levrettes, en général,
N'ont pas la cervelle tournée
Vers les arts. C'est un animal
De salon, plus que d'athénée.
Or, celle dont je parle ici,
Ayant pour maître un favori
Du dieu qui réside au Parnasse,
Dans son porte-feuille aura pris
Cet ouvrage rempli de grace,
Que l'on admire, et qui la place

Au rang de nos plus beaux esprits.
Peut-être encor, j'aime à le croire,
Près de Stassart vivant toujours,
La levrette, de ses discours
A su conserver la mémoire,
Et levrette qui voit, écrit,
Tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit,
Trouve à la fois plaisir et gloire.

POT-POURI ÉPISTOLAIRE.

A MES AMIS D'AIX.

Mais chers amis de la Provence,
Mes beaux troubadours de vingt ans,
Vous m'oubliez? Ah! l'inconstance
N'est faite que pour les amans.
J'aime à le croire, cet adage,
Qui nous joint d'un nœud immortel;
Mais dites-moi que me présage
Ce silence long et cruel?

Héroïque Theulon, dois-je évoquer ton ombre?
As-tu, si jeune encor, vu le rivage sombre?
La déesse au teint blême, au sinistre regard,
Frappe d'un pied égal l'enfant et le vieillard.
Hélas! tel est le sort de la faiblesse humaine.
Mais que dis-je? Ah! plutôt, sur la tragique scène,
J'aime à te voir, d'un vers, par le courroux dicté,
Condamner un tyran à l'immortalité.
Poursuis. D'un vol hardi, traverse la carrière;

Sois l'enfant d'Apollon, l'héritier de Voltaire;
Moissonne les lauriers, qui naissent sous tes pas;
Mais au moins de ton cœur ne nous efface pas;
Et songe, en courtisant les filles de mémoire,
Que douceur d'amitié vaut ivresse de gloire.

Et toi, papillon
Des bords de Vaucluse,
Léger Magalon,
Dans ton œil fripon
Je lis ton excuse.
Tu passe tes jours
Entre les amours,
Le vin, la folie :
Sort digne d'envie!
Conserve toujours
Ta philosophie.
Présent, avenir,
Que tout soit plaisir.
Laisse réfléchir
La foule insensée.
Sois vif, étourdi.
Trop souvent, ami,
L'on voit le *souci*
Près de la *pensée*.

Mais de Charles j'entends le luth,
Qui me demande une romance.
Ut ré mi fa sol la si ut.
Prends l'accord. Tu l'as? C'est bon. Chut!
Accompagne-moi, je commence.

1er COUPLET (1).

De l'Amitié
Je célèbre l'empire.
Sois de moitié
Dans ce qu'elle m'inspire.
Un Troubadour
Lui doit être fidèle,
Et si, loin d'elle,
Au dieu d'amour
Il fait la cour,
C'est pour un jour.

2e COUPLET.

Mais quelle erreur!
Un troubadour volage!
A notre cœur
N'est-ce pas faire outrage?
D'un tel discours
Effaçons la mémoire.
Entre la gloire
Et les amours
On vit toujours
Les troubadours.

Tu ris, Camoin? Je vais te faire un conte.
C'est ton plaisir: c'est mon plaisir aussi.

---

(1) Cette romance se chante sur celle de Jean de Paris, *le Troubadour fier de son doux servage.*

Quel sujet prendre ? Oh ! ma foi, celui-ci.
Peut-être au fond la chose est à ma honte ;
Mais tu verras comment un bon esprit
De tout s'amuse, et met tout à profit.

L'hiver passé j'aimais une pucelle.
Pucelle ? soit : le terme n'y fait rien.
Elle était vive, aimable, accorte et belle,
Et son amour ne le cédait au mien.
Mais l'amour pur n'habite plus la terre.
La volupté l'a chassé d'ici-bas.
Il est... qu'importe ? Avec son caractère
Il reviendrait, que je n'en voudrais pas.

Ainsi pensait ma jeune souveraine,
Dont bien m'advint. Un jour, jour enchanteur !
Nous étions seuls : je lui ravis sa fleur.
Dirai-je tout ? Je la ravis sans peine,
Et cependant, le jure sur ma foi,
Tel accident ne provenait de moi.

Mais double fou qui croit rompre la glace.
Passé quinze ans, il n'est plus de tendron
Qui soit novice. En voici la raison.
Un bouton naît, l'adroit Zéphire passe,
Le voit, le flatte, et hâtant la saison,
L'adroit Zéphire effeuille le bouton.

Sans trop songer à ma mésaventure,
Me voilà donc ce qu'on appelle heureux.
Le temps s'écoule, un mois passe, et puis deux,
Et nous brûlions encor des mêmes feux.

Mais rien n'est stable, hélas! dans la nature,
L'amour surtout. Jurez, pauvres amans!
Quel faible nœud que le nœud des sermens!
Avait cent fois juré ma tendre amie
Qu'elle aimerait Victor jusqu'au trépas.
Avais juré que je perdrais la vie
Si la voyais passer en d'autres bras:
Ores pourtant l'infidèle m'oublie;
Elle m'oublie, et je n'en mourrai pas.

Qui fait pleurer l'amant que l'on délaisse?
C'est l'amour-propre, oh! c'est lui, j'en réponds.
Le mien souvent reçut de tels affronts,
Et je pleurai chaque fois, le confesse.
Mais aujourd'hui le cas est différent.
M'a-t-on quitté pour prendre un autre amant?
Un seul du moins, car c'est là qu'est l'outrage.
Point. Je lassais: j'aimais depuis deux mois!
On a changé: le beau sexe est volage.
Même en changeant, l'on me rendait hommage,
Puisqu'au lieu d'un qui vivait sous ses lois,
De quatre amans la parjure a fait choix.
D'où je conclus qu'en moi seul je rassemble
Les qualités des quatre autres ensemble.

Mais le jour fuit
Sans que j'y pense;
La sombre nuit
Déja s'avance;
Et le silence
Fait seul du bruit.

Noble fils de Chactas, il est temps de t'écrire.
Allons de la forêt saluer le vieux roi.
Le monde a disparu... Que le désert m'inspire
Des chants dignes de toi!

Adolphe! des amans, ô le parfait modèle!
Ma lyre, encor novice à rendre les soupirs,
Emprunte, pour te plaire, une corde nouvelle
Au chantre des Martyrs.

Dirai-je ton amour, ta constance et tes peines?
Dirai-je vingt beautés dont tu trompes les vœux?
Tel Ulysse jadis méprisa des sirènes
Les attraits dangereux.

Sur la mer de Paphos, lancé par l'espérance,
Ton pilote est l'amour; ton phare, son flambeau.
Puisse au port de l'hymen le vent de la constance
Conduire ton vaisseau!

Si, parfois, un nuage, en ton ame embrasée,
S'élève, de la foudre humide précurseur,
Pleure, mon doux ami: les pleurs sont la rosée
Des orages du cœur.

Puis-je espérer le prix, dont ma muse est jalouse,
Ton suffrage, Chactas? Il mettrait dans mon sein
Le bonheur que procure à la nouvelle épouse
Le songe du matin.

A propos, Messieurs, de l'Aurore
Déja Tithon quitte les draps;

Vers le sommet des monts qu'il dore
Le soleil s'avance à grands pas,
Et je veille pour des ingrats,
Qui sans doute dorment encore!
Dormez : c'est le repos des fous.
Mais craignez mon juste courroux,
Si dans huit jours, quoi qu'il arrive,
Je ne reçois une missive,
Aimable et tendre comme vous.

A MONSIEUR GARAT,

Apres l'avoir entendu dans un concert.

Votre goût ne connaît point d'âge,
Et votre voix n'a point d'hiver.
Le chantre du printemps, le Garat du bocage
N'eut jamais de si doux concert.
Des fleurs que le destin répand sur votre vie
Anacréon serait jaloux.
Peut-être il chantait comme vous;
Mais il n'avait pas votre amie.

ÉPITAPHE D'UN ÉPICURIEN.

Ci-gît qui vécut pour jouir,
Et qui mourut dans une orgie.
Il ne regrette pas la vie;
Mais il regrette le plaisir.

NOTICE HISTORIQUE

SUR

LE MARÉCHAL BRUNE.

Les révolutions, toujours funestes aux peuples qui les provoquent, ont du moins l'avantage de mettre les hommes à leur place. On n'avait compté, sous trois règnes, que Catinat et Chevert qui, nés dans l'obscurité, fussent parvenus aux premiers grades militaires. La révolution française fit des héros, et Brune, ainsi que beaucoup d'autres, fut le fils de ses œuvres.

Il naquit à Brive-la-Gaillarde, où son père exerçait la profession d'avocat. Son éducation fut soignée, et le goût des lettres fut le premier qui se manifesta dans un jeune homme, qui ne se connaissait pas encore. Quelques ouvrages annoncèrent, en lui, le germe du talent, et donnèrent des espérances pour l'avenir.

Tourmenté de cette inquiétude secrète, qui annonce un grand caractère, et le besoin d'un théâtre élevé, Brune quitta une petite ville, où son génie

était comprimé, et il vint à Paris. Il commença comme le célèbre Francklin : il fut imprimeur.

La révolution éclata, et un sentiment intime révéla à Brune qu'il était né pour de grandes choses. Il quitta l'imprimerie; il renonça aux lettres, et se jeta dans la carrière politique. Il s'y fit bientôt remarquer. Il obtint d'abord quelques emplois obscurs; mais sa renommée croissant plus rapidement que sa fortune, on l'envoya en Belgique, en qualité de commissaire civil du gouvernement.

Il remplit, avec distinction, la mission dont il était chargé, et tout annonçait un diplomate habile et profond, lorsque la guerre s'alluma. La première étincelle électrisa l'ame de Brune. Il connut sa véritable vocation. Il sentit qu'il était né pour les armes.

Confiant en ses propres forces, et trop fier pour solliciter des grades, qu'il n'avait pas encore mérités, il prit rang dans une compagnie de grenadiers. Une taille superbe, son intrépidité, sa bonne conduite fixèrent l'estime de ses camarades et l'attention de ses supérieurs.

Ses égaux ne pouvaient rien pour son avancement; ils lui déférèrent un titre bien flatteur : ils le proclamèrent le *premier grenadier de l'armée.* C'est sous cette qualification, brillante et modeste à la fois, que fut connu depuis le célèbre Latour-d'Auvergne.

L'homme qui avait conquis l'estime de l'armée, ne pouvait rester aux derniers rangs. La voix pu-

blique le désignait chaque fois qu'une sous-lieutenance était à donner, et l'opinion entraîne et soumet tout : Brune fut fait officier.

Il parvint rapidement au rang de colonel, et, à chaque pas qu'il faisait dans la carrière, il se montrait supérieur au grade qu'on venait de lui conférer. En 1797, il fut nommé général de brigade.

Il passa à l'armée d'Italie. Sa réputation l'y avait devancé : il prouva qu'il en était digne. Les Autrichiens attaquèrent Vérone. Brune, à la tête de quelques compagnies de grenadiers, se précipita sur leurs batteries; les enleva à la baïonnette, et repoussa l'ennemi. Il reçut, pendant ce combat, sept coups de feu dans ses habits, et aucun ne le toucha : le sort ne l'avait pas destiné à mourir comme Turenne.

Il contribua au succès de la journée d'Arcole. Toujours au milieu du feu, et toujours calme, ses sages dispositions fixèrent la victoire. Il mérita et obtint des éloges publics du général en chef.

Nous allons le voir paraître au premier rang, et commander les armées, dont il avait l'amour, le respect et surtout la confiance.

Le directoire déclara la guerre à la Suisse, et donna à Brune, élevé au grade de général divisionnaire, le commandement des troupes destinées à soumettre ce pays.

Il entra dans Morat, ville célèbre par la défaite des Bourguignons, en 1476, le jour même de l'an-

niversaire de cette bataille. Il y vit les ossemens des vaincus, rassemblés, et rangés avec un appareil flatteur pour l'orgueil helvétique, et insultant à la gloire des armées françaises. Étrange jeu de la fortune! ce furent des Français qui dispersèrent ou anéantirent les restes de leurs ancêtres, et qui les vengèrent d'avoir été donnés en spectacle, pendant des siècles, à toutes les nations de l'Europe.

Les Suisses n'oublieront jamais avec quelle audace Brune conçut le projet de forcer leurs défilés et leurs montagnes, et avec quelle intrépidité il l'exécuta. Je ne citerai que le passage de Gumine. Il présentait, d'un côté, des montagnes à pic, de l'autre un précipice, et il était hérissé de canons. Toute cette artillerie, et vingt-neuf drapeaux furent enlevés à la baïonnette.

Les habitans de la ville de Fribourg, prise d'assaut, furent étonnés de la clémence du vainqueur. Le canton de Lucerne fut rendu à ses lois et à ses magistrats.

Ce fut alors que Brune commença à suivre une double carrière : il se montra négociateur et soldat. Il vainquit, il pacifia, il organisa les treize cantons. La France et la Suisse applaudirent de concert à sa vaillance, à sa sagesse, à sa modération.

Deux républiques existaient à peine en Italie, et déja l'anarchie les menaçait d'une ruine absolue. Brune fut chargé de rétablir l'ordre, et de

rendre aux lois cette force, sans laquelle aucun gouvernement ne peut se maintenir. Il parut à Milan. Il rassembla les magistrats, les généraux. Il parla, il intimida, il persuada. Les auteurs des troubles naissans furent dépouillés de leurs dignités. Tout rentra dans l'ordre, et la paix s'établit, où des guerres intestines étaient au moment d'éclater.

Il rétablit la discipline dans son armée, prête à se soulever. Il en chassa ceux qui avaient fomenté les troubles. Un officier, accusé d'avoir participé, dans un moment de réaction, aux massacres du midi de la France, fut arrêté par son ordre, interrogé, et déclaré indigne de servir dans les rangs français. Cette particularité, qui n'est rien, comparée aux grands événemens de la guerre, est cependant digne d'être remarquée : elle répond à l'odieuse et absurde calomnie, qui fut le prétexte de la mort du maréchal.

Le roi de Sardaigne, trop faible pour arrêter la marche triomphante des armées françaises, confondant de petites ruses de cabinet avec la saine politique, inquiéta le gouvernement français, beaucoup plus qu'il ne l'alarma. Brune reçut l'ordre de demander une franche explication. Il l'obtint, et conciliant, avec le respect dû aux souverains, la fermeté, qui impose toujours aux hommes, il obtint plus que ses mandataires n'avaient osé espérer : la citadelle de Turin reçut une garnison française.

La France abusa plus tard des avantages qu'elle dut à l'habileté de son négociateur : elle réunit à son territoire le Piémont et la Savoie. Grande leçon pour les petits souverains, qui, dans les commotions générales, croient pouvoir ménager toutes les puissances! La loyauté prévient, ou répare bien des maux. L'astuce perd tout.

La mésintelligence venait de renaître entre les chefs de la république cisalpine, qu'il était de l'intérêt de la France de maintenir. Brune parut seul capable de l'établir sur des bases solides. Il négocia avec le succès, qui semblait devoir partout couronner ses efforts.

Les gouvernemens républicains sont toujours ombrageux et jaloux. Le directoire eut l'impudeur de blâmer la conduite de celui qui l'avait si bien servi, par son génie, et de son épée.

La froideur que lui marqua, pendant quelque temps, le gouvernement français, céda enfin à la force des circonstances. En 1799, une armée anglo-russe débarqua dans la Hollande, alors notre alliée, et nos grands généraux étaient occupés sur d'autres points. Un calme, du moins apparent, régnait en Italie. Brune fut rappelé, et mis à la tête des forces destinées à secourir les Provinces-Unies. C'est là que d'heureuses combinaisons et les succès brillans, qui devaient en être la suite, placèrent Brune au rang de nos plus habiles tacticiens.

S'il n'avait fallu que combattre, il n'aurait rien redouté. Mais il eut des machinations à pénétrer, des factieux à réduire.

La trahison d'un parti, la défection des matelots hollandais, qui livrèrent leur flotte aux Anglais, mirent l'armée française dans une position périlleuse. Brune surmonta tous les obstacles.

Le 19 août, quinze mille Anglais débarquèrent au Helder. Brune ne leur laissa pas le temps de prendre des positions. Il les attaque, les bat, et les pousse jusque sur leurs vaisseaux.

Le combat du 17 septembre dura huit heures. La victoire parut favoriser alternativement les deux partis. Tout céda enfin à l'impétuosité de Brune, et à la sagesse de ses manœuvres.

La bataille de Berghem mit le comble à la gloire d'un guerrier, qui semblait n'en avoir plus à acquérir. C'est là qu'à la tête de huit mille Français, Brune battit complètement trente-cinq mille Russes et Anglais.

Cependant, toujours environné d'ennemis, souvent supérieurs en nombre; tantôt échappant, péniblement, à leur poursuite, dans un pays coupé de canaux; tantôt les forçant à combattre dans une position désavantageuse, il les attaqua le 6 octobre, et cette journée fut décisive. Après dix heures d'un combat, aussi incertain que sanglant, Brune fait battre la charge, marche lui-même à la tête d'un bataillon, enfonce, renverse

tout ce qui se présente devant lui. L'ennemi fuit en désordre. Le soldat français n'a plus qu'à le suivre et à frapper.

Défaits, dispersés sur tous les points, les Anglais qui avaient échappé au fer des Français, évacuèrent Alkmaër, Lemmer, Egmond et Piltin. Brune entra dans les retranchemens formidables qu'ils avaient élevés, et ce fut là qu'il reçut les propositions du duc d'Yorck. Il pouvait écraser ce qui restait de troupes anglaises : celui qu'une aveugle et stupide fureur accusa, depuis, d'avoir répandu, de sang-froid, le sang d'une femme, épargna celui de l'ennemi. Il dicta ses conditions, et le prince anglais s'empressa de les accepter.

Avant que de s'embarquer, les troupes anglaises percèrent les digues du Zuiderzée, et peu s'en fallut qu'elles ne rendissent à la mer un pays, que l'industrie et d'étonnans travaux lui ont arraché. Elles partirent, chargées des imprécations des Hollandais, et Brune fut proclamé leur libérateur.

Il rentra dans ses foyers. Il y jouit un moment de sa gloire et des douceurs de la vie privée. Tout lui promettait un repos, dont il avait besoin, et auquel il avait acquis des droits si légitimes. Il n'était pas de ces hommes auxquels il est permis de vivre pour eux : on l'appela au conseil d'état. Il se soumit, et sut concilier de nouveaux devoirs avec les jouissances simples dont il avait fait choix.

La guerre de la Vendée, qu'on peut comparer à Saturne, qui dévorait ses enfans, cette guerre,

mal éteinte, se ralluma. Cette nouvelle insurrection fut-elle, comme on l'a prétendu, provoquée par l'or de l'Angleterre? Fut-elle suscitée par l'ambition ou le zèle des généraux vendéens, par le fanatisme religieux et royaliste des habitans de cette contrée? C'est ce que je n'entreprendrai pas d'expliquer, et ce qui est étranger au sujet que je traite.

Ce malheureux pays avait été couvert de ruines et de cadavres. Pendant huit ans, le sang français avait coulé des deux côtés, et les excès, qu'entraînent les guerres de passion, allaient se renouveler, avec une nouvelle fureur. Le premier consul sentit qu'il ne suffisait pas de vaincre; qu'il fallait persuader. Il jugea qu'une force imposante préparerait le succès des négociations. Ses vues se tournèrent sur Brune, et il le mit à la tête de soixante mille hommes.

Le Béarnais gémissait, en versant le sang des Français, que le catholicisme avait armés contre lui. Brune, bien plus rapproché de la caste qu'il allait combattre, ne voyait que des frères dans ses nouveaux ennemis. Son cœur souffrit; mais il accepta la mission affligeante dont on le chargeait. Peut-être se rendait-il assez de justice pour croire que personne ne pouvait, mieux que lui, réussir dans une affaire de cette nature.

Il partit. Il arriva, précédé d'une gloire, que ses ennemis mêmes ne lui contestèrent jamais, et d'une réputation de loyauté et de grandeur qui

dispose toujours les esprits en faveur de l'homme, qui vient traiter les armes à la main.

Brune déploya ses forces pour convaincre les Vendéens de ce qu'il pouvait entreprendre et exécuter. Au milieu de ses opérations militaires, il écrivait, il répandait ces proclamations, qui promettaient beaucoup, et qui inspiraient la confiance, parce qu'elles étaient signées de celui qui ne manqua jamais à sa parole.

Sans doute il fallut verser du sang. Mais Brune épargna celui du Vendéen, comme celui de son armée. Un pressentiment secret l'avertissait-il qu'un jour il se soumettrait au prince dont il combattait les derniers soutiens? L'estime et la crainte de son nom, sa modération, sa fidélité à tenir ses promesses, la conviction de la puissance de ses moyens, la faiblesse de ceux des insurgés, tout contribua à déterminer les généraux vendéens à remettre l'épée dans le fourreau.

Ce triomphe de Brune fut celui d'un patriotisme bien entendu et de l'humanité. Ce fut peut-être une nouvelle victoire, remportée sur le machiavélisme anglais, qui, quelques années auparavant, avait fait massacrer, à Quiberon, l'élite des officiers de la marine française.

La bataille de Marengo était gagnée. De hautes et brillantes destinées semblaient réservées à la France. Brune devait attacher son nom aux grands événemens qui allaient se passer. Nommé général en chef de l'armée d'Italie, il occupa la Toscane,

rentra dans Florence, s'empara de Livourne, prit d'assaut la ville d'Arezzo, suivit les Autrichiens dans les états de Venise, força les retranchemens sur les bords du Mincio, passa l'Adige, l'Alpone, la Féassena, la Brenta, et fut établir son quartier-général à Trévise. Du 25 décembre 1801, au 4 janvier suivant, il fit à l'ennemi dix-sept mille prisonniers; il lui prit soixante pièces de canon, trois drapeaux, deux étendards, et des magasins immenses. Cette campagne fut pour lui une marche triomphale.

La monarchie autrichienne touchait à sa ruine. Le Coriolan français, Moreau, venait de gagner la bataille de Hohenlinden. Il pénétrait, sur deux points, dans les états héréditaires. Macdonald était maître des montagnes du Tyrol. Ces deux généraux et Brune pouvaient réunir leurs corps d'armées, ou vaincre séparément. Rien ne résistait plus à l'ascendant de la France.

L'archiduc Charles, officier-général d'un mérite supérieur, mais que la fortune trahit souvent, sentit l'imminence du danger. Il fallait en effet traiter, ou voir l'empire d'Allemagne effacé de la carte de l'Europe. Il ouvrit des conférences avec Moreau. Un armistice fut conclu et amena la paix. Le traité d'Amiens fut signé par la France et l'Angleterre. Un calme général succéda au fracas des armes; l'humanité souffrante respira un moment.

Brune n'avait négocié encore qu'à la tête d'une armée, et il n'était pas de ces hommes qui ne

brillent que dans les camps. Il fut nommé, en 1802, ambassadeur près de la porte Ottomane. Les distinctions de la naissance ne sont pas admises en Turquie : l'infortuné Sélim ne vit que le grand homme dans le nouveau ministre de France. Il l'accueillit, avec une bienveillance marquée, et le combla de présens.

Brune combattit l'influence anglaise, qui cherche à s'étendre partout, plutôt par les négociations que par la force des armes. Il déjoua les manœuvres du cabinet de Saint-James; il rendit à la France les avantages dont elle avait joui dans le Levant; il prouva qu'il était propre à tout. Le bâton de maréchal fut la récompense de son zèle et de son habileté. Il lui fut accordé le 19 mai 1804, et le 1er février suivant, il reçut le grand cordon de la légion d'honneur.

Le maréchal, rappelé dans sa patrie, prit, pour s'y rendre, la route de Vienne. Il se présenta devant le monarque, dont il avait renversé, anéanti les bataillons. Il fut reçu avec les honneurs dus à son rang, et ce qui le flatta davantage, avec des marques d'estime, qui honorèrent également et le souverain qui les donnait, et le guerrier qui les avait méritées.

Le génie du mal planait sur le monde. Les traités de paix n'étaient que des trèves, qu'on rompait selon les circonstances, et l'intérêt présumé des puissances. Celui d'Amiens n'existait déja plus que dans la mémoire des hommes.

Des préparatifs immenses, gigantesques, menacèrent les Anglais. L'invasion de leur île était résolue. On se rappelait celles de César, des Saxons, des Danois, de Guillaume de Normandie, qui toutes furent couronnées par le succès. L'enthousiasme était général dans l'armée française, et dans toutes les classes de citoyens. On espérait effacer de l'histoire les journées de Crécy, de Poitiers, d'Azincourt. Le vers fameux :

On ne vaincra jamais les Romains que dans Rome.

était dans toutes les bouches. On avait oublié celui-ci :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

Cette entreprise, trop grande pour être appelée romanesque, trop légèrement conçue pour être avouée par la raison, échoua parce qu'elle était inexécutable. Brune seconda le chef de l'empire français, comme s'il eût cru au succès. Son activité connue parut s'accroître encore, lorsqu'il fut nommé commandant en chef du camp de Boulogne. Les innombrables batteries, dont la côte fut hérissée d'Étaples à Ostende, s'élevèrent d'après ses observations, par ses soins, et son infatigable génie.

Ces brillantes dispositions, des millions dissipés ne servirent qu'à effrayer l'Angleterre, et à lui faire aussi prodiguer ses trésors. L'armée française s'éloigna des côtes de la Manche, pour aller mois-

sonner dans le Nord des lauriers plus certains. Les batailles d'Ulm et d'Austerlitz étaient gagnées, et on ne savait pas encore, à Paris, que nos troupes fussent en présence de l'ennemi.

A cette époque Brune tomba dans une entière disgrace. Il commandait les villes anséatiques. Il avait fermé, dit-on, les yeux sur le commerce que faisaient les Anglais dans la mer Baltique, et qui nuisait à l'exécution du système continental adopté par Napoléon.

Le guerrier disgracié ne pouvait cependant tomber dans l'oubli. Il continua à être employé, et son dernier fait d'armes remarquable fut la prise de Stralsund.

Pendant les cent jours, il commanda dans le Midi de la France. Des mesures sages, mais quelquefois rigoureuses, furent blâmées par un parti, approuvées par un autre. On convient généralement que la conduite ferme du maréchal prévint une guerre civile, et sous ce rapport il fut encore utile à sa patrie.

Il est triste, il est cruel de penser que ces mesures de répression, qui firent le bien de tous, armèrent contre lui les bras de ceux qui, peut-être, lui devaient la vie.

Après la seconde dissolution du gouvernement impérial, Brune envoya sa soumission au roi. Elle était franche et loyale, puisqu'il ne demandait rien.

Il quitta la Provence. Il allait chercher la soli-

tude, et consacrer aux lettres les restes d'une vie, si long-temps agitée. Des avis certains lui firent connaître que ses jours étaient menacés, et que s'il entrait à Avignon, il n'en sortirait pas. Celui qui brava si souvent la mort sur les champs de bataille, recula devant le fer assassin. Il voulut se rendre à Orange, par le chemin qui va directement de la Durance au Pontet. On abusa de sa confiance et de sa crédulité : on déclara ce chemin impraticable. Il ne restait au maréchal que la route d'Avignon. La fatalité l'entraîna; il marcha au-devant des coups.

Il fut arrêté à la porte de l'Oule, par un poste de la garde nationale. On demanda les passeports d'un maréchal de France, avec la rigueur et la dureté qu'on eût déployées à l'égard d'un vagabond. On lui accorda, comme une grace, la permission d'entrer à l'hôtel du Palais-Royal pendant qu'on changerait les chevaux de sa voiture. Ces sinistres préliminaires annonçaient le projet coupable qui fut exécuté quelques heures après.

En effet, le maréchal venait à peine de se remettre en route; il n'était pas à vingt toises de son hôtel, qu'il fut assailli d'une grêle de pierres. Des furieux se jettent à la tête des chevaux, ramènent la voiture à l'hôtel du Palais-Royal, et en ferment les portes.

Des rassemblemens se forment de tous les côtés; des cris de rage se font entendre; on demande la tête du maréchal. Les autorités civiles

et militaires font leur devoir; la générale bat; la gendarmerie s'efforce de rétablir l'ordre; des volontaires royaux s'éloignent, au lieu de la seconder; quelques-uns se joignent à des hommes altérés de sang. Le préfet, le maire se jettent dans la foule. Ils prient, ils pressent, ils menacent; ils ne sont pas écoutés.

Des échelles sont dressées contre les croisées de l'hôtel. C'est à qui montera le premier à cet abominable assaut. L'appartement du maréchal est forcé.

Celui qui a vécu comme Coligny, sent qu'il va mourir comme lui. Comme lui, il oppose un front serein à l'orage, qui va l'anéantir. Un coup de pistolet se fait entendre, et les cannibales qui obstruent la place, répondent, par des cris de joie, à la détonation.

Brune vit encore : il a détourné l'arme, avec ce sang-froid, qui ne le quitta jamais sur les champs de bataille. Un second coup part; le héros est frappé à la tête; il tombe; il meurt. Les portes de l'hôtel s'ouvrent; la foule se précipite. Elle veut voir la victime; elle insulte aux restes inanimés de celui qui fut l'honneur de sa patrie. Le cadavre est traîné par les rues. Défiguré, brisé, moulu, il est jeté dans le Rhône.

Qui put donc subitement transformer en bêtes farouches toute une population? Ces hommes, féroces un moment, ne connaissaient Brune que par ses exploits.

Mais tout était prévu, tout était disposé. Quelques heures avant que le maréchal entrât à Avignon, on avait excité les fureurs populaires, en répandant partout que Brune avait été l'un des assassins de la princesse de Lamballe. Les mânes de l'infortunée n'avaient pas été vengés, et il était réservé, disait-on, aux habitans d'Avignon de punir le meurtrier.

Calomnie absurde, atroce, qui ne pouvait soutenir l'examen de la raison, qui cependant vole de bouche en bouche, et qui devient, en un instant, une vérité incontestable et démontrée.

Aurait-il osé destituer un officier français, qui avait trempé ses mains dans le sang de ses compatriotes, aurait-il épargné les restes de l'armée anglaise, celui qui aurait traîné, dans la fange, les membres encore palpitans d'une femme? L'officier, à qui il ôtait son état, n'aurait-il pas trouvé son excuse dans le funeste exemple donné, quelques années avant, par son général?

Sans doute un parti fut long-temps opprimé, persécuté; mais devait-il se venger lâchement? est-il quelque chose qui puisse autoriser des assassinats? Peuple crédule et facile, es-tu destiné à être le jouet et l'instrument aveugle des passions de tous ceux qui veulent t'égarer!

Si quelque chose peut étonner, plus que le crime même, c'est le silence que garda toute la France, sur la fin déplorable du maréchal. Parmi ses émules en gloire, qui tous avaient vaincu

avec lui, ou par lui, aucun ne fit entendre une voix courageuse. Les magistrats, témoins du forfait, rédigèrent un procès-verbal, qui tendait à faire croire que Brune s'était ôté la vie. Quel motif l'aurait porté au suicide! Parvenu au plus haut degré des honneurs militaires, favorisé de la fortune, heureux dans l'intérieur de sa maison, ami des lettres auxquelles il allait se vouer, tout semblait au contraire l'attacher à la vie.

Pourquoi donc ce silence universel des généraux et des magistrats? Fut-il l'effet de l'indifférence? cela n'est pas présumable. Fut-il celui de la stupeur, et le sentiment de notre conservation est-il réellement le premier, le plus impérieux que nous ait donné la nature?

Quoi qu'il en soit, ce silence étonnant a été rompu. Les organes des lois se sont fait entendre. Une instruction, tardive et inutile à la victime, a révélé le nom des assassins, et l'arrêt, qui les a frappés, doit effrayer et contenir quiconque oserait penser que le nom respectable du chef de l'état puisse jamais couvrir un crime.

POÉSIES DIVERSES

ÉLÉGIE.

Tendre amitié, doux charme de ma vie,
Jours fortunés que je t'ai dus,
Jours précieux à mon ame flétrie,
Pour jamais vous ai-je perdus?

Combien de fois dans la journée,
J'allais où me guidaient mes vœux!
Aux douceurs de la matinée
Succédait un soir plus heureux.
Soumis à l'aimable paresse,
Plus soumis encore à ta loi,
Petits chagrins, soucis, tristesse,
J'oubliais tout auprès de toi.
Sur l'édredon, où reposait ma tête,
Tu m'inspirais de tendres vers.
Pour moi l'aurore, en annonçant ta fête,
Semblait embellir l'univers.

C'est d'une plage éloignée, étrangère,
Que j'ai vu naître ce beau jour,
Et les seuls échos d'alentour
Répondent aux accens de ma douleur amère!
Si du moins je trouvais un cœur

Qui pût m'écouter et m'entendre,
Le mien renaîtrait de sa cendre,
Pour moduler encor son innocente ardeur.
Aujourd'hui, dirait-il, une femme accomplie,
Sans efforts, saura réunir
Ce que le sentiment à la raison allie.
La piquante gaieté, la décente folie
Rediront tendresse et plaisir.

Des parens fortunés, quelques amis sincères
La pareront de guirlandes de fleurs;
Pour elle ils deviendront auteurs,
Et braveront les critiques sévères.
De leurs bouchons dix vases dégagés
Font pétiller le vin et l'alégresse;
Tous les cœurs sont plongés dans la plus douce ivresse...
Ces plaisirs-là! je les ai partagés!!!

Tendre amitié, doux charme de ma vie,
Jours fortunés que je t'ai dus,
Jours précieux à mon ame flétrie,
Pour jamais vous ai-je perdus?

Ah! si la fleur nouvellement éclose,
Pouvait du moins te parvenir d'ici!...
Je ne t'offrirais pas la rose:
Je ne vois plus que le souci.
O luth, jadis monté pour elle,
Suspendez vos sons douloureux.
Renfermons ma peine cruelle;
Ménageons des êtres heureux.
Déplorant un sort si contraire,

Je vais porter mes tristes pas
Vers une grotte solitaire,
Et là, je redirai tout bas :

Tendre amitié, doux charme de ma vie,
Jours fortunés que je t'ai dus,
Jours précieux à mon ame flétrie,
Pour jamais vous ai-je perdus ?

IMPROMPTU

A MONSIEUR MARTIN, AVOCAT,

Qui me demandait un bouquet, le jour de Saint-Joseph, son patron.

Toi, Joseph! pour patron qui t'a choisi ce saint ?
Tout diffère entre vous, jusques à la famille,
Car son fils de l'enfer sauva le genre humain,
Et l'on se damnerait volontiers pour ta fille.

LES MÉTAMORPHOSES.

ROMANCE.

Métempsycose, heureux système,
Douce erreur, prestige charmant!
Vous embellissiez la mort même :
Ce n'était plus qu'un changement.
Là, de sa première origine
On conservait encor des traits,

Et quelque jour ma Caroline
De Flore eût orné les bosquets.

Si ces prodiges, mon amie,
Se renouvelaient de nos jours,
Pour passer avec toi ma vie.
J'irais implorer leur secours.
Je serais l'étoffe légère
Qui voile et presse tes contours;
Je serais ton lit solitaire;
J'y réveillerais les amours.

Cache-moi cette bandelette;
Je suis jaloux de son destin.
Ainsi que la gaze discrète
Je voudrais couvrir ton beau sein.
Je voudrais être l'onde pure
Où tu rafraîchis tes appas;
Je voudrais être la chaussure
Qui presse tes pieds délicats.

Mais puisque des dieux la puissance
Ne peut exaucer mes désirs,
Embellissons notre existence
Par l'amour et ses doux plaisirs.
Que toujours ce dieu nous unisse.
Confonds ton cœur avec le mien,
Afin qu'aucun de nous ne puisse
Jamais reconnaître le sien.

ÉPIGRAMME.

Pour son mari, dans ce moment,
On dit que la coquette Lise
Du plus tendre amour est éprise :
La belle aime le changement.

VINGT ANS ET LES FEMMES.

COUPLETS.

Sexe, qui fondes ton empire
Sur ta malice et tes attraits,
C'est pour toi que je prends ma lyre :
Inspire-moi quelques couplets.
Mais quoi ! déja mille épigrammes
Viennent m'offrir leurs traits piquans !
Rassurez-vous pourtant, mesdames,
Car j'ai vingt ans.

Qu'à son aise un autre médise
De ce sexe trop séducteur ;
Que dans sa grossière franchise,
Il l'appelle coquet, trompeur ;
Qu'il peigne la femme légère,
Ses goûts frivoles, inconstans ;
Je dois soutenir le contraire,
Car j'ai vingt ans.

Vingt ans ! amis, quel heureux âge !
Ne craignons pas d'en abuser.

Qu'on soit fou, libertin, volage,
Nos vingt ans font tout excuser.
Au jeu d'amour comme à la guerre,
Sur le Parnasse, auprès des grands,
Pour aimer, pour combattre et plaire
Il faut vingt ans.

Il est une femme accomplie
Qui règne à jamais sur mon cœur.
L'aimer est l'emploi de ma vie;
Le lui prouver est mon bonheur.
Le temps et l'amour n'ont point d'ailes
Pour les cœurs tendres et constans;
Aussi toujours, toujours près d'elle
J'aurai vingt ans.

L'AMOUR DÉSARMÉ.

A MADAME JOSÉPHINE DE J.....

Cet enfant qu'à Gnide on révère,
Dont un bandeau couvre les yeux,
Avait, ainsi que sur la terre,
Mis le désordre dans les cieux,
Pour venger Dioné, sa mère,
Que l'Olympe, trop curieux,
Surprit un jour en adultère
Avec le plus vaillant des dieux.
Enfin Jupiter en colère
Convoque le conseil divin.
L'on s'assemble, l'on délibère

Sur le sort de l'enfant malin.
Tous sont d'avis qu'on le punisse :
Déja l'on n'est plus incertain
Que sur le choix de son supplice.

Mais d'abord il faut arrêter
Le coupable. Chacun propose
Quelque moyen, et pas un n'ose
Se charger de l'exécuter.
Confiez-moi votre vengeance,
Dit enfin Mercure, et d'avance
Je réponds de notre ennemi.
Sans armes et sans défiance,
Dans les bras de la jouissance,
Je l'ai vu souvent endormi.

Ce discours dans l'Olympe excite
Les plus vifs transports, et soudain
Mercure vole aux lieux qu'habite
Des Plaisirs le joyeux essaim.
Dans leur palais, avec adresse,
Il s'introduit furtivement.
Là, sur le sein d'une déesse,
L'Amour dormait tranquillement.
Alors on le prend, on l'enchaîne
Dans les bras même du Plaisir,
Et tout ce qu'inventa la haine
A l'Amour on le fait souffrir.
Son arc soutien de sa puissance,
Ses traits, on les brise à ses yeux;
Mais quoique seul et sans défense,
Il menace encor tous les dieux.

Vous, que je tiens sous mon empire,
Leur dit-il, craignez mon courroux :
Seul et sans armes, d'un sourire
Je puis vous faire trembler tous.
Et ne croyez pas que j'ignore
Quels sont vos perfides desseins :
En m'enlevant ces traits divins,
Que l'on redoute et qu'on adore,
Vous avez cru chez les humains
Assurer ainsi ma ruine.
Insensés ! dans les yeux de Fine
J'en ai qui sont bien plus certains.

ÉPIGRAMME.

Te voilà donc enfin membre de l'Institut ;
C'était depuis long-temps ton espoir et ton but ;
Mais pour avoir ce rang, dont tu te félicites,
De bonne foi, mon cher, qu'as-tu fait ? — Des visites.

IMPROMPTU.

A UNE DAME QUI ÉTAIT VENUE AU BAL EN COSTUME NOIR.

AIR *de l'Opéra-Comique.*

Quoi ! l'Amour est donc au cercueil ?
Dis-le-moi, charmante Julie.
Je crains, en te voyant en deuil,
Que ton fils n'ait perdu la vie.

Un tel enfant, si tu le veux,
A remplacer est bien facile,
Puisque d'un seul regard tu peux
En faire naître mille.

VAUCLUSE.

ROMANCE.

AIR *à faire.*

Je l'ai vu ce vallon sacré,
Séjour de Pétrarque et de Laure,
Lieu célèbre et tant célébré,
Où notre cœur jouit encore,
Quand les yeux ont tout admiré.
L'air parfumé qu'on y respire,
Est le souffle de deux amans,
Et l'arbre qu'agitent les vents
Rappelle les sons de leur lyre.

Par quel prestige séducteur,
Vaucluse, fais-tu dans notre ame
Passer une amoureuse ardeur?
A ton aspect l'amant s'enflamme;
L'homme insensible trouve un cœur.
Tout ici, tout parle de Laure;
Tout la rappelle aux sens émus.
Pétrarque n'y respire plus,
Mais son amour y vit encore.

Vous, qui recherchez les faveurs

D'une maîtresse ou d'une Muse,
Venez sur ces bords enchanteurs.
Myrte d'amour croit à Vaucluse,
Auprès du laurier des neuf sœurs.
Pour moi, quand j'aurai douce amie,
Je veux finir mes heureux jours
Dans ce lieu chéri des amours,
Et consacré par le génie.

NAIVETÉ.

Dans un accès d'amour le tendre Coridon
Disait à sa Lisis jeune et naïve encore :
Jure d'aimer toujours le berger qui t'adore.
Toujours, dit-elle, c'est bien long!

ÉPITHALAME.

CHANTÉ A UNE SÉRÉNADE.

A nos accens daignez prêter l'oreille;
D'un doux repos interrompez le cours,
Jeunes époux, l'amitié vous éveille;
C'est un larcin qu'elle fait aux amours.
A vos plaisirs ces déités propices
Avec nos cœurs vont être de moitié.
Pendant qu'amour vous offre ses prémices,
Vous entendrez la voix de l'amitié.

Las! de l'hymen la chaîne légitime

Détruit parfois les feux les plus ardens;
Mais quand l'amour est fondé sur l'estime,
Il brûle encor sous la glace des ans.
Ainsi bientôt, grace à la destinée
Qui vous unit par le plus saint des droits,
Nous allons voir l'amour et l'hyménée
D'accord enfin pour la première fois.

De qualités quelle heureuse harmonie,
Couple charmant, nous remarquons en vous!
Graces, vertus brillent dans Virginie,
Esprit, talens brillent dans son époux.
C'est vainement que tout l'Olympe ensemble,
Voulut créer un mortel accompli:
S'il naît de vous un fils qui vous ressemble,
Mieux que les dieux vous aurez réussi.

LE DÉGUISEMENT DE L'ESPRIT.

L'esprit, un jour de carnaval,
(On sait que l'esprit est fantasque)
Emprunta, pour aller au bal,
Du calembour le double masque.
Ainsi couvert, musqué, frisé,
Et sous l'habit d'un petit-maître,
L'esprit fut si bien déguisé
Que nul ne put le reconnaître.

LA RESSEMBLANCE PARFAITE.

OU

LE MARI BRETON.

De votre époux voilà bien tous les traits.
Il est frappant! c'est divin, sur mon ame.
Il est frappant, s'écrie alors sa femme?
Il est frappant? las! je le reconnais.

LES LARMES.

ROMANCE.

AIR : *A peine au sortir de l'enfance.*

Viens soupirer une élégie,
A l'ombre des tristes cyprès.
Chantons, ô ma lyre chérie,
Les pleurs, leur charme et leurs bienfaits.
L'amant, de celle qu'il adore
Obtient tout avec un soupir;
C'est une larme de l'Aurore
Qui livre la rose au Zéphyr.

Qu'une belle en pleurs a de charmes!
Qu'il est doux de la consoler!
Heureuse qui verse des larmes;
Plus heureux qui les fait couler.
Si les grelots de la folie

Endorment parfois la douleur,
Filles de la mélancolie,
C'est de vous que naît le bonheur.

De l'amour la tendre victime
Dans les larmes éteint ses feux.
Le malheureux que l'on opprime,
Quand il pleure est moins malheureux.
Les pleurs dissipent les alarmes.
Vois ce ciel naguère obscurci,
La nue a répandu ses larmes,
Et l'horizon s'est éclairci.

MADRIGAL.

Certaine déesse autrefois,
Au regard dur, au pied agile,
Changeait de nom toutes les fois
Qu'elle changeait de domicile.
Au ciel c'était Phœbé; Diane dans les bois;
Hécate aux sombres bords. Une autre plus jolie,
Déesse de Paphos, mère de Cupidon,
Suit depuis quelque temps cet exemple. Son nom
Dans l'Olympe est Vénus, sur la terre Julie.

CHANSON BACHIQUE.

Air : *Bouton de rose.*

Aimer et boire,
Voilà mon unique savoir.

Le bonheur vaut mieux que la gloire.
Que faut-il faire pour l'avoir?
Aimer et boire.

De ma maîtresse
Je suis parfois amoureux fou,
Et pour prolonger mon ivresse,
Je vais boire quand je suis soûl...
De ma maîtresse.

Sur le Parnasse
Que buvait-on jadis? de l'eau.
De l'eau, morbleu! vive l'audace
De ceux qui mirent un caveau
Sous le Parnasse!

A toi, mon frère,
J'ai dédié cette chanson.
Si l'on veut boire au plus sincère,
Au plus brave, à qui boira-t-on?
A toi, mon frère.

A MADEMOISELLE AIMÉE H.....

Aimée! quel plus heureux patron?
Tous les cœurs volent sur tes traces.
Quand tu naquis, ce joli nom
Fut la conquête de tes graces.
Déja par un souris charmant
L'on voyait ta bouche animée;

Tes yeux s'ouvrirent un instant.
Et tu reçus le nom d'Aimée.

ÉPITRE

A MONSIEUR A-B. ROUX.

Au plus sémillant des Français,
A l'apôtre de l'inconstance,
Au Grétry de notre Provence,
Sagesse, plaisir et succès.
Au fond de son triste ermitage
Un cénobite de vingt ans,
Pour vous rappeler vos sermens,
Accorde sa lyre sauvage.
Ingrat, ne vous souvient-il plus
Qu'en un coin obscur de la terre
Il existe un pauvre reclus,
Auquel vous promîtes, naguère,
De consacrer quelques instans,
Lorsqu'aux approches de l'automne
De Thémis les graves enfans
Vont oublier près de Pomone
Et leurs procès et leurs cliens?
Que vous trompiez votre maîtresse
Vingt fois par jour! A vous permis;
Mais on doit tenir la promesse
Que l'on a faite à ses amis.
Je suis un des vôtres sans doute:
Venez donc combler mes désirs.
Puisse de nos futurs plaisirs

Le détail charmer votre route !

Le matin le sac sur le dos,
Et ma Minerve (1) pour compagne,
Au peuple ailé de la campagne
Nous irons livrer mille assauts.
A la déesse de la chasse
Succède le dieu des festins :
Un bon repas que de ses mains
Mon Aglaé sert avec grace,
Et nous restaure, et nous délasse.

L'après-midi, lorsque Phébus
Embrase le sein de Cybèle,
A l'ombre des myrtes touffus
Nous suivons le chantre d'Estelle ;
Ou plutôt, charmant troubadour,
Vous me répétez sur la lyre
Ces airs que vous dicta l'Amour,
Où l'on croit que l'Amour soupire.

Le jour s'enfuit, et du torrent
Qui borne mon humble héritage,
Nous suivons le flot écumant,
Il nous conduit jusqu'au village.
Là, nous trouvons, près d'un tapis,
Tous les notables du pays.
Du logis, où règne l'aisance,
Sans affecter un froid bon ton,

---

(1) Chienne de chasse.

La maîtresse vers nous s'avance.
Elle nous propose un *boston*,
Où, sans tirer à conséquence,
On joue à deux liards le jeton.
Puis on jase, on soupe à merveille,
Puis on se quitte avec regret,
Et ce qu'on avait fait la veille,
Le lendemain on le refait.

Gâté par le séjour des villes,
Si ces plaisirs simples, tranquilles,
N'ont rien qui puisse vous tenter,
Partisan des fables antiques,
Nous aurons l'art de contenter
Vos chimères mythologiques.

Non loin de mes rustiques toits
S'élève une double colline
Qu'on eût consacrée autrefois
Aux neuf filles de Mnémosine.
Dans le vallon, près du coteau,
L'on voit couler une fontaine,
Ou, pour mieux dire, un clair ruisseau,
Dont nous ferons notre Hippocrène.
Je n'y boirai pas cependant,
Car si Midas, selon la fable,
Dans le Pactole se baignant,
Lui donna le rare talent
De changer en or un vil sable,
Un docteur qui naguère a cru
Devoir analyser cette onde,
En la goûtant aurait bien pu

Lui communiquer la vertu
De m'envoyer dans l'autre monde.

Peuplons maintenant le vallon.
D'après les païens, nos modèles,
Il nous y faut un Apollon,
Un Pégase et neuf jouvencelles.
Pour celles-ci, dans le canton
Je ferai chercher neuf pucelles :
Peut-être les trouvera-t-on.
Mon coursier, jeune, ardent et leste,
Pour servir la troupe céleste,
De Pégase prendra le nom.
Qui régnera sur ce Parnasse ?
Votre air, vos talens, votre voix,
La lyre, amante de vos doigts,
Vous désignent pour cette place.

Là-dessus, je vous dis adieu.
Venez prendre le diadême.
Tout vous désire dans ce lieu.
Notre Parnasse attend son dieu ;
Mon cœur attend celui qu'il aime.

RÉPONSE

A MON AMI ACHILLE M.....,

Qui dans une épître, tout-à-fait épicurienne, m'avait engagé à rentrer dans la carrière des plaisirs.

Merci de vos conseils galans,
Merci, monsieur le petit-maître.
Quoi! vous ne faites que de naître?
Et d'un sage de vingt-un ans
Vous voulez devenir le maître!
Jetez les yeux sur un miroir.
Avez-vous cette barbe grise,
Qui sert de voile à la sottise,
Et de passe-port au savoir?
Avez-vous cet air d'importance,
Qu'on prend pour de la dignité?
Avez-vous cette gravité,
Qui commande la confiance?
Croyez-moi, changez de métier.
Avec vos yeux pleins de finesse,
Vos traits pleins de délicatesse,
Un ton tant soit peu cavalier,
Vous trouverez mainte maîtresse
Et n'aurez pas un écolier.

L'INCONSTANT.

SUR L'AIR : *Quand l'Amour naquit à Cythère.*

Il est trois dieux chéris des belles,
Plutus, la Gloire et Cupidon.
On nous les peint avec des ailes;
J'en ai : pourquoi me blâme-t-on ?
Poète, avocat, militaire,
Suivant toujours mon dernier goût,
J'ai changé vingt fois de carrière :
Il faut tâter un peu de tout.

A voltiger, de belle en belle,
Je consacre mes heureux jours.
Aux dames je suis infidèle;
Mais je suis fidèle aux amours.
Comme la rose purpurine,
Le plaisir a son aiguillon.
Soyons légers : vit-on l'épine
Blesser jamais le papillon ?

J'en conviens, pourtant, la folie
Déja commence à m'ennuyer.
Être garçon toute sa vie !
Ma foi, je vais me marier.
A mon esprit le mariage
Offre quelque chose de neuf,
Et n'est-ce rien pour un volage
Que l'espoir d'être bientôt veuf ?

Mais qu'ai-je dit, ma bien-aimée ?

Qui, moi, te souhaiter la mort!
Loin de mon cœur cette pensée;
Azélie est tout pour Victor.
Et puisque dès ma tendre enfance,
J'eus du goût pour le changement,
Je prouverai mon inconstance
En devenant enfin constant.

STANCES.

L'air est calme, le ciel est pur:
Au souffle du Zéphyr tout renaît à la vie.
L'univers s'embellit de verdure et d'azur;
Mais je suis loin de mon amie.

En vain le rossignol fait entendre sa voix;
En vain par ses accords il célèbre sa flamme;
Le nom de Sophronie est plus doux à mon ame
Que les plus doux accens du chantre ailé des bois.

Les vallons, les ruisseaux, le gazon, le feuillage,
A mes regards flétris n'offrent aucun appas...
Bernardin (1), ne m'accuse pas;
J'adore la nature en son plus bel ouvrage.

L'arbrisseau, dont l'hiver a détruit la fraîcheur,
Voit, aux feux du printemps, sa sève ranimée.
Cet arbrisseau, las! c'est mon cœur;

---

(1) Bernardin-de-Saint-Pierre.

Le printemps, c'est ma bien-aimée.

Toi qui m'as enflammé de la plus vive ardeur,
Mets un terme aux maux que j'endure.
Viens près de ton ami, viens parer la nature
Des charmes de l'amour, et de ceux du bonheur.

A MONSIEUR T***, AVOCAT.

Quelle voix! quels accens! quel prestige enchanteur!
La persuasion vient d'entrer dans mon cœur.
Mes doutes ont cessé, la vérité m'éclaire.
J'errais; mais des sentiers d'une erreur volontaire
Lorsqu'une main hardie ose écarter mes pas,
D'où vient que mon orgueil ne s'en offense pas?
J'admire ta magie, ô sublime éloquence!
Tout reconnaît tes lois; tout prouve ta puissance.
Du vainqueur de cent rois Démosthènes vainqueur,
Cicéron foudroyant un fier conspirateur,
Mirabeau ranimant la France consternée,
T*** arrachant des pleurs à Thémis étonnée!...

Et quand d'un opprimé ton utile secours
Sauve l'honneur, l'état, la fortune et les jours,
N'es-tu pas le premier des enfans du génie?
Heureux donc le mortel, chéri de Polymnie,
Dont le style enchanteur, le geste, le débit,
Captivent à la fois l'œil, l'oreille et l'esprit!
Tout lui cède. Sa voix, par un doux artifice,
Commande aux passions, en flattant leur caprice.
Plus son sceptre est caché, mieux il est affermi.

Pour gouverner en maître, il conseille en ami.
Dans son oblique marche il suit l'adroit reptile.
Tel l'ami de César, par un détour habile,
Haranguant les Romains contre lui prévenus,
Feint d'approuver leur crime, et de louer Brutus.
Il trompe, il gagne ainsi son crédule auditoire.
Ensuite de César rappelant la mémoire,
Près de l'ambition qui ternit ses hauts faits,
Il place ses talens, sa gloire et ses bienfaits.

Déja dans tous les cœurs il voit mourir la haine.
C'est alors qu'il éclate; alors il se déchaîne
Contre les conjurés; accuse les Romains
D'avoir laissé périr le plus grand des humains,
Et, terminant enfin, par un coup de tonnerre,
Leur montre dans Brutus l'assassin de son père.

Ces mouvemens divers, par un sublime effet,
Entraînent les esprits. On s'étonne, on se tait.

Vous, qui dans la carrière, où le destin m'appelle,
Soutien de ma jeunesse, en serez le modèle,
Favori de Thémis, pardonnez si ma voix
De votre art, devant vous, ose tracer les lois.
Vos discours, vos leçons me les firent connaître.
Heureux si quelque jour, digne d'un pareil maître,
A l'ombre des lauriers que vous avez conquis,
Je puis cueillir des fleurs dans les champs de Thémis.

MADRIGAL.

Tu veux savoir, ma bien-aimée,
Combien durera mon amour ?
Interroge la destinée
Pour connaître mon dernier jour.

ÉPIGRAMME.

Damon, ce médecin d'ignorance profonde,
A la Parque a payé tribut.
Comme le rédempteur du monde,
Il est mort pour notre salut.

LA CONSTANCE REMISE A LA MODE.

ROMANCE.

AIR : *O Fontenay qu'embellissent les roses.*

Du bon vieux temps ô que j'aime l'histoire !
Que j'aime à voir ces guerriers troubadours,
Le front couvert des lauriers de la gloire,
Faire gémir la lyre des Amours !

De la beauté ces illustres esclaves,
Ces vrais amans, ces généreux guerriers,
Ne pouvaient pas, aussi constans que braves,
Changer d'amour, sans flétrir leurs lauriers.

Cet heureux temps, hélas ! ne dura guère.

De l'amour pur le temple fut détruit,
Et les vertus ayant quitté la terre,
Avec ses sœurs la Constance s'enfuit.

De nos aïeux suivons le noble exemple.
O mes amis! soyons des Amadis.
Que dans nos cœurs la Constance ait un temple.
Tâchons d'aimer comme on aimait jadis.

L'INVENTION DE L'ART D'ÉCRIRE.

(IMITATION DU LATIN.)

Éloigné de sa bergère,
Lisis pleurait nuit et jour.
Hélas! l'écho solitaire
Répondait seul à ses soupirs d'amour.
Dieu malin, qui de fleurs couvres tes dures chaînes,
S'écria-t-il un jour, d'un accent douloureux,
Pourquoi joindre deux cœurs par d'aussi tendres nœuds,
S'il doit en naître tant de peines?
Toi qui causes mes pleurs, ah! daigne les tarir;
Les maux que tu m'as faits, Amour, viens les guérir.
Reçois, répond l'Amour, le prix de ta constance.
Le dieu qui cause tes tourmens
Vient mettre un terme à ta souffrance.
Apprends par quel secret deux fidèles amans
Peuvent se consoler de l'ennui de l'absence.
Il dit, dans son carquois il prend un de ses traits,
Arrache une plume à son aile,
La taille avec le trait qui lui sert de modèle,

Déchire le bandeau qui voile ses attraits...
Je t'entends, tu rends tout facile,
Dit Lisis. Aussitôt le berger amoureux
Saisit un de ces traits, que redoutent les dieux,
Se pique, et de son sang que la plume distille,
Trace, sur le bandeau, ses ennuis et ses feux.
La lettre est faite; avec art il la plie;
L'Amour en est le messager.
Il vole vers Naïs et rapporte au berger
La réponse de son amie.

LE PATHOS BIEN TROUVÉ.

Un avocat fleuri dans son propos,
De Cicéron rapportait un passage.
Le président, peu fait à ce langage,
Dit: Avocat, finissez ce pathos.
Ainsi fut fait. En sortant du prétoire,
Parmi les flots d'un nombreux auditoire,
Notre avocat rencontre un sien ami.
Ah! te voilà, lui dit-il, bon apôtre?
Quoi de nouveau? que viens-tu faire ici?
Point de pathos, avocat, répond l'autre.

LA NUIT.

ROMANCE RELIGIEUSE.

Il est minuit: du monastère
J'ai vu mourir le dernier feu.

Un voile obscur couvre la terre;
Tout dort : je suis seul avec Dieu.
O nuit! ton ombre redoutable
En vain s'épaissit devant moi :
Quand tu fais pâlir le coupable,
Je te contemple sans effroi.

Le soleil, tout ce qui respire
Prouve le Dieu de l'univers.
L'homme se lève, voit, admire,
Et l'encens fume dans les airs.
Mais la nuit donne à la prière
Un langage plus solennel;
La voix du pieux solitaire
Chante l'hymne de l'Éternel.

Sur la nature, qui sommeille,
Je crois voir planer le néant.
Tout est muet, et mon oreille
Voudrait fuir un calme effrayant.
A ce majestueux silence
J'éprouve une sainte terreur.
Le monde fuit, et je m'élance
Dans le sein de mon Créateur.

LE PASSÉ, LE PRÉSENT ET L'AVENIR.

ROMANCE.

MUSIQUE DE M. GARAT (1).

A quinze ans je connus Elmire;
A quinze ans palpita mon cœur.
J'appris le charme du sourire;
Du baiser j'appris la douceur.
Quand s'offre à mon ame ravie
Ce souvenir délicieux,
Des trois époques de la vie
C'est le passé que j'aime mieux.

Elmire, le plaisir t'appelle;
Entends sa voix, viens dans mes bras.
Ma bouche, inconstante et fidèle,
S'égare d'appas en appas.
Ah! sur ton sein, ma douce amie,
Toujours brûlant des mêmes feux,
Des trois époques de la vie
C'est le présent que j'aime mieux.

Mais je dois un jour être père;
Nous devons renaître elle et moi.

---

(1) Cette romance, gravée avec accompagnement de harpe ou piano, se vend à Paris, chez tous les marchands de musique.

Elmire me sera plus chère,
Je serai plus sûr de sa foi.
Charme du passé, je t'oublie;
Présent, tu n'es rien à mes yeux:
Des trois époques de la vie
C'est l'avenir que j'aime mieux.

LE
SIÉGE DU PARNASSE,
AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

POEME HÉROÏ-COMIQUE.

CHANT PREMIER.

PRÉFACE.

Publier le premier chant d'un poëme, qui devait en avoir quatre, quelle sottise, va-t-on s'écrier! « moindre « que vous ne pensez, messieurs, et je le prouve.

« Si ce premier chant vous ennuie, bien certainement « vous vous soucierez peu de lire les trois autres. Que « vous importe donc qu'ils existent, ou qu'ils n'exis- « tent pas?

« — Oui, mais si par hasard il nous amusait! — Eh! « bien, messieurs, s'il vous amusait, vous regretteriez, « sans doute, de ne pas connaître le reste; mais vous « auriez un moment de plaisir, et faites-vous un crime « à la coquette de découvrir, seulement, à vos regards « une jambe fine, ou la naissance d'une jolie gorge? »

Cette pièce est l'ouvrage de ma première jeunesse. Des occupations plus graves, qui me laissent peu de loisir, m'ont empêché de la terminer. Je désire que l'on m'en fasse un reproche.

LE SIÉGE DU PARNASSE,

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

La paix régnait dans le monde littéraire. — Comment elle est troublée. — Discours éloquent de V..... F..... pour engager le peuple auteur à tenter la conquête du Parnasse. — Delille est nommé général. — Arrivée de Parny sur l'Hélicon. — Description du Temple de Mémoire.

J'ai célébré, dans un triple délire,
Bacchus, la Gloire, Honorine et l'Amour.
A d'autres dieux je consacre ma lyre:
Je vais chanter les Apollons du jour.
C'est un sujet qui prête à la satire;
Mais j'ai vingt ans, et d'envie et de fiel
Ma muse est vierge, et j'en rends grace au ciel.
Est-on méchant à son adolescence?
On rit parfois, mais toujours sans aigreur.
Je rirai donc: honni qui mal y pense.

O déité, qu'on nomme patience,
Verse tes dons sur mon pauvre lecteur.

Dans l'univers tout respirait la guerre.
(1) Un roi héros, le plus fatal présent
Que l'Éternel nous fasse en sa colère,
(2) Pour ses plaisirs versait des flots de sang,
Et s'illustrait en ravageant la terre.

Loin cependant du tumulte de Mars,
Le peuple auteur que le bruit incommode,
Goûtait, en paix, le charme des beaux-arts.
La poésie était l'art à la mode:
(Je ferais mieux de dire le travers!)
Romans, sermons, tout se faisait en vers,
Et l'on trouvait, dans ma chère patrie,
Beaucoup d'esprit, mais fort peu de génie.

Or, un beau jour, il prit la fantaisie,
Ne sais comment, à l'un de nos rimeurs
De guerroyer. Chaque siècle a ses mœurs,
Et mal du prince est un mal qui se gagne.
Le voilà donc ne rêvant que dangers,
Peines, travaux, que la gloire accompagne.
Il prend la plume, et deux cents messagers,
De tous côtés par lui mis en campagne,
Vont prévenir messieurs les beaux exprits
Qu'on les attend, un tel jour, à Paris.

Grande rumeur, là-dessus, dans la France.
Tout écrivain, de sa gloire jaloux,
Sur ce congrès fonde son espérance.

Le moindre auteur de la moindre romance
Prend son carnet et vole au rendez-vous.

Qui compterait cette troupe affamée
Courant après un peu de renommée ?
Vous avez vu, dans le cœur des hivers,
Des tourbillons de feuilles desséchées,
Par les autans de leur tige arrachées,
Qui de leur nombre obscurcissaient les airs.
Tels accouraient en habits assez minces,
Du double mont les futurs citoyens.
On en comptait de toutes les provinces,
(3) Et Beaune même avait fourni les siens.

Le jour fixé, pour le nouveau concile,
Paraît enfin. Dans un grand galetas,
Pompeusement appelé Lucrétile,
Les convoqués arrivent à grands pas.
Sur de vieux ais on se place à la file,
Et l'on attend que s'ouvrent les débats.

(4) Lors V..... à la docte assemblée
Tient ce discours, qu'il compose d'emblée.
« Frères très-chers, quel est le noble objet
« De nos désirs, de nos travaux? La gloire.
« Pour l'obtenir que n'avons-nous pas fait?
« Moi des discours; L..... une histoire.
« C..... a fait des livres saints,
« Qu'on ne lit plus; D..... des refrains;
« M..... une énigme, et B... un distique,
« Et cependant, si l'on croit la chronique,
« Tous mes efforts jusqu'ici furent vains.

« Je sais, messieurs, un moyen infaillible
« De réussir. Dans le siècle présent
« L'art de la guerre est le premier talent,
« Et le Français, dit-on, est invincible.
« Battons-nous donc : notre empereur se bat
« Depuis quinze ans, et dans ce court espace
« Il a tout pris, excepté le Parnasse.
« Nous le prendrons, tout Français est soldat,
« A tout Français la victoire est fidèle.
« Que nous faut-il, braves amis ? Du zèle.
« En avez-vous ? » La savante séquelle,
Ivre d'espoir, à ce discours flatteur,
Par de grands cris répond à l'orateur.
Avec orgueil chacun dit dans sa tête :
Je suis Français avant d'être poète !
Et d'une voix le projet est reçu.

Le V....., fier de l'avoir conçu,
Tout rayonnant remonte à la tribune.
« J'aime, dit-il, cette ardeur peu commune
« Que vous montrez; mais, comme on dit fort bien,
« Un bon soldat sans un bon chef n'est rien.
« Il faut un chef. Sans ma grande jeunesse
« Je m'offrirais à diriger vos bras.
« J'ai du talent, beaucoup de hardiesse;
« (5) Mais sur nous tous Jacque a le droit d'aînesse,
« A Jacque donc je céderai le pas. »

Autres bravos. Dans tout le Lucrétile
Avec transport on proclame Delille
Qui sûrement ne le demandait pas.
Certain un jour d'arriver au Parnasse

Par son mérite, il aurait volontiers
Cédé son droit et refusé la place.
Mais dans leurs vœux les rimeurs sont entiers;
Il le savait. Soit crainte ou complaisance,
« Messieurs, dit-il, j'accepte avec plaisir
« L'illustre rang que vous daignez m'offrir;
« J'en reconnais le prix et l'importance;
« Mais croyez-en ma longue expérience,
« Dans ses projets il faut, pour réussir,
« Ne rien presser. On ne fait pas un siége
« Comme un discours, ou des vers de collége.
« Où sont les fonds? où sont les magasins?
« L'hiver approche, et rien n'est prêt encore.
« Calmez un peu le feu qui vous dévore;
« Je veux trois mois pour mûrir mes desseins.
« Vous reviendrez dans la saison de Flore. »

Il dit et part. Ses dociles guerriers,
Mettant un frein à l'ardeur qui les presse,
Sans murmurer regagnent leurs foyers,
En attendant que le printemps renaisse.
(6) Le général, fidèle à sa promesse,
Songe aux moyens d'attaquer le Permesse;
Forme des plans, et, quelques jours après,
Fait appeler le Tibulle français.
Celui-ci vient; il l'accueille, il l'embrasse.
« C'est de vous seul que j'attends nos succès,
« Mon cher Parny, lui dit-il. Au Parnasse
« Je suis certain que vous avez accès:
« On vous a vu quelquefois près d'Horace.
« Retournez-y pour servir nos projets.
« Parmi les chefs semez la zizanie;

« Flattez l'esprit aux dépens du génie ;
« Qu'entre Voltaire, et Lefranc, et Piron,
« Se renouvelle une ancienne dispute ;
« (7) A notre cause attachez Crébillon.
« Pour mettre à fin cette inégale lutte,
« Tout notre espoir est dans la trahison.
« Il faut aussi du Temple de mémoire
« Lever le plan ; il faut nous indiquer
« Par quels endroits nous pouvons attaquer ;
« Il faut enfin nous frayer la victoire.
« Allez, volez, illustre lauréat. »
Parny répond : « Vous l'ordonnez, *fiat.* »

Le voilà donc lancé dans une guerre
Impolitique autant que téméraire.
Telle autrefois fut la rébellion,
Contre les dieux, de l'impie Égéon,
(8) Ou tel plutôt le combat ridicule
Des Mirmidons contre le grand Hercule.
Parny le sait, et son cœur a gémi.
Mais son serment, mais surtout son ami !...
Que faire, hélas ! ira-t-il, infidèle,
De son ami déserter la querelle ?
Non, non, Parny ne trompait que sa belle.
De son grand cœur étouffant les combats,
Vers le Parnasse il dirige ses pas.

Mon cher lecteur, je dois ici vous dire
Comment, par qui, sur le sacré vallon
On est admis. Un des fils d'Apollon,
Qui tient les clés du poétique empire,
Vous fait d'abord décliner votre nom,

Vos qualités; ensuite il vérifie
Si vos écrits sont, de par le génie,
Empreints du sceau de l'immortalité.

De ce portier la tâche est difficile.
Pour l'abuser, d'un cachet emprunté
Combien d'auteurs ont-ils masqué leur style!
Mais de Boileau rien ne peut tromper l'œil.
Car c'est Boileau, ce critique sévère,
Jadis l'effroi des Cotins sur la terre,
Qui sur le Pinde est encor leur écueil.

Parny pourtant vers ces beaux lieux s'avance.
Déja sa muse a reconnu sa voix;
Déja l'airain que sa dextre balance,
A sur l'airain retenti par trois fois.
« Qui frappe? — Ouvrez, l'auteur des Rosecroix.
« — On n'entre point. — L'auteur de ce poëme (1),
« Où de nos dieux que gaiement on blasphème,
« Je vilipende et la barbe et la croix.
« — On n'entre point, morbleu! — Je suis encore...
« — Nommez-vous donc. — L'amant d'Éléonore.
« — De celui-ci je reconnais les droits.
« Entrez. » Il dit, et, malgré sa rudesse,
Boileau, docile aux décrets d'Apollon,
Reçoit Parny dans le sacré vallon.

Heureux Parny!... Sur les bords du Permesse,
Il est un bois consacré par l'amour,

---

(1) La guerre des dieux anciens et modernes.

Qu'à peine éclaire un tendre demi-jour,
Où mille fleurs répandent l'ambroisie,
Où tout engage à douce rêverie,
Où la fauvette, en ses chants langoureux,
Vient soupirer la touchante élégie,
Où, respirant une nouvelle vie,
Le cœur s'enflamme; on aime, on est heureux.
Par un berceau de lilas et de rose,
Vers ce bosquet Parny porte ses pas.
Là, mollement son Érato repose.
Elle le voit, et sa bouche mi-close,
Pour appeler son amant dans ses bras,
Commence un son qu'elle n'achève pas.

Oh! de Parny comment peindre l'ivresse,
Et de ses yeux le langage enchanteur,
Et ses baisers si remplis de tendresse,
Et de sa main l'éloquente caresse!...
Point ne voudrais alarmer la pudeur;
Mais seulement souhaitez, cher lecteur,
Pour moi sa plume, et pour vous sa maîtresse.

Las! tout fatigue, et surtout le plaisir.
D'Alcide, en vain, la fable nous raconte
Que ce héros, dans un jour, sut cueillir
Cinquante fleurs. Cinquante! C'est un conte.
Parny le sent, et son dernier désir
Pour s'exprimer n'a trouvé qu'un soupir,
Soupir d'amour, de regret et de honte.

Que faire alors? Pour n'être plus tenté,
Fuir le gazon, s'éloigner du bocage,

Est, à mon gré, le parti le plus sage.
« Viens, dit Parny, de ce monde enchanté,
« Viens, Érato, me montrer les merveilles.
« Viens me montrer ce temple respecté,
« Ce temple saint, où la postérité
« Des hommes-dieux admirera les veilles.
« Que ton Parny connaisse le séjour
« De la beauté, qui l'enivre d'amour. »

Objet qui plaît aisément persuade.
Sans le vouloir, la nymphe rougissant,
A ce discours répond par une œillade
Un peu maligne, et tendre cependant.
Le fin tissu, qui sa taille emprisonne,
Elle l'étend sur sa gorge mignonne,
Et, désormais, inutile à leurs feux,
L'herbe des prés se relève sous eux.

Du sein pourtant de la voûte éthérée,
L'astre des cieux, à la face dorée,
Ne lançait plus sur ce monde aplati
Qu'un pâle jour, qu'un éclat amorti.
De volupté l'ame encore enivrée,
Déja la Muse et son cher favori
Ont parcouru de l'enceinte sacrée
Tous les détours. Soudain à leurs regards
S'offre un palais : c'est le palais des arts.
Le marbre et l'or brillent de toutes parts,
Et cent tableaux ornent le frontispice.
Un dôme altier surmonte l'édifice,
Et de son front, qui se perd dans les airs,
(9) La Renommée, avec les deux trompettes

Que lui prêta le plus fou des poètes,
Incessamment proclame à l'univers
Du dieu du goût les oracles divers.

Si par hasard ne connaissiez Voltaire,
Ami lecteur, je vous dirais comment
La déité place chaque instrument;
L'un à sa bouche, et l'autre à son derrière.
De chacun d'eux l'usage est différent.
Le premier sert à prôner les grands hommes,
Et sert fort peu dans le siècle où nous sommes.
Pour le second, dont moins noble est le but,
Grace à R...., à F....., à D....,
Il sert souvent, et c'est lui qui proclame
Tous les discours qu'on fait à l'Institut.

A cet aspect le Troubadour s'enflamme.
Il croit déja voir son nom, ses écrits,
En lettres d'or sur le Parnasse inscrits,
Et la déesse, à bruyante faconde,
Les célébrant aux quatre coins du monde :
Tant un poète est sujet à l'orgueil!
Tant l'on est vain, lorsqu'on a le fauteuil!

En s'enivrant de sa future gloire,
L'heureux Parny, du temple de Mémoire
Avec sa muse a dépassé le seuil.
Quel beau spectacle à ses yeux se révèle!
Au fond du Temple, et sur un vaste autel,
Brille ce feu, cette flamme immortelle
Qui dans Corneille et Racine étincelle,
Et dont jamais ne brûla Marmontel,

Ni D....., ni messieurs tel et tel.

Près du foyer, qu'elle attise sans cesse,
Est une jeune et brillante déesse,
Aux cheveux noirs, au manteau bigarré.
De mille fleurs son front noble est paré,
Et d'un regard son œil rapide embrasse
Ces corps nombreux qui sont mus dans l'espace
Par le hasard ou par l'attraction.
Déité folle et féconde en prestiges,
Que l'on appelle Imagination.
O Goût divin! c'est toi qui la diriges.
Sans tes conseils, que d'écarts, de faux pas!
Combien d'écueils qu'elle ne verrait pas!
Aux champs de Mars tel un vieux capitaine,
Digne rival de Saxe et de Turenne,
De nos Français qui bouillonnent d'ardeur,
Retient parfois l'imprudente valeur.

Plein de respect, l'amant d'Éléonore
Du couple auguste embrasse les genoux.
Plein de respect, un souris il implore.
Mais, ô faveur, cent fois plus grande encore!
La déité lui donne un rendez-vous.
Parny se livre à l'espoir le plus doux.

Dans le lointain, se fait alors entendre
Une voix douce, un chant moelleux et tendre,
Accompagné d'accords harmonieux:
C'est le concert des bouffes ou des dieux.
Là, sont Léo, Duranté, Pergolèze,
Hayden, Mozart, et Gluk et Piccini,

Et Daleyrac, et l'immortel Grétry,
Grétry, le dieu de la scène française,
Qui de son art recherchant le secret,
Prit la nature un beau jour sur le fait.
(10) Là, doit venir le chantre d'Euphrosine.
(11) Vous y viendrez, docte Chérubini,
(12) Doux Boïeldieu, (13) sévère Spontini,
(14) Et vous Berton, aimable auteur d'Aline,
D'autres encor. Mais pour monsieur B....sa,
Malgré Michau, jamais il n'y viendra.
Oh! qu'il me tarde, interrompt le poète,
De visiter la savante retraite
Où les auteurs, que la France a produits,
De leurs travaux goûtent en paix les fruits;
Où, renonçant à sa juste colère,
Rousseau repose à côté de Voltaire;
Où, celui-ci, d'un sarcasme sanglant,
Ne fouette plus le triste Pompignan.
Séjour divin, dont l'image m'enchante!

A ses désirs la nymphe obéissante,
Guidant ses pas vers le fond du palais,
Lui découvrit ses voûtes solitaires,
De tous les arts riches dépositaires,
Où nul mortel ne pénétra jamais.
Quatre tableaux, que peignit Michel-Ange,
Et dont Clio prépara les couleurs,
Des écrivains les plus chers aux neuf sœurs,
En traits brillans consacrent la louange.
On voit d'abord l'éloquent Bossuet.
Un beau pigeon, aux éclatantes ailes,
Descend du ciel, s'approche et lui remet

Le livre saint, le code des fidèles.
Là, c'est Rousseau, ce penseur si profond,
Ce philosophe et si grand et si bon,
Qui, d'une main, débarrasse l'enfance
De ce maillot, où l'aveugle ignorance
Emprisonnait ses membres délicats,
Et qui de l'autre, en sa juste balance,
Pèse nos droits et ceux des potentats.
Dans ces guerriers, de la muse tragique
Je reconnais les plus chers favoris.
L'un est couvert de la cuirasse antique;
L'autre ressemble aux frères d'Amadis.
L'un a l'air grand et même un peu farouche;
Le *qu'il mourût!* va sortir de sa bouche.
Son œil de feu s'appesantit sur moi,
Et je l'admire, en pâlissant d'effroi.
L'autre, aussi fier, n'a rien qui m'intimide.
Le tendre amour sur ses lèvres réside;
A la beauté, qui soupire pour lui,
Son bras vainqueur semble offrir son appui;
C'est Apollon : son rival est Alcide.
Mais qu'aperçois-je? au milieu de ses fers,
Un jeune auteur sur la lyre d'Homère,
Ose porter une main téméraire!
Il va chanter. Dieux! quels sublimes airs
Promet cet œil d'où partent mille éclairs!...
Poursuis, jeune homme, et tu seras Voltaire.

Le Troubadour sur ces nobles portraits,
Fixe long-temps ses regards satisfaits;
Mais le jour fuit : il faut qu'il examine
Le sanctuaire où, de sa main divine,

Le goût plaça les chefs-d'œuvre français.

Au premier rang paraît le Misanthrope,
Et le Tartufe, et ce vieil Harpagon,
Dont rit la France et qu'admire l'Europe.
Plus bas on voit, sur le même rayon,
Le Glorieux auprès du Métromane,
Et le Joueur à côté de Cléon (1).
Vis-à-vis d'eux est la pucelle Jeanne,
Fille d'esprit, mais d'assez mauvais ton,
Lâchant une f plutôt qu'une oraison;
Toujours suivie ou d'un saint ou d'un âne,
La Jeanne enfin qui tua Grisbourdon.

Notre lecteur facilement devine,
A ce portrait, quelle est notre héroïne.
Telle n'est point celle dont Chapelain
D'un dur archet racla la dure histoire;
Mais tel on voit le héros féminin
(15) Dont Arouet a consacré la gloire
Dans un poëme un peu trop libertin.

Avant la Jeanne, et j'ai peine à le croire.
Parny prétend qu'il trouva le Lutrin.
L'ouvrage est beau, mais la Jeanne est si belle!
Mais un prélat vaut-il une pucelle?
Mais ce Monrose est joli comme un cœur,
Et l'âne ailé parle mieux qu'un docteur.
Moi, je l'avoue, une beauté parfaite

---

(1) Nom du Méchant, dans la Comédie de Gresset.

Dont l'air est grave, et dont grave est le ton,
Me plaît bien moins qu'une jeune coquette
Au nez en l'air, à l'œil vif et fripon,
(16) Et j'aime mieux Aglaé que Junon.
Quoi qu'il en soit, Ververt marche à leur suite,
Aimable oiseau, dont le moindre mérite
Est de redire avec beaucoup d'esprit,
Ce qu'au couvent très-sottement on dit.

Enfant gâté de la simple nature,
O La Fontaine, ô mon cher fablier!
Tes vers si doux, ta morale si pure,
Occupent seuls un rayon tout entier.

Mais de quel droit cet écrivain barbare,
Froid traducteur de l'Héraclite juif (1),
Lefranc enfin, si honni, si chétif,
Est-il auprès du moderne Pindare?
Or écoutez. Par un lâche rival
Du grand Rousseau la gloire était ternie:
Lefranc s'indigne, il venge le génie;
En le vengeant il devient son égal.

Qui compterait tous les autres ouvrages
Que vit Parny dans cet auguste lieu,
Chansons, discours, odes, romans, voyages?
Il vit Saint-Preux et ses brûlantes pages,
Et d'Hamilton les charmans badinages.
Il vit Lafare et son ami Chaulieu.

---

(1) Jérémie.

Il vit Prevost, Bernis. Mais le dirai-je,
Ami lecteur, sans être sacrilége ?
Il n'y vit point, et j'en suis indigné,
(17) Il n'y vit point l'aimable Sévigné.
Quoi ! dira-t-on, cet auteur plein de grace,
Si naturel, si brillant de fraîcheur,
La Sévigné n'est point sur le Parnasse
Avec nos dieux ! — Non : soit qu'un tel honneur
Ait alarmé sa timide pudeur,
Soit qu'en effet son amour monotone
Mérite peu le renom qu'on lui donne
Dans ce bas monde où l'on ne voit qu'erreur.

(18) Mais à propos de ce monde, il me semble
Qu'il serait temps d'y venir faire un tour.
J'y reviens donc. Quant à mon Troubadour,
Sur l'Hélicon, quoique arrivés ensemble,
Comme il se plaît dans ce divin séjour,
Je pars sans lui. Mais j'espère qu'un jour
Il nous dira par quelle heureuse adresse
Il vint à bout de ses hardis projets ;
De quels secours il obtint la promesse,
Et si messieurs les beaux esprits français
Doivent s'attendre aux honneurs du Permesse.
Discrètement, peut-être, il nous taira
Le rendez-vous de sa beauté céleste,
Et les faveurs dont elle l'enivra.
C'est son devoir, mais l'on se souviendra
Qu'en fait d'amour le bonheur rend modeste.

FIN DU PREMIER CHANT.

NOTES DU PREMIER CHANT.

(1) Un roi héros.

Bonaparte n'est ni l'un ni l'autre à présent, puisqu'il s'est laissé vaincre et détrôner deux fois. Mais à l'époque où ce poëme fut commencé, Napoléon gouvernait l'Europe, et il était permis de croire aux talens militaires d'un homme qui avait sauvé la France à Marengo et qui l'avait illustrée à Austerlitz, Wagram, Iéna, Lutzen, etc.

(2) Pour ses plaisirs versait des flots de sang.

Lecteur, qui avez du goût, remarquez que notre auteur, qui en a aussi, et qui est au-dessus du préjugé, rime toujours pour les oreilles plus que pour les yeux. Vous ne le verrez point faire rimer *trône* avec *bonne*, *pâte* avec *patte*, *homme* avec *heaume*. Une brève n'a pas le même son, et ne se prononce pas comme une longue : *Jean* et *chant* se prononcent de même (Voltaire, notes sur la Pucelle).

(3) Et Beaune même avait fourni les siens.

Les ânes de Beaune sont célèbres. Piron, qui n'aimait pas les Beaunois, allait, dans les environs de leur ville, arracher tous les chardons, en disant : Je leur coupe les vivres.

(4) Lors V..... à la docte assemblée

Ce jeune écrivain n'est pas sans quelque talent. Il a remporté plusieurs prix à l'Académie française.

(5) Mais sur nous tous Jacque a le droit d'aînesse.

Nous ne dirons rien des auteurs, dont la réputation est, pour ainsi dire, classique. Jacques Delille est de ce nombre. Il n'y a personne qui n'ait admiré l'harmonie de sa versification, le coloris de ses tableaux, l'élégance de son style. On lui reproche d'être le maître d'une école, qui s'éloigne un peu de la simplicité des grands modèles.

(6) Le général, fidèle à sa promesse,
Songe aux moyens d'attaquer le Permesse.

Nous avons employé indifféremment, dans tout le poëme, les dénominations de Parnasse, Hélicon, Pinde, Permesse, pour désigner le séjour des Muses. Afin qu'on ne nous accuse pas d'ignorance à ce sujet, nous allons faire notre profession de foi géographique.

Le Parnasse était une haute montagne, dans la Phocide; l'Hélicon dans la Béotie; le Pinde entre la Thessalie et l'Épire. Le fleuve du Permesse prenait sa source au pied de l'Hélicon. Ces différentes montagnes étaient consacrées à Apollon et aux Muses.

(7) A notre cause attachez Crébillon.

Crébillon fut, avec l'auteur de Manlius, un des principaux objets de la jalousie de Voltaire, qui ne pouvait souffrir qu'un contemporain lui disputât le sceptre de la tragédie.

(8) Ou tel plutôt le combat ridicule
Des Mirmidons contre le grand Hercule.

L'auteur a confondu les Mirmidons avec les Pygmées, peuples de la Libye, qu'Hercule fit prisonniers, et qu'il enferma dans sa peau de lion. Ces deux peuples sont également fameux par la petitesse de leur taille.

(9) La renommée avec les deux trompettes
Que lui prêta le plus fou des poètes.

Et le plus ingénieux. Il n'y a dans aucun poëme autant d'esprit et d'abus de l'esprit que dans la Pucelle de Voltaire. Voyez les deux chants de Grisbourdon et d'Hermaphrodix.

(10) Là, doit venir le chantre d'Euphrosine.

Euphrosine est peut-être le chef-d'œuvre de Méhul, à qui nous devons aussi l'opéra de *Joseph en Égypte*.

(11) Vous y viendrez, docte Chérubini.

M. Chérubini, un des directeurs du Conservatoire de musique, doit sa célébrité à la science, plutôt qu'à la mélodie de ses compositions. S'il n'avait fait *les Deux Journées*, on pourrait ne le regarder que comme un habile professeur.

(12) Doux Boïeldieu.

Ma Tante Aurore, *Jean de Paris*, et une foule de jolis opéras comiques, remarquables surtout par des chants naturels et suaves, placent Boïeldieu au rang de nos premiers compositeurs en ce genre.

(13) Sévère Spontini.

Spontini est l'auteur de *la Vestale*.

(14) Et vous Berton, aimable auteur d'Aline.

La première fois que j'ai vu représenter cette pièce, je me suis cru transporté des rives de la Seine sur les bords de la Durance. A la manière dont M. Berton fait chanter les bergers de ma belle patrie, un Gascon dirait qu'il est Provençal ou qu'il mérite de l'être.

(15) Dont Arouet a consacré la gloire
Dans un poëme un peu trop libertin.

Quel dommage qu'on ne puisse dire avec Piron :

La mère en prescrira la lecture à sa fille.

(16) Et j'aime mieux Aglaé que Junon.

Aglaé ou Aglaïa, l'une des trois Graces.

(17) Il n'y vit point l'aimable Sévigné.

Il en est de certaines réputations comme de l'arche sainte, à laquelle il est défendu de toucher sous peine d'anathême. Madame de Sévigné eut le bonheur de s'en créer une de ce genre. J'avoue que je n'ai jamais éprouvé, à la lecture de ses lettres, tout le plaisir que je m'en étais promis, et dût-on me retrancher de la communion des fidèles, je préférerai toujours la correspondance de Voltaire à celle de cette femme célèbre.

(18) Mais à propos de ce monde, etc.

On me reprochera sans doute de n'avoir point parlé du *Télémaque*. Personne n'admire plus que moi cet ouvrage sublime, qui serait le premier des poëmes, si la poésie y était soumise aux règles de la versification. Mais je n'ai pas prétendu faire un catalogue, et il eût été trop long, et trop ennuyeux de citer tous les écrivains qui ont illustré la littérature française.

LETTRES
D'UN ILLINOIS
A UN DE SES COMPATRIOTES.

LETTRE PREMIÈRE.

Il y a un an que je suis ici, et déja je suis assez savant pour t'écrire. Tu te feras lire ces lettres, quand tu iras, à la ville, échanger tes pelleteries contre de l'eau-de-vie.

J'ai cru long-temps, et tu crois encore que les Illinois sont le premier peuple du monde. Je conviens, de bonne foi, que nous sommes inférieurs aux Français, qui ont aussi la prétention d'être la nation par excellence. Il est vrai que ce titre leur est contesté par les Anglais, et que les Russes laissent entrevoir qu'ils y prétendront, très-incessamment.

Tous les peuples de l'Europe sont, à peu près, également civilisés; ainsi je suis convaincu que le premier d'entre eux est celui qui a le plus de canons. Il n'y a qu'à les compter, pour décider la question.

Que sommes-nous donc, pauvres Illinois, au-

près de ces gens-là, nous qui habitons de misérables huttes; qui ne vivons que de proies, que nous surprenons, ou que nous enlevons à la course, et qui sommes incapables de fabriquer un couteau? Aussi, on nous vend, on nous achète sans nous consulter, sans même que nous en sachions rien. Il y a quelques années, on nous disait que nous étions Espagnols; on nous assure aujourd'hui que nous sommes Anglo-Américains, et jamais nous n'avons su un mot d'Espagnol, ou d'Anglais.

Ce que je sais très-bien, c'est que, si nous voulons conserver notre indépendance, nous nous retirerons devant les Anglo-Américains, jusqu'à ce qu'ils aient du terrain assez. Là, ils s'arrêteront *peut-être*, et ils nous laisseront un coin de terre, où nous pourrons vivre en paix.

Ne conclus pas, de ce que je viens de dire, que les Européens soient des êtres privilégiés, étonnans, admirables. Ils sont pétris de travers et de ridicules, et ils ne s'en doutent pas. Mais ils ont des canons, et, je le répète, tout se tait devant cet argument-là.

Ce qui m'a frappé d'étonnement, à mon arrivée ici, c'est ce qu'on appelle l'écriture; c'est ce que je t'envoie. Je voyais, chaque matin, tout le monde, jusqu'aux dernières classes du peuple, tenir à la main une grande feuille de quelque chose, qu'on appelle du papier, et ce quelque chose, tacheté de noir, faisait sourire les uns, pa-

raissait impatienter les autres, et était recherché avec une sorte de fureur. Je sus bientôt que ces gens-là ont trouvé l'art de parler aux yeux, et de peindre la pensée. Art admirable, et qui n'étonne personne, parce qu'il est trop connu.

Je me hâtai d'apprendre cet art, et je sus bientôt que ces feuilles, qui, le matin, affectent plus ou moins toutes les têtes, rendent compte de ce qui se passe dans tout l'Univers connu. Ici, tel particulier, qui ignore ce que fait sa femme, sait parfaitement ce qu'on pense à la Louisiane ou au Pérou.

On ne se doute pas cependant que nous possédions quelque chose, qui irrite sans cesse les désirs des Français, et à quoi nous n'attachons aucune importance. Tu connais, comme moi, ce petit ruisseau qui sort de nos montagnes, et qui roule une quantité étonnante de ces petites paillettes jaunes, dont nos enfans s'amusent quelquefois. Cela s'appelle de l'or. Que nos compatriotes se gardent bien d'en parler aux Anglo-Américains. Ils nous égorgeraient tous, s'il le fallait, pour s'emparer du petit ruisseau.

J'ai toujours aimé à courir le monde, et je crus en avoir atteint les bornes, un certain jour où j'arrivai à Philadelphie. Là, je vis de l'or, façonné avec beaucoup d'art. Je reconnus aussi que ce métal facilitait les échanges de toute espèce. Mes observations ne s'étendirent pas plus loin, parce

que je ne sais pas l'anglais, et qu'on me chassa de la ville, de peur d'être obligé de m'y nourrir.

Je rentrai dans nos montagnes, et je ne parlai à personne, pas même à toi, de ce que j'avais vu. Mais, dominé de l'envie de voyager, je remplis, secrètement, plusieurs nattes de nos petites paillettes, et, sans prendre congé de personne, je retournai à Philadelphie. Oh! cette fois, je fus accueilli avec un empressement, qui tenait du respect. Je reconnus bientôt que ces marques de considération s'adressaient à mes paillettes. C'était à qui en aurait; mais j'en fus économe et presque avare.

Je me fis habiller. Quand je fus emprisonné dans ce qu'on appelle un gilet, un habit et une culotte, et que j'eus mis des paillettes dans mes poches, toutes les portes me furent ouvertes. Chacun voulait m'avoir à dîner. A peine avais-je vidé une calebasse transparente, que le maître la remplissait; la maîtresse me regardait avec bienveillance, et la petite demoiselle s'efforçait de rougir, quand mes yeux rencontraient les siens. Des Illinois, qui ont sacrifié leur indépendance au désir de manger du *roast-beef* et d'avoir un habit, nous servaient d'interprètes.

On me proposait, tous les jours, des opérations commerciales, sur lesquelles je devais gagner des sommes énormes. Je jugeai que mes paillettes étaient plus en sûreté dans mes poches que dans

celles des autres, et je montai sur un vaisseau, qu'on venait de fréter pour Rouen. C'est une ville de France assez laide; mais très-commerçante. Il m'était fort égal d'aller en France ou en Turquie, pourvu que je visse du pays. Ce vaisseau mettait à la voile, et je profitai de l'occasion.

Le capitaine est Bas-Breton. Je m'attachai à lui, et pendant la traversée, il m'apprit assez de français, pour qu'en arrivant ici je pusse demander les choses de première nécessité. Il me parut fort ignorant; mais il entend très-bien le commerce, qui l'enrichira, s'il ne se noie point, et la manœuvre, qui était pour moi une affaire essentielle.

Nous ne nous inquiétons pas, dans nos montagnes, de ce qu'on y a fait avant nous, ni de ce qu'on y fera, quand nous n'y serons plus. Nous ne connaissons que quatre époques, l'enfance, l'adolescence, l'âge viril et la vieillesse. Ici on sait mesurer le temps. Tu ne te doutes pas que c'est aujourd'hui le premier novembre mil huit cent vingt-un. Hé bien, mon ami Kotosi, je te l'apprends, et je t'embrasse.

P. S. Étourdi que je suis! Je t'invite à te faire lire mes lettres à la ville, et je te parle clairement, dans celle-ci, de ce que les Européens doivent toujours ignorer; de certain ruisseau... Je raye le paragraphe.

LETTRE II.

On m'assura à Rouen que Paris est la ville par excellence, la ville de l'univers. Allons à Paris, me dis-je.

On m'ouvrit la porte d'une espèce de cage, en avant de laquelle étaient attachés plusieurs animaux à quatre pates. Je crus qu'on me tendait un piége, et je reculai, autant que me le permit un rang de cases qui étaient derrière moi. Une jeune dame... Tu ne sais pas ce que c'est qu'une dame. C'est celle qui porte de beaux ajustemens, qu'elle doit souvent aux ouvriers qui les fabriquent. Celle qui travaille, et qui ne doit rien, s'appelle tout simplement une femme. Cette jeune dame s'élança dans la cage, avec la légèreté d'un oiseau. Je fus honteux d'avoir été moins brave, et j'y sautai après elle.

Oh! quel maître d'école qu'une jolie femme! J'appris plus de français, de Rouen à Paris, que pendant six semaines de navigation.

La jolie dame revenait d'une ville qui se nomme le Havre. Sa cage s'est rompue à peu de distance de Rouen, et elle a été obligée de monter dans celle où on reçoit tous ceux qui se présentent, pourvu toutefois qu'ils aient des paillettes. Ces sortes de cages s'appellent carrosse, cabriolet, berline, calèche, etc.

La jeune dame a été conduire son mari au Havre, où il s'est embarqué pour une des îles Sous le Vent. Il sera là ce qu'est chez nous un chef de tribu. Il n'a encore rempli aucune place; mais madame est très-bien vue d'un grand personnage, et ici la protection tient lieu de bien des qualités. L'éloignement de son mari n'a pas altéré sa gaieté. Les femmes de ce pays-ci paraissent nées pour rire, folâtrer, et user leur printemps au sein de tous les plaisirs. On m'assure qu'il en est qui raisonnent : j'en rencontrerai peut-être quelqu'une à Paris.

J'ai échangé à Rouen une petite partie de mes paillettes contre des pièces rondes et plates connues sous le nom de *louis*. Quand je tire le sac de soie qui les renferme, on me fait la révérence, ou on me sourit. Juge du profond respect que me marquent ceux à qui j'en donne une ou deux.

La petite dame rit beaucoup de la multiplicité de mes questions, et de leur naïveté. Elle ne m'appelle plus que l'enfant de la nature, et elle prétend que la civilisation fait dégénérer l'espèce humaine... au physique. Quand notre cage est fortement secouée par un trou, ou une pierre, elle se serre contre moi, et sa main presse la mienne. Elle appelle cela avoir peur. Je commence à trouver très-bon qu'il y ait des pierres, et des trous sur les chemins. Ils me valent, quelquefois, une pression du genou de la servante de madame, qui est aussi bien parée que sa maîtresse, et pres-

que aussi jolie. Elles seraient charmantes, si elles se frottaient avec de l'huile de poisson. Cela leur donnerait une odeur si agréable!

Ma petite dame tient, dit-elle, une excellente maison à Paris, et elle m'a engagé, très-amicalement, à l'aller voir. Tenir une maison, c'est occuper un coin d'un bâtiment, où on logerait deux cents Illinois; c'est sourire à tous ceux qui se présentent, qu'ils soient aimables ou maussades, qu'on les estime ou qu'on les dédaigne; c'est donner de beaux et interminables repas, où on s'ennuie et les autres aussi; c'est leur faire payer leur dîner au jeu, ou perdre sa dernière paillette, avec un air de calme qui ne trompe personne. J'irai voir ma petite dame, aux heures où elle ne tiendra pas son *excellente* maison.

Hé mais, je m'aperçois que je t'écris au *présent* des choses qui se sont passées il y a un an. Apprends, mon ami, qu'ici on casse la tête aux enfans, pour leur faire distinguer le *présent* de l'*imparfait*, du *prétérit*, du *subjonctif*, etc., ce qui n'empêche pas les uns d'être des imbéciles, et les autres des présomptueux. Quand ils savent tout cela parfaitement, on leur dit de se mettre en quatre, pour se procurer des paillettes. La fièvre jaune est la maladie du pays.

Je suis encore un peu Illinois. Je ne m'occupe guère de la veille, et pas du tout du lendemain: ainsi je continuerai à t'écrire au *présent*, si pourtant je ne me laisse entraîner jusqu'au *prétérit*.

Je savais, avant d'arriver à Paris, le nom d'un hôtel garni, qui touche presque à l'excellente maison de ma jolie dame. Elle m'engagea à y loger, et elle m'assura que j'y serais à *merveille*. A merveille est plus que très-bien. On ne se sert pas à Paris d'expressions simples; on n'y connaît que les superlatifs. Tu ne sais pas ce que c'est qu'un *superlatif*. Si je te le dis, tu ne me comprendras pas. Je vais me faire entendre par un exemple. Cours après nos bêtes fauves; rapportes-en une sur ton épaule; enveloppe-toi dans sa peau; fais-en rôtir la chair sur des charbons; soupe et dors avec ton amie; voilà un superlatif de bonheur en action. Je reprends mon récit.

On est en effet à *merveille*, dans l'hôtel garni que m'a indiqué madame. Tout y est d'une propreté, d'une élégance que je ne me lasse pas d'admirer. A peine un désir est-il exprimé, qu'il est satisfait. Il est fâcheux que ceux qui ouvrent, au public, des cages et des maisons exigent des paillettes pour le prix de leurs soins. Combien ils seraient respectables s'ils faisaient cela uniquement pour être utiles aux hommes; pour mériter leur respect et leur reconnaissance! Ils prétendent que ce serait être dupe, et dupe veut dire un sot. Or un sot est un être ridicule, et un Français, convaincu qu'on l'a ridiculisé, meurt ordinairement dans le courant de la semaine, s'il n'est pas né avec une grande force d'esprit.

Je me sais très-bon gré de m'être logé près de

ma jolie dame. Si j'en avais été éloigné d'un quart de soleil, je ne l'aurais jamais revue. Imagine-toi une ville dont toutes nos tribus ne peupleraient pas une petite partie. Elle a tant d'étendue, que pour nourrir ses habitans on épuise, nécessairement, les productions du sol à trois ou quatre journées à la ronde. Je me demande souvent pourquoi on a fait une si grande ville. Je crois qu'elle s'est augmentée, peu à peu, par le concours des oisifs qui y abondent, des solliciteurs qui y pullulent, des employés, des gens en place, qui sont innombrables, et des gens voraces, qui viennent y vivre aux dépens des autres.

Mais ce ne serait rien que l'étendue de la ville, si on pouvait y marcher à son aise, car enfin il n'y a pas d'Illinois qui n'en puisse faire le tour du lever au coucher du soleil. Mais on ne peut avancer qu'avec les plus grandes précautions. C'est un travail, un vrai talent que l'adresse avec laquelle on évite les carrosses et les cabriolets. Tout le monde a la fureur d'en avoir : cela donne un air de grandeur, qui impose à la multitude. Il est ici telle femme, qui n'a jamais marché que sur ses tapis, ou dans les allées sablées d'un jardin. Aussi ont-elles, en général, peu de teint, peu de force, peu de raison. Leur médecin est, après leur amant, l'homme qu'elles aiment le plus. Le métier d'un médecin est de persuader qu'il guérit toutes les maladies, et il n'ose pas se traiter quand il a mal au bout du doigt. Je reviens aux carrosses et aux

cabriolets. Ceux qui les conduisent se tuent de crier gare, et qu'on se range ou non, ils vont toujours leur train.

Êtes-vous échappé à leurs roues, un homme chargé vous pousse en jurant, et vous n'avez que le choix de vous jeter dans une allée, ou dans le ruisseau. Les ruisseaux roulent une eau sale et fétide, et les allées ont d'autres inconvéniens : on y trouve souvent des femmes, si sensibles et si obligeantes, que je me serais laissé entraîner, si je n'avais appris à les juger à Philadelphie. Je n'ai que trente étés, et cependant je me défends comme si j'avais mon casse-tête à la main. Cela durera-t-il long-temps?... Franchement je n'ose me le promettre.

LETTRE III.

J'ai appris, dans le cours d'une très-longue visite, que j'ai faite à ma jolie dame, qu'elle se nomme Rosa d'Estival : toutes les femmes, d'un certain genre, portent ici deux noms. Le premier, toujours harmonieux, n'est là que pour flatter l'oreille; le second, est celui qui les désigne positivement.

Les hommes tiennent beaucoup aussi à l'harmonie des noms. Celui de M. d'Estival est Rondin. Mais il a acheté beaucoup d'acres de terre,

sur lesquels est une belle case qui s'appelle Estival. M. Rondin a trouvé très-bien d'abandonner le nom de ses pères, pour prendre celui de sa maison, et ce qu'il y a de particulier, c'est qu'il n'y a que moi en France qui me moque de lui.

Je m'étais présenté chez Rosa, aussitôt que le soleil m'avait ouvert les yeux. Ici, comme à Philadelphie, il y a des hommes qui se vendent, et qui renoncent à faire leurs volontés, pour se ployer uniquement à celles de ceux qui les paient. Un de ces fainéans-là me rit au nez, quand je demandai à voir madame. Il m'apprit qu'on ne se présente pas le matin, avant deux heures, et le soir avant dix, c'est-à-dire lorsque les deux premières parties du jour sont écoulées, et que la nuit invite au repos ceux qui ne mettent pas un certain orgueil à contrarier la nature.

Je rentrai chez moi; je déjeunai de bon appétit, et je lus. J'appelle cela causer avec les morts. Je me mis ensuite à un trou carré, qui éclaire la partie de la case que j'habite. Les rues de Paris offrent à chaque instant des scènes nouvelles.

Trente à quarante personnes étaient rassemblées autour d'un homme, qui tenait sa main sur une de ses joues, et qui faisait des grimaces épouvantables. Le dernier venu voulait savoir ce qui le tourmentait, car on est très-curieux dans ce pays-ci. Il répondait à tous, avec une patience miraculeuse : « Le mari de ma femme vient de me donner « un soufflet, et sur ma dent malade.—Comment!

« le mari de votre femme? — Oui, je lui ai enlevé « sa femme, et je la nomme la mienne, pour éviter « le scandale et la justice. Monsieur, croyez-vous « lui échapper? » dit gravement un petit homme tout rond, et à la mine refrognée. Il tire de sa poche une pièce ronde, plate et blanche, et la montre à l'homme souffleté. Celui-ci lui dit qu'il se moque de sa médaille, et il veut prendre le large. Il semble que tous les porteurs de médaille fussent rassemblés là. Il en paraît cinq à six à la fois; on arrête notre homme, et ce n'est pas tout. On emmène les spectateurs, surpris et peinés, comme témoins de l'aveu qu'a fait et répété le voleur de femmes.

J'aime beaucoup la morale, et voici celle que je tire de cette aventure : c'est qu'on a assez de ses affaires, et qu'on ne gagne rien à se mêler de celles d'autrui.

Eh, mais, je t'ai parlé du mari de Rosa, et des deux de cette femme, comme si tu devais y entendre quelque chose. Il est bon que je m'explique.

Dans notre pays, une femme nous plaît, et nous cherchons à lui plaire. Dès qu'elle nous a souri, nous lui prenons la main; nous la conduisons dans notre case, et elle y reste tant que cela nous convient à tous deux. Il y a, dans Paris, une foule de liaisons aussi simples, bien que les lois les réprouvent; mais les lois qui contrarient la nature sont rarement exécutées.

Un mariage, ici, est l'union irrévocable, indissoluble d'un homme et d'une femme. Un jeune homme, qui s'est marié vingt fois à notre manière, déclare qu'il veut faire une fin, c'est-à-dire qu'il vise à doubler ses paillettes. Aussitôt tous ses amis se mettent en campagne, et un beau jour on lui annonce qu'il peut épouser cent mille écus.

Il ne s'informe pas si la jeune personne est grande ou petite, jolie ou non, sotte ou spirituelle; elle a cent mille écus, elle lui convient. L'ami le présente; le père et la mère l'accueillent; la jeune personne ne le trouve pas séduisant; mais sa mère regrette sa jeunesse; sa fille la vieillit; elle a souvent de l'humeur, et fille qui se marie devient sa maîtresse. Elle a quelques bijoux, les étoffes les plus nouvelles, et quelquefois un carrosse. La jeune personne balbutie qu'elle est flattée de la recherche de monsieur un tel; monsieur un tel lui jure qu'il l'adore, encore un superlatif, qu'il l'adorera toujours, et il a une maîtresse à sa solde.

L'affaire se conclut. Les futurs époux paraissent devant un homme, en chemise blanche, qui leur fait des questions d'usage. Ils répondent, ils promettent tout ce qu'on veut, bien décidés à tenir ce qu'ils pourront, et le mariage est consommé.

Madame trouve bientôt que son mari n'est pas le premier homme du monde; elle s'afflige de bonne foi; heureusement pour elle, il pleut ici des consolateurs.

Les choses ne tournent pas toujours ainsi. Un mort français, qui se nommait Boileau, a dit, en parlant des exceptions :

Il en est jusqu'à trois que je pourrais citer.

Je ne dirai rien des maris. En général, ils sont ici ce qu'ils sont partout, d'assez mauvais sujets. Mais, en général encore, ils sont si complaisans pour leurs femmes; ils les trompent d'une manière si aimable; ils accueillent si affectueusement le favori du jour, qu'il faudrait avoir un bien mauvais caractère pour leur faire le moindre reproche.

Je me suis éloigné beaucoup de madame d'Estival, qui pourtant n'est pas du tout étrangère aux portraits que je viens d'esquisser. Deux heures sonnent, et je cours chez elle!

La première chose que je remarque, c'est un homme qui s'échappe par un petit escalier. J'avais trouvé un carrosse, fort simple, à quinze ou vingt enjambées de la porte; j'entends le bruit des roues, et je ne m'occupe plus ni de l'homme ni de sa voiture.

On m'introduit dans un petit endroit, décoré de manière à éveiller l'imagination la plus paresseuse. Rosa, à demi nue, était à demi couchée. « Ah! vous voilà, mon cher Kukambo! Vous vous « faites bien attendre. — Je me suis présenté ce « matin, madame... — Oui, à six heures... » Et elle rit, comme s'il était extraordinaire que je me fusse levé trois heures après le soleil.

« Asseyez-vous, enfant de la nature. Plus près... « Plus près encore : mon boudoir est très-sourd. » Elle riait souvent de ce qu'elle appelait mes saillies. Il m'en est échappé de si vives, qu'elle a cessé de rire, et elle murmurait à demi-voix. « Oh! « la nature!... la nature!... que nos beaux messieurs « en sont loin! »

Je peux maintenant me réfugier dans les allées. Elles n'ont plus rien de redoutable pour moi.

LETTRE IV.

Rosa m'a proposé de dîner avec elle. Rosa est jolie, elle est aimante..., à ce qu'elle dit; elle est certainement très-sensible, sous un certain rapport, et je ne pouvais refuser une invitation qui d'ailleurs me plaisait beaucoup.

Les femmes de ce pays-ci ont un genre d'esprit étonnant. Elles déraisonnent, pendant une heure, avec une grace, une facilité enchanteresses. Vous échappe-t-il un mot propre à les faire penser, la saillie disparaît, et... pour un moment, leur jolie bouche embellit la raison d'un charme inexprimable. Cet état cependant ne leur est pas naturel. Le désir de plaire et d'écraser leurs rivales est leur passion dominante. L'amour vient après cela.

Oh! comme on sait aimer dans ce pays-ci! Quels raffinemens on a imaginés! Madame d'Estival avait

renvoyé ses domestiques; elle me servait le morceau le plus délicat; elle venait s'asseoir près de moi, et ce que j'avais touché lui paraissait excellent. Nous buvions à la même calebasse, bien transparente, bien brillante. Une liqueur fermentée forçait le vase dans lequel on l'avait emprisonnée. Elle pétillait jusque sur nos lèvres. J'ai bu à l'amour, et Rosa à la nature.

On a ici le plus grand respect pour les bienséances. Personne, dans la case, ne se doute, ou n'a l'air de se douter de ce qui se passe dans la partie mystérieuse de l'habitation. En quittant la table, Rosa m'a pris la main, et m'a entraîné au boudoir. Mais Julie était à ce qu'on appelle l'antichambre. Là, un cordon d'alarme, et presque imperceptible, est caché dans un coin. Les filles de chambre sont les confidentes obligées de leurs maîtresses, et leur utilité leur donne le droit de faire ce qu'elles veulent.

Au déclin du jour, le cordon a agité un petit meuble, placé au-dessus de nos têtes, et qui a un son argentin. Rosa m'a entraîné de nouveau dans une superbe pièce. Elle m'a jeté dans un fauteuil, placé devant une caisse carrée, sur laquelle elle a placé mes deux mains. Elle a couru se mettre sur une espèce de lit, où une jolie femme ne dort jamais; mais où elle fait quelquefois semblant de dormir. Les coussins étaient affaissés sous le poids de quelques livres. Rosa en a pris un au hasard.

Je commençais à me douter qu'il arrivait quel-

que chose d'extraordinaire, et que mes mains n'avaient pas été mises là sans motif. Je les ai agitées, et des sons, mêlés, confus, se sont échappés de la boîte. J'ai reconnu un instrument musical, qui, sous mes doigts, faisait un bruit à mettre en fuite l'ours le plus intrépide de nos montagnes.

Un grand inutile a ouvert deux portes qui se touchent, et a crié : Monseigneur! C'est annoncer l'arrivée de quelque importun, de quelque sot, et quelquefois d'un homme de mérite.

Monseigneur était vêtu aussi simplement que moi. Mais il laissait entrevoir, sous son habit, des rubans de toutes les couleurs. J'ai su qu'on salue ici celui qui a un ruban, et qu'on salue profondément celui qui en a deux. On ne sait comment saluer celui qui en a trois..., surtout quand on a besoin de lui.

« Je vous présente, a dit Rosa, M. Kukambo, « gentilhomme illinois, avec qui j'ai voyagé de « Rouen à Paris, et à qui j'ai permis de venir me « voir. » Je ne savais encore ce que c'est qu'un gentilhomme; mais je compris qu'on n'a pas une grande considération pour un gentilhomme illinois, car monseigneur daigna à peine me regarder. Il fut s'asseoir auprès de Rosa; il lui parlait de choses indifférentes; mais il la regardait d'une manière qui me déplut, je ne sais pourquoi.

Je le fixai à mon tour, et je reconnus l'homme, qui, le matin, à six heures, était sorti par le petit escalier. Il me sembla que le monseigneur

du soir était le matin l'homme de la nature. Rosa m'a avoué qu'il prétendait à ce second titre; mais elle assure que tous les rubans du monde ne peuvent le communiquer.

Le salon se garnit de gens de toutes les tailles et de toutes les couleurs. On ne manqua pas de me présenter à tous, comme je l'avais été à monseigneur. « Un Illinois, un Illinois! s'écriait l'un. « — Quel dommage qu'il n'ait pas gardé son habit « de sauvage! disait l'autre. — On le prendrait « pour un Français, ajoutait une dame. » Et on ne s'occupa plus de moi.

Je remarquai une petite vieille, dont la figure pétillait d'esprit, et j'allai m'asseoir auprès d'elle. Deux motifs m'y avaient déterminé : je voulais échapper à l'ennui qui me gagnait, et prouver à Rosa que je ne voulais être l'homme de la nature que pour elle.

La vieille dame justifia l'opinion que j'avais conçue d'elle : elle m'amusa et m'instruisit. Je crois que sa jeunesse n'a pas été tout-à-fait consacrée à l'amour. Elle a cultivé sa raison, et orné son esprit. Je lui en témoignai quelque étonnement. Elle me répondit qu'elle avait été prévoyante, et qu'elle avait eu soin de faire ses provisions d'hiver.

Elle gagna toute ma confiance, et je lui fis beaucoup de questions. Je lui demandai, entre autres choses, ce que c'est qu'un gentilhomme illinois, ou français.

Croirais-tu, mon cher ami, que la nation française est divisée en deux parties inégales, et cependant très-distinctes? La première comprend la noblesse, et tu ne sais ce que c'est : je vais te le dire.

Quand un homme fait une belle ou bonne action, le prince lui écrit qu'il est noble, et il le croit, et tout le monde aussi, parce que celui qui se distingue, par sa conduite, ne doit pas rester confondu dans la foule. Jusque là tout est bien.

Mais le fils de ce noble, son petit-fils, tous ses descendans sont nobles aussi, qu'ils aient du mérite ou non, qu'ils servent l'état ou lui soient inutiles. Ils sont nobles par la seule raison qu'un de leurs ancêtres a mérité de l'être, et voilà un ridicule, dont l'habitude seule empêche de faire justice.

Autrefois les nobles avaient de belles terres et des châteaux forts. Ceux qui étaient nés sur ces terres étaient vassaux ou esclaves. Ils travaillaient pour le maître, et n'avaient rien à eux, pas même leurs femmes et leurs filles, ce qui était fort mal.

Les vassaux devinèrent un jour qu'un homme qui a trois rubans, n'est pas plus fort que celui qui n'a pas même un habit, et ils se fâchèrent. Les rois, que ces nobles gênaient quelquefois beaucoup, appelèrent à eux les vassaux, et tout changea de face.

Les hommes, sans rubans, furent nommés tiers

état, et le tiers état se fourra partout. Il s'empara des places, des finances, et aujourd'hui il n'y a entre lui et les nobles d'autre différence réelle que dans les noms.

Quand les nobles avaient des châteaux forts, ils étaient ducs, marquis, comtes. On les appelle encore comtes, marquis, ducs, quoiqu'ils n'aient ni duchés, ni comtés, ni marquisats. C'est un son qui frappe l'air, et qui leur est fort agréable, et qui ne tire pas plus à conséquence que le bruit de nos cornemuses. C'est un hochet qu'on laisse à de vieux enfans.

Cependant on distingue, parmi ces nobles, quelques familles, qui n'ont rien perdu de leur illustration première. Ceux qui les composent ont une fièvre de gloire qui ne les quitte jamais. Le public leur rend justice, et il fait bien.

« Voyez-vous, me dit madame Vernon, c'est « mon aimable vieille qui parle, voyez-vous ce « petit homme gros, mal bâti, et qui a l'air si « gourmé? il était hier le premier fabricant du « royaume. Ce matin il a reçu des lettres de ba- « ron, et il ne se doute pas qu'il n'est à la bonne « noblesse, que ce qu'un bedeau est à son curé. « Il a l'air de commander le respect, et il ne voit « pas que tout le monde se moque de lui. Tou- « jours inquiet, même quand on lui parle des « choses les plus simples, il paraît scruter les « mots qu'on lui adresse, et il tremble d'en trou- « ver un qui soit trop familier.

« Regardez cet homme si affable, si bienveillant, « et qui nous met tous à notre aise. Il descend « du grand ministre qui servit notre bon Henri, « de son épée et de sa fortune. Celui-ci a fait la « guerre avec distinction, et la rectitude de son « jugement se fait remarquer au conseil d'état. « Je vous réponds qu'il ne craint pas qu'on lui « manque de respect. » Adieu, mon cher Kotosé.

LETTRE V.

On ne peut pas être toujours l'homme de la nature. La nature elle-même se repose l'hiver, et je me suis trouvé, en m'éveillant, dans un état de calme, qui tenait un peu de la froideur. J'ai été voir madame Vernon.

En vérité, il y a des momens où on serait tenté de trouver cette femme-là jeune. Son esprit a une fraîcheur, un charme inexprimables. Elle donne, aux moindres choses, un coloris si brillant, que tout se pare autour d'elle des graces de la jeunesse. L'illusion est complète, quand je ferme les yeux en l'écoutant. Oh! qu'elle a eu raison de faire ses provisions d'hiver!

Elle consent à être mon institutrice. Je suis un écolier docile, et avide d'apprendre. Dans un mois, je serai en état de gouverner les Illinois, et nos voisins les Chérakis et les Tchatas.

Personne ici n'ambitionne l'autorité suprême, et chacun veut avoir part au gouvernemen . Un homme a de quoi vivre commodément avec sa famille, et il n'est pas content. Il quitte une habitation agréable, une bonne femme, des enfans affectueux, des paysans qui l'aiment, parce qu'il leur fait du bien, pour venir à la cour, où il est confondu dans les derniers rangs, si toutefois la porte s'ouvre devant lui.

Éloigné de l'œil du maître, il fait servilement sa cour à ceux qu'il croit pouvoir l'approcher, et il ne sait pas que là chacun s'occupe de soi, toujours de soi, rien que de soi. Abreuvé de dégoûts, il retourne dans ses champs, et il y porte l'humeur d'une ambition repoussée. Les tendres soins de sa femme, les prévenances de ses enfans ne peuvent lui rendre le calme, qu'il a sacrifié à de brillantes niaiseries.

Le temps des élections approche. Il n'a pu saisir une portion de l'autorité; il veut être législateur, et il ne sait rien du droit public ou privé : il n'a su pendant quarante ans qu'être heureux. Il attire beaucoup de monde chez lui; il donne à dîner aux électeurs; il les caresse; il s'assure de la majorité, et, le jour où il est nommé, il a mangé la moitié de sa fortune.

Il arrive avec sa nomination dans sa poche. On lui a refusé une préfecture; il doit se prononcer contre le gouvernement. Il s'assied d'un certain côté, où siègent des gens d'un vrai talent.

Il les entend parler; il écoute leurs adversaires, et il sent qu'il n'est placé ni à gauche, ni à droite. Il demande un congé; il l'obtient sans peine; il retourne chez lui, et il envoie sa démission, qu'on accepte avec une facilité qui le désespère.

L'habitant d'un galetas veut aussi faire du bruit dans le monde. Il avait obtenu un emploi qui le faisait vivre avec une sorte d'aisance. Il s'est fait renvoyer, parce qu'il s'occupait de tout, excepté de ce qu'il devait faire. Il fronde; il attaque; il écrit des pamphlets calomnieux, et il se fait mettre en prison avec son imprimeur.

La manie des places est ici la maladie à la mode. On ne se consulte pas sur les moyens qu'on a d'en bien remplir une : on ne voit que l'agrément d'avoir des subordonnés, et de pouvoir leur intimer des ordres.

Hé! mais, je viens de te parler de la mode... que de choses je pourrais te dire sur ce mot, que tu n'entends pas!... que de choses je t'ai déja écrites, et qui doivent être inintelligibles pour toi! prends ce que tu pourras entendre : je t'expliquerai le reste à mon retour.

Il existe dans le monde un souverain qu'on appelle le Grand-Turc. Il peut ce qu'il veut. Son gouvernement est l'autorité absolue, mitigée par le sultanicide. Hé bien, sa puissance n'est rien, comparée à celle d'une divinité invisible, qui subjugue ici toutes les femmes. Or, les femmes mènent ici tous les hommes, et cette divinité est la

régulatrice suprême du genre humain. Quelqu'un parle-t-il en son nom? chacun se tait et écoute. Approuve-t-il un être quelconque? cet être est plus content de lui qu'un Illinois, qui rapporte, dans sa case, sa provision de huit soleils. Blâme-t-il quelque chose? on s'inquiète, on s'agite, on court; on perd l'appétit, le sommeil, jusqu'à ce qu'on ait mérité ses éloges. Les interprètes de cette divinité sont la couturière, et le tailleur par excellence. Le joli homme, la femme du bon ton sont, sans le savoir, les lieutenans muets du tailleur et de la couturière, et leur divinité commune est la mode.

Il y a un an, les femmes s'habillaient passablement. Il y a deux ans, elles cachaient leur gorge et se découvraient le dos jusqu'à la chute des reins. Il y a dix ans, elles s'enfermaient dans des corsets, qui leur pinçaient le bas de la taille, et qu'on ne pouvait bien serrer qu'à tour de bras.

L'imagination est bornée; elle n'a qu'un cercle à parcourir, et quand elle est revenue au point du départ, elle recommence à suivre le cercle dans lequel elle est circonscrite. Aujourd'hui les femmes sont revenues à être guêpes. Quelques-unes ont la langue aussi acérée que l'aiguillon de cet insecte.

Elles portent d'énormes chapeaux qui mettent leur tête hors de toute proportion avec le reste du corps. Mais la mode veut que ces dames aient de grosses têtes, et que le train d'en-bas ne paraisse tenir à celui d'en-haut que par un fil.

La réputation d'un jeune homme tient, essentiellement, au nœud de sa cravate et à son gilet de dessous. Vous permettez-vous la moindre observation ? on vous proclame un homme ridicule, et on vous ferme la bouche, en vous opposant la mode. Je vais tâcher d'être plus clair.

Nos vieillards s'enveloppent, de la tête aux pieds, dans des peaux d'ours; nos jeunes gens les jettent négligemment sur leurs épaules; nos femmes les découpent en bandelettes, et les placent dans un ordre, qu'on appelle ici de la grace. Voilà, mon cher ami, ce que c'est que la mode, en ce qui concerne l'habillement. Il y en a de bien des genres : je t'ai dit quelque chose de celle qui oblige à courir les places.

Depuis vingt ans, madame Vernon s'habille toujours de même, et de temps à autre, dit-elle en riant, elle a l'agrément d'être mise comme tout le monde... pendant trois semaines.

J'ai quitté ma petite vieille, toujours plus enchanté d'elle. Je suis rentré chez moi, convaincu d'avoir passablement employé ma journée. J'ai trouvé trois billets de madame d'Estival, écrits à deux, à six, et à dix heures. Ils sont adressés à l'homme de la nature, à l'aimable enfant de la nature, à l'élève chéri de la nature, et tous me rappellent que Rosa a un boudoir et un cœur. Je lui prouverai demain que je mérite ses éloges. Adieu, mon ami.

LETTRE VI.

Je me suis présenté chez madame d'Estival. Elle m'a dit, très-obligeamment, qu'on oublie les torts de ses amis quand on les voit. J'ai compris que j'aurais dû passer avec elle le jour précédent, et qu'elle désire que je les lui consacre tous. Cette prétention me flatte beaucoup. Mais toujours, toujours avec elle! que dire à une femme, qui use sa séve d'été et qui ne s'occupe pas de son hiver? quelle utilité, ou quel agrément tirer de sa conversation, quand la nature est muette?

Après avoir chassé toute la journée dans nos montagnes, je retrouvais Izika avec plaisir. Je ne calculais rien alors; mais je m'aperçois qu'il faut des intervalles à l'amour, comme à toutes nos jouissances. Je résolus d'abandonner l'exigeante Rosa; mais je voulais lui laisser un souvenir ineffaçable du gentilhomme illinois.

J'avais dîné, et madame d'Estival m'avait permis de prendre quelque repos. Je dormais dans son boudoir, et je n'entendis pas le son argentin qui m'annonçait le danger. On me frappe rudement sur l'épaule; je m'éveille en sursaut, et je me trouve face à face avec Monseigneur : on le croyait à Saint-Cloud, où il devait passer deux jours. « C'est encore vous, mon gentilhomme? — « C'est moi-même, Monseigneur. — Votre pré-

« sence me déplaît. — Ce n'est pas pour vous que « je suis ici. — Sortez, ou je vous fais jeter par la « fenêtre. — De la modération, ou je vous prouve « que vous ne pesez pas le quart d'un Illinois. — « Insolent, vous me manquez! » Manquer aux gens ici, c'est leur dire des vérités dures.

Monseigneur me tourna le dos, sortit, et bientôt j'entendis des cris, des pleurs, et le bruit de meubles, renversés et brisés. Je courus au salon; je trouvai Rosa dans un état à faire pitié, et je reconnus que Monseigneur s'était permis des libertés un peu fortes. Je le pris au collet, et je le jetai, non par la fenêtre, mais à la porte, et je la fermai sur lui.

Croirais-tu que cette femme, que j'avais délivrée d'un fléau, s'avisa d'être le mien? elle me fit une scène épouvantable; elle me reprocha d'avoir dormi chez elle; de l'avoir perdue; de la réduire à un dénûment absolu. Je compris alors que monseigneur remplaçait le mari, qu'on a envoyé à la Guadeloupe.

Je ne suis pas jaloux, parce que je n'ai pas d'orgueil; mais je trouvai très-mauvais que Rosa se plaignît, avec cette amertume, d'un homme qui avait fait son devoir de toutes les manières. Je pris mon chapeau et je sortis.

Il restait deux heures de jour encore, et je fus les passer chez madame Vernon, chez qui on ne dort jamais, et envers qui personne n'oserait rien se permettre de hasardé.

A Paris, une femme qui aime le plaisir est considérée tant qu'elle respecte les bienséances; un éclat anéantit sa réputation, et telle qui est peut-être plus *sensible* qu'elle, va criant, de porte en porte, que c'est une femme qu'on ne peut plus voir. D'après cela, je me suis bien gardé de rien dire à madame Vernon de ce qui s'était passé chez madame d'Estival. Nous avons parlé raison.

Je t'ai dit que la nation est composée de deux parties bien distinctes, la noblesse et la roture. Elle est plus divisée encore par les opinions que par le rang. Les deux partis se font continuellement une guerre sourde ou ouverte; ils se reprochent, mutuellement, de vouloir rétablir l'un l'aristocratie, l'autre la démocratie; et peut-être ont-ils tous raison. Au reste, quelque gouvernement que se donne un peuple, de quelque nom qu'on le décore, il existera toujours une aristocratie véritable, à laquelle nul ne pourra se soustraire, celle de l'argent: un homme riche est partout un grand seigneur.

Quand les Chérakis nous ont offensés, ou que nous le croyons, nous prenons nos arcs, nos flèches, nos casse-têtes, et nous portons le ravage chez eux. Sont-ils vainqueurs? ils viennent renverser nos huttes; ils prennent nos provisions, et ils emmènent celles de nos femmes qui leur conviennent. Sont-ils vaincus? nous les traitons de même. Les uns jouissent de ce qu'ils ont enlevé; les autres s'occupent à réparer leurs pertes.

Ici la guerre se fait avec des formes tout-à-fait aimables. C'est toujours l'intérêt qui la détermine; mais on ne la commence jamais, sans essayer de prouver à toute l'Europe qu'on ne peut se dispenser d'attaquer ses adversaires. On fait circuler de longs écrits, dans lesquels on établit, avec beaucoup d'art et de politesse, les torts réels ou supposés du prince qu'on va combattre. Ce prince ne manque jamais de répondre par des argumens bons ou mauvais. On ne pense pas à se convaincre mutuellement. On n'écrit que pour les autres souverains, qui ont assez la manie de se mêler des affaires de leurs voisins. On veut leur persuader que ce qu'ils ont de mieux à faire, c'est de rester spectateurs bénévoles des événemens.

Les formes d'usage remplies, on se bat de son mieux. Les deux nations se jettent l'une sur l'autre, non qu'elles aient le moindre motif de se haïr; mais parce que tel est le bon plaisir de leurs maîtres. Quand le canon a décidé l'affaire, on écrit de nouveau. Le vainqueur prouve qu'il a ménagé le vaincu, en ne lui prenant que la moitié de son territoire. Le vaincu sollicite l'intervention de se voisins, qui écrivent de leur côté. Les parties guerroyantes ont dépensé leur or, ont fait égorger quelques milliers de leurs sujets, et pour maintenir l'équilibre entre les puissances, on rétablit ordinairement les anciennes limites, et on se promet paix et amitié.

Alors on se rend des visites; on se prodigue

les égards; on se donne des fêtes magnifiques, et on se promet bien de se battre à la première occasion.

Nous adorons un dieu; les Européens l'adorent également. Tous les hommes sont d'accord sur le principe : la différence n'est que dans les mots et les cérémonies. Il y a cinquante ans, la mode voulait qu'on fût incrédule en France; elle ordonne aujourd'hui de tout croire. Ses sectateurs remplissent les temples, le matin, et ils consacrent au plaisir le reste de la journée. Cependant la gourmandise, la luxure, l'avarice, l'envie, sont des péchés irrémissibles, et on les commet assez gaillardement : on a rempli le matin les formes prescrites, et la plupart des hommes ne connaissent de la religion que les formes. La forme est ici la fille aînée de la mode.

Que j'apprendrai de belles choses aux chefs de nos tribus, quand je reparaîtrai dans nos montagnes! Combien je perfectionnerai notre législation! Je serai le petit Charlemagne des Illinois. Tu ne sais pas ce qu'était Charlemagne : je te conterai cela, et, en attendant, je t'embrasse de tout mon cœur.

LETTRE VII.

Madame Vernon ne néglige rien pour me donner des connaissances utiles, et m'en procurer d'agréables. Hier soir, elle m'a mené au spectacle. Le spectacle, mon cher Kotosè, amuse, séduit, entraîne.

Imagine-toi qu'un de nos vieillards ait la sottise d'être amoureux d'une jeune fille, qui a perdu ses appuis, et qui ne peut pourvoir à sa subsistance. Le vieillard la tient sous sa dépendance, et ne lui permet pas de respirer le grand air. Un jeune Illinois, qui est aussi amoureux de la belle, et qui a raison, passe souvent devant la case. Il s'y arrête; il fait des mines, des gambades, et il porte sa main sur son cœur. La petite fille a toute son innocence; mais elle entend très-bien ce qu'on veut lui dire, et elle sent qu'un beau jeune homme vaut mieux qu'un vieillard. Celui-ci s'inquiète, se tourmente; il menace le jeune homme, qui lui rit au nez; il ferme rigoureusement l'entrée de sa case, et lorsqu'il dort, car il faut bien qu'il finisse par là, la petite monte à l'ouverture par où s'échappe la fumée du foyer; elle saute dans les bras de son amant, qui l'emporte, et voilà une comédie.

La tragédie est bien autre chose. Les person-

nages ne pensent, ni ne parlent comme tout le monde, et ils ne riraient pas pour vingt peaux de castors. Ils ne mangent ou ne boivent que pour s'empoisonner; ils ne dorment que pour se laisser assommer. Il y a toujours une princesse coupable, ou malheureuse, qui fait frissonner, ou pleurer tous ceux qui l'entendent. Enfin cela ne finit que lorsqu'on a tué trois ou quatre personnes, qui se gardent bien d'en mourir.

A l'Opéra, on chante toujours. On fait l'amour en chantant; on se désespère en chantant; on se poignarde en chantant. Les spectateurs trouvent cela superbe, et surtout très-naturel.

Il y a ici des hommes d'esprit qui disposent ces actions-là d'avance. Il y a aussi des sots qui s'en mêlent. Du fond de sa case, un auteur cherche un tyran, aux extrémités de la terre, ou un travers parmi ses meilleurs amis. Il se creuse le cerveau, pour remettre à neuf des idées qui courent le monde, et présenter des situations qui ne soient pas trop usées. Quand il a terminé son ouvrage, il le colporte partout; partout il en lit des fragmens; partout, excepté au théâtre, il est proclamé un grand homme.

Ceux qui se chargent de mettre l'ouvrage en action s'appellent des comédiens. Il n'est pas nécessaire qu'ils aient de l'esprit, et assez ordinairement ils s'en dispensent. Mais on exige d'eux une mémoire sûre, parce qu'ils sont tenus à débiter ce qu'a écrit l'homme d'esprit, comme si cela ve-

nait d'eux naturellement. Il faut qu'ils joignent à la mémoire la faculté de faire dire à leurs yeux je vous aime ou je vous hais, et de lever et de baisser les bras à propos. Quand ils sont arrivés à ce degré de perfection, ce sont des hommes merveilleux. On les recherche, on les fête, on les caresse; on les met fort au-dessus de celui dont ils ne sont que les lecteurs; on fait tout ce qu'on peut pour leur tourner la tête, et on y réussit assez souvent. Ils vivent dans l'abondance, et l'auteur ne dîne que selon leur bon plaisir.

Lorsque nous nous présentâmes pour entrer, nous fûmes frappés, madame Vernon et moi, d'un spectacle bien inattendu, bien extraordinaire, bien révoltant. Un jeune garçon, de douze à treize ans, nous tendit la main et nous dit: *Faites l'aumône au fils de celui dont on va jouer la pièce.* Je ne comprenais pas ce que cela voulait dire; madame Vernon me l'expliqua.

On échange ici de l'argent contre l'usufruit d'une case, ou d'une portion de terre. Les lois disent que celui qui a donné son argent est propriétaire, et les lois mentent, parce que des événemens imprévus peuvent lui enlever ou sa terre ou sa case: pendant quelques années, on a vu ici ces prétendues propriétés changer continuellement de possesseurs. Mais ma pensée est à moi; elle est inhérente à mon être; elle en est la partie essentielle; aucun événement privé ou politique ne peut m'en dépouiller. Si j'ai écrit, et bien

écrit, ma pensée me survit, elle traverse les âges, et je suis toujours moi. Voilà une propriété vraie, certaine, incontestable, la seule même qui existe réellement.

Hé bien, mon ami, les comédiens s'emparent de cette propriété, quelque temps après la mort de l'auteur. Aucune loi ne les déclare ses héritiers; mais cet usage est consacré par le temps, et surtout par la mode, devant qui tout se tait.

Une jeune marchande de modes s'imagine qu'elle lira fort bien les auteurs. Elle fait des démarches pour paraître sur la scène; un homme puissant l'y pousse, et elle réussit. La voilà devenue héritière de tous les hommes de génie de France. Cela est très-commode. Et un malheureux enfant sollicite la charité des passans, à la porte du théâtre, où il ne peut pas même être admis. Il est privé de la consolation d'entendre encore son père mort, si, par un acte spécial de munificence, ses lecteurs ne lui permettent d'occuper une place, qu'un autre aurait payée un écu. Et les Français nous traitent de sauvages!

J'établirai un spectacle, quand je serai revenu parmi vous, parce que cela est fort agréable. Mais je vous proposerai des lois nécessaires, justes, et par conséquent inattaquables.

Vous déclarerez la pensée propriété impérissable de l'auteur, parce que cela est vrai. Lorsqu'on ne lui connaîtra plus d'héritiers, les comédiens n'hériteront pas, parce qu'ils n'ont pas plus

de droit à cet héritage qu'un pêcheur de l'Hoïo, ou qu'un chasseur de castors. Ils déposeront, dans un magasin, la portion de poisson, ou de riz qui aurait appartenu à l'auteur. Elle sera partagée entre les écrivains indigens, les comédiens en sous-ordre, qui seraient sans ressources à la fin de leur carrière, et il y en aura chez les Illinois, comme à Paris. Adieu, Kotosè.

LETTRE VIII.

Je reviens aux femmes, dont je t'ai déja parlé; mais qui sont un sujet inépuisable pour l'observateur.

On dit sans cesse ici qu'elles y sont reines, et elles le croient, parce que cela les arrange. Il est constant qu'on les comble, en public, de marques de déférence. Elles jouissent du triomphe passager qu'on affecte de leur décerner, et elles ne vont pas plus loin.

Il est vraisemblable que la faiblesse de ce sexe obtint, des peuples civilisés, de l'appui et même une sorte de protection. Le Français, qui exagère tout, et qui ne sait pas s'arrêter, porta les choses jusqu'au respect et à l'adoration. On fit des divinités de ces petits êtres, qui sont très-séduisans; mais qui n'ont rien de divin.

Il fallut justifier ces hommages, en les méritant.

Vaincre la nature est, sans contredit, la plus grande preuve de courage que nous puissions donner. Les femmes prêchèrent la continence, qu'on appelle ici vertu. Elles firent plus, elles la pratiquèrent. Quelques-unes, par-ci, par-là, se négligèrent un peu : le plaisir vaut bien la privation.

Le feu ne perçait pas encore; il couvait sous la cendre, et ce n'était qu'à la dérobée que la beauté soufflait le calumet. Mais le voile du mystère n'est pas également épais dans toutes ses parties. La curiosité, d'ailleurs, en soulève souvent un coin. Les femmes continentes firent des réflexions qui tournèrent au profit de l'amour.

Elles s'étaient fait une haute réputation, et elles désiraient la conserver dans toute son intégrité. Les amans proclamèrent que l'indiscrétion serait un crime digne de mort, et il y eut très-peu de causeurs.

Ces dames continuèrent donc à être honorées en public; mais on savait très-bien ce qu'on en devait penser.

Aujourd'hui, comme autrefois, le porte-faix, l'ivrogne crapuleux battent les femmes; ceux qui veulent se distinguer de la canaille les ménagent. Ils leur adressent de jolies choses; ils les louent indirectement, et avec finesse; une légère teinte de respect colore tout cela. Le sourire de ces dames annonce que'lles ne prétendent à rien de plus, et on les sert selon leur désir. Elles n'a-

vouent pas précisément leurs amans; mais elles consentent qu'on les devine. Ils ont eux-mêmes grand soin de se faire deviner, pour peu que le public conserve quelque doute.

Parmi les femmes les plus galantes, il en est qui sont esclaves de leur parole. On m'en a fait voir une, qui m'a juré n'avoir jamais manqué à la sienne. Je ne pus me défendre de lui marquer quelque étonnement. « Rien de plus facile, me « répondit-elle : Je ne m'engage jamais que pour « le temps où je sais que je peux être fidèle. »

Plaisanterie à part, il en est ici quelques-unes qu'on ne peut assez respecter.

Nous sommes tous, plus ou moins, soumis aux passions que nous tenons de la nature : les femmes dont je parle n'en ont qu'une. Elle les subjugue; elle ne s'affaiblit pas; elle soutient ou relève leur courage; elle leur fait faire des prodiges. Cette passion est l'amour de l'humanité souffrante.

Dès leur tendre jeunesse, elles font au malheur le sacrifice de leur beauté, d'un cœur quelquefois disposé à parler, et du repos du reste de leur vie. Les infirmités dégoûtantes, les miasmes qui s'échappent des plaies, les plaintes continuelles que la douleur arrache, rien ne les éloigne du lit de mort, rien ne ralentit leur zèle.

Les maux qui affligent leur patrie leur laissent-ils quelque relache? Elles cherchent, au loin, de nouveaux dangers, et de bonnes actions à faire. Il en est qui sont allées sous un ciel brûlant, et

presque sous un autre tropique, braver les feux du soleil, et l'effroyable contagion qui dévore des populations entières. Qu'elles sauvent un homme, et elles se croiront payées de leur inconcevable dévouement.

Des médecins ont entrepris le même voyage. Ils sont soutenus, peut-être, par l'amour de la gloire, par l'espoir d'une juste célébrité : les filles de Sainte-Camille vivent et meurent ignorées.

Quand nous nous prenons de querelle entre nous, ce qui arrive toujours quand nous avons bu de l'eau-de-vie, nous nous donnons réciproquement quelques coups de poing, et le lendemain nous ne pensons plus à rien. Ici, quand on a bu du punch, ou qu'on a de l'humeur, on se garde bien de se toucher. Mais on se propose, avec beaucoup de politesse, un coup d'épée, ou de pistolet. On se rend au lieu indiqué, avec un cortége analogue au rang des spadassins. On se bat en cérémonie; on encaisse le mort dans un carrosse; on le renvoie à sa famille, qu'on plonge dans le désespoir, et le meurtrier va se faire voir aux promenades, ou aux spectacles : la mode le veut ainsi. Et c'est nous qui sommes des sauvages!

Assez ordinairement ces querelles-là se terminent le verre à la main, et j'aime mieux cela, c'est plus gai. Les ennemis se réconcilient, franchement, chez un homme qui ne s'occupe que de ses

semblables, et qui toute l'année a, pour leur argent, un bon repas à leur service.

Les gens d'esprit sont ici très à la mode; aussi chacun veut en avoir, et y prétend. On a établi une sorte de maison privilégiée, dont les portes sont toujours ouvertes, et où les profanes ne peuvent pénétrer. Il n'est pas de rigoureuse nécessité d'avoir du génie ou même de l'esprit pour y être reçu : il suffit, pour cela, d'avoir du bonheur, ou de tenir à une coterie puissante.

Cependant le règlement semble annoncer qu'il y a disette de gens de mérite, puisque le nombre des élus est fixé à quarante. Ce règlement froisse, blesse tous les amours-propres, et chacun s'efforce de prouver qu'il est ridicule, absurde, pitoyable. C'est pour atteindre ce but, qu'il se forme des sociétés, savantes et littéraires, dans tous les coins de Paris, et chacune, comme de raison, prétend être la corporation par excellence.

Comme l'académie, ces sociétés ont leur président et leurs secrétaires; comme l'académie, elles tiennent des séances publiques, et on y dort comme à celles de l'académie.

Chacune de ces sociétés a son *factotum* qu'on appelle un secrétaire-général. Celui-là est le louangeur obligé de tous ses confrères. Si on s'en rapportait à lui, il s'ensuivrait qu'Apollon les inspire exclusivement. Mais l'auditoire a toujours soin de ne croire que la moitié de ce qu'il affirme,

et cependant cet auditoire est composé des familles et des amis de ces messieurs.

Nous avons des sorciers, qu'on redoute, et qu'on ne brûle pas. On les brûlait autrefois en France, ce qui prouvait que leurs juges n'étaient pas sorciers du tout. On les laisse tranquilles à présent, et c'est le moyen d'en avoir moins. Cependant il en existe toujours quelques-uns, et ce qui prouve leur supériorité sur les autres hommes, c'est qu'ils bravent le ridicule dont on cherche à les couvrir. Comme les médecins, ils se vantent de guérir toutes les maladies; ils diffèrent des médecins, en ce qu'ils ne tuent personne. Ils ont des inspirés, qui voient, en dormant, ce qui se passe à cent lieues d'eux, et les médecins ne voient pas toujours au-delà du bout de leur nez. Ces sorciers s'appellent des magnétiseurs.

Tu vois combien je me forme, et ce que je dois à madame Vernon. Les choses les plus frivoles en apparence, sont pour elle des sujets d'observations, et elle a la bonté de me les communiquer. Je vois que je pourrai écrire pendant un an encore, avant que d'avoir épuisé les travers qui frappent, chaque jour, mon aimable institutrice.

LETTRE XIe ET DERNIÈRE.

Il y a bien long-temps que je ne t'ai écrit, mon cher Kotosè, et j'ai eu de bonnes raisons pour cela.

Je rentrais chez moi un certain soir, et j'allais me coucher, lorsqu'on frappa à ma porte. J'ouvris, et trois hommes, habillés de bleu, me notifièrent que j'eusse à les suivre. Je leur répondis que je ne suivais personne, et que je n'exigeais pas qu'on me suivît, parce que je ne suis ni maître ni valet.

Ils me présentèrent un papier, au bas duquel ils me firent remarquer trois signatures, devant lesquelles, dirent-ils, toute résistance doit cesser. Je répondis que personne n'a le droit de me faire promener quand je veux dormir.

Ils se jetèrent sur moi. Ils me mirent aux pouces quelque chose qui m'ôta l'usage de mes mains, et je trouvai cette manière d'agir extrêmement malhonnête.

Ils me descendirent dans un carrosse, qui m'attendait à la porte. Ils se placèrent, sans façon, à côté de moi, et ils me firent entrer dans une maison, dont les murs ont autant d'épaisseur qu'une de nos cases a de circonférence.

Il faut pourtant que je rende justice à ces brutaux : ils s'étaient occupés de mes besoins. Ils me

remirent mes habits, mon linge, mes paillettes, et je reconnus qu'il n'y manquait rien, absolument rien. Je le leur certifiai par écrit.

Tout cela était si nouveau, si extraordinaire pour moi, que je ne pus fermer l'œil du reste de la nuit. Je m'endormis le matin, et je fus éveillé, en sursaut, par un monsieur portant un trousseau de clés, qui faisaient autant de bruit que dix de ces serpens à sonnettes qui, dit-on, jettent l'alarme parmi les habitans de l'Amérique méridionale.

Le monsieur me demanda, assez brusquement, si je voulais déjeuner. Je lui répondis, sur le même ton, que cela n'était pas douteux. Il me servit un repas, dont je fus très-content; mais il me le fit payer trois fois ce qu'il me coûtait lorsque je le prenais chez mon restaurateur. Je lui demandai quand finirait la comédie qu'on se donnait à mes dépens. Il me rit au nez, et disparut.

Le lendemain, on me fit paraître devant un autre monsieur, qui portait un bonnet noir, une longue robe noire, et qui n'a pas l'air plaisant du tout. Il me parla de madame d'Estival et d'un grand personnage, sur qui j'ai, dit-il, levé la main. Je lui répondis, sans biaiser, que madame d'Estival est ce qu'on appelle ici une catin, et que monseigneur est un sot. Il me demanda des détails; je lui en donnai. Il hocha la tête, il leva les épaules, et il m'engagea à prendre patience. Je lui répliquai que cela était bien aisé à dire.

Je restai là pendant quatre-vingt-dix soleils bien comptés, et le quatre-vingt-onzième, au matin, on m'apprit que je pouvais aller où je voudrais. Je ne me le fis pas répéter. Je mis mon paquet sous mon bras, et, pendant deux heures, je courus, sans m'arrêter, pour m'assurer que j'avais réellement recouvré l'usage de mes jambes.

Tu penses bien que je ne fus pas incertain un moment, sur le parti que j'avais à prendre. J'arrêtai une place à la diligence du Hâvre, où je m'embarquerai pour Philadelphie, aussitôt que je le pourrai.

Je ne voulus pas quitter Paris, sans prendre congé de madame Vernon. Elle essaya de me retenir, et je lui déclarai que je ne resterais pas dans un pays, où j'avais passé trois mois en prison, pour avoir mis à la porte celui qui voulait me jeter par la fenêtre.

LES VOYAGES DE VÉNUS,

Lus à la séance publique de la Société Philotechnique, du 4 novembre 1821.

Vous croyez, messieurs, comme beaucoup d'autres, qu'il faut fouiller les vieux monumens égyptiens, pour trouver des manuscrits précieux : vous êtes dans l'erreur.

Ceux qui craignent les longs voyages, et surtout les Arabes du Désert, se contentent d'aller admirer le beau ciel de l'Italie; et là ils achètent, à juste prix, des fragmens lacérés, et par conséquent indéchiffrables, qui n'ont d'autre mérite que d'avoir passé quatorze ou quinze siècles sous deux cents pieds de lave.

Moi, je suis devenu casanier, et je sors rarement de Paris et de sa banlieue. Mais souvent on trouve à ses pieds ce que d'autres vont chercher bien loin.

Je me promenais dans les catacombes parisiennes, à la lueur de vingt flambeaux. Vous

croyez encore, comme bien d'autres, messieurs, que ces vastes souterrains n'existent que par l'effroyable quantité de pierres qu'on a arrachées du sein de la terre, pour les ranger symétriquement à sa surface : vous n'y êtes pas, messieurs, vous n'y êtes pas.

Les catacombes de Paris sont aussi anciennes que le monde. Elles ont servi, pendant neuf mille ans, d'habitation à un peuple de Gnomes, d'une stature gigantesque, et d'une telle force de corps, que lorsqu'ils étaient mécontens de ceux qui respiraient le grand air, ils se réunissaient, se serraient, ployaient le dos, ébranlaient leurs voûtes souterraines, et produisaient ces tremblemens de terre épouvantables, qu'une science conjecturale a si faussement attribuée à l'action du noyau de feu qui brûle encore au centre du globe.

Un moment, allez-vous dire. Vous nous parlez de nos catacombes d'une façon tout-à-fait nouvelle. Qui donc vous a appris cela? Qui, messieurs? ce sont les graves et irrécusables auteurs qui nous ont assuré, sans rire, qu'à Babylone, la ville la plus civilisée de l'univers, toutes les femmes étaient obligées d'aller, une fois l'an, dans le Temple de Vénus, et d'y sacrifier... non des tourterelles; qu'Alexandre, le disciple d'Aristote, fut très-étonné quand il vit le flux et le reflux de la mer; que Numa eut des conférences, très-particulières, avec la nymphe Égérie; qu'une vestale remit à flot, avec sa ceinture, un vaisseau en-

gravé; qu'un gouffre se ferma, quand Curtius s'y fut précipité; que César se jeta tout armé dans la mer, nageant d'une main, et tenant en l'air, de l'autre, des papiers, qui ne furent pas mouillés; que les mahométans offrirent une couronne turque à saint Louis, qui ne connaissait ni leurs lois, ni leur langue, et qui était l'ennemi capital de leur religion; que Henri V, roi d'Angleterre, et couronné à Paris, mourut d'une maladie hémorroïdale, pour s'être assis sur le trône de nos rois; que le jésuite Avril baptisait mille Persans par jour, quoiqu'il ne sût pas un mot de leur langue, etc., etc.

Je me promenais donc dans nos catacombes, et je suis naturellement curieux. J'examinais tout, avec la plus scrupuleuse attention, et j'écrivais des notes sur mon album... Tout à coup, je vis remuer une pierre carrée, qui me parut avoir été incrustée dans le milieu d'une vaste roche... Oui, messieurs, je la vis remuer, et très-distinctement. Je crois aux miracles, sans doute, surtout à ceux que j'ai pu vérifier moi-même, ce qui ne m'est pas arrivé souvent. J'observai celui-ci, et je reconnus bientôt que le temps avait rongé les quatre faces de la pierre, et que des commotions un peu fortes, un certain courant d'air suffisaient pour la faire vaciller d'un manière sensible. J'y portai une main hardie; la pierre céda à mes premiers efforts, et je trouvai derrière... que croyez-vous que j'y trouvai? un lézard, une couleuvre, un serpent?...

Br!... un rouleau, d'un magnifique vélin, bleu-azur, sur lequel une main divine avait écrit, en lettres d'or, et en très-bon français, ce que je vais avoir l'honneur de vous lire.

Vous me demandez, messieurs, pourquoi je ne vous présente pas le rouleau en original? La question est si naturelle, que je dois me faire un devoir d'y répondre. Je copiais le manuscrit, pour favoriser une spéculation nouvelle de librairie. Le dernier mot était à peine transcrit, que le vélin tomba en poussière, soit que l'air extérieur l'eût trop vivement frappé, soit que la déesse ne me crût pas digne de posséder ce trésor.

Mon préambule est un peu long, je le confesse. Mais enfin je m'arrête, messieurs, et je commence ma lecture.

C'est la déesse qui parle.

Tout le monde sait que je naquis de l'écume de la mer. Moi seule je n'en sais rien, parce que, semblable, en bien des choses, aux autres femmes, il ne me vint d'idées que lorsque mes organes furent développés, au point de pouvoir être frappés par les objets extérieurs.

Qu'une femme soit déesse, reine ou bergère, elle est assez embarrassée de sa personne, quand elle se trouve nue sur le bord de la mer. Je ne savais pourquoi j'étais née, ni ce que je faisais au monde : j'avais encore cela de commun avec bien des gens.

Je regardais, avec anxiété et crainte, autour de moi, quand douze jeunes filles ailées parurent : c'étaient les Heures. Elles m'enlevèrent, et me transportèrent, en un instant, sur le mont Olympe. Ce premier voyage m'ennuya, parce que les Heures, qui vont si vite, sont très-silencieuses, et que j'aime beaucoup à causer.

Mes porteuses me déposèrent au milieu d'une nombreuse assemblée d'hommes et de femmes, dont je sus depuis que le genre humain avait fait ses dieux, parce qu'en ce temps-là, l'homme faisait Dieu à son image.

Ces dieux me regardèrent avec une audace qui me fit rougir, et ils s'écrièrent que j'étais la plus belle. Les déesses se pincèrent les lèvres, avec un air de dépit qui me fit plaisir, et je sentis encore, en ce moment, que j'étais femme.

La discorde vint s'établir au milieu du cercle sacré. Tous les dieux voulurent m'épouser; toutes les déesses s'y opposèrent. Elles firent un bruit épouvantable. Personne ne veillait plus à la conservation de la terre, ni à l'harmonie céleste, et les choses n'en allaient pas moins bien, quand Jupiter fronça le sourcil. Or, on sait que quand Jupiter fronçait le sourcil, tout rentrait aussitôt dans l'ordre.

Il me regarda, un moment, d'un air très-significatif. Junon le regarda, à son tour, d'une manière qui lui imposa : d'où je conclus que si une

femme acariâtre n'est pas aimable, elle est au moins la maîtresse à la maison.

Jupiter, pour anéantir les cabales, et éteindre les jalousies, décida que j'épouserais Vulcain. Aussitôt parut, au milieu du cercle, un petit homme, laid, boiteux, et qui, tout dieu qu'il était, m'adressa un compliment aussi mal tourné que lui. Je n'avais aucune idée de l'hymen, et j'acceptai sa main crasseuse. Vous voyez que les mariages de convenance datent de loin.

Mars, grand, bien fait et robuste, me lançait des œillades à la dérobée; j'y répondais de mon mieux, et sur l'Olympe, comme sur la terre, deux êtres qui s'aiment sont bientôt d'accord. Sur l'Olympe, comme sur la terre, certains maris ont quelquefois de l'humeur. Le mien nous enveloppa d'un réseau d'acier, et nous fit voir à tous les dieux, qui se moquèrent de lui. C'est depuis ce temps-là qu'on se moque sur la terre des maris qui ont la sottise de mettre le public dans leur confidence.

Mars n'a pas d'esprit, et il est brutal. Il me déplut bientôt, et je lorgnai, du haut de l'observatoire céleste, un petit chasseur de l'île de Chypre, que je trouvai beau comme un ange, quoique nos sectateurs ne connussent pas les anges, ce qui ne rend pas du tout leur existence incertaine. J'abandonnai furtivement l'Olympe, et les colombes qui traînaient mon char, me descendirent

mollement dans une forêt où chassait Adonis. Il quitta le chevreuil qu'il suivait, pour courir après moi, et femme qui fuit devant son vainqueur est bientôt prise.

Adonis me laissait à l'aube du jour; il ne revenait que le soir, fatigué, accablé, et je cherchais un prétexte pour le quitter honnêtement, lorsqu'un sanglier m'en débarrassa.

Ninus occupait le trône d'Assyrie. Il avait trouvé un bel empire, tout arrangé; il le gouvernait, tant bien que mal, et ses courtisans le proclamaient le plus grand des rois. Le peuple, écho de la cour, répétait ce qu'on disait à Babylone. Je fus tentée de voir ce grand prince. Je me présentai à lui sous le nom de Sémiramis; je lui tournai la tête, et je devins reine d'Assyrie.

Je reconnus bientôt que mon second mari était un pauvre homme, sous tous les rapports. Je donnai à un mannequin ma taille, mes formes, ma figure. Je l'animai et je disparus.

La Sémiramis nouvelle avait de l'ambition et du génie. Elle trouva, comme moi, que son mari était un sot. Elle s'en défit, pour régner seule, ce qui prouve qu'un roi imbécille doit bien se garder d'épouser une femme qui ait plus d'esprit que lui.

Thésée remplissait le monde de son nom et de sa gloire. Une petite fille, nommée Hélène, commençait à faire du bruit dans la Grèce, et paraissait fixer l'attention des héros. Je voulus la

voir. Je la trouvai jolie, très-jolie, trop jolie. Je l'enlevai; je la cachai dans le sanctuaire de mon temple d'Amathonte; je m'établis, sous ses traits, à la cour de son père, et je m'embellis d'un rayon de ma divinité. Thésée m'enleva : c'est ce que je voulais.

Les héros sont inconstans : Thésée m'abandonna. C'est la seule fois que j'aie été délaissée. Je m'en consolai, en pensant que ma nature humaine me soumettait aux petits désagrémens, dont tant de femmes ont la sottise de s'affliger. Je rétablis Hélène dans tous ses droits, dont elle usa, dont elle abusa, à l'exemple de tant de petites personnes, aussi célèbres par leurs travers que par leur beauté.

Fatiguée de voyages, qui ne m'avaient pas procuré l'agrément que je m'en étais promis, je retournai dans l'Olympe. Les dieux me reçurent à merveille. Les déesses chuchotèrent long-temps entre elles. La calomnie, selon l'usage, ajouta bien des traits à la vérité. Mon mari, corrigé de la manie de faire du bruit, eut le bon esprit de ne pas me demander d'où je venais, et sa discrétion lui valut mon estime. Nous vécûmes en gens du bon ton, sans amour et sans haine, ne nous cherchant jamais; ne nous évitant pas, et nous traitant avec une extrême politesse, quand, par hasard, nous nous rencontrions.

Une immortelle a des momens d'ennuis, d'autant plus difficiles à supporter qu'elle sait qu'ils

se renouvelleront pendant toute une éternité, et une éternité est bien longue! Fatiguée de tout, et un peu de moi-même, je jugeai à propos de dormir, pendant quelques siècles, et de laisser renouveler le monde, afin de voir du nouveau à mon réveil.

Mercure, qui ne dormait jamais, me caressa le bout du nez avec celui d'une aile de ses talons. Je m'éveillai en sursaut, et j'entendis notre messager parler, avec éloge, de cette petite partie du globe connue sous le nom de Grèce. Il l'annonçait comme la patrie des beaux-arts; il vantait les hommes célèbres, dans tous les genres, qui en étaient la gloire et l'ornement. Il ne cessait pas, quand il parlait d'un certain Alcibiade; il y revenait malgré lui, et il me donna la plus forte envie de le connaître. Je fus à Athènes, embellie encore par le désir de plaire. Je me donnai un esprit fin et délicat; je parus sous le portique, et bientôt on ne parla plus que d'Aspasie.

Alcibiade m'aborda, avec l'air suffisant d'un homme, qui ne rencontre pas de cruelles. Je le trouvai charmant; mais je voulus le guérir de sa fatuité : je m'attachai à Socrate. Il était laid, mais on ne l'écoutait pas, dix minutes de suite, sans voir en lui le premier des hommes. Sa sagesse tolérante, sa douce éloquence, le développement de vérités inconnues partout, l'amour de l'humanité et de son ingrate patrie me le rendaient cher. J'oubliais, près de lui, que j'étais venue à

Athènes pour toute autre chose que pour y faire un cours de philosophie.

Alcibiade était ami de Socrate. Il vint bientôt se mêler à nos graves entretiens. Il para la sagesse de ce sel attique, qu'il possédait à un degré éminent; les manières les plus aimables faisaient valoir les graces d'une figure entraînante; enfin il joignit la modestie à tous les dons que lui avait prodigués la nature. Vous le dirai-je? Il perdit le divin Socrate dans mon esprit. Je fus toute à Alcibiade.

Le bonheur lui rendit sa fatuité. Je reconnus qu'il cherchait des triomphes et non des cœurs. Je lui annonçai, de ma science certaine, que sa célébrité s'éteindrait avec ses charmes, et qu'il ne serait qu'un vieillard ridicule et délaissé. Je le quittai, je retournai dans l'Olympe, et j'y invoquai encore Morphée. Ce n'était que dans ses bras que j'échappais à la fatigante monotonie des conversations célestes, et à mon immortalité.

Hébé crut remarquer, un jour, que quelques cent ans de sommeil commençaient à altérer ma fraîcheur : le jeûne n'embellit personne. Elle m'éveilla, et me présenta l'ambroisie. Je la saisis avec avidité, et je causai ensuite avec la petite divinité, qui s'était occupée de moi. Une teinte d'esprit perçait à travers sa candeur. Elle parlait peu; mais elle entendait tout et n'oubliait rien : les petites filles sont comme cela. J'appris qu'une poignée d'hommes s'était établie en Italie; que la

valeur, le dévouement à la patrie, l'abnégation de soi-même les avaient continuellement agrandis, et les destinaient à l'empire du monde. Ce genre d'héroïsme piqua ma curiosité : j'allai à Rome.

Ce peuple, qui déja remplissait l'univers de son nom, était opprimé par des patriciens, qui oubliaient qu'ils n'étaient rien que par lui. L'oppression m'a toujours révoltée : je résolus de briser les chaînes des Romains.

Mes premiers travestissemens n'avaient pas été heureux. Je me fis honnête femme, pour changer; femme respectable même, et je donnai les Gracques aux plébéiens.

Ces enfans, que j'avais élevés avec le plus grand soin, à qui j'avais inspiré mes vertus civiques, très-nouvellement acquises, avaient toutes les qualités propres à rétablir un heureux équilibre dans l'état. La fougue de la jeunesse les rendit indociles à mes leçons. Ils dépassèrent le but que je leur avais indiqué, et ils périrent misérablement. J'avais pris le cœur d'une mère : je les pleurai, et les auteurs de leur mort ne dédaignèrent pas de consoler Cornélie.

J'avais voulu le bonheur d'un grand peuple : je reconnus la vérité d'un adage inscrit dans le livre du Destin : *Les hommes ne sauront jamais être heureux.*

L'Olympe me revit encore, encore lasse de mes essais multipliés, lasse surtout de moi-même.

Je m'étourdis de nouveau sur l'ennui de mon existence; je m'endormis, après m'être recommandée à Hébé.

Un certain jour, je ne sais trop lequel, des éclairs brûlans, un tonnerre épouvantable me réveillèrent. Les dieux, les déesses couraient çà et là sur l'Olympe; se heurtaient, s'interrogeaient, déraisonnaient, ne savaient plus où ils en étaient. Les Graces se reléguèrent dans un coin; les Muses brisèrent leur luth, leur burin; Apollon avait lâché ses chevaux dans l'espace; il avait jeté sa lyre au loin; le sourcil redoutable de Jupiter était tombé; son foudre éteint gisait à ses pieds; Mars avait pris son parti: il était allé souffler, sur la terre, l'ignorance et l'esprit de rapine et de dévastation. Hébé s'était blottie sous un myrte déja fané. Je m'approchai d'elle, et elle me conta qu'un Dieu, nouveau et unique, avait renversé nos autels. Je concevais bien que l'homme, léger et versatile, aimât le changement en tout genre; mais je ne savais pas quel sort on réserve à des dieux détrônés. Craintive, irrésolue, je me réfugiai, avec l'Amour, dans mes bosquets d'Idalie.

Nous y fûmes long-temps en sûreté. Mais enfin de vilains hommes, qui portaient de grandes barbes et de larges turbans, nous découvrirent. Ils m'emmenèrent avec eux, et laissèrent l'Amour, qu'ils déclarèrent n'être bon à rien.

Pendant quelques siècles, je passai du harem d'un calife dans ceux d'un muphty, d'un pacha,

d'un aga des Janissaires, d'un bostangi, que je ne pus fixer, et dont les femmes me détestaient, parce que j'étais partout la plus belle. Chaque jour, je maudissais la vie, et je ne pouvais mourir!

Un certain comte de Bonneval devint mon maître. Il connaissait toutes les religions; il en changeait facilement, et il n'en pratiquait aucune. Il m'apprit un jour, que tout ce qu'il y avait de bon, de piquant, d'aimable sur l'Olympe s'était naturalisé dans son pays. Certaine de trouver enfin un asile agréable, je courus en France.

J'y retrouvai plusieurs des dieux et des déesses, mes anciens compagnons de gloire. Réduits à se cacher, ils s'étaient tous travestis, et je me déguisai comme eux.

Apollon portait un habit de velours galonné en or, une volumineuse perruque, et il s'appelait Racine. Clio, en robe violette et en rochet, se nommait Bossuet; Melpomène, Corneille; Thalie, Molière; Euterpe, Lully; Terpsichore, Pécourt; Érato, Quinaut; Calliope, Fénélon; Uranie, Cassini; Polymnie, Rollin; Mars, enfin civilisé, était le grand Condé; moi, je me fis appeler Ninon de Lenclos.

La cour passait pour la plus brillante et la plus polie de l'univers. Nous voulûmes la voir, et nous y trouvâmes les Graces, cachées sous les noms de La Vallière, de Fontanges, de Montespan. Les friponnes ne s'étaient pas oubliées.

Une foule de jeunes seigneurs s'attacha à mes

pas. J'en distinguai quelques-uns. De l'esprit sans prétention, une gaieté franche, les charmes de la figure, une valeur brillante en faisaient de petits êtres uniques. Ils aimaient un peu le vin; mais des dieux sujets aux passions, pouvaient pardonner quelques travers aux hommes.

Ma maison devint le rendez-vous de la meilleure compagnie. L'Amour m'avait retrouvée. Il n'était plus qu'un être métaphysique, et je le cachai soigneusement. Mais du fond d'un boudoir, de dessous une chaise-longue, il décochait des traits que je rendais invisibles, et dont l'effet n'était pas moins sûr. Bientôt je n'eus plus que des amans. Ils n'étaient dominés, ni par la jalousie, ni par cet égoïsme, fils d'un orgueil ridicule. Ils s'arrangeaient à merveille entre eux, et j'avais le plus grand soin de n'en mécontenter aucun.

Quarante ans s'écoulèrent au sein des plaisirs les plus variés et les plus piquans. Cependant nous n'étions, pour toute la France, que de simples mortels, et il fallut avoir l'air de vieillir.

L'amour se cache encor sous les rides naissantes...

Les miennes avaient quelque chose de divin. On me croyait soixante ans, et j'inspirais encore des passions.

La cour vieillissait réellement. L'austérité, l'ennui avaient succédé aux fêtes, à la galanterie. La ville, entraînée par l'exemple de grands, deve-

nait triste et maussade. Nous sentîmes tous que le moment de la retraite était arrivé, et nous disparûmes les uns après les autres.

J'avais été heureuse, parfaitement heureuse en France, et je voulus laisser à mes aimables Français un gage de ma satisfaction. J'écrivis ces lignes, et je les cachai dans ces catacombes, où je suis bien sûre que les Parisiens, qui ont les mains très-alertes, les trouveront tôt ou tard.

Ils voudront savoir vers quelles contrées nous avons dirigé nos pas. Qu'ils nous suivent dans l'histoire : ils nous verront partout où on sait aimer, et où on cultive les beaux-arts.

CHILDÉRIC PREMIER,

ROI DE FRANCE,

ET VIOMADE.

DEUXIÈME PARTIE.

PRÉFACE.

L'HISTOIRE nous présente quelquefois des faits tellement romanesques, qu'on refuserait d'y croire, s'ils n'étaient attestés par des écrivains dignes de foi.

L'autorité de ces auteurs peut cependant être combattue, lorsque les événemens qu'ils rapportent ne tiennent pas au corps de l'histoire, et qu'ils ont une apparence de merveilleux, qui déplaît à une raison exercée. Ils sont tout-à-fait incroyables, si tous les auteurs contemporains ne s'accordent pas, au moins sur le fond de ces mêmes faits.

Tous nos vieux chroniqueurs s'expriment de même sur le règne de Childéric. L'histoire de ce prince, disent-ils, ressemble à un roman, par la nature des événemens, et par leur multiplicité. Cet accord de nos anciens historiens semble ne permettre aucun doute sur leur véracité : on regrette seulement qu'ils se soient bornés à indiquer des choses, dont le développement aurait pu inspirer un vif intérêt.

Les romans historiques égarent continuellement ceux qui ne connaissent pas l'histoire; ils jettent dans une sorte d'incertitude ceux qui ne l'ont pas sérieusement étudiée, et ils déplaisent souverainement, à quiconque

en fait son occupation essentielle. Quelque charme qu'offre, sous une plume élégante, cet amalgame de vérités et de fables, il est formellement condamné par le jugement et le bon goût.

Mais est-il défendu de suppléer au silence des historiens, et, en respectant l'histoire, ne peut-on pas se permettre ce qu'on leur reproche de n'avoir pas fait? Sans doute, les détails que j'offrirai seront de pure invention. Mais s'ils dérivent naturellement des récits de Grégoire de Tours, de Frédégaire, de l'auteur des Gestes, de Roricon, etc., j'aurai simplement rempli des vides, et donné à des récits, trop arides et trop courts, une marche nécessaire à leur développement.

CHILDÉRIC PREMIER,

ROI DE FRANCE,

ET VIOMADE.

L'EMPIRE français, que nous avons vu si puissant et si glorieux, n'existait pas encore. Un prince obscur, dont l'origine n'est pas constatée, régnait sur une petite partie de la Belgique, où il était étranger aux grands événemens qui avaient renversé la puissance romaine. La commotion, causée par la chute de ce colosse, avait ébranlé le monde, et Mérovée vivait en paix. Ce prince était loin de prévoir qu'il dût être le fondateur du royaume de France.

Si la destruction de l'empire romain rendit, aux peuples asservis, une indépendance que l'abus seul de la force avait pu leur faire perdre, elle suscita des guerres longues et cruelles, qui ramenèrent l'ignorance, et la barbarie des premiers âges.

Un homme féroce régnait sur les Scythes, qui occupaient le pays situé entre le Danube et le Pont-Euxin. Dévoré par l'ambition; fier de son courage, et de celui de ses soldats, il porta d'a-

bord ses armes dans l'Orient, et fut repoussé par des peuples, qui venaient de reconquérir leur liberté.

Attila, forcé de s'éloigner, porta ses regards sur les riches contrées de la Celtique.

Le préfet Aétius avait usurpé l'autorité souveraine sur quelque provinces, qu'une vieille habitude nommait encore romaines. Averti, à propos, de l'invasion que projetait Attila, il se hâta de rechercher l'alliance de Théodoric, roi d'Italie, et d'une partie de l'Allemagne; de Gondioc, roi des Burgondions; des habitans des Armoriques, et de Mérovée, roi des Francs. . . .

La France du cinquième siècle, bornée à l'extrémité de la Belgique par les marais, alors impraticables de la Hollande, sans industrie, et par conséquent sans commerce et sans richesses, n'avait rien à redouter d'un barbare, qui ne respirait que pour le pillage. Des avantages certains purent donc seuls déterminer Mérovée à accéder au projet d'alliance qu'on lui proposait.

Les conditions de ce traité ne sont pas venues jusqu'à nous. Mais le roi des Francs se serait-il hasardé à attirer, sur ses petits états, la vengeance d'un prince redoutable, si on ne lui eût assuré un accroissement de territoire qui pût le dédommager des périls réels auxquels il allait s'exposer? Nous verrons plus tard combien ces conjectures sont fondées.

Ce traité d'alliance fut conclu. Mérovée se mit

à la tête des troupes qu'il put rassembler, et il joignit l'armée des alliés.

Il avait un fils, encore enfant, dont la beauté remarquable captivait l'amour des Francs. On n'ignorait pas, dans ces temps grossiers, ce que peut, sur le commun des hommes, l'esprit d'enthousiasme, quel qu'il soit. Mérovée mit son fils dans ses rangs. Il le confia à la valeur de ses soldats : c'était un moyen de les rendre invincibles (1).

Attila (2) avait passé le Rhin à la tête de cinq cent mille combattans. Il détruisit entièrement la ville de Metz; il s'empara de quelques places; il y établit des magasins, et il ne pensa plus qu'à attaquer, et à anéantir l'armée des alliés.

Aétius, et les princes, qu'il avait rassemblés sentirent qu'une bataille allait décider de leur sort; ils se disposèrent à vaincre ou à mourir, et ils marchèrent au-devant de l'ennemi commun.

Les Scythes, connus depuis sous le nom de

---

(1) L'histoire ne nous a pas transmis le nom de la reine, mère de Childéric. Elle se tait sur son origine et l'époque de sa mort.

(2) L'histoire dit positivement qu'Attila passa le Rhin sur un pont de charpente, dont les bois *furent coupés dans la forêt Noire.* Or, la forêt Noire s'étend parallèlement au fleuve de Huningue à Strasbourg. C'est donc sur un point de cette ligne qu'Attila franchit ce fleuve, et non dans les Pays-Bas, comme on le présume, d'après des traditions mensongères.

Huns, ne négligeaient rien de leur côté pour s'assurer la victoire. Ils poussaient, sur différens points, des reconnaissances, qui leur rendaient compte du nombre et de la position des troupes alliées. Attila, ferme dans ses projets, mais toujours réfléchi, ne voulait rien donner au hasard, et il redoutait la tactique d'Aétius, qui avait commandé des débris des légions romaines.

Le fils de Mérovée était l'idole de l'armée. Chacun s'empressait de combler le petit Childéric de marques d'amour et de respect. Toujours dans les bras des soldats, il respirait, avec la vie, cette ardeur guerrière, ce noble courage qu'il développa depuis si heureusement. On le voyait frémir au nom d'Attila; on lui applaudissait, on lui jurait de mourir pour lui. Cet enfant ne soupçonnait rien de l'influence qu'il exerçait : son sourire, une de ses caresses, transformaient les hommes en héros.

Il était aux avant-postes, avec un de ces vieux et braves officiers, que les princes considèrent si peu, et qui leur sont si utiles un jour de bataille. Gontram se reposait auprès du petit prince. Une touffe d'arbres les garantissait de la chaleur, et un repas frugal réparait leurs forces épuisées. Tout à coup le bruit des armes se fait entendre. Gontram se lève... Un corps de cavalerie scythe a attaqué ses hommes d'armes; ils se défendent; mais ils ont été surpris. Ils n'ont pas le temps de se mettre en ordre de bataille; ils combattent

sans chef, sans but, sans accord de volontés. Gontram paraît; il s'élance sur son cheval; il fond tête baissée sur l'ennemi, en criant aux siens : Sauvons Childéric. Ce cri relève le courage, qui commençait à chanceler. L'ordre se rétablit; on tombe sur les Huns; on enfonce leurs escadrons; on les force à chercher leur salut dans la fuite.

Gontram, couvert de sang et de poussière, oublie la gloire qu'il vient d'acquérir; il vole sous les arbres où il a laissé Childéric... O honte, ô désespoir! le prince chéri a disparu. On ne peut douter de son infortune; un parti de Huns l'a enlevé.

Que deviendra Gontram? que répondra-t-il à son roi, qui va lui demander son fils? Avouera-t-il qu'il ne devait pas l'exposer aux avant-postes? Demandera-t-il pardon d'une faute, que rien ne peut réparer? Gontram peut mourir; il ne sait pas fléchir le genou. Il rassemble sa troupe, il marche en avant; il ne connaît plus qu'un cri de guerre : Délivrons Childéric.

Ce cri est répété mille fois. On court, on se précipite sur les pas des Huns. On joint, on immole des fuyards; on se disperse dans la campagne; on cherche le jeune prince.

On aperçoit l'enfant chéri au milieu d'un gros de cavalerie. Il a reconnu Gontram, et il étend ses bras, faibles encore, vers celui qui doit le délivrer. Il l'appelle par son nom, il le supplie. Gontram voit les larmes couler de ces yeux

qu'embellissaient, peu d'heures avant, la gaieté et le plaisir.

Il rallie ses Francs : Délivrons-le, crie-t-il encore, et ils fondent tête baissée sur les Huns. Ceux-ci ont appris, de la bouche de Gontram même, combien est précieux le jeune captif qu'ils retiennent dans leurs rangs. Ils opposent une barrière de fer à l'impétuosité française.

C'est Childéric ou la mort que veut, que demande Gontram. Sa hache d'armes immole ou renverse tout ce qui se présente devant lui; ses Francs se montrent plus que des hommes. Ils s'ouvrent un passage dans la phalange ennemie; la victoire va une seconde fois couronner leurs efforts.

Le barbare, qui tient l'enfant dans ses bras, s'arrête et dit à Gontram : « Retirez-vous, ou je « fais rouler sa tête à vos pieds. » Les Francs frémissent. Incertains, irrésolus, ils ne savent à quelle idée s'arrêter. Ils ont cessé de combattre; leurs yeux sont fixés sur l'enfant adoré, et ils ne voient pas des troupes fraîches qui viennent les prendre par derrière et sur leurs flancs.

Il n'est plus possible de penser à vaincre. Il faut mourir... Ils meurent.

On conduit Childéric en triomphe sous la tente d'Attila.

Le premier mouvement de ce prince féroce est de massacrer un enfant innocent. Il apprend qu'un des rois alliés est son père; la soif de l'or dé-

sarme son bras. Il espère, il croit que la liberté de Childéric sera achetée au poids de l'or. Il le confie à des hommes, dont la fidélité est éprouvée; il le fait conduire sur les derrières de son armée.

Cependant le trouble, la confusion régnaient dans le camp de Mérovée. Ce père éploré demandait son fils à chacun de ses soldats, et chacun d'eux se croyait responsable d'un malheur dont il n'était plus permis de douter : on avait vu Childéric dans les bras de Gontram; on savait que cet officier commandait une grand'garde, et aucun de ceux qui composaient cette troupe n'avait reparu.

On s'avance en bon ordre, du côté où campait l'ennemi. Bientôt des débris d'armes, des cadavres épars annoncent que Gontram a été attaqué. Les troupes de Mérovée se divisent, et se portent sur différens points. Un de ces corps arrive dans un hameau, où on juge qu'un combat opiniâtre a été livré : ce petit espace est jonché de morts.

On trouve, on reconnaît Gontram. Son visage, couvert de la pâleur de la mort, semble menacer encore celui qui l'a frappé. On lui demande Childéric, comme s'il pouvait entendre, répondre, sentir. A ce nom adoré un soldat franc, mortellement blessé, se ranime et fait un dernier effort. « Childéric, dit-il, est prisonnier des Huns »; et il expire.

Que feront ces braves gens? Attaquer les Huns

en aussi petit nombre, c'est vouloir mourir, sans utilité pour le prince captif. C'est dans une bataille générale qu'ils conquerront sa liberté, ou qu'ils le vengeront.

Leurs chefs se rassemblent, et les ramènent. Ces Francs, si belliqueux, si fiers, rentrent dans leurs lignes, l'œil morne, et les armes baissées. Leur silence peint leur sombre désespoir, et annonce à Mérovée que son fils est perdu pour lui.

Ce prince se fait revêtir de son armure. Suivi de tous les siens, il se présente devant le camp des Romains. Il prie, il supplie, il conjure Aétius d'avoir pitié de sa douleur, et de conduire, à l'instant même, toutes ses troupes au combat.

Aétius lui répond que le moment d'attaquer, avec avantage, n'est pas encore venu; qu'il lui faut trois jours pour terminer ses dernières dispositions, et attirer l'ennemi dans un piége, qui assurera la victoire aux alliés. « Trois jours! trois « jours, dites-vous! Et mon fils, que deviendra-« t-il? qu'est-il devenu? — C'est de l'or qu'Attila « cherche à la tête d'une armée formidable. Il faut « lui en promettre, l'abuser, le vaincre, et rendre « la liberté au jeune prince.

« — Et si ce barbare voit la victoire prête à lui « échapper, dit Viomade, savons-nous à quel ex-« cès il portera le délire de la vengeance? »

Viomade était un officier franc, jeune, beau, courageux et adroit. Il avait vu naître Childéric; il avait guidé ses premiers pas; il lui avait appris

à articuler ses premiers sons. Le cœur du jeune guerrier était navré; mais sa grande ame était calme. « Il ne s'agit pas de négocier, dit-il. Pro-« mettre de l'or que nous ne pourrons trouver, « c'est dévoiler notre indigence; c'est déclarer à « Attila qu'il peut frapper le père dans le fils, et « profiter, pour nous vaincre, du moment où la « douleur suspend, éteint le courage du brave « soldat. Non, il ne s'agit pas de négocier : il « faut délivrer Childéric. — Hé! qui le délivrera, « s'écrie Mérovée? — Moi! moi, dis-je. — Hé! « comment? — C'est mon secret. — Tu crains de « le confier à ton roi, à un père! — Je respecte, « j'aime le monarque; mais je me défie de la vio-« lence de ses sensations. L'œil, le geste, le si-« lence même, tout parle dans l'homme agité et « malheureux. Je le répète, il faut délivrer Chil-« déric, et c'est moi qui le délivrerai. »

Mérovée n'insiste plus. Il presse Viomade dans ses bras; ses larmes coulent sur ses joues. « Va, « lui dit-il, et souviens-toi que je te devrai plus « que la vie. »

Le roi fait rentrer ses troupes; il s'enferme dans sa tente, et, prosterné sur la terre, il invoque la bonté et la protection des dieux.

Viomade avait arrêté son plan. L'exécution en était difficile, périlleuse; mais rien ne pouvait l'arrêter. Le jour était sur son déclin, et le jeune guerrier se prépara à agir.

Le christianisme s'était étendu dans l'Europe,

Des villes, des provinces entières l'avaient adopté. Cependant l'ancien culte romain existait encore : on se détache difficilement de la religion de ses pères. Les prêtres chrétiens, animés encore de l'esprit de charité, voulaient persuader, et non contraindre. Ils toléraient un amalgame des cérémonies païennes et de celles qu'avaient établies les successeurs des apôtres. Le voyageur se reposait sous le péristyle d'un temple de Vénus, ou à l'ombre de l'humble chapelle dédiée à Marie.

Dans une forêt voisine de la ville de Reims, il existait encore un collége de prêtres de Bacchus, dont le temple tombait en ruines. Le culte de ce dieu n'avait rien perdu de son éclat à Châlons, et dans le pays qui entoure cette ville. Les bacchanales s'y célébraient encore avec un délire qu'on croyait religieux. Une nombreuse société de prêtres entretenaient ce fanatisme du plaisir, si facile à inspirer aux hommes.

Les humbles ministres du Dieu pauvre opposaient leur morale austère à l'empire des sens, et leurs succès étaient faibles : toutes les jouissances se présentaient d'un côté ; toutes les privations étaient de l'autre. Cependant les ministres des deux religions jouissaient d'une liberté illimitée. Accueillis, considérés partout, ils n'inspiraient aucune défiance. Les prêtres chrétiens ne connaissaient pas encore le crime, et on n'avait à reprocher à ceux du paganisme que la mort de Socrate.

Viomade prit ses armes et monta à cheval. Il défendit à ses esclaves de le suivre, et il sortit du camp, favorisé par d'épaisses ténèbres. Il se dirigea sur la ville de Reims, autant que le lui permit l'ignorance des localités, et des chemins souvent impraticables.

Je suis mort, pensait-il, si je rencontre un parti de Huns. Je peux réussir, si je parviens, sans être aperçu, jusqu'au temple de Bacchus. Tout à coup un effrayant *qui vive* frappe son oreille. Il s'arrête; il sent qu'il n'a pas le temps de réfléchir. Mais il est maître de lui, et il est guidé par son cœur. Il saute légèrement à terre; il frappe son cheval, et le pousse du côté d'où est partie la voix redoutable. Il se dépouille de son armure; il ne garde qu'une épée courte, et facile à cacher sous ses vêtemens. Il s'éloigne à grands pas du péril qui le menace, et il cherche à reprendre la direction qu'il a été obligé d'abandonner un moment.

Il marche, il avance, ignorant si quelque embuscade ne le menace pas encore. Il entrevoit une lumière dans le lointain. Est-ce un village? la guerre a-t-elle ôté aux habitans le repos, dont ils ont joui si long-temps? Sont-ce les feux de l'ennemi qui frappent ses regards?

Quoi que ce puisse être, Viomade croit devoir se détourner encore. Mais où portera-t-il ses pas incertains? Il ne peut supporter l'idée de reparaître devant Mérovée sans lui présenter Childé-

ric. Son courage se ranime, son enthousiasme renaît; il s'avance, l'épée à la main, décidé à tout braver. Il trébuche, il tombe, il roule. Au fond du ravin, qu'il a trouvé sous ses pas, se présente un homme, armé d'un arc et d'un carquois. S'il est seul, il n'est pas à craindre pour Viomade. Le jeune guerrier lève son épée... il va frapper. Ce malheureux tombe à ses genoux, et lui demande la vie. C'est un pauvre braconnier, qui guette, qui attend quelque bête fauve.

Viomade lui parle, le rassure. Il lui offre ce qu'il peut gagner en un mois, s'il veut le conduire à la forêt de Petin, en lui faisant éviter les avant-postes des Huns. Une telle proposition ne pouvait être refusée. Viomade s'appuie sur le bras de celui qu'il allait immoler à sa sûreté, et qui est devenu, pour lui, un être secourable et consolateur.

Le jour commençait à poindre, et Viomade aperçut la forêt si désirée, couverte encore des ombres de la nuit. Il donna à son guide plus qu'il n'avait promis; mais il lui ordonna de retourner au lieu même où il l'avait trouvé : il était important que cet homme, qui pouvait le reconnaître, ignorât vers quel point il allait se diriger.

Il attacha son épée sous sa tunique, et il s'enfonça dans la forêt. Une paysanne, jeune et fraîche comme le printemps, venait d'y amener ses chèvres. Viomade chercha à la faire parler. Il était jeune et beau; il ne pouvait effrayer une fille

de quinze ans, qui déja prenait du plaisir à le regarder. Elle reconnut qu'il était excédé de fatigue, et elle l'invita à s'asseoir auprès d'elle. La langue du beau jeune homme était desséchée, puisqu'il articulait avec peine, et elle lui offrit de son lait.

Viomade, rafraîchi, reposé, lui parla d'abord d'elle : c'est un moyen sûr de se faire écouter par toute fille un peu jolie. Il apprit que ses parens habitaient au centre de la forêt, où les Huns n'avaient pas osé pénétrer encore, et que leur défiance avait jusqu'alors garanti sa famille de la dévastation, que ces barbares portaient partout avec eux. Ces bonnes gens étaient dans une ignorance absolue de ce qui se passait dans le monde. Cependant le bruit de la captivité de Childéric était venu jusqu'à eux. On croyait même, dit la jouvencelle, que le petit prince était gardé dans un château fort, situé aux environs de la ville de Châlons. « Et les prêtres de Bacchus, comment « sont-ils traités par l'ennemi? — Oh! je ne sais « pas s'il y a des prêtres de Bacchus à Châlons... « — Peut-être bien me trompé-je. Je croyais aussi « qu'il y en avait dans cette forêt. — Oh! oui, oui, « il y en a. — En connaissez-vous quelques-uns? « — Oh! non. Ma mère m'a bien défendu de les « aller voir. — Hé, pourquoi? — C'est, voyez-vous, « qu'ils aiment le bon vin. — Il n'y a pas de mal « à cela. — Mais ils aiment encore... — Quoi? — Ils « aiment encore... — Les jolies filles, peut-être? —

« Vous y êtes, c'est bien cela. — Vous ne voulez « donc pas aimer? — Je ne dis pas... si... si... — Si « c'était pour le mariage? — Hé, sans doute. Une « jeune fille est bien aise de se marier. Si c'était « un jeune homme de vingt-deux à vingt-cinq ans, « grand, bien fait; s'il avait un beau visage, un « œil bleu, des cheveux blonds et bien bouclés », et la petite regardait tendrement Viomade, en le peignant trait pour trait.

« Dites-moi, la belle enfant, où conduit ce che- « min-là? — A Reims. On voit la ville en sortant « de la forêt. — Et ce sentier, à droite? — Oh! je « ne le prends jamais : ma mère m'a dit qu'il mène « à une grande tranchée, au bout de laquelle est « le temple de Bacchus. — Et cet autre chemin? — « Il va droit à Laon, en passant devant notre chau- « mière. Ne viendrez-vous pas y manger du gland, « bouilli avec du lait? — Je le voudrais de tout « mon cœur; mais des affaires pressantes m'appel- « lent à Reims. Tenez, mon enfant, prenez. — Que « m'offrez-vous là? — Le prix de votre lait, et de « votre accueil amical. — Vous voulez donc m'ôter « le plaisir que j'ai eu de vous avoir été utile? Gar- « dez, gardez votre argent pour ceux qui ne vous « aiment pas : ils le prendront volontiers. — Adieu, « belle enfant. — Adieu, beau garçon. Mais ne vous « reverrai-je pas? — Oh! j'espère que si. — Au re- « voir donc, et pas adieu. »

Hélas! pensait Viomade, en s'éloignant, demain, dans deux jours, cette aimable enfant n'existera

plus peut-être, ou elle sera la proie d'un brutal vainqueur. Il revient à elle, il la regarde avec attendrissement. « Votre nom, ma petite? — Ma-
« riole. — Ah! vous êtes chrétienne! — Je le suis.
« — Je ne m'étonne plus de l'éloignement que
« marque votre mère pour les prêtres de Bacchus.
« Et votre cabane est là? — Derrière ce bouquet
« de chênes... » Viomade réfléchit un moment.

« Oui, oui, nous nous reverrons; je l'espère,
« mon enfant. — Ah! que j'en serais contente! —
« Peut-être la nuit prochaine... la nuit suivante,
« au plus tard... — Hé! pourquoi la nuit? — Dites
« à vos parens de veiller, et de m'attendre. — Et
« si vous ne paraissez pas? — Je n'existerai plus.
« — Divin Jésus, veillez sur lui. — Adieu, Mariole. »

Viomade s'éloigne de quelques pas, et il tourne la tête. La petite était à genoux; elle priait pour lui avec ferveur. Ah! se dit-il, ses parens doivent être bons et simples comme elle : Mariole n'est que ce qu'ils l'ont faite. Ils me recueilleront, ils me cacheront, si j'ai besoin d'un asile.

Il précipite sa marche, et une sage prévoyance le guide dans toutes ses démarches : il doit être impénétrable pour Mariole, comme pour tous ceux à qui il n'est pas forcé de se faire connaître. Il prend le chemin de Reims; il le suit, jusqu'à ce qu'il ait perdu de vue la pastourelle. Il tourne brusquement à droite; il se jette dans les halliers; il écarte les branches; il se fraie un passage; il tombe dans le sentier, dont lui a parlé Mariole;

il est à cent toises de l'aimable enfant, et elle ne s'en doute pas.

Il parvient bientôt à la tranchée qui doit le conduire au temple. Déja il en aperçoit le faîte. Des parties du fronton se sont détachées; des colonnes entières vont rouler, et se briser sur celles que le temps a déja renversées. Hélas! se disait-il, ce temple fut resplendissant de gloire; une foule d'adorateurs remplissait les portiques; chacun enviait l'honneur de pénétrer jusqu'au sanctuaire. Que reste-t-il de tant d'éclat? La ronce a remplacé le pampre; ce temple va rentrer dans le néant, auquel l'ont arraché tant de bras et de trésors; quelques pauvres prêtres sont réduits à vivre d'aumônes, et n'auront plus de successeurs. Ainsi tout passe; ainsi périssent les ouvrages des hommes. Et ils ont de l'orgueil!

Il arriva sur les premiers degrés du temple. Toutes les portes étaient ouvertes. Il parcourut ces ruines, avec ce sentiment de tristesse, qu'inspire toujours la destruction. Derrière le sanctuaire, était une issue qui conduisait au collége habité par les prêtres. Cette porte ne roulait plus ses gonds : depuis long-temps, on avait dédaigné de la fermer. Qu'avait-on à craindre pour des murailles nues, à qui il ne restait plus qu'un moment d'existence?

Viomade sortit du temple, et vit une habitation, ruinée en partie, et dont les débris attestaient la magnificence passée. Il entra, et un vieil-

lard frappa ses regards. Ses yeux cavés, ses joues flétries, son front hâve annonçaient un homme en proie à de longs et inutiles regrets. Le jeune guerrier le salua, et l'aborda avec des marques de déférence. Le vieillard y parut sensible.

« Le temps des respects est passé, dit-il à Vio-
« made. Puisse la bienveillance leur succéder!
« Notre culte brille encore à Châlons. Ici il est
« délaissé, et nous n'y restons que pour ne pas
« violer nos sermens. Suivez-moi, jeune homme.
« Vous honorez la vieillesse : vous méritez ses
« soins affectueux. »

Il est introduit dans une vaste salle, où dix à douze prêtres allaient prendre un repas frugal. On l'invite à le partager; il accepte la proposition aussi franchement qu'elle lui est faite.

La conversation s'engagea, et Viomade savait comment on arrive à son but, par un détour. Il exprima de la pitié pour une religion, qui avait si long-temps brillé dans le monde, et qui touchait à son déclin. Il loua la constance et le zèle inaltérable des vertueux ministres, qui daignaient l'accueillir. Il leur témoigna ses alarmes sur le sort que leur réservait Attila, s'il était vainqueur.

Il n'en fallait pas davantage pour gagner la confiance de ces prêtres. Ils attendaient la mort de la main du Scythe, et ils espéraient tout de celle d'Aétius, et de sa tactique éprouvée. Sans doute, disaient-ils, il va s'empresser de combattre, et il vaincra : il a le fils d'un allié à délivrer, et il

mettra sa gloire à le rendre à son père. « Et où le « barbare a-t-il déposé cet enfant? demanda Vio- « made. — Au château de Vantan, à une lieue du col- « lége de nos frères de Châlons. — Et qui le garde « dans ce château? — Une troupe choisie, comman- « dée par un officier, farouche comme son maître. »

Viomade fait quelques questions encore, auxquelles on ne peut répondre d'une manière satisfaisante. Il sent qu'il perdra tout le temps qu'il passera dans la forêt de Petin, et il ramène la conversation sur les privations que supportent les prêtres qui l'habitent. Il tire une bourse pleine d'or, et des yeux avides se fixent à l'instant sur lui : l'or séduit tous les hommes. « Partagez, leur « dit-il, avec un voyageur, qui vous laisserait tout, « s'il n'était obligé de garder quelque chose pour « ses besoins. » Depuis des années, ces prêtres n'ont eu une pareille somme à leur disposition. Leur reconnaissance est sans bornes, et ils ne trouvent pas de termes qui puissent l'exprimer.

« Vous acceptez ce gage de mon amitié, leur « dit Viomade : je désire en obtenir un de la vô- « tre. — Parlez, tout ce que nous avons est à vous. « — Je désire emporter un de vos habits, et cette « couronne de pampres qui orne le front du chef « auguste de votre congrégation. Je les conserve- « rai toute ma vie; toute ma vie, ils me rappel- « leront votre piété, et votre dévouement. »

Chacun s'empresse de satisfaire le jeune guerrier. Chacun désire que sa robe soit préférée. Vio-

made peut faire un heureux, et son choix tombe sur le prêtre dont les vêtemens conservent encore leur couleur primitive. Le chef détache la couronne de son front, et veut la placer sur celui de Viomade. Le jeune homme se déclare indigne de tant d'honneur. Il reçoit la couronne à genoux; il l'enveloppe dans les habits qu'on vient de lui offrir; il les prend sous son bras, et s'éloigne.

Les prêtres le suivent, en le comblant de bénédictions. Ils chantent une hymne à Bacchus, et leurs accens le suivent, au loin, dans la forêt.

Viomade était tout entier à son dessein, et il comptait les momens. Il se rejeta dans l'épaisseur du bois. Il s'y dépouilla de tout ce qui était étranger à l'habit qu'il allait prendre. Il ne garda que son épée, qu'il cacha encore sous le vêtement d'un prêtre de Bacchus; il ceignit la couronne, et regagna en toute hâte la route de Reims.

Je l'ai dit : les prêtres alors n'excitaient aucune défiance. Chaque corps d'armée réunissait des sectaires de tous les cultes, et le chrétien ménageait, dans son camarade, encore imbu des pratiques du paganisme, un prêtre de Vénus ou de Cérès. Viomade suivait la route battue, sans éprouver d'autre crainte que celle de ne pas réussir dans son projet.

Bientôt il est sous les murs de Reims, et il espère voir ceux de Châlons, avant la fin du jour. Rencontre-t-il un voyageur? Il le salue, en portant ses mains sur sa poitrine. L'interroge-t-on? Il

va rejoindre ses frères de Châlons. Traverse-t-il un détachement de l'armée d'Attila? Il chante un rondeau bachique, et on sait combien ces chants charment le soldat. L'art n'était pas né encore, et Viomade ne devait pas être un Orphée. Mais il avait la voix belle, et il répétait ces lais et rondels qu'on aimait tant à entendre au château de Mérovée, pendant les longues soirées d'hiver.

Déja il était loin de Reims. Quatre heures de marche encore, et il découvrira ce château, qui renferme l'objet de ses plus chères affections. Mais ses forces ne secondent plus son courage. Il pense à Mariole. Que n'eût-il pas donné pour ce qu'elle lui avait si franchement offert! Une maison, d'assez belle apparence, se présente à lui. Il remarque beaucoup de mouvement dans l'intérieur; son oreille est frappée par des cris joyeux. Il ne balance pas; il entre. Qu'a-t-il à redouter?

Un repas somptueux est servi. Des convives, qui semblent être d'un rang distingué, sont placés autour de la table.

« Encore un prêtre! s'écria celui qui paraissait « être l'objet de tous les hommages. On ne ren- « contre plus que de ces gens-là dans le monde. « Oh, oh! celui-ci est couronné de pampres! c'est « un prêtre de Bacchus : il doit être l'ami du plai- « sir. Assieds-toi. Mange, bois, et chante. » C'est Attila qui parlait ainsi. Il était entouré de ses généraux, et de ses esclaves.

Viomade ne se déconcerta point. Il se rendit à

l'invitation, avec une aisance, une grace, qui plurent au barbare. Alors, comme aujourd'hui, le talent de l'imitation était naturel aux courtisans : chacun fêta le prêtre, dont il faisait, d'ailleurs, fort peu de cas. Jusqu'ici la fortune semble favoriser notre jeune guerrier.

Viomade avait son épée; il était assis à quatre pas du roi scythe; il pouvait, d'un coup hardi, terminer une guerre dont l'issue était incertaine. Il périssait, sans doute; mais il sauvait la Celtique, et cette dernière pensée était seule digne de le fixer... Mais égorger un prince désarmé et confiant; un prince qui lui donne l'hospitalité; terminer une vie sans reproches par un assassinat!... Hé, que deviendrait Childéric? son sang innocent ne serait-il pas offert aux mânes du Scythe? ne coulerait-il pas sur sa tombe?

Viomade éloigne de lui cette idée sinistre; il revient à son premier projet; rien ne pourra plus l'en distraire. Il reprend sa gaieté apparente, et il continue de chanter.

« C'est bien, c'est très-bien, mais c'est assez, « lui dit Attila. Il est temps de faire succéder les « affaires aux plaisirs. Mitto, les partis, qui se « sont portés en avant ce matin, sont-ils rentrés « au camp? — Oui, seigneur. — Se sont-ils appro- « chés des avant-postes ennemis? — Oui, seigneur. « — Et personne ne s'est détaché pour traiter de « la rançon de l'enfant que nous tenons là-bas? — « Non, seigneur. — Mérovée compte sur ma gé-

« nérosité, et il a tort : je ne connais que le droit « de l'épée. Expédie un parlementaire. Qu'on dise « à ce roi, que je ne pensais pas à attaquer, dont « je connaissais à peine l'existence, que si demain « je ne reçois trois mille marcs d'or, je lui envoie « après-demain la tête de son fils.

« Qu'a donc ce prêtre?... Il pâlit, il chancelle, « il perd l'usage de ses sens. Qu'on l'enlève, qu'on « l'emporte; qu'on le couche sous un arbre, et « qu'il devienne ce qu'il plaira à Bacchus. »

On avait fêté, caressé Viomade; on s'empressa de dérober au prince la vue d'un être qui lui était devenu importun. Un de ceux qui le portaient, s'arrête et s'écrie... On l'écoute, on attend. Il lève la longue robe, qui couvre Viomade; une épée frappe tous les yeux. « C'est un assassin! c'est un « assassin déguisé! » Ce cri se répète, se prolonge... Attila saisit sa hache d'armes : Viomade va passer de l'évanouissement à la mort.

Mitto se jette entre Attila et la victime qu'il va frapper. « Ne précipitez rien, seigneur. Cet « homme peut avoir des complices. Il faut le forcer « à parler; il faut démêler les fils de cette trame « infernale. — Tu as raison. Qu'on le conduise au « château de Vantan, et que demain les tortures « lui arrachent son secret. »

Viomade, en revenant à lui, se trouve garrotté sur un cheval que conduit une forte escorte. Il voit son épée dans la main de celui qui commande la troupe, et l'espoir s'éteint dans son cœur.

Il entend parler de conjuration, d'assassinat, et il comprend qu'il en est accusé. Il ne répond qu'un mot : « J'ai passé une heure à côté d'Attila « désarmé. La preuve la plus certaine que je ne « voulais pas l'assassiner, c'est que je ne l'ai pas « fait. Demain, lui répond le chef de l'escorte, les « douleurs te feront tenir un autre langage. »

Ces murs, naguère si désirés, et maintenant si redoutables, commencent à percer à travers un atmosphère brumeux. Il n'est plus possible de penser à la délivrance de Childéric : il faut mourir dans les tourmens. Du moins, pensait Viomade, ma mémoire sera chère à Mérovée, et peut-être son fils regrettera, un jour, l'ami que son extrême jeunesse ne lui permet pas encore d'apprécier.

On arrive. A la vue d'une troupe armée, la garnison se range sur les remparts. Au milieu de ces soldats paraît un enfant, dont une femme guide les pas incertains. « C'est Viomade, s'écrie « l'enfant! Les misérables! Comme ils traitent le « plus fidèle serviteur de mon père! »

L'exclamation est entendue, saisie, discutée. Ce n'est plus un prêtre de Bacchus qu'on va jeter dans les cachots; c'est un soldat téméraire qui brûlait de répandre le sang d'Attila, et dont une terreur subite a glacé le bras, prêt à frapper.

Viomade est introduit dans la forteresse. Les plaintes de Childéric le suivent; ses larmes coulent pour lui; l'enfant disparaît à sa vue. Une

porte s'ouvre, et se referme sur le jeune guerrier. Il est dans un lieu où les rayons du soleil n'ont jamais pénétré. Les liens, dont il est chargé, lui permettent à peine d'en parcourir l'étroite enceinte; il se traîne sur ses genoux, que la fange a déja mouillés. Un grabat se trouve sous sa main, il s'y place, et le sommeil fuit loin de lui. Il déplore la fin prématurée d'une vie, qui pouvait être si brillante. Pardonnons-lui ses regrets : il n'a que vingt-cinq ans, et, jusqu'ici, tout a concouru à embellir son existence.

Le chef de l'escorte qui conduisit Viomade s'enferma avec le commandant de la forteresse. Sans doute il lui transmit les ordres qu'il avait reçus, et il partit, chargé de la promesse qu'ils seraient ponctuellement exécutés.

Minuit venait de sonner. Un bruit faible et sourd frappa l'oreille de Viomade. Il écouta, et il distingua le son d'une clé qui tournait lentement dans la serrure, qui fermait la porte de son cachot. Cette porte s'ouvre. Il attend des bourreaux, et il s'étonne de ne pas voir de lumière. Il prend l'attitude d'un suppliant, et il conjure ceux qui viennent d'abréger sa vie, et les tourmens auxquels il est réservé.

Une voix altérée, mais douce, lui commande le silence. C'est une femme qui a parlé. Qui est-elle? quel intérêt une étrangère peut-elle prendre à son sort? Une petite main a trouvé la sienne;

celle de Viomade cherche l'être compatissant auquel elle appartient; c'est un enfant... C'est Childéric qui s'élance dans ses bras.

« Ne perdons pas des momens précieux, dit, à « voix basse, la femme qui a parlé la première. « Si nous sommes découverts, mon supplice est « aussi sûr que le vôtre. Vous avez besoin de mon « secours; je ne peux fuir sans votre aide : par- « tons. »

Elle coupe les liens qui serraient, qui froissaient les bras et les jambes de Viomade. Elle lui remet un poignard. « Déja, dit-elle, il est teint « du sang d'un homme féroce. Vous en aurez en- « core à verser.

« Je vais vous conduire, par des détours, jus- « qu'à la poterne. Nous y trouverons une senti- « nelle; vous la poignarderez. J'ouvrirai, nous « sortirons. Le Dieu des chrétiens fera le reste. »

Viomade se lève, il s'arme du poignard. Il tient d'une main celle de la divinité qui vient le sauver; de l'autre il a saisi le bras de Childéric : ce n'est qu'avec lui qu'il veut fuir.

A l'exception des soldats qui veillent aux postes et sur les remparts du château, tout est plongé dans un profond sommeil. Cette femme a rangé Viomade derrière elle, et les trois fugitifs s'avancent d'un pas léger, mais précipité. Leur oreille est attentive, leur cœur bat avec violence. Il est agité par la crainte, et par l'espérance, qu'un moment peut anéantir.

Un *qui vive* se fait entendre. La femme pousse Viomade en avant. Il s'élance; il frappe la sentinelle, qu'il étend sans vie à ses pieds; la poterne s'ouvre; Childéric, Viomade et sa libératrice sont dans la campagne.

De quel côté porteront-ils leurs pas, comment éviter les troupes d'Attila, dont les positions leur sont inconnues? « Nous avons fait ce que nous « avons pu, dit cette femme courageuse. Je le « répète, Dieu fera le reste. »

Ils évitent les routes battues; ils marchent à travers les champs. Childéric n'a pu soutenir long-temps une fatigue au-dessus des forces de son âge. Viomade l'a pris sur ses épaules, et, chargé de ce précieux fardeau, il se trouve plus léger.

Si le courage d'un ami dévoué est sans bornes, ses forces physiques ont les leurs. L'ardent, le zélé Viomade fut obligé de s'arrêter aux premiers rayons du soleil. Sa compagne, qu'il ne connaissait pas encore, sentait la nécessité d'avancer, et elle pouvait à peine se soutenir. Il fallut prendre du repos.

Étranger aux fureurs qui agitent les hommes, le soleil commençait paisiblement son cours. Viomade est frappé de la beauté de celle à qui il doit la liberté de Childéric et la sienne. Mais son bras est ensanglanté, et une femme, souillée d'un meurtre, perd ses droits à notre admiration et à notre amour. La figure de Viomade exprima plus

que de l'éloignement, et sa compagne le devina aussitôt. « Ne me condamnez pas, sans m'enten-« dre, lui dit-elle. J'ai passé ma première jeunesse « au sein des plaisirs innocens, et des affections « douces. L'idée d'un meurtre m'eût révoltée alors. « Votre arrivée au château de Vantan a rendu « inévitable celui que je viens de commettre. « Écoutez-moi.

« Je me nomme Aronde. Je suis née à Metz, « d'un père dont la race était illustrée depuis des « siècles. Je touchais à ma dix-huitième année. « J'étais sensible, et j'étais aimée avec idolâtrie. « L'hymen allait combler les vœux de l'amour, « lorsque Attila, semblable à un fléau destructeur, « parut dans nos campagnes, ravageant, détruisant « tout, et ne laissant, après lui, que des larmes « et des ruines.

« La ville de Metz céda à ses efforts, et le vain-« queur, irrité d'une vaine résistance, la détruisit « de fond en comble. Je vis le feu dévorer le toit « de mes ancêtres; je vis le farouche soldat trem-« per ses mains dans le sang de mon père; on « massacra, dans mes bras, mon amant, qui vou-« lait me défendre. Ma funeste beauté me sauva « la vie, et me condamna à l'opprobre.

« Le farouche Dunon, celui dont le sang fume « encore sur mes vêtemens, me saisit d'une main « hardie, et me déclara sa conquête. Il m'entraîna « dans sa tente. Il rit de ce que j'appelais ma « vertu; il s'indigna de ma résistance. Je soutins

« courageusement ses premiers efforts; je le bra-
« vai. Il persévéra, avec une fureur que je ne pus
« vaincre. Le prix réservé à l'amour délicat et
« éprouvé fut la proie d'un tigre.

« Je le dévouai à la mort, et aux tourmens de
« l'enfer. Mais je résolus de feindre, pour préparer
« et assurer ma vengeance. Je parus recevoir, avec
« moins d'horreur, ses affreux embrassemens. Je
« devenais plus vile chaque jour à mes yeux; mais
« je faisais naître sa sécurité.

« L'armée d'Attila s'avançait vers celle des alliés,
« et ce barbare donna à Dunon le commandement
« du château de Vantan, qu'il laissait derrière lui.
« Cet homme m'ordonna de le suivre, et je con-
« sentis à partager sa couche. Il me crut rendue;
« il se crut aimé, lui qui déshonorait l'amour. La
« défiance s'éteignit dans son ame.

« De ce moment, sa vie m'appartint. Mais je
« voulais conserver la mienne, pour jouir de ma
« vengeance. Hier, il m'a confié cet enfant; il l'a
« recommandé à mes soins. J'ai interrogé ce jeune
« infortuné. J'ai connu son malheur, et j'ai sin-
« cèrement partagé des douleurs, auxquelles je
« ne pouvais apporter de remède.

« Le soir le cor a sonné. On est venu annoncer
« à Dunon l'arrivée d'un assassin d'Attila. Qui-
« conque veut répandre ce sang impur a droit à
« mon estime, et même à mon respect. J'ai voulu
« vous voir; je vous ai vu. Le calme inaltérable,
« qui régnait sur votre visage, annonçait une ame

« forte. Il me fallait un protecteur; j'ai résolu de « vous délivrer, et de fuir avec vous. Nouvelle « Judith, j'ai retrempé mon honneur dans le sang « de l'infidèle. Vous savez le reste. »

Quel chemin prendre pour se soustraire à de nouveaux dangers? Aétius a, sans doute, terminé ses dispositions, pour s'assurer la victoire. L'armée d'Attila, campée dans les plaines de Châlons, est entre celle des alliés et nos fugitifs. Partout ils peuvent rencontrer des troupes, et leurs vêtemens ensanglantés déposeront contre eux aux yeux de tous les partis. Il reste de l'or à Viomade; mais où se procurer des alimens? Déja le soleil a décrit le quart de son cercle, et l'enfant royal ne peut apaiser la faim qui commence à le tourmenter.

« Il faut prendre un parti décisif, dit Viomade; « il faut rétrograder; entrer à Châlons, et cher- « cher un asile dans le collége des prêtres de « Bacchus. Cette robe est couverte de sang et de « fange; mais on m'écoutera, avant que de me « repousser. D'ailleurs, Attila, craint partout, est « partout détesté : servir ses ennemis, c'est se ga- « rantir du pillage et de la mort. »

Aronde hésitait. Elle confessa cependant qu'elle n'avait rien de plus satisfaisant à proposer. Elle se leva; Viomade reprit le fardeau dont il était si fier, et ils marchèrent sur Châlons.

Aronde était en avant. Elle portait, autour

d'elle, un œil observateur; elle écartait les obstacles qui s'opposaient à la marche de Viomade; elle soutenait ses forces du geste et de la voix.

Les portes de la ville sont ouvertes; mais le premier spectacle qui se présente à eux est un poste de quelques soldats scythes. On arrête nos infortunés voyageurs, et on les interroge. La retraite est devenue impossible, et Viomade ne peut espérer de vaincre. Il est réduit à n'écouter que son désespoir, et souvent le désespoir a enfanté des prodiges. Il dépose Childéric dans les bras d'Aronde. Il fond, son poignard à la main, sur la troupe d'Attila. Ces soldats, surpris, cèdent à un premier mouvement de terreur, et ils se retirent en désordre dans leur corps-de-garde. Viomade les suit. Là, leurs flèches et leurs piques deviennent inutiles; leurs épées même les embarrassent; ils craignent de se frapper mutuellement. Les coups de Viomade se succèdent sans relâche, et chacun de ses coups est mortel. Quelques légères blessures ont fait couler son sang; mais il n'a plus rien à redouter sur ce point : il ne lui reste plus d'ennemis à combattre.

Il sort; il trouve Aronde avec le peuple, dont les flots s'amoncelaient autour d'elle. Elle avait parlé; elle avait présenté, à la multitude, le fils d'un roi, armé pour sa défense, et qui avait des droits sacrés à la protection des braves Châlonnais. « Un simple prêtre de Bacchus vient de pré-« parer votre délivrance; secourez-le, et cette

« poignée de Huns, devant qui vous tremblez, « va disparaître en un instant. »

Elle était jeune, elle était belle, et une femme héroïque subjugue, entraîne tout. On n'entend plus qu'un cri : aux armes! Quelques-uns trouvent la mort en les cherchant. Mais les Huns sont forcés de reculer. Viomade se précipite à la tête des Châlonnais. L'ennemi, entouré, pressé de toutes parts, ne peut plus se défendre. Tout tombe, tout meurt.

Viomade court fermer les portes de la ville. « Vous avez, dit-il aux Châlonnais, purgé votre « enceinte des brigands qui l'infestaient; il faut « à présent défendre vos murailles. Que dis-je? « demain, peut-être, une bataille générale se don- « nera; il ne vous restera plus d'ennemis à com- « battre, et vous aurez l'honneur d'avoir cueilli « les premiers lauriers. »

Les têtes étaient exaltées; Viomade fit naître l'enthousiasme. A sa voix, chaque citoyen devint soldat. Les femmes, jalouses de l'héroïsme d'Aronde, animaient leurs époux, leurs frères, leurs amans. Il n'existait plus qu'un culte dans Châlons : c'était celui de la gloire.

Les fêtes succédèrent au carnage. Les prêtres de Bacchus, ceux des chrétiens, les Druides, confondus ensemble, oubliaient l'envie et l'animosité qu'elle traîne à sa suite. Ce peuple entier ne formait plus qu'une famille. Childéric passait dans tous les bras; son extrême jeunesse et sa

beauté attendrissaient, lui gagnaient tous les cœurs. Aronde et Viomade étaient les dieux du moment; on les comblait de louanges; on prévenait leurs besoins; on s'estimait heureux de pouvoir les satisfaire.

Cependant Viomade savait qu'un père malheureux comptait les heures, les minutes, et il brûlait de lui rendre son enfant. On touchait, d'ailleurs, au moment de livrer bataille, et ce n'était plus à des banquets que devait briller ce guerrier. Il prend l'habit et les armes d'un officier huns, et les femmes les plus distinguées se disputent l'honneur de vêtir Aronde et Childéric.

Viomade demande des chevaux, quelques provisions, et des guides qui le conduisent à la forêt de Petin. Maintenant il en connaît les détours, et il gagnera, sans peine, les avant-postes des alliés.

Bientôt il n'a que l'embarras du choix. Une foule de citoyens offre ses chevaux et sa vie, si elle est nécessaire. Il reste sept heures de jour encore : c'est plus qu'il ne faut pour arriver à la forêt, si on peut éviter les troupes d'Attila.

On se met en marche; on tourne les points, où on présume qu'on doit avoir établi des postes. On s'éloigne, on va, on revient; on n'avance qu'avec lenteur. Une colline, qui se prolonge à droite et à gauche, borne tout à coup l'hémisphère. Que dérobe-t-elle à la vue de nos voyageurs? Il faut la gravir, ou perdre une heure pour

la tourner. L'impatient Viomade pique son cheval; il devance sa compagne et ses guides; il gagne le sommet du monticule. Childéric, qu'il tient en selle devant lui, s'écrie : nous sommes perdus. En effet, Viomade voit l'armée d'Attila, rangée en bataille dans la plaine. L'aile droite est déployée devant lui : il est impossible de la traverser. Il peut avoir été aperçu, et s'il fuit, il attirera sur ses pas des cavaliers, qui se répandront dans la campagne, et qui le couperont de toutes parts. La médiocrité calcule, l'homme de génie est entraîné par ses inspirations. En avant, dit Viomade à sa petite troupe. Il enfonce son casque jusque sur ses yeux, et il marche droit aux phalanges d'Attila.

Il arrive; il se présente avec hardiesse; il demande à parler au général qui commande l'aile droite. Un officier supérieur lui donne deux cavaliers, qu'il charge de le conduire. Viomade, Aronde, Childéric, et leurs guides tremblans passent dans les rangs de leurs ennemis. Bientôt ils voient la bannière du général, plantée dans la plaine, et Viomade croit en reconnaître les couleurs : ce sont celles de ce farouche Mitto, qui l'avait destiné aux horreurs des tortures. Viomade se tait : il craint d'augmenter le découragement de ses guides. Il aborde franchement le général.

« Les habitans de Châlons, lui dit-il, viennent « de se soulever, et ils ont massacré deux cents

« braves, que le grand Attila avait laissés dans la « ville, et qu'il croyait capables de la maintenir « dans l'obéissance. Le sang qui couvre mes ar- « mes, deux légères blessures vous annoncent que « j'ai fait mon devoir. J'allais succomber sous le « nombre, lorsque ces deux Châlonnais, toujours « fidèles à notre prince, m'ont aidé à me tirer de « la mêlée. Réduits à fuir comme moi, ils m'ont « procuré les moyens de sauver ma femme et mon « fils. Je vous demande des récompenses pour « eux, et, pour moi, la permission de les mettre « en sûreté avec ma famille. Je reviendrai prendre « mon rang dans vos colonnes, et j'espère contri- « buer à la victoire, qui s'apprête à couronner no- « tre invincible monarque. »

« Les Châlonnais, répond Mitto, ont osé mas- « sacrer des Huns! L'exemple terrible de la ville « de Metz ne les a pas retenus! ils paieront cher « leur perfidie! Vous deux, qui n'avez pas aban- « donné la bonne cause, vous recevrez le prix de « votre fidélité. Vous vous présenterez à moi après « la bataille. — Quand se livrera-t-elle, reprit « Viomade? — Elle devrait l'être. Mais l'ennemi « nous craint. Il occupe des hauteurs; il se re- « tranche. Il n'aura pas le temps de terminer ses « dispositions; il sera attaqué demain. J'attends à « chaque minute l'ordre de me porter en avant. « Je te donne deux heures, pour assurer la vie de « ta femme, de ton enfant, et de ces deux Châ-

« lonnais. Va, et reviens. Le son des instrumens « de guerre, le bruit des armes et du pas des che- « vaux t'apprendront où je serai. »

Viomade, suivi des siens, s'éloigne rapidement. Bientôt ils ont perdu de vue les étendards d'Attila. Ils s'arrêtent; ils se félicitent; ils s'embrassent : ils n'ont plus rien à redouter.

Déja ils distinguent les murailles de Reims, et maintenant c'est Viomade qui sert de guide à sa petite troupe. Ils tournent la ville, et la forêt de Petin, objet de tant de vœux, se présente à leur vue. « Childéric est fatigué, dit Viomade; nos che- « vaux ont besoin de nourriture et de repos; le « jour est sur son déclin. Nous trouverons, dans « cette forêt, une cabane hospitalière, et nous y « passerons la nuit. »

Il reconnaît le chemin qui conduit au temple de Bacchus, le sentier qui mène à l'endroit où Mariole fait paître ses chèvres, et il se dirige de ce côté. La jeune pastourelle n'avait pas encore quitté le pâturage... Un soldat huns, couvert de sang et de poussière, frappe ses yeux, qui ne s'étaient reposés encore que sur une nature riante et paisible. L'effroi la saisit; elle veut fuir. Viomade jette son casque, en l'appelant avec ce son de voix touchant, qui a déja pénétré jusqu'à son cœur.

« Ah! c'est vous, c'est vous, s'écrie Mariole!... « Je commençais à désespérer de vous revoir... « Mais comment êtes-vous aujourd'hui ce que vous

« n'étiez pas hier? ces armes, cet habit... — Je « vous expliquerai tout cela, mon enfant, quand « nous serons sous votre paisible toit. — Notre « chaumière est petite, et ces personnes qui sont « avec vous... — C'est ma femme, c'est mon fils, « ce sont deux amis dévoués. — Votre femme!... « Ah! qu'elle est heureuse. » Un profond soupir s'échappe du sein de Mariole, et elle laisse tomber sa tête sur sa poitrine. Elle la relève bientôt, et regardant, d'un air pénétré, ceux qui accompagnent Viomade : « Venez, leur dit-elle, nous « sommes pauvres; mais nous partagerons avec « vous ce que nous avons. »

Elle regardait Childéric avec un intérêt!... Elle lui souriait avec un charme!... Elle le prit dans ses bras; elle voulut le porter, et elle le comblait des plus tendres caresses. La jeunesse est l'âge des illusions : peut-être la pastourelle croyait donner au père les baisers dont elle couvrait le fils. Elle était jolie, et la beauté nous plaît, dès que nos yeux peuvent comparer les objets : Childéric avait passé ses petits bras autour du cou de Mariole; il lui rendit ses douces caresses, et il s'endormit sur son sein.

On aperçut la cabane. La bonne Mora et son viel époux étaient assis devant leur porte, sur des ais qu'ils avaient grossièrement rassemblés. Il était aisé de voir que Mariole les avait prévenus : ils avaient mis leurs vêtemens des bons jours, et ils s'avancèrent au-devant des voyageurs, avec cet

air affable et ouvert qu'on ne rencontre pas toujours dans les châteaux, et qui dispose à recevoir, avec bienveillance, l'offrande de la pauvreté.

Quelques meubles d'un bois, dont la propreté entretenait la blancheur, étaient rangés sur un tertre de gazon, d'où sortaient quelques fleurs, sur lesquelles Mariole déposa Childéric. Elle se privait d'un ornement qui devait parer son front à la fête prochaine; mais que n'eût-elle pas fait pour le fils de Viomade?

« D'autres, plus riches que nous, vous eussent « reçus sous un abri doré, dit le vieux père. Nous « vous donnons nos arbres, pour vous garantir « de la fraîcheur du soir, et pour toit cette voûte « étoilée, qui annonce la magnificence, la profu- « sion, et la puissance d'un créateur. »

Mariole fit rentrer ses chèvres; sa mère apporta les mets simples, que sa fille avait annoncés la veille à Viomade; le vieux père invita les voyageurs à manger, et il s'assit avec eux. « Gardons- « nous, dit Viomade à Aronde, de désobliger ces « bonnes gens. Fêtons ce que la nature leur donne, « et qu'ils nous offrent de si bon cœur. » Le gland fut trouvé savoureux, le lait excellent, et il l'était. Mariole présenta, d'un air timide, un fromage qu'elle avait préparé. Ses yeux disaient à Viomade: c'est pour vous que je l'ai fait. Le jeune homme l'entendit: le fromage circula sur le gazon; on se le partagea; Viomade loua celle qui l'avait présenté, et Mariole rougit de plaisir.

« La frugalité n'exclut pas le goût des bonnes « choses, dit le jeune guerrier. Permettez, braves « gens, qu'à notre tour, nous vous offrions quel- « ques mets. A votre âge, bon père, le vin est « un baume consolateur et bienfaisant. Buvez-en « avec nous; buvons au succès des armes d'Aétius « et de Mérovée. »

A peine il a parlé, et déja les Châlonnais ont étendu, sur la nappe de verdure, les provisions dont ils ont chargé leurs chevaux. Mariole et ses bons parens se rendent aux invitations pressantes de Viomade et d'Aronde. L'outre passe plusieurs fois dans la main du vieux père; il recouvre des forces et sa gaieté; il parle, il chante, il raconte de vieilles histoires. Le vin rend la vieillesse verbeuse, et les jeunes gens, qui sont dignes de vieillir, lui pardonnent ses faiblesses.

La nuit avait étendu ses voiles. Nos voyageurs ne pensèrent plus qu'à oublier, dans les bras du sommeil, les fatigues et les périls passés. Mais la bonne Mora n'avait qu'un lit, qu'elle partageait avec son époux; Mariole reposait, à quelques pas d'eux, sur de la paille fraîche. Les figures de ces bonnes gens exprimèrent de l'embarras : ils offraient ce qu'ils avaient, et cela ne suffisait pas. Viomade prononça que les vieux parens garderaient leur lit; qu'Aronde et son fils, reposeraient sur un supplément de paille, à côté de Mariole, et que lui et les deux Châlonnais dormiraient sous le feuillage du chêne, qui depuis une heure leur

prêtait son abri. Viomade exerçait, sur tout ce qui l'entourait, l'influence que donnent le courage, la prévoyance et la bonté : personne ne s'éleva contre ce qu'il avait décidé.

Les chevaux paissaient en liberté autour de la cabane. On les brida, et chaque cavalier passa les rênes du sien à son bras. Bientôt un sommeil réparateur appesantit leurs paupières; tous les yeux se fermèrent, et on dort si bien quand on a fait une bonne action! Mariole seule... Pauvre enfant! plaignons-la.

Rien ne paraissait devoir troubler le repos de Viomade et de ses compagnons. On était au milieu de la nuit, et, depuis quelques heures, un bruit sourd régnait dans la forêt. Aronde, agitée par le souvenir de ses infortunes, par l'idée d'un meurtre récent, venait de s'éveiller. Ce bruit frappe son oreille. Elle soulève sa tête; elle écoute; elle tressaille. Des hommes, qui parlent à voix basse, paraissent entourer la cabane. Que deviendra Viomade?

Elle se lève; elle entr'ouvre la porte... La forêt est pleine de soldats. « C'est un officier huns, di-« sait l'un d'eux à son camarade; vengeons Gon-« tram. » Et il a levé sa hache d'armes sur la tête du jeune guerrier. « C'est Viomade, s'écrie Aronde! Elle s'élance; elle détourne le fer homicide. « C'est « Viomade, vous dis-je, c'est l'ami du roi Mérovée. »

Viomade s'éveille. Il ne conçoit rien à ce qu'il entend, à ce qu'il voit; il cherche à recueillir, à

classer ses idées; il regarde attentivement; il reconnaît l'habit franc. Il parle à son tour, il interroge; on lui répond, en l'invitant à ne pas élever la voix. Il est avec des amis; il est au milieu des soldats de Mérovée.

Il ne revient pas de son étonnement. Est-il abusé par un songe imposteur? « L'armée des « Francs dans la forêt de Petin! Qu'y fait-elle? « Qu'y cherche-t-elle? — Silence! brave Viomade. « Bientôt vous saurez tout. Mais Childéric?. . .— « Il est sauvé!.. il est ici. Où est Mérovée, mon « roi, mon ami? conduisez-moi à ses pieds, dans « ses bras. — Il est sauvé! s'écrie une voix que « Viomade reconnaît aussitôt! Il est sauvé! où « est-il? que je le voie, que je le presse sur mon « cœur! Oh! quel service tu m'as rendu! » C'est Mérovée lui-même qui vient de parler.

Viomade l'entraîne; il le conduit dans la cabane, qu'éclaire la flamme sombre et vacillante d'une lampe. Childéric dort profondément, auprès de Mariole, éveillée et tremblante. Mérovée se précipite sur cette paille qui sert de lit au fils des rois. Il presse l'enfant sur son cœur; des larmes de joie et de bonheur coulent de ses yeux. Il va de son fils à Viomade; il revient à Childéric, pour retourner à son libérateur. Son ame est dans l'ivresse, et il ne trouve pas un mot; il ne peut que jouir (1).

---

(1) L'histoire ne dit qu'un mot sur la captivité de Childé-

Un roi dans la cabane du pauvre! pour qui ne les voit que de loin, les souverains sont plus que des hommes. Qu'était Mérovée, quelques minutes auparavant? il eût envié le sort de ces bonnes gens, qui ont auprès d'eux leur fille chérie. Étranges vicissitudes de la fortune! Ce prince dont le cœur était brisé, pour qui la couronne n'était plus qu'un fardeau, qui traînait à la guerre l'idée, l'espoir même d'y terminer sa douloureuse existence, ce prince est rendu à toutes les sensations qui rendent la vie précieuse. Il est entouré de ceux à qui il doit tout; ils sont à ses pieds.

« Levez-vous, levez-vous, leur dit-il. Que ce « moment soit tout entier à la nature et à l'ami- « tié. » On sort de l'étroite cabane ; on va s'asseoir sur ce tertre, où Viomade eût perdu la vie, si Aronde ne l'eût sauvé une seconde fois. Mariole et ses parens se tenaient à la distance que leur marquait le respect. « Approchez-vous, approchez- « vous, leur dit Mérovée. Vous avez donné l'hos- « pitalité à mon fils : vous êtes ses amis; vous de- « vez être les miens. »

Des exclamations, des mots entrecoupés se font entendre à la fois. On s'interroge, on veut tout apprendre, et on ne peut rien écouter. Ce désor-

---

ric : *il fut enlevé, dès l'enfance, par un parti de Huns. Un brave Français nommé Viomade, le délivra à travers mille dangers.*

dre, inévitable lorsque le cœur est dans l'ivresse, fit place enfin à ce calme doux, moins séduisant sans doute, mais qui permet de raisonner son bonheur. Viomade commença son récit.

Le roi l'écoutait, avec une attention, qui n'était comparable qu'à l'intérêt que lui inspirait chaque incident nouveau. Sa bouche était muette; mais il pressait souvent de ses lèvres celles de l'enfant chéri qu'il tenait sur ses genoux. Sa main cherchait alternativement celle d'Aronde et de Viomade, et cette main éloquente leur disait: Amitié et reconnaissance.

Il ne reste plus qu'à décider sur ce qu'on fera de Childéric. Il faut l'éloigner du théâtre de la guerre; mais où sera-t-il en sûreté? Viomade fait de nouvelles questions. Il apprend qu'Attila croit les alliés occupés à fortifier la ville de Laon; qu'à la vérité on y a élevé quelques retranchemens, pour attirer le roi scythe; qu'il vient de déployer toutes ses forces pour investir cette ville, où il croit cerner l'armée alliée et la réduire par la famine. Mais, à la chute du jour, Mérovée et ses Francs ont débouché par la gauche; ils ont marché une partie de la nuit; avant le lever du soleil ils auront passé sous les murs de Reims. Lorsque ses premiers rayons éclaireront l'hémisphère, ses Francs tomberont sur l'aile droite d'Attila, et l'attaque sera générale: Aétius se porte au centre de l'ennemi, et Bulba, qui commande les troupes de Théodoric, enfoncera l'aile gau-

che. Le succès est plus que vraisemblable : Attila a tellement étendu son front de bataille, que ses rangs éclaircis ne pourront résister à des bataillons serrés, qui s'avancent avec l'ardeur qu'inspire la certitude de la victoire.

« C'est à Laon, reprit Viomade, qu'il faut con-
« duire le petit prince. Aronde lui tiendra lieu de
« mère, et ces deux braves Châlonnais leur servi-
« ront d'escorte. Toute autre serait superflue :
« nous n'avons pas d'ennemis sur nos derrières,
« et le dernier de vos soldats a couronné de roses
« le front de l'auguste enfant. — Viomade, tu m'as
« à peine rendu mon fils, et déja tu penses à le
« quitter! accompagne-le, mon ami; goûte, au-
« près de lui, un repos dont tu as besoin, et que
« tu as si bien mérité. — M'éloigner de vous,
« seigneur, au moment d'une bataille! j'ai acquis
« le droit de combattre auprès de vous, et nulle
« considération ne peut m'y faire renoncer : l'ami-
« tié ne se repose que lorsqu'il ne lui reste plus
« rien à faire.

Le roi insistait : « Heureux le prince qui a un
« tel ami, dit Aronde. Seigneur, ne résistez plus à
« sa voix : son bras et ses conseils vous seront
« également utiles. — Viens, lui dit Mérovée,
« viens ajouter une gloire nouvelle à celle que tu
« as déja acquise. Aronde, si je survis à cette af-
« faire, mes bienfaits vous suivront partout. Si je
« succombe, si les alliés sont vaincus, fuyez avec

« mon fils devant votre ennemi commun; passez « en Albion. Nommez-vous, nommez Childéric; « racontez vos infortunes et les siennes, et vous « trouverez des appuis. Viomade, reprends des « habits conformes à ton rang; arme-toi, et mar- « chons. »

« Un moment, dit Viomade. Si nous sommes « vainqueurs, des fuyards se répandront dans « cette forêt. Que deviendront nos bons paysans, « qui ont fait pour nous tout ce qu'ils ont pu « faire? Allez, mes amis, partez, je vous recom- « mande à Aronde, à ces braves Châlonnais. Si « vous perdez une chaumière, je vous rendrai « une maison. »

« Nous avons passé ici une heure, reprit Mé- « rovée, il faut la regagner. Adieu, mes enfans. « Aronde, permettez que je vous embrasse... En- « core un baiser à mon fils... C'est peut-être le « dernier... — Vous vous attendrissez, seigneur, « quand vous ne devez plus penser qu'à vaincre! « — Tu as raison, mon ami. Va, rétablis l'ordre « dans mes troupes, et continuons d'avancer en « silence. »

On va se séparer. Aronde et Viomade sont dans les bras l'un de l'autre : on s'attache par les périls qu'on a bravés et surmontés ensemble. Mariole est immobile auprès du jeune guerrier. « Vous n'êtes pas marié, lui dit-elle à voix basse; « mais vous êtes un grand seigneur? » Et elle

laisse tomber une larme sur la main du beau garçon. Déja Viomade est loin d'elle. Tout s'agite, tout s'ébranle; l'armée est en marche.

Viomade prodigue aux soldats les éloges et les rafraîchissemens; mais il fait serrer le pas : on a une heure à regagner. Sa voix soutient, encourage, anime. Il a, sur les soldats francs, cet ascendant irrésistible, qui lui a soumis Aronde et les deux Châlonnais. L'héroïsme, comme la terreur, se communique de proche en proche.

Le soleil ne paraissait pas encore, et déja on avait passé sous les murailles de Reims. Ses habitans, alarmés de l'approche d'Attila, ne se doutaient pas qu'une armée protectrice se développait entre eux et leur ennemi. Mérovée est dans les vastes plaines qui séparent Reims de Châlons. Viomade connaît la position des corps de troupes que commande Mitto; il conseille au roi d'avancer en ordre de bataille, et d'attaquer aussitôt qu'on rencontrera l'ennemi : il ne faut jamais laisser refroidir l'ardeur qui anime le soldat.

Le soleil se leva enfin, et Viomade fut étonné de ne voir personne devant lui. « Mitto a fait un « mouvement, dit-il au roi; mais quel est-il? où « chercher cet homme, altéré de mon sang, et « que je brûle de combattre? » Il pousse, il presse son cheval. Il se porte en avant, il revient, il tourne sur sa droite; il écoute, il ne voit, il n'entend rien.

« Nous avons perdu une heure, dit-il au roi,

« et Aétius, comptant sur vous, a attaqué au « point du jour. Mitto, qui n'avait pas d'ennemis « en tête, s'est jeté sur sa gauche. Il va prendre « Aétius en flanc, et notre centre est perdu, si « nous ne le dégageons promptement. Mitto s'est « conduit en homme habile; mais le talent ne dé- « cide pas toujours du gain des batailles. Avan- « çons rapidement; tombons sur les derrières de « ce corps d'armée; portons-y l'épouvante et la « mort. Jetons ces troupes, que nous aurons mises « en désordre, sur le corps de bataille d'Attila; « qu'elles y portent la confusion et la terreur, et « la victoire est à nous. »

Le soldat électrisé jette son bagage, ses provisions de bouche; il ne garde que ses armes. Chaque cavalier prend un fantassin avec lui; ceux qu'il est impossible de monter, s'attachent à la queue des chevaux; on ne marche plus, on vole.

Il était temps d'arriver. Aétius attaqué de front, et sur son flanc gauche, faisait de vains efforts pour se soutenir. Il allait céder au nombre, et le désavantage de sa position rendait la retraite impraticable... Tout changea de face en un instant. Tout ployait sous les coups de Mitto; il voit, à son tour, ses bataillons renversés, écrasés. Il veut rétablir l'ordre; il court de tous les côtés. Viomade le cherchait dans la mêlée; ils devaient se rencontrer, et ils se trouvèrent en face l'un de l'autre.

Le sort de ce combat particulier ne pouvait être douteux : Mitto voyait la victoire lui échapper, et le succès doublait les forces de Viomade. Ils s'attaquent, ils se poussent. Mitto, déconcerté, troublé, ne porte que des coups incertains; ceux de Viomade sont sûrs. Le casque du Scythe a volé en éclats, et un revers de l'épée du Franc lui ouvre la tête. Il chancelle, il tombe. « C'est, « lui crie Viomade, le prêtre de Bacchus, que tu « voulais faire mourir dans les tortures, c'est lui « qui te donne la mort. »

La chute du chef décida du sort de ses soldats. Une terreur panique se répandit partout. Ils cherchaient à se dérober au fer des Francs, et ils se précipitaient sur les piques des Romains, ou sur leur centre, qu'ils rompirent de toutes parts. En un instant, le champ de bataille fut jonché de morts et la plaine couverte de fuyards. L'infanterie des alliés reprit ses rangs, et présenta, sur toutes ses faces, un mur impénétrable. Leur cavalerie poursuivait, frappait les fuyards; des flots de sang rougissaient la terre, et les vainqueurs en étaient encore altérés (1). La nuit seule mit fin à cet épouvantable massacre.

---

(1) Jornandès dit que cette bataille se livra dans les champs *Catalauniques*, et qu'Attila y perdit deux cent mille hommes. La plupart des historiens pensent que l'affaire eut lieu dans les plaines de Châlons-sur-Marne.

Aétius, Mérovée, Bulba la passèrent sur le champ de bataille. Viomade, l'objet de l'admiration des Francs, fut présenté, par son roi, aux généraux alliés, qui le comblèrent d'éloges, et lui marquèrent l'estime la plus prononcée.

Attila vaincu était encore redoutable. Il avait profité des ténèbres pour rallier ses troupes, et les débris de cette armée présentaient encore un front imposant. Les alliés le suivirent, le harcelèrent sans relâche, et ne purent le forcer à tenter encore le sort des armes. Il se retira en bon ordre vers le Rhin; il eut l'habileté de passer ce fleuve, à la vue de l'armée victorieuse, qui ne crut pas devoir le suivre dans l'Allemagne, et l'année suivante, il porta la désolation au cœur de l'Italie (1).

Mérovée était heureux. Il avait retrouvé son fils, vaincu Attila, et les alliés lui devaient le prix de sa loyauté et de sa valeur. Voici le moment de rappeler ce traité d'alliance, dont les conditions ne nous ont pas été transmises. Mérovée unit à ses petits états presque toute la contrée, connue aujourd'hui sous le nom de Pays-Bas. Tournai, Cambrai, Arras, Térouane, Boulogne, Amiens, Beauvais, Senlis, le Verman-

(1) Il détruisit Aquilée, Milan, Padoue, Vérone, Mantoue, Plaisance et Modène. Les habitans, qui échappèrent à sa fureur, se réfugièrent à la pointe du golfe Adriatique, et fondèrent la ville de Venise.

dois, Châlons-sur-Marne et le territoire dépendant de toutes ces villes lui furent abandonnés (1).

Ce prince ne fit la guerre à aucun de ses voisins, et les souverains ne se dépouillent jamais volontairement. Ces concessions avaient donc été stipulées par le traité dont nous parlons.

C'est à cette époque que le royaume de France commença à sortir de l'obscurité, et Mérovée doit en être considéré comme le fondateur. Je reviens. L'armée des alliés s'était de nouveau partagée en trois corps, pour fouler moins les habitans des lieux, où chacun de ces corps devait s'arrêter. A mesure que Mérovée avançait, il laissait des garnisons dans les villes qui lui avaient été cédées, et il approvisionnait ces places avec les magasins qui avaient été pris sur Attila. Viomade, sage et réfléchi, à l'âge où les hommes vulgaires ne connaissent encore que des passions, avait appris à son souverain que le peuple veut du bonheur, en échange de son obéissance, et qu'il a le droit d'en exiger. Le nom de Mérovée était béni, parce qu'il avait le bon esprit de suivre des conseils prudens. Viomade était adoré, parce qu'on savait que le bien public était son ouvrage, et son roi n'était pas jaloux des marques d'amour qu'on lui

---

(1) Ceci est entièrement historique.

prodiguait. Il est facile de compter les souverains qui ont pardonné à un favori des qualités que la nature leur avait refusées.

On prévoit, sans doute, que les Français s'étaient arrêtés à Laon. L'ardeur guerrière n'avait plus d'aliment, et des sentimens doux la remplaçaient dans tous les cœurs. Mérovée était tout à son fils. Aronde jouissait de ce calme heureux, qui donne des charmes de plus à la beauté. Elle rougit en revoyant Viomade : elle n'avait pas oublié les confidences cruelles que la nécessité lui avait arrachées. Jusqu'alors Viomade l'avait à peine fixée : des intérêts puissans l'avaient exclusivement occupé. Mais un homme de vingt-cinq ans n'est jamais insensible. Il regardait Aronde, avec un plaisir, qu'il ne cherchait pas à dissimuler. Aronde voyait en lui le plus beau, comme le plus brave des hommes. Sans doute elle n'a pas d'amour pour Viomade :

Quand on aime une fois, n'est-ce pas pour la vie?

La mémoire de son amant, mort pour elle, lui est encore précieuse ; mais Viomade est là, toujours là, et comment inspirerait-il de la crainte? il ne parle qu'amitié.

C'est de ce sentiment, dont on ne se défie pas assez, entre jeunes gens de sexe différent, qu'Aronde empruntait le langage. Elle ne réfléchissait pas combien est faible la nuance qui sépare l'amitié de l'amour. Les expressions étaient mesu-

rées; mais les regards les rendaient brûlantes.

L'amour, dédaigné ou trahi, ne s'abuse pas; Aronde et Viomade ne s'étaient pas rendu compte de ce qui se passait dans leurs cœurs; peut-être craignaient-ils d'y descendre : Mariole y lisait mieux qu'eux. Je l'aime autant qu'Aronde, pensait-elle; mais il lui doit la vie; elle le mérite mieux que moi.

Une pompe continuelle et fatigante n'environnait pas alors les souverains : il leur était permis d'être hommes, et de vivre quelquefois pour eux. Mérovée était toujours accessible; il l'était surtout pour ceux qui avaient abrité Childéric. Semblable à un bouton de rose qu'un soleil brûlant a frappé, Mariole se flétrissait, et cependant, lorsqu'elle s'approchait de Viomade, le plus vif incarnat colorait ses joues; ses yeux s'animaient; son cœur battait avec violence. Il ne fallait pas être doué d'une grande pénétration, pour juger que Mariole était victime d'une passion secrète et malheureuse. Mérovée l'interrogea. Elle lui répondit avec la naïve candeur qui tient à son âge, et la franchise que donnaient alors des mœurs champêtres. Mérovée connut son secret; il pénétra celui d'Aronde et de Viomade.

« Nos deux braves Châlonnais, dit-il à son jeune « ami, sont retournés, chargés de mes présens, « dans leurs modestes foyers. Que ferons-nous de « cette petite fille et de ses parens? ils ont droit « à ma reconnaissance, et je veux leur en donner

« des marques. Mais ils sont déplacés à ma cour; « ils le sentent; ils y sont gênés, et je voudrais « les voir heureux, autant que la simplicité de « leurs habitudes permet qu'ils le soient. — Sei- « gneur, donnez-leur un domaine, assez étendu « pour qu'ils vivent dans l'aisance, trop peu con- « sidérable pour qu'ils se dispensent du travail, « et qu'ils éprouvent l'ennui, qui accompagne tou- « jours l'oisiveté. — Donne des ordres, Viomade; « j'approuve d'avance tout ce que tu feras. Mais, « Aronde? — Aronde, seigneur!... — La ville de « Metz n'existe plus; mais cette dame possède, au- « tour de ses ruines, des domaines considérables, « et je ne pense pas que l'attentat de Dunon l'ait « flétrie. — Je crois comme vous, seigneur, qu'elle « a conservé tous ses droits aux hommages de « ceux qui savent l'apprécier. — Un jeune leude (1) « de ma cour partage cette opinion. Il est brave, « riche et beau, et je dois donner à Aronde un « état digne des services qu'elle nous a rendus à « tous deux : tu t'es dévoué, pour moi, mon cher « Viomade; mais tu périssais sans elle, et j'ai formé « le projet de l'unir à Bertaud. »

Viomade, étonné, saisi, garda un morne silence. Mais il était incapable de dissimuler, et il revient

---

(1) Leude ou antrustion, signifiait seulement *fidèle*. Le leude était compagnon d'armes du chef. Il participait au gouvernement; il avait une place distinguée dans le conseil, etc.

bientôt à la noble franchise qui le caractérisait. « A Bertaud, seigneur! Hé, qu'a-t-il fait pour la « mériter? Il est brave, sans doute; mais à ce « titre, vous pourriez la marier au dernier de vos « soldats. Il est riche? il n'est pas le seul leude « de votre cour dont la fortune ait de l'éclat, et « ses agrémens extérieurs ne me paraissent pas « très-séduisans. —Tu es difficile, Viomade, et je « conviens que la nature t'a donné le droit de « l'être. — Il me semble, d'ailleurs, que, dans « une affaire de cette importance, Aronde pour- « rait être consultée. — Je te charge de ce soin. « — Moi, seigneur! Je suis l'homme du monde à « qui cette mission convient le moins. — Tu m'as « toujours obéi sans résistance, sans réflexions. « D'où peut naître ta répugnance? Connaîtrais-tu « un parti qui fût plus digne d'Aronde? — Ce « n'est pas à moi, seigneur, qu'il appartient de « prononcer. — Tu le peux; je t'y invite, je t'en « prie. — Bertaud est-il informé des dispositions « de son roi? — Pas encore. — Je me hâte donc « de parler.

« J'allais souffrir les plus cruelles tortures, et « j'avais perdu l'espoir de sauver l'enfant chéri. « Une femme, un ange apparaît dans ma prison. « Elle tient d'une main Childéric, et de l'autre le « poignard qui a vengé son honneur outragé; elle « m'arme, et elle m'ouvre les portes du redoutable « château. Elle partage, avec moi, fatigues, pri- « vations, dangers; sa bouche ne prononce pas un

« murmure, et son courage ne faiblit jamais. Je la « retrouve ici, dépouillée de ce caractère effrayant, « que les circonstances avaient donné à sa figure « céleste. C'est la candeur jointe à l'esprit, la beauté « unie à la grace qui me frappent en elle. Mon « cœur se laisse entraîner; il est sans force pour « se défendre; je n'ai pas même celle de vouloir « lui résister... — Ingrat, qui a pu te faire douter « de mon amitié, de mon dévouement absolu? « Quelle ruse, indigne de moi, tu m'as réduit à « employer, pour t'arracher ton secret! Non, Ber- « taud ne m'a point parlé d'amour; non, je ne « pense pas à lui donner Aronde. Toi seul es di- « gne d'elle, et tu seras son époux. »

« — Mais, seigneur, Aronde aimait; son amant est « mort dans ses bras; il est mort en la défendant. « — Mais Viomade vit. C'est le dieu de la guerre « dans les camps; c'est plus qu'un homme au sein « de la paix. Tu dois beaucoup à Aronde sans « doute; mais, sans toi, son sang coulait sur la « tombe de Dunon. Crois-moi, la reconnaissance « ajoute au sentiment qu'inspirent toujours une « rare valeur, et des dons extérieurs, qui se trou- « vent si rarement réunis. Toutes ces sensations « sont plus que de l'amitié. Qu'est l'amitié, d'ail- « leurs, entre un homme de vingt-cinq ans, et « une femme de dix-huit? Va, cherche Aronde; « dis-lui que je veux l'entretenir, et surtout ca- « che-lui soigneusement ce qui vient de se passer « entre nous. »

Viomade n'avait plus à redouter que le souvenir précieux qu'Aronde nourrissait encore. Mais le roi lui avait inspiré une sorte de confiance, et il sentit, pour la première fois, qu'un souvenir est bien faible contre les soins, toujours renaissans, d'un homme qui peut aspirer à plaire.

Il aborde Aronde, avec un air ouvert et satisfait, qu'elle ne lui connaissait pas encore. « Qu'a-« vez-vous, mon ami? que vous est-il arrivé d'heu-« reux? Ne me privez pas du plaisir de partager « votre bonheur. — Le roi pense à me faire un « présent précieux, inestimable, inattendu, qui « comblerait mes vœux les plus ardens. — Et que « peut-il faire pour vous? que vous manque-t-il? « n'avez-vous pas tout ce qui rend les hommes « respectables et intéressans? — Peut-être l'ap-« prendrez-vous de la bouche même du roi. Il « veut vous voir, vous parler; ne le faites pas at-« tendre. Allez, belle Aronde. Vous me retrou-« verez ici. »

Un cadeau précieux, inestimable, inattendu, répétait Aronde, en passant dans l'appartement du roi; un cadeau qui comblerait ses vœux les plus ardens. Oh! il n'a à désirer que les dons de l'amour, et il ne peut les apprécier : jusqu'ici son cœur ne s'est ouvert qu'aux douceurs de l'amitié.

Elle paraît. Mérovée se lève, et va au-devant d'elle. Il la fait asseoir près de lui; il la regarde en souriant; il semble chercher, dans ses yeux,

ce qu'elle va lui répondre. « Ma fille, lui dit-il, « je suis disposé à tout faire pour vous; je vous « l'ai dit, et vous ne m'avez rien demandé encore. « J'attends, et je vous assure que vous n'aurez « qu'un mot à me dire. Mais ce n'est pas de cela « que je veux vous entretenir en ce moment. Je « dois tout à Viomade, et je ne l'ai pas récom- « pensé encore. Que croyez-vous que je puisse « faire pour lui? — Seigneur, l'amitié que vous « lui portez est sans bornes. Quel prix plus flat- « teur de ses services peut-il ambitionner? — Il « est un âge, ma fille, où l'amitié ne suffit plus. « — Je ne crois pas Viomade susceptible d'un « sentiment plus fort, ou plus doux. — Vous l'avez « donc bien exactement observé! » Aronde rougit, et baissa les yeux. « Observé, seigneur? Pas préci- « sément. Mais tant de malheurs et de succès nous « ont été communs! Ils ont fait naître entre nous « tant de confiance! Cette confiance a produit une « amitié si sincère, si vive!... — Achevez, mon « enfant. — Viomade s'est tu : cache-t-on quelque « chose à l'objet de ses innocentes affections? — « Il est quelquefois des secrets qu'on voudrait se « cacher à soi-même. — Je le crois », et elle rougit « encore. « Mais si Viomade avait un secret, je « crois aussi qu'il l'aurait déposé dans mon sein. « — Aronde, que pensez-vous d'un sujet qui ose « aimer une proche parente de son souverain? — « Berthe! il m'en a souvent parlé avec éloge. » Elle rougit, elle pâlit. « Je crois, seigneur, qu'un sujet...

« tel que Viomade... peut... prétendre à tout. —
« Je le pense comme vous. Mais je voulais vous
« consulter, vous qui le connaissez si bien, et qui
« êtes si étrangère à la jalousie, à l'envie même,
« qui tourmentent les courtisans. Je comblerai les
« vœux de Viomade, puisque vous les approu-
« vez. Allez, mon enfant, allez lui annoncer son
« bonheur. »

Aronde restait immobile sur son siége. Une extrême contrainte régnait dans toute sa personne, et on lisait sur son visage la dissimulation douloureuse qu'elle s'imposait. Cet état violent ne pouvait être soutenu long-temps : deux ruisseaux de larmes soulagèrent la beauté souffrante. Confuse de la faiblesse qui trahissait le secret de son cœur, étonnée de n'y avoir pas lu avant cet entretien, elle n'osait lever les yeux; elle craignait de rencontrer ceux du roi.

« J'avais un ami, lui dit-elle enfin; je voulais
« ne voir que cela dans Viomade. Son amitié fai-
« sait mon bonheur, et vous l'avez anéanti, sans
« retour, en m'éclairant sur mes sentimens se-
« crets. Je croyais mes malheurs terminés; chaque
« jour en affaiblissait le souvenir, et une nouvelle
« série d'infortunes commence aujourd'hui pour
« moi. — Aronde, pour vous faire parler l'un et
« l'autre, j'ai été contraint de vous tromper tous
« deux. Viomade n'aime que vous; il vous aime
« avec passion, et il sera votre époux. Nous célé-
« brerons ce mariage avant que de nous éloigner

« de Laon, et vous me suivrez à Cambrai, où je « veux établir ma résidence. »

Aronde, frappée par des sensations contraires, qui se succédaient avec rapidité, pouvait à peine se soutenir sur son siége. Elle cherchait des mots; elle n'en trouvait pas, et sa langue n'aurait pu en articuler aucun. Mérovée s'approche d'elle; il lui prends les mains; il lui parle d'un ton pénétré. La bonté, l'intérêt, le plus sincère et le plus vif, s'expriment par sa bouche. Il ne ramène pas la beauté souffrante au calme qu'elle a perdu; il rend du moins son état moins douloureux.

« Je serais son épouse! il serait à moi, tout à « moi, toujours à moi!... Tant de félicité n'est pas « faite pour Aronde. — Que veux-tu dire, mon « enfant? — Je l'aime, je l'adore. Je vois en lui le « premier des Francs, après vous, et je mettrais « dans ses bras une femme déshonorée; une femme « qui avait le droit de se venger sans doute; mais « qui s'est souillée de sang!... Jamais, seigneur, « jamais. — Et depuis quand une vengeance légi- « time est-elle un crime (1)? Viomade n'a-t-il pas « puni Mitto des tourmens qu'il lui avait préparés? « — Mitto avait les armes à la main. Mais je veux

(1) L'histoire des rois de la première race est un tissu de fourberies, d'assassinats et d'empoisonnemens. Grégoire de Tours a entrepris d'en justifier beaucoup. Qu'eût-il dit si ces crimes eussent été la punition d'autres crimes? il les aurait loués.

« que les mœurs du temps justifient le meurtre « que j'ai commis. Qui effacera ma dégradation? « — Elle fut involontaire. — Il n'importe; elle « existe. — La colombe qui meurt sous la serre du « vautour ne meurt-elle pas innocente? — Vio- « made serait mon époux!... L'amour l'égare, l'a- « mitié vous abuse... Jamais... jamais! »

Elle se lève; elle veut sortir. Le roi la retient; elle s'échappe, elle disparaît.

Viomade attendait. L'amour est impatient, et il comptait les minutes. Trois fois il avait tourné le sable qui réglait alors les heures; il marchait à grands pas; il s'asseyait, il se relevait; il s'interrogeait sur les causes qui prolongeaient un entretien, dont la durée dépassait de beaucoup les bornes ordinaires. Il tremble qu'Aronde ne partage pas sa tendresse, et qu'elle ne résiste aux instances du roi. Son cœur naguère ivre de joie, se serre et se flétrit. Il ne peut plus supporter son état. Il s'approche du cabinet du roi; il prête l'oreille, il n'entend rien. Il monte chez Aronde; une esclave lui apprend qu'elle est sortie avec sa femme favorite. « Sortie, dis-tu, sortie!... Et depuis quand? « — Depuis deux heures à peu près. — Et où est- « elle allée? — Je l'ignore, seigneur. Bertrude « portait un paquet, qu'elle et sa maîtresse avaient « fait à la hâte. Voilà tout ce que je sais. — Dieux! « grands dieux! elle me fuit, et vous l'avez per- « mis!... Son orgueil s'est-il révolté contre mon « amour? mes espérances ont-elles pu la blesser?...

« Non, son cœur répondait au mien, je le crois, « j'en suis sûr... Que signifie donc cette fuite pré- « cipitée? j'en découvrirai le mystère. »

Il ne ménage plus rien. Il retourne au cabinet du roi. Il ouvre, il entre; il trouve Mérovée rêvant et affligé. Il apprend qu'il est tendrement aimé, et qu'une excessive délicatesse s'oppose seule à son bonheur. « Il faut la chercher, s'écrie « le jeune homme, la trouver, la désarmer, la « vaincre. »

Il sort, il s'informe, il va, il vient. On a vu Aronde et sa suivante descendre la montagne, au sommet de laquelle s'élève la ville de Laon. Mais cette montagne est environnée de bois, qui ont caché à Attila la marche des alliés. Comment découvrir et suivre les traces de la fugitive adorée? N'importe, il faut la chercher, la trouver, répète Viomade.

Il rassemble quelques amis; il monte à cheval avec eux. Ils se dispersent dans les bois; ils interrogent quelques bûcherons. Aronde n'a été vue de personne.

Viomade était dans un état d'exaspération, qui ôte la faculté de réfléchir. Il n'était pas vraisemblable qu'Aronde se fut arrêtée dans ces bois, où on ne manquerait pas de la chercher, et cependant on les battait dans tous les sens. Viomade avait fixé ses éperons dans les flancs de son cheval, qui enfin tomba sous lui. Il était alors sur la route qui conduit de Laon à Reims.

Ce chemin, le seul praticable, était celui que prenaient ceux qui se dirigeaient sur Laon, de ce côté. Viomade, démonté, désespéré, s'était arrêté malgré lui. Étendu sur le revers d'un fossé, il accusait le ciel, et il invoquait les hommes.

« Vous invoquez les hommes, lui dit une voix « douce, et ils ne peuvent rien pour vous. Seule, « je peux vous secourir; vous rendre l'objet de « vos vœux les plus ardens. J'ajouterai au mal « que je souffre; mais vous serez heureux, et je « me consolerai, peut-être, en pensant que votre « bonheur est mon ouvrage. » On sent bien que c'est Mariole qui parle.

Viomade se lève. Il la serre dans ses bras; il la presse, il la conjure de s'expliquer.

« Aronde vous aime autant que moi, lui dit la « jeune fille, et elle vous fuit! elle se croit indi- « gne de vous... Ah! comment ai-je pu vous ai- « mer, moi qui n'ai au monde que mon cœur? — « Parlons d'Aronde, aimable et chère enfant. Ce « n'est que d'elle que je peux m'occuper. » La petite soupira, et elle reprit sa narration.

« Aronde et sa suivante ne pouvaient voyager « long-temps à pied. A qui se serait-elle adressée « pour avoir les moyens de continuer sa route? « à des inconnus? On n'inspire souvent qu'un in- « térêt bien faible à ceux qu'on aime par-dessus « tout. » Et Mariole soupira encore. « — Conti- « nuez, continuez, je vous en supplie. — Aronde « a cherché, elle a trouvé cette belle métairie que

« vous avez fait donner à mon père et à ma mère.
« — Et à vous, aimable Mariole. — Oh! moi, je
« n'ai plus besoin de rien. — Enfin..., Aronde?...
« — Va s'enterrer toute vive, pour se punir de
« son amour, pour échapper au vôtre. Elle veut
« se retirer dans le pays Messin, y fonder un mo-
« nastère, et s'y enfermer. Si nous ne la trouvons
« plus chez mon père, je la suivrai; je m'enfer-
« merai avec elle, et nous vous pleurerons toutes
« deux. — Dieux! grands dieux! ne perdons pas
« un moment. — J'espère cependant qu'elle m'at-
« tendra. Je suis sortie pour lui faire avoir des
« chevaux, et vous savez qui je cherchais. J'au-
« rais été jusqu'à Laon, si je ne vous avais ren-
« contré ici. »

Viomade fit retentir les bois du son de son cor. Ses amis accoururent. Il demanda un cheval; il en fit donner un à Mariole; il invita ceux, qui étaient montés encore, à marcher sur ses pas, et on partit au grand galop.

On arrive; on se place de manière à ce que personne ne puisse sortir de la métairie, sans être aperçu. Viomade et Mariole sautent à terre; ils entrent. Aronde jette un cri, et tombe dans les bras de Bertrude et de Mora.

On la rappelle à la vie, et sans doute au bonheur. « J'ai fait tout ce que j'ai pu, dit-elle à Vio-
« made, pour que vous n'ayez jamais à rougir.
« Vous le voulez; Dieu le veut, puisque vous
« m'avez retrouvée : que des volontés si chères

« soient accomplies. Mes forces sont épuisées ; je « n'en ai plus à vous opposer. Mais souvenez-vous, « mon ami, que le jour, où vous me rappellerez « le passé, sera le dernier de ma vie. »

Viomade lui jure une estime égale à son amour. Il la rassure ; il ramène le calme dans son cœur, et la sérénité sur son front. Les chevaux, qui devaient la conduire dans un cloître, la ramènent à la cour. Elle y reparaît, belle comme l'Espérance ; heureuse comme l'Amour couronné de myrtes et d'immortelles.

Et Mariole, l'intéressante Mariole, qu'est-elle devenue? Elle s'est retirée, au moment où Aronde a présenté sa main à Viomade. Pauvre petite ! ses forces aussi étaient épuisées. Si l'amour a son héroïsme, il a quelquefois de cruels retours.

Mérovée était pénétré du bonheur de nos jeunes amans. Il voulut le rendre parfait le jour même, où leurs cœurs s'étaient franchement livrés. La cérémonie se fit sans pompe : l'amour vrai n'aime pas l'éclat. Un être précieux la rendit touchante : Childéric présenta les époux à l'autel.

« Mon fils, lui dit Mérovée, je vous ai donné « la vie ; vous en devez la conservation à Viomade « et à Aronde. Mon royaume était borné, ma « puissance était faible ; Viomade à vaincu Attila, « et si jamais vous êtes son roi, n'oubliez pas « que c'est de sa valeur que vous tenez les villes, « les provinces qu'on a ajoutées à mes états. Ju- « rons-lui l'un et l'autre une amitié éternelle. »

L'enfant ignorait encore ce que c'est qu'un serment. Il jeta ses bras au cou de Viomade, qui jura de lui être toujours fidèle; de l'aimer toute sa vie, et qui tint religieusement sa promesse.

On partit pour Cambrai, et, à chaque halte, on trouvait une fête. Partout on voyait Viomade avec Childéric. On bénissait la sagesse et la valeur du premier; on chérissait, dans le second, l'espoir de tout un peuple : quel prince devait être un enfant élevé par Viomade!

Aronde, enchantée de son époux, ne le quittait jamais. Sa bonté, ses graces, lui conciliaient tous les cœurs. Elle adoucissait l'âpreté qui dominait dans les cours du cinquième siècle. Viomade seul était aimable; mais les autres perdaient, chaque jour, quelque chose de leur rudesse, et les femmes sentirent que pour fixer, il faut se donner la peine de plaire.

Childéric grandissait, et Viomade était son seul maître. Il ne pouvait orner l'esprit de son auguste pupille. L'ignorance avait couvert le monde d'un crêpe funèbre; mais Childéric apprenait à agir et à penser en roi. Sa beauté se développait d'une manière remarquable, et elle donnait un charme de plus aux paroles bienveillantes, qu'il se plaisait à adresser aux seigneurs de la cour, et surtout à cette classe laborieuse, qui nourrit les grands, et qui trop souvent en est dédaignée. « Puissiez-vous, lui disait Viomade, ne jamais ap-« prendre qu'un roi, qui ne règne que par la force,

« est assis sur un trône chancelant, et qu'il ne « faut qu'une commotion pour le renverser ! » Leçon prophétique, que les événemens accomplirent, plus tard, avec une extrême rigueur.

L'ame de Childéric respirait sur son visage : l'un et l'autre étaient purs comme un beau jour. Mais le jeune prince portait déja en lui le germe d'une passion, qui se manifesta bientôt d'une manière effrayante. Viomade prévit que l'amour des femmes perdrait Childéric. Il combattit ce penchant, avec l'éloquence de l'amitié, et les armes de la sagesse et de la raison. Mais que peut le raisonnement contre la nature, et la confiance que donnent l'éclat du rang, et les charmes de la figure ?

Childéric n'était pas encore un jeune homme ; mais il n'était plus un enfant. Déja il ne pouvait regarder une femme jolie sans frissonner de plaisir. Il s'approchait d'elle ; on lui permettait certaines choses qu'on est convenu d'appeler sans conséquence, et qui en ont beaucoup pour un enfant du caractère de Childéric. Une main qu'on lui abandonnait, un baiser qu'il y imprimait portaient le trouble dans ses sens.

Aronde était respectée, même du roi, et elle le méritait. Elle se flatta que ses remontrances auraient plus de force que celles de Viomade. En effet, Childéric paraissait l'écouter avec docilité, avec intérêt. Mais elle n'avait que vingt-cinq ans, et elle était dans tout l'éclat de sa beauté. Aucun

des sons qu'elle articulait n'arrivait à l'oreille de l'enfant. Il admirait une bouche rosée, un œil séduisant, et il soupçonnait des formes que l'amour semblait avoir dessinées. Il ne sortait pas des bornes du respect; mais Aronde s'aperçut bientôt que la leçon produisait un effet opposé à celui qu'elle en attendait.

Que faire, disait-elle quelquefois à Viomade? Childéric est charmant; il excelle dans tous les exercices du corps; il sera l'homme le plus spirituel de sa cour; tous les cœurs voleront au-devant du sien. Il se précipitera au milieu des plaisirs et des écueils, et il tombera victime d'un penchant, contre lequel la raison ne peut rien. Viomade soupirait, en pensant que la sagesse ne serait pas plus persuasive à l'avenir, qu'elle l'était à présent.

Un jour il parla au roi de la mollesse dans laquelle Childéric vivait à la cour; de la nécessité d'habituer son corps aux exercices violens, de lui faire connaître le monde, et de le montrer alternativement aux Français, dont il était déja l'idole. Son but était de lui faire voir, sans cesse, des objets nouveaux, et de prévenir ainsi un attachement sérieux, dont les suites ne pouvaient être prévues.

Childéric n'avait encore préféré aucun objet; mais tout annonçait en lui le besoin de se fixer. Il éprouvait ce désir vague, qui inquiète, qui tourmente, et qui annonce quelque grande passion

prête à se développer. « Seriez-vous plus sûr de « lui, demandait Aronde à son époux, en le fai- « sant voyager, qu'en le laissant à la cour? — Oui, « ma chère amie, parce que je ne lui donnerai « pas le temps de distinguer personne. — Vous « préviendrez l'amour exclusif; vous n'éteindrez « pas ce feu caché, qui circule dans ses veines, « et qu'alimentera chaque figure un peu jolie. — « Hé, n'est-ce rien que de prévenir un engagement « sérieux? C'est, je le sens, tout ce que je peux « faire, et cette réflexion m'affecte péniblement. « Ma chère Aronde, faisons tout ce qui est en « nous pour sauver cet enfant de lui-même, et, « comme tu me l'as dit, dans une circonstance « bien périlleuse, ton Dieu, que tu m'as fait con- « naître et adorer, ton Dieu fera le reste.

« — Mon ami, tu as parlé au roi; il approuve « ton dessein, et, quel qu'en soit le résultat, il « n'est plus temps de revenir là-dessus. Je vais « donner des ordres pour notre départ. — Quoi! « Aronde, tu ne crains pas les fatigues d'un long « voyage, les privations qu'il faudra peut-être sup- « porter quelquefois? — Mon ami, nous ne nous « sommes pas séparés encore... » et elle soupira. « — Oh! viens, viens, et crois seulement que je « n'osais exiger autant de ton amour. »

Les préparatifs furent dignes de l'illustre voyageur, qu'on allait présenter aux Français. Tout était prévu, parce qu'Aronde avait tout ordonné. Mérovée vieillissait. Viomade s'était enfermé avec

lui, et il avait réglé les affaires administratives, d'après son amour du bien public, et sa sagesse éprouvée. Le peuple était heureux; ainsi rien n'était à redouter pendant l'absence de Viomade.

On partit. Des leudes ouvraient la marche. Childéric paraissait ensuite, au milieu de quelques jeunes garçons de son âge, qu'on élevait avec lui : on les a depuis nommés des *menins*. On disait alors au prince qu'ils étaient ses compagnons; on leur disait qu'ils étaient ses complaisans. Viomade, Aronde et quelques officiers supérieurs suivaient Childéric. Les esclaves de service marchaient ensuite, et le cortége était fermé par les voitures qui portaient les équipages.

Une propreté élégante se faisait remarquer partout; le spectateur, étonné, ne voyait aucune apparence de luxe : Aronde l'avait banni. Childéric, disait-elle à son mari, est assez beau, tu brilles assez de ta gloire, pour n'avoir par besoin de vains ornemens. J'ai cru devoir être économe des sueurs du peuple : son aisance est la plus belle parure des rois. Viomade lui souriait : leur culte, leurs principes, leurs sentimens, étaient devenus les mêmes.

On se dirigeait sur Arras. Le chemin était couvert de villageois, avides de voir, dans Childéric et Viomade, l'espoir et le héros de la France. Ils marchaient sur des fleurs, qu'on effeuillait devant eux ; des acclamations générales les accompagnaient :

Ces tributs sont bien doux, quand ils sont mérités.

Ces acclamations partaient du cœur. La flatterie n'avait pas encore imaginé de les commander, et de les payer.

Voyez, disait Viomade à son auguste élève, voyez combien vous êtes aimé, et qu'avez-vous fait pour cela? Rien encore. Mais l'espérance fait naître l'amour comme le bienfait. Justifiez, un jour, ces marques d'affection prématurée. Souvenez-vous de la dette que vous contractez aujourd'hui, et pénétrez-vous de la nécessité de la payer plus tard.

On était attendu à Arras, et une fête générale était préparée. On ne connaissait pas ces raffinemens de la sensualité, qui règnent aujourd'hui dans nos repas. L'étiquette et des piques n'imposaient pas silence à la joie bruyante. On était convoqué par le plaisir, et chacun se livrait aux mouvemens de son cœur.

Childéric suivait l'impulsion du sien, et il était violemment agité. Une jeune fille de quatorze ans, jolie comme l'était Mariole, sept ans auparavant, et qui promettait d'être un jour belle comme Aronde, cette jeune fille dansait avec toute la vivacité de son âge, et elle déployait des graces, que l'étude ne donne jamais. Childéric dansait constamment avec elle, et Viomade lui fit remarquer que ses compagnes avaient droit aussi à cet honneur. « Vous allez, lui dit-il, donner à Val-

« drade un orgueil, qui lui nuira plus tard, et « vous aurez humilié toutes les autres. » Valdrade était tout alors pour Childéric; mais il était encore docile. Il se rendit au vœu de son ami.

Le plus intéressant de ses jeunes compagnons, celui qui joignait le plus d'esprit à une figure agréable, Disparg avait fixé l'attention, et la bienveillance du jeune prince. Ils passaient ensemble les momens dont ils pouvaient disposer, et souvent le même lit les recevait l'un et l'autre. Disparg n'annonçait aucun penchant qui pût alarmer Viomade, et le guerrier sentait que l'amitié austère d'un guide, toujours réfléchi, ne suffit pas à un adolescent : il est mille petites choses qu'on ne confie qu'à un ami de son âge. Viomade favorisait cette intimité, Aronde l'approuvait, et ils n'avaient pas réfléchi que tout est moyen pour l'amour.

Childéric ne s'approchait plus de Valdrade. Il dansait, alternativement, avec celles qui avaient quelque droit à lui plaire. De jeunes dames même reçurent ses hommages, et en parurent flattées. Il lisait, dans tous les yeux, le plaisir qu'il faisait naître, et des bouches charmantes répétaient son éloge. Viomade s'occupait peu de ce qui se passait sur les points où le prince n'était pas : il ne s'était pas aperçu que Disparg et Valdrade n'étaient plus dans l'enceinte.

Tout à coup Childéric disparut à son tour. Viomade chercha Valdrade des yeux, et il ne la trouva

pas. Il conçut des soupçons, et il voulut les éclaircir. Il sortit, et, trop prudent pour communiquer à personne des craintes, qui pouvaient n'être pas rigoureusement fondées, il porta ses pas partout où Childéric pouvait être, sans manquer aux bienséances que lui imposait son rang. La chose la plus simple lui échappa.

Il avait toujours l'esprit du moment dans les dangers. L'équitable nature a donné cet avantage aux femmes, dans presque tous les momens de leur vie. Viomade vint dire à Aronde que Childéric et Valdrade étaient sortis, et qu'il ne les avait trouvés dans aucun des lieux où il présumait qu'ils pussent être. Aronde ne chercha pas sa réponse. « Tu as fait ce que tu as dû, en cher-« chant ces jeunes gens. Garde-toi d'une indiscré-« tion. Un mot hasardé pourrait amener un éclat. « Il ruinerait, sans retour, la réputation de Val-« drade, et ton silence peut la sauver encore. Son « âge est celui de la timidité et de la réserve; « Childéric ne peut être entreprenant encore. Une « conversation particulière, et un échange de ten-« dres aveux est vraisemblablement tout ce qu'ils « désiraient, et tout ce qu'ils oseront se permettre. « Attendons. »

Disparg rentra bientôt, et Viomade s'aperçut qu'il le cherchait. Il fixa le jeune homme d'un air sévère; il le vit rougir et baisser les yeux. Il fut droit à lui, et il le tira à l'écart : « Disparg, où est « le prince? — Je l'ignore, seigneur. — Vous men-

« tez : votre trouble, votre rougeur vous décèlent.
« Où est Childéric? Dites-le-moi, ou demain je
« vous renvoie à vos parens. — Seigneur... sei-
« gneur... — Parlez, vous dis-je; je ne vous donne
« que ce moment. — Il est... il est... — Hé bien?—
« Chez le comte... — Chez Hermangaud? Et que
« fait-il là? — Seigneur... seigneur... vous y avez
« votre logement, et le prince fatigué est allé se
« reposer dans son appartement. — Allez le trou-
« ver; dites-lui que, s'il ne rentre à l'instant, j'irai
« le chercher avec le père de Valdrade. »

Disparg part comme un trait; Childéric rentre un instant après. « Son désordre, dit Aronde à « Viomade, peut être attribué à l'exercice de la « danse, auquel il s'est livré sans interruption. « Taisons-nous. »

Valdrade reparut bientôt. Elle fut s'asseoir à côté de sa mère, qui lui demanda pourquoi elle avait été changer d'habits. « J'ai beaucoup dansé, « et j'étais dans un état à faire peur. — Ma fille, « ces dames ont dansé aussi, et elles n'ont pas, « de leurs personnes, ce soin qu'on remarquera « en vous, et qui paraîtra affecté et ridicule... « Comme vous êtes habillée! N'y avait-il pas d'es- « claves au palais? — Maman, elles sont toutes à « la fête. »

Dans ces temps reculés, on voyait dans le soleil le premier des flambeaux; on recherchait sa lumière, et il éclairait tous les plaisirs. Des femmes de vingt ans n'avaient pas perdu leur fraîcheur;

elles ne connaissaient pas d'infirmités prématurées; elles ne donnaient pas le jour à des enfans condamnés à vieillir avant le temps; chacun se retirait avec l'astre du jour, et se livrait aux douceurs du repos.

Childéric et Viomade rentrèrent dans leur logement. Le jeune prince ne savait pas dissimuler encore. Il était préoccupé, inquiet, et aucune de ses sensations n'échappait à un guide éclairé. Valdrade parut, sous le prétexte de saluer Aronde, avant que de s'abandonner au sommeil. Viomade prit la main de Childéric, et le conduisit dans la pièce la plus reculée de l'appartement. « Que pen-« sez-vous, lui dit-il, d'un homme qui est accueilli « par un hôte aimant et dévoué, et qui abuse de « sa confiance, pour lui plonger un poignard dans « le sein? — C'est un scélérat. — Et si c'est un « prince? — C'est un tyran, qu'on doit précipiter « du trône. — Et croyez-vous, seigneur, que la « mort soit le mal le plus grand que nous puissions « endurer? La honte n'est-elle pas, pour un homme « de cœur, un supplice toujours renaissant, et le « désespoir, qui l'accompagne, ne fait-il pas désirer « cette mort, comme le seul remède qui reste à « l'infortuné? L'assassin moral, qui a déshonoré « Hermangaud, c'est vous; le tyran qu'il faut em-« pêcher de monter sur le trône, c'est encore « vous : vous venez de prononcer votre arrêt.

« Quoi! les longs services du comte, ses qua-« lités, son rang, l'estime publique, rien n'a pu

« vous retenir! L'extrême jeunesse de Valdrade, « son innocence, son extraction, n'ont pu vous « inspirer le respect! Vous éveillez ses sens, et « vous profitez, lâchement, de sa faiblesse pour « l'entraîner à sa perte! S'il vous faut des plaisirs « coupables, achetez une esclave; descendez jus- « qu'à sa bassesse; avilissez-vous avec elle, et n'ayez « pas à vous reprocher d'avoir anéanti le repos et « le bonheur d'une famille respectable.

« Quand vous voyez un malheureux, vous vous « attendrissez, vous soulagez sa misère; vous lui « donnez une partie de cet or, dont vous ne vou- « lez être, dites-vous, que le dispensateur : vous « êtes prince alors. Qu'étiez-vous tout à l'heure? « vous n'étiez pas même un homme. Réfléchissez, « repentez-vous, corrigez-vous, si vous ne voulez « pas vous perdre.

« Vous passerez la nuit dans cette chambre, et « demain, au point du jour, nous partirons. Vous « ne reverrez plus Valdrade; ses yeux dessillés « ne vous accuseront pas : mon amitié compatis- « sante vous fait grace du supplice que vous mé- « ritez. »

Childéric était né avec un cœur excellent. Il ne chercha ni à se défendre, ni à s'excuser. Il se jeta dans les bras de Viomade; il s'avoua coupable; il se soumit à toutes les réparations qu'on exigerait de lui, et des larmes abondantes attestèrent sa sincérité. Viomade était aimant aussi; il s'attendrit à son tour. « Cher prince, lui dit-il,

« quelle réparation pouvez-vous offrir? Herman-
« gaud est un des meilleurs officiers de votre père;
« il commande dans cette ville; mais il n'est qu'un
« sujet pour vous, et sa fille ne peut prétendre
« à votre main. Est-ce à votre âge, d'ailleurs, qu'il
« convient de penser au mariage? Ensevelissons
« votre faute sous un voile impénétrable; que les
« regrets qu'elle vous donne vous soient toujours
« présens. Voyez, dans l'action que vous allez
« faire, les suites qu'elle doit avoir, et vous pour-
« rez hautement les avouer toutes. Allez, mon
« cher enfant, allez vous reposer, et puissiez-vous
« vous pardonner à vous-même, comme je par-
« donne à votre repentir. »

Le jour paraissait à peine, et déja les cors des gens de Childéric résonnaient de toutes parts. Tout le monde était debout dans le palais. Hermangaud et sa femme faisaient d'inutiles efforts pour retenir le prince et son ami. Valdrade n'osait parler; mais elle ne perdait rien de ce qui se disait autour d'elle. Ses yeux humiliés se relevaient quelquefois, et se portaient sur Childéric. Ceux du prince annonçaient ce qu'ils souffraient à Viomade et à Aronde.

On monta à cheval, et on s'éloigna de cette ville, où tant de sensations différentes s'étaient si rapidement succédé. Viomade se plaça auprès de Childéric : « Vous n'avez pas dormi, lui « dit-il. Les yeux rouges, l'air défait de Valdrade, « annoncent qu'elle n'a pas plus reposé que vous :

« voilà l'effet inévitable d'une faute. Les voyages, « mille objets de dissipation, des hommages tou- « jours renaissans vous distrairont promptement. « Valdrade reste seule avec son cœur; elle n'y « descendra qu'avec effroi, et jamais elle n'aura de « confidens de sa douleur; jamais personne n'es- « suiera les larmes solitaires, auxquelles vous l'a- « vez condamnée. J'avais résolu de ne plus vous « parler du passé; ces réflexions vous affligent, « cher prince. Elles me sont arrachées par l'état « de souffrance, dans lequel nous avons laissé cette « fille intéressante.

« Disparg, approchez-vous. Vous aimez le prince, « vous le dites, et je le crois. Je n'exige pas que « l'amitié soit délatrice, ce serait l'avilir, et l'affec- « tion de Childéric doit être le prix de son es- « time. Je ne veux rien savoir de ce qui se passera « d'innocent entre vous; mais le prince est trop « en évidence, pour pouvoir agir sans interme- « diaire, dans certaines circonstances. Celui qui « l'aime, ne doit pas être l'agent d'une action hon- « teuse. Il doit lui montrer le précipice ouvert, « l'arrêter au moment où il veut s'y précipiter, et « m'appeler à son aide, s'il juge ses forces insuffi- « santes. Voilà, Disparg, ce que j'exige de vous « en présence de Childéric : me le promettez-vous? « — Oui, seigneur. — Jurez-en par l'honneur. — « Je le jure. — Allez, reprenez votre rang; je vais « reprendre le mien. »

« J'aurais dû peut-être, dit Viomade à Aronde,

« renvoyer ce jeune homme; mais de quel motif « aurais-je coloré son expulsion? Ce qui s'est passé « à Arras était plus que suffisant, sans doute; mais « il est des choses qu'il faut taire, et qu'on vou- « drait oublier. — Tu ne peux compromettre ta « réputation d'homme juste, et, dans cette cir- « constance, un prétexte n'eût pas été suffisant. « D'ailleurs, le prince n'aurait-il pas trouvé un « complaisant nouveau, dans celui de ces jeunes « gens qu'il lui aurait plu de choisir? Disparg doit « être flatté de la confiance que tu lui as marquée, « et j'espère qu'il la méritera. — J'espère aussi que « Childéric, devant qui j'ai parlé, craindra d'exi- « ger de lui des services déshonorans. »

La précipitation, avec laquelle on était parti, n'avait pas permis de réfléchir à ce qu'on allait faire. Il fallait s'éloigner d'Arras, et on marchait, pour ainsi dire, au hasard. Il faut apprendre à Childéric, pensa Viomade, que les hommages dont on l'enivre ne sont accordés qu'à son rang, et que, hors de ses états, un prince n'est respecté qu'autant qu'il en est digne.

Aétius était mort, et Égidius Siagrius lui avait succédé (1). Il était le prince le plus puissant des

---

(1) L'abbé Velly prétend qu'un comte Gilles succéda à Aétius. Grégoire de Tours dit positivement, livre II, que ce fut Égidius Siagrius, et cet évêque devait être mieux instruit que Velly. D'ailleurs ce nom *Gilles* n'est ni romain, ni celte, ni franc.

Celtiques, et il avait l'orgueil, qu'inspire trop souvent la puissance. Il ne connaissait pas Childéric, et Viomade résolut de le lui présenter. Personne, pensait-il, ne le flattera à la cour du Romain.

Égidius était alors à Saint-Quentin, et le cortége se dirigea vers cette ville. La journée était forte, et, vers le soir, on se décida à camper. On voulait entrer de jour dans Saint-Quentin, et se présenter d'une manière imposante. On déploya les tentes dans une prairie agréable. La bonne chère et la gaieté abrégèrent la soirée; une nuit calme rétablit les forces de Childéric, et lui rendit sa fraîcheur. Il est vraisemblable que Viomade désirait qu'il parût avec tous ses avantages.

Au point du jour, les étendards d'Égidius se répandirent dans la plaine. Il quittait Saint-Quentin, et il allait fixer sa résidence à Reims. Dans un instant, Childéric et son escorte furent sur pied. On laissa aux esclaves le soin de recharger les équipages sur les voitures; on monta à cheval, et on alla au-devant d'Égidius.

Ces descendans des Romains considéraient encore les Celtes et les Francs comme des barbares. Ils ne les surpassaient plus en valeur; ils se piquaient encore d'une urbanité que les Grecs seuls pouvaient égaler. Égidius se porta en avant de sa garde; il piqua son cheval, et voulut prévenir le jeune prince. Childéric lui épargna la moitié du chemin.

Égidius avait commandé un corps de troupes considérable à la bataille des champs Catalauniques; il connaissait la valeur de Viomade, et depuis long-temps il désirait voir une femme, célèbre par sa beauté, ses premiers malheurs et son courage. Il se montra aussi poli que magnifique. Il adressa les choses les plus flatteuses au jeune prince, à Viomade et à Aronde; il loua la bravoure des leudes, et leur fidélité à tenir les traités. Il voulait plaire à tout le monde, et il y réussit complètement.

Childéric n'avait que seize ans; mais Viomade s'était attaché à lui faire comparer les choses, et à savoir les apprécier. Le jugement du prince se formait, et déja certaines nuances ne lui échappaient plus. Il remarqua que les éloges d'Égidius ne portaient que sur sa figure, son agilité, sa grace, et que les égards, les marques d'estime, étaient tous pour Viomade. Il me loue en enfant, pensait Childéric. Il ne voit pas encore l'homme, qui est caché sous une enveloppe agréable : je l'en ferai sortir. Viomade le regardait, le devinait, et s'applaudissait du parti qu'il avait pris.

Égidius voulut que Childéric l'accompagnât à Reims. « Nous passerons quelques jours ensemble, « dit-il à Viomade, et l'amitié resserrera les liens « qu'a formés l'estime. Vous serez, madame, l'or- « nement de ma cour. Vous n'y aurez paru que « pour vous faire regretter; mais, au moins, nous « vous aurons dû quelques momens heureux. »

Les amours-propres étaient flattés, et on résiste difficilement à cette impulsion secrète. On n'avait d'ailleurs aucune raison de refuser l'invitation d'Égidius; on l'accepta avec cordialité, et on se mit en marche.

Égidius avait pris place à côté d'Aronde. Childéric et Viomade marchaient tantôt au milieu des leudes, tantôt avec les Romains. Le jeune prince remarquait la magnificence qui se déployait partout. Tout était prévu, tout s'exécutait à propos. Les chemins étaient garnis d'un peuple attentif, mais muet. « Que veut dire cela? demanda Chil-« déric. — Le peuple est là pour exécuter des « ordres, si on en a à lui donner, et le silence « du peuple est la leçon des rois. — Je ne vous « entends pas. — Les Romains sont accablés d'im-« pôts, et quelquefois de mauvais traitemens : « l'homme ne bénit jamais la main qui l'écrase. »

Des malheureux se hâtaient de combler une trouée qui devait arrêter la marche des voitures, et un centurion les pressait de la voix et de son fouet. « Cela est affreux! s'écria Childéric. » Et il allait pousser son cheval. Viomade l'arrêta. Le jeune prince tira sa bourse. « Remettez cet or; « votre conduite serait la satire de celle d'Égidius. « Vous ne rendriez pas ce peuple plus heureux, « vous vous feriez un ennemi. »

On approchait de la montagne de Laon (1).

---

(1) N'oublions pas que la ville de Laon n'est pas au nombre

Childéric réfléchissait au spectacle attristant qu'il avait sous les yeux, et à ce que Viomade venait de lui dire... Une femme fend la presse, et se jette entre son cheval et celui de son ami. « C'est « Mariole! s'écrie Viomade. » Et aussitôt le guerrier et le prince sautent à terre, et la pressent dans leurs bras. Le cri de Viomade a été entendu d'Aronde; elle accourt, et Égidius s'étonne, en la voyant donner, à une femme du peuple, des marques du plus touchant intérêt. « Seigneur, lui « dit Viomade, la reconnaissance est une vertu « dans toutes les classes. Trouvez bon que nous « suivions l'impulsion de la nôtre. Mérovée, Chil- « déric, Aronde et moi, nous devons beaucoup à « cette femme, et nous sommes affligés de l'état « de misère, dans lequel nous la retrouvons. Ah! « Mariole, pourquoi ne m'avoir pas fait connaître « vos besoins? » Égidius s'efforça d'arrêter un sourire de dédain.

Mariole avait perdu ses parens, et elle ne pouvait faire valoir seule sa métairie. L'amour partagé se roidit contre les obstacles et finit par les surmonter; l'amour sans espoir ne peut durer toujours : c'est un feu que la réciprocité nourrit, et qui périt faute d'aliment. Mariole avait combattu long-temps. Mais les soins soutenus d'un

---

de celles qui furent concédées à Mérovée. Ainsi la métairie, donnée par ce prince à Mariole, était enclavée dans les états dits romains.

villageois, jeune et beau, avaient enfin triomphé de sa constance, et elle avait trouvé, avec lui, le calme et le bonheur qu'elle croyait avoir perdus sans retour.

L'accroissement des impôts avait insensiblement dérangé leurs affaires. Ils furent obligés, pour satisfaire au fisc, de vendre les esclaves, qui servaient à l'exploitation des terres. Bruno, resté seul, en laissa nécessairement une partie inculte. Ses bâtimens dépérissaient; le besoin se faisait sentir; réduits enfin à l'impuissance de satisfaire les percepteurs du prince, lui et sa femme avaient été réduits à l'esclavage, et traînés à la corvée.

Childéric avait souvent entendu parler de Mariole à la cour de son père. Le récit qu'il venait d'entendre avait brisé son cœur. « Amenez votre « mari, lui dit-il; je vous rachète l'un et l'autre, « et vous ne vous quitterez plus. A combien, de- « manda-t-il fièrement à Égidius, fixez-vous leur « liberté? Seigneur, répondit le Romain, j'ignorais « que ces esclaves vous eussent rendu des ser- « vices; mais je dois être aussi généreux que vous. « Cet homme et cette femme vous appartiennent, « et vous pouvez en disposer.

« — Vous êtes libres, s'écria le jeune prince. « Je ne veux conserver d'autre droit sur vous, « que celui que donnent les bienfaits. — Cette « scène est assez prolongée, reprit Égidius, avec « un mouvement d'humeur qu'il ne put entière-

« ment dissimuler. Qu'on mette cet homme et « cette femme aux équipages, et poursuivons « notre route. Mariole et son mari, dit Childéric, « ont été assez long-temps confondus avec des « esclaves. Ils ne méritaient pas ce traitement, et « je crois, seigneur, qu'il est temps de leur faire « goûter de nouveau les douceurs de la liberté.

« — Ils ne méritaient pas ce traitement! Vous « vous établissez arbitre entre mes sujets et moi!... « Vous vous taisez, Viomade. C'est approuver la « conduite du prince : je la ferai connaître à Mé- « rovée, et il m'en fera réparation. — Mon père « est appesanti par l'âge, et les Francs n'ont rien « à voir dans une querelle, qui m'est personnelle. « — Vous me défiez, je crois, dit Égidius avec « un sourire amer! — Je ne pense pas l'avoir fait, « seigneur; mais vous êtes le maître d'interpréter « ma réponse, et je suis prêt. »

Cette noble ardeur charmait Viomade. Mais il se hâta de la contenir. Il fit à Égidius les excuses, que l'honneur pouvait approuver, et il donna à entendre qu'étant responsable de la personne du prince, lui seul devait le représenter dans les circonstances périlleuses. Égidius parut entendre moins Viomade que le prince, et on se sépara mécontens les uns des autres. En effet, Childéric était déplacé à la cour d'Égidius, et le Romain ne pouvait plus l'y voir avec plaisir.

« Avant de penser à triompher par les armes, « dit Viomade à Childéric, apprenez à vous vaincre

« vous-même. Votre sensibilité, votre extrême « vivacité vous ont emporté au-delà des bornes, « et vous avez bravé un souverain chez lui! Je « n'ai pas voulu vous condamner en sa présence: « c'eût été vous humilier, et Childéric sera res- « pecté partout où je serai avec lui. Mais qu'il « n'oublie pas que les rois ne peuvent avoir de « querelles personnelles, et que c'est au plus fidèle « de leurs sujets qu'il appartient de les vider. — « Vous, mon cher Viomade, vous! vous vous ex- « poseriez pour moi!... Que dis-je? n'avez-vous « pas bravé mille morts, pour me tirer des mains « des Huns? Jeune homme inconsidéré, ne feras- « tu jamais que des fautes! — Le principe de « celle-ci vous honore, et je ne vous en ai parlé « que pour vous apprendre à être en garde contre « vous-même : l'excès du bien et celui du mal « produisent souvent les mêmes résultats. »

On retournait au point, d'où on était parti. Childéric joignait au plaisir d'avoir délivré Mariole et Bruno, cet orgueil qu'inspire l'amour-propre d'un jeune homme, qui a montré une valeur au-dessus de son âge. Il allait de Viomade à Aronde, de Mariole à Bruno. Il portait partout la satisfaction, dont il était pénétré.

On campa à l'endroit même où on avait passé la nuit. On avait dépassé les frontières des provinces romaines, et l'amour du peuple franc environnait de nouveau Childéric. Ses jeunes compagnons, ses leudes avaient parlé, et on admirait

son courage naissant, comme on aimait ses qualités.

Mariole et Bruno étaient entourés du jeune prince, d'Aronde et de Viomade. Déja leurs vêtemens abjects étaient remplacés. Bertrude s'était chargée de la toilette de Mariole, et Disparg avait habillé Bruno. La jeune femme était pâle et défaite, quand elle avait reconnu Viomade. Le passage rapide, et inattendu, de l'infortune au bonheur, avait animé sa physionomie, et Childéric remarquait qu'elle était encore très-jolie : une des prérogatives d'une imagination de seize ans, est de tout embellir. Bruno était un homme simple, aimant et laborieux, et Aronde pensait qu'il n'en faut pas davantage pour faire un bon mari.

Viomade reprocha encore à Mariole de lui avoir caché l'état de détresse dans lequel elle était tombée. « Comment vous l'aurais-je fait connaître? « Nous ne savons pas écrire, et vous n'ignorez « pas quel traitement est réservé aux esclaves qui « sont arrêtés dans leur fuite. »

Des esclaves, disait Childéric! Ah! pourquoi y en a-t-il? Une belle femme n'est-elle pas l'image la plus touchante des dieux? Quelle main sacrilége a osé, la première, lui donner des fers? L'esclavage, répondait Viomade, est un attentat contre l'humanité. Mais cet ordre de choses existe partout. Vouloir le changer brusquement, c'est s'exposer à tout perdre. Un cheval vigoureux supporte difficilement ses entraves. Qu'on l'en dégage

tout à coup, il bondira, sans s'occuper du dégât que porte partout sa joie, ou sa vengeance insensée. Il faut, pendant long-temps, préparer cette classe d'hommes à la liberté, si on ne veut pas qu'elle en abuse.

Il fut décidé que Mariole serait attachée à Aronde, et Bruno à Viomade. « Ce ne sont pas « des domestiques que nous nous donnons, leur « dit le guerrier. Ce sont des amis, que nous « investissons de notre confiance, et que nous « chargeons du soin de nos affaires intérieures. Si « cet emploi vous déplaît, ou si vous ne lui con- « venez pas, nous changerons votre position, « quand nous rentrerons à Cambrai. »

Aronde et Viomade se consultèrent sur la direction qu'il fallait prendre. Des villes, toujours des villes, et des fêtes partout, disait Viomade! Quelle fatigante uniformité! Le prince ennuyé reviendra à son goût dominant. Il faut l'étonner, par un spectacle nouveau et majestueux. Faisons-lui contempler cette masse d'eau, barrière imposée à l'homme par la nature, et que la cupidité a appris à franchir. Les Boulonais sont voisins d'Albion; il y a peu de temps qu'ils sont sujets de Mérovée, et leur fidélité a besoin d'être affermie, par la présence d'un jeune prince, qui inspire partout l'amour et le respect.

On attendait Childéric dans toutes les villes, et il n'entrait dans aucune. La saison était belle, et Viomade rencontrait partout ce qu'il avait voulu

éviter : les fêtes étaient transportées dans les cam pagnes, et elles empruntaient un éclat réel des beautés de la nature. Il y régnait une liberté inconnue dans les palais, et le prince eût échappé encore à Viomade, si son cœur n'eût été préoccupé.

Mariole n'avait que vingt-deux ans. Le bien-être, et sa satisfaction intérieure lui avaient rendu les agrémens de son âge. Elle n'était pas belle; mais elle était jolie, et elle joignait à une figure, que son développement avait rendue plus piquante, cette naïve candeur du premier âge, qui avait inspiré tant d'intérêt à Viomade. Childéric avait toujours quelque prétexte pour la chercher, et il la trouvait partout. Des femmes charmantes étaient disposées à l'aimer, et ne dissimulaient que faiblement leurs sentimens secrets; le prince ne voyait que Mariole. Il enviait fortement le sort de son mari, et si un échange eût été possible entre eux, l'ardent jeune homme n'eût pas balancé à sacrifier son rang à l'amour.

Mariole nourrissait, sans le savoir, cette fougue, ce délire des sens. Elle avait vu le prince enfant et malheureux. Elle lui avait prodigué ses innocentes caresses. Il avait grandi; mais il était ce Childéric, qu'elle avait porté dans ses bras, bien jeune encore. Elle recevait, avec l'affection d'une mère, les marques toujours renaissantes de celle du prince. Il ne demandait rien : elle n'avait rien à refuser, et elle était tranquille.

Aronde avait l'œil observateur et sûr. Elle jugea la position de deux êtres, dont l'un lui était bien cher, et dont l'autre avait besoin d'être éclairé. Le goût, très-prononcé, de Childéric était pour Viomade une garantie de sa conduite à venir. Cette inclination obscure ne pouvait donner lieu à aucun éclat, et c'est surtout ce que le guerrier voulait éviter. Il sentait, qu'avec un jeune homme du caractère du prince, il fallait nécessairement faire quelques concessions, et il paraissait ne rien voir.

Aronde avait des principes plus sévères. Elle sentait que le mariage est un lien qui doit être respecté. Elle se représentait Mariole, faible d'abord, abandonnée ensuite, et livrée à de vains regrets. Elle croyait entendre Bruno, éclairé sur son malheur, accabler sa femme de reproches; enfin elle voyait la discorde succéder au bonheur paisible, dont jouissaient les deux époux. Elle ne voulut pas essayer de persuader Childéric. Elle se souvenait de l'effet qu'avait produit, dès l'année précédente, certaine leçon qu'elle lui avait adressée; mais elle résolut de parler à Mariole, et de lui faire connaître le danger auquel elle était exposée.

« Le prince est un jeune homme accompli, lui « dit-elle, et vous ne voyez encore en lui que « l'enfant que vous avez secouru. Mais ses pas- « sions se développent; elles sont impétueuses, « et c'est vous, aujourd'hui, qui en êtes l'objet.

« — Moi, madame? — Vous, Mariole. Vous êtes « sans défiance, parce que vous êtes sans soupçon. « Mais Childéric est insinuant, persuasif; l'éclat « de son rang ajoute au charme de ses agrémens « personnels. Vous vous abandonnerez à un senti- « ment, que vous ne chercherez pas à analyser, « parce que vous le croirez innocent, et vous serez « vaincue avant que d'avoir pensé à vous dé- « fendre. — Ah! madame! que m'apprenez-vous? « Quoi! ces caresses, que je recevais sans réflexion, « que j'avais même du plaisir à lui rendre, ces ca- « resses étaient perfides! — Le serpent se cache « sous des fleurs; la beauté y porte la main, et elle « périt victime d'une aveugle confiance. — J'évi- « terai le prince. — Je vous le conseille. — Je « m'attacherai à Bruno, partout où je croirai de- « voir rencontrer Childéric. — La prudence vous « l'ordonne. Quand nous serons rentrés à Cambrai, « je vous placerai de manière à ce que vous n'ayez « plus rien à redouter. Allez, Mariole. »

Childéric avait conçu des espérances; elles s'affaiblissaient chaque jour. La jeune femme quittait rarement Aronde, et si elle s'éloignait de sa patronne, le prince trouvait constamment Bruno, entre lui et l'objet de ses vœux. Bruno ne savait rien, ne soupçonnait rien : Mariole ménageait son repos. Mais il arrêtait le jeune homme à chaque pas, et c'est tout ce qu'il fallait.

Childéric devint sombre et rêveur. Bientôt l'humeur chagrine se développa; des mouvemens

d'impatience se firent remarquer. C'est le jeune daim qui fait d'impuissans efforts, pour s'échapper des toiles, dans lesquelles on l'a enveloppé.

Ces inégalités ne pouvaient échapper longtemps à Viomade. Il en parla à Aronde, et pour la première fois leur façon de voir et de juger fut différente. Viomade tenait à la tolérance; Aronde prétendait que l'honneur d'une femme, quel que soit son rang, doit être respecté, et que Viomade ne devait pas permettre, à l'égard de Mariole, ce qu'il se fût empressé de prévenir, si elle eût été d'une classe distinguée. Un homme du caractère de Viomade ne pouvait combattre des principes qui soutiennent l'édifice social. Ils étaient défendus par une femme, qu'il aimait tendrement, après sept ans de mariage : phénomène rare alors, et qui l'est bien davantage aujourd'hui. La morale devait triompher; elle triompha.

Mariole ne parlait qu'aux sens du jeune prince. La vue de l'Océan, l'admiration, que lui causa ce spectacle, lui firent tout oublier, du moins pour un moment. Il comparait l'immensité de la mer à la fragilité des barques, dans lesquelles des hommes intrépides bravaient la fureur de cet élément. Il examinait la construction de ce qu'on appelait alors des vaisseaux; il interrogeait les patrons, et il concluait de ce qu'il voyait, de ce qu'il entendait, que les hommes, dans ce qu'ils paraissent tenter d'héroïque, sont mus par deux leviers également puissans, l'amour de la gloire, ou celui de l'or.

Les habitans d'Albion, disait Viomade, vivent sous un ciel nébuleux et malsain; ils cultivent une terre ingrate, et tôt ou tard la nécessité les rendra industrieux. Ils perfectionneront cet art, que je crois encore à son enfance, et leurs nautonniers iront chercher, à travers mille périls, ce que la nature leur refuse chez eux. Si vous montez sur le trône, garnissez vos côtes maritimes d'embarcations. Formez des mariniers; qu'ils surpassent en nombre, s'il est possible, ceux qu'Albion peut armer. Uu roi qui aime son peuple ne suscite jamais de guerre injuste; mais une sage prévoyance doit être un de ses principaux attributs, et il faut qu'il soit toujours en état de se défendre. Si le sang du peuple coule alors, du moins il le verse pour conserver son indépendance, et non pour satisfaire la folle ambition de son souverain.

Viomade savait juger les hommes et les choses. Dès le règne de Childéric même, la France fut obligée de prendre les armes pour forcer les Albionites à rentrer dans leur île. Elle les y contraignit, et nul ne put prévoir alors les désastreuses et humiliantes journées de Crécy, d'Azincourt et de Poitiers.

Occupé de ces importans objets, Childéric, toujours grand quand il fallait l'être, avait perdu de vue ces intrigues d'amour, qui le faisaient descendre au niveau des hommes vulgaires. Huit jours s'étaient écoulés; il n'avait pas vu Mariole,

et il n'avait pas prononcé son nom. Cependant, à un âge aussi tendre, on ne se livre pas longtemps, et avec exclusion, aux idées philosophiques, et à l'étude de l'art d'administrer. Lorsque Childéric revint à son état habituel, lorsqu'il chercha des délassemens, qu'il trouvait naturels, et presque légitimes, Mariole et son mari étaient auprès d'Amiens. Viomade les avait fait établir dans un des domaines de Mérovée, et Bruno était chargé de la perception des revenus. Là, ils allaient vivre dans l'abondance, et jouir de l'espèce de considération que l'aisance procure partout.

Childéric se détacha promptement d'une femme qui n'était que jolie, et qu'il crut pouvoir remplacer facilement. Plusieurs de celles qui l'entouraient rendaient cette manière de voir plus que vraisemblable. Le jeune prince lisait, dans certains yeux, qu'il n'avait qu'à se prononcer.

Un homme de son caractère n'est pas longtemps incertain. Il allait se donner à celle, qui sollicitait le plus directement sa défaite, lorsque tout changea, inopinément, pour lui et pour la France. Un officier, détaché par un ami intime de Viomade, arriva à Boulogne; il annonçait que les organes affaiblis de Mérovée ne pouvaient plus supporter le poids des affaires, et qu'il était urgent que le prince et son ami reparussent à la cour.

Childéric aimait son père. Mais la possession prochaine d'une couronne allume aisément une

imagination ardente. Le prince laissa échapper quelques mots, et Viomade devina le reste. « Un « roi, dit-il, est exposé, comme le dernier de ses « sujets, aux infirmités humaines, et dans quel- « que état que soit un père, il doit être toujours « sacré pour son fils. Mérovée régnera jusqu'à son « dernier moment, si une mort prématurée ne le « prive pas de mes services, et si je mourais, ce « serait à vos soins et à vos respects que je légue- « rais ce père déchu de sa gloire. Childéric, vous « aurez des enfans un jour, et ils ne recevront « pas de vous l'exemple de la rébellion, et de « l'oubli des droits de la nature. Continuez à « obéir, si vous voulez que, plus tard, on vous « juge digne de commander. — Mon ami, mon « véritable ami, vous me prêtez des pensées indi- « gnes de moi, des pensées que je n'ai pu con- « cevoir. L'aspect d'un trône m'a ébloui un mo- « ment, je n'en disconviens pas; mais mon cœur « est resté pur. Partons, Viomade; allons à Cam- « brai, et offrons à toute la France des modèles « d'une inaltérable fidélité. — Je vous reconnais, « et je vous retrouve, toujours noble, toujours « grand, lorsque vos passions ne vous égarent pas. « Partons, prince. Allons soigner, et défendre, s'il « le faut, votre vieux père. »

Lorsque les facultés intellectuelles d'un roi sont à peu près éteintes, une vaste carrière s'ouvre aux menées sourdes, à l'intrigue, et trop souvent au crime. Les mœurs et les usages des Francs fa-

vorisaient le développement de l'ambition. Les leudes, je l'ai dit, étaient les compagnons du prince, et leur soumission était proportionnée à l'énergie de celui qui gouvernait. Quelques anciens auteurs attestent, qu'à cette époque, le trône était électif, et le dernier seigneur de la cour pouvait y être porté, par le vœu de la nation assemblée. Qu'importaient à des ambitieux les qualités et les graces de Childéric?

Lorsque Viomade parut, le vieux roi était abandonné, et chacun ne s'occupait que de ses intérêts personnels. Viomade se prononça fortement contre des machinations, qui ne tendaient qu'à susciter des troubles, et on savait qu'avec un mot il trouverait une armée. Il était le seul homme vraiment grand de ce siècle, et l'ascendant qu'il avait sur le peuple força la médiocrité à se taire; tout rentra dans l'ordre. Mérovée n'avait plus de cour, plus de flatteurs : on n'avait plus rien à attendre de lui; mais les soins consolateurs de l'amitié lui restaient. Aronde ne le quittait pas; son fils remplissait, rigoureusement, ses devoirs envers lui, et Viomade gouvernait en son nom. L'étranger, comme le Franc, était persuadé qu'il savait administrer et vaincre, et une paix profonde régnait dans cette partie de l'Europe.

Viomade faisait travailler Childéric avec lui. Chaque jour, il lui apprenait quelque chose dans l'art de gouverner. Un roi, lui disait-il quelquefois, qui ne voit que par les yeux d'autrui, et qui

ne juge son peuple que sur les préventions qu'on lui donne, ne peut être qu'un prince vulgaire, et doit être souvent trompé. C'est à lui seul qu'il appartient de tenir d'une main ferme les rênes de l'état, et les grands, qui l'entourent, ne doivent être que les exécuteurs de ses ordres.

Childéric sentait la nécessité de s'instruire, et il rendait justice aux lumières de son guide. Il s'occupait sérieusement. Mais il n'était plus surveillé par Aronde, et les affaires publiques prenaient tous les momens de Viomade. On parlait, sourdement à la cour, de quelques scènes galantes, un peu vives; mais qui n'offensaient encore aucun personnage important.

Le jeune prince n'admettait que deux classes de femmes, celles qui sont jolies et celles qui ne le sont pas. Le hasard avait fait tomber ses premiers choix sur des personnes, à qui leurs charmes tenaient lieu de rang, et le goût du plaisir de qualités. L'application continuelle de Viomade rassurait Disparg contre les menaces, qu'il lui avait faites en sortant d'Arras; il oublia ses sermens; il favorisa de nouveau un penchant dangereux : il savait que ce genre de services conduit de la faveur à la fortune.

Deux ans s'écoulèrent ainsi. Mérovée s'affaiblissait chaque jour. Son état, devenu alarmant, arracha Childéric à des jouissances, qui n'étaient pas toujours dignes de lui. Il s'attacha à son père

mourant, et il donna des larmes sincères à sa mémoire.

L'affection de Viomade avait été partagée entre le roi et son fils : tous ses sentimens se réunirent sur Childéric. Il parla, il promit, il intimida. Il unit le nom du prince à l'intérêt national, bien jugé, bien senti. Il fit valoir des qualités vraiment brillantes, qui promettaient tout pour l'avenir. Enfin il invoqua l'amour de l'armée, qui ne s'était jamais altéré, et Childéric monta sur le trône.

Rendons-lui la justice qui lui est due : le bien du peuple fut, pendant toute sa vie, le mobile de ses actions. Mais la nature lui avait fait un don, toujours plus ou moins funeste à un roi, et l'amour trop ardent d'un sexe devait faire naître la haine de l'autre.

Childéric n'était plus ce prince, qui couvrait ses amours d'un voile, que la malignité soulevait quelquefois. Ses goûts étaient connus; ils étaient publics, et celles, qui partageaient alors ses plaisirs, tenaient à des familles distinguées. Viomade recevait des plaintes secrètes, et il parlait au jeune roi, avec cette franchise et cette énergie qui l'avaient long-temps contenu. Mais l'éclat d'une couronne, les séductions de la puissance le rendaient souvent rebelle aux leçons. Il comparait la vie voluptueuse qu'il menait à l'austérité des principes, qu'exigeait de lui Viomade, et il est aisé de prévoir de quel côté pencha un jeune

cœur, que tout concourait à entraîner. Déja on ne comptait plus, à la cour, que celles qui lui avaient résisté, et leur nombre diminuait chaque jour.

Viomade souffrait, et il ne dissimulait pas son juste mécontentement. Le roi, fatigué de la continuité de ses remontrances, passa de l'affection à la froideur, et bientôt il négligea entièrement l'homme à qui il devait tout : l'ingratitude est-elle attachée au rang suprême? Les courtisans s'éloignèrent de Viomade, et cela devait être. Le héros, profondément blessé, résolut d'abord de surmonter ses dégoûts, et de donner le reste de ses jours à sa patrie : cet effort est au-dessus des forces humaines.

Aronde elle-même, Aronde indignée pressa son époux de se retirer. Il fut prendre congé du roi. « Mes soins vous sont à charge, lui dit-il; vous « désirez que je vous laisse à vous-même, et je « me rends à vos vœux secrets. Puissiez-vous vi- « vre de manière à n'être pas obligé de me rap- « peler. » Childéric ne répondit pas un mot. Il l'embrassa; mais cette dernière étreinte ne partait pas du cœur.

Romuald avait fait un de ces mariages, que, dès ces temps reculés, on appelait de convenances. Riche, brillant et brave, il occupait une place distinguée à la cour. Il voulut faire renaître un nom, qui devait s'éteindre avec lui; mais la prudence ne le dirigea point dans son choix. Sa magnifi-

cence rendait plus remarquable une figure, dépourvue de ce qui plaît aux femmes, et il adressa ses vœux à la plus jolie de celles qui, par leur rang, pouvaient lui convenir. Hermangaud trouvait dans cette alliance tout ce qui peut flatter la vanité d'un père. Il ne consulta point Valdrade; il lui ordonna de se préparer à épouser Romuald.

La jeune personne se soumit; mais elle n'avait pas oublié Childéric : les premières impressions ne s'effacent jamais entièrement. Le cœur se plaît, au contraire, à les nourrir dans le silence, et, peut-être le souvenir d'une première faute rend-il plus cher celui qui l'a partagée. Valdrade reçut, avec respect, l'époux qu'on lui présenta; mais elle ne put s'empêcher de comporer Romuad à Childéric, et elle soupira.

Le mariage fut célébré à Arras, avec la magnificence convenable; mais sous de tristes auspices. Romuald s'aperçut qu'il était trompé dans toutes ses espérances, et la froideur, que l'inexpérience de sa femme ne savait pas déguiser, n'était pas à ses yeux le plus grave de ses torts. Une explication très-vive eut lieu entre le beau-père et le gendre. Romuald accusait son épouse; Hermangaud la défendait, avec la chaleur d'un homme, outragé dans ce qu'il a de plus cher. Une rupture ouverte fut le résultat de cette explication orageuse. Romuald laissa Valdrade à ses parens, et il retourna à Cambrai.

La jeune femme était charmante, et l'amour,

cruellement trompé, alluma, dans le cœur de son époux, une jalousie qu'il cherchait vainement à dissimuler. Il voulait connaître l'heureux rival qui avait détruit sa félicité, et il ne parlait de rien moins que de l'immoler à son juste ressentiment.

Ce triste secret n'était connu que du roi, de Viomade, d'Aronde et de Disparg, et aucun d'eux n'était disposé à éclairer un époux violent. Hermangaud, outré de l'affront qui déshonorait sa fille, persuadé de son innocence, et résolu de rétablir sa réputation, Hermangaud vint à Cambrai; il se présenta à Childéric, et il lui demanda justice.

Le roi avait oublié Valdrade. Mais un éclat, dont il était l'unique cause, ranima des sensations, auxquelles il eut l'imprudence de s'abandonner. Il ordonna à Romuald de prouver ce qu'il avançait, ou de recevoir sa femme dans son palais. Romuald répondit fièrement que l'autorité royale avait ses bornes, et qu'elle ne devait pas s'immiscer dans des querelles de famille.

Childéric blessé n'écouta plus que son ressentiment. Il convoqua ses leudes, et les chargea de prononcer. Romuald fut condamné, et la triste Valdrade fut conduite à Cambrai (1).

---

(1) Le divorce était permis; mais la femme répudiée était avilie. Romuald connaissait la faute de Valdrade; mais les grands ne pouvaient, sur sa seule déclaration, consacrer la honte d'une femme alliée à tout ce qu'il y avait de grand en France.

L'époux furieux la relégua dans une aile de son palais. Elle y était servie en reine; mais une froide pompe peut-elle suffire à un jeune cœur? Une solitude absolue, et par conséquent la privation de tous les plaisirs; les dédains de son époux, les reproches cruels qu'il lui adressait quelquefois, tout se réunissait pour accabler Valdrade, et chaque jour ajoutait à ses peines.

Un vieux prêtre de Cybèle; le seul homme qui eût accès auprès d'elle, fut touché de son sort. Il en fit, au roi, un tableau fidèle et déchirant. Childéric oublia toutes les femmes; il ne voulut être qu'à celle, dont il était séparé par des barrières, qui paraissaient insurmontables. Il fit tout pour vaincre les obstacles, et sa persévérance, le mystère dont il enveloppa long-temps ses démarches, firent croire qu'il était tout-à-fait revenu de ses égaremens. Cette erreur lui rendit l'affection de la plupart de ceux qui l'entouraient.

Disparg était l'agent direct de cette affaire, qui était devenue la plus importante de Childéric. Ce jeune homme avait rencontré plusieurs fois Isaure dans les rues de Cambrai, et il avait cherché à se lier avec elle. Isaure était attachée à la personne de Valdrade; elle était jeune et jolie, et la solitude lui déplaisait autant qu'à sa maîtresse. Disparg fut écouté; un amour feint lui ouvrit les portes de la partie du palais où Valdrade était renfermée, et bientôt le sentiment, qu'il avait joué, se glissa dans son cœur.

Il fit sentir à Isaure que leur bonheur ne pouvait être durable, qu'autant qu'elle servirait l'inclination du roi. Il lui montra un établissement prochain et brillant. Que peut refuser une femme à celui qu'elle aime, et qui caresse sa vanité? Isaure promit tout, et elle s'empressa de réaliser ses promesses.

Valdrade haïssait son mari ; elle avait près d'elle un roi, jeune, beau et aimant. Elle pouvait renouveler ces scènes de délices, que Childéric lui avait fait connaître à Arras : il ne fallait, pour renaître au bonheur, que tromper la surveillance des compagnes d'Isaure, et la jeune fille était adroite.

Une femme, dans la position de Valdrade, n'est pas long-temps incertaine. Elle sentait que jamais son mari ne lui tiendrait compte d'une sagesse, qu'il ne pouvait considérer que comme l'effet de la contrainte. Elle n'avait devant les yeux que la continuité du genre de vie, que déja elle ne pouvait plus supporter. Isaure pénétrait ses dispositions ; elle lui parlait la langue du cœur ; elle combattait une résistance, faible sans doute, mais que la raison alarmée opposait encore à l'amour. Elle dissipa les craintes qu'une liaison, difficile à conduire, inspirait à une jeune femme, qui avait été surprise par le roi, qui ne s'était pas donnée, et qui, par conséquent, manquait d'expérience. Valdrade consentit enfin à se remettre au pouvoir de son premier vainqueur.

On ne s'occupa plus que du soin d'épier l'occasion, et des moyens de la saisir : un roi a tant de moyens d'en faire naître!

Audoacrius, roi des Saxons et des Angles, qui avaient conquis la plus grande partie des îles d'Albion, était vaillant et ambitieux. Il armait publiquement ses sujets; mais contre Voltigerne, qui avait conservé quelques provinces de ses anciens états. Childéric voulut voir la sûreté de la France compromise par ces dispositions, et il chargea Romuald d'aller provoquer, auprès d'Audoacrius une explication franche et loyale. La mission était honorable, et Romuald se disposa à partir.

On ne connaissait pas encore ces moyens de voyager, si commodes, et si communs aujourd'hui. Les roues des fourgons traçaient seules les routes; il n'existait pas d'hôtellerie; il fallait aller d'une ville à une autre, ou camper. Un grand seigneur, qui se déplaçait avec sa femme, la conduisait à cheval, à côté de lui. Romuald était prudent, et le roi, qui le connaissait, avait prévu qu'il ne donnerait pas, à ses officiers et à ses esclaves, le spectacle de dissensions domestiques, qui ont toujours un côté plaisant.

Mais ce mari soupçonneux, qui se contenait en public, était incapable de rien négliger de ce qui pourrait lui faire connaître le complice de la faute de Valdrade. Il jugea que, pendant son absence, ce rival, aimé sans doute, chercherait à se

rapprocher de sa femme, et qu'elle lui en donnerait les moyens. Sigobert lui devait sa fortune, et son dévouement était à toute épreuve. Il le laissa dans son palais. Il lui répéta, en s'éloignant, l'ordre de tout voir, de tout observer, d'interpréter jusqu'au silence, de ne pas mettre de bornes à son activité, et de poignarder son rival dès qu'il l'aurait découvert, fût-il dans les bras de Valdrade.

Le roi et cette jeune beauté furent bientôt au comble de leurs vœux. Chaque nuit, une porte secrète s'ouvrait pour l'amant heureux, et se refermait sur lui, avant la naissance du crépuscule.

Disparg veillait à cette porte, et Isaure gardait celle de la chambre, où elle avait introduit le roi. Les autres femmes de Valdrade reposaient; les domestiques étaient retirés dans leur quartier. Le silence et le mystère couvraient des plaisirs, que la contrainte rendait plus piquans. La surveillance de Sigobert était sans effet, parce qu'il ne pouvait s'approcher, la nuit, d'une chambre, qui était sacrée pour tous les hommes, qui habitaient le palais.

L'amour heureux passe facilement de la crainte à une imprudente sécurité. Sigobert remarqua enfin qu'une gaieté douce succédait à l'air de tristesse, qui ne quittait jamais Valdrade. Le sommeil avait long-temps semblé la fuir, et elle se levait avec le soleil. Maintenant, il a décrit la moitié de son cours, avant que la jeune dame se montre à ses femmes, et à ses domestiques. C'est

donc la nuit qu'il faut veiller au dehors et au dedans du palais.

En examinant, soigneusement, l'extérieur de cette magnifique, et triste demeure, Sigobert reconnut une petite porte, qu'il n'avait pas remarquée encore. Elle n'était pas neuve; on ne l'avait donc pas pratiquée pour favoriser des entrevues secrètes. Mais l'amour sait tout utiliser, et Sigobert veut savoir dans quelle partie du palais on peut pénétrer par cette porte.

Valdrade avait l'habitude de prendre l'air sur sa terrasse, après son déjeuner. Elle y paraissait, environnée de ses femmes, et dans ce simple négligé, qui sied si bien à la jeunesse. Aujourd'hui, elle emploie toutes les ressources de l'art, pour rehausser sa beauté. Un homme sans doute est l'objet de ces soins. On veut qu'il admire le jour, celle qui, la nuit, le comble de ses faveurs. Mais qui est-il?

Sigobert choisit le moment où Valdrade était sur sa terrasse, pour éclaircir les soupçons que la petite porte lui avait fait concevoir. Il en avait bien reconnu la position, et il avait jugé qu'elle ne devait pas être éloignée de l'appartement de Valdrade. Il trouva, en effet, un petit escalier qui conduisait à une chambre, touchant à celle d'Isaure. Isaure n'était en faveur que depuis peu de temps, et il fallait passer chez elle pour arriver auprès de Valdrade. La bienveillance de la maîtresse était, sans doute, le prix des coupables

complaisances de la suivante. D'après cet enchaînement d'observations, il ne restait plus qu'à surprendre l'amant favorisé.

Sigobert se cacha, la nuit suivante, à quelque distance de la porte. Bientôt, deux hommes parurent. L'un mit une clé à la serrure; il ouvrit, et l'autre se glissa dans l'intérieur. La porte se ferma à l'instant; celui qui l'avait ouverte, mit la clé dans sa poche, et se promena dans les environs, enveloppé, et caché sous un grand manteau.

Sigobert le suit; il approche, et lui enfonce un long poignard dans les reins. Disparg tombe et expire. Sigobert se saisit de la clé; il veut ouvrir; un verrou, poussé en dedans, s'oppose à ses efforts. Il rentre par la porte commune, et, une torche d'une main, et le poignard de l'autre, il marche droit à l'appartement de Valdrade. Le crime était avéré; il n'avait plus de ménagemens à garder, et il était entraîné par l'ardeur de punir l'audacieux, qui déshonorait son maître.

Isaure veut s'opposer à son passage; il la repousse loin de lui; il pénètre, il entre... C'est le roi qui s'offre à ses regards étonnés... l'effroi le saisit; son sang se glace; le poignard tombe de sa main. Childéric est désarmé; mais ce poignard est là. Il peut le relever, et ensevelir ce funeste secret... Mais Sigobert est-il seul?... Faudra-t-il immoler d'autres victimes? Sera-ce dans le sang de ses sujets qu'un roi cachera la honte, qu'il a

imprimée sur le front d'un des premiers seigneurs de sa cour? Cette idée le fait frémir, et pendant qu'il délibère, Sigobert revient à lui, et s'échappe.

Les yeux de Childéric se portent sur Valdrade, éplorée et tremblante. Il ne voit plus qu'elle; il ne s'occupe que de la femme qu'il a perdue sans retour, et qui peut-être sera condamnée, par Romuald, à une mort lente et douloureuse. Il la prend, il l'entraîne; il ordonne à Isaure de les suivre.

Sigobert a ouvert la serrure de la petite porte; mais il a négligé de la refermer. Le roi sort, et il est surpris de ne pas trouver Disparg. A qui confiera-t-il Valdrade et Isaure? Éperdu, hors de lui, il ne voit qu'un moyen de les sauver, c'est de les conduire dans son propre palais. Il y rentre, avec les précautions accoutumées. Il croit Valdrade en sûreté.

Alors ses idées se reproduisent et se classent. Comment cacher deux femmes à tous les yeux? Que répondre au dernier de ses sujets, à qui il a donné le droit de l'accuser, devant la nation, de libertinage et de rapt? A quels excès peuvent se porter les grands, personnellement outragés, et qui verront retomber sur eux l'affront public fait à Romuald? Childéric se repent sincèrement. Mais que peut produire un stérile repentir?

Le roi résolut de faire tête à l'orage, qui ne pouvait tarder à se former. Mais Valdrade?... Que deviendra-t-elle?

Il va éveiller lui-même un des camarades de Disparg. Il lui ordonne de se procurer, à l'instant, des habits d'homme qui puissent aller à deux femmes d'une taille ordinaire, et il retourne essuyer des larmes, que lui seul fait couler, et qu'il ne peut tarir.

Fourcy a exécuté les ordres de son maître. Il revient; il donne, à la porte de l'appartement, le signal convenu. Le roi va lui ouvrir. Il lui dit d'attendre; il prend le paquet; il presse Valdrade et Isaure de quitter des vêtemens, qui peuvent les faire reconnaître, et de prendre ceux de la médiocrité. Le travestissement terminé, il fait entrer Fourcy.

« Je te confie deux femmes, qui ont droit à tes « égards. Sors de Cambrai avec elles. Conduis-les « à ma métairie, située au sud de la ville d'Amiens. « Dis à mon percepteur et à sa femme que je re- « commande ces dames à leurs soins, et que je « confie à leur discrétion mes intérêts les plus « chers. Voilà l'empreinte de mon sceau; elle sera « la marque certaine de ta mission. Voilà de l'or. « Ne néglige aucun moyen de hâter ta marche. Si « tu me sers fidèlement, je te récompenserai en « roi; tu es perdu si tu me compromets. »

Le jour ne paraissait pas encore, et Valdrade était loin de Cambrai. Une autre scène allait commencer.

On rapporta, au palais royal, Disparg assassiné, et le bruit de l'évasion de Valdrade se répandit

dans toute la ville. L'officier qui commandait à la porte, par où était sortie cette infortunée, ne cacha point que trois hommes, en habits de cour, avaient passé à son poste, à la faveur de l'empreinte du sceau du roi, que lui a présenté Fourcy.

Pourquoi des hommes, attachés à la cour, sont-ils sortis de la ville, à pied, et au milieu de la nuit? Était-ce bien trois hommes? Un déguisement, qui sans doute était connu du roi, puisqu'il a donné l'empreinte de son sceau, a vraisemblablement facilité la fuite de Valdrade et d'Isaure. On s'interrogeait, on raisonnait, on discutait; tous les soupçons tombèrent sur Childéric, et la rumeur devint générale.

Sigobert seul gardait un silence profond. On connaissait son dévouement absolu pour Romuald, et le calme, l'étonnement qu'il marquait semblaient combattre une accusation vague, mais fondée sur trop de circonstances réunies. Childéric seul pénétra le motif de l'apparente modération de Sigobert. Il jugea que ce serviteur ne voulait dire la triste vérité qu'à son maître. Il résolut de le gagner, et cet homme, trop fidèle, rejeta ses offres avec indignation.

Cependant des intérêts, de la plus haute importance, étaient dans ses mains, et tout moyen de conviction devait s'éteindre avec lui. Le roi regretta de ne l'avoir pas sacrifié à sa sûreté, et à celle de Valdrade. Il en était temps encore,

puisqu'il ne lui était pas échappé un mot, qui eût rapport à cette déplorable affaire. L'idée d'un assassinat révolta de nouveau Childéric. « S'il faut « du sang, se disait-il, que celui du coupable soit « seul répandu. »

Il affectait de se montrer en public, et sa tranquillité apparente, la bonté bien connue de son cœur, lui ramenaient peu à peu les esprits. Les événemens passés ne se présentaient plus que comme des ombres fugitives, que dissipe la clarté d'un beau jour. Le roi souffrait, intérieurement, tous les maux qui accablent un homme magnanime, qui, par sa faute, a tout perdu, tout, jusqu'à sa propre estime.

Mariole avait accueilli Valdrade et Isaure, et elle leur avait fait prendre ses propres habits. Le dévouement de cette femme rassurait Childéric sur leur situation présente. Mais Valdrade, destinée, par sa naissance et sa beauté, à briller dans le monde, usera-t-elle sa jeunesse, et peut-être sa vie dans une triste et humiliante obscurité? quelles jouissances, s'écriait-il quelquefois, eussent embelli sa carrière, si elle ne m'eût jamais connu! il ne pouvait plus réfléchir, penser même, que ses regrets ne s'accrussent, et que leur poison vengeur ne le déchirât.

Cependant Romuald avait glorieusement rempli sa mission, et il était rentré en France. Le roi sut qu'il était descendu à son palais, et il n'osa lui faire dire de se présenter devant lui. Romuald fit

demander une audience, que le prince ne pouvait lui refuser.

Dans quelles angoisses Childéric attendit l'époux malheureux, qu'il avait déshonoré, et que Sigobert devait avoir instruit! Le trouble, la confusion, le remords se peignaient alternativement sur sa figure altérée. Ce n'était plus un roi puissant, dont la gloire naissante commençait à remplir l'Europe; dont la bienveillance faisait envier, à dix peuples divers, le sort de ses sujets; ce n'était plus qu'un criminel, qui allait paraître devant un juge, justement irrité.

Romuald se présenta, avec cette noble assurance que donne la satisfaction de soi-même; avec cet air ouvert et caressant, qui dissipe jusqu'aux moindres craintes. Le roi se persuada que Sigobert avait envisagé les suites d'une confidence dangereuse, et qu'il avait continué à garder le silence. Cette idée ramena le calme sur la figure de Childéric. Il entretint son envoyé (1), avec l'affabilité qui lui était ordinaire; il donna des marques de satisfaction, en écoutant ce que lui dit Romuald sur la politique, et les desseins véritables du roi des Saxons. Ils se séparèrent en se donnant réciproquement des marques d'une

(1) Les ambassadeurs ne furent connus en France qu'après le règne de Clovis. Ce prince entretenait, dans les cours étrangères, des émissaires, qu'il n'avouait jamais, et qui n'étaient que de misérables espions.

considération et d'un attachement qui ne trompèrent que l'un d'eux.

Le roi fut assez tranquille pendant le reste de la journée. Il eut la force de penser à Valdrade sans effroi, et de s'occuper de son sort à venir. Il résolut de la faire passer en Albion, et de substituer au lustre, que donne une réputation sans tache, celui que procurent partout les richesses. Fourcy avait rempli, en homme intelligent, la mission dont il l'avait chargé : il fixa son choix sur lui pour faire sortir Valdrade de ses états. Ce projet, dernière ressource d'un cœur coupable, mais bon, ne devait pas réussir.

Il manda ce nouveau favori auprès de sa personne; on ne le trouva pas au château. Il le fit chercher par la ville, et personne ne l'avait vu. Le roi conçut quelque inquiétude, qui cependant lui parut dénuée de fondement.

Le jour tombait, et Childéric était absorbé dans ses réflexions, lorsque Viomade parut devant lui. Les traits de Childéric exprimèrent la surprise et le mécontentement. « Je ne viens pas, lui « dit le grand homme, vous reprocher vos fautes; « mais vous faire connaître la juste punition, à « laquelle il faut que vous vous condamniez. Vous « n'avez que cette nuit pour sortir du pays qui « vous a vu naître. Demain, il sera trop tard. »

Childéric se leva, fit asseoir Viomade, et le conjura de s'expliquer. « Vous vous livrez à une trom- « peuse sécurité, et tout conspire autour de vous.

« Demain, à l'heure où vous recevez vos leudes, « ils vous environneront, et vous tomberez sous « leurs poignards... Vous pâlissez! c'est lorsque « vous concevez l'idée d'un crime que vous devez « trembler. Rappelez votre fermeté : vous allez en « avoir besoin.

« Avez-vous pu croire que Sigobert se tairait, « et que Romuald dévorerait sa honte? Il vous a « trompé, ce matin, par une apparente tranquil- « lité; il vous a trompé, mais pour assurer sa ven- « geance.

« En vous quittant, il a rassemblé, chez lui, les « seigneurs que vous avez déshonorés, et le nom- « bre en est grand. Un dîner, une fête, donnée « pour célébrer son retour, a été le prétexte de « cette réunion. A la fin du repas, il a fait sortir « tous les esclaves, dont la présence, a-t-il dit, « nuit aux épanchemens de l'amitié. Alors il a rap- « pelé, à ses convives, les affronts que chacun « d'eux a patiemment supportés. Il s'est étendu « sur les siens, avec l'animosité d'un homme cruel- « lement blessé, et il a proposé nettement de vous « sacrifier à la vengeance commune.

« L'énormité du crime a fait reculer les plus « hardis. Les uns proposaient de vous dénoncer à « la nation assemblée; d'autres voulaient qu'on « vous précipitât du trône. Cela ne suffit pas, s'est « écrié Romuald. D'ailleurs ce projet ne peut réus- « sir : il est cher au peuple, qu'il rend heureux; « il est adoré de l'armée, qui a élevé son enfance.

« Vous vous borneriez à le détrôner, lui qui n'a « pas balancé à vous accabler d'outrages! N'êtes- « vous donc plus ces Francs si fiers, si courageux, « toujours prêts à laver leur honte dans le sang « de l'agresseur? Vous discutez sur la peine que « vous devez lui infliger, et en rentrant chez « vous, vous recevrez, de ces femmes, qu'il a sé- « duites, des marques d'une affection menson- « gère; vous prendrez dans vos bras des enfans « qui ne sont pas les vôtres : c'est à ceux de Chil- « déric que vous allez prodiguer vos caresses. « Qu'il tombe, qu'il périsse! Entourez-moi seule- « ment demain à son audience publique, et je « porterai les coups. Qu'il tombe, qu'il périsse! « répètent tous les convives à la fois. Les poignards « sont tirés, déposés sur la table, et c'est sur les « instrumens de votre supplice, que votre mort « est jurée.

« Romuald conduit les conjurés dans une pièce « écartée. Un de ses officiers, connu de Fourcy, « y a attiré ce misérable. Là, il est soigneusement « gardé; là, on le menace des plus cruelles tor- « tures, s'il ne révèle le lieu, où il a déposé Val- « drade et Isaure, et la crainte des tourmens lui « arrache son secret. Émissaire d'infâmes amours, « lui dit Romuald, tu périras comme ton maître, « et il lui plonge son poignard dans le cœur.

« Il fait venir Sigobert. Va, fidèle serviteur, va « venger mon affront : que Valdrade et sa com- « plice meurent. Épargne les gens chez qui elles

« sont : ils ne savent pas à qui ils ont accordé un « asile. Sigobert prend avec lui deux hommes dé- « terminés, et il part. — Valdrade va périr! Vio- « made, mon cher Viomade, courons la sauver. « — Hé, ne l'aurais-je pas déja fait, si on m'eût « instruit à temps! Occupez-vous de votre salut, « voilà tout ce que vous pouvez faire. Allez, sur « une terre étrangère, pleurer le sang que vous « avez fait couler; allez vous mettre à la merci de « ces rois, à qui vous imprimiez le respect; traînez, « chez eux, votre déplorable existence; vivez de « leurs aumônes, et ménagez-les, si vous le pou- « vez, dans ce qu'ils ont de plus cher. — Quitter « mes états! fuir comme un misérable! — Inter- « rogez-vous, et dites-moi ce que vous êtes. — « Viomade! comme vous me traitez! — Ces vérités « vous effraient. Que ne vous rendiez-vous digne « d'en entendre de plus flatteuses? — Mais qui « protégera ma fuite! — Moi : je n'ai pas mérité « de perdre mes amis.

« —Valdrade assassinée! assassinée pour moi!... « Malheureux!... » Et des larmes abondantes tombèrent de ses yeux. « Si j'avais douté de votre « cœur, je vous eusse laissé périr. Je le retrouve, « et je suis moins malheureux. — Mais, cher Vio- « made, les faits que vous m'avez communiqués « sont-ils exacts? Ne m'est-il plus permis de dou- « ter? — Cruel jeune homme, avez-vous pu croire « que je serais un moment sans veiller sur vous? « Je tiens tout d'un conjuré, qui vous sauverait

« si cela était en son pouvoir, et que cependant « vous avez offensé. Préparez-vous à partir, vous « dis-je; c'est le dernier conseil que je peux vous « donner. »

L'orgueil qu'inspire le diadême fut contraint de ployer, et l'amour de la vie imposa un moment silence aux remords. Le malheureux Childéric, égaré, hors de lui, était incapable de prendre les mesures les plus ordinaires : sa grande ame avait perdu son ressort, parce qu'elle était avilie. Il se jeta dans les bras de Viomade. « Je vous aban- « donne, lui dit-il, celui que mon père vous confia « enfant. Veillez sur lui, disposez de lui, puisque « vous daignez encore vous intéresser à son sort. »

Viomade lui aida à se travestir; il prit une pièce d'or, il la brisa, et il en donna la moitié au monarque infortuné. « Je vous enverrai l'autre, « s'il vous est jamais permis de rentrer dans vos « états. Mais cessez de craindre pour votre vie, et « attendez-moi. Dans une heure, je viendrai vous « prendre; je vous conduirai sur la place; vous y « trouverez une escorte, disposée à vous défen- « dre, et s'il faut tirer l'épée, vous lui donnerez « l'exemple du courage. »

Les conjurés s'étaient séparés. Chacun était rentré chez soi, pour éloigner les soupçons, qu'aurait pu faire naître une réunion bruyante, et trop prolongée. Les officiers, les esclaves avaient suivi leurs maîtres. Un calme profond

régnait dans la ville, lorsque Viomade reparut au palais.

Childéric, l'œil morne, l'air abattu, suivit son meilleur ami, le seul que lui eût laissé la fortune. Viomade prit la cassette du roi, la remit à un esclave, et il dirigea les pas du monarque déchu. Son sceau royal favorisa sa sortie de la ville, et celle de son escorte. Au lever du soleil, ce sceau ne devait plus être qu'un vain signe.

« Où voulez-vous vous retirer, demanda Vio-« made à Childéric? — Mon ami, je serais heureux « encore, si j'avais écouté vos conseils. Je suivrai « du moins le dernier que vous m'allez donner. A « qui croyez-vous que je doive demander un « asile? — Le royaume de Thuringe a peu d'é-« tendue; mais il couvre les états d'Allemagne de « Théodoric, roi d'Italie, contre les entreprises de « la France. Les deux souverains ont contracté « une alliance étroite, et jamais les Francs n'ose-« ront attaquer Basin : ils attireraient sur eux tou-« tes les forces des Goths. Vous avez rendu des « services à ce prince; il vous a toujours marqué « de l'amitié, et votre infortune ne changera pas « son cœur. Je crois que vous serez en sûreté à sa « cour. — Marchons vers le Rhin, dit tristement « Childéric (1). »

---

(1) L'histoire s'exprime ainsi sur cet événement:
Childéric était l'homme le mieux fait de son royaume. Il

Au point du jour, l'ami fidèle et son prince se séparèrent. Ce moment fut cruel pour tous deux. Childéric voulait retenir Viomade. « Vous voyez, « seigneur, que rien ne s'oppose à votre marche. « Avant que votre fuite soit connue, et qu'on ait « réuni assez de monde, pour attaquer votre es- « corte, avec avantage, vous serez loin. Je retourne « à Cambrai. La journée sera orageuse, et ce n'est « plus que dans votre capitale que je peux vous « être utile. »

Tous les Francs connaissaient Childéric. A chaque pas il recevait des hommages, qui lui froissaient le cœur. « Ce sont, disait-il à ceux qui l'en- « touraient, les derniers vœux que je recevrai de « ce bon peuple. Je m'éloigne de lui, avec la satis- « faction de m'être toujours occupé de son bon- « heur. Heureux, si j'avais pu me vaincre moi- « même, comme j'ai éloigné la misère de mes états! « Puisse celui qui doit me succéder m'imiter, au

---

avait de l'esprit, du courage; mais né avec un cœur tendre, il s'abandonnait à l'amour : ce fut la cause de sa perte. Les seigneurs français, aussi sensibles à l'outrage que leurs femmes l'avaient été aux charmes de ce prince, conspirèrent contre lui. C'était fait de Childéric, si une prompte fuite ne l'eût soustrait à leur vengeance.

En partant, il reçut de Viomade la moitié d'une pièce d'or. Ce fidèle serviteur lui dit qu'il lui renverrait l'autre s'il pouvait jamais reparaître sans danger.

Il se retira chez Basin, roi du petit état de Thuringe, qui était son ami.

« moins, dans l'amour que je n'ai cessé de porter « à mes sujets ! »

Il sortit heureusement de la France, et il entra dans la Thuringe. De quel poids alors il se sentit soulagé! Il n'avait plus à craindre pour sa vie; mais il passa à l'instant des alarmes aux remords. Valdrade, Isaure, Disparg, Fourcy mourans, se retraçaient, sans cesse, à son imagination effrayée. Il gémissait sur ses égaremens; il détestait sa conduite passée; il jurait de ne jamais fixer une femme jolie; il prenait le ciel à témoin de ses sermens.

Basin, prévenu de son arrivée, attendait un prince beau, aimable, enchaînant partout les plaisirs sur ses pas : il ne vit qu'un infortuné, que consumait la tristesse. Il voulait le ramener à des sensations plus douces; Childéric était inconsolable. Il avouait ses fautes à Basin; il s'accusait de bonne foi, et dans l'amertume de son ame.

La reine de Thuringe était dans tout l'éclat de la première jeunesse, et sa beauté, ses graces, les charmes de son esprit lui attiraient tous les cœurs. Elle crut réussir mieux que le roi, auprès de Childéric, et les consolations, qu'elle lui adressait, étaient assez puissantes, sans doute, pour le rendre à lui-même. L'infortune l'évitait, autant que le lui permettait la décence. Il s'était promis de ne jamais penser à trahir les droits de l'hospitalité, et de l'amitié compatissante. Il le

voulait; il n'avait pas d'amour. Il se flattait de surmonter ce nouveau danger, et il comptait se faire honneur, auprès de Viomade, de la première victoire qu'il aurait remportée sur ses sens.

Basin était roi; il ajoutait l'orgueil que donne le diadème à l'amour-propre, commun à tous les hommes. Il se croyait aimable et grand; Basine lui avait juré un amour éternel, et Childéric, détrôné et repentant, ne pouvait troubler sa sécurité. Il s'abandonnait, sans réserve, à tout l'intérêt que lui inspirait son hôte malheureux, et il ne pensait qu'à se l'attacher par ses égards, ses prévenances et ses bienfaits. Retournons à Cambrai. Voyons ce qui s'y passa, peu d'heures après l'évasion de Childéric.

La matinée s'écoulait, et les domestiques du palais royal attendaient le lever de Childéric. Accoutumés à ses absences de nuit, ils causaient avec cette liberté d'esprit, cette insouciance, si ordinaire à cette classe paresseuse et imprévoyante.

Cependant l'un d'eux finit par trouver extraordinaire que le roi n'appelât point. Il conçut des soupçons, et les communiqua à ses camarades. Ils attendirent encore; mais enfin ils résolurent de s'assurer de l'état dans lequel se trouvait le roi. Ils entrèrent dans sa chambre à coucher... Ils se regardèrent, et purent à peine exprimer leur inquiétude et leur étonnement.

L'heure de l'audience publique approchait. La place d'armes se garnissait d'esclaves, qui por-

taient des épées sous leurs vêtemens; leurs maîtres commençaient à se rassembler, et une agitation, qu'ils ne pouvaient dominer, annonçait de sinistres projets.

Les portes du palais ne s'ouvraient pas. L'impétueux Romuald s'avance, et demande à s'introduire. On lui répond que le roi est absent. Il fait aux conjurés le signal convenu. Tous accourent, se précipitent, écartent les valets et les esclaves, et se répandent dans le palais. Rien n'échappe à leurs recherches, et, persuadés enfin que Childéric s'est soustrait à leur rage, ils éclatent en vaines exclamations.

Tout à coup Viomade parut, au milieu d'eux, avec cet air majestueux et tranquille qui impose à tous les hommes. On se presse autour de lui, on lui parle, on l'interroge. « J'ai connu votre « dessein, leur dit-il, et j'ai mis le roi à l'abri de « vos coups. — Vous l'avez soustrait à notre ven- « geance! — Il ne m'a point offensé : je devais « pourvoir à sa sûreté. — Il ne vous a point offensé! « il a méprisé vos conseils; il vous a éloigné de sa « personne. — Il m'a rendu au repos et à la li- « berté. Il a acquis des droits à ma reconnais- « sance, et je viens de lui en donner des marques. « S'il m'eût réellement outragé, je me serais bien « gardé de penser à l'en punir : qui s'établit juge, « dans sa propre cause, se livre souvent à des « excès, que suit de près le repentir. Childéric, « plus équitable que vous, s'est fait justice lui-

« même. Il a déposé sa couronne; il s'est banni « de ses états, de sa patrie. Que pouvait-il faire de « plus, pour vous convaincre qu'il est profondé- « ment affligé de ses fautes, et qu'il a la volonté « de les expier?

« — J'irai le chercher au bout de la terre, s'é- « cria le fougueux Romuald. — Vous serez seul, « et Childéric est brave. — Je serai seul! qui vous « l'a dit? — Le silence de ces leudes ne vous fait- « il pas connaître que leur vengeance est satis- « faite? Mes amis, cessons de nous occuper de « desseins, que la colère a enfantés, et que désa- « vouent votre raison et votre cœur. Montrons- « nous Français; songeons aux maux dont la pa- « trie est menacée. Voilà les grands, les seuls « objets qui soient dignes de vous.

« L'état est sans chef. L'anarchie va s'y intro- « duire et le désoler : c'est ce qu'il faut empêcher. « Convoquons une assemblée de la nation, et que « le sceptre soit confié aux mains du plus sage et « du plus brave. » L'adroit Viomade savait qu'on calme une passion, en lui en opposant une autre.

Tous les leudes avaient droit de prétendre à l'autorité royale, et l'ambition éteignit à l'instant tout autre sentiment. Le vindicatif Romuald, lui-même, se livra à l'idée flatteuse de voir son front ceint du diadême. Tous pressèrent Viomade de reprendre le timon des affaires, jusqu'à ce que les Francs se fussent donné un roi. Tous pensè-

rent uniquement à se faire des créatures, et à s'assurer des voix.

Le bien public avait toujours été le but que se proposait Viomade. Il était généralement aimé, considéré, respecté : il sentit qu'il était le seul qui pût prendre temporairement les rênes de l'état, sans occasioner de secousses. Il se rendit au vœu de ses pairs, et il dépêcha des coureurs partout, pour hâter la réunion des Francs qui avaient le droit de voter. De ce moment, un champ vaste fut ouvert à l'intrigue et à la séduction. Les ennemis de Childéric ne pensèrent plus à ce prince : on oublie facilement le roi, auquel on se flatte de succéder.

Bientôt commença ce grand jour, où tout un peuple rassemblé allait jouir du droit de se nommer un maître. Déja ceux, qui s'étaient donnés ou vendus, circulaient dans la foule, et cherchaient à augmenter le nombre des partisans de leurs patrons. Trente leudes prétendaient à la couronne : le plus digne du trône est rarement celui qui s'y assied.

Hermangaud, le père de Valdrade, se faisait remarquer par ses longs habits de deuil, et la colère concentrée, qui roidissait les muscles de son visage. Un tumulte soudain s'élève dans l'assemblée, un cri se fait entendre : Romuald est mort ! « Il est tombé, s'écrie Hermangaud, comme il a « fait périr ma fille, sous le fer de mes esclaves. »

Il se dépouille aussitôt des crêpes noirs qu'il a juré de porter jusqu'au moment de la vengeance.

Il se montre, paré de l'éclat et des distinctions qui convenaient à son rang.

Viomade accourt à la tête de ses gardes. « Vous « avez puni par un crime, dit-il à Hermangaud, « celui que Romuald à commis. Je vous soumets « au jugement du peuple : défendez-vous et su- « bissez l'arrêt qui sera prononcé. »

Les hérauts d'armes ordonnent que chacun ait à prendre sa place, et Viomade, debout à côté du trône, accuse Hermangaud. « Romuald a assassiné « ma fille, dit le comte, et j'ai frappé l'assassin. « Voilà le fait, et je n'ai rien à ajouter pour ma « justification. »

Les leudes voyaient un concurrent à la couronne dans chacun de leurs pairs, et tous se prononcèrent contre Hermangaud. Le peuple formait une immense majorité, et il ne vit, dans l'action du malheureux père, que l'effet d'un désespoir excusable, qu'un acte que semblaient autoriser les mœurs encore farouches de ces temps reculés. Hermangaud fut absous.

Viomade avait fait son devoir, et il voyait Childéric délivré d'un ennemi qui, dans tous les temps, aurait été redoutable pour lui. Il annonça à la nation la vacance du trône, et la nécessité de le remplir.

Hermangaud avait pris la place que lui assi-

gnaient ses fonctions. Il se leva et demanda la parole.

« L'autorité, dit-il, a tant d'attaits, qu'elle est « convoitée, même par ceux qui savent à peine « obéir. Je vois ici beaucoup de prétendans, et je « n'y trouve que des hommes médiocres. Celui « qui ne pense pas à s'élever; qui a rendu d'écla- « tans services à Mérovée; qui aurait fait de son « fils un prince accompli, si ses avis eussent été « écoutés; celui dont la valeur à brillé dans les « batailles, dont la sagesse a éclaté dans les con- « seils, dont les mains fermes ont constamment « tenu le glaive et la balance des lois, qui n'a ja- « mais été l'objet d'un reproche dans sa conduite « publique ou privée, celui-là seul est digne du « trône, et cet homme est Viomade. »

Un murmure sourd se fit entendre d'un côté de l'assemblée, et des applaudissemens unanimes éclatèrent de l'autre. Il était facile de voir que les esprits se rapprochaient, et bientôt tous les regards se fixèrent sur Viomade. L'assemblée entière se leva spontanément, et le proclama.

Le grand homme prit la parole à son tour. « Français, dit-il, votre choix m'honore, et ne « m'éblouit pas. J'ai servi Mérovée en sujet fidèle; « j'ai élevé son fils, et j'espérais vous avoir donné « un bon roi. Les passions de Childéric ont « trompé mon attente. J'ai blâmé ouvertement « sa conduite; mais je l'ai plaint, et je n'ai pu

« cesser de l'aimer. Que penseriez-vous d'un ami « infidèle, qui trahirait ses sermens, pour se vêtir « des dépouilles d'un infortuné? Vous le mépri- « seriez intérieurement, et celui qui sera appelé à « régner sur vous doit avoir toute votre estime. « Je refuse, solennellement, la couronne que vous « m'offrez; je jure de ne jamais l'accepter, et vous « savez si je tiens mes engagemens.

« Permettez-moi d'ailleurs de vous représenter « que ce n'est pas seulement du choix d'un homme « que vous devez vous occuper. Vos intérêts po- « litiques doivent principalement vous diriger dans « cette circonstance.

« Le royaume de France est faible encore. Nous « avons des rivaux de gloire et d'ambition sur la « rive droite du Rhin. Les Armoriques et les pro- « vinces romaines nous cernent à l'ouest et au « sud. Devant nous, s'est formé et s'agrandit le « royaume des Burgondions, et les Visigoths d'Es- « pagne menacent de franchir les Pyrénées, et de « conquérir les pays situés entre ces montagnes « et la Loire. Nous jouissons d'une paix profonde; « mais que l'ambition détermine quelques-uns de « ces souverains à se déclarer contre nous, quel « sera notre sort? Nous ne pourrons aspirer qu'à « l'honneur de succomber glorieusement.

« Il nous faut un prince, qui, en prenant le « titre de roi de France, unisse des états, déja « acquis, à ceux que nous lui donnerons; qui « double ainsi nos forces, et qui, fier de votre

« choix, fasse tout pour le justifier. Égidius est « brave et ferme, et vous pouvez d'un mot vous « agrandir de toutes les provinces romaines. »

Les leudes se récrièrent contre une proposition, qui tendait à faire passer le sceptre dans des mains étrangères. Les hommes libres, qui n'y pouvaient prétendre, étaient ébranlés par la solidité des raisonnemens de Viomade. Il développa ses idées avec la clarté et l'énergie qui lui étaient familières; son désintéressement ajoutait à la force de son discours, et à l'ascendant qu'il était en possession d'exercer depuis long-temps. Il entraîna tous les suffrages, et il expédia aussitôt des députés chargés d'annoncer à Égidius que le peuple français l'appelait à régner sur lui (1).

Nous avons vu les sujets romains de ce prince soumis à l'autorité absolue, et Viomade avait présumé, avec raison, qu'Égidius ne tarderait pas à violer les libertés, dont les Francs étaient si jaloux. Le souvenir des fautes de Childéric devait se dissiper avec le temps, et son extrême bonté, comparée aux actes arbitraires du patrice, pou-

---

(1) L'élection d'Égidius fut, dit l'auteur des Gestes des rois de France, chap. VII, un coup de la politique de Viomade. Ce patrice foulait ses sujets romains, et Viomade profita du crédit qu'il obtint sur l'esprit du nouveau roi, pour l'engager dans des démarches qui ne pouvaient que le rendre odieux à la nation. Les exactions du monarque régnant rappelèrent le souvenir du prince exilé, etc.

vait finir par lui ramener les cœurs les plus aliénés. Nous saurons plus tard si les événemens ont justifié les espérances de Viomade.

Basin avait établi sa résidence dans la petite ville de Northausen. Son palais gothique avait quelque splendeur; mais on ne connaissait pas l'art des distributions intérieures. Des corridors longs et obscurs conduisaient, alors, à des logemens isolés, cachés dans l'épaisseur des tours, ou couverts par des murs élevés et menaçans. On trouvait de la grandeur à s'ensevelir dans des carrières, et à imprimer, au dehors, une sorte de crainte qu'on voulait bien prendre pour du respect. On s'égarait nécessairement dans ces habitations, quand on n'en connaissait pas bien les détours, et on trouvait difficilement ceux qui avaient quelque intérêt à se cacher. Cette absence du goût, ou plutôt celui des choses barbares servit souvent les amours : où ne trouvent-ils pas des autels?

Les jardins n'offraient rien que d'utile. Des arbres fruitiers, des carrés de légumes étaient leur principale décoration. On ne savait pas encore condamner à la stérilité, pour l'agrément du maître, des portions de terre, dont le produit ferait exister cent familles. Cependant des treilles, hautes et touffues, ornaient quelques parties des jardins du roi de Thuringe. C'est là, qu'après son repas, il allait chercher de la fraîcheur et du repos. Basine l'avait toujours accompagné dans ces

promenades. Sans amour, et par conséquent sans désirs, elle était tranquille auprès de l'époux que ses parens lui avaient donné. Le travail de l'aiguille, un chant grossier, mais joyeux, sa volière, quelques jeux innocens avec ses femmes suffisaient pour éloigner l'ennui, qui la poursuivait quelquefois. La beauté se contente de si peu, tant qu'elle a son innocence!

Childéric avait un appartement qui touchait à celui du roi. Basin l'avait logé près de lui, pour qu'ils se vissent à tous les momens du jour. L'amitié prévoit bien des choses; il en est d'autres qui lui échappent, et dont elle s'aperçoit trop tard.

L'appartement de Basine était dans une autre aile du palais. Avant l'arrivée de Childéric, elle y passait la plus grande partie de la journée. Maintenant elle croit n'être bien qu'auprès de son époux. Elle va chez lui, à chaque instant, et le plus léger prétexte suffit pour motiver des visites multipliées. La légèreté même de ces motifs font croire à Basin que l'amour que lui porte la reine s'accroît de jour en jour. Il ne sait pas qu'en venant, en s'en retournant, Basine s'arrête devant la porte de Childéric, et qu'un soupir annonce le trouble naissant de son ame.

Quelquefois elle rencontrait Childéric chez le roi. Elle restait alors, et elle envoyait chercher son ouvrage. Childéric, embarrassé, cherchait, à son tour, un prétexte honnête, qui lui permît de

se retirer; la reine en trouvait un pour le retenir. Elle était loin de lire dans son propre cœur; elle ne pensait pas même à y descendre.

Childéric avait trop d'expérience pour ne pas juger le sien. Il en était le maître encore; mais il sentait qu'il ne résisterait pas long-temps à une femme charmante, dont il était tendrement aimé. Il se rappelait l'amitié, les soins soutenus, la confiance du roi. Il opposait la reconnaissance, sa raison, son jugement à l'empire que Basine commençait à prendre sur lui. Il pensait à la fin tragique de Valdrade, et, saisi d'effroi, il sortait brusquement, et il allait se renfermer chez lui.

La reine se persuada que ses malheurs altéraient quelquefois sa raison. Elle prenait la main de son époux; elle l'entraînait chez Childéric; elle le pressait d'oublier ses infortunes; elle se plaignait de ne pouvoir en adoucir le sentiment. Ses expressions étaient celles de la candeur; mais son ton était pénétrant; un vif incarnat ajoutait à l'éclat de son teint, et Childéric, hors de lui, jugea qu'il n'y avait plus de salut pour lui que dans la fuite.

Il voulait fuir, le malheureux! il le voulait sincèrement. Il déclara à Basin que des maris offensés se disposaient à le poursuivre, jusque dans ses états, et qu'il allait chercher un asile en Italie. Basin lui répondait qu'il n'avait rien à craindre auprès de lui, et que, d'ailleurs, il n'avait pas reçu de courriers de France. Basine lui promettait

naïvement de se placer entre lui et ses assassins; elle pleurait; elle croyait donner des larmes aux craintes qui paraissaient tourmenter Childéric : ses pleurs étaient arrachés par l'idée d'une prochaine, et éternelle séparation.

Quel homme aurait pu résister à ces attaques multipliées? Childéric porta l'héroïsme de la vertu aussi loin qu'il peut aller : il résolut de fuir secrètement.

Il n'était pas possible de sortir du palais pendant la nuit, et il était difficile d'effectuer, pendant le jour, un projet qui semblait nécessiter certains préparatifs. Quelques officiers étaient demeurés fidèles à Childéric, et l'avaient suivi dans son exil. Il ouvrit sa cassette; il partagea, entre eux, l'or qu'il avait apporté de France. Il leur enjoignit d'être prêts à partir, à l'heure où le roi reposait sous ses treilles. Il leur défendit de se charger de rien, qui pût faire soupçonner leur dessein, et il résolut de n'emporter que les vêtemens dont il était couvert. Ah! si Viomade me voyait, se disait-il : s'il pouvait lire dans mon cœur, il me trouverait digne de lui, et il me rendrait son estime.

Suffit-il à un homme égaré de vouloir se remettre sous l'empire de la vertu? Dépend-il de lui d'échapper aux circonstances? Qui de nous n'y est assujetti, par une force cachée et invincible? Eucher, l'un des officiers de Childéric, avait un cœur, et Tiburce, une des femmes de Basine,

était sensible. L'amour les avait rapprochés; cet amour était vierge encore, et l'ordre du départ fut un coup mortel pour Eucher.

Il courut chercher Tiburce, et cacher dans son sein son tendre désespoir. Tiburce avait lu dans le cœur de la reine, et, je l'ai dit, les femmes ont toujours l'esprit du moment. Tiburce ne se livra pas à de vaines déclamations, à de stériles regrets; elle entra chez Basine, et lui annonça que, dans deux heures, Childéric allait disparaître pour jamais.

Basine, effrayée, consternée, ne chercha pas à dissimuler sa douleur. « Ce ne sont pas des « larmes, madame, qui éloignent les maux qui « nous menacent. Il faut agir, et faire à l'instant « fermer toutes les portes du palais. Il faut vous « rendre maîtresse de vous-même, et aller ap- « prendre au roi le projet de Childéric, et ce que « vous aurez fait pour retenir ce prince. — Va, « Tiburce, fais ce que tu croiras nécessaire; parle « partout en mon nom, et laisse-moi donner un « libre cours à mes pleurs. »

Tiburce était, en effet, la seule qui conservât assez de présence d'esprit, pour pouvoir servir les amours. Le bon roi Basin approuva qu'elle eût mis Childéric dans l'impossibilité de sortir du palais. Il fit doubler les gardes partout, pour rassurer ce prince contre les entreprises de ses ennemis. Il fit rassembler ses officiers; et leur fit vider, dans ses coffres, l'or dont leur maître les

avait chargés; il alla trouver cet hôte, trop intéressant, et il lui tint ce discours :

« Vous avez pris un parti désespéré; il me per-
« suade qu'en effet on veut attenter à vos jours.
« Mais avez-vous pensé aux dangers, sans cesse
« renaissans, que vous rencontrerez sur votre
« route? Des montagnes escarpées à gravir; des
« forêts presque impraticables à traverser, ne fa-
« voriseront-ils pas les ennemis qui vous poursui-
« vent? Que leur opposerez-vous? Quatre ou cinq
« compagnons de votre infortune, qui mourront
« à vos côtés, sans pouvoir vous défendre. Restez
« dans mes états, dans mon palais, d'où il faudra
« une armée pour vous tirer, et quelle puissance
« osera braver le ressentiment de Théodoric mon
« allié? Mon cher Childéric, mon ami, demeurez
« ici, je vous en prie, je vous en conjure. — Le
« ciel m'est témoin que j'ai fait ce que j'ai pu...—
« Je le sais : Tiburce m'a tout compté. — Quels
« malheurs nouveaux attireront sur nous ma fu-
« neste condescendance! — Céder c'est les pré-
« venir tous. — Vous le voulez. — Je l'exige. — Je
« me rends — Votre parole. — Je vous la donne. »

Basin, charmé d'avoir persuadé Childéric, courut se féliciter auprès de la reine, de la victoire qu'il venait de remporter. Il parla, avec complaisance, des moyens de conviction qu'il avait employés; il comptait sur des éloges, et Basine lui en donna de bien sincères. Hélas! on ne peut éviter son sort.

La jeune princesse avait eu le temps de se remettre, et la certitude de voir Childéric passer ses jours auprès d'elle, lui rendit la gaieté naturelle à son âge. Le roi la quitta, enchanté d'elle et de lui.

Une princesse jeune, sensible, que la fuite d'un homme charmant a réduite au désespoir, n'a plus rien à apprendre à celle devant qui elle l'a pleuré. Mais Basine aimait, comme on aime pour la première fois. Le secret de son cœur l'oppressait; ce cœur avait besoin de se soulager. Childéric restait; c'était beaucoup, sans doute; mais son projet n'annonçait-il pas une indifférence décidée? Voilà un tourment nouveau, qui succède à celui qui vient de cesser, et souffrons-nous jamais, sans désirer une main bienfaisante qui essuie nos larmes? Tiburce pénétra la pensée de sa maîtresse, et elle lui évita l'embarras de s'expliquer la première. Elle osa lui parler de son amour.

Il ne fallait qu'un mot pour amener les plus touchantes, et les plus condamnables confidences. C'était la première fois que la reine laissait parler son cœur, et elle n'avait ni la force, ni la volonté de s'arrêter. Elle répétait ce qu'elle avait déja dit, et ce qu'elle croyait dire pour la première fois. Se lasse-t-on jamais, quand on s'entretient de ce qu'on aime?

La jeune princesse avait toute sa candeur. Aimer, être aimée lui paraissait le bonheur suprême. Elle n'imaginait rien au-delà. Son indifférence

pour le roi lui rendait insipides ces jouissances qui ont tant de prix, quand elles sont partagées. Elle n'en soupçonnait pas encore l'existence.

Il était facile de l'arrêter; d'opposer son devoir à son amour; de lui démontrer la nécessité de borner ses vœux au roman de cœur qu'elle s'était fait. Mais Tiburce allait avoir besoin d'indulgence, et elle ne voulut pas que sa maîtresse pût jamais rien lui reprocher.

Nous revenons, sans cesse, à l'idée qui nous domine exclusivement : Basine continuait à se plaindre de la froideur de Childéric. Tiburce répétait que la crainte de la mort ne l'avait pas porté à fuir; que sans doute il aimait avec passion, et que le respect, la défiance de lui-même l'avaient déterminé à s'éloigner. « Ah! Tiburce, si tu l'avais « pénétré!—N'avez-vous pas remarqué, madame, « avec quelle opiniâtreté, quelle impolitesse même « il a cherché à vous éviter? — Crois-tu que cela « ait pu m'échapper? J'en ai été blessée avec rai- « son, car que peut-il me reprocher? Je lui ai pro- « digué mes tendres soins, mes consolations... — « Et elles ont produit trop d'effet. Croyez-moi, « madame, on ne se dérobe à une femme char- « mante, que lorsqu'on tremble de n'avoir pas pro- « duit cette impression violente, dont on est tour- « menté. — Tu me rassures, ma chère amie. »

Basine n'allait plus chez le roi, que lorsqu'elle espérait y trouver Childéric. Elle passait le temps à parler de lui, avec Tiburce, et elle croyait ce

plaisir bien innocent. L'artificieuse suivante couvrait le précipice de fleurs, et, pas à pas, elle y conduisait la séduisante victime. Childéric, las de combattre, s'abandonnait, sans réserve, à son nouvel amour. Le sort l'a voulu, se disait-il; le roi lui-même a retenu son rival; je n'ai rien à me reprocher.

J'ai décrit l'habitation, et les jardins du roi de Thuringe. On sent que deux jeunes gens, qui s'aimaient, qui se cherchaient, devaient se rencontrer souvent, dans ces détours obscurs, naguère si tristes, et que vont embellir les amours. Eucher et Tiburce étaient toujours placés entre les jeunes amans, et ceux qui pouvaient les surprendre. Basine s'était avancée jusqu'à recevoir un signal, qui annoncerait que le moment de se séparer était venu. On devait fuir alors, et trouver, partout, des asiles, où des regards indiscrets n'oseraient pénétrer.

Un échange d'aveux, et d'innocentes caresses comblaient les vœux de Basine, et elle répétait à son amant et à Tiburce qu'elle était la plus heureuse des femmes. Childéric s'enflammait tous les jours davantage; il touchait au moment d'être heureux, et, pour le devenir, il n'avait qu'à le vouloir. Cependant sa probité s'élevait encore contre ses désirs, et quelquefois elle leur imposait silence. « Savez-vous, dit-il un jour à Basine, « à quoi vous vous exposez? je porte partout le « malheur avec moi. — De ma vie je n'ai été aussi

« heureuse. Que dis-je? c'est à vous seul qu'il ap-
« partenait de me faire connaître le bonheur. —
« Cette félicité est trompeuse. En avez-vous prévu
« les suites funestes? avez-vous oublié ce que je
« vous ai dit de Valdrade? — Elle est morte pour
« vous : son sort est digne d'envie. » Un baiser brûlant accompagna ces derniers mots, et la vertu mourante de Childéric s'éteignit sans retour (1).

Basine, revenue à elle, s'étonna d'abord de ce qui venait de se passer. Elle pleura ensuite, et elle adressa de tendres reproches à son vainqueur. Elle protesta, dans toute la bonne foi de son ame, qu'elle s'était promis de s'en tenir au bonheur d'aimer et de plaire; elle gémissait sur une faute, qu'avec un peu de réflexion il lui eût été facile de prévoir. De quoi ne console pas l'amour, caché sous une enveloppe charmante? Childéric, embelli encore par le sentiment de son bonheur, par le feu et le charme de ses discours, conduisit la reine, de chute en chute, jusqu'au point d'en désirer, et d'en provoquer de nouvelles.

Basine gagna bientôt, en amabilité, ce qu'elle avait perdu en candeur. Son ame expansive répandait, autour d'elle, la félicité dont elle était enivrée. Le roi attribuait ce changement à la docilité que Childéric avait marquée pour leurs avis

---

(1) Roricou, livre I, dit, en parlant de Childéric : Il séduisit Basine, épouse du roi de Thuringe, son hôte et son ami.

communs. Les femmes sont sensibles, lui disait-il, et la reine est enchantée d'avoir contribué à votre conservation. Moi, je vous dois beaucoup : je n'avais qu'une très-jolie femme, et vous avez rendu Basine spirituelle et aimable. Ah! mon ami, quelle vie délicieuse nous mènerons désormais! mon palais sera l'asile des plaisirs, et vous jouirez de votre ouvrage.

L'expérience avait rendu Childéric prudent. Eucher et Tiburce, constamment occupés de leurs affaires personnelles, ou de celles de nos amans, ne se quittaient plus. Childéric les maria, pour prévenir toute espèce d'interprétations. Il ne se borna pas à cette mesure de prévoyance : il sentit que ses démarches et celles de la reine devaient être réglées par la plus rigoureuse circonspection. L'amitié et l'amour-propre, disait-il à Basine, ont produit cette confiance du roi, qui paraît nous favoriser; mais il ne faut qu'une imprudence pour l'éclairer, et nous perdre, peut-être, tous les trois. Il se permit de tracer à la reine une règle de conduite, qui ne s'accordait pas avec ses goûts; mais à laquelle elle promit de se conformer.

Basin se félicitait chaque jour, avec son hôte, des attentions, des prévenances, des soins soutenus de Basine. Jamais elle ne l'avait autant aimé. A la vérité, il l'avait épousée, ajoutait-il, presque au sortir de l'enfance, et son cœur était encore muet. Mon cher ami, vous êtes bien séduisant, et vos malheurs vous rendent plus intéressant en-

core. Mais si les femmes que vous avez aimées eussent ressemblé à la reine, si elles avaient eu ses qualités et ses vertus, vous seriez encore sur le trône.

Quelle erreur que celle qui nous rend heureux! combien il est cruel de la perdre, et qui peut nous en dédommager? Le bonheur dont jouissait le roi était sacré pour Childéric, et il faisait tout pour y ajouter à chaque instant. La tendre intimité qui l'unissait à la reine avait ses momens de repos : ils étaient prévus et arrangés d'avance. Childéric se livrait au plus aimable enjouement, et une conversation raisonnable et instructive succédait à la saillie piquante. Ce prince était l'élève de Viomade; il savait tout ce qu'on pouvait savoir alors, et le roi l'écoutait, avec un plaisir mêlé d'admiration, et d'une sorte de respect. Jusqu'alors Basin avait régné en barbare; Childéric en fit un bon roi.

Basine n'avait connu encore que des jeux enfantins. Son esprit n'était que celui qu'elle avait reçu de la nature. Childéric se chargea de le cultiver; il entreprit de faire éclore des talens aimables, et quel maître que l'amour! C'est chez le roi que se donnaient les leçons : ce n'était que là qu'on pouvait échapper aux distractions. Basine, obligée de se contraindre, était toute à ce que lui disait son amant, et la science perdait ce qu'elle avait d'aride, quand l'homme adoré voulait la parer de quelques graces.

La petite ville de Northausen devenait, insensiblement, le centre de la civilisation, parce que les goûts du maître sont bientôt ceux de la cour, et que le plus petit bourgeois croit s'agrandir, en imitant, gauchement, ceux que le hasard a placés au-dessus de lui. On goûtait, dans cette ville, à peu près ignorée aujourd'hui, des plaisirs nouveaux et toujours renaissans. L'autorité du maître était encore la même; mais il avait appris à l'adoucir par des manières affables. On savait qu'on était redevable de ce changement à Childéric; on ne concevait pas que l'ami des hommes eût été expulsé de ses états, et, quand il paraissait en public, il retrouvait les hommages que lui avaient long-temps prodigués les Français, et qui flattent, dans tous les pays, quand ils sont l'expression du cœur.

Les semaines, les mois, les années s'étaient écoulés dans un heureux oubli du passé. L'insouciant Childéric avait trouvé une nouvelle patrie, que Basine lui rendait bien chère; il régnait sur elle, et il n'avait plus d'autre ambition. Par quel art avait-elle fixé un prince, qui, jusqu'alors, avait compté ses plaisirs et non des femmes sensibles? Basine aimait avec une extrême tendresse; mais elle avait senti bientôt que les charmes de l'esprit peuvent remplir seuls de longs et ennuyeux intervalles; qu'un refus, adroitement ménagé, attire; qu'un caprice, qui n'a rien d'offen-

sant, réveille un cœur, prêt à s'assoupir. C'était là son unique secret.

Childéric, plus réfléchi, commençait à comprendre que le mieux est l'ennemi du bien; qu'une femme charmante, sous tous les rapports, est préférable à celle qu'on ne recherche souvent, que parce qu'on ne l'a pas eue. Peut-être aussi la gêne, qui accompagne toujours un amour clandestin, contribuait-elle beaucoup à le rendre constant.

Cependant tout ce qu'avait prévu Viomade était arrivé. La France souffrait, et murmurait tout haut. Non-seulement Égidius avait attaqué et détruit les libertés des Francs; il les avait assujétis à des impôts, qu'ils n'avaient jamais connus. Les rois, qui l'avaient précédé, vivaient des revenus de leurs domaines; ce n'était que dans les circonstances graves qu'ils demandaient au peuple des secours, qui paraissaient légers, parce qu'ils étaient librement accordés (1). Égidius gouvernait avec une verge de fer. Il joignait à des exactions criantes un orgueil révoltant. Environné, sans cesse, de la force armée, et de la pompe du trône, il rappelait à la mémoire ces rois simples et débonnaires, qui ne déployaient la majesté de la couronne que lorsqu'ils allaient présider l'assemblée nationale.

---

(1) Ce tableau de la France est conforme à ce qu'en dit l'histoire.

Viomade parlait partout des qualités de Childéric, et partout il était favorablement écouté. Les maris, que ce prince avait offensés, avaient vieilli, et quelques-uns étaient morts. Le mal présent avait effacé le souvenir de fautes, qu'on supposait cruellement expiées, par un exil de huit années. Les gens attachés à Égidius, sous quelque dénomination que ce fût, étaient l'objet de la haine publique. On les évitait, on les fuyait. Les Francs se cherchaient, se rassemblaient, se serraient autour de Viomade. L'ami fidèle ne proposait rien de positif; mais il entretenait adroitement l'exaltation, dans laquelle il voyait tous les esprits; il lui fournissait de l'aliment.

Les familiers d'Égidius, réduits à vivre entre eux, ne pouvaient lui faire connaître le danger qui le menaçait (1), et ce prince était étranger à l'art de régner : il confondait l'obéissance forcée, avec cette soumission qu'inspirent la confiance et l'affection. Il prenait la crainte pour du respect. Il ne fallait qu'une secousse pour le renverser.

Viomade voyait les Francs disposés à prendre les armes. Les troupes romaines n'étaient pas traitées avec ces ménagemens, qui soutiennent la fidélité. En admettant qu'elles voulussent combattre, qu'avaient à redouter, de soldats amollis, des hommes jaloux de leur liberté, et brûlant de re-

---

(1) L'espionnage n'était pas connu alors. Il y avait des assassins, et point de délateurs.

conquérir leurs anciens droits? Viomade jugea que le moment favorable était venu. Il fit partir un homme sûr, et le chargea de remettre, à Childéric, la moitié de la pièce d'or, qu'ils avaient rompue, lorsque ce prince fut obligé de fuir (1).

Childéric avait entendu parler confusément des maux qui pesaient sur la France. Il s'en affligeait quelquefois; souvent aussi il les oubliait auprès de Basine, et, tout à elle, il finissait par ne rien regretter. Ces alternatives se succédaient dans un cœur tout français, lorsque l'envoyé de Viomade parut.

Le premier mouvement du prince fut pour la gloire; le second fut à l'amour. Il jura à Basine qu'elle lui tenait lieu de tout ce qu'il avait perdu, et qu'il ne la quitterait jamais. « Et votre peuple, « lui répondit cette femme étonnante? Il vous « rappelle, il vous attend. — Mon peuple m'est « bien cher; mais toutes mes affections s'évanouis- « sent devant l'amour. — L'amour peut tout en- « noblir, vous me l'avez dit : que notre héroïsme « justifie notre faiblesse. Allez, délivrez votre pa- « trie du joug étranger. Je vous regretterai, je « vous pleurerai pendant le reste de ma vie; mais « j'applaudirai à votre gloire, à vos vertus, et le « sacrifice que je vous fais me rendra ma propre « estime. »

---

(1) Ces détails sont encore entièrement historiques.

Childéric résistait. Il ne pouvait supporter l'idée de se séparer d'une femme, qui avait embelli huit ans de sa vie, et qui était dans tout l'éclat de sa beauté. « Celui qui a donné des leçons aux rois, « lui dit-elle, qui a appris à Basin comment on « doit régner, a-t-il besoin des conseils d'une « femme faible? Souffrira-t-il qu'elle se montre « plus grande, plus généreuse que lui? » Elle prend la main de son amant, et le conduit chez le roi.

« Seigneur, lui dit-elle, votre ami vous a ré- « pété cent fois que les peuples ne sont pas faits « pour les rois; mais que les rois sont faits pour « les peuples. Childéric va mettre cette grande « maxime en pratique. Il est rappelé dans ses « états; il vient vous remercier de l'asile que vous « lui avez si généreusement accordé, et il va faire « le bonheur de la France, ou périr glorieusement « les armes à la main. »

Elle avait mis son amant dans l'impossibilité de reculer; mais ses forces étaient épuisées. Elle laissa Childéric avec le roi, et elle alla cacher, dans le fond de son appartement, sa douleur et ses larmes amères : depuis long-temps, elle ne connaissait que celles du plaisir.

Basin resta anéanti de ce qu'il venait d'apprendre. Il s'était fait une douce habitude de vivre avec Childéric, et il sentait ce qu'il devait au commerce d'un prince, aussi aimable qu'éclairé. Cependant il ne balança point, entre son intérêt

personnel, et celui de la France. Il se rangea de suite à l'opinion de la reine, et fit tout préparer pour le départ.

L'amour devait un moment encore aux deux amans, et ils le trouvèrent. Le dernier adieu fut cruel, déchirant. Le roi, sincèrement affligé, trouva la douleur de Basine naturelle, et il attribua à la reconnaissance celle que Childéric ne pouvait dissimuler. On se sépara enfin. Les regards de l'amant se tournaient, sans cesse, vers ces murs qu'habitait ce qu'il avait de plus cher; Basine agitait, du haut d'une tour, un mouchoir mouillé de ses pleurs. Childéric ne la voyait plus, et il regardait encore. La ville de Northausen se fondit enfin dans l'atmosphère, et le prince français commença à combattre son cœur, et à s'occuper des destinées qui l'attendaient.

Basine avait voulu garder Tiburce. On ne se console pas de la perte d'un amant adoré; mais on se complaît à en parler à quelqu'un, qui entend le langage du cœur, et qui sait y répondre. Eucher, attaché à sa femme, avait obtenu de Childéric la permission de rester auprès d'elle. C'est avec elle que Basine passait tous les momens, qu'elle pouvait dérober aux bienséances, et au roi.

Déja Childéric touchait aux frontières de la France. C'est avec trois officiers qu'il allait y rentrer; c'est par sa présence seule qu'il voulait essayer de reconquérir un trône. Il sentait la té-

mérité d'une telle entreprise; mais Basine n'était plus près de lui, et la gloire seule pouvait la remplacer, dans une ame courageuse et élevée. Il piqua son cheval, et poussa droit au premier village français, qui se rencontra devant lui.

« C'est Childéric, dit-il aux habitans; c'est ce « roi que vous avez aimé, et qu'une conspiration « de courtisans a banni de ses états, c'est lui qui « vient vous protéger de son épée, et renverser « un tyran. C'est lui qui vous promet que ce sera « pour vous que vous féconderez la terre, et que « vos immunités vous seront rendues. Armez-vous « et suivez-moi. »

Ces villageois l'avaient écouté à genoux, et les bras étendus vers lui. Ils se levèrent, ils jurèrent de seconder leur libérateur, et ils coururent aux armes. Ainsi l'amour, qu'il avait inspiré, se ranima aux premiers accens de sa voix, et lui donna son premier bataillon. Ses forces augmentaient à mesure qu'il avançait, et bientôt il fut à la tête d'une armée.

Ce mouvement était d'une trop haute importance pour qu'Égidius pût l'ignorer long-temps. Il était brave; mais il voyait les Français l'abandonner, pour se ranger sous les drapeaux de Childéric, et il n'était pas sûr de ses propres troupes. Il jugea qu'il perdrait ses provinces romaines avec la France, s'il ne se hâtait d'y rentrer, et de les contenir par sa présence. Il réunit ses diffé-

rens corps; il se mit à leur tête, et il abandonna le territoire français (1).

La marche de Childéric ne fut plus qu'une fête triomphale. Il avait promis la liberté à ses sujets, et partout il en établissait les bases. Les Francs le bénissaient, et reprenaient cette noble fierté, qui sied à des hommes libres. Égidius n'aurait pu traîner au combat que des soldats à gages; Childéric avait une nation de héros à opposer à ses ennemis.

Viomade jouissait de son ouvrage, et du changement, qui s'était opéré dans les inclinations du roi. Ce prince avait été faible par l'influence de l'âge, mais il touchait à celui où une noble ambition commence à se développer. Il écoutait la voix de cette passion des grands hommes, et l'objet de la sienne était de se faire aimer, et d'obtenir, à sa mort, les larmes de la reconnais-

---

(1) Il suffit d'une bataille, dit l'auteur des Gestes, dont les historiens modernes ont adopté l'opinion, pour rétablir Childéric sur son trône. Grégoire de Tours, loin de parler de cette bataille, ne dit pas même qu'Égidius se soit opposé au rétablissement de Childéric. Il assure, au contraire, liv. II, chap. 11, que le patrice et le roi vécurent en bonne intelligence, et que toujours ils se réunirent contre l'ennemi commun. Je donnerai, dans mon histoire de France, une discussion approfondie sur les contradictions qui existent entre les vieux chroniqueurs, et les erreurs auxquelles se sont livrés nos auteurs modernes.

sance. Heureux les peuples à qui la fortune accorde de tels rois!

Cependant Basine était loin d'être oubliée, et peut-être son ascendant sauva-t-il Childéric de nouvelles faiblesses. On prévoit que ce prince ne lui laissa pas ignorer sa réintégration. Le courrier, qu'il dépêcha à Basin, était chargé d'une mission secrète pour la reine. Childéric ne savait pas écrire, et on ne confie pas, à une main étrangère, le sort d'une femme qu'on a adorée, et qu'on aime tendrement encore. Un chien d'or, enrichi de pierreries, fut l'emblême de ses sentimens.

Viomade le pressait souvent de se marier. Je n'ai pas trente ans encore, lui répondait-il. Laissez-moi affermir le bonheur de mes sujets; je reviendrai ensuite à l'amour.

Le plus grand des hommes a ses faiblesses : la nature nous a assujettis à un tribut, que nous lui payons tous, plus ou moins. Peut-être les nobles résolutions de Childéric se seraient-elles évanouies, au sein de la paix et du repos : le génie de la France lui suscita un ennemi, auquel il ne pensait pas, et qu'il se disposa à combattre.

Théodoric, roi d'Italie et d'une grande partie de l'Allemagne, avait placé son frère Frédéric en Espagne, sur le trône des Visigohts. Ce prince descendit des Pyrénées, à la tête d'une armée nombreuse, et il entra dans les Celtiques. Chil-

déric s'allia avec Égidius, et ils marchèrent contre l'ennemi commun.

Le roi voulait que Viomade l'accompagnât, et qu'il fût l'ame de ses conseils. « Non, lui répondit « ce serviteur fidèle. Si vous êtes vainqueur, on « m'attribuera vos succès, et votre gloire toute « entière doit vous appartenir. Montrez-vous seul « à la tête des armées, et soyez digne du peuple « que vous avez l'honneur de commander. Je reste « à Cambrai; partez. L'amitié fera des vœux pour « vous, et elle vous attend au retour. »

Frédéric avait passé la Loire auprès d'Orléans (1). Childéric et Égidius se joignirent dans les plaines qui bordent cette ville. Égidius, vieilli, plein de confiance dans l'activité du roi des Francs, et dans l'intelligence qu'il développait dans toutes les occasions, lui laissa la direction de cette journée, et se borna à conduire ses troupes au combat. Jamais Childéric n'avait fait la guerre; mais il était né général (2). Ses dispositions furent celles d'un tacticien consommé. Il invoqua Basine et la gloire, et il marcha à l'ennemi.

La victoire fut long-temps disputée. Childéric

---

(1) Les détails, qui se rapportent seulement aux faits militaires, sont conformes à l'histoire.

(2) Le grand Condé, Charles XII, le prince Charles Édouard d'Écosse n'avaient pas entendu un coup de canon, lorsqu'ils gagnèrent leur première bataille.

était partout, et partout les Visigoths reculaient devant lui. Ah! si elle me voyait, s'écriait-il quelquefois, dominé par le délire, qui naît toujours d'un premier succès! tout céda enfin à l'impétuosité française, et à la valeur brillante du roi. Les débris de l'armée de Frédéric repassèrent la Loire. Ce fut du champ de bataille même que Childéric dépêcha à Northausen un courrier, qui décida du reste de sa vie.

Ce prince négociait comme il savait combattre. La France ne pouvait avoir de prétentions sur les contrées situées entre la Loire et les Pyrénées : elle en était séparée par des provinces entières. Childéric ne demanda que des garanties, qui assurassent l'indépendance de ses états, et de ceux d'Égidius : il ne connaissait plus d'ennemis quand ils avaient remis l'épée dans le fourreau.

On voyait cette armée, naguère bouillante de valeur, à présent couverte de gloire, reprendre fièrement le chemin de ses foyers. L'humble habitant des campagnes se pressait sur son passage, et voyait un héros dans le dernier soldat. Ces soldats recevaient ces félicitations, ces caresses comme un hommage dû aux libérateurs de leur pays, et leur patriotisme adoucissait la rudesse, qu'on contracte si facilement sous le drapeau.

Déja le vainqueur avait dépassé la ville d'Arras, et il approchait de Cambrai. Un nuage de poussière annonça à Childéric qu'un gros de cavalerie s'approchait de lui... C'était Viomade, qui venait,

à la tête d'une suite nombreuse, féliciter le roi. Les deux amis tombèrent dans les bras l'un de l'autre, émus, attendris. Viomade jouissait de la gloire de son élève; le roi se sentait digne de son ami.

On n'avait pas alors d'armée, formant un corps séparé dans l'état. Les rois de France furent obligés, plus tard, d'adopter cet usage, et de maintenir, par une force permanente, les grands vassaux de la couronne, qui souvent attaquaient l'autorité royale. L'hydre féodal succomba; mais les armées, maintenues sous le drapeau, devinrent souvent les instrumens du despotisme. Childéric licencia la sienne sous les murs de Cambrai, et il rentra dans sa capitale, comme un bon père, qui vient reprendre sa place, au milieu de sa famille.

Un soir, il se livrait avec Viomade à ces épanchemens du cœur, si nécessaires à tous les hommes, et dont les rois jouissent si rarement! Les deux amis, satisfaits du passé, s'occupaient de l'avenir, et cherchaient le bien qui restait encore à faire. Quelquefois un soupir s'échappait vers Northausen, sans nuire à l'attention que le roi devait aux discours de Viomade. Tout à coup on vient annoncer à Childéric qu'Eucher demande la permission de le saluer.

A ce nom, le peuple français, les intérêts politiques, la gloire acquise disparurent. Le roi ne douta point que cet officier lui fût député par

Basine, et il ne vit plus qu'elle. Viomade avait appris que le moyen de conserver la faveur est de n'en jamais abuser. Il ignorait ce que voulait Eucher; mais il voyait que le roi était impatient de l'entendre, et il se retira.

Eucher fut accueilli comme un homme qu'on n'attendait pas, et dont on allait apprendre des choses du plus haut intérêt. Oh! comme on est écouté, quand on sait parler au cœur! Les distances disparurent à l'instant. L'officier devint l'égal, l'ami du monarque, dont il caressait la passion.

L'étonnement, la satisfaction du roi augmentaient à chaque mot que lui adressait Eucher. « Où est-elle, s'écria-t-il enfin? Que je la voie, « que je la presse dans mes bras : les détails vien- « dront après. » Eucher sort, et il introduit Basine, soutenue par Tiburce.

Peut-être quelqu'un de mes lecteurs a-t-il été séparé de l'objet de ses plus chères affections, sans espoir de le revoir jamais. Lui seul jugera le ravissement, l'ivresse, le délire qui égarèrent les deux amans. Les ménagemens politiques, l'amitié d'un roi, ouvertement trahie, les mœurs publiques violées, toutes les considérations qui enchaînent les passions des hommes s'éteignirent aussitôt. L'amour, l'amour heureux régnait seul, et sans partage. « Si je connaissais, dit Basine au roi, un « plus grand héros, ou un plus galant homme

« que vous, j'irais le chercher jusqu'aux extré-
« mités de la terre (1). »

On avait trouvé enfin la possibilité de s'adresser des mots suivis. « Comment êtes-vous sortie de « Northausen?... Comment avez-vous pu fuir la « Thuringe?... Quel homme, quel ami, quel dieu « vous a remise dans mes bras? » Telles furent les premières questions que fit Childéric à Basine.

On est toujours concis, lorsqu'une conversation suivie ne s'accorde pas avec les intérêts présens du cœur. Basine raconta que la nouvelle de la victoire d'Orléans avait ajouté à la violence d'un amour, qu'elle avait en vain essayé de combattre. Eucher et Tiburce lui avaient représenté les dangers du parti qu'elle voulait prendre. Elle était décidée, et ils n'eurent plus qu'à obéir. Une partie de chasse fut arrangée; tout était disposé pour le travestissement de la reine, et Eucher avait placé, d'avance, des relais sur la route. Basine prit, dans un bois, les simples vêtemens d'une suivante, et celle qui quittait un trône, ne fut plus, jusqu'à Cambrai, qu'une jeune fille au service de Tiburce.

Ce récit n'était pas long, mais il suffisait pour satisfaire la première curiosité du roi. Le reste de la nuit fut consacré aux amours.

Qu'il est cruel le réveil qui suit des plaisirs,

---

(1) Ces paroles de Basine sont consacrées par tous les historiens.

que la morale et la probité désavouent! Childéric et Basine descendirent au fond de leurs cœurs. Le charme, qui avait couvert l'abîme, était évanoui. Ils condamnaient leur conduite; ils tremblaient pour l'avenir, et ils n'osaient se le dire.

Basine n'avait plus pour appui, pour unique ressource que son amant, et Childéric était effrayé de la position où il se trouvait. Il passa dans une pièce voisine, et il envoya chercher Viomade.

Il lui raconta les faits, dans toute leur simplicité; il ne lui cacha pas l'intimité qui s'était établie entre la reine et lui, à la cour de Northausen : cet aveu pouvait seul expliquer la fuite de Basine. Il protesta qu'il avait été entièrement étranger à cette démarche, plus qu'inconsidérée, et il finit par demander des conseils à celui, dont la sagesse n'avait pas toujours été écoutée.

« Vous vous êtes rendu coupable, envers le « roi de Thuringe, du crime le plus bas, l'ingrati- « tude. Vous lui avez ôté le cœur de sa femme; « vous avez violé la sainteté du mariage; vous « avez préparé la fuite de la reine, et elle a mis « votre conduite passée à découvert, parce qu'une « femme ne quitte pas son époux, pour s'aller « donner à un homme, dont elle n'est pas sûre « d'être accueillie. Vous ne m'avez pas demandé « ce que je pense sur tous ces événemens; je vous « fais grace de reproches, qui vous aigriraient « encore, et qui ne remédieraient à rien. Vous « voulez des conseils? Je n'en ai qu'un à vous

« donner. Renvoyez Basine en Thuringe, et dés-
« avouez hautement sa conduite. Plaignez-la in-
« térieurement, vous le devez; mais ne lui sacri-
« fiez pas le sang et l'or de vos sujets.

« — La renvoyer à son mari! Abandonner une
« femme, qui m'a accueilli dans ma disgrace; qui
« m'a fait oublier mes infortunes; près de qui le
« temps de mon exil s'est écoulé, comme un jour
« serein; qui vient de me donner la preuve la
« plus certaine d'un inaltérable amour; la ren-
« voyer à son mari! la livrer au ressentiment d'un
« homme justement irrité! Ce serait le comble de
« la lâcheté.

« — La lâcheté, seigneur, est dans la chose, et
« non dans la réparation. Basine sera malheureuse,
« sans doute; mais à qui imputera-t-elle son triste
« sort? A son amour condamnable, et à la fatale
« imprudence, qui vient de la remettre dans vos
« bras. Qu'est une femme, comparée aux grands
« intérêts qui vous sont confiés? Avez-vous oublié
« que Basin est l'allié du roi Théodoric? Ce prince
« outragé ne demandera-t-il pas vengeance au
« souverain, qui s'est engagé à protéger sa fai-
« blesse? Voulez-vous attirer sur vos états l'Italie,
« toute entière, et une partie de la Germanie?

« — L'abandonner! La renvoyer à son époux!...
« Jamais... jamais! — Que voulez-vous faire? —
« Je ne sais. — Je vais vous le dire. Vous allez
« donner à votre cour le spectacle d'une union
« adultère et publique. Vous réveillerez, par une

« faute plus grave, le souvenir de celles que les « exactions d'Égidius ont fait oublier. Celle-ci est « impardonnable, et ne sera pas couverte par les « lauriers que vous avez cueillis dans les plaines « d'Orléans. — Que dites-vous, Viomade! Celle « qui s'est assise sur un trône, dont le front a été « couvert du bandeau des rois, serait dégradée « jusqu'à n'être qu'une misérable concubine! — « Je vous entends, seigneur. Vous voulez qu'elle « règne sur la France, au mépris des droits les « plus sacrés. — Oui... je le veux... Et elle ré- « gnera. » Viomade se leva; il salua respectueusement son maître; il sortit, et ne reparut plus à la cour.

Le roi s'était prononcé, et il se sentait soulagé d'un pesant fardeau. Mais il est des résolutions, qu'il faut exécuter à l'instant, parce qu'on sent, soi-même, qu'elles ne peuvent soutenir l'examen de la raison. Je lui reste seul, répétait Childéric, et mon trône doit la dédommager de celui qu'elle m'a sacrifié. Cette pensée, prolongée, soutenue, le maintenait dans ses dispositions actuelles, et l'empêchait de rétrograder.

Les leudes qui étaient à Cambrai furent mandés au palais. « Que doit, leur demanda-t-il, un « homme délicat à une femme jeune, belle et « sensible, qui, volontairement, a perdu, pour « lui, ses dignités, sa réputation et son repos? » La délibération ne fut pas longue. Un leude répondit au nom de ses pairs : « Cette femme a droit

« à tous les dédommagemens que son amant peut « lui offrir. — Mes amis, cette femme est la reine « de Thuringe, et l'homme à qui elle a tout sa- « crifié, c'est moi. »

Cet aveu changeait singulièrement la face de la question. Les leudes étonnés se regardèrent, et aucun d'eux n'osa prendre la parole. Childéric s'aperçut aisément qu'ils partageaient l'opinion de Viomade, et il sentit qu'une secousse imprévue pouvait seule les rendre indulgens. Il donne le signal convenu, entre Eucher et lui; un rideau se tire. Basine paraît sur une estrade, embellie encore par les délices de la nuit. Elle est environnée des femmes, qu'on a pu rassembler, et qui lui adressent leurs hommages. L'or, les pierreries brillent sur sa longue robe, et sont à peine remarqués. Elle sait qu'elle est devant ses juges, et elle les regarde avec ce sourire, auquel les cœurs ne peuvent échapper. Tous s'écrient à la fois : « Qu'elle règne sur la France et sur nous! « — Mes amis, jurez-vous de me suivre, s'il faut « défendre votre reine. — Nous le jurons. »

Ce jour entier fut consacré aux plaisirs. Pendant que Basine subjuguait tous les seigneurs de la cour, par les charmes de sa figure, par son amabilité, par les graces de son esprit, les druides ornaient leur temple de guirlandes et de festons, et le rigoriste Viomade fut oublié.

Dans le courant de la journée, Eucher entendit quelques leudes qui se disaient : « Aucune femme

« ici ne peut être comparée à Basine; le roi n'a « que trente ans, et il n'y a que ce mariage qui « puisse assurer le repos de nos familles. »

Dès que le jour suivant commença à poindre, des hérauts annoncèrent, partout, que le roi se rendait au vœu de son peuple, et qu'il allait associer une compagne à son trône. Les Francs se rassemblèrent de toutes parts, ils garnirent les rues, les places publiques et les approches du temple. Lorsque Basine parut, appuyée sur la main de l'heureux Childéric, des applaudissemens unanimes éclatèrent : le peuple est le même dans tous les lieux, et dans tous les temps. Livré sans réserve aux sensations de l'instant, il oublie que le jour le plus fortuné doit avoir un lendemain (1).

En effet, tous les yeux étaient fixés sur Childéric et Basine. Personne ne s'occupait du roi de Thuringe, ni par conséquent des résultats que pouvait amener la conduite de Childéric. Mais quand le premier délire fut calmé, que la cessation des fêtes rendit chacun à ses foyers et à la réflexion, tous les esprits se tournèrent vers Basin; les inquiétudes commencèrent à naître, et à empoisonner le bonheur de Childéric et de la reine.

Tous les maux qu'avait prévus Viomade pou-

---

(1) Velly dit, d'après Grégoire de Tours : Childéric épousa Basine contre les droits sacrés de l'hyménée, et les lois inviolables de l'amitié. C'est de ce mariage qu'est né Clovis.

vaient fondre sur la France. Mais cet homme, si pénétrant, ne connaissait pas le caractère de Théodoric. L'intérêt personnel de ce prince était le mobile de toutes ses actions, et, comme beaucoup d'autres rois, il ne faisait, et n'observait des traités, qu'autant qu'ils étaient utiles à son agrandissement.

Basin, outré d'un affront qu'il n'avait pas mérité, révolté de l'ingratitude de Childéric, mais trop faible pour le punir avec ses seules ressources, Basin avait fait retentir de ses plaintes la Germanie et l'Italie. Il finit par sommer Théodoric de tenir les conditions stipulées entre eux.

Théodoric lui fit répondre qu'il s'était engagé à garantir ses états, et non sa femme, et qu'il ne convenait pas à sa dignité d'entrer dans des querelles de famille. Si Childéric eût pris la moindre bourgade de la Thuringe, le roi d'Italie eût fait tomber toutes ses forces sur la France : il fut insensible à la douleur de son allié.

Basin fut réduit à l'emploi des moyens que lui donnaient alors les lois. Basine s'était répudiée par le fait : il la répudia solennellement, pour la forme. Il affecta, pour elle, pendant tout le reste de sa vie, une indifférence qu'il était loin d'éprouver, et un mépris qui pouvait être sincère.

Cet orage, calmé dès sa naissance, fut le seul incident qui troubla la tranquillité de Childéric et de Basine. Livrés exclusivement à l'amour, ils ne pouvaient cependant en épuiser les délices.

L'amour constant n'est pas rare chez les femmes : il se nourrit de ce qu'il a coûté à la pudeur, et surtout à la décence publique. Mais la fidélité de Childéric peut étonner : elle ne s'accordait ni avec ses habitudes, ni avec son caractère. Cette espèce de phénomène ne peut-elle s'expliquer? La beauté plaît seule; mais seule elle ne captive pas, et les graces sont toujours nouvelles. Celles de Basine se montraient chaque jour sous des nuances différentes; la femme de la veille n'était jamais celle du lendemain. Childéric, d'ailleurs, avait appris ce que peuvent coûter des amours frauduleux, et, à trente ans, on sent tout ce que vaut une femme accomplie.

A la fin de l'année, la naissance d'un prince resserra les liens, qui unissaient les tendres époux. Cet enfant fut nommé Clovis (1). La fortune le destinait à étendre le territoire français, et à faire, de son royaume, l'état le plus puissant de l'Europe. Il naquit brave comme son père; mais il annonça bientôt un caractère féroce que rien ne put dompter, et Childéric n'avait plus de Viomade à qui il pût confier son enfance. Ce grand homme venait de terminer une carrière toujours utile, et souvent glorieuse.

Childéric et Basine furent frappés de cette perte. Le roi regrettait des conseils, qu'avait

---

(1) L'histoire ne dit plus rien de Basine après la naissance de Clovis.

toujours dictés la sagesse, et la reine sentit qu'une aimable frivolité ne suffit pas à une femme qui partage un trône. Elle conçut le noble projet de remplacer Viomade, et de parer la raison des charmes que la nature lui avait prodigués. Elle voulut faire un grand roi de son époux, parce qu'elle l'aimait pour lui.

Le peuple n'avait pas été oublié; mais on s'était faiblement occupé de son bonheur. Basine entreprit de ramener le roi aux sentimens de bienfaisance, qui lui étaient naturels, et elle y réussit sans peine. La France vit, avec attendrissement, de jeunes souverains lui consacrer leurs travaux et leurs veilles. La reconnaissance publique fut le prix de leurs efforts. Bientôt la gloire des armes ajouta à la gloire, moins éclatante, mais plus solide, qui naît d'une bonne et sage administration.

L'île d'Albion n'avait jamais été entièrement soumise aux Romains. Les Pictes (1), favorisés par leur position, et couverts par leurs montagnes, avaient conservé leur indépendance, et faisaient souvent des courses dans l'intérieur de l'île. Trop faible pour leur résister, le roi Voltigerne appela à son secours les Saxons et les Angles (2).

---

(1) Les Écossais.

(2) Tout ceci est historique. C'est vraisemblablement de ce dernier peuple qu'Albion prit le nom d'Angleterre.

Ces peuples quittèrent la Germanie, où ils étaient établis, et ils débarquèrent en Albion. Bientôt ils s'emparèrent des meilleures terres; ils bâtirent des forteresses, et Voltigerne vit qu'il s'était donné des maîtres.

Ces spoliateurs, se trouvant trop resserrés dans leur nouvelle conquête, repassèrent la mer, sous la conduite de leur roi Audoacrius. Ils remontèrent la Loire et la Mayenne et pénétrèrent jusqu'à Angers.

Les Visigoths d'Espagne, qui s'étaient fixés dans ces belles contrées, n'opposèrent qu'une faible résistance à ce torrent dévastateur. Égidius était mort, peu de temps après la bataille d'Orléans. Le comte Paulus, qui lui avait succédé, trembla pour ses provinces. Les états de Childéric n'étaient couverts que par les Armoriques (2), et une invasion générale semblait menacer cette partie de l'Europe.

Childéric et Paulus avaient les mêmes intérêts à défendre, et ils s'allièrent à l'instant. Le roi de France convoqua une assemblée de la nation. Il y parut sur un trône, où Basine était assise avec lui. Il peignit les dangers, qui menaçaient la patrie, avec le ton de vérité d'un homme convaincu, et la noble énergie qui caractérise un héros. Basine tenait son fils dans ses bras. Lorsque le roi

---

(1) La Bretagne.

eut cessé de parler, elle se leva, et, avec ce charme, qui lui était propre, elle sollicita, pour l'enfant, la protection de l'assemblée. Aussitôt tous les boucliers furent élevés sur la pointe des javelots, et on n'entendit qu'un cri prolongé : La guerre !

On s'empressait de s'enrôler, pour défendre son pays, sa liberté, et pour se montrer digne de la magnanimité du souverain. Toute la France se fût rangée sous les drapeaux de Childéric, s'il l'eût exigé. Il se mit à la tête d'une armée nombreuse, qui brûlait de combattre, et la reine l'accompagna jusqu'à la frontière. On la voyait, montée sur un superbe cheval, passer dans les rangs, et montrer Clovis aux Francs, comme Childéric, à cet âge, l'avait été par Viomade, et par le brave et malheureux Gontram. Basine connaissait le cœur humain.

Lorsque le roi sortit de la ville de Northausen, les adieux avaient été cruels. Ceux-ci ne furent pas moins pénibles. Les rois n'attendaient pas alors des nouvelles des armées au milieu des délices de leur capitale; ils combattaient avec leurs troupes, et un jour de bataille ils n'avaient d'autre avantage, sur le dernier de leurs soldats, que l'honneur de paraître au premier rang. La mort pouvait frapper Childéric, et cette pensée arrachait des larmes à Basine. Le roi sentait qu'il l'embrassait peut-être pour la dernière fois, et il ne pouvait se séparer d'elle. « C'est assez, lui dit-

« elle enfin, c'est assez vous montrer époux et « père : ne soyez plus que roi. » Elle piqua son coursier, et s'éloigna rapidement, avec son fils et sa suite.

Paulus, impatient de combattre, jaloux, peut-être, d'enlever à Childéric l'honneur de la victoire, Paulus avait gagné une journée sur son allié. Empressement funeste! Il attaqua Audoacrius, sous les murs d'Angers; il y perdit la vie, et ses troupes, composées alors de gens sans aveu, et de toutes les nations, plièrent de toutes parts. Angers ouvrit ses portes au prince saxon.

Le lendemain, à la pointe du jour, l'armée de Childéric se déploya dans la plaine. Il rallia les fuyards de celle de Paulus; il les incorpora dans ses bataillons, pour les mettre dans l'impossibilité de reculer, et il se disposa à combattre.

Audoacrius crut que les Francs seraient aussi faciles à vaincre que ce ramas d'hommes, qui déshonoraient le nom romain. Il sortit d'Angers, et il accepta le combat. Ses troupes étaient braves; mais elles n'étaient guidées que par l'appât du pillage : l'amour de la patrie et de la gloire avait armé les Francs.

Ils devaient être invincibles, et ils le furent. Ces Saxons, qui se croyaient si redoutables, plièrent à leur tour. Childéric se montra grand général, et le plus brave de son armée. Il redoubla d'efforts, et la victoire le couronna.

La ville d'Angers tomba avec Audoacrius, et

les débris des troupes saxonnes cherchèrent leur salut dans leurs barques. Le roi s'empara d'une partie de leurs navires; il les poursuivit, l'épée dans les reins, jusque dans leurs îles (1), et, là, il les contraignit à traiter selon ses vues. Jamais ce prince n'avait tiré l'épée que pour se défendre, et c'est le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un roi. Jamais il n'avait pensé à usurper une province, une ville, un village, et, pour la seconde fois, il se borna à mettre son ennemi dans l'impuissance de troubler son repos : exemple de modération bien remarquable, et qui a été trop rarement suivi.

Les Francs, enivrés de leur nouvelle victoire, sentaient cependant tout ce qu'ils devaient à Childéric. Ils l'élevèrent sur le pavois, et le proclamèrent le libérateur de la patrie : titre auguste, et qui passe toujours à la postérité la plus reculée.

Le roi de France était rentré dans ses états, et il s'avançait vers sa capitale, impatient de recevoir les objets de ses plus tendres affections. Il marchait à la tête des siens, en pensant qu'il ne recevrait plus les félicitations de Viomade. Il regrettait que cet ami sincère ne pût applaudir à cette nouvelle victoire, comme il avait partagé la

---

(1) Grégoire de Tours dit positivement que les Francs poursuivirent les Saxons jusque dans leurs îles, qu'il ne désigne pas. Il n'est pas vraisemblable qu'il ait voulu parler de l'Angleterre et de l'Irlande.

gloire, acquise sous les murs d'Orléans. L'amour ne devait pas tarder à faire oublier l'amitié. La Renommée avait devancé Childéric, et son impatience était partagée par celle qui, autrefois infidèle et inconsidérée, était devenue un modèle de constance et de vertus.

Ainsi qu'au retour d'Orléans, un nuage de poussière frappe les yeux attentifs du roi. Ce prince a deviné Basine. Il s'élance de toute la vitesse de son cheval, et l'amour réunit, une seconde fois, deux êtres que la raison d'état avait pu seule séparer.

Qu'ils sont doux ces premiers momens qui voient éteindre de vives alarmes! A cette mort, glorieuse sans doute, mais toujours cruelle, qu'avaient redoutée ces époux, avaient succédé la gloire, la sécurité, l'honneur national affermi, et l'espoir du bonheur tranquille, qui devait en être la suite.

Combien de fois ne l'ai-je pas dit! les femmes ont toujours l'esprit du moment. Elles seules connaissent ces soins heureux, ces attentions fines, dont nous sommes toujours si flattés. Basine savait avec quelle satisfaction on revoit les heureux qu'on a faits; combien, dans un cœur bien placé, est profondément gravé le souvenir des services qu'on a reçus! Eucher avait parlé : l'amour et la nature étaient satisfaits; le moment d'offrir une fleur à l'ancienne amitié était enfin venu.

Nous avons vu qu'alors les rois étaient toujours accessibles. Ils le furent long-temps encore : Louis IX, qui fut aussi grand que l'esprit de son siècle lui permit de l'être, Louis IX administrait la justice, assis à l'ombre d'un chêne de la forêt de Vincennes. Deux époux, présentés par Basine, trois enfans se jetèrent aux pieds du roi. Il les relève, il les regarde, il les presse dans ses bras paternels. C'est Mariole, c'est son mari, c'est leur famille intéressante.

Le roi se sentait assez grand pour avouer ses fautes « Ah! dit-il à Mariole, vous devez à Vio-« made une conscience sans reproche; Bruno lui « doit son heureuse sécurité, et la mère de ses « enfans n'a point à rougir devant eux. Je savais « tout cela, lui dit Basine d'un ton pénétré. Mais « je vous estime assez pour croire que je peux « vous présenter Mariole sans danger. — Mon « amie, mon excellente amie, il n'est plus pour « moi qu'une femme au monde, et cette femme, « c'est vous.

« — Seigneur, ces bonnes gens sont dans l'ai-« sance; mais croyez-vous que de l'aisance suffise « à qui a contribué au salut de mon héros, en-« core enfant? — Faites, madame, tout ce que « vous croirez convenable. Mes bienfaits, offerts « par vous, auront un charme de plus. »

Basine s'attacha Mariole : Childéric employa Bruno; les enfans furent donnés à Clovis. Ils devinrent, près du petit prince, ce qu'avaient été

Disparg et Fourcy. Mais ils vivaient sous les yeux de la reine, et leur mère veillait aussi sur eux. Il n'était pas à craindre que, de long-temps, ils pussent rendre à Clovis certains services, que les grands paient avec une magnificence scandaleuse; mais il fallait les garantir de la brutalité naissante d'un enfant, que déja il était si facile de juger.

Ils n'étaient pas toujours heureux; souvent ils regrettaient la métairie des environs d'Amiens, et la liberté illimitée dont ils y avaient joui. Un sourire, une caresse de Basine, les calmaient; un présent, qu'ils montraient à leur mère, leur faisait tout oublier.

Mariole était sensible à leurs petits chagrins. Mais elle voyait leur éducation soignée, le germe des talens se développer; elle rêvait des emplois, et même des grandeurs pour la suite : une mère est-elle jamais sans quelque ambition?

La France était heureuse au-dedans, et redoutée au-dehors. On compte les jours de tous les rois. On aime à prévoir celui où on sera délivré d'un prince méchant ou inutile; on se complaît à étendre, jusqu'aux bornes les plus reculées, ceux du souverain, dont l'épée fait la sécurité de l'état, et dont la bienfaisante sagesse répand le bonheur autour de lui. Ainsi la France cherchait à se persuader que son roi survivrait au plus grand nombre de ses sujets.

Étrange et malheureuse destinée! la vie de

Childéric touchait à son terme, et on ne voulait pas s'apercevoir de l'état de langueur, dans lequel il commençait à tomber. La tendresse toujours active, toujours prévoyante de la reine, jugea le coup dont elle allait être frappée. Elle ne sortait plus des temples; elle adressait ses vœux ardens aux dieux : les dieux étaient sourds.

Childéric sentit approcher sa fin, et il la vit avec résignation. « Nous n'avons plus Viomade, « disait-il à la reine, et le sceptre passera, peut-« être, dans les mains d'un enfant de quinze ans. « Qui maîtrisera cette fougue, que déja il ne dis-« simule plus? Je mourrais tranquille, si je croyais « qu'il dût écouter vos conseils : je n'ose l'espérer. »

Il semblait que l'avenir se dévoilât devant le lit de mort de Childéric. Basine partageait ses craintes, mais elle voulait que son ame s'exhalât en paix. Elle faisait valoir les qualités de Clovis; elle lui en accordait d'imaginaires; elle parlait d'une docilité, d'un attachement pour elle, qui n'avaient jamais existé. Elle cherchait à rappeler, dans le cœur déja glacé de son époux, l'espérance, qui était éteinte dans le sien. Il mourut en l'écoutant.

Ce jour fut un jour de deuil pour toute la France. Point de crêpes, point de signes extérieurs. Personne n'avait la force de s'occuper de ces livrées de l'ostentation, ou d'une joie, que la cupidité dérobe difficilement à un œil observateur. Des regrets amers, des larmes, des sanglots

manifestèrent la douleur des Francs. Les enfans pleuraient à l'exemple de leurs mères : les malheureux ne savaient pas ce qu'ils avaient perdu.

Les vieux chroniqueurs, qui ont parlé de Childéric, ont affecté une concision affligeante. Ces anciens historiens étaient évêques ou moines, et Childéric n'était pas chrétien. Il se sont étendus, avec complaisance, sur le règne de Clovis, qui embrassa le christianisme. Grégoire de Tours n'osa taire les crimes de ce prince; mais il les colora d'un vernis religieux.

Cependant, à travers de simples indications, il est facile de lier les grandes époques du règne de Childéric. On voit ce prince, dominé par l'amour excessif des femmes, développer toutes les vertus qui peuvent s'allier avec un défaut, toujours dangereux dans un roi. Son affection pour le peuple français; ses soins soutenus, pour assurer le bonheur national; sa politique, franche et loyale; la légitimité des guerres qu'il entreprit; sa valeur dans les combats; sa modération après la victoire, doivent le faire ranger au nombre des grands rois.

Il mourut en 481, dans la vingt-quatrième année de son règne. L'histoire s'est tue sur le lieu où il fut inhumé. Mais un hasard heureux fit découvrir son tombeau, dans l'enceinte de Tournai, en l'an 1653.

On y trouva le squelette d'un cheval, et quel-

ques ossemens humains, qui annonçaient une haute et forte stature; un globe de cristal, et plusieurs pièces curieuses, d'or massif; une tête de bœuf, un style avec ses tablettes; des abeilles émaillées, des médailles de plusieurs empereurs, enfin un grand nombre d'anneaux, sur un desquels on voit un cachet, qui présente l'empreinte d'un homme parfaitement beau. Il a le visage entièrement rasé; sa chevelure est longue, tressée, séparée au milieu du front, et rejetée par derrière. Il tient un javelot de la main droite. On lit autour de cette figure le nom de Childéric, gravé en lettres romaines. Une partie de ces restes d'une grandeur, anéantie, a été déposée à la bibliothèque du roi.

Il paraît vraisemblable que, dans ces temps reculés, les rois et les grands étaient enterrés avec leur cheval de bataille, leurs bijoux et des provisions de bouche. J'ai lu quelque part qu'un souverain exigea que son médecin fût enterré avec lui : cette idée de représailles ne s'est pas convertie en usage.

FIN DU BEAU-PÈRE ET LE GENDRE.

TABLE

DES CHAPITRES ET MATIÈRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

L'ÉGOISME.

CHAPITRE Ier. Introduction..... Page 1
CHAPITRE II. Que ferai-je de ces deux hommes-là. 6
CHAPITRE III. Revenons au comte d'Alaire..... 22
CHAPITRE IV. Encore de la philanthropie..... 38
CHAPITRE V. Je crois qu'il sera varié..... 49
CHAPITRE VI. La brochure..... 35
CHAPITRE VII. Les voies de fait ont toujours de tristes suites..... 84
CHAPITRE VIII. Madame de Versac et Julie..... 107
CHAPITRE IX. D'Alaire..... 128
CHAPITRE X. Le procès..... 149
CHAPITRE XI. Où l'amour s'arrêtera-t-il?..... 171
CHAPITRE XII. La catastrophe..... 200
CHAPITRE XIII. Suite du précédent..... 224
CHAPITRE XIV. L'Amour et la Raison..... 252
CHAPITRE XV. Un mariage..... 277

LE BEAU PÈRE ET LE GENDRE.

PREMIÈRE PARTIE.

Avertissement..... Page 323
La guerre aux mots..... 325
Poésies diverses..... 342
Notice historique sur le maréchal Brune..... 358
Poésies diverses..... 376

LE SIÉGE DU PARNASSE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Poeme héroï-comique. 405

Préface..... 407
Le Siége du Parnasse au dix-huitième siècle, chant premier..... 409
Notes du chant premier..... 425
Lettres d'un Illinois à un de ses compatriotes... 429
Les Voyages de Vénus..... 473

CHILDÉRIC PREMIER, ROI DE FRANCE, ET VIOMADE.

DEUXIÈME PARTIE. 489

Préface..... 491
Childéric premier, roi de France, et Viomade... 493

FIN DE LA TABLE.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE PIGAULT-LEBRUN.

TOME XVIII.

LE GARÇON SANS SOUCI.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE PIGAULT-LEBRUN.

TOME DIX-HUITIÈME.

A PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE M. PICARD ET DE M. ALEX. DUVAL,

PALAIS-ROYAL, N° 51, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS.

1823.

LE GARÇON SANS SOUCI.

On ne connaît pas toujours son père; c'est un malheur. On est sûr d'en avoir un; cela console. Il est des familles où les femmes ne se marient jamais; cette négligence n'exclut pas le respect des mœurs publiques. Mademoiselle Rosalie était une petite brune piquante, et mademoiselle sa mère, connue sous le nom de madame Dupré, lui avait donné une éducation aussi soignée qu'elle peut l'être, quand on n'est pas riche et que les maîtres sont chers. Rosalie, à quinze ans, savait bien lire, mal écrire, raccommodait fort bien un bas, et ne manquait jamais, le dimanche, d'aller danser à la guinguette, où mademoiselle sa mère ne manquait pas de l'accompagner, par respect pour les mœurs publiques.

Un garçon orfèvre, âgé de dix-huit ans, bien tourné, et porteur d'une figure heureuse, aimait beaucoup la danse et les jolies filles. Mademoiselle sa mère ne le contraignait en rien, parce

que le respect des mœurs publiques ne saurait s'étendre jusqu'à suivre un garçon partout. Latour portait régulièrement, le dimanche, au Grand-Salon, le quart du produit de sa semaine, et on fait là une figure brillante avec un écu de cent sols. Il laissait le surplus à mademoiselle sa mère, et elle se chargeait, avec cela, de le nourrir, de le désaltérer, de le chauffer, de l'éclairer, de l'habiller, de le blanchir, et, le dimanche, M. Latour avait une fort jolie tournure.

Mademoiselle Rosalie lavait, le samedi soir, la robe unique qu'elle eût, et elle s'en parait le dimanche matin. Elle ne portait pas de fraise, parce qu'elle n'en avait pas; son grand fichu blanc, à force d'être frotté, s'était troué du côté gauche, et Rosalie n'en était que plus parée. Elle avait l'œil animé, le nez en l'air, la bouche rosée, le pied mignon, la jambe fine, et de longues tresses de cheveux couronnaient sa tête : ce diadême-là ne coûte pas cher, et, quelquefois, il en vaut bien un autre.

Ces charmes naissans, qui ne devaient rien à l'art, frappèrent vivement Latour, et, en garçon qui sait vivre, il tourna à la mère une espèce de compliment, afin d'approcher la fille. Cette méthode-là est en usage partout, depuis le palais jusqu'à la chaumière, ce qui prouve incontestablement qu'elle est la meilleure.

Madame Dupré avait déja jeté les yeux sur un buffet très-passablement garni. Un rognon de

veau, un peu brûlé, et une salade, qui nageait dans le vinaigre, fixaient particulièrement son attention. Latour était fort bien élevé, j'ai déja eu l'honneur de vous le dire, ou j'ai celui de vous l'apprendre. Il siffle; un garçon se présente, et le rognon de veau et la salade passent du buffet sur une table qui n'avait que trois pieds, parce qu'un fort de la halle avait brisé le quatrième, en voulant caresser du genou celui d'une demoiselle estimable, qui ne lui avait encore rien accordé.

Un certain je ne sais quoi, indiquait à Latour, le parti qu'on peut tirer d'une table qui n'a que trois pieds, et, plus heureux que son prédécesseur, il commença, par dessous, une conversation fort intéressante avec Rosalie, pendant que, par dessus, il faisait les honneurs du goûter.

Madame Dupré fut enchantée de ses procédés, et, pendant qu'il dansait avec sa fille, elle voulut bien garder une bouteille de vin de Champigny, qui se trouva vide à la fin de la contredanse.

Un jeune homme et une jolie fille ne dansent pas ensemble sans se parler. Derrière le Grand-Salon est un petit jardin; au fond du petit jardin est une petite porte, qui ouvre sur la plaine, et il y avait là un champ de blé...

A force de soigner la bouteille, madame Dupré avait fini par n'y plus voir trop clair; mais une

fille de quinze ans est toujours timorée, et une robe se chiffonne en *dansant*. Rosalie marqua de l'inquiétude; Latour passa le bras rondelet sous le sien, et tout en parlant de la walse, et du présent et de l'avenir, nos jeunes gens traversèrent Paris, et se trouvèrent au haut du faubourg-Saint-Marceau. Il était tard, on était fatigué, et, avant que de s'occuper du lendemain, on jugea à propos de se reposer. Tout est si cher à Paris! et puis, pourquoi deux chambres, quand une peut suffire?

Madame Dupré avait cédé aux douceurs d'un sommeil digestif. A onze heures, le garçon, qui était accouru au coup de sifflet de Latour, l'éveilla et lui présenta la carte. Madame Dupré savait qu'une mère, qui va au bal avec une jolie fille de quinze ans, n'a pas besoin d'argent. Elle n'avait pas le sou, et, au Grand-Salon, il faut payer d'une manière ou d'une autre. Le garçon la débarrassa de son tablier de taffetas noir et de son fichu, et madame Dupré disait et répétait, en gagnant son domicile, et en chancelant un peu, qu'il fallait respecter bien peu les mœurs publiques, pour renvoyer une femme dans un pareil état. On m'a assuré que personne ne s'en est aperçu.

Le grand air avait rafraîchi la tête de madame Dupré. Elle retrouvait des idées, et son premier soin, en rentrant chez elle, fut de chercher sa fille, qu'elle ne trouva point, par la raison infiniment simple qu'elle était ailleurs.

De son côté, madame Latour attendait M. son fils, qui ne pensait pas à rentrer. Madame Dupré passa le reste de la nuit à ronfler; madame Latour, à pleurer. Au point du jour, elle réfléchit, très-judicieusement, que les larmes ne remédient à rien, et elle cessa d'en verser.

Rosalie venait de passer à un état tout nouveau pour elle. Les charmes du mariage lui paraissaient inexprimables, et elle ne croyait pas qu'on pût contester la validité du sien, puisqu'elle s'était mariée à la manière de mademoiselle sa mère.

Latour était enchanté de la petite, et on prévoit aisément que son premier soin fut d'assurer son bonheur. Il avait son écu dans sa poche, une montre d'argent à son gousset, et avec cela on va loin.

Vous savez que Rosalie entendait fort bien l'art de raccommoder un bas. Latour achète un tonneau, et voilà la boutique. Les chalands y abonderont, parce que la fillette est jolie. Une grande chambre n'est pas nécessaire; on se retirera dans un petit cabinet, et le gargotier du coin dispensera des embarras de la cuisine.

Latour ne retournera pas chez son orfèvre, où sa mère ne manquerait pas de le trouver. Bon ouvrier, il cherche et se procure, sans peine, un autre atelier dans un quartier éloigné.

Sans doute, il est affreux d'abandonner, ainsi, deux mères au déclin de leurs ans. Mais l'amour

permet-il de raisonner, et puis n'est-il pas probable que les demoiselles douairières ont eu, envers leurs mamans, le tort dont nos jeunes gens sont coupables à leur égard? Je ne me permettrai pas de prononcer sur un point aussi délicat. Je m'en rapporte au jugement du lecteur.

Madame Dupré avait été l'institutrice de sa fille : elle reprit l'aiguille et le vieux bas. Elle travaillait lentement, parce qu'elle voulait conserver un petit air de jeunesse, et, pour tout au monde, elle ne se serait pas servie de lunettes. Cet amour-propre, bien ou mal entendu, rendait très-modique le produit de ses journées; mais il la consolait un peu, et, tant bien que mal, elle vivait.

Madame Latour n'avait pas, pour les mœurs publiques, le respect, dont madame Dupré ne s'est jamais écartée. Elle ne savait rien faire, et il faut vivre. Après avoir cherché inutilement son fils, elle se voua au soulagement des amans malheureux.

Elle avait de l'usage du monde, et surtout beaucoup de jugement. Elle sentit qu'on ne pénètre pas dans le cabinet d'un grand seigneur, si on n'est favorablement annoncé par une mise un peu recherchée, et celle de madame Latour, ne pouvait la conduire au-delà de la loge du suisse. Décidée, cependant, à ne pas exercer crapuleusement la profession qu'elle venait de choisir, elle conçut l'heureuse idée de se mettre en sous-

ordre, jusqu'à ce que les circonstances lui permissent de prendre le premier rang.

En conséquence, elle fut rendre une visite de cérémonie à une dame opulente, qui avait vieilli au service de la cour et de la ville, et elle lui prodigua les égards qu'un subordonné doit à son supérieur. On m'a même assuré qu'elle glissa, dans la conversation, quelques mots flatteurs, qui n'avaient rien de trop direct, et qui, par là, dispensent une femme de faire semblant de rougir. Ce début annonçait quelque connaissance du cœur humain, et, cependant, madame Latour aurait été éconduite, si les circonstances ne l'eussent rendue nécessaire.

M. Duplant exerçait une des premières charges de la magistrature. Homme érudit, savant et même profond dans sa partie, intègre jusqu'au scrupule, jeune encore, et fort aimable, il payait cependant, comme un autre, son tribut à la faible humanité. Marié, très-jeune, à une riche héritière qu'il n'aimait pas, il avait toujours vécu très-bien avec elle; mais il n'avait jamais pu persuader à madame Duplant que des procédés tinssent lieu d'amour. Elle était sage, et cependant... Le diable est si fin!

M. Duplant, de son côté, sentait battre son cœur. Il en fit successivement hommage à quelques dames du plus haut rang, qui l'accueillirent, qui même lui avaient fait de ces avances

indirectes, que saisit toujours un homme d'esprit, et en qui il ne trouva que l'amour... du plaisir.

M. Duplant pensa que, puisque l'amour de cœur n'existe plus, il était bien dupe de s'asservir à des soins, des attentions, des prévenances, des assiduités, qui, souvent, nuisaient à l'exercice de ses fonctions, et qu'avec un peu d'argent, il se débarrasserait de tout cela. Cette manière de voir est, sans doute, très-immorale ; cette manière de juger les femmes est inexacte, et même outrageante, car je déclare, que dans le cours d'une assez longue vie, je n'ai trouvé que des femmes vertueuses. Enfin, M. Duplant voyait ainsi : ce n'est pas ma faute.

Les convenances ne lui permettaient pas de se montrer dans les foyers, dans les coulisses, et, surtout, dans les loges de ces dames. La revendeuse à la toilette, dont madame Latour brigue en ce moment la protection, se chargeait des arrangemens. Elle était discrète dans la proportion des honoraires qu'elle recevait, et jusque alors un voile impénétrable avait couvert les petits péchés de M. le président.

Qui ne cède, enfin, à l'empire lent, mais sûr, de l'uniformité? M. Duplant se fatigua de ses conquêtes faciles; il lui passa même par la tête que ces dames pouvaient jouer la comédie au boudoir comme sur la scène, et peut-être avait-il raison. Quoi qu'il en soit, il voulut savoir s'il est im-

possible à un homme, qui a un état brillant, de la jeunesse et des agrémens, d'être réellement aimé.

Il résolut, en conséquence, de se rapprocher de la nature, et de la saisir dans son ignorance et sa fraîcheur. Mais où trouver un jeune objet sensible, innocent, et, cependant, assez décidé pour tout quitter, tout braver pour un homme qu'il ne connaît pas ? La difficulté du succès effraya madame Dupont. Elle sentait que ce n'est guère qu'au village, qu'elle trouverait ce que désirait M. le président. Mais des principes à détruire, des parens à gagner ou à tromper, des poursuites à craindre, tout cela n'était pas encourageant. Madame Dupont se souvenait, d'ailleurs, d'avoir eu des démêlés avec la justice, au sujet de certaine affaire, un peu délicate, qu'elle s'était chargée de conduire, et elle était dans un état de perplexité, vraiment touchant, quand madame Latour se présenta chez elle.

Madame Dupont, qui n'avait jamais lu La Fontaine, s'était cependant, quelquefois, servie de la pate du chat pour tirer les marons du feu. Elle commença par sonder les dispositions du sujet qui avait l'audace d'entrer, d'abord, dans la carrière qu'elle avait illustrée. Etonnée de sa pénétration, de la rectitude de son jugement, et de sa connaissance des prérogatives de MM. les commissaires de police, elle résolut de la charger des

périls, et de ne se réserver que quatre cinquièmes dans les bénéfices.

Madame Latour jugea qu'il était plus court et plus sûr de transformer une parisienne en paysanne, que de courir les aventures dans les environs de Paris. Ses premières démarches tendirent donc à tromper, d'abord, sa protectrice. Oh! quel vice infame que l'ingratitude! Et il se fourre partout.

Il y a sans doute des femmes très-respectables dans le faubourg Saint-Marceau. Il en est aussi... C'est une terrible chose que la pauvreté et le désir d'un bonnet ou d'un schall, qu'on se procure si aisément!...C'est de ce côté-là que madame Latour se dirigea.

Son bavolet de côté, la chansonnette à la bouche, le sourire sur les lèvres, Rosalie travaillait et comptait les minutes qui la séparaient encore de son doux ami. Madame Latour, grande physionomiste, n'eût besoin que d'un coup d'œil pour se décider.

Elle aborda la petite, lui parla d'abord de l'ouvrage qu'elle comptait lui donner, et qu'elle n'avait pas. Elle la plaignit ensuite d'être ainsi exposée aux intempéries de l'air. Ses lèvres étaient gersées, ses petites mains étaient rouges. Combien de jeunes filles, qui ne la valaient pas, avaient de belles robes, des dentelles, des bijoux, et, quelquefois même, un carrosse!...

Oh ! comme la vanité et le désir de l'abondance ouvrent les oreilles d'une fillette ! Dès ce moment, c'en était fait de Rosalie, si l'extérieur de madame Latour lui eût inspiré plus de confiance. Oh ! combien madame Latour se fût repentie, si elle eût su que c'était sa bru qu'elle avait entrepris de séduire... Que dis-je ? peut-être se fût-elle applaudie de jouer un tour cruel au fils dénaturé qui l'avait délaissée. C'est une chose si drôle qu'un cœur humain, que le plus fin observateur ne sait, quelquefois, qu'en dire.

Madame Latour retourna chez madame Dupont. Elle lui dit qu'elle avait trouvé ce qui convenait à M. le président ; mais qu'elle ne pouvait faire de propositions directes qu'autant qu'elle serait mise convenablement, et qu'elle ferait briller un peu d'or. Madame Dupont était défiante. Elle prononça qu'elle ne donnerait rien, qu'au cas où le mobilier de madame Latour répondrait des avances, et, qu'alors, il lui en serait fait un abandon absolu, sauf à elle à le restituer ou à le faire vendre, selon les circonstances. Un arrière-petit-cousin de madame Dupont avait été commis-greffier au Châtelet, et sa mémoire était arrivée jusqu'à elle de génération en génération. Certes, l'arrière-petit-cousin n'aurait pas procédé plus régulièrement.

Les faits convenus et dûment arrêtés, madame Latour, parée comme une châsse, prend un fiacre, se fait conduire rue de l'Oursine, arrête en face

du tonneau, et dit à Rosalie, avec ce ton d'impudence que donne la fortune, bien ou mal acquise : « Montez, petite. Je vais vous conduire chez « moi, et je vous donnerai de l'ouvrage. » Et vite, Rosalie serre ce qu'elle a dans son tonneau, et elle saute dans le fiacre.

Elle ne reconnut pas madame Latour, parce qu'elle n'osait fixer un femme si richement mise. Et puis, comment se douter, à quinze ans, que celle qui jouait, la veille, un rôle si modeste, paraissait avec autant d'avantages aujourd'hui. Depuis vingt ans, on a vu beaucoup de ces choses-là. Des gens, humoristes et grondeurs, en ont parlé avec acrimonie, et n'ont pas corrigé les intrigans, les ambitieux, les fripons à visages découverts ou masqués, etc. etc.

On pense bien que madame Latour s'était assuré, pour la quinzaine, un logement très-décent, dans un hôtel garni, situé à l'autre bout de Paris ; on prévoit qu'elle avait ordonné un joli dîner. L'appartement devait éblouir mademoiselle Rosalie, et les mets satisfaire un de ses goûts dominans. Sur une ottomane, était un costume de paysanne, bien complet, non de ces villageoises qui perdent leurs attraits sous la bure et le gros mouchoir d'indienne ; qui logent un petit pied dans un grand sabot, une jambe fine dans un bas de laine ; Madame Latour avait déshabillé une petite-cousine, qu'elle avait été chercher à Sèvres, qui n'était pas si jolie que Rosalie, qui était tout

aussi sage, qui avait trouvé beaucoup mieux qu'un garçon orfévre, et qui était mise avec une élégance champêtre, tout-à-fait remarquable.

Madame Latour descend de voiture, et monte chez elle, d'un air, tout à la fois, aisé et imposant. Rosalie la suit les yeux baissés, les mains croisées sur son corset. Madame Latour lui dit de s'asseoir d'un ton de protection; elle lui passe la main sous le menton, et va chercher de l'ouvrage dans une commode, où il n'y a rien. « Ah! nous avons « le temps de parler ouvrage. J'aime la jeunesse; « petite, vous dînerez avec moi. — Madame, vous « me faites... bien de l'honneur... — A la bonne « heure, mon enfant; mais nous dînerons ensem- « ble. — Mais mon mari, madame... — Hé bien, « votre mari dînera seul; voyez le grand malheur. « Y a-t-il long-temps que vous êtes mariée? — « Il y a huit jours, madame. — Et c'est votre « premier mari? — Je n'ai que quinze ans, ma- « dame. — Bon, il y a encore du remède... Voilà « qui est décidé; vous dînez ici. »

Rosalie aimait tendrement Latour. Elle résistait, elle se défendait, et elle approchait de la porte, en se défendant et à reculons, lorsque cette porte s'ouvrit. L'odeur des mets cloue Rosalie sur le parquet. Elle est incertaine; elle balance; elle hésite. La table est couverte, et la jouissance des yeux ajoute à celle de l'odorat. Madame Latour prend un ton caressant; elle attire la petite mollement; la plus douce bienveillance se peint

dans ses regards : comment résister à tant de séductions? Rosalie s'assied, d'abord sur un coin de fauteuil, ensuite au milieu, enfin dans le fond. Elle a l'appétit de son âge, et la gourmandise que donnent les privations. Elle dîne pour le jour et le lendemain.

De temps en temps, son mari de huit jours obtenait un souvenir. Madame Latour versait un doigt de beaune, de muscat, quand la petite prenait son air rêveur; elle faisait un conte pour rire, on trinquait, on buvait, et le pauvre mari était oublié.

De temps en temps Rosalie regardait l'habit de paysanne. « Il y a donc, dit-elle, en soupi-« rant, des demoiselles de village qui sont mises « ainsi, tandis que moi, bourgeoise de Paris... — « Ah! voyons donc, mon enfant, comment tout « cela vous irait... » Et Rosalie se laisse déshabiller et rhabiller, en se regardant, avec complaisance, dans une glace, la plus grande qu'elle ait encore vue.

En vérité, elle est jolie comme un ange, s'écria la dame Latour, et cela était vrai. Ah! quel chagrin qu'il faille quitter ces beaux habits, balbutiait la petite. Hé, pourquoi donc, répliqua madame Latour? vous pouvez garder toutes ces choses-là; vous en aurez même de plus belles, si vous le voulez. Vraiment, madame, s'écria Rosalie? Oh! expliquez-vous de grace.

C'est là qu'on l'attendait. Madame Latour com-

mence par lui prouver qu'elle ne doit rien à un mari de huit jours, et, qu'au contraire, il est chargé d'une éternelle reconnaissance, pour un cadeau qu'on ne peut faire qu'une fois. Elle parle d'un appartement plus beau que celui où on a dîné; d'une chère plus recherchée que celle de ce repas. Elle peint les douceurs du luxe; l'attrait de tous les plaisirs; la somptuosité, l'élégance de la toilette, et elle appuie sur la satisfaction de commander à des laquais, à une femme de chambre, après avoir été aux ordres de tout le monde. Rosalie est ivre de joie et d'espérances. Elle ne voit plus son petit époux qu'à travers un nuage épais. Elle ne consent pas, précisément, encore; mais elle ne trouve plus d'objections.

Dès le lendemain, les promesses de madame Latour doivent être réalisées; mais il faut, préalablement, être présentée à madame Dupont. On apprend ce qu'il est essentiel de lui dire, et on se laisse conduire à une voiture qui attend à la porte.

Madame Dupont est enchantée de ce qu'elle a vu, et que n'a-t-elle pas voulu voir? Elle rend à madame Latour l'acte, sous-seing privé, qui la rendait maîtresse de son mobilier; elle accorde une gratification, à laquelle elle ne s'était pas obligée; elle congédie sa lieutenante, et elle donne, à mademoiselle Rosalie, ses dernières instructions. Elle lui en donne de très-particulières.

La maison était bien montée. Rosalie était sa-

tisfaite, et comptait l'être bientôt davantage. Le souvenir de Latour n'était plus, pour elle, qu'une idée fatigante, pénible, que déja elle repoussait avec facilité.

Le quatrième jour fut marqué pour la première entrevue. Après le soleil couché, M. le président se rendit dans une maison qui ne pouvait être soupçonnée du public, bien que, depuis des années, on y fît un commerce illicite : les gens, graves en apparence, calculent, mesurent tout, et ne se compromettent jamais.

M. le président fut ivre de son bonheur, et la petite, qui avait commencé par répondre modestement à tout : vous me faites bien de l'honneur, osa lever, enfin, les yeux sur son président, et le trouva fort à son gré. L'intimité réciproque commença à s'établir. Rosalie avait de l'esprit naturel, et le plaisir faisait jaillir l'éclair de la saillie.

Il fut arrêté, séance tenante, que la jeune demoiselle, que M. Duplant était bien loin de croire veuve, serait logée dans un quartier éloigné; qu'on ferait de suite sa garde-robe; qu'on lui donnerait des maîtres, et surtout une femme sûre pour la diriger. Madame Dupont fut chargée d'exécuter les dispositions arrêtées.

Dès le lendemain, une petite maison était louée et meublée, au haut du faubourg du Roule; la lingère, la dentellière, les couturières étaient en mouvement; des maîtres de langue, de dessin,

de musique étaient arrêtés; une femme de chambre et une cuisinière étaient installées. Madame Latour fut la femme de confiance qui devait répondre de Rosalie : vous conviendrez qu'on ne pouvait la mettre en de meilleures mains.

M. le président s'était fait ordonner, par son médecin, l'exercice du cheval. En conséquence, il déposait le noir au sortir de l'audience; s'habillait en écuyer, et, suivi d'un domestique, il allait trotter aux Champs-Élysées et au bois de Boulogne. Il descendait à peu de distance de la petite maison, et il était sûr que son domestique, à qui il ordonnait de l'attendre, et qui avait deux chevaux à garder, ne le suivrait pas.

Tout allait au mieux. Assez souvent une visite clandestine, le soir, succédait à celle du matin. Rosalie se formait sensiblement au physique et au moral. Elle parlait français; elle débrouillait la romance; elle crayonnait, tant bien que mal, le portrait de M. le président, et son corset devenait trop étroit.

M. Duplant n'avait pas joui encore des douceurs de la paternité. Enchanté de devenir père, n'importe comment, il comblait Rosalie de caresses et de présens. Il ne se doutait pas, lui, qui s'était fait faire une ordonnance de médecin pour monter à cheval, que madame Duplant en avait commandé une pour aller respirer l'air de la mer.... à Bordeaux seulement. Un accroissement d'em-

bonpoint, auquel le président n'avait aucune part, avait rendu cette mesure nécessaire.

M. Duplant profitait de la liberté que lui laissait son veuvage. Il donnait à Rosalie les momens qu'il consacrait à bâiller près de madame, et comme une fille grosse ne peut pas décemment s'appeler mademoiselle, il fut arrêté, qu'à l'avenir, Rosalie serait madame Dulac. Son changement d'état fut notifié à ses maîtres et à ses gens, assez accoutumés à ces petites variations, et qui, pour son argent, l'auraient appelée madame la comtesse, si on l'avait voulu.

Cependant madame Dulac, qui aimait beaucoup son président, aimait aussi le grand air. Ses bijoux, ses dentelles, ses bronzes dorés, qui l'avaient très-fortement occupée, pendant un grand mois, ne produisaient plus qu'une impression très-légère : on se fait à tout. Elle se souvint qu'il il y a, à Paris, des promenades et des spectacles. Elle demanda, un jour, à madame Latour, en bâillant à se démonter la mâchoire, si, pour bien aimer M. le président, il était indispensable de passer, à la maison, le temps où il n'y était pas. Madame Latour répondit que le désir de jouir de la promenade était bien naturel ; mais très-difficile à satisfaire. Elle parla, ensuite, des malheurs du temps, des dettes qu'elle avait contractées pour l'avancement de madame, qui ne lui avait rien rapporté. Elle finit par déclarer franchement

que, pour dix louis, madame aurait la permission de se promener : madame en aurait donné vingt de bon cœur.

Les médecins sont très-utiles, en beaucoup de petites circonstances, et, pour la troisième fois, la médecine va s'immiscer dans les affaires de M. le président. Il avait été décidé que madame jouerait la petite santé, les maux de cœur, et un assez joli solitaire, glissé, à propos, à un petit doigt, dicta l'ordre positif d'aller, tous les jours, prendre le grand air en calèche.

M. le président alla plus loin que l'ordonnance. Il acheta deux chevaux, dont elle ne parlait pas, parce qu'on n'a pas encore perfectionné les voitures mécaniques au point de les faire rouler toutes seules. Or, il faut un cocher pour conduire les chevaux, un laquais pour ouvrir et fermer la calèche, et M. le président fit les choses avec une facilité, une grace, dont madame Dulac fut enchantée.

Avec quelle promptitude elle avait passé du tonneau au carrosse! Ce que c'est qu'être jolie!

La dignité de la toge eût été singulièrement compromise, si M. le président eût été connu à la petite maison du faubourg du Roule. Il y venait sous le nom de M. du Ponchelle, et bien décidé à ne jamais sortir du plus rigoureux incognito. Il avait chargé madame Dupont de trouver un cocher et un laquais.

Madame Dupont était cousine de la femme de

chambre de la marraine de l'orfèvre chez qui travaillait Latour. Latour était très-bien vu dans la maison, parce que la maîtresse se connaissait en figures, et que le meilleur ami de madame est ordinairement un peu l'ami de monsieur. Latour, en forgeant un lingot, s'était écrasé trois doigts de manière à ne jamais s'en servir. Madame n'avait pas de prétexte pour garder, chez elle, un ouvrier inutile. Madame consentit donc à ce que monsieur le congédiât, et elle se consola par l'espérance qu'il aurait un digne successeur.

Cependant un bon cœur se fait toujours connaître. Madame alla recommander Latour à la marraine de son mari; la marraine le recommanda à sa femme de chambre, et la femme de chambre le recommanda à madame Dupont.

Vous sentez bien que Latour arriva au faubourg du Roule, derrière la calèche de madame Dulac. Le voilà laquais de sa femme, et vous prévoyez des explications orageuses, des scènes tragiques, un poignard et du poison, la maréchaussée, le procureur-général, et le dénouement en place de Grève : rien de tout cela n'arriva.

Mesdames Dulac et Latour vivaient en égales, lorsque M. du Ponchelle était absent; en effet, l'une valait bien l'autre. Latour, endoctriné par le cocher, la femme de chambre, la cuisinière, se présente de fort bonne grace, la serviette sur le bras, et avertit ces dames qu'elles sont servies.

Sa maman jette un cri de surprise et d'effroi; la jeune femme rougit, pâlit et s'évanouit très-naturellement. Madame Latour court à elle et lui administre des sels, en lançant à son fils des regards foudroyans. Madame Dulac retrouve l'usage de ses sens, et n'ose détacher ses yeux de son corsage arrondi. Latour ferme la porte, prend une chaise, s'assied, sans façon, entre elles deux, et leur parle ainsi, ou à peu près; je ne réponds pas de transcrire exactement ses paroles :

« J'ai eu des torts envers ma mère; Rosalie en « a eu envers la sienne et envers moi. Ce que « nous pouvons faire de mieux, c'est de nous « pardonner mutuellement, et de garder, sur le « passé, une secret impénétrable.

« La force des circonstances m'oblige à être « votre laquais le jour; mais, le soir, madame « Latour voudra bien se souvenir que je suis son « fils. Madame Dulac n'a pas oublié que j'ai été « son premier mari; que mes droits sont plus an- « ciens et, par conséquent, plus solides que ceux « de M. du Ponchelle. J'entends y rentrer, et en « jouir dans toute leur étendue.... Vous ne ré- « pondez pas, Rosalie. J'ai du caractère, et bien « certainement vous me reviendrez. Choisissez « de m'avoir avec ou sans M. du Ponchelle. Si « vous résistez, je lui raconte l'histoire du Grand- « Salon, du champ de blé, du tonneau de la rue « de l'Oursine, et il me croira, car je lui don- « nerai pour preuve de ma véracité, certaine

« lentille que lui et moi seuls avons pu voir. Il « saura que cette petite paysanne de Sèvres, « qu'on lui a donnée comme parfaitement inno- « cente, en savait tout autant que moi, et il « est probable que nous déménagerons tous en- « semble.

« Répondez-donc, Rosalie. Il n'est pas possible « que vous ayez oublié Latour, qui, le premier, « a fait palpiter votre cœur; Latour, qui n'a cessé « de vous aimer; qui sera fier de vous servir le « jour, si vous le dédommagez de la contrainte « qu'il s'imposera. »

Ah ! l'on revient toujours, toujours,
A ses premiers amours,

dit une vieille chanson, qui, souvent, a été prophétique. Madame Latour tient à la cuisine et aux honoraires de M. le président; elle pousse Rosalie du coude; elle joint les remontrances au geste. Rosalie lève ses yeux charmans sur Latour, et elle laisse tomber, mollement, sa main dans la sienne.

Madame Dulac avait des principes. Elle regrettait, quelquefois, d'être bigame. Madame Latour opposait son expérience aux scrupules. Elle répéta si souvent, à Rosalie, qu'on ne voyait que bigamie, et même trigamie dans le monde, et qu'abondance de bien ne nuit jamais, qu'enfin, les remords cessèrent de tourmenter la jeune femme, et, un jour qu'elle lisait Candide, elle

s'écria avec Pangloss : Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles !

Il est fâcheux que, dans le meilleur des mondes possibles, il n'y ait pas de félicité durable. M. du Ponchelle, madame Dulac et Latour, reposaient avec sécurité sur l'estrade que l'Amour avait jonchée de myrtes, de roses, et des plus doux pavots. Madame Latour jouissait de la félicité de son fils, et la position, où elle avait contribué à mettre madame Dulac, lui donnait, sur elle, un empire, que les femmes de toutes les classes aiment beaucoup à exercer.

Un beau jour, un jour affreux plutôt, M. le président reçoit, de madame la présidente, une lettre violente, attérante, désespérante. La dame reprochait amèrement, à monsieur, d'avoir une maîtresse, de la combler de biens, et surtout de lui avoir ôté son cœur, à elle, épouse aimante et fidèle. Un ami du président, qui l'était plus encore de madame, était resté à Paris. Il avait épié les démarches de M. Duplant, et il avait conseillé à sa tendre amie de faire une bonne scène à son époux, afin de le mettre dans l'impossibilité de crier trop haut, si leur petit commerce se découvrait un jour, ce qui n'était pas impossible.

Ce moyen-là eût pu réussir avec un autre homme que le président. Celui-ci avait de l'esprit et de la pénétration ; il se souvint que, dans les premiers temps de son mariage, madame avait

paru très-affectée de son indifférence, et qu'ensuite elle s'était consolée; qu'elle ne lui avait fait aucun reproche de certaines intrigues, dont il était difficile qu'elle ne sût rien; qu'après s'être consolée, elle avait cherché les plaisirs et s'était livrée à la gaieté; qu'il était assez extraordinaire qu'elle eût voulu aller prendre, à Bordeaux, l'air de la mer, qu'elle pouvait respirer à trente lieues de Paris. M. Duplant aurait pu faire ces réflexions-là plutôt. Mais il ne s'occupait pas assez de sa femme, pour penser à la pénétrer. La lettre exagérée, outrée de madame, amena une première idée, et celle-là en produit toujours d'autres.

A force de rêver à tout cela, le président imagina, le diable lui souffla, peut-être, que le voyage de Bordeaux était la suite des consolations que madame s'était fait administrer. Le mari le moins fidèle a, quelquefois, le ridicule de prétendre que sa femme le soit toute sa vie, ce qui n'est pas aisé du tout. Quoi qu'il en soit, ce mari-ci fait venir des chevaux de poste, et va, courant jour et nuit, à la capitale de la Gascogne.

Il descend à l'endroit où il a l'habitude d'adresser ses lettres à sa femme. Madame n'était pas très-fine; mais, soit que l'air du pays ait influé sur elle, ou qu'elle ait été dirigée par son consolateur, elle avait jugé convenable de loger d'un côté, et de faire arriver ses lettres de l'autre, afin d'avoir le temps d'être avertie, en cas de mésaventure. En effet, M. le président n'avait pas dit

quatre mots, qu'une vieille femme s'était détachée pour aller crier : *Garde à vous!*

M. Duplant la suit, la fait entrer au premier corps-de-garde, se nomme au commandant, et envoie chercher un commissaire de police. Le commissaire, trop heureux de se rendre agréable à M. le président, fait, à la vieille, une peur, tellement laxative, qu'on est obligé de la chasser du corps-de-garde, après, toutefois, qu'elle a donné la véritable adresse de madame Duplant.

Monsieur trouve madame à la fin d'un très-joli dîner qu'égayait le champagne. Ce n'est point à la figure que se porte son premier coup d'œil, et, bien sûr de son fait, ayant trop d'usage du monde pour faire un éclat, il embrasse sa femme avec une cordialité, au moins apparente. Il se place à côté d'elle et se fait donner un verre. Il lui conte que la dernière lettre qu'elle lui a écrite, annonçant une délivrance assez prochaine, il avait voulu être présent à un évènement qui inquiète toujours une femme, et se rassurer, lui-même, sur les suites qu'il pouvait avoir.

Il est clair, pour les convives, que monsieur est le mari; on le fête; on le caresse; on boit à lui, à madame, au fruit précieux de leurs amours. Madame, écrasée par l'apparition inattendue de son mari, a eu le temps de se remettre. Elle sent que, si elle avait tout à craindre du premier moment, elle peut être assez tranquille sur l'avenir, et elle se félicite d'avoir un mari qui ne s'affecte,

que jusqu'à un certain point, de ce qui ferait le désespoir d'un original bizarre et quinteux. Elle témoigne, au président, la joie qu'elle a de le revoir; elle le remercie de la surprise agréable qu'il lui a ménagée, de ses attentions délicates qui ne varient jamais. Voilà, pour les spectateurs d'une scène, jouée avec beaucoup de naturel, un des meilleurs ménages qu'on connaisse.

Cependant, les convives disparaissent les uns après les autres. Madame se pince les lèvres, en pensant au tête à tête qui va, très-incessamment, s'ouvrir. Son mari remarque son trouble, signe certain, pour un homme au courant, de ce qui se passe dans l'intérieur de madame. « Rassurez-« vous, lui dit-il à l'oreille; je ne serai pas plus « terrible dans le particulier, que devant le pu-« blic. » Que de femmes voudraient avoir un mari comme M. Duplant!

Enfin, le moment de l'explication arrive. Madame prend la parole; elle rappelle, à monsieur, certaines aventures, dont toute sa prudence n'a pu dérober entièrement la connaissance au public. Elle appuie singulièrement sur ses relations actuelles avec la petite Dulac. « Vous voulez vous « excuser, madame, en cherchant un premier cou-« pable. Nous le sommes tous deux, convenons-« en de bonne foi. Ainsi, laissons le passé, et oc-« cupons-nous de l'avenir.

« Je n'ai d'autre héritier, de nos grands biens, « que des collatéraux assez éloignés. Vos parens

« pour déterminer les miens à conclure notre ma-
« riage, m'ont assuré votre fortune après vous,
« si je vous survis. Les quatre-vingt mille livres
« de rente, que vous m'avez apportées, ne pas-
« seront pas à mes arrière-petits-cousins. Il est
« naturel, il est juste qu'un enfant hérite de
« sa mère, et je reconnaîtrai le vôtre; mais ne
« recommencez pas, ou je me fâcherai sérieu-
« sement. »

Madame Duplant se précipite dans les bras de son mari et le presse contre son cœur. « Point « de démonstrations, madame; je ne les aime « pas. Écoutez-moi, jusqu'à la fin, je vous en « prie.

« Il est très-douteux que vous ayez désiré être « mère. J'aime à croire, pour votre honneur, que « cet évènement est la suite d'une distraction, « d'un moment d'oubli de la part de votre amant. « La paternité n'entraîne pas, à beaucoup près, « les mêmes inconvéniens. Je vous avoue que je « l'ai désirée avec ardeur, et, dans quelques mois, « mes vœux, à cet égard, seront réalisés. Votre « enfant sera élevé à l'hôtel. J'y introduirai le « mien, sous le titre modeste d'orphelin. Peut-« être serons-nous assez heureux pour qu'ils « soient de sexes différens. Alors une histoire, « jetée dans le public, préparera leur union, et, « plus tard, des arrangemens solides leur assure-« ront votre fortune et la mienne. Ces proposi-« tions vous conviennent-elles? »

La présidente, trop heureuse de pouvoir jouir ouvertement des douceurs de la maternité, les accepta avec la joie la plus vive.

« Madame, vous reviendrez à Paris, dès que « vous aurez pris congé de vos amis de Bordeaux. « Vous leur direz, que des lettres de la plus « haute importance ne m'ont pas permis de rester « plus long-temps; que l'air de la mer a suffi- « samment rétabli votre santé, et que je désire « que vous fassiez vos couches auprès de moi. « Vous direz tout ce qu'il vous plaira, et je m'en « rapporte à vous : dans votre position, une « femme a toujours plus d'esprit qu'il n'en faut. « Adieu, madame. Je vais, à l'instant même, re- « monter dans ma chaise de poste. »

Si le diable, pour tout brouiller, a soufflé à madame Duplant la lettre foudroyante qu'elle a écrite à son mari; s'il a soufflé au mari de faire le voyage de Bordeaux, il faut avouer que ce diable-là a bien peu d'usage du monde. Il a confondu un président avec ces époux bourgeois, très-chatouilleux sur ce que l'on appelle honneur, et qui ont toujours leurs argumens et leur vengeance au bout des bras. Pauvre diable, que ce diable-là !

Celui de l'imprudente sécurité manœuvrait, à Paris, avec bien plus d'adresse. Il avait vu le président monter en voiture à Bordeaux, et à l'aide de sa prévoyance diabolique, il avait jugé que l'indulgent époux arriverait de nuit dans la capi-

tale. Il avait, au moment fatal, couvert Rosalie, Latour, sa mère, les domestiques, des plus soporifiques pavots.

Tout le monde sait qu'on s'échauffe, en courant la poste, et notre magistrat était encore à l'âge heureux où on n'a pas besoin de stimulant. Il descend à la place Louis XV; il renvoie sa chaise par son valet de chambre, qui courait devant lui, et le cœur et la tête brûlans d'impatience et d'amour, il court au faubourg du Roule.

Il est à présumer qu'il avait décidé d'avance que ce serait là, qu'il oublierait les fatigues d'un voyage long et rapide, car il avait emporté et rapporté, avec lui, la clé de la porte mystérieuse, par où il avait l'habitude de s'introduire le soir. Madame Dulac ne l'attendait que dans huit jours, et le sixième n'était pas écoulé encore. Madame Dulac n'avait pris aucune précaution, et toute autre y eût été prise comme elle; car enfin, qui peut s'imaginer qu'un président vole comme un aérostat? Peut-être aussi ce méchant diable, dont je parlais tout à l'heure, avait-il tout arrangé au plus mal.

Quoi qu'il en soit, le président insinue sa clé dans le trou de la serrure. La porte s'ouvre, et il se félicite de ce qu'on n'a pas mis les verroux. « Qu'elle sera aise de me revoir! Avec quels trans-« ports elle va me serrer dans ses bras! » Il s'avance, en tâtonnant; il entre dans la chambre de Rosalie, et, à la faible lueur d'une lampe de nuit,

il voit... il voit!... C'est la tête de Méduse, qui le pétrifie, ou c'est celle de Latour.

Il est des êtres beaucoup moins sensibles à l'infidélité de leur femme, qu'à celle de leur maîtresse. Est-ce immoralité où faiblesse? Peut-être est-ce l'effet de l'une et de l'autre. On combat ses passions; elles triomphent des principes, et on ne sait plus où on ira. Ce malheur-là est arrivé et arrivera encore à beaucoup d'honnêtes gens; mais ce n'est pas le moment de nous livrer à une discussion physique et métaphysique. Je ne peux me déterminer à laisser mon président debout devant le lit de mademoiselle Rosalie, plus belle encore des roses dont le sommeil colorait ses joues, ayant un bras tendrement passé autour du cou de Latour, qui avait aussi deux mains...

Le président sentait son sang bouillonner dans ses veines. L'indignation de l'amour outragé; le ressentiment que cause l'ingratitude; le mépris que lui inspirait son rival; toutes les passions, enfin, tourmentaient ce pauvre homme, qui, de sang froid, avait vu sa femme au moment de lui donner un enfant, dont il n'était pas le père. Vingt fois, il fut prêt à éclater. Un candélabre était levé sur deux têtes couronnées de myrtes, qu'il pouvait écraser d'un seul coup. L'homme qui délibère ne commet pas un crime, et il serait très-heureux qu'on persuadât, à certains drôles, de remettre au lendemain un vol ou un assassinat.

M. le président réfléchit qu'il suffirait d'un cri, échappé aux coupables, pour mettre sur pied madame Latour et les domestiques. Il pensa que le guet et un commissaire ne reconnaîtraient pas, dans un frac vert, galonné en or, un chef du premier corps de la magistrature française ; qu'un président, connu par son intégrité et son désintéressement, ne devait pas se permettre un meurtre pour une amourette qui avait mal tourné ; qu'un éclat violent tendrait, au moins, à le compromettre sérieusement, et il conclut que ce qu'il pouvait faire de mieux était de s'en retourner comme il était venu.

En conséquence de ce raisonnement, le candélabre est replacé sur la cheminée, et le président sort de cette maison, en poussant des soupirs qui auraient attendri des tigres.

Sans inquiétudes, désormais, sur le sort de madame Dulac, il ne prit pas la peine de refermer la porte. Cette porte, d'ailleurs, serait trouvée ouverte le lendemain, et lui seul en avait la clé. Cette circonstance devait faire connaître aux coupables qu'ils étaient découverts, et, dès ce moment, le supplice de Rosalie devait commencer ; ainsi pensait le président.

Le diable, non de la continence, ramenait, dans le centre de Paris, deux mousquetaires, qui venaient de souper à la Folie-Beaujon. On soupait, dans ce temps-là, et c'est alors qu'on oubliait l'étiquette, la gravité du rang, et la fatigue

des affaires. Peut-être, maintenant, n'a-t-on pas besoin de souper pour oublier tout cela.

Un falot marchait devant ces messieurs : on n'avait pas encore imaginé les réverbères. De tristes lanternes, appliquées, de loin en loin, contre les maisons, prévenaient les contusions qu'on aurait pu se donner contre une charrette, la borne d'un coin de rue, ou la saillie d'une boutique. Elles ne suffisaient pas à ceux qui couraient la nuit en escarpins et en bas de soie blancs. Le falot les suppléait. C'était une petite lanterne que portait un savoyard, qui se contentait d'une très-légère rétribution. L'auteur des réverbères a réduit toute une nation au ramonage des cheminées. Il est vrai que les savoyards excellent tellement dans cette partie, que partout on s'empresse de leur donner la préférence sur ses co-habitans.

A la lueur du falot, qui marchait devant eux, nos mousquetaires aperçoivent une porte ouverte. S'il a suffi des deux compagnies de ce corps pour prendre, autrefois, Valenciennes, c'était bien assez de nos jeunes gens pour prendre une maison. Le champagne les avait montés sur le ton le plus gai, et le désir de courir les aventures, et l'espoir d'en trouver de piquantes, et certain pressentiment, qui, dit-on, ne trompe jamais, tout ordonnait, impérativement, que la lanterne passât, des mains du porteur, dans celles de ces messieurs.

Ils entrent avec les précautions qu'exige la tac-

tique militaire ; ils marchent sur la pointe des pieds, l'œil à tout, et retenant leur haleine. Ils arrivent à la chambre de madame Latour, qui s'était arrangée avec le cocher, dont, par conséquent, elle arrêtait les mémoires sans les lire.

« Ce sont de vieux mariés, dit l'un à l'oreille « de l'autre ; passons, passons. »

Dans la chambre voisine reposait la femme de chambre, ni grande ni petite, ni grasse ni maigre, ni laide ni jolie, ni sotte ni spirituelle. Ce dernier article était tout-à-fait indifférent à ces messieurs : Julie n'avait que vingt ans, et ils étaient mousquetaires.

Julie, qui s'ennuyait au faubourg du Roule, passait son temps à tirer les cartes, et son *grand jeu* était sur une table à côté de son lit. On la joue à rouge ou noire, et le gagnant s'empare de sa conquête. Julie a l'habitude de capituler ; un assaut l'éveille, l'étonne, l'indigne, et elle jette de grands cris. Latour et Rosalie s'éveillent en sursaut. L'amant, qui tremble d'être découvert, se sauve dans sa mansarde ; Rosalie sonne à tout briser. Julie ne venait pas, et pour cause ; elle avait, d'ailleurs, cessé de crier. Mais sa maîtresse voulait savoir la cause dû tintamarre qui avait troublé son sommeil. Rassurée sur son cher Latour, elle se lève, et passe chez sa femme de chambre. Le mousquetaire oisif jette à son tour des cris, mais qui n'ont rien d'effrayant : ils sont d'admiration.

Le jeune homme prend la main de madame Dulac et veut la reconduire chez elle. Madame Dulac dit qu'elle est mariée et qu'elle aime beaucoup son mari. « N'importe, n'importe! s'écrie le « pétulant mousquetaire ; ce sera le quarante- « deuxième de ma façon. » Il insiste ; Rosalie se défend. Mais dans l'état où elle est, peut-on se défendre long-temps ?

Madame Latour et son cocher, assis sur leur lit, comme deux singes, se demandaient, des yeux, ce que tant de mouvement voulait dire. Une patrouille du guet, qui passait par là, voit une porte ouverte, un petit savoyard, qui pleure son falot ; elle entend les premiers cris de Julie, et elle entre dans la maison, prudemment, lentement, après avoir délibéré pendant un quart d'heure : on ne saurait prendre trop de précautions, quand on sait qu'on aura affaire à deux membres d'un corps, redouté sous plus d'un rapport.

Le cocher, interpellé de répondre, répond qu'il ne sait rien, et il dit vrai. On allume une bougie à la lampe de nuit de madame Latour, et, la baïonnette en avant, on passe dans la chambre voisine. Le plus jeune des soldats du guet saute sur l'épée du mousquetaire, qui causait, nez à nez, avec Julie. Le mousquetaire crie au secours, aux armes, et son camarade paraît l'épée à la main. A cet aspect formidable, l'escouade recule jusque dans la chambre de madame La-

tour. Dans cette retraite précipitée, un soldat laisse tomber son fusil; le mousquetaire désarmé s'en saisit, et tous deux tombent sur les assaillans. « Rendez-moi mon épée, criait l'un. Vous « ne verrez pas la femme estimable qui a des « bontés pour moi, criait l'autre. » Et ils poussent la patrouille jusque dans la rue.

Moins prudens que les vainqueurs de Valenciennes, qui se retranchèrent dans la ville, en attendant qu'il y entrât des troupes françaises, ceux-ci se livrèrent à toute l'impétuosité de leur âge. Madame Latour, qui ne perdait jamais la tête, ordonna au cocher d'aller fermer la porte de la rue et de pousser les verroux. Voilà nos mousquetaires, en chemise, en plein vent, à deux heures du matin, n'ayant, pour se garantir de la bise, qu'une épée et un fusil.

Quand madame Latour crut n'avoir plus d'invasion à craindre, elle passa chez Rosalie, qui entra avec elle dans des détails qu'il était difficile de lui cacher. Julie, interrogée sur la cause de ses clameurs, répondit aussi de bonne foi. Madame Latour ne voyait pas grand mal à ce qui s'était passé; vous savez qu'elle ne tenait pas aux mœurs publiques aussi rigoureusement que madame Dupré. Mais comment ces diables de mousquetaires étaient-ils entrés dans la maison, ou qui leur en avait ouvert la porte, que madame Latour fermait soigneusement tous les soirs?

Il fallait nécessairement passer, pour arriver

à cette porte, par une antichambre où madame Latour couchait, dans une alcove, fermante à deux battans. Elle était sûre que jamais Rosalie n'avait parlé à un mousquetaire, et ces jeunes gens n'avaient pu chercher ce qu'ils ne connaissaient pas. Ils avaient donc trouvé cette porte ouverte, et ils avaient voulu profiter de l'occasion. Mais enfin, qui avait pu l'ouvrir?

M. du Ponchelle serait-il de retour? Serait-il entré furtivement? Aurait-il trouvé Latour avec Rosalie? Aurait-il eu la modération de se retirer sans bruit, et l'imprudence de ne pas refermer la porte? Après avoir épuisé les autres conjectures, il fallut bien s'arrêter à celle-ci, la seule qui fût vraisemblable, et le deuil se répandit aussitôt dans la maison.

La maîtresse abandonnée, sa directrice maltraitée, de paroles au moins, et maîtres et valets forcés de déloger en une heure, rendus à leur première misère, tel était le triste tableau qui se gravait dans tous les cœurs, et qui tirait des larmes de tous les yeux.

Cependant l'effroi se calme, comme toutes nos sensations, et le jugement reprend ses droits. Madame Latour, qui trouvait toujours un côté avantageux aux affaires les plus désastreuses, prononça que ce qui était donné était donné, et que tout ce que pourrait faire M. du Ponchelle serait de remettre la maison au propriétaire; qu'on se déferait des objets précieux et des meubles les

plus élégans ; qu'avec le produit, on formerait un petit établissement, et, comme madame Latour avait, dès long-temps, l'excellente habitude de ne jamais s'oublier, elle ajouta qu'elle prendrait la direction du magasin.

Elle arrêta, en outre, qu'on ferait un paquet des habits et autres effets de MM. les mousquetaires, et que Latour le porterait de suite à l'hôtel du corps.

Mais que font-ils au milieu de la rue, dans le triste état où nous les avons laissés ? Après avoir fait fuir le guet, et avoir vainement essayé de rentrer chez Rosalie, ils avaient été forcés de se réfugier dans un corps-de-garde de cavalerie, où ils contèrent, franchement, leur mésaventure. Le chef du poste leur envoya chercher un fiacre, dans lequel il fit monter, avec eux, deux de ses cavaliers, pour les conduire à l'hôtel, et s'assurer que ces messieurs fussent effectivement mousquetaires. Dans le cas contraire, ils devaient les déposer chez un commissaire de police.

Le jour commençait à poindre, quand nos jeunes gens arrivèrent à l'hôtel. Les trompettes venaient de sonner à cheval. Tout le monde était déja debout, et on se préparait pour la grande revue de la plaine des Sablons. Il fallait être bien déterminé pour n'être pas confus, en paraissant en chemise, et escorté par deux cavaliers, devant une compagnie tout entière. Les plaisanteries de nos deux jeunes gens désarmèrent bien vite

les railleurs. Les questions et les réponses se succédèrent avec rapidité, et tout allait le mieux du monde, quand un vieux maréchal-des-logis survint. Il se fit expliquer l'affaire dans toutes ses circonstances, se pinça plusieurs fois les lèvres pour ne pas rire, et finit par envoyer ces messieurs, pour quinze jours, dans leur chambre, afin, ajouta-t-il, très-finement, qu'ils aient le temps de se réchauffer. Latour, qui arriva avec le paquet, acheva de terminer l'aventure. Retournons au faubourg du Roule.

Sur les dix heures du matin, on vit arriver madame Dupont; on s'y attendait. Son air était sévère et important; on s'en soucia peu. Elle débuta par des reproches sur l'abus qu'on avait fait de sa confiance; on ne l'écouta point. Elle parla, enfin, au nom de M. du Ponchelle, et on devint attentif.

Le président déclarait ne vouloir conserver aucune relation directe, ni indirecte, avec madame Dulac, et madame Dulac soupira : la bigamie, et même la trigamie lui convenaient beaucoup. M. du Ponchelle lui laissait ce qu'il avait donné, et la mère Latour s'écria que cela allait sans le dire. M. du Ponchelle offrait un contrat de deux mille francs de rente viagère, à condition qu'on lui remettrait, au moment de sa naissance, l'enfant, dont il était sûr d'être père, et qu'il éleverait convenablement. La conviction de M. du Ponchelle arracha un sourire à Latour, qui pensa à

son premier mariage d'une semaine, et qui était également convaincu qu'il pouvait disputer au président, non les charges qu'il réclamait, mais les honneurs de la paternité. Rosalie, la mère Latour et lui tinrent conseil, pendant un quart de minute, et ils prononcèrent qu'un enfant de plus ne les enrichirait pas, et qu'un contrat de rente leur donnerait beaucoup moins d'embarras. En conséquence, madame Dupont tira le contrat de sa poche; on en portait alors, et on ne cherchait pas son mouchoir à chaque instant. Elle remit le titre à Rosalie, après lui avoir fait signer un acte par lequel elle renonçait au bénéfice du contrat, si elle n'appelait ladite dame Dupont, lorsque les premières mouches la piqueraient, et si elle ne lui livrait l'enfant au moment où il sortirait de son enveloppe.

Madame Dupont assembla les domestiques, et leur donna le congé le plus solennel. Julie prit la livrée de Latour, et ne pouvant entrer aux mousquetaires, en qualité de femme de chambre, elle s'y présenta, en qualité de domestique, et fut reçue par le jeune homme que le guet avait interrompu si mal à propos. La cuisinière et le cocher, pour qui madame Latour n'entendait plus rien faire, allèrent battre le pavé, en attendant qu'une maison s'ouvrît pour eux. Les belles choses que je pourrais dire sur l'instabilité de la pauvre espèce humaine! Le lecteur, très-judicieux, sans doute, se les dira à lui-même.

Quand madame Dupont fut sortie, la mère Latour revint à son projet d'établissement. Rosalie se trouvait fort bien de ne rien faire, et elle pensa que, moyennant *des épingles*, madame Dupont lui trouverait un second du Ponchelle. « Bah! s'é-
« cria Latour, elle trouvera quelque magot, qu'il
« faudra faire semblant d'aimer, et auprès de qui
« les journées paraîtront d'une longueur inter-
« minable. Nous voilà libres, ma chère Rosalie;
« nous nous aimons; nous pouvons vivre dans
« l'aisance; que nous faut-il de plus? Tu aimes
« la parure; hé bien! la femme d'un petit mar-
« chand n'est-elle pas mise, à Paris, comme celle
« d'un fermier-général? Il est vrai que les maris
« font, quelquefois, banqueroute; mais cela ne
« nous arrivera pas, puisque tu as une garde-robe
« montée et deux mille livres de rente, et quand
« cela nous arriverait? On dit qu'à la troisième
« faillite, on a sa fortune faite. »

Rosalie n'avait pas assez d'expérience pour rien opposer à des raisonnemens de cette force-là. Latour lui donna un baiser, et il fut décidé qu'elle serait marchande de nouveautés... neuves comme elle.

On passa le reste de la journée à faire des projets plus séduisans les uns que les autres. On n'avait plus de domestiques; madame Latour dérogea jusqu'à la cuisine. Elle déclara même qu'elle voudrait bien s'en mêler un peu à l'avenir, et qu'il lui suffirait d'avoir une petite fille, qui ferait le gros de la besogne.

Le lendemain on fit venir un tapissier et une revendeuse à la toilette ; on loua une boutique et un entresol dans la rue de Bussy ; quinze jours après, on avait ouvert, et la jolie figure de la marchande, et son air gracieux attiraient les chalands. Cela durera-t-il ? C'est ce que nous verrons.

Que fait, que pense, que dit M. le président ? Trompé par les dames du grand ton, par les élèves de Thalie, par une petite paysanne et par madame la présidente, à qui désormais adressera-t-il ses vœux ? Il n'en sait rien. Il récapitule les perfidies de toute espèce dont il a été victime, et il trouve que la moins coupable est sa femme. Puisqu'un autre l'a aimée, pensait-il, j'aurais pu l'aimer aussi. Je l'ai forcée, par mon indifférence, à se procurer, ailleurs, ce qu'elle ne trouvait pas chez elle. Elle eût été sage, peut-être, si je me fusse montré époux sensible et empressé. Ma foi, j'ai envie de me faire amoureux de ma femme. Pas de dépenses, pas de soins, pas de mystère. Elle sera toujours là, et cela est commode.

Madame la présidente, en revenant de Bordeaux, seule dans sa voiture, avec une femme de chambre toute nouvelle, et qui, par conséquent, ne savait rien des petites affaires de madame, la présidente, dis-je, en courant la poste, n'avait rien de mieux à faire que de penser. Elle réfléchissait aux inconvéniens, aux dangers d'une intrigue ; aux regrets qu'elle cause tôt ou tard ; au

triste sort qu'elle aurait subi, si son époux eût été moins indulgent. Ces idées prenaient plus de force à mesure qu'elle approchait de Paris, et, en arrivant dans la cour de son hôtel, elle disait, en soupirant : Ah! si M. Duplant m'eût aimée !

Le président entend le bruit d'une voiture, qui entre chez lui, et il met la tête à la fenêtre. Il reconnaît la berline de sa femme, et il s'élance dans la cour. Il lui présente la main, avec empressement, et la conduit chez elle. Il s'assied en face, il la regarde cinq minutes sans rien dire, et il s'écrie tout à coup : « Oui, oui... vous êtes jolie, « fort jolie, madame, et je ne m'en étais pas « aperçu. » Madame répond, en inclinant la tête, et en souriant d'une manière tout-à-fait agréable. La conversation s'engage. « Comment diable ! « s'écrie encore son mari, vous avez de l'esprit, « beaucoup d'esprit, et je n'en savais rien ! — Ce « n'est pas ma faute, monsieur. — Je n'ai trouvé « dans le monde que des sottes et des infidèles, « et vous avez un défaut de moins que toutes ces « femmes-là — Je n'aurais pas l'autre, monsieur, « si vous l'aviez voulu. — Et si je le voulais à pré- « sent, madame ? — Je vous proteste que j'en se- « rais enchantée. — Et vous me répondez de l'a- « venir ? — Aujourd'hui même, je romprai avec « mon amant. — Attendez au moins, madame, « que je l'aie mérité. »

Ils étaient seuls, et il n'est pas facile d'assurer précisément ce qui se passa. Cependant, d'après

quelques mots, échappés le lendemain au président, j'ai lieu de croire que le raccommodement fut scellé à l'instant même. Ce qu'il y a de constant, c'est que certain marquis fut prié le soir même de ne plus reparaître à l'hôtel, et comme ce marquis-là ne connaissait rien de si sot qu'une femme qui s'avise d'aimer son mari, il s'empressa de se pourvoir ailleurs.

Dans le monde galant, on appelle honnête homme celui qui ne paie pas ses dettes, mais qui ne perd pas de réputation les femmes qui ont eu des bontés pour lui. Sous ce rapport-là, M. le marquis était un très-honnête homme.

Rien ne troubla donc la tranquillité de madame la présidente, et de son amant époux. Ils coulaient des jours *d'or et de soie*, et ils se proposaient bien, quand l'enfant de M. le marquis aurait vu le jour, d'en faire un qui serait vraiment à eux deux.

Un beau matin, Rosalie, madame Dulac, madame du Ponchelle, madame la mousquetaire, madame Latour bru, comme il vous plaira l'appeler, poussa des cris à amollir les rochers, et madame Dupont fut mandée aussitôt. Vers midi, elle constata la naissance d'un gros garçon bien constitué de toutes les manières. Elle s'emballa avec lui dans un fiacre et le porta à M. le président, qui l'arrosa de ses larmes paternelles. Madame la présidente lui sourit, fort agréablement,

et la mère Dupont alla le remettre dans les bras de la nourrice qu'on avait arrêtée.

Peu de jours après, madame la présidente paya, à son tour, le tribut à la volupté, à la nature, à la nécessité, à tout ce qu'il vous plaira. Le nom de Valentin n'est pas noble; mais c'était celui du président, et comme il voulait que son fils eût, au moins, son nom de baptême, on l'appela Valentin. Madame la présidente s'appelait Estelle, nom distingué, harmonieux et que, par cette raison, les romanciers emploient très-souvent. La présidente voulut imiter son cher époux, et la fille, à qui elle avait furtivement donné l'existence, fut nommée Estelle. Voyons, maintenant, ce que nous allons faire d'Estelle et de Valentin.

Avant que je m'occupe particulièrement de deux enfans, qui deviendront deux héros, selon le privilége incontestable que me donne mon imagination, permettez-moi de faire, afin de n'y plus revenir, une courte digression sur madame Latour et son opulente et jolie compagne.

La vieille Latour connaissait le goût de sa bru pour la bigamie. Elle pouvait y joindre un jour celui du changement, et l'amant, à présent en faveur, serait éconduit. Une main de moins, et des goussets vides ne mettent pas un jeune homme dans une position bien riante. Il reviendrait nécessairement à la charge de mademoiselle sa mère, qui avait très-promptement contracté l'habitude de l'aisance, et qui ne se souciait pas de retomber dans les

mains crochues de la misère. Elle conçut un plan qui assurait son sort et celui de son fils. Elle résolut de le marier tout-à-fait à Rosalie, et de le rendre, par là, maître du contrat et du magasin. C'est ainsi qu'autrefois Agrippine assura l'empire à son fils.

Au premier mot de mariage qu'elle fit résonner aux oreilles de sa bru, celle-ci répondit que sa mère, sa grand'mère, sa bisaïeule, ne s'étaient pas mariées, et que, comme ces dames, elle voulait ne connaître que l'amour libre. La mère Latour cria à l'immoralité, parce que la morale lui convenait fort en ce moment, et l'intérêt du moment avait toujours été son guide, comme il est celui de tant d'honnêtes gens, qui jouent un rôle brillant ou obscur dans ce monde.

Rosalie ne se connaissait pas plus en morale qu'en grec. Elle tourna le dos au prédicateur femelle, et madame Latour ne l'eût jamais persuadée, sans un petit accident qui soumit la jeune femme à ce joug si redouté.

Parmi les jeunes gens qu'attirait la mine piquante de la marchande, il en était un qui venait tous les jours, qui achetait tous les jours, et qui ne marchandait jamais. Une figure charmante, une jolie tournure avaient réveillé, dans le cœur de Rosalie, un ancien penchant à la bigamie. Le jeune homme ne parlait que des yeux, et toutes les femmes entendent ce langage-là. C'est ainsi, sans doute, qu'Adam fit l'amour à Ève, avant

qu'ils se fissent un jargon, qui ne devait pas être plus riche qu'harmonieux. Rosalie comprit à merveille ce que le beau garçon voulait lui dire; elle lui sourit, et dans ce cas-là, sourire c'est répondre.

Dès lors, les billets et les réponses commencèrent à circuler. On se les glissait sous un gant, dans un chapeau, quelquefois même dans la main. Il ne manquait plus que l'occasion, et elle se présenta bientôt.

Un rendez-vous fut donné dans une maison commode, où Rosalie vola sur les ailes de l'amour. Latour, qui ne pouvait rien faire, se promenait pendant les momens qu'il ne donnait pas à la table et au sommeil; il se promenait donc seize heures par jour, à peu près.

Il remarque une femme qui trotte devant lui, et dont la tournure est bien celle de sa fidèle compagne. Il double le pas, et il reconnaît d'abord le schall, puis la robe, puis le chapeau. Le diable de la jalousie lui inspire la pensée de suivre Rosalie, et il entre avec elle dans la maison où son nouvel amant l'attend. Le jeune homme, ivre de joie et d'amour, reçoit sa belle dans ses bras, et pendant qu'ils se livrent à des étreintes préliminaires, Latour, qui a oublié n'avoir qu'une main à son service, applique l'autre si rudement sur l'oreille de Rosalie, qu'il lui écrase son chapeau et fait jaillir le sang du nez. Rosalie pousse des cris affreux et tombe dans un fauteuil; le jeune homme tombe sur Latour et le bat à outrance.

Les vociférations font trembler les vitres; l'hôtesse obligeante accourt, pour tâcher de rétablir l'ordre; une patrouille, on en rencontre toujours quand on ne s'en soucie pas, une patrouille paraît, et sans entendre aucune explication, elle emmène hôtesse, jeune femme, amans nouveau et ancien.

Les parties bien et dûment ouïes, M. le commissaire relâcha le jeune homme qui appartenait à une famille distinguée, et qu'on ne pouvait décemment arrêter; il envoya à la Salpétrière l'hôtesse, notée à la police pour être trop complaisante; il fit conduire Latour au Fort-l'Évêque, jusqu'à ce qu'il eût prouvé que le mariage, dont il arguait, et qui, seul, dans cette circonstance, avait pu lui donner le droit de battre, avait été légalement célébré. Comme certains commissaires sont aussi indulgens pour les jolies femmes, que pour les jeunes gens bien nés, il fut loisible à Rosalie de se retirer chez elle.

Il fallut bien qu'elle avouât, à peu près, à la mère Latour ce qui venait de ce passer. La mère Latour pleura, gémit, et fit semblant de s'arracher les cheveux. Elle redemandait son fils en suppliant, en menaçant, en tombant aux genoux de Rosalie. Si Latour eût été son mari, il n'eût fait que jouir de ses droits. Mais, devant les tribunaux, ce n'était qu'un garçon sans état, sans domicile, qui s'était porté à des violences dans une maison suspecte, et le mot terrible

Bicêtre vint expirer sur les lèvres de la mère Latour.

Rosalie était bonne fille au fond. Elle était toujours prête à tromper Latour; mais elle n'oubliait pas qu'il avait eu les prémices de son cœur, et, semblable à Manon l'Escaut qui revenait toujours à son chevalier, il ne fallait qu'une forte impulsion pour la ramener à ses premières amours. Ce mot redoutable *Bicêtre* la fit frissonner de la tête aux pieds. Elle promit tout à sa belle-mère, et elle courut chez le commissaire, essayer ce que peut une jolie femme sur un cœur qui ne s'amollit pas aisément.

Elle déclara que, puisqu'il ne manquait à Latour que le titre d'époux pour être mis en liberté, elle était prête à le lui donner. Elle était de bonne foi en ce moment; des larmes roulaient dans ses yeux et la rendaient plus belle; ses bras, portés vers M. le commissaire, s'arrondissaient avec une grace touchante; ses genoux fléchissaient de façon que le magistrat fut obligé de la soutenir, et un magistrat n'est pas de bronze. Son front se dérida; son sourcil, épais et tombant, se releva. Rosalie disait difficilement non, et à la fin d'une conversation, qui dut être assez intéressante, elle emporta l'ordre d'élargissement de son Latour.

Dès le soir même le contrat fut signé. Huit jours après le sacrement fut administré, et tout changea de face dans la maison. Rosalie sentit bientôt

que l'obligation d'aimer est le moyen le plus sûr d'éteindre l'amour, et on a tant de ressources à Paris! Latour commença, de son côté, à trouver le changement agréable, et un mari occupé, est rarement à charge à sa femme. D'ailleurs, on ne la rencontre pas toujours à propos.

Rosalie avait les inclinations relevées, et ses distractions ne lui coûtaient rien. Latour n'avait pas oublié les bonnes fortunes du Grand-Salon, et ses walses lui coûtaient cher quelquefois. La mère, qui prévoyait le dérangement prochain des affaires, faisait ce que l'on appelle vulgairement *son petit magot*. Le magasin se fondit; le contrat de M. le président fut engagé. Rosalie ne cédait rien qu'en pleurant; mais elle cédait; enfin, les huissiers mangèrent ce qui restait dans la maison. La mère Latour se retira dans un galetas; son fils, qu'elle ne voulait plus voir, parce que son indigence lui fendait le cœur, son fils entra en qualité de valet dans une capucinière, et Rosalie?... Un cheval superbe brille pendant quelque temps devant un équipage magnifique; il passe, ensuite, à la modeste berline du Marais. Il va de là à la charrette ou au fiacre, et il finit chez l'écorcheur. Ma plume est trop chaste pour suivre Rosalie dans les rues de Paris. Décidément, je ne veux plus me mêler des affaires de cette fille-là. Retournons chez M. le président: nous y serons plus à notre aise et, surtout, plus décemment, ce à quoi je tiens beaucoup.

M. Duplant et sa tendre épouse étaient cités comme des modèles par toute la noblesse de robe. L'hypocrisie fait si aisément des réputations! Ils étaient sincères en ce moment; mais que d'orages ils avaient suscités et supportés avant que d'entrer au port, et une profonde dissimulation couvrait si bien tout cela! La noblesse d'épée ne parlait de ces époux que comme de deux êtres absolument ridicules. Elles les eût estimés singulièrement dans le temps où madame la présidente était marquise, et où le président courait des aventures un peu grivoises, si la chronique scandaleuse en eût parlé. Quelles différences dans les usages et les opinions résultaient, alors, de la couleur d'un habit, d'un plumet et d'une épée de plus ou de moins, d'une grande perruque ou d'une bourse à cheveux, et surtout du quartier qu'on habitait!

Je m'étendrais bien, si je le voulais, sur ces scènes tendres, délicates, voluptueuses, qui se renouvelaient sans cesse entre monsieur et madame Duplant. Mais cela vous ennuierait et moi aussi : certains détails ne sont piquans pour ceux qui n'y sont pas intéressés, qu'autant que l'amour est ballotté par la crainte et l'espérance, et les époux ne connaissent ni l'une ni l'autre.

Revenons à mademoiselle Duplant, qui n'est pas fille de son père, et à Valentin, qui, peut-être, ne l'est pas davantage. Mademoiselle Estelle avait déja un petit air prétentieux, qui annonçait

la fille de qualité. Valentin était un beau garçon qui trouvait tout bien, qui trouvait tout bon, et qui riait toujours, lors même que son père nourricier battait sa femme, ou qu'il avait des maux de dents qui auraient donné des convulsions à tout autre enfant.

Le président et la présidente allaient voir régulièrement, une fois par mois, les jolis enfans. Chacun d'eux, pour complaire à l'autre, mangeait de caresses celui qui n'était pas le sien, et dont, peut-être au fond, il se souciait très-peu. Les coffres de la berline étaient remplis au moment du départ, et on les vidait au profit de Valentin, d'Estelle et des deux nourrices. Quinze jours d'avance, elles parlaient de ce qui viendrait à la fin du mois, et la veille du jour heureux était un jour de fête. Hélas! hélas! hélas! et quatre fois hélas!

Rappelez-vous, benin lecteur, ce que je vous ai dit, il n'y a pas long-temps. Lors de leur réconciliation, monsieur et madame Duplant s'étaient promis de la sceller en faisant un enfant, qui serait bien à eux deux. Ce noble projet ne s'effectua qu'au bout de deux ans, quoiqu'on ait fait plus qu'il ne fallait pour le remplir, après la délivrance de madame. Vous sentez quel changement, dans les idées, devait apporter cette légitime, très-légitime grossesse. M. le président se repentit d'avoir donné son nom à mademoiselle la marquise. Madame la présidente aurait voulu

retirer son consentement à l'adoption de Valentin. On ne se disait pas cela, parce qu'on n'avoue des pensées, qui ne sont pas délicates, qu'autant qu'on ne peut s'en dispenser. Mais, quand on allait voir les enfans, les coffres de la berline étaient moins garnis, les caresses devenaient froides, et l'arrière-saison servit de prétexte plausible pour ne plus aller là du tout.

Madame la présidente accoucha d'un garçon, ce qui calma singulièrement les regrets et les plaintes qu'on n'avait encore osé se communiquer. Les biens de la maison étaient situés en Normandie, et la coutume de cette province donnait, à peu près, tout à l'aîné des garçons. Ainsi, Estelle aurait une légitime quelconque, et on donnerait à Valentin l'éducation nécessaire pour en faire un sous-lieutenant, ce qui ne coûte pas cher. Chacun des époux, ayant, en particulier, arrangé ce nouveau plan, et le trouvant très-raisonnable, se laissa pénétrer davantage; bientôt on s'expliqua franchement, et on fut très-content l'un de l'autre.

Cependant, on ne pouvait laisser Valentin et Estelle en nourrice jusqu'à vingt ans. On répandit dans le public qu'un conseiller au parlement de Rennes, ami intime de M. Duplant, et qui n'avait jamais existé, venait de mourir et avait laissé ses affaires plus que dérangées. Il n'avait qu'un fils en bas âge, dont M. Duplant allait se charger. Que d'éloges on lui prodigua! Il en était hon-

teux, parce qu'il ne les méritait pas. On prenait certain embarras, très-réel, pour de la modestie, et un *crescendo* de louanges éclatait de tous les côtés.

Des réputations, on ne sait pas pourquoi !

Valentin fit son entrée à l'hôtel sous le nom de Merville, et Estelle vint y prendre le rang que lui assignait le registre des baptêmes de la paroisse de M. le président.

On avait pris une nourrice à la maison pour le fils de l'hymen. Cette femme était soignée, caressée comme la nourrice d'un prince. On ne pouvait encore dire grand'chose à M. Hippolyte, parce qu'il ne répondait à rien, ou, si on l'entendait quelquefois, c'est lorsque madame sa mère l'approchait de trop près. Alors, il jetait des cris perçans et tendait les bras à sa nourrice, qui le calmait aussitôt. Madame la présidente trouvait très-déplacée la préférence que monsieur son fils accordait à cette femme; mais le président avait l'*Émile* de Jean-Jacques, qu'il venait de faire brûler par la main du bourreau, et, comme la persécution répand toujours un ouvrage, madame Duplant voulut lire celui-ci, et elle y trouva qu'une mère n'a, d'abord, d'autre mérite que d'avoir joué à faire des enfans, et qu'elle ne doit rien attendre des siens qu'autant qu'elle remplit les devoirs que la nature lui impose. Madame la

présidente appela Rousseau misanthrope, imbécile, et elle jeta le livre par la fenêtre.

Valentin était très-drôle, et Estelle fort intéressante. On causait avec eux, on les caressait même quelquefois, en attendant que M. Hippolyte pût répondre convenablement aux sentimens qu'on avait pour lui.

Valentin, suivant toujours sa pente naturelle, recevait gaiement les baisers qu'on lui donnait; il en portait à Estelle, quand on ne lui en accordait pas. Le mettait-on en pénitence, ce qui arrivait assez souvent, et, je dois être vrai, il le méritait quelquefois, il mangeait gaiement son assiette de soupe et son morcean de pain sec. Le punissait-on plus sévèrement? Le mettait-on en prison dans sa chambre? Il chantait une chanson villageoise, et s'endormait jusqu'à ce qu'on lui permît de sortir. Jouait-il? Oh! il bouleversait tout dans la partie de l'hôtel où il était relégué avec Estelle. Les maîtres venaient-ils? Il leur disait qu'on boit, qu'on mange, qu'on dort et qu'on joue fort bien sans savoir lire; que, quand on n'a rien, on n'a pas besoin d'apprendre à compter, et que, lorsque la danseuse plaît, on danse à merveille sans connaître d'autres positions que celle du plaisir. Ces raisonnemens n'auraient pas été convaincans pour les maîtres... O mon dieu! qu'ai-je dit là! pour les *professeurs*, si Valentin ne leur eût donné très-exactement leurs cachets,

qu'ils ne gagnaient pas trois jours dans le mois. Mais c'est ce dont ils s'embarrassaient fort peu.

Estelle, plus douce, était plus appliquée, et, quelquefois, elle se moquait de l'ignorance de Valentin, qu'elle aimait pourtant de tout son cœur. Les choses allèrent ainsi pendant deux ou trois ans, et, alors, leur union devint plus intime, parce que monsieur Hippolyte était l'objet de toutes les préférences, ce qui le rendait arrogant, grossier même, envers ceux dont il n'avait rien à craindre. Il essayait sa tyrannie naissante sur les domestiques qui n'osaient répondre un mot, sur Estelle qui pleurait. Il ne se jouait plus à Valentin qui répliquait toujours par quelque taloche. M. Hippolyte allait se plaindre à maman, et maman ne manquait pas de mettre Valentin au pain sec, ou en prison, selon que le coup avait été plus ou moins fort.

Les années s'accumulaient, et notre bon Valentin ne savait rien. Estelle, qui avait profité de toutes les leçons de ses maîtres, proposa à son jeune ami d'en recevoir d'elle. Sa proposition fut accueillie, vous vous en doutez bien, et l'ami faisait, auprès de l'amie, des progrès incroyables.

Tout allait bien, lorsque la femme de confiance de madame la présidente, et toutes les jeunes femmes en ont une, à qui elles communiquent au moins des pensées, tout allait bien, dis-je, lorsque cette femme vit, par l'ouverture d'une porte entre-bâillée, Valentin distribuant à ses

maîtres les cachets de leçons qu'il était impossible qu'il eût prises. Annette voit ici une affaire compliquée, dont la découverte lui fera honneur auprès de madame. Un petit paresseux, qui n'a pas le moindre égard pour M. Hippolyte; des maîtres fripons, qui reçoivent l'argent qu'ils n'ont pas gagné; la jeune Estelle qui tolère tout cela; quel texte pour une bavarde!

Madame la présidente ajouta encore à ce que lui avait dit Annette. Elle parsema son discours d'observations fines, de réflexions profondes, et elle conclut à ce qu'on prît un parti sérieux à l'égard de Valentin.

Le président, homme intègre, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire au commencement de cet intéressant ouvrage, le président, qui sentait quelquefois de l'émotion dans ses entrailles paternelles, écouta très-attentivement madame son épouse, puis il prononça qu'il allait juger, par lui-même, des torts de l'accusé.

En conséquence, il fit venir Valentin, et le pauvre enfant eut à soutenir une thèse en lecture, en arithmétique et en danse. Il était en état de répondre assez passablement, grace aux soins de l'aimable Estelle; mais l'air sévère du président le déconcerta. Il balbutia; on le gronda, et il fut impossible de lui arracher un mot satisfaisant. Comme il se moquait de tout, il ne prenait jamais la peine de mentir. Il convint, très-franchement, qu'il donnait toujours ses cachets à ses

maîtres, et que jamais il ne prenait de leçons. En quittant le papa, il rencontra M. Hippolyte, qui jouait au charretier, et qui lui donna un coup de fouet par la figure. Valentin lui arracha le fouet, et le rossa si bien que toute la maison fut rassemblée en un instant. Le délit était très-grave; il était constaté, et il ne fut plus question que du jugement qu'on porterait contre le coupable.

Madame la présidente prononça que Valentin serait un fort mauvais sujet; qu'il était urgent de garantir Hippolyte de la contagion, et qu'il fallait, sans tarder, éloigner de l'hôtel celui qui avait osé le frapper avec un acharnement soutenu. Le président était plein de déférence pour sa femme. Il sentait, peut-être, que Valentin serait désormais très-malheureux à l'hôtel, et il alla, de suite, s'arranger avec le principal du collége de Sainte-Barbe, où on ne gâte pas les enfans, où on les instruit bien, et où on distingue ceux qui annoncent des dispositions.

Le soir, Valentin sortit gaiement de sa chambre, où on l'avait provisoirement enfermé; il monta gaiement dans le carrosse du papa, après avoir embrassé Estelle sur les deux joues, et il descendit au collége de Sainte-Barbe : c'était l'heure de la récréation. Il fut prendre la main de tous ses nouveaux camarades, et il leur tint ce discours, digne d'être remarqué : « Je suis un bon enfant. « Si vous me ressemblez, nous vivrons à mer- « veille ensemble. S'il en est quelques-uns qui

« aiment la guerre, je les préviens que j'ai les « poings au bout des bras. »

Le principal décida que cette courte harangue annonçait un grand caractère; le président fut du même avis. Il embrassa Valentin, et lui promit que, si on était content de lui, il viendrait dîner les dimanches à l'hôtel.

Il fallait colorer, aux yeux de madame Duplant, l'adoucissement qu'on venait de promettre à Valentin, et son mari lui rapporta, avec emphase, la harangue spartiate que cet enfant venait d'adresser à messieurs de Sainte-barbe. Madame la trouva plate et triviale. *J'ai les points au bout des bras* est une expression populacière, repoussante pour des gens comme il faut. Au reste, Valentin tient de sa mère. En faisant ces observations, madame oubliait que la pauvre Estelle était aussi l'enfant d'une fille.

Il n'y eut point de discussion, entre monsieur et madame, pour savoir si Valentin viendrait ou non, le dimanche suivant à l'hôtel : les écoliers, comme les soldats, ont l'habitude de *tâter* les nouveaux venus. Valentin, offensé, donna le premier coup, et il fut puni, parce qu'au collége il est défendu de se faire justice à soi-même. Le lendemain, il écrivit son nom sur une carte; en entrant en classe, il déposa son billet de visite sur la chaire du régent de septième, ou de huitième, et il alla courir de corridor en corridor et de cour en cour. Ne sachant trop que faire,

il entonna la complainte de Géneviève de Brabant, qu'il avait apprise du cuisinier de l'hôtel. Un monsieur, chargé de surveiller la conduite des écoliers, et que ces espiègles désignent par le nom de *gâcheux*, arriva aux accens mélodieux de sa voix, et lui demanda pourquoi il n'était pas en classe. Valentin répondit qu'il avait donné son cachet, et qu'il comptait bien en faire autant tous les jours. Le gâcheux lui prit la main, et le conduisit poliment jusque sur son banc. Son régent sourit en le voyant, et, par conséquent, il ne put le punir. Valentin avait acquis, sans efforts, de très-jolis talens, et, ne voulant pas travailler, il s'amusa à faire des boulettes de papier mâché, qu'il lançait, du pouce et du second doigt, avec une adresse toute particulière. Il en fit pleuvoir de tous les côtés, et il mit le désordre dans les rangs. Le régent le regarde d'un air sévère, et une boulette tombe aussitôt sur le nez du régent. Ce crime, irrémissible, provoque un appel à l'exécuteur des hautes-œuvres du collége, et Valentin, en recevant la correction, lui disait : Je ne pleure « jamais, je vous en préviens; faites ce que vous « voudrez. »

Ce petit train de vie dura quinze jours. Le principal se plaignit au président, et menaçait de renvoyer l'enfant. Le président, qui jamais n'avait été embarrassé à l'audience, le fut beaucoup dans cette affaire-ci. Il se souvint, enfin, que Valentin aimait Estelle, et qu'elle obtiendrait

peut-être ce qu'il refuserait à toute autre considération. Il la pressa d'écrire à son ami un billet propre à le faire changer de conduite.

Estelle n'avait pas besoin d'être pressée pour cela, ni d'écrire quatre pages pour se faire entendre. Elle n'écrivit que ces mots : « Tu ne veux « donc plus me voir, puisque tu fais tout ce qu'il « faut pour t'éloigner de l'hôtel. Moi, je désire « t'embrasser. »

Valentin, aussi concis qu'elle, lui répondit : « Estelle, je t'embrasserai dimanche. »

Et, en effet, Valentin travailla avec ardeur toute la journée et les jours suivans. Il faisait mieux que tout autre, quand il voulait en prendre la peine. Plus de boulettes, plus de querelles. Des prévenances, des égards pour son régent et M. le gâcheux, le firent distinguer d'une façon toute particulière. Le régent et le gâcheux rendirent compte au principal de l'excellente conduite de leur élève, et le principal écrivit au président, qu'avec de la douceur on ferait tout de cet enfant-là.

M. Duplant déclara à madame, avec assez de résolution, qu'il tiendrait à Valentin la parole qu'il lui avait donnée. Madame répondit, avec un petit air sec, que monsieur était bien le maître; mais que son fils et le sien irait dîner en ville, parce qu'elle n'entendait pas qu'il fût exposé aux brutalités de Valentin. « Hé bien, ma « chère amie, on enverra Hippolyte chez sa bonne

« maman. — Vous oubliez que le dimanche elle « dîne avec nous, et, bien certainement, je ne « confierai pas mon fils à des étrangers. — Mais, « madame, j'ai promis à Valentin... — Ah! mon- « sieur, vous ne m'aimez plus. » Un soupir ou deux accompagna ou accompagnèrent ces derniers mots.

Que pouvait répondre un mari, débonnaire, à une semblable interpellation? Monsieur embrassa madame, ce qui signifiait clairement: Valentin restera à Sainte-Barbe.

Cependant il était midi; dans ce temps là on dînait à deux heures, et les écoliers comptent les momens. Valentin avait son *exeat*, et on le lui avait donné avec beaucoup de plaisir. Mais l'*exeat* ne suffisait pas pour ouvrir la grille; il fallait qne l'enfant fût remis au mentor en livrée, ou en tablier blanc, qui devait le conduire du collége au toit paternel. Valentin comptait les minutes, et ne voyait paraître ni Annette, ni Saint-Jean. Ennuyé d'attendre il se glisse avec un camarade qu'on est venu chercher; il présente son *exeat* au concierge, assez occupé à reconnaître les figures des sortans, pour n'avoir pas toujours le temps de compter les domestiques. Valentin est dans la rue.

Il ne sait plus de quel côté tourner; mais rien ne l'embarrasse. Il rencontre un fiacre, saute dedans, nomme M. le président et la rue Saint-Louis. Le voilà en route, et bientôt il descend à

la porte de l'hôtel. Il fait payer la course au suisse, et grimpe au salon en chantant.

Depuis deux ou trois heures, Estelle comptait aussi les minutes. Elle errait de chambre en chambre, et mettait sa jolie petite tête à toutes les croisées. Elle entend, elle reconnaît la voix de son ami; elle tressaille, et court se jeter dans ses bras. Les premiers baisés, donnés et rendus, peut-être avec un peu trop d'énergie, Estelle prend la main de Valentin et l'introduit au salon. Madame Duplant, à son aspect, fait une mine qui indique positivement à son mari ce qu'il a à dire dans une circonstance aussi sérieuse. « Valentin, pourquoi es-tu venu ici sans « permission? — Sans permission, monsieur! je « l'ai dans ma poche, et il tire son *exeat*. — Voilà « bien l'autorisation du principal, mais la mienne? « — Vous me l'avez donnée, monsieur. — Quand? « — En me conduisant à Sainte-Barbe, vous m'a- « vez dit que je viendrais dîner à l'hôtel, le di- « manche, quand on aurait été content de moi « pendant la semaine, et on l'a été beaucoup, « considérablement, extrêmement : mon *exeat* « en est la preuve. — Ma foi, madame, je n'ai rien « à répliquer à cela. — Mais, monsieur, il devait « attendre qu'on allât le chercher. — Hé, ma- « dame, j'attendrais encore. — Allons, allons, ma « chère amie, ne pointillons pas davantage. Va- « lentin, tu dîneras avec nous; mais sois sage. Je « te le recommande expressément. »

Depuis qu'il était au collége, Hippolyte avait choisi un autre but de ses espièglerie ou de ses méchancetés. Il était né avec un assez bon cœur; mais on faisait tout ce qu'il fallait pour le lui gâter, et on n'écoutait les plaintes de personne. Estelle passait auprès de lui la plus grande partie des journées, et c'était principalement sur elle que tombaient les saillies amères ou piquantes, et les traits de malignité de M. Hippolyte. Estelle, blessée, allait pleurer dans sa chambre, et c'est ce qu'elle pouvait faire de mieux.

On était à table, et on avait eu la précaution de mettre Hippolyte au haut-bout, et Valentin du côté de la porte. Placés ainsi, il était difficile qu'ils se querellassent; mais ce jour-là, il passa par la tête de M. Hippolyte d'empêcher Estelle de dîner, et il vida dans sa soupe une moitié de salière, qui était à sa gauche. Valentin mangeait comme un écolier; mais il ne perdait pas Estelle de vue. Il lança à Hippolyte un regard foudroyant. Estelle laisse le potage, et Saint-Jean, qui a tout vu, se hâte d'enlever l'assiette. On sert à Estelle du fricandeau, et Hippolyte y jette le contenu d'une poivrière qui était à sa droite. Valentin se lève, et se dressant sur la pointe de ses petits pieds : « Hippolyte, s'écrie-t-il, si tu fais encore « une méchanceté à Estelle, je te lance mon « assiette à la tête. Je voudrais bien voir cela, « dit la présidente, d'un ton à faire tout trembler. « Hé bien, madame, vous l'avez vu, réplique

« Valentin, » et, en effet, l'assiette est partie, et va se briser contre une glace, qu'elle met en éclats. Hippolyte, qui n'a pas été touché, crie comme si on lui eût fendu la tête; madame Duplant crie comme si son fils était mort; Valentin crie qu'on ait du moins à l'entendre; Saint-Jean crie le récit des méfaits de M. Hippolyte; le président crie que tout le monde ait à se taire. Les faits, bien éclaircis et bien connus, la présidente dit à Hippolyte, en le caressant : « Allons, mon « fils, ce n'est rien; ce n'est rien, mon cher enfant; « remets-toi à table; je veux que tu dînes. » Elle ajouta qu'Estelle, qui n'avait rien dit, était une rapporteuse, et Valentin un petit scélérat, qu'il fallait, à l'instant même, renvoyer à son collége. Madame n'avait pas d'excellentes raisons à donner, pour empêcher Valentin de dîner; mais elle pleura, et femme qui pleure a toujours raison... auprès de certains maris.

Le président, fit au domestique, un signe très-impératif. Saint-Jean prit le bras de Valentin, et Valentin sortit en protestant qu'il ne travaillerait pas, s'il ne devait plus voir Estelle. Saint-Jean lui fit faire une pause à l'office, et bras dessus, bras dessous, comme deux bons amis, ils arrivèrent à Sainte-Barbe.

« Viens avec moi, Saint-Jean; je vais parler à « M. le principal, et tu rendras mot pour mot, « ce que je lui aurai dit.

« Monsieur, mon devoir de demain est fait, et

« je vais le mettre en pièces. Je n'irai plus en « classe, et si on m'y traîne, j'y transformerai « mon rudiment et mon dictionnaire en boulettes. « si on me punit j'en rirai; si on me chasse du « collége, je reverrai Estelle. Mon parti est pris; « prenez le vôtre. »

Le principal, étourdi de cette harangue, tira Saint-Jean à part et lui en demanda l'explication. Quand il connut les détails, il jugea que Valentin avait moins de tort que ses parens; il se confirma dans l'opinion que jamais on ne réduirait cet enfant que par la douceur. Il lui recommanda de ne pas déchirer son devoir; il lui promit qu'il reverrait Estelle, et il écrivit au président qu'il fallait seulement changer le lieu de la scène, et que puisque la présidente douairière dînait chez lui le dimanche, il fallait, le jeudi, faire dîner Valentin chez elle, avec cette Estelle, pour qui il ferait tout.

L'intervention de madame Duplant, n'étant pas d'absolue nécessité dans cette négociation, le président, qui vraiment affectionnait Valentin, accepta, sans balancer, les propositions du principal, et il se reposa sur sa femme du soin de garder Hippolyte le jeudi, et de garantir sa fille de ses persécutions pendant la semaine. Il connaissait peu le cœur humain : une femme tient faiblement à son enfant, quand elle en a totalement oublié le père, et bientôt Estelle ne compta plus de jours heureux que les jeudis.

Mais le jeudi! on l'attendait dès le vendredi précédent. Valentin travaillait avec opiniâtreté, et il voyait le jeudi dans chacun des éloges qu'il obtenait. Estelle oubliait ses chagrins de la journée, en pensant que le jour écoulé la rapprochait de Valentin.

Insensiblement, M. Duplant éprouvait pour Estelle, non la dureté, mais l'indifférence que sa femme avait pour Valentin. Il est des choses qu'on n'aime pas à se dire; mais qu'on sent fort bien. Le président se conduisait en homme qui ne devait pas plus à la fille de madame, que madame au fils de son mari. Devenu tout-à-fait indifférent sur le sort d'Estelle, toutes les affections de la présidente étant réunies sur Hippolyte, la pauvre petite resta sans appui. Ces enfans de l'amour! on les fait avec tant de plaisir! Comment peut-on les oublier sitôt?

Valentin faisait des progrès rapides. Il enlevait tous les prix et ne faisait pas de jaloux : ses camarades avouaient, de bonne foi, sa supériorité. Le sentiment qui l'attachait à Estelle croissait avec l'âge, et il en attendait le bonheur de sa vie. Estelle lui accordait le plus tendre retour. Mais, quelque vif que fût son attachement, il ne balançait pas toujours les chagrins cuisans auxquels elle était en proie. Sa raison se développait; elle ne concevait rien à la froideur que lui marquaient ses parens, à l'indulgence qu'ils avaient pour Hippolyte. L'espèce d'abjection, dans laquelle on la

tenait, lui parut enfin insupportable, et elle pria madame Duplant de lui faire terminer son éducation dans un couvent.

La présidente fut enchantée d'une proposition que, peut-être, elle n'aurait pas tardé à faire elle-même. Elle en parla à son mari, qui trouva qu'Estelle pensait en fille raisonnable. Il est à présumer, ajouta-t-il, que le goût du cloître lui viendra; il faut tâcher de le faire naître, et, pour cela, il sera bien de mettre cette petite fille dans une maison agréable. Dès le lendemain, on conduisit Estelle à l'Abbaye-aux-Bois.

La pauvre enfant fut étonnée de la promptitude avec laquelle on se rendait à ses désirs. Elle pressentit que, sans s'en douter, elle était entrée dans les vues de ses parens, et qu'on l'oublierait, dès qu'on ne la verrait plus. Valentin se retraça à sa mémoire, et elle demanda, en partant pour le couvent, que le seul jour de bonheur, dont elle jouissait dans la semaine, ne lui fut pas ôté. C'est chez la bonne maman que se passait le jeudi; M. et madame Duplant n'en avaient pas l'embarras, et la grace demandée fut obtenue avec facilité.

Quel fut l'état de Valentin, lorsque, le jeudi suivant, il apprit qu'Estelle était au couvent! Les amoureux ont, je ne sais pourquoi, la mauvaise habitude de mettre tout au pis, et de croire, sans restriction, tout ce qu'ils craignent. Valentin s'écria qu'on voulait faire Estelle religieuse. Estelle,

à qui cette idée n'était pas venue encore, l'adopta à l'instant. Ils s'embrassèrent, comme on s'embrasse quand on s'aime bien, et ils pleurèrent ensemble, ce qui, dit-on, est fort doux.

Valentin n'était pas un garçon à rester long-temps dans cet état apathique. Il se leva, prit un air menaçant, frappa le parquet du pied, menaça du poing la voûte azurée, et jura que si on osait contraindre Estelle, il ne laisserait pas pierre sur pierre dans le couvent, et qu'il enleverait son amie à travers les décombres. Et aussitôt éclatant de rire et prenant la main d'Estelle : « Bah! « bah, lui dit-il, profitons du bon temps; ne nous « occupons pas de ce qui peut arriver. Après « tout, pour être religieuse, il faut dire oui; tu « diras non, et qu'en arrivera-t-il? Le président « se fâchera; je crierai plus haut que lui. En at- « tendant tout cela, pensons que c'est aujourd'hui « jeudi, et vive la joie! »

Une bonne idée ne va guère sans une autre. La clôture d'Estelle fit penser à M. Duplant que l'état militaire, auquel il destinait Valentin, n'enrichit pas facilement, et qu'il faudrait ajouter long-temps à la modicité des appointemens. Le président était assez proche parent d'un prélat, qui aimait que son clergé représentât, et qui, par cette raison, donnait toujours les bénéfices à ceux qui pouvaient s'en passer. Il félicita le président sur la vocation réelle ou imaginaire de Valentin. Il promit le premier bénéfice simple,

qui viendrait à vaquer, et pour en manger dignement le produit, l'enfant n'avait qu'à prendre un habit noir et à se laisser couper une pincée de cheveux.

Six mois s'écoulèrent avant que monseigneur pût disposer d'un canonicat. Mais un certain jour, le président se rendit à Sainte-Barbe, et il notifia à Valentin qu'il fallait renoncer au plumet pour prendre le petit collet. Valentin rit comme un fou. Il dit qu'il n'avait aucun goût pour l'état ecclésiastique, et qu'il voulait l'habit uniforme qu'on lui avait promis. Le président répondit qu'on eût à se soumettre à sa volonté, ou qu'il retirerait ses bienfaits. Valentin répliqua qu'une affaire de cette importance valait bien qu'on y pensât vingt-quatre heures, et que, le lendemain, il donnerait une réponse définitive.

Quand il fut rentré dans sa chambre, il s'assit sur son lit, et commença par se frotter les mains. Un preneur de tabac eût tiré sa tabatière ; cela donne des idées.

Allons, dit-il, ils veulent nous séparer Estelle et moi, et ils en auront le démenti. Cependant il faut vivre, et une tonsure n'engage a rien. Ma foi, je serai chanoine, jusqu'à ce que je veuille être autre chose. L'abbé de Merville ! oui ce nom-là sonne bien, et ma figure ne s'accorde pas mal avec le nom. Le président cédera quelque chose pour obtenir le tout ; je lui dirai que je suis en réthorique, et qu'un réthoricien sait se con-

duire; qu'en conséquence j'entends toucher mes revenus et en faire ce qu'il me plaira. J'économiserai; j'aurai toujours cent louis en réserve; avec cela on va loin, et le jour où il faudra entrer dans les ordres, ou celui de la profession d'Estelle... Hé bien, nous verrons.

Le lendemain il écrivit au président :

« Monsieur,

« Vous êtes trop bien éclairé sur ma vocation, « pour que je puisse la combattre. Je suis disposé « à m'agenouiller devant monseigneur. Mais je « vous prie de remarquer que des mains profa- « nes ne peuvent, sous aucun prétexte, toucher « aux revenus de l'église, et que j'aurai seul le « droit de disposer du mien. Si vous êtes péné- « tré de la force et de la justesse de mon obser- « vation, je suis à vos ordres. »

La tournure de cette lettre parut peu respectueuse. Mais elle décidait de l'objet essentiel. La présidente dit à son mari que le bénéfice de Valentin allait le mettre dans une sorte d'opulence, et que tranquilles sur son sort à venir, on ne devait plus s'en occuper. Elle ajoutait que s'il se conduisait mal, on lui prouverait, sa lettre à la main, qu'il n'avait droit à aucun secours. Le président n'était plus jeune; il commençait à craindre toute espèce d'embarras; son cœur ne lui disait plus rien pour Valentin; il lui envoya ce billet laconique :

« Vous toucherez vos revenus; faites-en un « bon usage. Demain, je vous enverrai mon tail- « leur. Après demain, je vous présenterai à mon- « seigneur. »

Le canonicat était de mille écus. Valentin fut ivre un moment de ses incalculables richesses. Parbleu, s'écria-t-il tout à coup, je suis un grand sot! Combien de faquins n'ai-je pas vus à l'hôtel, et dont tout le mérite était dans leur fortune? A combien de ces gens-là ne tournerait-on pas le dos, s'ils n'avaient leurs poches pleines d'or? On les accueille, on les caresse, on leur marque de l'estime, sans savoir s'ils le méritent ou non. Tout s'achète donc à présent jusqu'à la considération?... Hé, mais... ma fortune ajoutera à celle que je mérite personnellement. Je serai vraiment un personnage recommandable, et les égards, dont on me comblera, seront partagés par Estelle... Que je suis simple, moi! je ne l'épouserai pas, tant que je serai chanoine. Hé bien, je me *décanoniserai* quand le moment sera venu, et avec mes épargnes... Oh! c'est charmant, c'est charmant!

Le président avait toujours été très-exact à tenir sa parole, et il poussait l'exactitude jusqu'au rigorisme, quand son intérêt l'y portait. Au jour, à l'heure convenus, son carrosse était à la porte de Sainte-Barbe, et il fit dire à M. de Merville qu'il l'attendait. Valentin avait pris son nouveau costume, et il ne se lassait pas de se regarder dans son petit miroir. En effet, c'était bien le

plus gentil petit abbé!.... En quatre sauts, il passa de sa chambre dans le carrosse du président, et, bientot, on descendit chez monseigneur.

Cinq à six espiègles de l'âge de Valentin, vêtus, comme lui, avec une riche simplicité, attendaient que le prélat parût. C'étaient autant de chanoines et de chapelains, qui n'avaient besoin ni de chapelles, ni de canonicats. Monseigneur agit en homme de cour, avec cette noble aisance, ces manières expéditives que donne l'usage du très-grand monde. La cérémonie fut terminée en un quart-d'heure, en y comprenant le temps nécessaire au débit d'une instruction pastorale, débitée d'un ton qui n'annonçait pas une persuasion très-intime. En sortant de chez le prélat, le président mit Valentin dans un fiacre, qui le reconduisit à Sainte-Barbe.

Le jeudi suivant, Valentin, paré de sa jeunesse, de ses petites graces, et de ce que son nouveau costume a de plus recherché, courut se présenter à Estelle, qui fondit en larmes en le voyant. « Ah! s'écria-t-elle, tu as pu prendre cet « habit? — Il n'en est pas de plus avantageux. — « Il nous sépare. — Il nous rapproche. » Et là-dessus, les questions, les interpellations, les explications, la satisfaction, la réconciliation, et tout ce qui s'ensuit.... d'honnête, bien entendu.

Comme une réconciliation ajoute à la tendresse, que la tendresse est toujours soumise à l'imagination, et que l'imagination ne s'arrête

jamais, nos jeunes gens regrettèrent qu'il n'y eût qu'un jeudi par semaine, et ils résolurent d'en faire un second du dimanche. Toutes les grilles possibles doivent s'abaisser devant un petit collet et un manteau court, et Valentin ne doutait pas que les religieuses le reçussent avec empressement au parloir. Estelle se promit de prendre un air plus réservé, de baisser les yeux davantage, et d'être très-attentive aux offices, afin de gagner la confiance de madame la supérieure. Elle était très-liée avec madame la dépositaire, jeune religieuse dont les parens avaient eu de la vocation pour elle, et qui se ferait un plaisir de fournir la pâtisserie, les confitures et les sirops, quand Valentin viendrait au couvent.

La présidente douairière était sourde. Elle faisait quelques questions quand elle voyait rire ou pleurer. On y répondait bien ou mal; elle n'entendait pas, et elle reprenait son Gil Blas, qu'elle lisait pour la centième fois, ce qui prouve qu'elle était connaisseuse.

La mère Sainte-Rose aimait beaucoup Estelle, et se sentait assez de disposition à faire la collation le dimanche avec un joli petit abbé; mais il fallait que tout fût disposé d'après les règles invariables du couvent; il fallait, surtout, ne pas marquer trop d'empressement à la supérieure, dont le consentement était d'absolue nécessité. Oh! si on pouvait lui inspirer le désir de voir le petit

abbé, et l'idée de l'admettre le dimanche! Plus de permission à demander, plus de réprimandes à craindre, si, plus tard, il survenait quelque abus. On pourrait répondre à tout : Madame, vous l'avez voulu.

Tout cela n'était pas mal calculé pour une nonette de dix-huit ans. Estelle, qui n'en avait que quinze, était pourtant assez avancée pour sentir la justesse et la profondeur d'une telle conception. Qu'est-ce donc que l'esprit féminin? C'est ce que nous ne connaissons pas trop, messieurs, quoique nous puissions en dire. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il se développe long-temps avant le nôtre, et qu'il se soutient dans toute sa force à un âge où, très-ordinairement, notre imagination est éteinte. Cet esprit-là vaut-il mieux que le nôtre? Voilà une question que je n'entreprendrai pas de résoudre; mais qui pourrait donner lieu à une dissertation métaphysique, assez volumineuse pour ruiner un libraire.

Dès le vendredi, en sortant des matines, la petite Sainte-Rose parla à madame du petit abbé, mais d'une manière assez vague. Le feu de la curiosité s'allumait aisément dans les cloîtres. Madame multiplia les questions. Sainte-Rose s'étendit un peu sur la naissance, la piété, et les agrémens de l'abbé de Merville. Madame, heureuse de trouver l'occasion de varier ses conversations claustrales, interrogea encore. Sainte-

Rose feignit d'ignorer les détails, et renvoya madame à Estelle. Estelle, qui était préparée, fit d'une étincelle un incendie.

Désir de none est un feu qui dévore,

a dit Gresset. Il fallait à madame un prétexte honnête pour céder au sien. Elle connaissait les vues de la présidente sur Estelle; le projet de la cloîtrer était encore un secret pour tout le monde, et sa vocation ne paraissait pas décidée. N'était-ce pas une action louable d'entreprendre de la déterminer par la force de l'exemple? Un enfant, avec qui elle avait été élevée, pour qui elle avait une sincère amitié, et qui, de bonne foi, et dans sa première jeunesse, renonçait aux vanités du monde, n'était-il pas fait pour l'entraîner? Et, puis, le petit collet lui allait si bien, disait-on! Ne serait-il pas tout simple qu'Estelle réfléchît que la guimpe a aussi sa coquetterie? Et qui sait jusqu'où peut mener cette idée-là?

Pour la première fois, Estelle laissa échapper quelques mots qui indiquaient un certain penchant à la piété, et, déja, madame avait remarqué qu'elle n'avait plus de distraction aux offices. Estelle donna à entendre, d'une manière détournée, que M. l'abbé pouvait disposer d'une partie du dimanche, et madame résolut de l'inviter à venir au parloir.

Cependant, comme la vie monastique n'ôte pas la vanité, et que madame avait celle de con-

naître parfaitement les usages du monde et les convenances, elle écrivit à la présidente une longue lettre dans laquelle elle développait ses vues, et qu'elle terminait en lui demandant son assentiment.

Madame Duplant répondit qu'à la vérité, M. de Merville devait entrer dans les ordres; mais que, jusqu'alors, il n'avait pas donné une idée bien positive de sa piété; qu'au surplus, puisqu'il voyait Estelle le jeudi, elle ne voyait pas d'inconvénient à ce qu'elle le reçut le dimanche.

Ils s'aiment, pensait la présidente. Mais que cette inclination-là croisse ou s'éteigne, ils seront toujours obligés de céder à notre volonté, et le temps les ramènera, tôt ou tard, à ce calme qu'il finit toujours par produire : j'en sais quelque chose.

Madame la présidente avait quarante ans, et Estelle quinze; il était clair que la belle maman en avait passé vingt-cinq dans la dissipation, et quelques-uns à tromper son mari. Mais se souvient-on de ces choses-là, quand on est intéressé à les oublier? D'ailleurs, quand on se jette dans la réforme, qu'importe que ce soit plus tôt ou plus tard? Le passé n'est-il pas éteint? et qu'en reste-t-il qu'un vain souvenir?

Estelle aurait pu répondre : Maman, quand j'aurai vingt-cinq ans, je penserai comme vous. Laissez-moi jouir des dix années qui doivent s'écouler d'ici là. Si je voulais discuter, je vous

prouverais que vos jouissances se sont étendues bien plus loin, par l'amour de hasard, que le président, et vous, avez eu la fantaisie ou le bon esprit de prendre l'un pour l'autre. Mais Estelle n'avait garde de parler de tout cela, par la raison qu'elle n'en savait rien.

Madame la supérieure avait, dans sa pénétration, une confiance absolue. Elle ne doutait pas qu'elle ne lût au premier coup d'œil dans l'ame du petit abbé, et les doutes de la présidente sur sa piété la disposaient à le juger favorablement sous tous les rapports : une religieuse, comme une autre, tient à son opinion, et souffre difficilement qu'on veuille en déterminer la direction. En conséquence, le dimanche matin, M. l'abbé reçut de madame un billet fort bien tourné, qui l'invitait à paraître à la grille immédiatement après les vêpres.

Le billet avait quelque chose de mystique, qui égaya beaucoup le petit abbé, et, quand il entra au parloir, il avait la bouche riante, et le maintien aisé. Son premier coup d'œil, son premier mouvement, furent pour Estelle; il trouva ensuite Sainte-Rose très-jolie, et il jugea que madame avait pu être très-bien, il y avait trente ans. Le petit collet donne de l'assurance; aussi l'abbé ne marqua point le moindre embarras.

Madame le regarda par-devant, par-derrière, lui fit cent questions, auxquelles elle ne lui donna

pas le temps de répondre, et finit par le proclamer un enfant charmant.

Madame voulut ensuite l'examiner sur ses connaissances théologiques. Elle lui parla des Pères; elle fit des citations en latin qu'elle n'entendait pas, et proposa des difficultés qu'elle n'aurait pu résoudre. Valentin ne connaissait aucun des grands hommes dont lui parlait madame, et il n'entendait rien à son galimatias. Mais ce n'était pas un garçon à rester court. Il parlait, il parlait....; et quand il commençait à s'embrouiller, il se jetait sur un chant de l'Énéïde, une ode d'Horace, ou une satire de Juvénal, et il ne revenait au français que lorsqu'il avait eu le temps de classer quelques idées. Il finit par réciter la mort de Didon avec tant d'onction et de sentiment, que madame le bénit, en déclarant que ce jeune homme serait un des flambeaux de la foi.

M. le chapelain de la communauté parut, et on servit aussitôt une superbe collation. M. le chapelain était un heureux bénéficier, qui observait scrupuleusement les bienséances de son état, mais qui n'était pas rigoriste. Il trouvait l'abbé de Merville fort à son gré, et, sans partager la haute opinion que madame s'était faite de lui, opinion que sa jolie figure avait peut-être singulièrement contribué à former, il le combla d'amitiés. Valentin sentit la nécessité de se mettre,

de mieux en mieux, dans l'esprit de cet homme-là, et il lui marqua toutes sortes d'égards. Le bon chapelain, enchanté, proposa à madame de faire entrer le jeune abbé, les jours de grande fête, et de l'admettre à l'aider à l'autel. Madame n'avait rien à refuser au chapelain. Il fut arrêté que, dès le lendemain, on s'occuperait des habits de chœur nécessaires au petit abbé, pour faire le sous-diacre. Estelle et Sainte-Rose s'écrièrent qu'elles y travailleraient, et Estelle demanda si la première grande fête était encore bien éloignée.

On aurait gardé Valentin pendant quelques heures encore; mais l'office du soir sonnait, et madame devait donner l'exemple. On prit congé du petit abbé, en l'invitant à ne pas se faire attendre le dimanche suivant.

En sortant, Valentin trouva le tour garni de confitures, de sirops, et de liqueurs fines. La tourière avait eu la prévoyance d'aller chercher un fiacre, qu'elle garnit des provisions de l'abbé. L'abbé lui glissa un petit écu dans la main, et la tourière partagea aussitôt la bonne opinion que madame avait conçue de lui.

Qu'il est fâcheux que l'homme ne sache pas s'arrêter à propos! On a vu plus d'un conquérant perdre tout pour avoir voulu trop gagner. Ainsi, Valentin, gorgé de biscuits, de massepains, de bonbons et de vin muscat, voulut étendre ses jouissances dans la nuit. Sept à huit camarades furent invités à se glisser dans sa chambre, quand

tout le monde serait retiré, et ils trouvèrent l'ambigu servi sur un drap de lit, ployé en quatre; le tout était sur une table de trois pieds en carré, ce qui avait forcé M. l'amphitryon à placer ses friandises pêle-mêle, en façon de pyramide. Les bouteilles étaient sous la table.

Il est difficile à sept à huit têtes de quinze à seize ans de jouir en silence. Les liqueurs exaltèrent les esprits, et le beau chanteur de la troupe commença une chanson, qui n'avait rien de canonique.

M. le gâcheux, fidèle exécuteur de sa consigne, se promenait dans les corridors, en chaussons de lisière, pour n'être pas entendu, et il prêtait une oreille attentive, afin de tout entendre. Les éclats de rire, qui suivaient le refrein de la chanson, lui indiquèrent la chambre de l'infracteur aux réglemens de la maison.

Il frappa moëlleusement à la porte de l'abbé de Merville, ce qui n'empêcha pas la bande joyeuse de pâlir, le petit abbé excepté : l'aiguillon du plaisir pouvait seul émouvoir celui-là. Il fut ouvrir, et, de l'air le plus aimable, il invita M. le gâcheux à prendre la place, qui restait encore sur son lit.

Le gâcheux répondit à l'invitation par une mercuriale, en façon d'homélie, qui eût pu durer trois quarts d'heure, si son auditoire, remis de sa première frayeur, et encouragé par l'exemple de Valentin, ne lui eût ri au nez. Outré de cette

irrévérence, le gâcheux protesta qu'il allait éveiller deux cuistres de cuisine, et faire enlever solides et liquides. A cette menace, Valentin prend son parti. Il roule, avec ses camarades, son lit contre la porte; on pousse le gâcheux dans le fond de la chambre, et on lui propose de partager le réveillon. Le gâcheux, qui, dans toute autre circonstance, eût accepté la proposition avec joie, la rejette avec la dignité qui convient à son emploi. « Hé bien, lui dit Valentin, vous serez té-« moin, puisque vous ne voulez pas être acteur. » Et on mange, et on boit, et, persuadé qu'on n'a rien de plus à redouter, on continue la chansonnette, on berne, on baffoue M. le gâcheux.

On ne se doute pas qu'avant de frapper à la porte, il a tiré le cordon de la sonnette d'alarme, et qu'il n'a parlé que de deux valets, pour qu'on ne pensât point à se mettre en état de siége, et, en effet, que peuvent deux pauvres diables contre un détachement de rhétoriciens? Il n'y a pas là de quoi les alarmer. Les quolibets et les rasades se succédaient rapidement, lorsque tous les marmitons et les garçons de chambre de Sainte-Barbe arrivent, armés de leviers et de bâtons. Dirigés par le bruit, ils font sauter, en un moment, les panneaux de la porte de l'abbé, et ils entrent par-dessus et par-dessous le lit.

« Messieurs, dit Valentin à ses camarades,

« La valeur n'est valeur qu'autant qu'elle est utile,

« a écrit Piron, et nous serions des imbécilles de « nous faire assommer sans nécessité. Proposons « à l'ennemi de capituler. Pas de condition, s'é- « crie le gâcheux; qu'on se rende! — A discré- « tion? — A discrétion. »

L'abbé représente à ses camarades que la plus mauvaise affaire a toujours un beau côté; que M. le gâcheux leur épargne à tous une indigestion, qui était inévitable; que, pour les suites de leur fredaine, il n'y a qu'à mettre tout au pis pour avoir lieu de se féliciter du dénouement. A un signal du gâcheux, on enlève nos espiègles, on les enferme bien exactement dans des chambres, dont les portes sont à l'épreuve des coups de genoux, et même du bélier antique, et gâcheux et goujats viennent se jeter sur ce qui restait des dons de madame la supérieure, et font tout disparaître en un moment.

Valentin était plus pressé de dormir que de penser au lendemain. Il ne fit qu'un somme jusqu'à l'heure où on vint lui apporter l'ordre de comparaître par devant M. le principal.

Ce chef suprême était doux, mais juste et ferme quand les circonstances l'exigeaient. Il était généralement aimé, et Valentin, qui avait des idées de justice et de subordination, répondait à chacun des reproches qui lui étaient adressés : « Vous avez raison, M. le principal. » Le principal le menaça de la colère du président et du prélat qui l'avait nommé à un canonicat. « Oh!

« leur colère passera, M. le principal. — Mais les « effets en seront peut-être sérieux. — Je les sup- « porterai, M. le principal. — Retournez en classe, « monsieur, et reprenez vos travaux ordinaires. » C'est une bonne pâte d'homme que ce principal, pensait Valentin en se retirant.

Les choses paraissaient avoir repris leur cours habituel, et le mercredi soir Valentin jouissait, par anticipation, du bienheureux jeudi, lorsqu'on vint lui dire qu'on le demandait au parloir. Le petit abbé y trouve un inconnu qui l'invite à le suivre, et l'abbé recule, au lieu d'avancer. Cinq à six grands drôles sortent d'une chambre voisine, s'emparent de sa personne, la portent dans un fiacre et la conduisent tout droit à Saint-Lazare. C'est fort bien, se dit Valentin; au moins la maison est honnête, et on aurait pu me traiter plus mal. Mais, mes jeudis? mais, mes dimanches? Et Estelle? Bah! bah! quand je sortirai d'ici je serai plus sensible au plaisir de la revoir. Et la supérieure, que va-t-elle penser de moi? Ma foi, tout ce qu'il lui plaira.

Il y avait là un geôlier en chef qui se faisait pompeusement appeler M. le préfet. Quand Valentin comparut devant lui, il lui demanda ce qu'il fallait faire pour vivre là en paix avec tout le monde. Le préfet répondit à sa question, en lui faisant lire les réglemens de la maison. Valentin, qui voulait en sortir, se promit de faire ce qu'il fallait pour cela.

Il demandait à M. le préfet des livres de piété, qu'il ne lisait pas; du papier pour composer des sermons, qu'il comptait bien débiter un jour, et il faisait un opéra comique. Quelquefois, il faisait un madrigal pour Estelle; une épître à sa prison, où on a tout le temps de penser à ce qu'on aime; une romance sur les douceurs de l'oisiveté. Il allait à la messe tous les jours, et il était impossible de voir si ses yeux étaient noirs ou bleus. Il était au mieux dans l'esprit de M. le préfet, ce qui ne l'empêchait pas d'être soumis à certain usage de la maison, qui n'était pas sans désagrément. Les pensionnaires de Saint-Lazare, qui n'étaient pas adultes, recevaient matin et soir la visite de trois frères, dont l'un portait une fraction de balai; le second prenait le patient par le bras et le jetait sur son dos; le troisième était fort expert dans l'art de faire sauter un bouton. Valentin comptait trente coups, et remerciait, très-gravement, ces messieurs de ne pas lui en avoir donné soixante. On ne parlait dans la maison que de la résignation du petit abbé.

Tant de vertus devaient, enfin, avoir leur récompense. Le seizième jour au matin, M. le préfet le fit descendre, l'exhorta à se mieux conduire, à l'avenir, à l'égard de M. le gâcheux, et lui notifia qu'il était le maître de retourner à Sainte-Barbe. Il ne se le fait pas dire deux fois; il prend sa course et se dirige, non vers le collége, on n'est pas pressé de rentrer là, il vole à l'Ab-

baye-aux-Bois, en arrangeant une histoire pour madame la supérieure, et se promettant bien de ne pas dire un mot à Estelle des visites qu'il avait régulièrement reçues deux fois par jour.

La présidente douairière n'avait rien pu apprendre à Estelle de la destinée de Valentin, parce que le président, qui n'aurait pas été fâché que l'abbé parvînt aux premières dignités de l'église, pourvu qu'il ne lui en coûtât rien, avait jugé à propos de taire à tout le monde, et surtout à monseigneur, la faute du néophyte et la correction qui en avait été la suite. Estelle n'avait trouvé rien de mieux à faire, que de pleurer pendant l'éternelle quinzaine, ce qui ne l'avait pas abrégée, et ne lui avait pas rendu son ami. Quand elle le vit au parloir, ses larmes tarirent, son cœur battit fortement, les roses reparurent sur ses joues, et par un mouvement, prompt comme l'éclair, elle passa sa main au travers de la grille; elle y eût passé le bras et le reste du corps, si la violence de la compression ne l'eût avertie que le fer n'est pas élastique. Valentin se précipite sur cette main ; il la baise, il la rebaise ; il la mange, il la dévore ; mais, comme il est difficile de baiser une main pendant une heure entière, il la rendit enfin à sa jolie propriétaire.

Pendant qu'il baisait et rebaisait, Sainte-Rose, qui accompagnait toujours Estelle au parloir, et qui trouvait ces petites caresses-là toutes naturelles, elle avait dix-huit ans; Sainte-Rose était

allée courir par tout le couvent, en criant le retour du joli petit abbé.

Madame la supérieure s'était beaucoup moins affligée de son absence qu'Estelle. Cependant, elle s'était aperçue les dimanches, qu'il lui manquait quelque chose. Elle se rendit au parloir, en trottillant; elle présenta aux baisers de l'abbé une main qui ne le tenta pas d'abuser de la permission, et elle lui demanda d'où il venait. « Du sé-
« minaire, madame, où monseigneur a jugé con-
« venable de mettre en retraite et en méditation
« plusieurs jeunes ecclésiastiques. — Ne vous êtes
« vous pas ennuyé là, mon cher enfant, car on
« ne peut pas toujours prier et méditer? — Oh!
« madame, j'ai composé un sermon, que je débi-
« terai, si vous le permettez, le jour de la fête
« du fondateur de l'ordre. — Cela ne se peut pas,
« cher abbé, vous êtes encore trop jeune pour
« paraître en chaire. Mais il faut le faire lire à
« M. Morel, notre directeur; il y trouvera certai-
« nement des idées heureuses. Mais dites-moi
« comment, avant de vous rendre au séminaire,
« vous n'avez pas écrit un mot à Estelle. Elle
« vous aime vraiment comme une sœur, et je
« vous avoue que je n'ai pas été sans inquiétude
« sur votre compte. — Madame, le portier de
« mon collége est un négligent qu'on devrait chas-
« ser. Il ne m'a remis l'ordre de monseigneur, que
« deux heures après celle indiquée pour mon en-
« trée au séminaire, et je n'ai pensé qu'à prouver

« ma soumission et mon exactitude à mes supé-
« rieurs. — Il est charmant! il est charmant!...
« Faire des sermons à quinze ans et demi! c'est
« admirable, madame Sainte-Rose... Ah! quel est
« donc ce rouleau de papier, qui vient de tomber
« de votre poche? (C'était l'opéra-comique.) Se-
« rait-ce le panégyrique de notre fondateur? —
« Madame... madame...—Point de fausse modestie,
« mon cher enfant, passez-moi cela par la grille.
« — Ce n'est pas mon sermon, madame, c'est...
« c'est... — Hé bien, qu'est-ce? Que je voie cela;
« donnez donc. — Madame, c'est une imitation
« d'un opéra de saint Augustin. —Comment, mon-
« sieur, saint Augustin a-t-il fait des opéras? — Hé
« sans doute, madame; n'avez-vous pas lu en tête
« de ses ouvrages: *Opera sancti Augustini?* — Il
« a raison, il a raison. Ce que c'est que de ne pas
« entendre ce qu'on lit! Je ne me doutais pas, en
« lisant l'évêque d'Hyppone, que je lisais des
« opéras. Passez-moi donc cela... Hé, mais, mon
« cher ami, cela me paraît bien tendre. — Oh!
« madame, ces personnages-là sont tous allégori-
« ques, et leur amour n'est que celui du ciel, au-
« quel vous avez consacré votre cœur. »

Pendant que la supérieure lisait, Valentin passait à Estelle ses madrigaux, et un long récit de son enlèvement et de son séjour à Saint-Lazare. En garçon prévoyant, il avait tenu cette pièce prête pour le jour de sa sortie. Peu expert encore dans l'art de glisser des billets doux, il s'y

prit de manière que Sainte-Rose s'aperçut de quelque chose. Mais s'il est naturel de s'aimer, il ne l'est pas moins de se l'écrire, et l'indulgente nonette tourna la tête de l'autre côté.

Tout doit finir dans le monde, scènes d'amour, comme les autres : Valentin fut obligé de s'arracher du parloir et d'aller montrer sa confusion à messieurs de Sainte-Barbe. Le principal l'accueillit mieux qu'il ne l'espérait, et son retour fut une fête pour ses camarades. L'année scolastique allait finir ; on s'occupait sérieusement d'exercices publics et de compositions pour les prix. Quand on est fortement appliqué pour son propre compte, on ne se mêle pas des affaires d'autrui : l'aventure de Valentin fut bientôt oubliée, et il résolut de l'effacer du souvenir d'Estelle, en déposant, à ses pieds, et ses couronnes et ses prix.

Vous jugez bien que la première fois que Valentin retourna au couvent, madame n'oublia pas de lui demander son sermon ; que Valentin avait prévu cela, et qu'incapable d'en composer un bon, il avait trouvé à propos de copier dans nos anciens sermonnaires. Trop adroit pour piller le Petit Carême et Bourdaloue, que la supérieure devait savoir par cœur, il avait emprunté un sermon, tout entier, du petit Père André, dont on se rappelle les facéties, mais qu'on ne lit plus.

Le dimanche suivant, il charge un fiacre de couronnes, d'une vingtaine de volumes et de sa petite personne. Il a sa copie du petit Père André

dans la poche, et il part gaiement pour aller faire à la grille une autre moisson de lauriers.

Après les premiers complimens, les premières félicitations, une longue suite d'effusions... de cœur, madame la supérieure, qui tenait beaucoup à ses premières idées, demanda le sermon avec instances, et l'abbé, d'un air modeste, tira le cahier de sa poche. Elle lut à haute voix, d'un ton plein d'onction, et bientôt elle éclata de rire. L'abbé Morel, le meilleur homme du monde, rit aussi, en tenant son gros ventre à deux mains. Quand la supérieure d'un couvent et le directeur rient, toutes les nones doivent rire. Sainte-Rose et Estelle partirent aussitôt, et bientôt de longs éclats se firent entendre dans l'intérieur de la maison. Que de fois, dans la société, j'ai vu rire *de confiance*, ou par procédés, des gens qui n'étaient au courant de rien!

Quand on cessa de pouvoir rire, on essaya de parler raison. Madame dit, d'un ton tranchant, que jamais on n'avait fait rire en chaire, et qu'il était facile de voir que ce sermon était l'essai d'un jeune homme, qui avait à se former le goût et le jugement. Valentin, qui était toujours à la réplique, répondit, gravement, ce que vous allez lire : « Madame, je vais régulièrement au sermon « le dimanche matin (il mentait), et je vois tou- « jours la moitié de l'auditoire assoupi. Pourquoi? « parce que le prédicateur n'a pas le talent de le « tenir éveillé. Vous savez, madame, que quand

« on rit on ne bâille pas, et que celui qui com-
« mence par faire rire, finit toujours par se faire
« écouter. D'ailleurs, l'homme de génie ne se
« traîne point sur les traces de ses devanciers ; il
« se fraie une route nouvelle; il crée, et c'est ce
« que je me propose de faire. — Il est charmant!
« il est charmant! n'est-il pas vrai, M. Morel? —
« Oh, tout-à-fait, madame. Mais je pense comme
« vous, que ce sermon-là ne peut être prêché
« qu'ici. »

Valentin se souciait fort peu du jugement qu'on porterait sur l'œuvre du petit Père André. Il était tiré d'embarras, c'est tout ce qu'il voulait. Il fêta la collation de madame; il glissa à Estelle un tendre billet; il en reçut un, qu'en fille polie, et qui sait qu'on doit toujours répondre, elle avait tenu prêt. Il entra, le lendemaïn, en philosophie, pour en sortir sans être philosophe, car tout le monde sait que rien n'est moins philosophique que la philosophie de collége.

C'est quelque chose de fort agréable que de voir la femme qu'on préfère, de lui baiser la main, de causer et de faire la collation avec elle. Mais l'homme, je crois vous l'avoir déja dit, ne sait jamais se borner. Valentin devenait grand garçon ; il avait beaucoup de théorie sur certaines choses, et il avait une envie inexprimable de causer avec Estelle de plus près. La fête du patron de la communauté lui procura cette satisfaction ineffable. Elle lui coûta un peu cher ; mais il était

heureusement né, et, comme Figaro, il jouissait du bon temps et il supportait le mauvais.

Ce grand jour donc éclairait à peine l'hémisphère, que l'abbé, beau comme un chérubin, et paré comme une châsse, s'achemina vers le couvent. Toutes les portes s'ouvrent devant lui; il court à la sacristie, où était déja M. Morel; il couvre sa soutane des ornemens brillans et neufs que les plus jolies mains du monde, pour lui du moins, avaient façonnés avec des soins si recherchés. Madame la supérieure lui passa la main sous le menton, et protesta qu'il y avait quelque chose d'angélique dans toute sa petite personne; Estelle rougit en le regardant; Sainte-Rose lui sourit, et l'heureux petit fripon suivit l'officiant.

L'abbé Morel représenta fort bien. Il fit, du patron, un panégyrique auquel l'auditoire ne comprit rien, ni lui non plus, et les cérémonies bien et duement terminées, on se disposa à fêter un splendide dîner. L'abbé de Merville était à table à côté d'Estelle, qu'on avait admise, et sans tirer à conséquence, au réfectoire de mesdames. Ce n'était pas la supérieure qui avait arrangé les places; mais Valentin cherchait Estelle, Estelle cherchait Valentin. Deux amans qui se cherchent se trouvent bientôt, et ceux-ci, accolés l'un à l'autre, étaient tombés, sympathiquement, sur les premières chaises qu'ils avaient trouvées devant eux.

Je ne sais comment le genou du voisin avait

trouvé celui de la voisine ; comment le pied de la voisine avait rencontré celui du voisin : mais la position leur plut ; ils la gardèrent pendant tout le dîner ; ils se dirent ainsi beaucoup de choses, et cette manière de causer n'est pas sans dangers imminens.

Ce qu'il y a de certain, c'est que lorsqu'on passa du réfectoire chez madame, où, en raison de la solennité du jour, on devait se récréer à chanter des motets, et ensuite à jouer à *Pigeon vole*, et à *Je vous vends mon corbillon*, Valentin et Estelle ne se trouvèrent pas présens. Madame regarda l'abbé Morel ; l'abbé Morel regarda madame, et Sainte-Rose, aussi pénétrante qu'elle était bonne, courut précipitamment à la chambre de la petite Duplant. Madame, qui n'était pas, à beaucoup près, aussi leste, y arriva pourtant quelques secondes après Sainte-Rose. La porte était ouverte : c'est fort bien, disait madame ; mais l'abbé ne devrait pas être là. Et puis sa couronne de cheveux était un peu dérangée ; Estelle, droite comme un piquet, et rouge comme une cerise, avait les yeux collés au parquet. Madame remarquait quelque désordre au fichu. Certains jurisconsultes prétendent que plusieurs semi-preuves équivalent à une preuve complète, et madame pensa comme eux. Piquée d'avoir été dupe d'un petit abbé de seize ans ; obligée, peut-être, de punir avec éclat un délit qui pouvait devenir public dans la maison, elle prononça

formellement à M. de Merville l'arrêt d'un bannissement éternel. Estelle pleura : c'était toujours là sa ressource. Elle n'en fut pas traitée avec plus d'indulgence. Les verroux de sa cellule furent tirés sur elle, pour huit jours. L'abbé descendit en chantant un petit air ; il prit son chapeau, salua, très-légèrement, madame, et mit en sortant un louis dans la main de la tourière. Ce louis-là, pensait-il, en retournant à Sainte-Barbe, me rapportera de gros intérêts. On a supprimé le dimanche ; mais il reste six jours dans la semaine, et la tourière aime l'argent. Et le jeudi donc, le jeudi ! la vieille présidente est sourde.

Oui, mon cher ami, la vieille présidente est sourde ; mais elle n'est pas aveugle. Le jeudi suivant, nos jeunes gens furent si violemment tentés d'ajouter une scène à celle qu'ils avaient jouée au couvent, qu'ils finirent par céder à la tentation. Madame la douairière ne s'apercevait pas de leur absence, et il y avait une demi-heure qu'ils étaient allés, je ne sais où. La grand'maman pose son livre, regarde autour d'elle, et ne voit personne. Elle appelle, personne ne répond ; elle sonne. Elle demande si on a vu Estelle et le petit abbé ; on lui répond que non. En femme discrète et prudente, elle ne chargea personne du soin de les trouver. Elle parcourut son hôtel, en s'appuyant sur sa canne ; elle traversa, dans les mansardes, des corridors qu'elle n'avait pas vus depuis vingt ans. Elle écouta à toutes les portes, et ré-

fléchissant bientôt qu'elle perdait son temps, et que, peut-être, il n'y en avait pas à perdre, elle alla tout frappant avec le bout de sa canne, et personne ne répondit, comme vous le jugez bien.

La douairière descend dans les appartemens du premier... personne. Elle parcourt le rez-de-chaussée... personne. Elle se décide à rentrer dans son salon, à reprendre son gros livre, et à attendre nos espiègles, puisqu'il ne lui était pas possible de les trouver.

Que voit-elle dans le salon?... Estelle et le petit abbé, tenant sur leurs genoux un échiquier, pour avoir une contenance, et faisant semblant de jouer aux échecs, dont ils ne connaissaient pas une pièce par son nom. Interrogatoire sérieux et prolongé d'une part; réponses fermes et précises de l'autre : on avait eu le temps de se remettre du trouble, qui suit toujours certaines escapades. On était allé, dit-on, se promener au jardin, dont toutes les allées sont tirées au cordeau, où, par conséquent, l'œil plonge de toutes parts et où l'on n'avait été vu d'aucun domestique.

La vieille présidente sentit bien qu'on ne lui faisait que des réponses évasives, et, ne pouvant convaincre les coupables, elle jugea qu'il fallait avoir l'air de les croire, pour prendre secrètement des mesures, et arrêter, plus sûrement, un petit commerce qui ne lui paraissait pas très-licite.

Dès que les jeunes gens furent retirés, l'une à son couvent et l'autre à Sainte-Barbe, la bonne

maman envoya chercher son fils, auquel elle exposa, d'un ton plein de vérité, ses soupçons et ses craintes, et le président retourna chez lui conférer avec sa femme, ou plutôt lui demander son avis sur ce qu'il convenait de faire dans cette circonstance. Madame la présidente méditait profondément sur un cas, qui ne devait pas lui paraître nouveau; mais auquel elle attachait une importance proportionnée à l'éloignement que lui inspiraient nos jeunes infortunés, la présidente, dis-je, méditait, lorsqu'on lui apporta une lettre de la supérieure de l'Abbaye-aux-Bois.

La bonne supérieure avait jugé d'abord qu'il suffisait d'interdire à Valentin l'entrée du couvent pour que certaines espiégleries ne se renouvelassent plus. L'abbé Morel était d'avis qu'il fallait supprimer les jeudis, ainsi que les dimanches, et comme le chapitre d'un couvent de filles est toujours sans occupation, et qu'il faut qu'un chapitre ait l'air de servir à quelque chose, la supérieure et l'abbé Morel jugèrent urgent de le convoquer et de lui soumettre l'affaire.

Le premier jour fut employé à bien spécifier et à classer le délit. L'ouvrage du père Sanchez fut d'une grande utilité au casuiste Morel. Mais comme on ne trouve, dans Sanchez, que de gros vilains péchés, et qu'il ne s'agissait, ici, que d'une peccadille, on remit au lendemain à discuter mûrement sur la peine qu'il conviendrait d'infliger aux coupables.

Or, comme il n'y avait pas culpabilité évidente, le chapitre fut très-embarrassé le lendemain sur la décision qu'il fallait rendre, et on espéra qu'un autre lendemain on y verrait mieux.

Et, ce lendemain-là, les lumières du chapitre n'étant pas accrues, il décida qu'il ne déciderait rien.

Mais, comme les lois de la prudence doivent toujours être observées, surtout quand les lois criminelles se taisent, on convint, à la très-grande majorité des voix, que madame Duplant serait instruite du fait et de ses circonstances, pour, par elle, être pris le parti qu'elle jugerait convenable.

Et comme l'abbé Morel était le bel esprit et le flambeau de la communauté, il fut chargé de la rédaction du procès-verbal. Et, comme l'abbé Morel voulait aller souper, il remit, à un lendemain encore, l'expédition du chef-d'œuvre qu'il méditait déja, et ce dernier lendemain étant un jeudi, la présidente reçut le factum et une lettre de la supérieure, au moment où elle réfléchissait, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, sur ce que son cher époux venait de lui apprendre.

Tant de fautes accumulées n'étaient certainement pas pardonnables. Aussi jugea-t-on qu'on ne les pardonnerait pas. Il fut décidé que Valentin serait abandonné à lui-même, qu'on ne le verrait plus, que la porte de la douairière lui serait interdite, qu'Estelle ne sortirait plus de son couvent, et que le lendemain sa tendre mère

irait lui porter l'ordre de commencer à l'instant son noviciat. Les résolutions arrêtées par une seule tête sont aussitôt exécutées. Il y avait, au plus, une heure que la présidente était levée, et déja elle était à l'Abbaye-aux-Bois.

Estelle comparut et fut traitée en coupable, quoiqu'on ne sût rien de positif sur ce qui s'était passé. Elle pleura beaucoup, et elle dit, d'un ton timide, que si elle avait commis une faute, ses larmes devaient l'avoir effacée. La pauvre enfant ne se reprochait rien : il est de si jolis péchés ! et peut-être n'en avait-elle pas commis... de bien décisifs. La supérieure essaya de fléchir madame Duplant ; elle fit valoir la grande jeunesse et l'inexpérience d'Estelle... Estelle était condamnée. Sa mère répliqua, très-sèchement, à la supérieuse que cette jeune personne annonçait des goûts qui rendaient sa réclusion nécessaire ; que ce n'était que dans un cloître qu'elle pouvait faire son salut, et elle sortit en ordonnant à Estelle de prendre le voile blanc dès le lendemain.

La supérieure la calma, la consola en lui disant que son noviciat devait durer un an, et que si, pendant le cours de l'année, sa vocation ne se prononçait pas, elle serait la première à s'opposer au dessein de sa mère. Cette manière de raisonner avait trop de rapport avec celle de Valentin, pour ne pas faire une forte impression sur Estelle. Les années sont des siècles, pendant la première jeunesse, et quand on en a une devant soi, il

semble qu'on n'en doit pas voir la fin. Estelle se résigna donc.

On envoya chercher la couturière du couvent, qu'heureusement ou malheureusement on trouva malade. Il est certain que cette maladie facilita des projets, amena des évènemens, dont le récit pourra vous amuser... si toutefois, comme aurait dit M. de La Palisse, ils ne vous ennuient pas.

Le jeudi suivant Valentin se présente à l'hôtel de la douairière. Un Champenois qu'on avait fait venir, pour être suisse, comme Petit-Jean des *Plaideurs* était arrivé, d'Amiens, chez le seigneur Dandin, un Champenois dit, assez brusquement, à Valentin que la porte ne s'ouvrirait pas pour lui. Valentin fut étourdi du coup ; mais se remettant promptement, il dit au suisse de Champagne qu'il aurait raison de ne pas lui ouvrir la porte à l'avenir, puisque tel était l'ordre reçu. Mais que cette porte était ouverte, et qu'il pouvait passer, puisqu'il n'y avait pas de défense à cet égard. « Vous avez raison, M. l'abbé ; passez, « passez. »

L'abbé arrive au salon, et il allait crier les plus belles choses du monde aux oreilles de la vieille présidente, qui le calma en quatre mots : « Estelle « ne vient plus ici. Sortez. »

Cette harangue laconique fit le plus grand effet. L'abbé qui n'était pas tenté de dîner en tête à tête, avec la grand'maman, se retira aussitôt. Le suisse Champenois fut mandé, et pour éviter, à

l'avenir, toute espèce d'équivoque, il lui fut enjoint d'empêcher toujours M. de Merville d'entrer, que la porte soit ouverte, ou qu'elle soit fermée.

Parbleu, disait Valentin, en se retirant, plus de dimanches, plus de jeudis, cela est bien dur! Il faut, pourtant, que je me console, car si je m'afflige, si je pleure, je n'amollirai pas les métaux, et les grilles du couvent n'en seront pas moins de fer... Hé, mais... la tourière est de mes amies, ou du moins elle doit être disposée à me servir, puisqu'elle a reçu le plus beau de mes louis. J'écrirai une belle lettre; la tourière la remettra; elle me rendra la réponse..., et puis... nous verrons.

L'abbé entre dans le premier café; il se fait donner du papier, une plume, de l'encre; il écrit trois grandes pages d'un style tantôt pathétique, tantôt plaisant, et il finit en proposant à Estelle de sauter, une nuit, par-dessus les murs. Il a dix-huit cents francs en or, et avec cela on fait le tour du monde.

Il court à l'Abbaye-aux-Bois; il parle, il presse, il conjure; la tourière est incorruptible. Il montre un second louis... qu'il ne donne pas; rien n'ébranle le cerbère femelle. Il sortait, assez triste, et se disant déja : Il faut pourtant que je me console, lorsqu'un menuisier, portant une bière sur son épaule, mit la main sur la sonnette de la première porte du couvent. « Pour qui cela? « — Pour madame Saint-Jean-Chrysostôme. —

« Morte, quand? — La nuit passée. — A quel jour « les funérailles? — A demain matin. — A quelle « heure?—Je n'en sais rien.—Demande à la tou- « rière. Voilà un écu; je t'attends ici. « Il sait que la cérémonie se fera à dix heures.

Hé, que diable, pensait Valentin, cette mère Saint-Jean-Chrysostôme avait bien quelque parente au monde. Le deuil se présentera, et semblable au cousin de Picard, qui va à la noce sans en être prié, j'irai, moi, à l'enterrement de la bonne religieuse; je serai sa cousine, sa nièce, tout ce qu'on voudra. Je verrai Estelle, je lui parlerai..., et nous verrons.

Mais comment ferai-je pour sortir demain du collége?... Rien de plus aisé : je ne rentrerai pas ce soir. Mais le principal?... Oh, le principal, le principal!... Et mon argent qui est dans ma chambre j'en aurai peut-être besoin. Il n'est que trois heures; je peux rentrer à Sainte-Barbe, et en ressortir encore.

Il vole du couvent au collége, du collége au marché du Saint-Esprit. Il s'y pourvoit de tout ce qui est nécessaire à une jeune fille en deuil, et il va s'établir dans un modeste hôtel garni, qui est en face du couvent. Il dîne, il soupe, il se couche; il dort d'un sommeil profond et tranquille. Il se lève le lendemain, déjeune de bon appétit, et fait monter la fille pour lui aider à faire sa toilette. Sa robe lui allait comme si l'on eût pris mesure sur une guérite... « Des ciseaux

« et des épingles, dit-il à la fille. — Mais, mon-
« sieur, je ne sais pas... — Voilà six francs; main-
« tenant tu sais tout. »

On l'arrange, on le fagotte. Un voile, d'un noir tirant sur le jaune, lui couvre la moitié de la figure. Il se plante, droit comme un échalas, devant sa croisée; il attend ce que le hasard, le destin, sa bonne étoile voudront faire pour lui.

A neuf heures et demie, deux fiacres arrêtent à la porte de l'abbaye. L'abbé saute les escaliers quatre à quatre; il rencontre son hôte, qu'il colle au mur d'un coup de coude; il lui jette un louis, et on n'a rien à dire à un monsieur, ou à une demoiselle qui paie ainsi. Valentin se glisse au milieu de sept à huit femmes qui descendent des voitures; il entre, avec elles, dans l'intérieur du couvent, et l'intraitable tourière lui présente un siége, comme aux dames avec lesquelles il est.

On attend madame la supérieure, et huit femmes n'attendent pas sans causer. Valentin apprend bientôt que l'une est la sœur de la défunte; qu'une autre est sa nièce; qu'il y a des cousines, des arrières-cousines; que toutes ces dames se connaissent particulièrement. Que sera-t-il lui? Il n'en sait rien.

Après avoir parlé d'elles pendant un quart d'heure, c'est-à-dire après bien des mots bien insignifians et des inepties, une des causeuses adressa la parole au gentil abbé. « Qui êtes-vous, ma belle
« demoiselle? — Une pauvre orpheline, que ma-

« dame Saint-Jean-Chrysostôme avait mise en ap-
« prentissage chez la couturière du couvent. Sa
« mort me replonge dans la misère. — Oh, ma
« cousine était une bien digne dame. » Et comme il est convenu qu'on ne doit pas d'égards à une orpheline dans la misère, la cousine leva le voile de l'abbé pour juger de sa figure. On se récria sur sa beauté, sur son air modeste. On s'attendrit ensuite, et on convint de se cottiser pour achever la bonne œuvre commencée par la défunte. Une des dames donne son adresse et invite la petite à la venir voir le lendemain; la petite le promet et baise les mains de sa bienfaitrice. La supérieure paraît, et, prenant un air affligé, elle fait signe, de la main, que le moment est venu. On se lève; on se met en marche; on remarque tout haut que la robe de la petite lui va très-mal : on la dégage déja, par des procédés humilians, du fardeau de la reconnaissance. La petite répond qu'elle a loué ces habits de deuil pour assister aux funérailles de sa bienfaitrice; on loue son bon cœur; et on ne s'occupe plus d'elle : des femmes ont tant à voir dans un couvent, où l'on n'entre qu'une fois ou deux dans sa vie !

Valentin est étonné de ne pas voir les pensionnaires. Madame craignait d'affecter de jeunes organes, en faisant descendre ces demoiselles dans les caveaux de sépulture. Valentin commence à croire que sa tentative n'aboutira à rien. Il verra, il verra, selon sa très-bonne habitude, comment

ceci finira, et il ne s'affecte de rien. En effet, ce qui peut lui arriver de pis, c'est de sortir comme il est entré.

A la pâle lueur des torches funèbres, il croit reconnaître Estelle, qui déja figure parmi les novices, et qu'on voulait familiariser avec l'idée de la mort, elle à qui la vie pouvait être si chère!

Il avance, il arrête; il se coule le long des murs humides; il s'approche; il est dans l'enchantement; c'est son amie!... Il lui presse la main.

Estelle, interdite, ne sait à quelle pensée se fixer. Quelle est cette fille? Que lui veut-elle? Pourquoi caresse-t-elle si tendrement sa main? Si c'était lui!... « Suis le deuil quand nous sor-« tirons, lui dit Valentin, et ne t'inquiète de rien. »

Il a parlé bien bas, et cependant son amie a reconnu sa voix : le cœur a aussi des oreilles. Valentin a repris sa place, et déja Estelle se glisse où est la famille de la défunte. Que veut faire Valentin? Elle l'ignore; mais il l'aime : qu'a-t-elle de mieux à faire que ce que l'amour lui a prescrit? Elle est si malheureuse! tout changement doit lui être avantageux.

Valentin ne prend pas de tabac, et cependant il en a dans sa poche : les amoureux ont toujours quelque arrière-pensée. Nous saurons à quoi est destinée cette poudre assez malpropre, dont, cependant, beaucoup de belles dames ne craignent pas de faire usage.

La cérémonie va finir. L'abbé vide son cornet

de tabac dans sa main droite, c'est celle dont nos parens nous obligent à nous servir; c'est la belle main, et à force de nous aider exclusivement de celle-là, nous devenons à peu près manchots du bras gauche; mais nos pères, nos grands-pères, nos bisaïeux n'avaient qu'une main à leur service, nos enfans, nos petits-enfans n'en auront pas d'avantage.

Les préjugés, amis, sont les rois du vulgaire.

Valentin veut être sûr de son fait; il a donc son tabac dans sa main droite. De la gauche, il tire Estelle par sa robe; il se place avec elle derrière la supérieure, qui reconduisait le deuil hors de la première enceinte. Madame donne un coup de cloche; la tourière ouvre; elle voit de quoi il s'agit, et elle court faire crier sur ses gonds la porte de la rue. Estelle, courbée, cachée tantôt derrière la nièce, tantôt derrière la cousine de la défunte, tantôt, enfin, derrière son ami, échappe aux regards de la supérieure, qui, à la vérité, est loin de penser à mal. Déja elle se croyait dans la rue; déja son cher abbé lui prend la main; il va l'entraîner, il ne sait où : on ne saurait tout prévoir en un jour. L'impitoyable tourière à l'œil actif et sûr. Elle compte celles qui sont entrées, et qui seules doivent sortir. Une robe blanche, une coiffure en cheveux la frappent; elle s'approche; elle reconnaît Estelle. « Que faites-vous « ici, mademoiselle, lui dit-elle d'un ton assez « brusque? Rentrez, s'il vous plaît. » Et elle se

place entre la porte de la rue et l'intéressante jouvencelle, à qui elle ôte tout moyen de faire un pas de plus. Valentin lève sa belle main : c'est la droite, vous vous en souvenez. Il l'ouvre et une poignée de tabac bourre les gros yeux saillans de la tourière. Elle pousse des cris du diable; elle trépigne, elle se roule par terre. Toutes les dames sortantes sont stupéfaites; elles se parlent, elles se consultent; elles relèvent la pauvre tourière, victime de son inviolable attachement à son devoir. Elles la traînent dans sa loge; elles cherchent de l'eau fraîche, une serviette; elles lui lavent, elles lui relavent les yeux.

Valentin a pris Estelle sous son bras; il a ouvert la portière d'un des fiacres qui a amené le deuil; il y est monté avec sa tendre amie; il a dit au cocher : « Aux bureaux des diligences, au « galop, et six francs en arrivant. » Deux chevaux de fiacre valent mille écus, quand on a promis six francs à leur maître; ils passeraient pardessus les tours de Notre-Dame.

Nos amoureux arrivent dans la cour des diligences, et ils descendent de leur fiacre aussi lestement qu'ils y sont montés. Six chevaux sont attelés à une lourde voiture, et Valentin demande où elle va. « A Toulouse, répond le conducteur. « — Y a-t-il encore des places?—Il en reste trois. » Le jeune homme court au bureau, arrête, paie deux places, et monte dans la diligence avec son Estelle à qui il dit : « Il nous est égal d'aller à

« Toulouse ou ailleurs. Quand nous serons ar-
« rivés là, nous verrons. »

Le postillon fait claquer son fouet; la lourde machine s'ébranle, elle roule; les chevaux prennent le grand trot. C'est toujours ainsi que les diligences entrent à Paris et en sortent. Elles vont au pas sur les grands chemins.

Il était temps que le couple charmant sortît de Paris. Le premier soin de la tourière, lorsqu'elle put parler, avait été d'appeler le jardinier et ses garçons, et de les mettre sur les traces de la fugitive Estelle. Ils ne savaient quelle route le fiacre avait prise. L'un courait par une rue, l'autre par une autre. Ils arrêtaient tous les fiacres qu'ils rencontraient, et, à la fin de chaque interrogatoire qu'ils faisaient subir aux cochers, ils recevaient des injures ou des coups de fouet. Fatigués d'être injuriés et battus, ils étaient rentrés au couvent, et s'étaient jetés sur une couche à melons, où, bercés par les rayons d'un soleil du mois de juin, ils s'étaient profondément endormis.

Un fripon n'en trahit pas un autre, quand il ne trouve rien à gagner. Le cocher, qui était resté à la porte du couvent, avait très-bien entendu l'ordre donné par Valentin; mais comme on ne lui offrit pas seulement douze sous, il répondit *Je ne sais pas*, aux mille et une questions qui lui furent faites.

L'évasion d'une belle demoiselle, qui allait prendre le voile blanc, et dont la dot était perdue

pour la communauté, fut un évènement terrible, inconcevable, inexplicable pour les dames de l'Abbaye-aux-Bois. La supérieure se hâta d'écrire, à M. le président, une lettre où il n'y avait pas un mot orthographié, mais dont les idées étaient fortes. Elle représentait à M. Duplant que l'honneur de son nom exigeait qu'il fît faire les plus rigoureuses recherches ; qu'Estelle avait mérité une punition exemplaire, et que, lorsqu'elle serait réintégrée dans les murs du couvent, on l'y mettrait en prison, jusqu'à ce que sa vocation ne fut plus douteuse. Le président courut chez le lieutenant de police, qui manda les chefs de l'armée grise, qui mirent en route leur infanterie, qui se glissa partout, et qui ne découvrit rien.

Le président savait que Valentin s'était échappé de Sainte-Barbe, et il ne doutait pas que les deux jeunes gens courussent le monde ensemble, puisqu'ils n'étaient pas dans Paris. On s'avisa, le quatrième jonr, de faire compulser les registres des diligences, et on n'y trouva inscrit ni mademoiselle Duplant, ni M. de Merville : nos espiègles étaient partis sous le nom des demoiselles Desormeaux. Dans ce temps-là, on se promenait tranquillement dans toute la France, sans que personne s'avisât de demander aux promeneurs d'où ils venaient et où ils allaient. Ainsi, le hasard seul pouvait faire découvrir nos aimables et cependant bien criminels fugitifs.

Mais que diable, pourquoi faire un abbé d'un

garçon qui veut avoir une femme, et une religieuse d'une petite fille qui veut un mari? Et on les juge, on les condamne, quand ils font des fredaines! Qui de vous, papas et mamans, n'en a pas fait quelques-unes? Là, mettez la main sur la conscience.

Des fredaines! Valentin et Estelle s'arrêteront-ils au point où ils en sont? Hélas! j'ai bien peur du contraire. Mais je viens de le dire et je le répète : Que leurs fautes tombent sur les têtes de monsieur et de madame Duplant.

Quoi qu'il arrive aux uns, pour avoir suivi l'amour; aux autres, pour les y avoir, en quelque sorte, contraints, voilà nos jeunes gens sur la route de Toulouse, et Valentin est fagoté de manière à donner lieu à de singuliers quiproquos.

C'est une ménagerie qu'une diligence. On y trouve des animaux de toutes les tailles, de toutes les couleurs, de tous les poils, de tous les caractères, de tous les genres d'esprit. Trop heureux les voyageurs, avec qui on n'a pas encaissé un homme gros comme une tonne, attaqué d'un catarrhe, ou de la goutte, et sujet aux hoquets du haut et du bas! Plus heureux encore, s'ils ne sont pas empêtrés d'un vieille femme qui porte son perroquet sur une épaule, son écureuil sur l'autre; qui a son carlin à ses pieds, et la cage du perroquet entre ses jambes, ce qui empêche le voyageur, placé vis à vis d'elle, d'étendre les siennes! Plus heureux, infiniment, les voyageurs qui n'ont pas, avec eux, une ou deux nourrices et leurs nour-

rissons, un politique, un beau parleur faisant des *cuirs*, et un négociant ayant la fureur de parler commerce à tout le monde, même à ceux qui n'y entendent rien ! Mais le plus grand de tous les fléaux, et, à mon premier énoncé, on aura peine à le croire, c'est une jolie fille qui voyage sans père et sans mère, et dont chacun veut s'emparer. Si elle ne se prononce pour personne, les œillades lui tombent de tous les côtés; les coups de genoux lui viennent à droite, à gauche, par-devant, et des mains indiscrètes se glissent par derrière. Elle est fatiguée, excédée, meurtrie de la tête aux pieds. Les rivaux se mesurent déja des yeux, et si la belle s'avise de faire un heureux, pour se débarrasser des autres, la guerre civile s'allume dans la guimbarde. Le juge de paix de cet arrondissement est obligé de descendre du cabriolet, et de venir pérorer en guêtres et en bonnet de coton. Il a vraiment l'esprit conciliateur; il ne veut blesser personne, parce qu'à l'arrivée l'usage lui donne droit à un *pour-boire*, qu'à la rigueur cependant on peut lui refuser. Ce magistrat de sûreté ne prend donc que des demi-mesures, qui rendent toujours le mal plus grave, et, pour l'arrêter sans retour, la petite fille fait autant d'heureux qu'elle a de compagnons de voyage, et tous ces messieurs, en arrivant à Paris ou ailleurs, vont, au lieu de s'occuper de leurs affaires, maudire, pendant six semaines, Christophe Colomb, et ses admirables découvertes.

Ici, messieurs, nous n'avons rien de semblable à craindre. Les demoiselles Désormaux sont chastes... autant qu'on peut l'être quand on aime beaucoup. Elles ont pour compagnons de voyage un marchand, une comédienne qui a quitté les ingénuités depuis vingt ans, et un capitaine de dragons, dont le régiment est en garnison à Toulouse.

Le premier soin du capitaine et du marchand fut de regarder, très-attentivement, nos jeunes demoiselles. Elles étaient deux, et le négociant attendait, modestement, que l'officier se prononçât pour l'une, avant de faire sa cour à l'autre. Il ne fut pas long-temps incertain, parce que la comédienne s'empara de lui si positivement, qu'il lui fut impossible de s'en défaire, à moins cependant de la jeter par la portière, extrémité à laquelle un homme bien élevé ne se porte pas facilement. Voilà donc une de nos demoiselles en sûreté.

Les hommes ne se connaissent pas en toilette, et les femmes avouent de bonne foi que ce n'est pas pour eux qu'elles se parent. Et pour qui donc? Pour elles-mêmes, pour caresser leur vanité et humilier leurs égales, fantaisie qui coûte toujours fort cher aux maris. Voilà pourquoi nous regardons de si près à nous marier; pourquoi tant de de filles sont condamnées au célibat, et ce sexe, qu'on dit si fin, ne se doute pas de cela. Revenons.

Le capitaine regarda fort peu la robe bien ou mal faite de Valentin. Il s'attacha essentiellement à une figure charmante, à un fichu que gonflaient deux pelottes de laine, et à un pied assez mignon. Il allait joindre à Toulouse une femme qu'il aimait beaucoup, dont il était passionnément aimé; mais il faut faire quelque chose dans une diligence, et une distraction de deux ou trois jours n'est pas une infidélité. Il fit donc vivement sa cour à mademoiselle Désormaux l'aînée, c'est ainsi que Valentin s'était annoncé.

Le quiproquo fit grand plaisir au jeune homme. Estelle n'avait plus rien à redouter, ni lui non plus. En conséquence, il se prêta, assez volontiers, aux agaceries du capitaine; il répondit assez bien aux choses flatteuses et tendres qui lui furent adressées. Il était amoureux; on lui parlait sa langue; pouvait-il ne pas l'entendre, et ne pas répondre avec facilité?

Le capitaine avait de l'expérience, et il savait à quoi s'engage une femme qui répond d'une certaine façon. Il savait encore, qu'il est plus honnête d'attendre que la nuit ferme les yeux aux témoins importuns, que de les leur crever. Il résolut donc d'attendre, pour former une attaque dans les règles, que les ténèbres favorisassent ses tendres entreprises. La comédienne, qui occupait le derrière de la voiture avec le marchand, venait de former le même projet. Estelle seule gardait une exacte neutralité, et se proposait bien

de dormir tranquillement jusqu'au jour, si le sommeil l'emportait sur les cahots et la fatigue d'une position trop long-temps prolongée.

Le blond Phébus était aller visiter les Néréïdes, ou si vous l'aimez mieux, et pour parler français, le soleil était couché; il l'était depuis une heure, et le calme le plus parfait régnait dans la diligence. Tout à coup, s'élève sur le devant et le derrière de la voiture un léger frémissement, semblable à celui qui, dans un temps orageux, rafraîchit d'abord, croît, siffle, et devient un ouragan dévastateur. Le capitaine, en cherchant ce qui n'existait pas, avait trouvé une pelote de laine, et le marchand, pour avoir trop trouvé, ne savait plus où il était. Le capitaine, furieux d'avoir été joué par un jeune garçon, se lève, disposé à le châtier à la dragonne; un cahot le rejette sur sa banquette et envoie tomber, sur ses genoux, la comédienne et le marchand. Le capitaine les repousse avec violence; la comédienne s'accroche à la robe de Valentin, et emporte le morceau avec elle. Cependant, la résistance qu'a opposée la robe a singulièrement tempéré la force de répulsion, et le marchand seul est allé tomber sur le dos contre la banquette qu'il occupait quelques secondes auparavant. Il crie qu'il a les reins cassés; Valentin crie qu'on a mis sa robe en lambeaux; la comédienne crie qu'on ne repousse pas une femme avec cette brutalité; le capitaine, dont ces nouveaux incidens ont calmé la colère, se met à

rire aux éclats. Estelle s'éveille en sursaut, et demande ce que signifie tout ce tintamarre.

La voiture roulait sur la terre, parce que le chemin n'était point pavé en cet endroit. On aurait bien dû dépaver celui où a eu lieu le soubresaut dont je viens d'avoir l'honneur de vous parler, si on ne voulait pas le réparer. Le juge de paix de la diligence ne sait que penser du bruit qu'il entend dans l'intérieur. Il fait arrêter; il descend du cabriolet, muni d'une lanterne sourde; il ouvre la portière, et il voit... effet prodigieux d'un cahot! la tête de la comédienne ne se trouve plus; on n'aperçoit que le derrière de la perruque à bourse du marchand, et des jambes, ça et là, dont on ne reconnaît plus les propriétaires. Valentin, fille d'un côté, montre de l'autre la moitié d'une veste et d'une culotte de soie noire. Estelle, qui croit tout perdu, se met à pleurer; le capitaine rit plus haut que jamais; le conducteur jure; on ne sait plus où on en est.

Le conducteur commence un interrogatoire, qui, bientôt, ennuie le capitaine. Il interrompt l'orateur. « Avez-vous, lui demanda-t-il, entendu « quelquefois parler de mademoiselle Androgyne? « — Non, monsieur. — Mademoiselle Androgyne « était, à la fois, fille et garçon; il plaît à made- « moiselle Désormeaux l'aînée d'être mademoi- « selle Androgyne cadette; personne n'a rien à « dire à cela. Mademoiselle Estelle est une jeune « personne fort estimable; je vous déclare que

« je les prends toutes deux sous ma protection,
« et, certes, je ne souffrirai pas qu'on leur man-
« que de respect. — Monsieur,... monsieur.... —
« Abrégeons. Démêlez-moi ces quatre jambes-là;
« placez madame dans votre cabriolet, et que la
« paix se rétablisse ici. — M. l'officier, j'ai ma place
« dans la voiture, et bien sûrement... — Ah! vous
« résistez! Au premier relai, je vais trouver le maire
« du village; je lui déclare que vous faites d'une
« diligence une chambre à coucher, et je vous
« fais mettre à pied. »

Le discours du capitaine était clair; les faits étaient positifs; la pauvre femme, que l'officier eût disputée au marchand, si elle eût eu trente ans de moins, fut obligée de descendre et de se mettre à côté du conducteur. Le marchand, qui n'avait plus rien à faire, s'endormit, et le capitaine jasa avec nos jeunes gens.

Valentin sentait la nécessité de réparer promptement le désordre de sa toilette, et il ne pouvait, sans ameuter les passans, aller de la voiture à la friperie. Le secours d'un tiers lui devenait indispensable, et il ne dissimula rien. La franchise, l'amabilité du joli couple intéressèrent vivement le capitaine. Après s'être emporté contre les parens, qui oublient qu'ils ont été amoureux, et qui contrarient ceux qui sont bien aises de l'être à leur tour; après avoir chaudement approuvé la conduite d'Estelle et de Valentin, il promit au jeune homme de lui procurer des habits à la

première ville où on s'arrêterait, et il lui fit quelques questions sur les projets qu'il avait sans doute formés pour l'avenir. « Des projets, mon-
« sieur! Je ne m'occupe jamais de cela. — Mais,
« où allez-vous? — A Toulouse. — Et après? —
« Oh! nous verrons. — Et si on vous suit; si on
« vous arrête? — Ce ne sera pas ma faute. — Hé!
« que deviendra cette pauvre petite? — Vous me
« faites trembler. — Je vous conseille de sortir de
« France, et de passer en Espagne. — Bien! —
« Vous avez fait de bonnes études; vous ensei-
« gnerez le latin et le français, et vous vivrez. —
« Excellente idée! — Comment présenterez-vous
« mademoiselle? — Comme ma femme. — Allons-
« donc, allons donc, personne ne croira au ma-
« riage de deux enfans. — Hé bien! j'en ferai ma
« sœur. — Cette sœur-là paraîtra suspecte. Faites-
« en votre frère. — Vous avez ma foi raison. —
« Avez-vous assez d'argent, pour aller jusqu'à
« Madrid? — J'en ai de quoi faire deux fois le
« tour du monde. — Ménagez-le bien, mon cher
« ami : il vous faudra du temps pour vous faire
« connaître et avoir des écoliers. Par exemple,
« une chambre vous suffira, et il en faudrait deux
« si mademoiselle était votre sœur. Elle se char-
« gera des petits soins du ménage, et ce qu'elle
« vous apprêtera vous semblera excellent. —
« Mais, monsieur le capitaine, il me semble qu'il
« convient que nous logions séparément, jusqu'à
« ce que nous soyons mariés. — Oui, cela con-

« vient, mademoiselle; mais cela est fort en-
« nuyeux, et pourquoi vous ennuyer, quand vous
« pouvez faire autrement? »

Valentin protesta que l'officier était l'homme le plus raisonnable qu'il eût vu de sa vie, et il embrassa Estelle si tendrement, si vivement, qu'elle commença à penser comme lui.

On arriva à Tours, où on devait coucher. Le capitaine, fidèle à sa parole, courut chez le fripier le plus renommé de la ville, et fit apporter un gros paquet d'habits, de toutes les tailles, qu'on déposa, par ses ordres, dans un cabinet voisin de la chambre des jeunes gens; ils choisirent, essayèrent, essayèrent encore, et, lorsqu'ils eurent à peu près leur affaire, le capitaine alla leur acheter, toujours par esprit d'économie, six chemises de garçon; il prétendait que six chemises à deux valent mieux que trois à chacun. Quand le travestissement fut terminé, on fit monter le conducteur. « Mon ami, lui dit le dragon, vous avez cru,
« comme moi, que ces messieurs étaient des de-
« moiselles. Un louis, qu'on va vous donner, vous
« prouvera incontestablement que vous vous êtes
« trompé, et vous fermera la bouche. »

Le marchand, à qui il était fort égal que les jeunes gens fussent des garçons ou des filles, consentit volontiers à se taire. La comédienne composa. Elle déclara qu'elle allait publier, dans l'auberge, ce qu'elle savait de cette aventure, si on ne consentait à oublier la sienne, et à la réin-

tégrer dans l'intérieur de la voiture. « Accordé! « accordé! s'écria le capitaine. Mais arrangez-vous « de manière à ce que je n'aie plus à souffrir des « cahots. »

Il était temps que nos amoureux trouvassent un capitaine de dragons, homme de sens et de jugement. Le lieutenant de police de Paris avait écrit, dans les principales villes de toutes les grandes routes, pour qu'on arrêtât, et qu'on rendît, à un président du parlement de Paris, deux victimes qui voulaient lui échapper. On était à table, on commençait à souper, lorsqu'un commissaire de police entra dans la salle à manger, et les deux signalemens à la main, alla regarder les voyageurs sous le nez. Ses yeux louches se portaient du papier sur les figures, et des figures sur le papier. « Terminez donc, M. le commissaire, « lui dit le capitaine. Nous n'avons pas ici de de- « moiselles de seize à dix-sept ans, madame en a « cinquante; il y en a trente que monsieur porte « une perruque à bourse; je suis capitaine au ré- « giment Dauphin-Dragon, et ces jeunes mes- « sieurs sont deux cadets gentilshommes que je « conduis à mon corps, et qui sont particulière- « ment protégés par M. de Sartines. Par M. de « Sartines! reprend le commissaire. Oh! ils feront « leur chemin; ils feront leur chemin. Je vous « salue, messieurs, et je vous demande pardon « de vous avoir dérangés. »

Le souper fut très-gai, comme vous pouvez le

croire. Des malheureux, échappés au naufrage, sentent vivement le prix de leur existence, et l'amour, qui a cru tout perdre, s'applaudit d'avoir tout gagné. Estelle avait touché au moment d'être séparée, sans retour, de son cher Valentin, et ses alarmes le lui avaient rendu plus précieux. Aussi, consentit-elle, sans trop de difficultés, à partager avec lui une chambre à deux lits. Valentin donna sa parole d'honneur de ne pas sortir du sien. Ces paroles d'honneur-là sont-elles vraiment obligatoires?..... Il est constant que le lendemain Estelle rougit beaucoup en revoyant l'officier; qu'elle n'osait lever les yeux sur personne dans la voiture, et, qu'à la dérobée, elle pressait tendrement la main de son ami. Je suis tenté de croire que la suppression des dimanches et des jeudis avait été prononcée sur des apparences mensongères, sur des rapports calomnieux, car jamais la sensible Estelle n'avait éprouvé le trouble, l'embarras, la confusion qui l'agitaient en ce moment. Ce qu'il y a de certain encore, c'est qu'à Bordeaux elle ne répliqua pas quand Valentin dit à l'hôtesse qu'il ne voulait qu'un lit pour lui et son frère.

> Le premier pas se fait sans qu'on y pense ;
> Craint-on jamais ce qu'on ne prévoit pas ?

Mais, le second, mesdames, le second!... Oh! que que celui-là est joli!

En arrivant à Toulouse, le capitaine s'applaudit d'avoir été sage en route, parce que, disait-il, il

serait en état d'obtenir, pour ses jeunes amis, des marques de bienveillance d'une certaine dame qui avait des bontés pour lui. A Toulouse, comme ailleurs, les femmes mènent leurs maris, ou à peu près. Celui de cette dame est lieutenant de police, et on obtiendra facilement de lui un passeport, à l'aide duquel nos amans franchiront les frontières.

En effet, le capitaine se conduisit si bien, mais si bien, que, dans son ravissement, la dame s'écria : « Ah ! mon ami ! je vous donnerais ma vie.— « Je ne demande pas tant. Je me contenterai « d'un passeport pour l'Espagne, que monsieur « délivrera à deux amoureux, avec qui je suis ve- « nu ici de Paris. — Des amoureux ! Ah ! tout ce « qui aime m'inspire le plus vif intérêt ! »

Madame voulut voir les jeunes gens. Elle les accueillit ; elle les caressa ; elle les présenta à son mari. « Un moment, madame ; on ne délivre point « de passeport à des inconnus... — Ce ne sont pas « des inconnus, monsieur, puisque je vous les « présente. — Mais, madame... — Mais, monsieur, « ce sont de bons ou de mauvais sujets. Dans le « premier cas, ils n'ont pas besoin de recomman- « dation ; dans le second, c'est servir la France « que l'en délivrer. — Encore une fois, madame... » Madame embrassa, d'un air très-tendre, son mari, qui n'était pas accoutumé à cela. Elle lui passa la main... sous le menton ; elle le cajola de toutes les manières. Elle fut infidèle au capitaine, et s'en repentit amèrement ; mais elle eut le passeport,

et, le lendemain, nos jeunes gens partirent pour Ax, chargés des vœux, bien sincères, que formèrent, pour eux, le capitaine et son obligeante amie.

A défaut de voitures publiques, ils en prirent une particulière, et ils s'en trouvèrent au mieux. Les scrupules d'Estelle étaient évanouis; elle se livrait, sans réserve, à l'amour le plus tendre. Valentin était dans la première ivresse du bonheur. Ils arrivèrent à Ax, sans s'être aperçus qu'ils avaient voyagé.

Un muletier, qui avait amené là une belle fugitive de Lérida, que son amant était venu attendre en cette ville, pour s'épargner le désagrément d'une enquête criminelle, ce muletier, qui allait d'auberge en auberge, cherchant des voyageurs, pour le retour, proposa à nos jeunes gens de les conduire jusqu'à Madrid, si cela leur convenait. Ses mules étaient excellentes, et sa litière était commode. Valentin pensa de suite qu'une litière est préférable à un carrosse, et il s'arrangea avec le muletier.

On part gaiement; on s'enfonce dans les Pyrénées; on dîne, on couche dans des auberges détestables, et l'amour trouve un trône partout. On descend dans les plaines d'Espagne; on n'entend plus un mot de ce que disent ceux à qui on parle, et on s'en console aisément. Quand on est deux, et qu'on a toujours quelque chose à dire, on se passe volontiers d'autres interlocuteurs, et, pour

les besoins de la vie, il est des signes qui disent clairement : *A boire! à manger! un lit!*

On arrive aux portes d'Urgel. Un seigneur, on ne voit que cela en Espagne, un seigneur brûlé du soleil, sec comme un parchemin, fort mal vêtu, armé d'une longue hallebarde, était planté là pour attendre les voyageurs. Comme sa seigneurie ne savait pas lire, elle dédaigna de regarder le passeport de nos jeunes gens, et elle chargea un autre seigneur, qui bâillait dans un corps-de-garde enfumé, de les conduire chez sa seigneurie le corrégidor du lieu.

Le corrégidor était un homme de cinquante ans, vain... comme un Espagnol, ignorant comme un capucin, et il avait fait écrire en grosses lettres, pour ne pas l'oublier, au-dessus de son grand fauteuil vermoulu : AUCUN FRANÇAIS NE PEUT ENTRER EN ESPAGNE S'IL N'EST PORTEUR D'UN PASSEPORT DE MONSEIGNEUR L'AMBASSADEUR DU ROI A LA COUR DE VERSAILLES.

Quand nos jeunes gens lui furent présentés, il dédaigna de se lever; il leur fit signe, de la main, d'attendre, et il acheva de réciter son rosaire, occupation très-louable, sans doute, mais qui ne donne pas d'intelligence à ceux qui n'en ont pas reçu de la nature.

Après une grande demi-heure, il laissa retomber son rosaire, attaché à sa ceinture; il tira son bras décharné de dessous un manteau crasseux, et il l'allongea pour recevoir le passeport. Il cher-

cha, d'abord, le sceau de monseigneur l'ambassadeur, et, ne l'y voyant pas, il se leva pour relire la fatale inscription apposée au-dessus de son fauteuil. Cette formalité indispensable étant remplie, il envoya chercher un alcade, déserteur du service de France, qui, à force de réciter des rosaires, avait captivé la bienveillance de sa seigneurie, laquelle l'avait élevé, par dégrés, au poste brillant qu'il remplissait alors.

Estelle et Valentin s'ennuyaient beaucoup de tant de lenteurs. Les pauvres enfans étaient loin de prévoir le dénouement.

L'alcade arrive; il les interroge en français; il leur traduit l'inscription, si cruelle pour eux, que monseigneur le corrégidor vient de relire une seconde fois. Estelle pleure; Valentin s'écrie qu'il ignorait cet usage-là; que, s'il en avait eu connaissance, il aurait facilement obtenu les papiers nécessaires. On lui réplique que lui et son frère sont des avanturiers, et qu'on va les conduire en prison. Estelle sanglotte; elle s'évanouit. Valentin dit qu'on vit en prison comme ailleurs, et il se lève, pour prendre la main d'Estelle et suivre, avec elle, le seigneur alcade. Il s'aperçoit qu'elle est sans connaissance. Il s'emporte, il jure, et monseigneur, après s'être fait traduire ses imprécations, prononce que les délinquans seront mis au cachot.

Mais comme on ne va pas là en carrosse, qu'il n'y avait pas de charrette disponible en ce mo-

ment, qu'Estelle ne pouvait marcher, et que la jeunesse et la figure du prétendu jouvenceau inspiraient quelqu'intérêt, le corrégidor sonne; il demande à une espèce de duègne, chargée du soin de sa lugubre maison, des sels et de l'éther, et, en attendant tout cela, il s'avance pour d'éboutonner la veste d'Estelle, et lui dénouer sa cravate. Valentin le repousse rudement, et c'est un crime nouveau. L'alcade repousse Valentin, et Valentin rosse l'alcade. La vieille laisse tomber l'éther et le sel, et appelle la garde. On serre, on presse Valentin, qui se défend comme un lion. Il cède au nombre, et quand on le tient, on le garrotte. Forcé de rester dans l'inaction, ses yeux cherchent et trouvent Estelle; elle a repris l'usage de ses sens; mais leur secret est découvert; l'opiniâtre corrégidor a souillé de ses mains noires, des trésors qui n'étaient réservés qu'à l'amour.

On ne se hâte jamais de prononcer contre une fille charmante, et on aime à se débarrasser d'un témoin incommode. Le décret du corrégidor fut exécuté à l'instant sur la personne de Valentin. On le mit au cachot.

Parbleu, se dit Valentin, il est fort désagréable d'être logé ici. Cependant ces murs sont secs, ma paille est fraîche, et je pourrais être bien plus mal... Mais Estelle?... Estelle m'aime; elle me sera fidèle. Elle n'ira pas loin, car elle n'a pas le sou. Quand je sortirai d'ici, nous nous reverrons avec un plaisir, que la satiété commençait à

émousser. Allons, allons, tout est pour le mieux.

Mais que faisait Estelle, pendant que son amant philosophait dans son cachot? Elle pleura d'abord beaucoup; cela soulage. Elle demanda à être réunie à son cher Valentin, et le seigneur corrégidor lui répondit gravement que les mœurs publiques ne lui permettaient pas d'accéder à sa demande. Estelle pleura plus fort, et sa seigneurie la trouva plus belle et plus intéressante. Estelle cessa de pleurer; c'est toujours ainsi que finissent les grandes douleurs, et, quand elle put entendre le langage de la raison, le corrégidor lui adressa ce discours mémorable.

« Vous auriez suivi à Madrid un étourdi, qui « paraît avoir les passions très-vives, et qui vous « aurait abandonnée à la première occasion. Vous « êtes tombée dans mes mains, pour que je dé- « tourne de vous la griffe de Satan. Vous êtes « jeune et jolie; je suis vieux; mais j'ai des yeux « et un cœur. Vous avez commis des fautes; nous « les expierons ensemble. Je veillerai sur vous, « comme un tendre père, et je répondrai de « votre sagesse, parce que vous ne sortirez pas « de ma maison. Inès, ma vieille gouvernante, « va vous donner les habits de votre sexe; vous « serez plus jolie encore, et si je suis satisfait de « vos manières... »

Estelle interrompit ici l'orateur, qui, avec le genre d'esprit que vous lui connaissez, s'était interrompu trente-deux fois, pour trouver la suite

de ses phrases, et prévenir, par son éloquence, la belle Estelle en sa faveur. La belle Estelle protesta qu'il lui était égal que sa seigneurie eût un cœur et des yeux ; qu'elle n'avait commis que de très-jolis péchés, et que, s'il fallait absolument qu'elle les expiât, ce ne serait pas avec le corrégidor d'Urgel. Elle protesta que, si on ne lui rendait Valentin, elle allait crier, par la ville, que sa seigneurie n'enfermait les amans que pour convertir, d'une façon nouvelle, les petites Madeleines de Paris. Le corrégidor lui répliqua que Valentin n'avait pas de passeport ; qu'il s'était mis en révolte ouverte contre la magistrature ; qu'il avait cassé le nez et trois dents à un alcade ; qu'il méritait la mort, et que, si elle faisait le moindre bruit, il serait pendu dans huit jours ; que si, au contraire, elle était calme et docile, il sortirait du cachot le lendemain.

L'idée de Valentin pendu glaçait le sang d'Estelle. Sa mise en liberté, solennellement promise, ramenait l'espérance dans son cœur. Valentin, libre, trouverait bien quelques moyens de se rapprocher d'elle ; il la tirerait, n'importe comment, des mains de toutes ces sales seigneuries, et ce qui pouvait leur arriver de pis était de rentrer en France, à l'aide du passeport dont ils étaient encore porteurs : une fille de dix-sept ans, et qui aime, ne manque jamais de tout arranger pour le mieux. Estelle marqua une tranquillité qui n'était pas feinte ; elle était toute au plaisir de

revoir son amant. Mais semblable au chat, qui a toujours une pate en l'air, elle avait l'œil à tout, et une égratignure marquait la face vénérable de sa seigneurie, lorsqu'elle voulait s'approcher de trop près.

Ah! pensait le corrégidor, cette fille-là est, véritablement, d'une sagesse exemplaire, et il faut que ce petit coquin, qui est en prison, lui ait donné quelque philtre. Attendons que l'effet en soit dissipé, pour faire valoir notre rang, notre fortune, et une figure, incontestablement, très-distinguée.

Le corrégidor était une bête, vous le savez; mais souvent une bête entend mieux ses intérêts qu'un autre, parce qu'elle s'en occupe sans cesse. Celle-ci sentait bien que plus Valentin serait éloigné et plus le philtre cesserait d'opérer. Il est des bêtes qui ont de l'honneur à leur manière, et celui du corrégidor était engagé à ce que Valentin sortît de prison le lendemain; mais il est des capitulations de conscience, au moyen desquelles on concilie tout.

En conséquence, le lendemain, de très-bonne heure, Valentin reçut la visite d'un sergent, d'un caporal, et d'un soldat des Gardes Wallonnes. Ces messieurs attendaient, à Urgel, les Français bien constitués, mais sans pain, et qui n'avaient rien de mieux à faire que de manger celui qu'on leur offrait. Le sergent déclara à Valentin que le roi d'Espagne serait fort aise d'avoir à son service

un joli garçon comme lui. Valentin répliqua qu'il était déja au service d'Estelle, et qu'il ne voulait pas changer de maître. D'après cette réponse, le sergent et le soldat placèrent poliment le prisonnier sur le ventre, et le caporal lui appliqua vingt-cinq coups de canne sur les fesses. Valentin ne concevait pas que le roi d'Espagne, qui aimait tant les jolis garçons, les fît traiter ainsi. Ah! disait-il, quand le caporal eut reporté le bout de sa canne à terre, peut-être si j'étais laid, en eussé-je reçu cinquante coups. Une jolie figure sert toujours à quelque chose.

Le sergent réitère sa proposition, et Valentin répète son refus d'y accéder, en se frottant le derrière. On s'empare de nouveau de lui, au nom du roi d'Espagne, et on double la dose. « Je « vois, dit Valentin, que vous n'êtes pas disposés « à finir, et, selon les apparences, vous ne vous « fatiguerez pas les premiers. Au reste, je ne « veux pas mettre votre persévérance à de plus « longues épreuves; je vais signer. »

On lui présente un papier, en tête duquel était imprimé en grosses lettres, *Engagement* VOLONTAIRE, et pour prouver que Valentin s'était volontairement engagé, on lui fit traverser la ville, avec les menottes; on le conduisit au village de Pla, où les recruteurs avaient leur dépôt; on en tira sept à huit jolis garçons, des mains desquels on s'était assuré, et on leur fit prendre le chemin de Madrid, escortés par un caporal et quatre

soldats du corps brillant, dans lequel ils allaient avoir l'honneur de servir.

Voilà qui est singulier, pensait Valentin ! il y a quinze jours, j'étais chanoine, et aujourd'hui me voilà soldat. Ma foi,

> Par ce métier l'honneur n'est point blessé ;
> Rose et Fabert ont ainsi commencé.

Et puis je peux faire mon chemin... si pourtant je ne déserte pas. Mais Estelle ?... Je l'aime tant !... et on me l'a fait changer contre un mousquet !... Hé bien ! ne vais-je pas pleurer ? Ai-je quelques reproches à me faire ? Des larmes me rendront-elles ce que j'ai perdu ? Non, non, je n'en verserai pas : il faut savoir supporter le mal, comme on sait jouir du bien. D'ailleurs, si je me fais mourir de chagrin, Estelle n'en sera pas plus heureuse, et je dois me conserver pour elle ; ainsi vive la joie, la chansonnette et le bon vin... Mais cette chère Estelle, que va-t-elle devenir ? Ah ! elle aura bien quelques petites aventures, qui, probablement, seront plus gaies que les miennes ; mais ce ne sera pas sa faute, et, quand nous nous rencontrerons, je la reprendrai comme une veuve respectable, qui aura conservé tous ses droits sur mon cœur. Allons, allons, ne pensons plus à tout cela.

Bientôt Valentin répandit la gaieté autour de lui. Les jolis garçons, qui avaient les fers aux mains, riaient de ses contes, et le caporal com-

mandant, qu'amusait son jeu de physionomie, lui faisait l'honneur de lui frapper quelquefois sur l'épaule. Quand on s'arrêtait à une auberge, qui n'était pas détestable, Valentin régalait le détachement d'un *olla-podrida* qui le faisait sentir l'ail pendant vingt-quatre heures, et d'un vin, qui puait le bouc à faire reculer d'une lieue nos gourmets de Paris. Le caporal trouvait ces procédés-là fort honnêtes et fort agréables, ce qui, pourtant, ne l'empêchait pas de mettre en prison Valentin et ses camarades dans toutes les villes ou bourgades où on passait la nuit.

Après quinze jours d'une route, qui, sans les saillies de Valentin, eût ressemblé à une marche funéraire, on entra dans la magnifique ville de Madrid, qui, cependant, ne vaut pas Paris, Londres, Manheim, ni même Nancy. Tout le monde sait que cette superbe cité est arrosée par le fleuve Mançanarès, qui porte des ponts hardis, sous lesquels on passe à pied l'été, parce qu'il n'y a pas d'eau dans la rivière.

On arrive à la caserne de messieurs les Gardes Wallonnes. M. le major prend le signalement de nos jolis garçons, et le fait afficher dans le corps-de-garde qui est près de la grille. Il rassemble tous les sergens, et chacun d'eux regarde attentivement de la tête aux pieds nos nouveaux venus. Vous ne devinez pas le but de ces formalités; je vais vous le faire connaître. Cela voulait dire, que ces recrues ne devaient pas sortir des caser-

nes; qu'au moyen de leur signalement on les reconnaîtrait à la grille, et que, si le factionnaire était incertain, le sergent de garde serait appelé pour prononcer.

Le lendemain Valentin fut revêtu de l'habit du roi, richement galonné en fil; on lui mit un petit chapeau sur l'oreille, et une longue épée au côté. On le fit passer sous le drapeau avec ses compagnons de voyage, et on leur notifia qu'ils venaient de prêter serment de fidélité au roi. M. le major ajouta, d'un air tout-à-fait aimable, que la conséquence de leur prestation de serment, était que celui qui déserterait et qui serait repris passerait par les armes. C'est ce que nous appelons en France être *fusillé*.

Valentin aurait été fort aise de voir la ville de Madrid, et de s'y amuser un peu pour son argent. Comme cela n'était pas possible, il chercha à tirer le meilleur parti de l'enceinte qu'il lui était défendu de franchir. Il trouva cinq à six cours, la plupart plantées de grands arbres, et offrant des jeux très-intéressans, auxquels il était difficile de perdre vingt sous en vingt-quatre heures. Dans une des cours, était la boutique d'une cantinière qui aimait les jolis garçons autant que le roi, et qui s'en faisait servir d'une manière plus directe. Dans une autre de ces cours était la salle d'escrime, dont le *professeur* vint saluer Valentin. Il lui protesta que son art était le premier de tous, en ce qu'il développe le corps,

lui donne de la grace, fait la sûreté de celui qui l'exerce, et le met à même de tuer son homme à l'occasion. Tout cela s'apprenait moyennant dix-réaux par mois.

Le matin, à cinq heures, le tambour roulait dans toutes les cours, ce qui signifiait, pour Valentin, qu'il fallait prendre un fusil; le mettre sur son épaule, lorsqu'il voudrait le jeter par terre; marcher, quand il lui conviendrait de s'arrêter, et tourner à droite, quand il lui plairait d'aller à gauche. A neuf heures, il était libre jusqu'à cinq heures du soir, où il était encore obligé de faire abnégation de lui-même. Pendant le reste du jour, il pouvait aller jouer, tirer des armes, et faire sa cour à la cantinière.

Cette cantinière était une femme d'une trentaine d'années, élancée, maigre et noire comme une Espagnole. Le premier coup d'œil de Valentin ne lui fut pas favorable. Il la compara à Estelle, à qui elle ressemblait comme l'ortie à la rose; mais la cantinière était la seule femme établie dans le quartier, et quand on est seul, on devient nécessaire. Les yeux de Valentin se firent, peu à peu, à ces charmes rembrunis, et il n'avait plus, pour lui adresser ses vœux, qu'à devenir sourd au cri de sa conscience, qui lui reprochait vivement une infidélité, qui, pourtant, n'était encore que d'intention. Oh! c'est une terrible chose que la conscience!

Cependant nous cherchons, tous, les moyens

de la calmer, quand elle nous gêne, et nous avons presque toujours le malheur d'y réussir. Valentin se disait : J'ai promis à Estelle de lui être fidèle, et que peut-elle gagner à ce que je tienne ma promesse, lorsque nous sommes à cent lieues l'un de l'autre, peut-être ? Elle a pris envers moi le même engagement, et si elle le viole, en saurai-je jamais rien ? Si un jour nous nous revoyons, elle me protestera qu'elle n'a vécu que pour moi ; je lui jurerai la même chose ; nous aurons l'air de nous croire, et c'est, au fond, ce que nous pourrons faire de mieux. Enfin, Estelle est absente, et la cantinière est là ; vive la cantinière !

A propos d'Estelle, ne devrais-je pas vous parler un peu de ce qu'elle pense, de ce qu'elle dit, de ce qu'elle fait ? Elle est si intéressante ! Oui, mais Valentin est mon héros, et vous savez bien qu'une des règles du roman, est qu'on ne perde pas de vue son principal personnage, à moins, cependant, qu'on se permette quelque épisode, ce qui fait languir l'action, et ce que, par conséquent, je m'interdirai. Je reviens à Valentin.

La cantinière, qui paraît sur la scène, s'appelait dona Julia. Elle était noble, parce qu'elle avait épousé le seigneur Mendoce, qui avait passé des écuries de M. le major à la cantine, moyennant une petite formalité : il avait été obligé d'épouser Julia, qui lui avait été proposée par le général-colonel, dont elle avait été femme de chambre, selon toute l'acception du mot. Le sei-

gneur Mendoce était bien la meilleure pâte de mari qui existât dans toutes les Espagnes, pourvu, toutefois, qu'il y trouvât son compte, et, comme a dit un plaisant, aucun n'en meurt et beaucoup en vivent.

Valentin ne se souciait pas trop de la soupe du roi. Il avait de l'argent; il voulait s'approcher de Julia; elle tenait table ouverte; il était tout simple qu'il allât s'y asseoir. Le seigneur Mendoce avait remarqué que le joli soldat portait un habit de drap fin, le chapeau de castor, et le bas de soie, ce qui annonce des ressources. Il mesura son accueil sur celles qu'il lui supposait; mais quand son œil eut pénétré au fond de la bourse de Valentin, sa bienveillance devint presque du respect. Il sollicita, pour lui, l'honneur d'être admis à la table de messieurs les sergens, ce qui fut refusé avec dédain, et ce qui contribua à arranger les affaires de sa femme et du jeune soldat.

Mendoce, piqué du refus qu'il avait essuyé, jura par saint Jacques, de Compostelle ou d'ailleurs, de dédommager Valentin de la manière la plus éclatante. Son couvert fut mis tous les jours à une petite table, où personne n'était admis, et qui était placée près du comptoir de la signora. Au moyen de cet arrangement, Valentin faisait l'amour en dînant, en soupant, ce qui ne laisse pas d'être commode.

Il apprit bientôt que la dona avait deux maris,

l'un selon les lois, et l'autre qui avait été selon son cœur ; mais comme tout s'use, ce cœur-là avait cessé de parler en faveur de l'adjoint du seigneur Mendoce, et il se prononçait plus fortement, chaque jour, en faveur de Valentin. Or, femme qui a de l'expérience et qui aime, sait, aussi bien que Jean-Jacques, que la punition de l'occasion perdue est de ne plus la retrouver. D'après cela, la dona s'empressa de saisir la première qui s'offrit, et elle proclama ce second adjoint le premier homme du monde.

Comme il est assez difficile de mener de front le mariage et deux intrigues, Julia jugea à propos de mettre Valentin dans son entière confidence. Elle sentait qu'il n'y avait que ce moyen-là de l'engager à prendre certaines précautions, nécessaires à son repos, et peut-être à sa sûreté. Il apprit donc qu'il avait l'honneur de partager les bonnes graces de la signora avec le seigneur Durillon, sergent de la compagnie à laquelle il était attaché. Il eut connaissance des heures auxquelles se présentait son rival respectable ; on convint de celles où il pouvait venir, sans compromettre sa tendre amante ni lui, et il lui fut enjoint d'être très-circonspect, parce que le seigneur Durillon était jaloux comme un Espagnol, et qu'un sergent jaloux est toujours redoutable pour son soldat.

Un petit évènement ajouta à la haute considération que le seigneur Mendoce avait pour Valentin. M. le major était un très-bon officier, qui

avait reçu une éducation de gentilhomme. Il savait.

> . . . . . Tirer, boire et signer son nom,
> Et se croyait savant comme feu Cicéron,

Or, plus on sait et plus on veut savoir, c'est l'ordinaire. M. le major jugea convenable d'apprendre le français à juste prix, non pas le français des Pays-Bas, qu'il parlait parfaitement, mais celui de Racine, qui vaut un peu mieux. Il savait que Valentin avait fait de fort bonnes études; plus, qu'il avait été chanoine, et il n'en fallut pas davantage pour lui valoir la préférence sur tous les soldats qui composaient le régiment.

Il faut payer, d'une manière quelconque, ceux qui nous sont utiles, et M. le major, qui tenait singulièrement aux espèces, solda le premier trimestre, en faisant Valentin caporal. Valentin ne faisait avec plaisir que ce qui lui convenait, et c'était un pauvre soldat. Mais les distinctions élèvent l'ame, et notre héros, décoré des marques de son grade, marcha beaucoup plus droit, et fut s'offrir à l'admiration de dona Julia et de son époux, qui le salua jusqu'à terre, et qui, s'il l'eût osé, l'aurait remercié de l'honneur qu'il lui faisait en le...

Ce petit évènement eut des suites sérieuses, et cela arrive quelquefois. Si Hélène n'avait pas été jolie, le royaume de Troie existerait peut-être encore; si Henri VIII n'avait pas été amoureux,

les Anglais feraient maigre encore le vendredi et le samedi. Si Valentin n'avait pas été fait caporal, il serait encore soldat au régiment des Gardes Wallonnes. Mais les caporaux ne sont pas consignés au quartier, et, celui-ci, en sa qualité d'instituteur de son major, jouissait de la prérogative de mener promener avec lui quelques soldats, dont il répondait. Il accordait, ordinairement, la préférence à ceux qui s'étaient, *volontairement*, engagés avec lui à Urgel.

Un peu plus attaché à ce qu'on lui disait être son devoir, depuis qu'il était monté en grade, il s'occupait sérieusement de son métier, pendant deux heures, le matin ; ensuite il allait dîner et faire l'amour ; puis, il tirait des armes et courait les rues de Madrid jusqu'au soir.

Il est difficile à un joli homme de parcourir, tous les jours, les plus brillans quartiers d'une capitale, sans avoir quelques aventures. L'habit de soldat n'a rien de bien engageant pour des femmes d'un certain état. Mais l'amour rapproche les conditions, ou plutôt il les fait disparaître. Une belle dame se souvint, en regardant Valentin à travers ses jalousies, que dans le bon vieux temps, on avait vu des rois épouser des bergères. Il était tout simple que le beau caporal ne devinât pas, derrière une jalousie, l'objet divin qui brûlait pour lui, et une vieille femme obligeante se chargea de lui annoncer son bonheur. Il fut introduit clandestinement. Son amour-propre et

son cœur furent également flattés de ce nouveau triomphe, et dona Julia ne fut plus à ses yeux qu'une gargotière.

Gargotière ou autre, il n'est pas de femme qui ne tienne à ses intérêts, et qui n'ait son grain de vanité. Julia s'aperçut avec douleur que Valentin ne faisait plus de prodiges; elle en conclut qu'il partageait ses faveurs, et elle ne douta pas valoir infiniment mieux que celle qui lui dérobait le cœur de son amant. Elle ignorait, quoiqu'elle sût bien des choses, que l'amour ne brûle jamais deux cierges devant le même autel, et elle entreprit de rallumer les feux de Valentin.

Un jour, Mendoce était sorti, le sergent Durillon avait payé sa dette, et Valentin se disposait à s'aller promener avec ses protégés. Julia le voit, faisant la belle jambe dans la cour. Elle l'envoie appeler; il arrive, après avoir recommandé à ses camarades de l'attendre.

Julia lui reproche son infidélité, et elle commence, sur la perfidie des hommes, un discours qui paraît, à son auditeur, devoir être beaucoup trop long. Il l'interrompt brusquement et lui dit: « Je vous ai aimée, c'est fort bien; je ne vous « aime plus, ce n'est pas ma faute. » Cette manière de s'excuser ne peut plaire à aucune femme. Julia entre en fureur; elle dit tout ce qu'une femme outragée peut adresser à un parjure, et Valentin se met à siffler un petit air.

Le sergent, qui lui avait arraché un engage-

ment *volontaire* à Urgel, avait été remplacé par un autre, et venait d'entrer, poudreux et hâletant, dans la première cour du quartier. Durillon, son ami particulier, lui saute au cou, l'entraîne, le porte presque à la cantine, et demande de la limonade. Une servante maladroite les place dans une chambre voisine de celle où se passait l'orageuse explication.

Durillon reconnaît la voix de Julia, et il prête l'oreille. Ce qu'il entend est très-clair et le révolte. Il veut savoir quel est l'insolent qui ose coiffer un homme de son importance ; il entre ; il reconnaît Valentin. Son indignation n'a plus de bornes ; il lève la canne sur le caporal, qui est Français. Celui-ci fait un saut en arrière, et tire l'épée ; Durillon est forcé de se défendre. Son camarade accourt au cliquetis des armes, et il n'arrive que pour voir tomber Durillon. Valentin le reconnaît. « Ah! coquin, s'écrie-t-il, c'est toi « qui m'as fait administrer, à Urgel, soixante-« quinze coups de canne », et il le charge. Le sergent féraille un moment, et tombe sur son ami Durillon.

Un caporal, qui a tué deux sergens, mérite, en Espagne, d'être pendu deux fois, et Valentin ne se souciait pas de l'être une. Il remet son épée sanglante, enferme Julia à double tour, traverse le quartier, sort avec ses camarades, tourne cinq à six rues, et entre dans le premier cabaret, pour reprendre ses esprits et penser à ce qu'il va faire.

Après avoir fait de longues et profondes réflexions, il s'exprime ainsi : « Je ne pouvais me « dispenser de tuer Durillon, qui voulait me dés- « honorer. J'avais encore les coups de canne de « l'autre, non sur le cœur, mais sur les fesses, et « on n'est pas fâché de se venger, quand l'occa- « sion se présente; d'ailleurs, il eût répandu l'a- « larme et m'eût fait arrêter. Il était donc indis- « pensable de tuer encore celui-là; ainsi je n'ai « rien à me reprocher. Cependant, comme les « lois militaires sont positives, et qu'un conseil « de guerre est inflexible, je ne vois qu'un parti « à prendre, c'est de déserter. Adieu, mes amis, « portez-vous bien, et vivez en joie. — Comment, « adieu! nous ne quitterons pas notre caporal. « Nous rentrerons en France, ou nous serons « pendus tous ensemble. — Ma foi, vous avez « raison ; plus on est de fous, plus on rit. »

Ce n'était pas le moment de faire des phrases, et de s'arrêter dans un cabaret. Valentin avait encore une vingtaine de louis. Il en donna une partie à ses camarades ; leur enjoignit d'aller troquer, chez quelque juif, l'habit du roi contre des guenilles, et de payer, sans marchander, ce que le fripon leur demanderait en retour. Ils devaient ensuite l'aller attendre où il avait l'habitude de les trouver en sortant de chez la duchesse de... O mon dieu! quelle indiscrétion j'ai été sur le point de commettre! J'allais nommer une de ces

dames de haut parage que les romanciers, mes confrères, ne connaissent pas plus que moi ma duchesse, et que, pour se donner un petit air de vérité, ils désignent par trois étoiles. Or, je ne dois pas m'écarter des erremens de mes devanciers.

Valentin, travesti assez promptement, se rendit à l'heure accoutumée chez la duchesse des trois étoiles. Il lui raconta brièvement comme quoi il avait été dans la nécessité de tuer deux sergens, comme quoi il fallait fuir sans délai, et toujours maître de lui, grace à son rare caractère, il commença des adieux, qui n'étaient propres qu'à le faire regretter davantage. Madame la duchesse versait quelques larmes au premier adieu; elle pleurait au second; sanglotait au troisième; au quatrième, elle était près de suffoquer. « Ma foi, ma chère amie, lui dit Valentin, je suis « bien fâché de vous trouver inconsolable; mais, « foi de déserteur, je n'ai plus de consolations à « vous offrir. »

Madame la duchesse, après s'être assurée du fait, pensa à mettre son amant hors de la ville, se réservant, après son départ, de le recommander au grand saint Dominique. Elle mit en course la vieille, qui rentra, une heure après, avec six équipages d'ermites complets. Les beaux cheveux de Valentin furent cachés sous un capuchon, qui lui tombait sur les yeux; madame, de ses mains

blanches, le ceignit du fameux cordon; elle lui mit sur l'épaule la corne d'abondance, c'est-à-dire la besace, et, pour l'y fixer, elle glissa un rouleau dans chacune des sacoches. Elle embrassa tendrement son bien-aimé, le mit à la porte, et recommanda, tout bas, à la vieille, de lui en chercher un autre le lendemain.

Les uniformes séraphiques étaient divisés en deux paquets. Valentin en portait la moitié dans sa besace, et la vieille était chargée de l'autre. Il trouva ses camarades à l'endroit indiqué, et il les mena faire leur toilette sous un pont du Mançanarès. Chacun fixa son épée sous sa souquenille, et on délibéra un moment sur la route qu'on prendrait.

Valentin avait été caporal, et sa gaieté et sa tournure d'esprit lui donnaient, sur ses compagnons, la plus grande influence. Il est vraiment des hommes qui semblent nés pour commander aux autres. Vous savez bien que Bérénice a dit, en parlant de Titus :

> Qu'en quelqu'état obscur que le ciel l'eût fait naître,
> Le monde en le voyant eût reconnu son maître.

Ce qui est un peu fort; mais, puisque Racine l'a pensé et rapporté après Bérénice, il ne m'appartient pas de m'étonner que Valentin ait été nommé, par acclamation, chef suprême de nos fuyards.

Il pensa avec sagacité que six ermites, sortant ensemble de Madrid, pourraient être remarqués. On convint de se diviser deux par deux, de sortir de la ville par différentes portes, et de se rassembler au village de Paracuellos, qui est sur la route de Siguenza, laquelle conduit à Urgel.

Vous allez me demander comment j'ai la maladresse de renvoyer mon héros dans une ville, où il a déja été arrêté, incarcéré et bâtonné. Rappelez-vous ce fameux vers :

La critique est aisée, et l'art est difficile.

Et puis ne savez-vous pas que, de temps immémorial, les héros de romans, fidèles ou non à leurs princesses, ne manquent jamais de soupirer pour elles, quand ils n'ont rien de mieux à faire ? Un sentiment confus disait à Valentin qu'il reverrait son Estelle ; le corrégidor l'avait à peine regardé ; l'alcade aurait pu le reconnaître ; mais un jeune homme de dix-huit ans, change et grandit en douze mois ; d'ailleurs le capuchon masque les trois quarts d'une figure, et, tout bien calculé, il n'y avait pas plus de dangers, pour nos aventuriers, de prendre la route d'Urgel que telle ou telle autre.

Si ces raisons-là ne vous paraissent par suffisantes, je vous engage, monsieur qui me lisez, à en chercher de meilleures.

Valentin éprouvait d'abord quelque embarras,

lorsqu'il passait devant un corps-de-garde. Mais il remarqua, avec plaisir, que le factionnaire ne manquait jamais de lui présenter les armes ; les pauvres se mettaient à genoux et lui demandaient sa bénédiction : on ne pense pas à inquiéter un homme pour qui on a tant de respect. Valentin admira la prévoyance de la duchesse des trois étoiles, qui avait préféré le froc aux plus riches habits. Il sortit de Madrid, en lui adressant, par la voie de l'air, un dernier remerciement, et il ne pensa plus à elle.

DEUXIÈME PARTIE.

Valentin et son camarade n'avaient pas fait une lieue, qu'ils entendirent, derrière eux, le bruit de plusieurs chevaux. Quand on a peur, on a l'œil actif et les mouvemens prompts. Nos deux ermites se tournent et voient six cavaliers de la Sainte-Hermandad, qui venaient à eux au grand trot. Le premier mouvement du camarade fut de sauter le fossé qui bordait le chemin; le premier mouvement de Valentin fut de l'arrêter par son cordon. « Écoute, lui dit-il, il faut tâcher de n'être « pas pendus; mais si nous ne pouvons éviter « cela, je ne veux pas mourir d'avance du mal « de la peur. Il sera temps de s'occuper de finir « quand le moment sera venu, et moins nous y « penserons, moins il sera dur. Marche tranquil- « lement à côté de moi, et ne t'affecte de rien. »

Le camarade céda à l'influence de son chef; mais il tremblait de tous ses membres, quand la Sainte-Hermandad arriva. Le commandant salua jusqu'à terre le révérend Valentin; il lui demanda s'il n'avait pas vu quelques déserteurs des

Gardes Wallonnes, et vous pensez bien que Valentin répondit comme vous l'auriez fait vous-même. Les chevaux avaient besoin de reprendre haleine, et la conversation s'engagea. Le commandant désira savoir d'où venaient leurs révérences et où elles allaient. Valentin répondit, sans biaiser, que les ermites de la province allaient tenir un chapitre général dans les montagnes situées entre Siguenza et Médina-Celi; qu'ils seraient dirigés par le père provincial des capucins, qui savait le latin comme Cicéron et saint Jérôme, mais qui parlerait espagnol, parce que des ermites ne savent que cette langue-là, et à peu près. « En effet, révérence, vous avez un « petit accent. — C'est que j'ai parcouru toute « l'Espagne, et que j'ai fait mon noviciat dans les « Pyrénées. — Qu'à donc le révérend qui est « avec vous? — La fièvre tierce, depuis huit jours, « et le frisson vient de lui prendre. — Si j'osais « lui offrir un trait de vin de Malaga?... — Offrez, « offrez, commandant, et nous prierons pour « vous. »

Le bon vin ranime nos esprits, et le révérend retrouva du cœur. Il se mit à causer avec facilité, et le commandant, qui était observateur, tira ses tablettes et écrivit : *Le vin de Malaga, pris à forte dose, coupe la fièvre tierce à l'instant.* Il se promit bien de donner sa recette au chirurgien du régiment, qui serait fort aise de substituer un remède agréable au quinquina, qui a un très-

mauvais goût et qui coûte cher. Les chevaux reposés et la conversation épuisée, les cavaliers et les ermites se séparèrent, très-satisfaits les uns des autres.

Est-ce par prévoyance, ou pour répondre quelque chose, que Valentin a parlé du chapitre général des ermites du canton? Voilà ce que je ne saurais dire. Ce que je sais, c'est que, de quart de lieue en quart de lieue, la Sainte-Hermandad rencontrait deux ermites, et le commandant ne manquait pas, après les avoir salués, de leur demander s'ils avaient la fièvre tierce, et s'ils allaient au chapitre général, comme deux frères qu'il avait rencontrés à une lieue de Madrid. Cette manière d'interroger indiqua les réponses. Nos révérends parlèrent à merveilles, à l'exception cependant d'un autre trembleur qui épuisa la petite provision de vin de Malaga du commandant. Il est assez rare de voir des limiers de la justice rendre du courage et des jambes à ceux qu'ils veulent arrêter. Mais comme la chose n'est pas impossible, vous aurez la bonté de la croire.

Les plus avancés savaient donc que leurs camarades les suivaient, et ils ralentissaient leur marche. Le commandant, crédule et bavard, se proposait de passer le reste de la nuit à Paracuellos, et il allait au pas à côté de ses ermites. Les quatre autres arrivent à la file, et Valentin maudissant le commandant et le bavardage de ses camarades, qui pouvait tout gâter, se glisse

entre eux et le cheval de l'homme au vin de Malaga. Il commence, avec ses frères, une reconnaissance, qui ne vaut pas celle de Zaïre, mais qui est assez théâtrale ; il se félicite de l'honneur qu'il aura de voyager avec eux, et il orne son discours de quelques mots mystiques qu'il a appris à l'Abbaye-aux-Bois. Le commandant était enchanté de l'intelligence et de la piété du révérend. Tout allait bien, jusque-là.

Les chevaux marchaient la tête basse et la bride sur le cou. Celui du commandant bronche, tombe sur le nez, et jette son cavalier, sans défiance, par-dessus sa tête. Dans certaines circonstances, nous sommes entraînés par un premier sentiment d'humanité, qui ne nous permet pas de réfléchir, et moins encore de rien calculer. Valentin s'élance pour relever le commandant; le commandant s'attache à lui, et une de ses mains porte d'aplomb sur le pommeau de cette épée, si bien cachée sous la bure. « Comment donc, révérend, vous « portez des armes! — C'est l'épée du grand saint « Martin, cavalier comme vous, que je porte dans « nos montagnes, pour l'offrir à la vénération de « nos bienfaiteurs. — Ah! c'est différent. »

On continua de marcher, et, de peur d'une seconde mésaventure, le commandant avait la bride de son cheval passée au bras, et il tirait après lui cette autre rossinante. Il s'avisa de réfléchir, bien qu'il n'en eût pas l'habitude. Que diable! se disait-il, chaque pays a ses saints, et je

me trompe fort, ou saint Martin n'était pas Espagnol. Pourquoi son épée est-elle en Espagne? Il était cavalier, dit le révérend, et tout cavalier porte un sabre. Quand le soupçon commence à naître, il grandit rapidement. Le commandant laisse son cheval, va porter la main sur le côté gauche de nos ermites et trouve une épée partout. « Par saint Jacques, s'écrie-t-il, vous pourriez « bien être les déserteurs que nous cherchons, « et je vous arrête, sauf à vous faire réparation, « si je me suis trompé. » A ces mots, nos six ermites ont l'épée à la main.

Aussitôt la Sainte-Hermandad recule de vingt pas pour combiner un plan d'attaque. Le commandant a oublié qu'il tient son cheval par la bride, et Valentin est sauté dessus. La partie n'est pas égale, s'écrie un des cavaliers; nous ne sommes que six contre six. Et l'ennemi a de la cavalerie, dit un autre de ces seigneurs. Pendant qu'ils pérorent, Valentin range sa troupe derrière une haie inaccessible aux chevaux, et il reçoit une décharge générale des pistolets et des carabines des cavaliers, à qui leur commandant a persuadé qu'on peut tirer, sans danger, sur ceux qui n'ont point d'armes à feu. Cette décharge ne tue, ne blesse personne, parce qu'on ajuste mal quand on a peur. Valentin, que rien n'inquiète, n'intimide, ne laisse pas aux ennemis le temps de recharger leurs armes. Il fait de son épée un éperon, et force le cheval qu'il a conquis à franchir

la haie. Il va droit au commandant, et jure que si ses cavaliers déchirent une cartouche, il lui fera sauter la cervelle. Le commandant ordonne de remettre les pistolets dans les fontes, et les sabres dans le fourreau.

Les camarades de Valentin s'élancent; chaque seigneur, de la Sainte-Hermandad, a la pointe de l'épée d'un ermite sur l'estomac; il faut capituler. La première condition est qu'on mettra pied à terre, et voilà nos six ermites à cheval; la seconde est que leurs seigneuries reprendront à pied le chemin de Madrid, après avoir livré leurs munitions de guerre. Les poches visitées et retournées, le frère Valentin prend congé du commandant, et lui et ses camarades partent au galop.

« Par saint Jacques, dit l'infortuné commandant, il faut aller à pied jusqu'à Paracuellos, « et faire sonner le tocsin. On mettra toutes les « mules du pays en course; nos chevaux, déja « fatigués, seront bientôt atteints, et pendant « qu'on arrêtera ces déserteurs, nous nous reposerons au village : nous en avons bien le droit, « après le combat que nous venons de livrer. »

En effet, tout s'exécute selon ce vaste et noble projet. Deux cents paysans passent le reste de la nuit, c'est-à-dire, trois heures encore, à faire leurs dispositions. Le commandant leur enjoint expressément de prendre la route de Carpetanos, parce que les déserteurs ont dit qu'ils allaient à

Siguenza, et qu'il est évident, pour tout homme qui a de la pénétration, que leur dessein est de gagner le royaume de Portugal. Après cet effort de génie, le commandant va se coucher, et sa troupe s'empresse d'imiter un si bel exemple.

Valentin, riant comme un fou, avait tourné le village de Paracuellos; les chevaux n'avançaient qu'à la pointe de l'épée; mais enfin ils galopaient toujours, et Valentin, en adressant des remercîmens à la Sainte-Hermandad, qui avait pourvu à la sûreté et à la célérité de son voyage, adressait, de temps en temps, un soupir à Estelle, qui, peut-être, soupirait aussi de son côté. On fait dix lieues encore, en riant, en chantant. On ne pense pas qu'on peut être suivi; on pense moins encore au dénouement qu'amenerait une catastrophe : on est brave, et on est armé jusqu'aux dents.

Cependant, Bucéphale, et le bidet des quatre fils Aymon galopaient bien ; mais ils se reposaient et mangeaient de même. Ils n'auraient pu soutenir le régime auquel nos ermites avaient mis leurs coursiers; aussi ceux-ci tombèrent-ils de fatigue, les uns après les autres, à quelque distance du village de Mohernando. « Allons, camarades, dit « Valentin, nous avons eu l'agrément de faire « douze lieues à cheval; nous aurons maintenant « celui de nous promener, ce qui est fort agréable « quand la matinée est belle : cela variera nos « plaisirs. Brisons les carabines; attachons, avec « les courroies des porte-manteaux, ces pistolets

« sous nos robes ; garnissons nos poches de car-
« touches. Si on nous cherche querelle, on trou-
« vera à qui parler. En avant, et vive la joie ! »

Aucun remords n'altéra la tranquillité de Valentin ; sa conscience était muette. Hé! de quoi se serait-il repenti? D'avoir crevé les chevaux de la Sainte-Hermandad, qui voulait le faire pendre? Son motif n'était-il pas urgent, et l'urgence n'excuse-t-elle pas tout? Que de gens pillent de sang-froid, sans besoin, sans avoir l'ombre d'un prétexte, et qui, pourtant, sont très-considérés dans le monde... par ceux à qui ils donnent à dîner.

Pour mieux jouir des beautés de la nature, nos ermites jugèrent à propos de s'embarquer sur une petite rivière qui a sa source au-dessus de Siguenza, et qui se jette dans le tage à Rueblа-Neuva. Une barque assez commode reçut leurs révérences. Le nautonnier les combla de marques de respect, et sa femme se hâta de leur préparer à dîner, au pied de la barre du gouvernail, qu'elle maniait à ravir. Nos respectables personnages se firent descendre à une demi-lieue de la ville, où ils ne se souciaient pas d'entrer, et quand ils voulurent payer leur dîner, la batelière se recommanda à leur pieux souvenir. Elle les pria, lorsqu'ils seraient dans les montagnes qui séparent Siguenza de Médina-Celi, d'aller voir de sa part le frère Ambroise, un saint ermite qui l'avait guérie de la fièvre, et de lui dire que la signora Ca-

tharina serait toujours sa très-obligée et très-humble servante.

C'est charmant! c'est charmant! disait Valentin. On est voituré doucement, on dîne bien, et cela ne coûte qu'une visite à faire à un bon ermite, chez qui nous serons plus en sûreté qu'ailleurs. Je ne me lasse pas d'admirer la prévoyance de madame la duchesse des trois étoiles; c'est une femme admirable... sous tous les rapports.

Ces messieurs, au lieu de suivre le chemin que leur avait indiqué la signora Catharina, jugèrent à propos de se jeter dans la plaine et de gagner un petit bois d'oliviers, où ils se proposaient de laisser passer la chaleur du jour, et de dormir quelques heures, ce dont ils avaient grand besoin. A l'approche de la nuit, ils tournèrent la ville de Siguenza, et se jetèrent dans les montagnes, où ils n'avaient rien à craindre, et où ils délibérèrent sur l'avenir.

Le dîner de la Signora Catharina était digéré, et le besoin de souper commençait à se faire sentir. C'est là-dessus que roula d'abord la discussion. Michel, garçon adroit, fut détaché pour fournir à la subsistance commune. La charité ressemble un peu au temps; elle varie, et, en cas de refroidissement, Valentin donna une pièce d'or au camarade, qui se mit aussitôt en route, la besace sur l'épaule. On discuta ensuite sur les avantages de l'habit d'hermite, qui étaient incontestables, et

sur les grands inconvéniens auxquels il exposait des déserteurs. On réfléchit qu'une demi-douzaine d'ermites, rassemblés et voyageant, sans en pouvoir donner de bonnes raisons, paraîtraient suspects; que tôt ou tard on aurait affaire à des gens plus fins que la signora Catharina et son cher mari; que si on avait le bonheur de gagner les frontières de France, où il y a déja assez de fainéans, on y serait infailliblement arrêté; qu'il ne suffirait pas de dire qu'on déserte des Gardes Wallonnes; qu'il faudrait décliner son vrai nom, dire ce qu'on faisait avant de quitter la France, et pourquoi on en est sorti. La plupart des camarades de Valentin n'avaient pas la conscience aussi nette que lui, qui avait bien quelques peccadilles à se reprocher. Ainsi, on résolut de ne marcher que la nuit, quand on serait sorti des montagnes; de changer de costume aussitôt qu'on le pourrait sans se compromettre; de se séparer, pour être moins remarqué, après avoir dépassé Urgel, et de se jeter chacun dans les mains de la fortune, qui, peut-être, arrangerait le reste pour le mieux.

Michel revint au milieu de la nuit avec sa pièce d'or et sa besace pleine. « C'est charmant! c'est « charmant! » répétait Valentin. Ce qui ne l'était pas, c'est que Michel était escorté de ceux qui avaient rempli sa besace. Il avait en vain essayé d'éviter cette marque d'honneur. On lui avait constamment répété qu'on ne souffrirait pas qu'un saint ermite s'en retournât seul, à cette heure,

au risque de s'égarer dans les montagnes, et de se jeter dans quelque précipice. Et puis il régnait dans le pays une fièvre épidémique, qui ne tuait personne, mais qui faisait beaucoup souffrir ceux qui en étaient attaqués. Or, puisque le révérend Michel et ses compagnons étaient de l'ordre du frère Ambroise, ils devaient savoir guérir comme lui. Valentin ne comprit rien d'abord au galimatias de ces fiévreux, et il éprouva un certain embarras. Comme il jouissait d'une présence d'esprit qui ne le quittait jamais, il arrangea l'affaire en un instant. « Mes enfans, dit-il aux fiévreux, « nous sommes rassemblés des quatre coins de « l'Espagne, pour aller apprendre du frère Am- « broise l'art de guérir la fièvre, que jusqu'ici « nous avons traitée avec du vin de Malaga. Avez- « vous du vin de Malaga? — Non, révérend. — « — Cherchez-en, et buvez-en quatre bouteilles « par jour. A propos, y a-t-il loin d'ici au saint « ermitage du frère Ambroise? — Encore huit « mortelles lieues. — Nous allons partager avec « vous ce que la charité nous envoie. Ensuite le « plus vigoureux de votre troupe nous guidera « dans ces montagnes. Le frère Ambroise le gué- « rira, et il n'aura pas besoin de chercher du vin « de Malaga. Les autres retourneront chez eux, et « ils nous annonceront à leurs charitables com- « patriotres; nous nous rendrons au milieu d'eux, « aussitôt que nous aurons reçu l'instruction né- « cessaire pour extirper la fièvre... — Oh! révé-

« rend, et bien d'autres maux. — Oui, mes enfans, « tous les maux nés et à naître. »

Le frère Valentin avait, en parlant, un air si persuadé, un ton si confiant, que la persuasion et la confiance s'insinuèrent dans l'esprit de tous ses auditeurs : un paysan espagnol, d'ailleurs, peut-il douter de ce que lui dit un ermite ? On soupa et on soupa bien, parce qu'on avait vidé tous les garde-mangers du village. Valentin fit observer, à cet égard, que la diète étant le premier moyen de combattre la fièvre, les malades étaient maintenant certains de ne pas succomber au désir de manger, et qu'ainsi tout était pour le mieux. Il répéta l'ordre de boire amplement du vin de Malaga jusqu'à son retour, et il promit de former quelques médecins à la manière du frère Ambroise, ce qui dispenserait les respectables habitans d'aller chercher la santé à dix ou douze lieues de chez eux.

On finit de souper; on serra ce qui restait dans les bissacs, et on se disposa à continuer de marcher. Les Espagnols pleuraient d'attendrissement, en quittant de si respectables frères, et ils ne manquèrent pas de leur demander quelque amulette, scapulaire, ou chapelet. « Je vous donnerai « mieux que cela, leur dit Valentin. La poudre « noire, qui est dans ce petit paquet, garantit du « tonnerre, et la boule qui est dans le fond guérit « la colique. — Faut-il l'avaler, révérend? — Oui, « pour la colique ; mais si vous vous la passez

« au travers du corps, vous jouirez d'un repos « inaltérable. — Et comment se passer cela au « travers du corps? — La manière de s'en servir « est indiquée sur l'enveloppe. » Il leur donne à chacun une cartouche, qu'ils ne peuvent pas reconnaître, parce qu'il est nuit; il prend congé d'eux, et part.

Le malheureux malade qui servait de guide à la caravane avait plus de zèle que de forces. Il se traînait, appuyé sur son bâton, et ne demandait à saint Jacques de Compostelle que de vivre assez pour conduire leurs révérences jusqu'à l'ermitage du frère Ambroise. Le frère Valentin lui délayait de temps en temps, dans un doigt de de vin, de la poudre qui garantit du tonnerre. Ce breuvage-là donne des forces, en augmentant la fièvre. Mais,

Les préjugés, ami, sont les rois du vulgaire.

Don Diégo, convaincu de l'efficacité du remède, buvait fréquemment, et allait toujours. Semblable à ces chevaux, dont on ne ranime les jambes usées qu'à force d'avoine et de vin, et qui tombent tout à coup, le pauvre fiévreux tomba, non sous un arbre, parce qu'il n'y en avait pas dans ces montagnes-là, mais à l'entrée d'une caverne, où Valentin et ses compagnons le placèrent sur de la mousse, et, à l'aide des indications qu'ils avaient reçues de lui, ils continuèrent de

se diriger du côté de la demeure du frère Ambroise.

Aucun motif important ne les conduisait à cet ermitage; aucune raison ne les en éloignait. Ils pensaient, au contraire, que la vue de l'or est toujours fort agréable pour ceux qui n'en ont pas, et que ce métal est séduisant, quand on a l'espoir de s'en approprier quelques parcelles. D'après ce raisonnement, il était vraisemblable qu'on achèterait le frère Ambroise à bon marché; que son intérêt garantirait sa discrétion, et qu'on obtiendrait de lui les services dont on aurait besoin.

Michel, déserteur de la marine française, de la Conciergerie de Paris, et des Gardes Wallonnes, fit valoir ses connaissances en astronomie et dans l'art précieux d'éviter les gens qui font métier de chercher et de trouver ceux qui évitent tout le monde. Dépourvu d'instrumens, il prétendit que, par la force de l'habitude et l'inspection des étoiles, il guiderait la troupe droit sur l'ermitage désiré. Un ignorant persuade tout ce qu'il veut à de plus ignorans que lui. Le frère Michel se met à la tête de la caravane; on marche pendant le reste de la nuit; on tourne des ravins, des torrens, des précipices. Michel soutient qu'il reste au plus deux lieues à faire, et, à la pointe du jour, on se retrouve à l'entrée de la caverne où on a déposé don Diégo.

« Ma foi, dit Valentin, puisque tu devais nous « égarer, il est fort heureux que tu nous aies ra-

« menés ici. Nous sommes sûrs d'un abri pendant « la chaleur du jour, et c'est beaucoup. Il est « vrai que nos provisions sont très-diminuées; « mais quand l'estomac n'est pas chargé, les idées « sont plus nettes, et si Michel n'avait pas si « copieusement soupé, il n'aurait pas pris Vé- « nus pour la lune. Entrons, dormons, et nous « verrons, au réveil, ce qu'il y aura de mieux à « faire. »

Michel, honteux, confus, suit son chef, et la troupe se coule dans la caverne. Dès les premiers pas on s'arrête : on a entendu quelque bruit. On prête l'oreille, et une voix forte et sonore étonne nos voyageurs, sans les intimider. « Flamberge au « vent, s'écrie le frère Valentin. Qu'on avance « avec précaution et qu'on ne tue personne, si « on n'y est contraint par la nécessité. N'oubliez « pas que la nature met vingt ans à faire un « homme; qu'il ne faut qu'une seconde pour dé- « truire son plus bel ouvrage, et que les regrets « ne rendent pas la vie à qui la précipitation, « une injuste agression, une coupable ambition « l'ont ôtée. »

Après des réflexions, des recommandations, des injonctions si sages et si fortes, vous sentez bien, sans doute, qu'on s'avançait au petit pas, en étudiant le terrain et le plafond à la pointe de l'épée. Bientôt, on distingue les accens de cette voix qui avait inspiré tant de défiance. C'était don Diégo qui chantait, à assourdir son auditoire, la

vieille romance du *Cid*. « Je le croyais mort, dit « Valentin; et nous aussi, disent ses camarades. « Holà, Diégo ? — Oh! par saint Dominique, lais- « sez-moi la vie, s'écrie l'Espagnol », et il tombe sur ses genoux, et laisse aller sa tête sur la poussière. On s'approche, on se reconnaît, on se félicite mutuellement. Nos ermites, qui ont cru que Diégo avait le transport au cerveau, sont fort étonnés de lui trouver le pouls parfaitement tranquille. « Ecoutez-moi, leur dit l'Espagnol.

« Mes compatriotes et moi nous avons cru avoir « la fièvre, et je vois bien qne nous nous sommes « trompés. Un orage affreux a crevé sur notre « village, il y a six mois, et c'est depuis ce temps- « là que nous sommes malades. Il est évident que « le tonnerre nous est entré dans le corps à tous, « puisque me voilà guéri par la vertu de la pou- « dre qui le chasse. » Et il sautait, il baisait les mains des respectables ermites, il chantait, il riait. Je sais, depuis quelques jours, qu'il était de la famille de ce Diégo, qui joue un si grand rôle dans le compère Mathieu.

Il engagea leurs révérences à ne pas perdre un temps précieux. Il leur promit qu'avant huit heures du matin, ils arriveraient à la hutte d'un pâtre de ses amis, où ils trouveraient un abri, du lait et du fromage. On se mit gaiement en route; Diégo marchait en avant, et pour égayer le voyage, il dansait, de temps en temps, un fandango à lui seul, en s'accompagnant de ses cas-

tagnettes. Ces tristes instrumens-là sont, pour un Espagnol, ce qu'est la pipe pour un marin, la tabatière pour une vieille femme, l'eau de Cologne pour la jeune.

C'est en suivant cet imbécile que Valentin arrangeait l'histoire qu'il voulait conter au frère Ambroise; qu'il cherchait ces grands mouvemens oratoires qui séduisent, entraînent, enchantent. On arriva chez le pâtre tout simplement, comme on va de Paris à Saint-Cloud; ainsi, je n'ai rien d'intéressant à raconter.

On était au plus à cent pas de la hutte, que Diégo se détacha, et entra, en courant, chez son ami. Bientôt la famille du pâtre sortit avec toute la pompe qu'elle pouvait mettre dans sa marche. Elle se porta vers leurs révérences, et baisa, en les abordant, le bout de leurs cordons. Le chef leur dit ensuite que tout ce qu'il avait était à leur service, et il finit par les informer que le tonnerre était entré en lui, et dans sa femme et ses enfans. Voilà le frère Valentin devenu docteur, malgré lui, et plus docteur, peut-être, que ceux de l'université de Salamanque ou d'ailleurs. En échange du lait, du fromage, et du pain noir du pâtre, il vida une douzaine de cartouches dans ce qui restait de vin à sa troupe, et comme un médecin n'est jamais comptable des décès, il gorgea, sans le plus léger scrupule, ses fiévreux de ce breuvage détestable. J'ai envie d'adresser un mémoire à la faculté sur la vertu de ce remède... Mais,

non, on n'y répondrait point, parce que cette mixtion ne se trouve dans aucune pharmacopée, et que les innovations sont sévèrement interdites aux jeunes gens qu'on affuble du bonnet doctoral. S'ils s'écartent de la route qu'ont tracée leurs devanciers, ils sont frappés d'un *veniat*, qui est bien d'un autre force qu'une assignation, et qui équivaut presque à une contrainte par corps. Je veux donc éloigner toute dissertation scientifique, dont je me tirerais, d'ailleurs, assez mal, et je raconterai simplement les faits. A l'approche de la nuit, au moment où la caravane allait se remettre en route, le tonnerre était sorti du corps du pâtre, et de ceux des membres qui composaient sa famille : ainsi cette découverte infernale, si funeste au genre humain, a été une fois, je ne sais comment, salutaire pour de pauvres montagnards.

On marche pendant une partie de la nuit, et on arrive enfin à la porte de l'ermitage si désiré. Le frère Ambroise, comme la plupart des Espagnols, dormait le jour, et s'occupait utilement la nuit. Diégo frappe, le bon frère vient ouvrir, d'un air assez soucieux; mais à la vue de six uniformes semblables aux siens, sa figure s'épanouit. Où diable l'esprit de corps va-t-il se nicher ?

Valentin, qui, vous le savez, portait toujours la parole dans les opérations délicates, débuta, auprès du frère Ambroise, par un compliment,

très-bien tourné, sur les vertus et la science profonde de sa révérence. Le bon frère, qui n'avait pas l'habitude de s'entendre louer par une bouche éloquente, jugea qu'il valait mieux répondre par des révérences que par de belles phrases, dont, peut-être, il ne trouverait pas la fin; semblable à ce bailli, qui, en haranguant le bon Henri, répéta trois ou quatre fois : *Lorsque Alexandre fit son entrée à Babylone*, et ne put aller plus loin. On sait que Henri IV lui répondit : *Quand Alexandre fit son entrée a Babylone, il avait dîné, et j'en vais faire autant.* Ce petit écart historique n'était pas nécessaire, j'en conviens; mais les auteurs aiment à citer : cela prouve qu'ils ont lu avec fruit, et l'amour-propre s'accommode de tout.

Lorsque Ambroise fut las de saluer, Valentin lui apprit que l'archevêque de Grenade, non celui dont Gil-Blas fut secrétaire, mais son huitième successeur, avait convoqué ce qu'il y avait de plus fin en ermites dans son diocèse, en Andalousie, en Castille et dans le royaume de Léon, pour qu'ils vinssent près de sa révérence, s'instruire dans le grand art de guérir. Ambroise ne concevait pas que monseigneur de Grenade eût entendu parler de lui; mais la présence de six ermites attestant que la renommée s'était occupée à publier ses succès, il invita ses nouveaux confrères à entrer, d'un air un peu moins modeste que celui qu'il avait pris en les abordant

Nous avons mille et une descriptions de jardins, de bosquets, de tableaux composés de coteaux, de troupeaux, de pastoureaux soufflant dans leurs pipeaux : il est difficile de résister à l'envie de décrire, quand on a quelque talent en ce genre. On nous a donné beaucoup moins de descriptions d'ermitages, et, ma foi, je décrirai celui-ci, au risque d'ennuyer le lecteur. Et puis, je n'ai pas pris l'engagement de l'amuser du commencement à la fin de ce livre.

Vous saurez donc, mon cher lecteur, ami lecteur, benin lecteur, qu'on entrait, chez le frère Ambroise, par l'oratoire : l'aspect de ce lieu dispose les bourses à s'ouvrir. On passait de là à la cuisine, pièce utile aux saints comme aux profanes. Plus loin était la chambre à coucher de sa révérence. On y voyait un châlit, en forme de bière, au fond duquel était une poignée de paille, sur laquelle tout le monde croyait que reposait le bon frère. Je vous dirai tout bas, bien bas, que, sous son châlit, était une trape qui recélait un assez bon matelas, et des draps de lit très-passables pour un ermite. Ne faisons pas de reproches au cher frère de sa petite supercherie ; nous savons qu'il est écrit : *Omnis homo mendax*, et ce mensonge-ci était bien innocent.

On entrait, de là, dans un petit jardin, où Ambroise cultivait les plantes médicinales, qui croissent dans les montagnes du Pérou et du Chili : le diable ne ferait pas venir une laitue sur le sol calciné qu'habitait le bon frère. Au fond du jar-

din était une vaste grotte que la nature avait creusée dans le roc, et qu'un peu de travail avait rendue habitable. C'est ici que j'ai besoin de choisir mes crayons.

A la lueur d'une lampe sépulcrale, accrochée à la voûte, Valentin découvre un vaste emplacement, au milieu duquel est un meuble tout nouveau pour lui. C'est la moitié d'un tonneau, auquel on a ajusté un couvercle. Au centre, est une longue barre de fer, et le pourtour est garni de cordes. Personne, excepté le frère Ambroise, ne sait ce qu'il y a dans la cuve. C'est le diable probablement : vous allez en juger (1).

Autour de cette cuve étaient rangés dix ou douze misérables, qui, de leur plein gré, se mettaient la corde au cou ou ailleurs. « Que diable « font ces gens-là? disait Michel à Valentin. Il faut « qu'ils soient bien coupables, puisqu'ils font, « eux-mêmes, les apprêts de leur supplice. Le « frère Ambroise tient-il ici un tribunal secret, « et serait-il à la fois juge et exécuteur de ses « arrêts? Tout cela est fort extraordinaire, ré- « pondait Valentin; mais Ambroise ne peut être « ni juge, ni bourreau : ne t'a-t-on pas dit qu'il « est médecin? Nous avons coupé la fièvre avec « du vin et de la poudre à canon; il serait bien « plus plaisant qu'il la guérit avec un vieux ton- « neau et des bouts de corde. Voyons, observons.

---

(1) Appareil magnétique.

« Je ne sais, ami Michel, mais je ne désespère « pas d'être médecin consommé, avant d'arriver « à Urgel. C'est un fort bon métier. On a pour « soi un préjugé invincible, et, quand on a le « droit de lever des impôts sur la crédulité hu- « maine, on est sûr de ne jamais manquer de rien. »

A peine le frère Ambroise a-t-il passé les mains sur la barre de fer, que chacun des individus qui l'entourent présentent un tableau différent. L'un regarde la barre de fer d'un air hébété et reste immobile; un autre ferme les yeux ; un troisième laisse tomber sa tête sur sa poitrine; celui-ci a l'air de dormir; celui-là secoue les bras et les jambes, comme si des couleuvres s'y étaient attachées. Le frère Ambroise étend les mains de tous les côtés; il s'établit un peu de calme, et il commence une conversation avec une jeune femme *qui fait semblant de dormir.*

« Tu vois bien, Michel, dit tout bas Valentin, « qu'il n'est question ici ni de jugement, ni d'exé- « cution. Je le vois, répond Michel. Mais Ambroise « se moque de nous, et peut-être de ces gens-là.— « Cela m'en a bien l'air. Mais voyons. De ce qu'une « chose est nouvelle pour nous, il ne s'ensuit « pas qu'elle ne soit pas vraie. »

La jeune femme parlait, avait une extrême volubilité, et elle avait l'air d'une arrière-petite-fille de Calchas. Elle disait, hardiment, que son voisin avait une obstruction au foie, et qu'il serait guéri dans six semaines; elle déclarait que

sa voisine était grosse d'un garçon ; elle affirmait qu'elle-même n'aurait jamais d'enfans, si son mari ne mangeait du céleri, pendant un mois ; enfin, elle avertit le frère Ambroise de prendre garde à lui, parce que les ermites qui venaient d'arriver, avaient des armes sous leurs robes.

« C'est un diable, ou c'est un ange, s'écrie l'in-« crédule Michel. Ce n'est ni l'un ni l'autre, ré-« pond Valentin ; mais, parbleu, je saurai ce que « c'est. Oui, frère Ambroise, nous avons des ar-« mes, parce qu'on nous a dit, quand nous som-« mes partis de Grenade, que nous pourrions « rencontrer des voleurs. Nous avons presque « tous servi, avant d'avoir pris la voie de la pé-« nitence, et, s'il nous arrive un évènement, nous « ferons voir aux agresseurs que nous manions le « pistolet comme le rosaire. » En terminant cette courte harangue, Valentin retrousse sa robe, et ses camarades suivent son exemple. Ambroise pâlit à l'aspect de l'arsenal qu'on déploie devant lui.

Valentin lui prend la main d'un air affectueux, et lui demande s'il sait lire. Le bon frère dit que non. « J'en suis fâché, dit Valentin. Vous juge-« riez de suite du degré de confiance que vous « devez nous accorder. Voilà le diplôme de mon-« seigneur l'archevêque de Grenade ; voilà nos « noms à tous ; voilà la signature et le cachet du « révérendissime et illustrissime prélat. Vous sen-« tez bien, mon cher frère, qu'on ne délivre une

« pièce de cette importance qu'à des gens dont « on est parfaitement sûr. »

Le bon Ambroise prend le diplôme et baise, avec respect, la signature de monseigneur. C'est celle du lieutenant de police de Toulouse qu'il a baisée. Vous vous souvenez que Valentin a conservé un certain passeport, qu'il a tenu de la bienveillance d'un capitaine de dragons.

Les réparations, les excuses du frère Ambroise suivent cette franche explication, et il commence à initier ses néophytes dans les mystères qui, chaque jour, se renouvellent chez lui. Valentin était jeune; il avait la tête exaltée; on lui présentait des choses nouvelles, et qui, à chaque instant, l'étonnaient davantage. Il se passionna pour le frère Ambroise, pour le vieux tonneau, pour la jeune femme qui voyait si clair, avec les yeux fermés, et il voulut opérer aussitôt. « Pas mal, pas mal, « disait Ambroise; vous promettez beaucoup, « mon cher frère, et je ferai de vous un très-joli « sujet. »

Cependant on ne peut pas travailler toujours à rendre la santé aux autres; il faut aussi s'occuper de la sienne. Ambroise n'avait pas encore fait rafraîchir ses confrères, parce qu'aucune considération humaine ne pouvait le déterminer à interrompre ou à suspendre ses importantes fonctions. Mais quand tous ses malades furent sortis, il recueillit les offrandes qu'ils avaient coutume de déposer sous leur escabelle, et il les porta au

garde-manger, placé tres-fraîchement au fond de la grotte.

Ce garde-manger flatta singulièrement la vue et l'odorat du frère Valentin et de ses compagnons. Non-seulement ils se trouvaient dans l'abondance; mais ils remarquaient certaines choses très-propres à flatter la sensualité. De ce moment, Valentin désespéra de séduire Ambroise, comme il se l'était proposé. Cependant il fit, en soupant, une réflexion très-sensée, qui déja n'était pas nouvelle, mais à laquelle s'arrêtent peu de jeunes gens : c'est qu'il ne faut jamais trop croire aux apparences. En effet, pendant qu'on accolait, à la ronde, une outre très-bien garnie, Valentin tira, adroitement, une quinzaine de doublons de sa bourse, et il dit à Ambroise : « Monseigneur de Grenade ne prétend pas que « nous soyons à charge à votre révérence : voilà « ce qu'il m'a chargé de vous remettre. »

Ambroise sourit à la vue de cet or. « Je n'en « ai pas besoin, dit-il. Les apôtres mangeaient « ce qu'ils trouvaient; moi, je mange ce qu'on « m'apporte. D'ailleurs, celui qui m'a instruit « dans l'art de guérir, m'a souvent répété cette « formule respectable : *gratis accepistis, gratis* « *date.* Cela signifie, reprit Valentin, *vous avez* « *reçu gratuitement, donnez de même.* Je le sais, « lui répondit Ambroise; j'ai eu soin de me faire « expliquer cette maxime. Ne l'oubliez jamais, « mes frères, et conformez-vous-y, quand vous « pratiquerez à votre tour. »

On se lève ; on étend quelques bottes de paille dans l'oratoire ; Ambroise salue ses frères, il rentre dans sa chambre à coucher, s'y enferme, et travaille, probablement, à rendre son lit plus commode que le croyaient les bonnes gens qui venaient le visiter.

Valentin et ses camarades, sûrs de n'être pas entendus, commencèrent à parler de leurs affaires. On sentit bien qu'on ne gagnerait pas Ambroise, et on ne savait où, ni comment on pourrait quitter le froc. Valentin disait que si Ambroise avait refusé son or, la proposition avait au moins acquis sa confiance à la troupe ; qu'on ne serait pas surveillé, et qu'on partirait, quand on le jugerait à propos, pour aller où on voudrait. « Mais « où aller, disait Robert, vêtus comme nous voilà? « — Bah! reprit Valentin, tu ne vis que dans l'a- « venir, et moi je jouis du présent. Nous avons « le temps de penser à ce que nous deviendrons, « car je veux approfondir ce que je n'ai pu qu'en- « trevoir aujourd'hui, et, dans huit jours, je vous « accorderai un quart-d'heure pour délibérer sur « nos affaires. — Comment huit jours! On nous « cherche, on nous trouvera, et... — Et je vous « dis que je passerai la semaine ici. Avez-vous « peur? Je vais partager entre nous ce que j'ai, « et vous partirez demain, à l'instant, si vous le « voulez. — Nous, quitter Valentin! Jamais. — « Hé bien, dormez et laissez-moi dormir. Il nous « fera tous pendre, disait Lecourt ; mais comment

« abandonner un homme comme celui-là? — Al-
« lons, causeur, n'es-tu pas né pour finir? Que
« ce soit en l'air, ou sur le dos, que t'importe?
« — Il m'importe beaucoup de ne pas finir à vingt-
« cinq ans. Hé, tu ne finiras pas. Comment veux-
« tu que la Sainte-Hermandad se flatte de trouver
« quelqu'un dans des montagnes escarpées, cou-
« pées à chaque pas par des ravins, des brous-
« sailles, des rocs inaccessibles? Et puis est-ce
« ici qu'on nous chercherait? L'ermitage d'Am-
« broise exhale un baume de sainteté qui se ré-
« pand à dix lieues à la ronde. Va, si j'étais capi-
« taine de voleurs, c'est dans ces montagnes que
« j'établirais le théâtre de mes exploits. Bonsoir;
« dors tranquille; c'est ce que tu peux faire de
« mieux. »

Valentin ne quittait plus Ambroise. Il regardait, il interrogeait sans cesse, et le soir il pratiquait. Les autres, obligés de tenir à leurs rôles, avaient l'air fort attentifs, et ne voyaient que les jolies figures, un peu hâlées pourtant, de quelques dormeuses : c'est assez comme cela qu'on voit tout dans le monde. Parmi ces jolies dormeuses-là, il y en avait une qui ne fermait les yeux que de par Valentin. Elle venait seule à l'ermitage, parce que sa cabane n'était qu'à une lieue de là. Valentin persuada, sans peine, à Ambroise, qu'il était tout-à-fait inconvenant qu'Aurora s'en retournât seule chez elle. On pouvait confier à quelque malade le soin de la reconduire. Mais,

pourquoi fatiguer des êtres déja faibles, quand il y a à l'ermitage des jeunes gens sains et robustes, dont l'habit, d'ailleurs, est fait pour inspirer de la confiance aux parens de la belle. Ambroise trouva le raisonnement de Valentin très-juste, et, chaque nuit, le jeune frère reconduisait Aurora chez elle. Il était parfaitement reçu de la maman, qui, peut-être, en voyant un ermite si beau, aurait voulu dormir aussi. Valentin se conduisait là avec une extrême réserve; je dois croire qu'il était aussi réservé sur la route. Mais la seconde semaine était commencée, et il ne parlait plus de partir. Ses camarades, qui avaient aussi leurs raisons de trouver très-bonne la méthode du frère Ambroise, n'en parlaient pas davantage. Quelques malins ont prétendu que la jeune femme avait cessé d'insister sur la nécessité de mettre son mari au céleri. Quoi qu'il en soit, Ambroise était heureux de l'idée de remplir les vues de monseigneur de Grenade; les jeunes frères l'étaient du genre de vie qu'ils menaient à l'ermitage; mais, je l'ai déja demandé : est-il un bonheur durable sur cette terre de tribulation?

Un matin, je ne sais plus de quel jour, le soleil commençait à brûler la cime pelée de la montagne. Ses rayons dardaient d'aplomb sur le toit de l'ermitage, et les jeunes frères, fatigués des exercices de la nuit, étaient entre l'état de veille et de sommeil. On frappe, doucement, à la porte, et personne ne répond. On frappe plus fort, et

Michel ouvre les yeux, étend les bras, et crie : « Qui va là ? — Frère Ambroise, nous n'avons « pas mangé depuis hier midi ; donnez-nous à « déjeuner, s'il vous plaît. — Mais, qui êtes-vous? « — Vous ne nous reconnaissez pas, frère Am- « broise ? Nous sommes vos bons voleurs. » En un clin d'œil, Michel est debout ; il éveille Valentin et lui dit que des voleurs frappent à la porte. Valentin se lève, jette derrière lui robe et capuchon, ouvre, en faisant feu de ses deux pistolets. Ses camarades s'éveillent en sursaut, et courent sur les pas de leur chef. Les bons voleurs, qui n'étaient pas préparés à cette réception, fuient, en jurant que bientôt ils reviendront avec des forces imposantes. On a brûlé de la poudre, et on n'a pas répandu une goutte de sang, parce qu'on ajuste mal, quand on n'est pas bien éveillé.

Ambroise, effrayé de ce tintamarre, accourt en veste, et le goupillon à la main. Il voit six grands garçons en chemise, ayant chacun une grosse queue, qui leur tombe au milieu du dos. Par sainte Thérèse, se dit-il, ce n'est pas là une coiffure d'ermite. Il parle, il interroge, il presse. On répond mal dans un moment de trouble ; les idées se heurtent, s'embrouillent, et on finit par déraisonner. C'est ce qui arriva à l'imperturbable Valentin. Il divagua au point qu'il s'en aperçut lui-même, et il finit par avouer que les six délégués de l'archevêque de Grenade étaient autant

de déserteurs. « Malgré cela, ajouta-t-il, nous « sommes de fort honnêtes gens : notre affection « pour vous, et l'offre que je vous ai faite de « vous payer vos vivres, attestent que nous avons « des principes d'honnêteté. Nous avons voulu « vous défendre, et cela prouve que nous sommes « reconnaissans. — Tout cela est fort bon, mes- « sieurs ; mais, je ne veux pas avoir d'affaires « avec les gens du roi, et je vous prie de partir « à l'instant. — Comment! frère Ambroise, vous « recevez des voleurs, vous leur donnez à dîner, « et vous chasseriez des déserteurs des Gardes « Wallonnes, des jeunes gens bien nés, qui ont « droit à quelques égards! — Je reçois des voleurs, « qu'on n'arrêterait pas facilement ici, afin de « vivre en paix avec eux. Moyennant quelques « provisions, ils ménagent cet ermitage et ceux « qui le fréquentent. Je me conduis à cet égard « comme les puissances européennes, qui font « des présens aux voleurs d'Alger et de Tunis, « pour qu'ils ne dépouillent pas leurs sujets. — « Mais les voleurs de ces montagnes... — Font en « petit ce que ceux d'Alger font en grand, et je « suis fier de suivre l'exemple que me donnent « les têtes couronnées. »

Valentin voulait établir une distinction frappante entre lui et des coureurs de grand chemin. Ambroise convenait de certaines choses ; mais il s'appuyait des principes mêmes de ses hôtes pour ne pas faiblir, et pour insister sur une séparation,

qui lui semblait nécessaire et urgente. Nos déserteurs demandèrent qu'au moins il leur fût permis de rester jusqu'à ce que la chaleur du jour fût passée, et c'est tout ce qu'Ambroise voulut accorder.

Le cher frère, qui redoutait l'effet des menaces de ses bons voleurs, prit son cornet à bouquin, et en sonna aussi fort que le lui permettait une poitrine de soixante ans. Un quart-d'heure après, parurent, dans le lointain, quatre grands drôles, qui grimpaient les rochers, et qui sautaient comme des boucs. Ambroise va au-devant d'eux; il leur parle avec chaleur, et l'explication finit au gré de tous, puisque les bons voleurs reviennent avec le cher frère. En entrant à l'ermitage, ils présentent la main à Valentin et à ses compagnons. On sert un ample repas, et déserteurs, voleurs et médecin se mettent à la même table. On y reste jusqu'au coucher du soleil, et on se sépare, en se donnant mutuellement des marques de bienveillence. Nos jeunes gens partent, en maudissant le quiproquo, qui prive l'un d'Aurora, celui-ci de la petite femme au céleri, et les autres de je ne sais quelles beautés du même genre.

On leur avait assez bien indiqué les rochers qu'ils devaient laisser à droite ou à gauche, pour arriver à Medina-Celi. La lune éclairait leur marche; ils avançaient, guidés par les chansons de Valentin. Michel l'interrompit quelquefois pour lui parler de l'avenir, et Valentin reprenait sa

chanson. « Mais, réponds-moi donc, chanteur « opiniâtre, s'écria enfin Michel. Medina-Celi est « à l'entrée d'une gorge ; nous ne pouvons tour- « ner la ville. Que ferons-nous là, avec nos robes « d'ermites? — Hé, mon dieu, nous avons fait « trente lieues, sans accident, dans ce grotesque « équipage; pourquoi nous arriverait-il aujour- « d'hui quelque chose de fâcheux? — Tu ne « doutes de rien. — Hé, pourquoi veux-tu que « je me tourmente? Faisons ce que nous pourrons « pour éviter le mal, et moquons-nous du reste. « — Mais encore une fois, que ferons-nous à « Medina-Celi? — Je n'en sais rien, et je ne m'en « inquiète guère. — Mais... — Mais, y a-t-il quel- « que moyen d'éviter cette ville? — Non. — Tais- « toi donc et laisse-moi chanter. »

Il ne restait plus qu'une lieue à faire pour sortir des montagnes, lorsque le bruit de quelques coups d'escopette arrêta net Valentin au milieu d'un couplet. Il prêta l'oreille et entendit des voix étouffées, qui criaient : Au voleur! au voleur! « Mes amis, dit-il, nous avons ménagé ceux de « l'ermitage, par égard pour le frère Ambroise ; « mais ici nous n'imiterons pas le singe des têtes « couronnées ; tombons, tête baisée, sur ces gre- « dins-là. »

La petite troupe s'avance, en poussant de grands cris. Les pauvres voyageurs croient qu'il arrive du renfort aux assaillans ; les brigands jugent qu'il vient du secours aux assaillis ; tous fuient et

s'enfoncent dans les montagnes. Valentin et les siens arrivent sur le champ de bataille, et ils y trouvent trois mules pesamment chargées, qui, n'ayant rien de mieux à faire, broutent tranquillement la mousse qui croît dans les crevasses des rochers.

Valentin fait tirer, en l'air, une vingtaine de coups de pistolets, pour ôter, aux propriétaires et aux autres, l'envie de rétrograder. Il fait décharger les valises, et il en fait l'inventaire, à la faible lueur du crépuscule naissant. On tire d'abord, d'un ballot, trois ou quatre habits, plus riches les uns que les autres; des cordons, des crachats étrangers, et enfin un rouleau de toile grise. On le déploie, et on y trouve écrit en gros caractères :

Carlos traite les incurables
Et guérit leurs maux divers.
De ses succès presque incroyables
Il a rempli l'univers.

« Ah, ah! dit Michel, c'est l'équipage d'un char-
« latan. A qui, reprend Valentin, l'électeur de
« Cologne ou de Mayence, le pape peut-être,
« ont fait présent de ces décorations, en recon-
« naissance des prodiges opérés dans leurs petits
« états. Il est fâcheux pour lui, que cette bro-
« derie sente le cuivre; mais ceux qui l'écoutent,
« la bouche ouverte, ne peuvent mettre le doigt
« dessus, et ils sont dupes du docteur, de toutes
« les manières. »

On ouvre la seconde valise, et on lit des pièces importantes, telles qu'un certificat de bonne vie et mœurs, délivré, depuis deux jours, au seigneur Carlos, par le corrégidor de Siguenza; des attestations de cures étonnantes et vraiment incroyables, signées, peut-être, par les servantes des cabarets où a logé sa seigneurie; plus, une quantité considérable de boîtes à pilules, et des bouteilles d'un élixir sans pareil.

La troisième valise contient du linge, quelques habits de livrée tout neufs, et aux bâts des mules pendent des étuis, où on a enfermé des chapeaux bordés d'un point d'Espagne de plomb, et ombragés de plumes de coq.

« Hé bien, dit Valentin à Michel, auras-tu tou-
« jours peur de l'avenir? — Que veux-tu dire?
« — Tu ne sens rien. Je prends un de ces habits;
« je m'appelle don Carlos, et je suis médecin.
« Vous endossez la livrée, et vous êtes mes gens.
« Le certificat du corrégidor de Siguenza à la
« main, nous parcourons toute l'Espagne. Je gué-
« ris, ou je tue comme un autre, et je n'ai pas
« de compte à rendre. Allons, habillons-nous,
« sans perdre un moment. »

On jette les robes d'ermites dans un ravin, et chacun prend un habit à sa taille. « Hé bien, ne
« l'avais-je pas présagé, disait Valentin en s'ha-
« billant, qu'un jour je serais un médecin con-
« sommé? Ces mules nous appartiennent, puis-
« qu'elles sont abandonnées; nous les monterons

« alternativement, pour nous éloigner plus vite « de ceux qui pourraient les revendiquer. Je « prends celle-ci ; arrangez-vous des autres, et « traversons en toute hâte la ville de Medina-Celi. »

L'admiration excessive ôte ordinairement la parole. Les camarades de Valentin le suivaient dans un profond silence, stupéfaits, enthousiasmés de la facilité, de l'adresse avec lesquelles il tirait parti des circonstances. Valentin, de son côté, se laissait aller à ses réflexions. En fort peu de temps, pensait-il, j'ai été écolier, chanoine, soldat, déserteur et médecin. Je ne sais pas ce que je serai dans huit jours. Nous verrons. Ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai fait ces différens métiers tout aussi bien que certaines gens, qui n'en exercent qu'un pendant tout le cours de leur vie. Ce que c'est que le génie ! il rend propre à tout ; tôt ou tard il met les hommes à leur place, et ce qui le prouve, c'est que me voilà devenu le maître de mes camarades, et mon empire durera, parce que leurs plus chers intérêts me répondent de leur soumission.

La caravane marchait avec vitesse. Ceux qui n'avaient point de mules à monter, avaient pris la queue de celles de leurs camarades, et trottaient ainsi sans se fatiguer beaucoup. On aperçoit, enfin, le premier pont de Medina-Celi, et Valentin fait faire halte à sa troupe. Chacun secoue la poussière de ses souliers, se donne un coup d'époussette ; le seigneur Carlos règle l'or-

dre de la marche et de l'entrée. On paraît dans la première rue de la ville avec une pompe telle, que la canaille, frappée d'étonnement, se rassemble autour de nos charlatans, et forme un nombreux cortége. Ce rassemblement attire un alcade, qui s'adresse à don Carlos, et qui commence une espèce d'enquête. Don Carlos lui ferme la bouche, en exhibant le certificat du corrégidor de Siguenza. A cet aspect, le magistrat subalterne, devenu plus poli, demande si le seigneur docteur ne fera pas quelque séjour à Medina-Celi, et surtout s'il n'y donnera pas quelque parade, que sa femme aime beaucoup. Le docteur répond qu'il ne peut s'arrêter, parce qu'il est attendu à Pietras par des épileptiques, des cataleptiques, des hydropiques, des asthmatiques, des apoplectiques, des léthargiques, des pléthoriques, des pulmoniques, des rachitiques, des sciatiques, et, pour donner une haute idée de sa science, il débite à l'alcade quarante vers de Virgile, qu'il donne pour des aphorismes d'Hippocrate. Il se promet bien d'être toujours attendu ailleurs, partout où il ne voudra pas s'arrêter, et il sort de Medina-Celi, très-regretté de la populace, à qui des habits brodés imposent toujours beaucoup, quel que soit l'homme qui les porte.

En cheminant tranquillement et commodément sur sa mule, le seigneur Carlos, qui avait oublié la duchesse des trois étoiles, et qui ne s'occupait

que très-légèrement d'Aurora, tournait tous ses vœux vers Estelle. En qualité de bon ou de mauvais médecin, il pouvait séjourner à Urgel autant de temps qu'il le voudrait, et il lui paraissait impossible de n'avoir pas, dans cette ville, des nouvelles de sa bien-aimée. « Mais à propos d'Estelle, « dit-il à ses camarades, je fais un calcul très- « simple. Les bons voleurs de la montagne ont « tué le véritable Carlos, ou ils ne l'ont pas tué. « S'ils l'ont tué, il ne nous suivra pas. S'ils ne « l'ont pas tué, il ne pourra nous suivre qu'à « pied, parce qu'un marchand de pilules n'est « pas riche. Mais, comme notre équipage est très- « remarquable, il saura où nous avons passé ; il « nous joindra à la fin, et il réclamera ces mules, « qui sont bien à lui; nos habits, que je crois « qu'il a payés, faute de crédit, et sa science, s'il « y en a dans le fond du chapeau que je porte, « comme dans celui du bonnet doctoral. J'aime « beaucoup à restituer ; mais ici les magistrats « interviendront, et c'est un embarras qu'il faut « éviter. En conséquence, dussions-nous fondre « au soleil, il faut ne marcher que de jour, nous « ne rencontrerons que des chiens et des Fran- « çais, s'il y en a dans ce canton, et nous n'a- « vons rien à craindre de leur part. Nous évite- « rons les lieux habités, au moyen des provisions « dont nous allons garnir nos valises au premier « village. Avant de reparaître aux yeux des Espa-

« gnols étonnés, nous aurons mis trente lieues « entre nous et Medina-Celi, et si Carlos trouve « la piste, il sera, ma foi, bien fin. »

Depuis long-temps les camarades de Valentin ne savaient que lui obéir, et la sagesse de son plan arracha des applaudissemens unanimes. En conséquence, on arrêta à Vilbacil; on bourra les valises de ce qu'on trouva de mieux, et on jugea à propos de s'assurer de la qualité des provisions qu'on venait d'acheter. Pendant que ces messieurs déjeunaient, un seigneur maquignon se présenta à eux; il pria Valentin de réfléchir qu'il était indigne de lui que trois de ses gens voyageassent à pied; il ajouta que les chemins étaient durs et difficiles, que sans doute sa seigneurie ne marchait que la nuit, et que si elle le voulait, il lui vendrait trois excellentes mules, qui lui serviraient de guides, tant elles connaissaient parfaitement les chemins des environs; il suffirait, en sortant d'un village, de dire au premier habitant où on voudrait aller, et de mettre les mules sur la route.

Cette proposition plut à Valentin. Il souffrait de voir trois de ses camarades marcher alternativement, pendant qu'il voyageait sur la meilleure des trois mules; cela pourtant ne l'affectait pas au point de le décider à mettre pied à terre : le *primo mihi* est la devise de tous les hommes. La véritable raison, la déterminante, c'est qu'il ne fallait pas perdre de temps pour dépister le vrai

Carlos, et il acheta les trois mules, un peu cher à la vérité; mais les camarades, qui tenaient aussi au *primo mihi*, ne s'informèrent pas dans quel état était sa bourse. Il y pensa pour eux. « Il ne « me reste plus que quelques pièces d'or, leur « dit-il, et quand je n'en aurai plus, nous ven- « drons des pilules. — Quand celles-ci seront « épuisées... — Nous en ferons d'autres. — Avec « quoi? — Ma foi, je n'en sais rien, et qu'importe? « bonnes ou mauvaises, on les achètera, on les « avalera, et il faut que les fossoyeurs vivent, ce « sont des gens très-utiles. »

On avait déclaré, à Medina-Celi, qu'on allait à Pietras : c'était une raison pour n'y point passer. On se dirigea sur Fraga, et, en deux jours, on arriva à Daroca, sans avoir rencontré personne. On était déja à trente-cinq lieues de Medina-Celi; on avait eu constamment le soleil sur la tête, et les hommes et les mules avaient le plus grand besoin de se reposer. D'ailleurs, Valentin sentait bien qu'il était prudent de faire viser, de loin en loin, le certificat dont il était porteur. Il décida donc qu'on passerait deux jours à Daroca, et qu'on y exercerait la médecine aux dépens de qui il appartiendrait.

« Parbleu! s'écria-t-il, en fixant ses camarades, « nous voilà jolis garçons : nous ressemblons aux « anciens Maures. Que le diable m'emporte si le « corrégidor d'Urgel, et même son alcade, que j'ai « si bien rossé, me reconnaissent jamais... Mais

« Estelle ? Oh ! elle me reconnaîtra, car, je me « nommerai, et tant pis pour elle, après tout, si « elle tient à un teint blanc et rosé. Celui qui « brave la corde, peut supporter la perte d'une « maîtresse. Tu lui diras, reprit Michel, que tu « n'auras point passé trois mois dans les rues « étroites et boueuses de Paris, sans être blanc « comme sa chemise. — Allons, allons, prépa- « rons-nous à faire la parade. Moi, je ferai valoir « mes remèdes. Qui de vous sera mon paillasse ? « Toi, Lecourt, tu n'as pas mal l'air bête ; tu ré- « pondras des balourdises à tout ce que je te dirai. « — Des balourdises ! cela ne me sera pas facile. « — Tu ne commences pas trop mal ; continue « comme cela, et quand tu ne sauras que dire, « tu me parleras français ; je te répondrai en la- « tin, et notre auditoire sera émerveillé. Il nous « faudrait une Colombine ; les Espagnols sont « amateurs. Attendez, attendez, je vais parler à « la servante de l'auberge ; elle est jolie, et nous « trouverons bien quelque oripeau pour la fa- « goter. Pendant que je ferai sa toilette, Michel « ira chez le corrégidor demander la permission « d'exercer nos talens ; Dubreuil décorera le bal- « con, et Lecourt y arrangera des chandelles. « Robert distribuera les pilules, et Julien vendra « l'élixir. »

Les femmes espagnoles aiment les teints basanés ; elles disent que cela promet. Dona Torribia, l'hôtesse de Valentin, était très-connaisseuse,

et ne faisait pas difficulté de l'avouer. Auda, la petite servante, n'en pensait pas moins, quoiqu'elle ne dît rien. Ainsi, don Carlos ne rencontra point d'obstacles. L'aimable Torribia poussa même les procédés jusqu'à prêter à Auda sa jupe noire, bordée d'or. Il n'en coûta à notre héros que quelques complaisances ; mais, il était à l'âge fortuné où on est complaisant tant qu'on le veut. Si Auda avait le cœur sensible, elle avait la tête dure ; il ne fut pas possible à Valentin de lui incruster deux phrases dans le cerveau, et comme il fallait qu'elle fît quelque chose sur le balcon, notre empirique arrêta qu'elle y danserait un *boléro* avec Dubreuil, qui était, à Madrid, le maître de danse de sa compagnie.

A la lueur, non de cent flambeaux, mais de six chandelles, Valentin débuta dans la carrière dramatique et médicale. Il commença par faire, selon l'usage, une algarade à paillasse, qui répondit plus mal encore que l'avait cru le docteur. Auda, qui avait caressé Bacchus, afin de pouvoir, disait-elle, surmonter une timidité, dont jamais personne n'avait parlé, Auda raccommodait par sa gentillesse et sa vivacité tout ce que Dubrueil gâtait. Bientôt des applaudissemens sans fin lui prouvèrent l'extrême satisfaction de son auditoire délicat et connaisseur.

Nous sommes tous un peu empiriques, et, dans toutes les classes de la société, on cherche à captiver la bienveillance de celui à qui on veut faire

avaler la pilule. Quand Valentin se crut sûr de son public, il pensa à faire valoir sa marchandise. Il cita un vieil Arabe, qu'il avait connu dans ses voyages, de qui il avait appris à extraire des minéraux, des végétaux et des animaux, ses pilules et son élixir sans pareil. Il fit un long détail des cures qu'il avait opérées dans différentes Cours, et il affirma que ses cordons et ses crachats de cuivre étaient des marques de la reconnaissance de certains princes, dont il avait guéri les maîtresses et les chevaux. Il parla latin, il parla français ; il frappa le carreau du pied, et le grillage du balcon de ses deux mains ; il ouvrit de grands yeux, une bouche encore plus grande, et, quand il ne sut plus que dire, il laissa à Auda le soin de moissonner.

Auda renchérit encore sur l'éloge que le docteur avait fait de ses pilules. Elle assura qu'elles avaient la vertu de donner de l'amour à la beauté la plus insensible, et elle détermina, aussitôt, l'auditoire à sortir de l'incertitude dans laquelle il paraissait flotter. La vente fut prompte, et rapporta beaucoup, parce que chacun voulait voir de près les jolies petites mines de mademoiselle Colombine, et avoir le plaisir de toucher le bout des doigts de celle qui peignait si vivement l'amour et ses plaisirs.

Le lendemain matin, les grands de la ville, à qui la décence n'avait pas permis de se trouver à la parade, voulurent voir Auda, et, pour la voir,

il fallait acheter des pilules. Une salle basse, où elle figurait auprès de don Carlos, ne désemplissait pas. Elle en sortait, d'heure en heure, pour aller combattre sa timidité à grands coups de verre. Tout le monde la trouvait charmante; on m'a même assuré qu'on lui fit, à l'oreille, des propositions, auxquelles elle répondit par un sourire pénétrant, et qui, peut-être, ont eu des suites, dans les intervalles d'une séance à une autre. Ainsi, une petite servante de cabaret, inconnue, ou dédédaignée la veille, devint, tout à coup, un personnage intéressant et recherché. Que d'exemples on a vu de ces rapides métamorphoses, qui me révolteraient, si je n'aimais mieux rire de tout!

Valentin sentit que rien ne trompe et ne persuade les hommes aussi facilement qu'une femme jolie et adroite. Il résolut de s'attacher celle-ci, jusqu'à ce qu'il retrouvât Estelle, qui, lorsqu'elle était présente, n'avait jamais de rivale. Il proposa à Auda de le suivre, lorsqu'il partirait de Daroca; mais sous la condition expresse qu'elle n'accepterait aucune proposition à l'avenir. Auda consentit de bon cœur; mais aussi sous la condition expresse qu'à l'avenir sa seigneurie ne ferait sa cour à aucune *Torribia*. Que risquait Auda? Elle savait bien qu'elle ne serait pas la première qui, après avoir eu un carrosse, aurait été obligée de trotter à pied, et il y a des cabarets partout.

Les conditions bien et dûment arrêtées de part et d'autre, Auda continua à sourire aux ga-

lans, et Valentin à faire une cour très-active à son hôtesse. Tout le monde était content, jusqu'à l'hôte, qui n'était pas sourd, mais aveugle : incommodité très-précieuse pour certaines femmes.

Cependant, les pilules et l'élixir se vendaient, se vendaient!... On ne parlait que de cela dans la ville, et on commençait à leur attribuer des miracles. La caisse de Valentin était très-passablement garnie; mais il ne restait presque plus rien à vendre, et Valentin était très-décidé à être médecin, jusqu'à ce qu'il eût mis le pied sur le territoire français. Il savait que là on ne peut distribuer un bon remède, si on n'a soutenu trois examens, qui ne sont d'aucune utilité à l'espèce humaine, mais qui donnent, au récipiendaire, le droit de tuer impunément.

Il s'agissait donc de remplacer les pilules et l'élixir, dont on faisait une énorme consommation à Daroca. Valentin avait assemblé son conseil, et on balançait entre le sirop de miel et celui de raisin, entre la rhubarbe et le quinquina, lorsqu'un petit homme, très en colère, ouvrit brusquement la porte et apostropha notre docteur en ces termes : « Il vous sied bien, ignorant que vous êtes, « de vous dire l'auteur d'un remède qui est connu « depuis des siècles... Il est bon, très-bon, j'en « conviens; mais, parbleu, je l'ai décomposé, et « la recette est tout entière dans Galien. Je nie « le fait, répond hardiment Valentin. Ah! vous « niez le fait, imposteur! répond l'apothicaire »,

et il arrache Galien de sa poche; il jette le livre sur une table; il le parcourt avec impatience; il s'arrête, et il lit, du ton le plus animé, la nomenclature des drogues qui composaient l'élixir et les pilules. Michel, qui ne valait pas son chef, mais qui avait aussi de l'esprit du moment, écrivait, pendant que l'apothicaire lisait, et que Valentin le contredisait sans ménagement, pour l'engager à se livrer davantage. Quand il eut tiré de lui ce qu'il pouvait en apprendre, quand il eut su que les simples, qui entrent dans la composition du remède, se trouvent dans les montagnes des pays chauds, et qu'il fut certain de les trouver sur sa route, il s'adoucit tout à coup, et il montra froidement au pharmacien la note que Michel venait d'écrire. « Je n'ai pas prétendu vous apprendre « quelque chose, lui dit le petit homme; mais j'ai « voulu vous faire convenir que vous n'êtes pas « l'inventeur du remède. — A la bonne heure.— « Or, si vous n'en êtes pas l'inventeur, j'ai le droit « de le préparer et de le vendre comme vous. — « Hé bien! soit. Avez-vous déja fait de mes pilules « et de mon élixir? — Jamais. — Je vais vous don- « ner une preuve de l'envie que j'ai de vivre en « bonne intelligence avec vous, en vous dirigeant « dans votre préparation. — Voilà ce que j'appelle « parler. Si vous m'eussiez répondu ainsi d'a- « bord..... — Si vous m'aviez abordé plus poli- « ment.... — C'est vrai, j'ai tort. Je suis naturel- « lement très-vif; mais je reviens de même. Allons,

« mon cher confrère, préparer le remède de « Galien. »

Vous sentez bien que Valentin voulait prendre une leçon, au lieu de la donner. Il se proposait aussi de reconnaître les plantes qui entreraient dans la composition du remède, pour les pouvoir cueillir avec confiance quand il en aurait besoin. Il parut se donner un air de grandeur, en se faisant suivre par ses gens : son véritable motif était qu'ils vissent comme lui, et que ce qui échapperait à l'un fût recueilli par l'autre.

Notre docteur, un œil sur l'apothicaire, et l'autre sur Galien, ouvert devant lui, dirigeait, ordonnait tout. Quelquefois il se levait, passait amicalement son bras autour du cou de son confrère, regardait, avec lui, le degré d'ébullition du contenu de la chaudière, proposait des difficultés pour se les faire résoudre, et donnait, à Michel et à ses camarades, le temps de mettre dans leurs poches les échantillons de la mixtion qui se préparait. Le tout, mûrement et bien terminé, on fit des pilules avec de la poudre de réglisse; de l'élixir, en délayant la matière avec du vin d'absinthe, et l'apothicaire, enchanté, pria don Carlos à dîner avec lui. Il n'était pas généreux, mais il voulait obtenir quelque chose encore de son confrère. Entre la poire et le fromage, comme disent les bonnes gens, il lui proposa de signer une espèce de pancarte, qui l'autoriserait à vendre le remède merveilleux qui faisait tant de bruit.

« Mes confrères pourront le décomposer comme « moi; mais ils n'iront pas feuilleter Galien, et, « la permission de l'inventeur à la main, je les « empêcherai de fabriquer. » Notre docteur, qui partait le lendemain, ne voyait pas le moindre inconvénient à ce qu'on vendît ses pilules à Daroca, où il comptait bien ne plus revenir. Mais, avant que de signer, il pria son confrère de reconnaître ce service par un autre : c'était de lui abandonner ce qu'ils venaient de fabriquer ensemble, parce que sa pharmacie était épuisée, et qu'il se proposait de s'arrêter, et de vendre au premier endroit, un peu considérable, qu'il trouverait en sortant de Daroca. Le confrère, enchanté de cette modération, à laquelle il ne s'attendait pas, fit, aussitôt, transporter pilules et élixir chez Valentin, de qui il reçut le droit incontestable de distribuer le remède dans la ville et dans la banlieue.

Torribia aimait beaucoup notre médecin roulant; mais elle n'était pas d'humeur à laisser ses habits à Auda. On employa le reste de la journée à faire un costume de théâtre, et un autre, propre et commode, pour la route. On tira du corrégidor un certificat des plus avantageux ; on acheta une charette couverte, pour y mettre, à l'abri du soleil et de la pluie, Colombine et les herbes qu'on cueillerait, à droite et à gauche du chemin. On n'oublia pas de la garnir de provisions de bouche; on mit la mule de don Carlos aux brancards, ce qui donnait le droit au docteur de

s'asseoir auprès d'Auda, et on sortit de la ville, comme on y était entré, la chansonnette à la bouche, le sourire sur les lèvres, et la gaieté dans le cœur.

Oh! si Estelle savait tout cela!... Peut-être, de son côté, fait-elle pis : que sait-on? C'est ce que disait Michel à Valentin. « Si nous nous rencontrons, « répondait celui-ci, ce que nous aurons de mieux « à faire, sera de ne nous demander aucun compte, « et de jouir du présent. — Mais Auda, par sa pré- « sence seule, déposera contre toi? — Pas du tout. « C'est une femme de chambre que je mène à ma « bien-aimée : peut-on pousser plus loin la pré- « voyance et les attentions? »

C'est une terrible chose que le mauvais exemple, surtout quand il est donné par un chef. On a vu les courtisans de Philippe vouloir être borgnes, parce que le maître avait perdu un œil. Les flatteurs de monsieur son fils, avant d'en faire un fils de Jupiter, inclinèrent leur tête sur l'épaule, parce qu'Alexandre ne portait pas bien la sienne. Ici, il s'agissait moins de faire la cour au chef que de satisfaire ses goûts; cependant, on l'assurait qu'on se faisait un devoir de l'imiter, et, bien qu'on n'eût de femme de chambre à conduire à personne, on ne négligeait aucune occasion de procurer de la société à Auda, qui aurait été seule, quand le maître fabriquait des pilules. A chaque recrutement nouveau que faisait la société, Valentin disait : « C'est bien. Il ne suffit pas que tout le

« monde vive; il faut aussi que chacun s'amuse. »

Cependant, les moyens d'existence diminuaient, à mesure que la colonie errante s'aggrandissait, et il faut que les peuples nomades vivent aux dépens de la nature, ou de leurs voisins. Or, il n'est pas facile d'avoir impunément recours à la nature, depuis qu'on a bien voulu croire que la terre appartient exclusivement à quelques individus privilégiés. Valentin se décida donc à continuer de lever des impôts sur le public. Il se souvint que, semblable à l'abbé de Voisenon, il avait fait, étant chanoine, un joli opéra comique. Il ne douta pas qu'il pût composer d'excellentissimes parades, et, par un seul acte de sa volonté, il transforma ses valets et leurs donas en une troupe de comédiens. Il écrivait lorsqu'on faisait paître les mules; il écrivait en déjeunant, en dînant, en soupant. Quand il avait fait une scène, il la lisait à Auda, et, quand Auda avait ri, Michel tirait les rôles. On les étudiait en marchant; on répétait dans les cabarets. Valentin inspirait ses acteurs; il leur communiquait ses intentions, son esprit, et, comme Auda riait toujours, le répertoire se formait avec une étonnante rapidité.

Arrivait-on dans un bourg, où il n'y avait pas de malades, et où, depuis la formation du globe, on n'avait pas joué la comédie, on dressait des tréteaux dans une grange, et on charmait les spectateurs ébahis. Le directeur-auteur jouissait de toutes les manières : on l'applaudissait, et la troupe vivait

dans l'abondance. Quelquefois le public se plaignait de voir un grand seigneur en habit de livrée, un cassandre de vingt ans, et une vieille radoteuse, jolie comme sainte Marie l'Égyptienne. Valentin répondait que ses acteurs vieilliraient, et que les gardes-robes arriveraient le lendemain. Le lendemain, il était parti.

Si la troupe entrait dans un endroit où la nature se montrait marâtre, et où la médecine aidait à la nature, on tirait des cassettes le baume de *fier-à-bras*, et on faisait une ample récolte. On trouvait partout du plaisir, partout de l'argent. Quelle vie pour un garçon sans souci! « Parbleu, « disait-il à ses camarades, nous jouerons la co« médie à Urgel. Nous avons du talent, beaucoup « de talent; toute la ville voudra nous voir. Si « Estelle y est encore, elle ne laissera pas échap« per cette occasion de s'amuser; elle reconnaîtra « ma voix et peut-être ma figure, qui commence « à blanchir, depuis que je voyage en charrette « couverte, et.... et.... et nous verrons. Et, repre« nait Michel, quand notre réputation sera faite « à Urgel, que nous aurons grands et petits dans « notre manche, nous dirons que nous voulons « aller jouer la comédie à Ax, où on entend assez « bien l'espagnol. Nous demanderons des passe« ports, on nous en donnera, et quand nous se« rons à Ax, ma foi..... — Nous verrons. » La troupe menait une vie joyeuse et commode; aucun nuage ne troublait la sérénité qui régnait sur

toutes les figures. On avait oublié qu'il pouvait exister, par le monde, un certain Carlos, dont la présence compromettrait un peu la sûreté générale.

On avait dépassé Fraga, Balaguer, Salsona; on n'était plus qu'à dix lieues d'Urgel. L'amour de Valentin, pour Estelle, se ranimait à mesure qu'il croyait s'approcher d'elle, et Auda ne s'en trouvait pas mieux. De loin en loin, elle avait entendu murmurer le nom de cette Estelle. L'air de mystère et le ton d'intérêt, avec lesquels Valentin en parlait, lui avaient donné des soupçons : en amour, une servante de cabaret en sait autant qu'une duchesse. J'avoue, très-volontiers, qu'elle ne s'exprime pas aussi bien, et Auda revint à son premier métier, dans l'explication qu'elle jugea à propos d'avoir avec M. le docteur. Toutes les femmes ont la manie de s'expliquer, et toutes ont éprouvé que cela ne sert pas à grand'chose. Auda mit tant d'acrimonie dans son style, elle fronça tellement le sourcil, que Valentin, qui avait commencé par écouter, finit par lui rire au nez. « De quoi te plains-tu? lui dit-il. Tu étais « servante de cabaret; je t'ai fait comédienne, et « je t'ai donné assez de talent pour que tu puisses « te présenter à la troupe de Madrid. Depuis que « tu joues la comédie, tu as eu plus de plaisir que « pendant tout le reste de ta vie : tu peux en avoir « aujourd'hui et demain; que t'importe l'après-de- « main? — Cela est bien aisé à dire. — Parbleu, je « ne m'en occupe pas, moi, et je me suis promis,

« surtout, de ne jamais me laisser contrarier. Fais-
« moi grace de tes hoquets et de tes jurons, ou je
« te laisse au premier cabaret où la troupe s'ar-
« rêtera, et tu t'arrangeras comme bon te sem-
« blera. — Oh! cette Estelle, cette maudite Es-
« telle!..... — Si je la rencontre, je te quitte à
« l'instant, et qu'est-ce que cela te fait? Suis-je
« le premier que tu as aimé, et crois-tu que je
« doive être le dernier? Tu me fais, au style près,
« une excellente scène dramatique, et je t'ai vue
« dix fois regarder Michel d'une manière... » Tout à coup, les muscles du visage d'Auda se détendirent; le calme reparut dans ses yeux et sur son front; elle éclata de rire à son tour, et elle répondit à Valentin par une tirade philosophique, prise dans une de ses meilleures pièces. « Nous
« avons toutes le goût du changement, et, quand
« nous querellons un infidèle, ce n'est pas du
« tout parce qu'il nous rend libres de faire un
« nouveau choix, mais parce que l'abandon, où il
« croit nous laisser, blesse vivement notre amour-
« propre, et que la vanité est notre passion do-
« minante. Celle-là d'abord, le plaisir ensuite,
« et enfin l'amour, s'il se présente. »

Il est constant que Valentin fait ici parler les femmes, un peu en garçon sans souci, et, quoique je tienne à lui d'une façon toute particulière, je ne balance pas à le déclarer calomniateur : *Experto crede Roberto.*

Si deux armées pouvaient se rire au nez, il est

constant encore qu'elles ne se battraient pas. Ici, les deux ennemis, désarmés, terminèrent la plus orageuse explication comme ont coutume de le faire des médecins divisés d'opinion : *Passez-moi la rhubarbe, et je vous passerai le sené.* Il fut convenu, entre Valentin et Auda, que chacun ferait, exclusivement, tout ce qui lui conviendrait, et ils conclurent, de cet arrangement, qu'ils se retrouveraient avec un plaisir plus vif. Les gens du grand monde sont assez de cet avis-là.

Il est à propos de remarquer ici que le frivole, l'insouciant Valentin savait garder un secret, et que la mauvaise humeur d'Auda n'aurait pu, si elle s'était soutenue, lui attirer aucun désagrément à Urgel. Elle le croyait fermement comédien et médecin, et ne savait rien de ce qui avait amené une suite de métamorphoses assez romanesques, mais cependant bien vraies, et vous n'en doutez pas.

Un beau jour, à huit heures du matin, la troupe joyeuse aperçut, enfin, les clochers d'Urgel. Valentin fit, dans sa charrette, une espèce de toilette; il peigna et noircit la moustache que la nature lui avait donnée, depuis que le roi d'Espagne lui avait fait témoigner qu'il serait fort aise de l'avoir à son service.

On entra dans la ville, ayant sept à huit certificats à la main; on se logea à la meilleure auberge, qui, pourtant, ne valait pas grand'chose, et le premier soin de Valentin fut de s'informer

de mademoiselle Estelle. Vous sentez bien qu'il prenait des détours pour arriver jusqu'à elle. Il demandait des nouvelles de gens qui n'avaient jamais existé ; il la nommait ensuite d'un ton indifférent. Il indiquait sa taille à l'un, la couleur de ses cheveux à l'autre; son âge à celui-ci, la coupe de ses yeux à celui-là. Il n'entrait dans aucun détail suivi avec personne, et tout le monde s'accordant à lui répondre qu'on ne connaissait pas de demoiselle Estelle à Urgel, il en conclut, assez légèrement, qu'elle n'y était pas, et il résolut de ne pas se fatiguer plus long-temps, là-dessus, la tête et le cœur.

Cependant, il ne voulait rien avoir à se reprocher. Estelle n'était pas à Urgel, à la bonne heure; mais les circonstances pouvaient l'avoir conduite dans quelque village, peut-être dans quelque ville des environs. On imprimait à Urgel, comme dans toutes les places *importantes*, un mauvais journal, que tous les habitans veulent lire, parce qu'on aime tout ce qui vient du cru. Demandez aux bourgeois de Surène, s'ils ne trouvent pas leur vin excellent. Valentin porta, à M. le propriétaire, rédacteur, imprimeur, tireur et plieur du journal d'Urgel, une longue et pompeuse annonce de son arrivée en cette ville. A travers l'énumération de ses talens dramatiques et médicaux, il avait glissé quelques phrases à double sens, qu'Estelle seule pouvait entendre, et, si elle lisait le journal, il était indubitable qu'elle accourrait à Urgel, à

moins, pourtant, ajoutait Valentin, qu'elle se trouve bien où elle est.

Le propriétaire de la gazette, qui devait se croire fort heureux qu'on contribuât à remplir sa feuille, fit cependant payer assez cher, à notre héros, l'insertion de son article, et Valentin, assuré qu'il paraîtrait le lendemain, alla, hardiment, se présenter chez le corrégidor : c'est par là qu'il aurait pu commencer.

Il frappe à la porte, et la vieille Inès vient lui ouvrir. La jambe droite en avant, la main gauche appuyée sur le pommeau de son épée, son chapeau à plumes sur l'oreille, la moustache haute et le nez au vent, il demande à parler au corrégidor. Inès le prend pour un grand seigneur, et l'introduit aussitôt. Le corrégidor s'incline jusqu'à terre; mais, quand il sait qu'il n'est question que de pilules et de comédie, il prend le ton tranchant, et Valentin, qui a une permission à obtenir, veut prouver qu'il la mérite. Il parle de ses cures, il débite de sa prose et de ses vers... « Ta! ta! ta! « ta! s'écrie le corrégidor, que m'importe à moi « que vous soyez bon ou mauvais comédien, ha- « bile ou ignorant médecin? J'en ai un dans les « mains duquel j'espère bien mourir. L'essentiel « est de prouver que vous avez réellement exercé « dans les lieux que vous venez de nommer. « Voyons vos certificats. Ah! je ne trouve pas mes « lunettes... » Sa seigneurie ne les trouvait jamais, quand il fallait lire en présence de témoins. « Inès,

« allez chercher mon greffier ou l'alcade. » Pendant qu'Inès cherche, Valentin fait cent contes, plus plaisans les uns que les autres, au corrégidor. Sa seigneurie, qui n'avait jamais ri de ce que lui disaient ses inférieurs, ne put résister au torrent de saillies qui échappaient du cerveau de Valentin. Mais il avait fait, d'abord, des efforts si violens, pour ne pas déroger, que la respiration lui manqua tout-à-fait. Il devint rouge, bleu, noir, et un corrégidor d'Urgel allait être suffoqué, dans les mains de notre docteur, comme dans celles de tout autre, si celui-ci eût perdu de vue un moment le passeport, à l'aide duquel il comptait passer à Ax avec Estelle ou une autre.

Il ne savait pas si son élixir ou ses pilules pouvaient prévenir une suffocation absolue; d'ailleurs, il n'en avait pas dans ses poches, et il se hâta d'employer les procédés du frère Ambroise. Il en obtint les effets qu'ils produisent assez souvent. Le corrégidor, qui, cinq minutes auparavant, avait un pied dans la barque à Caron, fut enchanté, plus pour lui que pour le bien de ses administrés, d'être rendu à la vie, et il proclama Valentin le plus grand médecin qui ait jamais existé. Inès n'avait rencontré ni le greffier, ni l'alcade; mais les certificats de notre docteur furent trouvés excellens, admirables. Le corrégidor prétendit que la crise, dont il sortait, lui avait laissé un tremblement qui ne lui permettait pas de tenir une plume. Il invita Valentin à écrire lui-même

sa permission, et à y apposer sa griffe. Il courut ensuite annoncer chez tous les gens en place qu'il était arrivé, à Urgel, un médecin qui faisait rire à volonté, et qui guérissait les suffocations avec le bout de ses doigts. On savait que le corrégidor était une bête, et ce qu'il contait paraissait doublement invraisemblable. Cependant, les médecins d'Urgel tremblèrent : c'est toujours par là qu'ils commencent en Espagne, et peut-être ailleurs, quand on parle d'un moyen curatif nouveau.

Ils ne manquèrent pas d'aller publier partout que le corrégidor, personnage très-respectable sans doute, avait été dupe d'un charlatan, et qu'il serait affreux qu'on accordât quelque confiance à un homme incapable de tuer un malade selon les formes admises à l'université de Salamanque. Valentin, enchanté d'un succès qui mettait le corrégidor dans l'impossibilité de lui rien refuser, se promenait sur les places et dans les rues avec la fierté d'un grand d'Espagne, de la première classe. Il jouait la comédie, plutôt en homme qui veut bien obliger le public, qu'en acteur qui cherche à captiver sa bienveillance. Il ne paraissait plus à la parade; il se bornait à faire inviter, par paillasse Lecourt, ceux qui avaient mal aux dents, à la tête, à la gorge, à l'estomac à passer dans son *salon*. Il les guérissait presque tous, et, après s'être brouillé avec les médecins pour une suffocation, il se brouilla avec les chirurgiens pour

les dents qu'ils ne tiraient pas, pour les saignées qu'il les empêchait de faire. Il n'y a pas de petits ennemis, dit un vieux proverbe. Que n'a-t-on pas à redouter de ceux qui sont puissans, de la crédulité, de la confiance générale, et d'une suprématie de science, inintelligible pour le vulgaire?

Quand Valentin ne se laissait pas aller aux fumées de l'amour-propre, il revenait à ses pilules, à Estelle, et surtout à Auda, qui était présente. Il était toujours au mieux avec le corrégidor, qui, de temps en temps, l'envoyait chercher pour le faire rire. Il était connu et demandé partout; partout il obtenait quelques succès, et il commençait à croire que la méthode du frère Ambroise vaut bien celle de Galien. Plus d'une duègne le faisait appeler pour une dent, et avait un billet doux à lui remettre. Il riait, il chantait plus que jamais, et il aurait cédé de suite aux instances de ses camarades, qui étaient impatiens de rentrer en France, si un pressentiment secret ne lui eût dit sans cesse qu'il reverrait son Estelle, et que ce serait à Urgel. Vous verrez bientôt qu'il ne faut pas plus se moquer des pressentimens que des tireuses de cartes.

Jour déplorable! jour de deuil! s'écrie Bossuet, dans l'oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre. Jour déplorable! jour de deuil! répétait-on, dans tous les coins de la petite ville d'Urgel. Dona Séraphine, la nièce du corrégidor, venait d'être frappée de paralysie sur toute la partie droite du

plus joli petit corps qu'ait jamais formé la nature, et ce n'est rien que le corps, disait-on, de tous les côtés; elle unit à l'esprit et aux talens, des qualités solides et le plus heureux caractère. Si elle eût été la nièce d'un savetier, personne ne se fût occupé d'elle.

Il était fort égal à Valentin que le corrégidor eût ou n'eût pas de nièce; qu'elle eût de l'esprit ou qu'elle fût idiote; qu'elle fût ou non paralytique; mais on la disait jolie, et une femme jolie inspire toujours de l'intérêt à un jeune homme. Il parlait de Séraphine à tout le monde, et il apprit qu'elle avait été élevée dans un des meilleurs couvens de France; qu'elle y avait reçu une excellente éducation; qu'à la mort de ses parens, son oncle avait résolu de la prendre avec lui, et qu'il l'avait annoncée, à toute la ville, trois mois avant qu'elle y arrivât; qu'elle avait plu partout où elle avait été présentée; que les dames se l'arrachaient, et notaient les soirées qu'elle allait passer avec elles. On ajoutait, enfin, qu'elle était au milieu de quatre médecins, qui avaient déja fait quatre consultations. Le résultat de la première était qu'il y avait peu d'exemples de paralytiques guéris par la médecine. La seconde se termina par ce mot remarquable *experiamur*. On ne put convenir à la troisième, de la manière dont on essaierait, et à la quatrième, les avis furent différens, ce qui arrive quelquefois, même à Paris.

Que diable! se disait Valentin, cette Séraphine-

là ne peut être mon Estelle : j'aurais bien défié le corrégidor d'annoncer notre arrivée ici trois mois d'avance. Mais son oncle peut lui avoir parlé de celle que je cherche, quand j'y pense, et je veux prétendre aussi à l'honneur de la guérir. Je ne sais pas si le frère Ambroise ôte des paralysies avec les bouts de ses doigts ; ainsi, je me présenterai modestement, et je me garderai bien de rien promettre. Mais comment pénétrer dans la chambre d'un malade, occupée par quatre médecins ?

Il ne fut pas long-temps dans l'incertitude. Ces médecins discutaient toujours et ne faisaient rien. Le corrégidor était une bête ; mais il savait bien qu'on ne guérit pas en causant, et il n'entendait pas que sa nièce n'eût que la moitié d'un corps à sa disposition. Il pensa au docteur qui faisait rire et qui guérissait les suffocations. Il congédia les quatre médecins, et il fit appeler don Carlos.

On ne résiste pas à un corrégidor ; mais on murmure, on se plaint, et les élèves de Salamanque rangèrent, en un jour, tous les habitans notables de leur côté. En effet, comment préférer un empirique à des gens qui ont acheté un bonnet de docteur ? Il est très-possible qu'ils ne guérissent pas dona Séraphine ; mais Carlos peut-il se flatter de le faire ? Le peuple, au contraire, approuvait hautement la conduite du corrégidor ; il rappelait toutes les cures que notre docteur avait faites, et il criait, dans les carrefours, qu'il

guérirait Séraphine. La crédulité est le partage de la canaille, disaient les médecins. L'orgueil et l'entêtement sont celui des gens comme il faut, répondait le peuple. Ainsi, il y avait scission dans la petite ville d'Urgel, et de là à une guerre civile le passage est rapide. Heureusement les choses n'allèrent pas jusque là.

Valentin, sans s'embarrasser de ce qu'on dirait, ou de ce qu'on ne dirait pas, s'était rendu de suite à l'invitation du corrégidor. On l'introduisit dans une chambre, où l'intéressante malade était étendue sur une chaise longue. Le jour n'était pas assez vif pour qu'il blessât l'œil, dont l'usage lui était resté ; cette chambre n'était pas assez obscure pour qu'on ne pût distinguer les traits d'un visage qu'on cherche à détailler, quand on est prévenu qu'il réunit tout ce qui peut plaire. A peine don Carlos a-t-il regardé Séraphine, qu'il pousse un grand cri, s'élève à trente-six pouces de haut, et retombe d'aplomp sur les pieds du corrégidor, qui sont garnis de cors. Le corrégidor fait une grimace épouvantable, et crie à son tour ; Séraphine, qui voit aussi bien de son œil, que Valentin de ses deux, crie aussi ; enfin, la vieille Inès crie, parce qu'elle entend crier tout le monde.

Valentin fait d'humbles excuses au corrégidor. Il lui proteste qu'il ignorait qu'il fut derrière lui, et il avoue que, dans les maladies graves, il commence par un certain cri, qui attire à lui son génie

inspirateur. Il prouve qu'il en a un, par l'exemple de Socrate et de César, qui avaient incontestablement le leur. Il prouve qu'il en a été entendu, puisque la malade a été forcée de répondre; il prouve enfin que rien n'est plus dangereux que les cors aux pieds, quand ils sont irrités par un accident quelconque, et il presse fortement sa seigneurie d'aller y faire appliquer, par Inès, des compresses imbibées de son élixir, qui est souverain pour ces sortes de maux.

Le corrégidor suivit à la lettre le conseil de Valentin, à cela près, cependant, qu'il se fit panser dans la chambre de la malade, qui, disait-il, savait fort bien comment des pieds sont faits. Le cher oncle était jaloux de sa nièce. Il consentait qu'elle vît quelquefois les dames de la ville; mais il n'entendait pas qu'elle fréquentât les spectacles : voilà pourquoi elle et Valentin avaient crié si tard.

Cependant, Inès n'y voyait pas trop bien, même avec ses lunettes. Le corrégidor fut obligé de s'approcher d'une croisée; la chaise longue de la malade était à l'autre bout de la chambre, et on peut causer bas, à certaine distance, sans être entendu de gens qui n'ont plus le tympan très-délicat. Valentin faisait semblant de jouer des doigts, et il disait à Estelle de très-jolies choses, Estelle lui répondait d'une manière touchante, et des larmes s'échappaient de l'œil dont elle pouvait disposer : vous vous souvenez bien qu'elle

pleurait toujours dans les grandes occasions. A travers tous ces mots d'enchantement, d'ivresse, de bonheur, Valentin apprit que le corrégidor, fortement frappé des charmes d'Estelle, lui avait proposé d'être sa femme ou sa maîtresse. « Si je « l'avais épousé, disait la petite, j'élevais entre « nous une barrière insurmontable. Forcée d'op- « ter, je me suis décidée pour le second parti. — « C'est très-honnête assurément. Mais comment ce « vieux réître-là a-t-il pu t'annoncer ici trois mois « d'avance? — Il a effectivement une nièce à Tou- « louse, qu'il avait mandée, et à qui il a enjoint « de rester où elle est, quand il m'a agrégée à sa « famille. — Au premier jour, nous irons lui faire « des complimens de son oncle. — Mais est-il « vrai que ce vilain homme-là t'ait fait soldat? — « Je l'ai été pendant un an et demi. — Quand il « m'a appris la chose, j'ai voulu me poignarder; « mais j'ai réfléchi que cela ne te donnerait pas « ton congé.—Réflexion pleine de sens. Ah, ça... « mais, comment ce secret n'a-t-il pas percé dans « le public? — Il n'est connu que d'Inès et de l'al- « cade, que le corrégidor paie bien, et qu'il tient « dans la plus étroite dépendance. Je pouvais, « d'un mot, le perdre dans l'opinion publique; « mais il ne m'eût pas rendu la liberté, et, d'ail- « leurs, où aurais-je été, dénuée de toutes res- « sources? — Taisons nous : on remboîte les pieds « crochus de ton oncle dans leurs étuis tailladés. »

Si sa seigneurie eût été aussi fine que Bartholo,

elle aurait pu concevoir des soupçons, car enfin on ne se dit pas tout cela sans que les figures parlent, sans que le geste ajoute à l'expression. Mais ce pauvre corrégidor était du nombre de ceux qui justifient les paroles du psalmiste : *Oculos habent et non videbunt.*

Valentin, ne pouvant plus s'adresser au cœur d'Estelle, commença à attaquer sérieusement la paralysie. Il invoqua l'Amour et Ambroise, et un doux sommeil s'empara bientôt de sa douce amie. A son réveil, il eut la satisfaction de la voir pleurer de ses deux yeux. Le côté droit de la tête avait recouvré la sensibilité et la vie; le pied avait fait un léger mouvement. Valentin annonçait, promettait une guérison entière et prochaine. Le corrégidor ne se lassait pas d'admirer et de s'écrier. Dans l'excès de sa joie, le fier magistrat embrassa tendrement celui qu'il appelait son sauveur, son ange tutélaire. Il n'était pas de sacrifices qu'il ne fût disposé à faire pour lui. Valentin ne désirait qu'une chose, c'était Estelle, et il comptait bien rentrer incessamment dans ses premiers droits.

A la séance du soir, il apprit que le corrégidor avait une maison de campagne, à quelques lieues de la ville, et dans une vallée assez isolée : il résolut de faire, plus tard, son profit de cette découverte.

Quand la bien-aimée s'éveilla, elle retrouva l'usage de sa main droite, que son cher oncle baisa avec transport, pendant qu'elle donnait

l'autre à son doux ami : rien n'instruit les femmes comme la contrainte. Le corrégidor, ivre de joie, courut toute la ville, et racontait partout les prodiges dont il avait été témoin. Comme les imbéciles dénaturent tout, celui-ci ajoutait, à ce qu'il avait vu, des choses impossibles, et il disait gravement aux médecins : « Ne soyez point hu-« miliés de ce que don Carlos en sait plus que « vous. Il a un génie inspirateur, qu'il appelle en « poussant des cris de merlusine. » Tout le monde ouvrait de grands yeux et de plus grandes oreilles : il y en a de longues à Urgel. Mais tout le monde attendait, pour croire, que Séraphine pût reprendre, à pied, le cours de ses soirées.

Le lendemain, notre héroïne marcha avec quelques difficultés, mais elle put marcher; le surlendemain, il ne restait plus de traces de la paralysie. Toutes les dames accouraient pour constater un fait aussi extraordinaire. La terrasse décorée et l'humble toit retentissaient également de l'éloge de Valentin et de celui de son génie inspirateur. Valentin n'avait pas manqué de dire au cher oncle, qu'il était indispensable que sa nièce allât immédiatement à la campagne, et qu'elle y passât un mois. Il prescrivit un régime, et il protesta que, si on omettait la moindre chose, la paralysie se reproduirait avec plus de force qu'auparavant. Il avait déclaré que, n'ayant plus rien à ajouter à sa réputation, il allait s'éloigner d'Urgel, et il avait demandé le passeport, à l'aide duquel il

oulait opérer des prodiges nouveaux à Ax. Le corrégidor lui en aurait donné cent.

Il avait fait reconnaître, par Michel, la maison de campagne dont nous avons parlé; il en connaissait parfaitement la position, et, en reconnaissance de ce service, il avait passé Auda au camarade, qui avait donné Isaure à Lecourt, qui avait arrangé Aurora avec Dubreuil, et, de proche en proche, tout le monde était content, à l'exception de la dernière de ces dames, qui, ne trouvant plus de mari, se décida à épouser le public.

L'esprit humain veut toujours avancer. Après qu'on eût parlé, pendant quelques jours, du génie inspirateur de Carlos, on se travailla la tête pour savoir dans quelle classe on le rangerait. Les jolies femmes en faisaient un ange, les moines un démon. Les médecins ne croyaient pas à son existence, et ils ne concevaient pas comment Carlos avait pu guérir, en deux jours, une paralysie constatée. Cependant on a toujours une opinion, quand on est intéressé à se prononcer, et la Faculté feignit d'adopter celle des religieux de toutes les couleurs, dont la ville d'Urgel est peuplée.

Un violent orage se formait dans le silence; il grossissait à chaque instant, et notre héros, loyal et confiant, ne se doutait de rien. Tout le monde sait, ou ne sait pas, que, depuis 1481 jusqu'en 1808, l'inquisition espagnole a condamné 343,522 individus. C'est bien peu de chose, si on veut

calculer que, d'une époque à l'autre, il s'est écoulé 327 ans, ce qui ne porte le nombre des hérétiques corrigés, ou supprimés, qu'à cent mille et quelques-uns par siècle. D'après cela, il n'est pas étonnant qu'on n'eût pas encore joui, à Urgel, du spectacle édifiant d'un *auto-da-fé*. Il s'était présenté telle circonstance, où le bon peuple avait exprimé hautement ses regrets sur une privation aussi dure à supporter. Le révérend père supérieur des Dominicains de cette ville, aimait tendrement son prochain, et il n'attendait qu'une occasion favorable pour le satisfaire. De quelle gloire il jouirait aux yeux du public, s'il pouvait faire griller un sorcier!

Cependant, il n'y avait pas de tribunal érigé à Urgel, et sa révérence n'osait s'arroger des pouvoirs qu'on ne lui avait pas dévolus. Mais les gens d'esprit ont tant de ressources! Le prieur assembla son chapitre. Il exposa son projet avec une telle clarté; il fit si bien sentir les avantages qu'un demi-cent de fagots procurerait à l'ordre, qu'on arrêta, à l'unanimité, qu'un frère lay serait député vers le supérieur des Dominicains de Madrid, lequel serait supplié d'obtenir du grand inquisiteur, l'autorisation de faire et parfaire le procès à un homme qui faisait des miracles à Urgel, par l'intervention du diable. On aurait pu dépêcher un courrier ordinaire; mais savait-on si, dans la famille de celui qu'on aurait choisi,

quelqu'un n'aurait pas été guéri par Carlos, et si une sotte reconnaissance ne révèlerait pas un secret qu'on avait tant d'intérêt à cacher?

On porta la défiance jusqu'à ne pas donner de dépêches au digne frère qu'on fit partir : il pouvait les perdre en route. On choisit celui qui était le moins ignorant, qui avait le plus d'amour pour saint Dominique, et on lui répéta trente-deux fois sa leçon.

Un frère lay qui aurait voyagé en poste, aurait certainement donné des soupçons. On expédia celui-ci en costume apostolique, et, comme il y a loin d'Urgel à Madrid, on s'occupa des moyens de retenir Carlos, jusqu'à ce qu'on pût *l'appréhender* au corps. Cela ne fut pas difficile.

Le révérend père supérieur, d'ordinaire assez désœuvré, observait tout ce qui se passait en ville. Il avait la louable habitude de s'immiscer dans les affaires des particuliers, afin de maintenir la paix dans les ménages. C'est à lui que le commandant de la place allait conter ses pécadilles; d'après tout cela, était-il possible que quelqu'un lui résistât?

Il avait remarqué que, parmi les malades qui se présentaient à Valentin, il traitait, de préférence, les femmes jeunes et jolies, et sa révérence avait remarqué aussi que dona Séraphine était charmante. Vingt fois il avait rencontré don Carlos, marchant avec cet air satisfait que ne donnent ni l'argent, ni la persuasion qu'on est utile

à ses semblables. Le plan du respectable père fut bientôt arrêté.

Le corrégidor, quoiqu'un peu libertin, était fort attaché à ses devoirs de piété : il y a des gens qui trouvent facilement le moyen d'allier les contraires. Il était dirigé par un Dominicain, qui l'alla voir, tout exprès, pour le féliciter sur la guérison de sa nièce. Pour mieux cacher ses projets, il porta au troisième ciel la science de don Carlos ; mais il s'étendit sur le danger des rechutes, et il prouva, par vingt exemples, que des malades, que les médecins croyaient guéris, étaient allés, six semaines après, souhaiter le bonsoir à leurs ancêtres. Le corrégidor frémit. Mais, plein de confiance dans notre docteur, il répondit que Carlos était sûr de son fait, et que le lendemain sa nièce partait pour la campagne. « Il faut que le « docteur y aille avec elle. — Y pensez-vous, révé- « rend? Et nos usages, nos mœurs? — On peut « tout concilier. Vous couperez une chambre par « le milieu, avec une forte grille de fer, et le doc- « teur ne verra Séraphine qu'à travers les barreaux. « — Mais, quand je remplirai mes fonctions ma- « gistrales; quand je réciterai mon rosaire? — « N'êtes-vous pas sûr d'Inès et de votre vieux jar- « dinier? — Je suis encore plus sûr de moi, et je « vous le répète, ma nièce est guérie, parfaitement « guérie. — La preuve que vous pouvez compter « sur Inès, comme sur vous, c'est qu'elle n'a ré- « vélé votre secret qu'au père Chrisostôme. —

« Quel secret, mon révérend? Que voulez-vous « me dire? — Nous avons nos raisons pour que « vous fassiez ce que je vous demande. Si vous « résistez plus long-temps, toute la ville saura « demain que vous êtes saisi d'une fille bien née, « qui avait fait une étourderie; que, pour la con- « server, vous avez forcé à s'enrôler un jeune « homme avec qui elle voyageait; que vous l'avez « fait passer pour votre nièce; que vous l'avez « présentée en cette qualité dans les meilleures « maisons. Vous serez perdu de réputation, obligé « de vous défaire de votre charge, banni et vili- « pendé par les honnêtes gens dont vous vous « êtes joué. Obéissez et prenez les précautions « que je vous ai indiquées. Inès recevra l'ordre « de vous servir fidèlement, et, dans quinze jours, « vous serez le maître de faire tout ce que vous « voudrez. En attendant, gardez le plus profond si- « lence sur ce que je viens de vous dire : ma dis- « crétion est à ce prix. »

Le corrégidor, confus, humilié, à peu près rassuré sur les suites de sa complaisance, promit tout ce que le père voulut, et il se promit à lui-même d'ajouter grille sur grille, de faire condamner telle porte, murer telle croisée, et de rendre enfin Estelle inaccessible à toute autre chose qu'aux yeux. Il fit venir les ouvriers; il leur donna ses ordres, et il voulut qu'ils fussent exécutés à l'instant. Il manda Valentin, et le pria, en enrageant, de rendre chaque jour une visite à sa

nièce. Valentin fut enchanté de pouvoir connaître par lui-même la maison d'où il voulait tirer son amie. Il prétexta, pour la forme, l'occupation que lui donnaient les préparatifs de son départ, et quelques malades, qu'il achevait de guérir. Le corrégidor insista, avec aussi peu de sincérité que Valentin venait de se défendre, et notre amoureux se rendit.

Les grilles de fer sont d'un débit sûr en Espagne. Aussi on en trouve de faites dans toutes les dimensions, et le lendemain la maison de campagne du corrégidor ressemblait à une forteresse. Il y conduisit Estelle, et donna les ordres les plus précis sur le lieu où on recevrait Carlos, sur les précautions qu'on prendrait pour qu'il ne pût pénétrer dans l'intérieur de la maison. Qu'eût-il fait de plus, s'il eût eu la moindre idée de l'intelligence qui régnait entre nos amans?

Toute femme est plus ou moins coquette; c'est une qualité, ou un défaut, dont l'âge ne corrige point. Valentin n'avait jamais eu la moindre prévenance pour Inès; elle ne pouvait le souffrir, et malgré l'enthousiasme qu'il avait inspiré à son maître, elle ne cachait pas trop l'éloignement qu'elle avait pour lui. Le corrégidor avait d'abord exigé d'elle des marques de déférence envers son cher docteur. Mais dans la circonstance actuelle, il s'efforça de nourrir, et même d'augmenter l'animosité d'Inès. Il était assez borné pour ne pas sentir que, changer en vingt-quatre heures d'avis

et de ton, ce n'était pas donner une haute idée de sa sincérité. Il ne savait pas davantage que tout être cherche à briser les liens de la contrainte, et que tous les moyens lui paraissent bons pour en sortir. Inès ne réfléchit pas un moment sur la versatilité de son maître. Elle lui dit tout ce qu'elle pensait de Carlos, et il la jugea incorruptible; elle le répéta à Estelle, qui pleura selon sa coutume.

Le lendemain, Valentin se présente à la porte du château-fort. Il est monté sur la plus belle de ses mules, et le jardinier vient lui tenir respectueusement l'étrier. Il le prie de le suivre, et Valentin s'étonne à chaque pas qu'il fait. A chaque pas, une lourde porte s'ouvre et se ferme sur lui; d'énormes verroux crient à ses oreilles; il arrive enfin à une chambre, où il est arrêté par deux grilles placées à un pied l'une de l'autre, et dont les barreaux sont si serrés qu'il est impossible d'y passer la main. Le jardinier l'enferme là, à double tour, et, à mesure que cet homme s'éloigne, Valentin l'entend ouvrir et fermer les portes par où il est arrivé. « Parbleu, s'écria-t-il, si Ménélas eût « fait garder ainsi son Hélène, la guerre de Troye « ne se serait pas faite, et j'en serais bien fâché : « nous aurions perdu un poëme épique, que je « n'entends pas, mais qu'on dit être le plus beau des « poëmes faits et à faire. En effet, Voltaire, dans « sa Henriade, ne s'est pas avisé de faire parler « des chevaux, de faire combattre tous les dieux,

« pour ou contre un mari imbécile et trompé; il « n'a pas chanté la valeur d'un fanfaron, invul- « nérable par tout le corps, excepté au talon... « Mais à propos de tout cela, je ne vois pas com- « ment je tirerai Estelle d'ici... Bah! cela n'est « pas difficile. Je viendrai la nuit; je rosserai le « jardinier; je lui prendrai les clés; j'entrerai; « j'enleverai Inès avec ma maîtresse, et je laisserai « la vieille sur le bord d'un fossé, quand je serai « éloigné, de quelques lieues, de toute habita- « tion. Allons, vive la joie! »

Il n'avait pas remarqué deux gros chiens, qu'on lâchait dans l'enclos, quand on n'attendait personne, et qui étaient de force à déchirer leur homme, comme lui une feuille de papier.

Inès et Estelle paraissent de l'autre côté des formidables grilles. Nos amans commencent par se parler des yeux. Ceux d'Estelle semblent se plaindre des barrières qu'on a élevées entre elle et son ami; ceux de Valentin cherchent à la rendre à l'espérance. Comme un médecin ne peut pas parler toujours des yeux, le docteur commença une dissertation scientifique, qu'il interrompait souvent, pour dire en français, à sa belle, des choses très-tendres et très-positives, et il voulait faire croire à Inès qu'il faisait des citations latines, selon l'usage pratiqué, de temps immorial, par les médecins espagnols. Inès répondait que Séraphine n'entendait pas le latin; qu'ainsi, l'érudition du docteur était perdue, et que s'il

disait un mot, qui ne fût pas castillan, elle en conclurait qu'il avait des desseins cachés, et qu'elle en avertirait le corrégidor.

Valentin sentit qu'il ne tirerait aucun parti de cette vieille entêtée. Il crut devoir faire cette première visite très-courte, et il se décida à attaquer directement le cœur du vieux jaloux. Il remarqua qu'au moment où il voulut sortir, Inès tira le cordon d'une sonnette, qui fit venir le jardinier : il faut tout remarquer, quand on n'a pas encore de plan arrêté.

Il fut trouver le corrégidor. Il lui représenta qu'en envoyant Estelle à la campagne, il avait prétendu qu'elle respirât le grand air, et non qu'elle vécût derrière des grilles, et sous des verroux. Il ajouta que tout médecin veut et doit toucher le pouls des individus qu'il visite, et qu'il ne concevait pas qu'on le privât d'un avantage dont il avait constamment joui pendant qu'il traitait dona Séraphine à Urgel. Il jura enfin que le plus tendre des oncles s'exposait à perdre une nièce accomplie, s'il empêchait son médecin de communiquer librement avec elle. Le corrégidor répondit que sa nièce ne voyait de grilles que lorsque son médecin la visitait, et qu'elle avait à sa disposition des appartemens gais et un jardin immense, qui réunissait tout ce qui pouvait la flatter. Il convint que tout docteur a le droit de toucher le pouls de ses malades ; mais il prétendit qu'il doit renoncer à cette prérogative, sur-

tout à l'égard d'une jeune femme, lorsqu'elle n'a plus besoin des secours de la médecine. Il remarqua, très-judicieusement, que les visites que rendait Carlos à sa nièce étaient de pure précaution, et pour lui prouver combien il était convaincu de la guérison radicale de Séraphine, il offrit au médecin des honoraires proportionnés à l'importance de la cure. Valentin, très-mécontent des obstacles, qui se multipliaient à chaque instant, reçut cependant un sac de deux mille pistoles, dont il alla grossir une cassette assez bien fournie. « On fait tout avec de l'argent, di-
« sait-il, et je suis bien bon de me casser la tête
« sur les moyens que j'emploierai : une occasion
« se présentera, je la saisirai, et nous verrons.
« Et puis j'aime beaucoup Estelle ; mais, si je ne
« peux définitivement la reprendre à son vilain
« corrégidor, ma foi, je la lui laisserai. Elle ne
« s'est pas poignardée quand il m'a fait soldat :
« me pendre ne serait pas le moyen de la ravoir. »

Le lendemain, Estelle dit à Inès qu'elle ne se sentait pas bien. Valentin, dans ses prétendues citations latines, lui avait conseillé, en bon français, de jouer d'abord la petite santé, et d'arriver, par degrés, à une maladie simulée. La vieille, au lieu d'introduire le docteur dans l'intérieur de la forteresse, se hâta de faire avertir le corrégidor, et le corrégidor voulut absolument accompagner Valentin. Ainsi la petite ruse n'aboutit qu'à donner à nos amans deux témoins au lieu

d'un. Sa seigneurie déclara au docteur que si l'indisposition de sa nièce faisait des progrès, il viendrait s'établir auprès d'elle, et laisserait à son alcade et à son greffier le soin de faire la police.

Cette redoutable menace rendit aussitôt la santé à Estelle. Mais il était tard, et le corrégidor déclara qu'il passerait la nuit à sa campagne, pour avoir des nouvelles de sa nièce le lendemain de très-grand matin. Il congédia Valentin, qui, en retournant à Urgel, laissait aller sa mule la tête basse, et faisait d'assez tristes réflexions sur les lois terribles de l'inexorable fatalité. Il prévoyait bien que le corrégidor ne s'occuperait pas de son rosaire pendant toute la nuit... « Ma foi, « s'écria-t-il brusquement, une fois de plus, une « fois de moins... Qu'importe ? Tâchons d'avoir « notre tour, et laissons de côté ces petites délica- « tesses, dont tant d'autres, à ma place, auraient « la sottise de s'occuper sérieusement. »

Le jour suivant, il retourna voir son amie, et quoi que pût dire Inès, elle ne l'empêcha pas de faire encore quelques citations. Les incidens présumés de la nuit dernière se présentaient à son imagination, et un garçon sans souci s'affecte quelquefois, quand il a devant lui la victime qu'il désire et qu'il croit sacrifiée. Estelle ne pouvait répondre à ses citations par d'autres : Inès n'aurait pas manqué de lui demander comment elle savait aujourd'hui le latin, dont hier elle n'entendait pas un mot. Elle chercha à le rassurer du

geste et du regard : il est des circonstances où la femme la plus aimante et la plus vraie ment nécessairement, et je douterais fort de la véracité d'Estelle, si le corrégidor n'avait eu que trente ans; mais il en avait soixante, et cet âge-là est, ordinairement, celui du repos... Cependant, il est certains jours...

« Bah! disait Valentin, en retournant à la ville, « ne pensons plus à tout cela. Nos dames ma- « riées ne sont-elles pas obligées d'épouser leurs « maris, et l'amant ne se résigne-t-il pas? Pour- « quoi aurais-je moins de caractère qu'eux? Al- « lons, allons, Estelle est madame la corrégidore; « elle et moi voulons tromper son mari, et, par- « bleu, nous en viendrons à bout. Demain je fais « mes dispositions, et la nuit suivante j'enlève ma « maîtresse, d'après le plan que j'ai conçu il y a « quatre jours. »

Quel malheur s'il eût tenté de l'exécuter! Semblable à la mère d'Athalie, il eût été dévoré par les chiens, et le lecteur serait privé de la suite de cette intéressante histoire.

Il eût continué de laisser errer son imagination, si, à la moitié du chemin, il n'eût rencontré un bon Dominicain, qui le salua le premier, avec une effusion de cœur qui étonna Valentin, parce qu'il n'avait pas l'honneur de connaître sa révérence. Chacun tira de son côté, et notre héros entra en ville, en faisant des réflexions, très-sensées, sur les vertus claustrales, et sur la manie

qu'on avait alors en France, d'attaquer sans cesse les établissemens religieux. De temps en temps il avait tourné la tête, pour admirer la marche, noble et tranquille du bon père ; il l'avait vu se diriger vers la maison de campagne du corrégidor, et il n'en avait pas conçu le moindre ombrage : celui qui l'avait abordé avec des paroles de paix, devait nécessairement la porter partout avec lui. Les gens sans souci sont ordinairement heureux ; mais ils ne s'arrêtent jamais à aucune idée, et ils sont faciles à tromper.

Valentin jouait ce soir-là les plus brillans de ses rôles. Il annonça, pour le lendemain, la clôture à son auditoire, consterné de cette nouvelle. Il se proposait de demander au commandant l'ouverture des portes de la ville, après la descente du rideau, et il invita ses camarades à être prêts à le seconder dans un coup de main de la plus haute importance.

Le père supérieur des Dominicains n'était pas un garçon sans souci ; aussi, avait-il l'art de prévoir tout, jusque dans les moindres détails. Il n'avait pas d'idée de l'intelligence qui régnait entre Estelle et Valentin ; mais il savait que deux jeunes gens ne se voient pas tous les jours sans s'aimer bientôt ; il savait encore qu'un homme de vingt-deux ans ne s'amuse pas long-temps à faire l'amour en perspective ; il sentait qu'il fallait retenir celui-ci à Urgel, par quelque chose de plus réel que des espérances, et il était, plus que ja-

mais, tourmenté du désir de faire rôtir un sorcier. Ce spectacle devait être d'autant plus beau, que le nécromancien était un inconnu, qui n'inspirerait de regrets à personne. Je tiens ces détails de l'arrière-petite-fille d'une jolie dévote d'Urgel, que j'ai eu occasion de voir dans mes voyages.

Je ne sais où sa révérence en avait tant appris. Peut-être n'avait-il que de la théorie dans le genre grivois ; peut-être aussi avait-il pratiqué autrefois ce qu'il sentait si bien alors. Quoi qu'il en soit, Valentin, en rentrant à son auberge, trouva le billet, dont la teneur suit :

« On vous aime, on vous plaint, et on a pourvu « à tout. Retournez à la campagne du corrégidor. « Inès disparaîtra, après vous avoir présenté Es- « telle. Les deux grilles sont soutenues par des « charpentes ; au milieu de chacune est un bou- « ton de fer, qui ressemble assez à une tête de « clou. Appuyez-y le pouce : l'amour fera le reste. »

Qui donc, pensait Valentin, s'est occupé de moi, au point de me ménager une entrée par-dessous les grilles, et de gagner la vieille, que je croyais incorruptible ? Ma foi, je jouirai du bienfait, sans chercher le bienfaiteur. S'il se nomme, je le remercierai, et, en attendant... vive la joie !

Il ne dormit pas de toute la nuit. Dort-on, quand on touche au moment de s'*unir* à ce qu'on aime ? Et quelle douce insomnie que celle que donne l'amour, paré du prestige de l'espérance !

Notre héros se leva avant le jour ; il faisait, deux heures d'avance, ce qu'il avait l'habitude de faire deux heures plus tard : il croyait avancer le temps. Fatigué, enfin, de la lenteur avec laquelle marchaient les aiguilles de sa montre, il pensa qu'il était indifférent qu'il partît aussitôt, puisque Inès lui était dévouée. Il monta sur sa mule, et la mit au galop. A une demi-lieue d'Urgel, il s'arrêta tout court. « Je ne connais pas l'auteur du billet, « se dit-il. S'il me tendait un piége !... » Vous êtes étonné que cette réflexion ait passé par la tête d'un homme, qui n'en faisait jamais, ou du moins très-rarement. Je le suis autant que vous. Il retourne à la ville; il prend ses pistolets, il se remet en route, et il arrive encore au château-fort, avant qu'Estelle soit levée.

Il sonne à la porte, avec la force et la confiance d'un homme, qui est sûr d'être bien reçu. Le jardinier accourt, et marque de l'étonnement en voyant le docteur si matin. Cependant, il l'introduit au parloir, et lui conseille d'attendre, avec patience, le moment du lever. Valentin, enfermé, selon l'usage établi dans la maison, sentit qu'il ne pouvait compter sur le jardinier ; mais cet homme ne faisait aucun service intérieur ; il devait être retourné à son travail, et s'il ne donnait aucune facilité, du moins il ne pourrait pas nuire.

Valentin cherche les boutons de fer, dont parle le billet : tout autre en eût fait autant à sa

place. Il fallait être instruit pour les trouver, tant ils différaient peu des clous, qui tenaient l'ensemble de l'ouvrage. Après quelques recherches, Valentin croit voir l'intéressant bouton ; il met le pouce dessus, il presse, et une petite porte, retenue par un ressort, s'ouvre aussitôt ; la seconde cède de même, et l'imagination va toujours en avant. Notre docteur, qui, cinq minutes plus tôt, eût donné tout ce qu'il possédait, et même tout ce qu'il pouvait espérer au monde, pour effleurer les lèvres rosées d'Estelle, conçut et exécuta aussitôt le projet d'aller la surprendre dans sa chambre. Il va, il vient, il tourne ; il ouvre une porte, il en ouvre deux ; il entre enfin dans l'asile qu'il croyait pouvoir consacrer à l'amour... O surprise! ô stupéfaction ! J'allais dire, ô rage ! ô fureur ! si je ne m'étais souvenu que Valentin ne s'affecte jamais fortement.

Depuis que le corrégidor avait une nièce, ses audiences étaient remises à midi, et il allait, clandestinement, faire l'oncle avec elle, soit à la ville, soit à la campagne. Il fut pétrifié en voyant Valentin, et Valentin recula jusqu'à la porte de la chambre. Semblables à deux basilics, ils se menaçaient des yeux ; c'était à qui tuerait l'autre... de ses regards seulement. Il paraît qu'il y avait des boutons partout dans cette maison-là, et le combat d'observation que se livraient les deux rivaux ne pouvait durer toujours. Le corrégidor pousse un bouton, et Valentin se met à rire de

tout son cœur, non de ce qu'il voyait, mais de ce qu'il allait faire. « Il est donc d'usage, à Urgel, « monsieur le corrégidor, que les oncles épou- « sent les nièces, sans dispenses : c'est de quoi je « m'informerai ce soir, en racontant partout ce « que j'ai vu. En attendant, comme je ne suis ni « parent, ni allié, je n'ai pas la moindre formalité « à remplir, et je vous prie de vous lever, et de « me céder une place, que j'occuperai mieux que « vous. J'ai été, à peu de chose près, spectateur; « vous voudrez bien l'être tout-à-fait à votre « tour. »

Le corrégidor trouve la proposition impertinente, offensante, outrageante, et Valentin lui coupe la parole, en lui présentant le bout d'un pistolet. Le vieil amateur se rend à cet argument irrésistible, et dans un clin d'œil, Valentin se trouve dans l'état où s'était mis l'Amour, quand il épousa Psyché pour la première fois. Trop pressé d'être heureux pour penser à tout, il avait oublié de fermer la porte, et d'en mettre la clé sous son traversin. A peine était-il dans des toiles de frise, et respirait-il l'haleine de la beauté, très-confuse du rôle qu'on lui faisait jouer, qu'Inès paraît armée d'un goupillon; elle est suivie du jardinier et de deux garçons, qui portent en avant fourches, faux, et croissans : la sonnette d'alarme répond au bouton que le corrégidor a pressé, et a mis tout le monde sur pied.

« Par sainte Thérèse, murmurait Inès, le révé-

« rend ne m'a pas dit que le docteur dût venir « jusqu'ici. Seigneur, que faut-il faire de cet in- « solent, criaient le jardinier et ses garçons ? — At- « tendez, attendez, mes enfans, que je réfléchisse, « et pendant que je réfléchirai, empêchez-le de « sortir d'où il est. M. le corrégidor, criait Va- « lentin, souvenez-vous que le roi David eut une « faiblesse qui donna le jour au grand Salomon, « et ne m'empêchez pas de vous procréer un « petit neveu, qui sera peut-être le flambeau de « la Catalogne. — M'y voilà, mes amis, m'y voilà. « — Vous allez dire d'aussi belles choses que « vous en faites. — S'il dit encore un mot, qu'on « lui mette... vous savez bien... — Monseigneur, « nous ne savons pas. — Mettez-lui dans la bou- « che quelque chose qui l'empêche de parler. — « Ah ! une poignée de chanvre... — Le manche de « ma faux... — La pointe de ma fourche... — Hé, « non, non... Ma foi, mettez-lui ce que vous « voudrez. »

Pendant ce colloque, Valentin a cherché ses pistolets, qu'il n'a pas oublié de mettre sous le chevet. Il les arme entre les draps. Estelle s'est aperçue du mouvement ; elle veut arrêter son ami ; elle lui prend les deux mains, et fait partir les deux détentes. Les balles traversent la couverture ; l'une va briser une glace, l'autre met le feu à la perruque du corrégidor, qui est accrochée à un clou ; la troisième enlève le bout du nez d'Inès, qui déja était camarde ; la qua-

trième ne casse qu'un carreau de vitre. Une fumée épouvantable emplit la chambre ; les draps sont enflammés. Estelle, malgré sa modestie, est obligée de sauter sur le parquet ; le corrégidor se hâte de la couvrir de son manteau ; Valentin saute après Estelle, et le jardinier et ses garçons sautent sur lui.

« Jetez, jetez tout par la fenêtre, criait le cor-
« régidor, draps, couverture et matelas. — Faut-
« il jeter ce jeune homme aussi ? — Oui... non...
« attendez un peu... oui... oui... non, décidément
« non. Il aimerait mieux se sauver en chemise
« que ne pas se sauver du tout ; il sauterait par-
« dessus les murs du jardin, et je ne veux pas
« qu'il m'échappe. Liez-lui bras et jambes avec
« vos ceintures. »

Un grand homme est quelquefois obligé de céder au nombre, et Valentin, frémissant de rage, se vit en un instant arrangé comme une momie. Étendu sur le plancher, et n'inspirant plus de crainte à personne, il regardait tendrement Estelle. « Si du moins, disait-il, j'avais eu le temps
« de faire le petit neveu ! Ce sera pour une autre
« fois. » Le jardinier et ses garçons veillaient sur lui, posés en suisses de paroisses. Ils avaient fait des hallebardes de leurs instrumens aratoires, et ils avaient l'air tout-à-fait imposant. Inès pansait son nez, et le corrégidor, rhabillé, à sa perruque près, s'était assis dans un grand fauteuil. La tête sur ses deux mains, et ses deux coudes sur ses

genoux, il méditait profondément sur ce qu'il fallait faire dans une occasion de cette importance.

Après un quart-d'heure de réflexions, après avoir adopté et rejeté des idées contradictoires, avoir ébauché des phrases, qu'il ne pouvait conduire jusqu'au point, le corrégidor essaya de se faire comprendre tout-à-fait. « Mes amis, cet « homme est venu... je ne sais par où... mais il « est venu; oui, il est venu, puisque le voilà. Il « est venu dans le dessein d'outrager ma nièce, « vous pouvez en jurer, puisque vous l'avez trouvé « dans une position qui n'avait rien... qui n'avait « rien... d'équivoque. Pour m'empêcher d'aller « chercher du secours, il m'a forcé, le pistolet « au poing, de me mettre tout nu, et cela est « tellement, tellement... incontestable, que j'é- « tais en chemise, quand vous êtes entrés... At- « tendez un moment... que je me rappelle la « suite... Ah! quand il s'est vu surpris par vous, « il a fait feu de toute... de toute... son artillerie, « et il a brisé ma plus belle glace, il a brûlé ma « perruque, et coupé le bout du nez d'Inès, qui « n'en avait pas trop. Il a incendié un lit que je « ne... que je ne remplacerai pas facilement... en- « fin... enfin, il a tourné l'Écriture en dérision, « en me parlant du roi David... du roi Salomon, « et d'un petit neveu qu'il voulait me faire, ce « qui... ce qui me... me persuade qu'il peut fort « bien être sorcier, comme plusieurs personnes « respectables me l'ont déja dit à l'oreille. Il y a

« là de quoi instruire cinq à six procès criminels. « Vous avez été témoins des faits, et vous dépo- « serez de la vérité de ce que j'avance ; n'est-il « pas vrai, mes amis, vous déposerez? — Certai- « nement, seigneur, nous déposerons, et ce qui « reste de votre perruque et du nez de la dame « Inès ne déposera-t-il pas aussi? — On dépo- « sera l'un et l'autre au greffe. — Déposer mon « nez au greffe! Mais, pensez donc, seigneur « corrégidor, qu'il faudra que j'y reste avec lui. « — Je n'avais pas fait cette réflexion-là. Dame! « on ne saurait penser à tout. Allons, allons, on « ne déposera que la moitié de ma perruque. »

Après avoir dit beaucoup de choses inutiles, que, par conséquent, je ne dois pas écrire, le corrégidor fit envelopper Valentin dans un grand manteau, que de fortes courroies de cuir arrêtèrent autour de lui ; on le coucha dans une vieille litière, et on partit pour l'installer dans les prisons d'Urgel.

« Ma foi, pensait-il en marchant, ma destinée « n'a rien de très-désagréable. Charles XII, a été « heureux, pendant neuf ans, et jusqu'ici j'ai « réussi dans toutes mes entreprises. Charles XII « a été prisonnier à Bender, et je vais l'être à « Urgel : il est bien flatteur pour moi d'avoir « des rapports aussi frappans avec une tête cou- « ronnée.

« Mais Charles XII n'avait pas de maîtresse : que « va devenir la mienne? Parbleu, ce prince ne

« s'inquiétait pas, en Turquie, de ce que faisait « sa sœur à Stockholm ; pourquoi aurais-je moins « de caractère que lui ? Ah ça, que peut-on me « faire pour avoir couché avec la nièce d'un corré- « gidor, et lui avoir brûlé sa perruque ?... Ah ! « quelques jours de prison arrangeront cette af- « faire-là, et on vit en prison comme ailleurs. »

On le descendit à la porte de la triste maison ; on le mit au cachot, et comme on avait persuadé au corrégidor que le diable avait fait des portes sous les grilles de son parloir, pour ouvrir un passage au maraudeur, sa seigneurie avait expressément recommandé qu'on chargeât le coupable de fers, afin qu'il ne pût faire un pas, si son démon familier lui ouvrait la porte du cachot.

N'est-ce pas ici le moment de dire comment existaient ces portes fatales, par lesquelles Valentin avait marché d'infortunes en infortunes ? Je ne vois qu'une difficulté pour satisfaire la curiosité du lecteur, c'est que je n'en sais rien. Mais, semblable aux faiseurs de systèmes, je vais donner mes conjectures pour des réalités, et je tâcherai de les rendre vraisemblables.

Rappelons-nous l'exclamation d'Inès : *Le révérend ne m'a pas dit que le docteur dût venir jusqu'ici.* Ce révérend est sans doute le père Chrisostôme que, la veille de sa mésaventure, Valentin avait rencontré, sur le chemin qui conduisait au château du corrégidor. Le cher père avait usé de l'influence que lui donnait son ministère, pour

faire croire à Inès tout ce qu'il avait voulu, et, d'après le billet que j'ai transcrit, il est constant que sa révérence connaissait les portes, dont nous cherchons l'origine, puisque sa démarche n'avait pour objet que d'en faciliter l'ouverture.

On doit conclure de ces premières preuves, que le billet insidieux, adressé à notre héros, partait du chapitre des Dominicains, et que... « Mais les portes, M. l'auteur, les portes ? Com-« ment étaient-elles là ? — Par un hasard singu-« lier, le serrurier du corrégidor était aussi celui « des révérends pères. Je vous ai dit que le supé-« rieur, qui n'était pas un garçon sans souci, « prévoyait jusqu'aux moindres détails... — Ah ! « j'entends, j'entends. Tenez-vous aussi cette par-« ticularité de l'arrière-petite-fille de votre jolie « dévote ? — Si je vous dis oui, me croirez-vous ? « — Ma foi, non. — C'est pourtant ce que vous « avez de mieux à faire. Permettez-moi de re-« prendre la suite de mon histoire. »

On ne parlait plus, à Urgel, que des portes qui s'étaient ouvertes, où il n'y en avait pas. Les têtes les plus graves s'exerçaient à expliquer le fait, et, comme on ne trouvait pas d'explication vraisemblable, il fallut se ranger à l'opinion du petit peuple, qui aimait encore un peu Valentin ; mais qui, cependant, attribuait tout au diable. Le père supérieur attendait son frère lay sous peu de jours ; il avait grand soin d'échauffer tous les esprits, et il entravait lui-même la marche de la

justice, qui est assez expéditive dans ce pays-là, et qui aurait très-bien pu faire pendre son sorcier.

On instruisait le procès de Valentin; mais on opérait avec lenteur, et parce que le père supérieur pressait sans cesse les juges de ne rien hâter et d'accumuler les preuves, et parce que le corrégidor commençait à se repentir de sa précipitation. Il ne conservait plus le moindre attachement pour Valentin, qui l'avait cruellement offensé dans ce qu'il avait de plus cher; mais il sentait bien, quoiqu'il fût très-bête, qu'il ne pouvait interroger, condamner, et faire étrangler Valentin dans son cachot. Valentin, de son côté, se proposait bien de démasquer son trop heureux rival, la première fois qu'on le ferait paraître en public, et même de se faire connaître lui-même, pour prouver la vérité de ce qu'il avancerait. Les suites de cet aveu ne l'inquiétaient pas; il était tout entier à la vengeance.

D'après ce que je viens d'avoir l'honneur de vous exposer, vous avez lieu de croire que la mesure de l'infortune est au comble, et que notre pauvre jeune homme n'a plus d'affaire incidente à redouter. Hé bien! vous vous trompez.

Vous connaissez la fable du *Geai*, qui se pare des plumes du paon, et vous n'avez pas oublié un certain Carlos, dont Valentin a trouvé l'équipage dans les montagnes de Medina-Celi. Après s'être dérobé aux bons voleurs du frère Ambroise,

et avoir rejoint ses gens, Carlos avait fait des pilules et de l'élixir à la première bourgade, où il s'était arrêté ; il allait, vendant ses denrées, et la vente était faible, parce qu'il voyageait à pied, et qu'il n'avait plus ni habits brodés, ni cordons : je crois vous l'avoir déja dit, c'est d'abord par les yeux que les hommes se laissent prendre.

Carlos, obligé de se défaire successivement de ceux qui avaient si heureusement contribué à sa gloire et à son profit, vivait pauvrement, humblement, en se traînant de ville en ville. Il portait sous son bras une petite cassette, qui renfermait sa fortune et ses espérances. Il s'informait soigneusement partout si on n'avait pas vu quelque chose de ses dépouilles.

Le hasard, ou son heureuse étoile, le conduisit à Daroca. Rappelez-vous que Valentin, après avoir voyagé de jour, afin qu'on ne pût le suivre à la trace, était tombé dans cette ville, sans que personne pût dire d'où il venait. C'est là que Carlos obtint les premiers renseignemens sur ses mules, sa livrée, et ses habits chamarrés d'or et d'argent. Il suivit, à la piste, les usurpateurs de son nom, de sa fortune et de sa renommée, et il les aurait atteints bien plus tôt, s'il n'eût été forcé de s'arrêter un grand mois dans l'hôpital de Solsona. Un médecin à l'hôpital ! Eh ! pourquoi pas ? Quand il est dépouillé de l'auréole, dont le préjugé et la vogue avaient ceint son front, ce n'est plus qu'un homme comme un autre.

Les camarades de Valentin déploraient son triste sort. Ils n'avaient pu se décider à s'éloigner d'Urgel, quoique leur présence ne lui fût pas d'une grande utilité. Pour ne pas manger les fonds de la caisse, ils avaient continué à jouer la comédie; mais que pouvaient-ils faire, privés de leur appui? Il fallut redescendre à la parade et aux pilules. Michel avait succédé à Valentin; mais, quelques efforts qu'il fît, il ne le remplaçait pas. Il était sur ses trétaux avec Auda, qui soutenait partout sa réputation, lorsque Carlos entra dans Urgel.

Le pauvre diable est frappé, d'abord, de l'aspect de son tableau et de ses habits. En homme prudent, il ne dit rien; il entre dans l'écurie de l'auberge, et il reconnaît ses trois mules. Il court chez le corrégidor; il prouve, par son acte de naissance, qu'il est le vrai Carlos; il prouve, par ses lettres de licence, qu'il est docteur de l'université de Salamanque; il prouve, par sa sotte et plate figure, qu'il n'a pu inspirer de confiance à des malades riches, et que, n'ayant pas exercé la médecine dans des chambres dorées, il lui a fallu la pratiquer en plein vent. Il défiera, dit-il, ceux qui lui ont dérobé ses mules et ses habits, de dire où ils les ont achetés, et il conclut à ce que le seigneur corrégidor le rétablisse dans ses propriétés, sauf à lui à faire, de ceux qui l'en ont dépouillé, tout ce que bon lui semblera.

Sa seigneurie, charmée de trouver une charge

de plus contre Valentin, fit aussitôt arrêter et traduire devant lui la troupe comique. Il pensait que chacun de ses membres chargerait leur directeur, pour se tirer d'embarras. Pour la première fois il devina quelque chose du cœur humain. Mais, comme Michel et ses camarades sentaient bien qu'on ne pouvait leur infliger de peine bien grave pour s'être servis de ce qu'ils avaient réellement trouvé, le *primo mihi* fut sans force. Ils déclarèrent les faits tels qu'ils s'étaient passés, et Carlos fut obligé de convenir qu'il ne reconnaissait là aucun de ceux qui l'avaient attaqué la nuit dans les montagnes. Le corrégidor répliqua que la nuit il ne fait pas clair. L'alcade, qui n'était pas aussi borné que son chef, demanda à ces dames et à ces messieurs ce qu'ils faisaient avant que le hasard les eût faits comédiens et médecins. Les actrices, qui n'avaient ni parens à craindre, ni préjugés à ménager, racontèrent ingénument l'histoire de toute leur vie. Il en résulta qu'elles s'étaient successivement agrégées à une troupe toute formée, sur l'origne de laquelle elles ne savaient rien. Le greffier écrivait leurs déclarations, pour qu'on pût vérifier les faits, et on les fit passer, sous bonne garde, dans la chambre voisine.

Les hommes, pressés de s'expliquer à leur tour, se trouvèrent diablement embarrassés. Michel aurait bien répondu qu'ils étaient ermites, avant que d'être comédiens; mais il prévoyait que l'alcade allait répliquer par : Hé! que faisiez-vous, avant

que d'être ermites? Il resta muet, et ses camarades imitèrent son silence. Les uns et les autres pensaient que la présence d'esprit de Valentin pouvait seule le tirer de ce mauvais pas, et ils refusèrent constamment de répondre, afin qu'il pût parler comme il le jugerait à propos. Tout ce que leur arracha l'alcade, et ce qu'ils répétèrent jusqu'à satiété, c'est qu'ils s'en rapportaient à ce que dirait leur directeur.

L'alcade savait son métier. Il pensa, très-judicieusement, que des accusés, qui s'obstinent à se taire, n'ont rien de bon à dire. Il pressa le corrégidor d'envoyer la troupe en prison, de faire saisir ses papiers et ses effets, de mettre le tout au greffe, et vous connaissez le proverbe de Beaumarchais : Ce qui est bon à prendre est bon à garder.

« Parbleu, dit Valentin à ses camarades, je suis « ravi de vous voir. Je n'aime pas à chanter seul, « et nous nous amuserons ensemble. » Il réfléchit un moment, quand Michel lui eut raconté ce qui venait de se passer. « Hé bien! dit-il, savez-vous « ce que je conclus de tout cela? Que nous serons « obligés de nous déclarer déserteurs, et que notre « destinée est d'être pendus. Je n'ai pas d'argent; « ils m'ont apporté ici tout nu. En avez-vous « vous autres? — Hé! sans doute. — Faisons donc « bonne chère jusqu'au dernier moment. Allons, « Domingo, l'olla podrida, et le meilleur vin de « la ville. » Domingo était un honnête guichetier

qui venait d'entrer, l'épaule chargée de vieille ferraille.

L'alcade avait réfléchi que si réellement Valentin était sorcier, il délivrerait ses camarades; que s'il ne l'était pas, ses camarades lui ôteraient ses fers, et il ne jugeait pas à propos de donner, à six hommes, la facilité de s'insurger. Le moyen le plus sûr de prévenir les évènemens, était de les loger séparément; mais la prison d'Urgel n'est pas grande comme une citadelle, et il fallait y réserver de la place pour les seigneurs hâlés de la garnison, et pour les honnêtes gens que la Sainte-Hermandad pourrait amener. Pour obvier à tout, le geôlier avait reçu l'ordre de *ferrer* les acteurs aussi solidement que monsieur leur directeur. « J'aime « cela, dit Valentin, au moins il n'y a pas de dis- « tinction. »

Le corrégidor, l'alcade et le greffier étaient descendus deux fois au cachot, et avaient interrogé la troupe comique, dont les membres leur avaient ri au nez, et n'avaient pas voulu répondre. L'alcade avait conclu de cette opiniâtreté, qu'ils attendaient un interrogatoire public pour perdre le corrégidor de réputation, et il tira un grand parti de cette idée première. Il conseilla à son chef de faire disparaître Séraphine, et de la mettre ainsi dans l'impossibilité de confirmer ce que dirait le faux Carlos. Il voyait, dans cette mesure, un moyen d'aggraver l'affaire du docteur, qu'on accuserait de rapt d'abord, et ensuite de calomnie.

Cela devait faire une masse de délits, tels que tous les diables réunis ne pourraient le tirer de là, fût-il sorcier, comme tous les sorciers du douzième siècle ensemble.

Le corrégidor sentait toute la valeur de semblables conseils; mais il lui répugnait de confier sa nièce à des mains étrangères, et surtout de s'en séparer.

« Bah! bah! lui dit l'alcade, à votre âge, l'amour « est dans la tête; il ne descend pas plus bas, « et les personnes qui nous servent bien ne nous « sont pas étrangères. J'ai, à Aranza, une sœur, « dont je suis sûr comme de moi. Elle vit très- « retirée, avec deux filles, qui ont à présent qua- « rante ans, et qui, de leur vie, n'ont pensé à la « bagatelle. Séraphine aura là trois duègnes, au « lieu d'une, et, si elle veut faire la méchante, « elle trouvera que mes nièces ont le poignet vi- « goureux. Cette nuit j'irai la prendre, sur un « ordre signé de vous. Avant le jour, nous arri- « verons chez ma sœur; on l'habillera en petite « bourgeoise; on ne lui laissera pas un sou, et, « si elle forme quelque projet d'évasion, ce qui « est très-possible, elle sera retenue par la crainte « de mourir de faim, ou de gagner ses dépens, « comme elle l'a fait chez vous, ce qui n'est pas « agréable à toutes les femmes, surtout quand « elles peuvent espérer mieux que cela. »

Le corrégidor se laissa persuader; mais il prononça, sans balbutier et d'un ton très-ferme, que

Séraphine serait rappelée aussitôt que les circonstances le permettraient.

Le projet de l'alcade fut exécuté dans tous ses points. On m'a même assuré qu'il avait été au-delà des propositions arrêtées; qu'il avait eu de violentes tentations, pendant le tête-à-tête de quatre heures de nuit; qu'Estelle, qui avait acquis de l'expérience, s'en était aperçue, et qu'elle avait dit au seigneur alcade qu'elle se servait aussi bien de ses ongles, que lui de son écritoire. Pouvait-elle être infidèle, pour la seconde fois, au moment où elle venait de retrouver son amant, qu'elle désirait, qu'elle appelait, et qui, peut-être, volait sur ses pas pour l'arracher à ses ravisseurs? Ah! si elle eût connu sa triste position, elle se fût écriée comme lui : « Si du moins on nous eût « donné le temps de procréer le petit neveu! »

Le corrégidor, rassuré sur les suites d'une audience publique, qu'il avait évitée jusque alors, fit enfin comparaître les coupables devant tous les habitans rassemblés. Le greffier fit la lecture des pièces à la charge des accusés, et Valentin fut interpellé de répondre, puisque les autres s'obstinaient à se taire. « Je serai moins long, dit-il, que « monsieur le greffier, qui vient de nous débiter « une série de balivernes, et, contre l'usage adopté « par messieurs les avocats, je commence par le « fait. Je suis Français, et fils d'un conseiller « au parlement de Rennes. Je m'appelle Valen- « tin de Merville. J'ai vu, à Paris, M. Duplant,

« président au premier de tous les parlemens,
« à l'exception pourtant de celui d'Angleterre.
« M. Duplant a une jolie fille, et j'en suis devenu
« amoureux, c'est la règle. Mademoiselle Estelle
« m'a aimé, et cela ne vous étonnera point, si
« vous voulez me regarder avec quelque atten-
« tion. On m'avait donné la tonsure, et on vou-
« lait en faire une religieuse, ce qui ne nous ar-
« rangeait pas du tout. En conséquence, nous
« avons pris le parti de voyager ensemble, ce qui
« est fort agréable sans doute. Nous sommes arri-
« vés à Urgel, et mademoiselle Estelle a singuliè-
« rement plu à monsieur le corrégidor, qui a jugé
« à propos de la confisquer à son profit, et de la
« faire ensuite passer pour sa nièce. Or, comme
« j'étais un témoin incommode, on m'a persuadé,
« à grands coups de bâtons, que mes services se-
« raient fort agréables à Sa Majesté catholique,
« et Sa Majesté ayant déclaré, dans je ne sais
« quelle ordonnance, que les engagemens doivent
« être entièrement libres, je proteste contre le
« mien, et je demande qu'il soit déclaré nul. Je
« proteste encore contre la violence que ce vieux
« laid-là a fait éprouver à mademoiselle Estelle,
« et je conclus à ce qu'elle me soit rendue, afin
« que je puisse la rendre à son père, ce qui, sans
« doute, sera très-louable.

« Je déclare que, si on rejette mes conclusions,
« le parlement de Paris, à qui j'ai fait parvenir un
« mémoire, décrétera monsieur le corrégidor de

« prise de corps, et que le décret sera exécuté,
« s'il s'avise de mettre le pied sur le territoire
« français. J'ai dit.

« Alcade, dit tout bas le corrégidor, croyez-
« vous que le parlement de Paris puisse me dé-
« créter de prise de corps? — Hé, non, seigneur;
« hé, non. Mais je vois, par ce que vient de dire
« ce drôle-là, que c'est lui qui m'a si bien rossé,
« et je vous engage à le pousser vivement. Allons,
« répétez votre leçon, comme je vous l'ai apprise,
« et prenez garde de vous tromper.

« — Il est douloureux pour moi, messieurs,
« d'avoir à me justifier d'une calomnie infame...
« Quoi, dona Séraphine ne serait pas ma nièce!
« Et... et... — Le témoignage d'un inconnu... —
« Le témoignage d'un inconnu l'emporterait sur
« celui d'un homme... d'un homme... Soufflez-moi
« donc. — Dont vous connaissez la continence et
« l'intégrité. — Dont vous connaissez l'incon-
« tinence et... et... Je suis un peu distrait; le sei-
« gneur alcade vous dira le reste. » Le corrégidor
répète assez exactement ces dernières paroles, et
l'alcade continue.

« Si dona Séraphine était ici, elle démentirait
« l'horrible calomnie qu'on veut faire peser sur
« un homme respectable. Mais celui qui l'a guérie
« par enchantement, qui, par enchantement, a
« fait ouvrir des portes où il n'y en avait pas,
« qui, à la faveur de sa puissance diabolique, a

« commis les attentats affreux, dont vous venez « d'entendre la lecture, cet homme a fait enlever « la vertueuse demoiselle, par son démon familier, « et l'a fait transporter je ne sais où. Ainsi le sei- « gneur corrégidor joint aux regrets, au ressenti- « ment profond que lui causent les outrages qu'a « soufferts cette jeune dame, le chagrin amer de « perdre une nièce dont vous connaissez tous, « messieurs, la beauté, l'esprit et les talens.

« Cet homme ose accuser M. le corrégidor de « l'avoir fait enrôler de force; mais est-il digne de « quelque croyance celui qui n'a pas craint de « dépouiller un honnête charlatan, de prendre « son nom et de parcourir l'Espagne, en marchant « de crime en crime, ce qui n'est pas prouvé en- « core, mais ce que le temps découvrira?

« Un moment! s'écria Valentin. Je prends acte « de ce que vient de dire l'interprète du corré- « gidor. Ni mes camarades, ni moi ne sommes sol- « dats, et nous devons jouir des droits de citoyens, « dont on veut nous dépouiller par une insidieuse « procédure. Je demande qu'on nous réintègre « dans notre prison, et qu'on vérifie les faits que « j'ai avancés dans mon court plaidoyer. Pendant « l'information, mon Estelle se retrouvera, car il « n'y a de diables que dans le cerveau de ces im- « béciles magistrats. Elle dira, elle publiera que « mes droits sont irréfragables, puisqu'elle s'est « librement donnée à moi; que le corrégidor m'en

« a bassement dépouillé, et que vouloir y rentrer, « ainsi que je l'ai fait, n'est pas un attentat comme « prétend vous le persuader ce nigaud.

« Nigaud! imbécile! balbutiait le corrégidor, « écumant de colère. Il manque de respect à la « justice, reprend aussitôt l'alcade, tremblant que « son chef ne dise quelque balourdise, et cela « seul mérite une punition exemplaire. Cependant « il faut simplifier l'affaire et la dégager des inci- « dens étrangers au fond. En conséquence, M. le « corrégidor ordonne... — Oui, j'ordonne... Quoi? « — Que les effets, appartenans au véritable « Carlos, lui seront à l'instant rendus, ainsi que « l'argent gagné ou volé en son nom. A la bonne « heure, dit Valentin : voilà ce qui s'appelle parler « en homme de sens. Soyez aussi impartial envers « moi que vous venez de l'être pour ce pauvre « diable de Carlos.

« L'audience dure depuis long-temps, reprit « l'alcade. La suite du procès est remise à demain, « et le tribunal statuera, sans désemparer, sur « le sort des accusés. Parbleu! s'écria Valentin, « vous avez une furieuse envie de me faire pendre. « Je m'attendais à finir comme cela; mais je ne « croyais pas que ce fût pour avoir fait l'amour. »

Les opinions étaient partagées dans l'auditoire. Les uns disaient qu'on ne pouvait refuser à l'accusé de vérifier les faits qu'il avait exposés; les autres prétendaient, et auraient affirmé qu'un sorcier n'est jamais embarrassé, et qu'on n'en aurait

pas brûlé un seul, si on s'en était tenu à leurs dires. La discussion s'échauffait, et au moment où on allait reconduire les prisonniers au cachot, où on était prêt à se battre, pour ou contre la sorcellerie, le supérieur des Dominicains calma l'orage par sa présence : elle commande toujours le respect en Espagne.

Sa révérence entra, suivie de tous ses révérends, et remit au corrégidor une cédule du grand inquisiteur. Ce juge suprême revendiquait les prisonniers, et il investissait de tous ses pouvoirs ses respectables et chers frères d'Urgel. Magistrats, huissiers et spectateurs, écoutèrent la lecture de la cédule, debout, les mains croisées sur la poitrine, et la tête baissée. « Allons, dit Valentin, « ce n'était pas assez d'être pendu; vous verrez « que je serai brûlé, pour arranger tout cela. « Votre révérence donne-t-elle au moins la tu- « nique souffrée à ceux qu'elle expédie? Sans « doute, répond un des familiers qui s'emparaient « des coupables. — A la bonne heure. »

La cédule ne faisait mention que de Carlos. Mais il était bien certainement sorcier, et il n'était pas possible que ses compagnons ne fussent pas entachés de sorcellerie. Quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre, dit un vieux proverbe. D'après cet adage, le révérend fit emmener maître et gens. On arrêta, par ses ordres, les demoiselles, que le corrégidor avait relâchées, et qui attendaient, dans un cabaret, le dénouement

de tout ceci. Il était évident, d'après l'opinion du grand casuiste Sanchez, que les prétendues demoiselles étaient autant de succubes. On conduisit la troupe comique, tout entière, non dans les prisons du Saint-Office, il n'y en a point à Urgel; mais dans sept à huit chambres, que le prévoyant supérieur avait fait solidement arranger, pendant l'absence de son frère lay.

A l'exception de Valentin, nos pauvres captifs marchaient tristement. Michel, qui avait souvent montré du caractère, laissait aller sa tête sur sa poitrine, et poussait, de temps en temps, des soupirs à attendrir des tigres. On assure que les inquisiteurs sont plus impitoyables encore : c'est ce que je n'ai nulle envie de vérifier par moi-même.

Valentin regardait Michel d'un air de pitié. « Quand donc t'éleveras-tu à la hauteur des cir-« constances, et apprendras-tu à braver la for-« tune? Il y a deux heures, nous devions être tous « pendus; il semblait qu'aucune puissance hu-« maine ne pût nous tirer des serres du corrégi-« dor : il fallait l'inquisition pour opérer ce prodige. « Sais-tu si quelque être inconnu, inattendu, ne « nous arrachera pas aux griffes de l'inquisiteur? « Je ne perdrai l'espérance qu'au dernier moment, « et je monterai sur le bûcher, persuadé que j'en « dois descendre. Imite-moi, si tu veux conserver « mon estime, et souviens-toi que tomber dans

« le découragement est le moyen le plus sûr de « ne pouvoir rien entreprendre. »

Après cette courte harangue, qui ne produisit pas un grand effet sur Michel et ses compagnons, on passa la première grille du couvent, qui se referma aussitôt, et nos sorciers furent conduits, séparément, aux logemens qui leur étaient destinés. « Diable! dit Valentin, en voyant sa cham- « bre, il me semble que vos révérences ne renon- « cent au monde, que pour mieux s'en assurer les « jouissances. Tudieu, quel lit! quels fauteuils! « quel linge! Je ne présume pas que vous nous « ayez mis dans vos plus beaux appartemens: « comment sont donc décorés les autres? Ma foi, « si votre cuisinier vaut votre marchand de meu- « bles, je n'aurai à regretter que la liberté, et je « crois qu'on peut s'accoutumer à vivre en prison, « comme on s'accoutume à la migraine ou à une « sciatique. Envoyez-moi à dîner, et copieuse- « ment, car j'ai un appétit de moine. Rira bien « qui rira le dernier, répondit un gros frère lay, « taillé en Hercule. — Parbleu, je compte bien « que ce sera moi. — C'est ce que nous verrons. »

On avait moins à redouter les entreprises des succubes que des incubes. En conséquence, on avait pris moins de précautions avec nos demoiselles. Vous savez que nos jeunes gens ont le goût délicat, et ils avaient fort bien choisi leurs compagnes de voyage. Une jolie femme inspire tou-

jours une sorte d'intérêt, et on avait logé celles-ci dans le grand dortoir. Les révérends voulaient être à portée de s'assurer, à chaque instant, du degré d'intimité où elles étaient avec le diable.

Valentin fut servi, pendant toute la journée, aussi substanciellement qu'il l'avait désiré. Les bons pères vivent très-bien, pensait-il; car enfin il n'est point présumable qu'on fasse un ordinaire à part, tout exprès pour moi. Le souper répondit au premier repas. Mais la digestion pouvait en être pénible. A l'entrée de la nuit, quatre estafiers vinrent prendre notre héros dans sa chambre, et le firent descendre dans les caves du couvent. On sait que les ténèbres inspirent toujours une sorte de terreur, et on avait décidé que le supplice du sorcier en chef commencerait dès ce moment.

Deux torches funèbres éclairaient ces vastes caveaux, et laissaient entrevoir le père supérieur, assis dans un vaste fauteuil. Il avait devant lui une table, sur laquelle on avait placé du papier, de l'encre et des plumes. Un moinillon attendait que l'accusé parlât, pour écrire ses aveux, ou ses dénégations.

Dans l'enfoncement était un chevalet, auquel on avait adroitement adapté les poulies et les cordes du puits, une roue de la charrette du pourvoyeur, et, auprès, on avait mis en évidence la masse et les coins du fendeur de bois de la maison.

Le père supérieur prit le ton mielleux, usité en

pareille circonstance. « Allons, mon frère, con-
« fessez vos crimes, et ne nous forcez pas à em-
« ployer les voies de rigueur. — Quel crime vou-
« lez-vous que je confesse? Je n'en ai commis
« aucun. — Prenez garde, mon frère. Votre en-
« durcissement... — Son frère! Vous êtes mon
« frère, comme Caïn était celui d'Abel. — Votre en-
« durcissement m'arrache des larmes. — Hé bien!
« pleurez à votre aise. — Mais je ne peux m'em-
« pêcher de vous faire appliquer à la question. —
« Oh! ceci devient trop fort! » Pour la première fois de sa vie, Valentin fut frappé d'un sentiment de terreur, qui ne lui permit pas d'ajouter un mot, et vous conviendrez qu'on aurait peur à moins.

Son silence fut considéré comme une preuve nouvelle de sa diabolique opiniâtreté, et l'ordre fut donné de le saisir et de l'attacher sur le chevalet. Si la vue du supplice l'avait effrayé, son approche lui rendit ses forces et sa résolution. L'idée la plus heureuse, la plus nouvelle, la plus grande, la plus inconcevable, jaillit à l'instant de son cerveau créateur. Suivez-le, messieurs, suivez-le, et vous connaîtrez enfin l'homme dont je vous raconte la mémorable histoire.

Deux satellites du Saint-Office l'avaient saisi par dessous les bras; un troisième le poussait par derrière; le quatrième tenait le redoutable levier, qui devait serrer les cordes, et froisser, disloquer ou rompre les membres délicats de Valentin. Tout

à coup notre héros, si digne de ce nom, s'élance à deux pieds de haut, et s'écrie : A moi, frère Ambroise! Il laisse tomber ses deux mains d'aplomb sur les crânes de ses adversaires de droite et de gauche. Une violente énergie de volonté les jette dans un profond sommeil. Il se tourne aussitôt vers celui qui s'était emparé de son postérieur. Il le prend par l'enfourchure et le jette, la tête en bas, sur le bureau de l'auguste tribunal. Le quatrième, terrifié, laisse tomber son levier. Valentin s'élance; il s'arme. Il a vu, dans l'*Avocat Patelin*, que les coups à la tête *sont dangereux* en *diable*, et il frappe, à tour de bras, sur les chefs tondus, ou chevelus, jusqu'à ce qu'il n'ait plus rien à redouter de leur industrieuse imagination.

Assis sur le gros ventre du père supérieur, il réfléchit à sa position. Il me semble voir le révérend père Jean de Domfront, ayant assommé son père gardien, l'ayant jeté dans une chaudronnée de tripes, et délibérant sur le parti qu'il allait prendre.

Il est constant, se dit Valentin, qu'on ne m'appliquera pas à la question cette nuit. Mais il ne suffit pas de vaincre; il faut savoir profiter de la victoire. Que vais-je faire?.... C'est cela.... Oui.... Non, non, point de demi-mesures. Il faut périr ou triompher complètement. Mon plan est arrêté.

Il se lève; il fait un tel effort, il comprime tellement le ventre de feu sa révérence, que le dieu

Crepitus des Romains, qui, sans doute, s'était logé dans ses entrailles, s'échappe avec une détonation qui fait trembler les voûtes souterraines. Valentin prend la lanterne sourde du gros père, et compulse les papiers qui sont sur le bureau. Il trouve la cédule du grand inquisiteur, et il la met en lambeaux. Il voit toutes les pièces de la procédure commencée par le corrégidor, et il en fait un *auto-da-fé*. Un trousseau de clés lui tombe sous la main, et il le met dans sa poche. Il craint les revenans, et il distribue encore quelques coups de leviers à droite et à gauche. Il charge sur son épaule les cordes et les ficelles, destinées à la torture. La lanterne dans une main, les clés dans l'autre, et le levier sous le bras, il s'approche de la porte; il essaie une, deux, trois clés. Il ouvre enfin, et s'avance, sans bruit, vers le dortoir où étaient sa chambre et celles de ses compagnons.

Il eut de la peine à pénétrer dans la première, et il reconnut bientôt que toutes s'ouvraient avec la même clé. En moins de dix minutes, ses camarades sont habillés, et armés de leurs couteaux de table. Il ne restait plus qu'un obstacle à surmonter : il fallait s'assurer des révérences dormantes, et les mettre dans l'impossibilité de nuire. Mais dans quelle partie de la maison logent-elles, et comment faire pour les surprendre?

« Cherchons et nous trouverons, dit Valentin, « à voix basse. » On marche sur le bout du pied; on retient son haleine, et la pointe du couteau

menace déja des ennemis qu'on ne voit pas encore. On monte, on descend, on tourne, on revient... on entend des ronflemens qui annoncent une digestion pénible; on arrête, on veut tenir conseil. En avant, dit Valentin, et il lève son redoutable levier. On aperçoit deux gros frères, auprès de qui on a déja passé dix fois, et qui sont là pour veiller sur les prisonniers. L'intempérance a livré ces vedettes à leurs ennemis. Ne versons pas de sang, sans nécessité, dit Valentin, et il éveille les deux frères à grand coups de pied dans le derrière. Ils se frottent les yeux, et ils les ouvrent, pour voir les pointes des couteaux fixées sur leurs poitrines. Si vous jetez un cri, vous êtes morts, leur dit Valentin. Il déroule ses cordes; il fait mettre les deux frères dos à dos; on les ficelle comme des carottes de tabac. La peur est laxative, et ici elle précipite les digestions. Valentin demande, en se bouchant le nez, où sont les chambres des révérends et des sorcières. Quand il a obtenu les éclaircissemens qu'on ne peut refuser à sa manière d'interroger, il fait bâillonner les deux frères, et il marche à de nouveaux exploits.

Il met deux de ses camarades à chaque bout du dortoir; il prend Michel avec lui, et il va de chambre en chambre, à l'aide de son passe-partout. Il intime l'ordre absolu de se taire, et il porte tous les vêtemens au milieu du corridor, parce qu'il sait que des hommes nus sont hors d'état de se défendre. « Quelle manie, dit-il à

« Michel, ont donc ces moines de coucher deux « par la chaleur qu'il fait! » En y regardant de plus près, il s'aperçoit qu'il existe, entre les camarades de lit, des différences frappantes ; il retourne aux vêtemens qu'il a entassés dans le dortoir, et il reconnaît ceux de nos sorcières. « Ah! « ah! dit-il, messieurs, vous avez deux poids et « deux mesures ! Vous vouliez nous faire griller, « comme sorciers, et vous jouez, avec ces dames, « à mettre le diable en enfer ! Allons, debout, « et qu'on réponde brièvement et avec clarté aux « questions que je vais faire. »

Il relève les postes qu'il a établis aux deux bouts du dortoir, et le couteau en arrêt, on rassemble leurs révérences. « Combien avez-vous « de frères lais dans cette maison? — Quatre. — « Où sont-ils? — Il y en a deux en sentinelle... « — Et les autres? — Ils sont couchés dans ce « bâtiment, que vous voyez, au clair de la lune, « là par la fenêtre. — Lequel de vous est le père « procureur? — C'est moi. — Où est la clé de la « caisse? — La voici.

« — Mes amis, trois d'entre vous vont aller « prendre les deux frères que nous venons de « garrotter. Vous les forcerez à vous conduire à « la chambre des deux autres, que vous surpren- « drez au lit. Vous les envelopperez dans leurs « draps, et vous les serrerez de manière à ce « qu'ils ne puissent remuer ni bras ni jambes. « Vous leur ôterez la parole avec leurs mouchoirs,

« et vous aurez soin de ne pas bourrer la bouche « jusqu'à suffocation. Si vous éprouvez de la ré- « sistance, jouez des couteaux. »

Trois membres de la société se détachent, et Valentin, le levier en l'air, prie leurs révérences de s'asseoir, les uns contre les autres. Bientôt les camarades reparaissent, et ils apprennent à leur chef qu'ils ont découvert une vieille citerne sèche et profonde, d'où cinquante matous réunis ne pourraient se faire entendre de personne. Les quatre frères, soumis et tremblans, y sont descendus à l'aide des draps de lit, et comme il faut avoir pitié de son prochain, on a jeté les draps après eux. Il doit résulter de cette mesure, que lorsqu'on les tirera de là, ils pourront paraître dans un état décent, quoique assez burlesque.

« Y a-t-il encore de la place dans la citerne ? « demanda Valentin. — On y mettrait une com- « pagnie de grenadiers tout entière. — Allons, « que chacun de vous prenne ses draps et se dis- « pose à aller joindre les deux frères. » Le cortége se met en marche, à l'exception du père procureur, dont Valentin s'est emparé. Il le conduit à la caisse, et il lui prouve sommairement que sa troupe ne peut voyager sans argent. Il rappelle qu'il en avait gagné beaucoup, et qu'on le lui a injustement ravi. Il termine ses observations en disant qu'il est permis de reprendre son bien où on le trouve. Le père procureur aurait pu répliquer que l'argent que Valentin allait pren-

dre n'était pas celui qu'on lui avait volé ; mais il savait qu'il est inutile de raisonner quand on n'est pas le plus fort, et il se soumit.

Valentin sentait la nécessité de marcher lestement, en sortant de la communauté. En conséquence, il dédaigna l'argent blanc, il garnit ses poches d'or, et continuant de brandir son levier sur la tête du procureur, il le conduisit à la citerne, et lui ordonna d'aller joindre ses confrères.

Nos aventuriers n'ayant plus d'ennemis en présence, remontèrent au dortoir. Auda, Isaure et les autres, bien éveillées et revenues de leur première surprise, jurèrent que leurs complaisances, pour les révérends, n'avaient eu d'autre objet que de captiver leur bienveillance, et de garantir leurs amans du fagot. « Bah! dit Valentin, une infidèle « convaincue a toujours des raisons à donner. « Bien dupe qui les écoute. Mais ce n'est pas de « cela qu'il s'agit. Sommes-nous maîtres de tous « nos adversaires? Sois vraie, Auda. Comptons. « Le supérieur, six moines, quatre frères lais, et « quatre gredins, morts, ou entassés dans la ci- « terne, est-ce bien tout? » Auda, pour preuve de sa véracité, avoue qu'elle et ses compagnes étaient si bien avec leurs révérences, qu'elles en avaient reçu la permission d'aller partout, excepté pourtant dans le dortoir, où étaient détenus les sorciers. Elle assure que les commensaux de tous les grades viennent d'être désignés, si les estafiers, qui gissent dans les caves, sont bien le cui-

sinier et ses marmitons. Auda les reconnaît au signalement qu'en donne Valentin, et il est démontré que nos jeunes gens n'ont plus d'ennemis à combattre.

« Expliquons-nous maintenant, dit notre hé-
« ros. Je suis persuadé que l'inquisiteur et sa sé-
« quelle avaient pour vous des charmes secrets,
« qui vous ont promptement fait oublier le peu
« que nous valons. La tolérance est ma vertu fa-
« vorite, et je ne veux pas contraindre vos in-
« clinations. Si vous avez un goût décidé pour la
« vie claustrale, descendez dans la citerne; il y
« a encore de la place pour vous. Si, au contraire,
« vous voulez partager notre bonne ou mauvaise
« fortune, vous nous suivrez.

Ces dames hésitèrent, balbutièrent, et Valentin sentit que le bien-être présent l'emportait sur des espérances fort incertaines. On conduisit ces dames à la citerne. Elles voulaient avoir leurs habits, et Valentin répondit que Vénus sortit nue du sein de la mer; que ces dames ne pouvaient avoir de plus brillantes parures que leurs attraits, et que, lorsqu'on va se réunir à des amis très-intimes, on ne doit pas faire de mauvaises difficultés.

La bougie, qui brûlait dans la lanterne sourde du père supérieur, allait finir. On allume celles qu'on trouve dans les chambres des révérends. Valentin rase ses moustaches naissantes, et ses

compagnons suivent son exemple. Il prend les habits d'Auda, qui ne lui vont pas très-mal, et les camarades se transforment en jeunes filles. Pour masquer la gaucherie, ordinaire à des jeunes gens en corsets et en jupons, on se fait de grands voiles avec les robes des révérends, qu'on coupe en quatre. On prend ce qu'il reste de cordes, et on sort en toute hâte du couvent, dont on a grand soin de refermer les portes. On n'a pas un moment à perdre : le soleil va dorer l'horizon. On connaît parfaitement la ville, et on sent bien qu'on n'en peut sortir par la porte. On monte sur les remparts ; on s'arrête devant une embrasure de canon ; on y fixe le levier en travers ; on y attache une bonne corde, et nos six demoiselles se laissent glisser dans le fossé. Depuis l'avènement de Philippe V au trône, les fortifications d'Urgel sont inutiles, et ne valent pas mieux que celles de Saint-Quentin. Nos coureurs les traversent facilement ; ils marchent, sans s'arrêter, jusqu'à Sainta-Julia, village situé sur la route de France. Ils entrent dans un cabaret, et ils se consultent sur ce qu'il convient de faire pour se mettre en sûreté.

Sainta Julia remplit, en Espagne, les fonctions dont nous avons chargé saint Nicolas en France ; c'est elle qui marie les jeunes filles, et celles à qui un certain, je ne sais quoi, dit qu'un joli garçon est bon à quelque chose, vont par troupes

en pélerinage à la chapelle de la sainte, et trouvent quelquefois en route ce qu'elles ont en vain cherché dans leur *endroit.*

Nos aventuriers apprirent ces particularités de quatre muletiers, qui buvaient dans ce cabaret, d'un joli petit vin, qui sentait le bouc à pleine bouche. Nos demoiselles voilées piquaient singulièrement leur curiosité. Leur imagination leur prêtait des charmes, que bien certainement elles n'avaient pas. Après une conversation générale, qui avait amené les détails que je viens de vous communiquer, sur le genre de service que rendait la sainte, vinrent des questions plus directes. Valentin répondit qu'elle et ses compagnes étaient lasses du célibat; qu'elles venaient de Forja del Serral, et qu'elles y retourneraient aussitôt après avoir imploré l'assistance de la sainte. Or, ce village de Forja del Serral est à l'extrême frontière d'Espagne, sur la route d'Ax. Admirez, je vous prie, avec qu'elle adresse notre héros tire parti des moindres circonstances.

Les muletiers demandent la permission de boire aux maris que les signoras ne manqueront pas de trouver bientôt, et les filles les plus réservées ne refusent pas une marque de politesse. Les muletiers s'approchent le verre à la main. Le moyen de ne pas trinquer? Mais pour boire il faut écarter son voile, et les muletiers ont l'œil perçant. Ceux-ci s'écrient que si d'aussi jolies personnes ne sont pas mariées, ce n'est pas la faute de

sainta Julia, et que sans doute elles ont fait quelques fredaines, qui les ont rendues indignes de ses bontés. « Il n'y a, ajoutent-ils, que le premier « pas qui coûte, et les gens de notre métier ont « une réputation qui adoucit les plus sévères. » Là-dessus, ces messieurs prouvent qu'ils ont les mains aussi actives que l'imagination. Nos demoiselles jouent l'indignation à ravir, et, à cheval sur leur vertu, elles chargent les muletiers. Les soufflets pleuvent de toutes parts, et résonnent si bien sur les joues arrondies et rubicondes des assaillans, que l'hôte, frappé du bruit, entre dans la chambre, armé de son escopette, et menace de tirer sur ceux ou celles qui ne s'asseoiront pas à l'instant. Les demoiselles, certaines que l'explication doit tourner en leur faveur, obéissent aussitôt, et prennent un air modeste qui enchante l'hôtelier, et qui leur tient lieu du plus éloquent plaidoyer. Il ajuste les quatre muletiers l'un après l'autre, les force à se replacer sur leurs bancs vermoulus, et les harangue avec une chaleur et une force de logique, qu'il devait sans doute au vif intérêt que lui inspirait la beauté outragée. Il représenta que des muletiers et des vierges, fatiguées de l'être, ont bien quelques rapports sous un certain aspect; mais qu'ils sont diamétralement opposés sous les autres; qu'être lasse de sa vertu, n'est pas vouloir en faire le sacrifice à des inconnus; qu'il devait la prospérité de son hôtellerie aux jeunes signoras que la sainte attire

en ces lieux ; que si la beauté cessait de trouver chez lui un asile sûr, elle s'éloignerait de son toit hospitalier ; qu'enfin, le plus ardent des muletiers trouve, dans toutes les auberges d'Espagne, des servantes, choisies exprès, et dont l'amour du prochain n'a jamais connu de bornes.

Le discours de l'hôte, et l'aspect de l'escopette, toujours menaçante, avaient calmé les têtes jusqu'à un certain point. Mais, pendant que l'orateur parlait, sa femme, très-prévoyante, avait été chercher l'alcade, son compère, son cousin, et peut-être quelque chose de mieux. Les magistrats subalternes tiennent à leurs fonctions, en raison inverse de leur peu d'importance. Celui-ci commença une instruction dans toutes les formes. Après avoir ouï les parties plaignantes, et n'avoir omis aucune des tentatives faites par des mains audacieuses, il interrogea les délinquans, qui répondaient à toutes les questions : *La nature! la nature!* et toujours *la nature.* Ici, Valentin s'approche du juge du village, et lui glisse une pièce d'or dans la main.

Le juge prend aussitôt un air rébarbatif, et répond d'un ton aigre : « Apprenez, mes drôles, « que la nature est une sotte, quand elle fait « faire des sottises. En réparation des vôtres, vous « reconduirez *gratuitement* les dames que vous « avez outragées, jusqu'à Forja del Serral, leur « patrie, ou je confisque vos mules à leur profit. « — Mais seigneur alcade... — Silence. Et pour

« les garantir de vos insultes, pendant la route,
« j'ordonne que de ce moment à celui du départ,
« vous ne boirez que de l'eau, et vous ne man-
« gerez que de la salade. Je défends très-expres-
« sément à votre hôte, mon compère, de vous
« fournir d'autres alimens, et je lui enjoins de
« veiller exactement à ce que vous n'en alliez
« pas chercher ailleurs. Si vous transgressez le
« moindre des articles de mon jugement, j'in-
« forme criminellement contre vous, et je vous
« faits traduire dans les prisons d'Urgel. »

Pendant l'énoncé du jugement, Valentin regardait Michel, et il lui disait des yeux : Tu vois comme tout s'arrange; douteras-tu à l'avenir de quelque chose? Va, sois, ainsi que moi, un garçon sans souci, et s'adressant au petit magistrat : « Seigneur alcade, lui dit-il, je vous prie de nous « donner une expédition du jugement, pour que « ces muletiers n'aient rien à nous demander lors « de notre arrivée à Forja del Serral. C'est trop « juste, répond l'alcade. » Et il expédie la pièce qui doit remplacer le passeport que le corrégidor d'Urgel a délivré, un mois auparavant, à Valentin, et qui est resté au greffe : c'est dans cette seule vue que notre héros a demandé l'expédition du jugement.

Enchanté d'avoir mis en évidence les hautes prérogatives de sa charge, très-satisfait du procédé de la vierge pudibonde, qui a grassement payé sa vacation, le magistrat se retire, après

avoir fait à son auditoire un salut de protection. Alors commencèrent les interpellations, l'abjuration de toute abomination, les promesses de conversion, les mouvemens d'effusion, les intercessions, et les supplications de messieurs les muletiers. « Allons, allons, leur dit Valentin, la « fille la plus sage n'est jamais fâchée de plaire, « même à l'homme qu'elle ne veut pas aimer. « Nous oublierons vos impertinences, si vous « vous conduisez bien pendant le voyage, et nous « vous paierons largement quand nous serons ar- « rivés. Vous pouvez même ne pas observer ri- « goureusement le régime que vous a prescrit le « seigneur alcade; nous vous promettons de ne « rien voir. Oh! les aimables, les vertueuses da- « mes! dit un des muletiers. Mais, tiendrez-vous « réellement ce que vous nous promettez? Voilà « six piastres, à compte, dit vivement Valentin. « Nous allons à la chapelle de la sainte, et nous « partons à l'instant. Il faut absolument nous « montrer là pour la forme, souffla-t-il bien bas « à ses camarades. »

Les muletiers, rendus à toute leur gaieté, courent arranger leurs mules; ils tiennent respectueusement l'étrier à des dames, qui paient aussi bien qu'elles appliquent des soufflets; le cortége se met en marche, et les filles du village ne manquent pas de prier ces demoiselles de les recommander à la sainte, qui, jusque alors, n'a pas jugé à propos d'exaucer leur vœux.

Vous souvenez-vous que l'ame damnée du corrégidor d'Urgel a, au village d'Aranza, une sœur et deux nièces âgées de quarante ans, et qui, de leur vie, n'avaient pensé à la bagatelle?

Tôt ou tard, a dit, je ne sais quel auteur, il faut payer le tribut à la nature. Nos vieilles filles, étonnées, confondues de certains mouvemens intérieurs, qu'elles n'avaient jamais connus, cherchèrent à se confier l'état, tout nouveau pour elles, où le diable probablement venait de les mettre, et quand deux personnes, qui veulent se faire des confidences, sont toujours nez à nez, l'explication ne peut tarder à avoir lieu. L'aînée mit la main de sa sœur cadette sur son cœur, et la cadette appliqua celle de l'aînée sur le sien. Elles se regardèrent, et un soupir brûlant s'exhala à la fois de leur sein. Elles se tournèrent vers un petit miroir, et elles s'y regardèrent avec complaisance. « Nous ne sommes plus de la pre-« mière jeunesse, dirent-elles toutes deux à la « fois; mais nous sommes très-bien conservées. » Elles étaient aussi laides à quarante ans, qu'elles l'avaient été à quinze. « Nous pouvons encore « faire le bonheur d'un honnête homme, et je « sens qu'un honnête homme m'est nécessaire. « Mais nous ne dérogerons pas à la vertu, que « nous avons professée jusqu'ici, et sainta Julia « nous en doit la récompense. Allons la lui de-« mander, et nous cesserons de languir sur notre « couche solitaire. — Mais ma sœur, convient-il

« à de jeunes personnes d'aller seules en pélé-
« rinage ? — Ah, grand dieu ! que dirait-on de
« nous ? — Il faut que maman nous accompagne.
« — D'ailleurs, elle ne peut garder seule cette
« petite Séraphine... — Dont les principes me
« paraissent très-équivoques. — Nous l'emmène-
« rons avec nous. — Elle cherchera à nous échap-
« per. — Nous ne la perdrons pas de vue un mo-
« ment. »

Désir de fille est un feu qui dévore.

Je crois avoir déja dit cela quelque part. N'importe, je le répète, en faveur de l'à-propos. Dès le soir même, nos pucelles, de quarante ans, font part du projet qu'elles ont conçu à leur respectable maman. Maman leur répond qu'elle sera enchantée de se voir renaître dans de petits enfans, et on notifie à Estelle qu'elle ait à être prête pour le lendemain matin. Estelle répond qu'elle n'a rien à dire à sainta Julia. On lui réplique qu'elle ne peut mieux faire que de demander le seigneur corrégidor d'Urgel pour époux, et qu'elle sera trop heureuse de voir ses vœux exaucés. Estelle reprend la parole, et dit qu'elle n'en forme aucun sur cet entêté et méchant vieillard. La conversation s'échauffe ; les vieilles ordonnent ce qu'elles avaient d'abord demandé avec assez de douceur ; leur ton indique que les gestes ne tarderont pas à suivre les paroles : Estelle, totalement subjuguée, promet d'obéir.

Elle pensait, en se couchant, que le petit voyage qu'elle allait faire, romprait l'uniformité de la vie ennuyeuse qu'elle menait à Aranza ; elle dormit d'un sommeil tranquille ; elle se leva gaiement, et parut belle et fraîche, au point de désespérer toute femme qui aurait eu moins de vanité que nos trois vieilles.

On se mit en route. Les demoiselles surannées se donnaient des airs enfantins à faire mourir de rire. Tantôt elles folâtraient sur le gazon ; tantôt elles chantaient, en chêvrotant, la plaintive romance : on aurait juré que sainta Julia allait faire pleuvoir des maris.

En faisant les enfans, elles n'oubliaient pas celle dont la garde leur était confiée. Estelle était toujours placée entre elles trois, et la force de leurs jarrets répondait à celle de leurs bras carrés. D'ailleurs, où aurait été la petite? A Urgel, où elle soupçonnait que son amant était encore? Ne serait-elle pas retombée dans les mains du corrégidor? Pouvait-elle penser à rentrer en France? Elle ne possédait pas un réal. Elle n'avait qu'un parti à prendre; c'était d'espérer et d'être patiente. Telles étaient, en effet, ses dispositions, quand on arriva chez la sainte.

O jour heureux! jour dont la mémoire doit être éternellement conservée! C'était celui, c'étaient l'heure, le moment, où Valentin et ses compagnons jouaient les filles à marier. La mère Léonarde, Caliste et Ursule étaient exactement

voilées ; elles voyaient tout juste autant qu'il le fallait pour se conduire. Elles n'avaient pas manqué de couvrir d'un tissu épais les charmes d'Estelle. Mais la curiosité, très-ordinaire aux jeunes filles, avait un peu dérangé le voile de celle-ci ; peut-être un sentiment d'amour-propre avait conduit sa main. Quoi qu'il en soit, tout un côté de cette figure charmante était à découvert, et c'était celui que Valentin pouvait voir.

Sa position n'était pas faite pour lui inspirer de la sécurité. Son œil actif se portait furtivement partout, à travers l'ouverture du lambeau de la robe d'une des révérences d'Urgel, qu'il dérangeait à chaque instant. Tout à coup, il est saisi d'étonnement ; il regarde ; il doute ; il croit être frappé d'une illusion ; il regarde encore ; il ne sait s'il veille ; il s'interroge sur la réalité de ce qu'il voit ; bientôt il est convaincu. Il a retrouvé Estelle et le tendre amour qu'elle lui a inspiré.

Mais que fait-elle là, et avec qui y est-elle ? Elle ne peut voyager que par les ordres du corrégidor : elle doit être gardée à vue. Si pourtant elle s'était échappée de la campagne du vieux réître ?... Quelle raison aurait-elle de passer, en pélerinage, un temps qu'elle pourrait mieux employer ?... Mais lui-même n'est-il pas pélerine, et est-il possible à Estelle de deviner ses motifs ? Elle peut donc avoir les siens, bien qu'ils paraissent impénétrables. Mais comment s'appro-

cher d'elle, sans donner des soupçons ? Comment lui parler, sans s'exposer aux tristes effets d'un premier moment de surprise ? Cependant l'occasion est unique ; elle est précieuse ; il est impossible de la laisser échapper. Telles étaient les idées qui se succédaient, avec rapidité, dans la tête de Valentin.

Il avait été assailli, en entrant, par des marchands de brinborions, qui fourmillent aux portes de ces sortes de lieux. Oraisons contre la migraine, contre les maux d'estomac, que se donnent assez volontiers les fillettes, contre la stérilité, contre les fausses couches, etc. On y trouvait tout, et Valentin avait fait de cela une assez bonne provision, sans en prévoir l'utilité. Il se remet sous son voile ; il détache les lettres majuscules ; avec le bout du doigt et un peu de salive, il les arrange sur la couverture d'un des livrets ; et il a écrit : *Valentin est près de vous, peut-il se faire connaître ?* Il dit quatre mots à Michel, et Michel prend le livret. Il fait une station devant chacun des *ex-voto* que la reconnaissance a suspendus aux murailles ; il arrive enfin auprès d'Estelle, agenouillée sous un portrait, ressemblant ou non, de saint Ildephonse. Il touche légèrement le coude de la petite ; elle se tourne de son côté ; elle a reçu le livret.

A son tour, elle se renferme sous son voile ; elle lit ; elle tressaille ; elle se sent mourir de plaisir. « Possédez-vous, lui dit tout bas Michel, en

« se frappant la poitrine, et en fixant l'image du « saint. Cette nuit, chez la dame Léonarde, à « Aranza, lui répond Estelle d'une voix défail- « lante », et elle tombe privée de sentiment.

Léonarde et ses filles n'ont rien entendu, bien que leur rosaire tombât presque sur les talons d'Estelle. La mère était à peu près sourde ; Caliste et Ursule étaient exclusivement occupées des maris, qui viendraient, sans faute, le soir ou le lendemain. Or, vous savez que, lorsque nous sommes fortement préoccupés, nous n'entendons que très-machinalement ceux qui parlent haut autour de nous.

Cependant Estelle, en se renversant sur les genoux d'Ursule, la tire de sa douce rêverie. Cette fille s'empresse de la secourir, et Michel de lui aider. Léonarde et Caliste prodiguent aussi leurs soins, et Michel a entendu répéter : Ma fille, maman, et ma fille. Il sait que la vieille dame est mère des deux infantes qu'il a sous les yeux.

Valentin a tout vu. Il sent qu'il n'a plus rien à redouter des effets de la surprise ; il s'approche, et ses camarades le suivent. On fait sortir Estelle, et Michel propose de la mettre sur une de ses mules, et de la reconduire chez elle. La proposition est acceptée, à condition que les trois dames auront aussi leur monture, et qu'elles accompagneront leur nièce. Elle trouve partout des oncles et des tantes, pensait Valentin. Passe pour les tantes ; mais celles-ci m'ont bien l'air de l'être

de la façon du corrégidor : ce sont des duègnes. Lui et Dubreuil s'attachent à Léonarde et à Caliste ; Michel fait sa cour à Ursule ; les vieilles bénissent la sainte, qui, en attendant les maris, leur envoie de jeunes filles compatissantes aux peines de leur prochain. Chacune d'elles monte derrière un de nos aventuriers. Elles ont soin de placer Estelle au centre de la cavalcade, et elle est sur la croupe de la mule de Valentin. Son bras est passé autour du corps de son amant ; elle sent battre son cœur, et elle sait qu'il ne bat que pour elle... Elle le croit au moins, et cela revient au même.

Il était bien difficile, dans une telle position, de n'avoir pas envie de parler de ses amours. Mais comment faire ? Léonarde est à la droite de la mule de Valentin ; Caliste est à sa gauche, et Ursule la suit immédiatement. Elles ne soupçonnent rien, et cependant elles ont sans cesse l'œil sur Estelle : que serait-ce, si un mot indiscret s'échappait, et s'il était entendu ? On cheminait donc sans rien dire, assis à côté les unes des autres, et les regards de ceux qui montaient certaine mule, avaient un feu que la contrainte augmentait encore. Cependant, si des circonstances critiques ferment des bouches, brûlantes de parler, vous savez de quoi, rien ne les empêche de s'ouvrir, pour charmer un peu l'ennui du voyage.

Valentin se permit quelques plaisanteries, très-

honnêtes, très-modestes sans doute, telles que doit les faire une fille qui se respecte. Ces dames trouvent que la signora a de l'esprit comme un ange; il leur adresse quelques questions sur le lieu de leur résidence, et elles y répondent avec ingénuité. Il n'avait pensé qu'à se rapprocher d'Estelle, et il ne s'était pas informé si son nouveau domicile était sur la route d'Urgel, ou sur celle de France, ce qu'il importait cependant de savoir. Il apprend, à sa grande satisfaction, qu'Aranza et situé entre Sainta-Julia et Forja del Serral, d'où on peut en une heure gagner les Pyrénées. Il sait qu'il ne fera plus un pas qui ne le rapproche de sa patrie. C'est fort bien; mais sur quel pied son amie est-elle chez la dame Léonarde? Quelle est la distribution de la maison? Y a-t-il des grilles partout, comme dans celle du corrégidor? Estelle n'a pu entrer dans aucun détail avec Michel; on n'est convenu d'aucun signal à donner, soit de l'intérieur, soit de l'extérieur, et il est absolument impossible de parler de rien de tout cela.

Valentin pensa un moment à piquer sa mule, et à enlever Estelle, au risque de tout ce qu'il pourrait en arriver. Des réflexions, aussi rapides que son premier mouvement, le retinrent. Il pensa que les vieilles crieraient; que le chemin était peuplé de gens qui allaient à Sainte-Julia ou qui en revenaient; que peut-être on prêterait main-forte aux duègnes; qu'il faudrait alors se faire connaître comme garçons, et qu'on ne sa-

vait pas pour qui se prononçeraient les muletiers. Ils avaient, à la vérité, reçu des soufflets; mais ils les croyaient détachés par des mains féminines, et ils étaient de taille et de force à embarrasser singulièrement six jeunes gens sans armes.

En réfléchissant, en causant, en rêvant, on fait du chemin. Nos pélerines et leurs conducteurs entrèrent à Aranza, où nos amans craignaient d'arriver : c'est là que probablement il faudra se séparer encore. En effet, la maison de la dame Léonarde est située au milieu du village, et l'alarme peut s'y répandre en un instant.

Caliste et Ursule poussent leur maman du coude. « N'engagerez-vous pas ces obligeantes « pélerines à se rafraîchir ? » L'invitation est aussitôt acceptée que faite; on saute à terre, on entre dans la modeste maison, et, en un clin d'œil, Valentin l'a parcourue. Par ici! criait Caliste; par ici! répétait Ursule, et il était déja revenu. Il avait reconnu la chambre d'Estelle et les barreaux de fer qui rendaient sa croisée inaccessible à tous les amans nés et à naître.

La limonade circule; on boit, on rit, et Valentin, qui cherche à gagner du temps, propose de jouer à de petits jeux, que sa grand'maman a appris en France. Deux poulettes de quarante ans, qui se disposent à se marier, sont bien aises d'avoir des notions de tous les petits jeux possibles. La proposition est acceptée; on donne des gages, on les retire; on s'embrasse, et à chaque

baiser, Estelle saisissait un mot, et en répondait un autre. Elle s'approchait insensiblement de la porte de la rue, et enfin elle en fut si près, que la vieille Léonarde, qui était sourde, mais qui voyait très-bien, vit le moment où la tendre fauvette allait s'envoler. Elle court à la fugitive fillette; elle lui prend la main, la conduit à sa chambre, et l'y enferme à double tour. Estelle, en sortant, n'a pu qu'adresser un regard à Valentin; mais, qu'il était expressif! Après sa sortie, le jeu commença à languir, vous vous en doutez bien. Valentin remarqua que la nuit approchait; que lui et ses compagnes avaient encore deux lieues à faire, et qu'elles ne voulaient pas s'exposer aux entreprises malhonnêtes que pourraient tenter des muletiers. Les vieilles, qui n'étaient pas fâchées de pouvoir s'aller coucher, répondirent qu'il n'y avait rien à répliquer à d'aussi bonnes raisons, et on se quitta, très-satisfaits, en apparence, les uns des autres.

Nos jeunes gens étaient remontés sur leurs mules, et ils cheminaient tristement. Quand Valentin n'était pas gai, tout languissait autour de lui. « Parbleu, lui dit Michel, tu t'affectes bien mal « à propos. — Je ne m'affecte pas; je cherche un « moyen... — Je l'ai trouvé. — Quel est-il? — Re- « tournons à Aranza. Va chez l'alcade; proteste « contre la violence qu'on exerce sur la personne « d'Estelle; demande qu'elle comparaisse, qu'elle « déclare la vérité, qu'elle te soit rendue, qu'elle...

« — Mon cher ami, tu bats la campagne. Ce que « tu proposes pourrait tout au plus s'exécuter, « si nous étions des personnages connus dans le « canton, de ces personnages dont le crédit force « les juges à être équitables. Loin de chercher à « nous approcher de ces messieurs, nous devons « les éviter avec le plus grand soin; garder le plus « rigoureux incognito ; nous estimer trop heu- « reux si nous sortons de cette maudite Espagne. « Nous devrons notre sûreté à ces habits de filles, « qui nous vont assez mal, à ces voiles qui nous « tombent jusqu'aux pieds, et qui ont pu trom- « per l'alcade de Sainta-Julia, qui ne nous a vus « qu'assis, et pendant une demi-heure. Ici, il fau- « dra être filles ou garçons. Si nous redevenons « nous-mêmes, il faudra donner des raisons de notre « travestissement. Si nous persistons à passer pour « filles, il faudra décliner nos noms, nos qualités, « et que dirons nous? Si notre déclaration a quel- « que vraisemblance, on fera une enquête, qui « prendra du temps; nos bras carrés, nos longues « jambes, nos mouvemens masculins nous décé- « leront; la supercherie sera découverte, et nous « serons réintégrés dans les prisons d'Urgel, qui « ne me plaisent pas du tout. — Tu laisseras donc « Estelle à la vieille Léonarde? — Non, ventre- « bleu. — Et que feras-tu? — Je n'en sais rien. »

La troupe allait entrer à Cobarrin, lorsque tout à coup Valentin fit mettre pied à terre à tout son monde. Il range ses camarades en cercle, et

fait placer les muletiers dans le milieu. « Que ga-
« gnez-vous par mois, leur demanda-t-il? —Mais...
« mais... un quadruple chacun, ou à peu près. —
« Je vous en donne vingt, si vous voulez me ser-
« vir fidèlement pendant le reste de la nuit. —
« — Nous sommes tout à vous, signora. —Il n'y
« a plus de signoras. Nous sommes six garçons
« déterminés, et capables de nous venger de ceux
« qui tenteraient de nous trahir. » Valentin arra-
che son voile; il détache son jupon; il délace son
corset; ses camarades se déshabillent comme lui,
et ils paraissent tous en culottes et en gilets.

« Parbleu! Pédro, nous étions bien dupes de
« vouloir chasser un pareil gibier! — C'est notre
« or, qu'il faut désirer, qu'il faut gagner, mes
« amis. Et pour vous donner plus que des espé-
« rances, je vais vous compter la moitié de la
« somme que je vous ai promise. » Les muletiers,
éblouis, il faisait clair de lune, sautent, embras-
sent Valentin, embrassent ses camarades, et leur
joie est le garant le plus sûr de leur bonne foi.
« Connaissez-vous le pays? — Parfaitement, mes
« jeunes seigneurs. —Pour aller à Forja del Ser-
« ral, est-il nécessaire de traverser Cobarrin? —
« Nous vous conduirons dans les Pyrénées, sans
« vous faire passer par aucun village, si vous le
« désirez. — Tu soupçonnes donc que nous vou-
« lons sortir d'Espagne? — Par saint Jacques! des
« jeunes gens qui s'habillent en filles, qui font

« des pélerinages, et qui paient tout au poids de « l'or, ont bien leurs petites raisons... Mais cela « ne nous regarde point. — Pédro, dix carolus de « plus, quand nous serons sur la frontière de « France. — Tope, mon joli seigneur.

« — Michel, affuble-toi d'une houppelande, « d'une paire de guêtres, et d'un chapeau de mu- « letier. Prends un de ces bons enfans avec toi, « pour te servir de guide. Vas à Cobarrin; achètes- « y une guitare, et ce que tu trouveras de mieux « pour nous habiller en hommes. Cours, et re- « viens; voilà de l'argent. — Si vos seigneuries « n'étaient pas trop difficiles... — Hé bien, Pédro, « que ferais-tu? — Nous trouverions, dans le ballot « que porte la dernière mule, de quoi vous met- « tre notre uniforme sur le corps, et les muletiers « vont, passent partout, sans être remarqués. — « Bravo! bravo! mon camarade. Voilà un carolus « pour ton conseil. Allons, je me fais muletier, « et j'espère que ces messieurs ne seront pas plus « fiers que moi. Mais, la guitare! la guitare! il « m'en faut une absolument. »

Michel représente qu'il est un peu tard pour se présenter chez un luthier, si toutefois il y en a un dans le village. Valentin réplique qu'il y allait bien pour acheter des habits, et que les fripiers dorment comme les luthiers. Michel convient qu'il n'a pas fait attention d'abord qu'il est dix heures du soir, et que... « Une guitare! te

« dis-je, une guitare! bonne ou mauvaise, je ne « peux m'en passer. Viens avec moi, Pédro, Mi- « chel m'assomme avec ses réflexions. »

Pédro représente à ses bons seigneurs qu'ils doivent être fatigués; qu'une heure de sommeil ne leur fera pas de mal; qu'il est sûr de se faire ouvrir tous les cabarets de Cobarrin, et qu'il n'est pas de paysan, en Espagne, qui n'ait des castagnettes ou une guitare. Il promet positivement d'en rapporter une. Valentin l'embrasse, il part. Notre héros se couche sur l'herbe, et il engage ses camarades à dormir. « Pour moi, leur dit-il, j'ai « autre chose à faire. » Il prend un de ses livres d'une main, et la pointe de son couteau de l'autre; il regarde la lune, les étoiles; il invoque Estelle et sa muse, et, avant le retour de Pédro, il avait, tant bien que mal, gravé, sur le carton, des couplets, très-peu dignes de Virgile et d'Horace, dont il était le nourisson. Vous en jugerez plus tard.

« Parbleu! disait-il, quand il avait fini un cou- « plet, il est plaisant qu'un homme qui peut être « pendu, brûlé demain, s'amuse à faire des chan- « sons. J'ai vraiment une tête à gouverner un « empire. Les affaires publiques iraient assez mal; « mais on rirait dans mes états, et c'est quelque « chose. »

Michel s'éveille en sursaut. « Pédro est-il re- « venu? — Non, laisse moi chanter. — Il nous li- « vre peut-être, au moment où je parle. — Hé, à

« qui? Quelqu'un serait-il assez sot pour nous « acheter vingt quadruples? Nous ne les valons « pas. Le corrégidor seul serait disposé à faire des « sacrifices; mais il n'est pas à Cobarrin. Tiens, voilà « des couplets que j'ai faits et que nous chanterons « en duo.—Où?—Je te le dirai. — Sur quel air? « — Sur celui des *Folies d'Espagne*. Lis. —Hé! « comment veux-tu que je lise? —Il fait un clair de « lune superbe. Au reste, je vais te chanter les « couplets. — Les paroles ne vont pas sur l'air. — « En sais-tu un autre qui soit espagnol? — Non. « — Ni moi non plus. — Il faut refaire ta chan- « son. — Bah! bah! on peut chanter cinquante « mesures sur un mot : vois nos finales d'opéras « comiques. Allons, répete après moi, puisque « tu ne peux pas lire. »

Pendant que Michel prend sa première leçon, Pédro revient avec une guitare, qui a la forme d'un sabot et le son d'un chaudron. « As-tu payé « cela plus de dix réaux? dit Michel. — Elle ne « m'en coûte que quatre.—Tu es honnête garçon. « —Mais j'ai été obligé d'en donner seize au caba- « retier, qui s'est marié hier, et que j'ai singu- « lièrement dérangé. — Fripon! — Finissons, fi- « nissons, s'écrie Valentin. Michel, messieurs, « regardez-moi faire, et imitez-moi. »

Avec la jupe d'Auda, il se drape les épaules et le buste; avec le corset, il se fait une espèce de turban, et les manches frangées lui tombent sur l'oreille gauche, avec une grace toute particulière;

la ceinture, coupée en deux, fait des laçures au bas des jambes. En un quart-d'heure nos six jeunes gens sont transformés en Turcs, en Arabes, en Maures, en tout ce qu'il vous plaira. « Quel est l'ob-« jet de cette mascarade ? demande Michel. A « cheval ! répond Valentin. — Pour aller où ? — A « Aranza. — Hé, qu'y faire ? — Tu le sauras. A che-« val ! à cheval ! »

On saute sur les mules. Les muletiers font un paquet des uniformes de leur *état*, qu'ils ont prêtés à nos jeunes gens ; ils le rattachent sur le dos de la vieille mule; ils se disposent à suivre le cortége ; on se met en marche. De Cobarrin jusqu'aux premières maisons d'Aranza, Valentin fait chanter Michel, qui, tant bien que mal, fait sa partie. On laisse montures et muletiers à l'entrée du village, et on va droit à la maison de Léonarde. Valentin prend la guitare, dont il n'a pincé de sa vie, et, à la manière du comte Almaviva, il s'accompagne avec le dos de la main : il est impossible, en Espagne, de chanter sans guitare.

Michel et lui commencent ce duo, sous le balcon de bois de ces dames.

DUO.

Voulez-vous goûter le bonheur ?
Adorez et charmez Ursule.
Pénétrez jusqu'en sa célule ;
Mais soyez guidé par l'honneur.

Oui, Caliste, par sa fraîcheur,
Charme toute la péninsule.
C'est la brillante renoncule,
Que garde le sévère honneur.

Aux pieds de sainta Julia,
Qui vous destine cette belle,
Allez jurer d'être fidele,
Assidu, tendre, et cætera.

Aux pieds de sainta Julia,
Qui pour moi forma cette belle
Je vais jurer d'être fidèle,
Infatigable, et cætera.

Faites à ce timide agneau
Des enfans dignes de leur mère,
Et de Madrid en Angleterre,
On n'aura rien vu de si beau.

Je veux faire à ce tendre agneau
Des enfans dignes de leur mère,
Et de Madrid en Angleterre,
On n'aura rien vu de si beau.

Ursule avait été obligée de se lever, parce que la limonade donne quelquefois la colique. Dès les premiers *from, from,* elle court éveiller sa sœur. « Caliste, Caliste, écoute donc. » Caliste se frotte les yeux, bâille, étend les bras, et se met sur son séant. « C'est une sérénade; ma sœur! c'est « une sérénade! — Et la première qu'on nous ait « donnée.—Mais est-elle bien pour nous ?... Oui... « oui... — Certainement, très-certainement. *Ado-* « *rez et charmez Ursule... — Caliste, par sa fraî-* « *cheur, charme toute la péninsule.* — Que cela est « délicat! —*Aux pieds de sainta Julia, je vais ju-*

« *rer d'être fidèle...—Assidu, tendre, et cætera.—*
« O! que cet *et cætera* est expressif!—O! grande
« sainte, que je vous remercie! — *Je veux faire à*
« *ce tendre agneau des enfans dignes de leur mère...*
« —Ils veulent nous faire des enfans, ma sœur!—
« Oh! ma sœur, qu'ils nous en fassent! — Paraî-
« trons-nous à notre balcon? — Hé! comment ne
« pas accueillir des maris que sainta Julia nous en-
« voie! — Bonne sainte! — Excellente sainte! »

Estelle aussi s'est éveillée. Elle a reconnu la voix de son amant, et elle a tressailli. Sans doute il ne peut aimer celle à qui il paraît adresser ses vœux. L'amour lui a inspiré quelque ruse; il faut le seconder. La petite s'habille, et se tient prête à tout évènement.

La croisée est ouverte; nos infantes sont sur le balcon. Valentin et Michel, un genou en terre, leur débitent, sans rire, les plus jolies choses du monde, et, à la fin de chaque phrase, les pauvres filles, mourantes de plaisir, s'écrient: C'est charmant! C'est charmant!

Valentin demande, d'un ton tendre et soumis, la permission de voir de plus près l'objet qu'il adore. Michel supplie, le front courbé, et les mains étendues vers le balcon. Les vieilles brûlent de se rendre à leurs désirs; mais elles hésitent, elles balancent. Recevoir la nuit, chez elles, des hommes qui ne sont pas leurs maris! « Ils le
« seront dans une heure, répond Valentin. —
« Dans une heure! juste ciel! Dans une heure!

« Est-il possible? — Expliquez-vous plus claire-
« ment, charmans étrangers. — Nous pouvons être
« entendus des voisins. De grace, ouvrez-nous.
« — Faites au moins éloigner vos écuyers. » Vous voyez que ces demoiselles avaient lu des romans. Elles en lisent partout, et elles n'en conviennent nulle part.

Ursule, sa lampe à la main, et la clé de la chambre d'Estelle dans sa poche, a entre-bâillé la porte de la rue. Valentin et Michel se glissent; la porte se referme à l'instant. On se regarde, on soupire, on se parle; les mains décharnées des deux sœurs sont baisées et rebaisées. Elles perdent la tête, et pourtant elles conservent un reste de prudence. Qui sont ces jeunes et jolis seigneurs? Que signifie ce costume brillant, mais bizarre? Alvarès et Mendoce sont issus des plus nobles familles de la Catalogne, et ils veulent faire partager leur rang et leurs richesses aux objets charmans que sainta Julia leur a fait voir en songe. Ils se rendent à un tournoi superbe qui va se donner à Barcelone, pour célébrer la naissance d'un infant d'Espagne; ils doivent y représenter les Maures combattant contre les Chrétiens, et ils ont voulu se montrer à leurs belles avec le costume sous lequel ils comptent briller et vaincre.

Après avoir levé, d'une manière aussi satisfaisante, les doutes qu'avaient formés ces demoiselles, qui ne demandaient qu'à être persuadées, Valentin vide ses poches sur une table, parce que,

dit-il, le poids de l'or le fatigue horriblement, et cela peut-être vrai, car il a quatre à cinq cents quadruples. A la vue de ces richesses, dont les deux sœurs ne soupçonnaient pas même l'existence, leur confiance n'eut plus de bornes.

Il restait à peine deux heures de nuit, et il n'y avait pas de temps à perdre. Valentin, voyant l'amour, la vanité et l'intérêt prononcés en sa faveur, crut pouvoir tout hasarder, et il proposa d'aller de suite à Sainta-Julia. Tous les momens sont comptés; il n'en a pas un à perdre pour arriver à temps au tournoi où il est attendu, et il sera déshonoré, s'il donne seulement deux heures à d'inutiles formalités. « Partons, ma belle. — « Quoi! sans le consentement de maman! — Elle « sera trop heureuse de le donner à notre retour. « D'ailleurs, pourquoi la fatiguer? Nos écuyers « serviront de témoins, et nos litières que nous « avons laissées à Urgel, pour faire plus de dili- « gence, seront ici à la pointe du jour. Cette « chère maman et vous, voyagerez enveloppées « dans les rideaux, jusqu'à ce que nous puissions « vous habiller selon votre rang, et vous faire « paraître avec éclat au tournoi de Barcelone. — « Au tournoi! ma sœur, au tournoi! — Mais nous « marier, sans en dire un mot à maman! — Hé! « femme charmante, renoncez donc à vos usages « bourgeois, et adoptez ceux de la Cour. — Les « filles de la Cour se marient donc à l'insçu de « leurs mères? — Hé! cela arrive tous les jours

« — J'aimerais beaucoup à me donner des airs « de Cour; cependant, seigneur Mendoce... — « Puisque vous le voulez absolument, allez faire « part à notre respectable maman de notre amour « et de nos projets. »

« Diable soit de leurs scrupules, dit Valentin « à Michel, quand les deux sœurs furent sorties. « Je ne voulais pas me charger de toute la famille. « — Mais tu prends un détour bien long pour « arriver à Estelle, et il est temps qu'elle entre « en scène. — Cela ne peut manquer d'arriver. « Viens donner à la mère Léonarde une certaine « idée de nos talens. Il faut la persuader aussi, et « elle sera peut-être plus défiante que ses filles. « — Et, si elle résiste? — Nous les enleverons « toutes les quatre. »

Ils vont répéter leur mauvais duo à la porte de la vieille, qui s'ouvre aussitôt. Elle n'entend pas; mais elle voit bien qu'on chante et qu'on gratte les cordes de la guitare. Elle sourit aussi agréablement qu'elle peut le faire; elle présente la main aux chevaliers. Ses filles ont parlé; Alvarès et Mendoce se sont montrés, et toutes les difficultés sont levées. Il ne reste plus qu'à savoir ce que deviendra Séraphine. La mère et ses poulettes se le demandent, et c'est là que les attendait Valentin. Il questionne, il presse, et, comme une fille bien née n'a pas de secret pour son époux, ces demoiselles lui racontent ce qu'il sait mieux qu'elles. « Que vous importe, leur dit-il, qu'un petit cor-

« régidor ait de l'humeur ou non? Il serait plai-
« sant qu'il osât en marquer à des femmes à qui
« il serait trop heureux de faire humblement sa
« cour. — Mon cher Mendoce a raison. Je vais
« ouvrir la chambre de cette petite sotte, et elle
« deviendra ce qu'elle pourra. — Ouvrir sa cham-
« bre! oui, ma séduisante Ursule; mais je n'en-
« tends pas qu'elle s'éloigne. Il vous faut une
« femme de chambre, et les filles du village ne
« connaissent pas le service. — Il a raison, il a
« raison, et toujours raison. Venez, petite, et ai-
« dez-nous à mettre nos habits du dimanche. —
« Oh! nous vous aiderons tous les trois; nous
« sommes si pressés d'être heureux. »

En deux tours de main, les vieilles sont arnachées; Michel va donner l'ordre aux écuyers de faire avancer les mules. On descend; les écuyers s'inclinent jusqu'à terre, puis ils présentent le genou, et font monter Ursule derrière Mendoce; Caliste a le plaisir d'arrondir son bras autour du buste chéri d'Alvarès. Un écuyer se charge de Léonarde, et Estelle est confiée au paillasse Lecourt, qui n'est ni beau ni bien fait. On sort du village, à petit bruit, parce qu'au retour, ces dames se font une fête de jouir de la stupéfaction et de la jalousie de leurs compatriotes. A peine est-on arrivé à la dernière maison, qu'Alvarès et Mendoce engagent une conversation brûlante. Peu à peu, la main des infantes descend du buste à la ceinture. Quand une femme est préoccupée

à ce point, elle ne sait plus où on la mène, et, dans quelque disposition qu'elle se trouve, il est difficile qu'elle voie le chemin, lorsqu'elle a les yeux à peu près collés aux épaules du cavalier de devant.

Quand on fut dans la campagne, Valentin ordonna aux muletiers, qu'il avait dit être les valets des écuyers, de prendre la tête du cortége. Le prétexte était qu'il fallait rendre la marche plus imposante. La véritable raison, c'est qu'on avait besoin de guides pour tourner Cobarrin et Forja del Serral.

On ne peut pas toujours garder la même position. La main des infantes commençait à remonter, et leurs idées devenaient plus nettes. « Il me sem-« ble, dit Ursule, que nous devrions être arrivés « à Sainta-Julia. — Adorable impatience, s'écria « Valentin, en tournant la tête, à se donner le « torticoli, pour baiser un des petits yeux de sa « princesse! que mon sort est digne d'envie! Il « n'est pas, en Espagne, de seigneur aussi fortuné « que moi. » A ces douces paroles, la main d'Ursule redescend; la même scène est répétée sur la mule de Michel. La mère Léonarde commence à grommeler; mais elle est sourde, et Dubreuil, d'ailleurs, n'a pas le talent d'imitation de Michel. Il laisse dire la vieille, met sa mule au galop, et prend la tête de la colonne. Si elle s'avise de sauter à terre, se disait-il, quelqu'un de nos camarades la ramassera par le chignon. On marcha une de-

mi-heure encore, sans que les demoiselles fissent la moindre observation. On avait dépassé les deux villages, et le jour éclairait la cime des Pyrénées, objet de tant de vœux et de travaux, lorsqu'Ursule et Caliste commencèrent une série d'observations, de questions et de plaintes, tellement rapides et multipliées, que Valentin ne pouvant, ou ne voulant pas y répondre, cria : Au galop! Chaque muletier saisit la queue de sa mule, et on alla comme le vent.

Ce genre de marche n'était pas familier à nos princesses, et la crainte leur faisait serrer leur cavalier plus fortement que jamais. Si les mains étaient occupées, la langue était libre, et on n'entendait plus que ces mots, poussés par des voix aigres : Au ravisseur! au viol! au voleur! Estelle, qui voyait le dénouement approcher, riait de tout son cœur. Les pâtres, devant lesquels on passait, ouvraient de grands yeux; l'étonnement les rendait immobiles, et, en un instant, ils perdaient de vue les cavaliers et leurs montures.

On se lance dans les Pyrénées, et on s'arrête devant la ligne qui sépare l'Espagne de la France. Quand on a le pied droit dans un royaume, et le gauche dans un autre, on ne craint pas d'être surpris, et, s'il se présente des figures équivoques d'un côté, on est sûr de trouver un asile de l'autre.

Valentin saute sur le gazon, et va se précipiter dans les bras d'Estelle, qui le presse sur son cœur. Léonarde et ses filles, naguère si orgueilleuses de leur destinée, sont reçues par les muletiers. La maman, furieuse se tord les bras, et serre les mâchoires de manière qu'elle casse sa dernière dent; ses filles s'arrachent ce qu'il leur reste de cheveux. « Ces démonstrations sont inutiles, leur dit Va-« lentin. Écoutez-moi. Vous êtes des misérables « qui, pour quelques pistoles, avez exercé votre « dégoûtante tyrannie à l'égard de mademoiselle, « sur qui vous devez savoir que votre imbécile « corrégidor n'a aucun droit. Je pourrais la ven-« ger, et ordonner aux muletiers de prendre leurs « étrilles, et de vous en gratter le postérieur jus-« qu'au sang; mais je me pique de générosité, « même envers mes ennemis. Voyons, combien « votre oncle l'alcade vous a-t-il promis, par « mois, pour tourmenter mademoiselle? —Mais... « mais... — Point de mais. Combien vous a-t-il « promis? — Un carolus. — En voilà six. Retour-« nez dans votre bicoque, et souvenez-vous que, « loin de pouvoir captiver de jeunes seigneurs, « il n'est pas, dans l'univers entier, de goujats « qui voulussent de vous. »

Les signoras essayèrent de répliquer à ce discours énergique. Valentin fronça le sourcil, et prit le haut ton : « Muletiers, si elles ajoutent un « mot, conduisez-les, à grands coups de fouet,

« jusqu'au bas de la montagne. » Il ne restait rien à répondre, et, clopin-clopant, les trois vieilles reprirent le chemin de leur masure.

Valentin donna encore à Estelle quelques baisers, qu'elle reçut et rendit avec une joie, un ravissement, un plaisir inexprimables. Il s'occupa ensuite des affaires de la société. « Voilà le tour-
« noi fini; ainsi quittons notre costume maures-
« que, et reprenons celui de nos muletiers, qui
« n'est pas brillant; mais qui ne nous fera remar-
« quer de personne. » On fait un paquet des vêtemens d'Auda et de ses compagnes, et on le donne aux muletiers. On se cache dans leurs serpillières; on s'enfonce la tête dans leurs résilles; on la couvre de grands feutres gris; on s'arme de leurs fouets, et on les congédie, après les avoir payés au-delà du prix convenu.

Valentin s'assied sur l'herbe; il place son Estelle auprès de lui; ses camarades l'entourent; il vide ses poches sur le gazon. « Nous sommes sept, dit-
« il, parce que Estelle m'a toujours tendrement
« aimé, et que c'est pour elle seule que j'ai tenté
« des aventures dont la fin a tourné au bien de
« tous. Voilà quatre cent cinquante quadruples,
« dont je vais faire sept parts. Chacun prendra
« la sienne, et se retirera où bon lui semblera.—
« Ta conduite est noble, lui dit Michel; mais nous
« te connaissons trop, pour en être étonnés. »

Je vous ai dit, il y a long-temps, que la conscience de ces messieurs était un peu chargée. Ils

aimaient beaucoup leur chef, et, pour s'excuser de l'espèce d'abandon où ils étaient forcés de le laisser, ils se montraient disposés à faire de pénibles aveux. « Je ne veux rien savoir, leur dit « Valentin, de ce qui peut nuire à l'amitié que « j'ai pour vous. Séparons-nous, pour courir moins « de danger, et disons-nous un tendre et éternel « adieu. »

Après tant d'aventures et de périls, tentés et bravés ensemble, on ne se quitte pas d'un œil sec. Les adieux furent longs et touchans. On sortait des bras de l'un pour se jeter dans ceux de l'autre. « En voilà assez, en voilà assez! s'écria « Valentin : soyons hommes, et quittons-nous. » Il prend son Estelle sous le bras, et, sans tourner une seule fois la tête, il la fait trotter pendant une heure. Il essuyait la sueur qui coulait de son front; il lui rendait ses forces avec des baisers de feu; il regardait, à chaque pas, s'il ne verrait pas une grotte, un trou dans un rocher, où il pourra reprendre la scène que les gens du corrégidor ont si désagréablement interrompue. Ce qu'il cherchait, ce qu'il désirait s'offrit enfin. « Tu as besoin « de repos, dit-il à Estelle. » Elle ne lui répondit rien; mais elle l'attira mollement après elle, en le regardant d'un œil humide de volupté.

Jetons un voile sur l'ivresse, le délire de nos amans, et sachons un peu ce que sont devenus les révérends et les demoiselles que nous avons laissés dans certaine citerne, où ils n'avaient,

pour tout bien, que des draps de lit, qui ne sont ni très-chauds, ni très-restaurans.

Malgré les horreurs qui s'étaient passées la nuit dans le couvent, le soleil s'était levé brillant et pur. Le corrégidor et l'alcade se promenaient par les rues; ils passaient, ils repassaient devant les portes de cette maison, qui ne s'ouvraient pas, et pour cause. Sans doute, disait le corrégidor, on continue l'instruction du procès, et leurs révérences veulent prononcer sans désemparer. Oh! quel plaisir j'aurai à voir brûler ce drôle, qui voulait me faire un petit neveu en ma présence! Il est indubitable que les passions rendent éloquent, car ce fut la première et la dernière fois de sa vie, que le corrégidor ait put lier deux phrases qui eussent le sens commun.

Cependant, huit heures, neuf heures sonnent, et la grille ne s'ouvre pas. Les dévotes étonnées, interdites d'abord, stupéfaites, alarmées ensuite, se rassemblent, se parlent, s'agitent, et ajoutent à leurs mutuelles terreurs. Une partie des habitans se réunit à elles; on raisonne, on conjecture; le temps s'écoule, et nos jeunes gens avançaient toujours.

A midi, les plus impatiens parlent de faire sauter la grille. Les dévotes crient à la profanation, saisissent les montans en fer, et protestent qu'elles ne les quitteront qu'avec la vie. Le corrégidor va criant partout que sans doute le sorcier a joué quelque nouveau tour, et qu'il faut s'en assurer.

Les uns lui rient au nez; les autres répondent qu'il a raison. Quelques-uns prétendent que si les révérends n'ouvrent pas, c'est qu'ils ont de bonnes raisons de tenir leur maison fermée. Toute la ville est en rumeur; on parle, on crie, on propose; on est contredit, on s'échauffe, et on ne sait plus où l'effervescence s'arrêtera.

Cependant, les grandes affaires n'excluent pas le sentiment des besoins physiques. Les rues, si peuplées, se vident en un instant. L'un trouve son rôt brûlé; l'autre son ollapodrida renversée; celui-là voit sa femme en conversation très-particulière avec un jeune homme qui ne se mêle jamais des affaires publiques; celui-ci cherche sa fille, et elle est disparue. On boit, on mange à la hâte; on ressort, agité par des intérêts particuliers. On se coudoie, on se heurte, on s'emporte; la garde vient; elle est dispersée par ceux qui s'agitent en tout sens. Les seigneurs soldats perdent leurs parasols, et jettent leurs fusils pour courir après des meubles beaucoup plus nécessaires. Le corps municipal s'assemble. Il fait inviter le commandant de la place et le corrégidor à se rendre dans son sein. On discute, on délibère; on n'arrête rien, et il est six heures du soir.

Une impassible dévote était allée réciter son rosaire sur la partie du rempart qui domine la maison conventuelle. Habituée à faire filer ses grains l'un après l'autre, elle n'y portait plus des yeux que la curiosité faisait errer de tous les côtés.

Elle aperçoit le levier, instrument précieux de la fuite de notre héros; elle se lève, elle s'approche; elle voit pendre, le long du mur, la corde, à l'aide de laquelle nos jeunes gens sont descendus dans le fossé. Elle redescend dans la ville; elle court, autant que les bienséances de son état le lui permettent; elle apprend que toutes les autorités sont réunies à l'hôtel-de-ville. Elle y va, elle demande à être introduite; on lui répond que leurs seigneuries délibèrent, et que personne ne peut être admis. A huit heures, ces graves magistrats arrêtent qu'ils se conduiront selon que l'exigeront les circonstances. Ils sortent, et la vieille leur fait part de ce qu'elle a vu.

« Voilà, seigneurs, dit le plus savant d'entre « eux, ce qu'on gagne à ne rien précipiter. Mon- « tons sur les remparts, et dressons un procès- « verbal des faits. » Avant que le procès-verbal fût clos, Valentin était à Aranza.

Le commandant s'ennuyait fort de toutes ces formalités. « Seigneurs, dit-il, il est évident, pour « moi, que les prisonniers se sont évadés en es- « caladant les murs du rempart. Mais comment « sont-ils sortis de ce couvent, dont toutes les « portes sont fermées, et où règne partout un si- « lence alarmant? c'est ce qu'il faut éclaircir sans « délai. »

Autre procès-vebal à rédiger sur les présomptions et les motifs qui déterminent à enfoncer les portes d'un couvent, et encore deux heures de

perdues. Enfin, au coucher du soleil, le peuple, serré, pressé, foulé, voit, à sa grande satisfaction, ouvrir la grille principale.

Il était de droit que la magistrature entrerait seule; que la Sainte-Hermandad la protégerait dans les recherches, assez inquiétantes, qu'elle allait faire, et qu'on empêcherait ceux, qui ne pouvaient que nuire à la régularité des opérations juridiques, de pénétrer plus avant. Mais le droit public est sans force, quand le droit particulier se prononce, et que chaque publiciste est armé d'une flamberge ou d'un bâton. Magistrats, cavaliers, peuple, tout pénètre pêle-mêle; le couvent est encombré; on parle, on crie tous ensemble, et, après une heure de tumulte et de bruit, on ne sait rien encore, si ce n'est que les sorciers qui ont passé par les trous des serrures, y ont fait glisser aussi leurs révérences, et les ont emportées au diable, très-probablement.

Cependant les poumons les plus vigoureux ne peuvent alimenter des vociférations continuelles. Et puis, il faut prendre le temps de tousser, de cracher, de se moucher, et, au premier moment de silence, ceux qui étaient dans la cour reculée, que nous connaissons si bien, entendirent des cris sourds partir du fond de la citerne. Ils ne doutent pas qu'elle ne soit le repaire des revenans; ils se précipitent les uns sur les autres; tous veulent fuir, tous sont arrêtés par la foule; on pousse, on est poussé; la commotion devient générale, et

cours, chambres, dortoirs offrent l'image d'un parterre de spectacle agité du flux et du reflux. Ici, on enfonce une côte; là, un œil est poché; plus loin, une femme crie qu'elle accouche, et un accoucheur gascon saute par-dessus vingt têtes pour gagner une pratique; là-bas, un gros chanoine allonge le bras pour rattraper sa perruque, qui s'envole, et il ne peut ramener son bras. L'épée du commandant est cassée entre ses jambes; la robe du corrégidor est en pièces; la moitié des flambeaux s'éteint; le désordre est partout. Un bruit circule de toutes parts : il y a des revenans dans la maison, on les a entendus; on les a vus. Il y en a de blancs, de noirs, de rouges. L'un vomit de la fumée; l'autre crache du feu. Ceux qui sont près de la grille s'enfuient avec effroi. Ils sont suivis par d'autres, qui font place aux derniers; la foule s'écoule enfin, et il ne reste dans la maison que ceux à qui leur devoir ne permet pas d'en sortir. Tous tremblent, plus ou moins, à l'exception du commandant, qui s'approche bravement de la citerne, le tronçon de son épée à la main.

Les mêmes cris sortent du souterrain. Il y répond, il interroge, il comprend, et il rit en se tenant le ventre à deux mains. Les magistrats, qui sont restés à une distance respectueuse, le voient rire, et le courage leur revient; ils s'approchent à leur tour; tout s'explique, et il n'est plus question que de tirer de là leurs révérences,

et les demoiselles, sans qu'on en puisse gloser dans la ville. On fait venir une échelle; on renvoie le porteur, on ferme la porte de la cour, et les habitans de la citerne se présentent un à un, mourans de faim et de froid.

Le commandant fait sortir la Sainte-Hermandad; il ferme la grille d'entrée, et revient aux révérends, dont le premier soin est de courir au réfectoire. Auda et ses compagnes les suivent; tous sont enveloppés dans un drap, et ressemblent à des ombres burlesques qu'aurait dessinées Callot.

Il ne restait que les débris du souper de la veille; mais une faim dévorante est le meilleur des cuisiniers. C'était une chose à voir, que ces petites filles et leurs révérences, s'arrachant les morceaux et des bouteilles à moitié vides. Quand leur appétit fut calmé, on entra dans les détails de cette extraordinaire aventure. Vous jugez bien que les sorciers furent chargés de tout, et que les succubes étaient parfaitement innocentes. On réintégra les pères dans leurs chambres, où ils trouvèrent de quoi s'habiller; mais le diable avait emporté les vêtemens des fillettes, et on ne put rien imaginer de mieux que d'en faire des enfans de chœur. On décida que, dès qu'il ferait jour, on leur enverrait des habits convenables; que le père procureur leur donnerait une centaine de pistoles doubles, et qu'elles sortiraient aussitôt d'Urgel.

Il ne restait plus à connaître que ce qui s'était

passé dans les caves, et, à cet égard, leurs révérences n'en savaient pas plus que le commandant et les magistrats. On prend des flambeaux; on descend; on trouve.... Tirons sur tout cela un épais rideau.

On arrangea une histoire très-courte : c'est le moyen de ne pas se couper. On convint de la répandre dans la ville, qui y croirait, ou n'y croirait pas. On dressa le signalement des sorciers, qu'on chargea la Sainte-Hermandad de porter dans les villages voisins; on résolut d'en envoyer des expéditions dans toute l'Espagne, et chacun fut se coucher. Je ne sais si leurs révérences glacées invoquèrent le secours d'un compagnon de lit. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'homme, à qui il ne reste plus qu'un moment heureux, ne le laisse pas échapper.

Le corrégidor avait autre chose à faire que de penser à dormir. Il ne doutait pas que, par l'intervention du diable, le faux Carlos n'ait découvert la retraite de la belle Séraphine. Dès qu'il fut libre, il fit partir, sur des mules de louage, l'alcade, son jardinier et ses garçons. Il leur ordonna d'aller ventre à terre, et de lui ramener sa nièce, morte ou vive. Ces messieurs marchèrent au pas, parce que leurs montures refusèrent de prendre une autre allure, et ils arrivèrent à Aranza, vingt-quatre heures après que Léonarde et ses filles étaient rentrées dans leurs tristes et pauvres foyers.

Il vous importe peu de savoir ce que leur dit l'alcade, et ce qu'elles lui répondirent. Il est inutile de vous peindre la mine que fit le corrégidor, quand il apprit que la tendre colombe était envolée. Je ne vous ferai pas la description des pompeuses funérailles du père supérieur; je ne vous parlerai pas des cris de vengeance qui s'élevèrent sur sa tombe; je reviens à des objets plus rians et plus doux.

Estelle et Valentin avaient donné le premier moment à l'amour : que pouvaient-ils faire de mieux? Livrés aux plus vives, aux plus délicieuses illusions, ils avaient oublié l'univers. Forcés, enfin, de faire un retour sur eux-mêmes, ils s'occupèrent de leur situation. Ils étaient en France; mais quel sort les y attendait, et quel sera leur avenir? Ces idées tirèrent des larmes à Estelle, qui ne manquait jamais de pleurer, quand elle n'avait pas d'autres ressources. « Pleure pour nous « deux, lui dit Valentin, et je rirai pour toi. De « quoi diable vas-tu te tourmenter! L'avenir! « l'avenir! Nous venons d'avoir du bonheur pour « dix ans, et déja tu t'occupes de demain! Après « tout, qu'avons nous tant à redouter? Nous n'a- « vons pas enfreint les lois de notre pays, et per- « sonne n'a rien à nous dire, à l'exception pour- « tant de M. et de madame Duplant. Mais, que « diront-ils? que feront-ils? Ils me mettront à « Saint-Lazarre; j'en sortirai. Ils te mettront au « couvent; je t'en tirerai. Quels obstacles pouvons-

« nous craindre, après en avoir autant surmon-
« tés? Allons, mon petit ange, en avant, et vive
« la joie! »

A la chute du jour, ils entrèrent à Ax. Un dragon les arrêta à la porte, par un « d'où venez-
« vous? — D'Espagne. — Qui êtes-vous? — Français?
« Où sont vos papiers? — Les voici. — Cela ne
« suffit pas. Brigadier, emparez-vous de ces jeunes
« gens-là. » Le brigadier prend deux fusiliers, et se met en devoir de conduire nos amoureux chez le commandant. « Un moment, dit Valentin. Je
« crois reconnaître l'uniforme. N'êtes vous pas du
« régiment Dauphin, qui était en garnison à Tou-
« louse, il y a deux ans? — Précisément. — Le
« capitaine d'Abancourt est-il ici? — Sans doute.
« — Conduisez-nous d'abord chez lui; nous irons
« ensuite rendre visite à M. le commandant, si
« cela est nécessaire. — Vous connaissez donc
« le capitaine? — C'est mon meilleur ami. —
« Lui, l'ami d'un roulier! — L'habit ne fait pas
« l'homme. Tel que vous me voyez, j'ai été éco-
« lier, chanoine, soldat aux Gardes-Wallonnes,
« déserteur, ermite, comédien, médecin, fille,
« Maure, muletier, et je redeviens M. de Mer-
« ville, dont vous n'avez jamais entendu parler,
« mais que le capitaine aime beaucoup. »

Le brigadier ne voit pas d'inconvénient à faire passer nos jeunes gens par le logement du capitaine, pour aller chez le commandant. Il était à

déjeuner, et son domestique lui annonce un jeune homme et une jolie fille, que lui amène la garde de la porte d'Espagne. Au mot de jolie fille, d'Abancourt secoue les oreilles; il se lève, et à peine a-t-il ouvert sa porte que Valentin lui saute au cou. D'Abancourt recule, indigné de cette familiarité; ses yeux se portent sur Estelle, et il la reconnaît aussitôt. Valentin jette le chapeau, le résille, la houppelande; ses beaux cheveux tombent sur ses épaules, sa charmante figure paraît dans tout son éclat; la reconnaissance est théâtrale; elle est complète. On s'embrasse; on se fait cent questions; on s'embrasse encore; on se met à table, et on déjeune avec cette satisfaction que cause un évènement heureux et inattendu.

Dès les premiers mots, Valentin avait donné à entendre qu'il était dans l'opulence. Bien jeune encore, il savait que jamais on ne reçoit mieux un ami que lorsqu'il n'a besoin de rien.

Vous pensez bien que la garde avait été renvoyée; que Valentin et sa tendre compagne étaient aussi libres à Ax, que s'ils y eussent été domiciliés depuis dix ans, et qu'enfin le capitaine était impatient de connaître les aventures de ses jeunes amis. Valentin les raconta avec la rapidité, la gaieté qui lui étaient naturelles. Quand il en fut à la prise de possession d'Estelle par le corrégidor, elle rougit, elle baissa les yeux; elle pleura. « Qu'est-ce que cela fait, qu'est-ce que cela fait?

« Tu as couché avec un corrégidor ; tu n'as pu « t'en dispenser. Je l'oublie, et je t'engage à ne « pas t'en souvenir plus que moi. »

Quand il eut terminé son récit, d'Abancourt lui demanda ce qu'il comptait faire. « Nous ha- « biller convenablement ; acheter une chaise de « poste, où nous ne serons pas gênés par les té- « moins qu'on a toujours dans une diligence, et « descendre droit chez M. Duplant. S'il s'atten- « drit, je le bénirai ; s'il se fâche, je l'enverrai « au diable, et puis... et puis, nous verrons. »

Il ne perd pas un moment ; il fait toutes ses dispositions dans la journée. Il conduit Estelle dans une auberge, où on est beaucoup mieux couché que dans un trou de roche des Pyrénées. Brillante de bonheur, de jeunesse, de beauté, que relevait une mise simple, mais soignée, elle reçut, en rougissant encore, le dernier adieu du capitaine ; tant la modestie a de puissance sur une fille bien née, qui aime le plaisir, et qui se reproche celui qu'elle goûte, sans avoir rempli certaines formalités préalables, qui l'autorisent à marcher le nez au vent. Valentin fit promettre à d'Abancourt de le venir voir, quand il irait à Paris, dans son hôtel, s'il en avait un ; dans son galetas, s'il n'avait autre chose. Il l'embrassa de tout son cœur ; il monta en voiture avec sa charmante amie ; il baissa les stores : les voilà partis.

Qu'il est agréable de voyager ainsi, avec une femme qu'on aime, qu'on a cru perdue, qu'on a

retrouvée au moment où on l'espérait le moins, et près de qui l'amour a repris le charme de la nouveauté ! Estelle allait au-devant des plus douces caresses ; elle les recevait, elle les rendait avec un feu, sans cesse renaissant ; elle craignait de ne pas prouver assez combien elle aimait. On traversait les villages, les villes, sans s'en apercevoir, sans être inquiété : il n'y avait alors de passeports que pour le pauvre voyageur à pied, qu'on considérait comme un être sans aveu.

Cependant, à mesure qu'on approchait de Paris, Estelle se refroidissait involontairement ; de tristes réflexions succédaient aux plus doux transports ; elle n'avait pas toujours la force de dissimuler avec Valentin, que pourtant elle craignait d'affliger. Valentin répondait que la peur du lendemain devait rendre les momens présens plus précieux, et il se conduisait d'après son axiome. Il représentait à Estelle que la colère de M. Duplant n'était rien, comparée à celle d'un corrégidor puissant, et d'un inexorable inquisiteur ; qu'après tout, il était indépendant de M. le président ; qu'il répandrait dans tout Paris qu'il avait couru la France et l'Espagne avec sa fille, et que ce magistrat n'aurait rien de mieux à faire que de la lui donner. « Si j'avais eu, ajouta-t-il, plus « d'expérience il y a deux ans, nous ne serions « pas sortis de la capitale. Nous aurions passé une « nuit ensemble dans un hôtel garni ; je t'aurais « présentée à ton père comme ma femme, et il

« ne t'aurait pas remise dans un couvent, qui « n'est pas consacré à Lucine. »

En craignant, en doutant, en se rassurant, en bravant l'avenir, on arriva à la barrière d'Enfer. Le cœur d'Estelle battit avec une extrême violence, quand elle aperçut les arbres de la Place-Royale. Valentin lui rit au nez, et commença dix contes, plus plaisans les uns que les autres. Tout à coup la voiture s'arrête; il frappe, le suisse tire le cordon, Saint-Jean ouvre la portière. Il reconnaît ses jeunes maîtres; il pousse un cri de joie, et il monte les escaliers en courant. Annette descend; elle s'approche de la voiture; elle s'écrie : « C'est le ciel qui vous ramène! » Estelle fond en larmes; Valentin descend, et il est aussitôt entouré de tous les gens de la maison. Ils ressemblent à une volée de corbeaux : ils sont noirs jusqu'aux boucles à souliers. Que signifie tout cela? pensait Valentin, en avançant toujours. Au milieu des degrès, il rencontre M. et madame Duplant. Il avait préparé un discours; il n'a pas le temps d'en prononcer le premier mot. Le président et sa femme le pressent dans leurs bras; il sent leurs larmes couler sur ses joues; il ne sait plus où il en est. M. et madame Duplant vont au-devant d'Estelle, qu'Annette pouvait à peine soutenir; ils la comblent des plus tendres caresses. La pauvre petite revient à elle; ses pleurs tarissent; elle rend à ses parens les marques touchantes de tendresse qu'elle en a reçues. « Du courage, lui disait Va-

« lentin. Une affaire qui commence comme cela « ne peut finir mal; mais que le diable m'emporte, « si j'y comprends rien. »

Il est temps de vous donner le mot de l'énigme. M. Hippolyte, après avoir été le tyran des domestiques et des enfans de son âge, était devenu celui de ses parens, qui reconnurent, trop tard, les effets d'une mauvaise éducation; mais qui étaient entraînés dans la route qu'eux-mêmes avaient tracée. Il suffisait qu'ils exprimassent un désir, pour qu'Hippolyte voulût le contraire, et on finissait par céder. Son père désirait le marier et lui passer sa charge. Hippolyte, qui avait déja des maîtresses et des complaisans, déclara que la vie de garçon est délicieuse ; qu'un président est un homme ennuyeux, et qu'il entendait entrer dans un des corps de la maison du Roi. En conséquence, on le mit à l'académie, où il ne trouva ni flatteurs, ni gens à gronder ou à battre. Il annonça d'abord beaucoup de prétentions, et on le détesta. Piqué de l'éloignement qu'on lui marquait, il fit l'insolent; il reçut un soufflet, tira l'épée, et celle de son adversaire l'envoya joindre ses respectables aïeux.

Le président et sa femme tombèrent dans un accès de désespoir, dont on craignit les suites. Les parens les plus aveugles finissent par sentir ce qu'ils gagnent à être débarrassés d'un mauvais sujet, et quand la douleur est diminuée au point de permettre de réfléchir, on ne tarde pas à cher-

cher des dédommagemens. La présidente n'était plus d'âge à remplacer Hippolyte, et elle se rappelait Estelle, si douce, si soumise, si jolie. Le président pensait à Valentin, si pétulant, et pourtant si facile à conduire. « Oh! s'ils étaient ici, répétait « à chaque instant la présidente! Nous les avons « forcés à nous fuir, répondait le président. »

On fit insérer dans la *Gazette de France*, le seul journal qui parût alors à Paris, un avis, par lequel on invitait M. de Merville à revenir et à ramener mademoiselle Duplant, que, par ménagement, on désignait sous le nom d'Estelle. On leur promettait toute espèce de satisfaction. Or, la *Gazette de France* ne parlait que de messes, de voyages de la Cour, de présentations, de promotions, et elle avait fort peu d'abonnés, surtout dans les pays étrangers. Valentin, d'ailleurs, était logé chez les Dominicains d'Urgel, quand l'article parut, et, de toutes manières, il n'avait pu en avoir connaissance.

Il était impossible que nos jeunes gens arrivassent dans un moment plus favorable, et, à chaque instant, Valentin embrassait Estelle, et s'écriait : « Ne te l'avais-je pas dit? » Le président et sa femme conclurent de ces embrassades multipliées, et de la longueur du pélérinage, qu'il était temps de marier ces enfans, si on ne voulait pas que la ceinture de la petite déposât contre elle en public. Cependant il paraissait certain que quelques heures de retard, dans les préparatifs, ne cause-

raient pas de graves inconvéniens. Les parens se groupèrent avec les enfans, et on pressa Valentin de raconter ses aventures. Il le fit avec sa franchise et sa gaieté ordinaires. Cependant il fut moins vrai qu'avec d'Abancourt; il glissa sur l'intimité qui avait existé entre Estelle et le corrégidor : il est des choses qu'un mari peut savoir et oublier, mais qu'il ne se soucie pas que des parens connaissent. Il appuya beaucoup sur son mariage naturel, et il rappela, avec complaisance, qu'il avait épousé Estelle une fois, dix fois, cent, deux cents fois. Il présumait que ces aveux ouvriraient plus vite les deux battans de la porte de l'église. « Vous vous marierez; vous vous ma-
« rierez », disait la présidente, en baissant les
« yeux, et en faisant semblant de rougir. Mais en
« voilà assez sur cet article-là : nous présumons
« bien qu'Estelle a fait

« Tout comme a fait sa mère. »

La noce se fit avec une pompe, une publicité extraordinaires, qui n'en imposèrent à personne. On en rit la veille, on en rit le jour; on n'y pensa plus le lendemain. Estelle aima constamment; Valentin conserva son caractère, et fut l'homme du monde le plus heureux, parce qu'il n'était ni libertin, ni prodigue. Il chérissait sincèrement son Estelle, et il ne lui était infidèle que quand l'occasion s'en présentait.

Un auteur, je ne sais plus son nom, a dit que

personne ne doit écrire sans avoir un but moral. Plein de respect pour sa décision, je vais m'y soumettre, et vous épargner la peine de trouver le mien, qui, je crois, est bien caché.

MORALITÉ.

Prenez le temps comme il vient; l'argent pour le faire rouler; les hommes pour ce qu'ils sont; les femmes pour ce qu'elles veulent être.

Au revoir, ami lecteur.

FIN DU GARÇON SANS SOUCI.

L'OBSERVATEUR

OU

MONSIEUR MARTIN.

L'OBSERVATEUR.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Monsieur Martin.

Monsieur Martin n'était ni jeune ni vieux, ni grand ni petit, ni gras ni maigre, ni beau ni laid. M. Martin était de ces hommes qu'on ne remarque pas, parce qu'ils ressemblent à tout le monde. Il était fin, il avait le coup d'œil sûr, et peu de gens s'en doutaient, parce que M. Martin ne disait pas toujours ce qu'il pensait, de peur de blesser quelqu'un ; mais quand son ame était remuée, il parlait volontiers, et il s'exprimait avec facilité.

Dès l'âge de trente ans il savait que solliciter une place, et être en état de la remplir, sont deux choses tout-à-fait différentes.

Il avait remarqué qu'obtenir cette place est le moyen le plus sûr de démasquer sa nullité.

Il croyait qu'on peut arriver à tout avec de l'audace et de la persévérance.

Il pensait comme Sedaine, à l'égard de la plupart des femmes : discrètes sur un seul point, dissimulées sur tous, il les voyait sans cesse agitées de deux passions qui même n'en font qu'une, l'amour d'un sexe et la haine de l'autre.

Il n'avait pas eu de peine à se convaincre que chaque robe a un esprit qui lui est propre ; que les membres d'une corporation peuvent être aimables isolément ; mais que, réunis en corps, ils tendent sans cesse vers un but, auquel ils poussent les jeunes néophytes qui doivent les remplacer un jour.

D'après ces observations, il n'avait pas, pour le genre humain, une estime très-prononcée. Il n'était cependant ni humoriste, ni grondeur. Il avait adopté la maxime de Figaro, et, comme le barbier philosophe, il se hâtait de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer.

Avec cette manière de voir et de sentir, vous jugez que M. Martin ne s'était pas marié, et qu'il était très-difficile dans le choix de ses amis. Il s'était fait cosmopolite, pour ne voir les hommes qu'en passant, et avoir moins de raisons de les mésestimer. M. Martin passait sa vie à voyager, par principes et par goût, souvent aussi pour être utile.

Mais quel est ce M. Martin ? où est-il né ? qu'étaient ses parens ? quelle est sa fortune ? Diable,

vous êtes bien pressé. Peut-être ne sais-je encore rien de tout cela. Que je le sache ou non, vous me permettrez de ne pas vous le dire : j'ai mes raisons pour me taire. Mais soyez tranquille ; avant la fin du second volume, vous en saurez tout autant que moi.

C'était un beau jour d'été. M. Martin se promenait sur la route de Saint-Germain à Pontoise. Sa calèche, traînée par deux bons chevaux, le suivait à cent pas de distance. Bertrand, son domestique, occupait, dans la voiture, la place de son maître, et y ronflait paisiblement, pendant que celui-ci observait la nature, dont il n'était pas toujours très-content.

Pourquoi, se disait-il, ces malheureux, qui trempent de leur sueur ce mauvais vignoble, ne sont-ils pas sûrs de recueillir le fruit de leur travail ? Une gelée du mois de mai, une grêle au mois d'août, un surcroît d'impôts détruiront leurs espérances : cela arrive presque tous les ans. Pourquoi travailler ? Pour soutenir une vie misérable, dont on se plaint sans cesse, et à laquelle on a la sottise de tenir. Pourquoi se marier ? Pour léguer à ses enfans des maux qu'ils légueront aux leurs. En vérité, c'est bien la peine de naître.

Mais pourquoi l'ordre des saisons est-il si souvent interverti ? Pourquoi pleut-il dans l'Océan, où l'eau ne manque pas, et ne pleut-il jamais dans les déserts de la Lybie, où le voyageur

meurt de soif? Pourquoi la terre produit-elle des poisons, des animaux vénéreux ou féroces? Pourquoi cet animal à deux pieds, sans plumes, se traîne-t-il avec orgueil sur cette misérable planète? Pourquoi s'agite-t-il dans tous les sens pour obtenir des jouissances que condamne souvent la raison, et auxquelles il parvient si difficilement? Pourquoi ne sait-il pas que sa fierté n'est que du ridicule, son ambition que de la folie; qu'il n'est lui-même que le plus hypocrite et le plus féroce des animaux, et que tel chien caniche a incontestablement plus d'esprit et de sensibilité que son maître? Pourquoi.... Pourquoi?... Parce que les choses sont ainsi; que si elles n'étaient pas ainsi, elles seraient autrement, et que si elles n'étaient ni ainsi, ni autrement, elles ne seraient pas du tout. Je suis bien bon de me fatiguer la tête de tout cela. En finissant son monologue mental, M. Martin éclata de rire.

Ses réflexions n'avaient rien de plaisant : de quoi riait-il donc?

Une laitière, jeune et jolie, juchée sur son cheval, entre ses deux timbales de cuivre, trottait en chantonnant des couplets assez gais. Un cheval qui trotte a bientôt dépassé un philosophe à pied. La laitière était en parallèle avec M. Martin, et elle allait le laisser derrière elle, lorsqu'un écureuil, qui faisait l'amour, en sautant, de branche en branche, sur un vieux chêne de la forêt de Saint-Germain, perdit l'équilibre, et tomba

entre deux globes soigneusement cachés à tout œil profane. La laitière crie, et porte une main timide sur l'écureuil, qui était loin de penser à mal ; l'écureuil lui mord le bout du petit doigt, et lui arrache un cri plus aigu que le premier. M. Martin, riant toujours, propose son intervention, et se prépare à déranger le fichu protecteur. Une belle dame se fût au moins évanouie. La laitière, au lieu de répondre à M. Martin, saute lestement à terre, lâche un cordon ou deux, et l'écureuil, pressé, macéré en haut, se hâte de s'échapper par le bas. Il traverse le chemin en deux sauts, s'élance sur le premier arbre qui se présente, et disparaît.

Mais comment Rosalie remontera-t-elle sur son cheval ? pas de marche-pied, pas de tendre ami qui l'enlève dans ses bras... M. Martin offre de nouveau ses services ; Rosalie les refuse, avec politesse, parce que l'extérieur de M. Martin commande une sorte de considération, et elle déclare, très-positivement, qu'elle ira à pied jusqu'à la première borne milliaire.

On ne marche pas à côté d'une jolie fille sans lui adresser la parole. Rosalie paraît sage, et M. Martin lui marque des égards, dont une laitière est flattée comme une duchesse. La confiance s'établit entre les interlocuteurs ; mais Rosalie est causeuse, et vous savez que M. Martin parle rarement sans avoir un but quelconque.

Il n'a que la peine d'écouter, et de réfléchir sur ce qu'on lui dit.

La borne milliaire se découvre enfin. Rosalie accepte la main de M. Martin, saute sur la borne, et de la borne s'élance sur son cheval. Elle remercie M. martin, en lui adressant un sourire plein d'expression et de charme; son pacifique cheval allonge le pas, et M. Martin a bientôt perdu de vue l'intéressante laitière.

Je ne croyais pas, pensait-il, m'arrêter à Achères au-delà du temps nécessaire pour déjeuner. Mais je peux y faire quelque chose de bon, et j'en suis bien-aise. On se fatigue de réflexions philosophiques comme d'autre chose; s'occuper utilement, c'est vivre, autant qu'on peut vivre ici; s'occuper agréablement est un délassement légitime, et M. Martin se remet à rire comme si tous les écureuils de la forêt et toutes les laitières d'Achères étaient rassemblés autour de lui.

« Je vais renouveler, s'écria-t-il enfin, une de « ces scènes que je me procure si facilement, « grace à mes observations. Parbleu, ces bonnes « gens d'Achères vont être bien étonnés! Je crois « que j'emporterai, de chez eux, des souvenirs « plaisans, et un souvenir, une idée donnent lieu « souvent à quelque aventure piquante ou agréa- « ble. »

M. Martin s'assied sur le revers d'un fossé, et, en attendant sa calèche, il prend des notes sur

ses tablettes. Rosalie ne lui a rien dit de positif; mais il tire des inductions de ce qu'il a entendu.

« Bertrand ! Bertrand ! éveillez-vous, mon ami, « et arrêtez les chevaux. » Bertrand veut descendre, et aller reprendre sa modeste position derrière la voiture. « Il dort debout, et il croit pou- « voir garder l'équilibre ! Restez là, M. Bertrand : « nous sommes encore loin du village ; mais ser- « rez-vous à gauche. »

N'allez pas croire que M. Martin fût las. Il marchait une journée entière, sans penser à sa calèche. Mais il allait entrer à Achères ; il comptait y jouer un rôle, et il était bien aise de se présenter d'une manière avantageuse. Voilà de la vanité, pensait-il, rien que de la vanité, car, enfin, de fort honnêtes gens s'estiment heureux d'avoir, pour voyager, une bonne paire de souliers et des guêtres, et leurs voyages sont pour eux aussi nécessaires que les miens. Je m'examine comme j'observe le prochain, et j'avoue que je suis un orgueilleux; mais puisque nous devons tous avoir quelque défaut, autant vaut-il que j'aie celui-là qu'un autre. Ma vanité, d'ailleurs, aide à vivre au charron, au peintre, au maquignon, au maréchal, au cultivateur, qui me vend son foin, son avoine, sa paille, à mon cocher, qui grapille sur tout cela. J'ai quelquefois le plaisir de recueillir, en route, une voyageuse dont la voiture vient de se briser, et au bout d'une demi-heure, je la connais comme si j'avais passé

six mois avec elle. Un aigre violon m'annonce la fête du village qui borde le grand chemin : j'arrive, je me range sous le grand tilleul. De là, j'observe. J'indique les mariages qui vont se faire, et je distingue, finement, ceux que prépare l'amour, de ces unions que produit la cupidité. Un site me plaît, je m'y arrête, et, grace à ma voiture, le lit le plus doux de l'auberge, le meilleur plat sont pour M. Martin. M. Bertrand ne manque pas de parler à l'hôtesse de mon opulence; de piquer sa curiosité par quelques mots mystérieux, et je ne sors pas de ma chambre sans recevoir d'elle des marques d'intérêt ou de politesse, qui me font plus ou moins de plaisir, selon qu'elle est plus ou moins jeune. Oh, c'est une fort bonne chose qu'avoir une calèche !

Les chevaux de M. Martin, qui ne réfléchissaient pas, mais qui sentaient aussi le besoin de déjeuner, avaient pris d'eux-mêmes un trot assez vif; d'eux-mêmes encore, ils passèrent devant deux ou trois mauvais cabarets, et s'arrêtèrent à la porte du *Coq-Hardi.* Rosalie, qui filait à la sienne, reconnut M. Martin. Moins craintive au centre de son village qu'au milieu de la forêt, elle s'avança, sans ces minauderies qu'on confond souvent avec les graces, et rappelant son joli sourire sur ses lèvres purpurines, elle présenta à son tour la main à M. Martin, qui accepta ce bon office avec autant de cordialité qu'il avait été offert.

Bertrand s'était rendormi, parce qu'il n'éprouvait pas un appétit pressant, et la raison en est simple : M. Martin ne se mettait jamais en route, sans garnir, soigneusement, le coffre de sa calèche, et, depuis long-temps, ces provisions étaient, entre Bertrand et lui, un bien de communauté. En conséquence, Bertrand en avait usé en sortant de Saint-Germain, et il s'était endormi d'un sommeil prolongé, quoiqu'il fût sujet à de cruelles insomnies. Rien ne le stimulait alors ; il regarda un banc de pierre accollé au mur extérieur de la maison, et il se promit de se reposer là, en attendant qu'il pût faire quelque chose de mieux.

C'est un évènement, à l'auberge du *Coq-Hardi*, que l'arrivée d'un équipage qui annonce un maître en état de faire de la dépense. L'aubergiste, en veste de nankin et en bonnet de coton, l'hôtesse, en bavolet à petits plis, en tablier noir, et précédée, d'un pied, par une butte qui prouvait que *le bourgeois* ne dormait pas toujours, le garçon d'écurie, la fourche sur l'épaule, et la servante, qui ne s'était pas donné le temps de déposer un vase que je ne nomme pas, étaient accourus sur la porte, et saluaient jusqu'à terre. M. Martin leur rendit le salut poliment, et ne dit pas un mot. Rosalie est une petite causeuse, pensait-il, elle ne veut pas perdre l'occasion de jaser, et surtout de faire connaître qu'elle a des relations avec le monsieur à l'équipage. Ne nous opposons pas à ses plaisirs, et laissons-là faire.

CHAPITRE II.

Huit heures de séjour à Achères.

« Hé bien, M. Dubourg, vous jouissez toujours « d'une bonne santé... — Ah, monsieur sait mon « nom ! — Parce que vous avez un fonds de « gaieté inaltérable. — D'où monsieur sait-il cela ? « — Et votre premier enfant, comment vient-il ? « — Ah, monsieur est déja venu à Achères ? — « Jamais. Et le plain-chant, papa Dubourg ? Et « votre belle voix ? fait-elle toujours trembler les « vitraux de l'église ? — J'ai décidément l'hon- « neur d'être connu de monsieur. — Je ne vous « connais pas du tout, mon cher Dubourg. — « Oh ! ceci est trop fort. — Et votre gros chien, « aboie-t-il toujours la nuit ? — Il connaît mon « chien aussi ! — Conduisez-moi à la chambre « jaune. — Ah, çà, monsieur !... la chambre « jaune !... vous devez savoir que j'en ai une plus « belle. — Oui, mais je veux déjeuner dans la « chambre jaune. Montons. »

Ici, Dubourg éclate de rire. « Allons, allons, « monsieur a déja logé ici, et il s'amuse à mes « dépens. — Je suis naturellement gai, et j'aime « assez à m'amuser ; mais je vous proteste que « voilà la première fois que je passe à Achères, « et qu'en y arrivant je n'avais aucune idée de « vous ni de votre maison. — Monsieur mérite

« sans doute d'être cru, et alors je ne peux expli-
« quer... Je ne reviens pas de mon étonnement.
« — Oh, j'en ai étonné bien d'autres. »

Dubourg instale M. Martin dans la chambre jaune, et il descend, en se passant la main sur le front, pour préparer le déjeuner. C'est singulier, c'est extraordinaire, c'est inconcevable, pensait-il; qu'est-ce donc que cet homme, qui sait tout, sans avoir rien vu, sans avoir rien appris?

Dubourg trouve, à la cuisine, Rosalie qui causait avec sa femme : elles parlaient du voyageur. Dubourg apprend que Rosalie l'a rencontré dans la forêt de Saint-Germain. « Ah, voilà ce que « c'est, la petite lui aura parlé de nous. — Non, « en vérité, M. Dubourg. — Que diable, il n'est « pas sorcier. — Il n'en a pas l'air. — Vraiment, « Rosalie, il n'a pas été question entre vous de « l'auberge du Coq-Hardi? — Hé, non, vous dis- « je, non, cent fois non. — Jure par ton mariage « avec Cognard. — Oh, je jure, et de tout mon « cœur. — Ma femme, explique tout cela, si tu « le peux. — Et que veux-tu que j'explique?

« — Dites donc, monsieur... » Dubourg parlait à Bertrand, qui se reposait sur le banc de pierre, et qui paraissait attendre le moment de servir son maître. « —Que désirez-vous, monsieur? « — Comment s'appelle votre maître? — M. Mar- « tin. — Que fait-il? — Il voyage. — Mais quel « est-il? — Je l'ignore. — Vous ne savez pas où « il est né? — Non. — Ni s'il est riche? — Il vit

« bien, paie partout largement, et me donne de « l'argent quand je lui en demande. Voilà tout « ce que je sais, et je n'ai pas besoin d'en savoir « davantage. — Il y a donc peu de temps que « vous êtes avec lui ? — Il y a vingt ans. — Et « en vingt ans, voilà tout ce que vous avez ap- « pris ? — Oh, mon dieu, rien de plus.

« — Il y a nécessairement quelque chose là- « dessous. Ma femme, que penser d'un homme « que son domestique ne connaît pas, après vingt « ans de service ; d'un homme qui n'a jamais passé « ici, et qui, en arrivant, sait que je m'appelle « Dubourg ; que je me porte bien, parce que je « ris toujours ; que nous avons déja un enfant ; « que Pompée aboie aussitôt qu'il est lâché, et « que nous avons une chambre jaune ? — Com- « ment, notre homme, il t'a dit tout cela ! — Ah, « mon dieu, oui. — Explique cela toi-même : je « m'y casserais inutilement la tête pendant six « mois... Tiens, il n'y a pas ici à balancer : aux « grands maux les grands remèdes. — Que vas- « tu faire ? — Rosalie trouve que ce M. Martin « n'a pas l'air d'un sorcier ; mais rien ne ressem- « ble à un honnête homme comme un fripon. »

La petite femme prend le goupillon dont elle se sert pour arroser son linge ; elle le trempe dans son bénitier, et parcourt sa maison, de la cave au grenier, en conjurant l'esprit malin. Elle n'ose entrer dans la chambre jaune, bien qu'elle grille de voir l'effet que peut produire l'eau bénite sur

la face d'un réprouvé. Elle se contente d'en faire passer quelques gouttes par le trou de la serrure. La porte de M. Martin s'ouvre aussitôt, et la jeune femme s'enfuit aussi vite que son petit ventre rondelet lui permet de courir.

Une voix aussi nourrie que celle du maître de la maison se fait entendre. La jeune femme se serre contre son mari, et cache sa jolie petite mine sous le revers de la veste de nankin. « Vois-« tu, vois-tu l'effet de ma conjuration? le sorcier « ne peut plus tenir dans la chambre jaune. Il « trouvera de l'eau bénite partout, et il va être « forcé d'évacuer la maison. »

« M. Dubourg! M. Dubourg! répète une voix « qui a nécessairement quelque chose d'infernal. « — Me voilà, monsieur. — Entrez, asseyez-vous, « et causons un moment. — Mais... monsieur... « je ne sais si je dois... si j'oserai... y a-t-il ici « sûreté pour moi? — Soyez tranquille, M. Du-« bourg. Si j'ai le diable au corps, c'est un diable « de la meilleure espèce. Asseyez-vous, vous dis-« je. — Monsieur... — Écoutez-moi, Dubourg. « Votre femme est jeune et jolie. — Oh, par « exemple, monsieur, il n'y a pas ici de sorcelle-« rie : vous avez vu ma femme. — Elle vous aime « tendrement. — Je l'aime beaucoup aussi. — « Non, Dubourg, vous ne l'aimez pas comme au « jour de votre mariage. — Comme au jour de « mon mariage!... monsieur connaît peut-être « un vieux proverbe... — Petite pluie abat grand

« vent, n'est-ce pas cela? Parlons raison, Du-
« bourg. Que pensez-vous du mariage?... — Ma
« foi, monsieur... — Que c'est une institution qui
« contrarie la nature, n'est-il pas vrai? — Mais il
« y a des momens où je suis porté à le croire. —
« Par exemple, lorsqu'Ursule vous regarde d'une
« certaine façon? — Ursule, Ursule!... Décidé-
« ment l'enfer est chez moi. » Dubourg se lève, et veut sortir. M. Martin ferme sa porte à double tour, et met la clé dans sa poche. « Vous m'é-
« couterez jusqu'au bout. L'homme vivant dans les
« bois, isolé, n'attendant rien que de lui, ne doit
« rien à personne. Réuni à un corps de société,
« il en partage les avantages et les obligations.
« Or, une société ne peut se maintenir que par
« des lois, et qui les transgresse est coupable. Le
« mariage a été institué pour marquer les familles,
« assurer les propriétés de chacun, et fixer le sort
« des enfans. Saviez-vous cela, Dubourg, quand
« vous vous êtes marié? — Mais, monsieur, notre
« curé nous a dit quelque chose qui ressemble
« à cela. — Et ce quelque chose vous l'avez ou-
« blié, parce qu'Ursule veut vous éloigner de
« votre devoir. Vous l'aurez, cette Ursule; mais
« savez-vous ce qu'il en arrivera? — Non, mon-
« sieur. — Je vais vous le dire. — Vous voyez
« donc dans l'avenir? — Comme dans le présent.
« Bientôt Ursule vous paraîtra ce qu'elle est réel-
« lement, une fille sans mœurs, et qui ne suit
« que l'attrait du plaisir. Vous voudrez la quitter;

« elle vous tourmentera, vous obsédera. Des scè-
« nes multipliées vous la rendront insupportable.
« Vous vous en séparerez enfin sans retour ; mais
« il sera trop tard. Votre femme se sera aperçue
« de cette liaison condamnable ; elle aura souf-
« fert d'abord en silence ; bientôt un cœur de
« vingt ans aura parlé. Le dépit, l'humiliation
« d'être délaissée, pour une fille qui ne la vaut
« pas, auront fait naître le désir de la vengeance,
« et ce désir-là mène une femme très-loin. Quand
« vous aurez formé le projet de redevenir bon
« époux, elle aura deux enfans de plus, dont
« vous ne serez pas le père. — Des enfans dont
« je ne serai pas le père ! — Que vous serez forcé
« de reconnaître et de pourvoir. Ce n'est pas tout,
« encore. — Et que peut-il y avoir de pis ? —
« Entraînés l'un et l'autre par vos passions, vous
« aurez négligé vos affaires. Cette maison sera
« tombée ; des créanciers vous poursuivront. Plus
« de gaieté, plus de repos. Vous serez forcés de
« quitter ce village, et d'aller implorer la charité
« publique. — Ah, monsieur, quel tableau vous
« me présentez là ! Quoi, je ne serais pas le père
« de mes enfans ! Ma femme aurait l'indignité...
« — Et qu'aurez-vous à lui reprocher ? un con-
« trat n'oblige-t-il pas également les deux parties ?
« Si vous manquez à vos sermens, aurez-vous
« l'injustice, la cruauté d'exiger que votre femme
« tienne les siens ? — Et mes affaires dérangées,
« perdues ! — Pensez-y bien, M. Dubourg, et si

« c'est le diable qui vient de vous parler, croyez « que le diable est votre véritable ami... Vous ne « sentez pas que mon déjeuner brûle? Allez, Du- « bourg, allez, réfléchissez, et amendez-vous. »

Comment le déjeuner n'aurait-il pas brûlé? Pendant que M. Martin tenait Dubourg chez lui, sa petite femme et sa servante couraient, chacune de son côté. On n'a pas tous les jours un sorcier chez soi. Comment résister à l'envie d'en parler à sa sœur, à son amie, à sa commère?

Dubourg, confondu de la science diabolique de M. Martin, rendait cependant justice à la solidité de ses observations et de ses raisonnemens. Non, non, se disait-il, en tâtonnant ce qui restait dans ses casseroles, je ne parlerai plus à Ursule, et je ne me suis pas encore assez avancé avec elle, pour qu'elle puisse me faire des reproches. D'ailleurs, j'aurai soin de me tenir près de ma femme, et elle ne viendra pas me chercher là. Il est pourtant bien singulier que le diable, qui pense toujours au mal, me retienne aujourd'hui. Le diable pourrait bien n'être pas aussi noir que le prétend monsieur le curé.

M. Martin, ne sachant que faire, s'était assis sur son balcon, et compulsait son agenda, un crayon à la main. Il effaçait, il écrivait, et fut tiré de ses réflexions par ces mots, prononcés assez bas, mais très-nettemeut articulés : « Le « voilà qui consulte son grimoire. » M. Martin regarde, et voit sept à huit femmes rassemblées

sous ses fenêtres. « Il n'a pas l'air méchant, disait « l'une. Je croyais, répondait l'autre, qu'un sor- « cier doit avoir les yeux petits, ronds, enfoncés, « et étincelans; le front en bosse, sur lequel se « joignent des sourcils noirs et épais; une large « bouche, garnie de grandes dents jaunes, et les « cheveux mêlés et gras. Ne savez-vous pas, ré- « pliquait une troisième, que le diable prend la « figure convenable au projet qu'il médite? Ne « s'est-il pas une fois transformé en belle femme, « pour tenter le bon saint Antoine? »

M. Martin souriait. Bertrand était encore sur sa pierre, et la patience n'était pas la vertu qu'il pratiquait le plus. Il se lève, il traite les commères de sottes et de bavardes, et les envoie faire la soupe à leurs maris, et raccommoder leurs cotillons. Les commères élèvent la voix, et la plus spirituelle traite la question avec une clarté et un laconisme dignes des beaux jours de Sparte. « On exorcise les sorciers, dit-elle; donc « il y en a. En voici un, et nous voulons le re- « garder. Nous sommes sur la grande route; la « grande route appartient à tout le monde, et « nous y resterons. » On s'échauffe de part et d'autre. Un homme, deux hommes, trois hommes s'arrêtent sous le balcon. Bertrand avait tenu tête, jusque alors, à sept ou huit femmes; mais la partie commençait à être fort inégale, et Bertrand se retira avec prudence. M. Martin aimait

à s'amuser; mais il ne voulait pas de scènes. Il ferma sa croisée, et rappela Bertrand près de lui.

Cependant l'attroupement augmentait de minute en minute. On entendait quelques voix qui demandaient assez haut que le sorcier parût. M. Martin voyait, de l'autre côté de la rue, un tas de caillous destinés aux réparations du chemin, et il commença à craindre que ses plaisanteries ne finissent comme le festin des Lapithes, car s'il y avait des exorciseurs dans la troupe qui assiégeait l'hôtel du Coq-Hardi, il avait aussi entendu les voix protectrices de ces malheureux incrédules, qui n'admettent pas que le diable ait la puissance de tourmenter les humains. Le talent d'observation de M. Martin le tira de la position critique où ce même talent l'avait mis. Il s'élance à la croisée, l'ouvre, et crie : monsieur le maire, je vous prie de vouloir bien monter ici.

Il n'est pas sorcier, disait-on, et il reconnaît notre maire qu'il n'a jamais vu ! Ah, mon dieu, disait l'autre, le maire se rend à son invitation ! Il est en relation avec le diable. Je ne m'étonne pas, ajoutait un troisième, si nous ne savons jamais ce que deviennent nos sous additionnels.

Monsieur le maire se présente assez bravement à la chambre jaune : c'était un des esprits forts du pays. Il rejetait beaucoup des prodiges qu'on attribuait, dans la rue, au grimoire de M. Martin. Cependant, la clameur publique avait fait quel-

que impression sur lui, et il lui paraissait fort extraordinaire qu'un homme, qui ne le connaissait pas, l'ait distingué dans la foule, et désigné par sa qualification. « Rien de plus simple, lui « dit M. Martin. Vous avez votre écharpe dans « votre poche; la frange en sort, et je n'ai eu « besoin que de mes yeux pour savoir qui vous « êtes. Je vous assure, monsieur, que les choses « qui m'ont fait une si haute réputation dans le « pays, sont tout aussi simples. — Je suis curieux « d'apprendre, monsieur, comment, en si peu de « temps, vous avez tourné toutes les têtes du vil- « lage. — Hé, ne savez-vous pas, monsieur, qu'on « persuade tout ce qu'on veut aux hommes, quand « on a pu donner une secousse un peu forte à « leur imagination? ils tiennent alors aux opi- « nions qu'on leur a inculquées, dans la propor- « tion même de leur absurdité, et le naturel, le « vrai, leur paraissent au-dessous d'eux.

« En descendant de ma voiture, je lis, sur l'en- « seigne de cette maison : » *Dubourg, tient l'hôtel du Coq-Hardi*, et Dubourg s'étonne que je sache son nom? « Il a une figure franche, ouverte, « pleine d'hilarité, et il ne conçoit pas que j'at- « tribue sa santé fleurie à une gaieté qui doit « rarement être altérée. Sa femme est très-jeune; « il n'est pas présumable qu'elle soit mariée depuis « plus de deux ans; elle ne peut donc avoir qu'un « enfant, puisque elle est prête d'accoucher, et « des langes, que je vois sécher dans la cour, me

« prouvent que cet enfant existe en effet. Un mau-
« vais surplis est accroché à un clou au bas de
« l'escalier : il est clair que Dubourg est un des
« chantres de la paroisse. Il a la voix très-ronde ;
« il chante donc la basse-taille, et comme on ne
« chante bien au village, qu'en criant très-fort,
« il doit faire résonner les vitraux de l'église. Un
« gros chien est enchaîné, pendant toute la jour-
« née, dans la cour. On le lâche nécessairement
« la nuit, et tout le monde sait qu'il suffit du
« bruit d'une feuille pour faire aboyer ces chiens-
« là. J'ai paru deviner la chambre jaune où nous
« voilà : la croisée était ouverte, et, en mettant
« pied à terre, j'ai aperçu le coin de cette vieille
« tenture de Bergame.

« Je vous assure, monsieur le maire, que si,
« au douzième siècle, on eût permis aux sorciers
« de se justifier, et qu'on les eût écoutés sans
« prévention, on n'en aurait pas brûlé un. Au
« reste, qu'on me croie tel, ou non, dans ce
« village, je n'ai certainement pas lieu de crain-
« dre le fagot. — Le fagot, non ; mais un mou-
« vement populaire, qui eût pu avoir des suites
« fâcheuses pour vous, et c'est ce qui m'a dé-
« terminé à me rendre ici. Croyez-moi, monsieur,
« ne faites plus le sorcier dans les villages où on
« aura l'air d'y croire. »

M. Martin remercie le maire du conseil pru-
dent qu'il vient de lui donner, et l'invite à dé-
jeuner avec lui ; le maire accepte cordialement.

Il paraît sur le balcon, et il invite les habitans à retourner à leurs travaux. Les uns obéissent, les autres restent. Le maire se revêt de son écharpe, et parle de par la loi. On se sépare en murmurant.

On trouvait très-déplacé que les autorités protégeassent alors ceux qu'elles faisaient rôtir autrefois. Il eût été très-agréable, pour les habitans, de voir griller un sorcier. Ceux des villages voisins seraient accourus, en foule, à cet intéressant spectacle; les cabaretiers et les marchands auraient fait d'excellentes affaires. Mais les plus belles institutions tombent en désuétude, ce qui est très-malheureux.

Bertrand est descendu à la cuisine pour presser le service. Dubourg n'entre plus, qu'en tremblant, dans cette chambre jaune, qu'il se promet bien de faire purifier, dès que le magicien en sera sorti. Il s'approche, le moins qu'il le peut, de M. Martin. Ses talons sont encore à un pied de la porte, tant il s'est arqué le dos, tant il a allongé ses bras. Ses yeux sont fixés sur M. Martin, et s'il fait le moindre mouvement, Dubourg laissera tomber les plats. Il les dépose cependant, et sort à reculons, en portant son corps en arrière au point de perdre l'équilibre.

M. Martin se remet à rire. « Jamais, dit-il au « maire, on ne détrompera cet homme de ma « prétendue sorcellerie : je lui ai dit une chose « qui n'est sue que de lui, et je l'ai fait frisson-

« ner. — Qui n'est sue que de lui ? vous la saviez « aussi. — Je ne m'en doutais pas. Mais je suis « observateur ; j'ai formé des conjectures, et elles « ne m'ont pas trompé. Permettez-moi, monsieur, « de fixer votre attention sur les raisonnemens « qui m'ont guidé.

« J'ai remarqué, dans l'amour, trois nuances « bien distinctes, et je ne suis pas une heure dans « un salon, sans avoir reconnu les petites liai- « sons clandestines, s'il en existe, et le degré où « chacun est arrivé.

« L'amour naissant se décèle par des soins, par « un empressement, que modère la crainte de dé- « plaire ; par des regards, dont la défiance de soi « tempère la vivacité ; par des mots équivoques, « mais heureux, auxquels personne ne s'arrête, « mais dont le vrai sens n'échappe pas à celle à « qui ils sont adressés. L'objet de ces vœux, con- « centrés encore, est loin d'y être insensible. « Mais la beauté timide ne se hâte pas de répon- « dre ; elle paraît même ne pas entendre ; cepen- « dant un sourire, presque imperceptible, vient « errer sur ses lèvres. Elle s'en aperçoit, et elle « cherche à détourner d'elle un soupçon, que « l'observateur seul a conçu, en parlant, avec « continuité, avec une sorte d'affectation, de « Long-Champs, de la comédie nouvelle, des « chapeaux à la mode. Elle croit jouer l'indiffé- « rence, et elle ne se doute pas que la brusquerie « de sa transition a mis son cœur à découvert.

« L'amour, partagé et avoué réciproquement, « prend une autre marche. L'homme aimé ne « pense plus qu'au prix qu'il attend. Chacun de « ses mouvemens annonce le trouble, l'impa- « tience, une sorte d'irritation, le désir, que « contient à peine le respect des bienséances. Ses « expressions peuvent être ordinaires; mais son « ton les rend brûlantes. Au milieu d'un cercle « nombreux, dans une promenade, au spectacle, « il n'est plus qu'une femme pour lui. Il sait où « elle doit être; mais il la trouverait, lors même « qu'elle ne l'aurait pas instruit de ses démarches. « Celle dont il est aimé lui répond à présent; « mais souvent par monosyllabes, et le *non* est « celle qu'elle emploie le plus. Croyez-vous que « ce *non* soit désespérant? Il le serait, si la bou- « che qui le prononce n'était démentie par les « yeux. Ces yeux sont animés de tous les feux « de l'amour; le reste paraît calme : c'est qu'une « femme est toujours maîtresse de ses mouve- « mens, du choix des mots, et ne l'est pas d'im- « poser silence à l'organe dans lequel viennent se « peindre toutes nos sensations. Autrefois ces yeux « disaient *amour*, à travers les bâtons d'un éven- « tail; aujourd'hui, les bords avancés d'un énorme « chapeau dérobent la tête charmante à tous les « témoins. L'observateur, lui-même, ne sait ce « qui se passe, qu'en étudiant, à défaut d'autre « indice, la direction donnée au chapeau : l'amant « et lui sont presque toujours sur la même ligne.

« Mais pourquoi ce *non*, si fréquemment ré-
« pété, lorsqu'on brûle de dire *oui?* est-ce vertu,
« est-ce imposture? ce n'est ni l'un ni l'autre. On
« est décidé à se rendre; mais on sent que le
« vainqueur attachera, à sa victoire, un prix pro-
« portionné à la résistance qu'il aura éprouvée.
« On se flatte qu'il a assez d'amour-propre pour
« croire que lui seul pouvait faire oublier le de-
« voir; que les difficultés, qu'on lui oppose en-
« core, sont la faible et dernière ressource d'une
« vertu mourante; qu'ainsi son bonheur n'affai-
« blira pas une estime à laquelle on prétend en-
« core, quand on a cessé de la mériter, et que
« la reconnaissance ajoutera à son amour.

Jusqu'ici on a combattu, de part et d'autre,
« avec un avantage à peu près égal; mais l'heure
« heureuse ou fatale a sonné, et tout a changé de
« face. L'amant ne craint pas d'infidélité de la
« part d'une femme à qui sa faiblesse a arraché
« des larmes. Assuré de sa félicité, il s'endort sur
« les myrtes dont la main chérie l'a couronné,
« et dont elle sera toujours prête à lui tresser une
« couronne nouvelle. Ses alarmes ont cessé, et il
« jouit de son bonheur avec calme et sécurité.

« La beauté, qui s'est rendue, se reproche
« d'avoir trop fait, et voudrait, cependant, pou-
« voir faire davantage. Elle redoute l'effet trop
« ordinaire de la jouissance, et une glace flatteuse
« ne la rassure que faiblement. La femme la plus
« ordinaire lui paraît redoutable. Elle a accordé

« des faveurs par goût ; elle les prodigue pour « fixer, et elle ne sent pas que le moyen qu'elle « croit le plus propre à affermir son empire, le « détruira infailliblement. Le moindre manque d'é- « gards, de soins, de prévenances, la tourmente, « l'exaspère. Elle n'aura de repos qu'après une « explication, qui ne la convaincra pas ; mais à « laquelle elle s'efforcera de croire. Elle portera « partout des inquiétudes, sans cesse renaissantes; « partout elle cherchera, elle abordera son amant. « Elle le suivra jusque dans les salons, et sa place « sera toujours près de lui. Fait-il un mouvement? « elle le suit des yeux. Parle-t-il à une femme? « elle rougit, elle pâlit ; elle se lève, elle marche « au hasard ; elle donne un coup d'œil à une table « de jeu, pour avoir l'air de faire quelque chose, « et elle n'a qu'un but : c'est le fauteuil qui tou- « che à celui où la satiété berce son amant. Elle « trahit son secret, et s'étonne qu'on ait pu la « deviner.

Voilà, M. le maire, un préambule bien long, « n'est-il pas vrai ? Il était, peut-être, nécessaire « pour vous faire bien comprendre ce que je vais « vous raconter.

« Je m'étais mis, une première fois, à ce bal- « con. Une fille du village s'approche, et une voi- « sine lui souhaite le bonjour, en l'appelant par « son nom. Cette fille passe et repasse, et à cha- « que fois, un coup d'œil vif, animé, pénétrant, « est lancé dans cette maison. Ce n'est pas à un

« sale et laid garçon d'écurie que le regard s'a-
« dresse : c'est donc Dubourg que cherche cette
« femme. Sa démarche est timide, incertaine, em-
« barrassée. Elle paraît désirer et craindre, à la
« fois, de voir l'homme qu'elle préfère : elle n'est
« donc pas encore sûre de lui. Cependant, si quel-
« ques mots ne lui avaient fait pénétrer les dis-
« positions secrètes de Dubourg, elle ne s'expo-
« serait pas au ridicule, dont lui-même pourrait
« la couvrir, s'il voyait ses démarches avec indif-
« férence. Elle sent que des imprudences répétées
« l'exposeront au ressentiment de la jeune femme;
« mais elle s'expose à tout, dans l'espoir de por-
« ter, enfin, Dubourg à se déclarer. Il est clair
« qu'ils en sont encore à l'amour naissant, et c'est,
« d'après c'est aperçu, que j'ai parlé à l'époux,
« qui touchait au moment d'être infidèle. J'ai pro-
« duit sur lui un effet que je peux nommer dia-
« bolique, et je crois l'avoir ramené à sa femme,
« du moins pour quelque temps.

« Parbleu, dit le maire à M. Martin, je suis
« charmé de votre pénétration, et je vais vous
« prier de me donner votre avis sur un choix qu'il
« faut que je fasse, et qui m'embarrasse beau-
« coup. — Je sais ce que c'est. Vous avez ici un
« superbe domaine; vous avez chassé un régis-
« seur qui vous volait, et vous balancez sur le
« choix du sujet qui peut le remplacer, avanta-
« geusement pour vous. Vous me regardez! vous
« savez bien que le diable ne s'est pas plus mêlé

« de cette affaire-ci que de celles dont je vous ai « donné l'explication. »

Bertrand rentre. « Monsieur, dit-il, la dame « en question vient de passer. — Laissons-là al- « ler : je la joindrai à Pontoise. — Mais, mon- « sieur, elle y sera dans deux heures. — Je le sais « bien ; mais elle sera forcée de s'y arrêter. Lais- « sez-nous, mon ami.

« Quelle est cette dame, demanda le maire, « quand Bertrand fut sorti ? — C'est mon secret. « —Je vous demande pardon ; mais il me semble « que personne n'a pu vous dire pourquoi ni « comment elle sera forcée de s'arrêter à Pon- « toise, et vous n'êtes pas devin. — Vous ne se- « riez pas très-éloigné de le croire, si j'avais été « moins franc avec vous. Je peux, sans compro- « mettre personne, vous dire ce qui retiendra « cette dame à Pontoise. Elle a régulièrement, « toutes les semaines, une forte migraine. Elle ne « l'a pas eue depuis dix jours ; le grand air, la « chaleur, le bruit, et le mouvement de la voiture, « lui en donneront certainement une violente au- « jourd'hui. Revenons, s'il vous plaît, à votre « régisseur.

« Vous êtes, sans contredit, le personnage le « plus important de ce village, par votre qualité « et votre opulence. Une partie de cet éclat se « reflète sur votre régisseur. Il a, dans certaines « circonstances, l'honneur de vous représenter : « il est donc ici le premier après vous. Cette place

« doit être fortement désirée, même par ceux qui « sont inhabiles à la remplir. Ces gens-là intri- « guent, et finissent quelquefois par se faire offrir « ce qu'ils seraient désespérés de voir obtenir au « mérite modeste, à la probité, au talent. Aucun « des concurrens ne vous convient. — Irai-je cher- « cher un inconnu à Paris? Je m'attache à ce qui « m'entoure, et je veux bien connaître d'avance « celui à qui je donnerai ma confiance. — Don- « nez-là à Cognard. — Qu'est-ce que c'est que ce « Cognard? — C'est le fils d'un petit fermier du « village voisin.

« Avez-vous quelquefois observé les hommes, « monsieur le maire? Avez-vous remarqué que « tous les pères veulent porter leurs fils au-dessus « d'eux? Je vois, dans ce peu de mots, le germe de « toutes les révolutions politiques. Ceux-ci veulent « abattre tout ce qui les empêche de monter; « ceux-là s'efforcent de revenir au point d'où la « force des choses et les circonstances les ont pré- « cipités. Ils n'est pas de transaction qui puisse « rapprocher ces deux partis. Il faut que l'un fi- « nisse par écraser l'autre. Mais je m'éloigne de « l'objet dont nous nous entretenons.

« Le père Cognard mit son fils chez un avoué: « vous sentez quel honneur c'est, pour un villa- « geois, qu'avoir un fils avoué; et pourquoi le « petit-fils ne serait-il pas président? mais l'ambi- « tion n'enrichit pas toujours celui qu'elle tour- « mente. Le père Cognard passait une partie de

« son temps à faire des châteaux en Espagne, et « l'autre à faire rédiger, pour la société d'agricul- « ture de Paris, des mémoires, sur différens essais, « qui avaient à peu près réussi. Une médaille « d'or, obtenue pour un projet impraticable, finit « de lui tourner la tête. Cette manière d'être ne « fait pas prospérer une ferme. Cognard s'aperçut « que ses affaires étaient dérangées. Il était bon « homme, au fond; il aimait sa femme et ses en- « fans. Le chagrin le saisit, et, après avoir vécu « dupe de sa vanité, il mourut comme un sot.

« Depuis quelque temps, son fils était maître- « clerc; mais il ne balança pas entre son devoir « et son intérêt personnel. Il lui restait une mère « et deux sœurs. Il quitta son étude et ses habits « bourgeois; il reprit sa blouse bleue, les sabots, « et le soc de la charrue. Depuis deux ans, il « soutient ses parens par un travail pénible, mais « honorable.

« Voilà du désintéressement et de la rigoureuse « probité. Cognard entend très-bien les affaires, « et c'est l'homme qu'il vous faut.— Mais sa ferme? « — Le bail expire dans huit mois. Cognard don- « nera à sa mère un garçon de confiance, et vous « lui permettrez d'aller, de temps en temps, sur- « veiller les travaux.

« —Ma foi, M. Martin, vous êtes un homme de « bon conseil. Je vais envoyer chercher Cognard. « Mais qui vous a dit tout cela? — J'ai voyagé « une heure avec Rosalie, la plus jolie laitière du

« canton. — En attendant Cognard, allons-nous « promener dans mon parc, ou, si vous l'aimez « mieux, nous ferons une partie de billard. — Je « le veux bien. »

Ils sortent, ils traversent le village. Un bruit confus part d'un cabaret; ils s'arrêtent. Les notables du lieu s'étaient rassemblés. Il ne s'agissait de rien moins que d'une requête au préfet, qui le supplierait, de par Dieu, de destituer le maire, qui est évidemment en commerce intime avec le diable. « Passons, passons, dit M. Martin. Vingt « paysans se rassemblent pour renverser leur pre- « mier magistrat. Chacun d'eux se flatte, en se- « cret, qu'il le remplacera; voilà le mot. D'après « cela, vous n'avez pas le moindre tumulte à « craindre. Ces gens-là, loin d'exaspérer les es- « prits, chercheraient à les calmer, pour s'en faire « ensuite un mérite auprès de l'autorité supé- « rieure. Laissez-les écrire. Le soleil sera couché, « avant qu'ils soient d'accord sur la rédaction, et « demain le préfet se moquera d'eux. »

M. Martin trouve, à la porte du maire, Bertrand, sa calèche et ses chevaux. A peine était-il sorti du Coq-Hardi, que Dubourg avait fait déloger le valet et l'équipage. Bertrand était porteur du mémoire de l'aubergiste, qui avait écrit au bas : *Reçu comptant, du cocher du diable, la somme de quinze francs.*

Monsieur le maire se trouvait très-bien de la conversation de M. Martin. Elle était montée sur

un ton très-gai, et l'homme de bonne humeur tire rarement sa montre. Cependant monsieur le maire finit par remarquer que Cognard se faisait attendre. « C'est l'heure de son dîner, dit M. Martin. Il se « délasse du travail du matin au milieu des objets « de ses affections. Quelle raisons aurait-il de se « presser? Si, d'ailleurs, vous voulez que je vous « parle franchement, je doute fort qu'il accepte « la place que vous lui destinez. — Pourquoi donc « m'avoir conseillé de la lui offrir? — Oh, je ne « suis pas infaillible, et je me suis laissé entraîner « d'abord par le désir de vous rendre service à « tous deux. J'ai réfléchi depuis. En vous écou- « tant, et en bloquant une bille, j'ai pensé plu- « sieurs fois à Cognard, et, d'après l'idée que je « me suis formée de son caractère... non, il n'ac- « ceptera pas. »

Cognard paraît enfin. C'est un garçon de vingt-cinq ans, grand, bien tourné, et d'une figure heureuse. Il se présente avec politesse, mais sans marquer d'embarras. L'homme qui habite un château ne l'éblouit pas, et il ne lui marque d'égards qu'autant qu'il l'en croit digne.

Monsieur le maire lui parle du régisseur qu'il a renvoyé, de son intention de le remplacer par un homme en état de suivre un procès, si les circonstances en amènent, et surtout de juger, d'après ses connaissances en agriculture, de la capacité des fermiers qui pourront se présenter plus tard; des sûretés qu'ils peuvent offrir au proprié-

taire. Cognard ne répond pas un mot. Monsieur le maire s'imagine qu'il ne l'a pas compris, et lui fait une proposition précise. Cognard, obligé de se prononcer, se recueille un moment, et parle d'un ton modeste, mais ferme. « Monsieur le « maire, je suis honoré de la confiance que vous me « marquez, et peut-être en suis-je digne. Je sais « que vous donnez à votre régisseur des émolu- « mens au-dessus de ce que je gagne; mais je tiens « à mon indépendance. Je me suis soumis à un tra- « vail soutenu, pour m'acquiter envers ma mère; « pour doter un jour mes sœurs. Je mène une « vie dure; mais mon existence, celle de ma fa- « mille sont assurées. Je ne ferai pas dépendre « notre sort d'une fantaisie, d'un caprice, qui « pourraient m'ôter demain ce qu'ils m'ont donné « aujourdhui. — Vous êtes fier, M. Cognard. — « Non, monsieur le maire. Mais je suis un homme « qui vaut quelque chose, et je ne vois pas pour- « quoi je me le dissimulerais.

« Que vous ai-je dit, s'écria M. Martin! C'est « bien, c'est très-bien, M. Cognard. Je suis con- « tent de vous. Raisonnons cependant, avec « calme, sur cette proposition que vous rejetez. « Votre bail expire dans huit mois, et vous n'a- « vez pas encore de ferme. — J'en conviens. Mais « je traite avec un propriétaire... — Qui ne finira « pas avec vous. — Et pourquoi, s'il vous plaît? « — Parce que Séverin veut absolument avoir la « ferme. — Je le sais. — Et il enchérira sur vous,

« quelque prix que vous en donniez. — Qui vous « a dit cela ? — Je conviens que plus on promet, « et souvent moins on donne. Mais M. Durand « ne s'inquiète pas de l'avenir, parce que ses fer- « miers l'ont toujours payé. Il est vrai que, plus « d'une fois, il a fait vendre la récolte sur pied, « et qu'il a ruiné le malheureux cultivateur. Mais « que lui importe ? une caisse dont il se sert peu, « est constamment pleine, et ses vues ne s'éten- « dent pas plus loin. »

Cognard se frotte le front. « Oui, c'est bien là « le caractère de M. Durand. Vous le connais- « sez, monsieur.—Moi, je connais tout le monde. « Voyons maintenant, M. Cognard, ce que vous « deviendrez, n'ayant plus de terres à faire va- « loir. Une mère, deux sœurs sur les bras, et « pas de moyens d'existence. — Monsieur, vous « me faites frémir ! — Vous voulez épouser une « laitière... — Une laitière ! une laitière ! Qui « épouserais-je dans ma position ? une bourgeoise, « qui croirait me faire beaucoup d'honneur, et « qui dédaignerait ma mère et mes sœurs ? D'ail- « leurs, monsieur, cette laitière est sage, jolie, « sensible... — Et met son bonheur à vous appar- « tenir un jour ; mais l'indigence lui fermera vos « bras. — Pourquoi chercher, monsieur, à m'af- « fliger de toutes les manières ? Quand je rencon- « tre un malheureux, je le plains, je le console. « —Vous plaindre, vous consoler ! Je ferai mieux, « mon cher Cognard.

« Si vous aviez accepté, sans balancer, les pro-
« positions de monsieur le maire, vous ne seriez, à
« mes yeux, qu'un homme vulgaire, et je laisserais
« aller les choses au gré des circonstances. Votre
« résistance vous a acquis mon estime, et jamais
« elle ne se borne à de stériles protestations. Je
« vais tout arranger. Vous êtes régisseur de cette
« superbe terre; voilà une affaire réglée. Et je vous
« promets, reprit monsieur le maire, de n'avoir ni
« fantaisies ni caprices. Les domestiques attachés
« à ma personne, me servent tous depuis long-
« temps; interrogez-les. Monsieur le maire, re-
« prend M. Martin, a couvert ses pâturages de bes-
« tiaux; votre mère entend l'économie rurale; elle
« sera chargée de cette partie : ce travail est doux
« et facile. Elle terminera, ici, heureusement sa
« carrière. Votre sœur aînée sait travailler en
« linge; elle aura soin de celui du château, et plus
« tard on emploiera la petite Marguerite : vous la
« mettrez en état de faire quelque chose. Mon-
« sieur le maire, acquiescez-vous à ce que je viens
« de proposer? — Oui, parbleu, et de tout mon
« cœur. — Mais, messieurs, vous ne pensez pas
« que les emplois que vous destinez à ma mère
« et à ma sœur sont remplis par quelqu'un. Moi,
« j'établirais le bien-être de ma famille sur la
« ruine des autres! jamais, jamais.

« Diable, s'écria M. Martin, je n'avais pas pensé
« à cela. Tous les obstacles sont levés, répondit
« monsieur le maire. J'ai renvoyé, avec le régisseur,

« ceux qui étaient sous ses ordres : ils me volaient « de concert. — Hé bien, mon cher Cognard, que « vous reste-t-il à dire ? — Je n'ai plus, messieurs, « qu'à me taire et à vous bénir. — Allons, monsieur « le maire, donnez vos ordres à votre régisseur. »

Le maire voulait que Cognard vînt s'établir chez lui le jour même. Il lui représentait qu'un certain nombre d'ouvriers étaient sans surveillant; que différentes parties productives étaient abandonnées depuis deux jours. Il ajoutait, pour le déterminer, que son régisseur habite cette jolie petite maison isolée qu'on voit là, dans le parc, et à laquelle tient un jardin bien tenu et en plein rapport.

Cognard répondait qu'il n'était pas préparé à son changement de condition; qu'il fallait nécessairement qu'il arrangeât ses affaires; qu'il était, surtout, indispensable qu'il mît, dans sa ferme, un homme intelligent et sûr, et que cela ne se trouve pas en un moment. Il demandait huit jours.

Monsieur le maire jeta les hauts cris. M. Martin arrangea encore cette affaire. « D'ici à la moisson, « disait-il, il n'y aura rien à faire aux champs, et « l'agent, que vous mettrez dans la ferme, passera « son temps à regarder jaunir vos épis. M. Cognard, « vous coucherez ici ce soir, et demain vous ins- « tallerez votre famille. Tous les jours, après avoir « donné votre coup d'œil partout, vous monterez « à cheval, et vous irez, pendant deux ou trois « heures, vous occuper de vos affaires personnel-

« les. Allons, messieurs, allons voir la jolie petite « maison isolée. »

Cognard suit ses protecteurs, et le premier objet qu'on rencontre, à quatre pas du château, c'est Rosalie : Cognard n'a pas traversé le village sans lui dire un petit bonjour bien tendre. Rosalie est embarrassée, agitée. Elle baisse les yeux d'abord ; elle les relève, en rougissant, et les porte sur M. Martin. Elle prend sa main, et la baise. « Je ne sais comment cela se fait, mais fille « qui aime a toujours l'oreille plus fine qu'une « autre, dit M. Martin. — Je vous assure mon- « sieur, que je n'ai rien entendu. — Non? ah, je « me trompe quelquefois. Je vais donc vous in- « struire. M. Cognard est régisseur de cette terre; « il vous épouse dans quinze jours, et vous allez « venir, avec nous, voir votre nouvelle habita- « tion. Ah çà, si vous n'avez rien entendu, pour- « quoi donc cette marque de déférence et d'af- « fection que vous me donniez tout à l'heure? — « Ah, monsieur, ce billet de banque... — J'avais « bien l'intention de vous l'offrir ; mais j'ignorais « que vous l'eussiez reçu. Je vois que Bertrand « devient aussi observateur, et qu'il commence à « me deviner.

« Un billet de mille francs, dit le maire! — Il « n'en faut pas conclure que je sois millionnaire. « Je donne mille francs à l'homme estimable qui « en a besoin. C'est mon taux, et il ne m'est pas « encore arrivé de les donner deux fois dans l'an-

« née. Bertrand, en marquant notre jeu au bil-
« lard, a appris à connaître Cognard, et il a jugé,
« avec beaucoup de sagacité, que le moyen de
« lui rendre le cadeau plus agréable, était de le
« faire passer par les mains de Rosalie. Je suis
« content de vous, Bertrand. Mes bons amis, ce
« billet est le présent de noces. Moi, je donnerai
« le repas, dit le maire. Ah, messieurs, messieurs,
« reprit Cognard, c'en est trop; je ne souffrirai
« pas... — Encore de la fierté, du raisonnement?
« M. Cognard, si vous ajoutez un mot, je me
« brouille avec vous. — Mon bon ami, ne fâche
« pas monsieur. Tu ne sais pas qu'il est sorcier.
« — Comment, il est sorcier! — Mais un sorcier
« de la meilleure espèce. — Allons, allons, voyons
« la jolie petite maison. »

On entre, on va de chambre en chambre. Tout est plus soigné, plus gai, que dans la maison du procureur, chez lequel a travaillé Cognard. Rosalie est dans l'enchantement. Un sourire de satisfaction se développe sur les lèvres du jeune homme, et il regarde, sans lui dire un mot, celle qui va partager son bonheur. « Voilà, enfin, le « langage du cœur, s'écrie M. Martin », et il embrasse Cognard de toutes ses forces.

Cognard, ébranlé par ces messieurs, fut aisément vaincu par l'amour. Il trouva très-bien et très-simple ce qui, d'abord, lui avait paru un peu précipité, et il s'occupa, franchement, de la distribution des lieux. « Voilà, dit-il à Rosalie, notre

« chambre à coucher. » La jeune fille n'approuva que par une inclination de tête, et elle rougit jusque aux yeux. « Voici, dit-elle, la chambre de « ta mère; celle-ci sera pour tes sœurs. Que fe- « rons-nous de cette grande pièce? Permettez, dit « M. Martin, que je la meuble, et que je me la « réserve : j'en aurai peut-être besoin. Ah, mon- « sieur, s'écrièrent ensemble, les jeunes gens, « tout, ici, est à vous.

« Viens, Cognard, viens apprendre la grande « nouvelle à tes parens. Ta bonne mère va pleurer « de joie. » Elle prend le bras de son ami, et ne marche pas : elle saute, elle chante, elle rit; elle ne se possède pas. M. Cognard, cria le maire, « je « vous attends ce soir.

« M. Martin, je vous dois beaucoup, et de « toutes les manières : vous m'avez fait connaître « des jouissances que, jusque ici, je n'avais « qu'effleurées. Je crois que cet aveu vous fera « compter M. de Polmont au rang de vos amis. « — Monsieur de Polmont, rien de si commun « que le nom; rien de plus rare que la chose. On « appelle son ami un homme qu'on connaît à « peine, celui avec qui on n'a que quelques rap- « ports de goûts; on presse la main de l'être con- « fiant qu'on cherche à supplanter; on se dit l'ami « d'un homme à qui on ferme sa bourse; on sé- « duit la femme de son ami. Vous avez, quelque- « fois, vu de la fausse monnaie. M. de Polmont? « — Oui, M. Martin. — Hé bien, l'amitié du jour

« ressemble beaucoup à cela. — Vous ne me flat-
« tez pas. — Je ne flatte personne. — Je voulais
« vous offrir le dîner de l'amitié ; vous accepterez,
« au moins, celui de la reconnaissance. — Cela
« dépend de l'heure qu'il est... quatre heures.
« J'aurai le temps d'arriver à Pontoise à celle où
« je me couche ordinairement : je suis régulier
« dans tout ce que je fais. »

On est à table. On commence par manger en silence ; c'est assez l'usage. M. de Polmont pensait à tout ce qui s'était passé depuis le matin, et il grillait de savoir qui était cet homme, dont l'influence agissait sur tout le monde, avec une force irrésistible.

M. Martin l'observait en mangeant, et il lui dit : « Vous allez m'assaillir d'une foule de ques-
« tions : je veux vous en épargner la peine. Vous
« savez qu'on m'appelle Martin ; je vous assure
« que je suis honnête homme ; j'ai de l'aisance,
« et je n'exerce aucune profession. Il vous im-
« porte peu de savoir qui était mon père ; si je
« suis gentilhomme ou roturier, et si j'ai mille
« écus, ou cent mille livres de rente. Voilà, mon-
« sieur, tout ce que je peux vous dire. — Vous
« êtes bien réservé, M. Martin. — J'ai, sans doute,
« de bonnes raisons pour l'être, M. de Polmont.
« — Au moins, aurai-je le plaisir de vous revoir?
« — Peut-être ici, monsieur. — Et quand,
« M. Martin ? — Peut-être dans quelques jours... à
« propos de cela... Bertrand ! Bertrand ! donnez

« vingt-cinq louis à monsieur le maire. C'est bien.
« Allez, mon ami. Monsieur, vous me ferez le plai-
« sir de remettre cet argent à Cognard, et vous le
« prierez de faire meubler, de suite, la chambre
« que je me suis réservée chez lui... Allons, qu'est-
« ce encore? de nouvelles questions?—Comment
« se fait-il que vous, qui connaissez si bien les
« hommes, vous laissiez votre argent à la dispo-
« sition d'un domestique, qui peut disparaître de-
« main?—Il est impossible que Bertrand se sépare
« jamais de moi.—Et pourquoi?—C'est encore un
« secret. Adieu, monsieur. Je vous remercie de
« l'accueil que vous m'avez fait, et je crois que
« nous dînerons encore ensemble, ici ou ailleurs. »

Parbleu, se disait M. Martin, en montant dans sa calèche, j'ai passé huit heures à Achères; mais elles n'ont pas été perdues, et voilà comment j'aime à employer mon temps.

CHAPITRE III.

La dame de Pontoise.

« Nous avons perdu le village de vue, dit
« M. Martin en arrêtant ses chevaux. Venez, Ber-
« trand, mettez-vous là... Serrez-vous donc. Si je
« vous laissais faire, vous me colleriez aux parois
« de ma voiture... Vous avez mal dîné, mon ami,
« et c'est moi qui en suis cause. — Vous avez bien
« fait, monsieur, de vous arrêter là... Si je pou-

« vais rire, je rirais, et de grand cœur. — De « quoi donc? — De la surprise des domestiques « du maire, quand ils ont vu que je ne vous ser- « vais pas à table; de la stupéfaction dans laquelle « ils sont tombés, quand j'ai refusé de partager « un bon dîner avec eux, pour aller, dans la ca- « lèche, manger du pain et ronger une carcasse « de poulet froid. — Le domestique, auront-ils « dit, est aussi extraordinaire que le maître. Nous « avons laissé de nous, dans ce village, des idées « bien singulières, ah, ah, ah, ah! Mon cher « Bertrand, vous vous dédommagerez ce soir, à « Pontoise, de la frugalité de votre dîner... Com- « ment, le sommeil vous gagne encore! — Hé, « monsieur, je n'ai pas fermé l'œil de toute la « nuit dernière, et la nature ne perd pas ses « droits. — Faudra-t-il que je couche avec vous, « pour vous distraire de vos tristes idées? Ber- « trand, le chagrin aggrave le mal. On ne le sur- « monte qu'avec du courage et de la persévérance.

« — Qu'opposer à la princesse? — Moi, vous, « tous les honnêtes gens. Il y en a bien peu; mais « ils sont forts de leur réputation, s'ils sont fai- « bles par le nombre. — A la bonne heure. Mais « le rang de cette dame? — Elle le flétrit. — Ses « richesses? — Elle en abuse, et l'excès même des « abus est le signe certain de leur prochain anéan- « tissement. Mon ami, l'homme naît bon; la na- « ture lui a donné des passions qui devraient « tendre à son bien-être; mais l'ambition, la

« cupidité l'exaltent, les privations l'irritent : c'est « dans la civilisation qu'il faut chercher la cause « du mal. Mais aussi l'intérêt général repousse « l'ennemi de la société, de quelque nom, de « quelque vernis qu'il se couvre, et tôt ou « tard il succombe. Soyez tranquille, et dormez, « puisque vous pouvez dormir. »

M. Martin tenait les rênes d'une main, et de l'autre un La Bruyère, dont il lisait, par-ci, par-là, quelques pages. Les hommes, pensait-il, devraient savoir ce livre-là par cœur : il y aurait moins de dupes, et, par conséquent, moins de fripons. La différence que j'établis entre la Rochefoucault et La Bruyère, c'est que le premier a fait ses *Maximes* moins avec des observations qu'avec de l'esprit, et que le second, toujours simple, séduit et persuade, par cela seul qu'il est vrai.

Déja la calèche touchait aux premières maisons de Pontoise. Je ne me croyais pas si avancé, se dit M. Martin. Des réflexions et un livre sont plus que suffisans pour qu'on oublie où on est. Il éveille Bertrand en sursaut. « Vite, vite, mettez « votre faux nez. Il nous a déja été utile, et il le « sera vraisemblablement encore ce soir. Le rôle « que vous avez pris, et que, par parenthèse, « vous ne jouez pas toujours très-bien, vous rap- « prochera de Matiska. Vous l'observerez, vous « l'épierez, et, peut-être, parviendrez-vous à lui « parler. Moi, je pousserai sa maîtresse, et je « crois que nous découvrirons quelque chose. «

Vous imaginez probablement que cette dame, après laquelle M. Martin court, en chevalier errant, est jeune, jolie, aimable. Elle a cinquante ans; son teint est jaune; ses yeux sont cavés; ses joues flétries; son front se couvre de rides : on vieillit vite, quand on n'est pas bien avec soi-même.

M. Martin ne connaît ni Pontoise, ni aucun de ses habitans. Il faut donc demander quelle est la meilleure auberge : c'est là, sans doute, que la princesse use sa migraine. On arrive à la porte de l'hôtel du Grand-Cerf; on demande à voir des chambres; on est logé.

« Ma fille, dit M. Martin à la servante qui ar-
« rangeait son lit, il est arrivé ici, à quatre heu-
« res, une grande dame, qui était, avec ses fem-
« mes, dans une berline devant laquelle couraient
« deux laquais en livrée. — Oui, monsieur. —
« Cette dame a la migraine, et elle est couchée.
« — D'où savez-vous cela, vous qui arrivez? —
« On me l'a dit. » Je n'ai pas envie pensa-t-il, de faire ici le sorcier : cela me menerait trop loin, et m'écarterait de mon objet. « Où est l'apparte-
« ment de cette dame? — Là, à côté de votre
« chambre. — Allez lui dire qu'un étranger de-
« mande à la saluer. — Puisque vous savez mon-
« sieur, qu'elle a la migraine, vous devez penser
« qu'elle ne recevra pas un étranger. — La re-
« marque est d'une fille de bon sens. Faites ve-
« nir Matiska, la première de ses femmes. — La

« première de ces dames ne quitte pas le lit de « la princesse. — Oh, que d'obstacles! Je saurai « les lever. » M. Martin marche droit à l'appartement de madame, et Suzette se précipite. Elle entre; elle crie qu'un monsieur, à qui elle a refusé la porte, va forcer l'entrée. Matiska se présente avec un air de dignité qui fait rire M. Martin. Elle fixe l'insolent qui ose lui manquer de respect... Elle recule, elle pâlit; elle veut balbutier quelques mots, et les sons expirent sur ses lèvres. Suzette sort, ne comprenant rien à ce qu'elle voit. M. Martin est auprès du lit de la princesse. « Madame, vous avez déja donné cinq « heures à votre migraine; j'espère que vous « m'accorderez bien cinq minutes. — Matiska, « parlez à cet homme qui me fatigue. — Cet « homme, madame, ne parle aux domestiques « que lorsqu'il a besoin de leurs services. »

La princesse fait un effort. Elle se tourne vers M. Martin; elle ouvre les yeux, et paraît douter de ce qu'elle voit. « C'est moi, madame, c'est bien moi. « —Que me voulez-vous encore, cruel homme que « vous êtes? — Cruel homme, dites-vous! Quelle « épithète vous donneront donc vos victimes? Vous « avez, sur l'une, des droits auxquels vous donnez « la plus révoltante extension; vous n'en avez au- « cun sur l'autre, et je veux la tirer de vos mains. « Où est-elle? —Je ne vous le dirai pas.—Madame, « le prince, votre époux, est un des hommes « que j'ai le plus aimés, parce que j'avais pour lui

« une profonde estime. —Et voilà pourquoi je ne « vous crains pas. — C'est par respect pour sa « mémoire, que je me suis borné à vous suivre « de Berlin ici, observant tout, et attendant de « quelque circonstance heureuse, ce que, jusqu'à « présent, vous m'avez refusé. Mais le motif de « ces ménagemens cédera enfin à des considéra- « tions d'une plus haute importance. Réfléchissez, « madame, que la conduite que vous tiendrez « aujourd'hui peut influer sur le reste de votre « vie. —Qui ne vous craint pas, ne redoute per- « sonne. — Je vous entends : vous êtes très-bien « à la cour de Russie, et vous croyez votre crédit « inébranlable. Il est vrai que le sort des souve- « rains est d'être souvent trompés par ce qui les « entoure; mais leurs yeux s'ouvrent quelquefois, « et il n'y a pas aussi loin que vous le croyez, « des marches du trône en Sibérie.

« Au fait, madame. Vous avez traversé l'Alle- « magne et toute la France, en évitant soigneu- « sement les grandes routes jusqu'à Troyes. Vos « précautions mêmes indiquent un plan secret, « que j'ai pénétré, que vous suivez avec opiniâ- « treté, et dont vous voulez dérober l'exécution « à tous les yeux, et surtout aux miens. —J'ai un « plan, sans doute, et ce n'est pas à vous que je « le nierai. Mais c'est vous seul qui m'avez fait « traverser la plus grande partie de l'Europe. « Croyez-vous que je ne vous aie pas fait observer « de mon côté? Je savais que vous me suiviez, et

« je voulais vous dérober ma marche. C'est pour « y parvenir que j'ai pris tous les chevaux qui « étaient à la poste de Troyes, persuadée que je « gagnerais quelques heures sur vous. Voilà tout « ce que je veux vous dire, tout ce que vous sau- « rez. — Et c'est à Troyes que j'ai perdu de vue « cette voiture mysterieuse, qui a marché pendant « trois jours en avant de la vôtre. Je ne vous de- « mande pas qui était dans cette voiture ; je le sais « comme vous. Vingt fois j'ai été tenté de la faire « arrêter, et je n'ai été retenu que par la crainte « d'un éclat qui vous eût diffamée. Finissons. « Qu'est devenue cette voiture? — Je me tais — « Vous n'ignorez pas, madame, que mes conjec- « tures sont souvent assez justes : vous persistez « à vous taire, et vous entrez en Normandie, et « vous vous dirigez sur les bords de la mer! « Très-vraisemblablement, ce n'est pas vous qui « allez-vous embarquer. »

Ici, M. Martin fixe la princesse, et remarque une altération sensible dans ses traits. « Vous pa- « raissez revenir à des sentimens de modération. « Parlez, parlez, madame. Il y a toujours quelque « grandeur à avouer ses fautes ; il est toujours « temps de les réparer. — Quand j'ai pris un « parti, je suis inébranlable. »

Monsieur! monsieur! crie une voix qui arrive toujours à l'oreille de M. Martin. Il sort, il descend. Bertrand le tire à part, dans le fond de la cour. « Matiska, lui dit-il, a conduit, sous cette

« appentis, un domestique de la princesse, et lui « a parlé bas. Je me suis glissé près d'eux, à la « faveur de l'obscurité, et cependant je n'ai pu « entendre que quelques mots sans suite : pas « de temps à perdre... Un cheval de poste... à « Dieppe... Bolesko... ah ! monsieur! Bolesko, qui « a si indignement abusé de ma crédulité! — A « Dieppe, a dit Matiska, à Dieppe! C'est là qu'il « faut aller. Mon cher Bertrand, des chevaux de « poste, à l'instant, à la minute. On veut préci- « piter l'accomplissement de l'infernal projet : il « faut prévenir ces gens-là. Allez, courez; moi, je « vais faire garnir les coffres de la calèche. »

M. Martin donne ses ordres. Il met ses chevaux en subsistance dans l'hôtel : il les reprendra au retour.

Bertrand revient. Lui et M. Martin aident aux postillons. En un clin d'œil tout est prêt. Six francs aux guides, dit M. Martin. On est en voiture, on est parti.

J'entends déja les observations de la critique. Comment M. Martin, qui voyage avec ses chevaux, a-t-il pu dépasser la princesse, qui court la poste? La remarque est tellement importante, que je ne peux m'empêcher d'y répondre.

De Berlin à Paris, M. Martin avait été en poste comme la princesse. Cette dame, qui cherchait à le dérouter, s'était arrêtée dans la capitale de la France, et s'y tenait bien cachée... Elle le croyait, au moins. Mais il y a, à Paris, des in-

specteurs d'hôtels-garnis, qu'on ne paie pas cher, et qui ne s'effraient pas d'un cadeau, offert de bonne grace. Il était défendu aux gens de la princesse, de mettre le pied dans la rue; mais son train était assez remarquable pour que M. Martin sût, dans les ving-quatre heures, qu'elle logeait à l'hôtel des princes, rue de Richelieu.

Bertrand, avec son faux nez, était allé prendre dans cet hôtel un logement modeste. Il ne tarda pas à s'approcher de mademoiselle Éliska, la plus jeune et la plus causeuse des femmes de la princesse. Il ne lui parlait que de la pluie et du beau temps, de peur de se rendre suspect : il voulait la voir venir. Mademoiselle Éliska était très-réservée. Mais une jeune femme de chambre a toujours quelques petites affaires, que ne lui fait pas entièrement oublier le zèle avec lequel elle sert sa maîtresse. Éliska avait connu, à Pétersbourg, un très-joli chasseur, attaché à la maison d'un grand seigneur, actuellement ambassadeur de Russie en France, et elle désirait beaucoup ne pas quitter Paris sans renouveler connaissance avec lui. Elle était aux arrêts dans l'hôtel; elle n'avait donc qu'un moyen : c'était d'y appeler son chasseur. Elle voulait que sa lettre lui fût remise en main propre, parce qu'il avait fait la sottise de se marier, et la sottise, plus forte, d'avoir permis à sa femme de le suivre. Éliska regardait Bertrand comme son ami, et elle le pria de vouloir bien se charger de faire sa commission.

Bertrand accepte, avec empressement, cette marque de confiance; il déclare même qu'il s'en tient très-honoré. Mais au premier coin de rue, il ouvre la lettre, ce qui n'est pas très-bien, et ce qui ne lui fut pas difficile : le pain à cacheter était encore mouillé. Ses motifs, que vous connaîtrez plus tard, le rendent excusable.

Mademoiselle Éliska ne savait rien des grands projets de madame. Mais, en allant et venant, elle saisissait toujours quelque chose de ce qui se disait entre elle et Matiska. Elle informait le chasseur, d'un style passionné, qu'elle avait, au plus, trois jours encore à passer à Paris, et elle l'invitait à en tirer le plus grand parti. Elle ajoutait que l'occasion n'était pas à négliger, parce qu'il y avait lieu de croire qu'ils ne se reverraient de long-temps : elle avait entendu qu'on allait en Normandie, et on avait parlé de retourner à Pétersbourg par les Pays-Bas, le Hanovre et la Prusse.

Bertrand recachète la lettre, et la porte à son adresse. Il court chez M. Martin, et lui fait part de ce qu'il a appris. M. Martin le charge d'acheter deux chevaux, et de les conduire à Saint-Germain : il prévoit déja le parti qu'il en pourra tirer. Il se rend dans cette ville, la veille du jour où madame devait quitter Paris, et M. Bertrand, avec son faux nez, s'établit, de planton, dans la rue qui communique au chemin de Paris. La princesse arrive le soir, et s'arrête pour coucher. Le

lendemain M. Martin part à une heure à laquelle une femme de distinction ne s'est jamais levée. Vous savez le reste.

Le soleil paraissait à peine, lorsque nos voyageurs entrèrent à Dieppe. Ils avaient eu le temps, en route, de convenir de ce qu'ils feraient en descendant de voiture, et chacun d'eux s'occupa aussitôt de remplir la tâche dont il s'était chargé.

Bertrand fit éveiller le commissaire de la marine, pour savoir quels étaient les voyageurs qui attendaient le moment de s'embarquer. Le commissaire, qui trouvait les journées assez longues en les commençant à huit heures, dit à sa cuisinière d'envoyer promener Bertrand. Bertrand, qui n'était pas venu à Dieppe pour s'y promener, insista, et voulait, à toute force, parler au commissaire. La cuisinière, rigoureuse observatrice de sa consigne, se mit en travers de la porte, et jura à Bertrand qu'il n'irait pas plus loin. Bertrand protesta que la perte d'une heure pouvait lui en occasioner une qui serait irréparable. La cuisinière cessa de discuter, et resta ferme à son poste.

Pendant qu'ils se regardent, face à face, M. Martin est sur le port. Les marins quittent volontiers leur lit, quand ils n'ont plus rien à y faire, et M. Martin trouve, à chaque pas, des gens prêts à lui répondre. En moins d'une heure, il sait l'histoire et la destination des quinze à vingt bateaux que peut contenir le port de Dieppe. On allait équiper les uns pour la pêche du hareng; d'autres

prenaient un chargement de cidre, destiné à être baptisé à Paris ; celui-ci devait porter des eaux-de-vie à Jersey ; celui-là allait fournir aux habitans du nord des États-Unis d'Amérique de quoi se vêtir chaudement en allant à la chasse aux castors.

M. Martin termine ici ses questions, et commence à réfléchir. Pour juger de ce que fera quelqu'un qu'on veut pénétrer, pensait-il, il faut se mettre à sa place. Si j'étais la princesse, aurais-je donné ordre à Bolesko d'aller à la pêche aux harengs, ou de retourner par mer à Paris? Non, certainement. L'enverrais-je à Jersey? cette île est trop près des côtes de France. Mais le territoire des États-Unis est immense. On peut, en s'enfonçant jusqu'à ses dernières limites, être inconnu au reste de l'univers : c'est à bord de ce brick que s'embarquera Bolesko.

M. Martin s'arrête donc devant l'Hirondelle, et observe ce qu'on y fait. Bientôt certaines dispositions lui annoncent un départ très-prochain. Il ne balance pas, et il entre dans le bâtiment. Il salue le capitaine, et il engage la conversation. Il apprend qu'on doit mettre à la voile à la marée du soir. « Vous avez sans doute, dit-il, quelques « passagers qui veulent aller respirer un air libre? « —Non, monsieur, je n'ai personne. » Cet homme me tromperait-il, pensa M. Martin? Est-il de connivence avec ce fripon de Bolesko? Il est constant qu'il n'y a encore aucun passager à bord :

je ne quitterai pas le quai; j'y passerai toute la journée, s'il le faut.

Il se promenait en long et en large, lorsqu'il vit arriver Bertrand, hors d'haleine, et la joie dans les yeux. « Ils sont ici, ils sont ici, lui cria-« t-il d'aussi loin qu'il l'aperçut. En sortant de « chez le commissaire de la marine, qui m'a fait « positivement mettre à la porte, j'ai rencontré « le domestique que Matiska a expédié hier au « soir. Il a quitté sa livrée; il marchait précipi-« tamment; il a passé près de moi sans me recon-« naître, et c'est ce que je craignais : il m'a vu « avec mon faux nez à l'hôtel des princes. — « Vous l'avez suivi, sans doute? — Je n'y ai pas « manqué. Venez, venez, je vais vous conduire « à leur auberge, et j'abandonnerai, à votre sa-« gesse, la direction que vous croirez devoir « donner à un dénouement que, depuis si long-« temps, nous désirons tous les deux. »

A peine finissait-il de parler, qu'ils virent ce même domestique, accompagnant une voiture à bras, chargée de malles, qu'il dirigeait vers le bâtiment destiné pour l'île de Jersey. « L'obser-« servateur le plus exercé peut se tromper, dit « M. Martin. Mais je les devine à présent. Ils « vont à Jersey, où ils seront à l'abri de toutes « poursuites, et là, ils profiteront de la première « occasion favorable pour mettre l'immensité de « l'Océan entre eux et nous. Pas mal vu, pas mal

« vu. Mais ne perdons pas de temps en vaines « réflexions : le moment d'agir est arrivé. »

M. Martin marche droit au domestique, et lui frappe fortement sur l'épaule. « Éric, tu m'as vu « hier soir, et tu ne te doutais pas que je pusse « être ici si matin. » Le domestique s'arrête, et la frayeur se peint dans tous ses traits. Il balbutie que ce n'est pas à lui à juger les motifs des ordres qu'il reçoit; que son devoir est de les exécuter. « En Russie, on donne le knout aux serviteurs « zélés de ton espèce; ici, on les envoie aux ga- « lères. Tu sais ce que je peux : obéis en silence; « c'est le seul parti qui te reste. Fais retourner « ta brouette, et conduis-nous à l'auberge d'où « elle est sortie. »

Ils avaient remonté le port, et ils rentraient dans la ville, lorsque Bertrand reconnut Bolesko, qui descendait vers la mer. Une jeune personne tenait son bras, et marchait de manière à faire croire qu'on n'usait envers elle d'aucune violence, Bertrand remet son faux nez dans sa poche, et s'élance sur Bolesko. « Reconnais-moi, et tremble, « lui crie-t-il. » La jeune personne se jette dans ses bras.

« Ce n'est pas ici qu'on peut s'expliquer, dit « M. Martin. Conduisons mademoiselle à notre « auberge; qu'on y transporte ses effets. Bolesko, « marchez devant nous. »

MM. Martin et Bertrand produisaient sur Bolesko une impression telle, qu'il ne put que baisser

la tête en signe d'aquiescement. On traverse la ville dans le plus grand silence. On arrive à l'auberge ; on s'enferme chez soi. La jeune personne se précipite de nouveau dans les bras de Bertrand. « Mon père, mon père, s'écrie-t-elle d'une voix « étouffée !... Combien j'étais loin de croire que « je vous reverrais sitôt ! »

Des larmes abondantes coulaient de ses yeux, et se confondaient avec celles de Bertrand. « Ah, « dit-il à Bolesko, j'avais juré ta mort. Mais la « colère s'éteint dans un cœur où règnent la joie « et le bonheur. »

M. Martin partageait le ravissement de Bertrand et de sa fille; mais il conservait toute sa tête. Il avait vu Bolesko s'approcher, à plusieurs reprises, d'une croisée ouverte; son air égaré et sinistre l'avait frappé. « Tu es bien le maître, lui « dit-il, de te jeter par la fenêtre. Tu te feras « justice : va, je ne te retiens pas. Cependant, si « tu veux être docile, je te permettrai de retour- « ner auprès de ta maîtresse, qui, sans doute, « comblera de ses bontés l'agent intelligent et « adroit qui a si bien rempli ses vues.

« Sois vrai. Où conduisais-tu Paula?—A Jersey. « — Et de là? — Au Brésil. — J'entends. L'auto- « rité arbitraire y règne, et l'inquisition y a des « cachots. Tu aurais dénoncé au Saint-Office qui- « conque aurait essayé de tirer cette jeune per- « sonne de tes mains. Diable! c'est du génie cela. « Mais qu'allais-tu faire sur le bord de la mer,

« puisque le bâtiment qui devait te porter à « Jersey n'est pas encore prêt à appareiller? — « La princesse m'a dépêché Éric cette nuit. Il m'a « apporté l'ordre de m'embarquer à l'instant, n'im- « porte comment. J'ai été, à la pointe du jour, « m'entendre avec le patron, et arrêter une bar- « que qui aurait longé la côte jusqu'à Fécamp, « où le Saint-Pierre aurait relâché, et nous aurait « pris. — Tu es un grand coquin. — Comme il « vous plaira, monseigneur. —Prends une plume, « écris ta déposition, et signe-la.—Monseigneur !... « — Fais ce que je te dis, ou saute par la fenêtre... « Tu voudrais ne faire ni l'un ni l'autre. Il faut « opter cependant, à moins, toutefois, que tu « n'aimes mieux être arrêté, et, pour cela, je n'au- « rai qu'un mot à dire. Ah, tu prends la plume : « c'est très-bien. Je vais te dicter, si tu le permets. « Il est bon que tu confesses comment tu as sur- « pris la confiance de monsieur le comte, au mo- « ment où il fut persécuté et proscrit. Pendant « que tu écriras, cette enfant et son père se dé- « dommageront un peu du mal que tu leur as « fait. — Mais, monseigneur, quel usage voulez- « vous faire de cette pièce? — Me crois-tu fait « pour me venger d'un être tel que toi? Je veux « joindre ce titre à ceux que j'ai déja, et les op- « poser ouvertement à la princesse, si elle tente « quelque chose encore contre le repos de cette « famille. Conseille-lui de la laisser en paix, en- « tends-tu? Allons, écris.

« Je déclare que je suis un grand coquin. —
« — Mais, monseigneur... —Que je suis un grand
« coquin. As-tu mis? Bon.

« Je suis un grand coquin,

« 1° Parce que j'ai servi, pour de l'or, des pas-
« sions haineuses, et des intérêts auxquels j'étais
« tout-à-fait étranger.

« 2° Parce que j'ai feint de détester les persé-
« cutions exercées sur le comte Obinski, afin de
« surprendre sa confiance, uniquement pour lui
« enlever sa fille.

« 3° En ce que j'ai abusé de l'ascendant que
« j'ai pris sur lui, jusqu'à l'amener à me faire con-
« naître l'asile où il avait fait cacher Paula.

« 4° En ce que, pour consommer mes détesta-
« bles desseins, sans éprouver de difficultés de la
« part de la noble demoiselle, j'ai tiré du comte
« une lettre ainsi conçue :

« Paula, vous devez avoir encore cette lettre.
« — Monseigneur, elle ne m'a jamais quittée. —
« Donnez-la-moi. Allons, écris. »

« Ma chère et infortunée fille, un homme de
« bien a pitié de nos maux. Révolté de la con-
« duite de la princesse, il la quitte pour s'occu-
« per uniquement de nous. Que Dieu le récom-
« pense!

« Que Dieu le récompense! Ah, drôle, s'il te
« traite selon tes mérites... Poursuis.

« Tous les yeux sont ouverts sur moi. Je ne
« peux tenter de me réunir à toi, sans nous ex-

« poser à de plus grands malheurs. Laisse-toi « conduire par le digne Bolesko.

« Le digne Bolesko! »

« Il te tirera de la Pologne, et te conduira sur « une terre étrangère.

« Très-étrangère en effet. Au Brésil! »

« Adieu, ma chère fille, je te bénis. Espérons « que des jours plus heureux luiront enfin pour « nous. »

« As-tu écrit?—Oui, monseigneur.—Poursuis. »

« Je suis un grand coquin,

« 5° Parce que cette lettre, qui devait me rap- « peler à l'honneur, n'a été, pour moi, qu'un « moyen de sécurité dans la marche infame que « j'ai adoptée.

« Allons signe.

« Je ne te demande plus rien. En te dictant, « il m'est venu des idées plus justes que les pre- « mières. Non, tu ne reverras pas ta maîtresse : « tu sens bien que si la princesse me force à lui « intenter une affaire, tu seras nécessairement « impliqué au procès, et tu ne te soucies pas de « cela du tout. Tu vas t'embarquer à l'instant. Tu « resteras à Jersey, où tu te trouveras aussi bien « qu'ailleurs, et tu y mangeras l'argent de la prin- « cesse. Tu es ignorant, paresseux, et tu aimes tes « aises. Pour te les procurer, tu feras de nouvelles « sottises, et tu finiras par être pendu. Va-t-en.

« Paula, il y a long-temps que je vous cherche, « et je mérite bien que vous m'embrassiez aussi.

« — Ah, monseigneur, je vous suis dévouée pour « la vie! De quels dangers vous venez de me tirer!

« — Je ne vous demande pas si ce drôle est « resté avec vous dans les bornes du respect. Il « avait besoin de toute votre confiance, et un « seul mot hasardé vous eût éclairée. Ah, ah, ah, « ah! — De quoi riez-vous donc, monseigneur? « — Je ris de la princesse, qui a fait cinq cents « lieues, pour se voir enlever votre fille presque « sous ses yeux. C'est une terrible chose que de « faire le mal! On n'a pas un moment de repos; « on ne se fie pas même à ses complices, et la « princesse a voulu s'assurer, par elle-même, que « ses ordres seraient exécutés. Elle perd cent mille « roubles, au moins, car il fallait cela pour éblouir « son Bolesko, qui n'était pas dépourvu de res- « sources. Ah, ah, ah, ah!

« Ah çà, M. le comte, vous n'avez pas dîné à « Achères; vous n'avez pas soupé à Pontoise, et « vous avez pris très-peu de chose de là ici. Il « faut quitter ce régime-là : il n'est pas sain. Nous « allons faire un déjeuner de famille, aussi bon « qu'on pourra nous le donner. La satisfaction, « la gaieté, le rendront délicieux.

« Mon ami, notre incognito nous a été utile. « Il faut le reprendre, car, enfin, nous ne savons « ce que peut machiner encore la princesse, et « j'ai une répugnance invincible à la déshono- « rer. Redevenez Bertrand, et moi Martin. Paula « s'appellera Sophie. C'est un nom français, un

« nom ordinaire, qui ne pique en rien la curiosité.
« De la jeunesse, des charmes, un nom étranger
« avec cela, peuvent donner lieu à des questions
« embarrassantes. Voilà qui est convenu, n'est-il
« pas vrai? — Oui, M. Martin. »

M. Martin sonne, et demande ce qu'il y a de mieux. « Ah... la fille, nous sommes venus à « Dieppe tout exprès pour manger des huîtres : « vous ne manquerez pas de nous en donner. »

Pendant qu'on arrange le couvert, Sophie et Bertrand causent dans un coin : ils ont tant de choses à se dire! M. Martin se promène, s'assied, leur adresse quelques mots, se parle à lui-même, et rit de tout. « Ma foi, s'écria-t-il, quand la ser-
« vante fut sortie, j'ai fait quelques bonnes ac-
« tions dans ma vie : aucune ne m'a procuré un
« plaisir aussi vif que celle-ci... La princesse!...
« Ah, ah, ah! ses cinq cents lieues... Ses cent
« mille roubles... Son Bolesko, qui sera pendu,
« sans que nous nous en mêlions... C'est bon,
« c'est bon, c'est charmant! Ah, ah, ah! »

Sophie s'était livrée à ce que les sentimens de la nature ont de plus tendre et de plus touchant. Mais un père ne remplit pas tout-à-fait un cœur de dix-sept ans : toute fille jeune et jolie est nécessairement sensible. Sophie laissa échapper le nom de Stanislas, et baissa les yeux. Elle les releva, en rougissant, et les porta, tour à tour, sur Bertrand et sur M. Martin. Ce dernier la pénétra aussitôt : il ne fallait pas, pour cela, être bien

fin observateur. « Ma chère enfant, dans quelque « position que vous vous trouviez, vous verrez « que tout est mêlé de bien et de mal. De quoi « jouirait-on, si on était toujours heureux? On « n'aurait pas d'idée d'un autre état, et alors on « n'apprécierait rien. Une sensation pénible remue « l'ame; lui fait regretter le passé; la force à tout « faire pour embellir l'avenir.

« Vous étiez heureuse tout à l'heure. L'idée de « Stanislas vient de vous affecter douloureuse- « ment. Mais l'attachement même que vous lui « portez vous aidera à supporter la peine, et bien- « tôt l'espérance viendra vous ranimer. Stanislas « n'a encore que vingt ans : vous pouvez at- « tendre l'un et l'autre. La princesse le retient « dans quelque forteresse, je n'en doute pas; « mais si la sécurité amortit le sentiment, les ob- « stacles le nourrissent; les mauvais traitemens « irritent; la tête se monte, et quand elle veut « irrévocablement ce que désire le cœur, ils bra- « vent toutes les puissances, et triomphent tôt « ou tard. Stanislas refusera, à la persécution, ce « qu'il eût peut-être accordé aux insinuations, « aux prières, à la tendresse de sa mère.

« — Il est prisonnier! Ah, monseigneur... — « M. Martin! —M. Martin, ne ferez-vous pas pour « lui ce que vous avez fait pour moi? — J'ai voulu « tirer une fille des mains de son ravisseur pour « la rendre à son père : je le devais, et tous les « honnêtes gens m'approuveront. Mais que di-

« raient-ils si, tenant une conduite tout-à-fait op-
« posée, méconnaissant les droits d'une mère, je
« lui enlevais son fils, et pourquoi? pour lui faire
« contracter un mariage que rejette la princesse.
« Sophie, voudriez-vous entrer dans une famille
« qui vous repousse? Il ne vous reste rien. Vou-
« driez-vous qu'on dît à la cour et à la ville
« qu'un misérable intérêt à déterminé votre père
« à oublier de justes sujets de ressentiment? Mon
« enfant, votre âge est celui des illusions; au
« mien, tout doit être raisonné. Je vous aime
« tendrement, vous n'en pouvez douter. Croyez
« que je m'occuperai sans relâche de votre bon-
« heur; mais par des moyens que je pourrai tou-
« jours avouer hautement. Laissez-vous donc con-
« duire.

« Après un déjeuner comme celui-ci, on peut
« marcher le reste de la journée, n'est-il pas vrai,
« M. Bertrand? — Très-certainement, M. Martin.
« — Quelques heures de sommeil nous feraient
« grand bien à tous deux; mais je suis d'avis de
« remettre cela à ce soir : il est inutile de nous
« rencontrer ici avec la princesse. Je ne serais ce-
« pendant pas fâché de lui adresser quelques-unes
« de ces plaisanteries amères, qui ajoutent à un
« dépit déja très-violent : ce serait une vengeance
« bien légitime et assez innocente. Mais je crois
« qu'il est plus sage de lui dérober la route que
« nous allons tenir. Elle est immensément riche,
« et ici, comme ailleurs, on fait bien des choses

« avec de l'argent : nous serions dans des inquié-
« tudes continuelles.

« Nous sommes venus par Gournay et Neufchâ-
« tel. Retournons par Aumale et Beauvais. Nous
« reprendrons mes chevaux à Pontoise, et nous
« parlerons, en route, du lieu où il conviendra
« de vous fixer. Mes amis, les circonstances ac-
« tuelles vous condamnent à l'obscurité. Rési-
« gnez-vous, et attendez, sans impatience, des
« temps plus heureux. Mon cher Bertrand, faites
« demander des chevaux de poste. »

Voilà encore nos voyageurs en route. Cette fois, la calèche est parée des graces de la jeunesse, de la candeur, et de l'amabilité.

M. Martin pensa d'abord que Bertrand et sa fille vivraient plus ignorés dans une ville immense qu'ailleurs. Il réfléchit bientôt que Bertrand ne pouvait toujours porter son faux nez; qu'il pourrait être rencontré par quelqu'un de la légation russe, par quelque seigneur polonais, et souvent on fait du mal sans s'en douter. Un mot échappé arriverait, peut-être, jusqu'à la princesse, et il y a, dans Paris, dix mille individus qui se lèvent, tous les jours, sans savoir comment ils dîneront, et qui dînent cependant.

Les petites villes présentent d'autres inconvéniens. On trouve là beaucoup de gens qui n'ont d'autres affaires que de se mêler de celles des autres. Dans un village, au contraire, tout le monde est occupé. M. Martin termina ses obser-

vations, en proposant à Bertrand de se fixer à Achères.

« Cela est bien vu, M. Martin, mais votre sor-
« cellerie?... — Oh, ma sorcellerie! je désabuserai
« les habitans aussi facilement que j'ai détrompé
« le maire. »

On arrive à Beauvais, on soupe bien, et on se couche.

On se lève le lendemain, frais, dispos et contens. « Je vous croyais meilleur observateur,
« M. Bertrand. — Comment cela, M. Martin?
« — Sophie, sans être richement mise, est pour-
« tant vêtue en fille de condition, et les habitans
« d'Achères ne sont pas aveugles. Sans finesse,
« sans intention, ils remarqueront, demain, ce
« qui leur sera échappé aujourd'hui, et les ca-
« quets, les interprétations... — Diable! vous avez
« raison, M. Martin. Je vais courir la ville, et tâ-
« cher de trouver ce qu'il faut pour ranger Sophie
« dans le tiers-état. »

Il trouve, très-promptement, de quoi faire quatre gardes-robes de filles de bons fermiers. Mais la longueur, mais la largeur... Bertrand revenait à l'auberge; prenait ses mesures avec un ruban; retournait chez les marchandes; achetait, payait, emportait; reconnaissait qu'il s'était trompé; retournait encore; changeait, et perdait, selon l'usage, sur chacun de ses marchés. Sophie eut, enfin, tout ce qu'il lui fallait.

« Je crois, M. Martin, qu'il est bon maintenant

« de vider les malles, et de brûler ce qui ne doit « pas être vu à Achères; vendre ou donner cela « ici, ferait naître des soupçons. — A la bonne « heure, mon cher ami. Vous vous formez, et « je vous en félicite. »

M. Martin fait faire du feu, parce que, dit-il, il a le frisson. Il ordonne qu'on monte les malles, et tout s'arrange comme l'a réglé M. Bertrand. Les malles sont remises devant et derrière la calèche; les chevaux sont là, et on part pour aller dîner à Pontoise.

« J'ai toujours remarqué, dit M. Martin, que « les grandes toilettes sont désavantageuses à « toutes les femmes. Elles sont, pour la jeunesse « et la beauté, une sorte de travestissement; elles « font remarquer davantage la vieillesse et la lai- « deur. Y a-t-il rien de plus agréable qu'une jolie « main? Qu'en voit-on, quand tous les doigts « sont chargés de bagues? Tout cela n'est qu'un « luxe d'ambition, et tout ce qu'on lui laisse ga- « gner est perdu pour la nature. Regardez Sophie, « avec sa petite cornette nouée sous le menton, « son juste de basin, qui ne lui va pourtant pas « très-bien, son jupon de nankin, son tablier de « taffetas vert, et ses souliers de prunelle noire; « regardez-la, et dites-moi s'il est possible d'être « plus jolie. Vêtue ainsi, elle n'éblouira personne, « sans doute, que par sa beauté; mais combien « cet éclat est supérieur à celui des diamans!

« Je voudrais que chacun s'habillât selon son

« état et ses moyens. Une mise simple, mais soi-
« gnée, serait favorable à toutes les femmes. Elles
« ne se trompent jamais sur ce qui leur sied;
« mais il faut toujours paraître plus opulente que
« ses égales : de là cette lutte sourde et conti-
« nuelle, qui a dérangé bien des fortunes, et qui
« en renversera encore. »

En raisonnant, en riant, en déraisonnant, on fait du chemin, sans s'en apercevoir. On fut étonné d'être à Pontoise, au moment où on y pensait le moins.

Là, on apprit que la princesse en était partie la veille à deux heures. « Si elle a marché la nuit,
« dit M. Martin, elle ne doit pas être à dix lieues
« de Pontoise, quelque route qu'elle ait prise,
« et qu'a-t-elle eu de mieux à faire, en arrivant
« à Dieppe, que de tempêter, me maudire, et
« remonter dans sa berline? Bertrand, ne dînons
« pas ici. Reprenez mes chevaux, et gagnons, en
« toute hâte, la forêt de Saint-Germain. Nous nous
« éloignerons des routes battues; nous nous ar-
« rêterons dans un fourré; nous nous y cacherons
« jusqu'au milieu de la nuit, et nous entrerons à
« Achères au point du jour, avec la certitude de
« n'avoir pu être suivis. Nous ferons fête, dans
« la forêt, aux provisions que j'ai fait mettre hier
« dans les coffres. Le vin sera un peu balotté;
« mais qu'importe? il vaudra mieux que celui
« qu'on boit, à la glace, dans un palais qu'habi-

« tent les soucis. Je suis sûr que nulle part il n'y « en a de bon pour la princesse. »

On arrive à la lisière de la forêt; on met pied à terre, de peur d'accident, et on mène les chevaux par la bride. Un de ces messieurs marche derrière la voiture, se tourne à chaque instant, et regarde s'il ne voit pas de figure suspecte. Un seul chevreuil fixa l'attention de la petite caravane. Il était couvert de sang, et traînait, à l'un de ses jarrets, un piége qui l'avait coupé jusqu'à l'os.

Après avoir tourné, pendant une heure, dans la forêt, avoir manqué vingt fois de briser la calèche, on parvient à une pelouse, verte comme le printemps, dont le pourtour est ombragé par des chênes, vieux comme le château de Saint-Germain.

On détèle, on attache les chevaux au premier arbre; on porte, sur le gazon, ce que renferment les coffres. Pas de serviettes, de fourchettes ni de verres. La vaisselle se compose d'un couteau et d'un gobelet de cuir, qu'on se passera alternativement, et chacun a son mouchoir dans sa poche. Sophie ouvre de grands yeux, et reste debout devant la table verte. « Je vois bien, lui « dit M. Martin, que ce service, très-simple, n'est « pas dans vos habitudes. Mais, mon enfant, je « n'ai qu'une question à vous faire. Avez-vous de « l'appétit? — Oui, M. Martin. — Je vous réponds

« que vous ferez bonne chère : voilà le nécessaire.
« La porcelaine et le vermeil sont le superflu. »

On s'assied sur l'herbe ; Bertrand découpe, et chacun prend ce qui lui convient. Ces sortes de repas ne sont pas longs, surtout quand on n'est pas sans quelque inquiétude. Que fera-t-on pendant quatre ou cinq heures encore qu'on doit passer là ? M. Martin et Bertrand jouent aux échecs, et Sophie s'endort en les regardant. A la chute du jour, il fallut plier l'échiquier et le remettre dans la voiture. On attela les chevaux, à l'aide d'un reste de crépuscule ; on se passa les rênes au bras ; on se coucha, et on invoqua le sommeil, qui fuit souvent quand on l'appelle.

Bertrand pensait à ses affaires, lorsqu'un petit vent frais lui passait sur la figure, et le forçait à ouvrir les yeux. M. Martin s'assoupissait, s'éveillait, trouvait le temps long, et faisait sonner sa montre à chaque quart-d'heure. Sophie dormait, comme on dort à son âge.

Il était minuit, et M. Martin crut voir, dans l'éloignement, un point lumineux. Il regarde, il observe, et bientôt il est convaincu que la lumière s'approche de la salle verte. Il pousse son ami, et lui montre le flambeau ambulant. « Je ne sais « ce que ce peut être, lui dit-il tout bas ; mais je « dirai bien ce que ce n'est pas : des voleurs, « des gardes-forestiers, soit qu'ils veulent sur- « prendre, soit qu'ils craignent d'être surpris, « ne portent pas de lumière. » Que feront-ils ?

Éveiller Sophie, c'est lui donner des inquiétudes, peut-être sans fondement. Marcher droit à la lumière, sans rien savoir, sans avoir, par conséquent, rien prévu, c'est vraisemblablement se compromettre. On convient de se recoucher, et de laisser passer le flambeau. Le pis-aller sera de se servir de ses pistolets, si on y est absolument forcé.

La lumière avance toujours. Quelques secondes encore, et celui qui la porte va s'embarrasser les jambes dans celles de nos voyageurs. Un chien, qui marche en avant, s'arrête devant eux, et se met à aboyer. La lumière disparaît.

Le chien était devenu muet, parce qu'il avait trouvé les débris du dîner. On s'observait mutuellement, et cette situation est loin d'être agréable. M. Martin se décida à en sortir, n'importe à quel prix. « Qui vive! cria-t-il d'une voix qu'il « s'efforça de grossir? Qui vive, vous-même, lui « répondit une voix de tonnerre? — Nous som- « mes des voyageurs égarés dans la forêt. — Oui? « Hé bien, restez-y. L'interlocuteur siffle son chien, et paraît décidé à battre en retraite. Le chien tenait le manche d'un jambonneau, dont aucun sifflet ne pouvait le détacher. Son maître ne sachant ce qu'il peut être devenu, tourne, à une distance respectueuse, en longeant la salle verte, et en continuant de siffler. On ne décrit pas, la nuit, un cercle bien exact, et le front de l'homme au chien vient frapper celui d'un des

chevaux. « Ah, mon dieu, ce sont des gendarmes!
« — Hé, non, nous sommes égarés, vous dis-je.
« Approchez-vous; je vais vous mettre la main
« sur notre voiture. »

Ce bruit confus de voix éveille enfin Sophie. Elle ouvre les yeux, étend les bras, et demande ce que cela veut dire. « Les gendarmes ne mènent « pas leurs femmes en embuscade, dit l'homme « que M. Martin cherche à rassurer. » Il s'approche; il s'assure qu'il y a bien là une calèche, et commence à respirer librement. Bertrand remet ses pistolets dans sa poche, aussi tranquillement qu'il les en a tirés.

« Comment avez-vous imaginé que des gen-
« darmes seraient ici, à cette heure, avec leurs
« chevaux, dans des halliers, à une demi-lieue
« de toute espèce de route? — Ma foi, quand on
« a peur, on ne raisonne plus. — Ne pouvons-
« nous savoir enfin qui vous êtes? — Je suivais,
« à l'aide de ma lanterne sourde, les traces de
« sang d'un animal qui est parvenu à arracher
« mon piége, et qui l'emporte avec lui. — Ah,
« vous êtes un braconnier. Ce métier-là est fati-
« gant. Venez prendre un verre de vin; cela ne
« vous fera pas de mal. — Et c'est la bonne ma-
« nière de faire connaissance avec quelqu'un. » Il tire sa lanterne de sa poche, en tourne le verre, et porte la lumière sous le nez de nos voyageurs... Il jette un cri; la lanterne tombe de sa main; il

s'enfuit, il court, il trébuche, il tombe; il se relève pour courir encore.

« Que diable, dit Bertrand, nos figures n'ont « rien d'épouvantable; celle de Sophie est au « moins rassurante. De quoi donc cet homme a- « t-il pu s'effrayer? Voyons, M. Martin, si votre « talent d'observateur ira jusqu'à éclaircir ceci. — « Ma foi, je vous avoue que je suis en défaut. Au « reste, ce braconnier est en fuite : occupons- « nous de nos propres affaires. »

Sophie était alarmée, hors d'elle. Elle exprima fortement le désir de s'éloigner d'un lieu, où on est obligé de se mettre en défense contre des ennemis qu'on ne connaît, ni ne voit, que lorsqu'on les a sur les bras. Bertrand n'eut pas besoin de presser M. Martin de se rendre au vœu de sa fille. Toujours prompt à obliger, il fut relever la lanterne, sans laquelle il eût fallu vraisemblablement attendre le jour, pour se tirer des taillis, dans lesquels on s'était engagé. Un observateur n'est pas obligé de penser à tout. Mais M. Martin remarquait, avec beaucoup de sagacité, qu'il arrive toujours quelque circonstance heureuse, dont la vanité cherche souvent à se faire honneur, quand on n'a eu que le très-petit mérite d'en avoir su profiter.

M. Martin marcha en tête de la voiture. Il tâchait, à l'aide de sa lanterne, de reconnaître l'herbe qu'ils avaient foulée, les branchages qu'ils

avaient brisés en venant. Bertrand conduisait les chevaux, aussi bien que le lui permettait la faible lueur de la lanterne. Sophie marchait entre ses deux protecteurs.

Tout à coup M. Martin s'arrête. Il recule; il écoute. Il croit entendre, à deux pas de lui, des soupirs, une sorte de gémissemens. Il s'avance, sa lanterne d'une main, et un pistolet de l'autre. Bertrand quitte les chevaux, et se précipite sur les pas de M. Martin. Sophie tremblait comme la feuille, lorsque elle les entendit rire, tous deux, aux éclats : c'était le pauvre chevreuil du braconnier, qui expirait de fatigue, d'épuisement et de douleur.

« Oh, oh, dit Bertrand, nous régalerons, avec « cela, les notables d'Achères; nous en enverrons « un quartier à chacun, et nous serons au mieux « dans leur esprit. Qui sait si ce chevreuil-là ne « me fera pas un jour adjoint du maire, ou, au « moins, membre du conseil municipal? — Vous « avez raison, Bertrand. Petites causes et grands « effets : cela se voit tous les jours. Portons ce « chevreuil dans la calèche. »

C'est quelque chose de bien singulier que ce qu'on appelle le hasard, disait M. Martin. Un pauvre diable vient furtivement tendre un piége dans la forêt; une bête s'y prend; il la cherche, et croit, avec quelque apparence de raison, la mettre sur son épaule, et l'aller vendre au marché de Pontoise ou de Saint-Germain. Pas du

tout; c'est nous qui l'emportons; nous qui n'avons rien fait pour l'avoir; qui même n'y pensions pas. Cela me rappelle le *sic vos non vobis*, de Virgile.

M. Martin allait revenir sur le hasard, et prouver que nous nommons ainsi un effet dont la cause nous échappe; mais que tout étant lié par des lois éternelles et nécessaires, il était impossible que le braconnier eût le chevreuil qu'il avait pris, et qu'il l'était également qu'il ne fût pas mangé à Achères. Il préparait, à ce sujet, des argumens irrésistibles, lorsqu'il fut ramené à des idées moins abstraites par deux voix qui crièrent ensemble : alte-là !

« Encore une aventure, dit M. Martin. » On s'approche, et nos voyageurs reconnaissent deux gardes-forestiers, à leurs bandoulières. « Que faites-« vous ici, messieurs? — Vous le voyez bien : « nous cherchons à retrouver notre route. — Vous « êtes des braconniers. — Des braconniers, qui « chassons la nuit, avec une calèche, deux che-« vaux, et une demoiselle, qui aimerait mieux « être dans sa chambre qu'ici. Cela serait nouveau, « par exemple. — Oh, on use de toutes sortes de « moyens pour nous tromper, et celui-là en vaut « bien un autre. — Non, ce ne sont pas des bra-« conniers! Viens ici, Thomas. Vois-tu ce che-« vreuil, qui a encore au pied le piége dans le-« quel ils l'ont pris? allons, messieurs, marchez « entre nous deux, et vous, mademoiselle, met-« tez-vous au milieu. Messieurs, dit Bertrand,

« nous savons obéir aux lois; mais soyez moins « durs dans vos expressions. On ne sait pas tou- « jours à qui on parle; d'ailleurs, vous n'êtes pas « les plus forts, quoique vous ayez chacun un « fusil. Voyez-vous ces pistolets à deux coups? « M. Martin en a autant dans ses poches. M. Mar- « tin! M. Martin, s'écrient les gardes-chasse », et ils disparaissent à l'instant.

« Allons, mon cher Bertrand, nous sommes « destinés à faire fuir tous ceux que nous ren- « controns. Voilà une nuit bien extraordinaire! « Oh! comme nous rirons de tout cela, quand nous « aurons dormi quelques heures! Quel plaisir, « pour moi, de débrouiller une confusion d'in- « cidens, dont le nœud m'échappe à présent! »

En discutant, en s'impatientant, en riant, on arrive enfin à un carrefour, où on trouve un poteau, portant deux planches à sa partie supérieure. Sur l'une est écrit : *Route de Pontoise*, et sur l'autre : *Route de Saint-Germain.*

« Nous voilà bien, dit M. Martin. Suivons tran- « quillement notre chemin; mais laissons ici ce « chevreuil, qui pourrait nous procurer quelque « nouvelle scène, avant que nous soyons chez Co- « gnard.— Ce n'est donc pas à Achères que des lois « éternelles et nécessaires veulent qu'il soit mangé? « — Je n'en sais plus rien. Mais raisonnons un « peu sur ce qui vient de nous arriver. Nous n'a- « vons de sensation que par l'impression que « produisent sur nous les objets extérieurs, et ces

« impressions se modifient d'après notre organi-
« sation. Il paraît que les sensations dominantes
« de ces deux gardes naissent du bien-être dont
« ils voient jouir leurs supérieurs, et de l'espoir
« d'obtenir, un jour, quelque place lucrative.
« Poussés, dans la forêt, par le désir de se signaler
« et de se faire valoir, ils ont cédé à l'impulsion
« de leurs organes, et, par conséquent, à une loi
« de la nécessité. Ils ne savaient où ils allaient.
« Peu leur importait même d'aller à droite ou à
« gauche. Une ouverture se présente; ils y pas-
« sent, parce que cela leur paraît plus commode
« que de chercher un autre sentier, et ce sentier
« les conduit droit où nous sommes. Ce qui s'est
« passé là-bas était donc l'effet d'une force néces-
« saire et irrésistible. — Quel conte! S'ils avaient
« fortement voulu passer ailleurs. — Alors, quelque
« impression étrangère à la première, et toujours
« indépendante d'eux-mêmes, aurait changé leur
« volonté, et ils auraient encore obéi à des lois
« nécessaires. Notre prudence, éveillée par la
« rencontre des deux gardes, nous force à déposer
« ce chevreuil sur la lisière du bois : ne sentez-
« vous pas que notre conduite, calculée sur notre
« intérêt présumé, est nécessairement ce qu'elle
« doit être? — Je parierais, si je le voulais, porter
« ce chevreuil sur mon épaule, chez M. de Pol-
« mont. — Non, vous ne pouvez pas parier. Vous
« ne voulez ni gagner mon argent, ni avoir une
« pleurésie : il faut donc que vous laissiez là le

« chevreuil. — Mais voilà le fatalisme tout pur.
« — C'était le système des anciens. Ils plaçaient
« le *Fatum* avant tous leurs dieux, qui, eux-mê-
« mes, y étaient soumis. — Savez-vous qu'il s'en-
« suivrait de tout cela que l'homme n'est pas libre?
« — S'il l'était, la religion et la crainte des sup-
« plices arrêteraient les grands coupables. — Il
« est donc injuste de les faire mourir? — Pas du
« tout. Un de vos membres est gangrené. Il n'est
« pas coupable; mais vous le faites couper pour
« le salut du reste du corps.

« Changeons de conversation. Celle-ci n'a rien
« d'attrayant pour mademoiselle. Voyez, mon ami,
« voyez les rayons du soleil levant dorer la cime
« de ces arbres. Savourez cet air balsamique
« qui joue à travers le feuillage. Écoutez le chant
« des oiseaux, qui célèbrent le réveil de la na-
« ture. A la naissance du jour, le voyageur res-
« pire librement au milieu d'une forêt. Il ne tient
« en rien à l'ordre social. Il est tout à la nature;
« il jouit de ses beautés. Je me complais à l'ad-
« mirer dans un de ses plus intéressans ouvrages. »
M. Martin regardait Sophie. Il s'incline devant
elle; il prend sa main, et la baise avec une sa-
tisfaction assez prononcée.

CHAPITRE IV.

Fête qui ne ressemble en rien à un auto-da-fé.

On arriva à la porte de la maison de Cognard, sans avoir rencontré aucun des habitans du village. M. Martin, qui aimait à tout expliquer, attribua à plusieurs causes la solitude absolue où il se trouvait. Ou, disait-il, ces bonnes gens se sont levés avant l'aurore, et ils sont allés aux champs, ou ils sont encore dans leurs lits. Cette dernière supposition était aussi vraisemblable que la première : c'était lundi, et le dimanche ne finit pas pour les gens du peuple. Aucune des conjectures de M. Martin n'était fondée.

On sonne à la porte de Cognard... « Entrez, « entrez vite, s'écrie le jeune homme, et cachez « vous. — Pourquoi donc, nous cacher? — En- « trez, vous dis-je, entrez. » Cognard conduit la calèche dans sa cour, et ferme la porte à la clé et aux verroux. Il met les chevaux à l'écurie, et revient à ces messieurs, qui le regardent d'un air étonné, et qui attendent l'explication de ce qu'il vient de leur dire.

« Je ne crois pas aux contes absurdes qu'on « débite et qu'on commente, en ce moment, sur « la place du village, où tous les habitans sont « rassemblés. Je dois trop d'ailleurs, à M. Martin, « pour ne pas me faire un devoir de veiller à sa

« sûreté, lors même que je partagerais les opinions « qui, de moment en moment, prennent ici plus « de consistance. Loin d'avoir dissipé les impres- « sions que vous y avez laissées avant-hier, vous « les avez portées, cette nuit, jusqu'à l'exaspéra- « tion.—Comment, cette nuit! Nous l'avons passée « tout entière dans la forêt de Saint-Germain. — « Je le sais bien. — Vous le savez! — Faites-moi « l'honneur d'entrer chez moi, et je vais tout vous « conter.

« Vous pouvez présumer que quelques bonnes « femmes d'Achères n'ont pas manqué de parler « du sorcier à monsieur le curé. Monsieur le curé, « homme fort estimable d'ailleurs, tient irrévo- « cablement à ses opinions : sa tête s'est montée. « Hier, il a soutenu, en chaire, l'existence des sor- « ciers, et il a cru la prouver, jusqu'à l'évidence, « en rapportant l'histoire de la Pythonisse, évo- « quant l'ame du prophète Samuel. Pendant la « journée, et une partie de la nuit, il n'a été ques- « tion, dans tous les coins du village, que de la « Pythonisse et de M. Martin. Le commis de la mai- « rie, qui a une bibliothèque choisie, de quarante « volumes au moins, racontait, sous les tonnelles « de Dubourg, toutes les histoires de sorciers « qu'il a trouvées dans ses bouquins; enfin, on « s'est séparé très-tard, et, vraisemblablement, on « n'a rêvé que de sorciers jusqu'au lever du soleil.

« Mais voici bien une autre histoire. Il y a une « heure qu'un homme écorché, meurtri, pouvant

« à peine se traîner, a crié, par les rues du vil-
« lage, que les sorciers du département tiennent
« leur sabbat dans la forêt de Saint-Germain;
« qu'il y a vu, a minuit, M. Martin et son do-
« mestique caressant une jolie diablesse, qui, sans
« doute, vient les trouver à commandement,
« comme Samuel apparaissait à la Pythonisse. Il
« ajoutait que vous lui avez offert un verre de
« votre vin; mais qu'il s'est bien gardé d'en boire,
« parce qu'il est ensorcelé, et que, d'ailleurs, il
« ne veut pas trinquer avec le diable.

« Un moment après, arrivent deux gardes-fo-
« restiers, criant à tue-tête que le sorcier va, à
« minuit, tendre un piége dans la forêt; que ses
« conjurations y font venir l'animal dont il a be-
« soin pour ses enchantemens; que cette nuit il
« a fait griller le cœur d'un chevreuil, qu'il a pi-
« qué de clous, ainsi que cela se pratique parmi
« les sorciers, sans doute pour attirer la grêle sur
« le village, ou pour faire périr les bestiaux. La
« foule s'assemble autour d'eux; les rues devien-
« nent trop étroites; on pousse les discoureurs
« vers la place publique. Là, chacun peut les voir,
« les interroger et les entendre, sans être trop
« serré. Cette scène de scandale et de sottises
« dure depuis une demi-heure, et finira je ne sais
« quand. Au reste, je m'estime heureux de trou-
« ver une occasion de prouver, à M. Martin, ma
« reconnaissance et mon dévouement.

« Encore du fatalisme, dit M. Martin. Il était

« impossible que les pratiques de Rosalie eussent « du lait aujourd'hui, parce qu'elle ne peut s'é- « loigner de la place publique, où la fixent la « curiosité, l'admiration, la terreur, tous les grands « ressorts de la tragédie. Ah, ah, ah, ah!

« Je ne vois pas, monsieur, reprit Cognard, « qu'il y ait rien de plaisant dans ce que je viens « de vous raconter. Je vous conjure de passer la « journée chez moi; de vous y tenir caché, et de « vous retirer, pendant la nuit prochaine, dans « un asile plus sûr que ce village. — Je n'en vois « pas qui me convienne davantage, et, partout, « on pourrait exciter un mouvement en frappant « fortement les imaginations. On sonne chez vous, « M. Cognard. »

Cognard court, ne fait qu'entre-bâiller sa porte, écoute et répond pendant quelques secondes; prend une grosse pièce de gibier, referme sa porte, vient déposer son fardeau dans sa cuisine, et va prendre de l'argent dans son armoire. « Monsieur, dit Bertrand, c'est notre chevreuil : « je le reconnais au jarret que le piége a coupé. « — Nous avons fait, mon cher Bertrand, tout « ce qui dépendait de nous pour qu'il ne fût pas « mangé à Achères : l'y voilà arrivé, malgré nous, « suivant les lois de la nécessité. Le piége est-il « resté au pied de l'animal? — Non, monsieur. « — Mon cher Cognard, dites à l'homme qui a « été forcé d'apporter ici cette bête, par l'espoir « que M. de Polmont la lui paierait plus cher

« qu'un autre, que vous lui donnez deux louis « du piége. »

Qui se trouve heureux de vendre un chevreuil douze francs, ne se fait pas prier pour gagner deux louis. Cognard revient avec le piége; Bertrand le replace au jarret de l'animal.

« Mon cher Cognard, je vous prie de me ren- « dre un second service. — Ordonnez, monsieur. « — Allez chez le curé, et dites-lui qu'un parti- « culier, logé chez vous, désire lui parler. — « Vous voulez parler au curé, qui, hier, a prê- « ché contre vous! y pensez-vous, M. Martin? — « Si vous me refusez ce que je vous demande, « j'irai moi-même chez le curé. — J'y vais, mon- « sieur, j'y vais.

« Le peuple, dit M. Martin à Bertrand, res- « semble aux vagues de la mer. Le moindre vent « les agite; un rayon du soleil les calme. Quand « j'aurai détrompé ceux qui, à présent, me met- « traient en pièces, quand j'aurai acquis leur con- « fiance, ils voudront nous dédommager de leur « injustice; leur dévouement n'aura plus de bor- « nes, et vous serez ici plus en sûreté que par- « tout ailleurs. »

L'intrépidité de Bertrand ne s'était démentie en aucune circonstance. Mais sa fille était avec lui; c'est pour elle seule qu'il craignait, et il la regardait avec une douloureuse inquiétude. « Je « lis dans votre cœur, lui dit M. Martin. « Vous « vous abandonnez à son impulsion, et vous ne

« voyez pas que vous ajoutez aux alarmes, déja « trop vives, de cette enfant. Rassurez-vous, So- « phie, je vous réponds de tout. »

Le curé parut, impatient de voir l'homme sur lequel Cognard ne lui avait donné que des indications propres à piquer sa curiosité. M. Martin le reçut avec politesse, et la plus grande affabilité : il n'est pas de moyens plus sûrs de disposer favorablement ceux dont on veut se concilier les bonnes graces.

Ainsi, un brutal finit par exciter la colère, parce que les sensations se communiquent par l'influence qu'exercent les corps les uns sur les autres : telle était la façon de penser de M. Martin.

Il fallait qu'il disposât le curé à entendre, sans répugnance, ce qu'il avait à lui dire, et il était nécessaire, pour arriver à son but, de prendre un détour heureux. M. Martin parla d'abord de la caisse de la fabrique : elle était, répondit le curé, dans un fort triste état, et M. Martin donna dix louis. Les pauvres n'étaient pas nombreux dans le village; mais ils étaient tous infirmes, et la charité manquait d'activité : M. Martin donna dix louis encore. Le curé ne savait comment exprimer sa reconnaissance.

M. Martin lui présenta Sophie. « Voici, dit-il, « une jeune personne qui sera votre parois- « sienne. Je la recommande à votre protection « et à votre amitié. — Monsieur, elle peut comp- « ter sur l'une et sur l'autre.

« — A propos, monsieur le curé, que se passe-

« t-il donc à Achères? On n'y parle, m'a-t-on dit,
« que de magie et de sorciers. — Oh, monsieur,
« tout le village est en rumeur. — Les saintes
« écritures donnent à ces bruits-là quelque ap-
« parence de vérité. L'ame de Samuel apparut à
« la Pythonisse. Simon, le magicien, défia saint
« Pierre, et succomba. — J'ai prêché hier sur ce
« sujet-là. —Et vous avez fait observer à vos pa-
« roissiens que ces prodiges, nécessaires alors
« aux vues de Dieu, ne se renouvellent plus au-
« jourd'hui. —Ils se renouvellent, monsieur; mais
« uniquement par l'intervention de l'esprit malin,
« et nous en avons un exemple très-récent dans
« ce village. — Prenez garde, monsieur le curé,
« les apparences sont souvent trompeuses. — Il
« s'agit ici, monsieur, de faits positifs et suffi-
« samment prouvés. — Il ne faut qu'un mot,
« quand les esprits sont disposés à la recueillir,
« pour propager une erreur. Ces mots répétés
« par des personnages considérés, accrédités par
« l'ignorance et la passion, ont préparé la Saint-
« Barthelemi et les massacres des Cévennes. —
« Ces misérables-là étaient des huguenots. —Hé,
« n'était-ce pas assez, monsieur le curé, qu'ils
« fussent damnés dans l'autre monde? Fallait-il
« les égorger, les brûler dans celui-ci? Jésus-
« Christ mourant dit, en parlant de ses bour-
« reaux : *Mon Dieu, pardonnez-leur,* et il nous
« a prescrit de nous aimer et de nous aider mu-
« tuellement. Que peuvent faire de mieux ses mi-
« nistres, que penser et parler comme lui?

« Vous êtes un homme éclairé et respectable, « monsieur le curé : il n'y a ici qu'une voix sur « votre compte. Mais croyez-vous, qu'hier, votre « zèle ne vous ait pas entraîné trop loin? —*Zelus « domûs tuæ comedit me.* — A la bonne heure; « mais quels regrets n'auriez-vous pas, si vous « aviez exposé un homme irréprochable à des « violences que vous-même ne pourriez plus ar- « rêter? Il est écrit aussi : *Omnis homo mendax.* « Le grand Fénelon s'est rétracté dans la chaire « de vérité, et si vous étiez tombé dans une er- « reur grave, refuseriez-vous de suivre un si bel « exemple? — Ce serait pour moi un devoir. — « Hé bien, je vous assure, monsieur le curé, que « l'homme qui bouleverse tout ici, n'est pas plus « sorcier que vous. —Des preuves, monsieur, des « preuves. — Oh, je vais vous en donner. »

M. Martin raconte sa propre histoire, du moment où il est descendu à l'auberge du Coq-Hardi, jusqu'à son retour par la forêt de Saint-Germain. Il rapporte tout ce qu'il a dit à Dubourg, d'après ce qu'il a vu chez lui. Il conduit le curé dans la cuisine, et lui fait voir le chevreuil. Il lui fait remarquer que la peau n'a pas été touchée, et que le conte du cœur, rôti et bardé de clous, n'est qu'un mensonge et une absurdité. Il le prie de regarder Sophie, et lui demande si elle lui inspirerait de l'effroi la nuit ou le jour, dans une forêt ou ailleurs. « Elle ne peut inspirer, répon- « dit le curé, que de l'intérêt et de la confiance.

« — Hé bien, monsieur, voilà la prétendue dia-
« blesse de la nuit passée, et c'est moi qui suis le
« sorcier. — Vous, monsieur... — Et un sorcier
« comme il n'y en a jamais eu, reprit Cognard,
« enchanté de la tournure que prenait l'affaire.
« C'est à lui que je dois ma place, et la certitude
« d'épouser Rosalie dans huit jours

« Je n'ai que peu de mots à ajouter, continua
« M. Martin. Cette jeune personne est la fille de
« mon homme de confiance, de Bertrand que
« voici. Je veux récompenser ses longs services,
« et le fixer ici. Nous avons été chercher Sophie
« à Dieppe, où je l'ai fait élever. En revenant,
« nous avons été emportés par mes chevaux; ils
« nous ont jetés dans l'épaisseur de la forêt; la
« nuit nous y a surpris, et nous avons été forcés
« de l'y passer tout entière. Voilà, monsieur le curé,
« sur quels évènemens, très-simples, on a élevé
« des montagnes que votre sagesse va aplanir.

« — Mais, monsieur... il me semble... je ne
« sais si le respect que je dois à mon état et à
« moi-même, me permet de haranguer sur une
« place, ou figurent quelquefois polichinelle et le
« marchand de pilules? — Hé, monsieur, tous les
« hommes ne sont-ils pas plus ou moins marion-
« nettes, quoiqu'ils ne voient pas les fils qui les
« font mouvoir, et ne cherchons-nous pas à nous
« faire avaler mutuellement des pilules, quelque-
« fois bien amères? Rassurez-vous. A présent, on
« prêche partout; les prédicateurs, en plein vent,

« sont ceux qui ont le plus de vogue, et qui ga-
« gnent le plus d'ames et d'argent. — C'est, en
« effet, ce que disent certains journaux. — Pour-
« quoi ne feriez-vous pas comme eux? Vous savez,
« d'ailleurs, que le monde entier est le temple
« du seigneur, et que le ciel en est la voûte. —
« Vous avez raison, monsieur, vous avez raison,
« et je crois à présent que loin d'être sorcier, vous
« prêcheriez comme un ange. »

Le curé sortait pour aller calmer les têtes qu'il avait exaltées la veille. Il faut, pensait M. Martin, qu'une girouette tourne au gré du vent, et c'est le mien qui souffle aujourd'hui... « Ah, monsieur
« le curé, quand vous aurez exercé, avec succès,
« votre ministère de paix, déclarez à vos parois-
« siens que mon intention est de donner à dîner
« aux notables du village, ici, dans ce parc;
« j'en obtiendrai la permission de M. de Polmont,
« et je charge Dubourg de l'entreprise. Cette
« petite fête sera d'un excellent effet : on ne croit
« plus à la sorcellerie de ceux avec qui on a dîné.
« Un dîner a même souvent démasqué des hom-
« mes qui étaient très-loin d'être sorciers, et
« auxquels on n'accordait un mérite proportionné
« à l'importance de leurs places, que parce qu'on
« ne les avait vus que de loin. Monsieur le curé,
« vous nous ferez l'honneur de dîner avec nous,
« et vous voudrez bien vous asseoir entre M. de
« Polmont et moi.

« Maintenant, Sophie paraît tranquille. Co-

« gnard, avez-vous fait meubler cette chambre, « ainsi que je vous en ai fait prier par monsieur « le maire ? — Oh, certainement, monsieur. — « Bertrand, conduisez-y votre fille, et faites-lui « prendre un peu de repos. »

Cognard dit à M. Martin qu'il va se rendre sur la place; qu'il ne peut résister à l'envie de voir comment les choses vont se passer. « Oui, « oui, mon cher Cognard. Approchez-vous du « curé, et soufflez-le, s'il oublie quelque chose « d'essentiel. »

M. Martin, qui n'aura rien à faire jusqu'au retour de Cognard, va s'allonger dans un grand fauteuil de paille, et s'endort, plein de confiance, dans les mesures qu'il vient de prendre. Bertrand, étendu par terre, enveloppé dans son manteau, se tourne, se retourne, et trouve enfin le sommeil, quoiqu'il ne soit pas convaincu de l'adresse et de l'efficacité des soins de monsieur le curé; mais, comme il l'a fort bien dit, deux jours avant, la nature ne perd jamais ses droits.

Monsieur le curé n'eut pas de peine à prouver, ainsi qu'il l'avait dit la veille, qu'il y a des sorciers : on a toujours gain de cause, quand on parle à des gens persuadés. Il sua ensuite sang et eau pour convaincre son auditoire que rien de ce qu'il avait avancé n'était applicable à M. Martin. C'était un homme selon Dieu, et la preuve irréfragable de son orthodoxie était dans les vingt louis donnés à la fabrique et aux pauvres.

Tout le monde n'a pas le talent d'improviser, et ce n'était pas la partie brillante du curé. Cognard, qui s'était fait son acolyte, et qui, à propos de M. Martin, le voyait prêt à remonter au massacre des innocens, Cognard prit la parole, et interpella Dubourg. Il lui demanda si son nom n'était pas écrit sur sa porte; si de la rue on ne voyait pas sa chambre jaune, quand la croisée était ouverte ; s'il ne faisait pas sécher dans sa cour les langes de son enfant, et si tout autre que M. Martin n'aurait pu parler de ce qu'il venait de voir ? Dubourg ouvrit la bouche autant que le lui permit la capacité de sa mâchoire, et les auditeurs commencèrent à entr'ouvrir les leurs. Le braconnier, poussé vivement, fut obligé d'avouer, au risque de payer une amende, que c'était lui qui avait tendu le piége. Le curé jura, sur sa foi de pasteur, qu'il avait vu le chevreuil intact chez M. Cognard, et qu'ainsi on n'avait pu faire de conjurations sur son cœur rôti. Enfin, il déclara que M. Martin régalerait les notables, et que le curé prendrait sa part du festin. Oh, alors toutes les bouches s'ouvrirent d'une grandeur démesurée.

M. de Polmont était présent, toujours prêt à tirer son écharpe de sa poche, et à faire agir ses gendarmes, qui n'attendaient qu'un coup d'œil. Il jugea que l'orage se calmerait, sans qu'il eût le chagrin de déployer son autorité, et il se char-

gea de la péroraison du discours, commencé par monsieur le curé, et continué par Cognard.

« Mes amis, dit-il, c'est beaucoup, sans doute, « que de revenir sur une erreur capitale, et de ren- « dre à un honnête homme l'estime à laquelle il « a le droit de prétendre, et que la colomnie lui « avait ôtée; mais encore faut-il qu'il le sache, et « M. Martin a causé tant de bruit dans ce vil- « lage, que la réparation doit être aussi bruyante « que l'offense. Que le tambour de la garde na- « tionale prenne sa caisse; que le ménétrier ac- « corde son violon; que les jeunes filles aillent « prendre leurs ajustemens du dimanche; qu'elles « se parent de fleurs, et allons tous ensemble « complimenter M. Martin.

« Je veux que la gaieté termine une journée « qui avait commencé sous de tristes auspices. « M. Martin donne à dîner aux notables; moi, « je ferai danser les jeunes gens dans mon parc. « Les vieillards se chargeront de faire circuler, « avec modération, un joli petit vin blanc, dont « je les engage à ne pas se laisser manquer. Al- « lons, mes amis, ne perdez pas de temps; pré- « parez-vous, et venez me prendre chez moi. »

Jamais orateur ne communiqua, de la tribune d'Athènes où de Rome, des impressions aussi promptes et aussi vives que celles que produisit monsieur le maire, adossé au grand tilleul. Tous les fronts étaient sereins, toutes les bouches

riantes. Les jeunes filles, se tenant sous le bras, gagnaient leur domicile, en sautant par anticipation. Les garçons couraient chez le maréchal-ferrant, qui était aussi barbier, et qui, par conséquent, n'avait pas la main très-légère. L'un pour se donner un air plus masculin, faisait raser un duvet que l'œil apercevait à peine; celui-là se faisait faire la queue. La mercière vendit sept aunes de ruban de soie, et deux paires de gands de fil blanc. La blanchisseuse de linge fin fut obligée de prendre trois ouvrières, pour repasser des cravates, qui n'avaient été mises que deux jours, et qui, pourtant, n'étaient pas mal chiffonnées.

Cognard apprend à Dubourg que c'est lui qui a l'entreprise du dîner. Il lui conseille de prendre une charrette, et de courir acheter ce qui lui manque pour un repas de trente à quarante personnes : or, Dubourg manquait de tout. « Ne « vous occupez pas du rôti, lui dit Cognard. On « mettra le chevreuil tout entier à la broche, et « vous verrez que si son cœur a été grillé, ç'a « été au feu de votre cuisine. »

Bientôt on se rassemble sur la place. Le curé, qui juge à propos de faire quelque chose pour les vingt louis de M. Martin... Hé bien, que fera le curé? Distribuera-t-il, à l'instant, dix de ces louis aux pauvres? Rassemblera-t-il les marguilliers, pour arrêter l'emploi qu'on fera des dix

autres ?... Il fait sonner, à volée, la cloche unique de la paroisse, pour faire honneur à M. Martin.

Le tambour et le ménétrier prennent la tête du cortége, et on se rend, en silence, à la grille du château. M. de Polmont sort de chez lui, en uniforme, en écharpe, et l'épée au côté. On marche vers la jolie petite maison isolée, et lorsqu'on est arrivé à la porte, le tambour et le ménétrier commencent leur tintamarre. Quelques enfans, qui ne sont pas tout-à-fait étrangers aux beaux arts, embellissent le concert par le son harmonieux de leurs mirlitons.

Bertrand, qui, depuis quelques mois, ne dormait pas profondément, s'éveille en sursaut, et tire M. Martin par une jambe. « Oh, oh, dit celui-ci, « voilà un réveil bien différent de celui que nous « avions à redouter. Des tambours, des violons, « des cornemuses, des cris de joie!... c'est char- « mant, c'est charmant! Ouvrons, Bertrand, ou- « vrons. »

M. Martin paraît, et aussitôt les rangs s'ouvrent pour le recevoir. Le maire lui adresse un joli discours, auquel il répond d'une manière tout-à-fait spirituelle. Des applaudissemens, partis de mains fortes et calleuses, retentissent jusqu'aux extrémités du village. On entoure M. Martin, on le presse; on le regarde avec intérêt, avec bienveillance. Rosalie et Cognard sont occupés à prévenir la suffocation, qui peut être la suite d'empressemens trop marqués.

« Mes amis, dit M. Martin, je ne connais de « réconciliation sincère que celle qui se fait le « verre à la main.—Bravo, bravo M. Martin! —Je « ne peux vous donner à dîner à tous; mais al- « lons chez Dubourg, et faisons sauter une pièce « de son meilleur vin.—Bravo, bravo, M. Martin!

« — Rosalie, je vous prie de rester ici. Quand « Sophie s'éveillera, vous voudrez bien lui pro- « curer les choses dont elle aura besoin. Bertrand, « vous devenez bourgeois d'Achères; je n'ai plus « de services à exiger de vous. Je vous dispense « de me suivre. Allons, mes amis, marchons. »

« Madame Dubourg, voilà des gens de bonne « volonté, qui monteront la meilleure pièce de « votre vin : vous n'avez qu'à la leur indiquer. » Vingt, trente paysans se présentent aussitôt. Ils n'attendent pas la lumière; ils n'ont pas besoin de cordes; ils se précipitent, et justifient le proverbe : Il y a un dieu pour les ivrognes. La pièce est montée, et il n'est pas arrivé le moindre accident.

« Mais, dit M. Martin, on ne boit pas trois cents « bouteilles de vin sans manger quelque chose. « Allons, mes amis, courez, apportez ici le pain, « le beurre, les œufs et les jambons qu'on vou- « dra vous vendre dans le village. Je paierai « partout. — Bravo, bravo, M. Martin! »

« Ah ça, dit M. de Polmont, pensez-vous à « ce que vous faites? Vous allez enivrer tous mes « administrés. — L'ivresse du plaisir n'est jamais

« dangereuse. — Mais comment avez-vous fait, « pour ramener, sur votre compte, le curé, qui « est bien l'homme le plus entêté... — Contredire « un sot, c'est vouloir l'irriter. Parler dans son « sens, est le moyen de le tourner comme on le « veut : voilà tout mon secret. Le curé n'a plus « rien à me refuser, et je parie que je le fais dan- « ser ce soir. — Vous! — Moi. — Vingt-cinq louis? « — Tope.

« — Et ces bonnes gens, qui passent tout à « coup, d'une fureur ouverte, au calme, à la « confiance, et même à l'admiration. Hem? quelle « bizarrerie! — Monsieur le maire, il n'y a pas « loin de la roche Tarpéienne au Capitole. Il ne « faut au peuple qu'un instant pour franchir cet « intervalle, et telle est la force de l'imitation, « qu'il suffit quelquefois d'un homme pour en « entraîner des milliers d'autres : c'est ainsi « qu'une terreur panique se communique, en un « instant, à toute une armée. Revenons à nos « villageois.

« Encroûté de préjugés, toujours prêt à persé- « cuter l'homme éclairé, qui veut soulever le ban- « deau que la cupidité, la superstition, le despo- « tisme ont fixé sur ses yeux, le vulgaire ne mérite « pas qu'on s'efforce de rectifier son jugement. « Mais on peut accorder à la pitié ce qu'on refu- « serait à l'opiniâtreté et à un sot orgueil. Je pou- « vais, il y a deux heures, sortir de ce village, « pour n'y jamais rentrer : j'y suis resté, et je n'ai

« rien fait que dans l'intérêt de vos paysans. — « Vous êtes un homme bien extraordinaire! Quand « vous connaîtrai-je donc parfaitement? — Mon- « sieur le maire, me permettez-vous de donner « mon dîner dans votre parc, et voudrez-vous bien « prendre le haut bout de la table? —Je me rendrai « à votre invitation, et vous pouvez faire chez moi « ce que vous feriez chez vous. Mais pourquoi « détourner la conversation? — C'est que, sans « doute, il ne me convient pas de la soutenir. »

Quinze cents œufs dans quinze paniers; trente-deux jambons dans quatre hottes; une charrette chargée de pain, entrent dans la cour de Dubourg, au moment où la pièce de vin est debout et défoncée. Tous les yeux la menacent à la fois.

« Madame Dubourg, apportez ici toute votre « batterie de cuisine. Allumez un fagot ou deux, « au milieu de la cour, et faites-moi quelques « douzaines de copieuses omelettes. Qu'on coupe « les jambons par tranches, qu'on les fasse frire, « et vive la joie! Vive M. Martin! répondent à « la fois tous ses convives. »

Chacun met la main à l'œuvre. On va, on vient, on se hâte, on se heurte, on rit, on chante. Le feu du fagot pétille; le beurre crie dans les casseroles et dans les poêles. On s'arrange, comme on le peut, dans tous les coins de la cour, dans la grange, et même dans la chambre jaune. On boit, on mange, on est content. M. Martin a pris un verre; il porte la santé des habitans d'Achères.

A ce dernier trait, tous les bonnets, les casquettes, les chapeaux sautent en l'air. On bénit M. Martin, qui est si bon, si généreux, et qui, surtout, n'est pas fier. Le pauvre est toujours reconnaissant, lorsque le riche veut bien voir en lui un homme : cela arrive si rarement! MM. de Polmont et Martin se retirent.

« Encore une réflexion dit le maire. Vous avez « épuisé toutes les provisions du village, et de- « main la famine sera ici. —Pourquoi vous occu- « per d'une chose à laquelle ces gens-là ne pen- « sent pas? Le peuple est imprévoyant, et c'est « un bonheur pour lui : l'idée du lendemain affli- « gerait des êtres qui n'ont jamais de subsistance « assurée, et qui ne s'aperçoivent qu'ils sont quel- « que chose dans l'état, que par les *avertissemens* « que leur fait distribuer le receveur des impo- « sitions.

« Si le peuple pensait à son avenir, il joindrait, « au sentiment de sa misère, les soucis qui tour- « mentent l'homme riche. Il renoncerait au ma- « riage, par la crainte de faire des enfans, qui « seraient malheureux à leur tour. Cependant le « peuple multiplie plus que les grands, parce « que c'est le seul plaisir qui ne coûte rien, du « moins pour le moment. La naissance de l'en- « fant, sa layette, sa dentition, rien n'est prévu. « Au moment où l'embryon sort de son étui, le « père regarde s'il a une main au bout de chaque « bras; prend sa bêche ou sa coignée, va travail-

« ler, et revient gaiement le soir. Il ne craint pas « que les cris du nouveau-né interrompent son « sommeil : le canon n'éveillerait pas un journa- « lier. La mère-nourrice souffre ; mais elle sait « que l'impatience ne remédie à rien, et elle « prend son parti. Tout n'est pas bien, sans « doute ; mais les choses pourraient être plus « mal. Résignons-nous, et soyez tranquille : vos « habitans trouveront le moyen de dîner demain.»

Le maire rentre chez lui, et M. Martin se retire chez Cognard. Il trouve un assez bon déjeuner, servi dans la chambre de Sophie. Il est dû aux soins de Rosalie, et M. Martin l'invite à le partager, et à se placer à côté de Cognard. Il fait mettre Bertrand entre sa fille et la jolie laitière. Bertrand s'en est défendu pour la forme. « Vous êtes devenu citoyen, mon cher Bertrand, « et un honnête homme ne déshonore jamais ce- « lui qui l'admet à sa table. Déjeunons, mes amis : « je crois que nous en avons besoin. »

Cognard avait la plus grande envie de présenter sa mère et ses sœurs à M. Martin. M. Martin désirait donner à Sophie quelque consistance dans le village, en la liant d'amitié avec les plus proches parentes de monsieur le régisseur. Il décida, en conséquence, que Rosalie irait les chercher, et les amenerait pour l'heure du dîner.

« Oh, oh, dit M. Martin, il me reste bien peu « d'or! Bertrand, donnez un billet de mille francs « à Cognard. Il voudra bien le changer chez le

« receveur, et aller payer ce qu'ont pris les dis-
« ciples de Noé, que j'ai mis en subsistance chez
« Dubourg. » Bertrand tire un portefeuille de dessous son habit, et Cognard s'étonne en le voyant garni comme celui de l'intendant d'un prince. En allant, en payant, il pensait à ce nom de M. Martin, qui ne s'accordait pas trop avec une opulence aussi remarquable. Il y a là-dessous quelque chose d'extraordinaire, pensait-il. Mais le secret de M. Martin est celui d'un honnête homme : respectons-le.

Bertrand et M. Martin connaissent le prix du temps, et ne sont pas de ceux qui se plaignent de sa lenteur, parce qu'ils ne savent pas l'employer. Ils parcourent les rues du village, en attendant l'heure du dîner. Il est naturel de vouloir connaître le lieu qu'on va habiter, et puis la chambre de Sophie ne saurait suffire à elle et à son père. Il leur faut une fille pour les servir, et Cognard ne peut se passer que de la pièce qu'il a meublée. Bertrand n'a pas besoin d'un palais; c'est sous un toit modeste qu'il peut vivre inconnu; mais, enfin, il lui faut quelque chose. Ces messieurs tournent, vont, reviennent, cherchant un *écriteau*, qui ne se trouve nulle part. L'écusson du notaire les frappe.

L'activité, soutenue de beaucoup d'argent, lève promptement tous les obstacles. Ils entrent; ils s'expliquent; on leur répond. Une femme veuve, vivant d'un très-modique revenu, habite

une maisonnette qu'on peut rendre décente. Une cuisine et une espèce de salle à manger, deux chambres au-dessus, et une mansarde, sous le toit, pour la servante; un petit jardin, fort mal tenu, au fond duquel est une tonnelle, que couvre une jeune vigne, composent l'habitation que convoitent M. Martin et Bertrand.

On en donnera huit cents francs pour l'année; mais la veuve délogera dans les quarante-huit heures. Bertrand fera porter, à son nouveau domicile, les meubles qu'il a chez Cognard. Il ira acheter ce qui lui manque, à Pontoise, et il en amenera un barbouilleur-colleur de papier. Un journalier, homme de goût, s'il y en a à Achères, retournera le jardin, et quelques fleurs qu'il y mette, Sophie sera toujours la plus belle et la plus fraîche.

Le notaire a mandé la propriétaire. Six mois d'avance lui sont comptés. L'aspect de l'argent est toujours d'un grand effet : tout est convenu et arrêté.

La maisonnette est située au milieu du village : on ne peut rien tenter là, à force ouverte. Si on osait se le permettre, Bertrand et sa fille trouveraient un défenseur dans chacun des habitans. Ils connaîtront bientôt l'attachement que M. Martin porte à l'intéressante famille : ils seront tous ses amis.

En attendant que les lieux soient prêts à recevoir les nouveaux locataires, on logera au Coq-

Hardi. M. Martin se réserve la fameuse chambre jaune, dans laquelle il a développé un talent d'observation, dont les suites, cependant, pouvaient n'être pas plaisantes.

Vous n'avez pas oublié que Dubourg, descendu, pour un moment, à l'emploi de pourvoyeur, doit avoir parcouru un rayon suffisant pour trouver de quoi régaler dignement messieurs les notables. Semblable à la renommée, bien qu'il n'ait pas d'ailes, ni de trompettes, et que son cheval n'aille qu'au pas, il a répandu sur son passage le bruit de la fête magnifique qui doit avoir lieu le soir. Déja les marchands de pain d'épices, de petits couteaux, de faïence à mettre en loterie, les danseurs et les danseuses les plus fameux des villages voisins, se mettent en marche, les uns la hotte sur le dos, les autres précédés de racleurs qui leur écorcheraient les oreilles, si une heureuse habitude ne leur avait rendu cet organe insensible.

Deux heures sonnent. Les Nestors d'Achères se traînent dans le parc de M. de Polmont. Madame et mesdemoiselles Cognard sont présentées à M. Martin, qui, à son tour, leur présente Sophie, et la recommande à leur amitié. Le maire et le curé paraissent les derniers : un des priviléges des grands est de se faire attendre.

La table est fort bien arrangée, grace aux courses, aux démarches, et à l'intelligence de Rosalie et de Cognard. M. Martin invite ses convives

à prendre place. Les cinq femmes, que je viens de nommer, sont seules admises au banquet. M. Martin consent que la nature ait fait les hommes égaux, autant qu'ils peuvent l'être avec des figures, une organisation, des forces différentes ; qu'ils soient égaux enfin comme les cinq doigts de la main ; mais il veut, pour le maintien de l'ordre social, que la différence des conditions soit maintenue. Or, le maire, le curé, le notaire et le percepteur n'étant pas mariés, la mère, les sœurs, la future épouse de monsieur le régisseur, et Sophie surtout, sont, très-certainement, ce qu'il y a de mieux dans le village, et tout le monde sait, comme M. Martin, qu'un dîner où il n'y a pas de femmes, est la chose la plus ennuyeuse.

Dubourg n'avait pas habité les villes ; il n'avait donc pas été maître-clerc de procureur. Il ne connaissait pas nos grands poètes, ni seulement la fameuse satire, où l'empoisonneur Mignot est si bien caractérisé. Tous les gargotiers, cependant, devraient lire cette satire-là. Si elle ne leur dit pas ce qu'il faut faire, elle leur apprendrait au moins ce qu'ils doivent éviter.

Six grands garçons, en gilets et en pantalons blancs, attendent que le Mignot d'Achères leur donne l'ordre de servir. La cloche, qui appelle à dîner les commensaux du château, se fait entendre, et aussitôt quatre potages, l'un au gras, l'autre à l'oignon, le troisième au lait, le dernier

à la citrouille, garnissent les quatre coins de la table, ordre de service nouveau; mais qui en vaut bien un autre. Au milieu, figure un morceau de la fesse d'une vache, que Dubourg érige en bœuf. Les bords du plat, de quinze pouces de diamètre, sont garnis de côtelettes et de ris de veau. La tête de l'animal, sa fraise, son foie et ses pieds forment les quatre entrées. Pour hors-d'œuvre, des échalottes roulées dans le sel et le poivre, des concombres coupés par tranches, et nageant dans le vinaigre.

Au second service, doit paraître le chevreuil tout entier, étendu, avec grace, sur une planche de quatre pieds de long. La tête et les jambes seront soutenues par des fourchettes de bois, dont Dubourg a garni une poche de son tablier, en jouant de la serpette dans le jeune bois de M. de Polmont. En tête et en queue du chevreuil, paraîtront les deux cuisses rôties du veau, qui joue ici un si grand rôle. Six poulets au cresson, chacun dans leur plat, rempliront les vides.

Point d'entremêts parce que Dubourg n'a pas étudié l'*office;* mais le dessert sera copieux. Des pêches et des abricots, des abricots et des pêches, couvriront les taches que la nappe aura reçues : les fruits seront donc innombrables.

A l'aspect du premier service, MM. Martin et de Polmont, Bertrand et Cognard se mettent à rire. Le curé ignore s'il rira, ou s'il restera impassible, parce qu'il ne sait pas trop ce qui pro-

voque la gaieté de ces messieurs. Il juge cependant qu'il ne peut y avoir d'inconvénient à imiter ceux dont on recherche les bonnes graces ; or, M. Martin a donné pour la fabrique, pour les pauvres, et rien encore pour les frais du culte : le curé fait un effort, et rit de sont mieux.

Il y a toujours, dans cette manière de rire, quelque chose de forcé qui n'échappe pas à un œil scrutateur. « Le curé est un flatteur, dit M. Mar-
« tin à l'oreille du maire. Vous allez voir qu'il ne
« sait de quoi il rit. Convenez, monsieur le curé,
« continua-t-il d'un air très-sérieux, que voilà un
« repas vraiment patriarcal? — Oui, monsieur,
« très-patriarcal. Jacob et ses descendans rece-
« vaient-ils un parent, un étranger de marque, ils
« tuaient un chevreau. Ici on a dépecé un veau :
« on doit faire mieux qu'ailleurs où est M. Martin. »
M. Martin répond au compliment par une profonde inclination de tête, et regarde le maire, en se pinçant les lèvres.

Quelque drôle que soit un dîner, l'homme le plus difficile, et qui ne peut, en sortant de table, aller se dédommager chez un restaurateur, trouve toujours quelque chose qu'on peut avaler. Messieurs les notables dînaient à merveille, et les autres pas trop mal. On parle ordinairement beaucoup, quand la gourmandise n'est pas stimulée. M. Martin causait avec le curé, ou plutôt il parlait seul : le curé, homme de bon appétit, ne répondait plus que par monosyllabes. M. Martin

avait soin de lui verser, assez fréquemment, de certain vin qu'avait fait venir M. de Polmont, dont un curé de village, et bien d'autres, ne trouvent pas l'occasion de se régaler tous les jours. M. Martin savait, mieux que personne, que le bon vin établit l'intimité entre les convives ; que l'intimité fait naître la confiance, et que la confiance dispose à recevoir et à suivre les impulsions que veulent nous donner ceux qui ont l'art de diriger des machines.

Les violons commencent à se faire entendre, dans le lointain, et s'approchent par degrés. La jeunesse du village, brillante ou non, va paraître dans le parc. M. Martin observe son curé. Il a l'œil vif et le teint animé. Il est au degré où l'homme, en conservant toute sa tête, est cependant disposé à hasarder bien des choses : il ne reste, pour le déterminer, qu'à le pousser adroitement.

« Monsieur le curé, dit M. Martin, ce n'est pas « sans raison que l'Église proscrit la danse. Si « les bals ne sont pas précisément des réunions « scandaleuses, ils tendent évidemment à faire « naître des liaisons qui, pour la plupart, sont « loin d'être innocentes. — Et le genre de danses « qu'on se permet aujourd'hui, monsieur, n'est-il « pas révoltant? La valse, surtout, n'a-t-elle pas « été imaginée par le démon de la luxure? Une « fille se jette, sans pudeur, sans scrupule, dans « les bras d'un jeune homme, dont l'œil avide

« se promène sur son sein. Qu'elle fasse un faux « pas, et qu'elle tombe, les voilà tous deux dans « la position que des chrétiens ne doivent pren- « dre qu'avec l'autorisation de l'Église. Cela est « affreux, épouvantable ! — Que j'aime ce pieux « courroux, monsieur le curé ! Toujours fidèle à « vos devoirs, vous avez, sans doute, parlé en « chaire contre les bals ? — Parlé, monsieur ! « j'ai tonné, et je n'ai rien obtenu. Le plaisir « présent l'emporte sur la crainte de l'enfer. Ré- « pétons avec Jérémie : *Désolation de la désola- « tion*, et convenons que Jésus fut bien bon de « mourir pour cette canaille-là.

« — S'il est vrai, ainsi qu'on l'assure, et comme « je le crois, monsieur le curé, qu'il n'est pas « de fable qui ne doive sa première origine à une « vérité, altérée par des traditions successives, « et détruites, enfin, par le temps, il en doit être « de même des institutions humaines, et si nous « remontions aux temps les plus reculés, peut- « être trouverions-nous que la musique et la « danse viennent d'une source divine.

« Les anges chantent et chanteront, pendant « toute l'éternité, les louanges du Très-Haut. Voilà « certainement l'origine de la musique, et n'est- « il pas vraisemblable qu'à l'exemple des esprits « purs, l'homme a consacré à Dieu les premiers « sons mélodieux qu'ait formés sa bouche? L'Église « paraît tellement pénétrée de cette vérité, que, « les jours ordinaires, elle nous fait entendre l'or-

« gue, et qu'aux grandes féries elles nous donne « des messes à grand orchestre, où on n'entre « que par billet, ce qui n'est pas très-canonique.

« Ouvrons les livres saints; nous y verrons « que les filles de Sion dansaient. — Oui, M. Mar- « tin; mais elles dansaient entre elles. — Et, ar- « rivées au zénith de chaque saut, elles croyaient « avoir raccourci d'autant l'intervalle qui les sé- « parait du ciel, et, en effet, monsieur le curé, « qu'est-ce que danser, si ce n'est faire une suite « d'efforts pour se détacher de la terre, à laquelle « un instinct secret dit à l'homme qu'il est étran- « ger.

« S'il est impossible d'extirper des préjugés ou « des abus dangereux, des sages tels que vous, « monsieur le curé, peuvent au moins en tirer « un parti avantageux, et puisque vous ne pou- « vez anéantir la danse, pourquoi n'essaieriez- « vous pas de la ramener à la noblesse et à la « pureté de son origine? Une si belle entreprise « est digne de vous. — Mais comment voulez- « vous, M. Martin... — Voyons, réfléchissons. « D'abord, il est d'autres chants que les airs mon- « dains, dont vous êtes blessé avec tant de rai- « son. L'air des *alleluya*, par exemple, excite « une sainte gaieté. Les filles ne pourraient-elles « pas danser entre elles, et les garçons entre eux, « des menuets sur le chant de l'*O Filii?* Le me- « nuet est une danse noble, grave, et qui écarte « toute idée de volupté. — Mais par quels moyens

« amener ces gens-là... — Par la force de l'exem-
« ple, monsieur le curé, et le vôtre doit être
« entraînant. Dansons ensemble le premier me-
« nuet. — Ah! M. Martin, je n'attendais pas de
« vous une semblable proposition! Qui, moi, je
« me donnerais en spectacle!... — Hé, monsieur,
« de jeunes demoiselles, modestes, sages, élevées
« dans les principes d'une austère piété, n'ont-
« elles pas récité, en public, les beaux vers d'Es-
« ther et d'Athalie? Les prélats les plus respec-
« tables n'assistaient-ils pas aux spectacles de
« Saint-Cyr? L'intention, enfin, ne sanctifie-t-elle
« pas tout? — Mais, M. Martin, mon ministère...
« — En est-il au-dessus de celui du Prophète-
« Roi, et ne savez-vous pas que David dansa,
« au son de sa harpe, devant l'arche qu'on pro-
« menait dans Israël? Monsieur le curé, ce jour
« peut devenir un grand jour, un jour à jamais
« mémorable. Rendez-vous à ma prière, à mes
« raisonnemens. Prêchez, prêchez d'exemple. Je
« vais partager cette bonne œuvre avec vous. —
« Mais, M. Martin... — Venez, venez. — Ne m'en-
« traînez donc pas ainsi; vous avez l'air de me
« faire violence, et si je parais céder à la force,
« je ne donnerai pas d'exemple. — Voilà une ré-
« flexion pleine de sagesse. Vous ne pensez et
« vous ne dites que des choses excellentes. Mar-
« chons librement, l'un à côté de l'autre. Vous
« êtes justement en habit court... — Et je dan-
« sais fort bien le menuet, il y a trente ans. Il

« me vient une bonne idée, M. Martin. — La-
« quelle, monsieur le curé ? — Je vais préparer
« mes paroissiens à me voir danser. Je dois leur
« faire part de mes motifs. Soyez tranquille ; je
« serai très-court. » Le curé monta sur un banc.
« Mes frères, dit-il, puisque je ne peux vous em-
« pêcher de danser, je veux au moins vous ap-
« prendre qu'on peut s'amuser honnêtement, sans
« se mêler scandaleusement les uns avec les au-
« tres. Je veux vous apprendre à sanctifier le bal,
« et vos jambes, qui ne vous ont pas été données
« pour courir à votre perte. »

Au grand étonnement des spectateurs, le fameux menuet commence sur l'air d'*O Filii.* La manière dont le danse le curé, étonne encore davantage. Il faut, disait-on, que nos contredanses soient bien condamnables, puisque monsieur le curé, qui danse si bien, n'ose se les permettre. Aussitôt chacun veut danser le menuet, qu'il ne sait pas, sur l'air d'*O Filii.* Le curé, pendant quelque temps, dirige les danseurs, en versant des larmes de joie. Il embrasse tendrement M. Martin, et se retire chez lui.

O instabilité des choses humaines ! On s'ennuya bientôt de se croiser gravement, homme à homme, fille à fille. On convenait que le menuet n'est pas dangereux, peut-être parce qu'il endort debout ; mais on murmurait tout bas que ce n'est pas là danser. Les amours ne s'arrangeaient pas de la séparation absolue des deux

sexes, et, de minute en minute, la nature effaçait les impressions qu'avait produites monsieur le curé.

Chassez le naturel, il revient au galop.

Bientôt la profane contredanse se fit entendre. Le plaisir acquit une vivacité d'autant plus marquée, qu'il avait été long-temps comprimé. Il était dans tous les cœurs; il brillait dans tous les yeux.

Monsieur le maire avait eu de la peine à sortir de la stupéfaction où l'avait jeté la démarche du curé. « J'ai perdu, j'ai perdu, dit-il enfin à « M. Martin, et, en vérité, je devrais payer dou- « ble, car je croyais bien parier à coup sûr. — « Et moi aussi, parbleu. Ainsi cet argent n'ap- « partient à aucun de nous. Envoyez-le au curé, « qui boit et qui danse le soir avec celui qu'il « voulait griller le matin. Voilà les hommes. Ap- « prenez à les connaître. »

Je me suis éloigné des personnages que j'ai laissés dans la foule, pour ne m'occuper que de ceux qui, tout à l'heure, étaient en évidence. Qu'ont fait, que font Bertrand, Sophie, Cognard, sa mère, ses sœurs et sa piquante Rosalie?

Sophie, en entrant dans le bal, avait entendu un murmure d'admiration, qui fait toujours un certain plaisir à une jeune personne. Mais celle-ci ne peut être réellement flattée que des éloges de Stanislas; ce n'est que pour lui qu'elle veut

être belle. La joie, le bonheur qu'expriment les yeux de Rosalie et de Cognard, ajoutent à la tristesse de ses sensations. Heureux, disait-elle à son père, ceux qui sont nés dans une classe jusqu'à laquelle l'envie dédaigne de descendre ; qui, libres de ce qu'on appelle les usages du grand monde, ne connaissent des convenances que ce qui leur convient véritablement; qui ne conçoivent pas que le don de la main ne suive pas immédiatement celui du cœur; pour qui, enfin, aimer et être heureux sont une seule et même chose !

Quand on est triste et qu'on réfléchit, on est loin d'avoir envie de danser. Sophie avait refusé les invitations de tous les jeunes gens, qui, d'abord, s'étaient empressés autour d'elle. Peut-être aussi se rappelait-elle ce que son père avait été, et conservait-elle, dans son état actuel, cette noble fierté qui intéresse, et qui plaît à ceux qui peuvent l'apprécier. Mais, ici, elle n'était connue que de son père et de M. Martin. On se borna cependant à trouver singulier qu'une jeune et jolie fille n'aimât pas la danse, parce qu'elle avait mis, dans ses remerciemens, cette grace, cette amabilité qui embellissent jusqu'à la beauté, et qui gagnent tous les cœurs.

Cognard était tout à Rosalie. Il ne voyait, il n'entendait qu'elle ; ce n'est qu'avec elle qu'il dansait. Mais pendant le dîner, dont il faisait les honneurs, il avait eu, plusieurs fois, l'occasion

d'adresser la parole à Sophie. Son maintien, ses réponses décentes, ses expressions toujours pures, sans avoir rien de recherché, l'avaient frappé fortement. Ce n'est pas, se disait-il, la fille d'un domestique. Je commence à douter que Bertrand l'ait réellement été. Un important secret ferme la bouche de ces trois personnages. Vous voyez que Cognard est aussi observateur.

En conséquence de ces réflexions, il avait recommandé la jeune étrangère à sa mère et à ses sœurs, et, sans leur rien communiquer des soupçons vagues qu'il avait conçus, il les assura qu'il paierait, de toute sa reconnaissance, les attentions qu'elles auraient pour Sophie, les soins qu'elles lui accorderaient. Un fils affectionné et respectueux a nécessairement une mère sensible. Celle-ci ne quittait pas la jeune demoiselle, lorsque Bertrand n'était pas avec elle, et que le goût de la danse entraînait ses deux filles. De loin en loin, elle surprenait un soupir; elle se sentait émue, et laissait parler son cœur. Ce langage-là est entraînant. Sophie répondait avec une sorte d'abandon, et bien que la mère Cognard n'entendît, n'appréciât pas aussi bien que son fils ce que lui disait la jeune personne, elle sentait que le cœur de dix-sept ans était dans une certaine harmonie avec le sien, et cela lui suffisait.

On se lasse de tout, même de danser. Le théâtre, d'ailleurs, sur lequel les danseurs développaient leurs talens, n'était pas élastique. La satiété fit

sentir le besoin du repos, et puis il fallait, dès le matin, trouver, au bout de la bêche, le pain de la journée. Ce parc, si peuplé, si riche en groupes folâtres et variés, n'était plus, à dix heures, qu'une vaste et sombre solitude. Ainsi, disait M. Martin à Bertrand, passent tous les plaisirs de convention : il n'en reste, le lendemain, que le souvenir de ce qui a dit quelque chose à l'esprit, ou de ce qui a intéressé le cœur. Quoi de brillant comme un feu d'artifice ? Cent fusées, qui s'élancent dans les airs, fixent l'admiration des spectateurs : leur ravissement s'éteint avec la dernière. Les ténèbres les environnent et les attristent. Ils s'interrogent. Qu'est-ce que tout cela, et qu'ai-je éprouvé ? Une secousse qui m'a, pendant quelques minutes, arraché à moi-même, pour faire naître ensuite des réflexions tristes sur le peu de durée des illusions, et sur le vide qu'elles laissent après elles. Or, toute action qui n'est pas louable ou utile, tout plaisir qui n'a pas sa source dans le cœur, ne sont que des illusions. Que d'illusions dans ce monde !

Cognard conduit au Coq-Hardi M. Martin, Bertrand, et mademoiselle Sophie. Il leur souhaite une bonne nuit, avec le ton de déférence que ses observations lui prescrivent de prendre. Il revient dire un bonsoir bien plus familier et plus doux à sa chère Rosalie. Ce n'est pas elle qui reconduira sa mère et ses sœurs : il se gardera bien d'exposer quatre femmes, la nuit, dans des che-

mins de traverse. Il met un cheval à sa carriole, et s'achemine vers cette ferme, à laquelle il doit le cœur de Rosalie, la bienveillance de M. Martin, et dont, dans quelques mois, il s'éloignera cependant sans retour.

CHAPITRE V.

Soulevons le voile.

Il était cinq heures du matin. Cognard revenait doucement dans sa carriole, et comme l'imagination ne perd pas son activité, parce que le corps se repose, il pensait à Rosalie, à son prochain mariage, à M. de Polmont, aux moyens d'améliorer sa terre, que son prédécesseur avait laissée dans une sorte d'abandon : un fripon, qui s'occupe exclusivement de lui, trahit doublement son commettant.

Cognard passait de ces objets à M. Martin, à Sophie, à Bertrand. Il se rappelait certains mots qui lui paraissaient obscurs, qui l'étaient en effet pour lui, et qui indiquaient nécessairement quelque mystère qu'il s'efforçait en vain de pénétrer. D'après la conduite de ces trois personnes, leur secret ne devait rien avoir d'alarmant pour la société : ceux qui aiment à faire du bien ne troublent pas l'ordre public. Ainsi, Cognard, après s'être inutilement fatigué la tête, se résuma en ces termes : Aimons ceux à qui nous devons notre

bien-être, comme on nous prescrit d'aimer la Providence, qui est impénétrable.

Quand on est tout à ses pensées, les yeux voient, sans s'attacher à rien. Cognard s'aperçut enfin qu'un homme marchait à côté de sa carriole. Cet homme paraissait vouloir lui dire quelque chose. Il le regardait, il ouvrait la bouche, il la refermait; un demi-sourire, assez forcé pourtant, agitait ses lèvres de temps en temps; il laissa, enfin, échapper une de ces phrases banales par lesquelles commence toujours une conversation entre gens qui ne se connaissent pas. « Voilà, « monsieur, une bien belle matinée. — Superbe, « monsieur. — La journée sera chaude. — Je le « crois comme vous. »

L'inconnu se tait. Bientôt après il renoue l'entretien, mais avec une sorte d'embarras, qui inspire de la défiance à Cognard. « Monsieur est « vraisemblablement de ce pays? — Oui, mon- « sieur. Et vous? — Oh, moi, je suis de Paris. « — Et vous venez vous promener à la campa- « gne? — Je ne me promène pas. Je cherche, « avec persévérance, des personnes à qui j'ai de « grandes obligations, et qui sont menacées d'un « évènement fâcheux... — Que vous désirez pré- « venir? — Ah, monsieur, qui me dirait où elles « sont, leur rendrait, et à moi, un service si- « gnalé! — Leurs noms? — Elles voyagent sous « des noms supposés. — Ce sont donc des mal- « faiteurs? — Pas du tout. — Et vous n'avez au-

« cune notion sur la route qu'elles ont prise ? —
« Pardonnez-moi. Elles sont parties avant-hier
« de Pontoise, et n'ont pas passé à Saint-Ger-
« main. Il est donc vraisemblable qu'elles se sont
« arrêtées dans quelque village de ce canton. —
« Oui, cela est possible. — D'autant plus qu'elles
« voyagent avec leurs chevaux, dans une calè-
« che... — Dans une calèche !... Deux hommes
« et une jolie demoiselle ? — Vous les avez ren-
« contrés, reprend l'inconnu, avec une joie qui
« paraît à Cognard avoir quelque chose de per-
« fide ? — Non, je ne les ai pas rencontrés. —
« Vous en avez au moins entendu parler ? —
« Beaucoup. — Et où vous a-t-on dit que sont
« ces voyageurs ? — Je n'ai rien appris de positif
« à ce sujet. Mais un jeune homme de mes amis
« peut vous donner plus que des indices, et puis-
« que vous prenez tant d'intérêt à ces personnes,
« qui sont, dites-vous, estimables, allez au vil-
« lage des Loges, là, à une lieue d'ici, dans la
« forêt. Suivez ce chemin, il vous y conduira.
« Entrez à l'auberge du Cadran-Bleu. Mon ami,
« qui a de l'argent à recevoir de l'aubergiste, y
« sera dans deux heures. — Et comment s'ap-
« pelle votre ami ? — Firmin. »

L'inconnu veut continuer ses questions. Cognard le salue, fouette son cheval, et s'éloigne au grand trot. Cet homme est un fripon, pensait-il. Si M. Martin lui a fait du bien, il a nécessairement été trompé, à moins toutefois... Ah,

Cognard, qu'oses-tu penser ! Tu croirais M. Martin capable de couvrir des crimes du masque de la bienfaisance ! Cette gaieté, cette franchise, qui ne le quittent jamais, n'annoncent-elles pas une ame qui ne connaît pas le remords ?

Ce drôle-ci s'est trahi en me parlant. Ses yeux, son front, le son de sa voix n'étaient pas en harmonie avec ses paroles. Peut-être est-il le chef de quelque bande qui poursuit secrètement M. Martin, Bertrand et sa fille ; qui les oblige à changer de noms, et à se cacher dans un assez pauvre village : c'est cela, c'est cela. Voilà le moment de marquer ma reconnaissance à M. Martin : je n'en laisserai pas échapper l'occasion. Peut-être cette circonstance inattendue me fera-t-elle découvrir quelque chose, sans que je me sois permis de questions déplacées, et j'en serai bien aise : je ne peux me le dissimuler.

Cognard presse son cheval, et va droit à l'auberge de Dubourg. Il apprend que M. Martin n'est pas levé ; mais il insiste sur la nécessité où il est de lui parler à l'instant, et comme un cabaretier de village ne résiste pas au régisseur d'une terre de quatre-vingts mille livres de rente, il est permis à Cognard d'aller frapper à la porte de la chambre jaune.

M. Martin était dans cet état où, dit-il, on est placé entre le sommeil et la veille ; où les idées se présentent comme à travers un voile, et n'en sont que plus agréables ; où l'imagination n'a pas

repris toute son activité, et s'arrête nonchalamment, et avec complaisance, sur les objets qui lui plaisent, et que lui offre, sans le concours de sa volonté, la mémoire, agent inexpliquable, qui nous refuse souvent ce que nous lui demandons, et qui nous présente brusquement, et sans transition, ce que nous ne cherchons pas. M. Martin demande qui frappe. La voix de monsieur le régisseur est reconnue ; il est admis. M. Martin se remet dans son lit, et invite Cognard à s'asseoir près de lui.

Cognard lui rend, mot pour mot, la conversation qu'il a eue avec l'inconnu, et il observe M. Martin. Le calme qui suit un sommeil tranquille, se peint encore dans ses yeux et sur son front.

M. Martin prie Cognard de lui dépeindre l'homme avec lequel il s'est entretenu. Trente ans environ ; cinq pieds un pouce, à peu près ; les cheveux plus roux que blonds ; la figure ronde et colorée ; les jambes grêles et longues.

« C'est ce coquin d'Éric, s'écrie M. Martin, « avec une certaine émotion. — Je crois comme « vous, monsieur, que cet homme est un fripon. « — Cognard, vous avez adroitement donné le « change à ce drôle-là. Vous me prouvez votre « intelligence et la sincérité de votre attachement : « je vous prouverai que je sais reconnaître ce « qu'on fait pour moi. Le moment de parler est « venu. Je vais m'habiller, et me rendre chez le

« maire : vous m'y accompagnerez. Là, vous con-
« naîtrez l'homme qui vous estime assez pour
« n'avoir plus de secrets pour vous, et qui resser-
« rera, autant qu'il est possible, l'intervalle qu'un
« nom va établir entre nous.

« Je suis, d'ailleurs, intéressé à vous éclairer
« sur bien des choses. Vous pouvez m'être utile
« encore, et l'ignorance où vous êtes, pourrait,
« plus tard, vous égarer, ou vous empêcher de
« profiter de quelque circonstance heureuse.

« Mais quel est ce Firmin, dont vous avez parlé
« à Éric ? — C'est le brigadier des gendarmes ré-
« sidant à Achères. — J'entends. Il se travestira,
« avec un ou deux de ses hommes ; ils iront aux
« Loges ; ils entreront au Cadran-Bleu, et ils ar-
« rêteront ce coquin-là. — Voilà précisément,
« monsieur, ce que j'ai pensé. — Et ce trait de
« prévoyance ajoute à ma confiance en vous. Oui,
« Éric sera arrêté. Je suis las d'opposer des mé-
« nagemens à des attaques continuelles, et je
« dois plus à un ami vivant, qu'à la mémoire de
« celui que j'ai perdu. Il est temps que tout ceci
« finisse. »

M. Martin éprouva, pour entrer chez M. de Polmont, les difficultés qu'on avait opposées à Cognard, au Coq-Hardi. Mais M. Martin veut fortement tout ce qu'il doit vouloir, et il pénètre dans la chambre à coucher. Cognard est sur ses pas.

« Monsieur le maire, des circonstances impé-

« rieuses m'obligent à lever le masque dont je « me suis couvert à Achères, et dans quelques- « unes des villes voisines. Mais je désire, j'ai « même le droit d'exiger que ce que je vous con- « fierai reste caché entre nous trois. Que le comte « Obinski et la comtesse sa fille ne sachent rien « des mesures que nous allons prendre, et, puis- « que nous pouvons agir sans leur intervention, « gardons-nous de troubler la tranquillité dont ils « commencent à jouir. Qu'ils soient toujours pour « vous, pour Cognard, comme pour tous les ha- « bitans du village, Bertrand et Sophie. Je ne « veux être ici que Martin. Cependant je vais me « nommer : je suis le prince Paloski. »

M. de Polmont avait l'usage du très-grand monde. Mais un prince qui le surprenait au lit, et qu'il avait reçu assez cavalièrement, ne laissait pas de l'embarrasser un peu. Il veut sonner; le prince l'arrête. « Je vous devine, lui dit-il; mais « je viens de vous déclarer que je veux continuer « à n'être ici que Martin. Ainsi, pas d'étiquette. « Les momens sont précieux; il faut n'en perdre « aucun. Habillez-vous, pendant que je vous « parlerai.

« Le projet de rétablir le royaume de Pologne, « et d'en faire une barrière entre la Russie et « l'Allemagne, fut une des conceptions heureuses « de l'homme qui a fait de si grandes choses et « de si grandes fautes. Mais ce n'était pas à Mos-

« cou que pouvait s'opérer la restauration de ma
« patrie.

« Cependant la proclamation de l'indépendance
« et de l'agrandissement de la Pologne électrisa
« tous les esprits, et la France put, pendant un
« moment, compter autant de soldats qu'il exis-
« tait de Polonais.

« J'étais lié, depuis mon enfance, avec le prince
« Borloff, qui tenait un rang distingué à la cour
« de Pétersbourg, et qui reçut souvent, de son
« souverain, des marques d'une confiance sans
« bornes.

« Borloff, attaché à ses devoirs autant qu'à son
« prince, employa toutes les ressources de son
« génie et de la politique, pour neutraliser les
« efforts de la France. Propriétaire de quarante
« villages, je devais à mes concitoyens, de toutes
« les classes, l'exemple du dévouement et du cou-
« rage. J'armai mes vassaux, et le comte Obinski,
« moins riche, mais aussi dévoué à la cause pu-
« blique, m'imita et me suivit.

« Nous passâmes ensemble le Niémen et la Bé-
« résina, rangés sous les bannières du célèbre et
« malheureux Poniatowski. Ce fut pendant cette
« mémorable et si triste campagne, que je recon-
« nus les grandes qualités d'Obinski, et que je
« lui vouai une amitié inaltérable.

« Borloff et moi n'avions pas cessé de nous ai-
« mer, quoique nous fussions attachés à des partis

« différens : l'affection qui est fondée sur l'estime,
« et qu'a nourrie une longue habitude, est indé-
« pendante des orages politiques. Lorsque les
« vainqueurs décidèrent que la Pologne tout en-
« tière appartiendrait à la Russie, Borloff m'écri-
« vit, et me conjura de faire, pour calmer mes
« compatriotes, et les amener à des sentimens de
« résignation, autant d'efforts que j'en avais fait
« pour les rendre indépendans. Hélas, ils auraient
« eu un roi Polonais au lieu d'un souverain russe,
« et le gouvernement aristocratique eût également
« pesé sur eux ! Il faut que je l'avoue, à la honte
« de l'humanité, les grands seigneurs polonais
« ne s'occupaient que d'eux, et le peuple, accou-
« tumé à une subordination stupide, ne sait, par-
« tout, que vivre et mourir pour ses chefs, en
« servant des intérêts auxquels il est presque tou-
« jours étranger.

« Je sentis que la résistance serait désormais
« sans objet. Il me répugnait de verser inutile-
« ment le sang humain, et je secondai Borloff de
« tout mon pouvoir. Mon rang, mes richesses,
« une réputation non contestée, m'avaient donné
« une influence que je n'employai que pour ren-
« dre le repos à mon pays.

« Obinski, né avec une imagination ardente,
« et doué d'une rare intrépidité, ne put supporter
« l'idée de voir la Pologne soumise aux czars, qui,
« si long-temps, ont été ses tributaires. Il manœu-
« vra secrètement ; il chercha à susciter des trou-

« bles. Il a trop de jugement pour avoir espéré « de résister aux forces de la Russie. Mais il vou- « lait mourir les armes à la main, et s'ensevelir « sous les débris de la Pologne. Il n'a pas eu cette « satisfaction, et il s'est perdu. Je le lui avais pré- « dit ; mais son malheur même m'a attaché plus « étroitement à lui, et j'ai tout quitté pour le « servir.

« Cependant Borloff ne cessait de parler de moi « comme d'un homme qui avait singulièrement « contribué à la soumission de la Pologne. Je fus « invité à me rendre à la cour, et Obinski y fut « mandé par un tout autre motif.

« On m'offrit des décorations, des dignités. « J'acceptai les premières pour ne pas déplaire ; « mais je déclarai que je voulais consacrer le reste « de ma vie à l'étude et au repos. Obinski fut « vivement réprimandé. On lui enjoignit d'être « plus circonspect à l'avenir, et on lui défendit « de retourner en Pologne, sans l'autorisation du « gouvernement.

« C'est à Pétersbourg que nous vîmes, pour la « première fois, la princesse Borloff, et cette « entrevue décida du reste de la vie du comte.

« La princesse n'était plus jeune. Cependant « elle était loin de l'âge où les passions s'anéan- « tissent. Obinski avait quarante ans; mais sa taille « est belle, sa figure est noble, et elle était ani- « mée par un certain air chevaleresque, qui sé- « duit et entraîne bien des femmes.

« Il était sans cesse invité à se dédommager, « dans la société de la princesse, des dégoûts, « des humiliations dont on l'avait abreuvé à la « cour, et qui irritaient un homme naturellement « emporté. Paula, sa fille unique, dont il n'avait « pas voulu se séparer, était comblée des bontés « de madame Borloff. Elle avait un fils, âgé alors « de dix-huit ans. Beau, aimable et sensible, il « chercha à plaire à Paula, et il y réussit facile- « ment. Sa mère, uniquement occupée d'Obinski, « favorisait, sans le savoir, leur amour naissant.

« La fortune de Paula n'était pas considérable. « Sa naissance n'est pas illustre, mais elle est dis- « tinguée. La princesse pouvait consentir à ce « mariage, et, en tout ce qui n'était pas affaires « publiques, elle avait pris, sur le prince, un « ascendant qui rendait le succès vraisemblable.

« Elle laissa pénétrer à Obinski le prix auquel « elle mettait ses bontés pour sa fille. Tout dé- « pendait de lui.

« Mais un cœur ulcéré et ambitieux s'ouvre « difficilement à l'amour. La princesse, d'ailleurs, « n'avait rien de ce qui inspire ces fortes passions, « qui auraient pu changer la manière de voir et « de sentir du comte. Il n'était assidu auprès d'elle « que parce qu'elle écoutait avec complaisance, « et des marques d'un vif intérêt, des plaintes « amères, qui l'auraient bientôt fatiguée, si on « se lassait d'écouter l'objet qu'on aime avec vio- « lence.

« Les aveux indirects de cette dame l'éclairè-
« rent enfin. Ils l'indisposèrent, au lieu de le
« charmer. Il s'éloigna du palais Borloff, et me
« consulta sur le parti qu'il avait à prendre.

« Mon ami, lui dis-je, une femme ne pardonne
« jamais à celui qui a dédaigné son cœur et sa
« personne. Si elle ne se venge pas, c'est qu'elle
« sera dans l'impossibilité de le faire. Mais vous
« sentez que l'épouse d'un homme qui a rendu
« des services éminens, doit être bien vue à la
« cour, et y avoir du crédit. J'ai lieu de croire la
« princesse astucieuse, intrigante, et sa physio-
« nomie n'annonce pas la bonté. Retournez en
« Pologne, si vous pouvez en obtenir la permis-
« sion, et, au nom de ce que vous avez de plus
« cher, vivez-y tranquille, et étranger à toute es-
« pèce d'affaires. Nous avons fait un rêve de gloire,
« qui ne s'est pas réalisé : le temps de la soumis-
« sion est venu.

« La princesse, outrée de ne plus voir Obinski,
« lui écrivit plusieurs lettres, où, à travers une
« grande réserve d'expressions, perce une passion
« capable de se porter à tous les excès. Ces let-
« tres indiquent suffisamment la source d'où part
« la haine invétérée que cette femme a jurée aux
« Obinski. Nous les avons conservées : ce sont
« des armes qu'on laisse dans un arsenal, jusqu'à
« ce que le moment de s'en servir soit venu.

« Le comte dédaigna de répondre à ces lettres,
« et il eut le tort de vouloir rester à Pétersbourg.

« L'homme, disait-il, qui n'a pas tremblé en pré-
« sence des armées russes, ne fuira pas devant la
« femme d'un oppresseur subalterne de son pays.

« Cependant, le jeune Stanislas était profon-
« dément affligé de ne plus voir Paula, et Paula
« souffrait beaucoup de cette séparation. Le jeune
« homme se présenta plusieurs fois à mon hôtel,
« et je refusai de l'y recevoir, prévoyant que ces
« entrevues seraient bientôt connues; qu'elles ir-
« riteraient la princesse, et qu'elles lui donne-
« raient des sujets de plaintes, justes en appa-
« rence. Obinski adore sa fille. Vaincu par ses
« instances, il oublia mes avis. Il eut la faiblesse
« de recevoir, plusieurs fois, Stanislas en mon
« absence. L'amour de ces jeunes gens s'accrut
« par les obstacles, et l'espèce de persécution
« qu'on leur suscitait. Stanislas, exaspéré, de-
« manda, à son père, la main de Paula. Borloff
« parla de cette proposition à la princesse, en
« homme d'état, qui s'occupe exclusivement de
« grandes affaires, et qui abandonne à sa femme
« la direction de son intérieur. La princesse fut
« révoltée de l'idée d'avoir pour bru la fille de
« l'homme qui l'a méprisée. Elle manifesta son
« opinion d'une manière qui ne permit plus au
« prince de revenir sur ce mariage.

« Cependant elle fit épier les démarches de son
« fils. Elle sut qu'il voyait secrètement Paula. Sa
« haine et ses craintes augmentèrent. Elle jugea
« Obinski d'après elle. Elle trembla qu'il disparût

« avec sa fille, après avoir engagé Stanislas à les « suivre, et qu'un mariage, contracté selon les « lois de la Pologne, fit triompher le comte de « son animosité. Elle ne garda plus de mesures.

« Elle rendit au souverain les propos que l'am- « bition déçue, l'humiliation, le chagrin avait ar- « rachés à Obinski. Elle les envenima; elle inter- « prêta jusqu'à son silence. Il avait inspiré des « craintes; elle persuada facilement qu'il était « dangereux, et, pour éloigner tout soupçon sur « sa véracité, elle para, d'un dévouement sans « bornes, ce que sa délation avait d'infame.

« L'ordre d'arrêter le comte fut signé à l'instant. « Borloff, chargé de le faire exécuter, manqua, « peut-être, pour la première fois, à son devoir; « mais je ne dois voir, dans sa conduite envers « moi, que de la générosité. Il m'aimait, il savait « combien Obinski m'est cher, et il me fit remet- « tre, par un homme de confiance, un billet qui « ne me donnait que quatre heures pour faire « disparaître le comte.

« Je vis qu'il n'y avait pas un moment à perdre. « J'ordonnai à tous mes domestiques de partir « à la minute, et de conduire, à petites journées, « mes chevaux à Varsovie. Je donnai mes instruc- « tions à Obinski, et je courus prendre congé du « maître. Je prétextai des lettres qui rendaient « indispensable mon départ précipité : on me crut.

« Maître, par l'éloignement de mes domesti- « ques, de faire librement mes dispositions, je fis

« travestir le comte et sa fille. Obinski, méconnaissable par un faux nez, qui, depuis, lui a souvent été utile, n'était plus qu'un domestique français dont une partie de la figure avait été gelée au retour de Moscou, et que je venais de prendre à mon service pour le faire courir en avant de ma voiture. La belle et intéressante Paula fut transformée en jockei, et monta sur le siége. Nous traversâmes Pétersbourg en plein jour, et avec audace. Il est des circonstances où on périt, quand on ne sait pas tout oser.

« On arrêta ma voiture à la barrière. Un homme vraisemblablement attaché à la police, et qui tenait un papier, qui, je crois, était le signalement d'Obinski, ouvrit ma portière, et me regarda attentivement pendant quelques secondes. Il ne fallait pas un long examen pour s'assurer que je n'étais pas celui qu'on cherchait. Cet homme salua profondément les cordons dont j'étais chamarré, et ferma ma voiture. Nous repartîmes.

« Je conclus de ce qui venait de se passer, que Borloff, pour se mettre à l'abri de tout reproche, avait commencé l'exécution de l'ordre qu'il avait reçu, par la clôture des barrières, démonstration qui devait faire du bruit dans le public. Peut-être avait-il présumé qu'Obinski se hâterait de se cacher chez quelqu'un de mes affidés, jusqu'à ce qu'il pût sortir de la ville sans s'exposer. Peut-être, encore, avait-il pensé que mon

« ami ne serait plus à Pétersbourg, quand on en « fermerait les barrières. Quoi qu'il en soit, nous « courûmes toute la journée, et, à l'approche de « la nuit, je pris Paula dans ma voiture.

Nous ne nous arrêtâmes, en Pologne, que le « temps nécessaire pour m'assurer des rentrées « de fonds considérables partout où je voudrais « m'arrêter avec Obinski et sa fille : il me suffit, « pour cela, d'une conférence d'une heure avec « mes régisseurs. Nous courûmes sans relâche, « jusqu'à ce que nous eussions quitté le territoire « dépendant de la Russie. Nous respirâmes alors, « et nous nous embrassâmes avec cette effusion « de cœur naturelle à deux personnes qui vien- « nent d'échapper à un danger imminent, et à « celui qui les a sauvées.

« Nous nous arrêtâmes à Berlin. Je crus que le « comte n'avait rien à craindre dans cette capi- « tale, et je l'engageai à y reprendre son nom, « et à vivre selon son rang.

« Je retournai aussitôt à Pétersbourg, pour tâ- « cher d'arranger la malheureuse affaire que la « princesse avait suscitée à mon ami. Téméraire « pour lui seul, et portant, pour sa fille, la pré- « voyance jusqu'à la timidité, dès que je fus éloi- « gné, Obinski alla la cacher dans une espèce de « communauté, près de Postdam, où il la fit re- « cevoir sous un nom supposé.

« Je n'avais d'espérance qu'en Borloff. Lui seul, « à Pétersbourg, pouvait s'exposer pour moi. Je

« le trouvai mourant, et je reçus son dernier « soupir.

« Les bienséances me condamnaient à faire, à « sa veuve, un compliment de condoléance. Elle « le reçut avec une extrême froideur. Moins af- « fectée de la mort de son époux, qu'irritée de « l'évasion d'Obinski, elle mit tout en œuvre pour « achever de le perdre. Elle tira de sa fuite l'in- « duction des crimes qu'elle lui imputait; elle fit « sentir la nécessité de le mettre dans l'impossi- « bilité de se faire des créatures, et de reparaître « en Pologne, en confisquant tous ses biens, et « en le condamnant à un bannissement perpétuel. « J'étais son ami, je devais donc partager ses mal- « heurs, et je fus accusé d'avoir favorisé sa fuite.

« Je reparus à la cour, et j'y fus mal reçu. Je « ne balançai pas, et je demandai respectueuse- « ment au souverain ce qu'il avait à me repro- « cher. — Qu'avez-vous fait d'Obinski? — Sire, je « conviens qu'il a été imprudent; mais je ne le « crois pas coupable. Au reste, je suis son ami; « j'ai dû le sauver, et je l'ai fait. — Vous le jugez « comme Polonais; je le juge, moi, comme mon « sujet. Je serai juste envers lui et envers vous. « Vous partageriez son sort, si je pouvais oublier « les services que vous m'avez rendus. Je vous « laisse vos décorations, vos biens et votre liberté; « mais il est inutile que, désormais, vous parais- « siez ici.

« Deux jours après, les murs de Pétersbourg

« présentaient partout la double sentence rendue « contre Obinski. Il était dépouillé du domaine « de ses ancêtres, et il lui était défendu, sous « peine de mort, de revoir jamais ses antiques « foyers. De ce moment, ma fortune est devenue « la sienne.

« Stanislas vint me trouver. Il était dans un état « qui tenait de la démence. L'amour malheureux « a rarement produit d'aussi violentes sensations. « Je lui dois cette justice, qu'il ne lui échappa pas « un mot injurieux pour sa mère. Il se permit « tout le reste. Il voulait venger Obinski, relever « sa fortune aux dépens de la sienne, et lui faire « oublier ses infortunes, en faisant le bonheur « de sa fille : rien de tout cela n'était exécutable. « Sa vengeance ne pouvait menacer que des têtes « à l'abri de ses coups. Il était propriétaire, sans « doute, des grands biens de son père ; mais il « était encore à l'âge où on ne dispose de rien. « Je l'engageai à rester avec moi, dans la seule « vue de le calmer, et de l'amener à prendre des « résolutions plus modérées. Son exaspération se « soutenait à un degré effrayant. Il sortit malgré « moi, en me déclarant que sa mère allait enten- « dre ses plaintes, ses justes réclamations, et que « si elle refusait de s'y rendre, il prendrait contre « lui-même un parti violent.

« Beaucoup d'amans ont fait cette menace, sans « avoir eu la force de l'exécuter : l'état dans le- « quel était Stanislas, le rendait capable de tout.

« Je le suivis, non pour lui aider à vaincre sa « mère, mais pour le sauver de lui-même.

« L'entrée du palais Borloff, dont, peu de jours « avant, toutes les portes s'ouvraient pour moi, « me fut nettement refusée. J'entendis un grand « bruit dans les appartemens; je reconnus la voix « de Stanislas, et je jugeai qu'il était loin de la « modération que j'avais cherché à lui inspirer. « Femme vindicative, épouse infidèle, la princesse « n'est pas mauvaise mère. Je crus qu'elle ne né- « gligerait rien pour se conserver un fils unique, « et ne pouvant décidément pénétrer jusqu'à lui, « je me retirai chez moi. Je passai une partie de « la nuit à écrire, à Obinski, les évènemens qui « s'étaient passés depuis mon retour à Pétersbourg.

« Le lendemain, j'étais à peine levé, qu'un « chambellan m'apporta la défense de m'immiscer « en rien de ce qui concerne la famille Borloff, « à peine d'être traité comme coupable de déso- « béissance.

« Le faible, qui heurte le fort, ne fait qu'un « acte de démence. Prêt à tout oser pour servir « Obinski, je ne voulais cependant employer que « des moyens qu'approuverait ma raison. De « mûres réflexions, des calculs faits avec calme, « ne me présentèrent rien de satisfaisant, et je « vis que je n'avais de parti à prendre que celui « d'une apparente neutralité.

« Il m'était défendu de paraître à la cour; l'en- « trée du palais Borloff m'était interdite; rien ne

« me retenait à Pétersbourg, et, cependant, j'y « restais, sans savoir ce que j'y ferais, sans pou- « voir m'arrêter à aucune idée sur l'avenir d'O- « binski, de Paula et de Stanislas.

« J'étais, depuis deux jours, dans cet état d'an- « xiété et d'abattement, où l'homme retrouve à « peine une partie de ses facultés intellectuelles, « où il sent l'impossibilité de rien entreprendre, « et qui prouve si bien à l'observateur l'influence « du moral sur le physique. Il pourrait même, « en allant plus loin, combattre, avec avantage, « la distinction qu'on établit entre eux.

« Je marchais, uniquement pour faire quelque « chose, et par une suite nécessaire de l'inquié- « tude qui me tourmentait. J'étais entré dans l'île « Basile, sans presque m'apercevoir où j'étais. Je « m'étais retiré dans la partie la moins fréquentée « des quais; je m'étais assis machinalement; ma « tête était appuyée sur mes deux mains. Je ne « sais à quoi je pensais. Peut-être même l'homme « est-il, quelquefois, absorbé au point de ne pas « penser du tout.

« Fatigué enfin de la position que j'avais prise, « je relevai la tête. Une femme âgée était assise « près de moi. Grace au ciel, dit-elle, nous voilà « à l'écart, et je peux vous parler. Vous voyez, « monseigneur, la nourrice de Stanislas.

« Je connais trop les hommes pour n'avoir pas « craint d'abord quelque piége. Cette femme pou- « vait être un émissaire de la princesse : je la re-

« gardai attentivement. Sa figure offrait un mé-
« lange de tristesse et de franchise ; son cœur,
« surchargé, semblait chercher à se fondre dans
« un cœur compatissant; ses expressions n'avaient
« rien d'étudié. Je l'accueillis; une confiance en-
« tière s'établit entre nous, et j'écoutai, avec une
« extrême attention, ce qu'elle me raconta.

« A la suite de la discussion orageuse qui avait
« eu lieu entre la princesse et son fils, après que
« Stanislas eut épuisé ce que l'amour donne d'élo-
« quence, qu'il eût vainement essayé ce que peut
« un fils unique sur la tendresse maternelle, il se
« retira, furieux, dans son appartement, et de ce
« moment il cessa d'être libre. Il fut gardé à vue
« par des domestiques sur lesquels on pouvait
« compter, et sa mère était déja tellement sûre
« de lui, qu'elle dédaigna de feindre en sa pré-
« sence.

« Elle envoya Bolesko demander, de sa part,
« au directeur de la poste, si quelqu'un avait écrit
« à Obinski, et où ses lettres lui étaient adres-
« sées. Bolesko, messieurs, valet de chambre de
« Borloff, est plus connu à Pétersbourg par cer-
« taines relations avec la princesse, que par son
« attachement au maître qu'il a perdu. C'est un
« de ces instrumens qu'une femme emploie à bien
« des choses, et qu'elle méprise intérieurement.

« La princesse déclara à son fils qu'elle allait
« prendre les mesures convenables pour qu'il ne
« revît jamais Paula. Elle l'exhorta à surmonter

« une passion insensée, qui ne présageait que des
« chagrins cuisans pour tous deux. Stanislas, ac-
« cablé, et de ce qu'il entendait, et d'une vio-
« lente contention d'esprit, trop long-temps pro-
« longée, cessa de répondre, et se laissa aller sur
« un siége. Il s'écriait, par intervalles : Paloski,
« Paloski, où êtes-vous?

« J'étais dans son antichambre, me dit la nour-
« rice. J'entendais tout, et je pleurais. On ne me
« fit pas sortir, sans doute parce que je ne suis
« pas à craindre. Ne pouvais-je savoir, d'ailleurs,
« ce que connaissent les domestiques du palais?

« Le directeur des postes ne pouvait refuser une
« chose aussi simple que celle que lui demandait
« une dame qui jouit de la plus haute faveur. Et
« puis, n'est-il pas trop vrai qu'un malheureux
« proscrit ne commande aucun procédé, aucun
« ménagement? Bolesko revint, et annonça qu'un
« paquet assez volumineux avait été expédié à
« Berlin, hôtel de l'Aigle-Noire : c'est de ma
« lettre qu'on parlait.

« La princesse ordonna à Bolesko de partir aus-
« sitôt pour la Prusse. Elle lui donna des in-
« structions dont la nourrice ne put rien saisir,
« parce que Bolesko avait été conduit dans un
« cabinet particulier.

« La princesse sortit, et ne rentra que deux
« heures après. La nuit vint, et minuit sonnait,
« lorsque les portes extérieures du palais s'ouvri-
« rent. Une voiture entra dans les cours. Elle

« était entourée de quelques hommes à cheval.
« Un officier supérieur monta; il exprima, à Sta-
« nislas, tous les regrets que lui donnait la mis-
« sion qu'il était chargé de remplir, et il lui no-
« tifia, avec beaucoup de ménagemens, que la
« volonté de l'empereur était qu'il fût détenu dans
« un château fort, jusqu'à ce que sa mère pût
« compter sur son obéissance.

« Le malheureux jeune homme ne répondit
« pas un mot. Il suivit l'officier, et, lorsqu'il tra-
« versa l'antichambre, sa nourrice se jeta dans
« ses bras, en sanglotant. On ne les priva pas de
« la satisfaction de s'embrasser, et Stanislas la
« pria, bien bas, de tâcher de me voir, sans me
« compromettre, et de me raconter ce qu'elle
« avait vu.

« Lorsque la voiture sortit des cours, un offi-
« cier y monta; Stanislas fut placé entre cet offi-
« cier et son chef. Le reste de l'escorte fut ren-
« voyé, et il fut ordonné à tous les domestiques,
« sans exception, de rentrer et de fermer les
« portes. Sans doute on voulait dérober au pu-
« blic, et surtout à moi, la connaissance du lieu
« où on conduisait Stanislas.

« La bonne nourrice n'ignorait pas que j'étais
« mal à la cour. En conséquence, elle s'était bien
« gardée de paraître à mon hôtel; mais elle pas-
« sait et repassait dans la rue où il est situé, et,
« ce jour-là, elle me vit sortir de chez moi. Elle
« n'osa m'aborder, me suivit d'assez loin, me

« perdit de vue, me retrouva devant elle sur les « bords de la Newa, me perdit encore, et vous « savez, messieurs, où elle me rencontra.

« Je voulus récompenser cette femme; elle re- « poussa ma bourse avec une sorte de dédain. Je « l'embrassai, et de douces larmes coulèrent de « ses yeux. Elle me recommanda son cher enfant, « en me pressant les mains, et en me regardant « d'un air suppliant. Nous nous quittâmes, et nous « rentrâmes dans la ville par des chemins opposés.

« J'ai dit et répété que le moyen le plus sûr de « pénétrer quelqu'un est de se mettre à sa place, « et de se demander ce qu'on ferait dans une cir- « constance donnée. Je récapitulai ce que m'avait « dit la nourrice, et je crus avoir démêlé quelque « chose des projets de la princesse.

« Je me rappelai que cette dame, en s'assurant « de son fils, avait évité ce qui aurait pu l'irriter « davantage. On lui avait marqué, en l'arrêtant, « des procédés et même des égards. L'air qu'on « respire dans une citadelle est ordinairement sa- « lubre, et on peut s'y procurer toutes les aisances « de la vie. La princesse conserve donc de l'atta- « chement pour son fils, et alors elle n'entend pas « lui faire passer, dans une prison, la plus belle « partie de sa jeunesse. Mais elle hait Paula, uni- « quement parce qu'Obinski est son père. Séparer « de lui une enfant qu'il adore, et rompre en « même temps un mariage qui flatterait l'ambi- « tion du comte, serait se venger doublement. Il

« était évident pour moi que Paula seule était sé-
« rieusement menacée.

« Mais qu'allait faire Bolesko à Berlin? serait-il
« chargé d'un enlèvement? oserait-il l'exécuter
« dans un pays où il ne peut compter sur l'im-
« punité. D'ailleurs, où conduirait-il Paula? Si
« elle n'était pas resserrée dans une étroite prison,
« elle ferait, tôt ou tard, retentir ses justes plain-
« tes dans toute l'Europe. Un projet d'enlèvement
« serait donc une absurdité; mais de quel pré-
« texte s'étaierait la calomnie pour attenter à la
« liberté de cette jeune personne? Son âge, sa
« beauté, sa candeur et les faits, ne désarmeraient-
« ils pas des juges impartiaux?

« Si cependant, pensé-je, la princesse avait
« formé un plan plus atroce, et dont l'exécution
« fût plus facile... Cette idée me fit frissonner.
« J'ai reconnu, plus tard, que la princesse, toute
« à ses passions, est souvent incapable de réflé-
« chir; mais qu'elle n'a ni la force, ni la volonté
« de commettre un grand crime.

« Cependant je crus que les circonstances, et
« l'incertitude même où j'étais de ce qui se tra-
« mait contre Paula, exigeaient que je prisse un
« parti prompt et décisif. J'aurais voulu ne quitter
« Pétersbourg qu'après avoir découvert le lieu où
« Stanislas est détenu : cela n'était pas impossi-
« ble. Mais le danger d'Obinski et de sa fille était
« pressant. Toutes mes idées se portèrent sur eux,
« et je partis aussitôt pour Berlin.

« Obinski n'était plus à l'Aigle-Noire. Quel mo-
« tif nouveau avait pu le porter à se cacher, dans
« un pays où il n'avait rien à craindre? Je savais
« que Bolesko m'avait précédé de deux jours à
« Berlin, et en deux jours un homme de ce ca-
« ractère fait bien des choses. Mais avait-il vu le
« comte, et comment avait-il pu intimider l'in-
« trépide Obinski au point de le déterminer à
« fuir, sans qu'il prit même le temps de m'écrire
« un mot ?

« J'interrogeai le maître de l'hôtel. A force de
« questions, et en rapprochant des réponses assez
« incohérentes, je sus que Paula n'était plus avec
« son père, depuis dix à douze jours ; qu'un
« homme, que je jugeai être Bolesko, s'était pré-
« senté à l'hôtel; qu'il avait demandé une audience
« particulière au comte; qu'ils avaient passé deux
« heures ensemble; qu'Obinski avait fait précipi-
« tamment ses malles, était monté en voiture, et
« avait ordonné au postillon de prendre la route
« de Bernow.

« On peut se porter, de cette ville, sur tous
« les points de l'Europe. De quel côté chercherai-
« je mon ami, et qu'a-t-il fait de sa fille? En
« quelles mains l'a-t-il laissée? Ici le talent de
« l'observateur fut un moment en défaut.

« Je réfléchis bientôt que l'homme qui croit avoir
« de puissantes raisons de fuir de Berlin, ne doit
« pas se croire en sûreté en Prusse, et qu'Obinski
« aurait pris, pour en sortir, le chemin le plus

« court. La frontière la plus rapprochée de Berlin « est celle du duché de Mecklembourg, et Ber- « now y conduit directement. Je partis pour cette « ville. J'espérais recueillir, dans les maisons de « poste, quelques-unes de ces indications qui ne « sont que vagues pour la plupart des hommes, « mais qui pourraient m'éclairer.

« Je me souvins, en courant la poste, d'un ba- « ron Hollinder, que, pendant la campagne de « Moscou, nous avions connu à Wilna, et avec « qui nous avions contracté une sorte d'intimité. « Il demeure dans un village situé entre Bernow « et Bisenthal. Obinski pouvait avoir laissé sa voi- « ture à Bernow, s'être rendu à pied, la nuit « peut-être, chez le baron, et, en admettant qu'il « n'ait pas osé s'y fixer, il était vraisemblable que « j'y apprendrais quelque chose; j'espérais même « y trouver une lettre pour moi. Obinski était loin « d'avoir pensé à m'écrire.

« J'arrivai chez le baron, qui resta stupéfait « en me voyant. Un cri de joie me fit connaître « que j'étais chez un ami. Il m'embrassa, et me « demanda comment je m'étais échappé de prison. « Je n'y ai pas été, lui répondis-je, étonné à mon « tour. Le baron me prit la main, et me conduisit « dans son cabinet.

« Obinski, me dit-il, a passé ici, et s'y est ar- « rêté un jour. Il est allé à Wismar, ville enclavée « dans le duché de Mecklembourg, mais qui ap- « partient à la Suède. Il m'a prié de lui écrire

« dans cette ville, où il compte attendre de mes « nouvelles, sous le nom de Zuski. Il m'a supplié « de faire tout ce qui dépend de moi pour savoir « quel traitement vous est réservé : il souffre plus « pour vous que pour lui. Expliquez-vous clai- « rement, répliquai-je, car je ne comprends rien « à ce que vous me dites.

« Le baron me raconta qu'un homme estima- « ble, plein d'humanité, et qu'Obinski avait mal « jugé jusque alors, était venu le trouver à Berlin. « Il lui dit, les larmes aux yeux, qu'outré de la « conduite affreuse de la princesse envers lui, sa « fille, moi et Stanislas, il l'avait quittée pour ja- « mais ; qu'il voulait réparer, autant qu'il le pou- « vait, le mal qu'il avait été forcé, par sa position, « de faire à Obinski ; qu'il le suppliait d'agréer « ses services, et de disposer du fruit de ses éco- « nomies qui montaient à dix mille roubles.

« Il lui apprit que Stanislas était enfermé, sans « qu'on sût en quel lieu ; que j'avais été arrêté, « pour avoir eu des relations directes avec le « jeune prince, malgré la défense qui m'en avait « été faite ; que pour déjouer des vues bien na- « turelles à un bon père, et qu'on appelait au- « dacieuses ; pour rendre à la princesse la tran- « quillité que lui a ravie la crainte d'un mariage « disproportionné, l'ambassadeur de Pétersbourg « à Berlin, allait recevoir l'ordre de demander « l'extradition du père et de la fille, qui seraient « aussitôt conduits en Sibérie. Il engagea le comte

« à fuir, sans perdre de temps. Mais il lui fit re-
« marquer que s'il emmenait sa fille, et qu'il fût
« reconnu, ils étaient perdus tous les deux; que
« lui, Bolesko, ne serait suspect nulle part; qu'il
« était de la prudence que le comte lui confiât
« sa fille, et qu'il la lui remettrait dans l'endroit
« qu'il lui plairait de choisir. Obinski lui donna
« une lettre pour Paula, et le digne Bolesko partit
« pour aller prendre la jeune demoiselle et la
« conduire à Dresde, où son père ira la joindre
« aussitôt qu'il apprendra quelque chose de po-
« sitif sur votre sort.

« Oh, quel homme que ce Bolesko, ajouta le
« baron! J'ai été touché sensiblement de ce que
« le comte m'en a dit. Bolesko est un scélérat,
« m'écriai-je, et il n'y a rien de vrai dans ce qu'il
« a dit. Il s'est engagé à conduire Paula en Saxe :
« c'est du côté opposé qu'il faut la chercher.

« Obinski, continuai-je, a donc assez peu ob-
« servé les hommes, pour croire qu'un fripon
« revienne sincérement à la probité; qu'un fripon
« quittera une condition lucrative, pour s'attacher
« au sort d'un proscrit! Au reste, cette confiance
« d'Obinski est celle d'un être franc et loyal, qui
« ne prévoit jamais ce qu'il est incapable de faire.
« Mais comment n'a-t-il pas réfléchi que la Russie
« a des ambassadeurs partout, et que Paula ne
« serait pas plus en sûreté à Dresde qu'à Berlin?

« Je ne voulus pas m'arrêter plus long-temps.
« Je tremblais que quelque nouvelle machination

« fit partir le comte de Wismar, et je m'y ren-
« dis, sans m'arrêter autrement que pour changer
« de chevaux. Je trouvai Obinski à l'adresse que
« m'avait donnée Hollinder.

« La stupéfaction dans laquelle il tomba en me
« voyant, fut égale à celle qu'avait éprouvée le
« baron. Quand je l'eus dissiduadé, par des faits
« incontestables, du prétendu changement de Bo-
« lesko, il tomba dans un accès de fureur à épou-
« vanter. Je lui dis, avec fermeté, que la colère
« est indigne de lui, parce qu'elle avilit celui qui
« s'y abandonne; qu'en ce moment il fallait agir,
« et non perdre le temps en de vaines déclama-
« tions.

« Mais de quel côté, me dit-il, chercherons-
« nous la malheureuse fille d'un plus malheureux
« père? Allons à Dantzick, lui répondis-je. Cha-
« que jour des vaisseaux partent de cette ville
« pour les quatre parties du monde : ce coquin-
« là peut avoir reçu l'ordre d'embarquer Paula,
« et de mettre, entre elle et nous, l'immensité
« des mers.

« Nous étions à peine à deux lieues de Wis-
« mar, lorsque nous joignîmes une berline, trop
« élégante pour n'être pas remarquée. Deux do-
« mestiques couraient en avant, et portaient la
« livrée de Borloff. Ce n'était pas Stanislas qui
« était dans cette voiture, et il ne restait que sa
« mère et lui, de cette illustre famille. Mais que
« venait faire la princesse dans un pays où ne

« l'attiraient ni les plaisirs, ni ses affaires con-
« nues? Pourquoi se diriger vers la mer Baltique?
« Il était aisé de comprendre que mes conjectu-
« res, sur le sort qu'on réservait à Paula, étaient
« plus que fondées, et que, pour la trouver, il
« suffirait de suivre la princesse. J'engageai Obinski
« à reprendre son faux nez, et j'ordonnai à mes
« postillons de ne pas perdre la berline de vue.

« Nous cherchâmes, en courant, à pénétrer
« les motifs qui faisaient tenir à madame Borloff
« une conduite aussi extraordinaire. Je la connais-
« sais trop, pour être long-temps à la pénétrer.
« Elle n'avait vraisemblablement pas ignoré mon
« départ précipité de Pétersbourg. Elle sait com-
« bien je suis attaché à Obinski, et à quel point
« je porte l'activité, quand les circonstances l'exi-
« gent. Sans doute, elle craignait que je décou-
« vrisse son coquin de Bolesko, et que je par-
« vinsse à le gagner. Je l'ai dit : ceux qui font
« le mal se défient de tout, et même de leurs
« complices. Peut-être son affection pour son fils
« la portait-elle à s'assurer, par ses yeux, de l'é-
« loignement dé Paula, et n'attendait-elle que
« l'impossibilité où seraient ces jeunes gens de se
« rejoindre, pour mettre Stanislas en liberté, et
« le reproduire à la cour, où sa naissance, les
« services de son père, et ses qualités person-
« nelles l'appelaient aux plus hauts emplois.

« Quoi qu'il en soit, notre voiture, constam-
« ment à cent toises de la sienne, ne tarda pas

« à fixer l'attention. Éric, autre fripon que Co-
« gnard a vu ce matin, vint caracoler autour de
« nous. Je ne me cachai pas; je le regardai fixe-
« ment. Il me reconnut, prit le galop, et je le
« vis parler, pendant quelques secondes, à la por-
« tière de la berline. Sans doute il rendait compte
« de ce qu'il venait de voir, et c'est ce que je
« voulais : un compagnon de voyage tel que moi,
« devait alarmer la princesse, et la rendre incer-
« taine sur l'exécution de ses projets. La berline
« arrêta à la poste prochaine.

« Je descendis; je me presentai à la princesse.
« Je lui dis qu'il m'était défendu de me mêler de
« ses affaires, et non de celles d'Obinski. Je lui
« déclarai que tant qu'elle n'emploierait que la
« ruse, je me bornerais à la déjouer, par égard
« pour la mémoire de son mari, et par ménage-
« mens pour son fils, dont je ne voulais pas dés-
« honorer la mère; mais que si elle se permettait
« la violence, aucune considération ne m'arrête-
« rait. Éric et un autre drôle semblèrent me re-
« garder d'un air menaçant. Je protestai, très-
« haut, que moi et mon brave domestique, nous
« étions en état de faire face à dix coquins, et
« de nous en débarrasser; que, d'ailleurs, je trou-
« verais partout l'autorité disposée à me secon-
« der, et que je n'aurais qu'un mot à dire, pour
« obtenir son intervention.

« La princesse ne me répondit rien, et se re-
« mit en route. Je partis en même temps qu'elle;

« et elle m'a avoué, à Pontoise, qu'elle faisait « épier ma marche avec autant de soin que j'ob- « servais la sienne. Nous nous faisions une guerre « d'un genre tout-à-fait nouveau. Chaque jour la « princesse changeait de chemin, sans pouvoir « m'échapper. Sa migraine la retenait-elle dans un « village, je m'y arrêtais aussi. J'étais devenu son « ombre.

« Tout à coup elle laissa la mer Baltique der- « rière elle, et elle gagna le cœur de l'Allemagne. « Sans doute elle avait reçu quelqu'avis secret, « dont le porteur avait échappé à ma vigilance « et à celle d'Obinski. Nous approchions des fron- « tières de France, lorsqu'une petite voiture de « poste parut en avant de la sienne. Je ne doutai « pas que Paula et Bolesko fussent dans cette voi- « ture, et je ne voulus pas faire d'éclat, par les « raisons que je viens de vous exposer. Obinski « partageait mes sentimens de modération à l'é- « gard d'une femme dont le fils pouvait un jour « être son gendre. Mais nous nous promîmes de « ne pas perdre la chaise de vue, et de nous con « duire selon que les circonstances l'exigeraient.

« Nous entrâmes en France. La princesse avait « pris mille détours pour nous échapper, et n'a- « vait pu y réussir. Nous étions à quelques lieues « de Troyes, lorsqu'un de mes traits cassa. Je « travaillai, avec Obinski et mes postillons, à le « remettre en état, et vous sentez quelle dili- « gence nous fîmes. Le temps perdu ne se re-

« trouve jamais : quand nous pûmes remonter « en voiture, la berline et la chaise de poste « étaient disparues.

« Nous forçâmes nos chevaux, sans pouvoir « joindre la princesse. Elle avait pris tous ceux « qui étaient à la poste de Troyes, et là nous per- « dîmes encore deux heures. Nous étions au dés- « espoir. Enfin, messieurs, pour terminer un « récit qui n'a que trop duré, je vous dirai « que ce ne fut qu'à Dieppe que nous pûmes « trouver Paula, et la tirer des mains de ses ra- « visseurs.

« Cependant la princesse est inébranlable dans « ses desseins, et elle en poursuit l'exécution par « tous les moyens qui sont en son pouvoir. Éric « est à présent le seul de ses domestiques dont « nous soyons connus; l'autre l'a quittée à Paris, « je ne sais pourquoi, ni comment, et Bolesko « est en fuite; mais cet Éric est errant dans ce « canton; il nous y cherche, et je ne suis entré « dans tous ces détails, monsieur le maire, que « pour vous faire connaître combien ce drôle est « redoutable pour nous. Le faire enlever, c'est « assurer notre repos.

« Sans doute, monsieur, je vous ai inspiré de « l'intérêt pour la famille dont je vous ai raconté « les malheurs, et vous ne refuserez pas d'user « de votre autorité dans cette circonstance. — « Non certainement, monseigneur. — M. Martin, « M. Martin. Plus de monseigueur, je vous en

« prie. Évitez soigneusement les distractions à cet « égard. Vous pourriez me faire perdre, en un « moment, le fruit de mes travaux et de ma tendre « sollicitude. Faites partir de suite quelques gen- « darmes déguisés ; qu'ils courent aux Loges ; « qu'ils entrent au Cadran-Bleu. Éric y attend « un certain Firmin, qui n'aura pas de peine à « le connaître. — Les gendarmes alors lui deman- « deront ses papiers. — Il ne doit pas en avoir. « — On le conduira à Paris, à la Préfecture de « Police, comme vagabond. — C'est cela, c'est « cela, monsieur le maire, et s'il inculpe la prin- « cesse, c'est elle qui l'aura voulu. Mais hâtez- « vous, je vous en supplie. Mon récit a pris près « d'une demi-heure, et nous n'en avions que « deux à nous ; n'est-il pas vrai, Cognard ? »

M. de Polmont sonne. Il envoie un domestique chez Firmin ; il ordonne à son cocher de mettre les chevaux. « Je ne peux, M. Martin, faire arrêter « un homme sur une commune étrangère, sans « l'assentiment du maire. D'ailleurs entre con- « frères on se doit des égards. — Je n'avais pas « prévu cette difficulté. Et si ce maire ne pense « pas comme vous ? — Soyez tranquille, il sera « fort aise de m'obliger, et de remplir, en même « temps, un devoir. Il s'est rendu adjudicataire « de la dernière coupe de mes bois, et il me de- « mande un délai d'un mois pour achever de me « payer. — Il est à nous. »

M. de Polmont donne ses ordres à Firmin. Il monte en voiture ; il court aux Loges.

CHAPITRE VI.

Qui contient ce que vous lirez, si vous en prenez la peine.

Éric n'était pas homme à s'éloigner des Loges : trouver Bertrand et Sophie était, pour lui, un coup d'or, et il espérait que M. Firmin le mettrait sur le chemin de la fortune. D'ailleurs, il s'était levé avec le soleil ; un fripon déjeune quelquefois mieux qu'un honnête homme, et Éric ne s'ennuyait jamais au cabaret.

Les deux heures n'étaient pas révolues, lorsque les gendarmes entrèrent au Cadran-Bleu ; mais il s'en fallait de peu de chose. Ils étaient en sarrau de toile bleue, et en bonnet de coton, et chacune des serpillières cachait une paire de pistolets. Ils trouvèrent Éric entre un manche de gigot et une bouteille de vin. Ils en demandèrent une, et causèrent, entre eux, de choses fort indifférentes : le sujet de la conversation ne faisait rien à l'affaire. Mais le gendarme ne manquait jamais de répondre à son brigadier : Oui, M. Firmin, non, M. Firmin, et c'est ce qui devait engager l'action.

En effet, au nom de Firmin, Éric avait secoué les oreilles, et il chercha à se mêler à la conver-

sation. On lui fit beau jeu. En l'écoutant, en lui parlant, Firmin l'examinait attentivement. C'est mon homme, pensait-il : trente ans, cinq pieds un pouce, les cheveux plus rouges que blonds, la figure ronde et colorée, les jambes longues et grêles; c'est bien lui.

Quand des gendarmes ont trouvé l'homme qu'ils doivent arrêter, ils ne s'amusent pas à faire de l'esprit. « Qui êtes-vous, lui demanda brusque-« ment Firmin? — Je suis voyageur. — Où sont « vos papiers?—De quel droit m'interrogez-vous? « — Du droit du plus fort. » Ici les pistolets sortent de dessous les sarreaux. « Voyons vos papiers. « — Je n'en ai pas. —Je vous arrête. — Qui êtes-« vous, à votre tour? —Brigadier de gendarmerie. « —Prenez garde à ce que vous allez faire, mon-« sieur le brigadier. J'appartiens à la princesse « Borloff.—Appartinsses-tu au diable, tu marche-« ras. Présente tes pouces. — Vous vous en re-« pentirez... — Présente tes pouces, ou nous al-« lons tomber sur toi comme la grêle sur un « vignoble. — Les voilà, monsieur le brigadier. »

Quand les gendarmes se furent assurés des mains d'Éric, ils commencèrent l'inspection de ses poches, c'est la règle. Un mouchoir, une tabatière, vingt-cinq louis... Il n'y a rien là de suspect. Un portefeuille de maroquin rouge qui renferme quelques papiers... M. de Polmont a défendu à Firmin de rien lire. Il lui a ordonné de mettre sous cachet ce qu'il trouvera en ce

genre, et de le lui envoyer. Firmin, religieux observateur de sa consigne, apposa son sceau sur le portefeuille même, et comme des gendarmes ne font pas une expédition qu'elle n'entraîne un procès-verbal obligé, monsieur le brigadier commença le sien. Il demanda au détenu son nom, quel motif l'avait amené dans le canton, et ce qu'il se proposait d'y faire. Il déclara facilement se nommer Éric Powl; mais, à chaque question nouvelle, il renvoyait Firmin au portefeuille. Il y trouverait, disait-il, la preuve irrécusable qu'il avait l'honneur d'appartenir à la princesse Borloff. Firmin n'avait garde d'ouvrir le portefeuille. Il se piquait d'être fort en rédaction; mais Éric refusant de répondre à ses interpellations, il fut forcé de clore son procès-verbal dès la vingtième ligne. Voltaire aurait eu de la peine à parler de ce dont il n'avait aucune idée, et Firmin n'était pas Voltaire.

Un gendarme des Loges entra au cabaret. « Le « maire du village et celui d'Achères, dit-il, vont « terminer des dépêches, que vous attendrez, « et que vous remettrez, avec votre homme, à « la préfecture de police. — A la bonne heure. En « attendant les dépêches, buvez un coup avec « nous... Tenez, vous donnerez ce portefeuille à « M. de Polmont... Ah! nous avons laissé nos che- « vaux et nos habits uniformes à la garde d'un « paysan, à deux portées de fusil du village, là, « au bout de cette avenue. Faites-moi le plaisir

« de les aller chercher, et, à votre retour, vous « trouverez une omelette que la bourgeoise va « nous apprêter ; n'est-il pas vrai, ma petite mère? « — Très-volontiers, M. Firmin ».

Ah, il s'appelle vraiment Firmin, pensa Eric ! c'est dans les bras de la gendarmerie que ma jeté l'homme que j'ai rencontré ce matin ! Il est plus fin que moi, je le confesse. Mais quelles raisons a-t-il eues de me faire arrêter ? Serait-ce un agent des Obinski, qui m'observait de son côté? Quoi qu'il en soit, il faudra bien que la princesse me tire de là, et qu'elle me dédommage du désagrément d'aller d'ici à Paris, sans pouvoir prendre une prise de tabac.

Les deux maires avaient exposé dans leur rapport, non les véritables motifs qui avaient déterminé l'arrestation d'Éric, celui des Loges n'en devait pas être instruit, mais le vagabondage constaté de cet homme, et un certain air d'opulence, qui rendait ses moyens d'existence très-suspects. Ils concluaient à ce qu'il fût mis au secret, et rigoureusement interrogé.

M. Éric est prié de se mettre en route, entre deux gendarmes bien montés, qui consentent, à sa prière, à modérer le pas de leurs chevaux.

M. Martin était retourné au Coq-Hardi, où il attendait, avec impatience, le retour du maire, et le récit du dénouement de l'aventure. L'homme impatient ne peut tenir en place. M. Martin passait un quart-d'heure avec ses amis, et il allait

rôder aux environs du château de M. de Polmont; il rentrait chez lui, et il ressortait presque aussitôt. Il distingua, enfin, le carrosse du maire, et il l'attendit avec une sorte d'anxiété. M. de Polmont lui sourit en passant : il n'en demandait pas davantage, et il se retira dans la chambre jaune.

« Qu'avez-vous donc aujourd'hui, lui dit Ber-
« trand? Vous êtes dans une agitation continuelle?
« — Je n'ai plus rien. Mais dites-moi : voulez-
« vous rester quinze jours encore au Coq-Hardi?
« Prenez la carriole de Cognard; allez acheter, à
« Poissy, les choses dont vous avez besoin pour
« mettre votre maisonnette en état de vous re-
« cevoir. Menez Sophie avec vous : cette prome-
« nade la dissipera. — La prendre avec moi! y
« pensez-vous? — Ne craignez rien, mon cher
« Bertrand, je vous réponds de tout. — Vous me
« répondez de tout! — Hé, oui; tout vous étonne.
« Ne me connaissez-vous pas? Vous savez, comme
« moi, que la princesse est retournée à Paris, et
« je vous apprends qu'Éric est, en ce moment,
« entre les mains de deux gendarmes, qui ne le
« quitteront qu'après l'avoir écroué dans je ne
« sais quelle prison. Ainsi le chemin de Poissy
« est libre pour vous, comme pour tout le monde.
« — Éric arrêté! d'où savez-vous cela? — Ce ma-
« tin, pendant que vous dormiez, je veillais pour
« vous, ah, ah, ah, ah. »

M. Martin raconte à Bertrand ce qui s'est passé entre lui, le maire et Cognard. Il n'a voulu en

parler à son ami qu'après s'être assuré qu'Éric était dans l'impuissance de lui nuire, « car enfin, « disait-il, il ne suffit pas de servir ses amis, il faut « calculer tous les avantages qu'ils peuvent tirer « d'un service. Dans quelles transes vous auriez été, « si je vous avais dit qu'Éric errait dans les envi- « rons d'Achères. J'ai fait mieux, j'ai agi, et je vous « ai délivré d'un ennemi dangereux. Donnez-moi « les lettres que la princesse vous a écrites. Je les « joindrai à la confession qu'a signée Bolesko, et « pendant que vous irez acheter des meubles, j'irai, « moi, à Paris, et je verrai ce qu'il y faudra faire. »

Il y avait quelque chose de plus pressant que M. Martin voulait connaître. Éric pouvait avoir fait quelque révélation, qu'il serait possible de tourner contre la princesse. M. Martin laisse Bertrand aux préparatifs de son petit voyage, et il va chez M. de Polmont. « Hé bien, monsieur le « maire, nous le tenons, ah, ah, ah! — Qui vous « l'a dit? — Parbleu, c'est vous, ah, ah, ah! — « Je ne vous ai pas parlé; je vous attendais même « avec impatience. — Si Éric vous eût échappé, « vous m'eussiez regardé, en passant tout à l'heure « devant moi, avec cet air chagrin naturel à un « honnête homme qui a tenté une bonne action, « et qui n'a pas réussi. Votre œil riant ma dit « clairement : il est pris. Mais instruisez-moi des « détails, je vous en prie. »

M. de Polmont lui raconte la manière dont Éric a été arrêté, et il tire de sa poche le porte-

feuille saisi sur le coquin. « Le cachet est intact,
« M. Martin, et je n'ai voulu le rompre que de-
« vant vous. — Ah, monsieur, il ne peut main-
« tenant exister de défiance entre nous ; compul-
« sons le porte-feuille. Ah, ah, voici quelque
« chose d'intéressant : lisons.

« Il est évident qu'Obinski s'est arrêté entre
« Pontoise et Saint-Germain. Éric battra le pays
« et tâchera de le découvrir.

« Il ne se laissera manquer de rien ; mais il
« évitera toute dépense qui pourrait le faire re-
« marquer.

« Quand il aura découvert Obinski, il expé-
« diera, à la princesse, un exprès, porteur d'une
« lettre qui indiquera le lieu où s'est retiré le
« comte.

« Éric se tiendra à portée d'observer tous ses
« mouvemens. Il le suivra, s'il change de lieu et
« de retraite, et, jour par jour, il fera savoir à
« la princesse ce qui se sera passé. »

« Diable, monsieur le maire, voilà des instruc-
« tions en règle. Il est fâcheux que je ne con-
« naisse pas l'écriture. Je présume que c'est celle
« de Matiska : j'éclaircirai tout cela plus tard. J'ai
« aussi un porte-feuille, et je vais joindre cette
« pièce à celles que j'ai déja. »

La conversation était animée, et, de temps en temps, il échappait à M. de Polmont des expressions mesurées, des marques de respect, qui faisaient sauter M. Martin. Il criait quand le maire

lui parlait à la troisième personne. « Vous voulez « donc, lui dit-il enfin, que je m'exile d'Achères? « J'aime bien mieux m'en éloigner que d'y être « connu. De laitière en laitière, mon secret filera « le long de la route, et finira par passer de « Nanterre à Paris. Je ne crains plus la princesse; « je veux, au contraire, la surprendre, n'importe « où. J'ai aussi mon projet, et il réussira plus « facilement que le sien. Ah ça, pour commencer « à vous donner l'habitude de la familiarité, je « viendrai dîner avec vous, et je ferai, aux mots, « une guerre à outrance. Nous trinquerons avec « ce joli vin que vous avez fait porter au banquet « des notables, et qui a mis le curé en goût de « danser le menuet. Ah, ah, ah! — Monseigneur, « je vous... — Je vous y prends encore; si vous « y revenez, je vous donnerai de l'altesse, de « la majesté, s'il le faut : ah, ah, ah, ah!

« A propos d'une course que je ferai ce soir à « Paris, il faut que je parle à Cognard. Je vous « laisse à vos affaires, et je reviendrai à trois heu- « res. Au revoir, altesse. — Au revoir, M. Martin. « — Bien, bien, c'est cela. Pour vous rappeler « mon nom de théâtre, je ferai de vous un petit « potentat. Telle est la scène où nous figurons « tous, mon cher Polmont : l'un monte, l'autre « descend, et, lorsque le rideau tombe, chacun « se retrouve à sa place. La poussière de celui qui « a joué le roi et celle de son dernier confident, « ne sont que de la poussière. Vous me direz que

« l'un se survit dans l'histoire, et que l'autre tombe « dans l'oubli. Je vous répondrai : heureux qui « n'a pas besoin d'historien. Alexandre le macé- « donien, et votre Cartouche ont eu les leurs, « et il en est un peu des hommes comme des « femmes : en général, ceux dont on parle le « moins sont les plus honnêtes, et par conséquent « les plus heureux. »

M. Martin ne perd jamais de temps, et déja il est chez Cognard. « Voilà une journée qui a bien « commencé, et c'est à vous que je le dois, mon « cher Cognard. Je viens vous prier de me rendre « encore un service. — Ordonnez M. Martin. — « Voilà qui est bien. Vous avez plus de mémoire « que votre maire, et je vous en félicite. La mé- « moire est une histoire vivante du passé et du « présent que nous portons toujours avec nous. « Elle nous donne la faculté de comparer, et c'est « en comparant que nous formons notre jugement. « La perte de la mémoire entraîne celle des idées. « La mémoire est donc la plus utile de nos facul- « tés intellectuelles, et c'est à la vôtre, mon cher « Cognard, que vous devez votre sagacité. Mais « revenons.

« Je vais ce soir à Paris. Je monterai dans ma « calèche ; je la laisserai à Saint-Germain ; j'y « prendrai une voiture publique ; en arrivant, je « me jetterai dans un fiacre ; j'en descendrai à deux « cents pas de mon hôtel garni, et bien fin sera « celui qui pourra deviner que j'arrive d'Achères.

« J'ai besoin d'un domestique qui ramènera ma « calèche ici, et qui viendra me reprendre à Saint-« Germain, quand vous lui en donnerez l'ordre : « j'aurai soin de vous faire savoir le moment de « mon retour. Je le presserai autant que je le « pourrai ; je veux être de votre noce, mon cher « Cognard. — J'y compte bien, M. Martin. Mais « quelle espèce de domestique voulez-vous ? — « Oh, qu'il sache seulement soigner des chevaux « et manger sa soupe. — J'entends. Peu d'intel-« ligence, moins encore de finesse ; un homme à « tout voir sans être frappé de rien ; un automate « enfin, voilà ce qu'il vous faut. Ces gens-là ne « sont pas aussi rares que les hommes de génie ; « mais ils ne sont pas communs. Cependant Ro-« salie, qui est du village, et qui est loin d'être « un automate, pourra vous trouver cela. »

Cognard n'a jamais besoin de chercher Rosalie. Il sait où elle est, et ce qu'elle fait à chaque instant du jour. C'est à M. Martin que Rosalie doit la couronne que lui prépare son ami, et vous sentez quelle activité elle mit dans ses démarches. Elle entra bientôt chez Cognard, en riant aux éclats. Elle amenait un gros, court garçon, qui penchait la tête sur l'épaule gauche, et qui regardait toujours en l'air. « M. martin, je crois « qu'on vous a fait cet homme-là tout exprès. « — En vérité, Rosalie, je suis tenté de le croire. « Comment t'appelles-tu, mon garçon ? — Je ne « m'appelle jamais, monsieur ; mais quand on

« m'appelle, je viens. — Quel est ton nom? —
« Mon nom? — Oui, Pierre, Jacques, Thomas?
« — Boniface, pour vous servir, monsieur. — Ce
« nom va très-bien à ta figure. Sais-tu panser des
« chevaux? — Non, monsieur. Bah, dit Rosalie,
« il sait les étriller, les faire boire, leur donner
« l'avoine. Il n'entend pas le mot, qui ne fait rien
« à l'affaire. — Boniface, va-t-en au Coq-Hardi,
« tu diras à Dubourg que tu es à moi. — Non,
« monsieur. — Tu ne veux pas être à moi? — Non,
« monsieur. — Et pourquoi? — Parce que je suis
« à Suzette. — Ah, tu as une maîtresse? — Non,
« monsieur, je suis mon maître. — Tu es ton
« maître? Tu ne veux donc pas être mon domes-
« tique? — Pardonnez-moi, monsieur. — Et si je
« t'emmène bien loin de ton village? — Je n'irai
« pas, monsieur. — N'irais-tu pas jusqu'à Paris?
« — Oh, si fait bien, avec Suzette. — Et que fe-
« rais-tu de ta Suzette? — Je causerais chemin
« faisant; je lui donnerais une tape; elle me ren-
« drait un coup de pied: ça fait passer le temps.

« Cet animal, dit M. Martin à Cognard, est
« amoureux d'une Suzette qui, sans doute, ne
« vaut pas mieux que lui. Cela prouve que l'amour
« est un besoin de la nature, qu'elle pousse sans
« cesse tous les êtres à satisfaire. Nos sentimens
« recherchés, nos petites délicatesses sont au cœur
« ce qu'un habit élégant est au corps: il cache la
« rudesse des formes; mais l'homme est dessous.

« Je prendrai un paysan qui ramènera ma ca-

« lèche de Saint-Germain, et qui viendra m'y re-
« prendre. L'extrême bêtise peut être aussi dan-
« gereuse que l'astuce : l'astucieux agit; l'imbécille
« laisse tout faire. Tiens, Boniface, voilà cinq
« francs, va causer avec Suzette, lui donner une
« tape, et recevoir un coup de pied. »

M. Martin a dîné; il est en route; il suit, de point en point, la marche qu'il a adoptée; il arrive à son hôtel.

Ce n'est plus cet homme simple, qui se met, à Achères, au niveau du bourgeois opulent, c'est un grand-seigneur, qu'on fête, qu'on caresse, et qui reçoit gravement les hommages qu'on lui adresse. La distinction des rangs, pensait-il, n'est pas une chimère, puisque les hommes sentent la nécessité d'obéir. Ils ne se rendent pas toujours compte de leurs mouvemens intérieurs; mais un instinct secret leur dit qu'arracher la clé d'une voûte, c'est renverser l'édifice, et que, déranger quelques-unes des pierres intermédiaires, c'est menacer la clé. J'avoue que le chiffonnier, à genoux au dernier degré, lève des yeux avides jusqu'au premier. Un désir vague, une sorte d'impatience l'y portent; mais ceux devant qui il faudrait qu'il passât, l'arrêtent, et il reprend son crochet. Cependant, qu'une commotion violente et générale brise quelques anneaux de la chaîne, elle cesse d'exister. Un forgeron habile se présente tôt ou tard; il réunit les parties éparses de la chaîne; il les replace; il les consolide; il rive le fer. Voilà,

en quatre mots, l'histoire et le dernier résultat des révolutions politiques.

On sait à l'hôtel qu'il faut, au prince Paloski, quatre domestiques de louage, et un brillant carrosse de remise. Tout le monde est en mouvement, et tout cela se trouve. Le valet de chambre, à tant par jour, commence la toilette de monseigneur. Son habit le plus magnifique est celui qu'il a montré du doigt. Les livrées sont tirées d'une armoire, et abandonnées aux valets subalternes; chacun prend ce qui lui va le mieux. Le carrosse est sous la porte cochère; monseigneur est dedans, chargé des décorations de sept à huit ordres; les laquais se sont élancés derrière, et le cocher a reçu l'ordre de toucher à l'hôtel des Princes, rue de Richelieu.

La princesse est sortie; mais madame Matiska est à l'hôtel, et le prince observateur tire parti de tout. Il monte. Matiska ne sait à quoi attribuer cette visite; elle est embarrassée, incertaine de ce qu'elle doit faire. Mais toute femme est adroite, et, sous ce rapport, Matiska est plus femme qu'une autre. Elle veut voir venir le prince; elle attend qu'il ait parlé, et elle se croit sûre de trouver la réponse la plus convenable : la modestie n'est pas sa vertu favorite.

Le prince exprime ses regrets de ne pas trouver la princesse chez elle. Il n'a pas l'intention de lui déplaire; il vient, au contraire, lui rendre un service essentiel. Il demande où elle est. Ma-

tiska est sur ses gardes; elle ne répond que par monosyllabes. A la fin, elle ne peut se dispenser d'avouer que madame est allée à un bal magnifique que donne l'ambassadeur de Russie. D'ailleurs, que risque-t-elle en le disant? Il n'est pas vraisemblable que le prince se montre chez le représentant du souverain qui l'a disgracié, et, le lendemain, madame le recevra ou lui refusera sa porte, selon qu'elle le jugera à propos.

« Matiska, j'arrive directement de Dieppe. — « Monseigneur a été bien long-temps en route. — « Parce que je me suis demis le pouce droit à « Aumale; il ne m'est pas même possible d'écrire « encore. Prenez une plume et du papier; écrivez « ce que je vais vous dicter.

« J'ai à vous parler, madame, de choses très- « importantes. Je me présenterai demain, et j'es- « père que je n'aurai pas à me plaindre de la « manière dont je serai reçu : des personnes de « notre rang doivent au moins sauver les appa- « rences.

« Hé bien, monseigneur, vous prenez ce pa- « pier? — C'est pour voir votre écriture. — Vous « le mettez dans votre poche! — Je fais le plus « grand cas de ce qui vient de vous. Comment « donc, une femme qui donne à Éric des instruc- « tions d'une précision, d'une clarté!... Me voilà « convaincu que ces instructions sont de votre « main. Je le suis aussi, qu'un secrétaire intime

« ne rédige des pièces officielles que par ordre « supérieur.

« Je ne m'étonne plus du soin avec lequel Éric « cachait ses documens. Ce drôle-là est connais- « seur : il sait, comme moi, combien sont pré- « cieuses les choses qui s'échappent de votre « plume... ah, ah, ah, ah!... Adieu, Matiska; je « vous croyais plus adroite. Vous n'êtes plus, à « mes yeux, qu'une femme ordinaire, et je ne « m'étonne pas de la facilité avec laquelle j'ai dé- « joué vos projets. » Matiska reste anéantie.

Irai-je trouver madame Borloff chez notre ambassadeur, se demandait le prince, en descendant l'escalier? il est courtisan, sans doute; mais il est plein d'aménité. Ce qui peut m'arriver de pis, c'est d'être reçu froidement : je m'y exposerai. D'ailleurs, j'aime mieux trouver la princesse dans un bal qu'ailleurs : les bienséances que commande une telle réunion empêcheront l'explication d'être orageuse. Il se fait conduire chez l'ambassadeur.

Il fut accueilli plus favorablement qu'il l'avait espéré. « Vous êtes banni de la cour de Péters- « bourg, lui dit son excellence; mais nous som- « mes à Paris, et je suis fort aise de recevoir un « homme de votre mérite. J'espère que vous n'ou- « blierez pas ce qu'on vous a prescrit relative- « ment à la famille Borloff. La princesse est ici. « — Je le sais. — Ménagez-là. — Je ne vous ca- « cherai pas que je suis dans l'intention de m'en-

« tretenir avec elle. Si vous avez quelque chose « à expédier pour votre capitale, ordonnez qu'on « ferme les dépêches. La princesse pourra s'en « charger : elle part demain pour Pétersbourg. « — Qui vous l'a dit? — Personne. Mais je crois « que l'air de la France ne lui convient plus. — « Prince, prenez garde à ce que vous allez faire. « — Oh, monseigneur, je ne lui parlerai que des « affaires des autres : je crois que c'est me con- « former strictement à l'esprit de la consigne. » Ces messieurs échangent, entre eux, de ces choses flatteuses, qui sont obligées entre gens du grand monde, auxquelles on attacherait un certain prix, si on pouvait les croire sincères, et qu'on prend pour ce qu'elles valent.

Le bal n'était pas encore très-animé : il n'était qu'onze heures et demie. Voilà, pensait Paloski, des petites femmes qui se coucheront à l'heure où les gens raisonnables se lèvent, et qui s'en prendront à la nature, de leurs maux de nerfs, de leurs vapeurs, de leurs migraines. Usez les rouages d'une machine, il n'y aura plus d'harmonie dans les mouvemens.

Quelle magnificence, quel luxe! Le pain est cher cette année, et ce que coûte cette fête nourrirait cent familles pendant un mois. Mais un ambassadeur doit représenter, et il faut que les journaux de Pétersbourg donnent, d'après ceux de Paris, les détails étonnans de la superbe fête. Si son excellence ne calcule pas, l'honneur de

faire parler d'elle lui coûtera une terre ou deux.

En faisant ces réflexions, le prince allait, venait, et cherchait sa princesse. Il la croyait rangée parmi ces femmes qui se bornent, au bal, à la jouissance du coup d'œil, et elle était de celles qui se font presser de danser... pour la forme. Paraître céder, par complaisance, à des instances réitérées, est un genre de coquetterie des femmes sur le retour, et elles trouveraient très-mauvais qu'on ne les pressât pas. La contredanse finit, et le prince fut fort étonné de voir un jeune seigneur français remettre la princesse à sa place.

Il la regarda d'abord à la dérobée, et il vit des rides naissantes cachées sous des boucles de cheveux. Une peau jaune paraît blanche aux lumières, et les joues de la princesse étaient chargées de rouge, d'une ligne d'épaisseur. Allons, se dit-il, c'est une fleur artificielle, qui imite, à peu près, une rose dans sa maturité.

Le jeune seigneur s'est assis auprès d'elle, et lui dit de jolies choses, car elle l'écoute avec complaisance. Ah, je vois ce que c'est : c'est un jeune fou qui s'est ruiné, et qui espère rétablir sa caisse aux dépens de celle de la douairière. Ma foi, s'il la voit jamais dans l'état où je l'ai trouvée à Pontoise, il gagnera bien son argent.

On ne parle pas long-temps à une femme, quand ce qu'on lui dit ne part pas du cœur : je ne tarderai pas à avoir mon tour. En l'attendant, faisons un tour ou deux dans le bal.

Voilà une femme charmante. Elle danse comme les graces; mais ce n'est pas pour danser qu'elle danse. Elle est tout entière à la double admiration qu'elle excite. Sa figure serait immobile, si l'orgueil flatté n'animait, de temps en temps, des yeux à qui il ne faut qu'une vive émotion pour être séduisans. Il est facile de voir que l'art futile de la danse et celui, plus compliqué, de plaire, ont fait sa principale étude. Je plains son mari et ses enfans, si elle en a.

Cet homme ne fait autre chose que se promener dans le bal. Il n'adresse la parole à personne, et il sourit, avec un air d'intelligence, à toutes les jolies femmes qu'il rencontre. Peut-être n'en connaît-il aucune. C'est un de ces êtres dont le cœur est froid, et qui ont la tête exaltée; qui, même sans éprouver le besoin de jouir, veulent passer pour hommes à bonnes fortunes. Celui-ci me persuaderait qu'il est bien avec toutes les femmes qu'il fixe, si cela était possible, et si l'étonnement ou le dédain de ces dames ne me prouvaient qu'il n'est qu'un impertinent. Cependant, il parviendra à en déshonorer plusieurs, avant qu'on se sépare. C'est un homme qu'on devrait chasser.

Cette petite brune est tout à ce qu'elle fait. Les instrumens l'électrisent, le plaisir brille dans ses yeux; elle ne voit rien de ce qui se passe autour d'elle... Ah, je vous y prends, mademoiselle. Vous regardez votre danseur, et il vous regarde de manière à ne me laisser aucun doute. L'aveu est

reçu et rendu : vous êtes à la seconde nuance de l'amour. Vous n'irez pas plus loin, si vous êtes prudens... à moins que le mariage...

Ah, mon dieu, que cet homme est mal! Qu'il est gauche! Il ne tombe jamais en mesure, et ce n'est pas faute d'oreilles. Il ne daigne pas honorer sa danseuse d'un regard; mais il paraît content de lui, mais content!... Ah, il a un grand cordon rouge! Il est de ces hommes qui croient encore que ces choses-là leur donnent beaucoup de mérite : une aune de ruban fait remarquer un sot, auquel, sans cela, on ne prendrait pas garde.

Qui donc anime ainsi la figure de cette dame? Elle est assise, et elle jouit plus que les danseurs. Ah, ses yeux suivent cette jeune personne si légère, si gracieuse : c'est l'hirondelle rasant le sol. Cette dame a, au plus, trente-six ans, et déja elle ne vit que pour sa fille. Elle doit avoir autant de jugement que de sensibilité : c'est une femme bonne à connaître.

Voilà un homme bien laid, et cette jolie femme semble l'écouter avec le plus tendre intérêt!... Il y a pourtant quelque chose de faux dans ses yeux... Hé, c'est le marquis de Clainville, cet homme qui veut persuader qu'il est dans le plus grand crédit à la cour de France, et qui le fait croire assez souvent; que le goût du changement domine sans cesse, et qui, au lieu de payer en diamans et en chevaux, ce qui ne laisse pas d'être coûteux, promet une place au mari, un époux

titré à la jeune veuve qui veut se décrasser, ce qui est plus économique.

La jolie femme avec qui il s'entretient veut obtenir quelque chose; elle joue l'amour avec lui, et c'est peut-être l'homme de France pour qui elle a le plus d'éloignement. Il l'aura cependant, et elle n'obtiendra rien. Le marquis est un assassin moral; il trompe, tous les jours, quelque femme, et il en trompera long-temps : l'expérience des unes est perdue pour les autres, parce que, sans doute, il a du moins le mérite d'être discret.

Le prince allait continuer ses observations, lorsqu'il vit le jeune seigneur français s'éloigner de madame Borloff. Il se hâta de prendre sa place.

Il salua la princesse avec les grands airs qu'il prend comme un autre, quand cela lui convient. « Je suis enchanté, madame, de vous avoir vue « danser tout à l'heure. Vous avez un fonds de « philosophie inépuisable : danser, quand on tient « son fils unique en prison, quand un confident « intime a été arrêté le matin, c'est se montrer « bien supérieur au vulgaire. Ne me regardez pas « ainsi, madame; je vous en supplie, même pour « vous. Cet air irrité gâte la figure charmante que « Matiska vous a faite aujourd'hui. D'ailleurs, ce « n'est pas ici qu'il faut avoir de l'humeur : au « bal, les choses les plus importantes doivent être « traitées gaiement — De l'ironie, monsieur, de « mauvaises plaisanteries! Cela vous sied bien! — « Comme à un autre, madame. J'avoue, cepen-

« dant, que les tours que je joue quelquefois, ne « sont pas de la force des vôtres... Allons, allons « ne vous emportez pas; trois cents personnes « auraient, à l'instant, les yeux sur vous, et je « ne vois pas ce que vous y gagneriez. — Vous « avez raison. Mais quel est, s'il vous plaît, ce « confident intime qui a été arrêté ce matin? — « Ah, madame en a plusieurs? C'est celui auquel « Matiska a donné des instructions qu'elle a écrites « sous votre dictée. — Éric! ce drôle-là aura fait « quelque sottise. — Oh, mon dieu, il n'a rien « fait que ce qui lui était ordonné. — Ah, vous « allez encore me parler de cette petite fille! — « Cette petite fille pourra être un jour une très-« grande dame.

« — Je vous prie de remarquer, monsieur, « qu'ici vous touchez de très-près aux affaires de « ma famille, et que cela vous est expressément « défendu. — Je vous donne ma parole d'honneur, « madame, que jamais je ne me mêlerai, direc-« tement, du mariage de Stanislas et de Paula. Je « crois que la défense se borne là. Mais j'ai pour « vous une affection toute particulière... — En « verité? — Et je ne suis venu ici que pour vous « rendre un bon office. — Et quel est-il? — D'a-« bord, madame, il me semble que vous avez « passé bien légèrement sur l'incarcération d'Éric. « — Et que peut-il en résulter pour moi? — Com-« ment, madame, vous dédaignez de vous arrêter « aux instructions qu'on a trouvées dans son

« porte-feuille ? — Elles ne sont pas de ma main :
« je ne les reconnais pas. Finissons ; quel est le
« service que vous voulez me rendre ? Parlez ; mais
« je vous préviens que je crois à votre sincérité,
« comme vous croyez à la mienne. — Obinski
« conserve quelque rancune contre vous, et vous
« conviendrez qu'elle n'est pas trop mal fondée.
« Il a, entre ses mains, les lettres que vous avez
« pris la peine de lui écrire lorsque vous le trou-
« viez aimable. — Ces lettres ne signifient rien.
« — Prises isolément, non ; mais elles présentent,
« en masse, certaines présomptions auxquelles
« les tribunaux ont quelquefois la simplicité de
« s'arrêter. — Vous vous permettez de parler de
« tribunaux à une femme comme moi ! — Plus
« bas, madame, plus bas. Obinski a joint, à ces
« lettres, une confession précise, authentique,
« que Bolesko a été forcé de signer à Dieppe,
« avant d'emporter votre argent à Jersey. Obinski
« est saisi des instructions que portait Éric. —
« Bagatelles que tout cela. — A Pétersbourg, à la
« bonne heure ; mais à Paris, ces bagatelles-là
« pourraient vous embarrasser un peu. Et puis,
« Éric est en prison ; il est au secret : personne
« ne pourra lui faire sa leçon. Il sera interrogé,
« intimidé. Il parlera, et ses dépositions feront
« des pièces probantes, de ces bagatelles dont
« vous avez l'air de plaisanter.

« Ah, madame commence à m'accorder une

« attention plus réfléchie. J'en suis vraiment bien « aise : il serait fâcheux qu'une femme de votre « rang perdît sa liberté. — Qui oserait y attenter? « — Il y a, ici, un procureur-général qui ne « connaît personne, et Obinski doit lui présenter « sa plainte demain matin, demain matin, enten- « dez-vous, madame? — L'ambassadeur russe me « défendra. — Et ne sera pas écouté. Le procu- « reur-général le recevra, sans doute, avec les « égards qui lui sont dus; il le comblera de poli- « tesses, et vous irez en prison. Et vous y aurez « été conduite avec éclat, avec scandale. Et vous « paraîtrez en public sur les bancs où se sont « assis les derniers criminels. Et tout Paris fondra « au palais, pour voir la grande princesse qui fait « ruiner un homme, parce qu'il ne veut pas l'ai- « mer, et qui veut faire aller sa fille au Brésil, « parce qu'elle aime sans son approbation.

« Hé bien, vous ne me répondez plus... Ah, « vous êtes émue? Je crois même qu'il y a quel- « que chose de plus que de l'émotion. Ma foi, « je conviens qu'on aurait peur à moins.

« — Paloski, je ne vous aime pas, je le con- « fesse. — Oh, je le sais, madame, et je ne vous « aime pas davantage. — Mais je crois à votre « probité. — Comme à la vôtre, peut-être. — Plus « de mots, des choses. Vous êtes venu ici pour « me proposer une transaction. Voyons, que vou- « lez-vous? — Voici les articles de la transaction:

« La princesse feindra, à l'instant même, une « migraine, et cela n'étonnera personne : on sait « qu'elle en a une tous les huit jours.

« Elle acceptera mon carrosse ; je la reconduirai « à son hôtel. Elle ordonnera qu'on fasse ses « malles à la minute.

« Elle montera en voiture, avant le lever du « soleil, et elle prendra la route de Bruxelles, « d'où elle ira partout où elle voudra, la France « exceptée.

« On ne lui demande pas le serment de n'y pas « rentrer, parce qu'on sait qu'elle ne le tiendrait « qu'autant qu'elle y serait forcée.

« — Et, avant mon départ, les pièces me se- « ront rendues? — Oh, que non, oh, que non : « vous ne partiriez plus. On gardera les pièces « pour les produire plus tard, s'il vous arrive « d'inquiéter encore Obinski et sa fille.

« Il est constant, madame, que je ne me suis « *immiscé* en rien dans les affaires de votre fa- « mille. Cependant vous pourriez être tentée, à « Pétersbourg, de me faire traiter comme l'a été « Obinski, et mon ami me vengerait bien autre- « ment qu'il se venge lui-même. Si je perds ma « fortune, il fait imprimer ces pièces, que vous « brûlez d'avoir, et que vous n'aurez pas. Il fait « imprimer des mémoires; il en distribue des mil- « liers en France; il en couvre la Russie. Plus « notre souverain est loyal et confiant, plus il « sera indigné de l'abus qu'on a fait de sa con-

« fiance, et le chemin de Tobolsck est ouvert « pour tout le monde.

« — Si je quitte la France, je peux donc comp- « ter qu'on ne fera aucun usage de ces pièces? « Mais quelle sera ma garantie? — Ma probité, « que vous reconnaissiez tout à l'heure, et, sur- « tout, mon attachement à la mémoire de Borloff, « qui ne me permettra d'avilir sa veuve qu'autant « qu'elle m'y contraindra.

— Mais, si plus tard on voulait, à la faveur de « ces mêmes pièces, me forcer de consentir à un « mariage... — Vous connaissez l'ascendant que « j'ai sur Obinski, et je viens de vous donner ma « parole d'honneur de ne jamais me mêler di- « rectement de cette affaire. — Mais, Éric... — « Il dira ce qu'il voudra. Vous ne serez plus ici « pour lui être confrontée. Personne, d'ailleurs, « ne se plaignant, il sera nécessairement relâché, « et vous aurez le plaisir de le revoir : c'est un « de ces domestiques fidèles, dont on se sépare « à regret. — Mais, prince... — Plus de mais; sur « la route de Bruxelles dans deux heures, ou en « prison à midi. Allons, madame, ayez la migraine.

« Bien, bien, cela commence à merveille. » La princesse a pris cet air souffrant, que tant de femmes jouent avec une supériorité si marquée. Il est certain, pour tous les spectateurs, que le bras de Paloski suffit à peine pour la soutenir. Le jeune seigneur qui, un quart-d'heure avant, faisait si vivement sa cour, s'approche, et paraît

disposé à offrir un second bras. « Faut-il l'encou-
« rager, dit bien bas Paloski à la princesse? Il ne
« sera pas fâché de voyager à vos dépens, et il
« vous sauvera l'ennui d'un long tête-à-tête avec
« Matiska. — Finissez, monsieur, et sortons. »

Les deux heures que Paloski a données à la princesse ne sont pas écoulées, et déja elle est à la porte Saint-Martin. Voilà encore une journée bien employée, se dit le prince. Je n'ai plus rien à faire au bal; je vais me coucher. Demain, je ferai une visite de politesse à l'ambassadeur.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Où il n'est question que de mariages.

Dix heures! dit le prince en s'éveillant; c'est dormir comme quelqu'un qui n'a rien à faire. Cependant il faut qu'Éric soit relâché, avec injonction de sortir de France : il est inutile, il serait même nuisible qu'il parlât. Je passerai après chez l'ambassadeur; je déposerai ensuite mes broderies, mes cordons, et je retournerai faire le bonhomme à Achères. Beaucoup de gens titrés bâillent dans les antichambres, et n'en sortent pas : moi, je ne me trouve bien qu'en me rapprochant de la nature.

Ah, je vais écrire à mon intendant de m'envoyer à Paris mes domestiques, mes chevaux, mes équiqages. Quand Obinski n'aura plus d'ennemis en France, je ne vois pas pourquoi nous continuerions à nous cacher, et je peux vivre partout aussi simplement qu'à Achères.

Le prince sonne. Il se fait servir, et habiller selon toutes les règles de l'étiquette. Il écrit à Varsovie; il demande son carrosse; il sort.

« Monsieur, dit-il au chef suprême de la po-
« lice, on a arrêté hier, dans la forêt de Saint-
« Germain, un domestique de la princesse Borloff,
« que des incidens imprévus, et d'une certaine
« importance, ont déterminée cette nuit à partir
« pour Pétersbourg. Cette dame m'a prié de récla-
« mer ce domestique, et de l'envoyer à Bruxelles,
« où sa maîtresse doit s'arrêter, et où il la re-
« joindra. »

Le magistrat se fait apporter les pièces relatives à Éric; il les examine aussi soigneusement que si cet homme eût été réclamé par M. Martin. Il voit que ce valet a été arrêté comme vagabond, et vivant cependant dans une aisance qui l'a rendu suspect. Il loue la vigilance des maires des Loges et d'Achères; mais il ajoute que le témoignage de monseigneur détruit tous les soupçons, et qu'il va remettre Éric en liberté. Monseigneur marque le désir de parler au prisonnier, et aussitôt on fait venir Éric.

La figure du prince a une influence singulière sur les coupables. Celle d'Éric se décomposa à son aspect : déja, peut-être, il se croyait aux galères. Le prince craignit qu'il s'avouât plus coupable que ses vues l'exigeaient, et il se hâta de le rassurer.

« Au lieu de faire ton service auprès de la

« princesse, tu vas courir la forêt de Saint-Ger-
« main, sans autre motif que celui d'herboriser!
« Que diable, madame Borloff n'a pas envie d'é-
« tudier la botanique, et si elle voulait un pro-
« fesseur en ce genre, ce n'est pas toi, vraisem-
« blablement, qu'elle choisirait. »

La figure d'Éric commence à se recomposer.

« Tu n'as pas assez d'argent pour lever une
« boutique d'herboriste; tu en as plus qu'il t'en
« faut pour rejoindre ta maîtresse. Elle a pris la
« route de Bruxelles, et puisqu'à ma recomman-
« dation monsieur veut bien te rendre la liberté,
« monte, sur-le-champ, dans une diligence, et
« cours sur les traces de la princesse. »

Éric ne demandait pas mieux. Si le prince désirait le savoir au-delà des frontières, je crois qu'il était très-pressé de sortir de France, où ses intrigues tournaient mal. Qu'y ferait-il, d'ailleurs, n'ayant plus ni instructions, ni argent à recevoir de personne?

Paloski adresse des remerciemens au magistrat; le magistrat se félicite d'avoir pu concilier son devoir avec le désir de faire quelque chose qui soit agréable à monseigneur. Ces messieurs se quittent très-contens l'un de l'autre.

La visite du prince à l'ambassadeur ne fut autre chose qu'un tribut payé à l'usage : quand on s'est présenté à une fête où on n'était pas invité, qu'on s'y soit amusé ou non, on doit des remerciemens à celui qui en fait les frais. Ces visites-là

durent un quart-d'heure : cependant on ne passe pas quinze minutes à se regarder, et il faut parler de quelque chose. Le départ précipité de la princesse alimenta la conversation. Le prince avait l'adresse de donner, à bien des choses, la tournure la plus avantageuse aux intérêts de ceux qu'il voulait servir : il eut la satisfaction de laisser l'ambassadeur dans une ignorance absolue de ce qu'il s'était passé entre madame Borloff et lui.

Enfin, tout est terminé, se dit-il en sortant. Me voilà dispensé d'éblouir, plus long-temps, des gens qui ne se doutent pas combien la représentation est fatigante pour tout homme qui n'est pas un sot. Allons rire à Achères.

Le prince renvoie ses domestiques de louage et son carrosse de remise; il remet, dans les armoires de son logement, ses cordons et ses habits brodés. Il sort à pied; il prend les Champs-Élysées, pour dérouter les curieux, et il s'arrête chez un restaurateur. Il y déjeune en simple particulier, et il s'en trouve bien.

Je ne croyais pas, pensait-il, persuader si facilement la princesse, et je n'ai pas pris le temps de faire savoir à Cognard que j'ai besoin de ma calèche. Hé, pourquoi ai-je des jambes? Est-ce pour me faire traîner comme un impotent? Que de gens le sont devenus pour avoir eu un carrosse! Je redeviens Martin, et ma foi j'irai, de Saint-Germain à Achères, à pied, comme un bon

bourgeois, comme un philosophe, comme un ami de la forêt.

M. Martin revient au pont de Louis XVI, et monte dans la première voiture qui est prête à partir. Deux jolies femmes occupent le fond ; un gros homme est sur le devant. Je ne serai pas bien ici, se disait-il. Bah, nous ne sommes pas en ce monde pour y avoir toutes nos aises, et puis, j'ai ici une sorte de compensation. M. Martin pensait aux petites dames qui étaient derrière lui : de jolies figures sont toujours bonnes à voir. Mais comment fera-t-il, serré dans son coin par son gros homme, qui dort déja ? Il faudrait qu'il tournât la tête à chaque instant : la continuité de ce mouvement est pénible. La bienséance, d'ailleurs, ne permet pas de fixer de jeunes femmes qu'on ne connaît pas, à qui, par conséquent, on n'a rien à dire, et M. Martin est rigoureux observateur des bienséances. Allons, pensait-il, puisque je ne peux les voir, je les entendrai, et c'est toujours quelque chose. Elles sont amies, à ce qu'il me semble, et deux jeunes femmes ont toujours quelques confidences à se faire. Mon gros voisin ronfle, et ma figure n'a rien de fort imposant : elle les obligera seulement à s'exprimer avec une certaine ambiguité; mais pour moi, un mot en vaut un autre.

En effet, on est à peine parti, que le caquetage commence. On n'est pas à moitié chemin,

et M. Martin est au courant. Il est gêné, pressé, froissé, et toutes jolies que sont ces dames, il se décide à les faire descendre à Nanterre. Il sent bien que cela n'est pas très-galant; mais quand il faut opter entre des meurtrissures, des crampes, qu'on peut s'épargner, et une impolitesse, dont personne ne s'apercevra, il n'y a pas à balancer.

« Ami, dit-il au conducteur, connaissez-vous « Saint-Germain? — Comme mes poches. — Pour- « riez-vous me dire où demeure madame Delatre? « — Oui-dà, monsieur; rue de Paris, n° 60. » Au nom de madame Delatre, le silence s'est établi dans le fond de la voiture. M. Martin continua. « Deux fort jolies femmes, dont une est la nièce « de cette dame, sont parties de Paris ce matin. « Une visite à la tante a été le motif avancé au- « près de l'un des maris. On a parlé, à l'autre, « du besoin de prendre le grand air, du désir de « profiter de l'occasion qui s'offrait, et d'accom- « pagner son amie.

« Après les premiers complimens à la tante, on « parlera d'aller se promener sur la terrasse, « dans la forêt, et cette envie paraîtra bien na- « turelle : il fait si beau! Cependant il n'est pas « convenable que deux très-jeunes dames se pro- « mènent seules, et la bonne tante ne peut les « accompagner : ses jambes ne lui servent plus « qu'à aller d'une chambre à une autre. Le mar- « chand de draps de la rue Saint-Honoré, avec

« qui je fais, tous les soirs, ma partie de dames, « au café du prophète Élie, est un homme à qui « rien n'échappe, et qui pourvoit à tout. Hier, « je lui ai dit, en jouant, que j'allais passer quel- « ques jours à Saint-Germain; il m'a prié de « prendre ces dames chez madame Delatre, de « les bien promener, et je lui ai promis de ne « pas les quitter d'un instant. J'ai pris l'adresse « de cette dame, et je viens de m'apercevoir que « je l'ai perdue : voilà pourquoi je vous l'ai de- « mandée... Que je suis bon de vous conter tout « cela! Vous ne pouvez y prendre le moindre « intérêt. Mais je suis parleur, et quand j'ai com- « mencé, je ne m'arrête plus. »

M. Martin s'aperçoit qu'il a produit de l'effet : on se dit quelques mots à l'oreille; de petits mouvemens, fréquemment répétés, annoncent de l'inquiétude et de l'impatience.

On arrive à Nanterre. Le conducteur arrête pour laisser respirer son cheval; la marchande de petits gâteaux se prétente, selon l'usage; les jeunes dames demandent à mettre pied à terre : cela arrive tous les jours. Mais les jolies figures sont couvertes d'un voile de gaze; les plis en sont serrés, et quand on a pris la voiture, ces voiles étaient relevés sur le devant du chapeau.

M. Martin ne perd rien de ce qui se passe. Il voit les petites dames payer le cocher, et s'arrêter devant une autre voiture, dont le cheval a le nez tourné du côté de Paris. Il les voit rire de

tout leur cœur en montant dans cette vinaigrette, et il éclate à son tour. Nous avons tous les trois, pensait-il, de quoi nous égayer. Elles rient de la figure que j'aurai chez madame Delatre, quand j'y aurai attendu, pendant deux heures, des femmes qui se garderont bien d'y arriver; je ris, moi, de la mine que feront bientôt ces jolis messieurs qui attendent, sur la terrasse, les petits êtres fragiles que je viens de faire rétrograder.

En arrivant à Saint-Germain, M. Martin passe devant ce n° 60, où il n'a jamais eu envie d'entrer. Il voit madame Delatre, remplissant un immense fauteuil, qu'on a poussé contre sa croisée, et végétant en tricotant un bas. Tante précieuse, s'écria-t-il, pour les nièces à parties fines! J'ai fait manquer celle-ci, et cela ne me regardait pas. Mais, ma foi, je ne pouvais plus tenir auprès de mon gros dormeur.

Le chapitre des dédommagemens est interminable pour les jolies femmes : l'occasion perdue aujourd'hui se retrouve demain. En l'attendant, on fera une histoire aux maris. On n'aura pas été à Saint-Germain, faute de place dans les voitures, ou peut-être parce que les voyageurs qui se présentaient ne convenaient point. On se sera promené aux Champs-Élysées pendant les trois heures d'absence; on y aura pris du lait, ou autre chose, et le conte passera.

Ah, il me vient une excellente idée! Je ne suis pas friant, je ne tiens pas au nombre des plats;

mais j'aime à manger de bonnes choses, et Dubourg est le plus pitoyable gargotier!... Bertrand ne trouvera, à Achères, personne qui nous convienne. Je prendrai, ici, une bonne cuisinière, et je l'emmènerai avec moi... Oui, c'est très-bien vu. Mais à qui m'adresserai-je? Hé, parbleu, à l'aubergiste chez qui nous avons couché quand nous sommes venus attendre la dame à la migraine. Bah, si l'aubergiste en connaissait une bonne, il la prendrait pour lui, car sa cuisine a a beaucoup d'analogie avec celle de Dubourg. Diable, comment faire? Je ne connais personne ici... Comment, je n'y connais personne! oh, que si, oh, que si! J'y ai découvert une tante qui doit m'être bonne à quelque chose.

M. Martin retourne au n° 60; il sonne, on lui ouvre, il entre. Il salue, respectueusement, madame Delatre, qui lui répond par une simple inclination de tête : l'épine dorsale a perdu sa flexibilité. M. Martin s'est chargé de dire à madame mille choses affectueuses de la part de sa nièce, et il s'acquitte avec un sensible plaisir d'une promesse qui lui procure l'honneur de connaître madame. Madame fait signe à une vieille servante d'approcher un fauteuil. Tout est vieux à Saint-Germain, ville et habitans. On prétend même que les enfans y naissent avec des rides indiquées.

« De quelle nièce me parle monsieur, car j'en « ai deux? — De celle qui a un superbe magasin « de draps dans la rue Saint-Honoré. — Ah,

« madame Grisel. — Madame Grisel, précisément.
« — Je l'aime de tout mon cœur : elle est aussi
« sage que jolie. — Ah, madame, à qui le dites-
« vous ? Son mari est le plus honnête homme !...
« — Oh, c'est un ménage d'or ! »

On parle de Saint-Germain; de la vie paisible qu'on y mène; du boston que fait tous les soirs madame Delatre; des cuisinières, ramenant chez elles, la lanterne à la main, les anciennes amies qui viennent faire leurs huit tours; pas un de plus, pas un de moins. On commence à six heures précises, et à neuf on est couché.

M. Martin ramène madame Delatre sur les cuisinières. Celle de madame Lefèvre va la quitter. C'est un excellent sujet que sa maîtresse regrettera long-temps. « Mais elle est d'une vivacité,
« cette bonne madame Lefèvre ! Et pourtant elle
« a plus de peine à marcher que moi. Hier, en
« lui présentant à boire, Marie a laissé tomber
« le verre; cela peut arriver à tout le monde.
« Madame Lefèvre s'est emportée, et elle a jeté
« sa béquille dans les jambes de Marie. Marie est
« tombée, s'est fait mal, et s'est fâchée : c'est
« tout simple. Oh, oui, madame Lefèvre la re-
« grettera long-temps... Je le crois bien, ma foi.
« Une fille qui fait seule un dîner de douze per-
« sonnes, et qui ne perd pas la tête un instant.
« — Hé, qui est donc cette dame Lefèvre, qui
« jette sa béquille à la tête, ou aux jambes de
« ses gens ? — Oh, mon dieu, c'est la meilleure

« femme du monde, à ses vivacités près. — Peu « d'éducation, cependant? — Sachez, monsieur, « que je ne vois que des gens comme il faut. « Madame Lefèvre est la fille d'un avocat, et son « mari était conseiller au Châtelet de Paris. »

M. Martin débite encore quelques phrases insignifiantes; il prend congé de madame Delatre, et il va cherchant la veuve du conseiller au Châtelet, qui marche avec une béquille, et qui a des vivacités.

L'observation est toujours utile : vous conviendrez que si M. Martin eût été de ces êtres impassibles, que rien ne touche, ne pique, il eût pu être suffoqué par son gros dormeur, et qu'il n'eût pas trouvé la fille qui fait, sans perdre la tête, un dîner pour douze personnes.

Vous sentez aussi que madame Lefèvre, fille d'un avocat, veuve d'un conseiller au Châtelet, doit être connue de messieurs du barreau de Saint-Germain. M. Martin va au greffe; le greffier le renvoie au président, et le président au procureur du roi. Enfin il sait où demeure madame Lefèvre; il y va; il demande à parler à mademoiselle Marie : hélas! il est trop tard.

Madame Lefèvre s'est repentie; elle a fait des espèces d'excuses à mademoiselle Marie; mademoiselle Marie a remarqué une larme que sa maîtresse essuyait furtivement; mademoiselle Marie s'est attendrie de son côté. Le raccommodement s'est fait, sous la seule condition que, lorsque

madame sera dans son fauteuil, la béquille sera à l'autre extrémité de la chambre, dût madame attendre, pour changer de place, que mademoiselle Marie revienne de la messe, ou du marché.

Je devais prévoir cela, se dit M. Martin : vieux maîtres et vieux domestiques vivent familièrement ensemble, se querellent, et ne se quittent pas.

Cependant M. Martin est très-lié avec madame Grisel; il connaît madame Delatre, et mademoiselle Marie ne le laissera pas sans cuisinière. Elle a aussi une nièce qui est son élève; qui ne fait pas de parties fines; qu'elle a établie, de son autorité privée, chez madame Lefèvre, et qui ne peut y rester toujours. Mademoiselle Marie fait entrer M. Martin; elle le présente d'un air gracieux à sa maîtresse, qui cherchait la pluie et le beau temps dans l'almanach de Mathieu Lænsberg. Elle venait de prononcer, en soupirant, qu'octobre serait humide, et qu'elle ne pourrait quitter son lit de tout le mois.

On fit paraître Pélagie, et on lui proposa de suivre M. Martin à Achères. Les bonnes cuisinières de Saint-Germain gagnent deux cents francs, et M. Martin offre cent écus. Pélagie paraissait incertaine. Madame Lefèvre la supportait; mais elle l'eut mieux aimée à Achères que chez elle. Elle insista; la tante insista; M. Martin insista, et Pélagie baissa la tête, en signe de consentement. Une serviette suffit pour faire son

paquet. En cinq minutes il est prêt ; Pélagie le met sous son bras ; elle suit M. Martin.

Ils étaient à l'endroit de la forêt où M. Martin avait rencontré Rosalie, et ils ne s'étaient pas encore dit un mot. Autant la laitière était causeuse, autant Pélagie l'était peu. Son rigoureux silence n'avait pas empêché M. Martin de la pénétrer. Il avait observé un air rêveur, mélancolique même ; il avait intercepté quelques soupirs.

« Allons, finissons-en. Quel âge a-t-il ? — Vingt-« deux ans, monsieur. — Quel est son métier ? « — Menuisier. — Métier agréable, Pélagie. Sa « conduite ?... — Ah, monsieur, vous m'avez « surprise : je croyais continuer une conversa-« tion commencée. — Soyez tranquille, mon en-« fant : j'ai toujours été un confident utile. Sa « conduite ? — Honnête. — Est-il laborieux ? — « Depuis que je le connais, il n'a perdu de temps « que celui qu'il a passé avec moi. — Vous êtes « modeste. Mais comment ce temps-là était-il « employé ? Vous rougissez, Pélagie : vous avez « fait quelque faute. En seriez-vous à la troisième « nuance de l'amour ? — Je ne vous entends pas, « monsieur. — Voyons, que faisiez-vous, quand « vous étiez ensemble ? — Il me répétait qu'il « m'aime. — Après ? — Je lui disais que je l'aime « aussi. — Après ? — Je conviens... qu'en nous « quittant... un baiser... — Après ? — Y a-t-il en-

« core quelque chose, monsieur? — Quel âge « avez-vous, mon enfant? — Seize ans, mon- « sieur. »

A cet âge on succombe, sans avoir prévu le danger, pensa M. Martin. Le garçon menuisier a donc des mœurs : cela est rare à présent. « Hé, « pourquoi ne vous êtes-vous pas encore mariés? « — Ma tante n'y veut pas consentir, et je suis « sûre que c'est pour me séparer de Vincent « qu'elle m'envoie à Achères. — Hé, cela pour- « rait bien être. Mais pourquoi repousse-t-elle « Vincent? — Il n'est encore que compagnon. « — Avec une patente, il sera maître, comme « tant d'autres, qui ne feraient pas mal de re- « commencer leur apprentissage. — Oh, Vincent « est un joli ouvrier; mais cela ne suffit pas : « il faut de l'argent pour lever la patente; il en « faut pour acheter des outils. — Tout cela est- « il bien cher? — Oh, s'il avait mille francs!... « — Mille francs? ce n'est pas une somme énorme. « Espérez, Pélagie. — Hé, monsieur, n'espère- « t-on pas toujours? — Oh, jusqu'à la mort. « Mais espérez que l'été ne passera pas avant « que vous soyez mariée. — Et qui est capable « de faire un pareil miracle? — On en fait de « plus difficiles, et on n'est pas sorcier pour « cela. »

Mettez une petite fille à son aise; mettez-là sur le chapitre de l'amour, et elle ne sait plus s'arrêter. Pélagie ne manqua pas de raconter,

avec effusion, comment le sien avait pris naissance ; quel plaisir elle ressentit quand Vincent se déclara ; les petits mouvemens de jalousie qu'ils avaient alternativement éprouvés, qui font tant de mal, mais qui amènent des raccommodemens si doux, et le temps passe vite pour fillette qui parle de tout cela. Il est moins rapide pour celui qui écoute. Il passe pourtant, quand l'auditeur a de la sensibilité, et M. Martin et sa jolie petite cuisinière arrivèrent à Achères sans s'en apercevoir.

Pélagie est établie commensale de l'auberge du Coq-Hardi. M. Martin la loge à côté de la chambre jaune. Elle ne descendra que par ses ordres, et quand il n'en aura pas à lui donner, elle s'occupera de quelque ouvrage d'aiguille. M. Martin veut veiller sur elle ; il veut, surtout, qu'elle n'entende pas ces saillies d'une grosse gaieté, dont retentissent souvent les voûtes d'un cabaret : se charger de l'enfant d'autrui, pensait-il, c'est contracter l'obligation de lui tenir lieu de père.

Bertrand et Sophie sont à leur nouvelle maison. Le père presse le peintre et le colleur ; la jeune personne dirige deux jardiniers. Elle s'est fait couper une quantité de petits jalons ; elle les a fichés elle-même en terre ; elle a tracé les allées d'un jardin à l'anglaise. Les massifs, qu'elles laisseront, seront garnis de fleurs, d'arbustes, de gazon. Sophie imagine à chaque instant ; à chaque instant elle crée quelque chose, et elle est en-

chantée. Ses ouvriers sont étonnés d'eux-mêmes : ils ne se croyaient pas autant de capacité.

M. Martin paraît, et les *artistes* de tous les genres sont abandonnés. Où se retirera-t-on pour conter et écouter sans témoins ? Hé, parbleu, dans la petite mansarde que doit habiter Pélagie. On en ferme la porte ; M. Martin raconte ce qui s'est passé pendant la journée qui vient de s'écouler, et qu'il a si bien remplie. On le félicite, on se félicite mutuellement : c'est de ce jour seulement qu'on peut se croire en sûreté.

Mais Sophie n'est plus distraite de ses plus chères pensées par celle du danger qui menaçait son père : le nom de Stanislas s'échappe de ses lèvres, et ses yeux interrogent M. Martin. « Je « suis incapable, lui dit-il, de manquer à ma pa- « role d'honneur, et je ne vous ai pas caché l'en- « gagement formel que j'ai pris hier, de ne ja- « mais me mêler directement de cette affaire. — « Ah, monsieur, deviez-vous le prendre, vous « qui êtes notre unique soutien, et sur qui re- « posaient mes plus douces espérances ? — Vous « avez oublié, Sophie, ce que je vous ai dit à « Dieppe : il ne m'appartient pas de dépouiller « une mère de ses droits, même de ceux dont « elle abuse. Il est contre toutes les bienséances « que vous entriez dans une famille qui vous « repousse. Ce jeune homme et vous êtes encore « aux portes de la vie : vous pouvez attendre. « Attendez donc tout du temps ; mais attendez

« avec patience, avec résignation, et comptez « sur moi dans toutes les circonstances où je pour- « rai vous servir, sans compromettre mon hon- « neur. Allons dîner, mes amis. »

Pélagie sert à table, et sert fort bien. Il lui reste à faire son chef-d'œuvre en cuisine, pour prouver qu'elle est réellement la digne élève de mademoiselle Marie. Dès le lendemain on lui donnera les moyens de faire ses preuves.

Après le dîner, Bertrand et Sophie retournent à leurs ouvriers. Ils reçoivent les meubles simples, mais d'une sorte d'élégance, qui leur arrivent de Poissy. M. Martin est trop content de lui pour se refuser le plaisir de raconter encore ce qu'il a fait à Paris : il y a de l'homme partout. Il va chez M. de Polmont et chez Cognard ; nouveau récit, nouvelles félicitations.

Tout est en l'air dans la petite maison isolée. On se marie le surlendemain, et la mère Cognard, et ses filles, et Rosalie ne savent où elles en sont ; depuis une grande heure elles se consultent sur une chose de la plus haute importance : Rosalie a choisi elle-même une belle armoire de noyer. Le charretier l'a descendue, maladroitement, de sa voiture, et le fond est brisé. Maman Cognard veut qu'on change l'armoire : les gens âgés veulent du solide, comme s'ils avaient le temps de tout user. Les jeunes gens tiennent exclusivement au présent, et Rosalie et les petites Cognard grillent de voir figurer l'armoire dans la cham-

bre nuptiale. Quand les portes en seront fermées, disaient-elles, personne ne verra ce qu'il y a derrière.

M. Martin a l'esprit conciliant, et il propose un terme moyen : c'est de faire raccommoder l'armoire. Il y a pour cela plus de temps qu'il en faut. Cette idée tend évidemment à rapprocher les opinions ; mais l'exécution tient à une petite difficulté : il n'y a pas de menuiser à Achères. « N'est-ce que cela, dit M. Martin ? Laissez-« moi faire. »

Il retourne au Coq-Hardi ; il s'enferme dans sa chambre, et écrit :

« Au reçu de la présente, et sans perdre de « temps, vous acheterez tout ce qu'il vous faut « pour exercer votre métier. Vous chargerez vos « outils sur la charrette que je vous envoie, et « vous vous rendrez ici. Je vous établis maître à « Achères, et je crois que votre nouvelle position « rendra mademoiselle Marie plus traitable. »

M. Martin met un billet de mille francs dans sa lettre ; il la cachette, et il passe dans la chambre de Pélagie, qui raccommode son petit bonnet des dimanches. « Bien, bien, mon enfant ; « une jeune fille doit être laborieuse. » Il ajoute un mot sur Saint-Germain, et aussitôt Pélagie parle de Vincent. En lui aidant un peu, et sans lui faire de questions directes, M. Martin sait que Vincent travaille chez M. Maigret, rue de Pologne.

Il retourne chez Cognard. « Mon ami, trouvez-« moi de suite un homme de confiance, et sur-« tout expéditif, qui soit propriétaire d'une char-« rette et d'un cheval. Qu'il parte à l'instant; « qu'il remette cette lettre à son adresse, et de-« main vous aurez un menuisier à Achères. Mais « où le mettrons-nous? — Je ne sais pas trop, « M. Martin... D'abord sous ce hangar, et il se « logera ensuite comme il le pourra. — C'est « bien, c'est très-bien. Allez, mon cher ami. »

Il faudra, pensait M. Martin en retournant chez lui, que je me donne bien de la peine pour dépenser, ici, le quart de mon revenu, et j'y laisserai d'heureux souvenirs. Quand je sortirai de ce village, j'emporterai des bénédictions, et je n'ai reçu que des coups de coude en sortant de l'Opéra.

M. Martin se couche de bonne heure, et il s'éveille toujours à la pointe du jour. Il n'est que cinq heures, et déja il a la tête à la croisée. « Se-« rait-ce déja là ma charrette?... Oui... Non... « Hé, oui, parbleu. Oh, que l'amour donne d'ac-« tivité! Vincent a marché une partie de la nuit. « Et ce bon charretier, qui s'est prêté à cela « comme s'il était amoureux! Je demanderai si « je peux faire quelque chose pour lui.

« La charrette passe, et prend la rue qui con-« duit au parc. Tout autre que Cognard eût or-« donné au charretier de s'arrêter ici, et de « prendre mes ordres. Il ne sait cependant pas

« qu'il y a là une Pélagie, et que je m'intéresse « à son petit Vincent. Ah, il aura jugé à mon « air, à mon ton, que j'avais un double but en « faisant venir ici un menuisier, et il me laisse « la faculté de préparer à mon gré les évènemens « de la journée. Je le répète : Cognard est ob- « servateur.

« Oh, quelle surprise pour ces jeunes gens de « se rencontrer au moment où ils y pensent le « moins ! quelle joie, quel ravissement !... C'est « pourtant à cette petite madame Grisel qu'ils « doivent cela ! » En débitant son monologue, M. Martin se frottait les mains d'un air... Je suis sûr que vous le voyez de chez vous.

On finissait de déjeuner au Coq-Hardi, et quand M. Martin a une bonne idée, il n'a de repos que lorsque elle est exécutée. « Pélagie, vous ne savez « pas où demeure M. Cognard? — Non, monsieur. « — Tenez, voyez-vous ce mur, à droite, dans « cette rue, qui est en face de vous? — Oui, mon- « sieur. — C'est un des murs du parc de M. de « Polmont. Là-bas, en tournant le coin, vous « trouverez une porte cochère. Vous irez là; vous « sonnerez; vous entrerez dans une assez grande « cour : à gauche est un hangar, vous vous y ar- « rêterez. — Et que ferai-je, monsieur, sous ce « hangar? — Vous aurez pris un panier dans le- « quel vous aurez mis ce poulet, ce petit pain, et « une bouteille de vin. Vous offrirez cela à celui « dont la figure vous paraîtra la plus agréable. —

« Je crois que monsieur s'amuse. A qui veut-il « que je donne cela? — Je vous l'ait dit, Pélagie, « — Voilà une singulière façon de donner des « ordres. — Chacun a sa manière; faites ce que « ce que je vous demande. »

En prononçant ces derniers mots, M. Martin a pris un air sérieux, qui intimide Pélagie. Ce monsieur-là a quelque chose d'extraordinaire, murmurait la jeune fille, en chargeant le panier. Bah, se disait-elle en marchant, je donnerai cela au premier venu : je ne passerai pas mon temps à comparer des figures. Une seule me plaît, et elle est à Saint-Germain.

Elle arrive, elle sonne... C'est Vincent qui vient lui ouvrir. Le panier tombe de son bras; Vincent recule de quatre pas. Ils se regardent, ils se frottent les yeux; ils s'approchent, ils se touchent : ce n'est pas un songe qui les abuse. Ils rougissent de plaisir; ils veulent se parler, et ne trouvent que des mots sans suite.

Rosalie s'aperçoit qu'on a laissé son armoire, et elle vient pour savoir ce qui retient son menuisier. Elle aime, et il ne lui faut qu'un coup d'œil pour être au courant. « Petite, dit-elle à Pé« lagie, je me marie demain, et je n'ai pas de « temps à perdre. A votre âge, on a celui de faire « l'amour et d'attendre : ne dérangez pas mon « menuisier. »

Pélagie est un peu interdite de la semonce; mais elle ne perd pas la tête. « Je ne viens déranger

« personne, mademoiselle, répond-elle d'un petit « air piqué : je fais ce que m'a ordonné M. Mar- « tin. — D'où le connaissez-vous ? — Je suis à son « service. — Depuis quand ? — Depuis hier. — Et « hier il a envoyé, à ce jeune homme, de l'argent « pour acheter des outils, et une charrette pour « les apporter. M. Martin ! s'écrie Pélagie. Il s'ap- « pelle Martin ! s'écrie Vincent. Il n'a pas pris la « peine de signer sa lettre. J'ai cru, d'abord, qu'on « me faisait une niche, et si M. Maigret ne m'a- « vait assuré que le billet de banque est bon, je « serais encore à Saint-Germain. — Encore deux « jeunes gens, dit Rosalie, qui devront tout à « M. Martin. Quel homme ! Et nous voulions le « griller !

« Où est-il, où est-il, demanda Vincent avec « ardeur ? » Pélagie oublie son panier, et entraîne son ami ; Rosalie oublie son armoire, et court sur les pas des deux jeunes gens. J'aime à voir des heureux, se disait-elle en courant : ce spectacle ajoute à ma propre félicité. Que je voie, sur la figure du brave homme, le plaisir que donne une bonne action.

M. Martin attendait, à sa fenêtre, le résultat de la commission qu'il avait donnée à la petite. Il les voit accourir tous les trois. Ah, ah, pensa-t-il, ils sont reconnaissans ! mon argent est bien placé.

Ils arrivent, ils montent ; ils cherchent un compliment. Un cœur délicieusement affecté ne trouve

pas de ces choses-là. Vincent prend une main de M. Martin, Pélagie tient l'autre. Ils baisent, ils rebaisent les mains bienfaisantes; M. Martin les sent mouillées de douces larmes. Il est ému, et sa figure est rayonnante. Rosalie parle pour tous quatre : vous savez qu'elle est causeuse. Elle raconte ce qui vient de se passer chez Cognard; elle interprète, elle commente, elle ne finit pas. M. Martin n'entend rien : il est tout à la scène, dans laquelle il joue un si beau rôle. « On a pour-« tant tout cela, dit-il enfin, avec un billet de « mille francs! Ah, reprit Rosalie, quand Cognard « aura-t-il un billet de mille francs dont nous « puissions nous passer!

« — Mes amis, le plaisir est beaucoup dans cette « vie. — Il est tout, M. Martin. — Non, Pélagie, « et il n'est légitime, il n'a de prix que lorsqu'on « a rempli ses devoirs : allez vous occuper du dî-« ner; Vincent, retournez à votre armoire. Ce « soir vous vous réunirez. Ne perdez pas le prix « de votre conduite passée; continuez d'être sa-« ges, et vous ne tarderez pas à en être récom-« pensés. Vous voyez, petite, que le miracle dont « vous me parliez hier, n'a pas été difficile à « opérer. »

Rosalie n'a pas d'argent à donner; mais elle conçoit qu'il est différens moyens d'être content de soi, et elle veut être pour quelque chose dans l'œuvre de M. Martin. Elle choisit, chez Dubourg, un bon lit pour Vincent, et elle va lui chercher

un local qu'il puisse transformer en boutique. Par-ci, par-là, elle pense à son armoire; mais elle va toujours, et elle ne rentre chez Cognard qu'après avoir arrêté ce qu'elle a trouvé de plus convenable. La force de l'exemple a fait danser des menuets; à présent elle fait faire de bonnes actions.

L'heure du dîner avait rappelé Bertrand et sa fille au Coq-Hardi. Ils s'entretenaient avec M. Martin. Ils se parlaient avec cette confiance et cet abandon qui naissent d'une amitié sincère et longtemps éprouvée. Sophie cherchait à amener, naturellement, la conversation sur Stanislas, dont, cependant, elle n'osait plus prononcer le nom en présence de M. Martin. Le père et la fille craignaient également de heurter un homme en qui ils trouvaient l'ami le plus chaud, et le bienfaiteur le plus généreux. Mais quand ils étaient dans leur petite maison, ils se dédommageaient de cette espèce de contrainte. Sophie ne se lassait pas de dire; son père ne se lassait pas d'écouter. La jeune demoiselle se lançait sans cesse dans l'avenir; elle calculait toutes les chances. Chaque jour elle répétait ses calculs, et chaque jour elle demandait à son père comment son bonheur pouvait se préparer à Achères, à cinq cents lieues de l'objet chéri, qui, lui-même, était privé de sa liberté. Bertrand se fatiguait la tête pour prouver, à sa fille, qu'un pareil mariage ne pouvait s'arranger que de loin. Il voyait bien qu'il ne persua-

dait pas, et des consolations, de tendres caresses succédaient à de faibles raisonnemens. Sophie se soutenait par l'idée de voir bientôt M. Martin s'ennuyer à Achères. La princesse n'était plus redoutable pour eux; il était donc vraisemblable qu'ils se fixeraient bientôt dans quelque ville capitale, où il serait plus facile de savoir quelque chose de Stanislas, que dans un village écarté des grandes villes.

Ils causaient donc tous les trois au Coq-Hardi, et on parlait de Pélagie et de Vincent. Heureux, répétait encore Sophie, ceux à qui il ne faut, pour être unis, que de l'amour et un protecteur! Heureux et sages, répondait M. Martin, ceux qui ne cherchent pas à précipiter la marche du temps; qui descendent dans leur cœur; qui y rappellent qui y fixent l'espérance, qui console de tout.

Cette réponse était très-philosophique, sans doute; mais ce n'était pas de la philosophie que voulait la jeune demoiselle. Elle se tut, et elle réfléchissait profondément, lorsque Cognard, sa mère et Rosalie entrèrent dans la chambre jaune. Ils étaient en grand costume, et ils venaient inviter, avec le cérémonial usité, MM. Martin, Bertrand et mademoiselle Sophie à vouloir bien assister à leurs noces. Sophie soupira; Bertrand accepta tout simplement, et M. Martin demanda qui présenterait, à l'autel, la jeune et jolie mariée, qui était orpheline. « Si M. Martin voulait « me faire cet honneur, dit Rosalie, en baissant

« ses grands yeux noirs? — Comment, si je le « veux? avec un extrême plaisir. — La signature « d'un homme comme vous, qui serait mise sur « les registres et au bas de notre contrat de ma- « riage, nous porterait sûrement bonheur. J'ai « parlé de cela à Cognard; il ne m'a rien répondu. « — Permettez, Rosalie, que je sois aussi réservé « que lui. »

Rosalie fit une petite mine qui annonçait du mécontentement. La pauvre enfant ignorait que M. Martin ne pouvait la satisfaire qu'en faisant un faux.

M. de Polmont n'avait pas oublié qu'il s'était engagé à donner le dîner de noces, et il vint inviter les trois amis à partager la joie générale. « Voilà, dit M. Martin, un beau jour qui se pré- « pare. C'est à vous seul que nous le devons, « s'écrièrent Cognard et Rosalie. » Quand me sera-t-il permis de dire la même chose, pensait la triste Sophie.

« Pour nous disposer dignement à célébrer ce « grand jour, je suis d'avis, dit M. Martin, de « finir celui-ci gaiement. Dînons tous ensemble. « Qu'en pensez vous, M. de Polmont? — Je ne « demande pas mieux, M. Martin. — J'espère que « M. Cognard et ces dames ne me refuseront pas. « Vraiment, nous n'avons garde, répondit Rosa- « lie. — J'ai ici une petite fille qui est élève de la « première cuisinière de Saint-Germain. En ce

« moment elle fait son chef-d'œuvre, et je serai « bien aise de vous voir applaudir à son talent.

« Pélagie... Pélagie!... J'ai quatre personnes de « plus à dîner. Prenez, chez Dubourg, quelque « chose que vous ajouterez à ce que vous avez « préparé.

« Il faudra que vous fassiez comme nous, M. de « Polmont : vous vous contenterez du petit vin « de la maison. Il n'est pas mauvais. Le vin est « ce que Dubourg a de mieux. »

Le premier service est sur la table. On est placé; on se dispose à fêter le chef-d'œuvre de Pélagie : une jolie fille prévient toujours en faveur de ce qu'elle présente... Cependant M. de Polmont fait la grimace à des langues de moutons; Bertrand remet, sur son assiette, l'aile d'un pigeon en compote. Sophie avale machinalement. Cognard, sa mère et Rosalie sont loin d'applaudir au talent de la cuisinière de Saint-Germain; ils mangent, pour ne pas paraître difficiles ou impolis. M. Martin, après avoir servi tout le monde, prend d'un fricandeau qui est devant lui, et le premier morceau lui soulève le cœur. Il regarde ses convives; ses convives le regardent, incertains, embarrassés. « Oh, leur dit-il, mettez-vous à votre aise : « je n'attache à un dîner gâté que le peu d'im- « portance qu'il mérite. »

Il fixe Pélagie, qui, la serviette sous le bras, attend, d'un air de confiance, les félicitations

qu'elle croit avoir méritées. « Petite, goûtez ces « sauces, dont vous me paraissez si contente, et « dites-moi ce que vous auriez fait de plus, si « vous aviez eu le diable à traiter. » Pélagie, interdite, goûte, à la pointe d'un couteau, les parties de son prétendu chef-d'œuvre, et, à chaque plat, elle répète les grimaces qu'ont faites les convives. Le couteau lui tombe de la main, et elle s'écrie avec amertume : Ce ne sont pas là mes sauces!

M. Martin éclate de rire. « Où diable, dit-il, la « vanité va-t-elle se loger? Dubourg ne veut, chez « lui, personne qui l'efface. Pélagie, dites-lui de « monter.

« Vous nous avez condamnés, M. Dubourg, « à ne pas dîner, parce que j'ai pris, avec moi, « une jeune fille qui a plus de capacité que vous? « — Hé, qui vous a dit, monsieur... — Vous savez « bien que je n'ai pas besoin qu'on me dise les « choses : je vous ai donné des preuves de ma « pénétration. — Hé, croyez-vous, monsieur, « qu'il soit agréable pour un maître de maison, « qui, depuis quatre ans, exerce avec honneur, « de se trouver en sous ordre chez lui? — Et « parce que vous êtes incapable de faire un bon « dîner, faut-il que vous nous empoisonniez? Vous « avez voulu perdre Pélagie de réputation dans « mon esprit. Vous avez pensé qu'après ce mal- « heureux essai, je la renverrais à Saint-Germain. « Pas du tout : je me range toujours près du faible

« contre le fort. Je garde Pélagie à mon service,
« et c'est vous que je réforme. Mon cher Bertrand,
« payez ce que nous devons ici, et partons.

« Hé, mais, continua M. Martin, quand Du-
« bourg fut sorti, il me semble que j'ai été un peu
« vite. J'ai à venger cette petite fille; mais nous
« voilà *sans feu ni lieu*. Ah, ah, ah, messieurs,
« je vous offre des lits, dit M. de Polmont, et je
« l'aurais fait plutôt, si vous n'aviez voulu vivre
« très-bourgeoisement. Nous acceptons les lits,
« répond M. Martin. Mais je vous préviens que
« je dors mal quand je n'ai pas dîné. — Venez,
« venez tous chez moi, nous mangerons ce qui
« se trouvera à l'office.

Quand les maîtres sont absens, les domestiques se mettent en vacances. M. de Polmont ne trouve, chez lui, que son valet de chambre, qui, décemment, ne peut se mêler de la cuisine. Il déroge cependant jusqu'à y conduire Pélagie, et à lui indiquer les choses dont elle peut avoir besoin. Pélagie veut rétablir sa réputation compromise, et elle semble se multiplier. Elle est, à la fois, à cinq ou six fournaux. Elle anime le feu de celui-ci; elle modère le feu de celui-là. Elle charge une casserolle; elle retourne un ragoût; elle assaisonne la salade, et, en allant et venant, elle trouve le moment de mettre le couvert. On se promène dans le parc. M. Martin, seul, est resté dans le jardin, et, les coudes appuyés sur une croisée de la cuisine, il regarde faire Pélagie; il

jouit de son activité ; un léger sourire exprime sa satisfaction, et la petite ne sent plus la fatigue.

Ce n'est pas sans raison que les anciens admettaient des jours malheureux. Pour la seconde fois on allait se mettre à table, lorsque une vieille et grosse fille entra chez M. de Polmont, criant, à tue-tête, qu'elle voulait parler à M. Martin. M. Martin fait un demi-tour, et reconnaît mademoiselle Marie. Pélagie reconnaît sa tante, et saute par une fenêtre.

« C'est donc vous, monsieur, qui venez faire « des contes à la dame la plus respectable de Saint-« Germain ; qui lui parlez d'une nièce que vous « n'avez jamais vue, et cela, pour emmener la « mienne ! — Je n'ai jamais vu madame Grisel ! « Cela est un peu fort, par exemple. Je ne l'ai « pas quittée, avant-hier, de toute la matinée. — « Avant-hier ? Et qu'a-t-elle fait, s'il vous plaît ? « — Elle devait venir, à Saint-Germain, avec une « de ses amies, et le projet de partie s'est ter-« miné par un déjeuner aux Champs-Élysées, — « C'est, ma foi, vrai, et voilà ce que madame « Grisel nous a conté ce matin. — Et ce matin « elle est arrivée à Saint-Germain avec son amie. « — Parbleu, je viens de vous le dire. — Ces da-« mes sont allées se promener sur la terrasse du « château. — Ah, mon dieu ! — Elles y ont passé « deux ou trois heures, et elles sont rentrées « harassées et rouges comme des cerises : je crois « que vous ne m'avez pas dit cela. — Ah, mon

« dieu, mon dieu! — J'ai vu ces dames, d'ici, de « ma chambre, et je les vois encore à présent. « Le boston va commencer. Madame Delatre, « madame Lefèvre, deux personnes que je ne « connais pas... Ah, les jeunes dames se disposent « à retourner à Paris. Hein, qu'en dites-vous, « n'est-ce pas cela? »

Mademoiselle Marie fait trente-deux signes de croix, et M. Martin rit de tout son cœur. M. de Polmont, attiré par la vivacité du dialogue, en fait autant. Bertrand, qui ne se soucie pas du tout de voir une seconde scène de sorcier, dit, cruement, à mademoiselle Marie que M. Martin s'est moqué d'elle. « Mais il ne m'a dit que des vérités? « — C'est qu'il a deviné juste. — Cela peut être; « mais voilà la première fois qu'on me rit au nez. « — Il y a commencement à tout.

« — Je ne sais pas si ma nièce est très-bien « avec ce faiseur d'histoires. Au reste, ce n'est « pas là essentiellement ce qui m'amène. J'ai su « que Vincent, un petit drôle qui lui a fait tourner « la tête, avait quitté son maître subitement, et « j'ai pensé que je le trouverais à Achères. — « Quelle pénétration! — Il en sortira ou je re- « prends ma nièce.

« — Écoutez, mademoiselle Marie. Ce petit drôle « est un joli garçon. — Que trop joli, vraiment! « — Il est laborieux, bon ouvrier, et il est maître « menuisier, à Achères, depuis ce matin. — Il est « maître, dites-vous? — Oui, ma tante, il est

« maître. — Oui, mademoiselle Marie, je suis « maître. — Venez, venez, ma tante, voir ses ou- « tils, qu'il a payés comptant, et la boutique que « mademoiselle Rosalie a arrêtée pour lui. — Ah, « ça, voyons, est-ce encore là une histoire? »

Pélagie, en reconnaissant la voix de sa tante, avait prévu un orage, auquel elle avait jugé à propos de se soustraire. Cependant elle avait réfléchi, en courant, qu'elle avait des choses assez avantageuses à apprendre à mademoiselle Marie, pour ne pas la craindre plus long-temps. Elle avait été prendre son petit Vincent, et elle était venue avec lui, assurer le dénouement.

Il résulta des explications, faites bien nettement d'une part, et bien saisies de l'autre, que Marie, qui était bonne fille au fond, s'adoucit considérablement. Elle demanda, à M. Martin, la permission de l'embrasser, et le pria de faire ce qu'il croirait propre à hâter le mariage. Les futurs sont bien jeunes, disait-elle tout bas; mais je crois qu'il faut en finir. Si Pélagie avait une distraction... Les hommes sont si inconstans!... J'y ai été prise une fois.

Tout était parfaitement d'accord. Les estomacs seuls souffraient, et on parla de se mettre à table pour la seconde fois. Mais pendant que Pélagie courait, quelle causait avec sa tante et son petit amant, les sauces s'étaient évaporées, le rôti s'était desséché, et il ne restait, à la broche et dans les casseroles, que des charbons.

« Allons, dit M. Martin, il est clair que nous « ne dînerons pas aujourd'hui. La loi de la né- « cessité l'a voulu ainsi. Marie apprend que Vin- « cent n'est plus à Saint-Germain : elle est forcée, « pour calmer ses alarmes, de prendre un parti « vigoureux, de se rendre à Achères. Pélagie est « forcée de s'occuper d'intérêts très-majeurs : elle « nous oublie, et nous sommes forcés de mourir « de faim, ce qui n'est pas agréable du tout.

« Mais moi, reprit Cognard, qui tiens, plus « que personne, à la conservation d'une vie utile « à tant de monde, je suis forcé de vous faire « manger le jambon et les volailles froides que « ma mère a préparés pour le déjeuner des gens « de la noce, soumettez-vous, comme moi, à la « loi de la nécessité.

« C'est cela, c'est cela, s'écrie M. Martin. Vous « ne pouvez pas plus vous dispenser de nous of- « frir votre jambon, que nous de l'accepter. » Et on se met en marche vers la petite maison isolée. « La loi de la nécessité, dit Bertrand à M. Mar- « tin, a décidé que nous dînerions chez M. Co- « gnard ; je le veux bien. Mais qu'aurait-elle pro- « noncé, s'il n'avait pas eu de provisions chez « lui ? — Que nous aurions été dans la position « où s'est trouvé le père Jean, de Domfront, lors- « qu'il fut forcé de manger une fesse d'Anglais, « dans un désert de l'Afrique, et ma foi, pour « n'être pas anthropophages, nous aurions fait un « bœuf à la mode d'un morceau de Boniface : ce

« garçon-là n'a rien d'humain que l'enveloppe.
« Ah, ah, ah, ah!

« A propos de Boniface, faites-lui dire, mon « cher Cognard, d'amener ici ma calèche, mes « chevaux, et d'en avoir soin. Je chercherai à les « loger dans le village. Demain, nous dînons chez « M. de Polmont; après demain, la maison de « Bertrand sera prête, et nous nous y établirons « tous. — Mais où vous mettrez-vous, M. Martin? « — Hé, parbleu, dans votre salle à manger. « Vincent y fera une alcove, que deux portes « déroberont à tous les yeux. Il faut occuper ce « jeune homme-là, et nous serons ses premières « pratiques. »

Bien, très-bien, pensait Sophie; plus il sera gêné, plus il éprouvera de privations, et moins nous resterons ici.

La loi de la nécessité voulait que la mère Cognard eût de l'humeur ce soir-là. Elle aurait donné de son sang à M. Martin; mais son jambon, mais ses volailles! n'avoir rien à offrir, le lendemain, à vingt personnes qui arriveront, des quatre points cardinaux, avec un appétit dévorant! Passer pour une femme sans prévoyance, ou sans affabilité, serait également dur! « Allons, allons, « ma bonne mère, ne vous attristez pas. J'en« verrai, ce soir, quelqu'un à Poissy, et nos pro« visions seront remplacées. »

On s'arrange dans la petite maison. On dîne, ou on soupe, si vous l'aimez mieux, et on soupe

très-bien. On rit des contre-temps, dont la suite pouvait être une diète rigoureuse et prolongée. On écoute, avec un plaisir vrai, l'aînée des petites Cognard, qui manque de méthode; mais qui a une jolie voix. On est moins difficile dans un hameau qu'à l'Opéra, pensa M. Martin. Placez un homme au milieu de toutes les jouissances, la satiété l'accablera avant qu'il ait commencé de jouir. Transportez-le dans un désert, le son d'un flageolet le charmera.

On se sépara enfin, fort contens les uns des autres, et impatiens de revoir le soleil.

CHAPITRE II.

Les noces de Cognard.

Rosalie avait devancé l'aurore. Elle avait tout rangé dans la chaumière qu'elle allait quitter, et dont la propreté était l'unique ornement. Elle s'était parée des présens de l'homme à qui elle allait consacrer sa vie. Ses compagnes avaient décoré de guirlandes de fleurs sa modeste habitation.

Dans une grande ville, ce n'est rien qu'un mariage. L'indifférent, et il y en a beaucoup, passe, après avoir reconnu si la mariée est belle ou non, ce qui n'est pas facile, parce que dans les grandes villes on s'encaisse dans des carrosses de remise, ou dans des fiacres, pour filer le long de

vilaines rues, et traverser des ruisseaux fangeux. Vive les grandes villes!

Au village, la mariée jouit de la satisfaction d'être vue, et c'est quelque chose pour une jolie fille. Les habitans jouissent de l'aspect du cortége; tous les yeux sourient au bonheur, qui se peint sur les physionomies des parens et des amis, qui accompagnent les époux. On est bien aise de les voir arriver au port, après avoir dissipé les orages que suscitent, quelquefois, la désunion des familles, des motifs d'intérêt, de petites jalousies. On a vu la mariée; on est avide de la voir encore : jamais elle n'a paru si belle. On ne manque pas d'attribuer à sa parure, le changement avantageux dont on est frappé : on ne réfléchit pas de quel feu l'amour couronné fait briller une figure virginale. M. Martin ne prend une robe et un bonnet que pour ce qu'ils valent.

Il s'est levé aussi de grand matin. Il n'a pas ses habits brodés, ses cordons; mais ce n'est pas là ce qui l'a fait aimer dans le village. Il s'est fait précéder par Boniface. Il lui a remis une boîte, qui renferme un superbe bouquet de mariée, et des gants blancs pour elle et la famille de Cognard. Il lui a ordonné de porter, de sa part, la boîte à la vierge du jour.

On est convenu, la veille, de se réunir à neuf heures, et la vieille horloge d'Achères annonce l'instant où le plaisir va commencer. M. de

Polmont, en grand uniforme, et en écharpe; M. Martin, en simple habit gris et en dessous noir; Bertrand, vêtu comme il l'était au premier de janvier, et Sophie, parée de ses dix-sept ans, sortent du château et se rendent chez Cognard.

Les personnes invitées arrivent de toutes parts. M. Martin observe un homme de quarante ans, en habit noir complet, aux cheveux poudrés; il n'a dit que deux mots, et il a l'air suffisant et protecteur : M. Martin sait déja que c'est le procureur chez lequel Cognard a travaillé.

On se range, pour aller, en ordre, prendre la mariée. Le procureur ne voit là d'égal que monsieur le maire. Il prend, avec lui, la tête du cortége, et il croit faire un acte marquant de politesse, en lui accordant la droite.

Rosalie attendait sur le seuil de sa porte, et cherchait à cacher sa tendre impatience; mais sa figure la décèle. Elle se dilate à l'aspect de ceux qui viennent flatter sa vanité et son cœur. Elle les reçoit sans prétention, avec cordialité, avec franchise, comme la jolie Rachel aurait reçu le jeune Jacob, si elle n'avait pas eu un père.

M. Martin remarqua que la tête de la mariée était couronnée de roses blanches naturelles. Ah, pensa-t-il, elle a trouvé ma guirlande trop élégante, trop riche pour une simple villageoise. Elle l'a serrée, et ce sera pour elle un souvenir d'amitié. Il est loin de soupçonner ce qu'est de-

venue sa guirlande, et comme des gants blancs sont toujours des gants blancs, et que tout le monde en a, il s'occupe d'autre chose.

Il présente à Rosalie une main qu'elle accepte avec un sourire charmant. Cognard offre la sienne à sa mère. Le procureur est forcé de se mettre en troisième ligne.

On se rend à la petite maison isolée. Les demoiselles Cognard ont servi le déjeuner, et elles en font les honneurs. La présence continuelle du maire donnait, vous le sentez bien, une grande importance, dans le village, à monsieur le régisseur et à la jeune laitière, qu'il élevait jusqu'à lui. On avait toujours dit un bonjour affectueux à Rosalie : ce soir, on saluera madame Cognard.

On se rend à la chapelle municipale, arrangée dans une salle du château. M. de Polmont met à ces cérémonies une solennité imposante; il veut qu'il ne reste au prêtre qu'à bénir un mariage légalement contracté. Puissent revenir de leur erreur ces officiers municipaux qui n'y voient qu'un simple contrat, et qui remplissent leur ministère avec une insouciance, et quelquefois une légèreté qui donnent, à une chose auguste, l'apparence d'une action à peu près insignifiante!

On est à l'église, où tout est préparé avec un luxe qui n'est pas ordinaire : monsieur le curé a des gants blancs; le bedeau a des gants blancs; le garde-champêtre, transformé en suisse, a des gants blancs; Dubourg et les autres chantres,

trois ou quatre polissons qui, le dimanche, ressemblent un peu à des enfans de cœur, la loueuse de deux douzaines de chaises, la gouvernante du curé, sont en gants blancs.

Que de gants blancs! pensa M. Martin, à qui rien n'échappait. Ah, voilà le premier mariage auquel j'assiste en France, et c'est peut-être un usage du pays. Tout à coup, il est pris d'une envie de rire immodérée, et il se retient, pénétré de cette vérité, qu'il faut être respectueux dans un lieu consacré à un culte religieux, quel qu'il soit.

Mais qui a pu produire en lui ce mouvement qu'il a eu tant de peine à réprimer? Il a vu une statue en bois de Madeleine pénitente, dont les bras effilés sont cachés dans des gants blancs. Ce n'est pas tout : au-dessus de l'autel est un tableau représentant une Notre-Dame, et M. Martin voit sa guirlande, fichée avec une épingle, sur la tête de la madone. Les deux bras peints sont couverts chacun d'un gant blanc, attachés de la même manière que les fleurs.

M. Martin se taisait, et c'est ce qu'il avait de mieux à faire, lorsque le curé vint le remercier, et des vingt-cinq louis que M. de Polmont lui a envoyés de sa part, et de la corbeille galante qu'il a reçue le matin. M. Martin le félicite sur l'emploi ingénieux qu'il a fait des dons offerts à l'église, et l'invite à commencer la cérémonie. Monsieur le curé met ses gants dans sa poche; il monte à l'autel, et un silence respectueux règne dans l'assemblée.

Je sais bien, se disait M. Martin, que Boniface est un butor; mais comment se fait-il que les présens que j'envoyais à Rosalie soient arrivés à la paroisse, et qu'ils décorent burlesquement les saintes qu'elle renferme? Je saurai cela.

Oh, oh, le procureur ne lève pas les yeux de dessus Sophie. Il serait plaisant qu'avec ses quarante ans, sa morgue, et peut-être sa bêtise, il s'avisât d'avoir des prétentions. Il est arrivé promptement à la première nuance de l'amour; mais il s'y arrêtera.

Avec quel transport deux jeunes amans, qui s'aiment, prononcent ce *oui* qui les unit à jamais! quel charme ce mot a pour eux! Ils craignent de ne pas promettre assez. Pourquoi cette délicieuse ivresse ne dure-t-elle pas toujours? Pourquoi le retour à soi-même, que le temps amène tôt ou tard, est-il quelquefois si pénible? Nous avons tous des défauts; le désir de plaire les atténue, et s'ils percent quelquefois, on ne veut pas les voir dans l'objet qu'on adore, et qu'une imagination exaltée transforme presque en divinité. Mais, à mesure que l'amour s'éteint, on se montre davantage; on se juge à la rigueur, et on est, quelquefois, étonné de ne pouvoir plus se supporter, après s'être jugés parfaits... Allons, allons, se dit M. Martin, voilà des réflexions déplacées un jour de noces. Respirons le parfum de la rose prête à s'entr'ouvrir, et foulons aux pieds le souci.

La cérémonie est à peine terminée, que chacun s'empresse autour de la mariée; chacun a droit à un baiser de félicitation, et veut jouir de la prérogative du jour. M. Martin en donne l'exemple, et il ajoute ces mots : « L'anneau que vous « venez de recevoir est un gage d'amour et de « fidélité ; permettez que je vous en donne un « de mon sincère attachement », et il met un joli brillant au doigt de Rosalie. Ce second exemple ne fut suivi par personne.

On se disposait à sortir, et le procureur avait oublié la suprématie du rang. Il s'était approché de Sophie, et il lui avait dit, d'un ton tout-à-fait galant : Petite, prenez mon bras. Sophie, qui n'était pas habituée à ce genre de galanterie, se hâta de prendre celui de son père, et M. Martin, qui était à tout, fut choqué de l'expression du procureur. « Mademoiselle, lui dit-il, se nomme « Sophie, et non *Petite*. Croyez, monsieur, que « si on s'examinait rigoureusement, *Petite* serait « plus grande que bien d'autres qui se croient au-« dessus d'elle. — Je sais fort bien, monsieur, « que, sous le rapport du sexe et des charmes, « une femme est l'égale de tout le monde. — Et « même d'un procureur? Vous commencez à « devenir modeste, et je vous en félicite. »

Quel est donc cet homme, pensait le procureur en marchant, qui donne une superbe bague à l'une, et qui prend à l'autre un intérêt si vif? Ah, c'est un de ces nouveaux riches, qui vient

exercer ici l'aristocratie de l'opulence, et qui doit à sa bourse la considération qu'on lui marque. Oh, comme il regarde cette petite paysanne, dont il veut faire une demoiselle !... J'y suis, j'y suis. Mon ci-devant maître-clerc a épousé une veuve, et la petite Sophie est la déité du jour. Heureux coquin !

On se promenait, on jouait, on folâtrait dans le parc, et M. Thomasseau cherchait à s'approcher de Sophie. Sophie, à qui il déplaisait, dans la proportion de la tendresse qu'elle avait pour Stanislas, se serrait contre son père, et M. Thomasseau, désespérant de pouvoir lui dire, au moins dans ce moment, ce qui se passait dans son cœur, ou plutôt dans sa tête, voulut au moins parler d'elle : il joignit Cognard, et lui fit cent questions.

Cognard était peiné du ridicule que s'était donné son procureur en sortant de l'église, et il lui parla de Sophie, de son père et de M. Martin, de manière à le faire revenir de l'opinion défavoble qu'il paraissait avoir conçue de tous trois. Thomasseau avait de la confiance en son ancien maître-clerc, et il crut à la sagesse de Sophie : c'était un attrait de plus.

Mais la fille d'un domestique, le domestique surtout, ne doivent pas être très-difficiles à gagner. La maîtresse d'un procureur est quelque chose dans le monde, et il est fort agréable pour un amateur, quel que soit son rang, d'essayer

un cœur tout neuf. Or, dans le grand monde, et le procureur se croit de ce monde-là, on sait ce qu'est un cœur. Le chevalier de Boufflers a révélé le secret. On est convenu de substituer un mot honnête à un autre qui ne l'est pas. D'après ces réflexions, d'une justesse admirable, M. Thomasseau se décida à faire des propositions *sonnantes* au papa.

M. Martin, appuyé contre un marronnier, ses mains dans ses poches, et l'œil au guet, ne perdait rien de ce que faisait le procureur. Il lisait, sur sa figure, les différentes impressions qui se succédaient rapidement en lui. Il s'élance, il tire le procureur par un pan de son habit, il l'arrête, et lui dit gravement : « Prenez garde, monsieur, « vous allez faire une sottise. — Qu'est-ce que « c'est, monsieur, qu'est-ce que c'est? — Je vous « préviens que Bertrand est un ancien grenadier « de l'ancienne armée, et qu'il n'est pas plaisant « du tout. *Petite*, d'ailleurs, aura cent mille francs, « et plus, le jour qu'elle se mariera, et une fille, « ainsi dotée, ne se prête pas à n'être qu'un « simple amusement. — Cent mille francs, dites-« vous, monsieur, cent mille francs ! — Et plus, « M. Thomasseau. — Et qui les lui donnera ? — « C'est moi, parbleu ! »

Le procureur rêve un moment, et il va droit à Bertrand. Il le salue avec une politesse marquée, et il lui demande la permission de proposer à mademoiselle une partie de quatre coins.

Mademoiselle répond qu'elle ne joue à aucun jeu.

Boniface venait de panser ses chevaux. Il regardait, de ses yeux fixes et saillans, le tableau mouvant et varié qu'il avait devant lui. Sans peine, et sans plaisir, il végétait là, comme il avait végété partout : c'est une espèce qui n'est pas précisément du règne animal, mais qui est quelque chose de plus qu'un polype. M. Martin est frappé d'un gros rire bête, qu'il entend derrière lui ; il se tourne, et voit son commissionnaire du matin. « Dis-moi un peu, butor, ce que « tu as fait de ma corbeille ? — Je n'en ai rien « fait, monsieur. — Où l'as-tu mise ? — Sur une « table, monsieur. — Finissons, où l'as-tu por- « tée ? — Où vous me l'avez dit, monsieur. — « Chez Rosalie ? — Vous ne m'avez pas parlé de « madame Cognard, monsieur. — Et que t'ai-je « dit, cheval ? — Oh, cheval ! c'est moi qui les « étrille, monsieur. — Que t'ai-je dit ? Parleras- « tu ? — Vous m'avez dit : Porte cela à la vierge « du jour. — Hé bien, maraud ? — Hé bien, « monsieur, les bonnes fêtes se souhaitent la « veille, et c'est demain celle de l'Assomption. — « Ah, ah, ah, ah ! — Monsieur rit ! j'ai donc bien « fait ma commission ? — Ah, ah, ah, ah ! — « Oh, que je suis content de voir monsieur rire « en personne ! »

Au bout de cinq minutes, Bertrand, sa fille, M. de Polmont, Cognard, les gens de la noce, savaient que les bonnes fêtes se souhaitent la

veille; que c'était, le lendemain, celle de l'Assomption, et tous riaient en personne.

M. Thomasseau était revenu tourner près de M. Martin, et M. Martin voyait qu'à des noces, comme dans son étude, un procureur ne laisse pas échapper une bonne affaire, quand il peut s'en saisir. En effet, M. Thomasseau ramène la conversation sur Bertrand. « Il n'a pas été préci-
« sément votre domestique, n'est-il pas vrai?
« c'était votre homme de confiance? — Oh, il
« avait ma confiance tout entière, et il l'a encore.
« — Ce n'est pas que je sois fier, et j'aurais tort
« de l'être, car enfin, je ne suis pas gentilhomme.
« — C'est que vous ne le voulez pas : aujour-
« d'hui, tout le monde est baron. — Cependant,
« je ne serais pas bien aise d'être à table avec un
« ex-laquais. — Comment donc? mais c'est tout
« simple. Un procureur de Saint-Germain! — Et
« un procureur marquant, je vous prie de le
« croire. »

Oh, se disait M. Martin, Bertrand eût porté la livrée, que les cent mille francs et, plus, de Sophie en feraient un homme très-recommandable. Tout le monde ne peut pas être maître, et puisqu'il faut que les uns servent les autres, un domestique intelligent et fidèle n'est pas du tout à dédaigner... quand il a de l'argent.

M. Thomasseau trouve le moyen de se placer auprès de Sophie. Le meilleur morceau était pour elle, et le verre de Bertrand ne désemplissait pas.

Le procureur ne faisait pas encore directement sa cour ; mais il adressait à la jeune personne des complimens préparatoires, et, pour se mettre bien dans l'esprit du père, il remarquait que le général Stofflet était parvenu, de l'état de domesticité, aux plus hauts grades militaires, et n'en fut que plus respectable et plus respecté. Sophie ne répondait que par monosyllables, et Bertrand se permettait quelquefois un sourire, que M. Thomasseau voulait bien croire approbateur.

Venait ensuite l'énumération brillante des plaisirs de Saint-Germain. Ce n'est pas un Paris, pensait le procureur ; mais c'est beaucoup pour une petite fille qui ne connaît encore que ses moutons et ses poulets. Il s'étendait avec complaisance sur sa clientelle, sur les belles choses dont il parerait sa femme, quand il se marierait ; et il faut bien finir par-là, ajoutait-il. Souvent même on se détermine plutôt qu'on ne l'aurait cru. Il termina son discours par un soupir plein d'expression, qui s'adressait autant aux cent mille francs et plus, qu'à Sophie.

M. Thomasseau avait toute l'activité nécessaire à un procureur, et il était stimulé encore par la perspective d'une grosse dot. Il résolut de ne pas perdre de temps. On était à peine sorti de table, qu'il s'empara de Cognard, qui avait bien autre chose à faire que de l'écouter, et qui, cependant, ne pouvait brusquer son ancien procureur. Il

écoutait, il répondait, sans marquer d'impatience; mais il enrageait, oh, il enrageait... comme un nouveau marié à qui on ne permet pas de s'occuper de sa femme.

« Savez-vous, M. Cognard, que mademoiselle « Bertrand est charmante? — Il faut bien que « cela soit, car tout le monde le dit. — Elle a « beaucoup d'esprit. — Il m'a semblé qu'elle ne « vous répondait que par des mots. — Et c'est « là précisément ce qui prouve en sa faveur : une « petite sotte eût parlé à tort et à travers... Ah « ça, on assure qu'elle aura cent mille francs et « plus en mariage? — Et plus? je le crois bien, « vraiment. C'est M. Martin qui la dotera. — Il « me l'a dit. — Et il est immensément riche. — « En honneur, mademoiselle Bertrand me paraît « adorable... — Ah, ah! — Et je l'adore, M. Co- « gnard. — Vraiment, M. Thomasseau? — Mais « cela ne suffit pas. — Ah, vous avez un but. — « Et vous m'aiderez à l'atteindre. — Moi! — Vous, « monsieur. Vous demanderez mademoiselle So- « phie à son père. J'ai un état qui marque dans « la société; je suis encore jeune; je ne suis pas « mal tourné, et M. Bertrand ne peut voir, ici, « qu'une alliance honorable pour lui, et agréable « pour sa fille. »

Vous sentez que Cognard ne pouvait jaser longtemps, sans qu'un tiers intervînt. Rosalie a déja passé son bras rondelet sous le sien, et sa main

est dans la sienne, ce qui va nuire singulièrement à l'attention qu'il voudrait donner à M. Thomasseau.

« Vous ne me répondez pas, mon cher Cognard? « — Je vous avoue, franchement, que je n'aime « pas à me mêler de mariages. Oh, reprend Ro- « salie, on peut se mêler de celui-ci. Monsieur est « avantageusement connu, et notre petite Sophie « est si bonne, si douce, si jolie! Je voudrais la « voir heureuse. » Remarquez, s'il vous plaît, que Rosalie ne sait rien de ce que sont vraiment Bertrand et M. Martin, et louez la discrétion de Cognard. Avoir un secret pour sa femme est une chose assez ordinaire; mais cacher quelque chose à sa maîtresse, est presque de la vertu : Turenne ne livra-t-il pas le secret de l'état à la duchesse de Longueville?

Cognard se défendait de porter la parole à Bertrand et à sa fille. Rosalie insistait sur les avantages réciproques qui résulteraient de cette union. Elle pressait son mari, et M. Thomasseau l'eût embrassée plus vivement qu'à l'église, si elle avait voulu le permettre. Cognard s'impatiente; Rosalie se pique; l'harmonie est déja troublée, et le mariage n'est pas consommé encore! Ce que c'est qu'un procureur! où ne porte-t-il pas la désunion!

« Ce mariage ne se fera pas, dit enfin Cognard, « parce qu'il est impossible qu'il se fasse. Il ne se « fera pas, répond Rosalie? c'est ce que nous ver- « rons. » Elle quitte le bras de son mari, et court

chercher Bertrand ; son mari court après elle ; le procureur court, pour arrêter Cognard ; les gens de la noce courent, pour savoir ce qui fait courir les autres.

Rosalie rencontre M. de Polmont, et lui conte l'affaire en quatre mots. M. de Polmont lui rit au nez. Elle ne se rebute pas ; elle plaide pour le procureur auprès de M. Martin, et M. Martin lui rit au nez. Elle s'adresse directement à Bertrand, et Bertrand lui rit au nez. Thomasseau voit son secret connu de trente personnes, et il croit de sa dignité de mette fin à ces ricanemens, en s'expliquant lui-même. Il s'étend, avec emphase, sur ce qu'il est, et sur ce que Sophie peut être... Il est étonné, confondu : MM. de Polmont, Martin et Bertrand lui rient au nez. Cognard se pince les lèvres, pour ne pas éclater ; Rosalie seule garde un sérieux imperturbable. « Ma foi, messieurs, « s'écrie le procureur, je ne me croyais pas si plai- « sant », et il se remet à courir. Bientôt on l'a perdu de vue.

« Ma chère amie, dit Cognard à sa femme, avec « un peu de déférence à mes conseils, tu te serais « épargné le désagrément de te faire moquer de « toi. — Tu as bien raison, mon bon Cognard. Je « vois que les choses iraient beaucoup mieux, si « nous nous laissions diriger par nos maris... quand « ils sont en état de le faire. — Et tu entends que « la femme juge, sans appel, de la capacité du « mari? — Et qui peut le connaître mieux qu'elle ?

« — Allons, allons, tu as un peu l'esprit de ton « sexe, et, avec cette manière de voir, les femmes « voudront toujours être maîtresses à la maison... « Tiens, ma charmante amie, donnons-nous le « baiser de paix; donnons-nous-en d'eux d'amour. « L'amour vaut mieux que toutes les discussions « possibles. Qu'à l'avenir il nous en éloigne tous « deux. »

Rosalie est dans ses bras; elle le comble des plus tendres caresses. Il regarde le soleil : « Deux « heures encore, dit-il, et il sera couché. » Rosalie rougit et baisse les yeux. C'est toujours ainsi que répond la pudeur.

Oh, oh, qu'est-ce donc qui arrive? Si c'est quelqu'un qui vient dîner, il s'y prend un peu tard. Le procureur est allé mettre sa haridelle à son cabriolet, sur brancard, doublé de camelot gris. Il a donné vingt coups de fouet à son paisible cheval, et il est parvenu à lui faire prendre le trot. Il arrive au milieu de la noce : « Messieurs, « dit-il, un homme qui tient à la magistrature, « qui a pignon sur rue à Saint-Germain, et un « équipage à sa disposition, ne reste pas où on « manque aux égards qui lui sont dûs. Je me re- « tire, et j'abandonne à leur triste sort une jeune « personne et des parens qui méconnaissent les « avantages réels que je voulais leur assurer. »

Bon voyage, cher Thomasseau.
A Saint-Germain arrivez sans naufrage.

C'est M. Martin qui fredonne cela entre ses dents, et tout le monde, la famille Cognard exceptée, répète en cœur : *Bon voyage, cher Thomasseau.* Thomasseau, bouffi d'orgueil et de colère, jure qu'il intentera un procès à ceux qui lui manquent de respect, et il veut s'éloigner au galop. Il fouette, il frappe de la mèche et du manche; l'instrument se brise dans ses mains. Le cheval, qui commençait à trotiller, s'arrête, et se met à paître tranquillement. Voilà M. Thomasseau immobile au milieu des railleurs.

« C'est moi, monsieur, lui dit gravement M. de « Polmont, qui veux vous faire un procès. Com- « ment? vous faites paître vos bestiaux dans mon « parc sans ma permission! »

Ordonné qu'il sera fait rapport à la cour.
Du foin que peut manger une rosse en un jour.

dit M. Martin en riant. Cognard prie ces messieurs de vouloir bien ménager son procureur. Le procureur, exaspéré, désespéré, veut sauter sur Bertrand, qui, sans lui dire un mot, le regarde d'un air guoguenard. Le pied du procureur porte à faux, il se donne une entorse; il pousse un cri du diable, et tombe sur son postérieur.

Oh, alors la scène change, et les rieurs reviennent de son côté. C'est à qui le soulagera, lui aidera, le consolera. L'un lui fait prendre une position commode; l'autre lui offre des sels; ce-

lui-ci le déchausse ; celui-là court chercher le maréchal-expert, parce que les habitans d'Achères sont assez heureux pour n'avoir pas de médecin.

Le maréchal-expert, autre personnage important, déclare qu'il va présenter une pétition à la Chambre pour que la guillotine soit supprimée, attendu que cet instrument-là ne produit pas de graisse de pendu, et qu'il en faut pour guérir une entorse. A défaut de ce remède merveilleux, le pétitionnaire charge le pied malade de compresses d'eau-de-vie camphrée ; il enveloppe le tout du mantelet de drap noir de la mère Cognard, et il prononce que M. Thomasseau est en état de supporter la voiture, sauf à faire la grimace, si cela lui convient, lorsque quelque cahot lui en donnera l'occasion.

On porte le procureur dans son cabriolet. On pose douillètement son pied sur un oreiller farci de paille d'avoine. M. de Polmont lui donne un domestique, chargé d'avoir soin de lui en route, et on lui souhaite un bon voyage.

« Hé bien, M. Bertrand, s'écrie M. Martin, « nierez-vous qu'il était nécessaire que M. Tho- « masseau vînt se donner une entorse à Achères? « N'avez-vous pas observé la liaison intime des « évènemens, qui se sont pressés, succédés, et « était-il possible que l'un d'eux n'arrivât pas? « Ce serait dire qu'une boule, frappée par une « autre boule, peut ne pas rouler. Non-seule- « ment elle roule; mais elle roule dans une direc-

« tion et avec une vitesse obligées d'après l'im-
« pulsion qu'elle a reçue. Cette vérité est surtout
« sensible sur un billard.

« Je conçois fort bien, répond Bertrand, qu'une
« bille aille où je la pousse. Mais la comparaison
« n'est pas juste, car enfin, M. Cognard pourrait
« n'avoir pas été clerc de procureur, et alors
« M. Thomasseau ne se serait pas donné d'entorse.
« M. Thomasseau, au lieu d'un cheval qui aime
« à brouter, pouvait en acheter un qui aime à
« courir, et, dans cet autre cas, pas d'entorse.
« M. Thomasseau pouvait ne pas désirer une jolie
« femme et une grosse dot ; il pouvait n'être pas
« suffisant et irascible, et avec une cisconstance
« de moins, il n'y a plus d'entorse.

« — Je vous arrête, je vous arrête. Ce que vous
« appelez du mot vague *circonstance*, est pour
« moi un chaînon de la grande et indestructible
« chaîne. Si je vous dis que la végétation, que
« l'animalisation sont nécessaires, prouverez-vous
« que je me trompe en me répondant qu'en sup-
« primant la circonstance du soleil, il n'y aura
« plus rien ? — Mais le soleil n'est pas une cir-
« constance ; c'est une cause. — Qui vous l'a dit ?
« Savez-vous si sa vertu créatrice et vivifiante est
« inhérente à sa nature, ou si elle lui est com-
« muniquée ? Dans l'un ou l'autre cas, l'animal,
« à qui il a donné la vie, a reçu, à l'instant de
« sa naissance, une impulsion relative à ses facul-
« tés organiques, et cette impulsion première le

« dirige pendant la durée de son existence. Ainsi « il faut que l'oiseau vole, que le ver rampe, que « le poisson nage.

« Mais laissons le soleil, et revenons à des ob- « jets sur lesquels nous ne sommes pas d'accord, « quoique nous puissions les voir et les toucher. « Prenons la filière qui a amené l'entorse, d'aussi « haut que nous le pouvons.

« Il était dans le sang et les humeurs du père « Cognard qu'il eût de l'ambition ; il était dans « son jugement qu'il ne visât qu'à des succès « moyens. Pouvait-il changer son être, ou se « conduire autrement que d'après son organisa- « tion ? — Non. — Il était donc nécessaire que « son fils fût clerc de procureur.

« Il meurt ; ce qui est encore nécessaire à une « certaine époque. Son fils, bon et sensible, ne « peut sacrifier sa mère et ses sœurs à son goût « pour le travail du cabinet. Il est forcé de ve- « nir reprendre le soc de la charrue. Son sang « est chaud, et il sent le besoin de suivre le pré- « cepte : *Croissez et multipliez*. Rosalie lui plaît, « et il n'est pas calculateur : il a donc fallu qu'il « s'attachât à Rosalie, et qu'il l'épousât.

« Son petit amour-propre était flatté de l'idée « de rendre son procureur témoin de son bon- « heur, et de la confiance qu'a en lui M. de Pol- « mont, et il l'invite à ses noces. Le vaniteux « procureur croit qu'il jouera ici un grand rôle, « et il s'empresse de se procurer cette jouissance.

« Il sent encore l'aiguillon de la chair, et il aime « l'argent : Sophie devait donc lui tourner la « tête. Il annonce ses prétentions, avec l'orgueil « qui accompagne toujours la sottise : pouvions-« nous ne pas lui rire au nez? D'après la haute « opinion qu'il a de lui, pouvait-il ne pas se fâ-« cher du peu d'égards que nous lui avons mar-« qués? Le sourire sardonique de Bertrand ne « devait-il pas l'exaspérer? Ne fallait-il pas qu'il « sautât de son cabriolet à terre, et l'entorse « n'est-elle pas le complément d'une suite d'évè-« nemens aussi simples que nécessaires? — Mais « si ce caillou ne s'était pas trouvé là? — Il y a « été poussé par une cause que nous ne connais-« sons pas, et il devait y être par cela seul qu'il « y était. — Mais si M. Thomasseau eût sauté à « côté? — L'homme qu'agite la colère ne raisonne « pas ses mouvemens; ils sont indépendans de « sa volonté. Celui qu'a fait M. Thomasseau, en « s'élançant, était tel qu'il était impossible que « son pied ne portât pas sur le caillou, et la « preuve de ce que j'avance, c'est qu'il s'est donné « une entorse. »

Pendant que ces messieurs se noient dans la physique, ou la métaphysique, comme il vous plaira l'appeler, le soleil s'est couché, ainsi que l'a désiré Cognard. Tout l'univers est pour lui dans le lit nuptial. Il y entre avec ivresse, et son délire est partagé. Ces jeunes gens ne se demandent pas si leur cœur est mu, ou non, par des

lois nécessaires : ils y trouvent une source précieuse de jouissances, et ils y puisent, au lieu de l'analyser.

CHAPITRE III.

Rencontre imprévue.

Un mois s'était écoulé. Cognard et Rosalie se félicitaient de s'être mariés. Pélagie et Vincent venaient de l'être. La petite femme avait relevé sa réputation, si fortement compromise par Dubourg. La boutique du menuisier était fournie de bois ; l'ouvrage venait de tous les côtés. M. Martin, Bertrand et sa fille, étaient établis dans la petite maison.

M. Martin jouait aux échecs avec son ami. Assez souvent il allait faire une partie de billard avec M. de Polmont. Il rentrait chez lui, et lisait quelque ouvrage philosophique. Il soutenait la tendre et faible Sophie, et il l'assurait, chaque jour, de sa vive et inaltérable amitié.

Bertrand avait commencé, sur les révolutions de la Pologne, un gros livre, qui, vraisemblablement, n'a pas vu le jour, car je n'en ai jamais entendu parler. Il cultivait les fleurs de sa fille, et il tenait beaucoup à une cave que M. Martin avait meublée convenablement.

Sophie avait planté un jeune marronnier en l'honneur de Stanislas. Que le soleil fût brûlant ou non, c'est sous l'arbre chéri qu'elle brodait,

qu'elle chantait, qu'elle riait quelquefois, qu'elle soupirait souvent. Elle apprenait à tenir une maison. Aucun détail ne lui paraissait au-dessous d'elle.

De temps en temps, quelque malheureux venait solliciter des secours. Bientôt tout le monde gagna sa vie à Achères, parce que M. Martin n'accordait rien à la paresse, et qu'il encourageait l'amour du travail. Il ne passait plus dans une rue, sans rencontrer quelqu'un qui lui dût une honnête existence. Souvent le cri *vive M. Martin*, venait flatter son oreille, et celui-là était sincère : il n'y avait personne dans le village qui distribuât trente sous par jour aux crieurs.

Cependant M. Martin n'avait plus de bien à faire. Il se trouva réduit aux échecs, au billard, à ses livres de philosophie, aux conversations de l'amitié, qui sont quelquefois languissantes. Chaque jour amenait constamment les mêmes choses, et M. Martin se rappela le vers fameux : *L'ennui naquit un jour de l'uniformité.* Or, quand on pense à l'ennui, on n'est pas loin de s'ennuyer.

Mes amis, se disait-il, ne doivent pas s'amuser ici plus que moi. Ils ne me le disent pas, parce qu'ils sentent que notre séjour dans une grande ville quintuplerait ma dépense. C'est à moi de les prévenir là-dessus, et de les empêcher de croire qu'une misérable parcimonie les retient ici, lorsque les raisons qu'ils ont eues de se cacher ont cessé d'exister.

Ainsi ce qu'avait prévu Sophie, à ce sujet, commençait à se réaliser, et ses espérances ne seront pas déçues.

M. Martin avait bien peu d'idées qu'il ne pût communiquer à tout le monde, et celles-ci étaient de nature à être avouées hautement. « La prin-
« cesse, Matiska et Éric, dit-il un jour à ses amis,
« sont maintenant à Pétersbourg, et je ne vois
« pas que vous soyez retenus ici par d'autre mo-
« tif que le triste état de votre fortune. Je veux
« vous rendre indépendans des évènemens. L'a-
« mitié m'en fait un devoir, et je le remplirai
« avec une extrême plaisir. J'irai demain à Paris,
« où plusieurs choses m'appellent. Je vous met-
« trai de suite en possession d'un revenu honnête,
« et le surplus de ma fortune appartiendra à So-
« phie, quand je ne serai plus. Vous vous fixerez
« où vous croirez devoir vous plaire. Je vous sui-
« vrai, parce que vous m'êtes bien chers, et que
« j'ai besoin des jouissances du cœur. Voilà une
« affaire réglée, n'est-il pas vrai ? — Nous ne
« pourrons donc jamais cesser de vous être à
« charge ! — A charge, dites-vous, Bertrand ?
« Quel est le plus heureux, de celui qui offre,
« ou de celui qui reçoit ? N'engageons pas là-des-
« sus de discussion nouvelle, et répondez à une
« dernière question : Si vous étiez Martin, et que
« je fusse Bertrand, que feriez-vous ? — Précisé-
« ment ce que vous faites. — Voilà la chose ju-
« gée. — Cependant... — Quoi ? Qu'allez-vous

« ajouter ? Je vous déclare que si j'étais Bertrand, « je ne me piquerais pas d'une fierté déplacée. — « Allons, mon véritable, mon excellent ami, n'en « parlons plus. »

Sophie sourit, se frotte les mains, et ne dit mot. « Je vous entends, je vous entends, lui dit « M. Martin. Nous vivrons à Paris, à Londres, à « Vienne, où vous persuaderez votre père de « s'établir, et ce ne sera qu'où il y aura une lé- « gation russe : comment ne pas chercher à dé- « couvrir quelque chose de positif sur quelqu'un « dont on s'occupe exclusivement? Ne rougissez « pas, mon enfant; je ne vous fais pas de repro- « ches : la loi de la nécessité veut que vous rap- « portiez tout à l'objet de vos plus chères affec- « tions. »

Prendrai-je mon imbécille avec moi, se demandait-il ? J'ai craint de m'en faire accompagner à mon dernier voyage; mais aujourd'hui qui pourrait m'inquiéter? Si je veux causer, il me dira des balourdises qui me feront rire. Si je veux me promener dans la forêt, il conduira mes chevaux, et de Neuilly, je le renverrai ici avec ma voiture.

M. Martin est dans sa calèche; il prend la route de Paris. Il regarde à droite, à gauche, devant et derrière lui, s'il ne se présente rien qui puisse donner lieu à quelque observation nouvelle et piquante. On n'est pas heureux tous les jours, se dit-il, et, en effet, il ne voyait que quelques voitures qui croisaient la sienne; quelques gens à

pied qu'il laissait derrière lui : tout cela n'offrait que peu de ressources. Son imagination était inactive; la chaleur était forte, et le sommeil le surprit sans qu'il s'en aperçut. Dormir est un moyen sûr de trouver le chemin moins long; mais ce moyen a, quelquefois, certains inconvéniens pour celui qui tient les rênes des chevaux.

Des pavés étaient au milieu de la route, attendant les bras qui devaient les employer. Les chevaux, qui ne dormaient pas, mais à qui la nature a, je ne sais pourquoi, refusé le jugement, mettent sur les pavés une roue de devant et de derrière, et la calèche et M. Martin tombent assez doucement sur un tas de sable, destiné à lier les pavés. Rien ne réveille aussi brusquement qu'une culbute. Le premier objet que voit M. Martin, c'est Boniface, qui lui fait de grandes révérences avec cette immobilité de figure qui ne varie jamais. « J'ai l'honneur de prévenir monsieur qu'il « vient de verser. — Tu le crois, Boniface? — Je « le vois bien, monsieur. — Et que faisais-tu là « derrière? — Je regardais de quel côté tomberait « la voiture. — Allons, donne-moi la main... — « Ah, monsieur, le respect... — Donne-moi la « main, te dis-je, et tire-moi d'ici. — Jamais, « monsieur, je ne mettrai la main sur mon maî- « tre. — Il faut donc que je reste là? — Comme « il plaira à monsieur. »

M. Martin chercha à se tirer seul de sa calèche, et cela ne fut pas très-difficile. « Voilà, dit-il,

« une chute dont je ne parlerai pas dans mes « mémoires, si jamais je les écrits : pas un mem- « bre cassé, un œil poché, pas même la plus lé- « gère contusion... Ah, ah, quelle est cette grosse « mal bâtie qui me regarde d'un air hébété? — « C'est Suzette, monsieur. — Et que fait-elle là? « — J'ai dit, il y a long-temps, à monsieur, que « j'irais volontiers à Paris avec lui, pourvu que « Suzette fût du voyage. — Cela était bien néces- « saire. — Très-nécessaire, monsieur. — Comment « cela? — Elle m'aidera à relever la calèche. — « Pas si bête, pas si bête! »

Pendant que Boniface et Suzette emploient, maladroitement, toutes leurs forces pour remettre la voiture sur ses quatre roues, une troupe de musiciens ambulans vient à passer. Ces gens-là parcourent le globe, non aux dépens de ceux qui les écoutent; ils ne manquent pas d'auditeurs; mais de ceux qui les paient, et voilà pourquoi ils ne voyagent pas très-commodément. Un homme qui a une voiture et deux bons chevaux à ses ordres, doit aimer les arts, et se montrer généreux envers les artistes. En conséquence de ce raisonnement, les Orphées errans s'accordent, et pendant que Suzette et Boniface suent inutilement sang et eau, le concert commence. M. Martin, qui n'a pas un goût décidé pour la musique de plein vent, tire sa bourse, afin d'imposer honnêtement silence à ces misérables râcleurs.

O incident que la sagesse humaine ne pouvait

prévoir! C'est une sauteuse que jouent nos musiciens. Boniface et Suzette laissent retomber lourdement la calèche, et se mettent à danser au milieu du grand chemin. M. Martin rit d'abord, et se fâche ensuite. Il veut imposer silence à l'orchestre; mais il a donné cinq francs à ceux qui le composent, et ils croient leur honneur engagé à gagner leur argent.

Ils jouent plus fort; Suzette et Boniface sautent plus haut. M. Martin leur crie de danser tant qu'ils voudront, et qu'il va, à pied, les attendre au Cheval-Blanc, à Saint-Germain. Il s'éloigne à grands pas, pour échapper plutôt au tintamarre infernal qui le poursuit.

Il va, il court, il s'arrête; il regarde derrière lui du haut d'une colline, et il voit ses infatigables danseurs se trémousser sans interruption. Il rit, il tempête; il se remet en chemin; il s'arrête encore; il repart; il arrive au Cheval-Blanc. Il met un homme de planton dans la rue, pour arrêter ses quatre bêtes au passage. Il se repose; il se fait servir des rafraîchissemens, et il prononce, très-philosophiquement, que l'impatience et la colère ne remédient à rien.

Une heure, deux heures s'écoulent, et la calèche ne paraît pas. Que diable! se disait M. Martin, il n'est pas possible que mes imbécilles dansent encore : les forces d'Hercule n'y suffiraient pas. Que sont-ils devenus? qu'ont-ils fait de ma voiture et de mes chevaux? Il recommande au

maître du Cheval-Blanc de renvoyer, à Achères, gens et bêtes, lorsqu'ils paraîtront. Il trouve une place dans une voiture publique; il la prend. Il arrive à Paris.

Peut-être n'avez-vous pas oublié que M. Martin a écrit à Varsovie, et qu'il a ordonné à son intendant de lui envoyer chevaux, équipages et domestiques. Tout cela était arrivé depuis quatre jours, et il y en avait deux que les valets n'avaient plus un sou dans leur poche, parce que les intendans sont grands calculateurs; parce que celui-ci avait réglé la route par étapes, et qu'il savait, comme un autre, que moins un intendant donne, et plus il lui reste.

Cependant la livrée de monseigneur fut reconnue, à l'instant, à l'hôtel des Sultanes. Les domestiques n'offraient guère, pour garantie, que leurs habits. Mais vingt jolis chevaux, et cinq à six voitures élégantes, répondaient amplement des frais. Le maître de la maison ne manqua pas de se prévaloir, auprès de monseigneur, de la confiance absolue qu'il avait eue en ses gens, et monseigneur, qui connaissait le cœur humain, se moqua de sa prétendue délicatesse. Le maître s'inclina profondément, en remerciant monseigneur du ton familier et plaisant qu'il daignait prendre avec lui, et il finit en présentant le mémoire de la dépense faite jusqu'à ce jour.

« Corbleu! s'écria le prince, me prenez-vous « pour un sot? Quinze cents francs en quatre

« jours! — Je supplie monseigneur de se donner « la peine de lire. — Pour logement et nourri- « ture de huit hommes et de vingt chevaux, deux « cents francs... Voilà qui est raisonnable... — « Mais comme mes écuries, mes remises, et les « appartemens dont elles dépendent, étaient en « grande partie occupés, que j'aurais cru man- « quer de respect à monseigneur en ne recevant « pas son monde et ses équipages, j'ai donné « congé à mes locataires; j'ai été forcé d'en in- « demniser plusieurs, et je me renferme dans les « bornes d'une stricte modération, en ne deman- « dant que treize cents francs de dédommagement. « — L'apostille est heureuse! Monsieur le maître, « je donne quand cela me convient, et je ne me « laisse pas dépouiller. Frédéric, va chez le com- « missaire de police, et prie-le, de ma part, de « venir ici. — Mais, monseigneur, il est inutile de « faire intervenir l'autorité... — Je veux qu'elle « intervienne. — Ce serait vous dégrader. — Que « vous importe? — Je réduirai mon mémoire de « ce que prescrira monseigneur. — Il sera réduit « par le commissaire, et je ferai insérer son ju- « gement dans tous les journaux. — Monseigneur, « je le réduis à zéro. — Faquin, je fais des ca- « deaux, et je n'en reçois jamais. »

Le commissaire arrive, disposé, selon l'usage, à prononcer en faveur du prince : c'est une terrible chose, contre l'obscur plébéien, que l'ascendant du rang et de la richesse! Le commissaire

se fait présenter le registre de la maison. Il résulte de l'examen, que les valets occupent des cabinets, qui ne l'étaient pas, et que depuis quinze jours il n'est entré, à l'hôtel, que des carrosses de remise.

Le magistrat prononce que la première partie du mémoire sera acquittée, et que le maître de l'hôtel est débouté de sa demande en indemnité.

Le prince tient à sa parole, tout autant que M. Martin. Il sort, à l'instant, de l'hôtel des Sultanes, et son premier soin, après s'être établi à celui du Pérou, est de se faire donner ce qu'il faut pour écrire. Il rédige, en dix lignes, un article bien gai, bien comique, bien piquant : il sait que c'est le moyen le plus sûr d'être lu. Il en fait faire des copies par Frédéric, et il lui ordonne de les porter aux différens journaux. Il est au-dessous de moi, pensait-il, de me venger; mais je dois un avis utile aux voyageurs qui me remplaceront à cet hôtel des Sultanes, et je ne peux mettre dans la balance l'intérêt de tous avec celui d'un fripon. Il soupe bien, il se déshabille, il se couche en personne, parce que son valet de chambre est en course, et il n'en est pas fâché, parce que c'est autant de pris sur le temps donné à la représentation.

Les journalistes n'ont jamais négligé d'insérer une épigramme dans leur feuille, quand elle est de la façon d'un grand seigneur, qui se nomme. Celle-ci venait à propos pour distraire un peu

le lecteur, habitué à bâiller sur des articles interminables, ennuyeusement importans, qu'on n'entend pas, ou qu'on entend mal, et dont, pourtant, on a la fureur de parler. A combien de gens, en France, on pourrait appliquer le fameux

Ne, sutor, ultra crepidam judicares!

Le lendemain on lisait, dans tous les coins de Paris, l'article du prince. Sous peu de jours on le lira dans toute la France, et les voyageurs éviteront l'hôtel des Sultanes, comme les anciens fuyaient loin de Carybde et de Scylla. Seront-ils traités plus humainement ailleurs? c'est ce dont je ne leur réponds pas.

Le prince charge Frédéric de lui trouver un superbe appartement, de le faire magnifiquement meubler, et il règle, en déjeunant, ses opérations de la journée.

Il commencera par se rendre chez un notaire, et il fera dresser les actes relatifs à la famille Obinski : vous sentez que, dans cette circonstance, monseigneur est obligé de décliner son véritable nom, ce qu'il n'a pas jugé à propos de faire à Achères. En sortant de chez le notaire, il passera chez l'ambassadeur; delà il ira aux Montagnes russes, dont il a beaucoup entendu parler, qu'il n'a jamais vues, et qui ressemblent beaucoup plus à des taupinières qu'au Simplon, ou au Mont-Blanc. Il reviendra dîner. Il examinera

ensuite le logement que Frédéric aura arrêté pour lui, et il conviendra, avec le tapissier, du prix de la location des meubles. Le lendemain, il redeviendra M. Martin, et aussitôt que les lieux seront prêts à le recevoir, il viendra s'y établir, avec le comte et sa fille.

Paloski éprouve, pendant quelques momens, le plaisir que donne toujours un changement de position. Il était couvert de ses broderies, de ses cordons, et du fond de son carrosse richement armorié, il s'applaudissait, intérieurement, d'être un objet de déférence, de respect et d'envie. N'était-il pas aussi heureux dans son habit gris, marchant le nez en l'air, et riant de quelque aventure burlesque ?

Tenant toujours à ce qu'il arrêtait, il ne dévia pas d'une ligne de la route qu'il s'était tracée en déjeunant. Tout lui avait paru facile, de son appartement; mais le chapitre des contradictions commença avec sa première démarche.

Il apprit du notaire qu'une donation n'est valable qu'autant qu'elle est acceptée par ceux au profit de qui elle est faite. Il était donc indispensable que celle-ci fût signée par Obinski, et il n'était pas là. Le prince ne connaissait pas d'obstacles : il fallut cependant qu'il s'arrêtât devant celui-ci. L'affaire du testament ne présenta aucune difficulté. Paloski en dicta les dispositions en quatre mots : « Je donne tout en usufruit au « comte, et la propriété entière, absolue, après

« lui, à la jeune comtesse. Ils savent que, de mon « vivant, ils ne manqueront de rien; ainsi, ne « parlons plus de la donation. »

Une dissertation d'une heure, sur des affaires que le prince n'entendait pas trop, lui avait fatigué la tête, et il comptait se distraire agréablement chez l'ambassadeur. L'excellence ne recevait pas. Paloski se fait annoncer, et on vient le prier d'attendre. Il se promène, pendant une grande demi-heure, dans un vaste salon, tantôt bâillant, tantôt regardant le plafond ou le parquet. Il voit enfin sortir du cabinet une actrice très en vogue au théâtre, et jadis très-recherchée au boudoir. Le prince fronce le sourcil, et l'ambassadeur lui dit, avec une sorte d'embarras, que cette dame, jeune encore... à la scène, mais d'âge cependant à s'occuper de son avenir, voudrait avoir *trois parts*, parce que tout est très-cher à Paris, et que son boudoir commence à être moins fréquenté. Elle est venue solliciter sa protection, et, dans le cas où son excellence ne réussirait pas, elle se contenterait de sept à huit villages en Russie, où elle ferait l'impossible pour amuser sa majesté.

Aux taupinières russes, le prince voit des étourdis qui s'exposent à se casser le cou; des nymphes qui n'ont pas de boudoir, qui en valent bien d'autres, à l'engouement près, et qu'on rendrait très-heureuses, en leur donnant un hameau; des

femmes qui ont une apparence de raison et de jugement, que les hommes paraissent dédaigner, sans doute parce qu'elles sont déplacées là. Tout ce qui n'est pas fou, déplaît dans le temple de la folie.

En vérité, se dit le prince, il est un âge où Paris n'est qu'étourdissant pour celui qui n'a rien à faire. J'étais mieux à Achères, où j'ai fini par m'ennuyer. Là, du moins, tout est à peu près vrai. Ici, je ne vois que des gens travestis et masqués. Si cette pauvre petite Paula ne brûlait d'être dans une grande ville, si je ne sentais la nécessité de finir son éducation, et que je pusse vivre sans elle et le comte, je me fixerais au village. J'y bâillerais souvent, j'en conviens; mais je dormirais ensuite, et je m'éveillerais avec une tête calme, rafraîchie, et susceptible d'apprécier les choses à leur juste valeur.

Frédéric est un garçon intelligent, qui comprend fort bien tout ce qu'on lui dit, et qui tire des inductions raisonnées de tout ce qu'il voit. Le mystère dont on lui a dit, à l'hôtel des Sultanes, que le prince s'enveloppe dans ses voyages actuels; les précautions qu'il prend pour n'être pas suivi; le silence rigoureux qu'il garde sur ses motifs, avaient fait travailler la tête du valet de chambre. Il comparait, à la conduite présente de son maître, quelques incidens dont il avait été témoin à Pétersbourg, et il en concluait, avec

sagacité, qu'il était de sa prudence de donner au prince le temps de réfléchir sur le parti qu'il croirait devoir prendre.

D'après cet aperçu, il se tenait à la porte de l'hôtel, et il courut au-devant du carrosse, du moment où il l'aperçut. Il fait arrêter; il monte d'un air mystérieux : chacun est bien aise de se faire valoir, et il prend la parole.

Le prince l'écoute, interdit, stupéfait. Il se fait répéter ce qu'il vient d'entendre, ce qu'il ne conçoit pas, ce qu'il ne peut croire. Il reste absorbé dans ses pensées. « Cela est fâcheux, s'écrie-t-il « tout à coup; mais je n'ai contribué en rien à « cet évènement, et si, plus tard, les apparences « m'accusent et me font condamner, je conser- « verai ma propre estime. Puissé-je concilier, en « ce moment, les droits d'une mère et les pré- « tentions de l'amour! »

Il monte, il ouvre, il entre... Stanislas est dans ses bras.

« Comment se fait-il que vous soyez ici, lui « dit-il d'un air sévère, et comment avez-vous « eu l'imprudence de me chercher, vous qui savez « que je suis au plus mal avec votre mère? — « Hé, qui chercherai-je au monde, si ce n'est « l'homme qui m'a toujours marqué de la ten- « dresse; qui a écouté, avec intérêt, le récit de « mes maux; de qui j'ai obtenu de la pitié, et « qui seul peut me donner connaissance du sort « du comte et de sa fille! — Soyez sans inquié-

« tude à cet égard : ils sont en sûreté ; ils sont « bien. — Et voilà tout ce que vous m'en dites ! « Quoi, lorsque j'ai payé par tant d'efforts, de « fatigues, de peines, le bonheur de la revoir, « vous me priveriez froidement du droit que j'ai « acquis, peut-être, de tomber à ses pieds ! Se- « rez-vous aussi cruel que ma mère? Ah ! mon « père ! je croyais vous avoir retrouvé dans votre « meilleur ami : c'est de ce moment que je sens « l'étendue de la perte que j'ai faite ! Me voilà « donc étranger à tout l'univers, et placé entre « l'amour et le désespoir ! — Jeune homme, ne « m'accusez pas. Mon cœur n'est pas changé ; il « sera toujours le même pour vous ; mais j'ai pro- « mis solennellement à la princesse de ne pas « me mêler de votre mariage. — Avez-vous dû le « promettre? — La tranquillité de Paula en dé- « pendait. — Ainsi mon sort est d'être poursuivi, « ou abandonné par les êtres qui me sont les plus « chers ! — Stanislas, m'offenser de ce que vous « me dites serait déraisonnable, parce que la pas- « sion seule parle en vous, et que le propre des « passions est de nous faire délirer. Mais en vous « aimant, en vous plaignant, je n'en suivrai pas « moins la marche que je me suis tracée : je ne « peux m'en écarter, sans manquer à mes princi- « pes, à mes promesses, et, par conséquent, « sans me déshonorer. »

Stanislas insiste, presse, supplie ; ses larmes coulent sur les mains du prince. Il ne demande,

pour toute grace, que de voir Paula un moment, une minute, une seconde. Il promet de se retirer ensuite, et de faire tout ce qu'on lui prescrira. « Vous ne tiendrez pas cet engagement, lui dit « Paloski, parce que vous ne pourrez pas le tenir. « Vous resterez aux genoux de Paula, et la vio- « lence seule pourra vous en arracher. Pensez, « d'ailleurs, au rôle que je jouerais pendant « une entrevue clandestine, qui nuirait à la ré- « putation de Paula, et qui porterait atteinte aux « droits de votre mère. Le prince Borloff, dont « vous invoquez la mémoire, n'aurait rien exigé « de semblable, et s'il pouvait nous entendre, il « approuverait ma conduite. »

Stanislas est loin d'être persuadé. Il renouvelle ses prières, ses supplications. Il passe, de ce que l'amour a de plus touchant, à l'état d'irritation que produit toujours la résistance sur un jeune cœur. Il s'emporte, il menace, il demande pardon, et, un moment après, il est forcé d'en solliciter un second.

Paloski se montre inébranlable. Cependant il est touché, il est ému; il ne croit pas devoir refuser, à Stanislas, toute espèce de consolation. Sans s'exprimer d'une manière positive, il lui fait entendre que Paula est fidèle, et qu'elle ne vit que pour lui.

Cette assurance rend un peu de calme à ce cœur navré. Ce jeune homme, malheureux, tourmenté, exaspéré, il n'y a qu'un moment, sourit

à l'idée d'être toujours cher à Paula : les extrêmes se touchent. Le prince a besoin d'explications, d'après lesquelles il se conduira désormais, et l'instant est favorable pour les obtenir. Il demande à Stanislas où il était détenu; comment il a recouvré sa liberté; quels calculs l'ont conduit en France, plutôt qu'ailleurs; quels sont ses moyens d'existence; ce qu'il se propose de faire à Paris.

Le jeune homme commence un récit, qu'il interrompt cent fois, pour parler de son amour, et de sa destinée future. Laissons ce qui est étranger à sa narration, et ne nous attachons qu'à ce qui lui est uniquement personnel.

Pétersbourg est bâti sur la Newa, à douze lieues de l'embouchure de cette rivière. La rive droite est encore inculte, et couverte de forêts.

La rive gauche, de Pétersbourg à la mer, est formée par une colline prolongée, où l'art a partout ajouté aux charmes d'une nature déja riche et riante, sur ce point.

C'est au haut de cette colline, à l'embouchure du fleuve, dans une situation délicieuse, que Menzikoff bâtit le château d'Oranienbaum. La disgrace de ce prince entraîna la confiscation de ses biens, et ce château fut réuni au domaine de la couronne.

Il fut fortifié, sous les yeux, et pour l'éducation militaire du malheureux empereur Pierre III.

Le long de la colline, entre Oranienbaum et Pétersbourg, sont bâties, dans des bosquets agréa-

bles, et à peu de distance les unes des autres, les maisons de plaisance des seigneurs russes.

Cet aperçu topographique était nécessaire à l'intelligence de ce qui va suivre.

C'est à ce château d'Oranienbaum que fut conduit Stanislas. Sa position, les beautés locales, la richesse des appartemens, et le délâbrement même des fortifications, que, depuis la mort de Pierre III, on a cessé d'entretenir, annonçaient au jeune prince plutôt un exil qu'une prison rigoureuse, et quiconque n'aurait pas été appelé ailleurs par des intérêts pressans, aurait pu se plaire dans cette retraite charmante. Mais Stanislas aimait passionnément, et la Sibérie, avec Paula, lui eût paru préférable aux jouissances de toute espèce, qu'on avait ordre de lui procurer.

Le commandant l'avait reçu avec les égards dus à son rang. Il avait fait passer devant lui les domestiques destinés à le servir; il lui avait laissé le choix de son appartement; il avait mis à sa disposition les jardins intérieurs, et une bibliothèque assez bien choisie. Mais il avait été prié de déposer l'argent qu'il avait sur lui; on l'avait prévenu qu'une compagnie d'invalides était uniquement employée à garder les remparts et les portes de la forteresse; enfin, on lui avait demandé la permission de faire coucher un soldat dans son antichambre. Stanislas avait répondu modestement que dans sa position on sollicite des graces, et qu'on n'en n'a pas à accorder.

Au milieu de l'abondance en toutes choses, dont il était entouré, Stanislas ne jouissait de rien. Toutes ses pensées, tous ses vœux étaient tournés vers Paula, et son imagination incertaine et brûlante ne savait sur quel point de la terre lui adresser ses hommages. Tout, pour lui, était privation et tourment.

Le commandant s'était facilement insinué dans son esprit : il avait commencé par répondre au nom de Paula ; il en avait ensuite parlé le premier, toujours sûr de se faire écouter. Il lisait à découvert dans un cœur sans artifice, et bientôt il devint le confident intime, l'ami exclusif du malheureux jeune homme. Ils mangeaient, ils jouaient, ils lisaient ensemble. Stanislas s'était donné volontairement un surveillant, qui ne le quittait plus, et il ne s'en doutait pas.

Quelques jours s'étaient écoulés. Il était dix heures du matin, et le jeune prince n'avait pas vu le commandant. Cent fois il avait soupiré le nom de son amante, et personne encore n'y avait répondu. Il passe chez M. Makline, où il n'allait jamais. Les portes sont ouvertes ; il pénètre jusqu'au cabinet, et ne trouve pas le commandant : il était allé passer ses vétérans en revue. Un papier raturé est sur un bureau. Stanislas n'est pas indiscret ; mais son nom l'a frappé. Il lit, ou plutôt il déchiffre un rapport, qui, sans doute, sera adressé à sa mère. Il voit, avec surprise, avec indignation, que celui sur qui il comp-

tait pour désarmer la princesse, lui parle de son amour comme d'un mal qui augmente sans cesse, et qui le rendra capable de tout entreprendre.

Jamais Stanislas n'a dissimulé un sentiment. L'artifice, dont on usait, lui fit sentir la nécessité de ruser à son tour. Il résolut de jouer, avec M. Makline, une amitié qui venait de s'éteindre sans retour, et la première idée d'évasion se présenta à lui.

Mais comment l'exécuter? Les remparts sont ruinés en certains endroits; mais on a placé des sentinelles sur les brèches. La nuit, il ne peut sortir de chez lui. Un certain Pikoff, vieux soldat, qui ne connaît au monde que son commandant et sa consigne, roule son lit, le soir, contre la porte de son appartement. Pikoff a une jambe de bois; mais il a sous la main le cordon d'une cloche d'alarme qu'on a placée en dehors d'une croisée de l'antichambre.

Stanislas ne possède pas un rouble. Il ne peut donc essayer de gagner l'invalide. En admettant, d'ailleurs, qu'il parvînt à sortir du château, de quel côté porterait-il ses pas? où chercherait-il Paula, son père et le prince Paloski?

Cependant le désir de recouvrer sa liberté ne le quittait plus, et devenait plus vif de jour en jour. Son imagination travaillait sans relâche, quand il était seul, et sa franchise apparente, son abandon simulé avec le commandant ne permettaient pas au soupçon de naître.

M. Makline était un de ces grands politiques, qui, du fond de leur cabinet, règlent les intérêts des états, et tirent des conséquences des moindres actions des souverains. Il recevait les journaux de Pétersbourg, et il les passait à son prisonnier, avant, ou après les avoir vus.

Un jour, Stanislas lit l'article suivant : « Le « premier de juillet, notre ambassadeur près de « la cour de France a donné une fête superbe, « à Paris. » Une longue et pompeupe description suivait ce premier exposé. « Parmi les Russes de « distinction qui contribuaient à l'éclat de cette « fête, on a remarqué la princesse Borloff et le « prince Paloski. »

Ils sont en France, ils sont en France ! s'écrie Stanislas : le prince et eux sont désormais inséparables... Mais comment le prince et ma mère ont-ils consenti à se trouver ensemble ? Cela tient à des raisons que je ne pénètre pas... Mais qu'importe ? Ils sont en France, ils sont en France !... Peut-être ma mère y poursuit-elle Paula. Peut-être le prince s'attache-t-il à elle pour déjouer ses projets ; peut-être... Hé, encore une fois, qu'importe ? Ils sont en France : c'est là que j'irai les chercher.

Plus de repos le jour, plus de sommeil la nuit. Vingt-quatre heures, quarante-huit heures s'écoulent, et Stanislas ne sait encore comment il tentera de s'échapper. Les anciens avaient créé un Cupidon pour enflammer les cœurs, et un

Mercure pour les servir : qui sera ici le Mercure de Stanislas ?

Minuit venait de sonner. Le jeune prince pensait à faire sauter un barreau de sa croisée ; ensuite se présentait l'idée de couper ses draps en lanières, et de se laisser couler dans les jardins. Mais que fera-t-il, arrêté, de tous côtés, par des murs de douze à quinze pieds d'élévation ? Il montera à l'aide des espaliers, et il sautera sur la place d'armes. S'il ne se blesse pas, il verra ce qu'il aura de mieux à faire. S'il se casse une jambe, il écrira à sa mère qu'il ne se laissera traiter que lorsqu'elle aura consenti à son mariage avec Paula. Vous voyez que Stanislas avait lu des romans, et il arrivait au dénouement du sien, lorsqu'il entendit le vieux Pikoff se plaindre de manière à l'inquiéter.

Paula fut oubliée un moment, ce qui n'est pas romanesque du tout ; mais ce dont je dois convenir pour rendre hommage à la vérité. Le bon jeune homme parle à Pikoff, qui ne lui répond qu'en se plaignant plus fort. Il ne balance pas ; il se lève ; il pousse sa porte avec violence, et fait reculer le lit de l'invalide. Il allume une bougie à la lampe qui brûlait toute la nuit dans l'antichambre ; il cherche de l'eau de Cologne, des sels, ce qu'il croit propre à soulager son rébarbatif gardien. Jusque alors il ne s'est occupé que de l'humanité souffrante.

Pikoff était un vieux gourmand qui s'était em-

piffé, la veille, des débris du souper de Stanislas. Un reste de volaille aux truffes, qu'il avait aperçu trop tard, n'avait pas moins piqué sa sensualité. Il en avait farci un estomac déja surchargé, et il s'était donné une de ces indigestions qui dispensent quelquefois leur homme de s'en procurer une seconde.

Stanislas présente à Pikoff de l'eau froide, à défaut d'eau tiède. Pikoff, qui, depuis trente ans, a conçu pour l'eau une aversion que la nécessité seule a pu lui faire surmonter, commence un discours sur les qualités salutaires du jus de la treille. Les hoquets l'interrompent à chaque mot, et tout ce qu'il peut faire, c'est de demander distinctement du vin.

Stanislas, sans finesse, sans intention, lui apporte une bouteille de Pomard, qui restait encore chez lui. Pikoff, alléché par le parfum et le moelleux de la liqueur, vide la bouteille d'un trait, et joint le mal de l'ivresse à celui qui le tourmente déja... Mais quelle idée lumineuse se présente en ce moment !... A peine est-elle conçue que Stanislas l'a exécutée. Il coupe la corde de la cloche ; il garnit de ses matelas les croisées de l'antichambre ; il veut que Pikoff ne puisse ni sonner, ni se faire entendre à l'extérieur, quand il aura recouvré l'usage de la voix. Il prend les habits du malade : c'est l'amour qui se déguise en invalide. Plus d'une fois ce travestissement a inspiré de la sécurité à la beauté défiante et timide.

Stanislas détache la banderole du fusil de Pikoff; il la met dans une poche, et coule dans l'autre la corde de la cloche. Il s'empare de la jambe de bois, et de la clé de l'appartement, qu'il sait être sous le chevet de son geôlier. Il sort, il l'enferme; il gagne les remparts sans être découvert.

Il sait où sont placées les sentinelles, et il les évite aisément. Il s'arrête à un endroit où les fortifications sont assez bien conservées. Il passe la jambe de bois à travers une embrasure; il y attache la banderole et la corde, et il se laisse glisser. Il arrive à l'extrémité de sa corde, et il est encore à dix pieds de terre... Il invoque Paula; il s'abandonne, et il tombe sur du gazon épais, qui garnit les revers et l'intérieur d'un fossé desséché.

Il se lève, il s'examine, il se touche, il s'assure qu'il n'est pas blessé, et il s'enfonce dans les bosquets dont est couverte la colline qui s'étend de Pétersbourg à Oranienbaum, et au milieu desquels sont bâties les maisons des seigneurs de la cour.

Il s'arrête, il se repose, il se consulte, et le résultat de ses réflexions n'est pas satisfaisant : comment fera-t-il cinq cents lieues sans argent? Comment même passera-t-il la journée qui commence?

Il se rappelle qu'il a eu pour camarade, en faisant ses exercices à Pétersbourg, un comte

Milow, plus âgé que lui de trois ou quatre ans, et qui lui marquait beaucoup de bienveillance. Peut-être le comte a-t-il là une maison, comme tant d'autres, dont il est l'égal par la naissance et la fortune.

Le jour commençait à paraître, et, sans doute, on ne tardera pas à s'apercevoir de son évasion, et à le chercher. Des soldats invalides ne sont pas des limiers fort alertes; mais s'il s'arrête, et qu'ils marchent toujours, ils réaliseront la fable du Lièvre et de la Tortue. Stanislas avance, et toujours dans la direction de la capitale, où on ne doit pas supposer qu'il ose rentrer.

Un paysan se présente devant lui; il l'interroge, et il apprend qu'en effet le comte Milow a une habitation charmante sur la colline. Il soupire, lorsqu'il sait que le comte est à Pétersbourg; il sourit quand le paysan ajoute que la comtesse est au château : un beau jeune homme a toujours de la confiance dans une femme, quel que soit son âge. Est-ce un instinct de la nature? Est-ce de la vanité? Le lecteur prononcera.

Stanislas arrive à la porte du château. Il frappe, on lui ouvre. Il demande à parler à madame la comtesse; le concierge lui rit au nez. Un soldat invalide, qui demande à parler à madame, à six heures du matin! « J'arrive de Pétersbourg, et « j'ai des dépêches à rendre à madame, de la « part de monsieur le comte. — Monsieur le « comte a des courriers, et ne se sert pas de

« messagers de votre espèce. D'ailleurs, où sont « vos dépêches ? » Stanislas est embarrassé ; le concierge veut le faire sortir. Il résiste, il se défend ; le concierge crie ; les chiens aboient ; une femme de chambre, qui fait préparer un bain pour madame, ouvre une croisée.

Elle voit la plus jolie figure du monde, sous un chapeau d'invalide ; elle parcourt d'un coup d'œil la personne du vétéran, et la taille vaut au moins la figure. Elle saute les escaliers ; elle se place entre le concierge et Stanislas ; elle le prend sous sa protection.

Elle commence par fermer la porte, et elle invite le bel invalide à s'expliquer. Le concierge prétend que cet homme ne peut prouver la mission dont il est chargé. « Et si elle est verbale, « répond Mirza, qu'avez-vous à objecter ? Sans « doute elle est verbale, répond vivement Sta- « nislas : je n'ai pas dit qu'elle fût écrite. Hom, « hom, gromelait le vieux concierge, en rentrant « chez lui, c'est un amoureux de Mirza. Ma foi, « qu'ils s'arrangent. »

Tout à coup on entend la cloche d'alarme du château d'Oranienbaum. Un coup du seul canon qu'il y ait dans la place frappe l'oreille de Stanislas et de Mirza. Le jeune prince pâlit. « Ah, mon « dieu, lui dit-elle, vous êtes déserteur ! — Hé, « non, non. J'étais prisonnier, et j'ai pris ces ha- « bits pour m'évader. — Prisonnier à Oranien-

« baum, dites-vous? On soupçonne, en effet,
« que c'est là qu'a été enfermé le jeune prince
« Borloff. — Et ce prince, c'est moi. — Oh, j'en
« suis enchantée. Vous ne sauriez croire combien
« j'étais inquiète sur le genre d'infirmité qui avait
« fait donner cet habit à un jeune homme beau
« comme un ange et droit comme une flèche.
« Venez, venez. Ils ne vous trouveront pas. »

Vous voyez que sans étude, et même sans réflexion, Stanislas avait bien jugé les femmes.

Mirza le conduisit dans sa chambre, et, en deux tours de main, elle fit du beau jeune homme une brune très-piquante. Sa pudeur fut quelquefois alarmée pendant la métamorphose. Mais comme il y a compensation en tout, Mirza fut pleinement rassurée sur les craintes qu'elle avait conçues d'abord, et elle prononça en elle-même que le prince était un grand prince.

L'intérêt qu'inspire un grand prince à une jeune fille s'étend à tout, prévoit tout. Mirza commença par faire disparaître, pour jamais, les habits de Pikoff, en les mettant sous la chaudière où chauffait le bain de madame. Elle revint avec des provisions de bouche, dont Stanislas avait un pressant besoin. Elle le servait, elle l'engageait à manger, à boire, ce qui n'était pas nécessaire; mais Mirza aimait à causer avec le beau jeune homme, et elle lui parlait de tout, excepté de ce qui, peut-être, la touchait le plus. Elle finit

par l'engager à se reposer pendant quelques heures. « Où, lui demanda Stanislas? — Hé, sur mon « lit, grand prince. »

Le lit d'une jolie fille n'a jamais effrayé un jeune homme, quelque chaste, quelque fidèle qu'il soit, surtout quand il doit l'occuper seul. Mirza est-elle rentrée ou non, pendant que Stanislas dormait? C'est ce qu'il ne dit pas au prince Paloski, et ce qu'au fait il ne devait pas lui dire.

Ce n'était pas assez pour Mirza de l'avoir mis à l'abri des recherches de M. Makline; elle voulait assurer son avenir. Peut-être était-il pénible pour elle de penser qu'elle n'allait travailler qu'à éloigner d'elle un grand prince; mais il faut aimer ses amis pour eux-mêmes. Au reste, je n'établis, ici, que des conjectures, parce que Stanislas s'exprima avec une extrême réserve sur tout ce qui se passa chez le comte Milow.

Quoi qu'il en soit, la jeune comtesse n'entendit parler, pendant une grande heure qu'elle passa au bain, que de l'intéressant fugitif. Elle avait répondu, d'abord, qu'elle ne compromettrait pas son mari, en favorisant l'évasion d'un prisonnier de cette importance; mais elle s'adoucit singulièrement, quand elle sut que Stanislas avait vingt ans, une figure angélique, qu'il était fait à peindre, et qu'il contait ses malheurs avec un charme, une expression dont le cœur le plus froid aurait peine à se défendre. J'ignore absolument si Mirza parla de la grandeur du prince;

mais il est constant que la comtesse ordonna qu'il lui fût présenté au moment de son réveil.

Elle ne trouva pas que les éloges de Mirza fussent exagérés, et elle dit à Stanislas qu'elle s'estimait vraiment heureuse de lui être utile. Elle lui représenta que sans doute on le chercherait pendant plusieurs jours, et qu'il y aurait de l'imprudence à sortir étourdiment d'un asile où il était en sûreté. Stanislas sentit la justesse de l'observation, et il resta.

La comtesse voulait toujours l'avoir auprès d'elle : ce que c'est que d'être née avec un cœur compatissant! Ils lisaient, ils causaient, ils jouaient même ensemble : les devoirs de l'hospitalité ne se bornent pas à fournir l'exact nécessaire; il faut distraire, amuser ceux qu'on a admis dans ses foyers.

Il était indispensable que Mirza rôdât dans les environs, pour savoir ce qu'il se passait à Oranienbaum. Il résultait de cette nécessité des tête-à-tête prolongés, entre la comtesse et le prince; mais il fallait bien qu'ils cédassent à la force des circonstances. C'est ainsi, du moins, que Stanislas voyait les choses, quand il en parlait à Paloski.

Le quatrième jour, la jeune comtesse dit à Stanislas : « Mon ami, le comte arrive aujourd'hui, « et il est inutile que vous l'attendiez, puisque « je peux faire pour vous ce que sans doute il « ferait lui-même. Mirza a garni une malle de ces « vêtemens qui vous vont si bien. Elle est atta-

« chée derrière une voiture, qui vous attend à la « grille, et qui vous conduira à Cronstadt, puis- « que vous voulez vous embarquer pour la France. « Allez, aimable enfant; que l'amour veille sur « vous, et vous conduise. » Parlait-elle de l'amour de Paula ?

Elle embrasse tendrement le grand prince, en glissant dans son sac une bourse pleine d'or, et elle laisse à Mirza le soin de le conduire à sa voiture : il ne faut jamais se compromettre. Voilà Stanislas, habillé en fille, roulant vers le port où sa liberté lui sera rendue, si toutefois il parvient à s'embarquer. Mais comment fera-t-il, sans passeport, sans recommandation ? L'aimable comtesse, se dit-il, a invoqué l'amour; il ne m'abandonnera pas.

Le jeune voyageur arrive, et descend à une auberge voisine du port. Dans cette auberge logeait un gros capitaine hambourgeois, chargé pour le Hâvre, et qui avait relâché à Cronstadt, où il avait déposé quelques marchandises. C'était un de ces loups de mer, qui bravent tout, qui s'accommodent de tout, qui jouissent de tout. Une belle et grand fille, qui arrive seule dans un port de mer, et qui paraît assez embarrassée de sa personne, ressemble beaucoup à une aventurière, et le capitaine Canning commença par lui passer la main sous le menton. Stanislas, plein du rôle qu'il jouait, répondit par un soufflet à ce début trop familier. « C'est bien, c'est bien,

« dit Canning, je me suis attiré cela ; mais il ne « fallait pas frapper si fort. »

La conversation s'engage, et Canning sait bientôt que la jouvencelle va joindre son père en France, et qu'elle n'a pas de passeport. « Bon, « bon, dit-il, on a toujours comme cela des « pères de commande. Il faut bien dire quelque « chose d'honnête, pour couvrir ce qui ne l'est « pas. Au surplus, je ne vous demande compte « ni du passé, ni de l'avenir : je ne m'occupe que « du présent.

« Vous n'avez encore parlé ici à personne, et « nous pouvons arranger une fable conforme à « votre intérêt et à mes plaisirs. Vous êtes ma « femme ; vous êtes venue me trouver ici, de « Pétersbourg, où nos affaires de commerce vous « retenaient depuis trois mois. Vous êtes ma « femme, entendez-vous ? — J'entends. — A la « bonne heure.

« Je vais vous couduire à l'amirauté. On vous « expédiera un passeport, à ma demande, et sans « difficulté, parce qu'il est égal à l'empereur de « Russie qu'un capitaine hambourgeois prenne à « bord sa femme, ou celle d'un autre, pourvu « cependant qu'il n'y ait pas de réclamations. « Nous nous embarquerons après demain, et vous « ne paierez rien pour votre passage. Cela vous « convient-il ? — Beaucoup. — Marchons. »

Canning fait une histoire assez vraisemblable au commis chargé de délivrer les passeports. Ce-

lui de sa femme est expédié, bien payé, emporté, et M. et madame Canning retournent, bras dessus bras dessous, à leur auberge. Le mari demande un baiser ; madame le refuse, et proteste qu'elle ne se laissera épouser qu'en mer. — « Qu'en mer, « ventrebleu ! Et que ferai-je d'ici là ? — Tout ce « que vous voudrez. — Ah, je vois ce que c'est : « vous avez été quelquefois attrapée. — Hé, je « ne dis pas non. — Apprenez que Canning n'a « jamais trompé personne. — Je ne veux pas m'y « fier. Finissez, capitaine, ou les soufflets vont « pleuvoir. — C'est un diable que cette grande « femelle-là. »

Les deux jours qu'il fallait passer encore à Cronstatdt, furent un combat continuel entre Canning et sa femme. De gros baisers étaient pris, par-ci, par-là, et le capitaine n'avait pas toujours ses mains dans ses poches. Tantôt il était puni de sa pétulance par une égratigure au visage ; tantôt sa perruque volait par la fenêtre. On n'était en paix qu'à table, parce que le capitaine préférait à tout la bonne chère et le vin vieux. Madame ne manquait pas de le griser le soir, et elle s'assurait ainsi le repos de la nuit.

On mit à la voile enfin, et madame se sentit singulièrement soulagée quand elle se vit éloignée du port de quatre à cinq lieues. Mais si elle n'avait plus à craindre les Makline, les Pikoff, elle prévoyait dans quel embarras diabolique ne tarderait pas à la mettre un mari, souverain absolu

sur son vaisseau. Elle crut devoir précipiter le dénouement de l'aventure.

Canning commandait la manœuvre, et sa femme fut droit à lui. Elle prit un air tout-à-fait gracieux, et lui passa, à son tour, la main sous le menton. Elle descendit du pont dans la chambre, et le capitaine, enchanté, y entra aussitôt qu'elle. Il ferme la porte, et se dispose à exécuter pleinement la clause importante du marché... O surprise, ô stupéfaction, ô douleur! Ce n'est plus qu'un beau garçon qu'il a devant lui, et il sent succéder un froid glacial aux doux transports qui l'agitaient.

Stanislas invoque sa pitié, en lui racontant ce qu'il veut de son histoire. Il lui représente que si le plaisir fuit, l'argent est une compensation qui n'est pas à dédaigner. Il tire sa bourse, et déclare qu'il entend payer généreusement son passage.

Canning n'était pas l'homme du monde le plus traitable. Mais il réfléchit bientôt que la colère et ses juremens ne feraient pas une fille d'un garçon, et qu'il valait mieux toucher de l'argent que rien.

La paix se fait; on se touche dans la main, et, en arrivant au Hâvre, on était les meilleurs amis du monde.

Remarquez que Stanislas raconta, dans les plus petits détails, ce qu'il s'était passé entre Canning et lui; qu'il avait glissé, très-légèrement, sur ses conversations particulières avec la jeune comtesse

et Mirza, et concluez-en ce que vous voudrez.

Stanislas pria Canning de lui procurer des habits d'homme. Il prit congé de lui, et sortit du vaisseau hambourgeois pour monter dans la diligence de Paris.

On ne doute de rien, tant qu'on est conduit par l'espérance. Mais Stanislas ne fut pas plutôt à Paris, qu'il s'arrêta sans savoir où il porterait ses pas; qu'il réfléchit, et qu'il jugea qu'il n'était pas beaucoup plus avancé que lorsqu'il vivait sous la surveillance de M. Pikoff.

En effet, à qui s'adresser pour découvrir le prince Paloski? Il pouvait apprendre quelque chose à la légation russe; mais il sentait à quel danger il s'exposerait s'il se présentait là. L'ambassadeur l'accueillerait, le caresserait, et manœuvrerait secrètement pour remettre cet enfant mineur à une mère qui l'aimait tendrement, qui devait être affligée de son évasion, et inquiète sur sa destinée.

Il avait entendu parler de l'almanach des vingt-cinq mille adresses, fort utile à ceux qui ont des annonces à colporter, et à ceux qui, par pudeur, ne demandent pas dans la rue, et viennent, jusque dans votre chambre à coucher, vous arracher quelque aumône. Stanislas compulsa cet almanach; il prit les adresses de ceux qu'il crut pouvoir être, par leur profession, en relation avec le prince : personne ne put lui en dire un mot. Il alla à l'Opéra, aux Français, à Feydeau, à Saint-

Roch, à Saint-Sulpice, à Saint-Eustache, et il ne découvrit rien. Ce qu'il avait reçu de la petite Milow n'était pas inépuisable, et il commençait à s'affliger sérieusement, lorsqu'en déjeunant dans un café, et lisant, assez machinalement, un journal, il tomba sur l'article qu'avait composé Paloski, pour punir de sa rapacité le maître de l'hôtel des Sultanes.

Il jette le journal, il laisse son chocolat, et il court à l'hôtel garni. Il apprend d'une fille qui fait des lits, et qui aide à les défaire quelquefois, que le prince a quitté cette maison pour l'hôtel du Pérou. Il reprend sa course, il arrive, il est dans les bras de son ami. Qu'on dise, après cela, que les journaux ne sont bons à rien !

CHAPITRE IV.

Ruse contre ruse.

Quand Stanislas eut terminé un récit qui, très-vraisemblablement, a laissé beaucoup de son pathétique au bout de ma plume, il revint à son amour, à ses peines, à ses espérances. Il pria, il supplia de nouveau, et le prince lui répéta, avec beaucoup de douceur et de bonté, ce qu'il lui avait déja répondu. Il était difficile que ces messieurs pussent s'accorder, l'un demandant sans cesse, l'autre refusant toujours. Paloski pensait aux moyens d'échapper à Stanislas, et d'aller se

cacher de nouveau dans son village. Stanislas cherchait comment il persuaderait le prince de le garder avec lui, sans se rendre importun, et sans porter ses instances jusqu'à l'impolitesse. Il sentait que s'il s'éloignait un moment de Paloski, il s'exposait à le perdre pour toujours.

Toutes ses sensations se peignaient sur sa figure, qu'il n'avait pas l'art de composer encore. Paloski y lisait, comme dans un livre, et il était embarrassé, incertain. Il sentit la nécessité de faire quelques concessions pour obtenir beaucoup.

Après s'être étendu de nouveau sur les motifs qui l'empêchaient de favoriser son mariage, après avoir épuisé toute la finesse de son esprit, toutes les ressources de son éloquence, pour convaincre un jeune homme, qui ne voulait pas l'être, de l'obligation où il était de garder une neutralité absolue, il continua ainsi :

« Vous n'êtes pas en sûreté à Paris, et je vous « conseille de vous retirer en Angleterre, où « vous n'aurez rien à craindre de l'autorité. Il « faut qu'un homme comme vous vive décem- « ment, et je vous donnerai douze mille francs « par an, payables de mois en mois, ici, chez « mon banquier, et sur votre simple quittance, « que vous lui enverrez de Londres. Un jeune « homme de votre âge ne connaît pas le repos, « et si son activité ne lui est pas utile, elle tourne « nécessairement à son désavantage : je vous en- « gage, mon cher ami, à vous livrer sérieusement

« à l'étude des mathématiques. Cette science forme « le jugement, et rend propre à tout. Des jours « plus heureux que ceux-ci luiront, je l'espère, « pour vous et pour Paula, et lorsque je pourrai « vous servir, sans compromettre ma réputation « d'homme d'honneur, vous connaîtrez, à la cha- « leur de mes démarches, et à ma persévérance, « que j'ai reporté sur vous toute l'affection que « j'avais pour votre père. »

« Je ne suis pas injuste. Je vous demande beau- « coup, je le sens, et je vous dois un dédomma- « gement des sacrifices que vous allez me faire. « Écrivez au comte Obinski. Je vous réponds qu'il « aura demain votre lettre, et que vous recevrez « sa réponse aussitôt que vous m'aurez fait con- « naître votre domicile à Londres. Je viendrai ici, « une fois chaque semaine, pour recevoir vos dé- « pêches, et vous expédier celles du comte. »

Le prince savait bien que l'adresse seule de la lettre serait pour Obinski, et il connaissait assez sa faiblesse pour être certain qu'il permettrait à sa fille de répondre à son amant. Il ne se dissimulait pas qu'il éludait, jusqu'à un certain point, la promesse qu'il avait faite à la princesse; mais il se demandait ce qu'auraient fait, dans une semblable position, ceux qui se permettraient de le blâmer.

Pendant qu'il parlait, il observait attentivement Stanislas. La première partie de son discours avait sensiblement altéré la physionomie du jeune

homme; elle venait de se remettre subitement, et le prince ne manqua pas d'attribuer ce changement rapide au plaisir que lui donnait la permission de correspondre avec l'objet de ses vœux les plus ardens. Cependant, il ne s'empressait pas d'écrire, et cette lenteur ne s'accordait ni avec son caractère, ni avec ses sentimens. Il parla de choses indifférentes avec assez de liberté d'esprit; il appuya sur l'argent qu'il avait reçu de la comtesse, et sur son impatience de le rendre. « Vous « le rendrez, lui dit le prince en souriant; mais « quand vous la reverrez. Je suis persuadé qu'elle « a parlé à son mari du séjour que vous avez fait « chez elle : je la crois trop adroite pour s'être « laissée prévenir par ses gens. Mais je doute « qu'elle ait tout dit au comte, et il est d'un ga- « lant homme de ménager les femmes à qui il a « des obligations. »

Stanislas s'étendit ensuite sur les dispositions de son départ pour l'Angleterre, sur la vie qu'il y mènerait, avec un calme qui étonna le prince. Voudrait-il jouer de finesse avec lui, sans expérience, sans connaissance du monde? Paloski ne réfléchissait pas que l'amour est un grand maître : l'observateur le plus délié ne saurait penser à tout.

Stanislas veut prendre congé du prince, qui est vraiment heureux de le revoir. Il va, dit-il, écrire chez lui, et il viendra remettre sa lettre à son meilleur ami. « Pourquoi me quitter si tôt, « mon cher enfant? Vous trouverez, dans ce se-

« crétaire tout ce qu'il vous faut. — Mais il est « six heures... — Et vous commencez à vous « apercevoir que l'amour n'est pas une nourriture « très-substantielle? Quand on retrouve un ami, « dont on a été séparé pendant long-temps, on « dîne avec lui. Je vais faire servir. — Je voudrais « cependant... — Quoi? vous pouvez faire ici tout « ce que vous feriez ailleurs. — Il faut que j'arrête « une place à la diligence de Calais. — Mon valet « de chambre vous évitera cette peine-là. Il ira « aux messageries pendant que nous dînerons... « Ah, n'oublions pas l'essentiel. Voilà cinquante « louis. C'est plus qu'il vous faut pour vous éta- « blir à Londres, et y attendre le premier mois « de votre pension. — Mais... — Quoi encore? — « Une petite malle à faire... — Dînons, écrivez, « et nous penserons ensuite aux préparatifs de « votre départ. »

Pourquoi Stanislas, qui craignait, il y a une heure, de perdre le prince de vue, fait-il maintenant tout ce qu'il peut pour s'en éloigner? Aurait-il conçu quelque nouveau plan? C'est, vraisemblablement, ce que la suite nous apprendra.

Stanislas écrivit, et le prince remarqua le feu qui animait et embellissait sa figure. Le pauvre enfant est de bonne foi, pensait-il. Il part sans murmurer. Il exprime, à Paula, le regret de ne l'avoir pas vue, et l'espoir de se réunir un jour à elle, pour ne plus la quitter. Vous n'êtes plus jeune, monsieur l'observateur, et vous avez ou-

blié qu'on ne parle jamais froidement à ce qu'on aime : or, écrire c'est parler.

La diligence où Stanislas avait une place, partait à dix heures du soir, et il n'avait que le temps nécessaire pour faire ses dernières dipositions. Paloski lui dit qu'en sa qualité de Russe, il obtiendrait facilement un passe-port à Calais. Il l'embrasse tendrement, et lui souhaite un bon voyage.

Il appelle Frédéric; il lui dit de voir le propriétaire de l'appartement qu'il a loué, de lui payer un terme, et de lui remettre le logement. Il le charge de passer chez le tapissier, et de lui donner une indemnité convenable, pour les meubles qu'il devait fournir. Il faudra, disait-il en soupirant, que je joue encore aux échecs et au billard à Achères, et que la triste Paula continue de s'y ennuyer. Elle s'y est soustraite aux persécutions de la mère; elle y restera pour échapper aux tendres poursuites du fils. L'étrange chose que la loi de la nécessité! Nous comptions vivre, ici, au sein des jouissances honnêtes; il a fallu qu'une indigestion, résultat de l'intempérance de Pikoff, et, de chaînon en chaînon, que cette indigestion ramenât Stanislas à l'hôtel du Pérou.

Un domestique annonce un ramoneur qui veut, à toute force, parler au prince, quoiqu'il soit barbouillé de la tête aux pieds. M. Stanislas l'a chargé, dit-il, d'une commission importante. Paloski ordonne qu'on le fasse entrer. Le ramoneur dépose

ses souliers dans l'antichambre, par respect pour les tapis de monseigneur. Il s'avance d'un air gauche, et présente un billet, dont l'extérieur est déja de couleur de pain d'épices. C'est un dernier adieu de l'intéressant jeune homme. Le prince fait quelques questions au ramoneur, qui y répond de travers, en fixant, sur monseigneur, de gros yeux, dont l'émail est relevé par la teinte noirâtre de la peau. Paloski aurait été bien aise de parler encore de Stanislas; mais ne pouvant rien tirer de son commissionnaire, il le congédia.

Allons, voilà dix heures. Mon jeune ami monte dans la diligence, et je vais me mettre au lit. Je dormirai tranquillement, et il sera cahoté... *Va-t-en voir s'ils viennent, Jean, etc.*

Vous savez que le prince mène une vie très-régulière, quand les circonstances ne l'obligent pas à faire le jour de la nuit. A six heures, Frédéric lui aidait à se mettre dans le pantalon de nankin, et à endosser son habit gris.

« Frédéric, tu ordonneras de ma part, à tous « mes domestiques, de rester dans leurs cabinets « jusqu'à dix heures. Tu les y enfermeras, pour « être plus sûr de leur obéissance, et je te dé- « fends de passer le seuil de la porte, avant le « moment indiqué.

« Tu parais étonné : rien de si simple que ma « conduite. J'aime assez à jouer au grand-seigneur « de loin en loin; mais aussi je suis bien aise de « jouer quelquefois au bourgeois, car tout est

« jeu et travestissement dans ce monde. Or,
« comme ma vie bourgeoise ne s'accorde pas avec
« mes décorations et mon train; que vous ne
« concevez pas, vous autres petits, comment on
« se plaît à déposer des cordons pour lesquels
« vous avez tant de respect; que cette abnégation
« de soi-même vous paraît ridicule, ou fausse-
« ment modeste, je ne veux pas me donner en
« spectacle à mes gens, au milieu des hommes
« obscurs avec qui je vais passer quelques jours,
« et les ordres que je t'ai donnés n'ont pour objet
« que d'empêcher quelque curieux, toi-même,
« peut-être le premier, de me suivre et d'épier
« mes démarches. — Monseigneur doit croire que
« personne ici ne se permet de l'observer. — Je
« n'en sais rien, car moi j'observe tout le monde.
« — Et les ordres de sa grandeur seront exécutés
« à la lettre. — Ma grandeur, ma grandeur! Va,
« si je n'avais que mon nom et quelques bouts
« de ruban, je serais bien peu de chose. Mes
« quarante villages, des vassaux qui m'aiment,
« parce que je les protége, voilà ma véritable
« grandeur, si toutefois il en existe réellement,
« car, enfin, quelques molécules m'ont formé,
« comme toi, au hasard, sans notre intervention.
« Nous sommes assujettis aux mêmes besoins,
« aux mêmes infirmités. La seule différence qui
« existe entre nous, c'est que la *nécessité* nous a
« poussés, moi en ligne droite, et toi obliquement.

« Ne vas pas conclure de là que tu sois dis-

« pensé de me servir fidèlement. J'ai de l'argent,
« tu n'en a pas; j'ai besoin de tes services, et
« toi d'une existence. Nous faisons un échange
« continuel de tes soins et de mon superflu. Nous
« nous trouvons bien tous les deux de cet arran-
« gement; ne m'oblige pas à le rompre, et, je te
« le répète, que personne ne sorte avant dix
« heures. »

Le prince Paloski est redevenu M. Martin. Oui, oui, j'ai très-bien fait de consigner mes gens, pensait-il en courant, à pied, les rues de Paris. Les domestiques sont les espions naturels de leurs maîtres. Ils se vengent de leur supériorité en leur cherchant des défauts qu'ils s'empressent de divulguer. Je ne crois pas en avoir d'essentiels; mais si mes gens savaient que je me cache soigneusement dans un assez pauvre village, ils en tireraient des conséquences plus ou moins désavantageuses pour moi... Et puis Stanislas peut fort bien ne pas se contenter long-temps d'une correspondance stérile. Il ne lui faut que soixante heures pour revenir de Londres, et si un de mes domestiques savait quelque chose, et qu'il se laissât gagner!... dans quel embarras affreux me jetterait ce jeune homme, s'il arrivait inopinément chez Bertrand!... Je prendrai tant de détours, pour retourner à Achères, que le plus fin des hommes me perdrait de vue.

M. Martin ne négligeait aucune précaution. Il passa à l'hôtel où logeait Stanislas, et il apprit

qu'il en était sorti la veille, à neuf heures et demie du soir, suivi d'un crocheteur qui portait son modeste équipage : M. Martin est tranquille à cet égard. Il se met dans un fiacre, le quitte au milieu de la rue Saint-Antoine, et gagne la rue Jean-Beausire. Là, il monte dans une vinaigrette qui le conduit à Charenton.

Il s'aperçut, dans ce village, qu'il était, en effet, soumis aux mêmes besoins que Frédéric, et celui de déjeuner se fit sentir. Par où irai-je, se disait-il en mangeant, pour dérouter les espions, si j'en ai? J'ai pris la route opposée à celle qui conduit à Achères, c'est fort bien; mais il faut arriver. Rentrerai-je à Paris? Y resterai-je, un jour ou deux, dans quelque hôtellerie du faubourg Saint-Jacques ou Saint-Marceau?... Que ferai-je là? Je ne m'amuse pas à Achères, et je mourrais d'ennui, enfermé seul dans une triste et étroite maison. Respirons le grand air. Allons à pied d'ici au Bourg-la-Reine. Il y a un peu loin, je l'avoue; mais je prendrai mon temps, et, après tout, j'en ai beaucoup à perdre.

Au Bourg-la-Reine, il s'arrange avec le conducteur d'un cabriolet, pour aller à Versailles. Il était fatigué, et il dormit pendant tout le temps que dura ce troisième voyage, moyen efficace, quand on peut l'employer, de réparer ses forces, en éloignant l'ennui. Parbleu, se dit-il en arrivant, je fais le tour, non du monde, mais de Paris. J'ai mis, entre mes deux derniers cochers, tout

le chemin que j'ai parcouru en me promenant, et on ne devinera pas plus d'où je viens et où je vais, qu'on ne peut connaître la route d'un vaisseau qu'on rencontre au milieu de l'Océan. C'est une belle chose que la connaissance des hommes! Combien de fois me suis-je applaudi de m'en être défié!

M. Martin n'avait jamais vu Versailles. L'occasion de parcourir des lieux si célèbres était trop belle pour ne pas la saisir.

De minute en minute, son admiration est accrue par des objets plus ou moins riches, plus ou moins élégans : tous les arts se sont disputé la gloire d'embellir ce séjour, et tous y ont déployé leur magnificence. Quelle richesse, quel luxe, quelle surabondance de vie devaient régner, se disait-il, où je ne vois plus qu'un désert entretenu à grands frais! Quelle idée donne Versailles du roi qui l'a bâti, des courtisans qui l'entouraient, des grands hommes, en tous genres, que la nature semblait avoir formés pour lui, et qu'il accueillait avec une bonté toujours majestueuse! Mais hélas, quelles tristes pensées se mêlent à ses souvenirs séduisans d'une grandeur éteinte! L'homme qui, pendant une longue suite d'années, a rempli de sa gloire la France et le reste de l'Europe, le monarque le plus absolu, était soumis lui-même à des passions qui ne l'ont pas toujours honoré; à un amour immodéré de la guerre; à des pratiques de religion puériles et

minutieuses. Accoutumé à tout voir plier devant lui, il eut le malheur et le tort inexcusable de vouloir contraindre la conscience de ses sujets, et le massacre de la Saint-Barthelemi se renouvela dans les Cévennes. Ah, si Dieu voulait du sang, a-t-il besoin des hommes pour le répandre? Ne dispose-t-il pas de la foudre?

Allons, allons, descendons du ciel, et terminons des réflexions trop sublimes, en remarquant tout simplement que si les sommes qui sont enfouies ici eussent été employées au soulagement du peuple, ce Versailles, inutile aujourd'hui, n'eût jamais existé; mais trois cent mille individus ne seraient pas morts de misère, notamment pendant le déplorable hiver de 1709. Quoi qu'il en soit, je me félicite d'avoir vu cela. Je vais dîner, et je coucherai à Chatou.

Le lendemain matin, il voit une voiture de place, qui, la veille, avait amené quelqu'un de Paris, et qui allait s'en retourner à vide. Il s'élance dans la vinaigrette, en s'applaudissant de n'avoir pas vu deux fois la même figure devant, derrière, ou à côté de lui.

Ce cocher, se disait-il, s'est levé, convaincu qu'il allait retourner à Paris. Il le voulait; mais il était *nécessaire* que sa volonté changeât à l'aspect d'une pièce de cinq francs, et qu'il allât à Saint-Germain, et, de pièce de cinq francs en pièce de cinq francs, on peut, *nécessairement*, le conduire au bout du monde, sans qu'il en ait

eu la moindre idée en sortant de chez lui. Je ne vois pas ce que Bertrand répondrait à cela.

Il quitte la brouette au bas de la montagne de Saint-Germain. Il la gravit à pied, et il est dans le centre de la ville avant que le cheval poussif, qui l'a traîné, soit à mi-côte.

Me voilà rentré dans ma forêt, se dit-il. Encore un moment de jouissance, qui s'usera, parce que tout doit s'user. Mais, après tout, qu'ai-je tant à regretter à Paris? Une ville immense, où on trouve un monument à côté d'un cloaque; une place magnifique, où aboutissent des rues infectes; plus de boutiques que d'acheteurs; autant de filles que de femmes décentes; d'escrocs que d'honnêtes gens; de spectacles que d'églises; où on rencontre en même temps un enterrement et un baptême; où on se croise, on se heurte dans tous les sens; où on ne peut marcher librement, ni à pied, ni en carrosse; où on avale des flots de poussière, quand le temps est sec, et où on est couvert de boue quand il pleut; où, dans ce qu'on appelle la bonne société, on ne rencontre que des oisifs, des ambitieux, des intrigans, des femmes qui se hâtent de dépenser leur temps, leur santé et leur argent. Il y a des exceptions, sans doute :

Il en est jusqu'à trois que je pourrais citer.

Ah, ah, ah, ah ! La campagne est cent fois préférable à ces étouffoirs du genre humain. Mais

la campagne a aussi ses désagrémens, même pour ceux qui y sont nés, et qui ont l'habitude d'y vivre. Que conclure de là? Que les anciens n'avaient pas tant de tort d'admettre un bon et un mauvais génie. Ce sentiment, après tout, est assez orthodoxe, puisque nous les reconnaissons aussi sous des noms différens, nous qui sommes les êtres par excellence. Nous avons dérobé bien des choses aux anciens, et que de peines se donnent nos savans pour défigurer leurs larcins!

Hé, mais... que vois-je là-bas? A propos des deux génies, qu'Arimane m'emporte, si ce n'est là ma calèche! Ma foi, je l'avais oubliée... Hé, oui, c'est bien elle. Mais où sont mes chevaux? Qu'en a fait ce stupide Boniface?

M. Martin s'approche. Il trouve son imbécile et sa Suzette, jouant à la main chaude sur le revers du fossé. « Parbleu, leur dit-il, en éclatant « de rire, je n'avais pas encore vu jouer ce jeu-« là à deux. — Je ne sais comment cela se fait, « monsieur; mais nous jouons depuis six heures « du matin, et je vous jure que nous ne nous « sommes pas trompés une fois. — Oh, je t'en « crois sur ta parole. Mais pourquoi n'as-tu pas « reconduit ma voiture à Achères? Que sont de-« venus mes chevaux?—Les chevaux? Ah, comme « monsieur va rire! — Je t'assure que je ne de-« mande pas mieux. Voyons, qu'est-il arrivé? — « Monsieur nous a laissés, dansant au son des « instrumens de ces braves musiciens. — Je m'en

« souviens. Après? — Oh, les honnêtes gens que « ces musiciens! Ils ont joué jusqu'à ce que nous « soyons tombés de lassitude, et ils ne nous ont « pas demandé un sou. — Corbleu! je les avais « généreusement payés. — Ce n'est pas tout : ils « nous ont dit qu'ils allaient nous montrer un « fier tour, et cela, sans intérêt, au moins. — Hé « bien? — Moi, j'aime les tours, monsieur. La « boulette qu'on tire d'un nez; le mouchoir coupé « et raccommodé sans couture... Oh, il y a de « quoi mourir d'aise. — Boniface, finiras-tu? — « M'y voilà, monsieur. Je me suis assis avec Su- « zette, ici, à cette même place, et nous regar- « dions de tous nos yeux. V'là que les musiciens « détèlent les deux chevaux; ils montent d'sus deux « par deux; i' leux jettent de la poudre de per- « linpinpin dans les oreilles. I' nous disent d'at- « tendre, et qu'les chevaux viendront tous seuls « s'cacher dans les sabots de Suzette. C'est ça, « monsieur, qui est un tour! — Et il y a trois « jours que vous les attendez ici? — Monsieur « voit bien qu'ils ne sont pas encore dans les sa- « bots de Suzette. — Hé, peuvent-ils y entrer, « imbécile? — Hé non, monsieur, ils ne le peu- « vent pas, et c'est là le beau. Ah, ah, ah!... « Comment, monsieur ne rit pas?

« — Boniface, va chercher un cheval au village « voisin, et ramène ma calèche à Achères. — Je « ne bouge pas d'ici, monsieur : il faut que je « voie la fin du tour. — La voici : Tes musiciens

« sont des fripons qui ont fait le tour de la forêt,
« pour aller vendre mes chevaux, je ne sais où.
« — Ah, mon dieu, mon dieu, ce seraient des
« voleurs! — Je t'en réponds. — Je prie monsieur
« de croire que je ne suis pas de moitié avec eux.
« — Tu es trop bête pour cela... Hé bien, où
« cours-tu? — Je cours après vos chevaux et les
« voleurs. — Qui courent eux-mêmes depuis trois
« jours. Boniface!... Suzette!... Ce vilain paquet
« de fille prend ses sabots à la main, pour courir
« plus vite... Boniface! arrêteras-tu, coquin!...
« Où vont-ils? ils n'en savent rien.

« Comment ai-je fait la sottise d'accorder la
« moindre confiance à un pareil animal? Hé, qui
« diable aurait deviné une suite d'incidens plus
« invraisemblables les uns que les autres? Voilà
« pourtant encore des chaînons, bien absurdes,
« presque incroyables; mais, enfin, ce sont des
« chaînons, d'après lesquels il était *nécessaire*
« que mes chevaux fussent volés, et que je res-
« tasse seul, avec ma calèche, au milieu de la
« forêt. Que vais-je faire à présent? »

M. Martin voit venir un cavalier qui suit la même route que lui, et qui semble, à mesure qu'il s'approche, ralentir son pas. M. Martin n'est pas homme à attendre et à s'impatienter. Il va droit à celui dont il attend du secours. Ah, ah, c'est un ecclésiastique! M. Martin lui procurera l'occasion d'exercer la charité chrétienne.

Il raconte, à monsieur l'abbé, l'histoire de la

partie de main-chaude à deux; celle de ses chevaux volés, et attendus pendant trois jours à la même place. Ils en rient de tout leur cœur, quoiqu'il ne soit pas très-plaisant, pour M. Martin, de perdre un milier d'écus.

Monsieur l'abbé n'attend pas qu'on lui demande un bon office; il propose, à M. Martin, de le conduire, lui et sa calèche, où il voudra aller. — « Mais, monsieur, cela vous détournera de votre « chemin. — Qu'importe, monsieur? mon devoir « est d'être utile. D'ailleurs, je vais passer mes « vacances chez mes parens, à Marines, et il est « assez indifférent que j'arrive quelques heures « plus tôt ou plus tard. — Ma foi, vous me tirez « d'un grand embarras, et j'accepte votre offre « avec autant de plaisir que de reconnaissance. « Fort heureusement, mes coquins n'ont pas em- « porté mes harnois. Arrangeons-nous le mieux « que nous le pourrons. »

On n'a pas fait une grande lieue, que notre observateur sait que son nouveau compagnon de voyage est un jeune séminariste, dont la vocation n'est pas très-ardente; mais il a de l'esprit, il s'énonce bien, et, probablement, il compte arriver à l'épiscopat par la prédication. Plusieurs ont trouvé une crosse au bout de cette carrière-là, et pourquoi le petit abbé ne réussirait-il pas comme un autre.

M. Martin avait remarqué aussi qu'il était, quelquefois, préoccupé. Il revenait souvent sur la

considération que lui inspirait le vrai mérite; sur le désir, bien naturel, de revoir quelqu'un à qui on a rendu un service, et il demanda enfin, positivement, la permission de saluer M. Martin à son retour de Marines. Mais pour cela, il fallait connaître le domicile de l'homme méritant et considéré. Ma foi, pensa M. Martin, si mon abbé s'occupe d'amourettes, c'est vraisemblablement des siennes : il a l'air trop éveillé pour s'astreindre au rôle passif de confident. D'ailleurs, il est certain que je ne l'ai jamais vu; il ne sait d'où je viens; je lui ai dit que je m'appelle Martin : où est l'inconvénient de lui faire connaître que je demeure à Achères? Il serait l'aumônier et l'émissaire de Stanislas, qu'il ne devinerait pas Obinski et Paloski dans une bicoque, et portant des noms supposés. M. Martin satisfait le jeune homme, et la conversation change d'objets. Monsieur l'abbé la rend variée, aimable et piquante. Quelques traits de flatterie, glissés adroitement, achèvent de gagner l'homme de mérite, et monsieur l'abbé est invité à dîner.

Puisqu'il doit me voir au retour, pensait M. Martin, il est fort égal que je le reçoive aujourd'hui ou dans un mois : d'ailleurs, je lui dois de la reconnaissance.

L'abbé accepte le dîner aussi franchement que M. Martin a accepté son cheval. On arrive à Achères.

Bertrand et Sophie commençaient à compter

les heures. Ils accourent au-devant de leur ami; ils l'embrassent, ils l'interrogent; ils parlent tous les deux à la fois. M. Martin ne sait auquel entendre, ni à qui répondre. Il a, dans sa poche, de quoi calmer cette première effervescence : il présente, à Bertrand, la lettre de Stanislas. Il n'a pas osé écrire encore, et cependant Sophie jette un cri de surprise et de joie : elle a reconnu les caractères. Un amant passionné et délicat n'a-t-il pas le bouquet à Cloris, qui ne peut offenser, parce qu'il paraît adressé à un être idéal? n'a-t-il pas la romance, et ces petits billets qui seraient écrits sur des choses tout-à-fait indifférentes, s'il était rien d'indifférent en amour?

Sophie entraîne son père dans sa chambre, et M. Martin ordonne, à Pélagie, de presser le dîner, parce que monsieur l'abbé a encore quelques lieues à faire. Monsieur l'abbé répond que s'il pouvait concilier ce qu'il doit à ses parens avec des jouissances qu'on ne trouve pas souvent dans la vie, il respirerait long-temps l'air qu'épurent la beauté, la franchise, la science, et surtout les qualités morales. M. Martin répond à un coup d'œil expressif, qui ajoute à ce que ces paroles ont de flatteur, en serrant la main de son petit abbé.

Ce n'est pas assez de lire une lettre charmante qu'on n'attendait pas, qu'on n'osait pas même espérer, et qui, dans le moment, du moins, comble tous les vœux de la beauté timide; il faut

la relire, en peser chaque mot, l'interpréter, le commenter, quoique tout soit très-clair. Le dîner était servi, et on ne pouvait arracher Bertrand et sa fille de la chambre et de la lettre. « Vous « l'avez vu, vous l'avez vu, M. Martin! vous lui « avez parlé! » Tel fut le texte sur lequel roula la conversation pendant toute la durée du repas, et ce texte amenait des questions nouvelles. Où Stanislas avait-il été enfermé? Comment avait-il brisé ses fers? quelle suite d'aventures l'avait conduit à Paris? M. Martin répéta, avec exactitude, ce que Stanislas lui avait raconté. Il glissa, cependant très-légèrement, et pour cause, sur ce qui concernait la petite comtesse Milow et sa jolie femme de chambre. Sophie souriait, ou soupirait, selon la position dans laquelle se trouvait son amant. L'abbé ne perdait pas un mot; M. Martin s'en apercevait, et le nom de prince et de princesse ne fut pas proféré : c'était un bon bourgeois qui racontait l'histoire d'un bourgeois comme lui.

Vous sentez bien que Sophie ne dîna point : l'amour, à dix-sept ans, ne tient-il pas lieu de tout?

Mais monsieur l'abbé était à peine parti, qu'elle demanda si c'était le lendemain qu'on s'établirait à Paris. M. Martin répondit, avec fermeté, qu'il était plus nécessaire que jamais de se tenir caché à Achères. Sophie demanda les raisons de ce changement, disposée, ainsi que vous pouvez le croire, à les trouver mauvaises, et à les combattre

avec tenacité. M. Martin n'en donna qu'une, qui renfermait toutes les autres : Stanislas était à Londres, à la bonne heure; mais il pouvait revenir à Paris. M. Martin paraîtrait, alors, avoir ménagé le rapprochement des deux jeunes gens; la princesse l'accuserait d'avoir enfreint ouvertement la parole qu'il lui avait donnée. Il y avait même manqué indirectement, en se chargeant d'une lettre, et en promettant de faire parvenir la réponse. Mais, quelque chose qui arrive, il ne fera pas davantage.

Sophie combattit avec cette réserve de paroles qui tient à l'éducation et à la pudeur; mais sa figure et ses mouvemens ne s'accordaient pas avec ses discours. M. Martin voyait le trouble de son ame, sa douleur, l'excès de son amour. Il était peiné, affligé; il se repentait de s'être engagé avec la princesse; mais le soin de son honneur ne pouvait être balancé par les tourmens de l'amour, dont le monde ne lui tiendrait certainement aucun compte. « Nous restons à Achè-« res, répéta-t-il avec force. Bertrand, répondez « à Stanislas, et dans quatre jours je porterai « votre lettre à Paris. »

Il sortit pour aller causer une heure avec Cognard, et défier ensuite M. de Polmont au billard. Je la lirai cette réponse, pensa-t-il, avant que de la mettre à la poste : Paula aime trop pour ne pas indiquer notre demeure au jeune prince, et je bifferai ce qu'il ne doit pas lire... Abuser de la

confiance de cette enfant! cela n'est pas possible... Je brûlerai la lettre... D'après ce que j'ai promis, cette mesure m'est interdite. Si Stanislas, d'ailleurs, ne reçoit pas de nouvelles, il accourra à Paris... Oh, qu'il est difficile d'arranger tout cela!... Allons nous dissiper un peu, et d'ici à quatre jours je trouverai, peut-être, quelque moyen de complaire à Sophie, et de me mettre à l'abri du reproche.

M. Martin remarqua le soir, et pendant la matinée du lendemain, que Bertrand et sa fille cherchaient des prétextes pour s'éloigner de lui, et s'enfermer chez eux. Ils cherchent à me surprendre, se dit-il, la jeune personne par amour, et le père par faiblesse. Je mettrai fin à ces menées, en leur faisant connaître que je les ai pénétrés. Il va frapper à la porte de Sophie; il se nomme; il est admis.

« Bertrand, ce n'est pas à mademoiselle que je « parlerai : ses dispositions de cœur et d'esprit « ne lui permettraient pas de m'entendre. Mais « vous, dont l'âge a refroidi le sang, a mûri la « raison; vous, sensible aux droits de l'amitié, « et qui me devez la vôtre tout entière, pouvez-« vous entrer dans une intrigue d'amour, dont « vous savez que les suites doivent nécessaire-« ment me compremettre?... Ah, mon ami, mon « cher ami, pensez à ce que vous allez me dire; « que le mensonge ne souille pas vos lèvres. Pen-« sez à ce que vous devez à Sophie, à vous et à

« moi ; ne vous perdez pas dans l'estime de votre « fille, qui, tôt ou tard, appréciera les choses à « leur juste valeur ; conservez la haute opinion « que j'ai conçue de vous, et respectez-vous « vous-même. Vous cherchez à me tromper, « avouez-le. — Je l'avoue. Ma fille, abjurons des « projets dangereux, et revenons à la franchise « et à l'amitié. — Achevez, mon ami, achevez. « Quels étaient ces projets ? — Nous pensions à « nous dérober à vous, à aller à Londres... — « Grand dieu, vous avez pu concevoir cette idée ! « Vous auriez osé l'exécuter ! Une fille de qualité, « belle, sage, modeste, passerait la mer pour « chercher un jeune homme qu'on lui refuse, « que, peut-être, elle n'obtiendra jamais. Elle lui « sacrifierait sa réputation, le seul bien qui lui « reste ! — Une fille, monsieur, ne peut-elle « voyager avec son père, sans donner lieu à d'aussi « cruelles interprétations ? — Oui, mademoiselle, « vous pouvez voyager avec votre père, et aller « partout, excepté où est Stanislas. — Et qui sau- « rait que je fusse instruite ? — Vous, votre père « et moi, et c'en est assez. Faites taire un mo- « ment votre cœur ; interrogez votre conscience, « et vous resterez avec un vieil ami, qui ne peut « partager vos erreurs, vos démarches inconsi- « dérées. Vous ne l'abandonnerez pas au chagrin « cuisant que lui donnerait une conduite con- « damnable. Sophie, si vous m'aimez, si vous « croyez me devoir quelque chose, rendez-vous

« à mes prières, à mes supplications. Promettez-
« moi de rester ici, autant que ma prudence le
« jugera nécessaire. — Je vous le promets, mon
« ami. — Jurez-le par l'honneur. — Je me sa-
« crifie à l'amitié ; elle le veut, et je jure. — Je
« suis tranquille. »

Sophie ne devait plus voir Stanislas ; mais elle pouvait lui écrire. Son cœur entraîna sa plume, et elle se sentait soulagée. Elle présenta sa lettre ouverte à M. Martin. Cette marque de loyauté et de confiance lui plut singulièrement. Il lut la lettre ; elle était dans les convenances, et nulle indication ne pouvait faire connaître le lieu où vivait la triste famille. M. Martin embrassa Sophie avec une extrême tendresse.

Il connaissait trop le cœur humain pour ne pas savoir que l'amitié a son héroïsme ; qu'elle se fortifie par les combats mêmes, qui la rétablissent dans ses droits. Mais il savait aussi que ce noble enthousiasme doit tomber devant un sentiment plus fort, plus impérieux, et qui finit par imposer silence à tout ce qui n'est pas lui. Sophie vient de remplir un devoir ; elle s'est soumise de bonne foi ; elle a juré : que peut demander de plus M. Martin ?

La paix, l'harmonie se rétablirent dans la petite maison, et M. Martin se promit de faire tout ce qu'il imaginerait de propre à maintenir ce calme heureux.

On dînait, et il s'efforçait d'égayer la conver-

sation, lorsqu'on entendit une voiture, qui arrêta devant la porte de la maison. M. Martin n'a que le temps de regarder à la croisée... Un homme s'est élancé ; il court, il vole ; il est aux pieds de Sophie. Sophie jette un cri et perd l'usage de ses sens ; Bertrand s'étonne ; M. Martin reconnaît Stanislas.

Comment peindre cette scène inattendue, touchante et cruelle à la fois ? Le peintre d'Agamemnon, désespérant de rendre la douleur d'un père, au moment du fatal sacrifice, lui couvrit le visage d'un voile. Que le lecteur soulève celui qui s'étend sur les personnages qu'il a devant lui, et que son imagination supplée à la faiblesse de mes crayons.

Les premiers momens écoulés, le front de M. Martin s'arma de cette sévérité imposante à laquelle personne, de très-jeunes gens surtout, ne pouvaient résister. « Stanislas, un homme « d'honneur ne trompe jamais, et c'est pourtant « ce que vous avez fait. » Stanislas n'entendait rien : son amante était revenue à la vie, et elle n'existait que pour lui. Mais ils ne se disaient pas un mot, ils ne se permettaient pas un geste, un mouvement qui ne fussent avoués par la plus rigoureuse décence. « Stanislas, écoutez-moi, dit « M. Martin, d'un ton à fixer l'attention, et à « faire naître la crainte. J'atteste le ciel que je « n'ai pas prévu votre arrivée ici, et qu'il n'a pas « été en mon pouvoir de la prévenir. Mais je vous

« déclare que j'entends, que je veux que vous re-
« partiez à l'instant, à la minute. Partez, dit Sophie
« avec un son de voix enchanteur. Partez, mon
« ami : ce moment nous laissera de longs et doux
« souvenirs de bonheur. — Vous quitter ! m'éloi-
« gner de vous, après vous avoir retrouvée, au
« prix de tant d'anxiétés, d'alarmes, de désespoir !
« Vous quitter ! plutôt mourir. — Oubliez-vous,
« monsieur, que vous êtes chez le comte, et qu'il
« est le maître chez lui ? — Monseigneur, il y a
« des auberges dans le village. — Si vous y pas-
« sez la nuit, je vais demain trouver notre am-
« bassadeur ; je le presse de demander votre ex-
« tradition ; il l'obtiendra ; vous serez reconduit,
« bien escorté, en Russie, et vous y serez en-
« fermé dans une citadelle dont les fortifications
« ne seront pas démantelées, et où vous ne trou-
« verez pas un Pikoff. Ah, monseigneur, s'écria
« Sophie, pourriez-vous le traiter avec cette du-
« reté ? — Je prouverai ainsi à la princesse que
« je ne suis pas de connivence avec vous. »

Quand on est fortemeut agité, on ne s'écoute pas parler. Pélagie, en allant, en venant, avait saisi les mots *Russie, monseigneur, princesse.* Elle avait vu les transports de Stanislas, la douce et forte émotion de Sophie. Un moment après, Vincent savait que la petite maison était habitée par l'empereur de Russie, et que son fils voulait épouser une grande princesse cachée sous le nom de Sophie. Vincent était causeur, et de bouche

en bouche, l'intéressante, l'étonnante nouvelle se répandit dans le village. Mais revenons.

M. Martin n'avait pas oublié qu'on n'obtient rien d'important qu'en accordant quelque chose. Il proposa une transaction, que la délicatesse, l'amitié qu'on lui portait, et peut-être la crainte firent accepter avec moins de difficultés qu'il n'avait osé s'y attendre. Stanislas donna sa parole d'honneur, du ton de la bonne foi, la main sur son cœur, qu'il partirait le lendemain pour Londres, et Sophie jura que s'il violait sa promesse, elle ne le reverrait jamais. A cette condition, M. Martin consentait que Stanislas partageât le dîner refroidi de sa tendre amie; il permettait que la soirée fût tout entière à l'amour. Mais il déclara, du ton le plus ferme, que si Stanislas, n'importe sous quel prétexte, éludait la clause principale du traité, il ne croirait plus à sa probité, et il l'abandonnerait sans retour.

Il ne se présentait qu'une difficulté à l'exécution de la capitulation : le pauvre jeune homme donna à entendre qu'il ne lui restait presque rien des cinquante louis qu'il avait reçus. « Et qu'en « avez-vous fait, monsieur? — Un ramoneur a « porté à monseigneur le billet d'adieu que je lui « ai écrit, à Paris. — Ne rappelez pas ce qui ne « vous fait point honneur. — Un marinier lui a « proposé, à Charenton, une promenade sur la « rivière. — Hé bien? — Un hussard s'est pro- « mené à cinquante pas de lui, dans le parc de

« Versailles; un meunier était assis à la porte de « son auberge, à Chatou, et un joli petit abbé l'a « abordé dans la forêt de Saint-Germain. — Qui « vous a dit tout cela? — L'abbé, le meunier, le « hussard, le marinier et le ramoneur sont un « seul et même homme, un jeune étudiant en « droit, qui loge dans l'hôtel où j'étais, à qui « j'ai confié mes peines, et qui a bien voulu me « servir. — Et il a fallu acheter des costumes et « le mauvais cheval qui a traîné ma calèche. « Ainsi, monsieur, je voyageais sous votre sur- « veillance ! »

L'amour-propre de M. Martin était piqué. Un homme si fin, si pénétrant, être joué par deux enfans ! Comment se pardonnera-t-il cela? Il fronçait le sourcil, et il allait commencer un beau discours sur le respect que doivent les jeunes gens à l'âge mûr, lorsque l'impassible Bertrand éclata de rire. « Je ne vois rien là de plaisant, « lui dit M. Martin avec assez d'aigreur. — Vous « ne voyez pas qu'il est *nécessaire* qu'une jolie « fille et un beau garçon s'aiment ; que la nature « les force, par des lois éternelles et immuables, à « se rapprocher ; que tout instrument convient « à ses vues, et que le petit abbé, jeune et sen- « sible, a dû, *nécessairement*, vouloir soulager « des maux, avec lesquels son âge l'a mis en rap- « port direct ? Reconnaissez là votre *Fatum*, au- « quel les dieux mêmes étaient soumis, et sou- « mettez-vous comme eux à la *nécessité*. — Il

« faut avouer que Stanislas et son petit abbé sont « d'adroits fripons ! Ah, ah, ah, ah ! Bertrand, je « sens qu'il est *nécessaire* aussi que nous nous « mettions à table. Allons, jeunes gens, placez-« vous... A côté l'un de l'autre? soit; je le veux « bien. »

M. Martin et Bertrand fêtaient le dîner, qui ne valait plus grand'chose. Sophie et Stanislas employaient mieux le temps. Ils l'embrassaient tout entier ; ils croyaient l'avoir fixé. Quels regards ! quels épanchemens, quelle ivresse ! Pas un mot qui fût recherché, pas un mot qui ne fût brûlant. Tout au présent, ils avaient oublié que dans deux heures ils ne se verraient plus.

Bertrand, en mangeant fort bien, les regardait avec attendrissement. Il poussait M. Martin du genou. « Je vois bien, je vous entends bien, « disait celui-ci. Oui, ce serait un couple char-« mant. Mais cela ne dépend ni d'eux, ni de vous, « ni de moi. — Les lois de la *nécessité* peuvent « amener bien des choses. — A la bonne heure; « mais attendons qu'elles se prononcent. »

M. de Polmont et Cognard entrèrent en riant aux éclats. « La journée est heureuse, dit M. Mar-« tin : les uns rient, les autres jouissent. Mais ne « puis-je savoir, messieurs, ce qui vous égaie à « ce point ? Je vais vous le dire, répondit M. de « Polmont. Vous avez mis encore une fois tout « le village en l'air. — Comment cela ? — Ce sor-« cier qu'on voulait un jour mettre en pièces;

« l'homme affable et généreux qu'on adorait le « lendemain, est aujourd'hui, je ne sais par quelle « grace, autocrate de toutes les Russies. — Moi ! « — Vous. — Oh, la bonne folie ! Ah, ah, ah ! »

Deux témoins étrangers, qui arrivent inopinément, effarouchent les amours. La conversation de nos amans fut interrompue, et Sophie écoutait M. de Polmont. « Puisqu'on vous fait ici plus « grand que vous l'êtes, dit-elle à monsieur Mar- « tin, en baissant les yeux, vous ne pouvez plus « garder l'incognito. Il n'avait pour objet que de « nous dérober aux recherches de Stanislas, et « vous n'avez plus rien à lui cacher. — J'entends. « Nous irons à Paris. Ce ne sont pas les plaisirs « qui vous y attirent ; mais les lettres de Londres « y arrivent un jour plutôt qu'à Achères. C'est « cela, c'est cela, dit Sophie en riant à son tour, « et en se frottant les mains. » Elle se lève, et va baiser M. Martin sur les deux joues.

« A propos, messieurs, dit celui-ci, je vous « présente le jeune prince Borloff, dont je vous « ai parlé avec tant d'intérêt. C'est un espiègle ; « mais je lui pardonne ses petites ruses, en fa- « veur de ce qu'il m'a promis. Et il tiendra sa « parole, reprit Sophie : il a fait plus que vous « promettre ; il s'est engagé avec moi. Hé, lui « est-il si difficile de se dévouer, quand je lui « en donne l'exemple ? »

M. de Polmont et Cognard félicitèrent cordialement le jeune prince sur le bonheur dont il

jouissait en ce moment. Stanislas comptait les minutes qu'on lui faisait perdre ; mais les complimens s'échangeaient réciproquement, lorsque le tambour, le violon, les mirlitons et le cri : *Vive l'empereur !* se firent entendre.

Ce n'était plus cette démarche d'équité et d'affection qu'avaient faite les habitans, lorsqu'ils dépouillèrent M. Martin de sa qualité de sorcier, pour le réintégrer au rang des hommes ordinaires. Ils ne lui avaient marqué que des égards pour sa personne, et de la reconnaissance pour son vin. A présent, tout ce que le respect, la soumission ont de plus recherché va lui être prodigué.

Le greffier de la municipalité ouvre la marche. Il est en habit noir complet, poudré à blanc ; son jabot, droit comme une planche, lui rase le bout du nez, et ses manchettes tombent sur le bout de ses doigts. Il tient à la main une grande feuille de papier, sur laquelle, sans doute, il a écrit un compliment. Il est suivi de madame son épouse, qui porte, sur son oreiller, une couronne dans laquelle entrerait la tête d'un éléphant. La carcasse est de la façon du tonnelier, et la reine-marguerite, la pivoine et le tournesol couvrent les cerceaux. Les intervalles sont remplis par des guirlandes faites avec des œufs soufflés. Les garçons et les filles portent d'énormes bouquets.

Le cortége défile au son des instrumens, et se range autour de la table.

Deux témoins gênent les amans ; je vous le disais tout à l'heure. Mais on est seul, quand on le veut, où il y a foule, et Stanislas et Sophie allèrent se dédommager, dans un coin de la salle, de la contrainte que les convenances leur avaient imposée pendant quelques momens.

Le tambour frappe un coup sur sa caisse : il est convenu qu'à ce signal on mettra un genou en terre. Le tambour frappe un second coup, et toutes les têtes s'inclinent profondément. Au troisième coup, on se relève. M. Martin est resté dans son fauteuil, où il garde un sérieux imperturbable. Il a répondu aux grandes salutations, qui lui ont été adressées, par un signe de main et un sourire de protection.

Madame la greffière était embarrassée. Elle n'avait pas lu la fable des bâtons flottant sur l'onde :

De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien.

Elle s'était imaginé que le volume des têtes était dans la proportion de la puissance. Elle était déconcertée en voyant que celle de sa majesté était de grosseur ordinaire. Que fera-t-elle de sa couronne ?

C'était une femme heureuse en expédiens. Elle demanda humblement la permission de monter sur la table, ce qui lui fut octroyé par un nouveau signe de main. Elle ôte son bonnet, en détache le ruban avec dextérité, et suspend la cou-

ronne à un clou à crochet, qui, jadis, portait le croc de la propriétaire.

On recula la table ; on supplia le potentat de permettre qu'on roulât son fauteuil sous le signe révéré de sa puissance, et comme le fauteuil n'avait pas de roulettes, on prit le parti de le porter, lui et son siége, où on voulait l'avoir.

Le greffier s'approche à une distance respectueuse. Il tousse au premier coup de baguette, il crache au second, et se mouche au troisième : c'était un homme très-méthodique que monsieur le greffier.

Il commence son compliment en voix de fausset, parce qu'il n'en a pas d'autre, ce qui a, quelquefois, attiré de mauvaises plaisanteries à madame la greffière, qui en effet n'a pas d'enfans.

Pierre-le-Grand fut à Saardam,
Lieu peu distant de Rotterdam.
Il se croyait caché dans ce modeste asile,
Mais il était connu des bourgeois de la ville.
Ainsi son digne successeur
Croit en vain cacher sa grandeur :
A Paris, ainsi qu'au village,
Chacun lui porte son hommage.
Proclamons-le notre patron,
S'il fait restaurer notre pont.

Plus d'un souverain a été forcé d'écouter, sans rire, d'aussi détestables vers. Le grand sérieux de M. Martin ne put tenir contre ceux que venait de lui débiter monsieur le greffier, et le

poète ne manqua pas de croire que le charme de sa poésie mettait sa majesté en belle humeur. Il regardait M. de Polmont et son régisseur, d'un air triomphant, qui voulait dire : Vous vous êtes laissé souffler cette précieuse occasion ! Il est vrai que vous ne savez pas faire de vers.

Un auteur applaudi prétend à l'être davantage : ce murmure est si doux à son oreille ! Le greffier sollicitait l'indulgence de sa majesté, du ton d'une fausse modestie. Il avait eu si peu de temps pour composer ! Il n'avait pu mettre la dernière main à son ouvrage. Il n'avait de mérite que par le sentiment qui l'avait inspiré. « Que dites-vous, « monsieur le greffier, s'écria M. Martin ! le su- « blime de la dernière pensée n'a pu vous échap- « per.

S'il fait restaurer notre pont !

« Ce n'est pas là une de ces épigrammes qui « ne prouvent que la malignité de l'écrivain ; « c'est une grande leçon que vous donnez aux « rois. Vous leur apprenez que partout leur pré- « sence doit se manifester par des bienfaits.

S'il fait restaurer notre pont

« est vraiment admirable ! — Sa majesté me per- « met-elle de faire insérer mes vers dans l'alma- « nach des Muses ? — Comment, si je vous le « permets ? Je vous en prie, je vous l'ordonne, « monsieur le greffier. »

Le pauvre poète est prêt à crever dans sa peau. Il répond ; l'autocrate réplique, et s'amuse de tout cela... Pan, un coup inattendu lui ôte la parole.

Le ruban de la greffière avait orné, successivement, sept à huit bonnets. Il était mûr, et il soutenait une couronne du poids de vingt livres au moins. Le diable de ruban casse, pendant que le greffier fait assaut d'esprit avec sa majesté. Le potentat est enfilé de la tête aux genoux. Sa couronne serait sortie par ses pieds, s'il n'eût été assis, et si elle n'eût eu un fond. M. Martin écarte les touffes de fleurs avec ses mains, et il se fait une espèce de croisée par laquelle il parlemente. Il disait que son joyeux avènement lui ôtait la respiration, et qu'il abdiquait le trône, pourvu qu'on le débarrassât de son lourd et immense diadême.

Quand il fut rendu au grand air et à lui-même, il se remit à rire. Le maire, Bertrand et Cognard en firent autant : Sophie et Stanislas n'avaient rien vu, rien entendu.

« Savez-vous, dit M. Martin à ses amis, quelle « est la différence de cette cérémonie avec d'au- « tres que j'ai vues et que je pourrais citer ? Ici « c'est une farce ; ailleurs c'est une comédie.

« Mais qui diable vous a donc fourré dans la « tête, monsieur le greffier, que j'étais empereur « de Russie ? — C'est Pélagie, c'est Vincent, ce « sont vingt paysans du village. — Si un million « d'hommes bien armés le croyait comme vous,

« je le serais infailliblement : ce n'est pas le droit « des mots, c'est celui des baïonnettes qui fait « les rois.

« Détrompez-vous, mon ami, je ne suis pas « plus empereur que vous. — Pourquoi, sire, « persister à vous cacher ? — Je ne suis pas em- « pereur, vous dis-je, et que vous importe ? Votre « unique but était d'obtenir la restauration de « ce pont qu'on laisse tomber en ruines, comme « tant d'autres choses. Je le ferai remettre à neuf : « il ne faut pas être souverain pour cela. Mais « le jour commence à baisser. J'ai à m'occuper « d'affaires moins chimériques que mon trône et « mon empire. Faites-moi le plaisir de vous re- « tirer. »

L'amour entend bien, quand il est intéressé à bien entendre. Le jour commence à baisser, disait Stanislas en laissant tomber sa tête sur sa poitrine. Le jour commence à baisser, répétait Sophie, en essuyant furtivement quelques larmes. « Oui, mes enfans, reprit M. Martin, le mo- « ment de vous séparer est venu, et j'attends de « vous de la résignation et du courage. »

Du courage ! c'est bientôt dit. M. Martin ressemblait un peu, dans cette circonstance, à ceux qui souhaitent de la patience au malade qui souffre des douleurs aiguës. Qu'importe, d'ailleurs, qu'une promesse authentique soit remplie avec stoïcisme ou faiblesse, pourvu qu'elle le soit ?

Stanislas n'avait voulu que voir un moment sa

Paula, lui parler, l'entendre, et obéir ensuite à M. Martin, pour qui il avait autant de respect que d'affection. Mais des heures s'étaient écoulées ; la main de Paula avait presque toujours été dans les siennes ; le souffle des deux enfans s'était confondu. Stanislas avait obtenu plus qu'il avait désiré, et cependant il ne pouvait s'éloigner : on prend si vite l'habitude d'être heureux.

M. Martin parla de nouveau, et avec l'énergie qu'il employait dans les grandes occasions. Sophie retira sa main blanchette ; elle recula de quelques pas, et se laissa tomber sur un siége, en fondant en larmes. Stanislas se précipita à ses pieds.

Bertrand sentait les peines des deux amans ; son cœur était brisé ; M. de Polmont et Cognard étaient attendris. « Vous partirez, dit M. Martin « à Stanislas, s'il vous reste encore un senti- « ment d'honneur. Les princes sont-ils placés à « la tête des nations, pour les rendre témoins de « leurs faiblesses ? voulez-vous traîner un grand « nom, au lieu de l'illustrer, à l'exemple de votre « père ? »

Cela était fort beau, sans doute ; mais Stanislas n'aspirait pas, en ce moment surtout, au titre de grand homme, et il ne croyait pas que l'honneur consistât à délaisser sa maîtresse. Il avait saisi le bas de la robe de Paula ; ses lèvres y étaient fixées ; on ne pouvait l'en détacher. « Voyez, « jeune homme, dans quel état vous la jetez.

« Avez-vous cessé de l'aimer? êtes-vous sans pitié?
« vous est-il indifférent qu'elle souffre, pourvu
« que vous soyez satisfait? »

Ces mots font un effet terrible. « C'est à elle
« seule, s'écrie le prince, que je me sacrifie, que
« je peux me sacrifier! » Il s'arrache d'auprès
d'elle, il s'élance, il sort... « De Londres, disait
« Paula en sanglotant... de Londres... vous nous
« écrirez, » et ses bras s'étendent encore vers
l'amant qu'elle ne voit plus.

Bertrand, M. de Polmont, Cognard, sont sur
les pas de Stanislas. M. Martin sait qu'il l'a frappé
au cœur, et qu'il ne reviendra pas. Il doit des
secours, des consolations à Sophie : il reste au-
près d'elle.

« Oui, oui, disait Stanislas, je pars pour Lon-
« dres. Paloski le veut, et peut-être a-t-il raison...
« Je n'en reviendrai que pour être son époux...
« Une scène comme celle qui vient de se passer,
« serait au-dessus de nos forces. »

Mais il a renvoyé la voiture qui l'a amené,
peut-être parce qu'il espérait gagner Paloski. Ber-
trand remarque qu'il est neuf heures, et qu'il y
a loin d'Achères à Paris. M. de Polmont prend le
bras du jeune homme; il le conduit chez lui; il
fait apprêter un cabriolet.

« Ah, mon dieu, s'écrie Bertrand, Paloski a
« oublié de remplacer les cinquante louis! Que
« n'oublie-t-on pas, dans de semblables momens! »
Il donne sa bourse au jeune homme; il le tient

long-temps embrassé; leurs larmes se confondent. On monte Stanislas dans le cabriolet... Il est parti.

CHAPITRE V.

Le dénouement se prépare.

Les insomnies que cause l'amour heureux sont quelquefois délicieuses; celles qui naissent des peines du cœur, sont cruelles et prolongées. Les yeux charmans de Sophie ne s'appesantirent qu'à l'aube du jour; ils étaient battus, lorsqu'elle se présenta devant M. Martin; une teinte de mélancolie, répandue sur toute sa figure, la rendait plus intéressante : rien n'enlaidit la jeunesse et les graces.

« Nous avons tous trois besoin de dissipation, « dit M. Martin. Ce jeune homme m'a affecté « aussi, et cependant je suis satisfait de sa con- « duite. Si cet animal n'eût pas laissé voler mes « chevaux, nous irions prendre l'air à Poissy, ou « à Pontoise. Quelques courses dans les monta- « gnes, un dîner champêtre, dissiperaient nos « tristes idées. — Croyez-vous, mon ami, dit « Sophie, en baissant les yeux, que l'air de Paris « ne vaille pas celui de Pontoise? — J'ai ordonné « à Frédéric de remettre le logement que j'avais « arrêté, de rompre mon marché avec le tapissier. « — Êtes-vous sûr qu'il n'y ait plus de place à

« l'hôtel du Pérou ? — Ma foi, je n'en sais rien.
« — Dans deux heures, nous pourrions le savoir.
« — Comment cela ? — M. de Polmont a une
« berline et des chevaux. — Ma jeune amie, rien
« ne vous embarrasse... Mais où est donc votre
« père ? — Il est allé voir si le domestique qui a
« conduit Stanislas est de retour. — Ah, c'est
« juste, c'est très-juste. Il faut savoir si la fraî-
« cheur du soir a calmé notre jeune homme ; s'il
« a souvent prononcé le nom chéri... — Et s'il
« n'a pas écrit quatre lignes en arrivant. — Com-
« ment donc ? Je n'aurais pas poussé la pré-
« voyance plus loin, moi qui me pique de ne
« rien oublier... Allons, allons, quand Bertrand
« sera de retour, nous verrons, en déjeunant,
« quel parti il conviendra de prendre. »

Stanislas ne s'est pas borné à écrire quatre lignes ; c'est un paquet que rapporte Bertrand. Qu'est-ce qu'un déjeuner pour une fille de dix-sept ans, qui tient une lettre de l'objet aimé ? On a servi, et Sophie est allée s'enfermer dans sa chambre. « Mettons-nous à table, Bertrand, « nous qui ne sommes pas amoureux. »

Ces messieurs s'occupent, en mangeant, du présent et de l'avenir. Il est constant qu'ils n'ont plus la moindre raison de garder l'incognito ; M. Martin est toujours empressé de faire ce qui peut être agréable à ses amis, et Bertrand est toujours de l'avis de sa fille. On arrête donc qu'on se rendra à Paris dans le jour ; à Paris,

dont M. Martin a pensé tant de mal, quand il s'est cru obligé d'en sortir. Ainsi parlait le renard, des raisins qu'il ne pouvait atteindre : c'est un moyen de consolation. M. Martin pense, en ce moment, qu'on peut supporter la vie dans une ville où on trouve un Louvre, des Tuileries, un Luxembourg, un Jardin du Roi, des boulevards toujours animés, un Panthéon, qui, peut-être enfin, se tiendra debout, un dôme des Invalides, des places magnifiques, des rues de Richelieu, de Saint-Louis, de Grenelle, de Saint-Dominique, du Mont-Blanc, des bains publics dans tous les quartiers, de vastes et nombreuses bibliothèques, des sociétés savantes et littéraires, les premiers peintres de l'Europe, des spectacles enchanteurs, des femmes charmantes, des hommes aimables, toutes les commodités de la vie, et le luxe, paré de ce que l'élégance et la grace ont de séduisant.

On n'a plus de chevaux ; mais, comme l'a très-bien pensé Sophie, M. de Polmont ne refusera pas les siens. On quitte la table, on va prendre congé de lui ; le petit voyage d'Achères à Paris s'arrange. On promet à M. de Polmont de venir quelquefois lui demander à dîner. On met à sa cheminée une carte d'adresse de l'hôtel du Pérou.

On passe chez Cognard. On lui renouvelle des protestations sincères d'estime et d'attachement. On embrasse Rosalie, et on s'engage à nommer l'enfant sur lequel le couple heureux commence à compter. On a reçu des marques d'amitié chez

M. de Polmont ; on emporte des bénédictions de chez Cognard.

On rentre chez soi. On fait venir Pélagie et Vincent. On leur donne les trois garde-robes bourgeoises, les meubles et la jouissance de la petite maison pendant le reste du bail ; on leur promet protection et assistance, quelque chose qui leur arrive. On recueille encore des bénédictions, et M. Martin remarque, avec sa sagacité ordinaire, que cela vaut bien des complimens.

Et comme il ne faut rien oublier, on fait venir le maître maçon. On convient de ce que coûtera le rétablissement du pont, et on se conduit en souverain : on ne marchande pas, et on paie d'avance la moitié du prix convenu.

Le bruit du départ de M. Martin s'est fait entendre dans tout le village. On n'a pas le temps de s'occuper du cérémonial, et, cette fois, le tambour et le violon sont muets. Les habitans de toutes les classes entourent la maison. Ils viennent remercier M. Martin, M. Bertrand et mademoiselle Sophie. Souvenirs de reconnaissance sont bien doux à inspirer !

« Mais où est donc, dit monsieur le curé, cette « belle demoiselle, que tout le monde chérit, et « qui se dérobe aux empressemens de l'amitié ? « Ah, mon dieu, s'écrie M. Martin, elle n'a pas « déjeuné. » Il court à sa chambre ; il la trouve à la septième page de sa réponse au paquet qu'elle a reçu le matin. « Pourquoi, ma jeune amie, pas-

« ser tant de temps à écrire, lorsque vous ne « savez encore où adresser votre lettre? — Écrire « à ce qu'on aime, n'est-ce pas lui parler? — A « la bonne heure; mais venez recevoir les der- « niers hommages de nos bons bourgeois. Vous « déjeunerez ensuite, ce qui n'est pas à dédaigner, « quelque amoureux qu'on puisse être.

Les complimens sont échangés. Chacun est retourné à ses travaux champêtres. Les chevaux de M. de Polmont sont mis à la calèche. On se dispose à y monter. Vincent et sa jolie petite femme ne peuvent quitter leurs bienfaiteurs qu'au dernier moment.

Un homme arrive au grand galop d'un cheval, couverts tous les deux de sueur et de poussière : il est chargé d'une lettre pour M. Martin. « Vous « allez voir, dit celui-ci, après l'avoir lue, que « l'homme est le très-humble serviteur des circon- « stances, ou de la fatalité. Nous comptions aller « à Paris; nous le voulions fermement; aucune « puissance ne semblait pouvoir nous en empê- « cher : pas du tout, nous partons pour Meulan. « — Pour Meulan! — Pour Meulan! — Boniface « et son laidron de Suzette s'y sont fait empri- « sonner, et se réclament de moi. — Ce sont des « imbéciles. — Je le sais bien, Sophie, et voilà « pourquoi ils ont besoin de protection. — Par- « don, mon ami, pardon. La contrariété a fait « taire un moment mon cœur. Allons secourir « ces malheureux. Partons pour Meulan. » M. Mar-

tin embrasse Sophie ; on monte en voiture ; le cocher de M. de Polmont fait résonner son fouet. On a quitté l'asile de la paix : trouvera-t-on mieux ?

A peine avait-on fait une demi-lieue, que M. Martin s'écria tout-à-coup : « Vous croyez que « nous allons à Meulan ; vous le voulez comme « moi : hé bien, nous sommes forcés de retour- « ner à Achères. — Comment cela ? — Je ne sais « de quoi sont accusés Boniface et Suzette ; mais « qui prouvera aux magistrats de Meulan que ceux « qui viennent les réclamer valent mieux qu'eux ? « Il nous faut une attestation authentique du « maire d'Achères, qui fasse naître la confiance, « qui donne du poids à ma recommandation. »

On cède à la loi de *la nécessité*. On murmure un peu ; on s'accuse mutuellement d'imprévoyance ; mais on revient sur ses pas.

« La fortune a sa roue, dit M. Martin ; notre « destinée a aussi la sienne, et quelques efforts « que nous fassions, il faut que nous tournions « avec elle. — Mon ami, votre systême n'a rien « de consolant. — Pourquoi cela, Sophie ? Que « nous importe d'aller en ligne droite, ou de dé- « crire un cercle ? Quand nous serons arrivés au « terme, il faudra bien nous arrêter. Allons, « allons, dit Bertrand, laissons de côté la méta- « physique, et jouissons de la vie, sans nous in- « quiéter comment ni pourquoi nous vivons. »

Quel est donc ce Sancho qui arrive ventre à

terre sur un âne, les jambes et les bras en l'air ?... Hé, c'est Vincent ! Que diable vient-il annoncer ?... Il apporte une lettre de M. de Polmont.

M. de Polmont a su, par la voix publique, que M. Martin va à Meulan. Il connaît le motif qui le *pousse* vers cette ville. Il a pensé à la *nécessité* de s'y présenter d'une manière à se concilier les esprits, et il envoie le certificat qu'on venait lui demander.

« Hé bien, me direz-vous qu'on fait ce qu'on « veut dans ce monde? Nous sommes partis pour « Paris, pour Meulan, pour Achères, et nous « voilà arrêtés au milieu des champs, sans savoir « définitivement où nous irons. Notre roue tourne « à présent vers Meulan : qui sait si nous y arri- « verons ? » Ainsi parlait M. Martin. Bertrand, que ces sorties philosophiques n'amusent pas infiniment, ne répond rien, et dit au cocher de reprendre la route de Meulan.

On marchait au grand trot, pour regagner le temps perdu. M. Martin pensait ; Bertrand bâillait ; Sophie cachait ses petites impatiences, pour ne pas s'attirer une nouvelle mercuriale. Tout à coup un homme s'élance du taillis ; il traverse le chemin ; il saute à la bride des chevaux. Bertrand, qui ne plaisante jamais, tire un pistolet, et jure qu'il va lui faire sauter la cervelle... « Il n'en a « pas, dit M. Martin : c'est notre imbécile. » La grosse Suzette arrive. Elle fait sept à huit révérences, fixe ses gros yeux ronds sur l'intérieur de

la voiture, et rit du rire de la bêtise. « Vous « voyez bien, dit M. Martin, que nous n'allons « plus à Meulan. Tournons, puisque la roue le « veut ainsi. Tu n'es donc plus en prison, Boni- « face? — Monsieur le voit bien. — Et pourquoi « y es-tu entré? — Parce qu'on m'y a conduit. « — Butor! — Comme il plaira à monsieur. — « Et pourquoi t'a-t-on arrêté? — Parce que j'ai « couru après vos chevaux. — Il ne finira pas. — « Je réponds à toutes les questions de monsieur. « — Je ne t'en ferai plus. Raconte-nous ce qu'il « t'est arrivé. — Oh, c'est bien facile. — Voyons.

« — Monsieur sait bien que nous nous sommes « mis à courir. — Je le sais. — Après avoir bien « couru, nous nous sommes demandé où nous « allions, et nous nous sommes répondu que « nous n'en savions rien. — Jolie manière de « chercher quelque chose! — Mais comme les « chevaux ne pouvaient être que d'un côté, et « que ce pouvait être du côté où nous étions, « comme d'un autre, nous avons été tout droit « devant nous. — Diable, voilà du raisonnement! « — Nous marchions, nous marchions, dame, il « fallait voir, et si monsieur l'avait vu, il aurait « été très-content de nous. — Poursuis. — Qui, « monsieur? — Et parbleu, ta narration. — Nar- « ration?... — Oui, va donc, va donc. — Où « monsieur veut-il que j'aille? — Finis ton his- « toire. — Hé bien, monsieur, nous voilà avec « vous, et j'en suis bien aise. Ah, ah, ah, ah! —

« Mais comment es-tu venu ici ? — Par la grande « route.

« Hé, s'écria Bertrand, ces imbéciles ont été « en prison ; ils en sont sortis, c'est tout ce que « vous vouliez : laissons-les là, et dirigeons-nous « sur Paris. — Comment, je ne saurai pas pour- « quoi on les a arrêtés, pourquoi on les a relâ- « chés ? — Ah, c'est là ce que monsieur veut sa- « voir ! S'il s'expliquait clairement, je l'aurais « bien compris. — Allons, parle. — Monsieur « sait bien qu'en allant toujours tout droit, on « finit par arriver quelque part. — Bon. — Nous « sommes arrivés sur la place de Meulan, et nous « avons entendu de la musique. Nous étions bien « fatigués : pourtant j'ai demandé à Suzette si « elle voulait danser. — Elle a dit qu'oui ? — « Oui, monsieur. Mais quand nous avons été en « posture, j'ai reconnu les musiciens de la forêt « de Saint-Germain. — Ah, ah ! voilà qui devient « intéressant. — J'ai sauté à la gorge d'un ; Su- « zette en a empoigné un autre, et le diable ne « nous aurait pas fait lâcher prise. Ces coquins-là « se sont mis à crier au voleur : il est venu deux « gendarmes. Ces musiciens de malheur ont dit « que je leur avais pris leur mouchoir. Moi, j'ai « répondu que ça ne pouvait pas être, parce que « je ne m'en sers jamais. On m'a fouillé ; on a « trouvé dans ma poche un mouchoir marqué « d'une lettre qui était sur leur passeport, et « comme j'ai dit que Suzette est ma femme, on

« nous a menés en prison tous les deux. — Ah,
« enfin nous savons quelque chose.

« Hé, comment êtes-vous sortis de là? — Par
« la porte, monsieur. — Mais pourquoi vous l'a-
« t-on ouverte? — Ah, c'est différent, ça : il faut
« être clair, quand on parle. — Hé bien? — Il
« est venu un monsieur habillé de noir, qui nous
« a parlé long-temps, et qui écrivait en parlant.
« Après ça, on a fait venir les quatre musiciens,
« qui n'ont plus parlé de leur mouchoir. Après
« ça, il est venu un monsieur tout rond, qui a
« dit que les musiciens lui avaient vendu vos che-
« vaux au marché de Poissy. Après ça, il est venu
« un autre monsieur qui a dit qu'il avait vendu
« ces chevaux à Paris, à un monsieur qui avait
« un nez d'argent. Après ça, les musiciens n'ont
« pas pu dire de qui ils avaient acheté les chevaux.
« Après ça, on a parlé encore à Suzette et à moi.
« Comme nous ne comprenions pas ce qu'on nous
« disait, nous n'avons pas pu répondre. On nous
« a dit que nous sommes des bêtes, et on nous a
« mis à la porte, ce qui n'est pas poli du tout.

« — Voilà mes chevaux retrouvés, c'est fort
« bien; mais la justice les mangera : n'y pensons
« plus. Ah ça, de quoi avez-vous vécu, car vous
« n'aviez pas le sou? — Nous avons vécu de la
« grace de Dieu. — Ah, les malheureux sont à
« jeun! — Monsieur se moque de moi. A jeun
« depuis quatre jours! Est-ce que ça se peut?
« — Mais où était la grace de Dieu? — A la porte

« d'une ferme, monsieur. Nous demandions du « pain, et quelquefois on le frottait avec un mor- « ceau de lard. — Le joli métier! — N'est-ce pas, « monsieur? Celui-là ne fait de tort à personne.

« Hé, dit Bertrand, la loi de *la nécessité* veut « que l'homme mange, et quand il n'a rien, il « est *forcé* de demander, ou de prendre. Partons, « partons, dit bien doucement Sophie. — Mes « amis, donnez-moi encore un moment. Tu as « dit que Suzette est ta femme : elle a donc passé « la nuit avec toi? — Oui, monsieur; celle-là et « les autres. — Cela est affreux! — Non, mon- « sieur; c'est bien bon. — Tu épouseras Suzette. « — Non, monsieur, je ne l'épouserai pas. — Et « la raison, imbécile? — J'aimais bien mon père, « monsieur... — A la bonne heure. — Il m'a fait « promettre de mourir comme lui. — Et com- « ment est-il mort? — Il est mort garçon. — Quelle « immoralité! Tu feras un enfant à cette fille. — « Que voulez-vous que je lui fasse? un veau?

« Au nom de Dieu, finissez-en, dit Bertrand. « — Tenez, voilà dix louis : faites-en ce que vous « voudrez, et que le diable vous emporte. — « Grand merci, monsieur, et que le ciel vous le « rende. »

La gaieté reparaît sur la figure de Sophie, parce qu'on est sur le chemin de Paris. Celle de Bertrand se dilate, parce que le sourire est sur les lèvres de sa fille. M. Martin réfléchit à la variété des traits du visage, des organes, et surtout

des facultés intellectuelles. « Ainsi, dit-il à Ber-
« trand, qu'il y a des hommes grands et petits,
« beaux et laids, vigoureux et débiles, il y en a
« de sots et de spirituels. On explique assez bien
« cette différence de vigueur et de stature, en
« rapprochant l'espèce humaine des végétaux,
« en qui le plus ou le moins de sève opère les
« mêmes variétés. Mais à quoi attribuer cette dis-
« semblance dans ce qu'on appelle esprit, si cet
« esprit n'est pas le résultat de sensations plus
« ou moins vives, selon que les organes sont plus
« ou moins disposés à recevoir des perceptions;
« selon que les nerfs de notre cerveau sont plus
« ou moins irritables? J'ai incontestablement une
« ame immortelle, d'une essence tout-à-fait étran-
« gère à la matière, et par conséquent à mon
« corps, puisque je tiens cette vérité importante
« de personnages bien plus instruits que moi.
« Pourquoi donc mon ame ne pensait-elle pas
« dans le sein de ma mère? Pourquoi sa puis-
« sance de perception ne s'est-elle développée
« que dans la proportion des forces qu'ont ac-
« quis mes organes? Pourquoi commence-t-elle
« à perdre de son énergie, maintenant que j'ai
« cinquante ans? Pourquoi l'ame d'un être qui a
« quelque chose de dérangé dans le cerveau, dé-
« raisonne-t-elle sans interruption? Pourquoi
« l'ame du greffier d'Achères, qui se pique d'être
« un bel-esprit, ne pourrait-elle faire, en cent
« ans, quatre vers d'Athalie ou de Mahomet, car,

« enfin, un esprit doit être une chose toujours « égale, toujours inaltérable : un rayon du so- « leil est toujours un rayon.

« Oh, répondit Bertrand, on pourrait faire là- « dessus un gros livre, qui ne persuaderait pas « tout le monde. Mais comme nous en avons déja « beaucoup sur cette matière; que certains ont « pour eux l'avantage de l'antiquité, et le carac- « tère de leurs auteurs, qui sont généralement « et si justement révérés, je ne vous conseille « pas de prendre la plume. Après des siècles d'er- « reurs, plus ou moins funestes, les hommes ne « sont pas revenus de la médecine. — Je vous « entends, je vous entends. Ayons des médecins, « écoutons-les, payons-les, et jetons les drogues « par la fenêtre.

« Nous arrivons à Saint-Germain, et j'en suis « fort aise, car votre conversation, messieurs, « n'a rien de bien attrayant. — Je crois même « avoir surpris quelques bâillemens mal étouffés... « Parlons de Stanislas, cela vous réveillera. — « Oh, oui, parlons-en, M. Martin. » Et de ce moment jusqu'à celui où on arrêta devant l'auberge du Cheval-Blanc, on ne s'entretint que du bien-aimé. Bertrand en parlait avec presque autant de plaisir que sa fille. M. Martin écoutait avec une bienveillance encourageante.

Douce et précieuse illusion, pensait-il, qui fais le charme du moment et qui embellis l'avenir, pourquoi dois-tu te dissiper un jour ? Parce que

tout ce qui a commencé doit finir : vérité affligeante, qu'il faut cacher soigneusement aux êtres heureux. Ah, Paula et Stanislas n'eussent-ils, dans toute leur vie, qu'un an de bonheur sans mélange, ils seraient encore digne d'envie ! Combien de misérables sont nés pour souffrir, et n'arrivent à leur dernier jour qu'à travers des privations de toute espèce, et par des douleurs cruelles et soutenues ! Doivent-ils s'en prendre à la nature seule ? Les institutions sociales, les arbitres de la société !... On ferait encore un beau livre là-dessus ! Mais silence. Un client sage ne se brouille pas avec son patron, quelque mécontent qu'il en puisse être : il peut trouver pis.

On a dîné à Saint-Germain ; on est remonté en voiture, et la gaieté de Sophie est plus piquante et plus vive, à mesure qu'on approche de l'enceinte où Stanislas respirait hier, où il doit adresser sa première lettre. « Croyez-vous, « M. Martin, qu'il soit à Calais ? pensez-vous qu'il « puisse arriver demain à Londres ? Est-il impos- « sible que dans deux jours nous ayons de ses « nouvelles ?... Ah, il lui faut le temps de se loger. « Le Packet-Boat de Douvres peut être arrêté par « des vents contraires... Ah, mon dieu, ce serait « bien malheureux ! — Vous oubliez, Sophie, « que vous avez été un an sans entendre parler « de lui, et vous supportiez votre sort. Vous l'a- « vez vu hier, et vous vous plaignez aujourd'hui ! « Le bonheur rend-il donc injuste et exigeant ?

« — J'ai tort, mon ami, j'ai tort, j'en conviens ;
« mais je l'aime si tendrement ! — Aimez, Sophie,
« aimez ; mais que la raison ne perde pas ses
« droits sur vous. L'amour honnête et réservé
« élève l'ame, et n'est jamais suivi de regrets.
« Une passion insensée, délirante, dégrade l'in-
« dividu qu'elle subjugue.

« Ma foi, s'écria Bertrand, le curé d'Achères
« avait raison : vous auriez prêché comme un
« ange. — J'avoue que je ne suis pas monté sur
« le ton plaisant ; mais nous approchons de Paris,
« et l'air de cette ville, l'agitation qui y règne,
« disposent à la frivolité, et, par conséquent, à
« l'oubli des choses sérieuses. — Ah, mon ami,
« Paris ne me fera rien oublier.

« — Nous voilà à la barrière. Laissons ici
« M. Martin, Bertrand et Sophie, et redevenons
« nous-mêmes. — En serons-nous plus heureux,
« mon ami ? — Je l'ignore, Paula. Mais je crois
« que chacun doit tenir au chaînon que la for-
« tune lui a assigné. Le bourgeois opulent, qui
« tranche du grand seigneur, troque son argent
« contre des ridicules. Le prince qui descend de
« son rang, sans nécessité, devient l'égal de ses
« inférieurs. Dédaigné à la cour, il est encore dé-
« pouillé de la considération dont il jouissait à
« la ville. Tout doit rester à sa place, et tout doit
« être fait dans son temps. Ainsi un jeune homme
« qui affecte une raison précoce, n'est qu'un pé-
« dant imberbe, comme un vieillard qui conserve

« les goûts de la jeunesse, perd en estime ce « qu'il gagne en travers. »

On descend à l'hôtel du Pérou. Monseigneur y a son appartement : il est logé de droit. Le reste de l'hôtel est occupé. Où logeront Obinski et sa fille ? dans un hôtel garni ? Pourquoi se séparer ? Un grand seigneur, sans se détacher du chaînon auquel le sort l'a lié, peut renoncer, en faveur de ses amis, à une chambre et un cabinet, surtout lorsqu'il lui restera encore plus de place qu'il lui en faut. L'hôte, d'ailleurs, à qui cet arrangement ne convient pas, parce qu'il n'y gagne pas un sou, ne manquera pas de congédier, au premier moment, quelque locataire, dont monsieur le comte paiera le logement le double de ce qu'il vaut.

Pendant qu'on s'occupait de ces dispositions provisoires, Frédéric ne pouvait détourner son attention d'Obinski et de sa fille. Il les avait vus à Pétersbourg ; il avait entendu parler des persécutions qu'on y avait suscitées au comte, des malheurs qui en étaient résultés, et il ne concevait pas qu'il fût réuni à son maître. Il ne comprenait pas davantage à son habit de gros drap, et au costume villageois de la jeune comtesse. « Non, non, lui dit le prince, tu ne comprends « rien à tout ceci, et il n'est pas nécessaire que « tu y comprennes quelque chose : il l'est que tu « fasses exactement ce que je vais te dire.

« Monsieur le comte et sa fille veulent se faire

« habiller selon leur rang. Tu as eu le temps de « dormir pendant que tu étais seul ici : cours jus- « qu'à deux heures du matin, s'il le faut, et qu'à « notre lever il y ait dans mon antichambre un « tailleur, une couturière et une marchande de « modes. Que ces *artistes* soient de la classe la « plus distinguée.

« Pendant la longue et importante conférence « qu'on aura avec eux, tu chercheras, pour le « comte, un domestique actif, adroit, intelligent « et fidèle comme toi. Tu vois que je n'ai pas perdu « mes habitudes de cour, et que je sais flatter « ceux dont j'ai besoin ; mais ne te prévaux pas « de cela.

« Il faut à la jeune comtesse une femme de « chambre qui réunisse les qualités que j'exige « dans le domestique. Prends garde de te tromper « dans ton choix : une femme de chambre est « quelque chose de plus essentiel qu'on ne pense. « Je veux que celle-ci soit laide, entends-tu bien ? « — Laide, monseigneur ! — Laide, M. Frédéric, « parce que vous êtes un égrillard, et que je ne « veux pas d'intrigues chez moi. Une femme de « chambre laide, d'ailleurs, est toujours un peu « humoriste, et cela empêche qu'il s'établisse, « entre la suivante et sa maîtresse, une fami- « liarité qui est au moins déplacée. Marche. »

Le prince s'arrange dans son local resserré, Obinski dans le sien ; Paula finit la lettre qu'elle a commencée à Achères. Le prince se met au lit,

tout seul, en personne, comme aurait pu le faire M. Martin. Ah, pensait-il, un prince et un goujat en chemise se ressemblent singulièrement.

Dès le matin, tout est en mouvement dans l'hôtel. Des *artistes*, des porteurs, des pièces de drap, de velours, des étoffes de soie, des modèles de broderies, des dentelles, des chapeaux de toutes les couleurs, et de toutes les formes, sont étalés sur les chaises, sur les banquettes, sur les tables de l'antichambre, et les marchands attendent les acheteurs dans l'attitude respectueuse qu'ils prennent à l'égard de ceux dont ils espèrent tirer de l'argent.

Le prince, dans sa robe de chambre, paraît au milieu de tout ce monde : il est, pour ces marchands, l'aurore qui annonce un beau jour. Frédéric se doute bien qu'ils n'ignorent pas les usages reçus en pareille circonstance. Pour qu'on ne les oublie pas, il fait tout voir, tout remarquer à monseigneur. Il donne les raisons des choix qu'il a faits, des motifs qui l'ont porté à préférer, à tant de concurrens, monsieur celui-ci, mademoiselle celle-là. « Allons, allons, lui dit « le prince à l'oreille, tu entends les affaires : « les cinq pour cent te sont acquis. Mais que « vois-je là? Des écrins? — Ce sont des bagatelles « qu'une jeune demoiselle peut porter, et qui lui « font toujours plaisir. — A la bonne heure. »

Paloski va frapper chez le comte, et le prie de passer, avec sa fille, à l'antichambre. Le choix

d'Obinski tombe sur ce qu'il y a de plus modeste; Paula regarde tout avec assez d'indifférence. Oh, oh, se dit le prince, l'amour règne bien exclusivement sur cette jeune personne, puisque elle est insensible aux charmes de la toilette! il faut la marier, il le faut; mais comment faire? En vérité, je n'en sais rien.

C'est Paloski qui choisit pour elle. De temps en temps, Frédéric se permet de glisser son mot, et le maître convient, intérieurement, que son valet de chambre a plus de goût que lui.

« Ah ça, messieurs et mesdames, dit le prince, « il faut que tout cela soit fait et rendu ici, ce « soir, à cinq heures. — Ah, monseigneur!... — « A cinq heures! — Comment faire? — Comme « vous le voudrez : cela vous regarde. Mais je « veux que cela soit ainsi. — Dès que monseigneur « le veut.... — Il faut bien le satisfaire. — On « prendra des ouvriers, des ouvrières. — On n'en « trouve pas facilement. — Vous apporterez vos « mémoires; Frédéric les soldera à l'instant. — « Monseigneur lève toutes les difficultés. »

Pendant qu'on déjeunait, l'intelligent et infatigable Frédéric présenta un domestique et une femme de chambre. Paloski fit peu d'attention au premier. Si le comte n'en est pas content, pensait-il, il le remerciera; mais il interrogea la seconde sur tous les points, et il l'examinait attentivement, pour juger de la sincérité de ses réponses. Elle sortait de chez une femme de fi-

nance, dont elle produisit un certificat en bonne forme, et dont les expressions avaient quelque chose de flatteur. « Hé, pourquoi, mademoiselle, « avez-vous quitté une dame qui paraît faire de « vous un cas particulier? — Monseigneur, elle « m'a renvoyée. — Comment cela? — Ma manière « de me mettre est trop simple pour elle. — Trop « simple pour une bourgeoise, dont le mari sera « peut-être destitué demain! Cela fait pitié. Je « conviens, cependant, qu'un peu de toilette « peut, jusqu'à certain point, cacher les torts de « la nature... Mais pourquoi avez-vous refusé de « complaire à votre maîtresse? — Ma mère est « dans l'indigence... — En voilà assez. Vous êtes « au service de mademoiselle.

« Allons, mes amis, Denis-le-Tyran envoyait « aux Carrières ceux qui ne trouvaient pas ses « vers bons; ne restons pas inutilement, volon- « tairement dans la nôtre. Allons respirer l'air des « champs. Là, du moins, nous ne trouverons pas « de percepteur chargé de la levée d'un impôt « sur les poumons. Paula est encore dans les vê- « temens de Sophie; mais Sophie valait Paula, « et un Fabuliste ancien a dit qu'il ne faut pas « regarder au vase, mais à la liqueur qu'il con- « tient. Frédéric, fais mettre les chevaux.

« Hé bien, ma chère amie, votre figure était « rayonnante quand, hier, nous approchions de « cette ville. — Stanislas y a passé. — Elle est « rembrunie aujourd'hui. — Stanislas n'y est plus.

« — Il faut la dilater. Venez voir la nature; elle « vous fera oublier les chagrins que nous impo- « sent souvent les institutions sociales. — La na- « ture unit les cœurs; les institutions les séparent. « — Elles finiront par consacrer vos vœux et ceux « de Stanislas : la persévérance et le temps sont « deux grands maîtres. Du courage, de l'espé- « rance, et surtout de la gaieté. Montez, Paula. »

On court à Meudon, à Sèvres, à Saint-Cloud. On quitte la voiture, on se promène, on raisonne, et, malgré les efforts du prince, la conversation conserve une teinte sentimentale. On remonte en carrosse; on change de lieu, et Paula porte partout ses pensées et sa mélancolie.

On revient dîner du train dont on a parcouru les environs de Paris. Les chevaux sont rendus; mais qu'importe? On est à peine sorti de table, et Frédéric annonce ses *artistes*. Julie s'empare de tout ce qui est destiné à sa maîtresse. Elle la conduit chez elle avec cet air doux, bienveillant, empressé, qui plaît toujours, et qui fait disparaître la laideur. Obinski a dépouillé le costume de Bertrand; Paula est parée, et ne s'en doute pas. Les chevaux sont mis. On va à la petite salle où on joue le grand opéra.

« Je n'entends pas un mot, dit Paula. Le mu- « sicien n'a-t-il travaillé que pour l'orchestre? » Le prince lui présente la main, et on court aux Français. On donnait Zaïre, et là, notre aimable enfant entendait trop; elle fondait en larmes.

Zaïre est la pièce du cœur. On y pleure peu à présent : c'est que le cœur du chevalier de Boufflers a singulièrement prévalu sur l'autre.

Paloski enlève Paula, et l'entraîne au Vaudeville. On jouait *Lantara*, et Paula écoutait. Un léger sourire errait, par intervalles, sur ses lèvres. « Demain, lui dit le prince, je louerai une « loge ici. »

Le lendemain matin, il la conduisit aux montagnes de tous les noms. Elle ne vit là que de la démence. Il la mena à la bibliothèque du roi. « Tout est ici, dit-elle. Heureux qui peut lire! » Il lui fit voir le Panthéon. « Mon ami, cela est « bien beau et bien inutile, puisqu'on a laissé « périr l'inscription qui consacrait les morts, et « qui encourageait les vivans (1). — Mon enfant, « l'acception du mot *grand-homme* change selon « les circonstances. Galilée, dans les prisons de « l'inquisition, n'était qu'un hérétique. Christophe « Colomb passa pour un fou, jusqu'à ce qu'il eût « découvert le Nouveau-Monde, que son génie « lui avait révélé. Cette inscription pourra être « rétablie; mais dans quel esprit? je l'ignore. « Peut-être annoncera-t-elle la cendre d'un jésuite, « ou d'un général de capucins. »

Il remet Paula à l'hôtel, et fait toucher chez l'ambassadeur de Russie. Ah, se disait-il, cette

---

(1) *Aux grands Hommes, la Patrie reconnaissante.*

chère enfant est dévorée par une passion violente, irrésistible. L'amour la flétrira comme le soleil brûle une tendre fleur. Oh, si je pouvais les marier !

« Vous venez à propos, lui dit l'ambassadeur. « J'ai, depuis quatre jours, un paquet à votre « adresse. » Paloski jette les yeux sur l'enveloppe... « C'est l'écriture de Matiska ! Ce paquet est de la « princesse !... Si monseigneur voulait me per- « mettre... — Comment donc, monseigneur !... « mais je vous y invite. »

Paloski rompt le cachet. Il parcourt d'abord; il revient, il lit, il dévore, il s'écrie, il prend son chapeau, il oublie que l'ambassadeur est devant lui, il saute les degrés, il s'élance dans son carrosse. « A l'hôtel, et ventre à terre, dit-il à « son cocher.

« Grande nouvelle, grande nouvelle, crie-t-il « du bas de l'escalier; grande nouvelle, crie-t-il « en montant, en traversant son appartement. « Obinski, Paula, passez dans mon cabinet... Ve- « nez, venez donc... Écoutez, écoutez. »

Il est assis, il a déployé, devant lui, les papiers qu'il vient de recevoir. Paula et son père attendent, incertains, empressés. Paloski lit une lettre de la princesse.

« Prince, ce que vous avez prévu, ce que vous « m'avez annoncé est arrivé : il n'y a pas aussi « loin que je le croyais, de la faveur à l'exil. Une « intrigue de cour, dans laquelle j'ai cru devoir

« entrer, pour soutenir mon crédit, m'a perdue « sans retour. Je suis reléguée à Archangel, d'où « je vous écris.

« C'est là, dans l'isolement absolu où m'a mise « ma disgrace, que je réfléchis à l'instabilité des « grandeurs. C'est dans la solitude que la con- « science, toujours incorruptible, élève enfin sa « voix. La mienne me retrace, avec une fidélité « cruelle, mes fautes et mes injustices. Elle me « fait expier les premières, et ne me donne au- « cun moyen de réparer les secondes : je ne peux « rendre, à Obinski, ce que je lui ai ôté.

« Agitée, tourmentée par le souvenir du passé, « je n'oublie pas que je suis mère, et que j'ai « perdu mes droits à la tendresse de mon fils. Je « ferai tout pour la recouvrer. Elle sera ma con- « solation, mon soutien. Je lui devrai, peut-être, « des jours encore supportables.

« Stanislas s'est échappé d'Oranienbaum. Vous « devez le savoir, parce qu'il n'a pu s'occuper « que de trouver l'ami, le protecteur de la fa- « mille persécutée, et que rien n'est impossible « à la jeunesse active et persévérante. Dites-lui « que je le mets en jouissance des grands biens « de son père; que je consens à son mariage, « parce qu'il y attache son bonheur, et parce que « Paula cessera, nécessairement, de haïr la mère « de son époux.

« Vous trouverez, dans ce paquet, les pièces « nécessaires pour former une union si désirée.

« S'il est vrai que le bonheur fasse oublier tout « ce qui n'est pas lui, la princesse n'existera plus « pour Stanislas et Paula; mais ils se souviendront « qu'ils ont une mère à Archangel.

« Je demande humblement pardon, à Obinski, « du mal que je lui ai fait. Qu'il m'écrive que le « repentir a trouvé grace devant lui.

« Et vous, prince, qui pouvez vous rappeler « toutes vos actions, sans avoir à rougir d'aucune, « vous serez généreux et compatissant comme la « vertu. — Toute à vous. »

Vingt fois Paloski avait été interrompu dans sa lecture. Les exclamations de Paula et d'Obinski s'étaient succédées presque sans interruption. « Est-il bien vrai?... Puis-je le croire?... Elle m'ac- « corde la main de son fils!... Ah! oui, oui, elle « sera ma mère... Sa bonté lui donne un enfant « de plus. Je lui pardonne, je lui pardonne, s'é- « tait écrié Obinski... Elle a raison : le bonheur « présent efface le passé de ma mémoire. »

On se parlait, on s'interrogeait, on ne se donnait pas le temps de répondre. On se félicitait, on s'embrassait. La joie se peignait dans tous les yeux; l'ivresse était dans tous les cœurs.

« Mes amis, mes amis, dit le prince, j'ai éloi- « gné ce mariage, parce que je le devais. Fort « du consentement de la princesse, je dois, je « veux, à présent, en presser la conclusion. Un « jour, que je ferais perdre à ces enfans, peserait « sur mon cœur. Paula, aussitôt que nous saurons

« où trouver Stanislas, nous courrons à Londres.
« Vous pouvez aller au-devant de votre époux,
« placée entre votre père et le meilleur ami des
« deux familles.

« — Oui, oui, monseigneur, nous irons à Lon-
« dres; nous lui ferons partager l'enchantement
« où nous sommes. Son bonheur comblera le
« nôtre... Les lettres d'Angleterre sont distribuées
« à trois heures, Julie s'en est informée... Celle
« que nous attendons, avec tant d'impatience,
« arrivera-t-elle aujourd'hui?... Demain matin
« nous pourrions être à Calais. — Nous y serons,
« Paula, si, en effet, nous recevons aujourd'hui
« une lettre de Stanislas, et le soir, il sera dans
« nos bras. — Ah, mon ami, je vous dois plus
« que la vie. » L'aimable enfant presse une main de Paloski, et la baise avec transport. Obinski tient l'autre, et la mouille de douces larmes.

Le prince sonne. « Frédéric, il est inutile que
« tu nous cherches des appartemens : au premier
« moment, nous partons pour Londres. Que tou-
« tes les malles soient faites; qu'on s'y mette à
« l'instant. Qu'elles soient chargées de suite sur
« ma berline. Qu'il y ait des chevaux de poste
« attelés jusqu'à cinq heures... Ah, deux bidets,
« pour toi et un de mes domestiques.

« Mes amis, il est impossible de faire plus, jus-
« qu'à ce que nous ayons des nouvelles de Sta-
« nislas. Employons, convenablement, le temps
« dont nous pouvons disposer encore. Il y a à Ar-

« changel... — Oh, oui, mon ami, nous devons, « à cette femme infortunée, des consolations, des « marques de reconnaissance. Écrivons, écrivons « tous trois. Je vais donc, pour la première fois, « lui donner le doux nom de mère! »

Des feuilles de papier sont jetées, çà et là, sur une grande table; au milieu, sont des écritoires; des plumes, des canifs sont dans toutes les mains. Le père, la fille, leur excellent ami sont placés. Les plumes courent, les lignes se succèdent avec rapidité : le cœur n'est jamais difficile sur le choix des expressions. Le mot propre, qui ne vient pas, est remplacé par un mot de sentiment, et l'un vaut bien l'autre.

On lit ce qu'on vient d'écrire; on est content les uns des autres. Paula, surtout, sans prétention, sans effort, a parlé cette langue douce, pénétrante, qu'entend si bien le malheureux, et qui le rattache à la vie.

Le temps s'est écoulé, et on ne s'en est pas aperçu. Paula regarde la pendule. Quatre heures, dit-elle tristement! Elle envoie Julie savoir si le facteur a passé : il y a des Anglais à l'hôtel du Pérou.

Il a passé, il a passé! Il faut perdre ce jour encore à Paris! Oh, qu'il sera long! « La jeune « princesse Borloff voudra bien se souvenir que, « dans quinze jours, elle n'aura plus rien à dési- « rer, et qu'ainsi, quelques heures ne sont rien. « — J'ai tort, mon ami, j'ai tort. Je le sens si

« bien, que, de ce moment à demain, je vais « être tout au plaisir et à l'espérance. — A l'es- « pérance! Il me semble qu'il y a certitude. Mais « ne disputons pas sur le mot. Dînons, et allons « jouir des agrémens de la soirée. — A la bonne « heure; mais point de spectacles. Ne nous oc- « cupons pas d'amours chimériques. Allons où « nous pourrons parler des nôtres. — Soit, ma « chère amie. — Vous m'entendrez, vous me ré- « pondrez. — Oui, oui : s'occuper du bonheur « des autres, c'est le partager.

« Onze heures! dit Sophie en rentrant. Il doit « s'en écouler seize encore, avant que le facteur... « Cruelle enfant! cesserez-vous de vous tourmen- « ter, s'écria Paloski? Julie, conduisez votre maî- « tresse; couchez-là. Prenez un livre, et lisez-lui « jusqu'à ce que le sommeil vienne fermer sa « paupière.

« Elle ne dormira pas, dit-il à Obinski : l'amour « heureux ne repose pas plus que l'amour persé- « cuté. La nature aurait dû ne nous donner que « l'amitié. Mais elle veut qu'on multiplie. Elle fait « tout pour les espèces, et rien pour les indi- « vidus. »

CHAPITRE VI.

Conclusion.

Non, l'amour heureux ne repose pas plus que l'amour persécuté. Le cœur de Paula tient ses

yeux ouverts pendant toute la nuit. Mais ce cœur était satisfait, et une nuit n'est pas longue, quand on la passe en parlant de ce qu'on aime. La pauvre Julie, qui n'était aimée de personne, et qui n'aimait personne, souffrit, seule, de l'insomnie de sa maîtresse. Si, du moins, elle avait pu lire! Mais on l'interrompait à chaque page; on lui faisait poser le livre; il fallait qu'elle écoutât, et qu'elle répondit à des choses qu'elle n'entendait pas trop : on ne s'occupe pas de la théorie du cœur, quand on ne s'aperçoit pas qu'on en a un.

Le prince chercha, jusqu'à midi, à distraire Paula; mais, alors, il lui fut impossible de fixer son attention. Elle regardait sa montre, elle allait à la pendule, et celle qui retardait, sur l'autre, de quelques minutes, était incontestablement un meuble à briser. Elle se mettait à la croisée; elle la quittait pour faire descendre Julie : ce ne serait pas la première fois que les lettres auraient été distribuées une heure plutôt qu'à l'ordinaire, et une heure est bonne à gagner.

« Quelque nouveau Josué a encore arrêté le « soleil aujourd'hui, dit-elle en souriant, et en « cachant, dans le sein de son père, sa tendre « impatience. Il ne quitte pas ce point où je le « vois depuis plus de cinq minutes. Hé, sans « doute, il est arrêté, répondit le prince, et c'est « depuis le miracle opéré par Josué, que la terre « tourne. C'est ce que Galilée aurait dû répondre « à ses juges, aussi savans qu'humains. Mais on « ne pense pas à tout.

Qu'il tourne ou qu'il soit fixe, il quitta le point où Paula l'avait jugé immobile, il descendit, ou parut descendre, et deux heures sonnèrent enfin. Oh, alors, il ne fut pas possible d'arracher Paula de sa croisée. Tout ce qui paraissait, dans l'éloignement, avec un habit bleu, était indubitablement le facteur. L'objet s'approchait, il passait, et il emportait l'espérance avec lui.

Enfin, les rayons de ce soleil, si lent dans sa course, se reflètent sur un chapeau rond, verni. On distingue facilement l'habit bleu, les paremens rouges et le coffret de cuir, dans lequel est, sans doute, la lettre précieuse. « C'est lui, c'est « lui, s'écrie Paula... Il entre à l'hôtel... Courez, « Julie, volez, ne perdez pas une seconde. » Julie court, et par un mouvement irréfléchi, mais bien naturel, la jeune demoiselle est sur ses pas. Elle l'a devancée; elle s'est saisie de la lettre; elle est rentrée dans l'appartement avant que Julie en ait payé le port.

« Ah, mon dieu, dit-elle, cette lettre est bien « à l'adresse de monseigneur; mais elle est timbrée de Calais, et ce n'est pas son écriture! » Le prince prend la lettre, l'ouvre, la parcourt, et la met dans sa poche, en s'écriant: En voiture, en voiture, et partons.

« Mais, mon ami, cette lettre ne vient pas de « Londres. — Non, Stanislas est à Calais. — Mais « ce n'est pas lui qui écrit? — Non; mais nous le « verrons demain matin. — De qui est cette let-

« tre? Que dit-elle? — Nous en parlerons dans la « voiture. Partons, partons. — Mais, monsei- « gneur.... — Paula, il est des circonstances où on « doit compter les momens. Partons, vous dis-je. »

On est en route. Paula fixe, sur le prince, un œil scrutateur. Ses réponses ambiguës, son silence sur cette lettre, tout concourait à lui inspirer des alarmes, et l'amour qui craint va toujours au-delà de la vérité. « Il est malade, mon ami! « — Il est indisposé. — Indisposé, dites-vous, et « ce n'est pas lui qui écrit! Il est mourant! — Et « quand cela serait, Paula, n'attendez-vous rien « de votre présence? — Il est mort, il est mort! »

C'est à ce mot que l'attendait le prince. Quand on craint le plus grand des malheurs, on reçoit, comme un bienfait, ce qui peut nourrir encore une lueur d'espérance. « Au nom de Dieu, tirez- « moi de l'anxiété affreuse où je suis. De qui est « cette lettre? — De son médecin. — Donnez-là- « moi. — Je vais vous la lire : je suis moins trou- « blé que vous. »

« Le jeune prince Borloff est arrivé à l'auberge « du Lion-d'Argent, excessivement fatigué au « physique et au moral. Cependant il voulait s'em- « barquer : il l'avait promis, disait-il. Le maître « de l'hôtel l'a retenu, et j'ai été mandé. La fièvre « commençait à se déclarer, et le sang m'a paru « enflammé. J'ai ordonné ce que j'ai jugé propre « à le calmer. »

« Il mourra; il est mort, s'écrie Paula, de la

« violence de son amour, des rigueurs de sa mère,
« de l'excès de votre délicatesse. — Point de re-
« proches, ils ne remédient à rien. Écoutez, mon
« enfant, écoutez, nous raisonnerons ensuite. »
Le prince continue de lire.

« Je ne l'ai pas quitté de la nuit. Vers le ma-
« tin, la fièvre a considérablement augmenté, et
« le délire s'est manifesté par intervalles. »

« Il est mort, il est mort! — Il ne l'est pas, dit
« le prince d'un ton ferme et d'un air persuadé.
« Écoutez. »

« Dans le délire, et dans l'état de raison, il ne
« cesse d'appeler, d'invoquer Paula, Obinski, Pa-
« loski. Il est facile de voir qu'il aime avec trans-
« port, et que l'amour malheureux est la cause
« principale de sa maladie.

« Aujourd'hui elle a pris un caractère prononcé.
« Le jeune prince est atteint d'une fièvre inflam-
« matoire. Ce mal est dangereux; mais je crois
« que si la jeune dame était ici, elle ferait plus
« que le médecin.

« Je vous écris, monseigneur, à la prière du
« malade, et à la double adresse qu'il m'a donnée.

En effet, la lettre était adressée au prince Paloski, à l'hôtel du Pérou, et, en son absence, à M. Martin, à Achères.

« Nous arriverons trop tard, nous arriverons
« trop tard, disait, répétait Paula, en sanglotant.
« — Une fièvre inflammatoire, de la plus mauvaise
« qualité, laisse plusieurs jours au malade. Votre

« présence, l'annonce de votre prochain mariage, « rendront Stanislas à la vie. — Que le ciel vous « entende, et qu'il m'exauce! »

Le prince essayait de parler raison, et n'était pas écouté. Obinski pleurait avec sa fille, et il la soulageait. Des mots ne sont rien contre l'infortune : du silence et des larmes, voilà ce que demande le malheureux.

Au premier relai, Paloski appela Frédéric : « Sème l'or sur la route, et fais-nous gagner deux « heures. »

De ce moment, un silence absolu régna dans la voiture.

On est sur la hauteur du *Buisson.* Paloski fait voir, à Paula, les clochers de Calais. « Il est là, « il est là, mon enfant. Dans trois quarts-d'heure « nous serons auprès de lui, et il commencera à « renaître.

La tête de Paula est fixée à la portière : elle ne l'en détachera plus. Elle voit les clochers qui couvrent l'habitation que Stanislas a choisie. Son imagination ardente pénètre à travers les masses qui lui dérobent son amant. Elle le revoit, et le revoit mourant.

On est dans la cour de l'hôtel du Lion-d'Argent. Paloski s'élance. Il veut prévenir le malade, lui éviter la crise que peut amener la présence inattendue de Paula. Paula et Obinski le suivent et vont le laisser derrière eux. Il se met en travers d'une porte; il leur en interdit le passage. Il va

leur développer les motifs qui le dirigent... Ils ont tourné d'un autre côté, et aucun des trois ne sait où il va, ni où trouver le malade chéri.

Le maître de l'hôtel, ses gens ne savent que penser de ce désordre, de ces démarches précipitées et contradictoires. On est descendu d'une berline à quatre chevaux, et la politesse dicte les questions qu'on croit devoir adresser aux voyageurs. Ils répondent par le mot *Stanislas* à tout ce qu'on leur demande, et le malheureux n'est connu à l'hôtel que sous le nom de Borloff. On ne peut, jusqu'à ce qu'on se soit entendu, indiquer la chambre où le douloureux sacrifice va peut-être se consommer.

« Hé bien, docteur, dit le maître de l'hôtel à « un homme qui sortait du fond d'un corridor? « — Mal, très-mal, au plus mal. » Il n'en faut pas davantage pour éclairer l'amour.

Paula prend la main du médecin. D'où sortez-« vous, monsieur? Conduisez-moi... Je suis Paula. « Mon père, le prince Paloski sont dans l'hôtel... « — Un moment, madame, un moment, par « grace... — Il faut que je le voie, que je le sauve, « ou que je meure avec lui. — Vous le sauverez, « peut-être; mais une imprudente précipitation « peut lui ôter la vie. — Je m'arrête. Dites-lui « que son épouse est là... Dites-lui... » Le médecin est rentré chez le jeune prince, et il a fermé la porte sur lui.

Paula, éperdue, hors d'elle, incapable de se

soutenir, est tombée devant cette porte; elle y a appuyé sa tête. Elle écoute, elle entend parler, et ne distingue pas un mot.

« De la prudence, madame, de la prudence, « lui dit tout bas le docteur, en sortant de chez « le malade. Disposons-le, par degrés, à vous « recevoir. Il jouit, en ce moment, de toute sa « raison, et je ne lui ai annoncé que le prince « Paloski. — Où est Paloski? qui le retient? que « fait-il? — Je l'ignore, madame. — Voyez, cou- « rez, cherchez dans l'hôtel. Paloski! Paloski! « où êtes-vous? — Plus bas, au nom de dieu, « plus bas. »

Une femme, une garde sort de la chambre du jeune prince. « Les précautions sont désormais « inutiles, dit-elle au médecin. Il a reconnu la voix « chérie; il veut voir madame. Il la demande, il « l'appelle... » Paula se précipite.

Elle est auprès de son amant; elle le presse dans ses bras. Paloski, Obinski sont derrière elle. Ils sont frappés, épouvantés à l'aspect de l'infortuné jeune homme. La mort est empreinte sur sa figure. Les yeux de Paula sont noyés dans les larmes : elle ne voit rien.

« Je vous retrouve, je vous retrouve, dit Sta- « nislas d'une voix faible... Je mourrai content. « — Vous vivrez, oh, vous vivrez, mon ami, « pour vous, pour moi, pour tout ce qui nous « est cher... Votre mère consent à notre mariage... « — Elle y consent, Dieu! — C'est ta Paula, c'est

« ton épouse qui vient te rendre à la vie. — Il « n'est plus temps. »

Le médecin supplie Paula de se retirer. Son père, Paloski sont à ses genoux. « Non, non. « L'amour, le devoir ont marqué ici ma place : « je ne la quitterai pas. — Madame, la conta- « gion... — Je le verrai renaître, ou je recevrai « son dernier soupir, et mon ame s'exhalera avec « la sienne. »

Paloski a recouvré son jugement. Il prend l'infortunée dans ses bras ; il l'enlève ; il la porte dans une chambre voisine. Son nom, prononcé d'une voix ferme, frappe son oreille. « Ses forces « renaissent, s'écrie-t-elle ; laissez-moi retourner « près de lui. » Paloski écoute... Le délire, un redoublement de fièvre peuvent seuls produire cette subite énergie, qui succède à l'extrême faiblesse. Il reprend la jeune personne dans ses bras ; il la porte à l'extrémité de l'hôtel ; il appelle des femmes. Il leur confie, dit-il, le bonheur, la destinée de deux familles. Il les conjure de calmer la malheureuse enfant, et surtout de ne pas la laisser sortir. Il retourne auprès de Stanislas. La fièvre et le délire augmentent sans cesse. Obinski est assis au pied du lit. Son visage est caché dans ses mains.

Le médecin a fait appeler deux de ses confrères. Le malade n'entend personne, et ils se consultent dans sa chambre. Paloski ne les perd pas de vue. Ils ont cessé de parler, et il comprend

jusqu'à leur silence. Il s'approche d'eux. « Je suis « le seul ici, leur dit-il, qui puisse agir, et j'ai « de grandes mesures à prendre. Vivra-t-il encore « demain ? — Nous en doutons. — Je vous en- « tends. »

Paloski sort. Il fait venir Frédéric. « Des che- « vaux sur ma berline. Il faut, de gré ou de force, « y faire monter le père et la fille, leur dérober « la scène horrible qui se prépare. » Il rentre dans la chambre du mourant.

Une des femmes qui gardent Paula se présente. « Cette jeune dame ne veut rien écouter. Nous « ne pouvons l'empêcher de sortir qu'en nous « tenant toutes devant la porte, et cette espèce « de violence l'exaspère à un point inexprimable. « Nous ne voulons, nous ne pouvons répondre « d'elle plus long-temps. — Je vais l'ôter de cette « maison, l'éloigner de cette ville. — Ce sera la « frapper à mort. — Vous le croyez ? — Je vous « en réponds. — Qu'elle vienne donc, et qu'elle « subisse son sort. »

Paula reparaît, en désordre, éperdue. Ses joues, ses lèvres sont décolorées ; ses yeux sont ternes et hagards ; ses idées sont sans suite ; les mots mêmes n'ont pas de liaison. Elle court au lit de Stanislas ; elle s'arrête, elle le regarde ; elle jette un cri d'horreur et d'effroi. Elle tombe évanouie sur l'amant que la mort va lui ravir, et qu'elle lui dispute en vain.

Le courage de Paloski l'abandonne. Il ne sait

plus qu'opposer au malheur, qui poursuit avec acharnement tous ceux qui lui sont chers. Il se laisse aller dans un fauteuil. Il ferme les yeux pour ne rien voir. Il voudrait ne rien entendre.

Les médecins, la garde, les femmes de l'hôtel prodiguent à Paula de cruels secours. Ils la rappellent à la vie et à la douleur.

Le délire, la fièvre qui dévorent le malade, se calment enfin. Il n'avait cessé d'appeler Paula dans le désordre de ses sens. Il l'appelle encore; ils sont dans les bras l'un de l'autre. Leurs haleines se confondent, leurs lèvres se touchent. Paula veut ranimer son amant de tout ce qu'il lui reste de vie. Elle veut ravir quelques momens encore à l'éternité.

L'heure fatale a sonné. Stanislas a rendu son dernier soupir. La bouche avide de Paula l'a recueilli. Ce souffle est celui de la mort; elle le sent, et un sourire affreux annonce sa satisfaction.

Elle se relève, ses yeux égarés errent autour d'elle. Elle ne verse pas une larme. « Attends-moi, « attends-moi, dit-elle. Demain je serai avec toi. »

Son père, Paloski, affligés, consternés, veulent l'arracher de ce lieu d'horreur. Elle retombe sur le lit de mort. Elle enlace de ses bras le corps inanimé de son amant. « La haine nous a séparés, « dit-elle; la mort nous réunira. Je veux mourir « ici. »

Les assistans, effrayés, irrésolus, ne savent à

quel parti s'arrêter. Séparer Paula des restes de son amant, c'est lui ôter la vie. La laisser auprès de lui est moins dangereux peut-être : la nature, sa jeunesse peuvent la sauver d'elle-même.

La consternation, la douleur ont frappé tous les esprits. Le silence de la mort règne dans cette chambre. La pâle lueur de quelques bougies ajoute à l'horreur de ce tableau.

Paloski est le premier qui trouve des idées. Il s'approche de Paula; il lui prend la main. « Paula, « voilà votre père, votre père, qui vous aime tant, « votre ami, qui, depuis long-temps, ne vit que « pour vous. Ne ferez-vous rien pour eux ? — « Mon père !... Mon père !... Où est-il ?... » Obinski lui ouvre ses bras. Elle s'y précipite; sa tête tombe sur le sein paternel.

Paloski veut profiter de ce moment, et faire enlever les restes de l'infortuné. Il ne s'est pas aperçu que Paula tient une main de son amant; elle ne peut l'abandonner. Elle sent ce qu'on veut faire; elle s'indigne, elle se révolte. « Il restera « là, crie-t-elle, avec l'accent du désespoir, et « j'y resterai avec lui. »

Une faible enfant ne pouvait résister long-temps à la violence, à la rapidité des sensations qui se succédaient sans relâche. Son sang s'enflamme; sa bouche se dessèche; sa langue ne peut plus articuler. Bientôt une fièvre brûlante se manifeste; le cerveau se dérange. Elle a aspiré la mort sur les lèvres de son amant.

On profite de l'absence de sa raison pour l'enlever, et la transporter loin de là. On lui prodigue les soins et les secours de l'art, et déja l'art a désespéré de sa vie.

Deux jours passent à travers des alternatives de mal et de bien. Quelquefois on se flatte, ou plutôt on cherche à se flatter. Un moment après, on retombe dans les angoisses de la douleur.

Paula se lève. Sa figure, sa démarche ont quelque chose de solennel. Que va-t-elle faire? Elle marche d'un pas ferme vers cette chambre, où déja le corps de Stanislas n'est plus. Il est livré à ceux qui disputent à la corruption ce qu'elle finira par dissoudre. Paula regarde le lit. Elle s'étonne, elle frémit. Elle agite le pouce et l'index de la main droite... Paloski la devine; il lui présente les cheveux de son amant. Elle les prend, elle les porte à sa bouche, elle les cache dans son sein. Elle se laisse reconduire dans sa chambre, d'où elle ne sortira que...

« Si du moins elle pouvait pleurer, disaient les « médecins! ses larmes tombent sur son cœur; « elles la suffoquent. »

« Pleurer, dit-elle, et pourquoi, puisque je « vais le rejoindre? » Tels furent les derniers mots qu'elle prononça.....

.....

.....

.....

.....

Deux jeunes et tendres fleurs sont frappées du même coup.

O toi, que du plaisir la voix flatteuse engage:
Crédule amant, jouis de ton bonheur d'un jour.
Le myrte en ce moment te prête son ombrage :
Demain le saule aura son tour. (1).

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

« Nous voilà seuls au monde, dit le prince à « Obinski, et nous nous devons l'un à l'autre. Il « est des coups dont l'amitié ne console pas; « mais qu'elle fait supporter. Par pitié pour moi, « Obinski, rendez-vous maître de votre douleur. « Si je vous perds, à quoi me servira la vie ? » Obinski prit la main du prince, et la porta sur son cœur. « Vous ne remplacerez pas ce que j'ai « perdu; mais du moins nous pleurerons ensem- « ble. »

Le deuil est dans le cœur, disait le prince. Le luxe qu'on affecte, dans les cérémonies funèbres, est un tribut que les survivans paient à leur vanité. Que nos enfans marchent vers le champ du repos, sans autre cortége que notre amour.

Les obsèques furent simples, et cependant touchantes. Des habitans, bons et sensibles, suivirent, sans y être invités, deux amans qu'on avait

(1) *Le Saule pleureur*, par Constant Dubos.

vus à peine, et qui déja étaient malheureusement célèbres. Le même cercueil les recélait, et une pierre rappelle encore aux passans ces paroles déchirantes de Paula : *La haine les a séparés; la mort les a réunis.*

Peut-être la princesse lira-t-elle un jour cette inscription : ce sera son dernier châtiment.

« Partons, Obinski. Quittons une ville où vous « ne pouvez rester plus long-temps sans danger. « Parcourons le midi de l'Europe, et surtout « l'Italie. Nous y trouverons des monumens con- « sacrés à la gloire et à la douleur. Ils nous di- « ront qu'il ne reste que des pierres de ces siècles « qui ont étonné l'univers; que ces hommes, « qui en étaient l'honneur, ont disparu, parce « que tout passe, ainsi que passera notre dou- « leur, ainsi que nous passerons nous-mêmes, « pour faire place à des hommes nouveaux, dont « la vie sera, comme la nôtre, mêlée de bien et « de mal. Partons, mon ami, partons.

« — Partons, j'y consens. Mais allons à Achè- « res; reprenons-y notre petite maison. J'y croirai « voir les ombres de Paula et de Stanislas errer « autour de moi. Je croirai entendre les accens « de leur amour, au moment où ils se séparèrent « pour ne se retrouver que sur les bords de la « tombe. Nous leur parlerons, Paloski, et nous « rêverons leurs réponses. »

FIN DE L'OBSERVATEUR.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

(*L'OBSERVATEUR.*)

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE Ier. Monsieur Martin..... Page 313
CHAPITRE II. Huit heures de séjour à Achères... 322
CHAPITRE III. La dame de Pontoise..... 352
CHAPITRE IV. Fête qui ne ressemble en rien à un auto-da-fé..... 388
CHAPITRE V. Soulevons le voile..... 423
CHAPITRE VI. Qui contient ce que vous lirez, si vous vous en donnez la peine..... 458

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE Ier. Où il n'est question que de mariage..... 484
CHAPITRE II. Les noces de Cognard..... 518
CHAPITRE III. Rencontre imprévue..... 539
CHAPITRE IV. Une contre-ruse..... 574
CHAPITRE V. Conclusion..... 639

FIN DE LA TABLE.

421590
Pigault-Lebrun, Guillaume Charles Antoine Pigault
de l'Épinoy, called
Oeuvres complètes. v.17-18.
LF
P628

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED